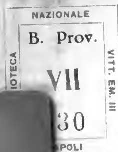



FONDO PIZZOFALCONE


NAZIONALE
B. Prov.
VII
30
IOTECA
VITT. EM. III
POLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXII
Palchetto
Num.° d' ordine

# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

AM — AT.

# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE,

### ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT.)

## TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, IMPRIM.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, Nº. 34.

1811.

# BIOGRAPHIE
# UNIVERSELLE.

## A

AMABLE (S.), curé de Riom en Auvergne, dans le 5e. siècle, et le patron de cette ville. Selon Grégoire de Tours, il mourut en 464, et fut enterré à Clermont; mais d'autres écrivains prétendent qu'il mourut en 475, et que son tombeau fut placé dans l'église de St.-Bénigne, à Riom. Grégoire de Tours rapporte qu'il exerçait un grand pouvoir sur les serpents; et il affirme en avoir vu lui-même un exemple remarquable. L'abbé Faydit dit que, depuis 1300 ans, on a vu de nombreux effets de ce pouvoir miraculeux. D—T.

AMAC, célèbre poète persan, du 5e. siècle de l'hég. (11e. de J.-C.), surnommé *Bokharaï*, ce qui semble indiquer qu'il était né à Bokhara. Il jouit d'une grande faveur auprès de Kheder-Khân, qui avait rassemblé à sa cour beaucoup de poètes et d'hommes célèbres, dont Amac était comme le chef; ce qui attira sur lui des regards d'envie. Amac avait effectivement beaucoup plus profité que tous ses rivaux de la faveur et des bienfaits du prince. Il possédait un nombre considérable d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, et avait dans ses écuries jusqu'à 30 chevaux de main richement enharnachés. Rachydy, poète persan, aussi célèbre que lui, et dont il était le protecteur, vint à bout, par ses intrigues, de le supplanter à la cour. Vers la fin de sa carrière, Amac rentra en faveur, sous le règne du sulthan Sandjar. Ce prince, profondément affligé de la mort de sa sœur Mohi-mulk, ne pouvait trouver aucun poète qui célébrât dignement les qualités de celle qu'il pleurait; il se ressouvint du poète Amac, et lui ordonna de composer une élégie. Amac était alors dans un âge très-avancé, et en proie aux infirmités de la vieillesse. Il obéit cependant, et composa une élégie qui, au jugement de Sandjar, prince spirituel et bon littérateur, était supérieure à toutes celles qu'on lui avait présentées. La princesse pour laquelle l'élégie fut composée était morte jeune et dans la saison du printemps. Amac saisit ce rapprochement, facile sans doute, mais dont l'effet était sûr, et commença ainsi son poëme par des vers qui rappellent les strophes célèbres de Malherbe à Duperrier son ami : « Au temps où la rose commence » à éclore dans les jardins, celle qui » était déjà épanouie s'est flétrie en un » instant, etc. » Amac parvint à un âge très-avancé. Le plus célèbre de ses ouvrages est l'histoire en vers de Joseph et de Zulykhâ, roman tiré de l'histoire de Joseph, telle qu'elle est rapportée dans le Coran. J—N.

AMAD-EDDOULAT. *Voy.* IMAD-EDDOULAH.

AMADEI (CHARLES-ANTOINE), médecin et botaniste de Bologne, sa patrie, vécut vers la fin du 17e. siècle, et s'appliqua très-jeune à la connais-

sance des plantes, sous la direction de Zanoni, son compatriote; il ne se borna point à l'examen de leur structure extérieure; il étudia leurs plus petites parties, à l'aide du microscope, et devint si habile, qu'à la vue seule d'une graine, il reconnaissait de quelle plante elle provenait. Il s'appliqua aussi à découvrir toutes les espèces qui croissent dans son pays, et il en rencontra plusieurs de très-rares, dont on n'aurait peut-être jamais soupçonné l'existence dans ce climat. Il en trouva deux, entre autres, dont il ne put découvrir les noms, quoiqu'il eût consulté, à ce sujet, les plus savants botanistes de son temps, avec qui il était en relation. Ce ne fut que quelque temps après, qu'on reconnut, avec surprise, que l'une et l'autre se retrouvaient dans les régions équatoriales. Gaëtan Monti en fit le sujet de deux dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Institut de Bologne*, t. III et V; l'une d'elles nécessita la formation d'un nouveau genre, sous le nom d'*Aldrovanda*, en honneur de son compatriote *Aldrovande*. Vainement Adanson a voulu rendre à Amadei le même honneur, en nommant *Amadea* le genre *Androsace*; ce dernier nom a prévalu. Amadei mourut en 1720; il n'a point laissé d'ouvrages, et il était du petit nombre des savants modestes qui, contents de faire des découvertes, laissent aux autres le soin de les publier. — Son fils, J.-J. Amadei, aussi botaniste, et chanoine à Bologne, se distingua par ses profondes connaissances en bibliographie.
D—P—s.

AMADESI (Dominique), naquit à Bologne, le 4 août 1657. Quoiqu'il fît son état du commerce, il s'appliqua aussi aux belles-lettres, et surtout à la poésie. Le célèbre Jean-Pierre Zanotti, son intime ami, l'encouragea beaucoup à s'y livrer. Ses premiers essais poétiques se trouvent dans le recueil donné par le Gobbi, Venise, 1726, sous le nom anagrammatique de *Simonide di Meaco*. La mort d'une épouse qu'il aimait, fut pour lui un triste et fécond sujet de vers. Ils furent publiés en partie par son ami Zanotti, à Bologne, en 1723; l'autre partie est restée manuscrite après sa mort, arrivée le 11 septembre 1730. — Il eut un fils, nommé Lelio Alberto, qui se distingua aussi par son érudition, et par son talent pour la poésie, et qui mourut en 1758, âgé de 66 ans. G—é.

AMADESI (Joseph-Louis), citoyen de Bologne, naquit à Livourne, le 28 août 1701, pendant un séjour passager qu'y firent ses parents. Son père étant allé habiter Ravenne, en 1718, il l'y suivit, et s'y fit tellement aimer par ses talents et ses bonnes qualités, qu'il fut successivement choisi pour secrétaire par trois archevêques de ce siége. Il fut mis, en 1734, à la tête du clergé de l'église de St.-Nicandre, et nommé garde des célèbres archives de l'archevêché de Ravenne. Il les mit en ordre, en dressa une table exacte, et en tira une infinité de documents, qu'il employa ensuite dans de savants ouvrages. Il devint un des citoyens les plus considérés de cette ville, et fut l'un des fondateurs des réunions littéraires qui se formaient dans le palais du savant marquis César Rasponi, et où l'on traitait toutes les matières relatives aux sciences et aux lettres. Il fut envoyé jusqu'à quatre fois à Rome, par les archevêques, pour des affaires importantes, qu'il termina toujours heureusement. Il publia: I. en 1747, à Ravenne, *De jurisdictione Ravennatum archiepiscoporum in civitate et diocæsi Ferrariensi*; II. en 1752, à Rome, *De jure Ravennatum archiepiscoporum deputandi notarios*, etc.; III. ibid, en 1763, *De comi-*

*tatu Argentano*, etc., et plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans le 1er. volume du livre de Fantuzzi, sur les écrivains bolonais. Ce personnage respectable faisait son amusement de la poésie italienne. On a de lui des vers spirituels dans plusieurs recueils. Il prit part à la composition bizarre du poëme burlesque intitulé : *Bertholdo con Bertholdino e Cacasenno*. Le 17e. chant, avec de savantes notes, est de lui. Il mourut le 8 février, 1773, à Rome, où l'église de Ravenne venait de le députer encore pour soutenir ses droits sur le comté d'Argenta. Il fut universellement regretté, et laissa une mémoire aussi honorée du public, que chère à ses nombreux amis, parmi lesquels on comptait les hommes les plus distingués de son temps. G—É.

AMADUZZI (Jean-Christophe), en latin *Amadutius*, né dans l'état romain, philologue distingué, inspecteur de l'imprimerie de la propagande à Rome, au milieu du 18e. siècle, a donné : I. Une quatrième édition de l'ouvrage de Bellori, intitulé : *Fragmenta vestigii veteris Romæ*, Rome, 1764, in-fol. Amaduzzi y ajouta ses notes, et celles d'un anonyme. II. *Leges novellæ quinque anecdotæ imperr. Theodosii junioris et Valentiniani tertii, cum ceterarum etiam novellarum editarum titulis, et variis lectionibus ex codice Ottoboniano; quibus accedunt aliæ Valentiniani tertii constitutiones jam editæ, quæ in Codice Theodosiano desiderantur ; ac tandem lex romana, seu responsum Papiani, titulis, anecdotis, variisque lectionibus auctum*, Rome, 1767, in-fol. C'est un supplément à l'édition du *Code Théodosien* donné par Ritter. III. *Anecdota litteraria è manuscriptis codicibus eruta*, Rome, 1773 et 1774, 3 vol., grand in-8°.; IV. *Vetera monumenta quæ in hortis cælimontanis, et in ædibus Matthæiorum adservantur, collecta et adnotationibus illustrata*, Rome, 1779, 3 vol. in-fol., avec 270 planches. Rod. Venuti fut le collaborateur d'Amaduzzi. V. *Characterum ethicorum Theophrasti capita duo, hactenus anecdota*, grec et latin, avec une préface et des notes, Parme, 1786, in-4°.; VI. *Alphabetum Barmanum, seu romanum regni Avæ, finitimarumque regionum*, Rome, 1776, 1787, in-8°. Nous citons cet ouvrage d'après un catalogue. VII. *Epistola ad Bodonium super editionem Anacreontis*, Parme, 1791, in-8°.; VIII. *Discorso filosofico sul fine ed utilita della academia*, Rome, 1777, in-8°. A. B—T.

AMALABERGUE, fille de Théodoric. (*Voy.* Hermanfroi.)

AMALAIRE-FORTUNATUS, de moine de Madeloc, fut fait archevêque de Trèves, en 810, rétablit, l'année suivante, la religion chrétienne dans la partie de la Saxe située au-delà de l'Ebre, consacra la première église de Hambourg, et alla, en 813, en ambassade à Constantinople, pour ratifier la paix que Charlemagne avait conclue avec l'empereur Michel Curopalate. Il mourut, l'année d'après, dans son diocèse. Nous avons de lui un *Traité du Baptême*, imprimé parmi les œuvres et sous le nom d'Alcuin. C'est une réponse à la lettre circulaire par laquelle Charlemagne avait consulté les métropolitains de ses états sur ce sacrement. L'indentité de nom a fait souvent confondre cet Amalaire avec le suivant. T—D.

AMALAIRE-SYMPHOSIUS, fut successivement diacre et prêtre de l'église de Metz, à laquelle il appartenait par sa naissance, directeur de l'école

du palais sous Louis-le-Débonnaire, abbé d'Hornbac, chorévêque du diocèse de Lyon, puis de celui de Trèves; on prétend même qu'il fut revêtu de la dignité épiscopale. Il assista, en 825, au concile de Paris, qui le députa en cour, pour y porter, avec Halitgaire, l'ouvrage de cette assemblée sur le culte des images. Quelques auteurs lui attribuent l'ouvrage qui parut, en 847, en faveur du sentiment de Hincmar de Reims, sur la prédestination; mais il paraît très-vraisemblable qu'Amalaire était mort environ dix ans auparavant. Il passe pour le plus savant homme de son siècle dans la liturgie, et la lecture de ses ouvrages est bien propre à lui confirmer cette réputation. On a de lui : I. *Traité des Offices ecclésiastiques*. Il le donna en 820; mais, ayant fait le voyage de Rome pour s'instruire par lui-même des rits de cette église, il le publia de nouveau, en 827, avec des changements considérables. L'édition la plus correcte est celle de la *Bibliothèque des Pères*, de Lyon. Son but est de rendre raison des prières et des cérémonies qui composent l'office divin. L'ouvrage est utile et curieux; il n'en vaudrait pas moins, si l'auteur se fût moins arrêté à rechercher les sens mystiques. Agobard et Florus, l'un archevêque, l'autre diacre de Lyon, l'attaquèrent vivement. Quelques expressions nouvelles sur l'Eucharistie fournirent matière à l'accusation qu'ils lui intentèrent au concile de Thionville, qui donna gain de cause à l'auteur, et au concile de Quierci, qui jugea l'ouvrage dangereux; ce qui ne diminua en rien la considération dont il jouissait. II. l'*Ordre de l'Antiphonier*, imprimé ordinairement avec le précédent. Il tâche d'y concilier le rit romain avec le rit gallican. Agobard, mécontent de ce qu'il accusait son église d'avoir innové dans le chant ecclésiastique, écrivit contre lui. III. L'*Office de la Messe* dans l'*Appendice des Capitulaires*, de Baluze. C'est une explication mystique des cérémonies de la messe pontificale. IV. Des *Lettres*, dans le *Spicilège* de D. d'Achery, et dans les *Anecdotes* de D. Martenne; V. une *Règle des Chanoines*, que Le Mire fit imprimer, avec de savantes notes, dans le *Code des règles des Clercs*, Anvers, 1638, in-fol., d'où elle a passé dans les *Conciles* de Sirmond et de Labbe. Cette règle fut approuvée par le concile d'Aix, en 816, et envoyée dans tous les chapitres par Louis-le-Débonnaire. On la suivit pendant plus de deux siècles; mais, dans le 11ᵉ., Pierre Damien ayant remarqué qu'elle permettait le *pécule*, et qu'elle accordait une trop forte portion de pain et de vin à chaque chanoine, commença à la décrier; Nicolas II trouvant d'ailleurs qu'elle avait été introduite sans le consentement du Saint-Siège, on cessa de s'y conformer.
T—D.

AMALARIC, roi des Visigoths, était fils d'Alaric II, qui périt de la main de Clovis, à la bataille de Vouillé, l'an 507. La division s'étant mise entre les Visigoths, après cette malheureuse journée, un parti d'entre eux emmena en Espagne Amalaric, qui n'avait que cinq ans; mais le plus grand nombre, qui se réfugia à Narbonne, se hâta de proclamer Gesalaïc, fils naturel d'Alaric. Clovis s'étant rendu maître de toutes les provinces des Visigoths, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, Gesalaïc se sauva aussi en Espagne; mais les débris du royaume des Visigoths furent conservés par la main puissante de Théodoric, roi d'Italie, aïeul maternel d'Amalaric. Son armée tailla en pièces les Bourguignons et les Francs, et leur

arracha la Provence et le Languedoc. Gesalaïc, qui disputait le trône à son frère légitime, ayant été battu et tué, le jeune Amalaric fut reconnu, en 511, roi de tous les Visigoths, sous la tutelle de son aïeul Théodoric. Ce prince, pour se dédommager des frais de la guerre, garda la Provence, et gouverna la monarchie des Visigoths, en qualité de régent, pendant la minorité d'Amalaric. Rentré dans tous ses droits à la mort de Théodoric, le roi des Visigoths partagea ce qui lui restait dans la Gaule avec son cousin Athalaric, devenu roi d'Italie, et dont il voulait s'assurer les secours contre les fils de Clovis. On convint que le Rhône servirait de limites entre les deux empires des Ostrogoths et des Visigoths, et qu'on cesserait d'envoyer les tributs d'Espagne en Italie. Cependant, Amalaric, désirant vivre en paix avec les Francs, épousa Clotilde, fille de Clovis. Cette princesse lui apporta en dot Toulouse, qui fut de nouveau réunie à la monarchie d'Amalaric. Ce mariage semblait devoir consolider la paix entre les deux nations rivales; mais bientôt on vit naître, entre les deux époux, une mésintelligence funeste. Amalaric voulut forcer la reine à embrasser l'arianisme, et, n'ayant pu y parvenir par les voies de la persuasion, il fit outrager cette princesse toutes les fois qu'elle se rendait à l'église; et, furieux de la voir insensible à ces insultes, il lui infligea lui-même, par un raffinement de brutalité, des châtiments indignes et cruels. Réduite au désespoir, Clotilde fit passer à son frère Childebert, roi de Paris, un mouchoir teint du sang qu'elle avait répandu sous les coups de son barbare mari. Childebert ne demandait qu'un prétexte pour reprendre le Languedoc; il entra avec une puissante armée dans les états de son beau-frère, qui, étant venu à sa rencontre, fut battu et tué d'un coup de lance, à Narbonne, au moment où il y rentrait pour enlever ses trésors. C'était un prince lâche, avare et cruel. En lui finit la race des Théodomes, qui régna 111 ans sur les Visigoths. Cette monarchie, héréditaire jusques alors, devint élective, et se concentra en Espagne. Theudis succéda à Amalaric. B—P.

AMALASONTE (Amalasventa), reine des Ostrogoths, en Italie, était fille unique de Théodoric Ier., et d'Audéfleda, fille du roi Childéric : son père lui donna pour époux, en 515, Eutharic Cilicus, qui, comme lui, était descendu de la dynastie des Amales, rois des Goths, au commencement du 4e. siècle; mais ce prince mourut avant son beau-père, laissant un fils d'Amalasonte, nommé Athalaric, qui, à la mort de Théodoric, en 526, lui succéda sous la tutelle de sa mère. Amalasonte est accusée d'avoir empoisonné sa mère. Elle choisit, pour principal ministre et pour secrétaire, Cassiodore, romain, qui s'efforçait de communiquer aux Goths les usages et les mœurs de ses compatriotes, de leur inspirer quelque respect pour les arts, pour les lois, et pour ce qui restait encore d'une antique civilisation. Amalasonte poursuivit le plan que son père s'était tracé pour réconcilier le peuple conquis au peuple conquérant, et pour fondre les deux nations en une seule; elle témoigna, pour les lettres et pour les lois, un respect qu'elle communiquait ainsi aux vainqueurs de Rome; enfin, elle apporta, dans l'administration et dans ses relations avec les autres puissances, assez de vigueur pour qu'un peuple guerrier ne dût point avoir de honte d'obéir à une femme; réparant, autant qu'il dépendait d'elle, les der-

nières rigueurs de Théodoric, elle rendit, aux fils de Simmaque et de Boèce, les biens de leurs pères, confisqués après leur supplice. Elle voulut aussi que son fils participât aux connaissances des Romains, et qu'il fût instruit dans les arts libéraux; mais l'éducation, pendant cinq siècles de despotisme, avait pris quelque chose de servile. Les précepteurs qu'elle donna à son fils employèrent la crainte pour lui inculquer la science, et elle-même punit un jour une de ses fautes par un soufflet. Ce n'était pas ainsi que les Goths avaient coutume d'élever leurs enfants; ils ne voulaient pas qu'une seule offense impunie laissât dans leur ame un souvenir d'humiliation ou de crainte. « Celui qui aura » tremblé devant la férule d'un pédagogue, disaient-ils, ne regardera » jamais sans crainte le fer des ennemis. » Ils obligèrent Amalasonte à écarter de son fils ses précepteurs lettrés, et à l'entourer de jeunes gens qui rivalisaient avec lui dans les exercices du corps; ceux-ci l'entraînèrent dans de tels excès d'ivrognerie et de débauche, qu'ils détruisirent sa santé, et il mourut en 534. Amalasonte, pour conserver le trône après la mort de son fils, offrit de le partager avec Théodat, fils d'une sœur de Théodoric, et dernier héritier de la famille des Amales (*Voy.* Théodat); mais elle avait précédemment offensé cet homme lâche, avare et perfide, qui, dès qu'il l'eût épousée, écarta d'elle ses partisans et ses ministres, la chassa de Ravenne, en 535, la fit enfermer dans une île du lac de Bolsena, et permit à ceux qui avaient quelque vengeance à exercer contre elle, de la poursuivre et de l'étrangler. La mort d'Amalasonte servit de prétexte à la guerre que Justinien déclara aux Ostrogoths. S. S—i.

AMALECH, fils d'Eliphaz (*Voy.* Esaü).

AMALFI (Constance d'Avalos, duchesse d'), dame illustre du 16e. siècle, et l'une de celles qui cultivèrent alors avec le plus de succès la poésie italienne, était née à Naples, d'Ænicus, ou Innico d'Avalos, marquis del Vasto, et de Laure San Severina. Ayant épousé Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi, elle resta veuve de très-bonne heure et sans enfants. Sa conduite lui concilia l'estime générale. L'empereur Charles-Quint, pour preuve de la sienne, lui donna le titre de princesse. Elle mourut à Naples, vers l'an 1560. Ses poésies sont réunies dans quelques éditions, avec celles de Victoire Colonne, marquise de Pescaire; on en trouve plusieurs morceaux dans le recueil intitulé: *Rime diverse di alcune nobilissime e virtuosissime donne, raccolte per M. Lodovico Domenichi*, Lucques, 1559, in-8°., et Naples, 1595, *id.* Dans des Dictionnaires où, en copiant tout, on estropie tout, on s'étonne que Zoppi ait oublié cette dame-poète dans sa *Bibliothèque Napolitaine*; on a voulu dire Toppi. G—é.

AMALIE, (duchesse douairière de Saxe-Weimar), mérite une place dans un *Dictionnaire historique*, pour avoir été, pendant la dernière moitié du 18e. siècle, le centre et l'ame d'une cour, qui avait plus d'un rapport avec celle du duc de Ferrare, protecteur du Tasse et de l'Arioste. Seule, elle a rendu aux gens de lettres les services qu'ils ont vainement attendus des grands princes de l'empire germanique, en leur offrant un point de réunion, et en leur donnant une existence distinguée. Mais ce n'est pas seulement comme protectrice généreuse des littérateurs et des artistes, et comme juge éclairé de leurs productions,

qu'Amalie a des droits à la reconnaissance publique. Veuve, à l'âge de 19 ans, du duc Ernest-Auguste-Constantin, qu'elle perdit le 28 mai 1758, après deux ans de mariage, elle sut réparer, par une bonne administration, les pertes que la guerre de sept ans avait causées au duché de Weimar, faire des économies considérables sans écraser le peuple, le préserver de la famine de 1772, qui désola le reste de la Saxe, et fonder ou perfectionner les établissements les plus favorables à la civilisation et aux lumières : elle donna Wieland pour gouverneur à son fils, Charles-Auguste, aujourd'hui duc régnant, et attira à Weimar tous les gens de mérite que ses moyens lui permirent de fixer auprès d'elle. Son cercle était composé des écrivains les plus illustres de l'Allemagne : Herder, Goethe et Wieland en étaient les principaux ornements; mais on y remarquait, au second rang, une foule d'hommes qui, ailleurs, se seraient trouvés placés au premier, les poètes Charles Sigismond de Seckendorf et de Knebel, l'antiquaire Boettiger, Bode et Musæus, prosateurs pleins de verve et d'originalité, etc. Schiller y paraissait dans les derniers temps. Certes, ce n'est qu'en réunissant au plus rare mérite les grandes qualités de l'esprit et du cœur, que la souveraine d'un petit état est parvenue à rassembler autour d'elle plus de beaux génies et d'hommes distingués, qu'aucune cour contemporaine. Ce qui prouve que cet heureux ascendant était dû à son caractère personnel, plus qu'à son rang et à son pouvoir, c'est qu'elle le conserva intact depuis l'an 1775, époque où elle déposa l'autorité entre les mains de son fils aîné. Sa maison, à Weimar, ses retraites champêtres de Tiefurt et d'Ettersburg, continuèrent à être le rendez-vous de tous les écrivains, de tous les voyageurs distingués. M. Mounier fut, pendant plusieurs années, directeur d'un pensionnat qu'elle avait établi dans le château du Belvédère, près de Weimar. Un voyage qu'elle fit en 1788, en Italie, accompagnée de l'auteur de *Werther*, accrut encore son goût pour les arts, et sa cour fut, plus que jamais, le rendez-vous de tous les hommes supérieurs, l'asyle du mérite ignoré ou méconnu : héritière des grandes qualités de la maison des Guelfes, et de leur amour pour les sciences, elle eut la gloire d'avoir honoré et encouragé les écrivains d'Allemagne les plus célèbres, après Leibnitz, qui avait été considéré et protégé par une princesse de sa maison. Herder mourut avant sa bienfaitrice; il ne vit pas la journée du 14 octobre 1808. Amalie en fut témoin, et mourut quelques mois après. S—R.

AMALRIC (Arnaud), 17^e^. abbé de Cîteaux, fut choisi, en 1204, par Innocent III, avec Pierre de Castelneau et Arnoul, pour travailler à la conversion des Albigeois, dont la secte faisait des progrès dans le Languedoc et la Provence. Ces trois légats furent revêtus de pleins pouvoirs dans les provinces d'Arles, d'Aix et de Narbonne; mais leurs prédications eurent d'abord peu de succès; l'évêque d'Osma, en Castille, qui vint à cette époque, avec S. Dominique, visiter l'abbé de Cîteaux, conseilla aux légats de renoncer à l'appareil somptueux dont ils se faisaient accompagner, et leur fit entendre qu'ils ne parviendraient à convertir les hérétiques qu'en imitant la simplicité des apôtres. Les trois missionnaires ayant suivi ce conseil, ne trouvèrent pas les Albigeois plus dociles. Comme l'ardeur des croisades n'était pas encore éteinte dans les esprits, Innocent III imagina de

tourner contre les hérétiques les armes qu'on prenait contre les infidèles; et il chargea ses légats en Languedoc de prêcher une croisade contre Raymond, comte de Toulouse, et contre ses sujets, coupables d'hérésie. Amalric se distingua par la chaleur avec laquelle il prêcha une guerre qu'on appelait l'*affaire de Jésus-Christ*. Comme cette croisade entraînait avec elle peu de dangers, et qu'on pouvait gagner les indulgences, sans quitter l'Europe, une foule de croisés aimèrent mieux aller combattre en Languedoc que dans les plaines de la Syrie. On les vit accourir de toutes les provinces de France, et même de l'Allemagne, jurant d'exterminer les Albigeois, auxquels les dévots allemands avaient donné le surnom de *beguins* ou *pequins*. Les croisés, dont le nombre s'éleva à près de 500,000 hommes, avaient à leur tête les comtes de Montfort, de Nevers, le duc de Bourgogne, et plusieurs évêques. L'abbé de Cîteaux était leur guide et leur conseil. Ne pouvant pardonner aux Albigeois d'avoir dédaigné ses exhortations, il échauffa contre eux l'esprit des croisés, et contribua beaucoup à faire, de cette croisade, une guerre d'extermination. A la prise de Béziers, on lui demanda ce qu'on devait faire, dans l'impossibilité de distinguer les catholiques des Albigeois : « Tuez-les » tous, répondit-il, Dieu connaît » ceux qui sont à lui. » Les croisés n'avaient pas besoin de cet horrible conseil; les plus ardents étaient déjà dans la ville, dont ils massacrèrent tous les habitants. Sept mille personnes, réfugiées dans l'église de Ste.-Madelaine, y furent passées au fil de l'épée, sans distinction de sexe, d'âge, ni de religion; cependant, les croisés s'effrayèrent de régner sur des tombeaux, et de conquérir des ruines : maîtres de Carcassonne, ils épargnèrent la vie des habitants, et se contentèrent de les faire sortir de la ville, en chemise; condition qui pourrait passer pour barbare dans une autre circonstance; mais qu'il faut regarder comme un trait d'humanité dans une pareille guerre. Amalric ne fut pas toujours maître d'arrêter ainsi les fureurs qu'il avait provoquées. Étant venu au siége de Minerbe, il fut interrogé, comme *maître des croisés*, sur les articles de la capitulation. « Je souhaite avec ardeur, » répondit-il à Simon de Montfort, » la mort des ennemis de Jésus-Christ; » mais, étant prêtre et religieux, je » n'ose opiner pour faire mourir les » assiégés. » Il demanda qu'on laissât la vie au commandant, aux soldats, et aux hérétiques renfermés dans la place, s'ils voulaient se convertir. Cette condescendance déplut à un croisé, plus fanatique que les autres, nommé Robert de Mauvoisin, qui dit tout haut « qu'on était venu pour exterminer les impies, et non pour leur faire grâce. » — « Ne craignez point, lui dit alors » Amalric; peu d'hérétiques se convertiront. » Malheureusement, il ne se trompait point; les Albigeois trouvés dans la place persistèrent tous dans leur hérésie, et plus de 140 furent condamnés aux flammes, où ils se précipitèrent eux-mêmes, tant le fanatisme était aveugle de part et d'autre. Amalric conserva le plus grand ascendant sur l'esprit des croisés dans le commencement de cette guerre, ce qui a fait dire faussement, à quelques biographes, qu'il était généralissime de la croisade. Ce fut lui qui donna au comte de Montfort, de la part du pape, la souveraineté des pays conquis sur les hérétiques; il lança plusieurs fois les foudres de l'Église contre le comte de Toulouse, mit ses états en interdit, et força ce malheureux prince à deman-

der pardon à l'Église, dans la posture la plus humiliante; il se conduisit même avec tant de violence et d'injustice, qu'il s'attira les reproches d'Innocent III, et fut remplacé dans ses fonctions de légat apostolique. Le pape lui adressa, ainsi qu'à Simon de Montfort, une lettre, dans laquelle ils étaient accusés, l'un et l'autre, d'avoir envahi les biens des hérétiques, et même ceux des catholiques. Amalric fut néanmoins nommé archevêque de Narbonne; mais, né inquiet et remuant, il ne pouvait aimer le repos; il abandonna un diocèse qui avait plus que jamais besoin de la présence de son chef, et alla en Espagne faire la guerre aux Maures. Il a laissé une relation en latin de cette expédition. Revenu de cette autre croisade, il voulut faire ériger le diocèse de Narbonne en principauté; et, ses prétentions n'ayant pas été accueillies par Simon de Montfort, il abandonna ses intérêts, pour épouser ceux du comte de Toulouse. En 1224, il présidait le concile de Montpellier, assemblé pour écouter les plaintes de Raymond. Il mourut, l'année suivante, et son corps fut transporté à Cîteaux, où les moines lui firent ériger un mausolée. M—D.

AMALRIC (Augeri), historien ecclésiastique du 14$^e$. siècle, dédia au pape Urbain V, élu, en 1362, une Histoire des Papes, sous le titre de *Chronicon Pontificale*, pour laquelle il se vantait d'avoir consulté plus de 200 écrivains. Cette Histoire va jusqu'au pape Jean XXII. D—T.

AMALTHÉE (Paul), le premier, de ce nom et de cette famille, qui se soit illustré dans la carrière des lettres, naquit à Pordenone, dans le Frioul, vers l'an 1460; il entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut professeur de belles-lettres dans sa patrie, puis à Bellune, à Trente, et enfin à Vienne en Autriche, où il fut couronné poète par l'empereur Maximilien, honneur qu'il mérita par ses poésies latines, dont quelques-unes ont été imprimées; les autres sont restées manuscrites à Venise, dans la bibliothèque de St.-Michel de Murano. Paul Amalthée fut assassiné à Vienne en 1517, sans que l'on ait pu savoir comment, ni pour quel motif. G—É.

AMALTHÉE (Marc-Antoine) frère du précédent, naquit en 1475, et se fit aussi connaître par ses talents poétiques, en Autriche et en Hongrie. Il fut ensuite professeur dans plusieurs villes du Frioul, et mourut à Pordenone, en 1558, âgé de 83 ans. On conserve, en manuscrit, un volume entier de ses poésies latines, à Venise, dans la même bibliothèque qui possède celles de Paul. G—É.

AMALTHÉE (François), frère cadet des deux précédents, se distingua comme eux par son talent poétique, et professa, comme eux, les belles-lettres à Pordenone, à Oderzo, à Sacile. On trouve un petit poëme latin, de lui, dans le 2$^e$. volume de la première collection d'Opuscules de Calogerà. Il écrivit aussi, en latin, des Harangues et quelques Dissertations historico-littéraires; mais il se rendit, dans un autre genre, plus utile à la société que ses deux frères: il se maria en 1505, et c'est de ce mariage que sortirent les trois Amalthées qui ont donné à ce nom le plus d'éclat. G—É.

AMALTHÉE (Jérôme), né en 1506, fils aîné de François, fut médecin, philosophe, et célèbre poète latin. Il enseigna, plusieurs années, la médecine et la philosophie morale dans l'université de Padoue; il revint ensuite dans le Frioul, et professa dans plusieurs villes jusqu'à sa mort, arrivée le 24 octobre 1574. Il laissa

deux fils, Octave et Attilius, dont il sera parlé plus bas, et une fille, qui épousa Jérôme Aléandre, le jeune (*Voy.* ALÉANDRE). Le savant Muret reconnaissait Jérôme Amalthée pour le premier poète, et le plus habile médecin de l'Italie. Ses poésies parurent d'abord, éparses dans plusieurs recueils, et furent ensuite réunies avec celles de ses deux frères, par Jean Math. Toscan, dans ses *Carmina illustrium poëtarum Italorum*, Paris, 1576. Aléandre les fit réimprimer, avec les siennes, à Venise, en 1627, in-8°. Enfin, le savant Grævius en donna une édition à Amsterdam, chez Westen, 1684, in-12; elles y reparurent, en 1718, in-8°, et furent insérées depuis, avec la préface de Grævius, dans la belle édition des *Œuvres latines de Sannazar*, Amsterdam, 1728, in-8°., qui fait suite aux éditions *Variorum*. C'est de Jérôme Amalthée qu'est cette charmante épigramme, tant de fois traduite dans toutes les langues, et que Muratori trouvait si parfaite, qu'il ne pouvait croire qu'elle ne fût pas une traduction du grec (*Della perfetta Poësia*, t. II, p. 411):

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro:
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Le P. Niceron, Moreri, et plusieurs autres auteurs français, ont parlé de Jérôme avec beaucoup d'éloges. On peut voir aussi ce qu'ont dit de lui, et des autres Amalthées, Mazzuchelli, et Lirati dans ses *Notices des Écrivains du Frioul*. — Octave AMALTHÉE, fils aîné de Jérôme, né à Oderzo, en 1543, après avoir professé la philosophie à Padoue, prit, comme son père, l'état de médecin, et mourut à Venise, âgé de 83 ans. On a de lui quelques ouvrages en prose et en vers, imprimés dans le recueil d'Opuscules scientifiques et philologiques de Calogera. — Attilius, second fils de Jérôme, né à Oderzo, en 1530, prit l'état ecclésiastique. Grégoire XIII lui confia des emplois distingués, et Clément VIII, plusieurs nonciatures importantes; il fut fait archevêque d'Athènes, et mourut à Rome, en 1633.

G—É.

AMALTHÉE (JEAN-BAPTISTE), frère de Jérôme, naquit à Oderzo, en 1525. Les bonnes études qu'il fit à Padoue le mirent en état d'être appelé, dès l'âge de vingt ans, à Venise, pour y instruire, dans les belles-lettres, les enfants de la noble et riche famille Lippomano. Il continua d'étudier, avec une égale ardeur, les trois langues, grecque, latine et italienne, la philosophie, la théologie et la jurisprudence. Étant passé en Angleterre, en 1554, à la suite de l'ambassade vénitienne, il fut secrétaire de la république de Raguse, puis appelé à Rome, et secrétaire du pape Pie IV; il était, en 1567, à Milan, avec le fameux cardinal Charles Boromée; il mourut à Rome, en 1573, n'étant âgé que de 48 ans. Ses poésies latines ne le cèdent en élégance à celles d'aucun autre poète de son temps; elles furent réimprimées, avec celles de ses frères, dans les éditions de Paris et d'Amsterdam, citées à l'article précédent, et depuis encore, à Bergame, en 1753, par le savant abbé Serassi, qui y a joint un éloge historique de Jean-Baptiste Amalthée. Quelques-unes de ses épigrammes latines ont été traduites en vers italiens, par J. B. Vicini, et publiées avec la traduction du *Temple de Gnide* de Montesquieu, du même poète, Londres (Venise), 1761.

G—É.

AMALTHÉE (CORNEILLE), frère puîné de Jérôme et de Jean-Baptiste, né à Oderzo, vers l'an 1530, fut mé-

decin et poète. La république de Raguse le prit pour secrétaire, après son frère Jean-Baptiste. Il repassa en Italie, en 1561, et fut appelé à Rome, par Paul Manuce, pour l'aider dans le travail que lui avait confié Pie IV, et qui consistait à rédiger, dans le latin le plus pur, le *Catéchisme romain*, pour la belle édition qui parut la première année du pontificat suivant, *Romæ, in Ædibus populi Romani*, apud Paulum Manutium, 1566, in-fol. Corneille Amalthée mourut en 1603; ses poésies ont été imprimées avec celles de ses deux frères, dans les recueils cités ci-dessus. On y distingue surtout son poëme intitulé : *Urbis Venetiarum pulchritudo, divinaque custodia*, qui est le premier, et le second, adressé à l'archiduc Jean d'Autriche, commandant de la flotte chrétienne combinée, intitulé *Proteus*, où il prédit poétiquement la victoire de Lépante, ou plutôt de Curzolari, comme l'appellent les auteurs italiens. Ce poëme fut d'abord imprimé seul, en 1572, à Venise, in-4°. G—É.

AMAMA (Sixtinus), théologien protestant, du 17<sup>e</sup>. siècle, né dans la Frise occidentale, fut élevé à l'université de Franeker, sous Drusius, et s'y instruisit dans les langues orientales. Vers l'an 1613, il voyagea en Angleterre, vint à Oxford, résida quelque temps dans le collége d'Exeter, et enseigna l'hébreu dans l'université; de retour dans son pays natal, il fut nommé professeur d'hébreu à l'université, et y demeura jusqu'à sa mort. Il rejeta l'offre que l'université de Leyde lui fit, de la chaire qu'avait occupée Erpénius, un des plus savants orientalistes de ce siècle. Le premier ouvrage d'Amama fut une critique de la version du *Pentateuque*, dite la *Vulgate* : on l'imprima, en 1620, in-4°., à Franeker, sous le titre de *Censura Vulgatæ latinæ editionis Pentateuchi*. Il méditait un ouvrage plus considérable, dans lequel il se proposait de censurer généralement la *Vulgate*, déclarée authentique par le concile de Trente; mais il interrompit ce travail, pour conférer la version hollandaise des écritures avec les originaux et les meilleures traductions. Le résultat de ses travaux fut mis sous les yeux du public, dans un livre écrit en hollandais, et intitulé : *Bybelsche conferencie*, Amsterdam, 1623. Informé que le savant père Mersenne avait entrepris la défense de la *Vulgate*, et écrit une réfutation de la Critique sur les six premiers chapitres de la *Genèse*, il reprit son premier dessein, en 1627, publia une lettre au père Mersenne, et, en 1628, un ouvrage sous le titre d'*Antibarbarus Biblicus*, contenant une réplique plus étendue, et une critique de la version vulgate des livres historiques de l'*Ancien Testament*, de Job, des Psaumes, des livres de Salomon, et quelques dissertations détachées. Ce livre fut réimprimé en 1656, augmenté de la critique de la même version des prophéties d'Isaïe et de Jérémie. Amama écrivit aussi une dissertation, sous le titre de : *De nomine Tetragrammato*, publiée in-8°., à Franeker, en 1620. Les travaux d'Amama attirèrent l'attention sur l'étude de la *Bible;* et, depuis ce temps, plusieurs synodes ordonnèrent qu'on ne serait point admis dans le clergé, sans avoir au moins quelque connaissance de la *Bible* en hébreu, et du *Nouveau Testament* en grec. Lorsque Amama vint à l'université de Franeker, l'ivrognerie et la débauche y étaient des vices très-communs. Lui-même déclare que tous les nouveaux venus étaient enrôlés au service de Bacchus, en grande cérémonie, et obligés de jurer, par une

statue de bois de S. Etienne, qu'ils dépenseraient tout leur argent. Si quelqu'un des étudiants avait plus d'égard au serment qu'il avait prêté au recteur de l'université, qu'à cette initiation bachique, les autres le tourmentaient de telle sorte, qu'il était forcé de quitter l'université. Amama contribua beaucoup à détruire ces abus punissables, et les attaqua très-énergiquement, dans un discours public, en 1621. Les habitants de la Frise avaient pour lui tant d'attachement, qu'après sa mort, arrivée en 1629, ils se montrèrent très-généreux envers ses enfants, ainsi que Nicolas Amama, l'un d'eux, le reconnaît dans l'épître dédicatoire d'un ouvrage qu'il publia, en 1651, in-8°., sous le titre de *Dissertationum marinarum Decas*. D—T.

AMAN, Amalécite, descendant du roi Agag, qui régnait au temps de Saül. Devenu le favori d'Assuérus, roi de Perse, il fut élevé par ce prince au-dessus de tous les grands de sa cour, et il était ordonné à tous ceux qui se présentaient sur son passage de fléchir le genou devant lui, chaque fois qu'il entrerait au palais, ou qu'il en sortirait. Le juif Mardochée fut le seul à s'y refuser. Aman, qui avait hérité de l'ancienne haine de sa nation contre la postérité de ceux qui l'avaient chassée de la Palestine, conçut dès lors le projet d'assouvir sa vengeance contre Mardochée, par la ruine de tout le peuple juif répandu dans la vaste étendue de l'empire d'Assuérus. Il représenta ce peuple, au monarque, comme étant extrêmement dangereux pour l'état, par sa prodigieuse multiplication, par son opiniâtreté à vouloir se gouverner selon ses lois particulières, par sa persévérance à pratiquer une religion exclusive, différente de celle des autres sujets; et, pour trancher la difficulté qui pouvait naître du vide que la perte de tant d'hommes industrieux opérerait dans le trésor public, il offrit de le combler, par la somme immense de 10,000 talents d'argent de son propre bien. Aman obtint donc un édit adressé aux gouverneurs des provinces, pour faire exterminer tous les juifs à un jour marqué. Cet édit, publiquement affiché dans la ville de Suze, capitale de l'empire, jeta la consternation parmi tous les individus de cette nation qui s'y trouvaient en grand nombre. La reine Esther réussit à le faire révoquer. Le nom de Mardochée, rappelant à Assuérus le service signalé qu'il en avait reçu par la découverte d'un complot formé dans sa cour : « Que doit-on faire, dit-il à » Aman, pour honorer un homme » que le roi désire combler d'hon- » neurs? » Aman, convaincu qu'il était l'objet de cette question, n'hésite pas à répondre qu'il faut que cet homme, revêtu de la pourpre royale, la tête ceinte du diadème, monté sur un cheval du roi, soit promené en triomphe dans toute la ville, précédé du premier des grands de la cour, qui, tenant les rênes de son cheval, crie dans les rues et sur les places publiques: « Voilà les honneurs qui » sont dus à celui que le roi prend » plaisir à honorer. » Eh bien, reprit Assuérus, tous ces honneurs sont pour Mardochée, hâtez-vous de l'en faire jouir. Aman, confus, humilié, fut obligé d'aller prendre Mardochée à la porte du palais, et de présider lui-même à la pompe triomphale dont il s'était d'abord cru le héros. Cette première disgrâce ne fut que le prélude de la terrible catastrophe qui devait consommer sa chute. Aman, prosterné aux pieds d'Esther, incliné sur son sopha pour lui demander grâce, est surpris dans cette attitude

par Assuérus, qui croit qu'il voulait attenter à l'honneur de la reine. L'ordre est aussitôt donné, et promptement exécuté, de le pendre à une potence de cinquante coudées, que l'orgueilleux favori avait fait dresser dans la cour de son palais, pour le supplice de Mardochée; ses biens furent confisqués au profit de la reine, et la mort de ses dix enfants suivit de près la sienne. La mémoire de ce grand événement, arrivé l'an 453 av. J.-C., fut consacrée par l'institution d'une fête annuelle, qui se célèbre encore aujourd'hui chez les juifs. Elle dure trois jours, commence par un jeûne rigoureux, et se termine par une orgie, qui l'a fait confondre avec les Bacchanales des païens. On s'y livre surtout aux excès de la boisson, parce qu'on suppose qu'Esther, pour se rendre Assuérus favorable, avait cherché à l'égayer, en le faisant boire audelà de sa mesure ordinaire. Pendant cette fête, on lit le livre d'Esther dans les synagogues, et, chaque fois que le nom d'Aman revient dans cette lecture, on bat des mains et des pieds, les enfants frappent sur les bancs avec des maillets, et, au milieu de tout ce bruit, la voûte des synagogues retentit des cris de malédiction contre Aman. T—D.

AMAND (S.), évêque de Bordeaux, sa patrie, succéda dans ce siége à S. Delphin, en 402 ou 403 au plus tard. Il gouverna cette église avec tant de zèle et tant de vigilance, qu'il fut regardé comme un des plus saints prélats de son temps. S. Amand eut l'avantage de convertir S. Paulin, depuis évêque de Nôle, et de l'instruire des vérités de la foi. On ignore l'époque de sa mort, et le nom de son successeur; car l'histoire de sa démission en faveur de S. Severin de Cologne, quoique rapportée par Grégoire de Tours, est un conte apocryphe, réfuté par les meilleurs critiques modernes. De tous ses écrits, qui avaient mérité les éloges de S. Paulin, il ne nous reste que le précis d'une de ses lettres, dans une de celles de S. Jérôme, à qui elle était adressée. C'est sans fondement qu'on lui attribue la conservation des ouvrages de S. Paulin, qu'il précéda vraisemblablement dans le tombeau. (*V.* l'*Hist. littér. de la France*, tom. II, pag. 177.) T—D.

AMAND (S.), né dans le pays nantais, embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, près de celle de Rhé. Son zèle pour la conversion des païens le conduisit dans la Belgique, où son apostolat eut les plus heureux succès. Pour mieux assurer ses conquêtes spirituelles, il y fonda plusieurs monastères devenus célèbres; à Gand, celui de Blandinberg, depuis l'abbaye de St.-Pierre, et celui de St.-Bavon, érigé en cathédrale, au milieu du 16^e^. siècle; aux environs de Tournay, celui d'Elnon, sur la rivière de ce nom, plus connu sous celui d'Abbaye de St.-Amand. Élu, malgré lui, évêque de Tongres, en 628, il se démit, au bout de trois ans, de cet évêché, en faveur de S. Remacle, pour reprendre ses travaux apostoliques, jusqu'à ce que, accablé de travaux et de fatigues, il se retira dans son monastère d'Elnon, qu'il gouverna encore pendant 4 ans, en qualité d'abbé, et mourut en 679. Sa Vie, écrite par Baudemont, se trouve dans les *Bollandistes*. T—D.

AMAND (PIERRE), chirurgien de la communauté de St.-Côme, naquit à Riez en Provence, dans le 17^e^. siècle, et mourut à Paris en 1720. Il se livra surtout à la pratique des accouchements, et publia des Observations sur cette branche de l'art, Paris, 1713,

1715, in-8°. Il imagina une sorte de filet propre à tirer la tête de l'enfant, dans le cas d'enclavement; mais une pratique plus heureuse y a substitué le forceps. C. et A—N.

AMANDUS ( ÆNÆUS SALVIUS ), général romain, vers l'an 285, commandait dans les Gaules, sous Dioclétien, avec Aulćus Pomponius Ælianus; tous deux, n'ayant pour adhérents que des paysans et des bandits, eurent l'audace de se faire proclamer empereurs. On prétend que ce fut leur révolte, et les troubles qui la suivirent, qui déterminèrent Dioclétien à se donner pour collègue Maximien, depuis long-temps son ami. Ce nouvel empereur, qui joignait, à de grands vices, beaucoup de bravoure et d'activité, se rendit aussitôt dans les Gaules, et, rassemblant les troupes qui s'y trouvaient, il attaqua sur-le-champ les ennemis. Ces paysans s'appelaient *Bacaudes* ou *Bagaudes*, du nom d'un château situé à une lieue de Paris, qu'on a depuis appelé *St.-Maur-des-Fossés*. Les Bagaudes, après avoir été battus en rase campagne, se réfugièrent dans le château, et s'y défendirent long-temps contre Maximien. Il parvint cependant à s'en rendre maître, et le fit démolir. Amandus périt dans cette guerre ; mais les historiens ne donnent aucun détail sur sa mort. Ils ne disent point non plus ce que devint Ælianus. D—T.

AMANIEU-DES-ESCAS, troubadour du 13e. siècle, qui vécut à la cour de Jacques II, roi d'Aragon : l'abbé Millot pense qu'il était de la famille d'un Giraud d'Amanieu, chevalier gascon, qui, en 1217, vint au secours du comte de Toulouse, contre Simon de Montfort; quoi qu'il en soit, ses ouvrages annoncent qu'il tenait un rang distingué, et qu'il était très-attaché à la maison d'Aragon. Les quatre pièces qui nous restent de ce troubadour prouvent qu'il était prolixe, et ne faisait pas grâce des plus petits détails; l'une de ces pièces est une espèce d'Epître à sa maîtresse ; elle porte la date de 1278, et paraît d'autant plus longue, qu'elle ne contient guère que des lieux communs. Une autre pièce ou *vers* ( c'est-à-dire Poëme ), dans laquelle Amanieu peint les tourments de l'absence, mérite d'être remarquée, parce qu'il y cite un grand nombre de proverbes, dont la plupart s'emploient encore dans la conversation familière; une troisième pièce contient des instructions pour un jeune *damoiseau*, nom que l'on donnait aux enfants des seigneurs et des chevaliers : il y a peu de conseils solides dans cette instruction, mais l'on y trouve des détails précieux sur les mœurs du temps, et quelques aperçus qui ont de la finesse; ces détails sur les usages, les vêtements, les manières, se lisent en plus grand nombre encore dans les leçons qu'il donne à une demoiselle de qualité, qui était au service d'une grande dame; et, quoique ces conseils ne puissent convenir aujourd'hui qu'à une femme de chambre, on est bien aise de voir, qu'à quelques nuances près, les usages sont toujours les mêmes. Ces quatre petits Poëmes annoncent un homme qui a l'habitude du monde, et le défaut trop ordinaire aux poètes, celui de ne pas savoir se borner. P—X.

AMANT. *Voy.* ST.-AMANT.

AMARA-SINGHA, savant Hindou, conseiller du célèbre râdjah Vikramaditeya, et qui florissait conséquemment dans le 1er. siècle avant J.-C. Il est auteur du Dictionnaire samskrit le plus exact, et sur tout le plus complet que l'on connaisse. Ce Dictionnaire, intitulé : *Amara Kócha* ( Trésor d'Amara ), est divisé en sections, et non par ordre alphabétique. On y

trouve successivement les noms des dieux, des astres, des éléments, des objets impalpables, des sciences, des couleurs, de la terre, du monde, des montagnes, des fleuves, des arbres, des plantes, des animaux, des hommes, des tribus indiennes, des sacrifices, de l'agriculture, etc., etc. La dernière section, intitulée: *Nanârtha-Varga*, contient les mots qui ont plusieurs significations. Les adverbes et les mots indéclinables forment la section intitulée: *Avia-Varga*. Ce célèbre Dictionnaire est écrit en vers: il en existe des traductions ou explications en différentes langues indiennes, telles que le tamoul, le malabar, etc. Dans le midi de l'Inde, il y a une glose de ce Dictionnaire, connue sous le nom de *Tamouch-Koutta*. Le P. Paulin de St.-Barthélemy en publia, à Rome, en 1798, la 1re. partie, en caractère tamoul, sous ce titre: *Amara-Singha, sectio prima, de cœlo, ex tribus ineditis codicibus manuscriptis*, Romæ, apud Fulgonium, in-4°. Quoique ce volume ne soit pas très-considérable, ce n'est pas un des ouvrages les moins importants du P. Paulin. Nous possédons, à la Bibliothèque impériale, un exemplaire du Dictionnaire d'Amara-Singha, sous les nos. 33, 38, 39 du *Catalogue des Manuscrits samskrits*. L—s.

AMARAL (André), Portugais, chancelier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, était plein de courage, et habile dans la marine, mais envieux et fier. Chargé, en 1510, avec le commandeur Villiers de l'Isle-Adam, d'une expédition contre la flotte du sondan d'Égypte, il mit en mer avec les galères de la Religion, et eut, avec son collègue, de violents démêlés, qui auraient fait échouer l'entreprise, si Villiers de l'Isle-Adam, plus modéré, n'eût cédé à l'avis d'Amaral, qui fut, au reste, couronné d'une victoire complète. A la mort de Fabrice Carette, grand-maître de l'ordre, Amaral demanda, avec hauteur, cette dignité; mais sa présomption, et le mépris qu'il faisait de ses rivaux lui attirèrent un refus unanime, et les suffrages se réunirent en faveur de Villiers de l'Isle-Adam. Amaral en fut outré, et, dans sa colère, il lui échappa de dire que l'Isle-Adam serait le dernier grand-maître qui régnerait à Rhodes. On prétend qu'ayant gagné un esclave turk, il l'envoya à Constantinople, pour exhorter Soliman à former le siége de Rhodes. Cette place, dont les Turks ambitionnaient, depuis long-temps, la possession, ne tarda pas à être investie par les forces de terre et de mer. On croit que Soliman, fatigué de la résistance courageuse des chevaliers de Rhodes, aurait levé le siége, si Amaral ne lui avait fait connaître, par des avis secrets, les endroits les plus faibles de la place, et ne l'eût informé que les assiégés manquaient de vivres et de munitions. De violents soupçons s'étant élevés contre Amaral, il fut arrêté, par ordre du grand-maître, et appliqué à la question, sur la déposition de son propre domestique. Il soutint la torture, et s'obstina à ne rien avouer; ce qui ne put le soustraire à la mort. Condamné à avoir la tête tranchée, il vit les apprêts de son supplice avec calme, et mourut le 5 novembre 1522. « Les services » qu'Amaral avait rendus à la religion, dit Vertot, sa fermeté au » milieu des plus cruels tourments de » la question, tout cela aurait pu balancer la déposition d'un domestique; et peut-être qu'on n'aurait » pas traité si rigoureusement le » chancelier de l'ordre, si, quand il

» s'agit du salut public, le seul soupçon n'était pas, pour ainsi dire, un crime que la politique ne pardonne guère. » B—P.

AMARITON (JEAN), jurisconsulte du 16e. siècle, natif de Nenette, en Auvergne, fut d'abord collègue de Cujas, dans l'université de Toulouse, d'où il vint à Paris exercer la profession d'avocat, s'y fit un nom dans la consultation, fut mis en prison par les ligueurs, et y mourut, en 1590. Ses *Commentaires sur les Epîtres de Cicéron et d'Horace*, parurent à Paris, en 1553, et ses *Notes sur le 39e. livre d'Ulpien*, à Toulouse, en 1554. Ses autres manuscrits furent perdus dans le pillage de sa maison. Il descendait d'un Pierre Amariton, chancelier de Jean, duc de Berri et d'Auvergne, et frère de Charles V. N—L.

AMASA, neveu de David (*V.* JOAB).

AMASEO (ROMOLO), fils de Grégoire Amaseo, professeur de langue latine à Venise, fut un des plus célèbres littérateurs italiens du 16e. siècle. Né à Udine en 1489, son père et son oncle furent ses premiers maîtres: il finit ensuite ses études à Padoue, et y enseigna lui-même les belles-lettres, en 1508; mais la guerre occasionnée par la ligue de Cambrai le força d'en sortir l'année suivante. Il se retira à Bologne, continua de professer, s'y maria, eut plusieurs enfants, et obtint que cette ville lui rendît les droits de cité que ses ancêtres y avaient eus autrefois. Il fut même nommé premier secrétaire du sénat, en 1530, honneur qui n'avait jamais été accordé à personne dont le père et le grand-père n'eussent pas été citoyens de Bologne. Il avait été choisi par le pape Clément VII pour prononcer, devant lui et devant l'empereur Charles-Quint, une harangue latine au sujet de la paix conclue à Bologne entre ces deux souverains; et il s'était acquitté de ce devoir, avec un applaudissement universel, le premier jour de janvier de cette même année, dans l'église de St.-Pétrone, au milieu d'une assemblée nombreuse de prélats et d'ambassadeurs. Il continua de professer à Bologne, avec un grand concours d'auditeurs, jusqu'en 1543, et fut alors appelé à Rome par Paul III et par son neveu, le cardinal Alexandre Farnèse. Il fut employé par le pape dans plusieurs missions politiques, auprès de l'empereur, de quelques princes d'Allemagne et du roi de Pologne; enfin, en 1550, après la mort de sa femme, Jules III lui conféra la charge de secrétaire des brefs. Il mourut deux ans après. On a de lui: I. deux Traductions latines d'auteurs grecs; l'une *des sept Livres de l'expédition de Cyrus*, par Xénophon, Bologne, 1533, in-fol.; l'autre de la *Description de la Grèce*, par Pausanias, Rome, 1547, in-4°.; II. un volume de harangues, ou de 18 discours latins prononcés en différentes occasions, sous le titre de *Orationes*, Bononiæ, 1580, in-4°. Les auteurs contemporains ont fait les plus grands éloges de son éloquence et de son savoir. — Son fils, POMPILIO, eut une carrière moins brillante que lui; mais se livra aux mêmes études, et enseigna aussi les lettres grecques à Bologne, où il mourut, vers la fin de 1584. Il traduisit deux fragments de Polybe, imprimés à Bologne, en 1543. Il avait écrit aussi en latin l'histoire des poëtes de son temps, qui n'a pas été imprimée. G—É.

AMASIAS, 8e. roi de Juda, était âgé de 25 ans, lorsque son père Joas lui laissa le trône, l'an 839 av. J.-C. Son premier soin, après avoir affermi sa puissance, fut de venger la mort de Joas par le supplice de ses meur-

triers. Les commencements de son règne furent heureux. Il avait pris 100,000 hommes du royaume d'Israël à sa solde, pour faire la guerre aux Iduméens; mais, Dieu ayant désapprouvé cette guerre, il les congédia aussitôt, et cette obéissance fut suivie d'une victoire complète. Amasias eut la faiblesse d'adorer les idoles des peuples vaincus, et la cruauté de menacer de la mort le prophète chargé de lui faire des remontrances sur son idolatrie. Enorgueilli de sa victoire, il envoya défier le roi d'Israël, qui ne lui répondit que par l'apologue du cèdre du Liban dont un vil chardon veut épouser la fille. Amasias, piqué de cette réponse, lui déclare la guerre, perd la bataille, est fait prisonnier, et ne rentre dans ses états, après une longue captivité, que pour y être poignardé dans une conspiration de ses sujets. Il avait régné 29 ans. Son fils Azarias lui succéda. T—D.

AMASIAS, prêtre de Bethel (*Voy.* AMOS).

AMASIS, roi d'Égypte, était d'une basse naissance, et parvint à captiver la confiance du roi Apriès. Dans une sédition contre ce prince, Amasis fut proclamé roi, et l'Égypte devint en proie à une guerre civile que termina la défaite d'Apriès. Amasis monta sur le trône, 569 ans avant J.-C., et fit périr son maître. Il gouverna le pays avec prudence et activité, se prescrivant pour règle de donner le matin à ses devoirs, le soir aux plaisirs de la société. Sous son règne, l'Égypte jouit, pendant plusieurs années, d'une fertilité non interrompue, et acquit une population prodigieuse. Pour prévenir les délits que peut commettre une populace oisive, il fit une loi, enjoignant, sous peine de mort, à chacun, de paraître une fois par an devant le gouverneur de la province, et de déclarer ses moyens de subsistance. Il montra un esprit éclairé dans les permissions qu'il accorda aux étrangers, et surtout aux Grecs, pour visiter son pays; il leur donna des établissements sur la côte, et leur permit de bâtir des temples, où ils pouvaient célébrer toutes leurs cérémonies religieuses. Solon fut un de ceux qui se rendirent en Egypte sous le règne d'Amasis. Ce prince épousa une femme grecque, et contribua libéralement aux fondations et aux institutions de plusieurs villes grecques. Il construisit, dans son pays, plusieurs ouvrages magnifiques, dans le goût gigantesque qu'on y préférait alors à tout autre. Il soumit l'île de Chypre, et la rendit tributaire. Mais la prospérité de son règne fut troublée par les préparatifs de Cambyse pour attaquer l'Égypte. Ce prince fut aidé par la défection de Phanès, capitaine des auxiliaires Grecs au service d'Amasis. Polycrate, tyran de Samos, qui avait été lié avec Amasis, devint aussi son ennemi. Le roi d'Égypte n'échappa qu'avec peine au danger qui menaçait son royaume, et mourut, après un règne de 44 ans, l'an 525 av. J.-C. Les malheurs qui accablèrent son fils, Psammeticus, tombèrent aussi, en quelque façon, sur lui, car son corps, arraché de sa tombe, fut mis en pièces et brûlé. D—T.

AMASTRIS, fille d'Oxathre, frère de Darius-Codoman, avait été élevée avec Statira, fille de ce prince, qui l'aimait beaucoup. Lorsqu'Alexandre épousa Statira, il donna Amastris en mariage à Cratérus. Après la mort d'Alexandre, se voyant négligée par son époux, elle le quitta, d'accord avec lui, et se maria avec Denys, tyran d'Héraclée, dont elle eut deux fils et une fille. Il la laissa, en mourant, tutrice de ses enfants, et elle se remaria à Lysimaque, roi de Thrace; mais, ce

prince ayant épousé Arsinoé, elle ne voulut plus rester avec lui, et retourna dans ses états, où elle fonda une ville à qui elle donna son nom. Ses fils, étant devenus grands, la firent périr en faisant couler à fond un vaisseau sur lequel elle s'était embarquée; Lysimaque, qui avait eu d'elle un fils nommé Alexandre, vengea sa mort. On a d'elle quelques médailles. C—R.

AMATIUS, Romain d'une origine obscure. Se disant petit-fils de Marius, et proche parent de Jules César, il voulut se faire reconnaître par Octave. Après le meurtre du dictateur, il reparut à Rome, et prétendit avoir le droit de venger sa mort. Des gens de la lie du peuple, qu'attiraient les noms de Marius et de César, et encore plus le désir du pillage, commirent, sous sa conduite, les plus grands désordres; mais Antoine, qui désirait se concilier le sénat, fit arrêter Amatius, et ordonna qu'on l'étranglât dans sa prison : ce qui fut exécuté sans autre formalité. D—T.

AMATO, ou plutôt AMATUS, religieux du mont Cassin, et ensuite évêque, vivait au 11e. siècle. Il composa diverses poésies latines, et, entre autres, quatre livres qu'il dédia au pape, Grégoire VII, et qui avaient pour titre : *De gestis apostolorum Petri et Pauli.* Ces ouvrages sont perdus, et ce serait un malheur, si l'on en croyait Pierre Diacre, qui appelle Amatus un versificateur admirable (ch. XX). Le chanoine Mari, dans ses notes sur ce même endroit de Pierre Diacre, parle d'un manuscrit conservé à la bibliothèque du mont Cassin, et qui contient une *Histoire des Normands*, en huit livres, composée par Amatus. Tiraboschi regrette (t. III, p. 268) que cet ouvrage n'ait pas vu le jour. G—É.

AMATO (VINCENT), gentilhomme de Cantazaro, ville du royaume de Naples, publia, en 1670, des Mémoires historiques de sa patrie, qu'il appelle l'*Illustrissima, famosissima e fedelissima città di Cantazaro.* — Un autre Vincent AMATO, Sicilien, né en 1629, fut un savant compositeur de musique, et a laissé : I. *Sacri Concerti*, à 2, 3, 4 et 5 voix, avec une Messe à 3 et 4, Palerme, 1656; II. *Messa e Salmi di vespro e compieta*, à 4 et 5 voix, ibid., 1656; III. l'*Isauro, opera di Vicenzio d'Amato*, Aquila, 1664. G—É.

AMATUS LUSITANUS (JEAN-RODRIGUE AMATO, plus connu sous le nom D'), médecin portugais, juif d'origine, naquit, en 1511, à Castel-Bianco, étudia la médecine à Salamanque, voyagea en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, et professa la médecine avec succès dans les villes de Ferrare et d'Ancône. Son attachement au judaïsme l'ayant rendu suspect au clergé catholique, il n'échappa aux poursuites de l'inquisition qu'en se réfugiant à Pésaro, en 1555, de là, à Raguse, et enfin à Thessalonique. A compter de 1561, il n'est plus fait mention de cet auteur, et l'on ignore l'année et le lieu de sa mort. C'était un érudit, d'un esprit pénétrant et solide. On a de lui : I. *Exegemata in priores duos Dioscoridis de materiá medicá libros*, Antverpiæ, 1536, in-4°. Il reproduisit cet ouvrage avec des augmentations et changements considérables, sous le titre de : *Enarrationes in Dioscoridem*, Venise, 1553, in-8°.; réimpr. à Strasbourg en 1554, et à Lyon en 1557. Le savant Constantin ajouta des notes à cette dernière édition. Plusieurs points de l'histoire de la matière médicale exotique sont assez bien éclaircis par Amatus. On y trouve un petit nombre de plantes décrites pour la première

fois; mais, d'un autre côté, l'auteur a commis beaucoup d'erreurs; et Mathiole, qu'il avait attaqué indiscrètement, releva ses méprises avec aigreur, dans l'*Apologia adversus Amatum*, Venise, 1557, in-fol. Mathiole alla jusqu'à signaler son adversaire comme un apostat, qui n'était chrétien qu'en apparence. Ces reproches pouvaient avoir des suites fâcheuses pour Amatus; et il est probable qu'ils le déterminèrent à se retirer à Thessalonique, où il justifia les inculpations de Mathiole, en y professant ouvertement le judaïsme. Amatus se proposait de publier une édition complète de *Dioscoride*, avec des notes dans lesquelles il aurait répondu à Mathiole; ce projet n'a pas été exécuté, et l'on doit en avoir peu de regrets; II. *Curationum medicinalium centuriæ septem, quibus præmittitur commentatio de introitu medici ad ægrotantem, deque crisi et diebus criticis.* Ces Centuries furent publiées d'abord séparément, et en des temps différents; la 1re., à Florence, 1551, in-fol.; la 2e., à Venise, 1553, in-12; les autres, successivement à Ancône, Rome, Raguse, Thessalonique, etc. L'auteur, dans cet ouvrage, fait preuve d'une connaissance profonde de Galien, d'Hippocrate et des Arabes, a répandu de bonnes observations sur quelques maladies rares, et des remarques physiologiques et chirurgicales, dignes d'être citées; cependant il demande à être lu avec doute et circonspection; car il est fortement soupçonné d'avoir souvent controuvé les faits. Ces Centuries ont ensuite été réunies, et il y en a plusieurs éditions, Lyon, 1580, in-12; Paris, 1613, 1620, in-4°.; Francfort, 1646, in-fol., etc. L'auteur devait en ajouter encore trois autres; on ne sait pourquoi il n'a pas exécuté ce projet. Amatus avait entrepris des Commentaires sur Avicenne; mais il perdit son manuscrit dans sa fuite précipitée d'Ancône, où le persécutait le pape Paul IV. Don Antonio, dans sa *Bibliothèque Espagnole*, dit qu'Amatus avait traduit, en espagnol, l'*Histoire d'Eutrope*; mais il paraît que cet ouvrage n'a pas été imprimé. Astruc a fait, sur la vie de ce médecin, des recherches, dont il a publié le résultat dans son Traité *De Morbis Venereis*. C. et A—n.

AMAURI, dit de Chartres, natif de Bène, dans le pays Chartrain, vers la fin du 12e. siècle, après s'être fait une réputation à Paris, dans l'enseignement de la logique et des arts libéraux, entreprit de professer la théologie, et d'expliquer l'Écriture-Sainte, suivant une nouvelle méthode. Les livres d'Aristote, apportés depuis peu de Constantinople, lui donnèrent du goût pour les opinions singulières. Il imagina un système de religion, qui n'aurait été que ridicule dans un siècle éclairé; mais qui, alors, fut regardé comme dangereux. On ne l'attaqua cependant juridiquement, pendant sa vie, que sur une proposition, dans laquelle il disait: « Que tout fidèle, pour être sauvé, doit croire fermement qu'il est membre du corps de J.-C. » Cette proposition équivoque excita de grandes rumeurs, parce qu'on la regarda comme une suite du *panthéisme*, auquel on croyait que se réduisait toute la doctrine d'Amauri. Il reconnaissait, à la vérité, un être suprême, nécessaire, infini; mais il ne le distinguait pas de la matière. Il admettait trois personnes en Dieu, qui partageaient successivement entre elles l'empire du monde. Le règne du Père avait duré tout le temps de la loi mosaïque: celui du Fils subsistait depuis le commencement de la loi évangéli-

que, et devait expirer à la fin du 12e. siècle, pour laisser le gouvernement de l'univers au St.-Esprit, jusqu'à la consommation des siècles. Sous cette dernière économie, tout culte extérieur devait être aboli. Il n'y aurait plus eu de sacrements ; la charité seule, ou la grâce, répandue dans les ames, serait devenue le seul moyen nécessaire de salut. La conduite des disciples d'Amauri était aussi déréglée que leur doctrine était absurde. Sous le voile de la charité, tous les crimes étaient justifiés, toutes les passions satisfaites, tous les scrupules dissipés. La plupart de ces erreurs, et de plusieurs autres qu'on leur attribue, n'avaient pas été soutenues par Amauri; mais elles paraissaient être un développement de son système, que les disciples avaient poussé plus loin que leur maître. Le quatrième concile de Latran jugea, par la suite, que cette doctrine était plutôt insensée qu'hérétique; mais la chose fut traitée plus sérieusement dans le temps où ces extravagants débitaient leurs paradoxes. Amauri fut d'abord condamné, en 1204, par les docteurs de Paris, et leur censure fut confirmée par Innocent III, au tribunal duquel il en avait appelé. Obligé de se rétracter, sans changer pour cela de sentiment, il alla se confiner à S. Martin-des-Champs, où il mourut de dépit et de chagrin. Ses disciples comparurent, en 1210, devant un concile de Paris; on épargna les moins coupables, quelques-uns furent enfermés. Les chefs, livrés au bras séculier, périrent dans les flammes. On enveloppa les livres d'Aristote dans la même proscription. La mémoire d'Amauri fut également condamnée, et ses ossements, arrachés de leur sépulture, pour être jetés à la voirie. T—D.

AMAURY Ier., roi de Jérusalem, succéda à son frère Baudouin III, et fut couronné dans l'église du St.-Sépulcre, le 18 février de l'année 1165, à l'âge de 27 ans. Doué d'un génie actif et entreprenant, il avait des vues grandes et souvent gigantesques, pour le chef d'un petit état. Vain et fier, il tenait pour le moins autant à l'argent qu'à la gloire, et croyait qu'en politique, tous les moyens sont bons pour arriver à son but. Dès les premiers jours de son règne, il eut une guerre à soutenir contre le khalyfe d'Égypte, qui s'était engagé à payer un tribut aux rois de Jérusalem, et qui, pour s'en délivrer, envoya une armée contre la Palestine. Les hostilités étaient déjà commencées, lorsque des troubles s'élevèrent en Egypte, et forcèrent le khalyfe à rappeler ses troupes, à demander la paix, et même à solliciter l'alliance d'Amaury contre Nour-Eddyn, sulthân d'Alep, qui avait envoyé un de ses lieutenants sur les bords du Nil, pour appuyer le parti des mécontents, et profiter des dissensions, afin d'agrandir ses états. Amaury, s'étant rendu aux désirs du khalyfe, qui lui accorda des subsides considérables, entra avec une armée en Egypte, où il battit plusieurs fois les troupes du sulthan : il revint ensuite dans son royaume, chargé de présents, et comblé de richesses et de gloire; mais comme, dans cette expédition, il avait vu la prospérité de l'Égypte, la fertilité de son sol, sa nombreuse population, et la faiblesse de son gouvernement, il forma le projet d'en faire la conquête, et n'eut pas de peine à y faire entrer le grand-maître des chevaliers de St.-Jean, à qui il promit de céder la ville de Bilbéis, lorsqu'elle serait tombée au pouvoir des chrétiens. Il trouva aussi le moyen d'associer à son entreprise l'empereur de Constantinople, dont il avait épousé la nièce, après

voir répudié Agnès de Courtenai. Il l'occupa pendant plusieurs mois des préparatifs de cette guerre, et rompit tout à coup la paix, en assiégeant Bilbéis, qui ne tarda pas à se rendre, et fut remise à l'ordre de St.-Jean de Jérusalem. Amaury marcha ensuite vers le Kaire, où l'avait déjà devancé la terreur de ses armes. Le khalyfe et son vizyr invoquèrent en vain la foi des traités; ils proposèrent d'acheter la retraite des chrétiens par des sommes considérables. Amaury, toujours disposé à vendre la paix et la guerre, consentit alors à écouter les prières du khalyfe, et les hostilités firent place aux négociations. Pendant ce temps, le khalyfe implora le secours du sulthan d'Alep, qui envoya une puissante armée en Egypte, pour combattre les chrétiens. Au moment où Amaury se croyait déjà possesseur des trésors du Kaire, il fut obligé d'abandonner ses conquêtes, et revint dans son royaume, avec la honte qui suit toujours l'injustice, quand elle n'est pas couronnée par le succès. Cette guerre fut d'autant plus malheureuse pour les chrétiens, que Nour-Eddyn, qui avait, comme Amaury, le projet de s'emparer de l'Egypte, ne laissa pas échapper cette occasion. Ce royaume, troublé au-dedans, et menacé au-dehors, fut réuni aux vastes états du sulthan d'Alep, et le petit royaume de Jérusalem se trouva environné et menacé de toutes parts par une puissance formidable; pour comble de malheurs, il s'était élevé, au sein des troubles et des guerres qui désolèrent l'Egypte, un jeune héros, dont le nom devait être un jour redoutable aux chrétiens de la Palestine; ce héros était Saladin, qui fut d'abord vizyr, ou gouverneur de l'Egypte, et qui, après la mort de Nour-Eddyn, recueillit l'immense héritage du sulthan d'Alep. Le premier usage qu'il fit de sa puissance, fut d'attaquer le royaume de Jérusalem. Amaury, qui redoutait un si dangereux ennemi, implora les armes des chrétiens d'Occident, et se rendit lui-même à Constantinople pour solliciter le secours des Grecs; mais il n'obtint que des promesses, et il ne lui resta plus alors que son courage et ses propres forces, pour arrêter les progrès d'un ennemi dont il avait préparé la puissance. Son royaume était agité par les factions des templiers et des hospitaliers, et les colonies chrétiennes en Asie marchaient rapidement à leur décadence. Amaury mourut en 1173, avant de voir éclater les catastrophes dont Jérusalem était menacé, et laissa ce triste héritage à son fils Baudouin IV. M—d.

AMAURY II, de Lusignan, roi de Chypre, succéda à Guy, son frère. A la mort de Henri, comte de Champagne, qui avait été reconnu roi de Jérusalem, Amaury épousa sa veuve, Isabelle, qui avait déjà contracté trois mariages, et donné à trois époux des titres pour un royaume, presque tout entier conquis par les Sarrasins. Amaury recueillit l'héritage, ou plutôt les espérances de ses prédécesseurs, et fut couronné roi de Jérusalem, dans la ville de Ptolémaïs, l'an 1194. Henri VI, empereur d'Allemagne, avait envoyé une armée en Palestine, et les croisés allemands eurent d'abord quelques avantages; mais, rappelés en Europe, après la mort de Henri, ils laissèrent Amaury en lutte à toutes les forces des Sarrasins. Les faibles restes de son royaume ne furent sauvés que par la division qui régnait alors dans la famille de Saladin. Amaury sollicita plusieurs fois les secours de l'Europe chrétienne; une croisade fut prêchée dans tout l'Occident; mais les croisés allèrent assiéger Constantinople, et ne songèrent plus

aux serments qu'ils avaient faits de délivrer Jérusalem. Lorsque le petit nombre de guerriers qui défendaient la Palestine eut appris la conquête de Bysance, ils accoururent dans cette ville, dont on leur avait vanté la richesse. Amaury resta presque seul à Ptolémaïs, et il y mourut en 1205, laissant le royaume de Chypre à son fils, Hugues de Lusignan, et le vain titre de reine de Jérusalem, à Marie, fille d'Isabelle. M—D.

AMAZIAS. *Voy.* AMASIAS.

AMBERGER (CHRISTOPHE), peintre de Nuremberg, fut disciple de Holbeins le jeune, et imita fort heureusement sa manière : il dessinait correctement, disposait bien ses figures, excellait dans la perspective, et ne manquait pas d'un beau coloris. *L'Histoire de Joseph*, en 12 tableaux, est sa meilleure composition. La galerie royale de Munich conserve plusieurs de ses ouvrages. Charles-Quint l'attira à Augsbourg, en 1530, et en faisait si grand cas, qu'il le mettait souvent à côté du Titien; mais cette comparaison prouvait plus contre le goût de l'empereur, qu'en faveur de l'artiste. On a gravé, d'après Amberger, *la Décollation de S. Jean-Baptiste*, en demi-figures. G—T.

AMBILLOU. *Voy.* BOUCHET.

AMBIORIX, roi des Eburons, peuples des Gaules, entre la Meuse et le Rhin, régnait conjointement avec Cativulcus, lorsque César commença la conquête des Gaules, l'an 58 avant J.-C. Pour s'attacher Ambiorix, le général romain le déchargea du tribut qu'il payait aux Atuaticiens, qui habitaient le pays de Namur. Son fils et les fils de son frère, retenus par ces peuples comme otages, lui furent renvoyés; mais ces bienfaits ne purent calmer la haine dont Ambiorix était animé contre les Romains. Excité d'ailleurs par Indutiomare, roi de Trèves, il projeta de se soulever, et d'entraîner toute la Gaule, qui supportait impatiemment le joug des légions romaines. César, revenu de son expédition contre les Bretons, était alors à Amiens, et venait de mettre son armée en quartier d'hiver. L'isolement des légions donna l'idée aux Gaulois de les attaquer séparément, en employant à la fois, la ruse et la force. Ambiorix et Cativulcus étaient allés au-devant de Sabinus et de Cotta, lieutenants de César, et leur avaient fourni des vivres, afin de donner moins de défiance aux Romains, renfermés alors dans leur camp. Peu de temps après, ceux-ci étant sortis sans précaution, pour couper du bois, Ambiorix fondit sur eux, et en fit un grand carnage; il courut ensuite attaquer leurs retranchements ; mais, ayant été repoussé avec perte, il entra en pourparler, et dit aux généraux romains que ce qui venait de se passer ne s'était pas fait par ses ordres, mais qu'il n'avait pu contenir la fureur des Gaulois; et, feignant d'être très-attaché aux Romains, il conseilla à Sabinus de songer à sa retraite, parce que les Germains, qui venaient de passer le Rhin en grand nombre, ne tarderaient pas à tomber sur lui. Les deux lieutenants de César, après quelques hésitations, sortirent de leur camp, avec aussi peu de précaution que si l'avis leur fût venu du plus fidèle ami des Romains. Ambiorix, qui avait divisé son armée en deux corps placés en embuscade dans les bois, fond tout à coup sur les Romains, et les taille en pièces. Enflé de cette victoire, il part avec sa cavalerie pour se rendre chez tous les peuples de la contrée, et il les détermine à prendre les armes, et à voler à l'improviste au camp de Quintus Cicéron, frère de l'orateur. Il se mit lui-même à leur tête, attaqua

les retranchements de Quintus, et donna plusieurs assauts. Ne pouvant les emporter, il tenta vainement de tromper Cicéron, comme il avait trompé Cotta et Sabinus. César, instruit du danger de Quintus Cicéron, marcha à son secours avec deux légions. A son approche, Ambiorix quitte le siége, et va au-devant de César avec toutes ses forces, au nombre de 60 mille hommes. César, feignant de le redouter, se renferma dans ses retranchements; et Ambiorix, attiré ainsi par la ruse, les fit escalader. Tout à coup, César sort de son camp avec 7000 hommes; et les Gaulois, surpris et mis en fuite, sont taillés en pièces. Ambiorix ne trouva de salut que dans ses états. La défaite et la mort d'Indutiomare, qui avait soulevé les Trévisiens, porta l'épouvante parmi les Eburons, qui s'étaient de nouveau ralliés sous les ordres d'Ambiorix : ils se dispersèrent, et César fut un instant paisible maître des Gaules; mais Ambiorix ne tarda pas à former contre lui une nouvelle ligue. César marcha contre ce prince; et, sachant qu'il projetait de traîner la guerre en longueur, en évitant les actions générales, il porta d'abord la terreur chez ses alliés, pour lui ôter toute retraite, et marcha ensuite sur ses états. Surpris par la cavalerie de César, Ambiorix, qui n'avait pas encore rassemblé ses troupes, ne dut son salut qu'à la situation de son château, au milieu de la forêt des Ardennes; Cativulcus, qui était entré dans ses projets, accablé de vieillesse, et ne pouvant plus supporter les fatigues de la guerre et de la fuite, s'empoisonna; les Gaulois eux-mêmes, et les Germains, qui d'abord s'étaient alliés à Ambiorix, furent appelés à partager ses dépouilles. Deux fois encore, César marcha contre les Eburons, et poursuivit leur malheureux roi, qui se cachait dans les bois et les cavernes, sans autre escorte que quatre cavaliers à qui seuls il osait confier sa vie. Il vécut ainsi long-temps proscrit, fugitif, et sans pouvoir jamais reprendre les armes. B—P.

AMBLIMONT ( FUSCHEMBERG, comte D' ), officier-général de la marine française, passa au service d'Espagne depuis la révolution, commanda un vaisseau espagnol de 112 canons, en 1796, et fut tué dans le combat où l'amiral Jervis, depuis lord St.-Vincent, battit la flotte espagnole. On a de lui une *Tactique navale*, Paris, Didot jeune, 1788, in-4°., fig., très-bon ouvrage. N—L.

AMBOISE ( GEORGES D' ), connu dans l'histoire sous le nom de *Cardinal d'Amboise*, naquit, en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire, d'une maison illustre, et fut nommé évêque de Montauban, n'étant encore que dans sa 14°. année, ce qui prouve le désordre où la discipline ecclésiastique était à cette époque. On peut le remarquer avec d'autant plus d'assurance, que d'Amboise, étant devenu ministre, porta la réforme dans cette partie, comme dans toutes les autres branches de l'administration publique. Ayant été choisi par Louis XI, pour être un de ses aumôniers, son désintéressement et son aversion pour l'intrigue empêchèrent qu'il ne fût remarqué de ce monarque soupçonneux. Cependant, il eut besoin de prudence; car il aimait beaucoup le jeune duc d'Orléans, qui était assez mal à la cour pour que ce fût un crime d'être du nombre de ses amis. Louis XI, à sa mort, ayant confié le soin de gouverner le royaume à Anne de Beaujeu, sa fille aînée, le duc d'Orléans, premier prince du sang, humilié d'un choix qui l'excluait des affaires, forma un parti, prit les armes, et fut vaincu

et enfermé. D'Amboise, qui s'était déclaré pour lui, partagea son sort. Lorsque Charles VIII commença à régner par lui-même, il rendit la liberté au duc d'Orléans, qui acquit bientôt un grand crédit; d'Amboise suivit la nouvelle fortune du duc, et obtint l'archevêché de Narbonne, qu'il échangea, en 1493, pour celui de Rouen, afin de se rapprocher de la cour. Le ministère de ce prélat pourrait dater de cette époque, puisque le duc d'Orléans, qui était gouverneur-général de la Normandie, lui confia toute l'autorité, et que les heureuses réformes qu'il fit dans cette province annoncèrent celles qu'il devait bientôt opérer pour le bonheur du royaume. Charles VIII étant mort en l'année 1498, sans laisser de fils, le duc d'Orléans monta sur le trône, sous le nom de Louis XII, et le pouvoir que d'Amboise exerçait sur la Normandie s'étendit sur la France entière. Le crédit qu'il avait sur l'esprit du roi fut d'abord partagé par le maréchal de Gié; mais la reine et M[me]. d'Angoulême l'ayant fait disgracier, d'Amboise devint premier ministre, et conserva ce titre et l'amitié du monarque jusqu'à sa mort. On trouverait difficilement, dans l'histoire, un second exemple d'une faveur aussi long-temps conservée; mais il y avait tant de rapports entre le caractère du prince et celui du ministre, qu'il serait difficile de dire lequel des deux avait sur l'autre le plus d'influence. Aimant tous deux sincèrement le peuple, également économes, jaloux d'obtenir de la gloire, l'ambition de Louis XII fut toujours subordonnée à l'honneur; celle du cardinal d'Amboise, toujours excitée par l'espérance de faire plus de bien. Les historiens qui lui ont reproché d'avoir montré peu de capacité pour les affaires d'état, ont oublié que la conquête d'Italie était alors la prétention générale des puissances de l'Europe, et qu'il n'était pas au pouvoir du cardinal, quand bien même il en aurait eu la volonté, de retenir Louis XII, qui réclamait, à juste titre, le duché de Milan, et d'arrêter la fougue de la noblesse française, qui ne voyait qu'en Italie un théâtre digne de ses exploits. Pour juger les grands hommes, il ne faut pas les séparer de l'esprit de leur temps; d'ailleurs, il est probable que Louis XII, entouré d'illustres guerriers, consultait peu d'Amboise sur les opérations militaires. Il lui abandonnait l'administration du royaume, et il est remarquable que, malgré tant de campagnes, dont le commencement fut toujours brillant, et la fin, désastreuse, la France ne cessa pas de jouir du plus grand repos, et que les impôts, diminués à l'avènement de Louis XII, ne furent jamais augmentés pendant son règne: c'est en cela que consiste réellement la gloire du ministre. Il fit de grandes réformes dans la législation, pour abréger les procès, et prévenir la corruption des juges; il mit de l'ordre dans les finances, et donna un grand exemple de modération, en se contentant de l'archevêché de Rouen, dont il employait, en grande partie, les revenus au soulagement des pauvres, et à l'entretien des églises. On peut croire qu'un homme, qui ne se démentit pas un instant dans la plus haute prospérité, ne souhaitait, en effet, d'être pape, que pour travailler à améliorer les mœurs de la chrétienté; mais il fallait, pour parvenir au Saint-Siége, moins de bonhomie que n'en avait le cardinal d'Amboise. Il consentit à retirer les troupes françaises de Rome, pour ne pas paraître gêner les suffrages, et le cardinal

Julien de la Rovère, qui lui donna ce conseil, se fit élire à sa place, sous le nom de *Jules II*. Le cardinal d'Amboise avait été nommé légat du pape en France; et c'est une chose vraiment extraordinaire que le même homme ait réuni les fonctions de premier ministre et de légat, sans que la France et la cour de Rome aient jamais eu à lui faire le moindre reproche. Il mourut à Lyon, le 25 mai 1510, dans le couvent des célestins, à l'âge de cinquante ans. Son corps fut transporté à Rouen, où l'on voit encore le mausolée qui lui fut élevé dans la cathédrale. On dit qu'il répétait souvent au frère infirmier qui le servait dans sa maladie: « Frère Jean, » que n'ai-je été toute ma vie frère » Jean! » Il ne faut, au reste, rien conclure de ces paroles contre la mémoire de ce ministre. A l'article de la mort, les grandeurs sont jugées plus sévèrement par les hommes modérés que par les ambitieux. Le cardinal d'Amboise a été adoré des Français, qui l'appelaient le *Père du Peuple*, titre qu'ils donnaient également à Louis XII. On peut, aujourd'hui, condamner la politique de ce ministre, surtout à l'égard du traité de Blois, conclu en 1504, et qu'il ne signa, peut-être, qu'avec la conviction que les états du royaume s'opposeraient à ce qu'il fût exécuté; mais que peut-on opposer à la reconnaissance de ses contemporains, et aux larmes d'un roi dont il fut 27 ans l'ami, surtout quand ce roi est compté, par la postérité, au nombre des meilleurs qui aient gouverné la France? Le cardinal d'Amboise eut deux frères aînés, également recommandables par leurs talents et par leurs vertus; le premier était Charles d'Amboise, sieur de Chaumont (*V.* ce nom); le second était Aimery d'Amboise, grand-maître de Rhodes, en 1503; célèbre par la victoire navale qu'il remporta, en 1510, près de Monténégro, sur le soudan d'Egypte, et à laquelle il ne survécut que deux ans. C'était un prince sage, habile dans le gouvernement, et heureux dans toutes ses entreprises. F—e.

AMBOISE (François d'), fils de Jean d'Amboise, qui fut chirurgien des rois François Ier., Henri II, François II, Charles IX et Henri III, naquit à Paris, en 1550. Charles IX fit élever à ses frais le jeune d'Amboise, qui, après avoir terminé ses études dans les belles-lettres, et les avoir même professées, les abandonna pour se livrer au barreau, où il se fit, comme avocat, une grande réputation. Henri III, appelé au trône de Pologne, le choisit pour l'accompagner dans ses nouveaux états, et, à la demande de ce prince, d'Amboise en fit la description. De retour en France, il occupa successivement différentes places dans la haute magistrature: il fut nommé conseiller-d'état en 1604, et mourut en 1620. Les lettres ne furent qu'un délassement pour d'Amboise, et il y renonça de bonne heure pour s'occuper de sa fortune. Ses ouvrages, mal indiqués par La Croix du Maine et par Du Verdier, le sont plus exactement par Niceron, t. XXXIII. En voici les principaux: I. *Notable Discours, en forme de dialogue, touchant la vraie et parfaicte amitié*, traduit de l'italien de Piccolomini, Lyon, 1577, in-16°.; II. *Dialogue et Devis des Damoiselles, pour les rendre vertueuses et bienheureuses en la vraye et parfaicte amitié*, Paris, 1581 et 1583, in-16; III. *Regrets facétieux et plaisantes Harangues funèbres sur la mort de divers animaulx*, traduit de l'italien d'Ortensio Lando, Paris, 1576, in-16, 1583, in-12:

ces trois ouvrages ont été publiés sous le nom de Thierry de Thymophile, gentilhomme Picard; IV. Les *Néapolitaines*, *comédie française fort facétieuse, sur le sujet d'une histoire d'un Espagnol et un François*, Paris, 1584, in-16; V. une Édition des OEuvres d'Abailard. (*V.* Abailard) VI. : *Désespérades*, ou *Églogues amoureuses, esquelles sont au vif dépeintes les passions et le désespoir d'Amour*, Paris, 1572, in-8°. — Son frère puîné, Adrien, né à Paris en 1551, mort à Tréguier, le 28 juillet 1616, successivement recteur de l'université, grand-maître du collége de Navarre, curé de St.-André-des-Arcs, et, en 1604, évêque de Tréguier, avait composé, dans sa jeunesse, une pièce intitulée : *Holopherne, tragédie sainte, extraite de l'histoire de Judith*, Paris, 1580, in-8°. Il mourut le 28 juillet 1616. R—t.

AMBOISE (Jacques d'), frère des deux précédents, embrassa d'abord la profession de son père, puis se fit recevoir docteur en médecine. En 1594, après la réduction de Paris sous l'obéissance de Henri IV, il devint recteur de l'université, qu'il trouva, dit Crévier, dans le plus grand état de délabrement, et qu'il laissa florissante. Ce fut sous son rectorat que cette compagnie prêta serment de fidélité à Henri IV. Ce serment avait été précédé d'une démarche spontanée, faite par une partie de la Sorbonne, le recteur à la tête, pour aller implorer la clémence du roi (samedi 2 avril 1594), et fut rédigé dans une assemblée générale de l'université, en présence de l'archevêque de Bourges, le vendredi 22 avril 1694, et signé d'un grand nombre de docteurs en théologie. On en trouvera la teneur dans le *Journal de l'Étoile*, tom. II, p. 55. D'Amboise ayant été continué dans sa dignité, l'université reprit, avec chaleur, son ancien procès contre les jésuites, et dont le résultat fut leur expulsion. J. d'Amboise se signala par un zèle ardent dans cette affaire, et alla jusqu'à les accuser, dans une harangue publique, d'être les ennemis de la loi salique et de la maison royale. Il mourut, de la peste, en 1606. On a de lui : I. *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis academiæ ordinibus, in Claromontenses, qui se jesuitas dicunt*, où il déploya beaucoup d'animosité, Paris, 1595, in-8°.; II. *Questions médicales*, citées dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, par Carrère. N—l.

AMBOISE (Michel d'), écuyer, qui prenait, en tête de ses ouvrages, le titre de *seigneur de Chevillon*, était fils naturel de Chaumont d'Amboise, amiral de France, et lieutenant-général du roi en Lombardie. Il naquit, à Naples, dans les premières années du 16e. siècle. A peine au sortir du berceau, son père l'envoya à Sagonne, dont il était seigneur, pour y être élevé avec Georges d'Amboise, son fils légitime, qui n'était guère plus âgé que lui. En 1511, Michel perdit son père, qui l'aimait tendrement, et cette mort fut si précipitée, que ce dernier n'eut pas le temps de faire des dispositions en sa faveur. Amené à Paris, peu de temps après, on le fit étudier avec son frère Georges, qui avait pour lui beaucoup d'amitié. Ses parents, qui le destinaient au barreau, le mirent chez un procureur; mais, au lieu de s'appliquer à l'étude du droit, Michel suivit son penchant pour la poésie, et, malgré les représentations qui lui furent faites, et le peu de succès qu'obtinrent ses premiers ouvrages, il continua de rimer en dépit de Mi-

erve et de ses parents, qui l'abandonnèrent. La bataille de Pavie lui enleva son frère, et, par cette perte, il fut privé de tout secours. S'étant ensuite marié avec une demoiselle de condition, sans fortune, il fut renvoyé de chez le seigneur de Barbezieux, son parent. Il perdit, au bout de deux ans de mariage, son épouse et un fils qu'elle lui avait donné. De nouveaux chagrins vinrent encore l'assaillir; il fut enfermé deux fois, et manqua souvent du nécessaire. Tant de malheurs abrégèrent ses jours, et il cessa de vivre, ou plutôt de souffrir, à la fin de l'année 1547. Il ne faut chercher, dans les poésies d'Amboise, ni élégance, ni finesse, ni élévation; ce n'est, proprement, qu'une prose rimée. Il avait beaucoup de facilité; mais, travaillant pour vivre, il ne corrigeait jamais ses productions, dont on trouve la liste dans les *Bibliothèques françoises de La Croix du Maine, et de Goujet*, tom. X, ainsi que dans le XXXIII^e. vol. de Niceron; mais, ces auteurs s'étant trompés dans le catalogue qu'ils en ont présenté, nous allons le rétablir : I. *Complaintes de l'Esclave fortuné*, Paris, 1529, in-8°.; II. la *Panthaire de l'Esclave fortuné*, Paris, 1530, in-8°., fig.; III. les *Bucoliques de Baptiste Mantuan*, traduites du latin en rime française, Paris, 1530, in-4°; IV., cent Épigrammes, traduites du Mantuan, et la *Fable de Biblis et de Caunus*, traduite d'Ovide, Paris, 1532, in-16 et in-8°.; V. les *Epistres vénériennes de l'Esclave fortuné*, Paris, 1532, 1534 et 1536, in-8°. : ces épîtres sont des plaintes ou des demandes d'amour, des morts métaphoriques, où l'auteur s'exprime avec une licence extrême; VI. le *Babylon*, autrement, la *Confusion de l'Esclave fortuné*, Paris, 1535, in-16 et in-8°. sans date; VII. le *Blason de la dent*, dans le recueil intitulé : les *Blasons anatomiques du corps féminin*; cette pièce a été réimprimée dans le recueil de *Blasons* publié à Paris, en 1808, in-8°.; VIII. les *Contre-Epistres d'Ovide*, Paris, 1546, in-16 et 12; IX. *Secret d'amours*, Paris, 1542, in-8°.; X. le *Guidon des gens de guerre*, Paris, 1543, in-8°.; c'est le seul recueil en prose de Michel d'Amboise; XI. *Déploration de la mort de messire Guillaume du Bellay, seigneur de Langey*, Paris, 1543, poëme en vers héroïques; XII. *quatre Satires de Juvénal* (les 8, 10, 11 et 13), translatées en rime françoise, Paris, 1544, in-16; XIII. le *Ris de Démocrite et le pleur d'Héraclite sur les folies et misères de ce monde*, traduit de l'italien d'Antonio Phileremo Fregoso, en rime françoise, Paris, 1547, in-8°, et Rouen, 1550, in-16; XIV. et enfin une traduction du 10^e. livre des *Métamorphoses d'Ovide*. Michel d'Amboise avait pris pour surnom ou pour devise l'épithète d'*Esclave fortuné*, c'est-à-dire, d'homme sujet ou exposé aux inconstances, aux variations et aux caprices de la fortune. R—T.

AMBRA (François d'), noble florentin, fut consul de l'académie de Florence, en 1549, et y fit souvent des lectures publiques; il composa trois Comédies, qui sont citées, comme de langue, dans le *Dictionnaire de la Crusca*, et mourut en 1558. Ses Comédies furent imprimées à Florence, après sa mort; savoir : *Il Furto*, en prose, 1560; *La Cofanaria*, en vers libres (*sciolti*), avec des intermèdes, représentée aux fêtes de François de Médicis et de Jeanne d'Autriche, 1561; *I Bernardi*, en vers libres, 1563. Elles ont toutes été réimprimées plusieurs fois. G—É.

AMBROGI (Antoine-Marie),

jésuite italien, célèbre dans le 18e. siècle, naquit à Florence, le 13 juin 1713. Il remplit pendant trente ans, avec distinction, la chaire d'éloquence et de poésie dans l'université de Rome, alors florissante. La plupart des jeunes gens qui se firent, depuis, un nom dans les lettres, lui durent leur instruction. Sa traduction de Virgile en vers blancs, ou non rimés (*sciolti*), fut magnifiquement imprimée à Rome, en 3 vol. in-fol., 1763. Elle est accompagnée de dissertations savantes, de variantes et de notes, ornée de gravures d'après les peintures du superbe manuscrit du Vatican, qui fait aujourd'hui partie de ceux de la Bibliothèque impériale, et d'après les monuments antiques les plus célèbres, édition devenue assez rare, et justement recherchée. On a imprimé, avec la même magnificence, ses traductions des deux poëmes latins du jésuite Noceti, *De iride*, et *De aurorâ boreali*. Il a traduit du français quelques tragédies de Voltaire, Florence, 1752; et, comme pour former un contraste, l'*Histoire du Pélagianisme*, du jésuite Patouillet. Enfin, on a de lui: I. la *Traduction des lettres choisies de Cicéron*; II. un Discours latin, *In electione Josephi II Romanorum regis*; III. *Musæum Kircherianum*, Rome, 1765, 2 vol. in-fol., contenant la description et l'explication de ce musée, confié, pendant plusieurs années, à ses soins, et que le cardinal Zelada a encore enrichi depuis. Ambrogi a laissé de plus un poëme latin inédit *sur la culture des citronniers*. Sa douceur et la bonté de son caractère le faisaient généralement aimer. Il mourut à Rome en 1788.

G—É.

AMBROGIO, ou AMBROISE (Thésée), savant orientaliste italien, au 16e. siècle, était de la noble famille des comtes d'Albanèse, dans la Lomelline, près de Pavie. Né en 1469, on dit qu'il avait à peine 15 mois qu'il parlait avec beaucoup de promptitude et de netteté, et qu'à 15 ans, il parlait et écrivait en italien, en latin et en grec, comme les savants les plus consommés dans ces trois langues. Il entra jeune dans l'ordre des chanoines réguliers de St.-Jean; mais il ne se rendit à Rome qu'en 1512. Le 5e. concile général de Latran y avait attiré plusieurs religieux orientaux, maronites et syriens. Il saisit cette occasion d'apprendre leurs langues, et y devint bientôt assez savant pour conférer avec les orientaux les plus habiles. Ces langues lui ouvrirent l'accès de toutes celles de l'Orient. Il en savait 18, et les parlait aussi facilement, que si chacune eût été sa langue naturelle. Léon X le chargea d'enseigner publiquement, dans l'université de Bologne, le syriaque et le caldéen. Quelques années après, il conçut le projet de publier un Psautier en langue caldéenne, avec un Traité sur cette langue, et sur les rapports que plusieurs autres langues ont avec elle. Il s'était retiré pour cela dans sa patrie, où il rassembla les planches et les caractères nécessaires à ce dessein, lorsqu'en 1527, ce pays, ayant été pris par les troupes françaises, fut mis au pillage pendant huit jours; le couvent où habitait Ambroise fut pillé comme les autres; ses planches, ses caractères, ses manuscrits, caldéens, syriaques, hébreux et grecs, qu'il avait recueillis à grands frais, furent dispersés et perdus. Il retrouva cependant, cinq ans après, son Psautier caldéen, mais gâté et à moitié déchiré, dans la boutique d'un charcuitier. Il reprit de nouveau le projet de le publier, et se rendit à Venise, où il se lia d'amitié avec le célèbre Guillaume Postel. Celui-ci lui dut l'idée de l'opuscule qu'il publia quelques années

après, en France, intitulé: *Linguarum X characteribus differentium alphabetum, introductio, ac legendi methodus.* Ambroise, ayant renoncé à son *Psautier caldéen*, termina enfin son *Introduction aux langues caldéenne, syriaque, arménienne*, etc., et la fit imprimer, à Pavie, en 1539. Il y mourut un an après, âgé de 70 ans. G—É.

AMBROISE (S.), Père de l'Église, naquit vers l'an 340. Son père était préfet du prétoire, l'une des quatre premières dignités de l'empire, et, comme préfet des Gaules, il résidait à Arles, à Lyon ou à Trèves; mais plus souvent dans cette dernière ville, ce qui fait croire que S. Ambroise y vint au monde. Les présages les plus heureux environnèrent son berceau; on raconte qu'un essaim d'abeilles couvrit son visage, lorsqu'il dormait dans la cour du prétoire, et que la nourrice inquiète, s'étant hâté de chasser celles qui entraient dans la bouche d'Ambroise, fut très-étonnée de les voir sortir sans faire aucun mal à l'enfant. Le père d'Ambroise, qui se rappelait, sans doute, que toute l'antiquité avait attribué à un semblable prodige la douceur et le charme qui caractérisèrent les discours de Platon, voulut qu'on attendît avec confiance la fin de ce présage, et les abeilles, après avoir voltigé quelque temps autour de l'enfant, s'élevèrent dans les airs. Sa famille crut dès-lors qu'il était appelé à quelque chose de grand. On dit encore qu'étant à Rome, où sa mère et sa sœur s'étaient retirées après la mort de son père, il leur présenta un jour sa main à baiser, disant qu'il deviendrait évêque. L'éducation d'Ambroise fut conforme à son rang, et aux espérances qu'avaient fait naître ses premières années; les maîtres les plus habiles lui enseignèrent les sciences, et il fut formé à la vertu par les leçons, et surtout par les exemples touchants de sa mère et de sa sœur, Ste. Marcelline, qui avait reçu, des mains du pape Libère, le voile des Vierges. Ambroise quitta Rome, lorsque ses études furent terminées, et vint à Milan, avec son frère Satyrus. Ils suivirent l'un et l'autre la carrière du barreau. Ambroise s'y montra avec tant de réputation, que Petronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie, le mit au nombre de ses assesseurs, et l'établit, peu de temps après, gouverneur des provinces consulaires de la Ligurie et de l'Emilie, qui comprenaient tout le pays qui s'étend depuis les Alpes jusqu'à la Méditerranée, la Toscane, l'Adige et l'Adriatique. Lorsque l'empereur Valentinien eut confirmé ce choix, et qu'il y eut ajouté la dignité du consulat, le préfet Probus dit à Ambroise, comme il partait pour son gouvernement: « Allez, et agissez, » non en juge, mais en évêque. » Le vertueux Probus avait vu avec peine la sévérité dont usaient la plupart des gouverneurs, à l'exemple de Valentinien. Ambroise retint cette belle leçon, qui convenait si bien à son caractère. Sa douceur et sa sagesse lui gagnèrent l'estime et l'attachement des peuples, dans un temps où l'Italie et le pays de Milan, surtout, étaient déchirés par les troubles et les fureurs de l'arianisme. Auxence, que les ariens avaient placé sur le siége de Milan, après en avoir éloigné S. Denis, venait de mourir. Les évêques de la province s'étaient assemblés, et délibéraient sur le choix d'un successeur. Les catholiques et les ariens demandaient, les uns et les autres, un évêque de leur croyance; une sédition violente s'était élevée; on était sur le point d'en venir aux mains; lorsqu'Ambroise se rendit à l'église pour

faire cesser le tumulte; son éloquence émut tous les cœurs. On dit qu'un enfant s'était écrié : *Ambroise évêque!* un cri unanime se fit entendre, et que tous, ariens et catholiques, le demandèrent pour pasteur. Ambroise, étonné et interdit, sort de l'église, et ne songe qu'aux moyens d'éloigner le fardeau redoutable qu'on veut lui imposer; contre sa coutume, il fait donner la question à quelques accusés, espérant qu'on le taxera de cruauté et de barbarie; il mène une vie retirée; mais le peuple continue de l'appeler à grands cris; il pousse l'indiscrétion de son zèle jusqu'à faire venir chez lui des femmes publiques, et cependant on demeure toujours convaincu et de la pureté de ses mœurs et de la sublimité de sa vocation. Il s'enfuit pendant la nuit, et croit prendre le chemin de Pavie; mais le lendemain, il se retrouve aux portes de Milan. Il va chercher un asyle dans la terre de l'illustre Léonce, son ami, et Léonce le découvre lui-même. Enfin, on l'arrête par ordre de l'empereur, qui était ravi qu'on trouvât dans celui qu'il avait nommé gouverneur, toutes les qualités d'un évêque. Valentinien envoya l'ordre au vicaire d'Italie de faire ordonner Ambroise, qui fut baptisé; car il n'était encore que cathécumène, et reçut la consécration des évêques, huit jours après son baptême. C'est cette ordination que les Grecs et les Latins célèbrent encore aujourd'hui le 7 décembre. Ambroise, élevé à l'épiscopat d'une manière aussi extraordinaire, ne tarda pas à répandre au loin l'éclat des plus sublimes vertus. S. Basile, du fond de l'Orient, s'estimait heureux de correspondre avec lui, et les deux jeunes empereurs, Gratien et Valentinien, qui avaient succédé à Valentinien Ier., le regardaient comme leur père; Justine elle-même, malgré son attachement à l'arianisme, révérait Ambroise, et eut souvent recours à lui dans des conjonctures difficiles. On vit venir, de différentes villes d'Italie, et même de la Mauritanie, une foule de vierges qui demandaient à recevoir le voile de sa main, et ce fut à cette occasion qu'il composa ses trois livres *des Vierges*, et son *Traité de la Virginité*. Les Goths, vainqueurs de Valens, qui avait péri malheureusement, ravageaient la Thrace et l'Illyrie, et poussaient leurs courses jusqu'aux Alpes. Ambroise prodigua des secours aux peuples qui fuyaient les contrées ravagées par les Barbares, et vendit jusqu'aux vases sacrés pour racheter les captifs. Le jeune Gratien, qui était, par ses vertus, l'espoir de l'empire et de l'Église, fut cruellement massacré à Lyon, le 25 août 383, abandonné de ses gens, qui se rangèrent du parti du tyran Maxime, et celui-ci, à la tête de forces redoutables, menaçait à la fois l'Italie, le jeune Valentinien, frère de Gratien, et Justine leur mère. Justine eut recours à Ambroise. Le saint évêque part aussitôt pour Trèves, où résidait Maxime, et, sans vouloir communiquer avec lui dans les choses spirituelles, parce qu'il était coupable du meurtre de Gratien, il conclut, après une année de séjour, un traité qui assurait la paix à l'Italie. Justine, méconnaissant les services dont elle était redevable à S. Ambroise, profita de cette paix pour lui susciter mille traverses, en exigeant de lui qu'il permît aux ariens d'avoir une église à Milan. Il eut à lutter, pendant plusieurs années, contre l'audace et les intrigues des sectaires, contre les menaces et les persécutions de tout genre; mais le ciel, qui se montra toujours favorable aux pieux desseins de cet intrépide défen-

seur de la foi, lui accorda enfin un triomphe que promettait sa fermeté, et que faisaient désirer ses vertus. Ambroise ne fut plus inquiété au sujet de l'arianisme. Ce fut à cette occasion qu'il composa, dit-on, ce beau cantique d'actions de grâces, ce *Te Deum*, que toutes les sectes chrétiennes ont retenu; mais une sage critique nous porte à croire que cet hymne, si justement admiré, est d'un auteur plus récent, dont le nom ne nous a point été conservé. Ambroise profita du repos dont il jouissait pour travailler à plusieurs ouvrages utiles. Il eut la consolation de donner alors le baptême à Augustin, qui fut admis au sacrement des chrétiens, avec son fils, le jeune Adeodat, et son ami Alypius. Cependant Maxime menaça encore une fois l'Italie, et Ambroise, député vers lui, par l'impératrice Justine, ne put, pour cette fois, garantir cette contrée. Maxime passa les Alpes. Théodose, successeur de Valens, après plusieurs avantages remportés sur Maxime, qui fut tué en 388, rétablit Valentinien dans ses états, et dans ceux que Gratien avait occupés. Il vint à Milan, et fut reçu, par le peuple et par l'évêque, comme un libérateur. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis ces heureux événements, que le cœur du saint évêque fut déchiré par la nouvelle du massacre de Thessalonique, ordonné par Théodose (*V.* ce nom). Ambroise, qui avait obtenu autrefois la grâce des habitants de cette ville, apprenant la manière terrible dont ils venaient d'expier cette seconde sédition, fut accablé de la plus profonde douleur. Dans son premier chagrin, il s'abstient d'écrire à Théodose, qui avait quitté Milan quelques jours avant le massacre. Il sort de la ville, souffrant et malade, et va se livrer, dans le silence de la campagne, au chagrin qui l'accable, et au regret de n'avoir pas empêché l'exécution de cet ordre barbare. Enfin, au bout de quelques jours, il écrit à Théodose une lettre touchante, où il lui représente l'énormité de son crime, et lui dit que le péché ne s'efface que par les larmes. Il l'avertit qu'il ne peut offrir le sacrifice, si Théodose veut y assister. Cependant, quelque temps après, l'empereur, de retour à Milan, voulut se présenter à l'église où officiait S. Ambroise. Le saint pontife s'avance vers lui pour le retenir, et lui représente que, d'après les règles de la discipline, il ne lui est pas permis d'entrer dans le temple. L'empereur cherche à excuser son crime; il rappelle le pardon accordé autrefois au roi David. « Vous l'avez imité dans » son péché, répond Ambroise, imi- » tez-le dans sa pénitence. » Théodose s'abstint d'aller à l'église pendant huit mois entiers; il se soumit à la pénitence publique, et, pour prévenir dans la suite les funestes effets de la colère des princes, il signa, à la demande d'Ambroise, une loi qui ordonnait de suspendre, pendant trente jours après la sentence, les exécutions des coupables condamnés à la peine capitale. Théodose, réconcilié avec l'Église, fut toujours, depuis, l'ami de S. Ambroise; il vengea, par la défaite du tyran Eugène, la mort du jeune Valentinien, assassiné sur les bords du Rhône; et, ayant d'être attaqué de la maladie dont il mourut, il fit venir de Constantinople deux de ses enfants, Honorius et Placidie, qui se trouvaient dans cette ville, tandis qu'Arcadius était dans l'Orient, et les mit entre les mains du saint évêque, le priant d'être leur père, comme il l'avait été des infortunés enfants de Valentinien Ier. Ambroise tomba malade vers le mois de févrie[r]

de l'an 397 ; son troupeau, alarmé pour ses jours, l'envoya conjurer d'en demander à Dieu la prolongation. On regardait l'Italie comme menacée d'une ruine totale, par la mort d'un évêque respecté des barbares eux-mêmes, chéri du peuple, des princes et des empereurs; et dont l'autorité imposait aux méchants et étendait le règne de la vertu. Le vendredi saint, troisième jour d'avril, le saint évêque, quoique fatigué par une maladie longue et douloureuse, demeura en prière depuis cinq heures du soir jusqu'après minuit, et il expira, âgé d'environ 57 ans, avant occupé pendant vingt-trois ans le siége de Milan. Son corps fut porté dans la grande église de cette ville, nommée depuis la *Basilique Ambroisienne*. Il s'était montré toute sa vie doux, compatissant, affable, sensible à l'amitié, modeste, ennemi du faste et de la grandeur, et n'usant de son crédit que pour l'avantage des autres. Ses écrits portent l'empreinte de son caractère; il y règne beaucoup de douceur et d'onction; mais, au besoin, il sait s'élever avec force et majesté. Son style est sans doute bien éloigné de la pureté des écrivains du beau siècle d'Auguste; mais il est toujours agréable et animé, et il faut se rappeler que S. Ambroise a vécu sur la fin du 4<sup></sup>. siècle. La morale en est pure; on admire surtout son explication du Psaume 118. Ses Traités de *la Virginité*, de l'*Éducation des Vierges*, et des *Offices*, renferment les plus belles maximes. C'est à tort qu'on a voulu établir une comparaison entre ce dernier ouvrage et les *Offices de Cicéron*. Quant aux écrits dogmatiques d'Ambroise, on les cite souvent dans l'église, où leur autorité est d'un grand poids. La meilleure édition des *Œuvres de S. Ambroise*, est celle des Bénédictins, (J. du Frische et N. le Nourri) 2 vol. in-fol., 1686-90. Les ouvrages de S. Ambroise, traduits en français, sont : I. le *Traité du Bien de la Mort*, Paris, Sim. Vostre, in-8°., gothique, sans date; II. *les trois Discours, intitulés*, les Vierges, *avec la sévère réprimande que fait S. Ambroise à une religieuse qui avait forfait à son honneur, trad. en français, avec des annotations, par J. Bertaut, abbé de N. D. d'Aunay*, 1604, in-12. Le P. Duranti de Bonrecueil en a donné une nouvelle traduction (*V.* DURANTI). III. *Trois harangues* (dont une de Symmache et deux de S. Ambroise) *sur le sujet de la démolition de l'autel de la Victoire*, 1639, in-12; IV. *la Morale des Ecclésiastiques*, etc., *ou Traduction des Offices de S. Ambroise* (par l'abbé Morvan de Bellegarde), 1691, in-12. Le traducteur avait d'abord publié ce volume sous le titre de : *Devoirs de l'Honnête Homme et du Chrétien*, 1689, in-12; V. *Lettres* (*V.* DURANTI); VI. *Lettres aux Souverains*, 1787. Godefroy Hermant a publié, en 1678, une *Vie de S. Ambroise*, d'après celle qui a été composée par Paulin, prêtre de Milan, contemporain de S. Ambroise, qu'il ne faut pas confondre avec S. Paulin. C'est dans ses ouvrages qu'on lira avec intérêt tout ce qui concerne un des Pères que l'église latine a placé au premier rang, qui a été le modèle des évêques de son temps, qui eût S. Augustin pour disciple, des monarques pour amis, pour sœur Ste. Marceline, et pour frère S. Satyrus. C—T.

AMBROISE LE CAMALDULE, naquit, en 1378, à Portico, dans la Romagne, de l'illustre famille des Traversari, de Ravenne. Il se fit camaldule à 22 ans, et devint général de

de son ordre, en 1431. Son mérite le fit connaître d'Eugène IV, qui l'envoya au concile de Bâle, à celui de Ferrare, où il harangua l'empereur Paléologue, en grec, avec tant de facilité, qu'il surprit les Grecs eux-mêmes, et, enfin, à celui de Florence, où il fut chargé de dresser le décret d'union entre les deux églises. Tant de services l'auraient élevé à la pourpre, si sa mort, arrivée à Florence, en 1439, n'eût prévenu les dispositions du pape, qui lui destinait cette dignité. Ambroise réunissait les vertus d'un bon religieux et les talents d'un savant estimable. Il avait entrepris, par ordre d'Eugène IV, la réforme de plusieurs couvents des deux sexes, tombés dans un extrême relâchement. Ses visites, ses travaux, les traverses qu'il eut à essuyer dans cette pénible mission, sont décrits, avec beaucoup de sincérité, dans son *Hodæporicon*, qui contient des anecdotes très-piquantes, et où il est quelquefois obligé d'exprimer en grec certains désordres qu'il ne voulait pas mettre sous les yeux de toute sorte de lecteurs; Florence, 1431 et 1432, in-4°., rare; 1678, in-8°. Les autres ouvrages de ce savant religieux, sont des traductions latines : I. de l'*Epître de S. Chrysostôme à Stagyre, contre les détracteurs de la vie monastique*, Alost, 1687; II. de la *Hiérarchie sacrée de S. Denis l'aréopagite*, 1492; III. de l'*Echelle spirituelle* de S. Jean Climaque, à la suite du Traité de Cassien : *De Institutis Cœnobiorum*, Cologne, 1540, in-fol.; IV. du *Traité de l'Immortalité des Esprits*, d'Æneas le platonique, 1645, in-4°.; V. du *Traité de Manuel Calecas, contre les erreurs des Grecs*, Genève, 1592, in-8°.; VI. des *Discours de S. Ephrem*, Florence, 1481, in-fol.; Brixen, 1490; Paris, 1505, in-4°.; Padoue, 1585, in-8°. Il est le premier qui ait publié quelque chose de ce saint. D. Martenne a donné, dans le 3e. tome de l'*Amplissima collectio*, ses Lettres, distribuées en 20 livres. La plupart roulent sur les affaires de son ordre. On y trouve cependant quelques traits curieux sur la vie et le caractère des savants de son temps. Celles qui sont adressées au pape Eugène ont plus d'intérêt, à cause des particularités qu'elles contiennent sur les conciles de Bâle et de Florence. T—D.

AMBROISE de Lombez (le Père), capucin, dont le nom de famille était LA PEIRIE, né à Lombez, le 20 mars 1708, successivement professeur de théologie, gardien et définiteur de son ordre, eut de grands talents pour la direction des ames, triompha, à force d'humilité, d'un amour-propre trop sensible, et d'un désir excessif de l'estime publique, et mourut, en odeur de sainteté, le 25 octobre 1778, à St.-Sauveur, près de Barèges, à 70 ans. On a de lui : I. *Traité de la paix intérieure*, in-12, réimprimé plusieurs fois; II. *Lettres spirituelles sur la paix intérieure, et autres sujets de piété*, 1766, in-12. A. B—T.

AMBROSINI (BARTHÉLEMI), médecin, et professeur de botanique à l'université de Bologne, où il mourut en 1657. Les biographes ne doivent guère parler de lui que comme d'un botaniste, et les ouvrages qu'il a composés sur cette science, méritent des éloges, savoir : *De Capsicorum varietate cum suis iconibus; accessit panacea ex herbis quæ à sanctis denominantur*, Bononiæ, 1630, in-12. Cependant, il fut aussi médecin praticien distingué, et, dans la peste qui, en 1630, affligea sa patrie, il rendit de grands services, ce qui lui fournit l'occasion de publier un ouvrage sur ce sujet : *Modo, è facile*

*preserva, è curâ di peste à beneficio de popolo di Bologna*, 1631, in-4°. La médecine lui doit encore plusieurs Traités : *Theorica medicina in tabulas, veluti digesta, cum aliquot consultationibus*, Bononiæ, 1632, in-4°.; *De pulsibus*, ibid., 1645, in-4°.; *De externis malis opusculum*, ib., 1656; *De urinis*, etc. Mais, si l'on veut apprécier surtout le mérite d'Ambrosini, il faut jeter les yeux sur quelques ouvrages d'Aldrovande, dont il a été l'éditeur, particulièrement les tomes IX, X, XI et XII. — Son frère, Ambrosini (Hyacinthe), lui succéda dans sa charge de directeur du jardin botanique de Bologne, en 1657, et en publia le catalogue : *Hortus Bononiæ studiosorum consitus*, in-4°.; peu de temps avant sa mort, il fit paraître l'ouvrage suivant : *Phytologia, hoc est, de plantis partis primæ tomus primus, in quo herbarum nostro sæculo descriptarum nomina æquivoca, synonyma ac etymologica investigantur, additis aliquot plantarum vivis iconibus, lexicoque botanico, cum indice trilingui*, Bononiæ, 1666, in-fol. Ce Dictionnaire, que l'on peut quelquefois consulter pour les synonymes, est superficiel, et les étymologies qu'il donne sont très-hasardées. Le 2e. volume devait traiter des arbres, mais n'a jamais paru. Les deux Ambrosini cultivaient la botanique avant que cette science eût pris, sous Linné, une marche systématique, et surtout eût reçu de ce grand homme une langue fixe et convenable : on était alors embarrassé continuellement par les dénominations, et, débrouiller à cet égard le chaos des auteurs, était, sans contredit, bien plus difficile que d'observer la nature elle-même. Bassi a dédié un genre de plantes à la mémoire des deux frères Ambrosius, ou Ambrosini, sous le nom d'*Ambrosinia*. Ce genre fait partie de la famille des aroïdes. C. et A—n.

AMBROSIUS AURÉLIANUS, ou, selon quelques écrivains, AURELIANUS AMBROSIUS, fut général, et ensuite roi de la Grande-Bretagne. On a varié sur sa naissance ; quelques-uns prétendent qu'il fut fils de Constantin-le-Soldat, élu empereur dans cette île, par une armée romaine, en 407 ; mais, selon l'opinion la plus accréditée, il eut pour père un des rois que les Bretons se donnèrent après le départ des Romains, dont il tirait son origine. Il fut élevé à la cour d'Aldroën, roi de l'Armorique, d'où il revint en 457, avec 10,000 hommes, pour secourir ses compatriotes contre les Saxons, que Vortigerne avait appelés dans le pays. Ses succès furent si grands, qu'après la mort ou l'abdication de Vortigerne, il fut élu souverain de toute l'Angleterre. Elevé à ce rang suprême, il se distingua, tant par sa valeur contre les ennemis étrangers, que par son habileté dans le gouvernement. Arthur, si fameux dans les annales anglaises, apprit sous lui l'art de la guerre, et remporta plusieurs victoires sur les Saxons septentrionaux. Cependant, ses succès furent mêlés de quelques revers ; la 8e. année de son règne, Ambrosius fut battu par le Saxon Hengist, et par Eck, son fils. Quatre années après, il combattit, à la tête de toutes les forces de l'île, d'autres Saxons qui y avaient fait une invasion, sous la conduite d'Ella. L'action fut sanglante et indécise ; mais, peu après, Ambrosius vainquit Hengist. Geoffroi de Montmouth rapporte qu'Ambrosius mourut à Winchester, du poison que lui donna un Saxon, qui s'offrit à lui comme médecin ; mais on croit plutôt qu'il fut tué dans une grande bataille qu'il livra, en 508, à Cerdic, chef des Saxons

occidentaux. Geoffroi de Montmouth attribue à Ambrosius l'érectiou d'un fameux monument, dit *Stone-Henge*, en l'honneur de plusieurs Bretons d'un rang distingué, que Hengist avait fait massacrer. D—T.

AMÉDÉE, les comtes et ducs de Savoie. *Voy.* SAVOIE (maison de).

AMELGARD, prêtre à Liége, vivait à la fin du 15ᵉ. siècle, et a écrit : *De rebus gestis Caroli VII historiarum libr. V*; et *De rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis, historiarum libr. L.* Ces deux ouvrages sont encore inédits : le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque impériale de Paris. Charles VII chargea Amelgard de la révision du procès de Jeanne d'Arc, lorsque les Anglais se furent retirés du royaume, et celui-ci composa un *Livre de l'examen de cette œuvre d'iniquité.* G—T.

AMÉLIE (ANNE), princesse de Prusse, sœur de Frédéric II, née le 9 novembre 1723, fut non moins distinguée par ses vertus que par ses talents, son goût pour les arts, et surtout par son habileté en musique : elle fit de tels progrès dans l'étude de la fugue et du contre-point, sous la direction du compositeur de la cour, Kirnberger, qu'elle composa bientôt elle-même des morceaux remarquables. Elle mit en musique, pour lutter contre le célèbre Graun, *la mort du Messie*, de Ramler, et cette composition est pleine de verve et d'harmonie : elle excellait sur le clavier. Unissant à des goûts si nobles une piété et une bienfaisance rares, elle retranchait continuellement sur ses dépenses de toilette, afin de pouvoir donner davantage aux pauvres. Elle mourut à Berlin, le 30 mars 1787. G—T.

AMÉLIER-DE-TOULOUSE (GUILLEM), troubadour du 12ᵉ. siècle, a laissé des *Sirventes* (espèce de satires) adressées au comte d'Astanac, contre les mœurs du siècle, sur la décadence de la noblesse et de la jonglerie, sur la tyrannie et l'avarice des grands, contre le clergé et les moines : ces pièces, plus hardies que spirituelles, peuvent servir à faire connaître les mœurs du temps. P—X.

AMÉLINE (CLAUDE), né à Paris, vers 1629, d'un procureur au Châtelet, suivit quelque temps le barreau, se dégoûta ensuite du monde, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, le 29 avril 1660. Ce ne fut que malgré lui qu'il fut fait grand-chantre de l'église de Paris, dignité qu'il permuta avec Claude Joli, pour celle de grand-archidiacre ; il mourut à Paris, en septembre 1706, âgé de 77 ans. Il a laissé : I. un *Traité de la Volonté*, Paris, 1684, in-12 ; II. *Traité de l'amour du souverain bien*, Paris, 1699, in-12. Quelques-uns lui attribuent *l'Art de vivre heureux*, Paris, 1690, in-12, que d'autres croient être de Louis Pascal. C. T—Y.

AMÉLIUS, philosophe éclectique, natif de Toscane, fut contemporain de Porphyre, et, d'abord, eut pour maître Lysimaque, qui lui donna les principes de la philosophie stoïcienne. Les écrits de Numénius lui firent ensuite connaître et adopter les dogmes de Platon ; mais, enfin, il se rendit disciple de Plotin, vers l'an 246 de l'ère vulgaire. Pendant vingt-quatre ans, il n'abandonna point ce maître, et ne l'eût sans doute jamais quitté, si Plotin, pour raison de santé, ne se fût retiré dans la Campanie. Amélius, alors, alla s'établir à Apamée en Syrie. C'est sans doute son long séjour dans cette ville qui a induit Suidas en erreur, en lui persuadant qu'Amélius y avait pris naissance. Le mot *Amélius*, en grec, signifie *négligent.* Jamais défaut ne fut plus éloigné du caractère du philosophe toscan ;

aussi Porphyre rapporte-t-il qu'il aimait bien mieux être appelé *Amérius*, et c'est sous ce dernier nom qu'Eunape le désigne dans les Vies des sophistes grecs. Ses disciples lui donnèrent aussi l'épithète de *noble*. Amélius composa près de cent Traités, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. L'un de ces Traités avait pour objet la différence des doctrines de Numénius et de Plotin. Il mit en ordre les ouvrages de ce dernier, dont il possédait si bien les principes, que, souvent, Plotin le chargeait de répondre aux arguments de ses disciples; et, ce qui fera connaître plus particulièrement le génie de l'éclectisme, Eusèbe, Théodoret et S. Cyrille rapportent un passage d'Amélius, dans lequel il cite le commencement de l'*Évangile de S. Jean*, en confirmation de la doctrine de Platon, concernant la nature divine. Amélius eut un fils adoptif, nommé Justin Hesychius, auquel il légua tous ses écrits. On ignore l'époque et le lieu de sa mort. D. L.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Nicolas, et, selon quelques-uns, Abraham Nicolas), né à Orléans, en février 1634, fut, en 1669, secrétaire du président Saint-André (ambassadeur de France à Venise), et demeura quelques années dans cette ville. On ignore les autres particularités de sa vie; seulement, on sait qu'il mourut à Paris, le 8 déc. 1706, et qu'il fut enterré à St.-Gervais. L'emploi qu'il avait rempli à Venise lui fit diriger, pendant un temps, ses études du côté de la politique; il passa une grande partie de sa vie à composer des ouvrages, ou à faire des traductions. Malgré ses travaux, il serait tombé dans la misère, sans les secours que lui donnait un abbé. « Le style d'Amelot, dit Ni» ceron, est un peu dur; mais sa fidé» lité, son exactitude, et la solidité » de son jugement, dédommagent de » ce défaut. » Voici la liste de ses principaux écrits: I. *Histoire du gouvernement de Venise, avec le supplément et l'examen de la liberté originaire* (traité traduit de l'italien de Marc Velserus), *avec des notes historiques et politiques*, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-12; cet ouvrage, rempli de traits satiriques, mais cependant très-propre à faire connaître le gouvernement de Venise, déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France; on prétend même que l'auteur fut enfermé à la Bastille; II. *Histoire du concile de Trente de fra Paolo Sarpi*, traduite par le sieur de la Mothe Josseval. Amelot, qui s'est caché ici sous ce dernier nom, ne fit pas sa traduction sur l'original italien; mais sur la version latine, peu fidèle, de Newton: aussi cette traduction a-t-elle été effacée par celle du père Le Courrayer. III. *L'Homme de cour*, traduit de l'espagnol de Balthazar Gracian, 1684, in-4°.; le P. Courbeville en a donné une nouvelle traduction en 1730, in-12, sous le titre de *Maximes de Balthazar Gracian;* IV. *le Prince, de Nicolas Machiavel*, traduit de l'italien, avec des remarques, 1683, 1686, in-12. Amelot a prétendu justifier Machiavel, en soutenant qu'il dit ce que les princes font, et non ce qu'ils doivent faire, et qu'ainsi son ouvrage n'est qu'une critique de leur politique; opinion que Niceron traite de paradoxe, et La Harpe, de rêverie. V. La *Morale de Tacite*, 1686, in-12; le mal qu'il disait de la traduction de Tacite par Perrot d'Ablancourt, lui attira une vive critique de la part de Fremont d'Ablancourt, neveu de Perrot, qui y défiait Amelot de faire une meilleure traduction; V. *Tacite, avec des notes politiques et historiques*, 1692 et 1735,

10 vol. in-12; les 4 premiers vol. sont d'Amelot, et contiennent la traduction des 9 premiers livres qui nous restent des *Annales de Tacite*. Les 6 autres vol. sont de François Bruys, et sont inférieurs aux premiers; VII. *Lettres du cardinal d'Ossat*, Amsterdam, 1708, 5 vol. in-12; VIII. *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, 1722, 2 vol., in-8°.; 1737, 3 vol. in-12. M. Coqueley en a donné une nouvelle édition, 1741, 3 vol. in-12. « Amelot, dit le père » Niceron, n'est pas certainement l'au» teur de tout l'ouvrage, qui ne fut im» primé qu'après sa mort. » Ces mémoires sont très-fautifs; ils sont disposés par ordre alphabétique; mais ce recueil est incomplet, puisqu'il ne va pas jusqu'au milieu de l'alphabet; IX. *Histoire de Philippe-Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et d'Éléonore-Charlotte de Bourbon, sa femme, avec des notes politiques, littéraires et critiques*, 1754, 2 vol. in-12; cet ouvrage fut publié par l'abbé Sepher; X. *Abrégé du procès fait aux Juifs de Metz, avec plusieurs Arrêts du parlement*, 1670, in-18; cet ouvrage est généralement attribué à Amelot; on en trouve la réfutation dans la *Bibliothèque critique* de Richard Simon, tom. I$^{er}$., p. 109. Pour les autres ouvrages d'Amelot, on peut consulter le tom. XXXV des *Mémoires de Niceron*. A. B—T.

AMELOTTE (Denis), prêtre de l'Oratoire, né à Saintes, en 1606, entra dans cette congrégation en 1650, et mourut à Paris, le 7 oct. 1678. La part qu'il eut au despotisme du P. Bourgoing, général de l'Oratoire, le rendit odieux à ses confrères. Son attachement aux principes de S. Augustin et de S. Thomas ne l'empêcha pas de marquer la plus forte prévention contre les théologiens de Port-Royal. S'il est vrai que, dans la guerre qu'il leur fit, son projet fut de s'avancer dans l'Église, il manqua son but; car toutes ses démarches pour obtenir l'évêché de Sarlat furent inutiles. Nicole se chargea de venger ses collègues. On dit que, pour peindre son original au naturel, il alla lui faire une visite, afin de mieux rendre son air grotesque, et les grimaces dont il accompagnait tous ses mouvements. Le père Amelotte s'en vengea en détournant le chancelier Séguier, dont il était le théologien, d'accorder le privilége pour la traduction du *Nouveau Testament*, connu sous le nom de *Mons*. Il craignait d'ailleurs que cette traduction ne nuisît à celle qu'il était sur le point de publier lui-même, et qui parut en 1666-67 et 68, 4 vol. in-8°., reliés en 3. Dans l'épître dédicatoire à M. de Péréfixe, archevêque de Paris, MM. de Port-Royal, sans être nommés, se trouvaient peints des plus noires couleurs. Cette épître fut supprimée après la mort de l'auteur et du Mécène, et remplacée, dans l'édition de 1688, 2 vol. in-4°., par une dédicace différente à M. de Harlay, successeur de ce dernier. Cette traduction, sur laquelle est principalement fondée la réputation du P. Amelotte, a été souvent réimprimée avec des notes ou sans notes : elle était mieux écrite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Le protestant Conrart, regardé comme un des hommes de France qui savaient le mieux leur langue, l'avait revue pour le style. Aussi, quoiqu'elle manque d'exactitude, quoique les notes pèchent souvent contre les règles de la critique, elle fut autrefois fort en vogue, et elle est encore aujourd'hui d'un usage assez général. On sut mauvais gré à l'auteur d'avoir représenté l'invitation de quelques évêques pour la composer, com-

me un ordre du clergé de France. Port-Royal l'accusa de plagiat; il est vrai qu'il avait eu communication de la traduction manuscrite de ces savants solitaires. Richard Simon, son confrère, lui reprocha de s'être vanté, dans sa préface, d'avoir consulté tous les manuscrits de l'Europe. Il est certain, et sa correspondance en fait foi, qu'il s'était donné beaucoup de peines et de soins pour se procurer les différentes leçons des meilleurs manuscrits conservés dans les principaux dépôts littéraires de France et des pays étrangers. Le père Amelotte avait composé quelques écrits sur les affaires du jansénisme, qui ne valent pas la peine d'être tirés de l'oubli; les Vies du P. de Condren et de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, qui sont pleines de mysticité; plusieurs livres de dévotion, dont quelques-uns sont restés entre les mains des fidèles. T—D.

AMELUNGHI (Jérôme), poète burlesque italien, du 16e. siècle, était de Pise, et sans doute bossu; car on l'appelle *il Gobbo da Pisa*, le bossu de Pise. On a de lui un poëme, intitulé *la Gigantea*, la Guerre des Géants, qu'il publia sous le nom de *Forabosco*, à Florence, en 1566, in-12, avec un autre poëme du même genre, intitulé *la Nanea*, la Guerre des Nains, d'un certain Francesco Aminta, d'ailleurs tout-à-fait inconnu. Ces poëmes ont été réimprimés à Florence, en 1612, in-12, avec *la Guerra de' Mostri*, d'Antoine Grazzini, dit le Lasca. Ce sont les premières productions d'un genre dans lequel les Italiens ont excellé; mais auquel ils se sont trop livrés, pour l'honneur de leur littérature. On trouve aussi, parmi les chants du carnaval, *Canti Carnascialeschi*, un chant original d'Amelunghi, sous le titre de *gli Scolari*, les Écoliers. G—É.

AMENTA (Nicolas), né à Naples, en 1659, fut, pendant ses quatorze premières années, affligé d'une maladie des yeux, qui le força de rester, tout ce temps, enfermé dans une chambre, sans voir le jour. Dès qu'il en fut guéri, il fit des progrès rapides dans ses études, fut reçu docteur en droit, et se distingua bientôt, à Naples, dans la profession d'avocat. Il fit son délassement de la culture des lettres, et s'appliqua surtout à l'étude de la langue toscane, qu'il écrivit avec une grande pureté, et sur laquelle il a laissé des *Observations*, et d'autres écrits. On a de lui: I. sept comédies en prose, savoir: *la Costanza*, *il Forca*, *la Fante*, *la Somiglianza*, *la Carlotta*, *la Giustina*, et *le Gemelle*, que l'on compte parmi les meilleures de son temps; II. *Rapporti di Parnaso*, etc., 1re. partie, qui n'a pas été suivie d'une 2e., Naples, 1710, in-4°. Ces Rapports sont dans le genre des *Ragguagli di Parnaso* de Boccalini, sinon que ceux-ci roulent souvent sur la politique et sur la morale, au lieu que ceux d'Amenta n'ont pour objet que l'histoire littéraire et des matières d'érudition; III. des *Observations* sur *Il Torto e'l dritto del non si può*, etc., ouvrage sur la langue italienne, par le P. Daniel Bartoli, sous le nom de *Ferrante Longobardi*, publiées avec l'ouvrage même, dans l'édition de Naples, 1717, in-8°., et réimprimées de même avec des remarques de l'abbé Cito; Naples, 1728, in-8°.; IV. *della Lingua nobile d'Italia*, etc., autre ouvrage sur la langue, divisé en deux parties, publié à Naples, en 1723, in-4°.; V. les Vies de deux Hommes de lettres, monsignor Scipion Pasquale de Cosenza, et Lionardo, poète napolitain; VI. vingt-quatre *Capitoli*, ou

Pièces satiriques, dans le genre des *Capitoli* du Berni, du Lasca, et autres poëtes burlesques, Naples, 1721, in-12.; VII. des *Rime*, ou Poésies diverses, éparses dans différents recueils. Amenta mourut à Naples, le 21 juillet 1719. G—É.

AMERBACH (VITUS), natif de Wendingen, en Bavière, fit ses études de philosophie, de droit et de théologie, à Wittenberg, et se rangea parmi les sectateurs de Luther; mais, de retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, devint professeur de philosophie à Ingolstadt, et y mourut, âgé de 70 ans, vers 1557. Ses ouvrages philosophiques sont, un livre: *De animâ; De philosophiâ naturali*, etc. *antiparadoxa*, *cum orationibus de laudibus*, *de patriâ*, *et de ratione studiorum*; il publia des Commentaires sur les *Offices de Cicéron*, et sur le *Discours pour le poëte Archias*; sur les *Poëmes de Pythagore et de Phocylide*; sur les *Tristes d'Ovide*, et sur *l'Art Poétique d'Horace*. Il traduisit aussi, du grec en latin, les *Discours d'Isocrate et de Démosthène*, le *Traité de S. Chrysostôme sur la Providence*, et celui d'*Epiphane sur la Foi catholique*. On a de lui, des *Epigrammes*, des *Epitaphes*, et plusieurs autres *Pièces de vers*, qui prouvent que l'érudition n'avait pas étouffé en lui le goût de la poésie. N—L.

AMERBACH (JEAN), célèbre imprimeur du 15e. siècle, natif de Rutlingen, en Suabe, et établi à Bâle. On lui doit l'invention des caractères ronds, qu'il substitua aux italiques et aux gothiques, moins agréables à la vue, et plus difficiles à la lecture. Il donna, en 1506, la 1re. édition de S. Augustin, qu'il avait lui-même revue et corrigée, et le caractère dont il se servit porte encore le nom de *Saint-Augustin*. Il avait commencé le même travail sur S. Jérôme; mais sa mort, arrivée en 1515, ne lui permit pas de l'achever. Il laissa ce soin à ses enfants, qui remplirent ses intentions. Les éditions de Jean Amerbach sont estimées pour leur exactitude. — Boniface AMERBACH, son fils aîné, mort en 1562, occupa, pendant 20 ans, la chaire de jurisprudence à Bâle, passa par toutes les places de la municipalité, et jouit d'une grande réputation de savoir et de probité. Il existe de lui quelques ouvrages. On imprima, en 1659, à Bâle, in-4°., *Bibliotheca Amerbachiana*, etc.; cet ouvrage, peu commun, est du nombre de ceux qui servent à l'histoire de l'imprimerie, parce qu'il fait mention de plusieurs anciennes éditions qu'on ne trouve pas facilement dans les plus grands Catalogues. C'étaient Erasme et Boniface Amerbach, son exécuteur testamentaire, qui avaient jeté les premiers fondements de cette Bibliothèque. T—D.

AMERGIN, ou AMERGINUS, archi-druide des anciens Scots-Irlandais, et l'un des chefs de la colonie Scytho-Milésienne, qui, selon les annales de ces peuples, vinrent, plusieurs siècles avant J.-C., fonder en Hibernie, et la monarchie suprême, et les dynasties subordonnées, que les Anglais y trouvèrent encore existantes dans les mêmes races, lors de leur première invasion en Irlande, l'an 1170. Amergin avait un grand nombre de frères, fils, ainsi que lui, d'un prince établi dans le nord de l'Espagne, nommé d'abord *Gallamh*, mais surnommé emphatiquement *Mileagh-Easpain*, ou le *Champion d'Espagne*, surnom qui a fait oublier le nom primitif, parce qu'après les Bardes, les historiens l'ont employé couram-

ment, et que, selon les divers idiomes, on a écrit et dit : *Mileagh*, *Miles*, *Milesius*, *Milesicus*. Quoique prêtre, Amergin combattit aussi ardemment que ses frères, pour soumettre l'île qu'ils étaient venus conquérir. C'était même pour lui un devoir, énoncé avec précision parmi les préceptes de sa doctrine.

Aris præpositus sit doctior, aptior armis,

a dit le savant O'Flaherty, en rendant, par un vers latin, les deux vers hiberno-celtiques qui avaient anciennement consacré cette maxime :

En science, en valeur, ministres des autels,
Songez à surpasser le reste des mortels.

Après la victoire acquise au prix du sang le plus précieux, Héber, Hérémon et Amergin, survivant aux autres fils de Mileagh, s'occupèrent de fonder leur établissement politique. Les deux premiers prirent le titre de roi, en se partageant l'île, sur laquelle Hérémon ne devait pas tarder à régner seul. Le troisième ne voulut d'autre caractère que celui de *druide suprême*. Les Bardes ont dit de lui, dans leurs vers : « La nature l'avait » fait poète et philosophe; la loi le fit » pontife et historien : il fléchissait, » devant les autels, des genoux plus » blancs que la neige ». C'est en répétant ces Bardes et leurs successeurs immédiats, qu'O'Flaherty dans son *Ogygia*, sir James Ware et Harris dans leurs *Antiquités*, O'Connor dans ses *Dissertations*, O'Halloran dans son *Histoire*, ont appelé Amergin le premier auteur qu'ait eu l'Irlande.

Primus *Amerginus genti-candidus* author *Jernæ*,
Vates, Historicus lege, poeta, sophus.

Dans une tragédie inédite, dont le sujet est la restauration de la monarchie irlandaise, interrompue par une conspiration plébéienne au premier siècle de notre ère, et dont la scène est à Cruacan, autrement la Montagne de l'Aigle, chef-lieu des druides en Irlande, un de ces druides, expliquant à un étranger dans quel séjour il a porté ses pas, lui dit :

Ici, tandis qu'Héber et l'heureux Hérémon
De vingt peuples divers formaient la nation,
Leur frère Amerginus, héros, sage et druide,
De nos rites sacrés devint le premier guide,
Et, dédaignant le trône, aima mieux enseigner
Aux uns à se soumettre, aux autres à régner.

(*Voy.* les articles MILEAGH, HEBER, HÉRÉMON, etc.) L—T—L.

AMÉRIC-VESPUCE (AMERIGO VESPUCCI), né à Florence, le 9 mars 1451, d'une famille distinguée, fut élevé par son oncle George-Antoine Vespuce, qui présidait à l'instruction de la noblesse florentine, et jouissait d'une grande réputation de savoir. Le jeune Améric fit de grands progrès dans la physique, l'astronomie et la cosmographie; telle était alors l'éducation des nobles de Florence, qui, pour la plupart, se destinaient au commerce, et devaient être versés dans toutes les sciences qui ont quelque rapport avec la navigation. Comme le commerce avait contribué à la prospérité de la république, dans chaque famille il devait se trouver un citoyen qui servît sa patrie dans cette profession. Améric fut choisi, dans la famille des Vespuce, pour suivre l'exemple de ses ancêtres. Il partit de Florence, en 1490, et se rendit en Espagne, pour y faire le commerce. Il se trouvait à Séville, en 1492, lorsque Christophe Colomb se préparait à entreprendre un nouveau voyage, et que la passion des découvertes commençait à enflammer la plupart des navigateurs. Les succès de Colomb réveillèrent l'émulation d'Améric, qui résolut d'abandonner les intérêts de son commerce, pour aller reconnaître un monde dont l'Europe venait d'apprendre l'existence. Le 10 mai 1497, il commença son pre-

mier voyage, et partit de Cadix avec cinq vaisseaux, sous les ordres d'Ojéda. Cette petite flotte se dirigea vers les îles Fortunées, et, faisant voile à l'ouest, parvint jusqu'au continent d'Amérique, après 37 jours de navigation : elle visita le golfe de Parias, l'île de Ste.-Marguerite, et côtoya la terre ferme, dans un espace de plus de 400 lieues. Après un voyage de 13 mois, elle revint en Espagne, et mouilla à Cadix, le 15 octobre 1498. Améric, qui, par ses connaissances, avait beaucoup contribué au succès de l'expédition, fut très-bien reçu à la cour de Séville. Au mois de mai 1499, il repartit de Cadix pour le cap Vert, passa en vue des îles Canaries, et, 44 jours après son départ d'Espagne, aborda à une terre inconnue, située sous la zône torride, qui était la continuation de celle qu'il avait découverte dans son premier voyage. Après quelques courses le long de la côte, il revint à l'île espagnole de Santo-Domingo, où Ojeda eut des démêlés avec les Européens, qui, six ans auparavant, y étaient venus avec Christophe Colomb. La flotte se dirigea ensuite au nord, et découvrit plusieurs îles, dont Améric fait monter le nombre à plus de mille, calcul que son biographe se contente d'appeler une exagération poétique. L'amiral Ojeda voulait continuer sa route; mais les plaintes de l'équipage le forcèrent à revenir en Europe. Au retour de la flotte, Ferdinand et Isabelle, à qui Améric présenta plusieurs productions du Nouveau-Monde, lui firent l'accueil le plus flatteur. Lorsqu'on apprit à Florence les découvertes de Vespuce, la république fit des réjouissances, et s'honora d'avoir vu naître un grand homme. Séduit par les promesses d'Emmanuel, roi de Portugal, Améric quitta le service d'Espagne, et partit de Lisbonne, le 10 mai 1501, avec trois vaisseaux portugais. Il arriva au cap Saint-Augustin, et côtoya presque tout le Brésil jusqu'à la terre des Patagons. Assailli par des tempêtes, il fut obligé de revenir en Portugal, où il arriva le 7 décembre 1502. Emmanuel, satisfait de ce voyage, voulut qu'Améric en entreprît un autre, et, pour la quatrième fois, le navigateur florentin s'embarqua le 10 mai 1503, sur une flotte de 6 vaisseaux, avec le projet de trouver, par l'occident, un nouveau chemin pour aller à Malacca. Cette expédition fut moins heureuse que les précédentes. Après avoir perdu un vaisseau, et couru les plus grands dangers, la flotte portugaise entra dans la baie de Tous-les-Saints au Brésil, et ne tarda pas à retourner en Europe: Améric demeura en Portugal jusqu'en l'année 1506, époque de la mort de Colomb. La cour de Séville rendait alors de grands honneurs à la mémoire de cet illustre navigateur, et songeait à réparer la perte qu'elle venait de faire; elle rappela à son service Améric Vespuce, qui s'embarqua de nouveau, en 1507, sur une flotte espagnole, avec le titre de premier pilote. Pendant ce voyage, les Indes occidentales commencèrent à porter le nom du navigateur florentin, honneur qui aurait dû être réservé à Colomb. « Ainsi, dit Raynal, le premier instant où l'Amérique fut connu du reste » de la terre, est marqué par une injustice. » Améric vécut assez longtemps pour jouir de cette gloire usurpée, et pour revoir plusieurs fois le vaste continent qui portait son nom. Il mourut, en 1516, au service du Portugal. Emmanuel, pour honorer sa mémoire, fit suspendre les restes de son vaisseau dans la cathédrale de Lisbonne, et Florence combla d'hon-

neurs sa famille. L'abbé Bandini a publié, en 1745, 1 vol. in-4°., *Vitta è Lettere di Amerigo Vespucci*, etc. Cette notice, beaucoup trop étendue, et chargée de détails inutiles, n'est qu'un panégyrique continuel du navigateur florentin, auquel l'historien n'hésite pas d'accorder l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. D'après les dates qu'il donne des deux premiers voyages d'Améric Vespuce, et que nous avons suivies dans cet article, il paraîtrait que le navigateur florentin aurait eu connaissance, le premier, du continent de l'Amérique; mais les auteurs espagnols reculent de deux ans les époques de ces deux voyages, et placent le premier en 1499, au lieu de 1497. Au reste, cette question sera discutée à l'article *Christophe Colomb*. Tout le monde s'accorde à dire qu'Améric ne commanda jamais en chef une expédition, qu'il ne voyagea qu'en qualité de géographe et de pilote, et qu'il ne partit pour faire des découvertes qu'après le retour de Christophe Colomb. Améric dut sans doute sa gloire à son mérite, à ses travaux; mais il dut aussi quelque chose à son caractère, et principalement à la fortune qui se mêle de tout. Tandis que Colomb accusait hautement ses envieux, et que sa gloire importunait les maîtres de la Castille, Améric, modeste et paisible, ne donna point d'ombrage aux rois ni à ses rivaux; la moitié de la terre prit son nom, sans qu'il eût cherché cet honneur, et sans que l'envie pût y prendre garde. Améric Vespuce a laissé un *Journal* de quatre de ses voyages, imprimé en latin, Paris, 1532; Bâle, 1555, et ensuite traduit de l'italien en français, Paris, 1519. On a imprimé à Florence, en 1516, quelques-unes de ses *Lettres*, en italien, petit in-4°. de 22 feuillets, tiré à très-petit nombre, et sur lequel on peut consulter le *Répertoire de Bibliographies spéciales*, etc., de M. Peignot, 1810, in-8°., p. 139. Ces lettres, adressées à Pierre Soderini et à Laurent de Médicis, annoncent un homme supérieur dans les connaissances de la navigation. L'académie de Cortone, sur la fin du dernier siècle, a proposé un prix au meilleur discours sur les titres qu'Améric avait eus pour donner son nom au Nouveau-Monde, et le P. Canovaï a obtenu ce prix. M—D.

AMERVAL, ou plutôt AMERLAN, (ELOY D'), né à Bethune, vers la fin du 14e. siècle, était maître des enfants-de-chœur, dans sa ville natale. Cet auteur n'est connu que par un ouvrage rare et curieux, intitulé: *Le Livre de la Déablerie, en rimes et par personnaiges*, Paris, 1508, in-fol.; 1531, in-4°. Il est divisé en deux parties; les deux principaux personnages sont Lucifer et Satan, qui rapportent, *tout au long, et sans rien requérir, les abuz, faultes et pechiez* que les hommes commettent journellement. Les discours des deux démons sont appuyés de passages tirés, tant de l'Écriture-Sainte, que des anciens poètes, et enfin de toute l'érudition du 15e. siècle. R—T.

AMES (GUILLAUME), théologien anglais, né à Norfolk, en 1576; son zèle pour le calvinisme l'obligea de se réfugier en Hollande, où il occupa, pendant 12 ans, la place de professeur en théologie de l'université de Francker. Il mourut à Rotterdam, en 1633. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants: I. *Puritanismus anglicanus*, in-8°., 1610; et, en anglais, Londres, 1641; II. *Medulla theologica*, in-12, Francker, 1623; Amsterdam, 1627, 1628, 1634, 1641; et, en anglais, Londres, in-12; III. *De conscien-*

*tid*, etc., Amst., 1630, 1631, 1643, in-12; et, en anglais, Londres, in-4°. 1643; IV. *Demonstratio logicæ veræ*, in-12, Lugd. Bat., 1632; V. *Technometria*, Amsterdam, in-8°. 1632; VI. *Traité contre les cérémonies humaines observées dans le culte divin*, in-4°, 1633. Les autres ouvrages de G. Ames sont des écrits de controverse contre le cardinal Bellarmin et le théologien Grevinchovius. Il était tellement prévenu en faveur de sa secte, que, dans son *Puritanismus anglicanus*, il semble regarder les puritains comme les seuls honnêtes gens de l'Angleterre. X—n.

AMES (Joseph), antiquaire anglais, qui vivait dans le 18°. siècle. Il commença par être marchand d'allumettes dans le quartier de Wapping, à Londres; et il était parvenu à un âge assez avancé, lorsqu'il étudia les antiquités. Il devint alors membre de la société royale de Londres, et secrétaire de la société des antiquaires. Il a publié les *Antiquités typographiques*, ou *Précis historique de l'origine et des progrès de l'imprimerie dans la Grande-Bretagne, avec des notices sur ses premiers imprimeurs, et un catalogue des livres par eux imprimés depuis l'an 1471 jusqu'à l'an 1600*, avec un supplément, contenant les progrès de l'imprimerie en Ecosse et en Irlande, 1749, un vol. in-4°.; réimpr. avec des additions considérables de Guill. Herbert, 1785-90, 3 vol. in-4°. Ames a rédigé les *Parentalia* d'après les manuscrits de Wren. Il est mort en 1759. X—n.

AMESTRIS, fille d'Otanes, l'un des sept grands de la Perse qui tuèrent Smerdis-le-Mage, fut mariée à Xerxès, fils de Darius, et se rendit fameuse par les cruautés qu'elle exerça contre la femme de Masistès, dont Xerxès était épris. Elle lui fit couper le nez, les oreilles, les lèvres, et la renvoya ainsi défigurée à son époux. Dans sa vieillesse, elle fit enterrer vifs quatorze enfants des deux sexes des principales familles de la Perse, espérant, par cette pratique superstitieuse et barbare, prolonger ses jours, et apaiser les dieux des enfers. C—r.

AMFREVILLE, nom célèbre dans la marine française. Il y avait trois d'Amfreville à la malheureuse bataille de la Hogue, en 1692: ils étaient frères. L'aîné (le marquis), chef d'escadre, commandait l'avant-garde; le second montait le vaisseau l'*Ardent*, de 70 canons, et le troisième commandait le *Vermandois*, de 60. Tous les trois combattirent avec la plus grande intrépidité. Leur nom se retrouve à toutes les époques glorieuses de la marine, sous le règne de Louis XIV. Le marquis d'Amfreville mourut lieutenant-général des armées navales, dans un âge très-avancé. E—d.

AMHURST (Nicolas), écrivain anglais, né à Marden, dans le comté de Kent, vers la fin du 17°. siècle. C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais sans mœurs. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser d'Oxford, où il était membre du collége de St.-Jean, il s'en vengea par deux poëmes satiriques, intitulés: *Oculus Britanniæ*, et *Terræ filius*. Il alla s'établir à Londres, où il publia un volume de *Mélanges*, et quelques autres essais; mais il est plus particulièrement connu comme ayant eu part à la rédaction d'un ouvrage périodique intitulé *The Craftsman*, auquel travaillèrent aussi lord Bolingbroke et Pulteney, depuis comte de Bath. Cette feuille, dirigée contre le ministère du chevalier Robert Walpole, eut un succès si prodigieux, qu'il s'en débitait 10 à 12 mille exemplaires par jour. Ce succès n'augmenta point la fortune

d'Amhurst, qui, après la chute du ministre, quoiqu'il fût un de ceux qui y avaient le plus contribué par leurs écrits, ne reçut aucune récompense, n'obtint aucune place, et fut entièrement oublié du parti qu'il avait si bien servi. Il mourut, à ce qu'on croit, de chagrin, en 1742, et dans un état si misérable, que son imprimeur, Richard Franklin, fut obligé de payer son cercueil. On a aussi de lui, une *Épître à sir John Blount*, 1720; *le Général anglais*, poëme consacré à la mémoire de Jean, duc de Marlborough; *Strephon vengé*, satire contre les toasts d'Oxford; *la Convocation*, poëme en cinq chants, dirigé contre le haut clergé; la traduction de quelques poëmes latins d'Addison. S—D.

AMICO (Antonin d'), de Messine, chanoine de l'église cathédrale de Palerme, et historiographe du roi d'Espagne, Philippe IV, était très-versé dans l'histoire et les antiquités de Sicile. Il écrivit sur ce sujet un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement sont imprimés : les autres passèrent, après sa mort, dans les deux bibliothèques du duc de Madonia, et de monsig. Palafox, archevêque de Palerme. On en trouve le catalogue à la fin de l'un de ses ouvrages imprimés, et dans la *Bibliothèque sicilienne* de Mongitore; ses livres connus, sont : I. *Trium orientalium latinorum ordinum, post captam à duce Gothofredo Hierusalem*, etc., *Notitiæ et Tabularia*, Palerme, 1636, in-fol.; II. *Dissertatio historica et chronologica de antiquo urbis Syracusarum archiepiscopatu*, etc., Naples, 1640, in-4°. Cette dissertation, relative aux discussions très-animées qui eurent lieu entre les trois églises de Syracuse, de Palerme et de Messine, pour savoir à laquelle avaient anciennement appartenu le titre et les droits de métropole, a été réimprimée, avec les dissertations contradictoires, dans le 7e. volume du *Thesaurus antiquitatum Siciliæ*, Lugd., Batav., 1723, in-fol.; III. *Series ammiratorum insulæ Siciliæ, ab an. D.* 842, *usque ad* 1640, Palerme, 1640, in-4°.; IV. *De Messanensis prioratus sacræ hospilitatis domus militum sancti Joannis Hierosolymitani origine*, Palerme, 1640, in-4°.; V. en espagnol, *Chronologia de los Virreyes, presidentes, y de otras personas, que han governado el Reyno de Sicilia, despues que sus Reyes han dexado de morar y vivir en el*; Palerme, 1640, in-4°. Amico mourut à Palerme, en 1641, l'année qui suivit l'impression de ces quatre derniers ouvrages. G—É.

AMICO (Barthélemy), jésuite, né à Anzo, en Lucanie, en 1562, professa la philosophie et la théologie, au collége de Naples, et y fut longtemps préfet des études. Il y mourut en 1649. Son principal ouvrage est un recueil volumineux sur la philosophie d'Aristote, intitulé : *In universam Aristotelis philosophiam notæ et disputationes, quibus illustrium scholarum, Averrois, D. Thomæ, Scoti, et Nominalium sententiæ expenduntur, earumque tuendarum probabiles modi afferuntur*, vol. VII, in-fol. Ces sept volumes, dont le 1er. a deux parties, parurent successivement à Naples, depuis 1623, jusqu'en 1648. On peut voir les titres de ses autres ouvrages dans Alegambe (*Biblioth. script. soc. Jesu*). G—É.

AMICO (Bernardin), de Gallipoli, dans le royaume de Naples, religieux franciscain, était prieur de son ordre à Jérusalem, en 1596. Pendant un séjour de 5 ans, il dessina et décrivit avec exactitude les saints lieux; et, de retour en Italie, il pu-

blia, en italien, cet ouvrage curieux pour les arts : *Trattato delle Piante* (des *plans*, et non pas des *plantes*, comme on l'a imprimé et réimprimé en français), *e immagini de' sacri edifizi di Terra Santa, designate in Jerusalemme*, etc., d'abord à Rome, et ensuite à Florence, 1620, petit in-fol. Les gravures de ce livre sont du célèbre Callot. G—É.

AMICO (VITO-MARIE), noble de Catane en Sicile, né en 1693, entra dans la congrégation du Mont-Cassin, professa, pendant plusieurs années, dans sa patrie, la philosophie et la théologie, et se rendit célèbre par son érudition, et par l'étendue de ses connaissances dans les antiquités de la Sicile. Il fut élu prieur de son ordre en 1743. On a de lui les deux ouvrages suivants : I. *Sicilia sacra, disquisitionibus et notitiis illustrata*, etc., dont la dernière partie, seulement, est de lui, et qui fut imprimé à Venise, sous la fausse date de Palerme, 1733, 2 vol. in-fol. Mécontent de cette édition, il fit réimprimer à Catane la partie qui lui appartenait, sous ce titre : *Siciliæ sacræ libri IV integra pars secunda*, etc., 1733, in-fol. ; II. *Catana illustrata, sive sacra et civilis urbis Catanæ historia*, Catane, 4 vol. in-fol., 1741—1746. G—É.

AMICO (ETIENNE D'), de Palerme, autre religieux de la congrégation du Mont-Cassin, né en 1572, fut prieur, abbé, et vicaire-général de son ordre. Etant abbé de l'abbaye de St.-Martin, il en accrut considérablement, à ses frais, la bibliothèque, et fit aussi construire, pour ce monastère, de superbes bâtiments. Il mourut en 1662. Mongitore, qui fait de lui de très-grands éloges, nous apprend, dans sa *Biblioth. Sicula*, qu'il donna, sous le nom de *Fanesto*. *Musica*, un recueil de ses Poésies latines, intitulé : *Sacra lyra, variorum auctorum cantionibus contexta, in latina epigrammata conversis*, Palerme, 1650, in-12. De ces deux noms supposés, le premier, *Fanesto*, est l'anagramme de *Stefano*, en français, *Etienne*. G—É.

AMICO (PHILIPPE), de Milazzo, en Sicile, né en 1654, a publié des *Réflexions historiques sur ce que des auteurs d'anciennes chroniques ont écrit au sujet de la ville de Milazzo*, Catane, 1703, in-4°. Cet ouvrage est écrit en italien : *Riflessi istorici*, etc., et non point en latin, comme l'a dit Lenglet-Dufresnoy, tome II de sa *Méthode pour étudier l'histoire*. — Plusieurs autres littérateurs italiens du même nom ont publié des ouvrages peu importants. G—É.

AMICO (DIOMÈDE), médecin, né à Plaisance, vers la fin du 16e. siècle, a publié : I. *De morbis communibus, liber ; ejusdem tractatus de variolis*, etc., Venise, 1596, in-4°. ; II. *De morbis sporadibus, opus novum*, etc., 1605, in-4°. G—É.

AMICO (FAUSTIN), de Bassano, poète du 16e. siècle, mourut en 1558, n'étant âgé que de 24 ans. Il annonçait un talent extraordinaire, et fut vivement regretté. Il avait adressé à son plus intime ami, Alexandre Campesano, une Epître en vers latins, écrite avec autant d'élégance et de pureté qu'elle était conduite avec art, et forte de pensées : elle fut imprimée, après sa mort, sous ce titre : *Faustini Amici, Bassanensis, anno ætatis suæ XXIV immaturatá morte præerepti, Epistola ad Alexandrum Campesanum*, Venise, 1564, in-4°. Ses Poésies italiennes sont éparses dans divers recueils, entr'autres, dans celui des Poètes de Bassano, et dans la collection du Gobbi. G—É.

AMIGONI, ou AMICONI (Jacques), peintre, né à Venise en 1675, voyagea en Flandre, et, pour perfectionner son coloris, copia les grands maîtres de cette école. Zanetti parle de lui avec éloge. On demanderait, chez cet auteur, un peu plus de relief, moins de soin pour faire briller à la fois toutes les parties de sa composition: les peintures d'Amigoni enchantent, au premier abord, les faibles connaisseurs. Jacques fut bien accueilli en Angleterre, en Allemagne, et en Espagne, où il mourut, en 1752, avec le titre de peintre de la cour. Il fit, en Angleterre, des portraits et des compositions historiques. Les amateurs de musique étaient dans l'usage de se faire peindre par lui. L'architecte Kent, qui avait voulu être peintre, sans pouvoir y parvenir, avait disposé les escaliers des maisons qu'il construisait, de manière à ce qu'il fût difficile de les enrichir de peintures: cependant Amiconi eut occasion d'en peindre plusieurs; entr'autres, celui de Powi-House, dans la rue d'Ormond, à Londres, où il représenta, en trois compartiments, l'*Histoire de Judith.* Il exécuta aussi les *Amours de Jupiter et d'Io*, dans la salle du château de More-Park, en Hertfordshire. Il y avait, chez le musicien Farinelli, à Bologne, une grande quantité de tableaux de Jacques Amiconi, où il avait représenté ce célèbre *soprano*, recevant des récompenses de plusieurs souverains. A—D.

AMILCAR, général carthaginois, fils de Magon, fut chargé, l'an 484 av. J.-C., du commandement d'une expédition formidable contre la Sicile, et, ayant débarqué à Panorme (Palerme), ouvrit la campagne par le siége d'Himère; mais, surpris par Gélon, tyran de Syracuse, au moment où il offrait, au bord de la mer, un sacrifice à Neptune, il périt au commencement de l'action. Les Syracusains taillèrent son armée en pièces, et livrèrent aux flammes la plupart des vaisseaux carthaginois. Cette défaite, presque sans exemple, eut lieu le jour même du combat des Thermopyles. Carthage, consternée, s'estima trop heureuse d'acheter la paix par un traité dont Gélon dicta les conditions, et par la perte de tout ce qu'elle avait en Sicile. Les vainqueurs et les vaincus publièrent qu'Amilcar avait disparu après le carnage de ses troupes, sans qu'on eût jamais pu le retrouver. B—P.

AMILCAR, fils de Giscon, envoyé en Sicile avec une nombreuse armée au secours de Syracuse, contre Agathocle, l'an 316 av. J.-C., fut assailli par une violente tempête, qui submergea 60 vaisseaux et 200 transports. Malgré ce désastre, Amilcar aborda en Sicile, réunit près de 50,000 hommes, livra bataille, près d'Himère, à Agathocle, le défit, réduisit un grand nombre de villes, et mit le siége devant Syracuse. Agathocle, qui s'y était renfermé, s'embarqua pour aller attaquer les Carthaginois en Afrique, et Amilcar, continuant de presser Syracuse, donna un assaut général, et fut repoussé avec perte. Forcé d'envoyer une partie de son armée au secours de Carthage, et vivement attaqué ensuite par les Syracusains, qui firent une sortie générale, il fut fait prisonnier, et les Syracusains lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à Agathocle en Afrique, l'an 309 av. J.-C. B—P.

AMILCAR, antagoniste de Régulus (*Voy.* Régulus).

AMILCAR, surnommé Barca, père d'Annibal, appartenait à une famille chère au peuple, et qui faisait remonter son origine aux anciens rois de Tyr. Très-jeune encore, il fut chargé du commandement de l'armée, en Si-

cile, où les Carthaginois avaient presque tout perdu: c'était dans la 18e. année de la première guerre punique. Amilcar parut d'abord avec une flotte vers les côtes d'Italie, ravagea les terres des Locriens et des Bruttiens, revint en Sicile avec de riches dépouilles, y débarqua ses troupes, fit des incursions chez les alliés de Rome, déconcerta toutes les mesures des consuls, et termina glorieusement une campagne, qui fut regardée à Carthage comme un chef-d'œuvre d'habileté. Pendant cinq ans, il désola l'Italie, et disputa la Sicile aux Romains; mais Hannon, amiral de Carthage, ayant été vaincu par le consul Lutatius, dans un combat naval près des îles Égates, l'an 242 av. J.-C., les Carthaginois résolurent de mettre fin à une guerre dont ils ne pouvaient plus supporter le fardeau. Chargé des négociations de la paix, Amilcar signa, en frémissant, un traité qui mettait sa patrie dans la dépendance de Rome. La conduite révoltante des Romains, pendant les négociations, ne fit qu'augmenter l'aversion qu'Amilcar avait conçue pour ces rivaux ambitieux. De retour en Afrique, il fut le défenseur, ou plutôt le libérateur de sa patrie dans la guerre des mercenaires, qui, au nombre de plus de 20,000, réunis à des hordes de Numides, assiégeaient Carthage même. Non seulement Amilcar les repoussa des murs de la capitale, mais il reprit les villes d'Utique et d'Hippone, et, après avoir détruit ces rebelles, il châtia les Numides, étendit la domination de Carthage, et rétablit le calme dans toute l'Afrique. Bientôt après, le cœur toujours ulcéré contre les Romains, il forma le projet de se rendre maître de toute l'Espagne, espérant y lever assez de soldats pour résister aux troupes que l'Italie fournissait à la rivale de Carthage. Les services qu'il venait de rendre à sa patrie lui firent obtenir aisément le commandement de l'armée d'Espagne; il se rendit à Abyla avec des forces imposantes, et, mettant à la voile, il traversa le détroit, débarqua en Espagne, et s'établit d'abord à Cadix, capitale de la partie de l'Espagne alors au pouvoir de Carthage. Amilcar amenait avec lui son fils Annibal, âgé de 9 ans, et ce fut à son arrivée en Espagne qu'il lui fit jurer une haine éternelle aux Romains. Selon Appien et Polybe, Amilcar se proposait deux vues dans cette guerre, la première de mettre Carthage en état de se venger des outrages qu'elle avait reçus, et la seconde, de s'absenter de sa patrie, qui était alors divisée par deux partis puissants, dont l'un avait pour chef, dans le sénat, Hannon, son ennemi, et dont l'autre, qui avait épousé ses intérêts, s'appelait la faction *Barcine*. Amilcar commanda neuf ans en Espagne, subjugua plusieurs nations, fonda Barcelone, et soutint son crédit à Carthage, non seulement par les heureux succès de ses armes; mais encore par les grandes richesses qu'il y fit passer. L'histoire ne nous a pas conservé le détail de ses conquêtes dans cette contrée; elle ne fait mention que de la bataille qu'il livra aux Vectones, peuples de la Lusitanie, et dans laquelle il fut tué, l'an 228 av. J.-C. Polybe dit qu'Amilcar eut une fin digne de son mérite, en mourant sur le champ de bataille, à la tête de ses troupes. L'armée élut à sa place son gendre Asdrubal. B—P.

AMIN-BEN-HAROUN, 6e. khalyfe de la race des Abaçydes (*Voy.* AMYN).

AMIOT (LE PÈRE), jésuite français, de la mission de Pékin, né à Toulon, en 1718. Les trente dernières années du siècle qui vient de s'écouler ont été celles où nos connaissances sur la

Chine ont fait le plus de progrès. Les missionnaires, dans cet intervalle de temps, se sont empressés de répondre à une foule de questions qui leur ont été faites d'Europe. Parmi eux, se distingua le P. Amiot, et c'est à lui surtout que nous devons les renseignements les plus exacts et les plus étendus sur les antiquités, l'histoire, la langue et les arts des Chinois. Ce jésuite arriva à Macao en 1750, et à Pekin, où il fut bientôt appelé par les ordres de l'empereur, le 22 août 1751 : il ne quitta plus cette capitale jusqu'à sa mort. Ce missionnaire, outre le zèle qui le conduisit à la Chine, y porta des connaissances sur toutes les parties de la physique et des mathématiques, des talents pour la musique, un esprit juste, une mémoire heureuse, et une infatigable ardeur pour le travail. Une étude opiniâtre lui rendit bientôt familières les langues chinoise et tatare, et, muni de cette double clef, il puisa dans les livres, anciens et modernes, des notions saines et vraies de l'histoire, des sciences, et de toute la littérature de la Chine. Les fruits de tant d'études et de travaux ont été recueillis par la France, où le P. Amiot n'a pas cessé de faire passer, soit des ouvrages, soit un grand nombre de mémoires. Nous lui devons : I. *Eloge de la ville de Moukden, poëme chinois, composé par l'empereur Kien-long*, traduit en français, Paris, veuve Tilliard, 1770, in-8°., fig.; le traducteur a joint à sa version un grand nombre de notes historiques et géographiques sur la ville et la contrée de Moukden, ancienne patrie des Tatars-Mantchéoux, aujourd'hui maîtres de la Chine; II. *Art militaire des Chinois*, Paris, Didot, 1772, in-4°., fig. Comme l'édition de cet ouvrage était épuisée depuis long-temps, on l'a fait réimprimer dans le tome VII des *Mémoires sur les Chinois*, et l'on trouve, dans le tome VIII de ces mêmes Mémoires, un *Supplément* avec figures, envoyé postérieurement de la Chine par le P. Amiot. Les Chinois comptent six ouvrages classiques ou *king* sur l'art militaire, et chaque guerrier qui aspire aux grades doit subir un examen sur ces livres. Le P. Amiot n'a traduit que les trois premiers, avec quelques fragments du quatrième, parce qu'ils contiennent toute la doctrine des Chinois sur la guerre. III. *Lettre sur les Caractères chinois*, adressée à la société royale de Londres, et insérée dans le tom. I des *Mémoires sur les Chinois*. Le célèbre Needham crut trouver, sur un buste d'Isis, conservé à Turin dans le cabinet du roi, des caractères égyptiens, qu'il disait être très-ressemblants à ceux des Chinois. Cette découverte prétendue fut publiée dans toute l'Europe, et divisa les savants. La société royale de Londres prit le parti d'envoyer les Mémoires de Needham aux Jésuites de la Chine, en les priant de juger la question. Ceux-ci conférent au P. Amiot le soin de rédiger la réponse, et ce savant missionnaire décida que les caractères, gravés sur l'Isis de Turin, n'avaient aucun trait de ressemblance avec ceux de la Chine. Cette lettre, qui est une analyse savante de la langue et des caractères chinois, obtint tous les suffrages, même celui de Needham. IV. *De la Musique des Chinois, tant anciens que modernes*, ouvrage considérable, qui occupe la plus grande partie du tome VI des *Mémoires*. Feu M. l'abbé Roussier, si connu par ses profondes connaissances en musique, a non seulement suivi l'impression de cet écrit, mais il en a vérifié les calculs, et y a joint des notes et des observations

étendues. V. *Vie de Confucius*, histoire la plus exacte de ce célèbre philosophe, et dont tous les matériaux ont été puisés dans les sources chinoises les plus authentiques. L'auteur y a joint la longue suite des ancêtres de Confucius, et celle de ses descendants, qui subsistent encore à la Chine ; généalogie unique dans le monde, puisqu'elle embrasse plus de quarante siècles. Cette vie, ornée de figures, gravées d'après les dessins chinois, occupe presque la totalité du tome XII des *Mémoires sur les Chinois* ; VI. *Dictionnaire tatar-mantcheou-français*, Paris, Didot aîné, 1789, 3 vol. in-4°.; ouvrage précieux et qui manquait à l'Europe, où cette langue était totalement ignorée. On doit la publication de ce Dictionnaire à feu M. Bertin, ministre, amateur zélé des arts et des sciences de la Chine. Il fit graver les poinçons, et fondre, à ses frais, les caractères nécessaires pour son impression, et, par un choix éclairé que le succès a pleinement justifié, il en confia l'édition à M. Langlès, savant distingué, et connu surtout par une profonde connaissance des langues orientales. Le P. Amiot avait aussi envoyé une Grammaire abrégée de la langue tatare-mantcheou; on la trouve imprimée dans le tome XIII des *Mémoires*. Tous les ouvrages que nous venons d'indiquer ne sont encore qu'une partie des intéressants écrits que nous devons à ce savant et laborieux missionnaire. Le reste, sous la forme de lettres, d'observations et de mémoires, se trouve répandu avec profusion dans les 15 volumes in-4°. des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences et les arts des Chinois*. Ceux qui voudront connaître avec plus de précision ce qui lui appartient dans cette utile collection, peuvent consulter l'article AMIOT de la Table générale, qui se trouve dans le tome X : ils verront, sans doute avec quelque étonnement, que cette nomenclature seule occupe quatorze colonnes de cette table, laquelle cependant ne contient encore que les matières des dix premiers volumes. Le P. Amiot, devenu si justement célèbre en Europe, loin de laquelle il a passé la plus grande partie de sa vie, est mort à Pékin, en 1794, âgé de 77 ans. G—R.

AMIOT. *Voy.* AMYOT.

AMIR, souverain de Smyrne, fils d'Aïdin, l'un des chefs qui, à la mort d'Aladin, sulthan d'Iconium, s'étaient partagé l'Asie mineure avec Othman. Amir, fils d'Aïdin, régnait, vers l'an 1341, sur le pays de Smyrne, et sur une partie maritime de l'ancienne Ionie. Cantacuzène, l'empereur grec, l'appela à son secours, et le prince musulman vint mouiller à l'embouchure de l'Èbre, avec 300 vaisseaux et vingt-neuf mille hommes. Amir apprend que Cantacuzène, vaincu par ses ennemis domestiques, a fui chez le despote de Servie ; mais que sa femme, l'impératrice Irène, est assiégée par les Bulgares, dans Démotica; il surprend ces barbares, les met en déroute, délivre la ville, et sauve l'impératrice. Content du glorieux titre de libérateur, il refusa d'entrer dans Démotica, pour recevoir les remerciments d'Irène, parce que son mari était absent, comme s'il eût craint, dans ses mœurs orientales, de donner un soupçon de jalousie à un ami malheureux. Amir, en servant Cantacuzène, n'en nuisit pas moins aux Grecs, ses ennemis naturels. Il assiégea Thessalonique, porta la terreur jusque dans Constantinople, et se rembarqua chargé de dépouilles et de captifs. Bientôt après, le roi de Chipre, la république de Venise et les

chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, abordèrent sur les côtes de l'Ionie; Amir fut blessé à mort, d'un coup de flèche, à l'attaque de la citadelle de Smyrne, que les chrétiens avaient enlevée; et, fidèle à l'amitié jusqu'à la fin, il recommanda à Cantacuzène, en mourant, de rechercher l'alliance du sulthan Orchan, conseil sincère de la part du généreux Amir; mais plus imprudent que politique, et qui avança la chute de l'empire grec en Europe. *V.* Amyr. S—y.

AMMAN (Paul), médecin et botaniste allemand, naquit à Breslau, en 1634, fit d'excellentes études dans diverses universités d'Allemagne, voyagea en Hollande et en Angleterre, fut reçu docteur en médecine à l'université de Leipzig, et bientôt associé à l'académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Dryander*. La faculté de Leipzig créa aussi bientôt pour lui une chaire extraordinaire, en 1674, le fit monter à celle de botanique, et, en 1682, à celle de physiologie. Amman, d'un esprit vif et remuant, fait preuve, dans ses nombreux écrits, de connaissances vastes; mais on peut lui reprocher une critique trop amère, et souvent assaisonnée de plaisanteries, peu dignes des sujets graves qu'il traitait. Ses opinions paradoxales lui attirèrent des désagréments. Il mourut, en 1691, âgé de 55 ans. Son premier ouvrage fut un extrait critique des différentes décisions consignées dans les registres de la faculté de Leipzig, Erfurt, 1670, in-4°. La faculté fut forcée de le condamner, par un écrit publié dans la même année. Voici la liste de ses autres productions : I. *Paracœnesis ad discentes circa institutionum medicarum emendationem occupata*, Rudolstadii, 1673, in-12, ouvrage où l'auteur s'emporte avec fureur contre les systèmes, surtout contre la doctrine de Galien, et veut établir le scepticisme en médecine. Amman sans doute y exagère, mais il relève néanmoins un très-grand nombre d'erreurs et d'abus partiels; II. une réponse aux contradicteurs de cet ouvrage: *Archœas syncopticus Eccardi Leichneri archœo syncoptico contra paracœnœsim ad discentes oppositus*, 1674, in-12; III. *Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate, quò veterum medicorum et philosophorum hypotheses, in corpus juris civilis pariter ac canonici hactenùs transumptœ, à prœconceptis opinionibus vindicantur*, Francofurti et Lipsiæ, 1689, in-8°., où l'auteur examine le rapport qui existe entre les sentiments d'Hippocrate, les systèmes adoptés en médecine, et les diverses institutions civiles et canoniques, et dans lequel, toujours fidèle à ses principes sceptiques, il en raille, souvent avec trop d'aigreur, l'incohérence et les contradictions; IV. *Praxis vulnerum lethalium, sex decadibus historiarum rariorum, ut plurimum traumaticorum, cum cribationibus adornata*, Francofurti, 1690, in-8°.; ouvrage de chirurgie, où se décèlent encore l'âpreté de sa critique et le tranchant de ses décisions. Amman a publié aussi plusieurs ouvrages sur la Botanique, savoir: une *Description du Jardin de Leipzig*, où il donne, non seulement le catalogue des plantes cultivées dans ce jardin, mais encore une synonymie assez complète des différents noms de chacune de ces plantes, ce qui peut le faire regarder comme une continuation du *Pinax* de Gaspard Bauhin. La préface de cet ouvrage contient des principes cer[illegible]s sur l'emploi des plantes; il est terminé par une introduction à la matière médicale, écrite d'une manière savante et très-précise.

Amman s'acquit encore plus de droits à la reconnaissance des botanistes, par la publication d'un second Traité, intitulé : *Character naturalis plantarum*, 1676. En prenant pour base les principes qui venaient d'être posés par Morison, il prouva qu'on ne devait établir la distinction des genres de plantes que sur les parties de la fructification, et il en fait l'application sur 1476 genres ou espèces, dont il donna la notice par ordre alphabétique. On doit donc compter Paul Amman, au nombre de ceux qui ont le plus contribué à fonder les bases de la science, telles qu'elles sont reconnues aujourd'hui. En 1700, Nebel donna une nouvelle édition de cet ouvrage, avec des additions considérables, tirées principalement des méthodes d'Herman et de Rivin, qui avaient paru depuis sa publication ; par-là, cette seconde édition devint bien plus utile que la première.

C. et A—N.

AMMAN (JEAN CONRAD), médecin, natif de Schaffhouse, exerça sa profession à Amsterdam, vers la fin du 17<sup>e</sup>. siècle, se fit une grande réputation par l'art de faire parler les sourds et muets, et fit connaître sa méthode dans deux écrits plusieurs fois réimprimés, et fort recherchés : I. *Surdus loquens*, Amsterdam, 1692, in-8°.; II. *Dissertatio de loquelâ*, 1700, in-8°. Cette dissertation d'Amman, traduite en français, par Beauvais de Préau, se trouve imprimée à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets*, par Deschamps, 1779, in-12. On lui doit aussi une bonne édition des OEuvres de Cœlius Aurelianus, qui parut à Amsterdam, en 1709, in-4°., avec les notes et remarques de Jansson d'Almeloveen.

C. et A—N.

AMMAN (JEAN), fils du précédent, médecin comme lui, et savant botaniste, naquit à Schaffhouse, en 1707. Attiré très-jeune à Pétersbourg, il y professa la médecine et la botanique ; reçu à l'académie des sciences de cette ville, il publia, dans les Mémoires de cette compagnie, les caractères de plusieurs nouveaux genres de plantes. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. Pour commencer à faire connaître les plantes que J.-G. Gmelin, et d'autres voyageurs avaient recueillies dans les différentes contrées de la Russie asiatique, il publia un ouvrage intitulé : *Stirpium rariorum in imperio Rutheno sponte provenientium, icones et descriptiones ab Joanne Ammano, M. Doct. acad. imper. scient. membro et botanices professore, regiæ societ. Londinensis sodalis*, Petropoli, 1739, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage ne renferme que trente-cinq plantes assez bien figurées; l'auteur en promettait la continuation, mais la mort l'enleva un an après, à la fleur de l'âge : ce fut une perte pour la science qu'il cultivait avec ardeur. Il mérite de partager, avec Paul Amman, l'honneur que Houston a rendu à ce nom, en établissant le genre *Ammannie*. Il comprend un petit nombre de plantes herbacées de la famille des *Salicaires*, qui n'habitent que les pays chauds.

D—P—s.

AMMAN (JOSSE), dessinateur et peintre, né à Zurich, en 1539, passa sa vie à Nuremberg, où il acquit le droit de bourgeoisie, et où il mourut en 1591. Son talent était d'une fécondité singulière; il excellait dans l'art de disposer et de grouper ses figures : on a de lui beaucoup de dessins sur bois, sur verre et à la plume ; il en composa un grand nombre sur Tite-Live, Tacite, Diogène Laërce, et autres classiques. Sa collection des *Portraits des rois de France*, depuis

Pharamond jusqu'à Henri III, avec une courte biographie de chacun d'eux, parut en 1576. Il a fait aussi des gravures pour l'histoire du *Nouveau Testament*, une collection de costumes de femmes : *Gynæceum, sive theatrum mulierum, in quo omnium Europæ gentium fœmineos habitus figuris expressos videre fas est*, Francfort, 1586, in-4°. ; *Panoplia omnium liberalium mechanicarum et sedentariarum artium genera continens*, etc., Francfort, 1564, collection de 115 pièces, où Amman s'est représenté en graveur ; et quelques productions du même genre. G—T.

AMMAN (Jean Jacques), chirurgien de Zurich, né en 1586, fit, en 1612, un voyage à Constantinople, en Syrie et en Égypte, dont il a écrit la relation. On y trouve des détails curieux ; il parle de l'usage du café, comme très-répandu en Orient. Cet ouvrage, qui porte le titre de *Voyage dans la terre promise*, a paru dans une collection de Voyages, en allemand, Zurich, 1678. K.

AMMANATI, *V.* Piccolomini.

AMMANATI (Barthelemi), architecte et sculpteur, né à Florence, l'an 1511, fut d'abord élève de Baccio Bandinelli, et ensuite de Sansovino à Venise; revenu dans sa patrie, il s'attacha particulièrement à l'étude des sculptures de Michel-Ange, qu'on voit à la chapelle de S. Laurent. Ses premiers ouvrages sont à Pise; il exécuta, pour Florence, une *Léda*, et, dans le même temps, pour Naples, trois figures grandes comme nature, qui décorent le tombeau de Sannazar, poëte napolitain. Ayant éprouvé quelques dégoûts, il retourna à Venise, où il fut chargé d'exécuter un *Neptune* colossal, qu'on voyait dans la place de S. Marc; il fit à Padoue une autre statue colossale d'*Hercule*, que l'on y voit encore, dans la cour du palais Montava ; elle a été gravée. Ammanati passa ensuite à Rome pour y étudier l'antique. Le pape Jules III l'employa aux travaux de sculpture du Capitole. Peu de temps après, Georges Vasari ayant été appelé à Rome, ils se réunirent pour ériger le tombeau du cardinal de Monti, à St.-Pierre *in montorio* : cet ouvrage augmenta la réputation de l'Ammanati, et, Vasari étant parti, il exécuta seul, dans la vigne du pape Jules, une belle fontaine. Rappelé à Florence, il entra au service du grand-duc Cosme, qui le nomma son ingénieur, et, en cette qualité, il rétablit les ponts de l'Arno, ruinés par l'inondation de 1557. Le plus beau de ces ponts, celui de la Trinité, a été entièrement reconstruit sur ses dessins. Il décora de figures en marbre et en bronze plusieurs fontaines, tant de Florence que des maisons de plaisance des grand-ducs ; l'une des plus belles de Pratolino, se nomme encore la *Fontaine de l'Ammanati ;* celle de *Neptune*, qui est à Florence, sur la place du Palais-Vieux, a été composée et exécutée par lui. Le projet en avait été mis au concours, et il l'emporta sur Jean de Bologne et sur Benvenuto Cellini, les plus célèbres sculpteurs de ce temps. Ammanati était aussi bon architecte qu'excellent sculpteur; à Rome, l'on construisit sur ses plans le palais Rucellai, qui a passé successivement dans la maison Gaëtani et dans celle des princes Ruspoli. La cour et la façade du collége romain ont aussi été élevées sur ses dessins. A Florence, il bâtit plusieurs monuments, termina le palais Pitti, commencé par Brunelleschi, et en décora la cour de trois ordres de colonnes à bossages, qui, depuis, ont été imitées par l'architecte de Brosses, au palais du Luxembourg, à Paris. Ammanati avait épousé

une femme célèbre, nommée *Laura Battiferri*, dont on a imprimé les poésies, en 1560, sous le titre d'*Opere Toscane;* il se livra lui-même à la littérature. Il a laissé un ouvrage considérable, intitulé *la Città*, ou *la Ville*, qui renferme les plans des différents édifices qui rendent une ville commode et magnifique : cet ouvrage important, que l'on croyait perdu, existe dans la collection de dessins de la galerie de Florence, et mériterait d'être publié. Ses ouvrages de sculpture ont un caractère grand, mais un peu maniéré, et ses bronzes sont exécutés avec finesse. Il était instruit, fort pieux et charitable. A la mort de sa femme, il consacra la plus grande partie de ses richesses à des œuvres pies. Il mourut quelque temps après, à l'âge de 78 ans, et fut enterré dans l'église de S. Giovannino des jésuites, qu'il avait construite et embellie à ses frais. C—N.

AMMIEN (MARCELLIN), historien romain du 4<sup></sup>e. siècle, était Grec de naissance, comme on peut s'en convaincre par plusieurs passages de son histoire. Une lettre que lui écrivait le sophiste Libanius, et qui est parvenue jusqu'à nous, prouve qu'il était né à Antioche. Dans sa jeunesse, il embrassa la carrière militaire, et fut enrôlé parmi les *protectores domestici*, troupe dans laquelle on n'admettait que les jeunes gens des familles distinguées. En 350, il accompagna en Orient Arsificus, général de cavalerie sous l'empereur Constance, et suivit, quelque temps après, le même officier dans les Gaules. Quelque modeste que soit le compte qu'il a rendu de ces différentes expéditions, il paraît qu'il s'y conduisit avec distinction; il accompagna aussi l'empereur Julien dans la guerre de Perse. Sous le règne de Valens, il résidait à Antioche, où il fut témoin des persécutions dirigées contre ses compatriotes, accusés de conspirer secrètement, par des pratiques et des cérémonies magiques, contre la vie et la majesté des empereurs romains. Ammien, qui déplore cette persécution dans son Histoire, dit que les condamnés et les fugitifs formaient le plus grand nombre des habitants d'Antioche. Il quitta, peu de temps après, le métier des armes, et vint s'établir à Rome, où il écrivit l'*Histoire de l'empire*, qu'il commença à l'époque où Tacite avait fini la sienne, et qu'il termina au règne de Valens. Libanius, dans la lettre dont nous avons parlé, nous apprend qu'Ammien Marcellin lut son Histoire en public, et qu'il reçut les applaudissements des Romains, dont il n'épargnait pas les mœurs déréglées. Il paraît, par plusieurs circonstances de son Histoire, qu'il vécut jusqu'en 390. Dans plusieurs passages, il loue la constance de quelques évêques et de plusieurs martyrs; il est d'accord avec S. Ambroise et S. Chrysostôme, dans la manière dont il raconte la vaine tentative de Julien pour rebâtir le temple de Salomon à Jérusalem ; quelques biographes en ont conclu qu'il était chrétien, ce qui nous semble peu vraisemblable. Il se moque, il est vrai, de la superstition de la plupart des Romains de son temps : « Un grand » nombre d'entr'eux, dit-il, n'oserait » ni prendre le bain, ni dîner, ni paraître en public, avant d'avoir consulté, selon les règles de l'astrologie, la position de Mercure, et l'aspect de la lune. Il est assez plaisant, ajoute-t-il, de découvrir cette » crédulité chez un sceptique impie, » qui ose nier ou révoquer en doute » l'existence d'un Dieu tout-puissant.» Cette phrase, qui nous montre que le siècle d'Ammien a quelque ressem-

blance avec le nôtre, ne prouve autre chose, si ce n'est que cet historien ne partageait point les idées superstitieuses de la plupart de ses contemporains. Dans le cours de son *Histoire*, s'il parle du christianisme avec modération, il parle toujours du paganisme avec respect; le tableau qu'il fait des premiers temps de la république, et les louanges qu'il donne à Julien, nous montrent assez qu'il regrettait les mœurs de l'ancienne Rome, et qu'il tenait au culte des premiers Romains. Au reste, ces doutes, élevés sur ses opinions, attestent son impartialité, et l'esprit de sagesse avec lequel il a raconté des événements dont plusieurs se sont passés sous ses yeux. Gibbon le caractérise très-bien, en disant qu'il est un guide habile et fidèle, qui composa l'histoire de son temps, sans se livrer aux préjugés ou aux passions qui affectent ordinairement un contemporain. M. de Sainte-Croix ne le juge pas moins favorablement, en disant que, pour l'ordinaire, il est véridique et impartial. Quoique son style soit un peu barbare, il est, en général, plein d'énergie; sa manière ressemble quelquefois à celle de Polybe; comme lui, il aime la vérité, et entend l'art de la guerre. Ammien a des morceaux dignes de Tacite; celui de l'état de Rome, au milieu du 4ᵉ. siècle, est de ce nombre, et mérite d'être cité. C'est le dernier des écrivains latins qui aient écrit l'histoire avec une certaine étendue, et avec tous les détails nécessaires. Un savant moderne rend justice au mérite d'Ammien Marcellin comme historien; mais il l'accuse d'avoir commis de nombreuses erreurs en géographie; ce reproche est très-grave, et le nom du critique (d'Anville) est d'un très-grand poids; on doit croire cependant que les erreurs qu'on reproche à Ammien ne se rencontrent pas dans le récit des expéditions où il s'est trouvé. *L'Histoire d'Ammien Marcellin* était divisée en 31 livres, et, selon d'autres, en 32. Les 13 premiers sont perdus; onze livres seulement furent publiés à Rome, par Sabinus, en 1474; à Bologne, par Castellus, en 1517, et à Bâle, par Fiobénius, en 1518. Accurse en donna, à Augsbourg, 1533, une nouvelle édition, dans laquelle il se vante d'avoir corrigé plus de 500 fautes. On y trouve les 5 derniers livres, qui jusque-là n'avaient point été imprimés. La même année, Gélénius publia, à Bâle, une édition avec les mêmes additions, excepté le dernier livre et la dernière page de l'avant-dernier. Depuis cette époque, l'ouvrage d'Ammien Marcellin a eu plusieurs éditions, qui ont été effacées par celles de Valois, Paris, 1681. Cette édition contient, outre les notes de Lindenbrog, tirées de son édition de 1609, plusieurs notes nouvelles de l'éditeur, et une *Vie de l'Historien*, en latin, par Chifflet, professeur de droit à Dôle. Gronovius réimprima, en 1693, cette édition à Leyde, in-4°. et in-fol., et y ajouta quelques notes. Elle a aussi été réimprimée par les soins de M. Wagner, Leipzig, 1809, 3 vol. in-8°. Ammien Marcellin n'a pas échappé à la plume, si malheureusement féconde, de l'abbé de Marolles, dont la traduction parut en 1673, 7 vol. in-12. M. Moulines en a publié, à Berlin, en 1778, une nouvelle version en français, qui est beaucoup meilleure; mais qui ne doit pas décourager les nouveaux traducteurs. (*V.* SPARTIEN). M—D.

AMMIRATO (SCIPION), né le 27 sept. 1531, à Lecce, dans le royaume de Naples, fut destiné, par son père, à l'étude des lois. Envoyé deux fois à Naples pour suivre cette carrière, il en fut écarté par son goût pour les belles-

lettres. Il crut que ce goût s'accorderait mieux avec l'état ecclésiastique, où il entra en 1551. Ayant obtenu un canonicat, il se rendit à Venise, où il se lia avec plusieurs hommes célèbres; mais il en sortit peu de temps après, pour éviter les effets de la jalousie d'un mari puissant; il crut trouver la fortune et plus de tranquillité à Rome, sous le pontificat de Paul IV; mais s'étant attaché à Brianna Caraffa, nièce du pape, et ayant voulu servir en même temps Caterina Carraffa, sœur de ce pontife, qui était brouillée avec sa nièce, Brianna saisit le premier sujet de mécontentement, et fit dire si positivement à Scipion qu'il était bien heureux qu'elle ne le fit pas assassiner, qu'il jugea plus prudent de quitter Rome. Après quelques incertitudes, il retourna à Naples pour y reprendre l'étude des lois; il y arrivait à peine, qu'un ecclésiastique, qui devint ensuite évêque de Calvi, lui ayant dit quelque injure, Ammirato s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet; la foule s'assembla autour d'eux, et il reçut, entre les deux épaules, un coup de couteau ou de stylet. Guéri de cette blessure, il fut rappelé dans sa patrie, par son père qui voulait le marier. Il se rendait à Lecce, lorsqu'il rencontra un homme qui se disait habile en chiromancie, et qui, ayant examiné sa main, lui prédit que ce mariage ne se conclurait pas. Le mariage manqua en effet, et l'on remarqua alors la prédiction, qu'on aurait oubliée, si le contraire était arrivé. Quelques années se passèrent encore en déplacements et en projets inutiles. Étant à Rome, en 1563, Ammirato fut rappelé à Naples pour écrire l'Histoire de ce royaume. Il y retourna encore une fois; mais, mécontent des arrangements qu'on avait faits, et des dispositions où il trouva ceux qui gouvernaient la ville, il reprit le chemin de Rome, où il fit quelque séjour, et se fit beaucoup d'amis; mais sans trouver un protecteur qui se chargeât de sa fortune. Enfin il se rendit à Florence, dans le dessein de s'attacher à la maison de Médicis. Il y réussit, et le grand-duc Cosme Ier. le chargea, en 1570, d'écrire l'Histoire de Florence. Le cardinal Ferdinand de Médicis le logea dans son palais à la ville et à la campagne, et lui fit avoir un bon canonicat. C'est dans cette position heureuse, mais non tout-à-fait indépendante, qu'il écrivit son Histoire, et qu'il passa le reste de sa vie. Il mourut à Florence le 30 janv. 1601, âgé de 69 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages: I. *Della famiglie nobili napolitane, parte prima*, Florence, 1580, *parte seconda*, 1651, in-fol. La première partie est plus rare et beaucoup plus estimée que la seconde, qui n'a été imprimée que long-temps après la mort de l'auteur; II. *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Florence, Giunti, 1594, in-4°.; ibid., 1598, et plusieurs fois ailleurs. Ce furent sans doute les *Discours de Machiavel sur Tite-Live* qui donnèrent à l'Ammirato l'idée d'en faire sur Tacite; mais ceux-ci n'ont, ni l'énergique liberté de leur modèle, ni sa profondeur; nous avons une Traduction française de ces Discours, Lyon, 1619, in-4°.; III. *Orazioni a diversi principi, intorno a' preparamenti contro la potenza del Turco*, Florence, Giunti, 1598, in-4°., contenant sept Discours ou Harangues, adressées à Sixte V, à Clément VIII, à Philippe II, roi d'Espagne, etc.; IV. *Istorie fiorentine*, le meilleur ouvrage de l'auteur, et l'une des meilleures histoires de Florence. Il ne faut pourtant pas oublier la position où il était en l'écrivant, et l'influence qu'elle a dû avoir sur tout ce qui regarde la famille Médicis. La première partie parut à Florence,

chez les Juntes, en 1600, in-fol.; elle comprend vingt livres, et s'étend jusqu'en 1434. La seconde partie ne fut publiée que 40 ans après sa mort, par Ammirato le jeune, Florence, 1641, in-fol.; elle contient quinze autres livres, et va jusqu'en 1574. Le même éditeur fit ensuite réimprimer la première partie seulement, Florence 1647, 2 vol. in-fol., avec des additions, marquées dans le texte par des guillemets. Ce sont les exemplaires, composés de ces deux volumes, réimprimés en 1647, et de la seconde partie imprimée en 1641, qui sont les plus recherchés, et composent la meilleure édition des *Storie fiorentine*; V. *Delle famiglie nobili fiorentine*, Florence, 1615, in-fol.; VI. *I Vescovi di Fiesole, di Volterra e d'Arezzo*, Florence, 1637, in-4°.; VII. *Opuscoli*, Florence, 3 vol. in-4°., 1640-1642. Ce sont des Mélanges, des Discours, parmi lesquels on retrouve les sept qui avaient été imprimés en 1598; des Lettres, des Dialogues, des parallèles, des portraits, des morceaux de philosophie morale, des poésies diverses, etc. Ammirato fut le premier éditeur des poésies de *Berardino Rota*, célèbre poète napolitain; il les accompagna de notes, et donna à leur publication des soins qui n'ont pas peu servi à leur succès. On lui dut l'impression de plusieurs autres bons ouvrages en prose et en vers. Il laissa lui-même plusieurs écrits qui n'ont point été publiés, entre autres l'*Histoire de sa vie*, que l'on dit conservée en manuscrit, à Florence, dans la bibliothèque de l'hôpital de Ste.-Marie-Nouvelle. Ammirato fit, en mourant, son légataire universel, le fils d'un maçon de Montajone, nommé *del Bianco*, qui avait été son secrétaire, et il mit à ce bienfait la condition de porter son nom. Del Bianco remplit fidèlement cette condition, et ne s'appela plus que *Scipion* Ammirato-le-jeune. Il fut ensuite attaché au prince Laurent de Médicis, et eut quelques autres emplois, où il se fit estimer. Il n'a laissé aucun ouvrage de sa façon; mais il a publié plusieurs de ceux de son père adoptif, et y a fait de bonnes et utiles additions. Il mourut à Florence, en 1646. G—É.

AMMONIO (André), de Lucques, poète latin, intime ami d'Erasme, qui l'a beaucoup loué dans ses lettres. Né en 1477, il se livra de bonne heure, et avec succès, à l'étude des belles-lettres, de la langue grecque et de la poésie latine; il vécut quelque temps à Rome, et passa ensuite en Angleterre, où il eut pour protecteur et pour ami le célèbre Thomas Morus. Après quelques années de gêne et de mécontentement, il devint, vers 1513, secrétaire du roi Henri VIII, pour les lettres latines. Il suivit ce prince, en cette qualité, dans sa campagne contre la France, fut témoin de notre défaite à Guinegate, et de la prise de Tournay et de Therouenne. Il célébra ces victoires dans un poëme latin, qu'il intitula *Panegyricus*, dont Erasme fait un grand éloge. Léon X le nomma, peu de temps après, son nonce auprès du même Henri VIII, charge qu'il exerça le reste de sa vie, sans quitter celle de secrétaire du roi. Il mourut à Londres, en 1517. On cite de lui des poésies latines, dont il n'existe ni éditions, ni manuscrits. Une de ses Eglogues seulement se trouve imprimée dans le recueil intitulé: *Bucolicorum auctores*, Bâle, 1546, in-8°. Dans les Lettres d'Erasme, on en a inséré dix ou onze d'Ammonio, qui suffisent pour donner une bonne idée de son esprit et de son style. G—É.

AMMONIUS SACCAS, ainsi nommé parce qu'il fut, dit-on porte-sac

dans sa jeunesse, était natif d'Alexandrie, et vivait vers la fin du 2e. siècle. Ses parents étaient pauvres et chrétiens; ils l'élevèrent dans leur religion. Dégoûté de l'état pénible qu'il exerçait, il le quitta pour se livrer à l'étude de la philosophie, dans laquelle on croit qu'il eut pour maître Pantænus. Au bout de quelques années, il ouvrit une école, et se fit un grand nombre de disciples, dont les plus célèbres furent Hérennius, Origène, Plotin. On regarde ordinairement cette école comme la première de la philosophie éclectique. Cette opinion, néanmoins, a besoin d'être rectifiée. L'éclectisme est la doctrine de ceux qui, sans embrasser aucun système particulier, prennent, dans chacun, ce qui leur paraît le plus conforme à la vérité, et, de ces diverses parties, coordonnent un nouveau tout. C'était ainsi qu'avait procédé Potamon. Mais il est impossible de donner le nom d'éclectisme à la philosophie d'Ammonius, assemblage monstrueux et bizarre des opinions les plus contradictoires. En effet, non content d'avoir amalgamé sans ordre les systêmes fondamentaux des diverses sectes grecques, l'épicurisme excepté, il tomba dans la même confusion, relativement aux principes religieux; de sorte que le chaos de sa doctrine embrassait également les opinions philosophiques, et les dogmes sacrés. On doit donc plutôt le regarder comme le fondateur des théosophes ou illuminés. Ammonius n'écrivit jamais rien. Il ne confiait ses principes qu'à un petit nombre de disciples, et sous le voile du mystère. Cependant, quelques historiens le font auteur d'une *Concorde évangélique*, qui se trouve dans le 7e. tome de la *Bibliothèque des Pères*, et que d'autres attribuent, avec plus de fondement, à un évêque Ammonius. D. L.

AMMONIUS, philosophe éclectique, fils d'Hermias et d'Ædesia, vivait vers le milieu du 5e. siècle. Il était natif d'Alexandrie; mais, après la mort de son père, Ædesia le conduisit à Athènes, avec son frère Héliodore, et les confia tous deux aux soins de Proclus. Sous cet habile maître, Ammonius obtint des succès honorables; il eut même, à son tour, des disciples distingués, tels que Simplicius, Damascius, J. Philoponus. Il nous reste, d'Ammonius, divers commentaires sur les *OEuvres d'Aristote* et de *Porphyre*; savoir: I. *In libr. Peri-Hermeneias*, Venet., Ald., 1503, in-fol.; II. *In lib. Aristot. de interpretatione*; III. *In ejusdem prædicamenta*; IV. *In quinque voces Porphyri*. Les 3 Traités réunis, Venet., Ald., 1546, in-8o. Un extrait du 2e. commentaire, dans lequel Ammonius traite du libre arbitre et de la Providence, se trouve, grec-latin, dans l'édition faite à Londres, du Traité *De fato* d'Alexandre d'Aphrodisée; et, en latin seulement, dans le recueil de Grotius, intitulé: *Philosophorum sententiæ de fato*. On attribue encore à Ammonius la *Vie d'Aristote* qui orne plusieurs éditions des œuvres de ce philosophe. — Un autre AMMONIUS, philosophe péripatéticien, fut un des maîtres de Plutarque: il était également natif d'Alexandrie, mais il quitta cette ville pour aller s'établir à Athènes, où il termina ses jours. Il essaya de concilier entre elles la doctrine d'Aristote et celle de Platon, ce qui doit le faire regarder comme un des fauteurs de l'éclectisme. Plutarque avait écrit sa Vie, qui est perdue. Au reste, on compte, dans l'antiquité, plusieurs Ammonius, souvent confondus, et dont l'histoire est enveloppée d'une grande obscurité. Longin parle d'un péripatéticien de ce nom, différent

du précédent, et que Philostrate regardait comme l'homme le plus savant de son siècle. D. L.

AMMONIUS, grammairien grec, est sans doute le même que celui qui, étant à Alexandrie, prêtre d'un singe, fut obligé de prendre la fuite vers l'an 389 de notre ère, lorsque Théophile, patriarche de cette ville, eut porté les chrétiens à détruire les temples des païens. Il nous reste de lui un Traité *De adfinium verborum differentiâ*, qui a été imprimé un grand nombre de fois, à la suite de différents Dictionnaires grecs. La meilleure édition est celle que Valckenaer en a donnée, avec des notes très-savantes, Lugd., Bat., 1739, in-4°. M. Ammon, savant professeur de Gottingue, l'a fait réimprimer, avec des notes choisies de Valckenaer, et les siennes propres, Erlangæ, 1787, in-8°. C—R.

AMNON, fils aîné de David et d'Achinoam, devint tellement épris de sa sœur Thamar, qu'il lui fit violence; mais il n'eût pas plus tôt commis cette action détestable, que, sa passion se changeant en haine, il chassa honteusement Thamar. David, qui aimait Amnon, laissa son crime impuni; mais Absalon, irrité de l'insulte qu'Amnon avait faite à sa sœur, résolut de s'en venger. Il invita ses frères à un festin, et, à peine Amnon se fut-il abandonné aux plaisirs de la table, qu'il le fit tuer, l'an 1030 avant J.-C. T—D.

AMOLON, disciple, diacre et successeur d'Agobard dans l'archevêché de Lyon, en 840, gouverna cette église avec beaucoup de zèle et de sagesse, jusqu'à sa mort, en 852 : il avait joui d'une grande considération auprès du roi Charles-le-Chauve, et du pape Léon IV. Le petit nombre d'écrits qui nous restent de ce prélat, donnent une idée avantageuse de son esprit et de son savoir. Le principal est une lettre curieuse à Théobalde, évêque de Langres, sur de prétendues reliques apportées de Rome, par des moines vagabonds, et sur des convulsions que des femmes éprouvaient auprès de ces reliques, et qu'on voulait faire passer pour des miracles. « Les miracles, dit Amolon, rendent souvent la » santé aux malades, mais ils ne l'ôtent » jamais, non plus que l'usage de la rai» son, à ceux qui y ont foi. ». Sa lettre à Gottescalk, où il réfute les erreurs attribuées à ce moine infortuné, est écrite avec beaucoup de modération. Rien n'eût été plus propre à le tirer de ses erreurs, s'il eût été coupable, que le ton de charité et l'adresse qu'emploie le respectable prélat. On a encore de lui des opuscules sur la grâce et la prédestination, où les matières sont traitées suivant les principes de S. Augustin. Tous ces écrits ont été insérés dans l'édition d'Agobard que Baluze donna en 1666, d'où ils sont passés dans la *Bibliothèque des Pères*. On attribue à Amolon un petit *Traité contre les Juifs*, rempli d'érudition, que le père Chifflet publia, en 1656, à Dijon, sous le nom de *Raban Maur*. T—D.

AMONTONS (Guillaume) naquit à Paris, le 31 août 1663. Étant fort jeune, il éprouva une maladie considérable, qui le rendit presque entièrement sourd. Cet accident l'ayant forcé de chercher toutes ses ressources en lui-même, il s'adonna aux mécaniques, pour la construction desquelles il avait beaucoup de dispositions naturelles; et, ce goût étant devenu une passion, il aurait volontiers regardé sa surdité comme un avantage, qui lui assurait une plus grande tranquillité. Il apprit le dessin, l'architecture, et fut employé à divers ouvrages publics; mais bientôt les nouveaux instruments dont la physique venait de

s'enrichir, le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre, attirèrent toute son attention. Il travailla beaucoup à les perfectionner, et rassembla ses recherches sur cet objet, dans un ouvrage intitulé : *Remarques et expériences physiques sur la construction d'une nouvelle clepsydre, sur les baromètres, thermomètres et hygromètres*, Paris, 1695. Quatre ans après la publication de cet ouvrage, il fut reçu de l'Académie des sciences, s'occupa des frottements, et de plusieurs autres objets de mécanique et de physique, comme on peut le voir dans l'Histoire de cette compagnie. Après avoir joui constamment d'une santé parfaite, qu'il devait à sa modération autant qu'à la nature, il fut tout à coup attaqué d'une maladie aigüe, qui l'emporta en peu de jours, et il mourut le 11 octobre 1705, à l'âge de 42 ans. Amontons est le véritable inventeur de l'art télégraphique, tel que nous l'employons aujourd'hui; il en fit deux fois l'expérience publique devant des membres de la famille royale. « Le secret, dit Fontenelle, consistait » à disposer, dans plusieurs postes » consécutifs, des gens qui, par » des lunettes de longue vue, ayant » aperçu certains signaux du poste » précédent, les transmissent au suivant, et toujours ainsi de suite. Ces » différents signaux étaient autant de » lettres d'un alphabet, dont on n'avait » le chiffre qu'à Paris et à Rome. La » plus grande portée des lunettes réglait la distance des postes, dont le » nombre devait être le moindre qu'il » fût possible; et, comme le second » poste faisait des signaux au troisième, à mesure qu'il les voyait faire » au premier, la nouvelle se trouvait » portée de Paris à Rome, presque » en aussi peu de temps qu'il en fallait » pour faire les signaux à Paris. » L'invention des télégraphes ne pouvait pas être plus clairement décrite, ni son utilité, mieux exprimée. On pourrait s'étonner qu'il ait fallu cinquante ans pour en sentir le mérite, et pour la mettre à exécution; mais la vérité ne marche pas plus vite. La découverte d'Amontons a eu le sort qu'il éprouva lui-même pendant sa vie : « Il avait, dit Fontenelle, une entière » incapacité de se faire valoir, autrement que par ses ouvrages, ni de » faire sa cour, autrement que par son » mérite; et, par conséquent, une incapacité presque entière de faire fortune. » B—T.

AMORT (Eusèbe), doyen du couvent de Pollingen, en Bavière, né le 15 novembre 1692, près de Tœlz, entra à Pollingen, dans l'ordre des chanoines réguliers, et, après avoir été professeur de théologie dans son couvent, suivit à Rome le cardinal Lercari; revenu à Pollingen, en 1735, il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Munich : il employa dès-lors tout son temps et tout son savoir à combattre les préjugés et les superstitions qui régnaient dans sa patrie, et à défendre l'autorité du pape. Il mourut le 5 février 1775. Ses écrits sont fort nombreux, et roulent sur un grand nombre de matières diverses. Les principaux sont : I. *Philosophia Pollingena*, Augsb., 1730, in-fol.; II. une *Histoire théologique des Indulgences*, in-fol.; III. une *Dissertation sur l'auteur de l'Imitation de J.-C.* : il croit que c'est Thomas à Kempis, etc. G—T.

AMOS, le troisième des petits prophètes dans les Bibles ordinaires, et le second dans les Septante, place qu'il paraît plus convenable de lui assigner, parce qu'ayant exercé sa mission sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam II, roi d'Is-

raël, il doit être mis avant Joël, qui occupe le second rang, quoiqu'il n'ait paru qu'après le dernier de ces princes. Amos n'appartenait point à ces troupes d'hommes inspirés qui se rendirent célèbres sous la conduite d'Élie et d'Élisée; son état ne semblait pas même le destiner à cet auguste ministère; il gardait les troupeaux, et cultivait des sycomores dans les champs de Thécué, lorsqu'il reçut sa mission, environ l'an 780 avant J.-C. Il prophétisa à Béthel, où était le siége principal de l'idolâtrie, annonçant à Jéroboam la ruine de sa maison et la captivité de tout Israël, s'il persistait dans le culte des faux Dieux. Amasias, prêtre des idoles, s'apercevant de l'impression que les discours du prophète faisaient sur le peuple, et craignant pour la sûreté de son temple, l'accusa, devant le roi d'Israël, de soulever ses sujets contre lui : cette dénonciation força Amos de sortir de Béthel, après avoir prédit à Amasias que sa femme se prostituerait au milieu de Samarie; que ses fils et ses filles périraient par le glaive ennemi, et qu'il mourrait lui-même dans une terre profane, loin du tombeau de ses pères : voilà tout ce qu'on sait de la vie de ce prophète. Les Grecs célèbrent sa fête le 25 juin, et les Latins, le 31 mars. Sa *Prophétie* contient neuf chapitres. Son style se ressent de l'état dans lequel il était né, et c'est ce qu'on reconnaît aisément à une certaine rudesse, et surtout aux comparaisons prises dans la vie champêtre; on y trouve néanmoins quelquefois des expressions vives et figurées, qui ne manquent point de grâce. On peut s'en convaincre par la peinture qu'il fait, au 6e. chapitre, du luxe et de la volupté qui régnaient à Samarie.

T—D.

AMOUR (Guillaume de St.-), fameux docteur de Sorbonne, et chanoine de Beauvais, naquit, au commencement du 13e. siècle, dans le bourg de St.-Amour en Franche-Comté. Le zèle, souvent exagéré, qu'il déploya, en toute occasion, contre les religieux mendiants, nouvellement institués, soit comme prédicateur, soit comme professeur de théologie, le fit choisir par l'université de Paris pour défendre ses intérêts contre les dominicains et les franciscains, auxquels elle disputait le droit d'ouvrir des chaires publiques de théologie et de philosophie. Ces religieux, outrés de l'animosité qu'il mettait à les décrier, l'accusèrent d'avoir débité en chaire, dans ses leçons et dans des libelles, des choses peu honorables pour le pape Alexandre IV, et des propositions erronées contre l'esprit de mendicité dont ils faisaient profession; mais il s'en justifia pleinement, et dans ses sermons, et dans ses défenses, présentées à Renaud de Corbeil, évêque de Paris, à qui S. Louis avait renvoyé la connaissance de cette affaire. Les plaintes se renouvelèrent plus fort que jamais, en 1256, lorsqu'il publia son fameux livre des *Périls des derniers temps*, où, à travers beaucoup d'invectives contre ses adversaires, on trouve d'excellentes choses sur la subordination aux pasteurs, dont les nouveaux frères cherchaient partout à secouer le joug, à la faveur des bulles qu'ils obtenaient de Rome. L'université le mit alors à la tête d'une députation de sept de ses membres, chargés d'aller défendre à Agnani, où résidait le pape, le livre des *Périls*, et demander la condamnation de l'*Evangile éternel*, attribué à un religieux mineur, qui y avait compilé les rêveries de l'abbé Joachim; mais les religieux avaient pré-

venu la députation, par l'envoi de leurs plus célèbres docteurs, Thomas d'Aquin, Albert-le-Grand, Bonaventure, et autres. Ils avaient obtenu la bulle *Urbi et orbi*, qui condamnait le livre des *Périls*, avec les qualifications les plus odieuses. Les collègues de St.-Amour se laissèrent gagner et s'y soumirent; lui seul resta ferme, et il se défendit avec tant de force, qu'il fut renvoyé absous; mais, à peine fut-il reparti, que le pape lui fit signifier la défense d'enseigner, de prêcher, et de rentrer en France. Alors, il se retira dans son lieu natal, d'où il n'eut la liberté de revenir à Paris que sous le pontificat de Clément IV. C'est dans cette ville qu'il mourut, en 1272. St.-Amour était savant, régulier dans sa conduite, mais d'une imagination exaltée, qui lui faisait souvent dépasser les bornes de la modération dans les choses qui contrariaient ses idées. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1632, 1 vol. in-4°.; ils ont tous pour objet de réfuter les prétentions des religieux mendiants, et renferment beaucoup de déclamations. T—D.

AMOUR (Louis-Gorin de St.-), docteur de Sorbonne, fils d'un cocher du roi, et filleul de Louis XIII, naquit à Paris, en 1619, fit des études brillantes dans l'université de cette ville, dont il devint recteur, et dont il défendit vigoureusement les droits contre les entreprises des jésuites. Docteur de Sorbonne en 1644, il se signala six ans après dans la querelle du jansénisme. La chaleur avec laquelle il s'éleva, dans les assemblées de la faculté de théologie, contre la condamnation des cinq fameuses propositions attribuées au livre de Jansénius, lui mérita la confiance des évêques opposés à cette condamnation; ils le chargèrent, pendant qu'il était à Rome, à l'occasion du jubilé, d'obtenir d'Innocent X que, dans le jugement qui interviendrait, il distinguât, d'une manière claire et précise, le sens dans lequel les propositions seraient condamnées, de celui dans lequel elles pourraient être soutenues; mais tous les efforts de St.-Amour échouèrent contre le crédit de ses adversaires les jésuites. N'ayant pu gagner sa cause, il revint en France soutenir celle de M. Arnauld, refusa de souscrire à la condamnation de ce docteur, et fut, pour cette raison, exclu des assemblées de Sorbonne. Il mourut, dans un âge avancé, le 14 nov. 1687, à St.-Denis. On a de lui, outre plusieurs écrits sur les affaires de l'Église, un *Journal* de ce qui s'était passé à Rome, touchant les *cinq propositions*, depuis 1646, jusqu'en 1653, imprimé, en 1662, in-fol., estimé, malgré la partialité qu'on doit s'attendre à y trouver. L'auteur n'y parle que de ce qui s'est passé sous ses yeux, et où il a eu souvent la principale part. Les faits importants y sont appuyés par des pièces authentiques, qui rendent l'ouvrage aussi curieux qu'intéressant. Un arrêt du conseil d'état, de 1684, sollicité par le parti opposé, et rendu sur les mémoires de plusieurs prélats et docteurs, qui y avaient trouvé les cinq propositions de Jansénius, le condamna à être brûlé par la main du bourreau. N—L.

AMPHILOQUE (S.), évêque d'Icone, issu d'une famille noble de Cappadoce, exerça, dans sa jeunesse, la profession de rhéteur, puis celle d'avocat, et s'acquit beaucoup de réputation dans l'une et l'autre. Il se retira ensuite dans la solitude, par le conseil de S. Grégoire de Nazianze, pour s'y consacrer entièrement à Dieu. Amphiloque se trouvant à

Icone, au moment où cette ville était privée de son pasteur, le clergé et le peuple se réunirent, d'une voix unanime, pour le porter sur ce siége. On croit que S. Grégoire de Nazianze ne fut pas étranger à cet événement, qui est de l'an 374. Le zèle et les talents du nouveau prélat brillèrent dans le gouvernement de son diocèse, dans l'éclat avec lequel il parut à plusieurs conciles. Il en tint un, à Icone, contre les macédoniens, en 376. Il se trouva, en 381, au concile général de Constantinople, et présida à celui de Side, en Pamphilie, où furent condamnés les messaliens, dont l'hérésie naissante commençait à infecter son troupeau. L'empereur Théodose lui ayant refusé une loi pour défendre aux ariens de tenir leurs assemblées, il affecta, dans une circonstance, de ne point rendre au jeune Arcadius, nouvellement créé Auguste, les honneurs d'usage. Théodose lui en témoigna sa surprise et son mécontentement : « Eh quoi ! seigneur, lui dit » Amphiloque, vous ne voulez pas » qu'on manque de respect à votre » fils, et vous souffrez ceux qui blas» phèment contre le fils de Dieu ! » Cette prompte répartie produisit son effet ; car l'empereur rendit aussitôt une loi pour défendre les assemblées publiques de tous les hérétiques. On ignore l'époque précise de la mort de cet évêque. On sait seulement qu'il vivait encore en 394, et qu'il mourut dans un âge très-avancé. L'Eglise célèbre sa fête le 23 novembre. Il avait composé beaucoup d'ouvrages contre les hérésies de son temps, et spécialement contre les messaliens. Il ne nous en reste que des fragments assez longs dans les *Conciles* d'Ephèse et de Chalcédoine, et dans les auteurs ecclésiastiques de cette époque. Cotelier a publié sa lettre aux évêques macédoniens. Le P. Combesis a fait imprimer, en 1644, in-fol., grec et latin, les ouvrages qui portent son nom, mais dont la plupart lui sont faussement attribués : ils ont passé de là dans la *Bibliothèque des Pères*.

T—D.

AMPHINOMUS. *V.* Anapius.

AMPSINGIUS, ou AMPSING (Jean-Assuérus), né dans la province d'Over-Yssel, fut d'abord ministre de la ville de Harlem, se fit ensuite recevoir médecin, exerça son art successivement, en Suède, dans la basse Saxe, fut nommé professeur à la faculté de Rostock, et mourut, médecin du duc de Mecklembourg, à Rostock, en 1642, à l'âge de 85 ans. On a de lui : I. *Dissertatio iatromathematica*, dans laquelle il relève l'excellence de la médecine et de l'astronomie sur toutes les autres sciences, et veut les unir d'une manière indissoluble, Rostochii, 1602, 1618, in-4°. ; 1629, in-8°. ; II. *De theriacâ oratio*, ibid., 1618, in-4°. ; 1619, in-8°. ; III. *De morborum differentiis liber*, ibid., 1619, in-4°. ; 1623, in-8°., avec le Traité précédent ; IV. *Hectas affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium*, Wittebergiæ, 1623, in-8°. ; Rostochii, 1623, id.

C. et A—N.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé par l'armée qu'il commandait au siége de Gebbéthon, après la mort d'Ela, assassiné par Zambri. Il investit l'assassin usurpateur dans Thersa, et le força de se brûler, avec sa famille, dans le palais du roi. Thebni lui disputa encore la couronne pendant quatre ans ; mais enfin il se trouva maître de tout Israël par la mort de son concurrent. L'Écriture loue la valeur de ce prince : mais elle lui reproche d'avoir porté l'impiété plus loin que ses prédécesseurs, en quoi il

fut surpassé par Achab, son fils et son successeur. Amri mourut vers l'an 918 avant J.-C., après avoir fait bâtir Samarie, pour en faire la capitale de son royaume. T—D.

AMRIAL-CAIS, le plus célèbre des anciens poëtes arabes, est auteur d'une des sept *moallacah*, poëmes composés avant Mahomet, et qui avaient été suspendus à la caabah, ou temple de la Mekke, d'où leur est venu le nom de *moallacah* (suspendus). Amriâl-Caïs était d'une famille distinguée; son goût pour la poésie ayant déplu à son père, qui régnait sur la tribu des Benoû-Asad, il fut chassé de sa maison, et mena une vie errante parmi les Arabes vagabonds et brigands, jusqu'à la mort de son père, qui fut tué par ses sujets, indignés de sa barbarie. Amriâl-Caïs, alors obligé, selon l'ancienne coutume des Arabes, de venger, par le sang, le sang de son père, vint fondre, avec une troupe d'Arabes errants, sur ses sujets; mais ceux-ci s'étaient sauvés, et une tribu voisine devint l'objet de la vengeance d'Amriâl-Caïs. Ses compagnons, irrités de cette méprise, l'abandonnèrent, et il se réfugia auprès d'un prince du Yémen, qui lui promit, mais en vain, de lui faciliter les moyens de se venger. Lassé des retards que ce prince apportait à l'exécution de sa promesse, il alla trouver l'empereur grec, dont il implora le secours. Malheureusement, un Arabe de la tribu des Benou-Asad se trouvait à la cour de ce prince; il parvint à l'indisposer contre Amriâl-Caïs, et enfin à perdre ce dernier. L'empereur avait promis des troupes à Amriâl-Caïs. Il les lui donna en effet: mais, pendant sa marche, il lui envoya une chemise empoisonnée. A peine Amriâl-Caïs s'en fut-il revêtu, qu'il sentit de vives douleurs, et il expira peu après. Il fut inhumé près d'Ancyre. Amriâl-Caïs était contemporain de Mahomet, et avait même fait des vers satiriques contre lui. La *Moallacah*, dont Lette a publié, à Leyde, en 1748, le texte arabe, et W. Jones, la traduction anglaise, à Londres, en 1782, ne tient à aucun fait historique; c'est une suite de tableaux, où s'égaie l'imagination de l'auteur. Les plaisirs que lui a causés la présence des belles, les charmes de ses maîtresses, la description de son agile coursier, et la peinture d'un orage qui fond sur la terre, et dérobe à la vue les sommets des montagnes, tels sont les sujets traités dans ce poëme, dont les riches détails, les comparaisons variées, et les figures hardies, semblent avoir servi de modèle à la plupart des poëtes arabes des siècles suivants. J—N.

AMROU-BEN-LEITS, deuxième prince de la dynastie des Soffarides, succéda à Yaçoub, son frère, l'an 265 de l'hég. (879 de J.-C.). Maître d'un trône où l'avait porté la faveur des troupes, il voulut s'y affermir en méritant les bonnes grâces du khalyfe alors régnant, et à qui son frère avait juré une guerre perpétuelle. Une splendide ambassade porta son hommage au pied du trône, avec des présents considérables, et le khalyfe lui envoya à son tour un riche khilah (habillement), avec le diplôme de gouverneur du Khoraçân, d'Ispahân, etc. Le khalyfe et son lieutenant vécurent ainsi en bonne intelligence pendant quelques années, qu'Amroû employa à étouffer les troubles élevés dans son gouvernement; mais, en 884 de l'hég., soit qu'il négligeât d'envoyer des présents à Baghdâd, soit qu'il eût mécontenté, par son avarice, les habitants du Khoraçân, le khâlyfe ordonna que son

nom fût rayé de la prière, et qu'on le chargeât de malédictions; ce qui fut le signal d'une guerre funeste. Complètement battu par les troupes de Baghdâd, Amroù se réfugia dans le Kermân, et passa, de cette province, dans le Khoraçân, où Refyi s'était rendu indépendant. Amroù le vainquit, le fit prisonnier, ainsi que Mohammed, et les envoya au khalyfe, avec qui ce service le réconcilia. Pendant ce temps, Ismaël-le-Samanide s'était révolté contre Amroù, à l'instigation du khâlyfe; celui-ci, s'étant mis à la tête de ses troupes, marcha contre le rebelle; mais, trop sûr de vaincre, il négligea de choisir un campement avantageux. L'armée d'Ismaël, au contraire, qui avait passé le Djyhoùn, était disposée de telle façon, qu'elle cernait celle d'Amroù. Ce désavantage de position jeta l'effroi dans le camp Soffaride, où avait déjà retenti le bruit des exploits d'Ismaël. Les généraux vinrent trouver Amroù, et le forcèrent à se retirer dans une forêt voisine. Ce prince céda aux circonstances; mais sa marche fut plutôt une déroute qu'une retraite. Entraîné lui-même par les fuyards, son cheval le jeta dans un buisson, et un parti ennemi le fit prisonnier. D'autres historiens disent qu'Amroù fut emporté par son cheval au milieu des rangs ennemis; quoi qu'il en soit, Ismaël obtint une victoire complète, et devint maître d'un vaste empire; Amroù fut conduit dans une tente pour y attendre son sort. Le changement inattendu de sa fortune ne lui fit rien perdre de sa gaîté, et, comme on lui apprêtait quelque nourriture, un chien mit la tête dans la marmite: s'étant brûlé, il la retira avec tant de vivacité, qu'il emporta à son col, et le repas du prince, et le vase qui le contenait. Amroù, témoin de cette scène, rit aux éclats, et, quelqu'un lui ayant témoigné son étonnement de le voir si gai, lorsqu'il avait tant de sujets d'être affligé: « Ce » qui me fait rire, lui dit Amroù, » c'est de penser que mon cuisinier se » plaignait ce matin que trois cents » chameaux ne suffisaient pas pour » porter ma cuisine, et de voir qu'un » seul chien la porte si lestement. » Lorsqu'Amroù parut devant Ismaël, celui-ci vint à sa rencontre, l'embrassa, et jura qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux; mais, le khalyfe ayant réclamé ce prisonnier, Ismaël, qui voulait mériter ses faveurs, le lui envoya. Amroù entra à Baghdâd, monté sur un chameau, et, quand il eut servi de spectacle à toute la ville, on le jeta dans un cachot. Les circonstances de sa mort diffèrent beaucoup chez les divers historiens; mais l'époque peut en être fixée à l'an 289 de l'hég. (902 de J.-C.). Amroù avait régné 23 ans. Il se montra digne des faveurs de la fortune, par ses vertus militaires; il parut supérieur à ses revers, par la grandeur d'ame avec laquelle il les supporta. Il n'eut pas moins de férocité que la plupart des autres chefs de dynasties asiatiques. On lui reproche beaucoup d'avarice. Sa politique consistait surtout à élever de jeunes garçons, qu'il donnait ensuite en présents à ses officiers, et ces jeunes gens, comblés de ses faveurs, lui rendaient compte de toutes les actions de leurs maîtres. Amroù révélait ensuite à ces mêmes officiers leurs plus secrètes démarches, et il n'en fallait pas davantage pour leur persuader que le prince avait des relations avec les génies. On peut dire, avec vérité, qu'en sa personne finit la dynastie des Soffarides, dont on place les commencements à l'an 259 (872 de J.-C.); car on ne doit pas mettre au nombre des souverains de cette

maison, Thaher, petit-fils d'Amroù, qui fut déclaré son successeur dans le Systân, mais qui n'eut réellement qu'une puissance très-précaire dans cette province ; et encore moins Amroù, arrière-petit-fils d'Amroù-Ben-Leïts, qui ne fut qu'un fantôme, dont les khâridjy du Systân se servirent pour se soustraire à la puissance des Samanides. Enfin, quelques historiens plaçent, parmi les Soffarides, Ahmed-Ben-Khalaf. J—N.

AMROU-BEN-EL-ASS, l'un des plus célèbres capitaines des premiers temps de l'islamisme, était le fils d'une prostituée, qui, dit-on, de cinq koréiches qu'elle recevait chez elle, ne put dire lequel était le père de cet enfant. Amroù s'adonna, dans sa jeunesse, à la poésie, et fit des vers satiriques contre Mahomet. Sa haine contre le prophète fut telle, qu'il alla poursuivre en Abissinie les musulmans qui s'y étaient réfugiés ; mais enfin, il se convertit à la doctrine du Koran, et en fut un des plus zélés propagateurs. Quoiqu'il ait figuré dans les différentes guerres qui eurent lieu sous Abou-Bekr, et le commencement du règne d'Omar, la conquête d'Egypte est néanmoins son plus beau titre de gloire ; à la mort d'Aboù-Obéïdah, Amroù, malgré l'opposition d'Otsmân, fut nommé gouverneur de la Syrie, qu'il avait contribué à soumettre. Il se dirigea aussitôt après vers l'Egypte ; et, à peine était-il parti de Gaznah, qu'on lui remit une lettre d'Omar, qui lui ordonnait de revenir sur ses pas, s'il n'était point encore entré en Egypte; mais qui le laissait libre de continuer sa route, s'il en avait dépassé les frontières. Le rusé Amroù fait alors doubler le pas à ses troupes, et, lorsqu'il est assez avancé, il ouvre la lettre d'Omar, et la lit en présence des officiers ; il interroge ensuite les habitants sur le nom et la situation géographique du lieu où campait l'armée, et, comme on lui répondit qu'il était sur les frontières d'Egypte : « Continuons donc notre » marche, dit-il à ses généraux. » Quoiqu'il n'eut avec lui que 4000 hommes, Sarmah, ou Peluse, tomba en son pouvoir, et Mesr subit le même sort, après un siége de sept mois. Amroù, aussitôt après cette dernière conquête, à laquelle la trahison du commandant grec contribua beaucoup, jeta les fondements d'une nouvelle ville, nommée alors Fostat, et aujourd'hui le Vieux-Caire. Il continua sa marche, et vint assiéger Alexandrie. Dans toutes les attaques, le glaive et le drapeau d'Amroù brillaient à l'avant-garde. Un jour, les guerriers qu'il avait à sa suite avaient pénétré dans la citadelle, mais ils en furent chassés, et le général, qui ne voyait plus autour de lui qu'un ami et un esclave, demeura au pouvoir des Grecs. Lorsqu'on le conduisit devant le préfet, son maintien audacieux et son langage fier pouvaient avertir qu'il était le chef des musulmans, et la hache d'un soldat, déjà levée sur lui, allait abattre la tête de l'insolent captif. Sa vie fut sauvée par la présence d'esprit de son esclave, qui frappa son maître au visage, et qui, d'un ton irrité, lui ordonna de garder le silence devant ses supérieurs. L'officier grec fut trompé ; il écouta la proposition d'un traité, et renvoya ses prisonniers, qui se donnaient pour les députés des musulmans ; mais bientôt les acclamations du camp ennemi annoncèrent le retour d'Amroù. La conquête d'Alexandrie coûta aux Sarrasins 23,000 hommes. « J'ai pris la grande ville de l'Occi» dent, écrivait Amroù au khalyfe ; il » n'est pas possible de faire l'énumé» ration des richesses et des beautés

» qu'elle contient. » Amroù eut assez d'influence sur les fanatiques qu'il commandait, pour préserver la ville du pillage. Il ne fut pas cependant le maître d'empêcher l'incendie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, dont Jean-le-Grammarien lui avait demandé la conservation et la propriété; Amroù ne voulut point disposer de cette bibliothèque sans la permission du khalyfe, et bientôt arriva l'ordre d'Omar qui lui commandait de la livrer aux flammes, ce qu'il exécuta avec une funeste exactitude. Il est bon d'observer cependant que ce fait, digne de la barbarie d'Omar, mais non de l'ame généreuse d'Amroù, est encore aujourd'hui un point de contestation entre les savants. Un gouvernement sage et ferme, et une adroite politique, concilièrent à Amroù l'esprit des Egyptiens. Il fit creuser un canal qui joignit la mer Rouge à la Méditerranée; entreprise digne de son génie, et qui avait été tentée, peut-être même exécutée, par les Pharaons et les Ptolémées. De l'Egypte, Amroù étendit ses conquêtes dans les parties voisines de l'Afrique. Otsmân, ayant été élu khalyfe, rappela Amroù près de lui; mais les habitants, mécontents de ce changement, se révoltèrent, et livrèrent la ville à la flotte grecque. Amroù revint bientôt reconquérir cette ville, et eut le pouvoir d'empêcher le massacre des habitants. Le faible Otsmân, ne pouvant se passer de l'appui de ce grand général, le rappela près de lui. En 646, lorsqu'Ali fut élevé au khalyfat, Amroù se déclara pour Moawyah, et vint à bout, par son adresse, de placer la couronne sur la tête de son favori (*V.* Ali), échappé au poignard des Kharidjy; il reçut de Moawyah le gouvernement d'Egypte, en 658 ou 59, et le conserva jusqu'à sa mort, arrivée l'an 42 de l'hég. (662-3.) La piété d'Amroù l'a fait mettre au nombre des sept compagnons de Mahomet, connus sous le nom de *Séléf :* ses victoires l'ont placé au rang des plus grands conquérants qu'aient produits les premiers siècles de l'hégyre, et son adroite politique le fit appeler, par les chrétiens, le plus rusé des Arabes. J—n.

AMSDORF (Nicolas d'), né en 1483, près de Würtzen, en Misnie, d'une famille noble. Ses liaisons intimes avec Luther sont aujourd'hui son principal titre à une place dans un Dictionnaire historique; car ses ouvrages ne sont que des traités polémiques contre l'Eglise romaine, les sectateurs de Schwenckfeld, les approbateurs de l'*interim*, les réformés, et contre tous les théologiens dont les idées s'écartèrent, dans quelques points, de celles de Luther. Il professa la théologie, et remplit les fonctions de pasteur à Wittenberg, Magdebourg et Naumbourg. En 1527, il accompagna Luther à la diète de Worms, et, en revenant de là, se trouva dans la même voiture que le réformateur, lorsque celui-ci fut enlevé par les ordres de l'électeur de Saxe, et conduit à Wartbourg. En 1537, il concourut à la rédaction des articles de Smalcalde, et fut nommé, en 1542, évêque de Naumbourg, par l'électeur Jean Frédéric, qui était mécontent du choix que le chapitre avait fait pour cette place, dans la personne de Jules de Pflug. Cinq ans après, son protecteur ayant été fait prisonnier par Charles-Quint, il fut obligé de céder son évêché à Pflug, et se retira à Magdebourg. Il concourut ensuite à la fondation de l'université de Jéna, qui était destinée à être la rivale de celle de Wittenberg, et mourut à Eisenach, le 14 mai 1565. Son zèle pour la défense de la doctrine de Luther, et un

fausse interprétation d'un passage de S. Paul (Rom. III, 28), le portèrent à soutenir, dans la chaleur de sa dispute avec G. Major, *que les bonnes œuvres étaient pernicieuses pour le salut*, assertion dont l'immoralité égalerait l'absurdité, si, dans l'intention d'Amsdorf, elle n'eût été identique avec la proposition reçue, avec plus ou moins de modifications, par toutes les communions chrétiennes, que nos bonnes actions ne peuvent nous mériter le ciel, et qu'une foi sincère en J.-C. nous donne seule des droits à la miséricorde céleste. Amsdorf enseignait d'ailleurs, comme tous les théologiens, que cette foi était nécessairement féconde en vertus; et il n'avait d'autre but que de répéter énergiquement ce qu'ils avançaient tous, c'est-à-dire, que c'était à la foi, et non à ses fruits, qu'étaient attachés, selon les Saintes-Écritures, les bienfaits de Dieu et le pardon de nos péchés; mais, ayant mal exprimé sa pensée, il n'en fallut pas davantage pour donner naissance à une longue controverse, et pour enrichir l'*Histoire des hérésies* d'un nouveau chapitre. Walch, dans son *Histoire des controverses qui se sont élevées dans l'Eglise luthérienne*, 1er. vol., p. 98, et Planck, *Histoire de l'origine et des vicissitudes du protestantisme*, 4e. vol., p. 469, sont ceux qui ont jugé cette dispute avec le plus d'équité et de sagacité. Les écrits d'Amsdorf sont indiqués dans Jœcher et Adelung. S—R.

AMTHOR (Christophe-Henri), jurisconsulte, né à Stollberg, en 1678, fut élevé à Rundsbourg, par un de ses oncles, et, en 1704, nommé professeur de droit et de politique à Kiel, où il acquit une grande considération. Des vers qu'il composa à la louange des ministres danois, le rendirent odieux à la cour de Hollstein-Gottorp. En 1713, il entra au service du Danemarck, et fut nommé historiographe royal, et conseiller de la chancellerie du duché de Hollstein-Schleswig. Il composa, par ordre du roi, plusieurs pamphlets relatifs aux différends qu'avait alors le Danemarck avec la Suède et le duché de Hollstein-Gottorp. Ces écrits eurent un si grand succès, qu'en 1715, on l'engagea à venir à Copenhague, où il fut nommé conseiller de justice, et eut pour logement le château royal de Rosembourg, dans lequel il mourut, le 21 février 1721. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer : I. *Meditationes philosophicæ de justitiâ divinâ et materiis cum eâ connexis*; II. *Poésies et traductions* (en allemand), Flensbourg, 1717; III. ses *Ecrits politiques* (en allemand), entre autres : l'*Essai historique sur l'état passé et présent de la Noblesse du duché de Hollstein-Schleswig, et de ses priviléges; la Recherche des causes qui ont fait naître les différends existants entre la Suède et le Danemarck*, 1715, in-4°., etc. G—T.

AMULIUS, roi d'Albe, fils de Procas, 10e. descendant d'Ascagne. Son frère Numitor ayant succédé à la couronne, par droit d'aînesse, il le renversa du trône, et fit périr son fils Ægestus. Il obligea ensuite Rhéa-Sylvia, fille de Numitor, à se consacrer au culte de Vesta, afin qu'elle ne pût jamais être mère; mais Rhéa-Sylvia devint enceinte, et prétendit que, comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine, le dieu Mars lui avait fait violence. Cette fable, toute digne qu'elle était de ces temps grossiers, ne fut pas crue par Amulius, et, lorsque Rhéa-Sylvia mit au monde deux jumeaux, son oncle la fit condamner à mort. On ordonna en même temps

que les enfants fussent jetés dans le Tibre. Suivant quelques auteurs, Amulius, à la prière de sa fille Antho, commua la sentence de mort, portée contre sa nièce, en celle d'une prison perpétuelle. On a prétendu que lui-même il lui avait fait violence, non par amour, mais pour avoir un prétexte de la faire mourir. Les deux enfants, Romulus et Rémus, ayant été sauvés par un prodige (*V.* ROMULUS), se décidèrent, lorsqu'ils eurent atteint leur 18<sup>e</sup>. année, à venger leur mère et leur aïeul. Ils se mirent à la tête de plusieurs troupes de paysans, qui n'avaient d'autres enseignes que des bottes de foin attachées à de longues perches, nommées alors *manipuli*, forcèrent la garde qui défendait le palais d'Amulius, le tuèrent, et rétablirent Numitor sur le trône. On rapporte cet événement à l'an 754 avant J.-C., et on ajoute qu'Amulius avait alors régné 42 ans. D—T.

AMULIUS, peintre, vivait sous le règne de Néron; ses plus beaux ouvrages furent exécutés dans la Maison-Dorée. Il était d'un caractère grave et sévère, et ne peignait que durant quelques heures de la journée, sans quitter sa toge. Pline parle d'une *Minerve* qu'Amulius avait peinte, et qui semblait toujours regarder le spectateur, à quelque place qu'il se mît. L—s—E.

AMURATH I<sup>er</sup>., ou MORAD, troisième sulthan, fils et successeur du sulthan Orchan, naquit l'an de l'hégyre 740 (1319 de J.-C.), et monta sur le trône à 41 ans. Jusqu'à son règne, les Othomans, maîtres de l'Asie mineure, n'avaient fait que des incursions en Europe. Sous cet heureux conquérant, ils réduisirent les empereurs grecs à ne régner que sur Constantinople et ses faubourgs. Amurath fut souvent leur arbitre, et leur parla toujours en maître. Il signala, par la prise d'Ancyre, la première année de son règne: l'armée othomane passa ensuite le détroit de Gallipoli, s'empara de la plupart des villes de la Thrace, mit le siége devant Andrinople, et réduisit cette ville sous l'obéissance du sulthan, avec toute la Thessalie, à l'exception de Thessalonique. Amurath transféra à Andrinople le siége de son empire, et y fit bâtir une superbe mosquée, appelée encore aujourd'hui *Temple de Morad*. Il embellit aussi la ville de Prus. Le sulthan sema la division parmi les princes de l'Asie mineure, et les ménagea avec tant d'adresse que la plupart offrirent d'eux-mêmes de tenir leur souveraineté comme une espèce de fief des empereurs othomans. Chaque année valait au petit-fils d'Orchan une nouvelle province en Europe. Il pénétra dans la Macédoine et dans l'Albanie; enfin, ce qu'il n'entreprit pas faute de vaisseaux, présagea tout ce que ses successeurs pourraient bientôt oser. Pour assurer sa puissance, ce sulthan, dont le génie égalait la fortune et la valeur, fonda la milice des janissaires, armée permanente, formée d'abord de jeunes chrétiens, enfants de tribu, ou pris à la guerre, tous dévoués au maître à qui leur vie appartenait; phalange invincible dès son institution, puisque sa vocation était de combattre, et son devoir, de mourir les armes à la main. Au moment de leur formation, un dervis, placé à la tête de leurs rangs, leur donna sa bénédiction en prononçant ces paroles: « Qu'on les nomme janissaires ou nouveaux soldats; puisse leur valeur être toujours brillante, leur épée, tranchante, et leurs bras, victorieux! puissent tous leurs traits porter à la tête de leurs ennemis, et puissent-ils revenir blancs

» de toutes leurs expéditions ! » Les janissaires furent long-temps la terreur des ennemis, et, quelquefois, celle des sulthans. Il est difficile de dire à quelles bornes l'ambition d'Amurath se serait arrêtée, s'il n'eût trouvé la mort au sein même de la victoire. Alarmés de l'accroissement de sa puissance, les peuples voisins de l'Albanie et de la Macédoine formèrent une ligue pour défendre leur indépendance. Les Valaques, les Hongrois, les Dalmates et les Serviens composèrent cette espèce de confédération, dont Lazare, prince de Servie, fut le chef. Amurath marcha au-devant des ennemis, qu'il rencontra dans les plaines de Cassovie, l'an de l'hégyre 791 (1389 de J.-C.). Là, se donna une bataille sanglante; la victoire fut long-temps disputée; enfin les chrétiens plièrent, Lazare fut fait prisonnier, et, presque tous les autres chefs ayant été tués, le reste prit la fuite, et fut taillé en pièces. Cette victoire anéantissait la ligue, et l'indépendance des tribus de l'Esclavonie. Amurath, en parcourant la scène du carnage, remarquait que la plupart des morts n'étaient que des adolescents; son vizyr lui répondit que des hommes d'un âge raisonnable n'auraient pas entrepris de lui résister; tandis que le sulthan prêtait l'oreille aux flatteries du courtisan, un soldat servien, caché parmi les morts, s'élança sur lui, et lui porta un coup mortel. Les Othomans consternés jurent de venger Amurath; ils dressent sur le champ de bataille la tente du sulthan, le placent dessous, reprennent leurs rangs avec une ardeur et une furie sans égale, et font massacrer, aux pieds d'Amurath expirant, le prince de Servie, et les autres chefs, prisonniers de guerre. Le règne d'Amurath fut de vingt-neuf ans, et sa vie, de soixante-dix. Pendant cette longue carrière, il entreprit trente-neuf guerres, qu'il termina toutes avec gloire. Amurath fut ambitieux, entreprenant, et toujours heureux. Comme guerrier, il fit couler plus de sang que ses deux prédécesseurs; mais, sous lui, la gloire othomane prit un essor bien plus élevé, et brilla sur un plus grand théâtre; comme souverain, Amurath se montra juste, sévère et religieux. Il ne laissa jamais le crime impuni, pas même dans ses propres enfants : jaloux de son autorité, il fit crever les yeux à un de ses fils rebelle, et fit mourir dans d'horribles supplices tous ceux qui avaient pris part à la révolte. Il était ennemi du faste, à tel point qu'il ne portait jamais que des habits de laine : enfin sa piété ne peut être mieux attestée que par la leçon publique que le muphti osa lui faire, et qu'il reçut avec soumission. Le sulthan était venu déposer comme témoin devant le tribunal du muphti, qui, dans l'empire othoman, est à la fois pontife et juge. « Partout ailleurs ta parole est » sacrée, lui dit le chef de la religion » et des lois, mais ici, elle ne doit » être comptée pour rien : tu n'as» sistes point au namaz. » En effet, les sulthans ne participaient point à cette prière publique que les Musulmans font en commun : ils se contentaient de prier dans l'intérieur de leur palais. Amurath retira son témoignage, reconnut sa faute, assista au namaz, et fit bâtir une mosquée. L'accomplissement de tant de devoirs divins et humains, ses brillantes qualités, ses conquêtes et sa gloire, dont la religion était le principe et le but, ont fait donner à ce prince le nom de Khodovendikar, c'est-à-dire l'ouvrier de Dieu. Ildérim Bajazet, son fils aîné, fut proclamé sulthan. S—Y.

AMURATH II, succéda à son père Mahomet Ier., l'an de l'hégyre 825, (1422 de J.-C.), n'ayant alors que 18 ans. Les malheurs de Bajazet, son aïeul, avaient mis l'empire othoman sur le penchant de sa ruine; mais les déchirements intérieurs, fomentés par l'interrègne, avaient donné une nouvelle vigueur aux sujets, et semblaient avoir trempé l'ame des sulthans dans l'adversité. Né au milieu des discordes civiles et des dangers publics, Amurath apporta sur le trône ce courage mâle et cette force de volonté qui ne connaît point d'obstacles. Peu de temps après son avènement, il s'éleva un imposteur qui, appuyé par l'empereur grec, prétendait être Mustapha, fils de Bajazet; mais, après avoir battu le grand-vizyr, il fut défait par Amurath, et mis à mort. Le sulthan investit ensuite Constantinople avec une puissante armée; mais il échoua dans son projet; car l'empereur grec fit soulever, contre lui, Mustapha son jeune frère. Ce prince fut bientôt fait prisonnier, et étranglé en présence d'Amurath. D'autres troubles, survenus en Asie, furent apaisés par les généraux du sulthan. En 1426, Amurath dévasta l'île de Zante, appartenant aux Vénitiens. L'année suivante, il soumit la Morée, et obligea l'empereur grec à lui payer tribut: il prit ensuite Thessalonique, et força les Vénitiens à la paix. La rebellion de Karaman-Ogli fut étouffée, en 1434, par le sulthan en personne. Vers ce temps, la guerre eut lieu entre l'empire othoman et le roi de Hongrie: le fameux général hongrois, Jean Huniade, remporta plusieurs victoires; cependant Amurath passa le Danube, ravagea le pays, et assiégea Belgrade; mais il ne put s'en emparer. Il envahit et subjugua la Servie; mais il rendit cette province lorsqu'il conclut la paix avec la Hongrie et la Pologne. En 1422, Karamau-Ogli reprit les armes, et fit une irruption dans plusieurs provinces d'Asie. Amurath marcha contre lui; mais sa sœur, femme de Karaman, vint au-devant lui, et parvint à les réconcilier. Voyant alors son empire dans un repos parfait, Amurath, qui s'était toujours montré très-attaché aux pratiques de sa religion, renouvela un exemple de modération et de mépris des grandeurs que, jusqu'alors, le seul Dioclétien avait donné au monde; il abdiqua, et, laissant le trône au jeune Mahomet II, son fils, il se retira à Magnésie, dans la société des derviches, dont il partagea les austérités. Il n'avait pas encore 40 ans, et fut bientôt tiré de sa retraite par les dangers qui assiégèrent le trône des sulthans. Ladislas, roi de Hongrie, et ses auxiliaires, envahirent le territoire musulman, à l'instigation du parjure Karaman-Ogli. Le nouveau sulthan n'était encore qu'un enfant, et tous les Othomans eurent recours à Amurath, qui consentit à les guider encore aux combats. Il attaqua les chrétiens à Varna, et, dans la chaleur de l'action, il fit porter dans ses rangs, au bout d'une lance, le dernier traité conclu entre lui et les chrétiens, en s'écriant: « Que les infidèles marchent contre » leur dieu et leurs serments; et per- » mets, juste Dieu, qu'ils se punissent » eux-mêmes de leur perfidie! » Tandis que la victoire était encore douteuse, le jeune roi de Hongrie, pénétrant jusqu'au sulthan, lui livra un combat singulier. Amurath perça son cheval, le roi tomba, et périt sous les coups des janissaires. Sa tête, coupée, fut montrée, au bout d'une lance, à ses soldats, dont la plupart périrent ou furent faits prisonniers. Le cardinal Julien, qui avait obtenu du pape, pour le roi de Hongrie, la dispense de

son serment, fut une des victimes de cette juste vengeance. Après cette victoire, Amurath se dévoua de nouveau à une vie pieuse et retirée; mais, en 1446, il fut rappelé au souverain pouvoir par une terrible sédition des janissaires, qui, sentant que les rênes de l'empire étaient tenues par de faibles mains, se révoltèrent pour la première fois, et dévastèrent Andrinople. A peine Amurath reparut-il, qu'il vit la milice à ses pieds; il tourna aussitôt ses armes contre le célèbre Scanderbeg, prince d'Epire, qui s'était révolté, le chassa de ce pays, et le poursuivit en Albanie. Il fit deux tentatives pour prendre Kroya, capitale de cette province; mais il fut obligé d'abandonner son dessein, après avoir éprouvé des pertes considérables. Amurath, cependant, convertit tous les Epirotes au Koran, en les menaçant de la mort. Les Hongrois ayant fait une nouvelle invasion sur les bords du Danube, le sulthan marcha contre eux, et les joignit à Cassovie, où Amurath Ier. avait été victorieux. Il s'ensuivit plusieurs actions sanglantes, mais partielles, qui se terminèrent par la déroute des chrétiens, et Jean Huniade, dans sa retraite, fut fait prisonnier par le despote de Servie. Amurath revint à Andrinople, et ne songea plus à résigner le pouvoir; car, après avoir marié son fils Mahomet à la fille du prince d'Elbistan, il lui donna le gouvernement de l'Asie mineure. En 1451, il fut attaqué d'une maladie de cerveau, qui bientôt l'enleva dans la 47e. année de son âge, après 29 ans de règne. Les Othomans regardent Amurath II comme un de leurs plus illustres souverains; ils louent ses vertus civiles et militaires, sa piété, et la munificence qu'il montra en faisant bâtir des mosquées, des caravenserais, des colléges et des hôpitaux. Mais il participait trop au caractère des conquérants de sa nation, qui regardent la cruauté et la violence comme légitimes, lorsqu'il s'agit de la propagation de la foi. Cependant, on reconnaît que rarement il tira l'épée avant d'y avoir été provoqué, et qu'il observait les traités avec une fidélité inviolable. S—y.

AMURATH III, fils de Sélim II, monta sur le trône à 31 ans, l'an de l'hégyre 982 (1575). Le premier acte de sa puissance fut le meurtre de cinq de ses frères, dont le plus âgé n'avait pas 8 ans. Cette barbarie, que la politique othomane motive et n'excuse pas, dut faire craindre aux sujets d'Amurath un règne sanguinaire. Cependant, ces victimes furent les seules que ce sulthan immola; il ne fit tomber la tête d'aucun des grands-vizyrs qu'il disgracia, presque chaque année. Il recommença la guerre contre les Persans, dès l'an 1578; et cette longue calamité, également funeste aux deux peuples, affligea presque tout son règne. La paix fut enfin conclue, en 1590, et elle mit Amurath en possession de Tauris, et de trois provinces persanes. Du côté de l'Europe, ce sulthan fit obtenir le trône de Pologne à Étienne Battori, vaivode de Transylvanie, son vassal, au préjudice de l'empereur Maximilien. En 1585, il demanda un tribut à Rodolphe, successeur de ce dernier prince, et, sur son refus, fit entrer en Hongrie le grand-vizyr Sians-Pacha, qui, en 1592, fit lever le siége de Grun à l'archiduc Mathias, et prit l'importante place de Raab, au nom du sulthan. Cet exploit, auquel Amurath n'eut aucune part, ne l'a pas moins fait placer au rang des princes qui ont reculé les bornes de l'empire othoman. Sous son règne, la Crimée se souleva; mais l'orage fut bientôt dissipé. Les janissaires se révoltèrent, et cette sédition, que la faiblesse d'A-

murath ne sut ni prévenir, ni arrêter, ni punir, coûta la tête au defterdar de l'empire, que son maître abandonna lâchement, et causa, dans Constantinople, le terrible incendie de 1581, qui consuma 15,000 maisons. Amurath III mourut l'an de l'hég. 1002 (1594), à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 20. Il aima la guerre, mais ne parut jamais à la tête de ses armées. Timide, irrésolu, triste au milieu même des plaisirs, avare jusqu'à vendre les fleurs qui ornaient ses jardins; dur avec ses ministres, il se montra toujours plus porté à punir les fautes qu'à récompenser les services. S—y.

AMURATH IV, neveu et successeur de Mustapha, déposé en 1622, naquit l'an de l'hég. 1018, (1609), et prit les rênes de l'empire dans les circonstances les plus difficiles, à peine âgé de 13 ans. La sulthane Kirsem, sa mère, lui apprit à régner, et bientôt il sut se faire craindre de ses sujets et de ses ennemis. Après cinq règnes faibles, les Othomans virent sur le trône le prince le plus absolu qui leur eût jamais commandé. Doué d'un esprit ferme et intrépide, la nature lui avait donné une force de corps extraordinaire, et une majesté qui appuyait ses qualités morales de tout ce que les formes extérieures ont de plus imposant : aucun spahis ne maniait un cheval comme lui; aucun Tatar ne décochait une flèche avec plus d'adresse et de force. Il se mit sans crainte au-dessus des lois et des préjugés de la nation, et fut le premier des sulthans qui osa ouvertement permettre l'usage du vin; lui-même en buvait avec excès, et ses deux favoris les plus chers, qu'il éleva aux premières dignités, n'eurent d'autres titres à la fortune que la crapuleuse passion qui les dominait comme lui. Peu de règnes cependant ont été plus glorieux que celui d'Amurath IV. Maître de ses passions, il était sobre quand il se montrait à ses troupes. Ses guerres contre les Polonais et contre les Persans, où toujours il combattit en personne; la prise de Van, et celle, à jamais fameuse, de Baghdâd, où il entra sur les cadavres de trente mille vaincus, lui ont valu le titre de *Ghazy* (le victorieux), surnom que les sulthans ont toujours été jaloux de mériter; mais ses débauches avancèrent le terme de ses jours, et le conduisirent à une mort prématurée. Sous son règne, l'empire othoman fut plus florissant qu'il n'avait jamais été. La terreur qu'il avait su inspirer contenait dans leur devoir les pachas qui gouvernaient les provinces; et les magistrats qui rendaient la justice, n'osaient plus prévariquer. Amurath, accoutumé à accueillir toutes les plaintes, était toujours prêt à punir. Souvent déguisé, et, par-là, présent dans des lieux où il était le moins attendu, son nom seul suffisait pour faire pâlir ceux qui n'auraient contrevenu qu'à ses moindres ordres. On compte jusqu'à quatorze mille individus frappés par sa justice, aussi prompte qu'inexorable. La mort de ce terrible sulthan fut digne de sa vie : quelques heures avant d'expirer, on l'entendit menacer ses médecins de les faire périr, s'ils ne se hâtaient de le guérir. Il mourut, l'an de l'hég. 1050 (1640), à l'âge de 31 ans. S—y.

AMURATH, bey de Tunis, fils de Mohamet-Bey, fut renfermé au château de Soûr, vers 1690, par ordre de son oncle Ramadan. Condamné à perdre la vue pour avoir aspiré au gouvernement, Amurath corrompit ses gardes, tua l'aga qui les commandait, et s'enfuit, vers les montagnes, à 30 lieues de Tunis, où il fut

joint par une grande partie des troupes à la solde du bey. Il marcha alors sur Tunis, s'en empara, et fit étrangler Ramadan. Les Algériens, qui avaient favorisé son oncle, éprouvèrent son ressentiment; il leur fit la guerre avec tant de fureur, qu'il attira les plus grandes calamités sur son royaume. Sa cruauté n'eut point de bornes; mais il fut enfin égorgé lui-même par Ibrahim, son capitaine des gardes, qui se fit proclamer bey à sa place, vers l'an 1695. B—P.

AMY. *Voyez* LAMY.

AMY (. . . . ), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, a publié quelques ouvrages de physique, qui décèlent un homme ami de l'humanité, et qui emploie ses lumières à chercher ce qui peut être utile ou nuisible à ses semblables. I. *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne*, etc., 1749, in-12; II. *Nouvelles fontaines domestiques*, 1750, in-12; III. *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1752-1754, in-12; IV. *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1751, in-12. On croit que cet auteur était de la Provence, mais on ignore le lieu de sa naissance, et le temps auquel il se rendit à Paris. K.

AMYN-AHMED, *rázy*, ou natif de la ville de Rey en Azerbaïdjân, était un savant persan, qui florissait au commencement du 11e siècle de l'hégyre. Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement sur cet écrivain, mais son existence et sa vaste érudition nous sont attestées par un Traité, à la fois géographique et biographique, de la plus haute importance. Cet ouvrage, intitulé *Heft iclym* (les Sept climats), contient la description des principales contrées et des villes connues des Orientaux. Ces descriptions ont été recueillies par les écrivains arabes et persans les plus estimés. A la suite de la description de chaque pays, on trouve les notices biographiques sur chacun des personnages célèbres auxquels il a donné naissance. Ces notices peuvent être d'une grande utilité pour l'histoire civile et littéraire de l'Orient, tant par l'exactitude des dates, que par la nomenclature de tous les ouvrages de chaque auteur. L'*Heft iclym*, fut terminé en 1002 de l'hégyre, comme l'auteur nous l'apprend lui-même, fol. 2 du manuscrit de la Bibliothèque impériale, et non en 1010 ou en 1012, comme on lit dans la *Bibliothèque de Hadjy-Khalfah*. Nous possédons, à la Bibliothèque impériale, une excellente copie de cet ouvrage; c'est un gros volume in-fol. de 582 feuillets, copié en l'an 1094 de l'hég. (1683). J'ai donné plusieurs descriptions extraites de cet ouvrage, dans les notes que j'ai ajoutées à la traduction française des deux 1ers. vol. des *Recherches asiatiques*, ou *Mémoires de la Société de Calcutta*, et à la nouvelle édition des *Voyages de Chardin*. L—s.

AMYN (MOHAMMED), surnommé AL, c'est-à-dire, *le Croyant*, 6e. khalyfe abbaçyde, fils et successeur d'Haroûn-Êl-Rachyd, né au mois de chawâl, 170 de l'hég. (787), fut proclamé khalyfe le 3 de djamâdy Ier., 193 de l'hég. A peine fut-il sur le trône, qu'il se livra à toutes ses passions, et surtout à celles du vin et des femmes. Il déposa ses frères Mamoûn et Motassem des gouvernements que leur avait légués leur père, et priva même le premier, dont il était jaloux, des biens qui lui revenaient. Haroûn avait désigné Mamoûn comme successeur d'Amyn; celui-ci fit couronner son fils, qui n'avait encore que 5 ans. Irrité de ce que Mamoûn avait refusé de se rendre à sa cour, il raya son nom de la

*khothbah* (prière), et lui déclara solennellement la guerre. Le gouverneur du fils d'Amyn, Ali-ben-Issa, homme présomptueux et sans talents militaires, offrit au khalyfe de chasser Mamoùn du Khoraçân; et Amyn lui donna le commandement d'une armée de 60,000 hommes. Mamoùn était aimé de ses soldats, et son armée, bien moins nombreuse que celle de son frère, lui était toute dévouée. Aly s'avança jusqu'à Rey, où commandait Thaher, général brave et expérimenté, qui justifia pleinement la confiance de Mamoùn; avec 4,000 hommes d'élite seulement, il attaqua et mit en fuite l'armée d'Aly, qui périt dans l'action: ce revers fut suivi de beaucoup d'autres pour Amyn. Les généraux qu'il envoya successivement contre Thaher furent battus, et Baghdâd, où il s'était renfermé, fut prise. Lorsqu'on lui apprit que Thaher victorieux venait l'assiéger, il s'amusait à pêcher à la ligne. « Ne » me troublez pas, dit-il au messager, » car mon affranchi a déjà pris deux » poissons, et je n'en ai pas pris un » seul. » Pendant le siége, au moment où l'ennemi venait de se rendre maître d'un poste important, les officiers du khalyfe, qui venaient l'exhorter à prendre les armes, le trouvèrent jouant tranquillement aux échecs. Il leur ordonna de se retirer, parce qu'il était sur le point de faire son adversaire échec et mat. Après la prise de Baghdâd, Amyn, qui redoutait Thaher, alla se rendre à Hertsemeh, autre général de Mamoùn, qui le fit embarquer sur le Tygre; mais Thaher fit submerger la barque, et Amyn, tombé dans les mains des soldats, fut massacré par ses ordres, le 25 de moharrem, 198 (813 de J.-C.); il n'était âgé que de 28 ans, dont il avait régné 5. Sa mort mit Mamoùn en possession du khalyfat. J—N.

AMYNANDRE, roi des Athamanes, peuples voisins des Étoliens, interposa sa médiation en faveur de ces derniers, pour obtenir la paix de Philippe, roi de Macédoine, l'an 208 av. J.-C. Long-temps après, à la sollicitation du consul romain, il engagea les Étoliens dans la ligue contre Philippe, amena des secours aux Romains, se laissa gagner ensuite par les promesses d'Antiochus-le-Grand, fut obligé de quitter ses états par l'adresse de ce même Philippe, remonta peu après sur son trône, où le rappela son peuple, irrité de l'orgueil des lieutenants du prince macédonien, fit sa paix avec les Romains, et engagea la ville d'Ambracie à leur ouvrir ses portes. On ignore le temps et les circonstances de sa mort. N—L.

AMYNTAS Ier., roi de Macédoine, fils d'Alcetas, auquel il succéda vers l'an 507 av. J.-C. A cette époque, le royaume de Macédoine était peu puissant, et la monarchie des Perses prenait chaque jour un nouvel accroissement, sous Darius, fils d'Histaspe. Ce prince, à son retour de l'expédition contre les Scythes, envoya demander la terre et l'eau à Amyntas, qui, trop faible pour refuser, se reconnut tributaire de la Perse, et donna un magnifique repas aux ambassadeurs de Darius. Ceux-ci, échauffés par le vin, demandèrent, à la fin du repas, au roi de Macédoine, ses femmes et ses filles. Amyntas eut la bassesse de les amener, et les députes de Darius allaient s'abandonner à leur brutalité, lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas, substituant avec adresse aux princesses macédoniennes de jeunes garçons armés de poignards et travestis en femmes, fit massacrer les ambassadeurs, et sauva ainsi l'honneur de sa famille. Il trouva ensuite le moyen de dérober ce crime à la connaissance du roi de Perse, en donnant

en mariage sa sœur Gygæa, qui était d'une beauté ravissante, à Bubaris, seigneur persan, que Darius avait envoyé à la recherche de ses ambassadeurs. Ce fut encore pendant le règne d'Amyntas que Xercès vint attaquer les Grecs, avec l'armée la plus formidable qui eût jamais été rassemblée. Il traversa la Macédoine, et Amyntas n'épargna rien pour lui prouver son attachement aux intérêts de la Perse. Il mourut peu de jours après la bataille de Salamine, l'an 480 av. J.-C., et eut pour successeur Alexandre Ier., son fils. C—R.

AMYNTAS II, fils de Philippe, et petit-fils d'Alexandre Ier., roi de Macédoine. On l'a souvent confondu avec Amyntas III, ce qui nous oblige à entrer dans quelques détails sur les rois de Macédoine, depuis Alexandre Ier. Ce prince laissa trois fils : Perdiccas, Philippe et Alcétas. Perdiccas refusa de partager le royaume avec ses frères ; Alcétas ne chercha point à faire valoir ses droits; Philippe se retira auprès de Sitalcès, roi de Thrace, qui ne fit rien pour lui. Après sa mort, il ramena Amyntas II, son fils, dans ses états, avec une puissante armée, l'an 428 av. J.-C. Bientôt après, Sitalcès, s'étant allié avec Perdiccas, abandonna Amyntas, qui se retira on ne sait où; car l'histoire n'en parle plus. Perdiccas laissa, en mourant, deux fils, Archélaüs, qu'il avait eu d'une esclave, et qui était déjà grand, et Alcétas, qu'il avait eu d'Eurydice, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs prit le gouvernement de la Macédoine, comme tuteur de son jeune frère. Feignant alors de vouloir rendre la couronne à Alcétas, son oncle, qui avait un fils à peu près de son âge, nommé Alexandre, il les manda tous les deux, et, les ayant enivrés, il les égorgea. Il précipita ensuite dans un puits le fils légitime de Perdiccas, et se trouva ainsi seul possesseur du trône ; il laissa, en mourant, Oreste, son fils encore enfant, sous la tutelle d'Aéropus, qui le tua, et s'empara du trône. L'origine de cet Aéropus ne nous est pas connue. Celui-ci, après avoir régné six ans, mourut, et laissa la couronne à Pausanias, son fils, qui fut tué au bout d'un an, l'an 392 av. J.-C., par Amyntas III, fils de Ménélaüs. Il y a donc eu, entre ces deux Amyntas, trente-six ans d'intervalle; et, comme le troisième a régné vingt-quatre ans depuis la mort de Pausanias, que d'ailleurs on lui donne un père différent, il est évident qu'on ne doit pas les confondre. C—R.

AMYNTAS III, roi de Macédoine, fils de Tharalée, selon les uns, et de Ménélaüs, selon d'autres, et probablement petit-fils d'Amyntas II, monta sur le trône, par l'assassinat de Pausanias, fils d'Aéropus, l'an 392 av. J.-C.; mais Argée, frère de Pausanias, s'étant fait un parti puissant parmi les nobles de macédoine et les princes voisins, Amyntas fut obligé de lui abandonner la couronne, et de se retirer en Thessalie. Argée n'occupa le trône que pendant deux ans. Sa conduite impolitique ayant fait désirer à ses sujets le retour d'Amyntas, ce prince, à l'aide de quelques troupes de la Thessalie, força son compétiteur à lui laisser enfin le royaume. Il fit aux Olynthiens une guerre d'abord malheureuse, mais qui finit à son avantage, parce qu'il réussit à engager Sparte dans ses intérêts. Il voulut aussi se lier avec les Athéniens, qui, jusqu'alors, n'avaient eu qu'une médiocre confiance aux rois de Macédoine; mais Amyntas réussit dans ses négociations, en déclarant qu'Amphipolis devait appartenir aux Athéniens,

et en promettant de les mettre en possessiou de cette place. Toute la conduite d'Amyntas fut celle d'un profond politique; il affermit le trône dans sa famille, augmenta la puissance de la Macédoine, s'attacha ses voisins, et mourut, 368 ans av. J.-C., après un règne de vingt-quatre ans, laissant trois fils légitimes : Perdiccas, Philippe et Alexandre II, qui lui succéda, sous la tutelle d'Eurydice, sa mère. C—R.

AMYNTAS, fils d'Antiochus, macédonien, quitta la Macedoine après la mort de Philippe, sans autre motif que sa haine pour Alexandre-le-Grand; il se rendit à Éphèse, d'où il s'enfuit, lorsqu'il apprit le passage du Granique, alla joindre Darius, et entretint une correspondance avec Alexandre-Lynceste, qui devait assassiner Alexandre-le-Grand. Il donna à Darius le sage conseil d'attendre qu'Alexandre vînt l'attaquer dans les plaines de l'Assyrie, où il pouvait déployer toute son armée, et surtout sa cavalerie, mais il ne fut pas écouté. Amyntas fut un des commandants des troupes grecques auxiliaires des Perses, à la bataille d'Issus. Après cette journée, il se réfugia, avec d'autres transfuges grecs, à Tripoli en Syrie, s'y embarqua, fit voile vers l'île de Chypre, et ensuite vers Peluse, qu'il surprit, en faisant croire qu'il avait une commission de Darius, qui l'établissait gouverneur de l'Egypte, à la place de Sabacas, tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, prétendit à la couronne d'Egypte, et déclara qu'il voulait en chasser les Perses. Les Egyptiens se joignirent à lui, et formèrent une armée, avec laquelle il marcha droit à Memphis. Les Perses, commandés par Mozarès, furent défaits devant cette place, et forcés de s'y renfermer. Après cette victoire, Amyntas, se croyant maître du pays, laissa ses soldats se livrer au pillage, sans précaution; Mozarès sut en profiter, fit une sortie, tua Amyntas, et détruisit son armée. — On trouve encore plusieurs autres Amyntas célèbres dans l'Histoire de Macédoine, du temps d'Alexandre : 1°. AMYNTAS, fils d'Andromène, qui commandait une portion de la phalange; il fut compris, ainsi que Polémon, Attale et Simmias, ses frères, dans l'accusation portée contre Philotas; mais il se justifia, et fut tué peu de temps après d'un coup de flèche, en assiégeant un bourg; 2°. AMYNTAS, l'un des chefs de la garnison macédonienne qui était dans la Cadmée, à Thèbes; il fut tué par les exilés qui venaient de rentrer. C—R.

AMYNTIAN, ou AMYNTIANUS, historien grec, vivait sous le règne de l'empereur Marc-Antoine, auquel il dédia une *Vie d'Alexandre*, où il annonçait ridiculement que son style serait digne des exploits du conquérant macédonien. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous; mais, d'après le jugement de Photius, la vanité d'Amyntian tint mal ses promesses. C'était un écrivain froid, décousu, et sans forces, très-inférieur aux autres historiens d'Alexandre. On regrette toutefois que Photius ne rapporte aucun passage qui puisse motiver son jugement. Amyntian avait aussi publié la *Vie d'Olympias*, mère d'Alexandre-le-Grand, ainsi que des Vies parallèles, dans le genre de Plutarque, celles, par exemple, de Denys-le-Tyran et de Domitien; de Philippe, roi de Macédoine, et d'Auguste. De tous les ouvrages de cet historien, celui qu'on doit le plus regretter, c'est, sans contredit, la *Vie d'Olympias*, qui ne pouvait manquer de jeter beaucoup de

jour sur l'histoire de la Macédoine et de la Grèce, à cette époque qui est si peu connue. C—R.

AMYOT (JACQUES), naquit à Melun, le 30 octobre 1513. On ne sait pas au juste quelle était la profession de son père; les uns en font un boucher, d'autres un corroyeur, d'autres un petit mercier. St.-Réal, historien fort peu scrupuleux, a fait, de la jeunesse d'Amyot, un récit, dont les principales circonstances sont démenties par des faits avérés, et qu'en conséquence, nous ne rapporterons point. Amyot, étant venu à Paris pour y continuer ses études commencées à Melun, n'avait d'autre secours de ses parents qu'un pain que sa mère lui envoyait chaque semaine : pour y suppléer, il fut obligé de servir de domestique à d'autres écoliers de son collége; on prétend que la nuit, à défaut d'huile ou de chandelle, il étudiait à la lueur de quelques charbons embrasés. Après avoir fait ses cours de poésie et d'éloquence latine, de philosophie et de mathématiques, sous les plus célèbres professeurs du collége de France, nouvellement fondé, il se fit recevoir maître-ès-arts, et ensuite se rendit à Bourges, pour y étudier le droit civil. Là, Jacques Collin, lecteur du roi, et abbé de St.-Ambroise, lui confia l'éducation de ses neveux, et lui fit obtenir, par le crédit de Marguerite, sœur du roi, une chaire de grec et de latin, dans l'université. Pendant dix ou douze ans qu'il occupa cette chaire, il traduisit le roman grec de *Théagène et Chariclée*, et quelques *Vies des Hommes illustres* de Plutarque. François I^er^., à qui il dédia cet essai, lui ordonna de continuer l'ouvrage, et lui fit présent de l'abbaye de Bellozane, vacante par la mort du savant Vatable. Désirant, pour le perfectionnement de sa traduction de Plutarque, conférer les manuscrits de cet auteur qui existaient en Italie, il y alla, à la suite de l'ambassadeur de France à Venise. Odet de Selve, successeur de cet ambassadeur, et le cardinal de Tournon, résident à Rome, le chargèrent de porter au concile, assemblé de nouveau à Trente, une lettre du roi Henri II, contenant une protestation courageuse contre quelques décisions du concile. Sans caractère public, sans lettres de créances, il s'acquitta de cette mission en homme également ferme et adroit. Il eut le plaisir de donner une petite leçon de latinité aux Pères du concile, dont l'orgueil, ou plutôt la malveillance, s'offensait de ce que le roi, dans sa lettre, avait donné à leur assemblée, au lieu du nom de *Concilium*, celui de *Conventus*, qui, en latin moderne, signifie couvent. Il leur représenta que, dans les bons auteurs, *Conventus* ne voulait dire autre chose qu'assemblée, réunion, concile, en un mot. « Je ne » sais, dit-il, dans une lettre où il » rendait compte de sa mission, je » ne sais s'ils avaient peur que le roi » ne les prît tous pour des moines. » Le cardinal de Tournon, charmé de son savoir et de son habileté en affaires, le ramena à Paris, et, apprenant que le roi cherchait un précepteur pour ses deux fils, lui proposa Amyot, qui fut agréé. Durant le cours de cette éducation, il termina sa traduction des *Vies de Plutarque*, qu'il dédia à Henri II, et commença celle des OEuvres morales de cet écrivain, qu'il n'acheva que sous le règne de Charles IX, son élève, à qui il en fit pareillement l'hommage. Le lendemain même de son avénement, Charles IX le nomma son grand-aumônier. La reine-mère, Catherine de Médicis, qui destinait cette place à un autre, entra en fureur, fit appeler Amyot, et lui

dit : « J'ai fait bouquer les Guise et les » Châtillon, les connétables et les » chanceliers, les rois de Navarre et » les princes de Condé, et je vous ai » en tête, petit prestolet! » Elle lui déclara qu'il ne vivrait pas vingt-quatre heures, s'il ne renonçait à la charge. Il se cacha, et laissa passer plusieurs jours sans paraître à la table du roi. Ce prince, soupçonnant sa mère d'avoir fait à Amyot plus que des menaces, entra en fureur à son tour, et s'écria : « Quoi! parce que je l'ai fait » grand-aumônier, on l'a fait dispa» raître ! » La reine, pour apaiser son fils, fut obligée de faire chercher Amyot, à qui elle donna toutes les sûretés qu'il put désirer. On est forcé de convenir que le récit de cette querelle, entre la mère et le fils, n'a d'autre garant que St.-Réal. Le siége d'Auxerre étant venu à vaquer, le roi y nomma *son maître* (tel est le titre qu'il donnait à Amyot). Celui-ci, prenant possession de son épiscopat, se fit rendre, avec fermeté, mais sans hauteur, tous les honneurs, tant ecclésiastiques que seigneuriaux, attachés à son siége. Il contribua d'assez bonne grâce, malgré sa parcimonie, à restaurer et à orner de nouveau l'église cathédrale, que les huguenots avaient profanée, et surtout pillée. Il avoua que, n'ayant encore étudié que les auteurs profanes, il n'était ni théologien, ni prédicateur; il se mit à lire l'Écriture et les Pères, eut de fréquentes conférences avec des docteurs, et se hasarda, enfin, à prêcher devant son troupeau. Son autre élève, Henri III, étant parvenu au trône, lui conserva la grande-aumônerie, et y ajouta le titre de commandeur de l'ordre du St.-Esprit, qu'il venait de créer, voulant qu'à sa considération, tous ses successeurs dans cette charge y réunissent la même prérogative. Amyot se trouvait à Blois, lorsque le duc de Guise y fut assassiné. Un gardien des cordeliers d'Auxerre souleva contre lui toute cette ville, qui était du parti de la ligue, en soutenant qu'il avait su, et même conseillé le meurtre. N'ayant osé se rendre à Auxerre que quelque temps après, il fut pillé en route par les ligueurs; arrivé, il courut de grands dangers ; on lui tira des coups d'arquebuse, et on lui mit le pistolet sur la poitrine. Il fut obligé de se faire donner une absolution en forme par le légat, et tout rentra dans l'ordre. C'est à ce sujet que le président de Thou l'accuse d'ingratitude et d'infidélité envers Henri III. Il paraît justifié de ce reproche, par tout ce qu'il eut à souffrir de la part des ligueurs, comme trop attaché à la cause du roi. Ce ne fut véritablement qu'après la mort de Henri III, qu'en quelques occasions, il se montra favorable aux projets de la ligue. Du reste, il passa ses dernières années dans son diocèse, uniquement occupé de l'étude, et de l'exercice de ses devoirs. Il mourut à Auxerre, le 6 février 1593, dans sa 80$^{e}$. année. Quoiqu'il se fût plaint d'avoir été ruiné par les troubles civils, il laissa, dit-on, en mourant, plus de 200,000 écus. Il passe pour avoir été, à la fois, avide et parcimonieux. Il demandait une nouvelle abbaye à Charles IX, qui lui en avait déjà donné plusieurs. « Ne » m'avez-vous pas assuré autrefois, » dit le roi, que vous borneriez votre » ambition à 1000 écus de rente?— » Oui, sire, répondit-il, mais l'appétit » vient en mangeant. » Personne n'a rendu plus de services que lui à la langue française. Un homme à qui elle doit aussi beaucoup, Vaugelas, a dit : « Quelle obligation ne lui a pas » notre langue, n'y ayant jamais eu » personne qui en ait mieux su le gé-

» nie et le caractère que lui, ni qui » ait usé de mots et de phrases si na- » turellement françaises, saus aucun » mélange des façons de parler des » provinces, qui corrompent tous les » jours la pureté du vrai langage fran- » çais! Tous ses magasins et tous ses » trésors sont dans les œuvres de ce » grand homme. » On a prétendu, les uns qu'il n'avait traduit Plutarque que d'après une traduction italienne, les autres, que ce travail n'était pas de lui, mais d'un homme pauvre et savant qu'il avait à ses gages. Ces assertions sont détruites par la seule vue des exemplaires de *Plutarque* qui lui ont appartenu; ils sont chargés de notes et de variantes, qui prouvent une véritable connaissance de sa langue grecque. Néanmoins, il paraît prouvé qu'en beaucoup d'endroits, la version manque de fidélité: le savant Méziriac prétendait y avoir trouvé jusqu'à deux mille fautes. Quoi qu'il en soit, elle n'a été effacée par aucune de celles qui ont paru depuis, et l'on trouve toujours beaucoup de charme à la lire, malgré l'espèce d'obscurité qu'y répand, pour les lecteurs ordinaires, l'emploi d'un assez grand nombre de tournures et d'expressions tombées en désuétude. « Cette traduc- » tion, dit Racine, a, dans le vieux » style du traducteur, une grâce que » je ne crois pas pouvoir être égalée » dans notre langue moderne. » Les ouvrages d'Amyot sont : I. *Histoire æthiopique d'Héliodorus, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Théagènes, Thessalien, et Chariclée, Æthiopienne, nouvellement traduite du grec en françois*, 1547, in-fol., et 1549, in-8°. Amyot, lors de son voyage en Italie, ayant trouvé au Vatican un manuscrit complet d'Héliodore, retoucha sa traduction, et la fit réimprimer en 1559, in-fol. C'est cette édition qui a servi de modèle aux réimpressions faites à Lyon, à Paris et à Rouen. II. *Sept livres des Histoires de Diodore, sicilien, traduits du grec*, Paris, Vascosau, 1554, in-fol., réimprimés en 1587. Ce sont les livres XI à XVII, commençant au voyage de Xercès, et finissant à la mort d'Alexandre. III. *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduites du grec, de Longus, 1559, in-8°. Parmi les nombreuses réimpressions, on distingue : 1°. l'édition dite *du Régent*, imprimée aux frais de ce prince, 1718, petit in-8°., et ornée de 28 gravures, faites sur ses dessins, par B. Audran : dans quelques exemplaires, on trouve une 29°. gravure; 2°. celle de 1731, in-12, avec des notes de Falconnet; 3°. celle de 1757, in-4°., offrant en regard la traduction d'Amyot et une traduction nouvelle, par un anonyme (Le Camus); 4°. l'édition donnée par Didot, an 7 (1798), grand in-4°., avec 9 figures, et dont 27 exemplaires ont été tirés in-fol.; 5°. l'édition in-18, publiée à la même époque, par le même imprimeur; 6°. celle que M. Courier vient de faire imprimer sous ce titre : *Daphnis et Chloé, traduction complète, d'après le manuscrit de l'abaye de Florence*, Florence, 1810, grand in-8°., tiré à 60 exemplaires : l'éditeur a retouché, en quelques endroits, la traduction d'Amyot, et a traduit lui-même, en vieux langage, un fragment recouvré à Florence, lequel remplit la lacune qu'on sait être au premier livre de l'ouvrage; IV. *les Vies des Hommes illustres, grecs et romains, comparées l'une avec l'autre, translatées du grec en français*, 1559, 2 vol., in-fol. On recherche l'édition donnée par Vascosan, 1567, 6 vol. in-8°.; on y joint la traduction d'une *Décade*

de Guevare, faite par A. Allègre (*Voy.* ALLÈGRE). V. *Œuvres morales de Plutarque*, traduites en français, 1574, 6 vol., in-8°. C'est cette édition que l'on joint à celle des *Vies des Hommes illustres*, de 1567. Les *Œuvres complètes de Plutarque*, traduites par Amyot, ont été recueillies plusieurs fois. L'édition de Vascosan, 1565-75, quatre tomes en 2 vol. in-fol., est peu recherchée aujourd'hui; il en est de même de l'édition donnée par M. Bastien, en 1784, 18 vol. in-8°; mais on estime l'édition publiée en 1783-87, avec des notes et observations de G. Brottier et Vauvilliers, 22 vol. in-8°. Elle a été réimprimée par M. Cussac, 1801-1806, 25 vol.; M. Clavier, éditeur, y a ajouté des notes, et, de plus, la traduction, faite par lui, de la *Vie d'Homère*, de l'*Essai sur la poésie*, du *Traité sur la Noblesse*, et de plusieurs fragments : ces additions forment le 23e. vol. Les tables des matières des *Vies des Hommes illustres* et des *Œuvres morales*, forment les 24e. et 25e. vol. VI. *Lettre à M. de Morvilliers, maître des requêtes*, du 8 septembre 1551. Cette lettre, dans laquelle Amyot donne une relation de son voyage à Trente, se trouve dans les *Mémoires du concile de Trente*, par Vargas, dans les *Mémoires* du même concile, par Dupuy, et dans l'ouvrage de Pithou, intitulé : *Ecclesiæ Gallicanæ in schismate status*. VII. *Œuvres mêlées*, 1611, in-8°. Le Père Niceron parle de ce volume; mais nous croyons qu'il y a erreur, et que ces *Œuvres mêlées* n'ont jamais existé. VIII. *Projet de l'Eloquence royale, composé pour Henri III, roi de France*, imprimé pour la première fois, en 1805, in-8°. et in-4°. A—G—R.

AMYR-BE-IHKAMILLAH, surnommé MANSOUR, khalyfe fathemite, succéda à son père Mostaaly, le 17 de safar 495 de l'hég. (27 nov. 1101 de J.-C.), n'étant âgé que de 5 ans. Ce fut Alafdhal, vizyr de son père, qui le fit reconnaître khalyfe, afin de se conserver l'autorité; mais lorsqu'Amyr se sentit assez puissant pour se défaire d'un tel ministre, il le fit assassiner, et mit à sa place un nommé *Mohammed*. Celui-ci ne fut pas longtemps sans s'attribuer un pouvoir semblable à celui d'Alafdhal, et blâma publiquement les mœurs du khalyfe, qui s'en défit également par le poignard. Le règne d'Amyr, prince sans jugement, se livrant à l'excès du vin et à ses passions, fut de 29 ans 5 mois et quelques jours; il mourut, assassiné par des Ismaëliens, partisans d'Alafdhal, le 3 de dzoul-hedjah, 524 de l'hég. (7 nov. 1130). Lorsqu'il monta sur le trône, Godefroi régnait encore à Jérusalem. Beaudouin, nommé par les Arabes *Bardouil*, qui succéda à Godefroy, fit une invasion en Egypte, et s'en serait emparé, si la mort ne l'eût arrêté au milieu de ses conquêtes. Amyr étant mort sans enfants, Hafeth lui succéda. J—N.

AMYRAUT (MOÏSE), non pas AMYRAULT, comme l'écrivent ceux qui le font descendre de l'ancienne famille des LAMYRAULT d'Orléans, vit le jour à Bourgueil, en Anjou, l'an 1596. Son père, qui le destinait à occuper la charge de sénéchal de cette petite ville, possédée par un de ses oncles, le fit d'abord étudier en droit : mais la lecture de l'*Institution* de Calvin lui inspira un tel goût pour la théologie, que ce goût l'emporta sur les arrangements de famille. Après avoir fait son cours d'étude à Saumur, sous Cameron, et rempli, pendant 18 mois, les fonctions du ministère dans le Maine, on l'appela pour remplacer

Daillé à l'académie de cette ville, et il entra en exercice le même jour que Louis Cappel et Josué De la Place : ils publièrent tous les trois les *Thèses Salmurienses*, qui eurent une grande vogue dans leur parti. Député, en 1631, au synode de Charenton, il fut chargé de porter en cour le cahier des représentations sur les infractions faites aux édits de pacification, et il obtint la suppression de l'usage humiliant qui astreignait les députés protestants à ne haranguer le roi qu'à genoux. Amyraut était très-attaché à sa croyance; mais il combattit ouvertement le zèle fanatique de ceux de son parti qui abusaient de leur religion pour semer des maximes, ou faire des démarches contraires à l'obéissance due aux princes légitimes. Il défendit la dignité des rois, et la sûreté inviolable de leur personne, contre les indépendants d'Angleterre, qui firent périr sur l'échafaud le malheureux Charles Ier. Ce fut à cette occasion, qu'il se déclara ouvertement pour l'obéissance passive, dans son livre de la *Souveraineté des Rois*. Un ministre de la Rochelle, ayant, auparavant, attaqué ses principes sur cette matière, il l'avait déjà complètement réfuté dans son *Apologie pour ceux de la Religion*. Mazarin l'employa utilement pour contenir les protestants qu'on cherchait à faire entrer dans les troubles de la fronde. Amyraut sentit vivement le tort que faisaient, à la réforme, les nombreux schismes qui la divisaient. Ce fut pour ramener tous les partis à un point central de réunion contre l'Eglise romaine, qu'il composa son Traité *De Secessione ab Ecclesiâ romanâ, deque pace inter evangelicos in negotio religionis instituendâ*. On dit qu'il traita plus amplement ce sujet dans un ouvrage intitulé: *Irenicon*; mais nous doutons qu'il existe un pareil ouvrage de lui sous ce titre. Bayle fait l'histoire d'une conférence qu'il eut à Saumur avec le P. Audebert, jésuite, par ordre du cardinal de Richelieu, sur la réunion des catholiques et des réformés ; mais il paraît que ce récit est une fable, au moins dans ses détails, de l'invention du fils d'Amyraut, qui avait fourni à Bayle le mémoire sur lequel a été rédigé cet article de son Dictionnaire. Cet habile homme avait l'usage du monde ; il était doux et conciliant. Ces qualités, qui se trouvent rarement chez les théologiens, ne furent pas du goût de tous ceux de son parti ; mais elles lui méritèrent l'estime des personnes les plus distinguées dans les deux communions, qui eurent toujours pour lui beaucoup de considération, jusqu'à sa mort, arrivée en 1664. Le grand nombre d'écrits sortis de sa plume, tant en français qu'en latin, sur toutes sortes de matières, prouve sa facilité d'écrire dans les deux langues, et des talents très-variés. Ils sont très-rares aujourd'hui, la plupart n'ayant guère été imprimés qu'une fois, et assez peu recherchés, par le peu d'intérêt qu'excitent maintenant les matières de controverse dont ils sont le sujet. On distingue, dans ce nombre, outre ceux dont il a été fait mention : I. *Traité des religions contre ceux qui les estiment indifférentes* ; II. *De l'élévation de la foi et de l'abaissement de la raison* ; III. *Morale chrétienne*. 6 vol. in-8°.; IV. *Traité des songes* ; V. Deux volumes *contre les millenaires*, pour réfuter le Sr. De Launai, grand partisan du millénarisme ; VI. *Traité de l'état des fidèles après la mort*, dédié à sa femme, pour la consoler de la perte de leur fille ; VII. *Du gouvernement de l'Eglise*, dont

l'objet est de soutenir l'autorité et la nécessité des synodes, contre les *indépendants*, qui voulaient que chaque église particulière se gouvernât par ses propres lois, sans aucune subordination à l'autorité des synodes; VIII. *Considérations sur les droits par lesquels la nature a réglé les mariages*; IX. *Vie de François de La Noue*, depuis le commencement des troubles, en 1560, jusqu'à sa mort, en 1591; Leyde, 1661, in-4°. Le style en est lourd, les réflexions communes; l'auteur y prodigue à son héros des louanges exagérées, pour les actions les plus ordinaires; mais on doit lui savoir gré d'avoir rédigé, dans un ordre chronologique, les actions d'un guerrier également estimé des deux partis, et dont la vie intéresse tout bon Français. T—D.

AMYTIS, fille d'Astyages, était mariée à Spitamès, dont elle avait deux fils. Cyrus, ayant vaincu Astyages, ce prince s'enfuit à Ecbatane, où sa fille et son gendre le cachèrent; mais Cyrus ordonna qu'on les mît à la question, ainsi que leurs enfants; Astyages, voulant leur épargner les tortures, se découvrit lui-même; Cyrus lui donna la liberté, et épousa, par la suite, Amytis, dont il eut Cambyse et Tanyoxercès. Ce récit, que j'abrège beaucoup, n'est fondé que sur le rapport de Ctésias, qui se trouve en contradiction avec tous les autres historiens, et qui mérite peu de confiance. C—R.

ANACHARSIS, Scythe de nation, était fils du roi Gnurus et d'une femme grecque: de sorte, qu'avec la langue de son pays, il apprit aussi celle d'Homère. Les beautés qu'il y découvrait chaque jour exaltèrent son admiration pour les peuples qui la parlaient. Bientôt, l'âpreté du climat, la rudesse des mœurs de ses concitoyens, le déterminèrent à visiter la Grèce. Il quitta les bords du Pont-Euxin, que fréquentaient les nomades auxquels il devait le jour, et se rendit à Athènes, sous l'archontat d'Eucrate, la 1re. année de la 47e. olympiade (589 ans avant J.-C.). Toxaris, son compatriote, le présenta à Solon, dont il ne tarda pas à devenir le disciple assidu. La pureté de ses mœurs, la rectitude de son jugement, la sagacité de son esprit, lui méritèrent l'amitié du législateur d'Athènes, et, par suite, le titre de citoyen. Il cultiva les lettres, les arts, et connut tous les grands hommes contemporains de Solon. Parti d'Athènes, il visita plusieurs autres contrées de la Grèce. A Cyzique, il vit célébrer la fête de la Mère des Dieux, et fit vœu, s'il arrivait dans son pays, sain et sauf, de sacrifier à la déesse avec les mêmes cérémonies. Ce vœu fut cause de sa perte; car, ayant voulu l'accomplir dans la ville d'Hyllée, il fut tué d'un coup de flèche, par son propre frère Saulius, devenu roi du pays, qui ne lui pardonna pas d'avoir préféré les dieux de la Grèce à ceux de la Scythie. Anacharsis fut un des hommes les plus vertueux de l'antiquité. L'histoire nous a conservé plusieurs de ses apophthegmes, qui feront aisément connaître son caractère: « La » vigne, disait-il, porte trois fruits; » le premier, de volupté; le second, » d'ivresse; le troisième, de repen» tir. » — Les turpitudes d'un ivrogne sont la meilleure leçon de tempérance. — Interrogé quel devait être le souverain le plus illustre? le plus sage, répondit-il. — Quelle était la meilleure forme de gouvernement? celle où l'on n'admet d'autre distinction que l'éclat des vertus, et l'opprobre du vice. — Le premier, il compara les lois aux toiles d'araignées. — Chez les Athéniens, disait-il, ce sont les sages qui discu-

tent, et les fous qui décident. — Je les admire, ajoutait-il; ils usent de petites coupes au commencement du repas, et de grandes, quand ils sont ivres. — Un Grec lui reprochait d'être Scythe; ma patrie fait mon déshonneur, répondit-il, et toi, celui de ta patrie. La vivacité de ses réparties, la force de ses arguments, donnèrent lieu à cette expression proverbiale : *Un discours scythe*. Il écrivit en vers héroïques sur les lois de son pays, sur l'art de la guerre, sur la frugalité. Mais les *Lettres* publiées sous son nom, Paris, 1552, gr. et lat., in-4°., et réimpr. dans les *Epistol. grec.*, sont apocryphes. Nous avons son portrait dans le Laërce de Westein, et dans les *Antiquités grecques* de Gronovius. Chez les anciens, ses images portaient ordinairement cette inscription : *Linguam, ventrem, veretrum contine.* L'abbé Barthelemy a rendu son nom immortel. D. L.

ANACLET (S.), ou S. CLET, pape. Les anciens biographes distinguaient deux personnes sous ces deux énonciations; les écrivains modernes, et notamment les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, n'en admettent plus qu'une, qui a occupé le Saint-Siége, depuis l'an 78 jusqu'en 91. C'est un point historique universellement reconnu aujourd'hui. Anaclet était originaire d'Athènes; les Latins l'ont appelé *Clet* par abréviation, et de-là est venue l'erreur. Il vint à Rome, y fut converti par les Apôtres, et associé au saint ministère. S. Pierre lui confia, pendant son absence, le gouvernement de l'Eglise, conjointement avec S. Lin et S. Clément. Il succéda au premier, suivant l'opinion des historiens actuels; les autres le faisaient succéder à S. Clément. L'Eglise honore S. Anaclet comme martyr, ce qui signifie seulement qu'il éprouva quelques persécutions pendant sa vie; car il ne s'est passé, de son temps, aucun événement qui prouve qu'il ait terminé sa vie dans les supplices. On a quelques fausses *Décrétales* sous le nom de ce pape. D—s.

ANACLET, anti-pape, élu en 1130, après la mort d'Honorius II, par une petite partie des cardinaux, dont la majorité, quelques jours auparavant, avait choisi Innocent II. Anaclet s'appelait *Pierre de Léon*, ainsi que son aïeul. Cet homme, juif de naissance, puis converti et baptisé par le pape Léon, était savant, extrêmement riche et très-considéré. Son fils, père d'Anaclet, doué des mêmes avantages et de plus grandes qualités, jouit d'une grande faveur auprès du pape Pascal II. Il servit si bien l'église romaine dans la querelle des investitures, et par ses armes, et par ses conseils, qu'on lui donna le gouvernement de la tour de Crescence, ou château St.-Ange. Anaclet se destina d'abord aux lettres, et vint étudier en France, où il prit l'habit de l'ordre de Cluni, ce qui donnait, dans ce temps-là, une grande considération. Etant encore très-jeune, il servit d'otage pour le pape entre les mains de l'archevêque de Cologne. Il fut rendu, en 1119, au concile de Reims, où il parut, dit Fleury, « magnifiquement vêtu, mais » noir, pâle et de si mauvaise mine, » que tous les assistants le trou- » vaient plus semblable à un juif, » ou à un sarrasin, qu'à un chré- » tien. » Calixte II le fit bientôt cardinal, et l'envoya légat en France, conjointement avec Innocent II, auquel depuis il disputa la thiare. Anaclet, nommé ainsi qu'on vient de le voir, fit tout ce qu'il put pour se maintenir. Il tint Innocent II assiégé dans le palais de Latran, et s'empara de la Basilique et du trésor de St.-Pierre. Il en

fit autant de Ste.-Marie-Majeure, et des autres églises de Rome. Maître de la ville et du territoire, après avoir forcé Innocent II de fuir, il négocia partout pour se faire des appuis et se procurer des suffrages : il donna sa sœur en mariage à Roger, duc de Sicile, auquel il conféra le titre de roi ; il écrivit à toutes les puissances pour se faire reconnaître. Le schisme s'établit, et la contestation fut longue. Condamné par les conciles de Reims et de Pise, rejeté par la plus grande partie du clergé de toute la chrétienté, méconnu par tous les souverains, excepté Roger et le duc d'Aquitaine, Anaclet se soutint dans Rome, malgré les armes de l'empereur Lothaire, qui protégeait Innocent II, et dont les troupes victorieuses avaient dépouillé Roger d'une grande partie de ses états. Il mourut à Rome, le 7 janvier 1138, après huit ans d'une élévation contestée. Aussitôt après sa mort, ses frères reconnurent Innocent II, et le schisme cessa. Voltaire l'appelle le *pape juif*, quoiqu'il n'ait été, véritablement, ni l'un ni l'autre. Anaclet a été fortement décrié par S. Bernard, et surtout par Arnoul, archidiacre de Séez, dans un Traité adressé à Geoffroy, légat du pape Innocent. Arnoul reproche à Pierre de Léon le vice de sa naissance, les usures de ses parents, l'infamie de sa jeunesse, son luxe, sa profusion, ses débauches, et enfin un commerce incestueux avec sa sœur. (*V.* l'*Hist. eccl. de Fleury*). Toutes ces accusations ont un caractère d'animosité qui peut y faire soupçonner de l'exagération. Fleury dit simplement que telle était alors la réputation d'Anaclet (*Voy.* Innocent II).

D—s.

ANACOANA. *Voy.* Ovando.

ANACRÉON, naquit à Téos, en Ionie ; il vivait vers la 71 et la 72e. olympiade (l'an 530 av. J.-C.) ; voilà tout ce qu'on sait de certain sur son compte. On croit que Polycrate, tyran de Samos, l'attira à sa cour, et lui accorda son amitié et ses faveurs. Le voluptueux Anacréon, se couronnant de roses, chantait l'amour, s'enivrait, et s'inquiétait peu des biens de la fortune. On prétend même qu'ayant reçu de Polycrate une somme assez considérable, il ne put passer qu'une nuit avec un hôte si dangereux, et alla, le lendemain, reporter l'argent au tyran, en le conjurant de lui rendre ses chansons et sa gaîté. Cette anecdote a probablement fourni à La Fontaine la fable intitulée : *le Savetier et le Financier*. Après la mort de Polycrate, Anacréon alla à Athènes ; et Hipparque, qui y commandait, envoya à sa rencontre une galère armée de cinquante rames. La chute d'Hipparque chassa d'Athènes notre poète, qui, probablement, retourna alors à Téos ; car il s'y trouvait losqu'Histiée fit révolter l'Ionie contre Darius. Justement alarmé des suites que devait avoir cette rebellion, le chantre des amours et du vin se retira à Abdère, où il conduisit gaîment sa carrière jusqu'à 85 ans. Il mourut étranglé, dit-on, par un pepin de raisin :

> Ainsi finirent ses beaux jours,
> Évanouis dans la mollesse ;
> Et son nom, qui vivra sans cesse,
> Fut déposé par la Paresse
> Dans les annales des Amours.

Téos honora sa mémoire, et sa statue fut placée à côté de celles de Périclès et de Xantippe. Nous avons d'Anacréon des odes bachiques et érotiques ; ce sont presque autant de modèles achevés, dans un genre qui a gardé le nom du vieillard de Téos ; mais, tout en rendant justice à ses talents, il serait à désirer que la postérité n'eût aucun reproche à faire aux

mœurs d'Anacréon. Malheureusement, les noms de Batylle, de Smerdias et de Cléobule, devenus désormais inséparables de celui d'Anacréon, n'attestent que trop la dépravation de ses mœurs, et la licence de ses chants. Indépendamment de ses Odes, Anacréon avait composé un assez grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns sont nommés par Suidas, et d'autres, cités avec éloge par Athénée; mais il ne nous reste de tout cela que quelques fragments, qui prouvent que ce poète ingénieux et facile ne s'était guère exercé que sur des matières érotiques. Dans ce qui nous est parvenu de lui, tout respire l'enjouement et la mollesse; ce n'est point un auteur qui écrit, c'est un convive aimable qui s'abandonne à la gaîté de sa verve. Les œuvres d'Anacréon parurent, pour la première fois (Paris, 1554), par les soins de Henri Etienne, qui trouva l'ode XI<sup>e</sup>. sur la couverture d'un vieux livre. On ne connaissait jusque-là, d'Anacréon, que ce qu'Aulu-Gelle et l'*Anthologie* en avaient conservé. Un hasard heureux ayant procuré à ce même éditeur deux manuscrits d'Anacréon, il les conféra soigneusement, et publia l'édition que je viens d'annoncer, avec quelques fragments d'Alcée, et deux odes de Sapho : les deux manuscrits qui guidèrent Henri Etienne, les seuls que l'on ait long-temps connus d'Anacréon, ne nous ont pas été conservés. Henri étant tombé, sur la fin de sa vie, dans une espèce d'aliénation d'esprit, les laissa périr, avec beaucoup d'autres, qu'il ne communiquait à personne, pas même au savant Casaubon, son gendre. Aussi cette édition *Princeps*, fut-elle reçue bien diversement de la plupart des érudits : les uns l'accueillirent avec transport, les autres en suspectèrent l'authenticité, et s'obstinèrent à ne reconnaître, pour poésies d'Anacréon, que celles dont ils trouvaient des vestiges dans les anciens auteurs. Tanneguy-Lefebvre contesta, le premier, dans des notes savantes, l'antiquité d'un grand nombre d'odes (Saumur, 1660); la célèbre M<sup>me</sup>. Dacier, sa fille, publia ces notes (Paris, 1682, et Amst., 1693, 1699 et 1716) avec une version française et des notes, et Longepierre, avec une traduction en vers français. Le Bouthilier de Rancé, devenu si fameux depuis, comme abbé de la Trappe, était à peine âgé de 13 ans, lorsqu'il donna son édition d'*Anacréon*, avec les *Scholies grecques*, dédiée au cardinal de Richelieu, son parrain, (Paris, 1639 et 1647). Baxter donna, en 1695, une édition réimprimée à Londres, 1710, in-8°. Rien n'égale la témérité avec laquelle il change, corrige et mutile le texte, jusqu'alors respecté, de H. Etienne. Barnès réfuta Baxter, dans l'édition qu'il donna (Cambridge, 1705), d'après un manuscrit du Vatican, et les conjectures de Scaliger, Saumaise, et Dan. Heinsius. Enfin, parut celle de Maittaire (Londres, 1725, in-4°.), celle de Corn. de Paw (Utrecht, 1732, in-4°.), remarquable par la hardiesse des conjectures que l'éditeur propose de substituer aux anciennes leçons. Il fut complètement réfuté par le savant Dorville. Aidé de tant de secours, et éclairé par tant de fautes, Fischer publia enfin (Leipsick, 1776, et réimpr. en 1793, in-8°.), une édition d'*Anacréon*, bien supérieure, sous tous les rapports, à celles que je viens de citer; ce qui n'empêcha pas Brunck d'en donner une autre (Strasbourg, 1778), avec des observations critiques, et une révision exacte de tout le texte grec, d'après les manuscrits et les remarques des éditeurs précédents. Cette jolie édition a été surpassée

par celle de l'abbé Spaletti (Rome, 1781), qui, en faisant graver le texte d'après le manuscrit du Vatican, en fit plutôt un objet de luxe et un monument de curiosité typographique, qu'un ouvrage d'une utilité vraiment littéraire. On en peut dire autant de la magnifique édition de Parme (Bodoni, 1785). Brunck donna, à Strasbourg, en 1786, in-16, une seconde édition de son *Anacréon*, d'après le manuscrit du Vatican. C'est cette édition qui est le plus généralement estimée. Beaucoup de traducteurs se sont exercés sur Anacréon; il est peu de poètes français qui n'aient imité quelqu'une de ses pièces. Régnier-Desmarais, La Fontaine, Mulot et beaucoup d'autres, MM. Roman, Millevoye, Tissot, etc., en ont imité quelques unes. Voici l'indication des traductions entières, outre celles de Mme. Dacier et de Longepierre, dont nous avons déjà parlé: I. *Odes d'Anacréon*, traduites en vers, par Remi Belleau, Paris, 1556, 1571, petit in-12, et dans les *OEuvres de Belleau*, 1578, ou 1585, in-12; II. *Traduction nouvelle des odes d'Anacréon, sur l'original grec, par La Fosse, avec des remarques et autres ouvr. du traducteur*, 1704, in-12; III. *les Odes d'Anacréon et de Sapho, traduites en vers français, par le poète sans fard* (Gacon), 1712, in-12, nouvelle édition (publiée par MM. Capperonier et Querlon), 1754, in-16; IV. *Imitation des odes d'Anacréon, en vers, par M. de Seillans, avec la traduction de mademoiselle Lefebvre, en prose*, 1754, in-8°.; V. *Odes d'Anacréon, traduction nouvelle, en vers* (par M. Anson), 1795, in-8°.; VI. *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus, traduction en prose, par M. Moutonnet de Clairfons*, 1773, in-4°. et in-8°.; 1780, 2 vol. in-12; VII. *Odes, Inscriptions*, etc., *d'Anacréon, traduits par Gail*, 1794, in-8°.; 1799, in-4°. A cette dernière édition, est jointe la musique de quelques odes, par MM. Gossec, Méhul, Lesueur et Cherubini. VIII. *Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Tyrtée et autres poètes grecs*, trad. en vers par Poinsinet de Sivry, 1758, in-12, plusieurs fois réimprimées; IX. *Imitation en vers français, des Odes d'Anacréon, par M. Mérard de St.-Just*, 1798, in-8°.; 1799, in-18; X. *Poésies galantes et gracieuses, d'Anacréon, Bion, Moschus, Catulle et Horace, imitées en vers français, et soumises, pour la plupart, au système musical, par M. Lachabeaussière*, Paris, an 11; 1803, in-8°.; XI. *Anacréon, traduction nouvelle*, en prose, par M. Coupé, dans le tome 7e. des *Soirées Littéraires*; XII. *Odes d'Anacréon, traduites en vers, sur le texte de Brunck, par M. J. B. de St.-Victor*, 1810, in-8°. Cette belle traduction est accompagnée du texte grec, d'après Brunck, et ornée de 4 superbes vignettes, gravées par M. Girardet, sur les dessins de MM. Girodet et Bouillon. A—D—R.

* ANAFESTE (Paul-Luc, ou Paoluccio), premier doge de Venise. Les habitants des îles vénitiennes, gouvernées, jusqu'en 697, par des tribuns, prirent à cette époque la résolution de se réunir en un seul peuple, et sous un seul gouvernement. Ils élurent, pour chef de leur république, Paul-Luc Anafeste, d'Héraclée. Ainsi commença une magistrature qui devait se continuer glorieusement pendant onze cents ans. Anafeste fixa, de concert avec Liutprand, roi des Lombards, les frontières de la Vénétie. Il mourut en 717, et eut pour successeur Marcello Tagliano. S. S—I.

ANANIA (JOANNES DE), JEAN D'ANANIE, ou D'AGNANY, jurisconsulte du 15e. siècle. On prétend, qu'étant né de parents obscurs et pauvres, il ne voulut pas en porter le nom, et qu'il prit celui d'*Anania*, ville très-ancienne du Latium. Quoi qu'il en soit, il fut auditeur de Florianus à Sancto Pedro, et professa le droit civil et canonique à Bologne, où il fut fait archidiacre. Sa vie privée offre un modèle de piété sincère, et ses ouvrages annoncent une grande érudition. Le droit civil, le droit canonique furent également l'objet de ses travaux. Ses ***Commentaires sur le 5e. livre des Décrétales***, et un volume de ***Consultations***, sont particulièrement estimés. Parmi ses autres ouvrages, on fait cas de son Traité sur les droits féodaux, *De revocatione feudi alienati*, Lugduni, 1546, in-4°. On est étonné qu'un homme aussi éclairé ait fait un Traité sur la magie et la nature des démons, qui est réuni à son corps d'ouvrage, et intitulé : *De magiâ et maleficiis*, Lugduni, 1669, in-4°. Anania mourut, dans un âge avancé, en 1458. M—x.

ANANIAS, nom commun à plusieurs personnages dont il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte. Le premier est un de ces trois jeunes Hébreux qui, pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor, furent jetés dans la fournaise ardente, d'où Dieu les retira miraculeusement, sans qu'ils eussent été atteints par les flammes. Cet événement est d'environ l'an 538 avant J.-C. Le second fut frappé de mort aux pieds de S. Pierre, avec sa femme Saphire, pour avoir, l'un et l'autre, voulu tromper cet apôtre sur le prix de la vente de leur champ, afin de s'en réserver une partie, tandis qu'ils s'étaient engagés à distribuer le tout aux pauvres. Le troisième fut fait souverain pontife des juifs, l'an 49 de J.-C. Après 8 ou 9 ans d'exercice, Cumanus, gouverneur de Judée, l'ayant accusé d'avoir cherché à soulever sa nation contre les Romains, l'envoya, chargé de chaînes, à Rome, d'où il revint parfaitement justifié. A son retour, il persécuta les chrétiens, traduisit S. Paul devant le grand conseil des juifs, et le fit souffleter au moment où il commençait à plaider sa cause. « Dieu te punira, muraille blanchie, lui dit l'apôtre; » effectivement, quelques années après, Agrippa II le dépouilla de sa dignité, et il fut massacré dans son propre palais par des séditieux, dont son fils Eléazar était le chef. T—D.

ANANUS, fameux docteur juif du 8e. siècle, l'auteur, ou plutôt le restaurateur de la secte des *caraïtes*, c'est-à-dire, de ceux qui, scrupuleusement attachés à la lettre de la loi de Moïse, rejettent toutes les traditions, et les interprétations allégoriques, imaginées par les thalmudistes. Cette secte avait perdu toute son importance, depuis la destruction du temple de Jérusalem, lorsque Ananus entreprit, vers l'an 750, de lui rendre tout son éclat. Il combattit fortement les sectateurs d'Hillel, ou les traditionnaires, se fit de nombreux disciples, et devint *chef de la captivité*. La secte dont il fut le chef subsiste encore parmi les juifs. T—D.

ANAPIUS et AMPHINOMUS étaient deux frères qui demeuraient à Catane, en Sicile. Dans une des éruptions de l'Etna, un torrent de lave s'approchant de la ville, chacun s'empressa d'emporter ce qu'il avait de plus précieux; mais ces deux frères, abandonnant leur or et toutes leurs richesses, prirent sur leurs épaules leur père et leur mère, qui étaient

très-avancés en âge et hors d'état de s'enfuir. Chargés de ce fardeau précieux, ils sortirent de la ville. Comme ils n'allaient pas très-vite, la lave les atteignit. L'histoire rapporte qu'elle se sépara en deux, sans leur faire aucun mal. On leur érigea des statues à Catane, et on les honorait sous le nom *des Frères pieux;* on avait aussi représenté leur dévouement sublime sur un des bas-reliefs qui ornaient le temple d'Apollonie à Cyzique. C—r.

ANASTASE Ier. (S.), élu pape en 398 ou 399, succéda à Sirice. Il réconcilia les deux Églises d'Orient et d'Occident. Une traduction du livre *des Principes d'Origène*, par Rufin, excita son zèle, et il le condamna, ainsi que l'avait fait S. Jérôme. Anastase mourut en 402, regretté par cet illustre Père de l'Église. On a de ce pontife deux Épîtres dans les *Epis. Rom. Pontif.* de D. Coûtant, in-fol. Le recueil d'Isidore contient de fausses Décrétales sous le nom de ce pape. On lui attribue quelques réglements, entre autres celui qui défend d'ordonner prêtres les hérétiques convertis, et un autre, pour défendre l'entrée, dans le clergé, à ceux qui viendraient d'outre-mer, à moins qu'ils n'eussent par écrit le témoignage de cinq évêques; ce qui prouve qu'à cette époque, un grand nombre d'hérétiques, venus principalement de l'Orient, faisaient, de leur conversion, une espèce de trafic. Sa vie fut très-exemplaire; il gouverna avec beaucoup de sagesse, et maintint la discipline ecclésiastique avec zèle. Il mourut, en 402, après avoir occupé le Saint-Siége un peu plus de trois ans. D—s.

ANASTASE II, Romain, élu pape le 28 novembre 496. Il eut à combattre l'ariasnime, qui était protégé par l'empereur d'Orient, Anastase Ier. Il envoya des légats, et écrivit à ce prince, pour faire ôter des sacrés dyptiques le nom d'Acace, dernier patriarche de Constantinople. Il félicita, par écrit, Clovis sur sa conversion à la foi catholique. On a encore de lui une Lettre touchant les différends qui partageaient les Églises de Vienne et d'Arles. Ces écrits sont contenus dans le *Recueil des Conciles* de Labbe. Baluze a publié, en outre, des fragments d'une autre Lettre relative aux hérésies de l'Église d'Orient. Ce pape mourut le 17 novembre 498. D—s.

ANASTASE, anti-pape en 855 (*V.* Benoit III).

ANASTASE III, élu pape en 911, après Sergius III. Il est loué pour la douceur de son gouvernement, qui ne dura que deux ans et quelques mois. C'est tout ce que l'histoire nous en apprend. D—s.

ANASTASE IV, élu pape le 9 juillet 1153, après Eugène III. Son nom était Conrad; il était Romain, évêque de Sabine, et cardinal. Élevé sur le siége de S. Pierre, dans un âge très-avancé, il n'y resta qu'un an et cinq mois. Il favorisa l'ordre naissant de St.-Jean de Jérusalem. C'était, dit Fleury, un vieillard de grande vertu, et de grande expérience dans les affaires de la cour de Rome. Nous avons neuf Lettres de ce pontife dans le *Recueil* de Labbe. D—s.

ANASTASE; deux saints, deux écrivains ecclésiastiques de ce nom, placés à un siècle d'intervalle, ont été souvent confondus en un seul personnage.—Le premier, élevé, en 561, sur le siége d'Antioche, se déclara, avec beaucoup de zèle, contre les hérétiques qui soutenaient que J.-C., pendant sa vie mortelle, avait une chair incorruptible et impassible. L'empereur Justinien, qui les protégeait, était sur le point de faire sentir à Anastase les effets de son ressenti-

ment, lorsqu'il mourut. Justin-le-Jeune, son successeur, exila Anastase pour la même cause. Rappelé, sous Maurice, il vécut paisiblement, dans son église, jusqu'à sa mort, arrivée cinq ou six ans après son retour. Anastase avait traduit en grec, à la prière de ce dernier empereur, le *Pastoral de S. Grégoire*, pour l'usage des églises d'Orient, et composé, contre les *incorruptibles*, un Traité dont les anciens louent la solidité et l'élégance. Il ne nous reste de lui que trois Discours, dans l'*Auctuarium* de Combefis, et cinq, dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius. — Le second ANASTASE, surnommé *Sinaïte*, parce qu'il était moine du mont Sinaï, sortit souvent de sa solitude pour combattre les Acéphales, les Sévériens et les Théodosiens d'Égypte et de Syrie. Il vivait encore en 678. Nous avons de lui : I. *Odegos*, ou le *Guide du vrai chemin*. Cet ouvrage est dirigé contre les Eutychiens, et il contient d'excellentes règles pour prémunir les fidèles contre la séduction de tous les hérétiques. Gretser l'a publié en grec et en latin, Ingolstadt, 1606, in-4°., rare; il se trouve, en latin seulement, dans les œuvres de ce jésuite. Richard Simon pensait que ce n'est pas le véritable ouvrage d'Anastase, et il avait promis de le faire imprimer sur les manuscrits; mais il n'a pas exécuté ce dessein. II. *Considérations anagogiques sur l'Hexameron*. Les onze premiers livres étaient dans la *Bibliothèque des Pères*, en latin seulement. Allix, s'étant procuré le 12e., crut y trouver des choses contraires au dogme de la transsubstantiation; il le publia en grec et en latin, de la traduction d'André Dacier, Londres, 1682, in-4°. III. les *cent cinquante-quatre Questions et Réponses*, qui ne sont qu'une compilation de passages des Pères et des Conciles sur la vie spirituelle. Il y a des auteurs qui les attribuent à Anastase de Nicée, ou même à un écrivain du 11e. siècle. Gretser les a données, dans les deux textes, Ingolstadt, 1617. Elles ont été insérées, en latin seulement, dans les œuvres de l'éditeur, et dans la *Bibliothèque des Pères*. On n'a même pas eu soin, dans cette dernière collection, de distinguer du texte les notes de l'éditeur. IV. des *Sermons*, à la suite de la *Philocalie* d'Origène, Paris, 1618, dans lesquels respire une piété affectueuse. Anastase avait composé d'autres ouvrages contre les juifs et contre les hérétiques de son temps, qui sont restés inédits. T—D.

ANASTASE Ier., empereur de Constantinople, né à Dyracchium, vers l'an 430, remplissait les fonctions obscures de *silentiaire* près de l'empereur Zénon, lorsque ce prince, détesté de ses sujets, perdit la vie, l'an 491. Ariadne, sa veuve, que la plupart des historiens ont accusée de cette mort, entreprit aussitôt de faire franchir à Anastase l'intervalle qui le séparait du trône, et que l'amour de sa souveraine, suivant les mêmes auteurs, avait oublié depuis long-temps. On peut remarquer cependant qu'Anastase, à 61 ans, n'était plus en âge d'inspirer une violente passion; il était presque chauve, et avait un œil noir et l'autre bleu, ce qui le fit surnommer *Dicore*. Le sénat, le peuple et l'armée secondèrent d'ailleurs les vues de l'impératrice. Longin, frère de Zénon, qui seul pouvait les traverser, s'était attiré la haine générale par son immoralité et son abrutissement; cependant Anastase, dont on proclamait la sagesse et les vertus, rencontra un obstacle à son élévation dans le zèle d'Euphémius, patriarche de Constantinople, qui lui avait plus d'une fois reproché son attachement aux erreurs d'Eutychès. Anastase leva la difficulté,

en signant une profession de foi conforme aux décisions du concile de Chalcédoine; il prouva, par le reste de sa vie, qu'une pareille promesse n'avait aucune importance à ses yeux; et la même versatilité, la même faiblesse se firent remarquer dans ses opinions, dans ses projets, dans ses vices et même dans ses vertus; cependant le début de son règne lui fit honneur. Le peuple, enchanté de la justice et de la modération du nouveau prince, l'accueillit au Cirque avec les plus vifs applaudissements. « Régnez, s'écriait-» on de toutes parts, régnez, prince, » comme vous avez vécu. » Anastase, quarante jours après la mort de Zénon, épousa Ariadne; Longin, écarté du trône, conjura avec plusieurs chefs des Isauriens, dont quelques-uns portaient le même nom que lui; mais l'empereur le fit arrêter et conduire à Alexandrie, où on le força de recevoir le sacerdoce, dont ses mœurs infâmes auraient plutôt dû le faire éloigner. Les conjurés, suivis de tous les Isaures qu'on chassa de Constantinople, se réfugièrent en Isaurie, prirent les armes, et saccagèrent la Phrygie; ils y furent battus complètement, en 492, par trois généraux d'Anastase, nommés Jean-le-Scythe, Jean-le-Bossu et Diogène; cependant cette guerre ne finit qu'en 497. L'année précédente, le patriarche Euphemius, que d'anciennes liaisons avec les chefs des rebelles, et plus encore ses principes orthodoxes, rendaient odieux à Anastase, vit deux fois ses jours menacés par des assassins, et fut enfin déposé et exilé. En 498, les factions du Cirque, connues sous les noms de Verte, et de Rouge, et dont l'acharnement désola long-temps Constantinople, eurent une querelle si vive, qu'Anastase, qui s'était rangé du côté des Rouges, fut sur le point d'être détrôné, et eut la faiblesse de donner une satisfaction publique à ses adversaires. Un prince de ce caractère ne pouvait intimider ses nombreux ennemis, et les barbares désolaient toutes les provinces. Anastase, menacé au dehors, ne s'occupait que de questions théologiques, et portait le trouble dans la capitale et dans l'empire, en favorisant les hérésies, et en versant à grands flots le sang des Orthodoxes. Le pape Symmaque, pressé par le clergé catholique, lança, en 500, contre l'empereur, la première excommunication dont un souverain ait été frappé. Cependant Anastase, ému par les malheurs dont l'empire était accablé, et dont son impéritie et ses caprices étaient les premières causes, s'attira tout à coup des applaudissements universels, en supprimant le chrysargire, impôt odieux qui se levait de cinq en cinq ans, et dont la misère, les immondices et la prostitution fournissaient une part. Il fallait que cet impôt fût bien détesté, puisque les historiens disent que sa suppression, en couvrant de gloire le prince qui l'avait prononcée, suffit pour faire pardonner ses plus grands crimes. Anastase fit cesser aussi l'usage barbare de livrer les coupables aux bêtes, et de faire, de ce supplice horrible, un spectacle pour le peuple. Cependant, de nouvelles disgrâces allaient fondre sur l'empire. Cabades, roi de Perse, indigné du refus qu'Anastase lui avait fait de quelques secours dont il avait besoin pour soumettre les Nephtalites, entra en Mésopotamie, à la tête d'une puissante armée, prit et saccagea Amide, en 502, et, l'année suivante, battit, l'un après l'autre, quatre généraux romains. Ils furent remplacés par Céler, qui força les Perses à la retraite, et tenta de reprendre Amide; ennuyé de la longueur du siége, il la racheta à prix d'argent. C'était avec ses trésors

qu'Anastase défendait ses états, moyen honteux qui ne faisait qu'exciter l'avidité des barbares, et qui accroissait de jour en jour l'avarice du prince, en augmentant ses besoins. Il imagina aussi de faire fermer, par une muraille immense, la pointe de terre sur laquelle Constantinople est bâtie, de sorte que les fertiles campagnes qui environnaient la capitale se trouvaient du moins à l'abri des incursions. Anastase forma, en 509, quelques projets sur l'Italie, et rechercha à cette occasion l'alliance de Clovis, roi des Francs, auquel il envoya le titre de consul. L'empire se vit encore plongé dans de nouvelles agitations, par l'imprudence d'Anastase, qui reprit, avec une ardeur plus violente, les discussions religieuses; il persécuta, avec acharnement, Macédonius, patriarche de Constantinople, et le fit remplacer par Timothée, entychéen. Une sédition terrible épouvanta l'empereur, qui promit de favoriser les orthodoxes; mais, le danger passé, il recommença ses poursuites contre eux. Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, rassembla les catholiques, et s'avança, suivi d'une puissante armée; le sang avait déjà coulé dans plus d'une sédition, occasionnée par les querelles religieuses; mais ce fut la première guerre dans les règles que la fureur humaine entreprit au nom d'un Dieu de paix. Vitalien, triomphant, parut sous les murs de Constantinople. En vain un physicien, nommé Proclus, brûla, dit-on, ses vaisseaux, au moyen d'un miroir ardent; déjà le peuple, las d'Anastase, demandait à reconnaître Vitalien; l'empereur, tremblant, fit promptement la paix, et promit au vainqueur de suivre ses volontés, pourvu qu'il s'éloignât. Vitalien y consentit, après avoir exigé le rétablissement de Macédonius, et la convocation d'un concile; mais, quand il eut posé les armes, Anastase viola encore une fois sa parole, et continua la persécution. Enfin, en 518, la mort vint terminer ce long et déplorable règne. Anastase, âgé de 88 ans, fut trouvé sans vie dans un souterrain de son palais, où la crainte d'un orage l'avait conduit. On crut que la foudre l'avait frappé; mais, dans un si grand âge, une mort naturelle a pu l'atteindre avec non moins de rapidité. Justin lui succéda. L—S—E.

ANASTASE II, empereur d'Orient, n'eut point une naissance assez remarquable pour que l'Histoire en ait fait mention. L'extinction de la famille d'Héraclius, dans la personne du second Justinien, et la déposition de Philippique Bardanes, laissaient l'empire d'Orient sans maître. Artémius, secrétaire d'état, homme généralement estimé, réunit les suffrages, et reçut la couronne des mains du patriarche, le 4 juin 713, sous le nom d'Anastase II. Le premier soin du nouvel empereur fut de punir les auteurs de l'attentat commis sur la personne de Philippique. Les patrices George Burgaphe et Théodore Myace, qui avaient fait crever les yeux à Bardanes, subirent le même supplice. Anastase les envoya en exil à Thessalonique. L'ordre que ce prince apporta dans les finances, son amour pour le travail et la justice, rétablissaient l'empire, fatigué d'une longue tyrannie, et pouvaient le retenir sur le penchant de sa ruine. Anastase était digne du trône, mais les Romains n'étaient plus dignes d'un tel empereur. Au commencement de l'année 716, une sédition éclate sur la flotte qu'il armait dans le port de Rhodes, pour s'opposer aux progrès des Sarrazins. Les mutins massacrent le patrice Jean, leur général, et forcent Théodore, receveur des deniers, à accepter le sceptre, et à marcher à

leur tête vers Constantinople. Anastase, réfugié à Nicée, se flattait d'opposer des forces aux rebelles; mais la prise de la capitale, et la défection de ses troupes, lui firent perdre toute espérance. Revêtu de l'habit monastique, il se fit conduire à Théodose, qui lui laissa la vie. Suivant un usage introduit dans ce temps, le prince déposé fut ordonné prêtre, et relégué à Thessalonique. Anastase avait régné deux ans et demi. Ce prince, si prudent sur le trône, ne porta pas la même sagesse dans son exil; il ne put oublier qu'il avait possédé l'empire, et ourdit une trame pour recouvrer sa grandeur passée. L'archevêque de Thessalonique favorisait ses desseins; les Bulgares lui donnèrent un asyle; ses intelligences s'étendaient jusque dans le palais; Nicétas Xilonite, maître de la milice, Isoës, commandant des troupes de Mysie, Théognote, premier secrétaire d'état, Nicétas Autrax, préfet de Constantinople, tous ses créatures, étaient prêts à remettre la couronne sur la tête de leur bienfaiteur. Léon III, l'Isaurien, qui avait renversé le faible Théodore, fut averti du complot, et fit décapiter les quatre patrices. Les Bulgares, intimidés par les menaces de Léon, et séduits par son or, livrèrent Anastase et l'archevêque; amenés à Constantinople, tous deux eurent la tête tranchée, en 719. L—S—E.

ANASTASE, patriarche de Constantinople, était de la secte des iconoclastes. A force de bassesses et de fourberies, il obtint, de l'empereur Léon-l'Isaurien, d'être élevé sur le siége patriarchal; il avait été longtemps syncelle, ou premier clerc du patriarche Germain, prélat vénérable, auquel il ne cessa de susciter des persécutions. Un jour qu'Anastase montait les degrés du palais, à la suite du patriarche, il mit, par hasard, le pied sur la robe de Germain. « N'allez pas si vite, Anastase, lui dit-il, » vous n'arriverez que trop tôt à l'hippodrôme. » Ces mots furent regardés comme une prophétie, que l'événement justifia. Lorsqu'Anastase eut pris la place de Germain, dépouillé de sa dignité, le 7 janvier 730, il s'abandonna sans réserve aux excès des iconoclastes. L'avarice ayant porté l'empereur à s'emparer des trésors de l'Eglise, le complaisant prélat les livra tous, et seconda la tyrannie et les persécutions de ce prince. Léon étant mort, en 741, Anastase, dans la vue de conserver sa dignité, se prêta à tous les caprices du sanguinaire Constantin-Copronyme. L'année suivante, Artabase, Curopalate, et beau-frère de l'empereur, se rendit maître de la capitale; le patriarche, facile à se plier aux circonstances, et ingrat envers ses bienfaiteurs, osa monter dans la chaire sacrée, un crucifix à la main, pour prêcher la rebellion. Le châtiment ne tarda pas à s'appesantir sur lui. Copronyme, devenu paisible possesseur de la couronne, par la défaite et la punition d'Artabase, fit crever les yeux à Anastase. On le promena dans l'hippodrôme, monté sur un âne, et le visage tourné vers la queue de cet animal. Il resta un jour entier dans cet état, exposé aux insultes de la populace; mais, après ce traitement ignominieux, Constantin, désespérant de trouver un prêtre qui secondât ses fureurs, laissa Anastase, tout aveugle qu'il était, sur le siége patriarchal, où il continua de déshonorer son ministère. Enfin, en 753, une mort douloureuse en délivra l'Eglise et l'empire. L—S—E.

ANASTASE (LE BIBLIOTHÉCAIRE), célèbre et savant écrivain du 9e. siècle, fut abbé d'un monastère de la

Vierge Marie, au-delà du Tibre, à Rome, et bibliothécaire du Vatican. Il assista, en 869, au 8e. concile général, à Constantinople, où Photius fut condamné. Ses connaissances, et le talent qu'il avait de parler éloquemment les langues grecque et latine, y furent très-utiles aux légats du pape. Il traduisit les actes de ce concile, du grec en latin, ainsi que ceux du 7e., tenu dans le siècle précédent. La plupart des nombreux ouvrages qu'il a laissés, sont des traductions semblables, qui sont regardées comme plus fidèles qu'élégantes. Son *Historia ecclesiastica, sive chronographia tripartita*, imprimée à Paris, avec les notes de Charles-Annib. Fabrott, à l'imprimerie royale, 1649, gr. in-fol., fait partie de l'*Histoire Bysantine*. Ce qui lui a donné le plus de célébrité, c'est son *Liber pontificalis, ou Recueil des Vies des Papes, depuis S. Pierre jusqu'à Nicolas* Ier.; il fut imprimé, pour la première fois, à Mayence, en 1602, in-4°., par les soins du jésuite Busée. Il en a paru deux éditions dans le dernier siècle, une en 4 vol. in-fol., donnée par François et Joseph Bianchini, 1718-1735; une en 5 vol. in-4°., commencée par l'abbé Vignoli, en 1724, et terminée en 1753, sans parler de celle que Muratori a insérée dans son grand recueil *Script. rer. ital.*, vol. III, p. 1, où elle est accompagnée de dissertations savantes, écrites à différentes époques, et par différents auteurs. Il en résulte qu'Anastase ne fut point proprement l'auteur, mais seulement le rédacteur de ces Vies; qu'il les tira des anciens catalogues des pontifes romains, des actes des martyrs, et d'autres mémoires, soigneusement conservés dans les archives de l'Église romaine; qu'enfin, il n'a composé que les Vies de quelques-uns des papes de son temps, sans qu'il soit même possible d'en déterminer avec précision le nombre, ni de reconnaître avec certitude celles qui sont en effet de lui, les auteurs de ces dissertations n'étant pas d'accord sur ce point. On prétend qu'il existe deux exemplaires de ces *Vies des Papes*, de l'édition de 1602, où l'on trouve l'histoire de la papesse Jeanne. Les curieux peuvent consulter à ce sujet David Blondel (*Familier éclaircissement*, etc., 1649, in-8°.), et J.-H. Boecler (*Bibl. critica*.) G—É.

ANASTASE (Olivier, de St.-), carme, dont le nom propre était de Crock, vivait dans le 17e. siècle, se livra à la prédication, et mourut en 1674, à Bruxelles. Il reste de lui quelques ouvrages, dont les titres bizarres annoncent que, s'il réussissait dans la prédication, ce ne devait être qu'à la manière moitié pieuse, moitié burlesque du fameux petit-père André: I. le *Jardin spirituel des Carmes, émaillé des vertus des Saints les plus célèbres de ce saint ordre, comme d'autant de belles fleurs, et arrosé d'instructions spirituelles, comme d'une agréable rosée*, 2 vol. in-12, Anvers, 1659-1661; II. le *Combat spirituel d'amour entre la mère de Dieu et les serviteurs de l'ordre du mont Carmel, avec égal avantage des deux côtés*, Anvers 1661, in-12; III. *Apologues moraux, traduits de S. Cyrille, et enrichis de petites Pièces de poésies et de Conclusions*, Anvers, 1669, in-12; IV. *Pleias mystica calculata ad meridianum desolati Belgii*, 1669, in-12; et d'autres ouvrages latins. N—l.

ANASTASE (le P.). *V.* Guichard.

ANASTASIE. L'Église révère plusieurs saintes de ce nom. Celle dont la commémoration a lieu le 25 décembre, était d'une illustre famille de Rome, et vivait au commencement du

4e. siècle. Les actes de S. Chrysogone, qui fut son tuteur, et l'instruisit dans la foi, rapportent que, pendant la persécution de Dioclétien, ce saint ayant été arrêté dans Aquilée, où il souffrit ensuite le martyre, sa pieuse pupille alla le rejoindre pour lui donner ses secours. En 304, selon les mêmes actes, auxquels on n'accorde que peu d'autorité, elle fut brûlée vive, par ordre du préfet d'Illyrie. Ses cendres furent portées à Rome, et déposées dans l'église qui porte son nom. Les actes de la sainte, par Métaphraste, lui donnent pour époux un païen nommé Publius, et ajoutent d'autres détails qu'on n'insère point ici, parce que ces actes n'inspirent aucune confiance. — Une autre Anastasie, ou Anastase, surnommée l'*Ancienne*, fut martyrisée à Sirmich, et l'Église l'honore également le 25 décembre; mais on n'a aucuns détails, ni sur sa vie, ni sur l'époque précise où elle vivait. Ses reliques, transportées à Constantinople, restèrent quelque temps dans l'église dite Anastasis, ou de la Résurrection, d'où on les plaça dans celle de Ste.-Sophie; mais elle n'y était plus, lorsqu'en 1453, les Turks s'emparèrent de la capitale de l'empire d'Orient. — Enfin, une troisième Anastasie, d'une famille illustre de Rome, fut instruite dans la religion chrétienne, par S. Pierre et S. Paul, ainsi que Ste.-Basilisse, son amie. Toutes deux, selon les martyrologes grecs et latins, eurent la tête tranchée par ordre de Néron. L'Église fait leur commémoration le 15 avril. D—T.

ANATOLIUS, d'Alexandrie, florissait vers l'an 270 avant J.-C., et ressuscita la philosophie péripatéticienne, que l'école de Plotin avait fait abandonner. Né de parents chrétiens, il fut porté, par ses succès, à l'évêché de Laodicée. Il composa plusieurs ouvrages, entre autres dix livres d'*Institutions arithmétiques*, dont Fabricius nous a conservé des fragments dans le 2e. vol. de sa *Bibliothèque grecque*. Nous avons encore de lui un *Traité sur le temps de célébrer la Pâque*, publié en latin par Ægidius Bucherius, dans sa *Doctrina temporum*, Anvers, 1634, in-fol. On ne doit point confondre l'évêque de Laodicée avec un autre Anatolius, philosophe platonicien, l'un des maîtres de Jamblique, et auteur d'un *Traité sur les Sympathies et les Antipathies*, dont on trouve des fragments au tome IV de l'ouvrage pré-cité de Fabricius. D. L.

ANATOLIUS, jurisconsulte, était fils de Léontius, et petit-fils d'Eudoxius, qui avaient, l'un et l'autre, consacré leur vie à l'étude des lois, et vécut du temps de Justinien. D'abord professeur en droit à Beryte, ville de Phénicie, il devint successivement avocat du préfet du prétoire, avocat du fisc, juge pedané, ou des affaires sommaires, et parvint enfin à la dignité de consul. Justinien, dans sa *Novelle* 82, l'appelle *vir spectabilis*. Il paraît qu'il fut un des jurisconsultes employés et choisis par lui pour la compilation du Digeste. On a accusé Anatolius d'avoir abusé de sa place de consul, et de s'être enrichi par ses concussions. Si l'on en croit Agathias, historien contemporain, ce jurisconsulte périt dans un tremblement de terre, frappé par un bloc de marbre qui se détacha de la corniche de la chambre où il couchait. Ce même historien prétend que le peuple, en suivant son convoi, trouvait que cette mort était un effet de la justice divine, en punition de ce qu'il avait dépouillé plusieurs personnes de leurs biens.— Un autre Anatolius, jurisconsulte grec, fut un des trois par lesquels l'empereur Phocas fit traduire le *Code Justinien*. M—x.

ANAXAGORAS, de la secte Ionique, fils d'Hégésibulus, naquit à Clazomène, la première année de la 70ᵉ. olympiade, 500 av. J.-C. Ses parents étaient puissants et riches; mais il leur abandonna le soin de ses biens, pour se livrer à l'étude de la philosophie, sous Anaximène de Milet. A vingt ans, il entreprit de voyager pour s'instruire, visita l'Égypte, tous les peuples qui cultivaient les sciences, et fut, pendant près de vingt autres années, absent de sa patrie. Il revint ensuite s'établir à Athènes, où Périclès s'était mis à la tête des affaires publiques. Il se lia particulièrement avec ce grand-homme, et compta bientôt parmi ses disciples les citoyens les plus célèbres, tels qu'Archelaüs et le poète Euripide. L'étude approfondie qu'il avait faite de la science de la nature, le mettait en état d'assigner des causes physiques à la plupart des phénomènes que le peuple regardait comme un effet de la colère des Dieux, tels que les éclipses, les tremblements de terre. Il s'expliquait librement sur ces perturbations instantanées de l'ordre immuable des choses, et, quoiqu'il admît, sans équivoque, une Cause intelligente, créatrice de l'univers, les gens superstitieux criaient souvent à l'impiété, en l'entendant débiter ses leçons. Le grand crédit de Périclès le soutint long-temps contre la malveillance publique; mais, enfin, les funestes suites de la guerre du Péloponnèse ayant exaspéré les esprits, on s'en prit aux favoris du chef. Cléon, démagogue emporté, intenta, contre Anaxagoras, une accusation publique; et le plus religieux peut-être des philosophes, dit l'auteur d'*Anarcharsis*, fut traduit en justice pour crime d'impiété. Diodore de Sicile nous apprend que ce fut la seconde année de la 87ᵉ. olympiade. Les opinions sont très-partagées sur les suites de cette accusation. Les uns, mais en petit nombre, prétendent qu'il fut absous; d'autres, qu'il prit la fuite avant la fin de son jugement; d'autres, qu'il fut condamné au bannissement et à une amende de cinq talents; d'autres, enfin, lui font infliger la peine de mort. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à cette époque, Anaxagoras sortit d'Athènes, et qu'il fut s'établir à Lampsaque, où il termina ses jours, trois ans après, âgé de 72 ans. L'anniversaire de sa mort fut, d'après sa demande, un jour de vacance pour les écoliers de la ville. On rapporte que, ses amis lui ayant demandé s'il voulait que ses cendres fussent transportées dans sa patrie : « Ce » serait prendre une peine inutile, » répondit-il, le chemin des enfers » est partout le même. » Anaxagoras, conformément à l'axiome que rien ne se produit de rien, admettait, pour principe unique et multiple des corps, des espèces d'atomes, qu'il nommait *Homœomeries*, ou parties similaires, c'est-à-dire, de même nature que les corps qu'elles devaient former. Ces atomes, par eux-mêmes dépourvus de la faculté de se mouvoir, avaient été, dans le commencement, mis en mouvement par un autre principe co-éternel, distinct de la matière, l'*Esprit*, qu'il appelait *Nous*, ce qui lui fit donner, à lui-même, le surnom de *Nous*. Ainsi s'était formé l'univers, dont les corps terrestres, comme plus pesants, occupaient les parties inférieures, tandis que l'éther, ou le feu, se trouvait disséminé dans les parties supérieures. Cependant Anaxagoras croyait les astres de nature terrestre, et le soleil, entre autres, une masse de pierre incandescente, plus grande que le Péloponnèse. La voie lactée n'était, suivant lui, de même que l'arc-en-ciel, qu'une réflexion de la lumière solaire. La terre

était plane ; la lune, un corps opaque, habitable, empruntant sa lumière du soleil ; les comètes, des astres errants. Enfin, par un de ces sophismes si communs aux philosophes de l'antiquité, Anaxogaras niait que la neige fût blanche, et soutenait qu'elle était noire, parce que telle est, disait-il, la couleur de l'eau, dont la neige n'est qu'une modalité. — On compte, outre le suivant, deux autres ANAXAGORAS : l'un, disciple d'Isocrate, fut orateur ; l'autre, grammairien, disciple de Zénodote. D. L.

ANAXAGORAS, sculpteur, né à Egine, fut chargé de faire la statue de Jupiter que les Grecs élevèrent à Élis, après la bataille de Platée, 492 ans avant J.-C. A l'imitation d'Agatharque, il écrivit sur les décorations de théâtre, et l'on ne peut douter, d'après le passage où Vitruve parle de cet ouvrage, que les principales règles de la perspective n'y fussent expliquées. L—S—E.

ANAXANDRIDES, fils de Léon, de la 1re. branche des rois de Sparte, monta sur le trône, vers l'an 550 av. J.-C. Il avait épousé une femme qu'il aimait beaucoup ; mais comme, après plusieurs années de mariage, il n'en avait point d'enfants, les éphores lui représentèrent que, pour ne pas laisser éteindre la race d'Eurysthènes, il fallait qu'il répudiât sa femme, et en prît une autre. Il ne voulut pas y consentir ; alors, les éphores et le sénat, s'étant consultés, lui dirent que, puisqu'il ne pouvait se déterminer à renvoyer celle-là, il fallait tout au moins qu'il en prît une seconde, dont il pût avoir des enfants. Il le fit, et eut ainsi deux femmes à la fois, contre l'usage, non seulement de Sparte, mais même de toute la Grèce. Il eut, de cette seconde femme, Cléomènes, qui lui succéda. Peu de temps après, la première, après tant d'années de stérilité, lui donna un fils, Doriéus, et ensuite deux autres, Cléombrote et Léonidas. Il ne se passa rien de mémorable sous son règne. Il mourut l'an 515 avant J.-C. C—R.

ANAXANDRIDES, poète comique, né à Rhodes, ou à Colophon, vivait du temps de Philippe, roi de Macédoine. Suidas dit qu'il fut le premier qui représenta sur la scène les malheurs que l'amour cause aux jeunes filles, (et non, comme l'ont dit quelques biographes, les intrigues d'amour, déjà connues sur la scène grecque.) L'innovation introduite par Anaxandrides, consista en ce qu'il donna plus d'étendue et d'importance aux rôles d'*amoureuses*. Il était opulent, et affectait une grande magnificence. On dit même qu'un jour, étant à Athènes, il récita une de ses pièces, monté sur un cheval. Il avait plus de verve que de correction ; et, quoiqu'il fût très-affligé d'un mauvais succès, jamais il ne prenait la peine de retoucher ses ouvrages. Dans sa vieillesse, il en détruisit plusieurs. Sa mort fut malheureuse. Euripide avait dit, dans une de ses tragédies : « La nature le voulait » ainsi, elle, qui n'écoute point les » lois. » Anaxandrides parodia ce vers, en substituant seulement les mots : *la ville*, à ceux de *la nature*. On n'était plus au temps d'Aristophanes : les Athéniens permettaient bien encore qu'on prît les plus grandes libertés à l'égard des particuliers, mais ils ne souffraient plus les critiques contre l'état. Ils condamnèrent Anaxandrides à mourir de faim. Athénée fait mention d'une *Odyssée*, composée par ce poète, et Aristote, dans sa *Rhétorique*, cite quelques-unes de ses comédies. Platon fut un de ceux qui excitèrent la verve satirique d'Anaxandrides. D—T.

ANAXARQUE, philosophe de la secte Éléatique, était natif d'Abdères, et fut disciple de Dioménes de Smyrne, ou, selon d'autres, de Métrodore de Chios, tous deux de l'école de Démocrite. Appelé auprès d'Alexandre-le-Grand, Anaxarque le suivit dans toutes ses expéditions, et lui parla toujours avec une entière liberté. Le monarque, un jour, s'étant blessé: « C'est bien là du sang humain, dit » Anaxarque, en montrant du doigt la » blessure, et non du sang des dieux. » Lorsque Alexandre s'enorgueillissait d'avoir asservi sous ses lois tant de peuples divers, Anaxarque lui faisait considérer les cieux, où gravitent une infinité de mondes, semblables à celui dont il n'avait pu seulement achever la conquête. C'était ainsi que, par des leçons puisées dans l'étude de la nature, le philosophe instruisait le conquérant, modérait la fougue de ses passions, dissipait les rêves de son ambition, et le ramenait souvent à des sentiments plus raisonnables. La conduite d'Anaxarque dut nécessairement lui susciter beaucoup d'ennemis. Les courtisans d'Alexandre, et le philosophe Callisthènes lui-même, lui vouèrent une haine implacable, qui fut la source de toutes les calomnies qu'ont débitées contre lui les péripatéticiens. Satyrus, Cléarque, Hermippus, Athénée, Diogène Laërce, l'ont peint sous les couleurs les plus odieuses, et lui prêtent la même fin qu'à Zénon d'Elée. Ils prétendent qu'après la mort d'Alexandre, Anaxarque tomba entre les mains de Nicocréon, tyran de Chypre, dont il s'était attiré la haine, et que ce dernier le fit piler dans un mortier. Quoi qu'il en soit, ce philosophe était digne d'un meilleur sort. Il faisait consister le souverain bien dans la vertu, et pensait que le vrai sage doit trouver son bonheur en lui-même, indépendamment des objets extérieurs; ce qui lui fit donner le surnom d'*Eudœmonicos* (qui rend heureux). On trouvera, sur l'histoire d'Anaxarque, des détails intéressants, dans l'ouvrage de M. de Luzac, intitulé *Lectiones Atticæ*, Leyde, 1809, in-4°. D. L.

ANAXILAS Ier., roi de Rhégium, descendait, à la quatrième génération, d'Alcidamidas, Messénien. Après la prise d'Ira, vers l'an 625 av. J.-C., il attira à Rhégium une partie des Messéniens, qui ne voulurent pas se soumettre aux Lacédémoniens, ce qui rendit sa capitale très-florissante. On l'a souvent confondu, mal-à-propos, avec le suivant. C—R.

ANAXILAS II, fils de Crétinéus, et descendant du précédent, monta sur le trône, à Rhégium, l'an 494 av. J.-C. Il fut célèbre par sa modération et son amour pour sa patrie. Il chassa de Zancle les Samiens, qui s'en étaient emparés, l'an 497 av. J.-C.; il y conduisit une colonie, et donna à cette ville le nom de Messine, en mémoire de la patrie de ses ancêtres. Hérodote débite plusieurs contes sur Anaxilas; il prétend que ce fut lui qui détermina les Samiens à s'emparer de Zancle, tandis qu'il n'était pas encore sur le trône lorsque les Samiens vinrent en Sicile. Il ajoute, d'après les Siciliens, qu'il engagea les Carthaginois à faire la guerre à Gélon et à Théron, pour venger Terillus, son beau-père, que Théron avait chassé d'Himère, où il était tyran. Pausanias a aussi commis plusieurs erreurs à son sujet, en le confondant avec le précédent. Il mourut l'an 476 av. J.-C., et laissa plusieurs enfants en bas âge, sous la tutelle de Micythus, son esclave. C—R.

ANAXILAS, de Larisse, philosophe pythagoricien, vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Il s'adonna particulièrement à la médecine, à l'étude des

merveilles de la nature, et consigna le fruit de ses recherches dans un ouvrage intitulé : Παίγνια, cité par Irénée et par Epiphane. Pline nous a conservé trois de ses expériences, dont deux peuvent être reléguées parmi les fables. Il enveloppait un arbre d'un voile d'amiante, et parvenait à l'abattre, sans que l'on entendît les coups qu'il lui portait. En brûlant dans une lampe la liqueur que les cavales laissent écouler pendant le coït, il faisait apparaître aux spectateurs des têtes de chevaux monstrueuses. Enfin, il fut l'inventeur de ce que nous nommons *Flambeau infernal*, dont il produisait l'effet en brûlant du soufre dans un lieu privé de lumière. Ses recherches lui devinrent fatales ; il fut accusé de magie, et banni par ordre d'Auguste. D. L.

ANAXIMANDRE, fils de Praxiades, fut le disciple et le successeur de Thalès, fondateur de la secte Ionique. Comme son maître, il naquit à Milet, la 3ᵉ. année de la 42ᵉ. olympiade, 610 ans av. J.-C. La seule circonstance de sa vie qui nous soit parvenue, est qu'il fut chargé de conduire la colonie Milésienne fondatrice d'Apollonie, sur les bords du Pont-Euxin. Anaximandre se livra particulièrement à l'étude des sciences mathématiques. Le premier, il découvrit, ou, du moins, fit connaître aux Grecs l'obliquité de l'écliptique, et parvint à déterminer l'observation plus exacte des solstices et des équinoxes, par le moyen d'une espèce de gnomon, dont il fit l'essai à Lacédémone. Le premier encore, il traça des figures de géométrie, pour rendre sensibles aux yeux les principes de cette science. Il essaya de décrire, sur un globe, les contours de la terre et des mers, autant que le permettait l'état d'imperfection des connaissances géographiques, et construisit une sphère céleste, au moyen de laquelle il expliquait à ses disciples le système du Monde. Toutes ces assertions, néanmoins, ne sont pas rigoureusement prouvées. Quant aux opinions d'Anaximandre, il regardait l'*Infini* (Ἀπείρων), comme le principe de toutes choses, sans toutefois déterminer la nature de ce principe, éternel, incorruptible, qui engendre et absorbe tout, dont les parties sont mobiles, et l'ensemble, immuable. Les mondes, selon lui, sont en nombre infini, et se résolvent dans le principe universel. Les Dieux naissent et meurent à de longs intervalles. Le ciel est un composé de froid et de chaud ; les astres, d'air et de feu. Le soleil est au plus haut des cieux ; il a la forme d'une roue, dont la circonférence est vingt-huit fois plus grande que celle de la terre. C'est par le moyen de cette roue que s'échappent les torrents de feu qui produisent la lumière. Si le trou vient à s'obstruer, l'astre est éclipsé. La lune est une autre roue, dont l'obliquité produit les phases, et la conversion totale, les éclipses : elle n'a que dix-neuf fois la grosseur de la terre. Le vent, comprimé dans les nues, produit la foudre et les tonnerres. La terre a la forme d'une colonne ; elle occupe le centre de l'univers, et voilà pourquoi elle demeure suspendue sans tomber. Telles sont les opinions que Plutarque prête au disciple de Thalès. Celles que lui donne Diogène-Laërce en diffèrent un peu. Apollodore nous apprend qu'Anaximandre mourut peu de temps après la 2ᵉ. année de la 58ᵉ. olympiade, âgé d'environ 64 ans. Il avait été contemporain de Polycrate, tyran de Samos. D. L.

ANAXIMÈNES, fils d'Eurystrate, fut le compatriote, le disciple et le successeur d'Anaximandre de Milet, dans la secte Ionique. Quelques-uns

veulent qu'il ait aussi suivi les leçons de Parmenide. Pline lui attribue l'invention du gnomon, dont d'autres font honneur à son maître. Nous avons, sous son nom, deux Lettres à Pythagore, dans l'une desquelles il déplore la fin tragique de Thalès. Ses disciples les plus célèbres furent Anaxagore et Diogène-l'Apolloniate. Anaximènes florissait vers la 56$^e$. olympiade; il est donc évident qu'Apollodore et Laërce se sont trompés en fixant sa mort à l'époque de la prise de Sardes : tout porte à croire qu'ils ont voulu parler de la prise d'Athènes par les Perses, arrivée l'an 480 av. J.-C. Les opinions d'Anaximènes diffèrent de celles de son maître. Il regardait l'*Air* comme le principe de toutes choses; principe divin, éternel, infini, toujours en mouvement. Suivant lui, la couche extérieure du ciel est composée de terre; les étoiles sont des corps pyro-terrestres, soutenus par la force expansive de l'air. Le soleil est plat comme une lame; c'est son cours seul qui détermine les saisons. La terre, également, est plate et soutenue par l'air. De ce dernier élément sont nés tous les autres; en lui se résolvent tous les corps. D. L.

ANAXIMÈNES, natif de Lampsaque, fut un des historiens les plus estimés de l'antiquité; mais son ouvrage est perdu. Il contenait, en 12 livres, l'histoire de la Grèce, et celle des Barbares, depuis la naissance du genre humain, jusqu'à la mort d'Épaminondas. Ennemi de Théopompe, Anaximènes avait contrefait son style, et, si l'on en croit Pausanias, s'était servi de son nom, pour dénigrer les Athéniens, les Thébains et les Spartiates, afin de détruire la réputation de son rival. Il fut choisi, par Philippe de Macédoine, pour enseigner les belles lettres à son fils, et suivit, dans plusieurs expéditions, le vainqueur de l'Asie. Son adresse sauva sa patrie de la colère du conquérant. Irrité de ce que les habitants de Lampsaque avaient embrassé le parti de Darius, Alexandre voulait détruire cette ville, et, prévoyant les sollicitations d'Anaximènes, il avait particulièrement juré de faire le contraire de ce que lui demanderait son maître. « Je » viens te supplier, seigneur, lui dit » celui-ci, d'anéantir la coupable » Lampsaque. » Lié par son propre serment, Alexandre fut obligé de pardonner. Anaximènes avait écrit la Vie de ce héros, et celle de son père; mais le temps ne les a pas plus épargnées que ses autres ouvrages. D. L.

ANAYA MALDONADO (Don DIÉGO), archevêque de Séville et de Tarsis, naquit à Salamanque, vers le milieu du 14$^e$. siècle: les noms d'Anaya et de Maldonado, qu'il portait, appartiennent à deux maisons du premier rang de la noblesse d'Espagne, et qui, réunies par des alliances multipliées, subsistent encore aujourd'hui, sous les titres de comtes de Villagonzalo, marquis de l'Escale, et de comtes d'Hablitas. Don Diégo fut précepteur des enfants de Jean I$^{er}$., roi de Castille, et il était évêque de Salamanque, lorsque le schisme de l'église fut poussé à son comble. Le fameux Pierre de Luna était reconnu par les rois d'Espagne et de France. Fort de ce double appui, rien n'était capable de le faire céder. Don Diégo fut envoyé auprès de lui, à Avignon, pour lui confirmer l'obéissance du roi d'Espagne, avec deux autres ambassadeurs. A son retour, il fut élevé à la première dignité de la monarchie, celle de président de Castille, et, bientôt après, il se rendit au concile de Constance, en qualité d'ambassadeur, avec Martin Fernandez de

Cordoue. Ce fut dans ce concile qu'eurent lieu de vives contestations sur la préséance entre les représentants des différentes puissances. L'ambassadeur du duc de Bourgogne voulut disputer le siége d'honneur à celui de Castille, qui s'y opposait avec trop de modération, au gré de l'évêque Anaya. Celui-ci, s'étant mis entre les deux prétendants, écarta brusquement l'envoyé de Bourgogne, et, se tournant vers son collègue : « Comme prêtre, lui dit-il, » j'ai fait plus que je ne devais; à pré» sent, c'est à vous, comme gentil» homme, à faire ce que je ne puis. » Nommé à l'évêché de Salamanca, dès 1401, Anaya exécuta le projet de fonder dans cette ville un collége destiné à l'enseignement gratuit, et il consacra à cet établissement presque toute sa fortune; rien ne fut épargné pour l'enrichir et le consolider. Il obtint du pape et de son souverain les approbations nécessaires. Ce collége, sous le nom de St.-Barthelemi-le-Vieux, a subsisté avec le plus grand éclat, jusqu'à nos jours. Il fut le premier, de ce genre, en Europe. Ce généreux exemple fut imité, dans la suite, par quelques autres prélats. Le connétable Alvaro de Luna suscita des tracasseries à Don Diégo, au sujet de ses relations avec le pape Pierre de Luna, et le fit suspendre de ses fonctions, pour faire place à Don Juan de Cerezuela, son frère utérin. Le souverain pontife eut la faiblesse de consentir à dépouiller injustement cet évêque respectable, pour complaire au ministre tout-puissant d'un souverain qu'il voulait ménager; mais Don Diégo Anaya ne tarda pas à être rétabli sur son siége. Il mourut, vers le milieu du 15ᵉ. siècle, avec la réputation d'un protecteur éclairé des sciences et des lettres. Ruiz de Vergara a écrit, en espagnol, la Vie de cet illustre prélat. J. B. E—D.

ANAYA (Don Pedro), amiral. *Voy.* Annaya.

ANCARANO (Pierre-Jean), jurisconsulte et poète italien, né à Reggio, florissait vers le milieu du 16ᵉ. siècle. Il publia un livre de droit en deux parties, sous le titre de *Familiarium juris Quæstionum*, etc., Venise, 1569, in-8°. Il parut six de ses sonnets dans la première édition du poëme de Molza, intitulé : *Ninfa Tiberina* (la Nymphe du Tibre). Il y en a deux autres à la louange du phénix, joints au poëme de la *Fenice*, de Tito Scandianese, qui lui dédia cet ouvrage, Venise, 1557, et l'on voit, par son épître dédicatoire, que c'était Ancarano lui-même qui l'avait engagé à traiter ce sujet. G—É.

ANCARANO (Gaspard), prêtre et poète de Bassano, fit imprimer, en 1587, à Venise, un recueil intitulé : *Capitoli e Canzoni spirituali sopra il Pater noster, Ave Maria, Credo, Salve Regina, e Magnificat*, etc., in-4°. Quelques gens simples, ne sachant pas que les *canzoni* italiennes sont des odes, et non pas des chansons, ou des cantiques, ont comparé ce poète très-grave à notre abbé Pellegrin. Gaspard Ancarano a aussi publié les *Sette Salmi penitenziali, latini e volgari, in ottava rima*, accompagnés de quelques autres poésies spirituelles, Venise, chez les Juntes, 1588, in-4°. On a encore de lui d'autres ouvrages du même genre, où il y a beaucoup de piété, et qui ne sont pas dépourvus de poésie. G—É.

ANCHARANO (Pierre d'), né, vers 1330, à Bologne, de l'illustre famille des Farnèses, joignit le talent de l'éloquence, la connaissance de la philosophie, et celle des affaires, à un profond savoir dans le droit, qu'il avait étudié sous Balde. Son mérite le

rendit utile à sa patrie, et lui procura une grande considération dans toute l'Italie. Ancharano professa le droit à Padoue, à Bologne, à Sienne et à Ferrare, parut avec distinction au concile de Pise, dont il soutint vigoureusement la légitimité contre les ambassadeurs de Robert de Bavière, prouva que ce concile pouvait procéder contre Grégoi e XII et Benoît XIII, et mourut, dans sa patrie, en 1410, selon les uns, et en 1417, selon les autres. Quant à la date de 1497, marquée dans son épitaphe, elle n'est pas soutenable, à moins qu'on ne veuille le faire vivre bien au-delà d'un siècle. On a de lui des *Commentaires sur les Décrétales*, Bologne, 1581, in-fol.; sur les *Clémentines*, Lyon, 1549 et 1553; sur le *Digeste*, Francfort, 1581; des *Consilia juris*, avec les additions de Zanchius, Venise, 1568, et d'autres ouvrages du même genre. Son épitaphe le qualifie de *Juris canonici speculum, et civilis anchora.* T—D.

ANCHARANO (JACQUES D'), nommé plus souvent, dans les Dictionnaires, Jacques *Palladino*, et aussi Jacques de *Teramo* ou *Theramo*. (*V.* TERAMO.)

ANCHER (PIERRE-KOFOD). Il a occupé plusieurs postes importants dans l'administration du Danemarck. Vers la fin du 18e. siècle, il eut le titre de conseiller de conférence. On a de lui une *Histoire de la législation danoise, depuis le roi Harald Blâtand, jusqu'au roi Christian V*, Copenhague, 1769, 3 vol. in-8°., en danois: c'est un ouvrage plein d'une grande érudition historique, et digne d'être extrait par un jurisconsulte philosophe. Kofod Ancher a publié beaucoup d'ouvrages élémentaires sur le droit civil et criminel du Danemarck, qui diffère du droit romain en plusieurs points importants. M—B—N.

ANCHÈRES (DANIEL D'), né à Verdun, à la fin du 16e. siècle, était jeune encore quand il fit imprimer, en 1608, à Paris, chez Jean Micard, une tragédie, avec des chœurs, intitulée: *Tyr et Sidon*, ou *les Funestes amours de Belcar et Méliane.* Cette pièce fait partie de son *Recueil de poésies diverses.* On sait très-peu de particularités de sa vie: il était gentilhomme, et peut-être était-il attaché à la personne de Jacques Ier., qu'il suivit en Angleterre. Beauchamp fait mention de cet auteur dans ses *Recherches sur le Théâtre français*, tome II, page 14, de l'édition in-8°., mais ce qu'il en dit est assez peu satisfaisant. La Vallière, dans sa *Bibl. du Th. Français*, tom. Ier., pag. 408, donne un extrait assez étendu de la tragédie d'Anchères. D. Calmet l'a oublié dans sa *Bibliothèque de Lorraine.* W—s.

ANCHERSEN (PIERRE), professeur au gymnase d'Odensé en Fionie, île danoise, a vécu dans la première moitié du 18e. siècle. C'était un des hommes les plus érudits de sa nation. Quoiqu'il ne possédât pas la profonde critique d'un Langebek, d'un Suhm, d'un Schœning, ces savants, qui l'ont éclipsé, le citent avec estime. On a de lui: I. *Origines Danicæ*, Hafniæ, 1747, in-4°.; II. *Parva Cimbrorum civitas*, ibid., 1746, in-4°.; III. *De Suevis*, ibid., 1746, in-4°.; IV. *Herthedal*, ou la *Vallée de Hertha*, ibid., 1745; V. *De solduriis*, ibid., 1734, et plusieurs autres ouvrages historiques et littéraires, recueillis en partie dans ses *Opuscula minora*, *edita à G. Oelrichs*, Brême, 1775, 3 vol. in-4°., qu'il ne faut plus considérer comme des modèles, mais qui, à l'époque de leur publication, avaient le mérite d'exciter les jeunes gens à ce genre de recherches. M—B—N.

ANCHIETA (Joseph d'), missionnaire portugais, surnommé l'*Apôtre du Nouveau-Monde*, naquit, en 1533, dans l'île de Ténériffe, de parents nobles et riches, reçut une éducation brillante, entra, à 17 ans, dans l'ordre des jésuites, et, animé d'un grand zèle pour la propagation de la foi, partit pour le Brésil, en 1553, avec don Edouard d'Acosta, second gouverneur-général, et six autres religieux de son ordre. Il fonda, à Piratiningua, à la suite de longs et pénibles travaux, le premier collége du Brésil, pour avancer la conversion et la civilisation des sauvages de cette contrée. Les jésuites donnèrent à ce collége le nom de St.-Paul, qui s'étendit ensuite à la ville qui y fut bâtie. « Ici, dit-il, dans une de ses lettres » à S. Ignace de Loyola, nous sommes quelquefois plus de vingt dans » une hutte grossièrement construite » en terre, couverte de paille, n'ayant » que 14 pas de long et 10 de large. » C'est l'école, l'infirmerie, le dortoir, le réfectoire et la cuisine. » Les sauvages du Brésil et les créoles portugais vinrent en foule se mettre sous la direction d'Anchieta, qui leur enseignait le latin, et apprenait d'eux la langue du pays. Le premier, il en composa une grammaire et un vocabulaire. Travaillant jour et nuit, il était tout pour ces nouveaux fidèles. « Je sers, écrivait-il, de médecin et » de barbier, traitant et saignant les » Indiens malades. » Ces conversions étant regardées par les colons portugais de St.-André, comme nuisibles à leurs intérêts, en ce qu'elles tendaient à détruire l'esclavage; ils se réunirent pour attaquer l'établissement de Piratiningua; mais Anchieta fit prendre les armes aux nouveaux convertis, et repoussa les assaillants. Son influence augmenta sous le gouvernement de Memdesa; et, soutenu par ce gouverneur-général, il parcourut les capitaineries du Brésil, et s'efforça de détruire l'anthropophagie parmi les tribus sauvages. Durant la longue et malheureuse guerre des Portugais contre les Tamoyos, Anchieta, compagnon fidèle du célèbre Nobrega, prêcha en chaire et sur les places publiques des villes nouvellement fondées, que les Brésiliens avaient partout l'avantage, parce que le droit et la justice étaient de leur côté, et qu'ainsi Dieu les protégeait visiblement: « Vous les » avez attaqués, disait-il aux Por» tugais, au mépris des traités; vous » les avez faits esclaves contre le droit » de la nature et des gens; vous avez » souffert que vos alliés dévorassent » leurs prisonniers, etc. » A la fin, les malheurs de cette guerre déterminèrent Anchieta et Nobrega, de concert avec le gouverneur-général, à aller se mettre entre les mains des Tamoyos, dans l'espoir d'en obtenir la paix. Le danger était imminent; toutes les tribus des Tamoyos s'étaient réunies pour faire une attaque générale: aussi, jamais on n'entreprit une ambassade plus périlleuse et plus utile. Après s'être exposés cent fois à perdre la vie au milieu de ces anthropophages, Anchieta et Nobrega parvinrent enfin, par la vénération qu'ils leur inspirèrent, à conclure la paix, et leur ambassade fut regardée comme le salut des colonies portugaises. Les Tamoyos, chez qui Anchieta resta long-temps en otage, l'appelaient le *Grand Paye* (prêtre des chrétiens). Lorsque Memdesa, rassuré sur les projets hostiles des Brésiliens, voulut chasser les Français de Rio-Janéiro, où ils s'étaient établis, il réclama la coopération d'Anchieta. Ce missionnaire fut nommé, par Nobrega, commandant des Indiens convertis, et,

s'étant mis à leur tête, s'embarqua pour Rio-Janéiro, en 1566, seconda, avec autant de courage que de zèle, l'expédition portugaise, et, pendant les deux années que dura cette guerre, vécut dans les camps, y maintint l'ordre, et vit enfin sa constance couronnée par la prise des deux forteresses que les Français avaient élevées à Rio-Janéiro, et par l'expulsion totale des vaincus. Il contribua également, avec les Indiens convertis, à la fondation de la ville de St.-Sébastien, maintenant la métropole de l'Amérique portugaise. Anchieta mourut, en 1597, à 64 ans. Les Portugais et les sauvages croyaient également à ses miracles. Les premiers envoyèrent à Rome, après sa mort, un grand nombre de déclarations et d'attestations, en demandant qu'il fût canonisé. Anchieta a composé un *Poëme sur la Vierge*, en 5000 vers latins, pour accomplir un vœu qu'il avait fait lors de son ambassade chez les sauvages. Sa Vie a été écrite en portugais par Vasconcellos, et, ensuite, par le P. Sébastien Bazeroni de Florence, Lyon, 1617, in-8°. B—P.

ANCHITÉE. *Voy*. PAUSANIAS.

ANCILLON (DAVID), né à Metz, le 17 mars 1617, d'un habile jurisconsulte calviniste, fit ses premières études au collége des jésuites, qui firent de vains efforts pour l'engager à changer de religion. Il alla étudier en théologie, à Genève, sous les savants Spanheim, Déodati et Tronchin, fut reçu ministre à Charenton, en 1641, et placé, la même année, en cette qualité, à Meaux, où il fit un riche mariage. Il fut appelé, en 1653, dans sa patrie, pour y remplir les mêmes fonctions; lors de la révocation de l'édit de Nantes, Ancillon se retira d'abord à Francfort, devint ministre à Hanau, d'où la jalousie que ses collègues conçurent de ses talents, l'obligea de retourner à Francfort, et de là à Berlin, où il fut pourvu d'une église, et mourut, le 3 septembre 1692. Quoiqu'il eut conservé toute sa vie une ardeur extraordinaire pour l'étude, il n'a laissé que peu d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans la conférence publique avec M. Bédacier, évêque d'Aost*, Sedan, 1657, in-4°.: c'était lui qui avait eu cette conférence avec M. Bédacier; II. *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze*, Hanau, 1666, ouvrage écrit en style pompeux, et dans le goût des mystiques; III. *Vie de Guill. Farel*, ou *l'Idée du fidèle ministre de Christ*, imprimée, sur un manuscrit extrêmement défectueux, à Amsterdam, 1691, in-12. T—D.

ANCILLON (CHARLES), fils du précédent, né à Metz, le 28 juillet 1659, commença ses études classiques dans cette ville, et alla les continuer à Hanau. Il suivit des cours de droit à Marsbourg, à Genève, à Paris, où il se fit recevoir avocat. Il exerça cette profession avec tant de succès, dans sa patrie, que les réformés de Metz le députèrent en cour, pour représenter qu'ils ne devaient point être compris dans la révocation de l'édit de Nantes. Tout ce qu'il put obtenir, fut qu'on userait, à leur égard, d'un traitement plus doux qu'à l'égard des autres. Peu satisfait des dispositions de la cour, il suivit son père à Berlin. L'électeur de Brandebourg le fit d'abord juge et directeur des réfugiés français de cette ville, puis inspecteur des tribunaux de justice que ces mêmes réfugiés avaient en Prusse, enfin, conseiller d'ambassade, historiographe du roi, et surintendant de l'école française. Il avait été employé dans des négociations importantes en Suisse, avait résidé

quelque temps à la cour de Bade-Dourlhac, et mourut à Berlin, le 5 juil. 1715, après avoir publié les ouvrages suivants : I. *Réflexions politiques, par lesquelles on fait voir que la persécution des réformés est contre les véritables intérêts de la France*, Cologne, 1685, in-12, ouvrage mal à propos attribué, par Bayle, à Sandras-de-Courtilz; II. l'*Irrévocabilité de l'édit de Nantes prouvée par les principes du droit et de la politique*, Amsterdam, 1688, in-12; III. *la France intéressée à rétablir l'édit de Nantes*, ibid., 1690, in-12; IV. *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les états de Brandebourg*, Berlin, 1690, in-8°. : c'est un monument de la reconnaissance de l'auteur pour l'électeur; V. *Dissertation sur l'usage de mettre la première pierre au fondement des edifices publics*, à l'occasion de la première pierre posée au temple de Fréderiestadt, pour les réfugiés français, ibid., 1701, in-8°.; VI. *Discours sur la statue érigée sur le Pont-Neuf de Berlin à l'électeur Fréderic-Guillaume*, ibid., 1703, in-fol. : c'est une dissertation, en style oratoire, sur les statues équestres et pédestres, où les éloges les plus ampoulés sont prodigués à son héros; VII. *Mélanges critiques de littérature*, Bâle, 1698, in-8°., 3 vol. On y trouve des remarques utiles et curieuses; mais le 3e. vol., consacré tout entier à l'éloge de son père et au sien, est très-inexact. L'auteur désavoua un extrait donné en 1701, à Rouen, sous la rubrique d'Amsterdam, en un seul vol., parce qu'on y avait inséré des choses qui faisaient tort à la mémoire de l'un et de l'autre. Le titre de l'édition de la même ville, en 1706, attribue faussement ces mélanges à Jean Leclerc. VIII. *Mémoires concernant les Vies de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres*, Amsterd., 1709, in-12; ces Vies, écrites d'un style diffus, étaient destinées pour un supplément au *Dictionnaire de Bayle*, que Renier-Leers se proposait de donner; IX. *Vie de Soliman II*, Rotterdam, 1706, in-8°.; par cet ouvrage, où règne une grande incorrection de style, Ancillon voulait pressentir le goût du public sur une Histoire des hommes célèbres, dont M. de Thou a fait l'éloge, mais elle n'a pas été achevée; X. *Traité des Eunuques*, 1707, in-12, sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagramme du sien. Il fut composé à l'occasion d'un eunuque italien qui voulait se marier. L'auteur prouve que le mariage est absolument interdit à ces sortes de gens : on y trouve une littérature variée et curieuse, mais la critique en est fort légère. La famille d'Ancillon existe encore en Prusse, où elle jouit d'une grande considération, par les postes honorables qu'elle y occupe, et par le succès avec lequel elle continue à cultiver les lettres. T—D.

ANCKARSTROEM (Jean-Jacques), gentilhomme suédois, enseigne des gardes de Gustave III, montra de bonne heure des passions ardentes et un caractère sombre. Gustave ayant renversé successivement, en 1772 et en 1789, le pouvoir du sénat et des grands, pour gouverner dans toute la plénitude de la puissance royale, Anckarstroëm partagea le mécontentement d'une grande partie de la noblesse, et manifesta, dans plusieurs circonstances, son opposition aux vues du monarque. Il joignit, à l'aversion qu'il éprouvait déjà pour Gustave, un ressentiment particulier, à l'occasion de la perte d'un procès où intervint le roi ; mais il est faux, comme l'ont avancé quelques biographes, qu'il eût été con-

damné à mort, pour avoir cherché à livrer la Finlande aux Russes, et que Gustave lui eût fait grâce. Il se lia étroitement avec les nobles les plus acharnés contre la cour, et fut admis dans des conférences secrètes, où il s'agissait de rétablir le sénat et de se défaire de Gustave, dont la mort fut résolue. Anckarstroëm demanda à porter lui-même le coup; mais les jeunes comtes de Ribbing et de Horn lui disputèrent cette horrible mission, et il fallut s'en remettre au sort, qui décida pour Anckarstroëm. Il fit, avec ses complices quelques tentatives, vers la fin de 1791, pour assassiner Gustave, à Stockholm; mais, ce prince ayant convoqué tout à coup la diète à Gefle, pour le 23 janvier 1792, ce voyage inattendu dérangea le projet des conjurés. Cependant, la plupart se réunirent à Gefle, sans qu'aucune occasion favorisât leur complot. Les décisions de cette diète irritèrent encore davantage la noblesse suédoise, et les conjurés, transportés de rage, revinrent à Stockholm, et résolurent d'attaquer Gustave dans un bal masqué, la nuit du 15 mars. Avant de porter le coup fatal, Anckarstroëm témoigna à ses deux complices la crainte de se tromper, et de manquer le roi dans une si grande foule. « Tu frapperas, lui dit » le comte de Horn, celui à qui je di- » rai : *Bonjour, beau masque.* » Ce fut en effet sur cette indication qu'Anckarstroëm tira sur Gustave un coup de pistolet, chargé de deux balles et de plusieurs clous, au moment même où ce prince parcourait la salle, appuyé sur le comte d'Essen. Gustave, blessé à mort, tomba dans les bras de son favori (*V.* GUSTAVE III), et Anckarstroëm se confondit dans la foule, après avoir laissé tomber ses pistolets et son poignard. Lorsque la foule fut sortie de la salle, on vit à terre les armes d'Anckarstroëm. Tous les armuriers de Stockholm furent interrogés; et l'un d'eux, à la vue des pistolets, déclara qu'il les avait vendus à Anckarstroëm. On alla aussitôt l'arrêter chez lui, où il s'était retiré, et une commission fut nommée pour le juger. Il avait d'abord pris la résolution de se brûler la cervelle, dès qu'il aurait frappé le roi; mais, soit qu'il comptât sur l'impunité, soit qu'il manquât de courage, il n'attenta point à ses jours. Il refusa constamment de nommer ses complices; avouant néanmoins son crime, dont il parut se glorifier. Le procès fut suivi avec lenteur; enfin, le 29 avril 1792, Anckarstroëm fut condamné à être décapité, après avoir été battu de verges pendant trois jours. Traîné au supplice dans une charrette, il jeta des regards tranquilles sur les spectateurs. Son courage parut néanmoins l'abandonner au moment de perdre la vie, et il réclama quelques minutes pour demander pardon à Dieu. Ce régicide n'avait que 33 ans; il fut le seul des conjurés que l'on condamnât à mort. Les comtes de Horn, de Ribbing et le colonel Lilieuhorn, furent bannis à perpétuité. B—P.

ANCONE (le cardinal D'). *Voy.* ACCOLTI.

ANCOURT. *Voy.* DANCOURT.

ANCRE (CONCINI CONCINO, maréchal D'), fils d'un notaire de Florence, dut son élévation à sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Venu en France, en 1600, avec cette princesse, Concini, d'abord simple gentilhomme de la reine, s'éleva, par le crédit de sa femme, à la plus haute faveur. Ce ne fut pourtant qu'après la mort d'Henri IV qu'il put donner l'essor à son ambition. Devenu nécessaire à la reine, pendant les troubles d'une faible minorité, Concini bouleversa tout dans le

conseil. Il acheta le marquisat d'Ancre, fut créé successivement premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Normandie, et enfin, dit Voltaire, premier ministre, sans connaître les lois du royaume, et maréchal de France, sans avoir jamais tiré l'épée. Tant de faveurs, répandues sur un étranger, alarmèrent les principaux seigneurs du royaume, et servirent de prétexte à leur rebellion. Cantonnés dans les provinces, ils déclarèrent la guerre au premier ministre; mais Concini, devenu le maréchal d'Ancre, assuré de la faveur de la reine, les bravait tous. Pour venger l'autorité royale, ou plutôt pour conserver la sienne, il leva 7000 hommes à ses frais, ce qui souleva contre lui toute la France, indignée qu'un étranger, venu sans aucun bien, eût de quoi assembler une armée aussi forte que celles avec lesquelles Henri IV avait reconquis son royaume. Concini, peu satisfait de ne laisser à Lous XIII que le vain titre de roi, et ne gardant aucune mesure avec ce prince, s'assura de sa personne, lui défendit de sortir de Paris, et réduisit les distractions qu'il voulait bien lui laisser, à la chasse, et à la seule promenade aux Tuileries. Jouant un jour au billard avec le roi, il mit son chapeau sur sa tête, et lui dit : « Sire, votre majesté » me permettra bien de me couvrir. » Tant d'insolence excita la haine de Louis XIII. Le maréchal ne l'ignorait point, et disait souvent qu'elle causerait sa perte; mais il ne se doutait guère que les intrigues d'un jeune homme, étranger comme lui, devaient l'amener. Charles Albert de Luines, qui devait sa fortune au maréchal, et que sa jeunesse mettait à l'abri du soupçon, parvint à décider Louis XIII à secouer le joug, et le premier acte d'autorité d'un prince de seize ans et demi, auquel on avait donné le surnom de *Juste*, fut d'ordonner l'assassinat de son premier ministre; mais l'exécution de ce projet n'était pas facile; Luines, surveillé de très-près, n'osait risquer une démarche qui pouvait le perdre, si elle ne réussissait pas. M. de Maulus, frère de Luines, et l'Hôpital-Vitry, capitaine des gardes, arrêtèrent, en présence du roi, qu'on attaquerait le maréchal dans la cour du Louvre, au moment où il sortirait de chez la reine-mère. Cette première tentative échoua par un malentendu; mais, le 24 avril 1617, les mesures furent mieux prises; le roi, sous prétexte d'aller à la chasse, avait fait monter à cheval son régiment des gardes, le seul dont il pût disposer pour soutenir l'entreprise. Vitry se rendit au Louvre avec quelques gentilshommes qui portaient des pistolets sous leurs manteaux, et se plaça sur le pont-levis. Le maréchal d'Ancre y arriva, suivi d'un cortége assez nombreux; les conjurés laissèrent passer le cortége; alors, Vitry, suivi de ses gens, s'approcha du maréchal, et lui dit, en lui portant la main sur le bras droit : « Le » roi m'a commandé de me saisir » de votre personne. » Le maréchal, étonné, dit en italien : *A moi!* mais Vitry, du Hallier, Perray, lâchent en même temps leurs pistolets, et le maréchal tombe mort à leurs pieds : Vitry cria aussitôt : « Vive le » roi! » Les portes du Louvre furent fermées, et la garde resta rangée en bataille. Quand on apprit au roi la mort de son ministre, il se montra aux fenêtres du palais, et cria aux conjurés : « Grand merci à vous; à » cette heure, je suis roi. » Quelques historiens ont prétendu que Louis XIII avait seulement voulu faire arrêter le maréchal d'Ancre, et qu'il no

fût tué que par accident; mais ce qui lève tous les doutes à cet égard, c'est que le roi se vanta de la mort du maréchal, en présence de toute la cour, et que Vitry, lorsqu'il présenta au parlement ses provisions de maréchal de France, présenta en même temps des lettres-patentes portant aveu du meurtre commis sur la personne du maréchal d'Ancre, par commandement exprès de S. M. On trouva dans les poches de Concini, au moment de sa mort, pour près de deux millions de billets de l'épargne, et de rescriptions, et deux millions vingt mille liv. dans sa maison; ce qui ferait croire qu'il s'attendait à quelque malheur, et qu'il se préparait à la fuite. Son corps fut enveloppé dans un drap, et, vers minuit, on alla l'enterrer à St.-Germain-l'Auxerrois. Le lendemain, le peuple se porta à l'église, et, malgré la résistance du clergé, le corps fut exhumé, traîné jusqu'au Pont-Neuf, et pendu à une potence que le maréchal avait fait élever pour ceux qui parleraient mal de lui; ensuite on le démembra, on le coupa en mille pièces, et l'on vendit ses restes sanglants, que la populace furieuse s'empressait d'acheter. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à être brûlée (*Voy.* l'article suivant), et déclara leur fils ignoble, et incapable d'occuper aucune place. On croit que le projet du maréchal était de se rendre indépendant, en cas de disgrâce, et que c'est dans ce dessein qu'il fit fortifier Quillebœuf, en Normandie, malgré les défenses du parlement. Il allait acheter, au moment de sa mort, le comté de Montbéliard pour s'y retirer. Il laissa des biens immenses. Outre le revenu de ses charges, qui montait à un million de livres, il avait plusieurs millions placés en France, à Rome et à Florence. Une fortune si considérable ne pouvait manquer d'exciter l'envie. Ses ennemis ont dû profiter de son imprudence pour aggraver ses torts. Il a pourtant trouvé des apologistes. Le maréchal d'Estrées (*Mémoires de la Régence de Marie de Médicis*), ainsi que Bassompierre, le disculpent d'une partie des torts que lui imputa une cour qui avait intérêt à les exagérer, pour justifier la manière dont on s'était défait de lui: « Concini était, » disent-ils, un galant homme, d'un » bon jugement, d'un cœur généreux, » libéral jusqu'à la profusion, de » bonne compagnie, et d'un accès facile. Avant les troubles, il était aimé » du peuple, auquel il donnait des » spectacles, des fêtes, des tournois, » des courses de bagues, dans lesquels il excellait, parce qu'il était » beau cavalier, et adroit à tous les » exercices. Il jouait beaucoup, mais » noblement, et sans passion. Il avait » l'esprit solide, enjoué, d'une tournure agréable. » On fit paraître, en 1617, une tragédie en quatre actes et en vers, intitulée: *le Maréchal d'Ancre*, ou *la Victoire du Phébus français, contre le Python de ce temps*. Les stances de Malherbe, sur la chute du maréchal d'Ancre,

Va-t-en à la malheure, excrément de la terre,
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre...

parurent aussi cette même année, 1617; les trois dernières sont imitées des vers que Claudien avait composés après la mort de Ruffin, favori de Théodose. B—Y.

ANCRE (Léonore Dori, dite Galigaï, maréchale d'), née dans la plus basse classe du peuple; elle dut sa fortune au hasard qui fit choisir sa mère pour nourrice de Marie de Médicis. Lorsque cette princesse vint en France, en 1600, pour épouser Henri IV, Galigaï, mariée à Concini,

suivit cette princesse, en qualité de femme de chambre : elle prit un tel ascendant sur l'esprit de la reine, « qu'elle réglait à son gré, dit Mézerai, ses désirs, ses affections, et ses haines. » Galigaï, vendue aux Espagnols, entretint la mésintelligence qui régnait entre Henri IV et Marie de Médicis; maîtresse absolue de l'esprit de la reine, elle réveillait sa jalousie par de faux rapports, et l'aigrissait par ses conseils. Plus d'une fois, ce prince essaya de chasser de sa cour une femme aussi dangereuse ; mais la reine n'y voulut jamais consentir, et Jean de Médicis, qui, à la prière du roi, s'était chargé d'une commission si délicate, déplut tellement à la reine, par cette démarche, que, depuis, elle ne cessa de le persécuter, et le força de quitter la France. Après la mort de Henri IV, Galigaï ne mit plus de frein à son ambition; son mari fut élevé aux premières dignités; et, disposant elle-même de tout dans le royaume, elle poussait l'insolence jusqu'à fermer sa porte aux princesses et aux grands que sa faveur attirait. Le roi lui-même n'était point à l'abri de ses caprices; un jour que ce jeune prince s'amusait à de petits jeux dans son appartement, la maréchale d'Ancre, que ce bruit importunait, osa lui faire dire de cesser, parce qu'elle avait la migraine; Louis, outré de son audace, répondit, « que, si la chambre de la maréchale était exposée au bruit, Paris était assez grand pour qu'elle pût en choisir une autre. » Cependant l'orage grossissait sur la tête de deux favoris également haïs du jeune roi, du peuple et des grands. La mort de plusieurs personnages importants, sacrifiés à la vengeance du maréchal et de sa femme, mit le comble à la haine ; enfin, le 24 avril 1617, le roi donna l'ordre d'assassiner Concini, et cette mort, qui devait bientôt entraîner celle de la Galigaï, ne lui coûta pas une larme; elle parut plus émue lorsqu'on lui apprit que le cadavre du maréchal avait été exhumé et pendu. Néanmoins, elle répéta plusieurs fois qu'il était un *présomptuous*, un *orgueillous*, et qu'il n'avait que le sort qu'il méritait. Occupée exclusivement du soin de sauver ses pierreries, elle les mit dans un de ses matelas, se coucha dessus, et ne céda qu'à la violence. Lorsque les archers, venus pour emporter ces riches dépouilles, la forcèrent de se lever, elle refusa long-temps de suivre ceux qui voulaient la conduire à la Bastille. « Ils ont tué mon mari, di» sait-elle, n'est-ce pas assez pour con» tenter leur haine ? qu'ils me laissent » sortir du royaume. » Son appartement ayant été pillé par les archers, elle arriva à la Bastille dans une telle détresse, qu'elle manquait de linge; une femme de la cour lui envoya deux chemises, et son fils, quoiqu'il fût aussi arrêté, lui fit passer quelques pièces de monnaie. Le procès de la Galigaï, traduite devant une commission extraordinaire, qui fut nommée pour faire le procès à la mémoire du maréchal, commença le 3 mai 1617. Les circonstances en sont rapportées fort en détail par Legrain, dans ses *Décades de Louis-le-Juste*. Il est curieux d'observer que la favorite d'une grande reine, qu'une femme qui avait tenu en quelque sorte le timon des affaires, dont la cupidité avait mis à prix les principaux emplois de l'état, et dont les intelligences avec l'étranger pouvaient donner quelque apparence d'équité à son jugement, ne fut condamnée que comme coupable de judaïsme et de sortilége. On passa légèrement sur ce qui aurait dû faire l'objet principal du procès. La seule circonstance raisonnable sur la-

quelle on interrogea Galigaï, fut l'avertissement qu'elle avait reçu de la mort de Henri IV, et le soin qu'elle avait mis à s'opposer à la recherche des auteurs de l'assassinat. La manière dont elle repoussa ces inculpations, éloigne d'elle et de la reine toute idée de complicité. Les principales accusations portèrent donc sur le crime de sorcellerie, et les preuves furent des lettres écrites par son secrétaire à un médecin juif, nommé Montallo. La Place, écuyer de la maréchale, soutint, devant les juges, que, depuis l'arrivée de ce juif italien à la cour, elle avait cessé d'aller à la messe, et qu'elle s'amusait à faire de petites boules de cire qu'elle avait l'habitude de porter à sa bouche. Son carossier déposa qu'il l'avait vu sacrifier un coq dans une église, à minuit, et le procureur-général prouva, par divers passages des livres juifs, que cette oblation d'un coq était une pratique tout-à-la fois juive et païenne. Enfin on ajouta encore à ces ridicules témoignages, que la maréchale, superstitieuse au point qu'elle ne voulait pas que certaines personnes la regardassent, disant qu'elles allaient l'ensorceler, consultait souvent, sur le sort de son fils, une femme nommée Isabelle, regardée comme sorcière. Ces révélations lui furent imputées à crime. Des *Agnus Dei*, des images que, dans la faiblesse qu'elle avait de se croire ensorcelée, elle regardait comme des préservatifs contre le pouvoir du démon, servirent de témoignages contre elle. On crut découvrir dans quelques livres hébreux, saisis dans son cabinet, le moyen dont elle s'était servie pour obtenir un si grand ascendant sur les volontés de la reine. Interrogée sur ce point, elle répondit : « Mon sortilége » a été le pouvoir que doivent avoir » les ames fortes sur les esprits faibles. » Quelques juges eurent assez d'équité et de lumières pour ne pas opiner à la mort; Orlando Pagen, l'un des deux rapporteurs, refusa de signer l'arrêt que Courtin, vendu à Charles de Luines, lui présenta; cinq juges s'absentèrent, d'autres conclurent au bannissement; mais le reste, entraîné par le préjugé public, par l'ignorance, et surtout par les instigations de ceux qui voulaient recueillir les dépouilles du maréchal et de sa femme, signèrent l'arrêt de mort, et il fut prononcé, le 8 juillet 1617, devant une foule immense, venue pour examiner la contenance de cette favorite, naguère toute-puissante. Galigaï, pendant cette lecture, baissa la tête, et voulut d'abord s'envelopper de ses coiffes; mais on la contraignit d'entendre, à visage découvert, l'arrêt qui la condamnait à être brûlée. Pour en suspendre l'exécution, elle déclara qu'elle était enceinte; mais on lui remontra que, d'après les dépositions qu'elle avait faites pendant son séjour à la Bastille, elle ne pouvait être dans cet état *sans avoir manqué à son honneur*. Cette objection l'empêcha d'insister : elle reprit son courage, et se résigna à la mort. Traînée au supplice le jour même de sa condamnation, elle passa au milieu d'un peuple nombreux, que son malheur commençait enfin à toucher; elle vit sans effroi les flammes qui allaient dévorer son corps. « Intrépide, mais modeste, dit Anquetil, » elle mourut sans bravade et sans » frayeur. » On fit, sur sa mort, une tragédie en 4 actes et en vers, intitulée : *la Magicienne étrangère*. Cette pièce, imprimée à Rouen, en 1617, n'est qu'une satire grossière. Une des singularités de la destinée de la maréchale d'Ancre, c'est qu'elle fut le premier mobile de la fortune du cardinal de Richelieu. (*V.* Richelieu). B—y.

ANCUS MARTIUS, 4e. roi de Rome, était petit-fils de Numa, par Pompilie, fille de ce prince. Après un court interrègne qui suivit la mort de Tullus Hostilius, il fut élu, l'an 113 de Rome (641 avant J.-C.). En montant sur le trône, il annonça des dispositions pacifiques, et s'appliqua à remettre en honneur les cérémonies religieuses. Les Latins, qui désiraient tirer avantage de la mort de son prédécesseur, l'obligèrent, par une attaque soudaine, à prendre les armes. Après leur avoir déclaré la guerre, avec les cérémonies prescrites par Numa, Ancus Martius prit Politorium, Tellène et Ficène, villes, ou, pour mieux dire bourgades, dont il serait aujourd'hui impossible de déterminer la situation, mais qui étaient peu éloignées de Rome, et vers l'embouchure du Tibre; il les détruisit, et en transporta à Rome les habitants, auxquels, par une sage politique, il accorda le droit de cité. Les Latins tentèrent de se venger; mais Ancus les défit en bataille rangée. Les Fidénates, les Veïens, les Sabins et les Volsques, ne furent pas plus heureux. Il prit la ville du premier de ces peuples, en pratiquant des chemins sous terre, genre d'attaque dont l'histoire de Rome fait ici mention pour la première fois. Ayant ensuite vaincu deux fois les Veïens, Ancus obtint du sénat les honneurs du triomphe. Sous son règne, le mont Aventin et le mont Janicule furent enfermés dans l'enceinte de Rome. Pour joindre le Janicule à la ville, dont il était la citadelle, Ancus fit construire sur le Tibre le pont Sublicius. Il fit bâtir une prison dans la place publique; le port et la ville d'Ostie lui doivent leur origine. Il fit creuser des salines, et en distribua le sel au peuple: ce fut l'origine des libéralités publiques, connues dans la suite sous le nom de *congiaria*. Au nombre des monuments publics élevés par ses ordres, on doit placer le temple de Jupiter Férétrien, l'aqueduc magnifique, dit de l'*Aqua Martia*, qui, dans la suite, ne suffisant pas aux besoins de Rome, fut augmenté par le préteur Q. Martius rex, l'un des descendants de ce prince. Ancus Martius mourut après un règne de 24 ans. Plutarque prétend que sa mort fut violente; mais les autres historiens ne partagent point cette opinion. Il laissa deux fils, dont l'aîné était âgé de 15 ans, et leur donna imprudemment pour tuteur Tarquin, nouvellement établi à Rome. Si l'on en croyait Denys d'Halicarnasse, Ancus Martius n'aurait obtenu que par un crime le pouvoir suprême. Cet historien dit qu'il avait exterminé Tullus Hostilius avec toute sa famille, lorsque ce prince offrait un sacrifice domestique. D—T.

ANDECA, roi des Suèves en Espagne, enleva la couronne à Eboric, vers l'an 583, et s'affermit sur le trône en épousant Segonce, belle-mère d'Eboric, qu'il relégua ensuite dans un monastère, après lui avoir fait raser la tête, ce qui, selon l'usage des Suèves, la rendait inhabile au gouvernement. Andeca ne jouit pas long-temps de son usurpation. Leovigilde, roi des Visigoths, ayant tourné ses armes contre les Suèves, les défit, entra dans Brague, capitale du royaume, déposa Andeca, qu'il fit ordonner prêtre, et le relégua à Badajoz, où il mourut peu de temps après. Le royaume des Suèves devint une province des Goths en 584, après avoir existé pendant un siècle et demi. Il s'étendait sur la Lusitanie et sur la Galice. B—P.

ANDEIRO (DON JUAN-FERDINAND), favori de la reine de Portugal, Eléonore-Tellez, entra de bonne heure au service du roi Ferdinand,

Exilé, en 1375, il passa en Angleterre, y jouit de la faveur du comte de Cambridge, et reçut, de Ferdinand, l'ordre secret d'engager la cour de Londres à former une ligue avec le Portugal contre la Castille. Andeiro réussit, revint à Lisbonne, en 1380, et rendit compte au roi du succès de sa négociation. Ferdinand, pour mieux cacher ses desseins, le fit enfermer dans la tour d'Estremos, où il allait souvent l'entretenir en secret, accompagné de la reine Eléonore. Quelquefois même cette princesse s'y rendait seule, par ordre du roi. Séduite par l'esprit et les grâces d'Andeiro, elle oublia bientôt avec lui sa dignité et son devoir. La négociation avec l'Angleterre ayant été réglée entre le roi et le favori, celui-ci sortit de sa prison, et Ferdinand, voulant encore user d'artifice, l'exila de nouveau avec éclat, pour mieux cacher le but d'un second voyage à Londres. Andeiro reparut bientôt en Portugal, avec une expédition anglaise : la reine le fit créer comte d'Ourem et grand de Portugal, et il fut chargé, par Ferdinand, d'aller offrir la main de sa fille Béatrix au roi de Castille. De retour à Lisbonne, il se vit au comble de la faveur, et ne cacha plus sa passion pour la reine. Le roi, éclairé enfin sur cette intrigue, allait s'en venger, lorsque la mort l'en empêcha; mais la perte d'Andeiro n'était que différée. La reine, qui s'était emparé de la régence, avait fait, de son amant, l'arbitre du Portugal. Les grands, indignés, se liguèrent contre lui, et le grand-maître d'Aviz, frère bâtard de l'infant don Juan, s'étant mis à leur tête, pénétra dans le palais de la reine, avec 25 hommes armés, et poignarda Andeiro, le 6 décembre 1383; il chassa ensuite la reine, et s'empara de l'autorité. (*Voy.* TELLEZ (ÉLÉONORE), et JEAN I^er^.) B—P.

ANDELOT. *Voy.* DANDELOT et COLIGNI.

ANDERSON, ou ANDREÆ (LAURENT), chancelier de Gustave Vasa, né en Suède, en 1480, fut d'abord prêtre à Strengnes, et devint ensuite archidiacre à Upsal. Ayant reçu de la nature des talents supérieurs, il les avait cultivés par l'étude, et se distinguait surtout par une grande facilité à développer ses idées, avec autant de clarté que d'élégance. Des voyages en divers pays, et un séjour à Rome, lui avaient donné la connaissance des hommes et des affaires. Lorsque les dogmes de Luther, qu'il avait appris à connaître à Wittenberg, se furent répandus en Suède, il les recommanda fortement à Gustave Wasa, qui venait de monter sur le trône, et devint le mobile principal de la révolution qui changea la croyance religieuse des Suédois. Le roi lui donna toute sa confiance, suivit le plan qu'il traça, et le nomma son chancelier. Ce fut lui qui, à la diète de Vesteras, en 1527, malgré la forte opposition du clergé et de plusieurs grands du royaume, décida les états à publier le recez qui mettait les intérêts de l'Eglise à la disposition du roi. Des incidents, dont les mémoires du temps n'indiquent pas clairement la marche, entraînèrent ensuite le chancelier dans le parti des mécontents. Instruit d'une conspiration contre Gustave, il n'en avait pas donné connaissance, et, le roi l'ayant accusé devant les états, il fut condamné à perdre la vie. Il parvint cependant à la racheter par une somme d'argent, et se retira à Strengnes, où il mourut en 1552. Il donna la première traduction du *Nouveau Testament* en langue suédoise. C'était un chef-d'œuvre pour le temps; mais le style en a vieilli, et d'autres traductions l'ont remplacée. C—AU.

ANDERSON (sir Edmund), jurisconsulte anglais, né vers l'an 1540, à Broughton, ou à Flixborough, dans le comté de Lincoln, fut nommé chef juge de la cour des plaids communs, sous le règne d'Elisabeth; place qu'il conserva sous le règne de Jacques Ier. C'était un homme plein d'érudition et de lumières, mais qui porta, dans l'administration de la justice, une excessive sévérité. Il fut un des commissaires nommés pour faire le procès à la reine d'Ecosse, et l'un des juges qui condamnèrent Davison, secrétaire d'Elisabeth, accusé d'avoir fait hâter sans autorité l'exécution de la reine Marie. Ce procès présente quelques circonstances remarquables, qui font connaître l'influence que le pouvoir exerçait sur l'administration de la justice. Elisabeth voulait affaiblir, aux yeux des peuples, l'impression de pitié que faisait généralement la condamnation de l'infortunée Marie, et cherchait même à faire croire qu'elle n'était pas éloignée de lui accorder sa grâce. Davison, homme vil et corrompu, n'avait fait vraisemblablement que se conformer aux intentions de sa maîtresse, en envoyant l'ordre d'exécuter la sentence; il fut cependant mis en jugement pour avoir donné cet ordre, « contre le commandement de » la reine, et sans sa participation. » Dans l'instruction du procès, l'un des juges exalta beaucoup la clémence d'Elisabeth, et blâma fortement Davison, d'en avoir arrêté les effets par son imprudente précipitation; celui-ci se défendit, en disant qu'il avait fait une chose juste, quoique d'une manière qui ne l'était pas : *Justum sed non justè*. Cette distinction, très-propre à faire condamner un innocent ou absoudre un coupable, suivant l'occasion, fut admise par le tribunal. Davison fut condamné à payer une amende de 10,000 liv. sterl., et à être emprisonné tant qu'il plairait à la reine. On conçoit que la détention ne fut pas longue, et que l'amende ne tomba pas à sa charge. Anderson déploya un zèle actif contre toutes les sectes séparées de l'Eglise anglicane, et surtout contre les Brownistes, envers lesquels il fut quelquefois injuste. Ses ouvrages sont : I. *Jugements rendus sous le règne de la reine Elisabeth, par la cour de Common-Bench*, Londres, 1644, in-fol.; II. *Décisions et Jugements des tribunaux de Westminster, rendus dans les dernières années du règne d'Elisabeth*, Londres, 1653, in-4°. Il mourut en 1605.
S—d.

ANDERSON (Alexandre), né à Aberdeen, en Écosse, professait les mathématiques à Paris, au commencement du 17e. siècle. Il était, à ce qu'il paraît, un ami ou disciple de Viette, dont il publia quelques ouvrages posthumes. Il possédait fort bien, dit Montucla, l'analyse ancienne, ce dont il donna un essai dans son *Supplementum Apollonii redivivi*, 1612, in-4°., où il supplée, en effet, ce que Ghetaldi avait laissé d'incomplet dans son ouvrage. A. B—t.

ANDERSON (Robert), simple fabricant d'étoffes de soie, à Londres, au milieu du 17e. siècle, publia, en anglais, deux ouvrages de géométrie, plus qu'élémentaires, dit Montucla : I. *Propositions stéréométriques, applicables à divers objets, mais spécialement destinées au Jaugeage*, 1668, in-8°.; II. le *Jaugeage perfectionné, pour servir de supplément aux Propositions stéréométriques*, 1669, in-8°. A. B—t.

ANDERSON (Jean), médecin anglais, né vers l'année 1726, membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, a occupé pendant 41 ans

la chaire de professeur de philosophie naturelle à l'université de Glascow. Il est auteur de plusieurs ouvrages utiles, parmi lesquels on distingue ses *Institutions de médecine*, dont cinq éditions ont été publiées de son vivant. Il mourut en 1796, âgé de 70 ans. X—N.

ANDERSON (George), né à Tundern, dans le duché de Schleswig, au commencement du 17^e^. siècle. Il n'avait point fait d'études, mais ses dispositions naturelles, et une mémoire prodigieuse lui firent acquérir un savoir étonnant. Il voyagea en Orient, depuis l'an 1644 jusqu'à l'an 1650, parcourut d'abord l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Chine, le Japon, et revint par la Tartarie, la Perse septentrionale, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. A son retour, il entra au service du duc de Holstein-Gottorp, qui, n'ayant pu l'engager à écrire une relation de ses voyages, le faisait venir chaque jour dans son cabinet, et s'en entretenait une heure avec lui, tandis qu'Adam Oléarius, caché derrière une tapisserie, écrivait à la hâte ce que disait Anderson. Le duc obtint enfin du voyageur qu'il rédigeât lui-même cette relation, et elle fut publiée à Schleswig, en 1669, par Oléarius, sous ce titre : *Relation des voyages en Orient, de George Anderson et de Volg. Iversens*, in-fol. (en allemand). G—T.

ANDERSON (Jean), jurisconsulte, né à Hambourg, le 14 mars 1674. Après avoir fait ses études à Leipzig, à Halle et à Leyde, il fut fait, en 1702, secrétaire du conseil de Hambourg; syndic en 1708, et bourgmestre en 1723. Il remplit plusieurs missions pour les affaires de sa ville natale, où il mourut, le 3 mai 1743. Ses principaux écrits sont: I. *Des renseignements sur l'Islande, le Groenland et le détroit de Davis* (en allemand), imprimés après sa mort, en 1746, et précédés d'une notice sur sa vie; la traduction française, par Sellius, parut sous le titre d'*Histoire naturelle de l'Islande*, etc., 1754, 2 vol. in-12; II. *Glossarium teutonicum et alemanicum*; III. *des Observations philologiques et physiques sur la Bible* (en allemand). Il a laissé en manuscrit : *Observationes juris germanici, ad ductum elementorum juris germanici Heineccii.* G—T.

ANDERSON (Adam), écrivain écossais, qui vivait dans le 18^e^. siècle. Il fut premier commis d'un bureau de finances, et occupa quelques autres places à Londres. On a de lui un savant ouvrage sur l'histoire du commerce, intitulé: *Historical and chronological deduction of trade and commerce.* La première édition parut en 1762. Il y en a eu plusieurs autres; la dernière est de 1801, en 4 vol. in-4°., très-bien exécutée. L'auteur est mort en 1775. X—N.

ANDERSON (Jacques), agriculteur anglais, né en 1739, à Hermiston, près Édimbourg, d'une famille qui cultiva, pendant plusieurs générations, le même fonds de terre. Ses amis voulurent le détourner de faire de longues études, pour succéder à ses parents, qu'il venait de perdre très-jeune; mais, après avoir lu l'*Essai* de Hume *sur l'Agriculture*, et n'avoir pu le comprendre, à cause de son ignorance dans la chimie, il se détermina à suivre le cours de Cullen; et bientôt il s'établit, entre le maître et l'élève, une intimité qui ne cessa qu'à la mort du professeur. Les conseils d'un tel maître lui furent utiles, non seulement pour la chimie, mais pour plusieurs autres sciences; l'étude ne lui fit pas négliger les soins de la ferme qu'il dirigeait, dès l'âge de 15 ans, secondé par quatre sœurs aî-

nées. Il trouvait même encore le temps d'écrire sur l'agriculture. L'université d'Aberdeen lui envoya, sans qu'il les eût sollicités, les diplômes de maître-ès-arts et de docteur en droit. En 1783, Anderson se rapprocha d'Édimbourg, pour suivre l'éducation de ses fils. La même année, l'Écosse lui eut l'obligation d'avoir employé tous les moyens imaginables pour diminuer la disette; l'Angleterre lui doit aussi l'amélioration des pêches qui se font au nord de l'Écosse. En 1797, Anderson vint habiter les environs de Londres, où il lia un commerce étroit avec les savants de cette ville, et devint membre de la société royale; mais, en 1802, il se retira dans la solitude, ne s'occupant plus que du jardinage. Il y termina sa carrière, en 1808, âgé de soixante-neuf ans. Ses principaux ouvrages, en anglais, sont : I. *Essais sur les plantations*, 1771, in-8°., imprimés d'abord dans le *Weekly magazine* d'Edimbourg; II. *Essais sur l'agriculture*, 1777, 3 vol. in-8°, où l'on trouve une méthode de dessécher les terrains marécageux, réimprimée en 1797; III. *Observations sur les moyens d'exciter l'industrie nationale*, Edimbourg, 1777, in-4°.; IV. *Relation de l'état actuel des Hébrides et de la côte occidentale de l'Écosse*, Edimbourg, 1785, in-8°.; V. *Recherches sur les troupeaux et l'amélioration des laines*, publiées à la suite d'un ouvrage du professeur Pallas, sur les races de brebis de la Russie, in-8°., et analysées dans la *Biblioth. britannique* de Genève; VI. l'*Abeille*, journal hebdomadaire estimé, dont Anderson est le fondateur, et dans lequel il signait ordinairement *Senex*, *Timothy Hairbrain*, *Alcibiades*; Edimbourg, 1788 et suiv., 18 vol. in-8°.; VII. *Récréations.....*, journal consacré principalement à l'agriculture et à l'histoire naturelle, 1799 et suiv., 6 vol. in-8°.; VIII. *Correspondance avec le général Washington*, suivie bientôt après des *Recherches sur la rareté des grains*; IX. l'*Encyclopédie britannique*, 1773, contient, entre autres, un article sur les vents appelés *moussons*, dans lequel Anderson prédit, avant le retour de Cook, le résultat d'une des découvertes de ce navigateur au Sud. Le *Weekly magazine* d'Edimbourg, et le *Monthly Rewiew* sont enrichis d'un grand nombre de ses articles signés *Agricola*, *Timoléon*, *Germanicus*, *Cimon*, *Scoto-Britannus*, *E. Aberdeen*, *Henry Plain*, *Impartial*, *a. Scot.* Les *Mémoires de la société de Bath*, contiennent aussi plusieurs Mémoires d'Anderson sur l'économie rurale.

B—R. j°.

ANDERTON (Jacques), habile controversiste anglais, natif de Lostock, dans la province de Lancastre, a vécu à la fin du 16e. et au commencement du 17e. siècle. Il était simple laïque, et possédait une fortune considérable en fonds de terre. Pour se mettre à l'abri des lois pénales de son pays contre les catholiques, il se déguisa, dans tous ses ouvrages, sous le nom de *Jean Brereley*. Le principal, celui qui fit le plus de sensation, est intitulé : *Apologie des Protestants pour la religion romaine*, 1604, in-4°. Le but en est de prouver la vérité de la religion catholique, par le témoignage même des auteurs protestants, dont il rapporte les passages avec la plus scrupuleuse exactitude. Cet ouvrage fut regardé, par ses propres antagonistes, comme un chef-d'œuvre d'érudition, de raisonnement, et de précision, écrit avec une politesse et sur un ton de modération, qui n'avaient pas encore eu d'exemple dans ces sortes de

controverses. Banckroft, archevêque de Cantorbéry, alarmé de l'effet qu'il fit dans le public, chargea le savant docteur Morton, chapelain du roi, depuis évêque de Durham, d'y répondre. C'est ce que celui-ci fit par son *Appel aux Catholiques, pour les Protestants*, 1606; mais, au lieu de discuter les faits et les passages rapportés par Anderton, il chercha à user de récrimination contre les catholiques, en voulant s'autoriser de leurs écrivains en faveur de la religion protestante. Malheureusement, les auteurs dont il invoquait les témoignages, se trouvaient être des gens décriés pour la singularité des leurs opinions, ou démentis par ceux de leur communion, ou, enfin, les passages allégués ne roulaient que sur des choses peu importantes. D'autres controversistes se mirent sur les rangs, et ne furent pas plus heureux. Anderton leur répondit d'une manière péremptoire, dans les notes mises à la seconde édition de son livre, en 1608: c'est sur cette seconde édition que fut faite la traduction latine, par Guillaume Reynet, docteur de Paris, 1615. Anderton a donné plusieurs autres ouvrages estimés, du même genre, dont les principaux sont: une *Explication de la Liturgie de la Messe*, sur le sacrifice et la présence réelle, en latin, Cologne, 1620, in-4°., et la *Religion de S. Augustin*, 1620, in-8°., où il applique la méthode du saint docteur dans les controverses, à celles qui existent entre les catholiques et les protestants. — LAURENCE ANDERTON, de la même province, et peut-être de la même famille, après avoir embrassé la religion catholique, se distingua chez les jésuites, par ses talents pour la prédication et pour la controverse. On a de lui: la *Progéniture des Catholiques et des Protestants*, Rouen, 1632, in-4°.; la *Triple Corde*, St-Omer, 1634, in-4°. T—D.

ANDIER, graveur. *V.* DESROCHES.

ANDJOU (LE NABAB FAKHR, ED-DYN HAÇAN DJÉMAL, ED-DYN HOCÉIN), auteur de la préface du *Ferhang djihânguyry*, et l'un des principaux collaborateurs de ce célèbre Dictionnaire persan, commencé par ordre du grand-moghol Akbar, pendant son séjour au Kachemyr, et terminé sous le règne de son fils Djihânguyr. Cette dernière circonstance valut, à ce monarque, l'honneur d'avoir donné son nom à un ouvrage de la plus haute importance, parfaitement exécuté, et qui doit être réellement placé au nombre des plus beaux monuments littéraires. Dans la préface, qui est à la fois bien faite et extrêmement curieuse, Andjou rend compte du travail qu'exigea la composition de ce Dictionnaire. Il donne les titres de quarante-quatre autres qui furent mis à contribution, sans parler des ouvrages anonymes, des nombreux commentaires persans du Korân, des annales et des histoires, du livre Zend et du Pazend, d'un grand nombre de traités particuliers dont la nomenclature serait trop longue pour trouver place ici; sans oublier les poëmes et recueils de poésies dont les auteurs ont écrit en style figuré. « Enfin, ajoute Andjou, j'ai pris » beaucoup de peines et lu beaucoup de » livres arabes et pehlvy. » Le dictionnaire est divisé en 24 chapitres, conformément aux lettres de l'ancien alphabet persan, avec une préface et douze traités généraux (*ayin*) sur l'écriture persanne et sur la grammaire de cette langue; un glossaire des mots particuliers au livre du Zend, et un recueil de mots composés, forment ce que les Arabes et les Persans nom-

ment le complément (*khâtiméh*). Cette partie manque dans la plupart des copies du *Ferhang Djihânguyry*, qui fut terminé l'an 1017 de l'hég. (1608-9 de J.-C.), comme le principal rédacteur l'a indiqué dans cet hémistiche : *Voici le Dictionnaire de Noûr êldyn Djihânguyr*. Le total de la valeur numérique des lettres qui composent cet hémistiche, est 1017, nombre correspondant à l'année de l'hégire où l'ouvrage fut terminé. L'impression de ce Dictionnaire, avec de courtes notes, serait un important service rendu aux orientalistes d'Europe. La Bibliothèque impériale possède deux exemplaires du *Ferhang Djihânguyry*, d'une écriture passable, mais on ne trouve, dans aucun des deux, le complément dont j'ai parlé. L—s.

ANDLO (Pierre d'), jurisconsulte et professeur à Bâle, fut recteur de l'université en 1471. La bibliothèque de Bâle conserve quelques-uns de ses manuscrits, et l'ouvrage qu'il a écrit en 1460, sous le titre : *De imperio Romano, Regis et Augusti creatione, inauguratione, administratione et officio, juribus, ritibus et cerimoniis electorum aliisque imperii partibus*, a été imprimé à Strasbourg, en 1603 et en 1612, in-4°. On a aussi de lui, en allemand, une *Chronique*, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1400. U—i.

ANDOCIDE, fils de Léogoras, né à Athènes, l'an 468 avant J.-C., était d'une des principales familles de cette ville, et descendait, disait-on, de Mercure. Léogoras, son bisaïeul, commanda, avec Chabrias, les troupes que les Athéniens envoyèrent contre Pisistrate. Andocide se mêla de bonne heure des affaires publiques, et fut l'un de ceux qui négocièrent, vers l'an 445 avant J.-C., avec les Lacédémoniens, la paix de trente ans qui précéda la guerre du Péloponnèse. Quelque temps après, il eut, conjointement avec Glaucon, le commandement de vingt vaisseaux, que les Athéniens envoyaient au secours des Corcyréens contre les Corinthiens. Ses liaisons avec Alcibiade, et d'autres jeunes gens, le firent accuser d'avoir profané les mystères d'Eleusis, et d'avoir contribué à la mutilation des Hermès; il se tira d'affaire en accusant plusieurs personnes, du nombre desquelles était Léogoras son père, qu'il parvint cependant à sauver. Dégoûté des affaires publiques, il se livra au commerce, et alla dans l'île de Chypre auprès d'Evagoras, roi de Salamine. On l'accusa de lui avoir livré la fille d'Aristide, qu'il avait enlevée à Athènes. Il revint dans cette ville pendant la tyrannie des quatre cents, qui le mirent en prison; mais il ne fut pas condamné. Exilé par les trente tyrans, il se retira dans l'Elide, et retourna à Athènes, lorsque le peuple eut repris le dessus: on renouvela contre lui l'accusation d'impiété, mais il parvint encore à échapper à la condamnation. Il fit un second voyage dans l'île de Chypre, d'où il fit venir des blés pour les Athéniens. Le reste de sa vie nous est inconnu. Nous avons quatre *Discours* qui lui sont attribués. Le premier, sur les mystères, et le second, au sujet de son retour, sont bien certainement de lui; mais il n'en est pas de même des deux autres. Le troisième fut composé pour décider les Athéniens à ratifier la paix avec les Lacédémoniens, négociée par Antalcidas, l'an 387 avant J.-C., mais Andocide avait alors quatre-vingt-un ans, âge auquel on ne se mêle guère des affaires publiques. Et, comme il y est question dans ce discours d'une paix négociée par Andocide, grand-père de l'orateur, l'an 445 av. J.-C., il est probable qu'il est d'un troisième

Andocide, petit-fils de celui dont nous parlons. Quant au 4<sup>e</sup>. discours, contre Alcibiade, au sujet de l'ostracisme, il est évident, comme l'avait déjà observé Taylor, que ce discours n'est pas d'Andocide. On peut voir ce que j'ai dit à ce sujet dans mes notes sur Plutarque, de la traduction d'Amyot, tome V, page 456 et suiv. Les discours d'Andocide se trouvent dans les *Oratores græci veteres. H. Stephanus*, 1575, in-fol., et dans ceux de Reiske. L'abbé Anger les a traduits en français dans le recueil intitulé: *les Orateurs athéniens*, Paris, 1792, in-8°. La simplicité est le principal caractère de l'éloquence d'Andocide; il n'a pas de grands mouvements oratoires, mais il plaît, par cela même qu'il montre moins de prétentions. C—R.

ANDOQUE (Pierre), et non ANDROQUE, comme on l'a dit, conseiller au présidial de Béziers, mort en 1664, a laissé: I. *Histoire du Languedoc, avec l'état des provinces voisines*, Béziers, 1623, 1648, in-fol. Telles sont les deux dates que donne à cet ouvrage la seconde édition de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong. Nous n'avons vu que l'édition de 1648; on croit qu'il n'en existe pas de 1623. Cette histoire va jusqu'en 1610. II. *Catalogue des évêques de Béziers*, 1650, in-4°. Ce catalogue va jusqu'en 1650. W—s.

ANDRADA (Antoine), né vers l'année 1580, entra fort jeune dans la compagnie de Jésus, et se distingua par un zèle infatigable, dans les missions des Indes et de la Tatarie. Si la religion lui doit beaucoup, la géographie lui doit aussi une découverte importante. En 1624, il pénétra dans le Thibet, probablement visité dans le 13<sup>e</sup>. siècle, par Marc Paul, mais, depuis, totalement oublié des Européens. De retour à Goa, ses supérieurs l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il mourut empoisonné, le 16 mars 1634. La relation de son voyage, qui parut à Lisbonne, en 1626, et dans laquelle il confond le pays qu'il avait parcouru avec le Cathay (la Chine), prouve que ses connaissances sur les contrées de la haute Asie n'étaient pas très-étendues. Il est, d'ailleurs, très-difficile de démêler la vérité, au milieu des fables qu'il débite sur le Thibet; il était réservé à l'Anglais Turner de lever une grande partie du voile qui a long-temps couvert l'antique patrie du grand Lama. Le *Voyage d'Andrada* a été traduit en français, Paris, 1628, in-8°. MM. Péron et Billecocq en ont donné une nouvelle traduction, dans un *Recueil de Voyages au Thibet*, Paris, 1796, in-18. L. R—e.

ANDRADA (Diégo Payva d'), théologien portugais, né en 1528, à Coimbre. Il était fils du grand trésorier du roi Jean. Son goût le porta d'abord vers les missions; il avait même commencé à s'y livrer, lorsque le roi don Sébastien l'envoya au concile de Trente, où il parut avec distinction. De retour en Portugal, il y mourut, en 1575. Ses ouvrages sont: I. *Orthodoxarum quæstionum libri X*, etc., *contra Kemnitii petulantem audaciam*, Venise, 1564, in-4°., édition rare, et plus correcte que celle de Cologne, in-8°., de la même année. Le premier livre, qui est une apologie des jésuites, fut imprimé l'année suivante, à Lyon. II. *Defensio Trid. fidei libri VI adversus hæreticor. detestabiles calumnias*, Lisbonne, 1578, in-4°., rare et recherché; Cologne, 1580, in-8°. Le 6<sup>e</sup>. livre, qui traite de la concupiscence et de la conception immaculée de la Sainte-Vierge, est le plus curieux, à cause

de la diversité des nombreux sentiments que l'auteur y rapporte. III. *De conciliorum autoritate*. Cet ouvrage fut bien reçu à Rome, parce qu'Andrada y donne une grande extension à l'autorité du pape. IV. Sept volumes de *Sermons*, et quelques autres écrits. Andrada était un homme d'esprit et d'une grande application ; il a su éviter la sécheresse scholastique, par la vivacité et l'élégance de ses ouvrages. Ce qu'il dit, dans les deux premiers, en faveur des sages du paganisme, auxquels il attribue la foi qui fait vivre les justes, et, par conséquent, le salut, a été souvent cité par les apologistes de Zwingle, sur cet article. Leibnitz ne manque pas non plus de s'en prévaloir. — Diégo eut, pour frères, François d'Andrada, conseiller et historiographe de Philippe III, auteur d'une *Histoire de Jean III, roi de Portugal*, Lisbonne, 1523, in-4°., et de quelques autres ouvrages; et Thomas d'Andrada, plus connu sous le nom de *Thomas de Jésus*, réformateur des Augustins déchaussés. Il suivit le roi Sébastien, dans la malheureuse expédition d'Afrique. Il fut racheté, et eut la liberté de retourner dans son pays; mais il préféra rester dans les fers, pour soutenir et encourager ses compagnons d'infortune, employant, à les soulager, les sommes d'argent que la comtesse de Lignarès, sa sœur, et le roi d'Espagne, lui faisaient passer pour son usage. C'est dans cet état qu'il mourut, en 1582 : il est auteur d'un livre plein d'onction, intitulé les *Souffrances de Jésus*, composé dans sa prison, traduit en français, 2 vol. in-12. — Diégo, fils de François, mort en 1660, à 84 ans, est avantageusement connu en Portugal, par un poëme en douze livres, sur le siége de Chaoul, et par la critique du premier volume de la *Monarchie portugaise*, de Bernard Brito, qui lui avait été préféré pour l'emploi de bibliothécaire du roi. Cet ouvrage, qui parut sous le titre *d'Examen des antiquités de Portugal*, 1 vol. in-4°., est d'une critique saine et approfondie. Le même a encore donné, en 1630, son *Casamento perfecto*, ou *le Parfait Mariage* : livre d'une bonne morale, assez bien écrit, et qui a eu de nombreuses éditions. T—D.

ANDRADA (Hyacinthe-Freire d'), né à Beja, vers l'an 1597, d'une ancienne famille de Portugal, se distingua de très-bonne heure dans l'université de Coimbre; il y fit même imprimer, sous le titre de *Traduction*, un écrit espagnol, pour défendre les droits de la maison de Bragance. Son mérite le mit en faveur à la cour d'Espagne. Le duc d'Olivarès l'admit à sa confiance, prit ses conseils dans les affaires importantes, et lui fit obtenir la riche abbaye de Sainte-Marie-des-Champs. Ces bienfaits n'empêchèrent pas Andrada de soutenir, devant le ministre favori, que le roi d'Espagne n'avait d'autre droit sur le Portugal que celui de la force et de l'usurpation. Il composa même un écrit en faveur de Catherine, duchesse de Bragance. Cette franchise l'aurait fait arrêter, sans la précaution qu'il prit d'aller se cacher dans son abbaye. Jean IV, remonté sur le trône de ses ancêtres, lui offrit d'être précepteur du prince de Brésil, et le nomma à l'évêché de Visen. Andrada refusa le premier emploi, parce qu'il n'espérait pas tirer beaucoup d'honneur d'un tel élève, et, le second, parce qu'il prévoyait que le pape, qui ne reconnaissait pas le nouveau roi, lui refuserait ses bulles. Quelques mécontentements qu'il eut de la cour, l'obligèrent de se retirer à son abbaye; mais l'ennui l'en ayant chassé, après un assez long séjour, il

revint se fixer à Lisbonne, où il termina sa carrière, en 1657. Andrada était d'un caractère libre, gai et léger, qui le faisait aimer dans la société, et qui nuisit à sa fortune. Il avait composé un livre sur la *Trinité*, et une *Vie de don Juan de Castro*, vice-roi des Indes, qui périrent dans l'incendie de sa maison. La Vie qu'il nous a donnée de ce vice-roi, n'est que l'abrégé de celle qui fut brûlée; elle passe pour l'ouvrage le mieux écrit qu'on ait en portugais. Le P. del Rotto l'a traduite et publiée en latin, à Rome. Le peu de poésies latines que nous avons de cet auteur, se trouve dans le *Fenix Renacidæ*; elles brillent par leur élégance. — GOMEZ FREIRE D'ANDRADA, son neveu, mort général de cavalerie, avait composé une *Histoire du Maragnon*, qui n'a point été imprimée, et qui, dit-on, méritait de l'être. — ANDRADA (Alphonse d'), né à Tolède, en 1590, avait déjà enseigné la philosophie dans cette ville, quand il entra dans l'ordre des jésuites, en 1622. Il y professa la théologie morale, etc., et mourut à Madrid, le 20 juin 1672. Il a publié, en espagnol, un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Itinéraire historique*, Madrid, 1657, 2 vol. in-4°.; II. *Méditations pour tous les jours de l'année*, 1660, 4 vol. in-16; III. *Vies des Jésuites illustres*, 1666 et 1667, 2 vol. in-folio; IV. une traduction des *cinq Livres ascétiques du cardinal Bellarmin*, 1650, in-8°. On trouve la liste de ses autres ouvrages dans la *Bibl. Script. Sociel. Jesu*. T—D.

ANDRAGATHE, né sur les bords du Pont-Euxin, commandait, en 383, dans les Gaules, la cavalerie de Maxime, lorsque ce rebelle entreprit de se faire couronner empereur; Andragathe, digne ministre d'un tel maître, ayant appris que l'empereur Gratien, trahi et fugitif, approchait de Lyon, courut à sa rencontre, enfermé dans une litière; le malheureux prince parut bientôt sur l'autre bord du Rhône; Andragathe lui fit dire que sa femme Læta venait le joindre pour partager ses infortunes; Gratien se hâta de traverser le fleuve; mais, à peine eut-il mis le pied sur la rive, qu'Andragathe s'élança de sa litière et le poignarda. Ce récit n'est cependant pas confirmé par tous les auteurs (*V.* GRATIEN). Quoi qu'il en soit, Andragathe s'attacha étroitement à la fortune de Maxime, et, lorsqu'en 387, ce dernier voulut envahir tout l'empire d'Occident et passa les Alpes pour combattre Théodose, Andragathe fut chargé de défendre l'entrée de l'Italie par les Alpes-Juliennes; mais Maxime le tira bientôt de ce poste important, pour l'envoyer, avec sa flotte, à la poursuite de Valentinien. Andragathe chercha vainement ce jeune prince sur les mers d'Italie et de Grèce; il essuya un échec sur les côtes de Sicile, et se hâta de faire voile pour Aquilée, afin de se réunir à Maxime. Ce fut dans ce trajet, qu'il apprit la défaite et la mort du tyran, dont il avait partagé les criminels projets. N'espérant plus de pardon pour lui-même, il se précipita dans la mer, en 388. L—S—E.

ANDRÉ (S.), apôtre, frère de S. Pierre. L'un et l'autre étaient de Bethsaïde, et exerçaient le métier de pêcheurs à Capharnaüm. André s'attacha d'abord à S. Jean-Baptiste; il fut le premier disciple que J.-C. se choisit, et se trouva aux noces de Cana, quoique S. Epiphane dise le contraire. Les deux frères étaient occupés à pêcher, lorsque le Sauveur leur promit de les faire *pêcheurs d'hommes*, s'ils voulaient le suivre. A l'instant, ils quittèrent leurs filets, et s'attachèrent irrévoca-

blement à sa personne. J.-C, ayant, l'année suivante, formé le collége des apôtres, ils furent mis à la tête des autres, et eurent, peu de temps après, le bonheur de recevoir J.-C. chez eux, à Capharnaüm. André ne paraît plus dans l'Évangile, que pour indiquer les cinq pains et les deux poissons, dont 5,000 personnes furent miraculeusement nourries, et pour faire à J.-C. la question sur l'époque de la ruine du temple. Les événements relatifs à ce disciple, deviennent incertains après la mort de son maître, parmi les anciens; les uns le renvoyent porter la lumière de l'Évangile dans la Scythie et la Sogdiane, les autres, dans différentes contrées de la Grèce, et lui font subir le martyre à Patras, capitale de l'Achaïe, sans pouvoir en fixer l'époque; les Moscovites sont persuadés qu'il annonça la foi dans leur pays; l'opinion commune est que cet apôtre fut crucifié. Les peintres donnent à sa croix une forme différente de celle de J.-C., et la représentent en forme d'un X, quoique celle qu'on prétendait conserver à S. Victor de Marseille, ne différât point de la croix du Sauveur du monde. Philippe, duc de Bourgogne et de Brabant, avait obtenu et transporté à Bruxelles une partie de cette croix. Il a couru, dans les premiers temps de l'église, un faux Évangile sous le nom de cet apôtre. Nous avons encore aujourd'hui des actes qui portent son nom, et qui n'en sont pas pour cela plus authentiques, quoiqu'ils soient regardés comme tels par Baronius et le P. Alexandre. Les Écossais honorent S. André comme le principal patron de leur pays. T—D.

ANDRÉ (S.), d'Avelin, clerc régulier théatin, né, en 1521, à Castro-Nuovo, dans le royaume de Naples, prit le bonnet de docteur en droit, exerça la profession d'avocat dans la cour ecclésiastique de Naples, qu'il quitta pour se consacrer entièrement à la pénitence dans la congrégation des théatins. La réforme qu'il introduisit dans quelques communautés religieuses, lui suscita beaucoup de contradictions, au milieu desquelles il mourut, en 1608, épuisé de fatigue et de vieillesse. Il fut canonisé, en 1712, par Clément XI. La ville de Naples et la Sicile l'ont choisi pour un de leurs patrons. Ses *Œuvres de piété* ont été imprimées en 5 vol., Naples, 1733-34. Nous avons encore de lui des *Lettres intéressantes*, Naples 1732, 2 vol. in-4°. T—D.

ANDRÉ Ier., roi de Hongrie, était prince du sang royal, cousin de S. Étienne, fils aîné de Ladislas-le-Chauve, et concurrent de Pierre Ier., dit *l'Allemand*; il fut forcé, ainsi que ses frères Bela et Leventha, de quitter la Hongrie, et de se réfugier en Russie, à l'avènement de ce prince, l'an 1044. Rappelé néanmoins, en 1047, par des seigneurs hongrois, mécontents du gouvernement de Pierre, il parvint à chasser le roi, et à monter sur le trône, après avoir promis de laisser à la nation hongroise la liberté de suivre l'idolâtrie, qui était l'ancienne religion; mais André ne fut pas plutôt en possession de l'autorité, qu'il força ses sujets à embrasser le christianisme. Il se hâta ensuite de faire couronner son fils Salomon, âgé seulement de cinq ans, pour lui assurer le trône, malgré la convention par laquelle son frère Bela, duc de Hongrie, devait jouir lui-même de l'hérédité. Bela fomenta des divisions, et se fit un parti parmi les grands du royaume. La guerre fut bientôt déclarée entre les deux frères. Bela, qui avait trouvé des secours en Pologne, soutenait ses prétentions avec autant de vigueur que de courage. De son côté, André reçut

des renforts envoyés par l'empereur et par le duc de Bohême, et livra bataille à son frère, l'an 1061, sur les bords de la Teysse; mais, abandonné par les Hongrois au moment même de l'action, il fut enveloppé et fait prisonnier; s'étant évadé, il se réfugia dans la forêt de Boxon, où il mourut bientôt de chagrin et de misère. Son frère Bela se fit couronner à sa place. B—p.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, surnommé *le Hierosolymitain*, second fils de Bela III, se révolta contre son frère aîné, Emeric, qui avait succédé à leur père; mais il fut abandonné de tous ses partisans, et obligé de se mettre à la merci de son frère. Le caractère d'André, après cet événement, changea tellement à son avantage, qu'il devint un des plus fidèles appuis du trône. A la mort de son neveu Ladislas, en 1204, il lui succéda, du consentement général des états du royaume. Pendant les douze premières années de son règne, la Hongrie jouit d'une paix profonde. Ce ne fut qu'en 1217, qu'André partit, avec une armée de Hongrois, pour la guerre sainte, non par terre, comme l'assure Bonfidius, mais sur des galères de Venise. Les annales de cette république rapportent que le roi de Hongrie fut transporté, avec ses troupes, en Palestine, sur la flotte vénitienne, et qu'il céda, en récompense, aux Vénitiens, tous ses droits sur la Dalmatie. On assure d'ailleurs, que ce fut pour accomplir un vœu de son père Bela, qu'André fit son expédition; mais il paraît plutôt que ce fut dans la crainte des censures de l'Église, dont le pape Honorius III le menaçait, s'il différait plus long-temps, d'aller combattre les infidèles. Bonfidius et Blondus prétendent que le roi de Hongrie ne revint dans ses états que trois ans après son départ; mais Jacques de Vitry, témoin oculaire, atteste qu'André reprit la route de son royaume dès l'année suivante 1218, malgré les prières des autres chefs de la croisade, qui insistèrent vivement pour que ce monarque les accompagnât au siége de Damiette. L'excommunication dont le frappa le patriarche de Jérusalem ne fit pas plus d'effet. André promit toutefois, par un serment solennel, en présence des évêques et seigneurs allemands, qu'il ne ferait point la guerre au duc d'Autriche, pendant tout le temps que ce prince resterait à la croisade, et qu'il laisserait même la moitié de ses troupes en Palestine, sous son commandement. Relevé alors de l'excommunication lancée contre lui, André, après s'être baigné dans le Jourdain, partit pour la Hongrie avec la moitié de ses troupes. Il n'avait séjourné que trois mois en Palestine, et il paraît certain que la nouvelle de quelques mouvements excités dans son royaume accéléra son retour. Selon plusieurs historiens, ce fut pendant son expédition que la reine Gertrude, sa femme, fille de Berthold, duc de Moravie, fut assassinée dans son palais, par le palatin Banchanus, à qui il avait confié la régence. Ce seigneur lava dans le sang de la reine l'outrage fait à sa femme, par le frère de cette princesse. On assure qu'André, ayant acquis la preuve que la reine avait trempé dans la violence criminelle de son frère, pardonna au palatin (*Voy.* Banchanus). Quoi qu'il en soit, le roi de Hongrie revint par mer, sur la flotte vénitienne, et fut reçu avec de grands honneurs à la cour d'Azon, marquis d'Est, dont il épousa la fille, nommé Béatrix. Ce fut aussi pendant son voyage de la Terre-Sainte qu'il maria son fils aîné Bela, avec la fille de Théodore Lascaris,

empereur grec. De retour en Hongrie, André trouva tout son royaume dans le désordre et la confusion. Les grands avaient profité de son absence pour augmenter leur pouvoir, et usurper les domaines et les revenus de la couronne. L'expédition de la Palestine ayant occasionné des dépenses extraordinaires, le roi fit de vains efforts pour remédier à l'épuisement des finances et aux maux de l'état. Il prit enfin le parti de convoquer, en 1222, une diète générale, et, résolu de s'attacher plus étroitement la noblesse et le clergé, il confirma, et étendit même les priviléges que leur avait accordés S. Étienne, et composa, dans cette assemblée, ce décret célèbre, ou *bulle d'or*, véritable droit public des Hongrois, monument authentique de son amour pour ses peuples. André y explique la nature du gouvernement établi par les coutumes et les capitulations; il y renouvelle les priviléges et immunités de cette partie de la nation appelée *militantes*, ou *servientes patriæ;* il promet de n'imposer aucune taxe sur les biens de la noblesse et du clergé, sans le consentement de ces deux ordres, et termine par ce fameux serment : « Si moi, » ou mes successeurs, voulions enfreindre, en quelque temps que ce » soit, vos priviléges, et porter atteinte » à la présente constitution, qu'il vous » soit permis, en vertu de cette pro- » messe, à vous et à vos descendants, » de résister et de vous défendre à » force ouverte, sans pouvoir être » traités de rebelles. » Une copie de ce serment fut envoyée au pape, et une autre, mise en dépôt entre les mains du palatin chargé de veiller sur les intérêts de la nation : « Afin, » est-il dit, qu'ayant toujours cet écrit » devant les yeux, il ne s'écarte pas » de son devoir, ni ne consente que » les rois ou les nobles s'écartent du » leur. » Vers la fin du règne d'André, les Tatars firent quelques incursions en Hongrie. Ce prince mourut le 7 mars 1235, après avoir régné 30 ans. Il est regardé comme un des plus grands rois qui aient porté la couronne de Hongrie, et comme le souverain dont la mémoire inspire aux Hongrois le plus de reconnaissance et de vénération. Il eut pour successeur son fils aîné, Béla, à qui il avait déjà résigné le souverain pouvoir. B—P.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, petit-fils du précédent, surnommé *le Vénitien*, parce qu'il était né à Venise, était fils d'Étienne de Hongrie, fils posthume d'André II, et de Thomassine Morasini. Sa mère l'ayant amené très-jeune à la cour de Ladislas, ce monarque le reconnut pour son héritier; mais André était absent lorsque Ladislas mourut. En passant par les états d'Albert, duc d'Autriche, pour aller prendre possession de son royaume, il fut arrêté, contre le droit des gens, par ordre de ce prince, et n'obtint la liberté qu'en promettant d'épouser sa fille Agnès. De retour à Bude, André fut proclamé et couronné, le 11 août 1290. Non seulement il refusa de tenir la parole que lui avait si indignement arrachée le duc d'Autriche, mais il voulut encore se venger de cet affront, et il lui déclara la guerre. L'empereur Rodolphe, instruit de la résolution d'André, lui suscita, pour l'occuper en Hongrie, un concurrent, dans la personne d'Albert, son propre fils. Le roi de Hongrie avait déjà un autre rival dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour résister à ces deux rivaux, il porta ses armes en Autriche pendant cinq campagnes de suite. Rappelé dans ses états par de

nouveaux troubles, il se hâta de faire la paix avec le duc d'Autriche, et de la cimenter par son mariage avec Agnès; mais il trouva la Hongrie encore divisée par quelques nobles, qui soutenaient son compétiteur Charles, fils du roi de Sicile. Le royaume demeura partagé entre ces deux princes rivaux, jusqu'à leur mort, arrivée en 1301. Charles mourut à Naples, et André, à Bude, le 14 janvier de la même année, après onze ans de règne. Il fut le dernier roi de la famille de St.-Étienne, n'ayant laissé, de son mariage avec Agnès d'Autriche, qu'une fille nommée Élisabeth, qui prit le voile dans le monastère de Roess, en Suisse. Plusieurs compétiteurs se disputèrent alors la couronne, qui devint enfin le partage de la maison d'Anjou, régnante à Naples. B—P.

ANDRÉ DE HONGRIE, roi de Naples, nommé *Andreasso* par les Napolitains, était second fils de Caribert, roi de Hongrie; il fut appelé à la succession du royaume de Naples, par Robert, roi des Deux-Siciles qui, après avoir usurpé cette couronne à Caribert, se voyant sans enfants, voulait la faire retourner à ses héritiers légitimes. Robert fit, en 1333, épouser à son petit-neveu, Jeanne sa petite-fille. André n'était alors âgé que de sept ans; mais déjà son caractère était fier, impétueux, presque féroce, tel enfin que les mœurs encore demi-sauvages des Hongrois avaient dû le former. Déjà on l'avait accoutumé à dédaigner les arts et la mollesse du midi, et bientôt il conçut pour la cour de Naples, pour sa femme et pour les princes du sang, un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Le roi Robert, dès qu'il reconnut ces dispositions hostiles, s'efforça de faire rentrer André sous la dépendance de Jeanne. Il fit prêter serment de fidélité à cette princesse par les barons du royaume, et, lorsqu'il mourut, en 1343, Jeanne fut seule couronnée, tandis qu'André continua d'être désigné par le nom de *Duc de Calabre*. André, jaloux d'une autorité qu'il croyait lui être due, impatient de toute contrainte, et se croyant insulté par toute opposition, sollicitait le pape de le faire couronner; et sur l'étendard qu'il destinait à cette cérémonie, il avait fait peindre une hache, un billot et d'autres instruments de supplice, annonçant à ses courtisans que, dès qu'il serait roi, il ferait justice de ses arrogants ennemis. Jeanne, de son côté, voluptueuse et inconstante, apprenait de ses amants à mépriser son mari et à le craindre. Louis de Tarente, son cousin, qui l'avait entraînée dans le vice, l'accoutuma, le premier, à souhaiter la mort d'André. Philippine Cabane, dite la Catanoise, sa confidente, lui fit désirer cet événement, comme la délivrance de son royaume, aussi bien que la sienne. Jeanne donna son consentement à un complot formé autour d'elle par ses parents et ses courtisans. La cour était alors dans un couvent près d'Averse, lorsque, le 18 septembre 1345, les conjurés, sous prétexte que de grandes nouvelles étaient arrivées de Naples, firent appeler, pendant la nuit, André qui était auprès de la reine. Dès que le prince fut au milieu d'eux, ils lui jetèrent un lacet autour du col, et le poussèrent hors d'un balcon pour l'étrangler, tandis que leurs complices, qui étaient au-dessous, le tiraient par les pieds. Le meurtre fut accompli avec une férocité révoltante, et le cadavre d'André, laissé dans le jardin, fut trouvé mutilé d'une manière d'autant plus horrible, que les conjurés n'avaient point osé employer de fer contre lui, persuadés qu'une amulette qu'il portait le mettrait à l'abri de leurs coups. Ainsi périt ce malheureux prin-

ce, à l'âge de 19 ans. ( *V.* JEANNE I^re^, LOUIS DE TARENTE, et CABANE ). S. S—I.

ANDRÉ, juif de Cyrène, surnommé LUCUAS par Eusèbe, et l'*Homme des lumières*, par Abul-Farage, se rendit fameux sous l'empire de Trajan, à la tête de ses compatriotes, auxquels il persuada qu'il les ferait rentrer triomphants à Jérusalem. L'enthousiasme qu'il inspira à ce peuple crédule, lui procura plusieurs avantages sur Lupus, préfet d'Égypte, qu'il obligea de se renfermer dans Alexandrie, où ce général se vengea de ses défaites par le massacre de tous les Juifs qui habitaient cette grande ville. André, usant de représailles, ravagea le plat pays, désola toute la Lybie, dont plus de 200,000 habitants devinrent les victimes de ses fureurs. Ces horribles désordres s'étendirent jusque dans l'île de Chypre, où les Juifs, sous la conduite d'un nommé Artémion, firent périr un égal nombre de Grecs et de Romains. Si l'on en croit Dion Cassius, les uns étaient sciés dans toute la longueur du corps, les autres devenaient la proie des bêtes féroces, contre lesquelles on les faisait combattre. Les barbares vainqueurs mangeaient leurs chairs, se frottaient le corps de leur sang, et se revêtaient de leurs peaux, après les avoir écorchés vifs; mais ces affreux détails ne sont pas confirmés par Eusèbe. Ce ne fut qu'après plusieurs combats très-sanglants, que Martius Turbo, d'autres disent Adrien, général des troupes romaines, vint à bout de les soumettre. T—D.

ANDRÉ, dit de *Crète*, parce qu'il fut archevêque de cette île au commencement du 8^e^. siècle, ou le *Jerosolymitain*, parce qu'il était resté quelque temps à Jérusalem, était natif de Damas. Il s'acquit une grande réputation à Constantinople, par son éloquence et par sa vertu. Il avait donné dans les erreurs des monothélites; mais il confessa ensuite la doctrine des deux volontés en J.-C. On place sa mort vers l'an 720. Le P. Combefis a publié, de cet archevêque, un poëme en vers iambes, un *Commentaire sur l'Apocalypse* ( mis en latin par Peltan, Ingolstadt, 1574, et dans le *S. Chrysostôme* de Commelin ), que d'habiles critiques attribuent à André de Césarée. On trouve encore, sous le nom de cet auteur, plusieurs discours dans la *Bibliothèque des Pères;* mais qu'on croit être d'un auteur postérieur. T—D.

ANDRÉ (JEAN D'), le plus célèbre canoniste du 14^e^. siècle, naquit, selon la plupart des auteurs, dans le canton du Mugello, près de Florence, mais, selon Tiraboschi, d'après un passage de Jean d'André lui-même, c'est à Bologne qu'il naquit, et c'était Andréa son père qui était né au Mugello. Andréa était maître d'école à Bologne, et se fit prêtre lorsque Jean n'avait encore que huit ans. Élevé d'abord par son père, il étudia ensuite le droit canon sous plusieurs professeurs de cette université célèbre. Son dernier maître fut Gui de *Baiso*, archidiacre de Bologne, où il reçut gratuitement le doctorat. Ce fut aussi par son crédit qu'il obtint à Bologne une chaire de professeur; il en remplit successivement deux autres, l'une à Padoue et l'autre à Pise. Il mourut de la peste à Bologne, le 7 juillet 1348, après avoir professé le droit canon pendant 45 ans avec le plus grand éclat. On a dit qu'il s'était fait dominicain, soit parce qu'il fut enterré dans l'église de ces religieux, soit parce qu'il avait pris le parti de cet ordre contre les franciscains, au sujet de la fameuse question de l'*Immaculée Conception*; mais il

est certain qu'il vécut et mourut séculier. On lui prodigua, dans son épitaphe, les titres pompeux, d'*archi-docteur des décrets*, de *rabbin des docteurs*, de *lumière*, de *censeur*, et de *règle des mœurs*. (*Rabbi doctorum*, *lux*, *censor*, *normaque morum.*) On prétend que Buoniucontro, surnommé d'Andrea, dont nous avons des Traités de jurisprudence, était son fils naturel. Christine de Pisan assure que sa fille aînée, nommée *Novella*, qu'il maria depuis avec Jean Calderino, le remplaçait souvent dans sa chaire, « et afin que la biauté d'elle n'em» peschast pas la pensée des oyans, » elle avait une petite courtine au de» vant d'elle. » Les ouvrages qui nous restent de ce savant canoniste, sont : I. des *Commentaires sur les Décrétales et sur le Sexte*, qu'il intitula *Novellæ*, du nom de sa mère et de sa fille, Rome, 1476; Pavie, 1484; Bâle, 1486; Venise, 1489, 1490 et 1581; II. des *Commentaires sur les Clémentines*, ou *sur les Novelles de Clément V*, Strasbourg, 1471; Mayence, Rome et Bâle, 1476; Lyon, 1552, in-fol.; III. des *Additions* au *Speculum juris* de Durand, prises mot à mot des *Consilia* d'Oldrade, Paris, 1522; Bâle, 1574. C'est ainsi qu'il s'était encore approprié le Traité *de Sponsalibus et matrimonio* de Jean Anguissola, ou Anguisciola. (*Voy.* Calderino.) T—d.

ANDRÉ (Valère), surnommé Desselius, du bourg de Dessehel, dans le Brabant, où il était né, en 1588, fut professeur royal de droit, et bibliothécaire de l'université de Louvain, où il mourut en 1656. Cet auteur est principalement connu par l'ouvrage intitulé : *Bibliotheca Belgica*, Louvain, 1623, in-8°.; 1643, in-4°., édition augmentée. Foppens, chanoine de Bruxelles, en a donné une nouvelle édition en 1739, Bruxelles, in-4°., 2 vol., dans laquelle il a fondu ce qu'on trouve dans Lemire, Swerts et autres. Quoique cette dernière soit la plus belle, la plus ample et la plus utile, les curieux recherchent encore les premières, parce qu'elles contiennent des particularités que le nouvel éditeur a abrégées ou omises. C'est un bon ouvrage en ce genre, à quelques inexactitudes et quelques minuties près, défauts presque inséparables de cette sorte de composition. On a, du même auteur, I. *Catalogus claror. Hispaniæ scriptor.*, sous le nom de *Val. Taxander; Mogunt.*, 1607, in-4°., rare; II. *Fasti academici studii Lovaniensis*, etc., Louvain, 1636, in-4°., considérablement augmenté dans l'édition de 1650, qui fut mise à l'*index*; III. *Synopsis juris canonici*; IV. *De toga et sagis*, etc. T—d.

ANDRÉ (Jacques), proprement Andreæ, célèbre théologien du 16e. siècle, naquit, en 1528, à Waiblingen, dans le duché de Wurtemberg, fit ses études à Tubingen, et fut professeur de théologie, chancelier de l'université, et prévôt. Ses lumières, son énergie et son éloquence, lui acquirent la plus grande considération dans l'Eglise luthérienne, et il n'y eut pas de réunion ou de colloque en matière de religion, où il ne fût appelé. On l'a accusé de violence et d'esprit d'intrigue. Quoiqu'on ne puisse pas l'absoudre entièrement de ce reproche, il est sûr qu'il a rendu de grands services à sa communion. Il fit de nombreux voyages dans toutes les parties de l'Allemagne, pour y organiser le culte luthérien, et fut un des principaux auteurs de la *Formule de la concorde* (*Formula concordiæ*), dont la rédaction définitive fut arrêtée en 1576, au couvent de Bergen,

près de Magdebourg, et qui devait mettre un terme à toutes les disputes élevées dans le sein de l'Allemagne protestante, depuis la mort de Luther. Le principal but de ce livre symbolique était d'opposer aux opinions des réformés, sur l'Eucharistie et la nature humaine de J.-C., à laquelle ils refusaient la toute-présence, la doctrine de ce réformateur ; et, si cette nouvelle profession de foi de ses sectateurs a rendu l'union des calvinistes et des chrétiens de la confession d'Augsbourg désormais beaucoup plus difficile, il n'est cependant pas douteux qu'elle n'ait ramené la concorde au milieu des luthériens eux-mêmes, en terminant ou assoupissant toutes les controverses qui avaient eu lieu sur la grâce, sur les sacrements, sur les bonnes œuvres, et sur la personne du Sauveur, depuis la naissance du culte protestant. Parmi les conférences que Jacques Andreæ tint sur des points religieux, il faut remarquer celle qu'il eut, en 1571, avec Flacius, à Strasbourg ; sur le péché originel, que ce dernier soutenait être la substance même de l'homme, et son entrevue avec Théodore de Bèze, à Montbelliard, quatre ans avant sa mort, qui arriva le 7 janvier, 1590, à Tubingen. Ses nombreux écrits sont presque tous polémiques, dirigés contre le calvinisme et contre l'Église romaine, ou destinés à défendre la doctrine de l'ubiquité ou de la présence du corps du Christ en tous lieux. Ses contemporains l'ont aussi appelé *Schmidlin*, ou *Fabricius* (maréchal), à cause de la profession de son père. La vie de ce théologien a été écrite fort souvent, même en hexamètres latins, par Jean-Valentin Andreæ. On peut consulter Adami, *Vitæ theol.*, pag. 302. Son portrait est dans le *Theatrum* de Freher, et on trouve une médaille frappée en son honneur dans le *Musée* de Mazucchi, tome I, planche 95. S—R.

ANDRÉ, ou ANDRÉÆ (JEAN-VALENTIN), un des hommes les plus utiles et les plus intéressants que l'Allemagne ait produits dans le 17<sup>e</sup>. siècle. Il était petit-fils de Jacques, et naquit à Herrenberg, dans le duché de Wurtemberg, en 1586. Après avoir fait ses études à Tubingen, et quelques voyages en France et en Italie, il parcourut les différents échelons de dignités ecclésiastiques qu'offrait son pays, et mourut, en 1654, abbé d'Adelberg, et aumônier luthérien du duc de Wurtemberg. Profondément affligé de voir les principes de la religion chrétienne livrés à de vaines disputes, et les sciences servir l'orgueil et la curiosité, au lieu de tourner au profit de la vertu et du bonheur des hommes, il passa sa vie à imaginer, à proposer et à organiser les moyens qu'il croyait les plus propres à rendre, aux unes et aux autres, leur tendance morale et bienfaisante. Il employa le crédit, dont il jouissait, auprès de son souverain, et auprès du duc de Brunswick-Wolfenbüttel, pour améliorer l'état de l'instruction publique dans les états de ces princes, et ne cessa, durant toute sa vie, d'opérer ou de préparer tout le bien que ses lumières et son zèle lui faisaient désirer. De la propension pour la mysticité, une activité qui se portait sur tous les genres de connaissances, une correspondance étendue, et des allusions mystérieuses ou susceptibles de sens divers, dont ses premiers ouvrages fourmillent, ont fait naître ou accrédité le bruit qu'il est le véritable fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. On peut consulter là-dessus le savant ouvrage de M. Fred. Nicolaï, *Sur les crimes imputés aux Tem-*

pliers, 2ᵉ. vol., pag. 179. Feu M. de Herder a discuté cette question dans le *Muséum Allemand* de 1779, et s'est prononcé pour la négative. Malgré une autorité aussi imposante, deux littérateurs distingués de l'Allemagne, M. Chr. G. de Murr (*Sur la véritable origine des Rose-Croix*, Sulzbach, 1803, in-8°.), et M. J. G. Buhle, dans une Dissertation lue, en 1803, dans une séance de la société royale de Gœttingue (*De vera origine adhuc latente fratrum de Rosea-Cruce, inprimis vero ordine francomurariorum*), et publiée en allemand par l'auteur, en 1804, in-8°., enrichie de nouveaux développements, penchent pour l'opinion qui rapporte à J.-Val. Andréæ, sinon l'origine, au moins une nouvelle organisation de l'ordre des rose-croix, affilié ou identique avec celui des franc-maçons, dans lequel la mémoire d'Andréæ a toujours été singulièrement vénérée. La nature même de la chose ne laisse guère d'espoir qu'elle soit jamais éclaircie suffisamment. Si l'on cherche vainement, dans la *Biographie* latine de sa vie, qu'Andréæ avait laissée en manuscrit, et dont M. Seybold a donné une traduction allemande dans le second volume des *Autobiographies d'hommes célèbres*, imprimées à Winterthour, en 1799, in-8°., quelques renseignements positifs sur ses relations avec l'ordre dont on le dit fondateur, en revanche, les écrits d'Andréæ, qui ont paru de son vivant, sont pleins de raisonnements sur la nécessité de former une société uniquement consacrée à la régénération des sciences et des mœurs. Quoi qu'il en soit, il finit par désapprouver la tendance de l'ordre dont on le croit l'instituteur, et il est plus certain qu'il ne lui appartint plus vers la fin de sa vie, qu'il ne l'est qu'il en ait été le créateur. Ses ouvrages, au nombre de cent, sont en partie indiqués dans *Adelung*, et, plus complètement, dans une brochure particulière de M. Burk, pasteur à Weiltingen, dans le Wurtemberg, Tubingen, 1793, in-8°. En voici quelques-uns des plus remarquables: I. *De Christiani Cosmoxeni genitura judicium*, Montbelliard, 1612, in-12; c'est une satire contre les astrologues; II. *Collectaneorum mathematicorum decades XI*, Tubingen, 1614, in-4°.; III. *Invitatio ad fraternitatem Christi; prior*, Strasbourg, 1617; *posterior*, ibid., 1618, in-12; IV. *Rosa florescens, contra Menapii calumnias*, 1617, in-8°.; l'auteur de cette apologie des Rose-Croix, se signe *Florentinus de Valentia*, nom qu'Andréæ s'est donné quelquefois, ainsi que celui d'*Andræas de Valentia*; mais il n'est pas entièrement sûr que cet ouvrage soit de lui (*Voy.* la *Bibl. theol.* de Walch). V. *Menippus s. Dialogorum satyricorum centuria inanitum nostratium speculum. Helicone juxta Parnassum*, 1617, in-12. C'est dans cet ouvrage qu'Andréæ s'est montré vraiment supérieur à son siècle. Il y fait toucher du doigt les défauts sans nombre qui empêchaient l'Église et les lettres d'être aussi utiles qu'elles pouvaient l'être avec une meilleure organisation. VI. *Civis Christianus, sive Peregrini quondam errantis restitutiones*, Strasbourg, 1619, in-8°.; traduit en français, sous le titre du *Sage citoyen*, Genève, 1622, in-8°.; VII. *Mythologiæ christianæ, sive virtutum et vitiorum vitæ humanæ imaginum libri III*, Strasbourg, 1619, in-12. MM. Sontag et Herder en ont traduit en allemand la meilleure partie. VIII. *Reipublicæ christianopolitanæ descriptio; Turris Babels. Judiciorum de fraternitate Rosaceæ*

*Crucis chaos; Christianæ societatis idea*; ces trois écrits, tous publiés à Strasbourg, en 1619, in-12, offrent les indices les plus clairs de son projet de former une société secrète. On ne peut nier que son imagination n'ait été fortement travaillée par une idée analogue, et, si deux ouvrages allemands, intitulés, l'un *les Noces chimiques de Chrétien Rosencreutz;* l'autre, *la Réforme générale du monde*, sont en effet de lui, l'opinion de MM. Buhle et de Murr, acquiert un haut degré de probabilité. On cite encore, à l'appui, les Voyages d'Andreæ, auquel ses contemporains n'ont connu aucun moyen de les entreprendre. Cet homme énigmatique est encore remarquable comme écrivain national. Dans un temps où la langue allemande n'avait encore reçu que peu de culture, où tous les gens de lettres écrivaient en latin les livres auxquels ils donnaient quelques soins, et où l'idiome du pays n'était, comme dit M. de Herder, réservé que pour les affaires du ménage et du cœur, il sut donner à ses vers une grâce et une aisance toutes particulières. Il ne faut y chercher, ni élégance, ni correction, ni beaucoup d'harmonie; mais on est sûr d'y trouver une imagination poétique, une belle ame, et un heureux emploi du dialecte de la Souabe; on peut dire qu'il préluda aux heureux essais d'Opitz. (L. Melch. Fischlini, *Memoria theologorum Wirtemberg.*, tome II, page 129). Son portrait est dans le *Theatrum* de Freher.
S—R.

ANDRÉ (Yves-Marie), né le 22 mai 1675, à Châteaulin, en basse Bretagne, entra chez les jésuites, en 1693. La distinction avec laquelle il fournit sa carrière scholastique, dans plusieurs colléges de province, semblait le désigner pour aller figurer sur le théâtre de la capitale; mais la défaveur où le mit, dans son corps, la modération de ses sentiments sur les affaires qui agitaient alors l'Église de France, l'obligea de se fixer, en 1726, dans la place de professeur royal de mathématique, à Caen, qu'il remplit pendant trente-neuf ans. Le P. André, dès son début dans la république des lettres, attacha une grande réputation à son nom, par l'*Essai sur le beau*, qui parut en 1741, in-12. Cet ouvrage, où règne une philosophie douce et profonde, ornée des fleurs d'une littérature exquise, est devenu classique. Le manuscrit du *Discours sur le beau, dans les pièces d'esprit*, donnait pour modèle, le *Crayon fin de Pascal.* Une main étrangère substitua, dans l'imprimé, le *Pinceau léger de Pélisson.* L'auteur fut sensible à ce changement: il s'en plaignit, mais sa position ne lui permettait pas de réclamer publiquement. Ce ne fut qu'après être devenu libre, par la destruction de sa société, qu'il put faire rétablir, dans l'édition de 1763, la leçon qui avait été supprimée sans son aveu. Le P. André avait des sentiments peu analogues à ceux de ses confrères, sur les matières de théologie et de philosophie: il était grand admirateur de S. Augustin, et avait eu même le projet d'en composer la Vie, et d'y joindre une analyse de ses ouvrages. Sincèrement attaché aux maximes de l'Église gallicane, il trouvait étrange qu'on laissât aux moines la liberté de former, dans le royaume, un parti pour les doctrines ultramontaines. Quoique soumis aux décrets de Rome, sur le jansénisme, il aurait voulu que tout le monde se fût renfermé dans le silence, sur les questions agitées alors avec tant d'animosité. On voit, par sa correspondance avec l'abbé de Marbœuf,

qu'il blâmait les procédés de ses confrères contre le cardinal de Noailles. Admirateur de la doctrine du P. Mallebranche, il eut un commerce de lettres très-suivi avec ce célèbre philosophe, qui ne finit qu'à la mort de ce dernier. Il a consigné ses regrets sur cet événement, dans une lettre extrêmement intéressante, au P. Lelong, de l'Oratoire. Cette lettre, qui n'aurait pas déparé la collection de ses œuvres, ne contient que l'esquisse de la Vie de son illustre maître, qui est encore manuscrite, et que nous savons avoir été étrangement mutilée par celui qui en est le dépositaire actuel : les sentiments du P. André percèrent dans sa société. On l'accusa d'être un novateur en philosophie, et d'avoir une doctrine suspecte en théologie. Il fut éloigné des charges, dépouillé de celles qu'il possédait, changé de lieu de résidence, menacé d'un exil rigoureux. Heureusement que la considération dont il jouissait au dehors, et le crédit de ses protecteurs, forcèrent ses supérieurs à mettre des bornes à leurs tracasseries. La paix fut conclue, sous la condition qu'il ne serait plus question, entre ses confrères et lui, des objets qui avaient fait la matière de leurs contestations. Mais rien ne fut capable de l'ébranler dans ses opinions. Il disait plaisamment, à ce sujet : « Je ne saurais » faire comme le P. Dutertre, qui, en » vertu de la sainte obédience, s'est » couché le soir Mallebranchiste, et » s'est levé le matin, bon disciple » d'Aristote. » A la destruction des jésuites, le P. André se retira chez les chanoines réguliers de Caen ; et le parlement de Rouen pourvut honorablement à ses besoins. C'est dans cette retraite qu'il termina paisiblement sa longue carrière, le 26 février 1764. M. l'abbé Guyot, son ami, a recueilli ses œuvres, qui ont été imprimées à Paris, en 1766, 5 vol. in-12. Les pièces de ce Recueil sont inférieures à l'*Essai sur le beau;* cependant, on sent la touche de l'auteur dans le *Traité de l'Homme.* Le P. André a laissé plusieurs manuscrits, dont on trouve une notice à la fin de l'éloge dont M. Guyot a orné l'édition dont on vient de parler. La Correspondance du P. André avec le P. Mallebranche est entre les mains d'un homme de lettres. T—D.

ANDRÉ (le Petit-Père). *Voy.* Boullanger.

ANDRÉ (Jean), peintre, né à Paris, en 1662. A 17 ans, il se fit religieux dominicain. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Rome, il y étudia les grands maîtres, et en revint avec un talent assez estimable. Ses tableaux, représentant des sujets de dévotion, étaient placés dans plusieurs églises de Paris, et principalement dans celles des jacobins. Ils sont aujourd'hui, pour la plupart, dispersés ou perdus ; mais les arts ont fait, à la fin du 18e. siècle, des pertes plus regrettables. Le frère André était un de ces peintres laborieux qui ne s'élèvent pas aux grandes beautés de l'art. Venu dans un temps où la peinture tendait à la décadence, il suivit la route tracée par ses contemporains, plutôt que celle des grands maîtres dont il était allé méditer les ouvrages à Rome. Il refusa, par modestie, d'être reçu à l'Académie. Lafosse et Jouvenet avaient, dit-on, de l'estime pour ses talents. Il mourut à Paris, en 1753, âgé de 91 ans, et eut, pour élèves, Dumont, dit *le Romain*, Chasle et Taraval. D—T.

ANDRÉ (Jean), musicien célèbre, né à Offenbach, sur le Rhin, le 28 mars 1741. Sa mère, qui dirigeait dans sa ville natale une grande manufacture de soie, le destinait au com-

merce; mais son goût pour la musique l'emporta, et, malgré le manque d'instruction suivie, il y fit les plus rapides progrès. Pendant qu'il était chez un négociant de Francfort-sur-le-Mein, il composa son premier opéra, *le Potier*, qui obtint un grand succès; il mit en musique, peu après, *Erwin et Elmire*, opéra dont Gœthe avait fait les paroles. Cet ouvrage fut joué sur le théâtre de Berlin, avec de grands applaudissements. André se rendit alors dans cette ville, obtint la direction du grand théâtre, et se distingua par de nombreuses compositions. Mais, comme la fabrique de musique qu'il avait laissée à Offenbach périclitait en son absence, il se rendit dans sa patrie, et reçut, avant de partir, le titre de maître de chapelle du margrave de Brandebourg-Schwedt. On a de lui vingt opéras, et des pièces moins étendues : une mélodie fort spirituelle en est le caractère : il s'était formé presque sans maître. Un excès de travail le conduisit au tombeau, le 18 juin 1799. G—T.

ANDRÉ (CHARLES), perruquier, à Paris, en 1756, était né à Langres, en 1722. Un gentilhomme, nommé de Lasalle Dampierre, l'un des régisseurs de l'impôt sur les cartes, dont André était le perruquier, lui persuada de devenir auteur tragique. André goûta cet avis, et, bientôt après, parurent successivement trois éditions du *Tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes et en vers, par M. André, perruquier, privilégié, demeurant à Paris, rue de la Vannerie, près la Grève; imprimé à Amsterdam* (Paris), *et se vend chez l'auteur*, M. DCC. LVI, in-8°. La première édition, dont le titre est en grosses lettres romaines, porte la fausse date de 1755. On y voit, pour cul-de-lampe, une grosse perruque, dans l'intérieur de laquelle est une tête à perruque. M. Dampierre était le principal auteur de cette facétie, quoiqu'elle parût sous le nom d'André, qui prit la chose au sérieux, et dédia la pièce à *l'illustre et célèbre poète, M. de Voltaire*, qu'il appelle *monsieur et cher confrère*. Cette farce n'avait jamais été représentée, et était oubliée, lorsqu'en 1805, à l'occasion d'un mélodrame joué au théâtre de la Porte-St.-Martin, on fit jouer sur un très-petit théâtre des Boulevarts, et réimprimer le *Tremblement de terre de Lisbonne*; et on en donna quatre-vingts représentations, qui furent toutes très-suivies. Si André eût vécu, il eût encore été la dupe de cet empressement du public, qui, lui-même, était la dupe de Dampierre. Quelques personnes attribuent aussi cette pièce à M. Paris de Maizieux. A. B—T.

ANDRÉ BARDON. *Voy.* DANDRÉ.

ANDRE DE ST.-NICOLAS, religieux carme, né à Remiremont, en Lorraine, vers 1650, mort à Besançon, en 1713, a publié : I. *De lapide sepulchrali, antiquis Burgundo, Sequanorum, comitibus, Vesuntione, in S. Joannis Evangelistæ Basilicâ, recens positâ*, Besançon, 1693, in-12. C'est la critique d'une inscription récemment placée sur le tombeau des anciens comtes de Bourgogne, qu'on voyait dans l'église cathédrale de Besançon ; II. *Lettre en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté;* Dijon, Micard, 1698, in-12. Le P. Dunod, jésuite, venait d'annoncer qu'il avait découvert la véritable position de l'ancienne ville d'Avenches (*Aventicum*), et il la plaçait près du lac d'Antre, aux environs de Moirans. Cette opinion insoutenable avait cependant trouvé des partisans. Le P. André la com-

battit avec autant de chaleur que de raison; mais, comme on le pense bien, il ne put parvenir à convaincre son adversaire. Le P. André a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, concernant l'histoire ecclésiastique de Besançon; les plus importants sont: *Sequani Christiani, seu Christiana Sequanorum Decas historica;* un *Pouillé des bénéfices du diocèse*, qu'il a intitulé: *Polypticon Vesuntino-Sequanicum;* et enfin *Veteres Sequanorum reguli.* Ces manuscrits sont conservés dans la bibliothèque publique de Besançon. Le P. Le Long attribue au même auteur une *Histoire généalogique de la maison royale de Bourbon, ancienne et moderne.* Le P. André a coopéré à l'*Histoire de l'Eglise St.-Etienne de Dijon*, par l'abbé Fyot. Il a travaillé aussi à l'histoire de l'abbaye de Cluni. W—s.

ANDRÉ (John), adjudant-général dans l'armée anglaise, à l'époque de la guerre d'Amérique, fut victime de la perfidie du général Arnold, qui, feignant de trahir les Américains, avait demandé à ouvrir une correspondance secrète avec les Anglais. Le général en chef Clinton, chargea André de suivre cette correspondance; et, lorsque toutes les mesures furent prises pour l'exécution du projet d'Arnold, André vint le trouver à West-Point, pour prendre avec lui les derniers arrangements; mais, à son retour, il fut arrêté par trois soldats de milice, au moment où il se croyait hors des postes de l'armée américaine. On trouva sur lui le plan du fort de West-Point, avec des notes de la main d'Arnold, sur l'état de la garnison et des fortifications de ce poste important, et sur les moyens de l'attaquer. Traduit aussitôt devant une commission militaire, André fut condamné à mort, comme espion, et exécuté le 2 octobre 1780. Un esprit fin, une imagination brillante, une élocution facile, un goût décidé pour les beaux-arts, les formes les plus séduisantes, tout se réunissait pour rendre intéressant ce malheureux jeune homme. Après son arrêt de mort, il s'occupa moins de lui que de sa famille, et du général Clinton, qu'il aimait tendrement. Le colonel Hamilton, aide-de-camp de Washington, le consola dans ses derniers moments. Il mourut avec le plus grand courage. Les spectateurs fondaient en larmes, et cette catastrophe ne fit pas moins détester Arnold par les Anglais que par les Américains. B—A.

ANDRÉ DEL CASTAGNO. *Voy.* Castagno.

ANDRÉ VANNUCCHI, dit André del Sarto. *Voy.* Vannucchi.

ANDRÉ (le P. Chrysologue). *Voy.* Chrysologue.

ANDRÉ (le maréchal Saint-). *V.* Saint-André.

ANDREA, prêtre et chanoine de Bergame, vivait à la fin du 9e. siècle. Il est auteur d'une Chronique, qui s'étend depuis l'entrée des Lombards en Italie jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, c'est-à-dire, jusqu'en 874, et un peu au-delà. Elle a été publiée par Muratori, dans le Ier. vol. de ses *Antiquités d'Italie*, pag. 42 et suiv. L'auteur y raconte lui-même que, l'empereur étant mort à Brescia, son corps fut porté à Milan, et qu'il fut un de ceux qui le portèrent, dans toute l'étendue du diocèse de Bergame, c'est-à-dire, depuis l'Oglio jusqu'à l'Adda. G—É.

ANDREA (Alexandre d'), auteur italien du 16e. siècle, a écrit un ouvrage historique, intitulé: *Della guerra di campagna di Roma e del regno di Napoli nel pontificato di Paolo IV l'anno 1556 et 1557, ragionamenti III*, etc. Ruscelli le fit impri-

mer à Venise, en 1560, in-4°.; il fut réimprimé en 1613, et traduit en espagnol, en 1589. Toppi, dans sa *Bibliothèque Napolitaine*, ajoute que d'Andréa avait aussi traduit le livre de l'empereur Léon *sur l'art de la guerre*, et qu'il y avait ajouté de très-beaux discours; mais cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, n'a jamais été imprimé. G—É.

ANDREA (Jean), évêque d'Aleria, en Corse, s'est fait un nom dans la république des lettres, non par ses ouvrages, mais par le soin qu'il prit par ordre du pape Paul II, de diriger et de corriger les premières éditions qui se firent, à Rome, de plusieurs auteurs latins, lorsque, peu de temps après la découverte de l'imprimerie, les deux célèbres imprimeurs, Conrad Sweignheym, et Arnould Pannartz, allèrent y exercer leur art. Son nom de famille était *Bussi* ou *Bossi*. Il était né à Vigevano, en 1417. Après avoir langui quelques années à Rome, dans un état de dénuement et de pauvreté, il en sortit, en s'attachant au cardinal de Cusa. Il obtint, par le crédit de ce cardinal, le titre de secrétaire de la bibliothèque apostolique, ensuite l'évêché d'Aecia, dans l'île de Corse, d'où il passa bientôt après à celui d'Aleria. Les principales éditions qu'il dirigea, et auxquelles il ajoutait toujours des préfaces et des épîtres dédicatoires, sont celles des *Épîtres* de S. Jérome, en 2 vol.; des *Épîtres* et des *Oraisons* de Cicéron; des *Commentaires* de César, de Lucain, d'Aulu-Gelle, d'Apulée, de Pline, de Quintilien, de Suétone, de Strabon, de Virgile, d'Ovide, de Silius-Italicus, de Tite-Live, etc. Les dates de ces éditions, justement recherchées, s'étendent depuis 1468, jusqu'en 1474. Quelques auteurs lui ont attribué des écrits sur les Décrétales, sur les Fiefs, etc.; mais ils l'ont, sans doute, confondu avec le célèbre canoniste Jean d'Andrea, qui florissait dans le même temps. G—É.

ANDREA (Onuphre d'), poète napolitain, florissait en 1630, et mourut vers 1647. Quoiqu'il participât à la corruption du style qui régnait alors, Crescimbeni et le Quadrio le mettent cependant au nombre des meilleurs poètes du 17°. siècle. On a de lui: I. deux poëmes, l'un fabuleux, l'autre héroïque, *Aci, poema, canti VIII, in ottava rima*, Naples, 1628, in-12, et *Italia liberata, poema eroico, ove si tratta la distruzione del regno de' Longobardi, XX canti*, Naples, 1646, in-12; II. deux pièces de théâtre, l'*Elpino, favola boschereccia*, Naples, 1629, in-12, et *la Vana gelosia, commedia*, Naples, 1635, in-12; III. le recueil de ses Poésies lyriques, en 2 parties, Naples, 1631 et 1635, in-12; IV. des Discours sur différents sujets de morale et de philosophie, *Discorsi in prosa, che sono della bellezza, dell' amicizia, dell' amore, della musica*, etc., Naples, 1636, in-4°. G—É.

ANDREA de Nerciat. *V.* Nerciat.

ANDREA (Pisano), sculpteur et architecte, naquit à Pise, en 1270. Déjà, Arnolfo di Lapo, Jean de Pise, et quelques autres, d'après l'exemple et les conseils de Cimabué et de Giotto, avaient, en partie, renoncé au style gothique, qui régnait encore dans les arts du dessin, et, prenant pour modèles les ouvrages des anciens, ramenaient la peinture, la sculpture et l'architecture aux bons principes. André de Pise contribua plus qu'eux tous à cette heureuse révolution; et, en cela, il fut aidé par les circonstances; car, à cette époque, ses compatriotes, très-puissants sur mer, fai-

saient le commerce avec la Grèce, et en rapportaient des statues, des bas-reliefs antiques, et jusqu'à des colonnes de marbre précieux, qu'ils employaient à la construction ou à l'ornement de leurs édifices, et surtout de la cathédrale et du Campo Santo. André fit la comparaison de ces beaux ouvrages avec ceux qu'on avait exécutés jusqu'alors, et ce fut pour lui un trait de lumière, qui le guida dans la bonne route, que devaient achever de frayer les Donatello, les Brunelleschi et les Ghiberti. Les premiers ouvrages d'André de Pise eurent tant de succès, qu'il fut appelé à Florence pour exécuter, sur les dessins de Giotto, les sculptures de la façade de Ste.-Marie del Fiore, le monument le plus magnifique de ce siècle. Il commença par la statue de *Boniface VIII*, protecteur des Florentins; il l'accompagna des figures de *S. Pierre* et de *S. Paul*, et de plusieurs autres saints personnages. Vers 1586, tous ces morceaux de sculpture furent enlevés, lorsqu'on voulut refaire cette façade sur un dessin plus moderne; mais, ce projet n'ayant pas eu de suite, les statues d'André furent dispersées dans l'église et en d'autres lieux; on en a transporté quelques-unes dans l'allée principale du *Poggio imperiale*, maison de plaisance des grand-ducs de Toscane. On cite la *Madone* et les deux *Anges*, qu'on voit sur l'autel de l'église de la Miséricorde, comme ayant été faits dans le même temps, par André; ce groupe en marbre, et de grandeur naturelle, est d'une bonne exécution, et on remarque déjà dans les poses une certaine souplesse qui est voisine de la grâce. A la mort d'Arnolfo di Lapo, la république de Florence chargea André de tous les grands travaux qui s'exécutaient sur son territoire; bientôt après, il fut employé, comme ingénieur; il éleva des fortifications autour de la ville de Florence, menacée par les armées impériales, et construisit le château fort de Scarperia, situé au Mugello, sur le revers de l'Apennin. Dans un temps plus tranquille, André s'était occupé de l'art de couler et de travailler le bronze. Ce talent lui devint bientôt utile; les Florentins, voulant imiter dans leurs temples la magnificence des anciens, résolurent de prodiguer la sculpture sur les portes de bronze du baptistère. Giotto, dont le nom est mêlé à tous les grands travaux de ce temps, fut chargé de composer les dessins de ces portes; André se chargea de les exécuter. Elles sont couvertes de bas-reliefs, représentant toute l'histoire de S. Jean-Baptiste. Les compositions sont bien entendues; les attitudes des figures sont naturelles et expressives, quoique toujours un peu roides; mais tous les détails sont ciselés avec un art et une adresse infinis. Ces portes, commencées en 1331, furent terminées, polies et dorées huit ans après; on les posa d'abord à l'entrée principale de l'édifice; mais, ayant été remplacées ensuite par les admirables portes de Laurent Ghiberti, elles furent transportées à l'une des faces latérales, où on les voit encore. André exécuta plusieurs autres ouvrages en bronze, tels que le tabernacle de San-Giovanni, des bas-reliefs et des statues qui ornent le campanille de Sainte-Marie del Fiore. Cet artiste fit un voyage à Venise, pour enrichir de sculpture la façade de l'église de St.-Marc; il donna aussi le modèle du baptistère de Pistoia, exécuté en 1337, et érigea, dans une église de cette ville, le tombeau de Cino d'Angibolgi. Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, qui avait usurpé le pouvoir à Florence, chargea André de

plusieurs travaux d'architecture, et lui fit élargir les places, fortifier son palais, et élever plusieurs tours sur les murs de la ville ; il lui fit bâtir la belle porte San Friano, et presque toutes les autres. Enfin, ce duc lui demanda le modèle d'une forteresse qu'il voulait faire construire sur la costa San Giorgio, pour contenir les Florentins; mais ayant été lui-même chassé en 1343, cette forteresse ne fut bâtie que bien plus tard, par les Médicis, sous le nom de *Belvédère*. André ne partagea point la disgrâce du duc d'Athènes ; on ne considéra que les services qu'il avait rendus; il fut nommé citoyen de Florence, où il mourut, en 1345, comblé de biens et d'honorables distinctions ; il fut inhumé à St.-Marie del Fiore, où son fils Nino lui érigea un monument. Parmi les élèves d'André Pisano, on cite Nino son fils, qui termina une figure de la *Vierge*, commencée par son père, pour l'église de Santa Maria Novella, et qui exécuta beaucoup d'autres ouvrages de sculpture, tant à Florence qu'à Pise et à Naples. C—N.

ANDRÉADE (FERDINAND D'), amiral portugais, fut l'un des capitaines qui portèrent dans l'Inde les lois et les arts de l'Europe. Andréade commandait, en 1518, la première flotte européenne qui ait paru sur les côtes de la Chine. Il y fit le commerce avec une modération et une bonne foi à laquelle ses compatriotes n'avaient point accoutumé les peuples de l'Asie. Au moment de son départ, on publia, par son ordre, dans tous les ports où il avait abordé, que, si quelqu'un avait à se plaindre des Portugais, il était invité à faire sa déclaration, pour que le coupable fût puni, en présence même de l'offensé. Cette conduite allait faire ouvrir à sa nation les ports que la jalousie des Chinois ferme si sévèrement aux étrangers, lorsque Simon d'Andréade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci détruisit, par la violence et le brigandage, l'heureux effet de la prudence et de la vertu de son frère. Les ports de la Chine furent fermés aux Portugais, et n'ont été rouverts, depuis cette époque, aux navigateurs européens, qu'à des conditions onéreuses et humiliantes. E—D.

ANDREÆ (JEAN), archiviste des comtes de Nassau, qui vivait au commencement du 17[e]. siècle, et occupa cette place pendant quarante ans. Il a écrit une Histoire fort volumineuse de la maison de Nassau, et, comme il en avait les archives à sa disposition, son travail est fort précieux, surtout pour l'histoire de la guerre de trente ans, sur laquelle il a publié des documents qui ne se trouvent point ailleurs. G—T.

ANDREÆ (JEAN-GÉRARD-REINHARD), pharmacien, non moins distingué par ses connaissances que par ses vertus, né à Hanovre, en 1724, fit ses premières études à Berlin, et parcourut ensuite, pour les achever, les principales universités de l'Allemagne et de la Hollande. Il séjourna aussi quelque temps en Angleterre, et contracta, pendant ses voyages, des relations d'amitié avec les physiciens et les chimistes les plus célèbres de ce temps, tels que Muschenbroek, Franklin, de Luc, Gmelin, etc. De retour à Hanovre, il prit la direction de la pharmacie de son père ; publia, dans le *Magasin Hanovrien*, des Dissertations de physique et de chimie, la plupart intéressantes, et forma un beau cabinet d'histoire naturelle, dont il a laissé, à sa mort, un catalogue raisonné. En 1765, le roi d'Angleterre le chargea d'examiner les principaux genres de terre de l'élec-

torat de Hanovre, et le résultat de ses recherches parut, en 1769, sous le titre de: *Dissertation sur un grand nombre de terres qui forment le sol des possessions allemandes de S. M. Britannique, et sur leur emploi pour l'agriculture*. Les pertes de fortune et les souffrances physiques qui remplirent la fin de sa vie, interrompirent ses travaux, mais n'altérèrent point la douceur de son caractère. Il mourut, en 1793, regretté surtout des pauvres, qu'il avait toujours soignés gratuitement. Le médecin Zimmermann, qui lui donna des soins pendant sa maladie, parlait avec une haute estime de ses lumières et de ses vertus. Son portrait se trouve en tête du 77e. vol. de la *Biblioth. allem. univ.* de Nicolaï. G—T.

ANDREAS, ou ANDRON, médecin grec, disciple d'Hérophile, qui, selon Polybe, vivait sous Ptolémée Philopator, deux siècles av. J.-C. Dioscoride le cite comme s'étant distingué par la connaissance des plantes; Celse, comme ayant beaucoup écrit sur la chirurgie et les vertus des médicaments. Galien en parle avec mépris, mais sans doute pour venger Hippocrate, qu'Andreas, par aveuglement pour son maître Hérophile, faisait profession de dédaigner. Il avait composé un ouvrage sous le titre de *Narthex*, espèce de pharmacopée portative, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous, et qu'on ne connaît que par ce qu'en dit Galien. Voici les ouvrages que Manget lui attribue, et qui sont aussi perdus pour nous : I. *De rebus in quibusque oppidis Siciliæ memoralibus*; II. *De Medicâ origine*; III. *De iis quæ falsò creduntur*; IV. *De iis quæ morsus venenata sunt, sive de serpentibus*; V. *De herbis sive de plantis*; VI. *Glossometa ad Nicandrum*. On croit qu'il faut distinguer cet Andréas d'un autre médecin du même nom, fils de Chrysarus, auquel Galien fait le reproche d'avoir introduit, dans la médecine, les noms et les superstitions des Babyloniens, et autres peuples orientaux. C. et A—N.

ANDREHAN, ENDREGHEN, ou ANDENEHAM (ARNOUL, sire D'), maréchal de France, sous les rois Jean et Charles V, se distingua contre les Anglais, et obtint la faveur du roi Jean, auquel il s'était attaché lorsqu'il n'était encore que duc de Normandie. Ce prince lui fit assigner une rente sur le trésor royal, en 1343, et le nomma, six ans après, capitaine souverain du comté d'Angoulême. La trève avec les Anglais ayant été rompue, en 1351, Arnoul d'Andrehan fut fait prisonnier dans un sanglant combat en Saintonge. Après sa délivrance et la mort du maréchal de Beaujeu, le roi le fit maréchal de France, lieutenant-général dans les provinces situées entre la Loire et la Dordogne, et lui donna, en outre, la terre de Wassignies, près de Guise. Il le chargea d'aller défier Edouard, prince de Galles, dit le *Prince noir*, et ensuite d'étouffer une révolte de la ville d'Arras, où il fit décapiter, aux yeux du peuple, vingt révoltés des plus coupables; ce qui fit tout rentrer dans le devoir. Andrehan accompagna le roi Jean à la bataille de Poitiers, en 1356, commença l'attaque avec 300 hommes d'armes, et, enveloppé par les archers anglais, se rendit prisonnier, et fut conduit en Angleterre. A son retour, il commanda en Languedoc, suivit Duguesclin en Espagne, au secours de Henri de Transtamare, contre Pierre-le-Cruel, et fut fait encore prisonnier à la bataille de Navarette, en 1367. Après avoir obtenu sa liberté, il remit sa charge de maréchal à Charles V, quand

son âge ne lui permit plus d'en exercer les fonctions, et reçut, en dédommagement, celle de porte-oriflamme. « Chose non octroyée, dit Belleforest, » qu'à des chevaliers vieux et expéri» mentés, et renommés de grand'» prudhomie. » Ne pouvant supporter l'inaction, il retourna, quoique vieux et cassé, chercher en Espagne de nouveaux dangers avec Duguesclin, et y mourut de maladie, en 1370, laissant son héritage à Jean de Neuville, son neveu, maréchal de France. B—P.

ANDREINI (FRANÇOIS), de Pistoia, comédien célèbre, fleurit à la fin du 16e. siècle. Il eut pour femme Isabelle de Padoue, comédienne comme lui, mais qui dut surtout sa célébrité à ses ouvrages. La troupe dont ils étaient chefs portait le titre de *i Gelosi*, (les *Jaloux*), et la devise de la troupe annonçait que c'était de vertu, de renommée et d'honneur que ses membres étaient jaloux : *Virtù, fama ed onor ne fer gelosi.* Andreini joua d'abord les rôles d'amoureux, ensuite celui de *Capitan Spavento della valle inferna*, rôle de charge, dont nos *Capitaines Tempête* ne sont que le diminutif. Il s'y fit une grande réputation. Il voulut la fixer, en quelque sorte, par son ouvrage intitulé : *le Bravure del Capitan Spavento*, imprimé pour la première fois à Venise, en 1609, in-4°. Ce sont soixante-cinq *ragionamenti*, ou *entretiens* entre le Capitaine et son valet *Trappola*. Andreini avait alors perdu sa femme, qu'il regrettait beaucoup. Il mit en tête de cet ouvrage bouffon, un discours sérieux, ou plutôt triste, où il exprime, à sa manière, sa tendresse pour elle et ses regrets. Il publia, depuis, d'autres dialogues en prose : *Ragionamenti fantastici posti in forma di dialoghi rappresentativi*, Venise, 1612, in-4°. On a aussi de lui deux pièces ou représentations théâtrales, en vers : *L'Alterezza di Narciso*, Venise, 1611, in-12, et l'*Ingannata Proserpina*, ibid., même année. Andreini avait une excellente mémoire; aussi apprenait-il facilement les langues étrangères. Il entendait et parlait le français, l'espagnol, l'esclavon, le grec moderne, et même le turk. Il vivait encore en 1616; on le voit par la date de l'édition qu'il donna de quelques fragments de sa femme Isabelle. On croit qu'il mourut peu de temps après. G—É.

ANDREINI (ISABELLE), l'une des plus célèbres comédiennes de son temps, naquit à Padoue, en 1562. Elle épousa François Andreini, dont nous venons de parler, et prit, dans tous ses ouvrages, le titre d'*Isabella Andreini, comica gelosa, accademica intenta, detta l'Accesa*, c'est-à-dire, actrice de la troupe des *Gelosi* (*Voy.* l'article précédent), membre de l'académie des *Intenti*, et ayant, dans cette académie, le titre de l'*Accesa*, l'enflammée; titres qui nous paraissent singuliers en France, mais relatifs aux usages académiques d'Italie. Isabelle montra de bonne heure les dispositions les plus rares. Elle savait à peine lire, qu'elle entreprit de composer une pièce pastorale. Elle joignit à ses études littéraires et poétiques, celle de la philosophie. Après avoir brillé sur les théâtres d'Italie, elle passa en France, où elle obtint les plus grands succès, à la ville et à la cour. Elle était belle, et possédait, dans toute sa personne, une grâce extraordinaire. Elle joignait à son talent pour le théâtre, une belle voix, l'art du chant, celui de jouer de plusieurs instruments, et de parler avec facilité l'espagnol et le français. Entourée de toutes les séductions, ses mœurs furent cependant pures et irréprochables : elle aima uni-

quement son mari, qui fut inconsolable de sa perte. Elle mourut à Lyon, en 1604, d'une fausse couche : on lui fit des funérailles magnifiques. Tous les poètes de son temps la pleurèrent. Ils l'avaient comblée d'éloges dès son vivant : on frappa même pour elle une médaille, avec cette légende : *Æterna fama*. Les ouvrages qu'elle a laissés sont : I. *Mirtilla, favola pastorale*, Vérone, 1588, in-8°., et réimprimée plusieurs fois. C'est cette pièce qu'elle avait commencée dès son enfance; elle n'eut pas, à ce qu'il paraît, un grand succès au théâtre. II. *Rime*, Milan, 1601, in-4°.; Paris, 1603, in-12, etc. La plupart des morceaux qui composent ce volume de poésies, étaient épars dans plusieurs recueils. Il en a reparu d'autres dans le recueil intitulé : *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*, Venise, 1726, in-12; III. *Lettere*, Venise, 1607, in-4°.; ces lettres roulent presque toutes sur des sujets d'amour. On remarque, comme une singularité bibliographique, que la date de l'épître dédicatoire, adressée au duc de Savoie, porte, ainsi que le frontispice du livre, la date de 1607, et que cependant Isabelle était morte en 1604; IV. *Fragmenti d'alcune scritture*, etc., fragments recueillis et publiés depuis sa mort, par son mari, Venise, 1616, selon la date de la préface; mais, au frontispice, 1625, in-8°. Ce sont des dialogues, presque tous roulant sur l'amour, comme ses lettres, et comme tous ses écrits.

G—É.

ANDREINI (Jean-Baptiste), fils de François et d'Isabelle Andreini, né à Florence, en 1578, fut aussi comédien, et joua les rôles d'amoureux sous le nom de *Lelio*. Il eut beaucoup de succès en France, sous Louis XIII, qui, selon l'expression de Riccoboni, dans son *Histoire du théâtre italien*, le *favorisa* de son estime. Il était de l'académie des *Spensierati*, c'est-à-dire, des *Insouciants*, et s'intitulait ordinairement : *Comico fedele ed accademico spensierato*. Il épousa Virginie Ramponi, comédienne, sous le nom de *Florinda*, et qui avait aussi du talent pour la poésie. Il en était très-amoureux, et donna son nom à l'une de ses pièces de théâtre. Il en a laissé plusieurs, et quelques poëmes d'un autre genre. Elles ont eu une certaine réputation; mais celles qui ne sont pas entièrement oubliées aujourd'hui, doivent un reste de célébrité à quelques circonstances particulières, plus qu'à leur mérite. Elles ont, dans le style, tous les vices dont la poésie italienne était infectée dans le 17°. siècle, et que l'école du *Marino* y avait introduits : elles ont de plus, dans le choix des sujets, dans le plan et dans la conduite, quelque chose d'extraordinaire et de follement irrégulier, qui tient à l'imagination déréglée de l'auteur; nous nous permettrons d'en indiquer rapidement quelques traits. Les principaux ouvrages d'Andreini, sont : I. *La Saggia Egiziana, dialogo*, etc., Florence, 1604, in-4°. Dans ce dialogue, l'auteur fait de grands éloges de l'art dramatique, qui était le sien. II. *Pianto d'Apollo*, etc., poésies funèbres sur la mort d'Isabelle Andreini sa mère, avec quelques poésies badines (*rime piacevoli*) sur un poëte malheureux, Milan, 1606, in-8°. Dans ce recueil, où il a mêlé si bizarrement le genre funèbre et le genre badin, ou même burlesque, il y a des morceaux qui passent pour les meilleurs qu'il ait faits. III. *L'Adamo*, représentation sacrée, en 5 actes et en vers libres, mêlée de chœurs et de chants, Milan, 1613 et 1617, in-4°., avec des gravures à chaque scène,

d'après les dessins du fameux peintre Procaccini. Cet ouvrage est le plus célèbre et le plus recherché de J.-B. Andreini. On a prétendu que Milton, voyageant en Italie, l'avait vu représenter, et avait puisé dans ce spectacle l'idée de son *Paradis perdu;* mais c'est faire trop d'honneur à un tel ouvrage. Les principaux interlocuteurs sont, il est vrai, le Père Éternel, Adam, Ève, l'archange Michel, et des chœurs de séraphins, de chérubins, d'anges et d'archanges, Lucifer, Satan, Belzébuth, et des chœurs d'esprits ignés, aériens, aquatiques et infernaux; les sept péchés mortels, le monde, la chair, la faim, la mort, la vaine gloire, et le serpent; mais il n'y a pas le moindre rapport entre l'imagination sublime de l'Homère anglais, et les inventions bizarres et mesquines à la fois d'Andreini; il est cependant vrai que la curiosité des Anglais a fait passer dans leur île le plus grand nombre des exemplaires de l'*Adamo* : aussi sont-ils devenus, sur le continent, très-rares et très-chers, sans que la pièce en soit meilleure. IV. *La Florinda*, tragédie en cinq actes, en vers, Milan, 1606, in-4°. L'action de cette pièce se passe en Écosse, où jamais sans doute il n'y eut de reine nommée Florinde, femme d'un roi Irean; mais Andreini avait, comme nous l'avons dit, donné ce nom à son héroïne et à sa pièce, à cause de Virginie sa femme, qui portait le nom de Florinde dans la troupe dont ils étaient chefs. Virginie l'en récompensa par un sonnet à sa louange, qui est imprimé, avec ceux de plusieurs autres poëtes, en tête de *la Florinda*. V. *La Maddalena lasciva e penitente*, action dramatique et dévote, Mantoue, 1617, in-4°., Milan, 1620, in-8°., etc. Dans cette pièce, qui est à peu près aussi singulière, et ne vaut pas mieux que l'*Adamo*, Madeleine est mondaine ou pécheresse pendant les deux premiers actes, et pénitente dans le troisième. La jeune et brillante Madeleine, Marthe sa sœur, Lazare leur frère, trois amants de Madeleine, dont l'un se nomme Samson, l'autre, David, et le troisième, Ange, son page appelé Baruc, son sommelier Mordacai, son cuisinier Emanuel, ses deux nains Aron et Lion, les femmes de sa suite, et même trois vieilles de mauvaise renommée, *di bassa stima*, qui la servent, et doivent marcher courbées et appuyées sur des bâtons; tels sont les personnages des deux premiers actes, où l'on ne parle que d'amour, de galanterie, de fêtes et de bonne chère, et où Madeleine, livrée à toutes les folies de son âge, rejette bien loin les sages conseils que lui veut donner Marthe, sa sœur. Elle se repent, au troisième, congédie tout son monde, se couvre d'un cilice, tombe en extase, est enlevée par des anges; le ciel paraît, la gloire s'ouvre; quinze anges chantent l'un après l'autre les louanges de Madeleine; la Faveur divine et l'archange Michel descendent des cieux, et finissent la pièce en exhortant les spectateurs à imiter la sage pécheresse. VI. *La Centaura*, Paris, 1622, in-12, pièce encore plus bizarre, annonce cette bizarrerie par son titre. C'est un sujet divisé en comédie, pastorale, et tragédie. Les acteurs de la pastorale sont réellement une famille de Centaures, père, mère, fils et fille, ce qui ne doit pas être, comme on voit, facile à représenter. La scène est dans les bois de l'île de Crète. Dans la première pièce, qui est la comédie, il est beaucoup parlé des Centaures: on y apprend que la femme du Centaure est fille d'un roi de l'île de Rhodes, à qui la reine a donné ce singulier enfant, pour des raisons qu'on

nous dispensera d'expliquer. Cette Centaure, dans la troisième pièce, qui est la tragédie, veut recouvrer ses droits au trône. Toute la famille des Centaures se transporte à Rhodes; mais, par une suite d'accidents et d'événements aussi peu naturels que le reste, le père et la mère se tuent de désespoir, et c'est la petite Centaure, leur fille, qui hérite de la couronne. Tout paraît dit sur une pièce pareille quand on en a fait entrevoir l'extravagance et l'absurdité. Ce qu'il faut pourtant ajouter, c'est qu'elle est dédiée à la reine-mère, Marie de Médicis, à laquelle l'auteur dit, sur ce titre de Centaure, sur le rapport qu'il y a entre la partie supérieure et noble de ces monstres, et la dédicace qu'il fait à sa majesté, entre la partie basse et monstrueuse, et la pièce qu'il lui dédie, des choses non moins extravagantes que sa pièce même. Il faut dire encore que cette pièce est la suite d'une comédie du même auteur, un peu moins folle, sans être une bonne comédie, intitulée: *Li duo Leli simili*, imitée des *Ménechmes* de Plaute, mais bien moins heureusement que ne le furent depuis, les *Ménechmes* de Regnard. Ces deux Lelio se retrouvent, parmi les ressorts de l'action, dans la *Centaura*, et l'un d'eux devient même roi de Chypre. Enfin, ce qui passe toute croyance, et est au-dessus de toute expression, c'est que l'action des deux Lelio, qui est la première, se passe entre des personnages modernes et d'une condition commune, et que celle de la *Centaura*, qui en est la suite, nous reporte à Rhodes et en Crète, au temps du roi Minos. VII. On a encore du même auteur huit autres comédies et cinq pastorales, dont il serait inutile de citer les titres, aujourd'hui totalement inconnus. VIII. Il a laissé de plus trois poëmes: le premier, en trois chants seulement, sur cette même Madeleine, qu'il mit depuis au théâtre, Venise, 1610, in-12; le second, en sept chants, sur Sainte Thècle, vierge et martyre, Venise, 1623, in-12, et le troisième, d'un genre tout différent des deux autres, intitulé l'*Olivastro*, l'olivâtre, ou le *Poète infortuné*, poëme plaisant ou fantastique, en vingt-cinq chants, Bologne, 1642, in-4°. Ce poëme contient la vie entière et les aventures, tantôt tristes et tantôt bouffonnes, d'un poète malheureux. Tout ce qu'on peut dire, c'est que celles de ces aventures qui sont tristes, n'intéressent pas, que celles qui ont des prétentions à la bouffonnerie ne font point rire, et que l'effet général de ce long poëme est l'ennui. En dernier résultat, les amateurs de livres rares rechercheront toujours l'*Adamo* d'Andreini; les hommes curieux d'observer, dans l'art dramatique, les déviations de l'esprit humain, peuvent réunir à cette pièce la *Madeleine* et la *Centaure*; le reste ne peut être l'objet que d'une curiosité sans plaisir comme sans fruit. G—É.

ANDRELINI (Publio Fausto), en latin, *Publius Faustus* Andrelinus, poète latin moderne, né à Forli, dans la Romagne, vers le milieu du 15e. siècle. Ayant composé à Rome, dès sa première jeunesse, quatre livres de poésies, sous le titre d'*Amours*, il obtint, à 22 ans, les honneurs de la couronne poétique. Après avoir été quelque temps attaché au cardinal de Gonzague, il vint s'établir à Paris, en 1488, et fut reçu, l'année suivante, professeur à l'université. Il y enseigna, pendant trente années, dans des cours publics et particuliers, la rhétorique, la poésie et la connaissance de la sphère. Il doit donc être compté, pour une part considérable, parmi les causes qui contribuèrent alors, en France, à la renaissance des lettres. Il obtint suc-

cessivement la protection de Charles VIII, de Louis XII, d'Anne de Bretagne et de François Ier.; il reçut de Charles VIII, et ensuite d'Anne de Bretagne, deux pensions qu'il conserva toujours, et les titres de poète du roi et de la reine, *poëta regius et regineus*. Il eut, de plus, un bon canonicat, comme on le voit par quelques-uns de ses ouvrages, où il prend le titre de chanoine de Bayeux. On ajoute qu'outre toutes ces faveurs, il recevait encore des présents considérables, et l'on croit qu'il s'est mis lui-même en scène, dans une de ses églogues, où un poète raconte qu'ayant récité devant Charles VIII un poëme sur la conquête de Naples, le roi lui avait donné un sac d'or, *fulvi æris*, qu'il put à peine emporter sur ses épaules. Malgré des querelles littéraires vives et bruyantes, il jouit d'une grande considération parmi les gens de lettres ses contemporains. Plusieurs le célèbrent comme l'un des poètes les plus sublimes et les plus élégants de ce siècle. Erasme, qui était son ami, et qui l'avait beaucoup loué pendant sa vie, changea de langage après sa mort, et alla jusqu'à s'étonner que l'université de Paris l'eût si long-temps souffert, et à l'accuser de pétulance envers les théologiens de son temps, de mœurs peu régulières, et de médiocre savoir. L'accusation de pétulance peut être justifiée par les querelles dont on vient de parler, et dans lesquelles, en effet, Andrelini et ses adversaires s'injuriaient avec la plus extrême violence. Ses mœurs peuvent paraître suspectes, d'après la liberté qu'il se donnait d'expliquer, dans ses leçons, les morceaux les plus obscènes des poètes grecs et latins. Son savoir ne s'élevait pas non plus au-dessus du médiocre, si l'on en juge par ce qui nous reste de lui : ses vers n'ont guère d'autre mérite qu'une certaine facilité de style, sans aucune des grandes qualités qu'on paraît y avoir trouvées de son temps. Baillet a dit de lui, avec assez de justesse, dans ses *Jugements des Savants*, « qu'il ne se souciait pas beaucoup de mettre du sens dans ses compositions, pourvu qu'il y mît des mots bien choisis et de riches expressions, comme si les choses étaient faites pour les mots, au lieu d'assujétir les mots aux choses. » Erasme allait plus loin; il prétendait qu'il ne manquait à ses vers qu'une syllabe, νοῦς en grec, *mens* en latin, c'est-à-dire, en français, le sens commun. Andrelini mourut à Paris, presque subitement, le 25 février 1518. Ses principaux ouvrages sont : I. *Livia, seu Amorum libri IV*, Paris, 1492, in-4°., et Venise, 1501, aussi in-4°.; c'est ce recueil qui eut tant de succès à Rome, et qui fit décerner la couronne poétique à son jeune auteur; II. *Elegiarum libri III*, Paris, 1494, in-4°.; III. *Epistolæ proverbiales et lepidissimæ, nec minùs sententiosæ*, Paris, in-4°., sans date, ensuite, Paris, 1508, et réimprimées plusieurs fois à Cologne, à Anvers, à Bâle, etc. Plusieurs de ces épîtres sont purement morales; plusieurs aussi sont satiriques, et prouvent qu'Erasme n'avait pas tort d'accuser l'auteur de pétulance et de malignité. IV. *De Neapolitanâ victoriâ*, Paris, 1496 et 1508, in-4°. Poëme dédié à Charles VIII, et dont nous avons vu que ce roi avait si bien payé la dédicace. V. *De secundâ victoriâ Neapolitana, à Ludovico XII reportatâ, sylva*, Paris, 1502 et 1507, in-4°.; VI. *De regiâ in Genuenses victoriâ libri III*, Paris, 1509, in-4°. On voit, par ces derniers ouvrages, qu'Andrelini méritait bien son titre de *poëta regius*. VII. *Buco-*

*lica*, Paris, 1501, in-4°. L'imprimeur de ces Bucoliques dit, dans un Avertissement au lecteur, qu'à son avis, elles ne le cèdent à celles ni de Virgile ni de Calpurnius, deux poètes assurément très-différents l'un de l'autre, et que l'on voit pourtant qu'il mettait sur la même ligne; mais, si l'usage était dès ce temps-là, comme il l'est assez souvent du nôtre, que les auteurs fissent eux-mêmes l'*Avertissement* de l'imprimeur, que devonsnous penser de la modestie et du discernement d'Andrelini? VIII. *Hecatodisticon*, Paris, 1512 et 1513, in-4°., et ensuite réimprimés plusieurs fois. Ces cent distiques moraux eurent, pendant assez long-temps, beaucoup de vogue. On en a eu deux traductions en vers français, l'une en quatrains, par Jean Paradin, 1545, l'autre, par Privé, 1604, traduction très-propre, selon Baillet, à discréditer l'original. On trouve des vers d'Andrelini dans la première partie du recueil de Gruter, *Deliciæ Italorum Poëtarum*. Quelques lettres de lui sont imprimées parmi celles d'Erasme; il y en a une autre à la tête de la première édition des *Adages* du même Erasme, faite à Paris, en 1500. Ses poésies se conservent aussi manuscrites dans plusieurs grandes bibliothèques, et notamment dans la Bibliothèque impériale de France, n°. 5087; et Montfaucon (*Bibliotheca Bibliothecarum*, manuscrits, tome II, p. 1072), parle d'un manuscrit faisant le 195e. vol. de la Bibliothèque de Coislin, réunie depuis à celle de St.-Germain, et maintenant à la Bibliothèque impériale, ayant pour titre : *Livre plein de miniatures, fait pour la reine Anne, tandis que son mari, Louis XII, faisait la guerre en Italie*, avec des vers de Fauste Andrelin de Forli, etc. G—É.

ANDRÉOSSI (FRANÇOIS), né à Paris, le 10 juin 1633, mourut à Castelnaudary, en 1688. Jusqu'au commencement de ce siècle, Riquet avait été généralement regardé comme l'inventeur et l'entrepreneur du canal de Languedoc; c'était l'opinion du maréchal de Vauban, qui avait inspecté ce canal, et dont le témoignage positif ne laissait aucun doute; c'était celle de d'Aguesseau, de Basville, de Bezons, intendants de la province; de Colbert, sous les ordres et le ministère duquel s'exécutait ce magnifique ouvrage; du public, en un mot; et, dans l'inscription gravée, en 1667, sur l'écluse de Toulouse, Riquet est représenté comme inventeur du projet: *Instante viro clarissimo, Riquet, tantio peris* INVENTORE *anno* 1667. Piganiol de la Force avança, le premier, dans sa *Description de la France*, « que le sieur Riquet se chargea de l'exécution du » canal, sur le plan et les mémoires » du sieur Andréossi, qui était pour » lors employé dans les gabelles de » la province. » François Andréossi était mathématicien et ingénieur; il n'occupa jamais d'emploi dans les gabelles, et cette inexactitude, dans une partie de l'assertion de Piganiol, ne prévient pas en faveur de l'autre. Quoique l'opinion de cet auteur fut copiée par quelques écrivains, celle du public ne changea point, ne fut même pas ébranlée, parce qu'aucun témoignage contemporain ne venait à l'appui; parce que l'ouvrage de Piganiol ne parut qu'en 1718, près de quarante ans après la mort de Riquet. La gloire, comme *inventeur*, lui semblait donc assurée, lorsqu'un officier-général, distingué par ses connaissances, ses talents, et le rang qu'il occupe, vint la lui disputer, et la réclamer pour son bisaïeul, François Andréossi. Il ne nous appartient point

de prononcer, ni même d'émettre aucune opinion sur le procès, dont les pièces sont mises sous les yeux du public; contentons-nous de les indiquer; elles consistent : 1°. dans l'*Histoire du Canal du Midi*, par M. le général Andréossi ; 2°. dans la réponse de MM. de Caraman, intitulée : *Histoire du Canal de Languedoc*, avec cette épigraphe : *Cuique suum*. Si l'on veut voir un examen impartial de cette question, une discussion faite avec beaucoup de soin, et les recherches les plus approfondies sur le véritable auteur du canal, on les trouvera dans l'*Histoire du Corps impérial du Génie*, par M. Allent, lieutenant-colonel dans ce corps, et maître des requêtes. Si les droits de François Andréossi à la gloire d'avoir inventé le canal, sont en litige, celle d'avoir contribué à l'exécution de ce beau monument de l'industrie humaine, ne peut lui être contestée, et l'on n'a jamais douté de ses connaissances et de ses talents. On a de cet ingénieur : I. une *Carte du Canal de Languedoc*, 3 feuilles in-fol., publiée en 1669. Le 5 février de l'année suivante, Riquet écrivit à Colbert une lettre, conservée aux archives du canal (A. C. C.), et dans laquelle il exprime son mécontentement en ces termes : « J'ai été bien surpris, lorsque » j'ai vu certaine carte du canal, de » l'invention du sieur Andréossi, » mon employé. L'auteur publie des » pensées que je gardais dans le secret. » Cela fera qu'à l'avenir, je serai plus » circonspect envers ledit sieur Andréossi, et que peut-être je ne m'en » servirai plus. » Cette Carte est curieuse et recherchée des connaisseurs, précisément pour les motifs qui excitèrent les réclamations de Riquet; II. *Extrait des Mémoires concernant la construction du Canal royal de communication des deux mers, océane et méditerranée, en Languedoc*, par François Andréossi, en 1675. Cet écrit n'a été imprimé qu'en l'an 8, pour la première fois, dans l'ouvrage cité, du général Andréossi ; il se trouve encore dans la réplique de MM. de Caraman, avec quelques observations. François Andréossi était d'une famille originaire d'Italie : il voyagea dans ce pays, pour perfectionner ses connaissances en hydraulique. Après la mort de Riquet, il fut directeur particulier du canal. Ce fut en 1682, pendant qu'il exerçait ces fonctions, qu'il publia une *Nouvelle Carte du Canal de Languedoc*.

D—M—T.

ANDRÈS (l'abbé DON JUAN), ex-jésuite, né à Valence en Espagne, passa une grande partie de sa vie en Italie, et s'y fit un nom par sa vaste érudition. Il commença à fixer l'attention du public, en 1776, par son *Saggio della Filosofia del Galileo*. Il publia à Parme, en 1782, un ouvrage qui suppose d'immenses recherches, et une sagacité peu commune, sous le titre : *Dell' origine progresso et stato attuale d' ogni Litteratura*, en 5 vol. grand in-4°.; le premier vol. a été traduit en français par J. E. Ortolani, Paris, 1805, in-8°. La suite de la traduction n'a pas paru, Ortolani étant mort en 1807 ou 1808. Andrès mourut au commencement de ce siècle. B—G.

ANDREWS (LANCELOT), théologien anglais, né à Londres, en 1565. La réputation de son savoir, et son talent comme prédicateur, attirèrent sur lui l'attention de la reine Elisabeth, qui le nomma son chapelain. Il fut en grande faveur auprès de Jacques Ier. Ce prince avait composé une *Défense de la prérogative royale*, à laquelle Bellarmin avait répondu, sous le nom supposé de *Mathieu Tortus*. Au-

drews fut chargé de réfuter le livre de Bellarmin, et il s'en acquitta avec beaucoup d'habileté dans un ouvrage latin, publié en 1609, in-4°., sous le titre de *Tortura Torti*. Ce service fut si agréable au roi, que l'auteur fut nommé sur-le-champ évêque de Chichester, ensuite d'Ély, et conseiller privé de S. M., et enfin évêque de Winchester. Ses ouvrages sont peu lus aujourd'hui; ils sont écrits du ton pédantesque et sophistique qui régnait alors, et dont le roi lui-même avait donné l'exemple. Cependant Milton en faisait grand cas, et il a déploré la mort d'Andrews, dans une élégie latine. Outre l'ouvrage déjà cité, il reste de Lancelot Andrews un *Manuel de dévotions privées*; un *Manuel de directions pour la visitation des malades*; un volume de petits Traités, la plupart en latin, sur les *droits des princes*, les *dîmes*, l'*usure*, etc., in-4°., 1629; un Recueil posthume de *Sermons*, en 1 vol. in-fol.; *la Loi morale expliquée*, ou *Leçons sur les dix Commandements*, in-fol., 1642; et un Recueil d'œuvres posthumes, en 1 vol. in-fol., 1657. Andrews mourut en 1626. On trouve, dans les Œuvres du poète Waller, une anecdote qui mérite d'être conservée. Il raconte qu'ayant assisté un jour au dîner de Charles II, S. M. apostropha le docteur Néale, évêque de Durham, et Andrews, évêque de Winchester, qui étaient tous deux derrière son fauteuil, et leur dit : « Milords, est-ce que je » ne puis pas prendre l'argent de mes » sujets, quand j'en ai besoin, sans » toutes les formalités de parlement? » L'évêque de Durham répondit, sans hésiter : « Nul doute que V. M. ne » puisse le faire; vous êtes le souffle de » nos narines. — Et vous, Milord, » qu'en pensez-vous, dit le roi à l'é» vêque de Winchester? — Sire, ré» pondit ce prélat, je ne suis pas assez » habile pour juger des affaires de par» lement. — Je ne veux point de faux» fuyants, répliqua le roi; répondez» moi nettement. — Eh bien, Sire, » répondit Andrews, je crois qu'il » vous est permis de prendre l'argent » de mon frère Néale, puisqu'il vous » l'offre. » S—D.

ANDRISCUS, appelé par les Romains PSEUDO-PHILIPPUS (*le faux Philippe*). Selon les historiens latins, les seuls qui aient parlé de lui, il naquit à Adramyttium, dans la Troade, de parents d'une très-basse condition. Seize ans après la mort de Persée, roi de Macédoine, il prétendit être fils naturel de ce prince, et prit le nom de Philippe. Il assurait que son père, inquiet sur les résultats de sa guerre contre les Romains, l'avait envoyé à Adramyttium pour y être élevé comme le fils d'un particulier indigent. Il ajoutait que ce secret de sa naissance se trouvait consigné dans un écrit de la propre main du roi. Ce qui rendait ce récit plus croyable, c'était la ressemblance frappante qu'Andriscus avait, dit-on, avec Persée. Pour se dérober aux effets de la haine qu'Eumènes portait à ce prince et à sa famille, Andriscus se retira vers Démétrius-Soter, qui avait épousé la sœur du roi de Macédoine, et de qui il espérait des secours. Soit que Démétrius le regardât comme un imposteur, soit plutôt qu'il craignît la vengeance des Romains, il le livra à la république, et le fit conduire à Rome. Andriscus y fut enfermé; mais ses prétentions inspirèrent peu d'inquiétude, dans un moment où Alexandre, fils légitime de Persée, se contentait de l'emploi de secrétaire du sénat. On le garda si négligemment, qu'il s'échappa et se réfugia en Thrace. Les Macédoniens souffraient impatiemment la domination de leurs vain-

queurs, et on ne songeait ni à faire droit à leurs plaintes, ni à les contraindre au silence par la force. D'un autre côté, Andriscus avait inspiré de l'intérêt aux Thraces, et les avait sans peine alarmés sur la conduite violente et perfide des Romains. Il rassembla un certain nombre de partisans, qui s'attachèrent à sa fortune, marcha en Macédoine, et se déclara héritier du trône. Ses succès passèrent d'abord son attente. Il se rendit maître de tout le royaume, presque sans obstacle, et en moins de temps qu'il n'en avait fallu aux Romains pour vaincre Persée. Rome, étonnée de ces événements, et voulant empêcher le mal de s'étendre plus loin, envoya Scipion Nasica, qui, à la tête d'une armée auxiliaire d'Achéens, arrêta la marche d'Andriscus, déjà maître de la Thessalie, et le força de rentrer en Macédoine. Le sénat, convaincu de la nécessité de mettre promptement fin à cette guerre, fit marcher contre Andriscus le préteur Juventius Thalna. Ce général avait un courage trop emporté; il méprisa son ennemi, s'avança sans précaution en Macédoine, et fut totalement défait. Il perdit même la vie, ainsi que Q. Cælius, son premier lieutenant. Cette victoire affermit Andriscus sur le trône. Les Carthaginois, près d'être engagés dans leur troisième guerre contre Rome, lui envoyèrent des ambassadeurs pour le féliciter, et lui proposer une alliance, qu'il accepta. Il avait supporté l'adversité avec une fermeté héroïque; mais son caractère ne fut point à l'épreuve de la prospérité. Il devint tyran, et, par des actes d'oppression et de cruauté, perdit l'affection de ses nouveaux sujets. Cependant, ils continuèrent de lui obéir, dans l'espoir d'échapper pour toujours au joug des Romains, qui ne tardèrent pas à envoyer en Macédoine Q. Cæcilius Métellus avec une nombreuse armée. Andriscus rassembla toutes ses forces, et combattit vaillamment; il obtint d'abord l'avantage dans un combat de cavalerie; mais, enivré de ce succès, il eut l'imprudence de faire passer un corps nombreux de son armée en Thessalie, pour défendre ses conquêtes. Métellus, profitant de cette faute, lui livra bataille, le défit complètement, et le contraignit de se retirer de nouveau chez les Thraces. Ces peuples reçurent avec amitié le monarque fugitif, et lui fournirent une nombreuse armée, avec laquelle il pouvait encore faire tête aux Romains, s'il eût temporisé; mais, impatient de réparer promptement sa défaite, il se hâta de livrer à Métellus une seconde bataille qu'il perdit. Ses affaires furent complètement ruinées par ces deux défaites, qui lui coûtèrent 25,000 hommes. Il se réfugia chez Bysas, petit prince de Thrace, qui le livra aux Romains. Métellus le conduisit à Rome, où il fut mis à mort par ordre du sénat, l'an 147 av. J.-C. La guerre qu'il avait excitée fut regardée comme si importante, que son vainqueur obtint le surnom de *Macédonique*, et les honneurs du triomphe. Les historiens ont représenté Andriscus comme un imposteur; mais il n'est nullement démontré qu'il ne fût pas un de ces princes malheureux que les Romains calomniaient pour mieux les opprimer. D—T.

ANDROCLÈS, fils de Phintas, et roi des Messéniens, avec Antiochus son frère, fut tué dans une sédition, comme on le verra à l'article de ce dernier. Ses enfants se retirèrent à Sparte, et, lorsque la première guerre de Messène fut terminée, les Lacédémoniens leur donnèrent le canton nommé Hyamie. Androclès et Phintas, ses descendants, prirent les armes

avec les autres Messéniens, dans la seconde guerre de Messène, et ils furent tués en combattant à la bataille de la Grand'Fosse. C—R.

ANDROCYDES, peintre, naquit à Cyzique, et fut contemporain et rival de Zeuxis. Il peignit, à Thèbes, un tableau de bataille, qu'il fut obligé d'abandonner sans le finir, lors de la révolte des Thébains contre Sparte. Ce tableau fut ensuite consacré dans un temple, par le conseil de Ménéclyde, orateur, ennemi de Pélopidas, qu'il croyait humilier par-là; car la victoire qui y était retracée avait été remportée par un autre général. Androcydes avait peint, avec un art merveilleux, les monstres marins qui entouraient Scylla. L—S—E.

ANDROMACHUS était, par sa naissance et ses richesses, l'un des principaux de Naxos, ville de la Sicile. Cette ville ayant été détruite par Denys-l'Ancien, Andromachus en rassembla les habitants, et s'établit avec eux sur le mont Taurus, dans le voisinage de son ancienne patrie; ce qui donna naissance à la ville de Tauroménium, qui fut fondée l'an 395 av. J.-C. Il paraît qu'il s'y maintint dans l'indépendance; car, lorsque Timoléon vint pour délivrer la Sicile du joug de Denys-le-Jeune, l'an 343 avant J.-C., Andromachus le reçut dans sa ville, et engagea ses concitoyens à se réunir aux Corinthiens, pour affranchir la Sicile. Timée l'historien était son fils. C—R.

ANDROMACHUS, premier médecin de Néron, naquit dans l'île de Crète, et se rendit fameux par le médicament appelé *thériaque*, dont il est l'inventeur. On ne sait rien de ses principes et de sa méthode en médecine, et l'on n'a de lui qu'un recueil de médicaments composés, la plupart, de son invention; Galien le loue sous ce rapport. C'est dans un poëme en vers élégiaques, intitulé γαλήνη (calme, tranquillité), dédié à Néron, qu'il donne le secret de la composition de sa fameuse thériaque, θηρίων, ἀκκ; (remède contre les poisons). Jusqu'à lui, on n'usait que de l'antidote de Mithridate, dont la thériaque, du reste, ne diffère que par l'addition de vipères. Les empereurs romains attachaient une grande importance à la préparation de ce médicament, composé de soixante substances, et ils le faisaient fabriquer dans leur palais. De nos jours, en certains pays, cette préparation est très-simplifiée; à Berlin, par exemple, ce n'est plus qu'un composé de quatre substances, dont l'opium est la base. Le Poëme d'Andromachus nous a été conservé par Galien, dans son *Traité de la Thériaque*, adressé à Pison. Galien observe qu'Andromachus avait écrit cette formule en vers, pour qu'elle fût moins sujette à être altérée par les copistes. Moïse Charas en a publié, en 1668, in-12, une traduction. Andromachus introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'*Archiater*, ou premier médecin des empereurs. — Son fils, nommé ANDROMACHUS comme lui, fut aussi *archiater* de Néron, et il laissa, sur la médecine, beaucoup d'écrits que le temps n'a point respectés. C. et A—N.

ANDRONIC Ier. (COMNÈNE), empereur de Constantinople, né l'an 1110, était petit-fils, par son père Isaac, d'Alexis Comnène. Il parvint, par son audace, sa souplesse, et son éloquence insinuante, à captiver la faveur de l'empereur Manuel Comnène, son cousin. Celui-ci vivait publiquement avec sa nièce Théodora, dont la sœur, la jeune Eudoxie, franchissait pour Andronic toutes les bornes de la pudeur

et de la décence publique; elle le suivait à l'armée, et partageait ses fatigues, ses débauches et ses dangers. Ce commerce scandaleux, plusieurs attentats contre la personne même de l'empereur, et enfin les intelligences secrètes d'Andronic avec les Turks et les Hongrois, forcèrent Manuel à le faire arrêter. Il languissait depuis quatre ans dans une tour du palais, lorsqu'il parvint à pratiquer, dans sa prison, une issue, qu'il masqua adroitement, mais qui ne le conduisit que dans un cachot voisin. Cependant, le bruit de son évasion se répandit dans Constantinople; Manuel, irrité et ne sachant qui soupçonner de cette délivrance, fit enfermer la femme d'Andronic dans le même cachot d'où son mari venait de sortir; les gémissements de cette infortunée la firent bientôt reconnaître du captif, qui parut tout à coup à ses yeux comme un spectre sortant d'un tombeau; il lui confia le secret de sa retraite, vécut avec elle sans qu'on le soupçonnât, et en eut un fils: il profita même du peu de surveillance qu'on crut pouvoir mettre à la garde d'une femme pour s'échapper; mais il fut repris, et ce ne fut qu'après douze ans de détention, qu'une tentative plus heureuse lui fit recouvrer la liberté. Il traversa la Moldavie, trompa un corps de Valaques qui l'avaient arrêté, et se retira en Russie. Cependant, Manuel ayant porté la guerre en Hongrie, Andronic saisit cette occasion pour rentrer en grâce; il persuada aux Russes de s'unir aux Grecs, et contribua lui-même, par sa valeur, à la prise de Zeugmine; ce qui lui valut un pardon absolu. De nouvelles offenses, de nouveaux désordres, des projets ambitieux déclarés ouvertement, éveillèrent encore les craintes de Manuel; Andronic séduisit successivement Philippa, sœur de l'impératrice Marie, et Théodora, veuve de Baudoin III, roi de Jérusalem. Il était enfin relégué à Oenoë, ville du Pont, lorsque la mort de Manuel ouvrit un vaste champ à son ambition. La jeunesse du nouvel empereur Alexis II, l'imprudence de sa mère, l'impératrice Marie, et sa faiblesse pour le protosebaste Alexis, dont l'insolent orgueil écrasait l'empire et irritait la noblesse; enfin les troubles auxquels les partis livraient la capitale, firent tourner les yeux vers Andronic, dont les émissaires secrets disposaient adroitement les esprits, et Constantinople courut avec joie au devant du tigre qui allait l'arroser de sang. Andronic publie qu'il va sauver l'empire; il ne parle plus que de son dévouement pour l'état et pour son jeune prince; enfin il arrive devant Constantinople; la flotte se rend à lui, le peuple lui livre le protosebaste, auquel il fait crever les yeux. Cependant on s'égorge dans la ville; Andronic y entre en maître irrité, s'empare de tous les palais, reçoit des délations, multiplie les châtiments, se défait de tout ce qui lui cause quelque ombrage, et prélude aux plus grands crimes, en faisant empoisonner la princesse Marie, sœur du jeune empereur, pour lequel il affecte cependant un dévouement sans bornes. Il donne même la plus grande pompe au couronnement d'Alexis, et le porte sur ses épaules à l'église, en versant des larmes d'attendrissement; mais bientôt il cherche à irriter ce malheureux enfant contre sa mère, et, par un raffinement de cruauté, il le force à signer l'arrêt de mort prononcé contre cette princesse par les satellites du tyran. Deux jours après, elle fut étranglée. La famille impériale tombait autour du faible rejeton qui occupait encore le trône;

le vertueux Théodose, patriarche de Constantinople, s'éloigna d'une ville où son ministère eût été souillé par l'aspect de tant de forfaits. Andronic, débarrassé de ce dernier obstacle, fit répandre, par ses émissaires, que, les divisions croissant tous les jours, il fallait mettre à la tête des affaires un homme d'une expérience consommée. La plus vile populace, excitée par les plus vils moyens, proclama, au mois de septembre 1183, Andronic collègue d'Alexis. Le lendemain, les deux empereurs se rendirent à Ste.-Sophie; Andronic scella, par un sacrilège, les fausses protestations qu'il adressa à sa victime, et, quelques jours après, il fit assassiner ce malheureux prince, dont il insulta le cadavre. « Ton père, dit-il, en le poussant du » pied, fut un traître; ta mère, une » infâme; et toi, un sot. » Alexis avait été fiancé à Agnès de France, qui n'avait que onze ans. Andronic, sans renoncer à son commerce avec Théodora, épousa la jeune impératrice; et la fille des rois passa dans les bras d'un vieillard dissolu, l'assassin de son premier époux. Au milieu de tous ses crimes, Andronic invoquait sans cesse l'autorité de la religion, alors si puissante sur l'esprit des peuples; il voulut même se faire absoudre du meurtre d'Alexis, et quelques évêques furent assez vils pour prononcer un pardon que le ciel ne ratifia point. Quelques moments de tranquillité, ou, pour mieux dire, de fêtes et de débauches, laissèrent respirer les Grecs effrayés, qui nommèrent ce court intervalle, les jours de l'Alcyon. Cependant, Lopade, Pruse et Nicée n'avaient pas reconnu l'autorité du tyran; il les assiége, et les deux dernières villes sont livrées à des horreurs que la plume de l'histoire ose à peine retracer. Un historien rapporte que les arbres des vergers qui environnaient Pruse, portaient suspendus, autant de cadavres que de fruits. Andronic, de retour à Constantinople, redoubla de rage et de férocité; les instruments de ses fureurs en furent eux-mêmes les victimes. La révolte d'Isaac Comnène, dans l'île de Chipre, devint le prétexte des plus affreuses proscriptions. Cependant, le tyran se voyait menacer de tous côtés; ses généraux avaient été battus par le roi de Sicile, excité par un Comnène; Andronic, au lieu de réparer leur défaite, s'agite, consulte les devins; ils font naître des soupçons qui tombent sur Isaac l'Ange, dont toute la famille avait péri par les coups du tyran. La mort d'Isaac est ordonnée; Hagiochristophorite, l'instrument des fureurs d'Andronic, veut exécuter l'arrêt; Isaac le tue, et se sauve dans une église; le peuple, qui l'aimait, s'y porte en foule; on maudit Andronic, qui s'effraye de la sédition; il veut fuir, on l'atteint; Isaac est proclamé empereur, le palais est livré au pillage. Andronic, chargé de chaînes, fut remis dans les mains de la populace, qui, pendant trois jours, exerça sur lui de telles cruautés, que le récit de son supplice excite la pitié, malgré le souvenir de ses crimes: le ciel sembla prolonger son existence pour prolonger ses tourments; les femmes mêmes raffinèrent de cruautés, et lui firent subir les tortures les plus infâmes. Privé des dents, des cheveux, d'un œil, d'une main, honteusement mutilé, brûlé, lacéré dans toutes les parties de son corps, il ne proféra aucune plainte, et sembla reconnaître la souveraine justice qui le frappait, et dont il invoquait la miséricorde. Pendu par les pieds, dans cet horrible état, il respirait encore, lorsqu'un Italien, lui plongeant son épée dans le corps, mit

fin à cette affreuse tragédie, le 12 sept. 1185. Andronic avait alors soixante-quinze ans; il en avait régné deux; il était d'une taille colossale, d'une force prodigieuse, mais d'une figure dure et repoussante. Il avait l'esprit cultivé, et une éloquence persuasive. Quelques historiens ont loué sa fermeté dans l'administration. « Andronic, dit » Montesquieu, était le Néron des » Grecs; mais comme, parmi tous ses » vices, il avait une fermeté admi- » rable pour empêcher les injustices » et les vexations des grands, on a » remarqué que, pendant son règne, » quelques provinces se rétablirent. » Gibbon a fait la même observation sur le gouvernement de ce prince; mais quelques traits de justice et de prudence ne peuvent balancer les crimes et les vices infâmes dont son histoire est souillée. Il fut le dernier empereur de la famille des Comnènes. L—S—E.

ANDRONIC II (Paléologue), empereur de Constantinople, né vers l'an 1258, était fils de Michel Paléologue, et de Théodora, petite-nièce de Jean Ducas Vatace, empereur de Nicée. Après la mort de Michel, en 1282, Andronic, âgé de 24 ans, fut reconnu seul empereur. Il avait déjà régné deux ans, conjointement avec son père; mais, soulagé du fardeau de l'empire par un prince qui, à de grands vices joignait aussi de grandes qualités, Andronic avait à peine senti le poids du gouvernement. Son premier soin fut de révoquer toutes les mesures adoptées par Michel pour la réunion des églises grecque et latine, et d'assembler un concile de schismatiques, auquel il demanda humblement pardon d'avoir coopéré à la paix avec les Latins. Ainsi, lorsqu'une croisade formidable, dirigée par le pape Martin IV, et commandée par Charles d'Anjou, roi de Naples, menaçait d'un côté Constantinople, et que, de l'autre, les progrès des Turks devenaient tous les jours plus inquiétants, le chef de l'empire, au lieu de songer à raffermir son trône chancelant, s'occupait de querelles théologiques, et perdait, dans ces controverses, le temps que réclamait le salut de l'état. L'exil ou la nomination d'un patriarche, les épreuves du feu ou des reliques, moyens employés, dans ces temps de superstition, pour découvrir les volontés du ciel, telles étaient les occupations de ce prince. Heureusement pour lui, la mort le délivra du roi de Naples et du pape. Peu de temps auparavant, Andronic avait su contracter une alliance avantageuse, en épousant Irène, fille du marquis de Montferrat, et nièce du roi d'Aragon, qui venait d'enlever la Sicile à Charles d'Anjou; mais cette diversion donnait à peine aux Grecs quelque sécurité, lorsque les Turks s'avancèrent vers les frontières de l'empire. Philantropène, général habile, courut au-devant de ces barbares, et les battit en plusieurs rencontres, tandis qu'Andronic, au sein du luxe et de la mollesse, occupé de misérables intrigues de cour, dépouillait de tous ses biens son propre frère, Constantin Porphirogénète, prince rempli de mérite; et, sous de vains prétextes, le faisait jeter dans une cage de fer. Ce fut alors, en 1293, que, pour se donner un appui, Andronic associa au trône son fils, le jeune Michel; mais, à ce moment, Philantropène, qui depuis quelques années combattait les Turks avec succès, ayant à se plaindre de la cour, leva l'étendard de la révolte. Ses progrès devenaient de jour en jour plus inquiétants, lorsqu'il tomba entre les mains de Libadaire, gouverneur de la Lydie, qui lui fit crever les yeux, et étouffa ainsi la rebellion. La situa-

tion d'Andronic n'en fut pas plus tranquille; trompé par de lâches ministres, il avait laissé tomber la marine, et les pirates ravageaient les côtes de l'Hellespont. Les Vénitiens vinrent insulter l'empereur jusque dans le port de Constantinople, les Serviens violaient en même temps le territoire de l'empire, tandis qu'en Asie, les Perses d'un côté, de l'autre les Turks, saccageaient les frontières. Dans ces fâcheuses extrémités, Andronic chercha des secours étrangers; un corps nombreux d'Alains lui vendit ses services, et bientôt Roger de Flor, célèbre aventurier, lui amena un puissant renfort de Catalans; mais ces nouveaux alliés ne tardèrent pas à devenir plus incommodes que les barbares dont ils devaient délivrer l'état. Roger tourna ses armes contre ceux mêmes qu'il avait promis de défendre; il pilla plusieurs villes et menaçait Andronic lui-même, lorsque ce prince en fut débarrassé par un assassinat. La mort de Roger fut vengée par de nouveaux ravages; des essaims de barbares entamèrent de toutes parts les provinces presque sans défense. Quelques victoires ne suffirent point pour les arrêter, et, dans le même temps, Andronic perdit son fils, qu'il avait associé à l'empire. Ce prince laissait un fils, nommé aussi Andronic, qui prétendit bientôt partager le trône avec son aïeul. Celui-ci refusa d'abord d'y consentir, et, pendant quelques années, l'état chancelant fut encore ébranlé par les divisions de ces princes. Enfin, en 1325, le vieil Andronic fut contraint de reconnaître son petit-fils empereur; mais bientôt, jaloux du crédit qu'il obtenait sur l'esprit du peuple, il lui suscite de nouvelles tracasseries; le jeune prince, forcé de reprendre les armes, entre en vainqueur dans Constantinople, et se fait reconnaître pour seul souverain. L'empereur détrôné, condamné à ne plus quitter son palais, achevait sa carrière dans le mépris et presque dans le besoin; pour comble de maux, il venait de perdre la vue, lorsque ceux qui le gardaient, apprenant que son petit-fils était dangereusement malade, et craignant de voir le vieil empereur recouvrer l'autorité, le forcèrent, en 1330, à prendre l'habit monastique. On exigea de plus une renonciation en forme à la couronne, et, deux ans après, le 13 février de l'année 1332, Andronic qui, avec le froc, avait pris le nom d'Antoine, mourut presque subitement, âgé de 74 ans, et après 60 ans de règne. Ce faible prince avait sans doute quelques vertus; il était sobre, laborieux, exemplaire dans ses mœurs; au respect pour la religion, il joignait l'amour des sciences; il savait distinguer le mérite, et se plaisait à le récompenser; mais la marine anéantie, l'empire dévasté, les provinces envahies par les barbares, les monnaies altérées pour subvenir à des dépenses excessives, et satisfaire l'avarice du prince, le commerce ruiné, l'appauvrissement de l'état dans toutes ses branches, prouvent assez qu'Andronic n'était pas appelé à soutenir le trône des Constantins, dans les jours de sa décadence. On attribue à ce prince un Dialogue entre un juif et un chrétien, dont la version latine se trouve dans le Recueil de Stewart, imprimé à Munich, en 1616. Andronic avait eu de sa première femme, Anne, fille d'Étienne, roi de Hongrie, six fils, dont un seul (Michel), a conservé une place dans l'histoire. L—S—E.

ANDRONIC III (Paléologue), dit le Jeune, empereur de Constantinople, petit-fils du précédent, et fils de Michel Paléologue, naquit vers l'an 1295. Sa jeunesse fut marquée par quelques désordres, qui lui atti-

rèrent l'animadversion de son aïeul, jusque-là très-prévenu pour lui. Le jeune Andronic, amoureux d'une femme galante, crut avoir à se plaindre des visites d'un rival, et résolut de s'en défaire; mais, par une funeste méprise, ses gardes tuèrent son propre frère, Manuel Despote. La douleur que cet événement causa à l'empereur Michel, leur père, le conduisit en peu de temps au tombeau, et le jeune Andronic, ne voyant plus de compétiteur entre lui et le trône, ne tarda pas à manifester ses prétentions. Si l'on en croit Cantacuzène, le jeune prince fut poussé à la révolte, par les soupçons que laissa paraître le vieil empereur, et par les dégoûts qu'il se plut à donner à son petit-fils: mais il ne faut pas oublier que Cantacuzène était l'ame du parti du jeune Andronic. Quoi qu'il en soit, le prince, forcé de quitter Constantinople, se vit bientôt à la tête d'une armée; toutefois, il ne s'en servit que pour amener son aïeul à une réconciliation, et pour repousser les Bulgares, qui s'étaient avancés jusqu'aux portes d'Andrinople. Il les battit en plusieurs rencontres, et les poursuivait chaudement, lorsque la mort de sa femme, et le nouveau mariage qu'il allait contracter avec Anne, princesse de Savoie, le rappelèrent à la cour. Ce fut à cette époque, en 1325, que le vieil Andronic le fit reconnaître et sacrer empereur; mais la bonne intelligence des deux princes dura peu. Le soupçonneux vieillard força bientôt son jeune collègue à reprendre les armes. Vainement Andronic, à la tête d'une armée victorieuse, essaya d'en venir à un accommodement; le vieil empereur rejeta toute espèce de proposition. Andronic, contraint de poursuivre ses avantages, surprit Constantinople, qu'il ne put sauver du pillage, et, maître de la personne de son aïeul, il lui rendit tout le respect qu'il devait à son âge; mais il se garda bien de lui rendre le trône. Désormais seul maître de l'empire, il signala son nouveau pouvoir par des largesses au peuple, ainsi que par des traits de modération envers ses ennemis, et de reconnaissance envers ceux qui l'avaient servi: mais il lui fallut bientôt quitter Constantinople, pour voler au-devant des Bulgares, qu'il poursuivit au-delà de leurs frontières. Il reprit, en 1329, l'île de Chio, que son aïeul avait perdue par sa faiblesse. Quelque temps auparavant, les Turks avaient fait une irruption sur le territoire de l'empire en Asie; Andronic marcha contre eux, quoiqu'inférieur en nombre, et les battit en plusieurs rencontres; mais il fut grièvement blessé en faisant tout à la fois l'office de général et de soldat. Il était à peine rétabli de sa blessure, qu'une maladie dangereuse le mit au bord du tombeau. Ce fut dans cette conjoncture que le vieil Andronic fut contraint de prendre l'habit monastique: le jeune empereur, guidé par un sentiment de dévotion assez mal entendu, mais qui, dans ce temps, n'était pas rare, voulut aussi donner la couronne au grand Domestique, Jean Cantacuzène, comme au plus digne de la porter dans des circonstances aussi difficiles; mais Cantacuzène, qui n'avait pas perdu l'espérance de conserver son maître, le fit changer de résolution. En effet, Andronic ne tarda pas à recouvrer la santé, et son premier soin fut d'aller chasser les Turks qui étaient passés en Thrace; il repoussa ensuite les Bulgares et les Serviens jusque dans leurs montagnes, et força ces barbares d'accepter la paix, en 1332. La tranquillité momentanée, dont jouissait l'état, fut troublée par quelques révoltes et par des conjurations;

la valeur de l'empereur, aidée par la prudence de Cantacuzène, apaisa les unes, et déjoua les autres. La répression des brigandages des Albanois, différentes guerres avec les Turks, la prise de possession de l'Acarnanie, occupèrent Andronic, depuis l'année 1334 jusqu'en 1339. Ce fut alors que, pour s'opposer plus efficacement aux Turks, dont les progrès devenaient chaque jour plus effrayants, il forma une ligue avec le roi de France, Philippe de Valois, Robert roi de Naples, le roi de Chypre, le grand-maître de Rhodes, et quelques autres princes. Les infidèles, attaqués par la flotte des alliés, sur les côtes de la Grèce, perdirent 250 navires, et plus de 5000 hommes; mais ce désastre ne les empêcha pas de rentrer bientôt après dans le Péloponnèse, et d'y commettre de plus affreux ravages qu'auparavant. Andronic, pour résister à tant d'ennemis, crut qu'il lui importait de contracter avec les Latins une alliance durable, et d'anéantir le schisme qui divisait les deux Eglises; il s'occupa donc sérieusement de la réunion; mais les obstacles qu'il rencontra, et le chagrin qu'il en ressentit, joint à une maladie dangereuse, le conduisirent au tombeau, dans la quarante-cinquième année de son âge. Il en avait régné seize, et, depuis treize ans, il gouvernait seul. Les qualités qu'il développa sur le trône firent oublier les désordres de sa jeunesse. Forcé, par l'injustice et la dureté de son grand-père, de lui ravir le sceptre, il s'en montra digne par son courage, ses talents et sa modération. Il trouva le moyen de supprimer des impôts onéreux, et de conserver néanmoins des armées toujours prêtes à courir à la défense de l'état. On le vit continuellement à la tête de ses troupes, et sa valeur et ses talents militaires suspendirent les désastres dont l'empire d'Orient était accablé. Andronic avait été marié, en premières noces, à la fille d'un duc de Brunswick: après la mort de cette princesse, arrivée en 1325, il épousa Anne de Savoie, dont il eut deux enfants qu'il laissa en bas âge. L'aîné fut Jean Paléologue. L—S—E.

ANDRONIC IV. *Voy.* JEAN PALÉOLOGUE.

ANDRONIC, de Cyrresthes, architecte grec, construisit, à Athènes, le monument connu sous le nom de la *Tour-des-Vents*: c'était un bâtiment octogone, sur chacune des faces duquel était sculptée la figure d'un des Vents. Andronic les avait distingués par divers attributs: on les nommait Solanus, Eurus, Auster, Africanus, Favonius, Corus, Septentrio, et Aquilo. Au sommet de la tour, s'élevait une petite pyramide de marbre qui supportait une mécanique assez semblable à nos girouettes: elle consistait en un Triton d'airain, tournant sur un pivot, et indiquant, avec une baguette, le côté de la tour sur lequel était représenté le vent qui soufflait. On juge, par le style déjà corrompu de l'architecture de ce monument, et par la médiocrité des bas-reliefs, qu'il est postérieur au siècle de Périclès. Comme il est construit en gros blocs de marbre, il n'a pas éprouvé de grandes dégradations, et le couronnement seul en est détruit. Tout l'édifice est enterré d'environ 12 pieds. Chacune des faces avait aussi un cadran; enfin, on croit que ce monument renfermait un clepsydre, ou horloge à eau. Le toit était de marbre taillé en forme de tuiles: cette manière de couvrir avait été inventée par Byzes de Naxos, 580 avant J.-C. La *Tour-des-Vents* sert aujourd'hui de mosquée à des derviches. Spon, Whe-

ler, Leroi et Stuart ont parlé avec étendue de ce monument singulier.

L—S—E.

ANDRONICUS CALLISTUS (JEAN), né à Thessalonique, vint en Italie après la prise de Constantinople par les Turks, et donna des leçons de grec, successivement, à Rome, à Florence et à Ferrare. Il eut pour disciples, Ange Politien, Janus Pannonius, et George Valla. Appelé ensuite à Paris, pour y enseigner le grec, après Hermonyme de Sparte, il fut un de ceux à qui l'université de cette ville dut le rétablissement de l'étude de la langue grecque. Il mourut en 1478. On a de lui un *Traité des Passions*, en grec, que David Hœschelius a fait imprimer: *Augustæ Vindelicorum*, 1593, in-8°., et qui a été réimprimé en 1617 et 1679, à la suite de la paraphrase des *Morales à Nicomaque*. C—R.

ANDRONICUS (LIVIUS), le plus ancien des poètes latins, fit représenter sa première pièce de théâtre, l'an de Rome 514, 240 avant J.-C. On dit qu'il avait été esclave, qu'il était d'origine grecque, et qu'il reçut son nom latin, de Livius Salinator, dont il instruisit les enfants, et qui l'affranchit. Ses principales productions étaient dramatiques, mais grossières dans le plan, et d'un style barbare. Il jouait lui-même un rôle dans ses pièces, et l'on dit, qu'étant devenu enroué, il imagina de faire réciter les paroles par un esclave, tandis qu'il faisait les gestes. Ce fut l'origine de la pantomime chez les Romains. Il composa aussi des hymnes en l'honneur des dieux. Tite-Live et Valère-Maxime disent que celui qu'il fit pour Junon, fut chanté dans toute la ville, par les jeunes filles. Les grammairiens et les critiques citent fréquemment ses vers; et ces citations sont tout ce qui reste de lui. Elles ont été imprimées, avec les fragments des autres poëtes latins, dans les *Comici latini*, le *Corpus poëtarum*, et la *Collectio Pisaurensis*. D—T.

ANDRONICUS de Rhodes, philosophe péripatéticien, professa d'abord à Athènes avec peu de succès, puis vint s'établir à Rome, du temps de Cicéron. Tyrannion, l'affranchi de Lucullus, chargé, par Sylla, de transcrire les livres inédits d'Aristote qui provenaient de la bibliothèque d'Apellicon, communiqua ces ouvrages à Andronicus. Ce dernier les classa, composa des sommaires et des tables pour les différents livres, et les enrichit même de plusieurs commentaires. On lui avait attribué, jusqu'à présent, une paraphrase des *Ethiques à Nicomaque*, publiée gr. lat. par Daniel Heinsius, Leyde, 1607, in-4°., 1617, in-8°., et réimprimée à Cambridge, 1679, in-8°.; mais un manuscrit de la Bibliothèque impériale, cité par Ste.-Croix, dans son *Examen des Historiens d'Alexandre*, pag. 524, indique, pour auteur de cette paraphrase, Heliodore de Pruze. D. L.

ANDROQUE, *Voy.* ANDOQUE.

ANDROUET-DU-CERCEAU (JACQUES), architecte, naquit à Orléans, ou, selon quelques écrivains, à Paris, dans le 16e. siècle. La faveur du cardinal d'Armagnac lui procura les moyens d'aller se perfectionner dans son art, en Italie. L'arc de triomphe, dont on voit encore des restes à Pole, en Istrie, attira surtout son admiration, et il reproduisit souvent, dans ses compositions, les colonnes accouplées qui sont de chaque côté de l'ouverture de ce monument. Le Pont-Neuf fut commencé le 30 mai 1578, par Androuet, d'après les ordres de Henri III, dont il était architecte; mais les guerres civiles ne per-

mirent pas que l'artiste achevât cette construction. Ce ne fut qu'en 1604, sous le règne de Henri IV, que Guillaume Marchand y mit la dernière main. Les hôtels de Carnavalet, des Fermes, de Bretonvilliers, de Sully, de Mayenne, etc., furent bâtis par Androuet. Il fut aussi chargé, en 1596, par Henri IV, de continuer la galerie du Louvre, commencée par ordre de Charles XI; mais il ne put la terminer. Il professait pour la religion réformée, un attachement qui l'obligea de s'expatrier, et de laisser à Etienne du Pérac, peintre et architecte du roi, le soin de terminer son travail. Androuet-du-Cerceau mourut dans les pays étrangers. Cet artiste, qui est regardé comme un des plus habiles architectes de la France, a laissé plusieurs écrits; les principaux sont: I. *Livre d'architecture, contenant les plans et dessins de cinquante bâtiments, tous différents*, 1559, in-fol., réimpr. en 1611. II. *Second livre d'Architecture*, faisant suite au précédent, 1561, in-folio.; III. *Les plus excellents bâtiments de France*, ouvrage dédié à la reine Catherine de Médicis, et imprimé à Paris, en 1576 et suiv., deux parties en un vol. in-fol., réimpr. en 1607; IV. *Livre d'architecture auquel sont contenues diverses ordonnances de plans et élévations de bâtiments pour seigneurs et autres qui voudront bâtir aux champs*, 1582, in-fol.; V. *les Edifices romains*, recueil de dessins gravés des antiquités de Rome, faits sur les lieux, 1583, in-folio; VI. *Leçons de perspective*, 1576, in-fol. Il grava lui-même, à l'eau-forte, les planches qui accompagnent ces divers recueils. D—T.

ANDRY (Nicolas), surnommé Bois-Regard, né à Lyon, en 1658, sans fortune, vint à Paris, étudier en philosophie, au collége des Grassins, où il fut réduit à faire l'éducation de quelques élèves pour subvenir aux frais de ses études en théologie. Il devint professeur au collége des Grassins, et, en 1687, il commença à se faire connaître, dans les lettres, par sa traduction du *Panégyrique de Théodose-le-Grand*, par Pacatus. Dégoûté de la théologie, il étudia la médecine, fut reçu docteur à Reims, et, en 1697, à la faculté de Paris. Un peu de mérite, et un grand talent d'intrigue, le firent connaître et réussir; il fut nommé successivement professeur au collége royal, censeur, et collaborateur au *Journal des Savants*. Malgré les justes préventions qu'avait inspirées la manière adroite dont Andry avait préparé ses succès, et malgré son caractère satirique et emporté, qui ne lui faisait épargner ni rivaux ni amis, il fut, en 1724, élu doyen de la faculté. Les premiers temps de son décanat furent marqués par les vues les plus sages; frappé de la supériorité de talent qu'exige l'exercice de la médecine, Andry voulut lui assurer la prééminence sur la chirurgie, et fit conserver, à la faculté, le droit d'inspection, qu'elle avait toujours eu sur les chirurgiens; mais, en même temps, il voulut assujétir les élèves médecins à des études chirurgicales; il fit aussi décréter que nul chirurgien ne pourrait pratiquer l'opération de la taille qu'en présence d'un médecin, etc. Bientôt, il voulut dominer la faculté elle-même, et aspira dès-lors à faire nommer Helvétius, son ami, premier médecin du roi, et protecteur de la faculté; mais, deviné par cette compagnie, qui reconnut dans cette apparence de zèle l'ambition particulière du doyen, il ne lui pardonna pas de lui avoir fait éprouver un refus. Dès ce moment, Andry s'efforça de perdre ceux des

membres de la faculté qui s'étaient opposés à son projet, et, dans cette vue, il ne rougit pas d'altérer l'opinion que cette faculté avait émise sur la bulle *Unigenitus*, afin de la perdre dans l'esprit du ministre. L'affaire se termina à sa honte, en 1726, et, pour prévenir un semblable abus, il fut décidé que les décrets de la faculté seraient dorénavant signés par plusieurs docteurs, afin que le doyen ne pût rien y changer. L'on devine la haine que, dès-lors, la faculté porta à Andry; elle s'augmenta encore par les querelles particulières qu'il eut avec plusieurs de ses membres, Hecquet, Lemery, le célèbre J.-L. Petit, et par divers écrits polémiques et injurieux auxquels ces querelles donnèrent lieu. Andry ne fut pas réélu doyen. La composition de quelques libelles contre Geoffroy, son successeur, et contre la faculté, parut d'abord le venger; elle lui valut même la censure, au prix de laquelle on crut acheter la paix; mais son triomphe ne fut que de peu de durée; le cardinal de Fleury connut enfin les excès dans lesquels le dépit et l'orgueil précipitaient un homme qui devait sa réputation plus à l'intrigue qu'au talent; il cessa de l'écouter, et devint le protecteur et le vengeur de la médecine et de l'université. Andry mourut le 13 mai 1742, âgé de 84 ans, doyen d'âge des professeurs du collége royal. Voici la liste de ses nombreux écrits : I. en 1710, il publia la première édition de son *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, ouvrage qui a été plusieurs fois réimprimé, traduit en plusieurs langues; Lemery en imprima une critique assez sévère dans le *Journal de Trévoux*, pour se venger de celle qu'Andry avait faite de son *Traité des aliments;* Valisnieri l'attaqua avec moins de ménagement encore; il valut à notre satirique l'épithète d'*Homo vermiculosus*, parce qu'il ne voyait partout et dans toutes les maladies que vers. Andry répondit à toutes ces censures, en publiant, sur le même sujet, en 1704, Paris, in-12, ses *Éclaircissements sur le livre de la génération des vers dans le corps de l'homme, contenant des remarques nouvelles sur les vers et les maladies vermineuses*. II. *Remarques de médecine sur différents sujets, principalement sur ce qui regarde la saignée et la purgation*, Paris, 1710, in-12; III. le *Régime du Carême, considéré par rapport à la nature du corps et des aliments*, Paris, 1710, in-12; *Traité des aliments du Carême*, Paris, 1713, 2 vol. in-12, puis 3 vol. in-12, parce qu'on y a joint l'ouvrage précédent. Dans ces trois productions, l'auteur a pour but de réfuter toutes les opinions d'Hecquet, et la discussion des faits n'est pour lui qu'un prétexte de faire la guerre; IV. le *Thé de l'Europe*, ou *les Propriétés de la véronique*, Paris, 1712, in-12; V. *Examen de différents points d'anatomie, de chirurgie, de physique et de médecine*, Paris, 1723, in-8°. Ici Andry fait une critique trop amère du fameux *Traité de J.-L. Petit, sur les maladies des os*, ouvrage qui étonna alors, et à juste titre, la chirurgie européenne, et contre lequel Andry, dans son zèle amer et injuste, réunit des accusations très-souvent fausses, telles que celles qui traitaient de chimérique la rupture du tendon d'Achille. VI. *Remarques de chimie touchant la préparation de certains remèdes*, Paris, 1735, in-12, écrit polémique encore, et dirigé contre la première édition de la *Chimie médicale de Malouin*. VII. *Cléon à Eudoxe, touchant la prééminence de la méde-*

*cine sur la chirurgie*, Paris, 1738, in-12, où l'auteur veut prouver, par l'ancienneté des usages, et la raison elle-même, la justice de la conduite qu'il avait tenue à cet égard pendant son décanat : VIII. *Orthopédie*, ou *l'Art de prévenir et de corriger*, *dans les enfants*, *les difformités du corps*, Paris, 2 vol. 1741. Andry est encore auteur de quelques Thèses. Dionis, son gendre, a publié de lui un *Traité sur la Peste*, qu'il avait dicté en français, au collége royal, par ordre du régent. Du reste, le caractère de tous ces écrits confirme le jugement que nous avons porté sur Andry; aucune de ces grandes vues spéculatives et pratiques qui rappellent la médecine antique d'Hippocrate, l'observation de la nature, et la connaissance de ses lois; tout y est sacrifié à cet esprit de satire qui seul a semblé exciter l'auteur à prendre la plume; aussi, de nos jours, où l'intérêt de ces controverses locales est évanoui, ces productions sont-elles oubliées, et n'ornent-elles plus que la bibliothèque de nos plus infatigables érudits.

C. et A—n.

ANEAU (Barthelemi), dit Annullus, qualifié par La Croix du Maine, de poète latin et français, historien, jurisconsulte et orateur, naquit à Bourges, vers le commencement du 16e. siècle, fut professeur de rhétorique au collége de la Trinité, à Lyon, vers 1530, et en devint principal en 1542. Il suivait, dans ses poésies, le goût de son siècle, qui applaudissait aux pointes, aux jeux de mots, et aux équivoques souvent grossières. Ce poète mourut d'une mort malheureuse. Le 21 juin 1565, jour de la Fête-Dieu, une pierre ayant été jetée, d'une des fenêtres du collége, sur le prêtre qui portait le saint-sacrement à la procession, le peuple, irrité, monta en foule dans le collége, massacra Aneau, qu'on crut auteur de cet attentat, sur le soupçon qu'il était protestant. Aneau a laissé cent quatre pièces en vers latins, quelques-unes en vers grecs, et plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on remarque: I. *Mystère de la Nativité*, *par personnaiges*, *composé en imitation verbale et musicale de diverses chansons*. Ce mystère se trouve dans un volume intitulé : *Chant natal*, contenant sept noëls, un chant pastoral et un chant royal, Lyon, 1559, in-4°. Il a été imprimé, dans le même format, en 1559, sous le titre de *Genethliac musical et historical de la Conception et Nativité de J.-C.* II. *Lyon marchant*, *satyre française sur la comparaison de Paris*, *Rouen*, *Lyon et Orléans*, Lyon, 1542, in-4°. Ce drame, qui fut joué en 1541, sur le théâtre du collége de la Trinité, est en vers de différentes mesures, et à neuf personnages; les acteurs y font des récits sur les aventures qui leur sont personnelles, ainsi que sur les principaux événements arrivés en Europe, depuis 1524 jusqu'en 1540. III. Les *Emblêmes d'André Alciat*, traduits vers pour vers, Lyon, 1549, in-8°., réimprimés en 1558, in-16; IV. *Picta poësis*, Lugduni, 1552, in-8°. C'est un recueil d'emblêmes ou de vers grecs et latins, que cet auteur a publié lui-même sous ce titre : *Imagination poétique*, *traduite en vers françois*, *des latins et grecs*, *par l'auteur d'iceulx*, Lyon, 1552, in-8°. V. La *République d'Utopie*, *traduite du latin*, *de Thomas Morus*, Paris, in-8°., et Lyon, in-16.; VI. *Alector*, ou *le Coq*, histoire fabuleuse, en prose française, d'un fragment grec, Lyon, 1560, in-8°., sur le compte de

laquelle le savant critique Bernard de La Monnoye s'exprime ainsi : « C'est » un mauvais ouvrage, où de bonnes » gens croyent voir un sens mystique » merveilleux, quoiqu'il n'y en ait pas » plus que dans les fanfreluches de Ra- » belais. Aneau, d'ailleurs, pauvre écri- » vain, soit en latin, soit en français, » feignait, pour donner plus de poids » à son ouvrage, de l'avoir tiré d'un » fragment grec. » Malgré son imperfection, cette production est encore fort recherchée des curieux. Aneau était lié avec Clément Marot. R—T.

ANEAU ( LAMBERT d' ). *V.* DANEAU.

ANEMAS (les), furent quatre frères, qui, sous le règne d'Alexis Comnènes, formèrent une conjuration contre ce prince, dans l'année 1105. Ils avaient engagé dans leur parti les premiers de la noblesse; déjà, Jean Salomon, homme aussi vain que léger, distribuait d'avance les places et les dignités; déjà les conjurés s'étaient réunis sous les murs du palais, pour y pénétrer, et pour tuer Alexis; ils différèrent l'exécution de leur complot, et ce délai les perdit. Alexis, averti secrètement, fit arrêter Jean Salomon, dont on ne put tirer d'abord aucun éclaircissement; mais, intimidé bientôt par les menaces, il déclara tous ses complices; l'exil et la confiscation de leurs biens furent les peines infligées au plus grand nombre; cependant les Anemas furent condamnés à un châtiment plus sévère; ils devaient avoir la tête rasée, la barbe arrachée, être promenés en cet état dans Constantinople, et, à la suite de cette humiliante représentation, avoir les yeux crevés. Les hommes chargés de l'exécution aggravèrent leur peine par tant d'insultes, qu'au moment où les Anemas passèrent devant le palais, ils levèrent leurs mains suppliantes pour demander la mort, moins dure pour eux qu'un tel opprobre. L'impératrice et sa fille, Anne Comnènes, touchées de leur horrible état, coururent implorer leur pardon aux pieds d'Alexis, qui l'accorda, au moment où les Anemas allaient passer les mains de bronze. On nommait ainsi deux bras de métal scellés dans une muraille, pour marquer que, jusque-là, le souverain pouvait encore tendre une main protectrice aux criminels; mais aussitôt qu'ils avaient passé ce point, leur supplice s'exécutait. Les Anemas virent commuer leur peine en une prison perpétuelle. On les renferma dans une tour voisine du palais des Blaquernes, qui fut depuis nommée la *Tour Anemas*. L—S—E.

ANFINOMUS. *V.* ANAPIUS.

ANFOSSI ( PASCAL ), compositeur italien, né vers 1736, fit ses premières études musicales dans les conservatoires de Naples; où il reçut des leçons de plusieurs grands maîtres. Piccini, qui l'avait pris en affection, lui procura, en 1771, un engagement, comme compositeur, pour le théâtre delle Dame, à Rome; mais, malgré le peu de succès qu'obtinrent ses premiers ouvrages, il ne perdit pas courage, et fit jouer, en 1773, l'*Inconnue persécutée*, qui eut la plus grande vogue, ainsi que la *Finta Giardiniera*, et *il Geloso in cimento*, représentés dans le courant des deux années suivantes; mais la chute de son opéra de l'*Olympiade*, et les désagréments qu'il éprouva, le déterminèrent à voyager. Après avoir visité les principales villes d'Italie, il arriva à Paris, avec le titre de maître du conservatoire de Venise, et donna, à l'Académie royale de musique, son *Inconnue persécutée*, arrangée sur des paroles françaises; mais cet ouvrage n'eut pas le même succès qu'en

Italie. En 1783, ce compositeur était chargé de la direction du théâtre italien de Londres; enfin, en 1787, il se fixa à Rome, où il eut les plus brillants succès; il fut porté en triomphe dans cette ville, en 1789, et jouit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1795, d'une grande réputation. On cite, au nombre de ses meilleurs ouvrages, les grands opéras d'*Antigone* et de *Démétrius*, et l'opéra buffa de l'*Avaro*. Les compositions théâtrales d'Anfossi ne sont pas ses seuls droits à la célébrité. Il fit la musique de plusieurs de ces poëmes appelés *Oratorio*, et dont les sujets sont pris dans l'Écriture-Sainte. Pendant les dernières années de sa vie, on en exécuta plusieurs à Rome, dont les poëmes avaient été, pour la plupart, composés par Métastase, et qui eurent beaucoup de succès.

P—x.

ANGE DE LA BROSSE, DE SAINT-JOSEPH (le Père), plus connu sous le nom de P. ANGE DE ST.JOSEPH, natif de Toulouse, carme déchaussé, missionnaire apostolique en Orient, et supérieur des missions de son ordre dans la Belgique, était très-familiarisé avec la langue persane vulgaire; mais ses connaissances littéraires n'étaient pas, à beaucoup près, aussi étendues qu'on pourrait l'imaginer, d'après les éloges que Chardin lui donne, non seulement dans son voyage, mais encore dans l'approbation qu'il joignit au *Gazophylacium Linguæ persarum*, Amst., 1684, in-fol. De nombreuses inexactitudes déshonorent ce dernier ouvrage, d'ailleurs curieux et utile. Quant à la *Pharmacopæa persica*, publiée par le même missionnaire, en 1681, en un vol. in-8°., à Paris, le docteur Hyde atteste qu'elle a été traduite du Persan par le P. Mathieu, dont le P. Ange a ôté le nom, sans oser pourtant y substituer ouvertement le sien, placé cependant en caractères persans, sur le titre de l'ouvrage; ce même nom est en caractères romains, en tête de la dédicace adressée au général des carmes déchaussés; le style de la préface qu'il a ajoutée, et le genre des nombreuses approbations qui accompagnent cet ouvrage, tout concourt à favoriser la supercherie littéraire de notre religieux. Il fut impitoyablement dénoncé par le docteur Hyde, qui entreprit de justifier et de venger les savants éditeurs du texte persan de la *Polyglotte* de Walton, injustement, et surtout bien maladroitement attaqués par un trop faible adversaire (Voy. *Pharmacopœa persica*, pag. 38-51, *præfat. Castigation. in Angelum à Sancto Joseph, aliàs dictum de la Brosse*, pag. 292-388, du *Syntagma dissertationum quas olim Thomas Hyde separatim edidit*, etc., vol. Ier.). Le suffrage de Bernier, de Petis de la Croix et de Chardin, a dédommagé notre missionnaire de la critique acerbe, mais souvent fondée, du docteur anglais.

L—s.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE, augustin déchaussé de la maison des *Petits-Pères*, né à Blois, en 1655, mort à Paris, en 1726. On le destinait, dans son corps, à professer la théologie; mais un goût particulier l'entraînait vers l'étude de l'histoire, et surtout de cette partie de l'histoire qui se compose de pièces diplomatiques, de chartres et d'ordonnances; on lui laissa la liberté de s'y livrer, et il passa une partie de sa vie à dérouler les vieux titres de notre histoire, et l'autre, à transcrire ce qu'il y avait remarqué de plus curieux. Il avait été précédé dans ces études, dont on ne peut concevoir l'attrait dans le tourbillon du monde, par le P. Anselme (*V.* ANSELME), qui lui laissa de riches matériaux;

il les mit en ordre, les grossit de ses propres recherches, et, du tout, il composa l'*Histoire de la Maison de France et des grands officiers de la couronne*, en 9 vol. in-fol., ouvrage d'une grande érudition, mais d'une diffusion et d'une longueur insupportables, et dans lequel les historiens Vély, Garnier, Hénault ont puisé, sans scrupule, la partie de leur science la plus difficile, et en même temps la plus propre à donner à leurs récits le caractère d'authenticité qui inspire tant de confiance. Le P. Ange a publié, en outre, avec les mêmes éléments et les débris de sa grande *Histoire de la Maison de France*, un *Etat de la France*, en 5 vol. in-12, ouvrage dont Nicolas Besogne et Louis Trabouillet, chapelain du roi et chanoine de Meaux, avaient conçu la première idée, que le P. Ange développa sur un plan plus étendu, et auquel les religieux bénédictins de la congrégation de St.-Maur mirent la dernière main, en 1749, en le publiant avec des augmentations, en 6 vol. in-12. Cet *État de la France* est curieux, en ce qu'il contient, aussi exactement que possible, l'origine, la nature, les prérogatives de tous les officiers ecclésiastiques, civils et militaires de la couronne, avec le cérémonial de leurs fonctions et l'état de leurs appointements. Le nom de famille du P. Ange de Sainte-Rosalie, était *François Raffard*.

G—s..

ANGE (Rocca). *Voy.* Rocca.

ANGELERIO. *Voy.* Angelieri.

ANGELI (Bonaventure), historien italien, de quelque réputation, naquit à Ferrare, et fleurit dans le 16e. siècle. Il était savant jurisconsulte, et fut d'abord chargé des affaires des ducs de Ferrare, qu'il conduisit avec beaucoup d'adresse et d'habileté. Il alla ensuite s'établir à Parme, dont il écrivit l'histoire. David Clément, dans sa *Bibliothèque curieuse*, etc., tom. I, p. 355, dit qu'Angeli, avant le projet de décrire tous les fleuves de l'Italie, avec les pays, les montagnes, les villes et les châteaux situés sur leurs bords, et de corriger les erreurs de Ptolomée; de Pline et des géographes modernes, fit plusieurs voyages pour observer les différentes positions des lieux; qu'arrivé à Parme, on le pria de joindre l'histoire de la ville à celle de la rivière de ce nom; qu'il s'y arrêta, et que, le libraire Erasme Viotto lui ayant offert son magasin de livres, il l'accepta, se mit à écrire l'Histoire de Parme, et l'ayant terminée en six mois, la fit imprimer chez ce même libraire. Elle ne parut cependant qu'en 1591, quinze ans après la mort de l'auteur, s'il est vrai qu'il mourut en 1576, comme l'assure Baruffaldi, dans son *Supplément à l'Histoire de l'Université de Ferrare*, et, d'après lui, Mazzuchelli, *Scrittori italiani*, tom. I, part. 2. Son ouvrage est intitulé: *Istoria della città di Parma e descrizione del Fiume Parma, lib.* VIII, Parma, Erasmo Viotto, 1591, in-4°. Chacun de ces huit livres est dédié à quelqu'un des principaux seigneurs de l'état de Parme, et, dans chacune de ces dédicaces, l'auteur fait l'histoire généalogique de celui à qui elle est adressée. Les exemplaires de cette histoire sont assez rares, ceux surtout où certains passages sur P. L. Farnèse ne sont pas supprimés. Selon Clément, l'ouvrage est très-recherché en Hollande, parce qu'il n'a pas été inséré dans le *Trésor des antiquités d'Italie*. On avait publié, l'année précédente, cet autre ouvrage d'Angeli, qu'il faut joindre à son histoire: *Descrizione di Parma, suoi Fiumi, e largo territorio*, Parma, Fr. Vittorio, 1590. Parmi quelques écrits que le même auteur avait publiés à

Ferrare, on distingue : I. *La Vita di Lodovico Cati, gentiluomo Ferrarese*, etc., 1554 : ce Cati était un docteur en droit, ministre des ducs de Ferrare ; II. *De non sepeliendis mortuis*; III. *Gli elogi degli eroi Estensi*; IV. *Discorso intorno l'origine de' cardinali*, 1565. G—É.

ANGELI (PHILIPPE), peintre, né à Rome, vers la fin du 16e. siècle, fut nommé *Philippe Napolitain*, parce qu'il travailla très-long-temps à Naples. Il avait été appelé, avec beaucoup d'empressement, en 1612, à la cour de Cosme II, grand-duc de Toscane, et il avait reçu de ce prince, ami des arts, des témoignages honorables de bonté. Angeli composa, le premier, des paysages d'un style nouveau, et conformes aux règles de la perspective la plus sévère. Ces paysages sont rares, et se vendent très-cher. Le Musée Napoléon possède un tableau représentant *le Satyre et le Passant*, qu'on attribue à ce maître. Si c'est la lecture de la 8e. fable de La Fontaine ( livre 5e. ), qui a donné l'idée de ce tableau, il ne peut être de Philippe Angeli, qui mourut en 1643, époque à laquelle La Fontaine n'avait que vingt-deux ans, et ignorait encore ses heureuses dispositions pour la poésie. C'est avec bien plus de raison que la Notice du Musée attribue ensuite ce tableau à Sébastien Ricci, né en 1659, et mort en 1734. Il est permis cependant de supposer que le sujet de cette fable, étant emprunté des anciens, a pu être aussi traité par Philippe Angeli. A—D.

ANGELI (PIERRE). *Voy.* ANGELIO.

ANGELI. *Voy.* ANGELY.

ANGELI (ÉTIENNE), jésuate, fut, dit Montucla, un géomètre distingué dans son temps, et très-fécond. Il publia, dans l'intervalle des années 1658 à 1662, un grand nombre d'ouvrages concernant tous des sujets de la géométrie transcendante. L'ordre des jésuates ayant été supprimé en 1668, Angeli vécut en particulier, et professa les mathématiques à Padoue, où il vivait encore à la fin du 17e. siècle. Cornélius à Beughem (dans sa *Bibliographia mathematica*) donne les titres des ouvrages d'Angeli, au nombre de neuf. A. B—T.

ANGELICO. *V.* FRA. GIOVANNI.

ANGELIERI ( BONAVENTURE ), moine de l'ordre des frères mineurs de S. François, né à Marsalla en Sicile, n'est connu que par la singularité des titres de deux volumes qu'il a publiés, et qui devaient être suivis de vingt-quatre autres, qu'il avait préparés, sur les mêmes sujets. Le premier est intitulé : *Lux magica*, etc., *cœlestium, terrestrium et inferorum origo, ordo, et subordinatio cunctorum, quoad esse, fieri, et operari, viginti quatuor voluminibus divisa, pars prima*, etc., Venise, 1686, in-4°. Ne voulant point se faire connaître pour auteur de ce livre, il le donna sous le nom de *Livio Betani*, ce qui l'a fait ranger parmi les auteurs pseudonymes ; mais il fut plus hardi en publiant son second volume, intitulé : *Lux magica academica, pars secunda, primordia rerum naturalium, sanabilium, infirmarum et incurabilium continens*, etc., Venise, 1687, in-4°. On ne sait rien de la vie de ce moine, sinon qu'il fut vicaire-général de son ordre à Madrid, qu'il passa ensuite parmi les pères de l'Observance, et qu'il vivait encore en 1707, année où Mongitore parle de lui comme d'un auteur vivant, *Bibliotheca sicula*, vol. Ier., pag. 112. G—É.

ANGELIO, ou DEGLI ANGELI (PIERRE), né, en 1517, à Barga,

en Toscane, à vingt milles de Lucques, et surnommé en italien *Bargeo*, et en latin *Bargæus*, à cause de sa patrie, fut un des littérateurs les plus illustres du 16ᵉ. siècle. Elevé, d'abord, par un oncle très-versé dans les langues anciennes, il savait le grec et le latin à dix ans. On voulut ensuite qu'il étudiât les lois à Bologne; mais ses goûts littéraires étaient déclarés; et, après quelques efforts inutiles, ses oncles ne voulant pas l'entretenir à Bologne, s'il n'y étudiait que les belles-lettres, il vendit ses livres de droit, et subsista ainsi pendant quelque temps. Un riche Bolonais, de la famille Pepoli, lui fournit les moyens d'achever ses études. Son talent poétique s'annonça de bonne heure; il était encore à l'université de Bologne, lorsqu'il conçut l'idée de son poëme latin sur la chasse, celui de tous ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation. La crainte d'être reconnu pour l'auteur de quelques vers satiriques qu'il avait faits, à la prière d'une très-noble dame, dont il était amoureux, contre un mari trop peu jaloux de sa femme, l'obligea de quitter Bologne. Il se rendit à Venise, où il trouva un asyle honorable chez l'ambassadeur de France, qui le retint chez lui pendant trois ans, et l'occupa à corriger des manuscrits grecs, qu'il faisait copier par ordre du roi, François Iᵉʳ., pour être placés à Paris, dans la Bibliothèque royale. Emmené ensuite à Constantinople par un autre ambassadeur français, dont il avait fait la connaissance à Venise, il visita avec lui, dans l'Asie mineure et dans la Grèce, tous les lieux célébrés dans les ouvrages des anciens. Il était, en 1543, sur la flotte envoyée par le grand-seigneur aux environs de Nice, contre l'empereur, sous les ordres du fameux Barberousse. Il se trouva, avec son ambassadeur, au siége de Nice, par les Français. La ville fut prise: la citadelle était assiégée de près; un faux bruit, répandu par les Italiens, fit craindre, aux assiégeants, l'approche d'une armée nombreuse; ils levèrent le siége. Il en résulta de l'aigreur entre les deux nations. Un Français, qui se trouvait auprès d'Angelio sur une galère, injuria les Italiens; Angelio lui donna un soufflet, se battit avec lui et le tua. Le commandant de la galère le fit arrêter sur-le-champ, mais le laissa ensuite échapper. On se mit aussitôt à sa poursuite: il eut bien de la peine à se soustraire aux recherches juridiques et à celles des ennemis particuliers qu'il s'était faits. Son courage, et les secours de quelques amis, le firent enfin arriver à Gênes; le célèbre marquis del Vasto, qu'il alla trouver au siége de Mondovi, lui donna les moyens de retourner en Toscane. Il fut attaqué de la fièvre tierce à Florence, rencontra son frère et ses oncles en procès à Barga, sa patrie; et, croyant trouver plus de repos et de santé à Milan, où Alphonse Davalos l'appelait, il projetait de s'y rendre, lorsqu'il apprit la mort de cet illustre Mécène. Il chercha à se consoler par des travaux poétiques qu'il avait interrompus depuis long-temps. Il reprit son Poëme de la Chasse, pour lequel il avait recueilli un grand nombre de notes et d'observations en Orient et en France. En 1546, les habitants de Reggio le choisirent pour professer publiquement les langues grecque et latine, avec des appointements honorables, et les droits de cité dans leur ville: il accepta, et remplit pendant trois ans cet emploi. Au bout de ce temps, le grand-duc, Cosme Iᵉʳ., l'appela pour professer les belles-lettres dans l'univer-

sité de Pise. Après avoir occupé dix-sept ans cette chaire, il passa à celle de morale et de politique, où il fut chargé d'expliquer les deux grands Traités d'Aristote sur ces matières. Son attachement pour cette université et pour le grand-duc était tel que, pendant la guerre de Sienne, Cosme ayant été forcé de suspendre les paiements des professeurs de Pise, Angelio engagea ses meubles et ses livres pour rester à son poste, tandis que tous ses confrères désertaient. L'armée siennoise, commandée par Pierre Strozzi, s'approcha de Pise. Il n'y avait point de soldats pour la défendre. Le brave professeur fit prendre les armes à tous les écoliers de l'université, les exerça, les encouragea, rassura et défendit avec eux la ville, jusqu'au moment où le grand-duc y put envoyer des secours. Le cardinal Ferdinand de Médicis, qui fut ensuite grand-duc, l'appela à Rome, auprès de lui, en 1575. Il l'y fixa par une forte pension, par de riches présents, et par les traitements les plus honorables. Il l'encouragea à terminer un grand poëme commencé depuis plus de trente ans, et dont le sujet était la conquête de la Syrie et de la Palestine par les chrétiens. Angelio fit réimprimer à Rome toutes ses poésies en 1585, et les dédia au même cardinal, qui l'en récompensa par un présent de deux mille florins d'or. Quand Ferdinand fut devenu grand-duc, Angelio le suivit à Florence, où il fut consul de l'académie, et où il publia enfin son poëme de *la Syriade*. Des pensions considérables lui assurèrent une vieillesse libre et heureuse. S'étant retiré à Pise, il y vécut paisiblement quelques années. Il y mourut de maladie, le 29 février 1596, âgé de 79 ans, et fut enterré dans le Campo Santo. On lui fit des obsèques magnifiques : son oraison funèbre fut prononcée dans l'académie de Florence, et même, par une exception très-rare, dans l'académie de la Crusca, quoiqu'il n'en eût pas été membre. Ces deux Discours sont imprimés. Ceux des ouvrages d'Angelio qui ont vu le jour, sont : I. Trois *Oraisons funèbres*; la première, du roi de France, Henri II, prononcée à Florence, en 1559; la seconde, du grand-duc Cosme de Médicis, à Pise, en 1574; et la troisième, du grand-duc Ferdinand de Médicis, à Florence, en 1587 : toutes trois, écrites en latin, ont été traduites en italien, et imprimées; on croit que la traduction de la troisième fut faite par l'auteur même. II. *De ordine legendi scriptores Historiæ Romanæ*. Cet opuscule, imprimé deux fois à part, a été inséré par Grotius dans son recueil, intitulé : *De studiis instituendis*, Amsterdam, Blaeu, 1643 et 1645, in-12. III. *Poëmata omnia, diligenter ab ipso recognita*, Romæ, 1585, in-4°. Ce volume contient une grande variété d'ouvrages, qui avaient été, d'abord, presque tous imprimés séparément, et dont voici les principaux : *Cynegeticon libri VI*, le meilleur de tous ses poëmes, et auquel il avait travaillé pendant vingt ans, comme il l'avoue dans sa préface; *De aucupio liber primus*; ce poëme était en quatre livres, mais Angelio n'osa jamais publier que le premier; *Eclogæ IV*; *Epistolarum liber I*; *Carminum libri IV*; *Syrias*, poëme en douze livres, sur le même sujet que la *Jérusalem délivrée* du Tasse; IV. *De privatorum publicorumque urbis Romæ eversoribus epistola*, etc., Florence, 1589, in-4°., et ensuite insérée dans le tome IV du *Thesaurus antiquitatum Romanarum*. L'auteur y soutient que ce n'est

pas aux Goths ni aux Vandales, mais aux ordres du pape Grégoire, et de quelques-uns de ses successeurs, et en partie aussi à la piété mal entendue des chrétiens, qu'il faut attribuer la destruction des plus beaux monuments de Rome. V. *Poesie toscane*, publiées avec une traduction de l'*OEdipe-Roi*, de Sophocle, faite par le même auteur, Florence, 1589, in-8°.; VI. quelques lettres en latin et en italien, imprimées dans plusieurs recueils; VII. les Mémoires de sa vie, écrits par lui-même, publiés par Salvino Salvini dans les *Fasti consolari* de l'académie de Florence, et d'où l'on a tiré, pour la première partie de cet article, des faits intéressants, qui ne se trouvent point dans les Dictionnaires historiques prétendus universels, publiés, jusqu'à présent, en France, et même en Italie. G—É.

ANGELIO, ou DEGLI ANGELI (ANTOINE), frère aîné du précédent, et né à Barga, comme lui, fut aussi de l'académie florentine, où il fit publiquement quelques leçons en 1541. Il fut précepteur de François et de Ferdinand de Médicis, qui furent grands-ducs de Toscane, et ensuite, en 1570, évêque de Massa, évêché suffragant de la métropole de Sienne. Il mourut en 1579. Trois Épîtres latines de lui, en vers héroïques, sont imprimées parmi les poésies de son frère, dans l'édition de 1585 (*V.* l'article précédent, n°. III.), et ont été réimprimées par Gruter, dans le 1er. vol. des *Delitiæ poëtarum italorum*. G—É.

ANGELIS (DOMINIQUE DE), auteur italien du 18e. siècle, naquit, en 1675, d'une famille noble et distinguée, à Lecce, ville capitale de la terre d'Otrante, dans le royaume de Naples. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il fut appelé à Naples par un de ses oncles, et y étudia les lois, la géométrie, la langue grecque, et la philosophie de Descartes. Il fit un voyage en Espagne, en qualité de chapelain d'un régiment napolitain; en passant à Paris pour s'y rendre, il fut présenté à Louis XIV, qui lui accorda le titre d'*Historien du Roi*. Il fut fait prisonnier, dans les Pyrénées, par les Miquelets, mais presque aussitôt remis en liberté. De retour à Rome, le pape le nomma chapelain de l'armée pontificale, qui faisait une expédition aux frontières. Cette expédition finie, il revint à Naples, et ensuite à Lecce, vers l'année 1710 : il y obtint un bon canonicat, et fut pourvu, dans la suite, de plusieurs vicariats généraux, dont il remplit les fonctions avec autant de zèle que de lumières. Il mourut, à Lecce même, le 7 août 1718. Il était de plusieurs académies, et a laissé, entre autres ouvrages estimés : I. *Della patria d'Ennio*, à Rome, 1701, in-8°., et ensuite à Naples, 1712; dissertation tendant à prouver que la patrie du célèbre poète Ennius est Rudia, à deux milles de Lecce, et non pas Rudia, près de Tarente, comme l'auteur d'une dissertation, rendue publique, l'avait soutenu; II. *Discorso istorico, in cui si tratta dell' origine et della fondazione della città di Lecce*, etc., Lecce, 1705, in-4°.; III. *Le Vite de' Letterati Salentini, parte I*, à Naples, sous le faux titre de Florence, 1710, in-4°.; *parte II*, à Naples, 1713. D'autres écrits du même auteur ont rapport à des querelles élevées entre la ville de Lecce et son évêque, et à l'interdit qui en fut la suite. Leurs titres ne seraient d'aucun intérêt pour le lecteur. G—É.

ANGELIS (JÉRÔME D'), né en 1567, à Castro-Giovanni, ville de

Sicile, entra, à dix-huit ans, dans la compagnie des jésuites, et obtint, en 1595, d'être envoyé comme missionnaire dans l'Inde et au Japon. A cet effet, il s'embarqua à Lisbonne avec Charles Spinola, le 10 avril 1596; et, après deux ans de navigation, jeté sur les côtes de Brésil, pris par des corsaires, et emmené en Angleterre, où il fut en prison pendant une nuit, il revint en Portugal, s'y fit ordonner prêtre, et se rembarqua pour le Japon, où il arriva enfin en 1602. Il apprit la langue du pays, et s'adonna avec fruit à la conversion des habitants, jusqu'en 1614, qu'il fut banni du royaume, avec tous ses compagnons. Il obtint alors, de ses supérieurs, la permission de rester dans ce pays, et d'y quitter l'habit de son ordre; dévoré du zèle de la maison de Dieu, il parcourut plusieurs fois le Japon, bravant et surmontant tous les obstacles. Le premier, il porta la foi à Matsumai, dans la terre d'Yesso; le premier, il alla visiter les serviteurs du Christ, qu'on avait relégués à Méaco, à Osacka, etc.; il y trouva à peine 1000 chrétiens, et, en peu de temps, en porta le nombre à 11,000. Mais une horrible persécution s'étant élevée, en 1623, contre les chrétiens, Angelis, qui avait disparu à propos de la maison qui lui servait de retraite, résolut de se sacrifier pour sauver la vie à son hôte, qu'on avait arrêté. Il quitta les habits japonnais, reprit ceux de son ordre, et se présenta devant le gouverneur de Jédo, qui le fit conduire en prison, et brûler vif le 24 décembre 1623, avec deux autres jésuites et quarante-sept Japonais chrétiens. Angelis était âgé de cinquante-six ans; il en avait passé vingt-deux au Japon. « Il avait, dit la *Bibliothèque des Jé-* « *suites*, écrit une *courte Relation du* » *royaume de Yesso.* » Nous avons en français une *Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes de la Chine et du Japon, tirée des lettres écrites des années* 1619-1621, *traduite de l'italien par Pierre Morin*, in-4°. La seconde lettre du P. Jérôme d'Angelis, sur la terre d'Yesso, se trouve à la fin de cet ouvrage. — ANGELIS (Alexandre), né à Spolette, entra dans l'ordre des jésuites, en 1581, professa successivement la philosophie et la théologie, fut appelé par le cardinal Serra, à Florence, où il mourut, en 1620, âgé de cinquante-huit ans. Il a laissé un ouvrage, en cinq livres, contre les astrologues, imprimé, pour la seconde fois, à Rome, 1615, in-4°. Il avait promis, mais ne put achever des *Commentaires sur la philosophie et la théologie universelle.* —ANGELIS (François-Antoine), né à Sorrento, en 1567, entra chez les jésuites en 1583, fut envoyé, en 1602, dans l'Inde, et, deux ans après, en Éthiopie, où il prêcha l'évangile pendant dix-huit ans. Il mourut en 1623; il avait traduit, dans une des langues de l'Éthiopie, plusieurs ouvrages, entre autres les *Commentaires de Jean Maldonat sur l'Évangile de S. Mathieu, et sur l'Évangile de S. Luc.* —ANGELIS (Mutius), né à Spolette, mort en 1597, à trente-neuf ans, après avoir professé, pendant seize ans, la philosophie et la théologie, a laissé des commentaires sur presque tous les *Livres d'Aristote*, sur la *Somme de S. Thomas*, des notes sur les *Épîtres de S. Paul*, etc. A. B—T.

ANGELO (JACQUES D'), né à Scarperia, dans la vallée de Mugello, au 14e. siècle, était savant dans la langue grecque. Il était allé prendre, à Venise, des leçons de Manuel Chrysoloras et de Démétrius Cidonius, qui

y étaient envoyés par l'empereur Manuel Paléologue. Lorsqu'ils retournèrent à Constantinople, il partit avec eux, et fit un voyage en Grèce. De retour à Florence, il se rendit ensuite à Rome, où il disputa à Léonard d'Arezzo la place de secrétaire apostolique; et, si alors Léonard l'emporta, d'Angelo fut ensuite revêtu de cette charge, comme le prouve un titre daté de l'année 1410. Depuis cette époque, l'histoire littéraire ne nous apprend plus rien de cet auteur, qui a laissé plusieurs traductions latines d'ouvrages grecs. Les principales sont : I. *Cosmographiæ Ptolomæi libri VIII*; II. *Ptolomæi quadripartitum*; III. *M. Tullii Ciceronis vita à Plutarcho conscripta*. Il y a de plus, du même auteur, un ouvrage sur le même sujet, intitulé : *Jacobi Angeli historica narratio de vita, rebusque gestis M. Tullii Ciceronis*, etc., Wirtemberg, 1564; Berlin, 1581 et 1587, dont Fabricius parle, dans sa *Bibliothèque latine du moyen âge*, comme d'un ouvrage différent de la traduction de celui de Plutarque. IV. Quatre autres *Vies* de Plutarque, celles de Pompée, de M. Brutus, de Marius, et de Jules César, aussi traduites en latin; mais non imprimées, et conservées en manuscrit dans les bibliothèques de Florence et de Milan. G—é.

ANGELO, jurisconsulte du 15e. siècle, fils de Paul de Castro, un des savants les plus estimés de son siècle, enseigna, comme son père, la jurisprudence dans l'université de Padoue, et se fit une grande réputation par ses connaissances dans le droit canonique, ce qui le fit nommer chevalier, et avocat consistorial. Il est difficile de croire qu'un homme qui a professé pendant quarante ans l'un et l'autre droit, n'ait pas laissé d'ouvrages sur ces matières; le temps ne nous les a pas conservés; sa réputation ne se trouve consacrée que par son épitaphe, qu'on lit sur le tombeau de son père. Il paraît que c'était l'usage à cette époque, lorsque le père et le fils s'étaient illustrés dans la même profession, de les réunir tous les deux dans le même tombeau. M—x.

ANGELOCRATOR (Daniel), théologien réformé, né à Corbach, en 1569, mort en 1635, surintendant et pasteur à Kœthen. Il assista au synode de Dordrecht, en 1618, et fut très-maltraité lors de la prise de Cassel, en 1626, par Tilly. Dans le nombre de ses ouvrages, indiqués dans la *Hesse savante*, de Striedel, on remarque : *Chronologia autoptica*, Cassel, 1601, in-fol., c'est-à-dire, *Chronologie* tellement évidente qu'elle équivaut à l'avantage d'avoir été témoin des événements. Ses écrits théologiques n'annoncent pas moins de confiance dans ses lumières et ses opinions. On a encore de lui des ouvrages sur l'art métrique des anciens, et un *Traité des poids, mesures et monnaies*, accompagné de tableaux bien faits : *Doctrina de ponderibus, mensuris et monetis*, Marbourg, 1617, in-4°. Son nom de famille était *Engelhardt*. Sa *Chronologie* est un ouvrage savant, mais plein d'erreurs, et d'une confiance déplacée dans les absurdes compilations d'Annius de Viterbe. S—r.

ANGELOME, diacre et religieux bénédictin de l'abbaye de Luxeuil, au commencement du 9e. siècle, se distingua, dans ces temps d'ignorance, par son goût pour l'étude. Ses talents le firent connaître de l'empereur Lothaire, qui tenta vainement de l'attirer à sa cour. Il avait écrit, en latin, un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. On conservait, dans la bibliothèque de Luxeuil, ses *Commentaires*

*sur la Genèse, sur le Cantique des Cantiques*, et *sur les Livres des Rois*. Son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* a été imprimé à Cologne, en 1530, in-12; celui *sur le Livre des Rois*, à Rome, Paul Manuce, 1565, in-fol., suivant Ciaconius. Ces deux ouvrages, qui portent l'empreinte de l'esprit bizarre et grossier du 9e. siècle, avaient été imprimés ensemble à Cologne, 1530, in-4°. Angelome mourut à Luxeuil en 854.
W—s.

ANGELONI (Francesco), savant littérateur et antiquaire né à Terni, dans l'Ombrie, était secrétaire du cardinal Ippolito Aldobrandini, et protonotaire apostolique. Il était aussi membre de l'académie *degl'Insensati* de Perugia, et il avait formé une si riche collection d'objets d'art de toute espèce, qu'elle mérita le nom de *Musée romain*. Le marquis Vincenzo Giustiniani, qui faisait alors graver les monuments de sa magnifique galerie, persuada à Angeloni de publier aussi la suite de médailles impériales latines qu'il avait formée, et ce fut ainsi que celui-ci fit paraître son *Histoire métallique des empereurs Romains*, Rome, 1641, in-fol., qu'il dédia à Louis XIII. Angeloni, alors avancé en âge, et distrait par les devoirs de son état, ne put donner à son travail la perfection qu'on avait le droit d'exiger; il éprouva de violentes critiques. Il en préparait une nouvelle édition, augmentée et corrigée, lorsque la mort vint le frapper, le 29 novembre 1652. Giov. Pietro Bellori, son neveu maternel, crut devoir, à la mémoire de son oncle, de se charger de cette édition, qui parut à Rome, en 1685, in-fol.; c'est la meilleure. Bellori y a fait beaucoup de corrections et d'additions qui sont dues, en partie, à Angeloni lui-même; il a surtout considérablement augmenté le nombre des planches, en y ajoutant plusieurs revers de médailles qu'Angeloni avait négligés : comme sa collection avait été vendue et dispersée, ces revers sont pris des médailles de la reine Christine de Suède. Comme cette 2e. édition est dédiée au cardinal Alfieri, on en a retranché le frontispice allégorique, la dédicace à Louis XIII, et les pièces en vers et en prose qui étaient adressées à Monsieur et au cardinal de Richelieu : le portrait d'Angeloni ne s'y trouve pas non plus. Angeloni a aussi écrit l'histoire de sa patrie, *Storia di Terni*, Rome, 1646, in-4°.; elle est dédiée au cardinal Mazarin; elle a également eu une seconde édition, qui a paru dans la même ville, en 1685, in-4°. Elle est accompagnée du *portrait de l'auteur*. L'ouvrage est partagé en trois livres; le premier traite des antiquités de Terni; l'auteur y publie et explique un grand nombre d'inscriptions romaines; le second rapporte chronologiquement tous les événements dont Terni a été le théâtre; le troisième donne une description de cette ville, et un appendix est consacré à tracer la vie des saints qu'elle a produits. On attribue communément à Angeloni un ouvrage anonyme intitulé : *Il Bonino, ovvero Avvertimenti al Tristano, intorno gli errori nelle medaglie del primo tomo de' suoi Commentari istorici*, in-4°.; mais il est prouvé que cette critique, qui a paru en 1649, sans date ni indication de lieu, est de Bellori. Angeloni a encore écrit des épîtres, et plusieurs comédies, dont deux ont été imprimées. I. *gl'Irragionevoli Amori*, Venise, 1611, in-12. C'est un véritable imbroglio : un jeune homme devient amoureux d'une femme qui est élevée sous un nom supposé; on leur apprend ensuite qu'ils sont fils du même père; mais un second événement dé-

truit cette erreur, et ils s'épousent. Cette pièce est écrite en prose, et dédiée au cardinal Aldobrandini. II. *La Flora*, Padoue, 1614, in-12. Angeloni avait aussi composé un opéra intitulé *Arcadia*, à l'imitation de l'*Arcadie* de Sannazar; des épîtres et des ouvrages d'agrément, savoir : I. *Dialoghi Piego del signor Agrestino de' Calzanti ad Erasto Afrone, per fugir le frandi delle cattive femine*, Venetiis, 1615 et 1616, in-8°.; II. *Lettere de buone feste, scritte da principe a principi*, Romæ, 1638, in-8°. Ces lettres sont celles qui ont été écrites par Angeloni, selon l'usage italien, au nom du cardinal Aldobrandini, à divers princes, aux époques de Noël, de Pâques, ou d'autres solennités; elles ont été publiées par Bellori. Angeloni a aussi laissé manuscrits *Cento Scherzi amorosi*; cent *Nouvelles* dans le genre de Boccace, et vingt volumes de *Lettres* sur différents sujets.

A. L. M.

ANGELUCCI (Théodore), poète italien, florissait à la fin du 16e. siècle; il était né à Belforte, château voisin de Tolentino, dans la marche d'Ancône. Il fut médecin de profession, et l'exercice qu'il fit de son art, dans un grand nombre de villes, lui procura dans plusieurs, entre autres à Trévise, le titre et les droits de citoyen. Il se rendit surtout célèbre par ses querelles littéraires avec François Patrizi, en faveur d'Aristote. Quelques auteurs ont écrit qu'il avait été professeur public à Padoue; mais Riccoboni, Tomasini et Papadopoli, historiens de cette université, n'en parlent pas. Il nous apprend lui-même, dans une de ses épîtres dédicatoires, qu'étant encore très-jeune, il avait fait quelque séjour à Rome, et, qu'en 1593, il se trouvait à Venise, exilé de sa patrie, et accablé par le malheur. Il ne dit rien d'un prétendu séjour en France, dont il est à croire, cependant, qu'il n'aurait pas manqué de parler, surtout s'il y avait achevé ses études. Il fut membre de l'académie vénitienne, et mourut en 1600, à Montagnana, où il était premier médecin, et d'où son corps fut transporté à Trévise. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Sententia quod Metaphysica sit eadem quæ Physica*, Venise, 1584, in-4°. F. Patrizi avait attaqué, dans un livre en 4 volumes, la philosophie d'Aristote, pour y substituer celle de Platon : Angelucci entreprit de le réfuter dans cet ouvrage. Patrizi lui répondit par un autre, auquel il répliqua par le suivant : II. *Exercitationum cum Patritio liber*, Venise, 1585, in-4°.; III. *Ars medica, ex Hippocratis et Galeni thesauris potissimum deprompta*, etc., Venise, 1593, in-4°.; IV. *De Naturâ et curatione malignæ febris libri IV*, Venise, 1593, in-4°. Cet ouvrage fut durement critiqué par Donatelli de Castiglione, auquel Angelucci répondit de même; sa réponse est intitulée : *Bactria, quibus rudens quidam ac falsus criminator validè repercutitur*, etc. V. *Deus, canzone spirituale di Celio magno*, etc., *con due Lezioni di Teodoro Angelucci*, Venise, 1597, in-4°.; VI. *Capitolo in lode della pazzia*, inséré par Tommaso Garzoni, à qui il est adressé, dans son *Ospitale de' pazzi*, Venise, 1586 et 1601; VII. *l'Eneide di Virgilio, tradotta in verso sciolto*, Naples, 1649, in-12. Cette édition, qui est la seule, est fort rare. Les auteurs du Journal des *Letterati d'Italia*, Algarotti, dans ses *Lettres sur la Traduction d'Annibal Caro*, le père Beverini, dans la Préface de sa traduction de l'*Enéide, en ottava rima*,

ont parlé avec éloges de la traduction attribuée à Théodore Angelucci; d'autres ont pensé qu'elle est du père Ignace Angelucci, jésuite, né en 1585, à Belforte, comme Théodore, et, sans doute, son parent; mais ce père Ignace n'a laissé aucun autre ouvrage qui puisse le faire croire capable d'avoir fait cette traduction. G—É.

ANGELUS (CHRISTOPHE), savant grec du 17e. siècle, né dans le Péloponnèse, fut obligé, par les Turks, d'abandonner son pays; il se réfugia en Angleterre, où il obtint des secours de l'évêque de Norwich et de plusieurs membres du clergé. A la recommandation de ce prélat, il fut reçu au collége de la Trinité, à Cambridge, et y étudia, pendant trois ans. En 1610, il se rendit à Oxford, et étudia au collége de Baliol, où il enseigna le grec jusqu'à sa mort, arrivée le 1er. février 1638. Ses ouvrages sont: I. Une *Relation des tourments qu'il éprouva à cause de sa foi en J.-C.*, Oxford, 1619, en grec et en anglais. *Enchiridion de Institutis græcorum*, Cambridge, 1619, en grec et en latin. On trouve, dans cet ouvrage, des détails curieux sur les pratiques de la religion grecque; II. *An Encomium on the kingdom of Great Britain, and the two flourishing sister-universities, Cambridge and Oxford*, Cambridge, 1619; III. *De apostasio ecclesiæ et de homine peccati, scil. Antichristo*, Londres 1624, grec et latin. D—T.

ANGELUS, ou ENGEL (ANDRÉ), né le 16 novembre 1561, à Strausberg, dans la Marche moyenne, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, et voyagea si long-temps, pour poursuivre ses recherches historiques, qu'il dépensa ainsi tout son patrimoine. En 1585, il fut fait recteur dans sa patrie, et, peu après, co-recteur à Neu-Brandebourg; mais il renonça bientôt à ces fonctions, pour se livrer à ses travaux sur l'histoire : après avoir habité quelque temps à Berlin, il mourut de la peste, le 9 août 1598, à Strausberg, où il était pasteur. Peu de jours auparavant, il avait dit qu'après avoir chanté l'hymne funèbre sur ses brebis, le pasteur terminerait par sa mort cette scène de deuil, et, par un hasard singulier, la peste cessa trois jours après. Il a écrit plusieurs ouvrages en allemand, entre autres : I. *Compendium rerum Marchicarum*, Wittenberg, 1593, in-4°. Ce n'est qu'un essai ou extrait de l'ouvrage suivant; II. *Annales Marchiæ Brandenburgic*, Francfort-sur-l'Oder, 1593, in-fol. G—T.

ANGELY (l'), fou de Louis XIII, en titre d'office, serait aussi inconnu aujourd'hui que la plupart de ses devanciers, si Boileau ne lui eût pas fait l'honneur de le nommer dans sa première satyre :

Un poète, à la cour, était jadis de mode;
Mais des fous, aujourd'hui, c'est le plus incommode;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angely.

C'est bien là le ton et le langage du poète satirique; cependant, si jamais les favoris des Muses ont trouvé des protections puissantes, c'est dans le moment où Boileau écrivait; c'est dans ce siècle si glorieux pour la nation française, et dont Boileau a lui-même fait des peintures beaucoup plus exactes. Dans sa VIIIe. satire, il donne à Alexandre, le surnom de l'*Angely* :

Qui? cet écervelé qui mit le monde en cendre,
Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré.

L'Angely avait suivi le prince de Condé dans ses campagnes de Flandre, comme valet d'écurie; il lui plut par ses reparties piquantes, et par la hardiesse avec laquelle il raillait les seigneurs, même les plus distingués. Ce prince, l'ayant ramené en France, le conduisit à la

cour, et, sur l'envie que le roi lui témoigna d'avoir l'Angely à son service, il le lui donna. L'Angely fit, en peu de temps, une fortune considérable. Aussi Marigny, l'un des gentilshommes du prince de Condé, disait-il : « De tous » nous autres fous qui avons suivi » M. le Prince, l'Angely est le seul qui » ait fait fortune. » Quelques auteurs disent qu'il avait amassé une somme de 25,000 écus, des présents qu'il recevait, soit de ceux qu'il amusait par ses bouffonneries, soit de ceux dont il s'était fait craindre par ses plaisanteries : il n'aimait pas le comte de Nogent. Ménage rapporte que, se trouvant un jour au dîner du roi avec ce seigneur, l'Angely lui dit : « M. le » comte, couvrons-nous, cela est sans » conséquence pour nous » ; et que M. de Nogent en conçut un tel chagrin, que cela contribua à le faire mourir peu de temps après. Une autre fois, se trouvant dans une compagnie où il faisait le fou depuis long-temps, M. de Bautru vint à entrer; sitôt que l'Angely l'eut aperçu : « Vous venez » bien à propos, lui dit-il, pour me » seconder; je me lassais d'être seul. » Ce l'Angely, qui n'était rien moins que fou, comme on le voit, était d'une famille noble, mais pauvre. Quand il fut en faveur, ses parents le reconnurent, et il se fit réhabiliter. On peut consulter, sur ces anecdotes, le *Ménagiana*, donné par La Monnoye, tome Ier., p. 18, édition de 1715.

W—s.

ANGENNES (Renaut d'), seigneur de Rambouillet, gouverneur du Dauphin, fils de Charles VI, et chambellan de ce monarque, fut employé dans plusieurs négociations importantes en Flandre et en Allemagne, et nommé, en 1392, garde-capitaine du château du Louvre. Les factieux de Paris, excités contre le dauphin par le duc de Bourgogne, en 1413, s'emparèrent du palais, après avoir arrêté d'Angennes, son fils, et plusieurs seigneurs de la cour; mais, le dauphin ayant réprimé les séditieux, d'Angennes recouvra la liberté, fut rétabli dans sa charge, et, la même année, reçut, de ce prince, une gratification, en considération « de ce qu'il l'avoit enseigné au fait de la jouxte, et avoit été le premier contre qui il s'étoit essayé et avoit jouxté. » Fidèle à la cause de son pupille, d'Angennes se joignit aux seigneurs français, qui s'opposaient à l'usurpation des Bourguignons et des Anglais, et périt, en 1424, à la bataille de Verneuil. — Un autre d'Angennes (Jacques), de la même famille, fut capitaine des gardes-du-corps, sous les règnes de François Ier., de Henri II, de François II, et de Charles IX, lieutenant-général de leurs armées, et gouverneur de Metz. Chargé, en 1557, de conduire à Paris un corps de troupes pour réprimer une sédition des étudiants de l'université, il les fit rentrer dans le devoir. Il se distingua, la même année, au siége de St.-Quentin. Catherine de Médicis lui donna, en 1561, la mission délicate d'aller en Allemagne, proposer aux princes protestants une ligue fédérative pour s'opposer aux résolutions qui allaient être prises au concile de Trente. Cette démarche n'eut aucun résultat, et d'Angennes mourut l'année suivante.

B—p.

ANGENNES (Claude d'), fils du précédent, né à Rambouillet, en 1538, conseiller-clerc au parlement de Paris en 1565; envoyé, trois ans après vers Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, avec le titre de conseiller d'état; évêque de Noyon, en 1577, puis du Mans, en 1588, à la place de son frère Charles, y établit un séminaire, et y mourut, le 15 mars 1601. On a

de lui : I. *Remontrance du clergé de France*, 1585, in-8°.; II. autre, 1596, in-8°.; III. *Lettre de l'évêque du Mans, avec la réponse à elle faite par un docteur en théologie, en laquelle est répondu à ces deux doutes : Si on peut suivre en sûreté de conscience le parti du roi de Navarre et le reconnaître pour roi, et si l'acte de frère Jacques Clément doit être approuvé en conscience, et s'il est louable ou non?* 1589, in-8°. Le docteur en théologie est le fameux ligueur Jean Boucher, qui, dans sa réponse, vomit toutes sortes d'injures contre Henri III; IV. *Avis de Rome, tirés des lettres de l'évêque du Mans à Henri de Valois*, 1589, in-8°. L'auteur des réflexions sur ces lettres est fortement prononcé contre Henri III; V. *Lettre à Henri III*, dans laquelle il lui rend compte de sa mission à Rome, relative à la mort du cardinal de Guise. N—L.

ANGENNES (D'), cardinal de Rambouillet. *Voy.* RAMBOUILLET.

ANGERIANO (GIROLAMO), poète napolitain qui florissait au 16°. siècle, laissa des poésies latines fort estimées de son temps; elles furent imprimées, pour la première fois, à Naples, en 1520, in-8°., sous ce titre : Ἐρωτοπαίγνιον, *Eclogæ; De obitu Lydæ; De vero poëtâ; De Parthenope.* Son *Erotopægnion*, qui est un recueil de petites pièces amoureuses, et qu'il avait pourtant dédié à l'archevêque de Bari, fut réimprimé à Paris, en 1542, in-12, avec les poésies de Marulle et de Jean Second; et ensuite *ibid.*, en 1582, aussi in-12. Elles sont fort au-dessous de celles de ces deux autres poètes. G—É.

ANGHIERA (PIETRO MARTIRE D'), naquit, en 1455, à Arona, sur le lac Majeur. Sa famille, l'une des plus illustres de Milan, tirait son nom d'Anghiera, sur le même lac, d'où elle était originaire. Etant allé à Rome, en 1477, il se mit au service du cardinal Ascanio Sforza Visconti, et ensuite de l'archevêque de Milan. Pendant dix ans qu'il y resta, il forma des liaisons avec les littérateurs les plus distingués, entre autres, avec Pomponio Leto. Il passa en Espagne, en 1487, à la suite d'un ambassadeur de cette cour, qui y retournait; il fut présenté au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, entra au service, fit deux campagnes, quitta les armes pour l'état ecclésiastique, et fut chargé, par la reine, d'enseigner les belles-lettres aux jeunes seigneurs de la cour; ce qu'il fit pendant un certain temps. Ayant saisi quelques occasions de montrer de la capacité pour les affaires, Ferdinand le chargea, en 1501, d'une mission délicate auprès du soudan d'Egypte; il s'en acquitta à la satisfaction du roi; visita une partie de l'Egypte, surtout les pyramides, et fut de retour en Espagne au mois d'août 1502. Il continua de suivre la cour. Le roi Ferdinand le fit son conseiller pour les affaires de l'Inde, obtint pour lui, du pape, le titre de protonotaire apostolique, et le nomma, en 1505, prieur de l'église de Grenade, avec un bon bénéfice. Après la mort de Ferdinand, Anghiera conserva son crédit auprès du nouveau roi; il obtint aussi une riche abbaye de l'empereur Charles-Quint, et mourut à Grenade, en 1526. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques. On les cite souvent, en appelant l'auteur Pierre Martyr, comme si *Martyr* était son nom de famille, et il n'est pas inutile d'être averti de cette erreur. Ses trois principaux ouvrages sont : I. *Opus epistolarum Petri Martyris Anglerii, Mediolanensis*, 1530, in-fol., réimprimé plus correctement

en Hollande, par les Elzevir, en 1670, in-fol., avec les Lettres, et d'autres ouvrages latins et espagnols, de Ferdinand de Pulgar. Ce recueil, justement estimé, divisé en 38 livres, embrasse tout le temps de la vie politique de l'auteur, c'est-à-dire, depuis 1488 jusqu'en 1525, et contient un grand nombre de particularités historiques, qu'on ne trouve point ailleurs; II. *De rebus Oceanicis et orbe novo decades.* C'est une histoire de la découverte du Nouveau-Monde, écrite d'après les originaux de Christophe Colomb, et les relations qui étaient envoyées en Espagne, au conseil des Indes, dont l'auteur était membre. Elle est divisée en huit décades, dont chacune contient dix livres ou chapitres. Ces décades furent d'abord publiées à différentes reprises; elles le furent, pour la première fois ensemble, à Paris, 1536, in-fol., et ont été réimprimées plusieurs fois depuis. III. *De insulis nuper inventis et incolarum moribus*, Bâle, 1521, in-4°., et 1533, in-fol.; IV. *De legatione Babylonicâ libri tres.* L'auteur y raconte l'histoire de son ambassade auprès du soudan d'Egypte; cet ouvrage a, presque toujours, été imprimé avec les *Décades.* On lui attribue encore quelques autres écrits, mais il est douteux qu'ils soient de lui. G—É.

ANGIER (PAUL), né à Carentan, en Normandie, était encore jeune quand la seule pièce de vers que nous ayons de lui, fut imprimée, et, suivant Duverdier, ce fut en 1545 qu'elle le fut pour la première fois. Cette pièce est intitulée : l'*Experience de M. Paul Angier, Carentenois; contenant une briesve défense en la personne de l'honneste Amant, pour l'Amye de Court, contre la Contre Amye.* Pour bien entendre ce titre, il faut savoir que l'*Amye de Court* est un poëme du sieur de la Borderie, compatriote de Paul Angier, auquel Charles Fontaine en avait opposé un autre, intitulé : *la Contr'Amye.* Paul Angier prit la défense de la Borderie, dans l'ouvrage que nous venons de citer. Guill. des Autels, caché sous le nom de G. Terbault, répondit à Paul Angier, qu'il appelle le dernier des *novices* rimeurs. Paul Angier ne répliqua point; et même il paraît qu'il renonça tout-à-fait à la poésie, pour laquelle, il faut en convenir, il n'annonçait aucune disposition. Son poëme, si un ouvrage aussi médiocre mérite ce nom, imprimé d'abord à Paris, par Jean Ruelle, en 1545, in-16, fut réimprimé avec les *Opuscules d'Amour*, d'Héroët, la Borderie et autres *divins* poètes, Lyon, 1547, in-8°. W—s.

ANGILBERT, abbé de Centule dans le 9e. siècle, était fils d'un des grands de la cour de Pépin-le-Bref. Il fut disciple d'Alcuin, élevé dans le palais de Charlemagne : c'était l'homme le plus aimable de la cour de ce prince, qui lui fit épouser secrètement sa fille Berthe. Quelques historiens racontent que ce mariage n'eut lieu qu'après qu'il eût été rendu nécessaire par la naissance de deux enfants. Il était membre de l'académie du palais. Charlemagne l'appelait son Homère, soit parce qu'Angilbert faisait ses délices de la lecture de ce poëte, soit parce qu'il composait lui-même des vers. On trouve quelques pièces de sa façon dans Duchêne, dans les OEuvres d'Alcuin, et dans d'autres recueils. Étant tombé malade au château de Centule en Ponthieu, il fit vœu d'embrasser la vie monastique à St.-Riquier, s'il en relevait; ce qu'il exécuta, après son rétablissement, avec le consentement de sa femme, qui prit en même temps le voile. Charlemagne l'arracha de son cloître, pen-

dant qu'il en était abbé, pour le faire secrétaire d'état, et maître de sa chapelle. Ce prince le chargea successivement de trois ambassades à Rome. Angilbert fut, pendant quelque temps, premier ministre de Pepin, roi d'Italie, et mourut, en 814. J. D. Mabillon a inséré dans les *Annales de l'ordre de S. Benoît*, la relation qu'il avait écrite de son monastère, pendant sa gestion en qualité d'abbé. On a publié une *Histoire des premières expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et avant son règne, composée pour l'instruction de Louis-le-Débonnaire, ouvrage d'Angilbert, surnommé Homère*; 1741, in-8°. Ce n'est qu'un roman dont l'auteur est Dufresne de Francheville. T—D.

ANGIOLELLO (JEAN-MARIE), né à Vicence, a écrit, en italien, une Vie abrégée d'Ussùm-Cassan, roi de Perse, *Breve narrazione della vita e fatti del sig. Ussun Cassano, rè di Persia*, insérée dans le second volume des *Voyages* publiés par Ramusio, Venise 1559, in-fol. Nous apprenons, par la préface de cet ouvrage, que son auteur avait écrit une autre histoire, où il racontait qu'il avait servi Mustapha, fils du Grand-Turk Mahomet II, et qu'il s'était trouvé à la bataille dans laquelle Mahomet fut vaincu, près de l'Euphrate, par l'armée de Ussum-Cassan. En effet, Angiolello, étant esclave de Mustapha, le suivit dans cette expédition de son père, en 1473; il écrivit ensuite la Vie de Mahomet II, en italien et en turk, et la dédia à ce sulthan lui-même, qui l'accueillit, le récompensa généreusement, et le mit en liberté. On ne sait rien de précis sur l'époque de la naissance et de la mort de cet écrivain. On voit seulement, par un passage de la Vie d'Ussum Cassan, qu'il n'avait point encore fini cet ouvrage au mois d'août 1524, puisqu'il y dit, chapitre 23, que ce fut à cette même époque qu'on apprit la mort du Sophi. C'était 51 ans après la bataille sur l'Euphrate, où Angiolello s'était trouvé. G—É.

ANGLE (JÉR. CH. de l') *Voyez* FLEURIAU.

ANGLIVIEL. *V.* BEAUMELLE (la).

ANGLUS (THOMAS), prêtre catholique anglais, du 17ᵉ. siècle, se déguisa sous les noms de *Candidus*, *Albius*, *Bianchi* et *Richworth*; on croit que son vrai nom était *White* (Le blanc), mais il est plus généralement connu sous celui d'Anglus. Il résida long-temps à Paris et à Rome, et fut successivement principal d'un collége à Lisbonne, et sous-principal de celui de Douay. Il adopta les sentiments de Kenelm Digby sur la philosophie d'Aristote, et entreprit d'expliquer, par elle, les mystères les plus impénétrables de la religion, tels que la prédestination, le libre arbitre et la grâce. Il a écrit, sur ces divers sujets, des ouvrages dont l'obscurité est comparée par Baillet à celle des anciens oracles. Anglus répondit à ce reproche d'obscurité d'une manière assez remarquable: « Ou les savants » m'entendent, dit-il, ou ils ne m'en» tendent pas. S'ils m'entendent, et » qu'ils trouvent que je me trompe, il » leur est aisé de me réfuter; s'ils ne » m'entendent point, ils ont tort de » s'élever contre ma doctrine. » Plusieurs de ses écrits ont été censurés à Rome, en 1658, par la congrégation de l'*Index*, et les théologiens de Douay ont condamné vingt-deux propositions, extraites de ses *Institutions sacrées*. Descartes, qui l'appelle *M. Vitus*, essaya de lui faire adopter son système; mais ils ne purent s'entendre. Anglus mourut quelque temps après le rétablissement de Charles II. Ses principaux ouvrages sont: I. *Institu-*

*tiones peripateticæ*; II. *Appendix theologica de origine mundi*; III. *Tabulæ suffragiales de terminandis fidei litibus ab ecclesiâ catholicâ fixa*; IV. *Tesseræ Romanæ evulgatio*; V. *Statera morum*; VI. *De medio animarum statu*, etc. X—s.

ANGOSCIOLA, ou ANGUSSOLA (SOPHONISBE), née en 1535, est morte à Gênes, vers 1620. Cette femme célèbre était d'une famille noble de Crémone. Ses parents, voyant qu'elle avait une vocation déterminée pour la peinture, lui firent apprendre l'art du dessin. Vasari dit que son maître fut Jules Campi, mort en 1572; Alexandre Lami a rectifié cette erreur; Sophonisbe fut élève de Bernardin Gatti, mort en 1575, qui lui donnait des leçons, comme les plus grands peintres en donnent souvent à des amateurs. Elle fit des progrès rapides, et fut bientôt en état d'être elle-même le maître de ses trois sœurs, Europe, Anne et Lucie. On aimait beaucoup ses dessins, dont un représente une vieille apprenant à lire, tandis qu'une jeune fille, cachée derrière un rideau, se moque d'elle. Elle fit ensuite le portrait de son père, placé entre ses deux enfants, Asdrubal et Minerve. Le duc d'Albe, ayant eu connaissance de la réputation de Sophonisbe, en informa Philippe II, qui l'invita à venir en Espagne. Dès ce moment, elle se décida à suivre tout-à-fait la carrière de la peinture. Elle fit, à Madrid, le portrait du roi et de la reine, et reçut une pension de deux cents piastres. L'infant don Carlos voulut aussi avoir son portrait de la main de Sophonisbe. Elle représenta ce prince vêtu de la peau d'un loup cervier. Cette nouvelle production eut encore un plus grand succès que les précédentes. La ressemblance était si fidèle, que don Carlos, dans un mouvement de reconnaissance, porta lui-même, à l'auteur, un diamant de quinze cents piastres. Le roi maria ensuite Sophonisbe avec don Fabrice de Moncade, qui l'emmena en Sicile, sa patrie. Moncade étant mort, elle épousa Horace Lomellini, d'une illustre famille de Gênes. A 67 ans, elle eut le malheur de devenir aveugle: elle continua, cependant, de réunir chez elle, à Gênes, les artistes, les amateurs, et la société la mieux choisie. Tous les étrangers s'empressaient de lui faire visite, pour jouir des charmes de sa conversation. Dans la *Vie des Peintres génois* de Raphaël Soprani, revue par Ratti, on lit qu'Antoine van Dyck s'estima très-heureux, pendant ses voyages, d'avoir pu parler de son art avec Sophonisbe, et assurait qu'il avait plus appris d'une femme aveugle, que de l'étude des plus grands maîtres. Nous croyons que des admirateurs passionnés du talent de Sophonisbe ont inventé cette anecdote, qui est inutile à sa gloire. Van Dyck n'avait que vingt-un ans lors de la mort de Sophonisbe, et, après les recherches les plus exactes, nous trouvons que van Dyck ne commença à voyager qu'à l'âge de 23 ans. Sophonisbe, pendant sa vie, fut louée par les poètes les plus distingués. Le Père dom Angiolo Grillo lui adressa un sonnet italien très-estimé. A—D.

ANGOT (ROBERT), né à Caen, en 1581. Il paraît qu'il appartenait à une honnête famille, puisqu'il prend, à la tête de ses œuvres, le titre de sieur de l'Espéronnière; et que, dans une de ses pièces, il parle d'une autre terre qui lui appartenait. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il fit imprimer le seul ouvrage que l'on connaisse de lui; c'est un Recueil d'odes, de sonnets, d'épigrammes et d'élégies, intitulé le *Prélude poétique*, Paris,

Gilles Robinot, 1603, in-12. Sa versification est assez naturelle; et, suivant Goujet, on remarque, entre Robert Angot et Vauquelin de La Fresnaye, poète beaucoup plus connu, quelque conformité de tour d'esprit et d'érudition. Robert Angot avait fait de bonnes études, et, si l'on en juge par ses traductions de plusieurs pièces grecques, il possédait cette langue dont l'étude commençait à être négligée; il renonça de bonne heure à la poésie, sans que l'on sache par quel motif. W—s.

ANGOULÊME. *Voy.* Aymar.

ANGOULÊME (Charles de Valois, duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, naquit le 28 avril 1573, vécut sons cinq rois, et se rendit célèbre par sa valeur. La fameuse marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV, était sa sœur utérine. Charles de Valois, destiné dès son enfance à l'ordre de Malte, fut pourvu, en 1587, de l'abbaye de la Chaise-Dieu, et devint, en 1589, grand-prieur de France. Catherine de Médicis lui ayant légué les comtés d'Auvergne et de Lauraguais, il quitta l'ordre de Malte, avec dispense pour se marier, et épousa, le 6 mars 1591, Charlotte, fille du connétable Henri de Montmorenci. En 1606, Marguerite de Valois fit casser, par le parlement, la donation de Catherine de Médicis, et donner les comtés qui en étaient l'objet au Dauphin (depuis Louis XIII). Charles, cependant, continua de porter le titre de comte d'Auvergne, jusqu'en 1619, qu'il obtint du roi le duché d'Angoulême. Il avait été un des premiers à reconnaître, à St.-Cloud, le roi Henri IV, et combattit avec gloire pour son service, aux journées d'Arques, en 1589, d'Ivry, en 1590, de Fontaine-Française, en 1595. Impliqué dans la conspiration de Biron, en 1602, il fut mis à la Bastille; mais obtint sa grâce. Convaincu peu après, de nouvelles pratiques concertées contre le roi, avec la marquise de Verneuil, il fut arrêté une seconde fois, le 9 novembre 1604, et condamné, l'année suivante, à perdre la tête. Henri IV commua cette peine en une prison perpétuelle. Il en sortit, en 1616, et alla, en 1617, faire le siége de Soissons. Nommé colonel-général de la cavalerie légère de France, et créé chevalier des ordres du roi, il fut, en 1620, à la tête de l'ambassade envoyée à l'empereur Ferdinand II. Le comte Philippe de Béthune, mort en 1649, fut l'ame de cette ambassade, qui eut lieu à cause du soulèvement de la Bohême et de la Hongrie. « Le motif de cette ambassade, dit le journal » des savants, fut aussi glorieux à la » France que le succès en fut avantageux à la maison d'Autriche. » La relation de cette ambassade a été donnée au public par Henri, comte de Béthune, petit-fils de Philippe, sous le titre d'*Ambassade de M. le duc d'Angoulême*, etc., 1667, in-fol. Cet ouvrage est écrit sèchement, mais peut donner connaissance de plusieurs faits importants de ce temps-là. Le duc d'Angoulême ouvrit, le 10 août 1628, le fameux siége de la Rochelle, où il commanda en chef jusqu'au 22 octobre, époque de l'arrivée du roi. Il donna de nouvelles preuves de sa valeur et de son habileté dans les guerres de Languedoc, d'Allemagne et de Flandre. Il mourut à Paris, le 24 septembre 1650. Françoise de Nargonne, qu'il avait épousée en secondes noces, le 25 février 1644, mourut 141 ans après son beau-père Charles IX, le 10 août 1715, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. On a du duc d'Angoulême : I. *Mémoires très-particu-*

*liers du duc d'Angoulême, pour servir à l'histoire des règnes de Henri III et Henri IV*, 1662, in-12. Jacques Bineau, éditeur de ces Mémoires, y en a joint d'autres assez amples qui rapportent, jour par jour, les négociations de la paix faite à Vervins, en 1598. Les Mémoires du duc d'Angoulême forment le tome Ier. des *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France*, 1756, 4 vol. in-12; et le tome III des *Pièces fugitives, pour servir à l'histoire de France*, publiées par le marquis d'Aubais et Menard, 1759, 3 vol. in-4°. II. *Les Harangues prononcées en l'assemblée de MM. les princes protestants d'Allemagne, par le duc d'Angoulême*, 1620, in-8°.; III. *la générale et fidèle Relation de tout ce qui s'est passé en l'île de Ré, envoyée par le roy à la royne sa mère*, 1627, in-8°.; IV. une traduction française de la *Relation de l'origine et succès des schérifs, et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tamdant, écrite en espagnol par Diejo de Torrès*, Paris, 1636, in-4°. Le traducteur n'a mis sur le frontispice que les initiales M. C. D. V. D'. A. Cette traduction a été réimprimée dans le 3e. volume de l'*Afrique de Marmol*, etc., 1667, 3 vol. in-4°. Bouthillier, évêque de Troyes, au commencement du 18e. siècle, avait, dans sa bibliothèque, un volume in-folio de Lettres manuscrites de Charles de Valois, duc d'Angoulême, depuis le 19 oct. 1633, jusqu'au 20 déc. 1643. A. B—T.

ANGOULÊME (Louis-Emmanuel de Valois, comte d'Alais, puis duc d'), second fils du précédent et de Charlotte de Montmorenci, né à Clermont en Auvergne, en 1596, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, et, après avoir eu les abbayes de St-André de Clermont et de la Chaise-Dieu, fut, en 1612, évêque d'Agde. Henri, son frère aîné, ayant été, en 1618, pour cause de démence, mis en prison, où il resta cinquante ans, Louis-Emmanuel changea d'état, prit le parti des armes, se signala aux siéges de Montauban et de la Rochelle, et dans les guerres d'Italie et de Lorraine. Louis XIII le nomma, en 1637, chevalier de ses ordres; colonel-général de la cavalerie, et gouverneur de Provence. En 1650, il succéda à son père au duché d'Angoulême, et mourut à Paris, le 13 novembre 1653, laissant une fille qui mourut sans postérité, le 4 mai 1696. Bouthillier possédait aussi, en manuscrit, des *Lettres de Louis-Emmanuel*, écrites depuis le 28 juin 1630 jusqu'au 8 oct. 1649. A. B—T.

ANGOULEVENT cadet. On n'a point encore découvert l'auteur qui s'est caché sous ce nom : tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'il était mort avant 1628, puisque, dans le recueil des poésies d'Auvray, imprimé cette année, il se trouve une pièce intitulée, le *Tombeau d'Angoulevent cadet*. C'était, selon toute apparence, un plaisant de profession, qui rimait les anecdotes du jour, pour en réjouir les sociétés où il était admis. Dans le grand nombre de pièces que nous avons sous ce nom, il en est quelques-unes de fort piquantes; mais toutes sont défigurées par le même cynisme qu'on remarque dans les poésies d'Auvray, de Motin, de Désternod, et de quelques auteurs du même temps. Aussi, nous ne serions point éloigné de croire que le prétendu Angoulevent cadet, n'est que le masque d'un de ces poètes. Le recueil dont nous avons parlé a pour titre, les *Satyres bastardes et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent*, vol. in-12, Paris, 1615, et non pas 1622. W—s.

ANGOULEVENT, fou d'Henri IV. *Voy.* Imbert (Nicolas).

ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), conseiller d'état, lieutenant civil au Châtelet de Paris, naquit en cette ville, en 1715, d'une famille distinguée depuis long-temps dans la magistrature, par la science et par la vertu. Il fut successivement conseiller au parlement, en 1735, procureur-général au grand conseil, en 1746, et lieutenant civil, le 29 décembre 1774. Le Châtelet, dont les attributions s'étendaient sur toute la France, était le premier tribunal dans le second ordre des jurisdictions, et toujours présidé par un chef choisi parmi des magistrats d'un mérite éminent. D'Alleray n'y fit regretter aucun de ses prédécesseurs. Le public l'honorait de sa confiance; le barreau l'estimait; il était respecté de tous les officiers judiciaires, et aimé des jeunes magistrats, qu'il servait de tout son crédit, lorsqu'ils montraient du zèle et des talents. L'érudition étendue et profonde de d'Alleray lui donnait, comme au chancelier d'Aguesseau, un peu de lenteur et d'indécision dans l'expédition des affaires; mais sa bienfaisance était de la plus généreuse activité. Dans le cours de l'hiver de 1787, les gardes du commerce conduisirent pardevant lui, en référé, un malheureux débiteur, arrêté pour une somme assez considérable : c'était un honnête père de famille, qu'on venait d'arracher à sa femme, à ses cinq enfants, et dont le désespoir offrait le plus douloureux spectacle. D'Alleray, après avoir examiné la procédure des consuls, se vit obligé d'ordonner l'exécution de la contrainte par corps. Il était onze heures du soir lorsque les recors et leur capture quittèrent l'hôtel du magistrat. Le temps était très-rigoureux; D'Alleray prit aussitôt avec lui la somme nécessaire, sortit à pied par une porte secrète, et arriva à la prison presque en même temps que le détenu, qu'il eut la satisfaction de faire élargir sur-le-champ, en sa présence. Ce trait a fourni à M. A. M. H. Chastenet-Puységur, le sujet d'une comédie en trois actes, intitulée : *le Juge bienfaisant*, jouée à Paris, et imprimée à Soissons, en 1799, in-8. D'Alleray fut nommé de l'assemblée des Notables, en 1787. Il fut aussi des assemblées de 1789, pour la formation des états-généraux. Le roi l'avait choisi pour présider une des sections de la noblesse; les membres de cette section lui déclarèrent qu'ils ne voulaient plus pour chef un commissaire du roi; mais qu'ils le nommaient eux-mêmes à la présidence : D'Alleray se retira. Il quitta la place de lieutenant civil, en 1789, pour exercer ses fonctions au conseil d'état, où il avait été admis dès 1787. Pendant les orages révolutionnaires, il resta tranquille au sein de sa famille; mais le règne de la terreur arriva, et il fut enveloppé dans le système des arrestations générales. Traduit au tribunal révolutionnaire, il y trouva, pour son accusateur, Fouquier-Thinville, auparavant procureur au Châtelet. Ce misérable, frappé des vertus du magistrat, conçut pourtant le projet de le sauver : il lui fit dire qu'il serait acquitté, s'il voulait nier qu'il eût envoyé de l'argent à ses enfants émigrés. Le respectable vieillard ne voulut point conserver ses jours au prix d'un mensonge. Interrogé s'il avait fait passer des secours aux ennemis de l'état, il répondit sans hésiter, qu'il avait envoyé de l'argent à M. de la Luzerne, l'un de ses gendres. « Ignorais-tu la loi qui le défend? lui dit un des jurés. — Non, » répliqua-t-il; mais la loi de la nature » a parlé plus haut à mon cœur, que

» la loi de la république. » Sa franchise et sa fermeté lui valurent la mort. Il périt sur l'échafaud, le 28 avril 1794, à l'âge de 79 ans. D'Alleray avait une physionomie remplie de candeur et d'aménité, qui peignait toute la bonté de son ame; son assiduité au travail était infatigable; à une grande simplicité de mœurs, il joignait de la dignité dans la représentation; il aimait à parler en public, et l'on aimait à l'entendre; ses idées étaient élevées, son éloquence était douce et pénétrante; son style ne manquait ni d'élégance ni d'harmonie. Il ne laissa point d'héritier de son nom : il n'avait eu que trois filles, dont une avait épousé M. de Vibrayes, maréchal de camp, et les deux autres, MM. de la Luzerne, frères; l'aîné, ministre de la marine, et le second, ambassadeur à Londres. — Louis-Alexandre Angran, frère du président, né en 1713, président à l'une des chambres des enquêtes du parlement de Paris, lui survécut, et mourut sans postérité, le 6 juil. 1801, âgé de 88 ans. Ce magistrat était également recommandable par son intégrité, une piété profonde, et surtout par une douceur de caractère inaltérable.

D—s.

ANGUIER (François), sculpteur, né à Eu en Normandie, en 1604, d'un menuisier, montra, ainsi que son frère Michel, de si grandes dispositions pour les arts, qu'ils furent envoyés à Paris, et placés chez Guillain, sculpteur médiocre. François Anguier y fit assez de progrès pour être appelé en Angleterre, où il se procura les moyens de faire le voyage d'Italie. A Rome, il se lia avec plusieurs peintres célèbres, tels que Poussin, Mignard, Dufresnoy et Stella. Après y avoir étudié pendant deux ans, il revint à Paris, où il obtint, de Louis XIII, un logement au Louvre, et la garde du cabinet des antiques. On assure que, lors de la formation de l'académie de peinture, etc., il refusa d'y être admis. Les principaux ouvrages d'Anguier étaient dans les églises de Paris. On voyait, à l'Oratoire, rue St.-Honoré, le *tombeau en marbre du cardinal de Bérulle;* aux Célestins, une *pyramide ornée de trophées*, avec des *statues et des bas-reliefs en l'honneur de la maison de Longueville*, et la *statue du duc de Rohan-Chabot;* à St.-André-des-Arcs, la *décoration du tombeau des De Thou*, etc. Quelques-uns de ces monuments sont maintenant au Musée des Petits-Augustins. François Anguier avait fait aussi, en 1658, le *mausolée de Henri, duc de Montmorency*, décapité à Toulouse en 1632. Cette grande composition, qu'il fit pour l'église des religieuses de Ste-Marie, à Moulins, et qui n'a pas été détruite, est l'ouvrage le plus remarquable de François Anguier. Une grande pesanteur est le défaut principal des ouvrages de cet artiste, qui mourut à Paris, le 8 août 1669, à l'âge de soixante-cinq ans. D—t.

ANGUIER (Michel), frère cadet du précédent, naquit à Eu, en 1612; et, dès l'âge de quinze ans, exécuta dans cette ville, où il ne trouvait ni maîtres ni modèles, quelques ouvrages pour l'autel de la Congrégation des jésuites. Après avoir travaillé quelque temps à Paris, sous Guillain, il eut le courage d'entreprendre le voyage de Rome, sans avoir d'autres ressources que ses talents. Il eut l'avantage de travailler d'abord sous les yeux de l'Algarde, qui lui fit faire quelques bas-reliefs. Anguier fut employé ensuite pour l'église de St.-Pierre, et pour quelques palais particuliers, mais sans négliger l'étude de l'antique, à laquelle il consacra une partie des dix années de son séjour à Rome. Revenu en

France en 1651, il se vit contrarié souvent par les troubles politiques. Il ne laissa cependant pas de travailler, et fit, entre autres, un modèle de la *Statue de Louis XIII*, plus grand que nature, qui fut jeté en bronze, et placé à Narbonne. Il décora ensuite l'appartement de la reine Anne d'Autriche, au vieux Louvre, d'un grand nombre de figures et de bas-reliefs accompagnant des peintures de Romanelli. La plus grande partie des ouvrages de sculpture qui étaient au Val-de-Grâce, était de Michel Anguier ; et le groupe, en marbre, de *la Nativité*, placé sur le maître-autel, était regardé comme son chef-d'œuvre. L'académie le reçut dans son sein, en 1668, le nomma, le jour même, adjoint à professeur, et, peu après, professeur. Anguier lui donna, en 1669, un groupe de terre cuite, représentant *Hercule qui se charge de débarrasser Atlas du fardeau de porter le monde*. La même année, il fut adjoint à recteur, et recteur en 1671. Il termina, vers ce temps, l'*Apparition de Notre-Seigneur à S. Denis et à ses compagnons*, grand morceau de sculpture, où le bas-relief et la ronde-bosse étaient employés à la fois, et qu'Anne d'Autriche lui avait demandé pour le maître-autel de St.-Denis de la Châtre. On omet plusieurs autres productions de cet artiste, pour arriver à l'une des plus considérables. Ce fut en 1674, qu'il exécuta les sculptures de l'arc triomphal, dit *Porte St.-Denis*. A la vérité, Le Brun, qui, en sa qualité de premier peintre du roi, voulait exercer sur tous les arts une suprématie à laquelle les sculpteurs du temps se soumirent, à l'exception du seul Puget, ôta le mérite de l'invention à Michel Anguier, en le faisant travailler d'après ses dessins ; mais le sculpteur n'en soutint pas moins sa réputation par la manière dont il exécuta ces grands ouvrages. L'âge, et de longs travaux avaient altéré la santé d'Anguier, lorsqu'on lui demanda un crucifix de marbre pour la Sorbonne. Il avait toujours été pieux, et dit, en l'exécutant, « qu'il ne pouvait terminer sa carrière, par un morceau plus analogue à ses sentiments. » Il fit présent, en mourant, à l'église de St.-Roch, sa paroisse, d'un Christ en bois, qui fut ensuite placé dans la chapelle du Calvaire de cette église. Michel Anguier mourut le 11 juil. 1686, à soixante-quatorze ans, et fut enterré à St.-Roch, près de son frère aîné. On leur fit une épitaphe, en huit vers français, trop médiocres pour être rapportés. Cet artiste est au nombre des bons sculpteurs du siècle de Louis XIV. Son goût de dessin est celui que Le Brun avait mis en vogue, c'est-à-dire, qu'on y trouve presque toujours de la correction, mais que, souvent aussi, on y désirerait plus d'élégance. D—T.

ANGUILLARA (Giovanni Andrea dell'), l'un des plus célèbres poëtes italiens du 16ᵉ. siècle, naquit, vers l'an 1517, à Sutri, en Toscane, de parents pauvres et d'une basse condition. Après avoir fait des études aussi bonnes que sa fortune le lui permettait, il se rendit à Rome, où il se mit correcteur d'épreuves chez un libraire. Une liaison secrète avec la femme de ce libraire, découverte par le mari, obligea l'Anguillara de quitter Rome ; il emportait avec lui quelque argent et quelques hardes, lorsqu'il rencontra des voleurs, qui lui enlevèrent ces fruits de son travail. Il arriva à Venise dans l'équipage d'un mendiant ; mais il trouva promptement de l'emploi chez le libraire Franceschi. C'est là qu'il fit, pour un

prix très-modique, sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, en vers italiens, et qu'il composa quelques autres ouvrages. Il retourna ensuite à Rome, où sa réputation poétique était parvenue ; mais son malheur l'y suivit, et, après avoir vendu, pour vivre, ses habits, ses livres, tout ce qu'il possédait, il mourut de besoin, et d'une maladie, fruit de son inconduite, dans une auberge auprès de Torre di Nona. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa mort ; on voit seulement, par une lettre d'Annibal Caro, qui lui est adressée, qu'il vivait encore en avril 1564. Sa traduction des *Métamorphoses*, en *ottava rima*, a joui et jouit encore, en Italie, d'une grande réputation. Les critiques les plus célèbres, et entre autres Varchi, l'ont mise au-dessus même du poëme original. Ces éloges sont exagérés ; mais l'auteur en mérite beaucoup, pour l'élégance et la poésie de style, et pour la facilité ; il est vrai que c'est plutôt une imitation libre qu'une traduction exacte. Il s'écarte à chaque instant de son texte : il en retranche, il y ajoute ce qui lui plaît. Par exemple, au lieu de rendre, par des expressions opposées l'une à l'autre, mais qui ont de la justesse et une sorte de gravité, la masse informe du chaos avant la création de l'univers, comme l'a fait, en général, Ovide dans ce morceau, il fait jouer ensemble, dans tous les vers d'une octave, comme Ovide dans deux des siens, le ciel, la mer, la terre et le feu, à peu près de cette manière : « Avant qu'existassent le ciel, la mer, la terre et le feu, déjà existaient le feu, la terre, le ciel et la mer; mais la mer déformait le ciel, la terre et le feu; le feu rendait difforme le ciel, la terre et la mer ; car, là où étaient la terre, et le ciel, et la mer, et le feu, là étaient aussi le ciel, et la terre, et le feu, et la mer : la terre, le feu et la mer étaient dans le ciel, et le ciel était dans la mer, dans le feu et dans la terre. » C'est là un jeu d'esprit puéril, et un cliquetis de mots et d'idées beaucoup trop prolongé ; mais il s'en faut bien que tout le poëme soit écrit ainsi ; la lecture en est généralement agréable ; aussi en a-t-on fait un grand nombre d'éditions. La première, qui ne contenait que les trois premiers livres, fut faite à Paris, 1554, in-4°., et dédiée au roi Henri II. On en fit une complète à Venise, en 1561, in-4°., que le libraire dédia au roi de France Charles IX ; mais le nom de Henri II est constamment resté dans la seconde octave du poëme, que l'auteur eut toujours l'intention de lui dédier en entier. La meilleure et la plus belle édition est celle des Giunti, Venise, 1584, in-4°., avec les figures de Jacopo Franco, les remarques d'Orologi, les arguments et les petites notes en marge, de Turchi. Elle a été réimprimée par les mêmes, en 1592. L'Anguillara avait aussi commencé une traduction semblable de l'*Énéide*. Le premier livre fut imprimé à Padoue, en 1564, in-4°.; mais l'ouvrage en resta là, soit par la mort de l'auteur, soit par tout autre motif. On a encore de lui : I. *Edipo*, tragédie en vers libres, Padoue, 1556, in-4°., et Venise, 1565, in-8°. Ce n'est pas une simple traduction de l'*OEdipe-Roi* de Sophocle. L'auteur y introduisit des épisodes, et y fit des additions, qui divisent l'intérêt, et altèrent la simplicité du sujet. Elle fut cependant représentée, avec beaucoup de magnificence et de succès, à Vicence, et ce fut pour cette représentation que le célèbre architecte Palladio éleva, en 1565, un superbe théâtre. II. Quelques odes, ou *canzoni*, adressés aux ducs de Florence et de Ferrare; III.

des Arguments en *ottava rima*, pour tous les chants du *Roland furieux*, de l'Arioste. Le Tasse écrit, dans une de ses lettres, que l'Anguillara vendait cinq *Jules*, au libraire, chacun de ces arguments. IV. Quatre *Capitoli*, ou *Satire*, dans le genre burlesque, imprimées dans plusieurs recueils de pièces de ce genre; elles sont estimées, la dernière surtout, qui est adressée au cardinal de Trente, et dans laquelle l'auteur parle fort longuement de lui-même, sans ennuyer, et trouve le moyen d'être piquant et gai, même en parlant de sa misère.

G—É.

ANGUILLARA (Louis, ou Aloysio), médecin, savant botaniste italien, né, vers le commencement du 16e. siècle, à Anguillara, petite ville de l'état ecclésiastique, d'où il a pris son nom. La réputation qu'il s'était acquise par ses voyages lui mérita, de la part de la république de Venise, le titre de *simplicista*, ou de son botaniste en chef, et la place de directeur du jardin de botanique de Padoue. Il fut le troisième qui la remplit depuis la fondation de ce jardin, en 1540. Il remplaça Mundella, qui se nommait comme lui Aloysio, ce qui a occasionné quelques méprises, et il fut remplacé par Guilandin, lorsqu'en 1561, il quitta cette place, dégoûté par les tracasseries qu'on lui suscita, pour se retirer à Florence, où il mourut en 1570. On a peu de détails sur sa vie privée. Voici ceux qu'on a pu tirer du seul ouvrage qui ait paru sous son nom. On ignore où il fit ses premières études, mais elles furent soignées, et surtout dirigées vers la connaissance des langues anciennes; en sorte que, se trouvant entraîné vers la botanique, il put facilement remonter aux sources: il chercha donc, suivant la manière d'envisager alors cette science, à reconnaître les plantes mentionnées dans les auteurs grecs et latins; mais il sentit de bonne heure que, pour y parvenir, il fallait visiter les pays où ils avaient écrit. Ce fut dans ce dessein qu'il parcourut successivement toute l'Italie, l'Illyrie, la Turquie, les principales îles de la Méditerranée, Crête, Chypre, la Corse et la Sardaigne, enfin l'Helvétie transalpine, et les environs de Marseille. De grandes connaissances résultèrent de ces courses, et lui acquirent beaucoup de célébrité, en sorte qu'il se trouva en relation avec les savants les plus distingués, qui le consultèrent sur les difficultés que leur présentait l'histoire des plantes, et surtout sur la concordance des noms anciens avec les modernes. Anguillara répondit à cette confiance, en exposant son opinion ou *parere* dans des lettres particulières. Marinello, qui était un de ses correspondants, réunit quatorze de ces lettres, et les publia du consentement de l'auteur, sous ce titre: *Semplici dell' eccelente M. Anguillara, li quali in più pareri a diversi nobili nomini scritti appajono et nuovamente da M. Giovanni Marinello mandati in luce*, Venise, Vinc. Valgrisi, 1561, in-8°. Le même imprimeur en donna, la même année, une autre édition, que l'on préfère, parce qu'il y a deux figures de plantes qui ne sont pas dans la première. Quoique peu volumineux, ce livre a suffi pour établir la réputation d'Anguillara. Toutes les lettres qui le composent sont datées de Padoue, la première, du 10 avril 1558, et la dernière, du 20 mai 1560. On sent qu'un ouvrage de ce genre ne peut avoir de plan déterminé; car ce n'est qu'à mesure que l'occasion se présente, que l'auteur parle des plantes qu'il a observées dans ses voyages. Il se contente quelquefois de les désigner par le nom vulgaire

qu'elles portent dans leur pays natal; et, plus d'une fois, Anguillara a reconnu que ces noms étaient ceux des anciens, avec une légère altération, ce qui l'a beaucoup aidé dans ses recherches : plus souvent il ajoute une description, mais qui est si précise que, malgré sa brièveté, elle suffit pour reconnaître presque toutes les espèces dont il fait mention. Il s'en trouve au moins une vingtaine qu'il a fait connaître le premier : dans deux occasions seulement, il a ajouté des planches en bois passablement exécutées; mais la manière dont il a éclairci les passages des anciens botanistes a encore été plus utile à la science. Il les connaissait tous parfaitement, depuis Théophraste jusqu'à Cassianus Bassus : non content d'étudier ceux qui étaient imprimés, il avait recours aux manuscrits; c'est par leur moyen qu'il put connaître Cratævas; il en cite plusieurs passages en grec, et ce sont les seuls de cet auteur qui aient été imprimés. En général, son style est facile, et ne manque pas d'élégance; il discute avec sagacité, modestie, et surtout beaucoup de modération, en sorte que, lorsqu'il attaque les opinions de ses contemporains, c'est avec tous les ménagements possibles; mais ils lui furent inutiles vis-à-vis de Matthiole; c'est en vain qu'il lui prodigua les épithètes les plus flatteuses, celle d'*eccelentissimo*. Celui-ci ne put lui pardonner d'avoir osé relever quelques-unes de ses méprises; il répliqua à sa manière, c'est-à-dire, avec des injures. Anguillara ne fut pas toujours de l'avis de Lucas Ghini, qui était alors regardé comme l'oracle de la botanique, et on a remarqué qu'il avait été le seul qui n'en eût pas parlé très-avantageusement; mais on est parti, pour lui faire ce reproche, de la supposition qu'il avait été le disciple de ce célèbre professeur. Dans ce cas, on pourrait accuser Anguillara d'avoir été peu respectueux envers son maître; mais tout nous porte à croire que ces deux hommes n'ont été que contemporains. Haller dit qu'Anguillara fut le disciple de Constantin Rhodiota Spetiale, ou apothicaire en Crête. Il fonde cette opinion sur un passage d'Anguillara; mais il paraît que cet écrivain, si exact ordinairement, s'est trompé dans l'interprétation du passage qu'il cite : il prend le mot *maestro* dans le sens de professeur, au lieu qu'il signifie, selon nous, *maître un tel*, terme si employé à cette époque (*Anguillara*, page 120). Tournefort fait mention, d'après la *Bibliothèque Iatrique* de Schenkius, d'une traduction latine de cet ouvrage, avec des notes faites par Gaspard Bauhin, et Seguier l'indique sous ce titre : *Aloysii Anguillaræ de simplicibus liber primus, cum notis Gaspari Bauhini*, Bâle, *apud Henricum Petrum*, 1593. Haller la cite, mais d'après Seguier, sans l'avoir vue. Après avoir fait plusieurs recherches infructueuses, pour constater l'existence de ce livre, recourant à Schenkius lui-même, nous avons appris qu'il n'avait jamais été imprimé. L'ouvrage original est devenu très-rare. Il paraît qu'Anguillara s'attira de puissants ennemis; Mattioli, dans la *Vie d'Aldrovande*, en parle avec le plus profond mépris, et Aldrovande lui-même en faisait peu de cas. Guilandin le nommait par dérision *Olitor Patavinus*. Peut-être que ce médecin, connu par sa causticité, lui suscita des désagréments par l'amertume de ses critiques, à tel point qu'Anguillara, se trouvant discrédité, abandonna sa place. Elle fut occupée tout de suite par cet antagoniste. Anguillara, retiré à Florence, se rendit célèbre par la composition de la thériaque, et il alla

jusque dans la Pouille chercher les plantes nécessaires, accompagné d'un religieux augustin, nommé Evangélista Quadramio, qui fut, par la suite, botaniste du duc de Ferrare. Anguillara survécut peu de temps à ses expériences sur cette composition, et mourut en oct. 1570, sans avoir rien publié par lui-même. On ne sait ce que devinrent, après sa mort, ses nombreux matériaux : on doit les regretter, car, d'après l'échantillon donné par Marinello, on peut juger qu'ils étaient très-importants; ce seul essai a suffi pour placer Anguillara au nombre de ceux qui ont le mieux réussi à rattacher les connaissances botaniques modernes aux anciennes; c'est le témoignage que lui rend un des juges les plus compétents sur ce point, M. Sprengel, dans son *Historia rei Herbariæ*, et le fréquent usage qu'il a fait de cet auteur, pour déterminer les plantes de Dioscoride et de Pline, en fournit la preuve. Le célèbre Gærtner a voulu tirer son nom d'un oubli qu'il ne méritait pas, en donnant le nom d'*Anguillara* à un nouveau genre qu'il a formé; mais cette tentative est devenue inutile, parce que, dans le même temps, M. de Jussieu le nommait *Badula*; et M. Swarts, *Ardisia*: ce dernier nom a prévalu, quoique le moins convenable. D—P—s.

ANHALT (Antoine Gunther, prince d'), lieutenant-général des armées prussiennes, fils de Jean, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Sophie-Augusta, princesse de Holstein-Gottorp : il naquit le 11 novembre 1653. Après avoir parcouru la Hollande, l'Italie, l'Angleterre et la France, il prit le commandement d'une compagnie dans le régiment du comte Charles de Birckenfeld, et se trouva aux siéges de Grave et d'Oudenarde, en 1676; il se rendit à l'armée impériale, et fut présent au siége de Philisbourg. De 1680 à 1683, il fit de nouveaux voyages, et revenu à la cour de l'électeur de Saxe, George III, il aida, de concert avec ce prince, à battre les Turks devant Vienne. Son courage se déploya, avec un nouvel éclat, devant Mayence et devant Bonn : il entra alors, comme colonel, au service de l'électeur de Brandebourg. Il se trouva aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde, et reçut du roi de Prusse, en 1703, le commandement d'un corps de 15,000 hommes, à la solde de la Hollande et de l'Angleterre. L'affaiblissement de sa santé l'ayant contraint de donner sa démission, il fut élevé au grade de lieutenant-général, et mourut à Mühlingen, le 10 décembre 1714, laissant la réputation d'un guerrier vaillant et loyal. G—T.

ANIANUS, astronome et poète, vivait dans le 15e. siècle, et composa, en vers hexamètres léonins, un poëme astronomique, intitulé : *Computus manualis magistri Aniani*, divisé en quatre parties, qui a eu plusieurs éditions, dont la plus ancienne est de Strasbourg, 1488. Il en existe deux de Paris, l'une sans date, l'autre de 1526. A cette dernière est joint un commentaire de Jacques Marsus, dauphinois, avec un calendrier, et plusieurs tables dressées par Nicolas Bonaspes, au bas de chacun des mois de ce calendrier. Anianus est auteur des vers techniques si connus, sur les signes du Zodiaque :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

J—N.

ANIBERT (Louis-Mathieu), né à Trinquetaille-lez-Arles, le 12 octobre 1742, mort le 15 mars 1782, apprit d'abord la musique. Son maître, qui était italien, lui fit naître le désir d'apprendre sa langue. Il s'adonna en-

suite à la poésie, et composa, en 1770, un poëme héroï-comique, où l'on trouve, dit l'abbé Paul, d'excellents morceaux, mais un ton trop libertin, et semblable à celui de la *Pucelle;* en 1773, l'*Inconséquent*, ou *la Fête du Wauxhall*, comédie; en 1780, *Jocrisse le Blanc*, comédie. Ces deux pièces sont restées manuscrites. Anibert a fait imprimer : I. *Mémoires historiques et critiques, sur l'ancienne république d'Arles, pour servir à l'Histoire générale de la Provence*, 1779, 3 vol. in-12; II. *Mémoire sur l'ancienneté d'Arles, suivi d'observations sur la formation des marais voisins de cette ville, et sur un passage de l'Histoire d'Ammien Marcellin*, 1782, in-12. Lorsque la mort surprit l'auteur, il travaillait à de *Nouveaux Mémoires sur l'histoire d'Arles, depuis sa fondation jusqu'au temps de la république;* il avait fini le premier volume de cet ouvrage, qui devait en avoir deux.

A. B—T.

ANICET, affranchi de Néron. *V.* Néron et Agrippine.

ANICET (S.), élu pape en 157, suivant l'*Art de vérifier les dates*, et, en 150, suivant Lenglet Dufresnoy. Il disputa, avec S. Polycarpe, sur la fixation de la fête de Pâques; mais cette discussion n'altéra point l'amitié qui régnait entre ces deux saints personnages. S. Anicet souffrit le martyre, le 17 avril 161, sous le règne de Marc-Aurèle. D—s.

ANICH (Pierre), né le 22 février 1723, à Ober-Perfuss, près d'Inspruck, était fils d'un paysan, et ne s'occupa, dans sa jeunesse, que des travaux de l'agriculture. A l'âge de 28 ans, son goût pour l'étude des sciences prit sur lui tant d'empire, qu'il alla à Inspruck, où les jésuites lui enseignèrent l'astronomie et les mathématiques. Sans autre secours que leurs leçons, il exécuta un globe terrestre, un globe céleste, et divers instruments de mathématiques. Le jésuite qui avait dirigé ses études, lui conseilla de dresser des cartes du Tyrol; Anich commença par le midi de cette province, et son travail obtint un si grand succès, que l'impératrice Marie-Thérèse lui ordonna de dresser aussi la carte de la partie septentrionale. Les préjugés superstitieux de ses compatriotes rendirent ses recherches difficiles, et quelquefois même dangereuses; il vint cependant à bout de son entreprise; mais, quand elle fut terminée, la cour de Vienne trouva ses cartes trop étendues, et lui donna l'ordre de réunir tout le Tyrol sur une seule carte, qui n'eût pas plus de neuf feuilles. Quelque peine que dût éprouver Anich, en se voyant forcé de recommencer son travail, il s'en occupa avec persévérance; mais cette assiduité lui coûta la vie, avant qu'il eût achevé la carte du nord du Tyrol. Il mourut le 1er. septembre 1766, n'ayant joui que deux mois de la pension de 200 florins que l'impératrice lui avait accordée. Les cartes qu'il avait laissées parurent à Vienne, en 1774, sous le titre de *Tyrolis-chorographicè delineata à Pet. Anich et Blasio Hueber, curante Ign. Weinhart.* (*V.* la *Vie du célèbre mathématicien et mécanicien P. Anich*, Munich, 1767, avec son portrait, en allem.) G—T.

ANICHINI (Louis), graveur. Ayant quitté la ville de Ferrare, où il était né, dans le 16e. siècle, il vint à Venise, où il se livra entièrement à la gravure des médailles et à celle des pierres fines. Ses médailles, représentant Henri II, roi de France, et le pape Paul III, sont fort estimées. Michel-Ange en fut si content, qu'après les avoir considérées attentive-

ment, il dit que cet art avait atteint la perfection. Aniehini mettait une telle précision et une telle finesse dans ses ouvrages, que, même ceux de la plus petite dimension, sont remplis de sentiment et d'ame; on ignore l'époque de sa mort. P—E.

ANIELLO. *V.* MAZANIELLO.

ANIEN, jurisconsulte du 5e. siècle, fut un des principaux officiers d'Alaric II, roi des Visigoths, qui, ayant reconnu la nécessité de donner des lois sages à l'Espagne, le chargea de ce travail. Ce jurisconsulte parvint à se procurer une copie des *Institutes* de Caïus, ouvrage justement estimé, qui fit naître long-temps après, à Justinien, le désir de rassembler ses *Institutes*, dans lesquels on fit beaucoup d'usage de celles de Caïus. On a d'autant plus admiré la sagesse et la profondeur des lois des Visigoths, qu'elles ont été publiées dans un temps de barbarie; mais l'étonnement cesse, lorsqu'on sait qu'elles ont été prises dans un code composé dans les beaux temps de la république romaine. Les savants ont prétendu long-temps que les lois des Visigoths étaient une imitation, ou au moins un abrégé, des *Institutes* de Caïus; mais des jurisconsultes plus éclairés, et Cujas à leur tête, ont prouvé que c'était une erreur. Elles n'en sont pas une imitation, puisque le beau latin qu'on y remarque n'était pas, à coup sûr, celui qu'on parlait du temps d'Alaric; elles n'en sont pas même un abrégé, puisque les passages qu'on y trouve en grand nombre sont absolument les mêmes que ceux que Justinien, les empruntant de Caïus, a placés tout entiers dans ses *Institutes*. Anien fut, à la vérité, obligé de retrancher de ces lois tout ce qui était contraire aux mœurs et aux coutumes des Visigoths, pour les faire adopter par Alaric : c'est ce qui fait que les *Institutes* de Caïus, qui forment quatre livres, ont été réduits à deux par Anien. C'est encore à lui que nous devons le seul ouvrage qui reste de Julius Paulus, ce savant, cité par les historiens pour la fécondité de sa plume et la profondeur de ses connaissances; cet ouvrage a pour titre : *Receptarum sententiarum libri quinque*. Quelques auteurs ont cru que les lois des Visigoths, connues sous le nom de *Code Alaric*, étaient tirées du *Code Théodosien;* c'est une erreur qui vient de ce qu'Anien a publié un abrégé; ou plutôt quelques fragments du *Code Grégorien* et *Théodosien*, l'un et l'autre en vigueur avant celui de Justinien. Il publia ces fragments en 506, à Aire, en Gascogne, dans le temps qu'Alaric se préparait à la guerre dans laquelle il fut tué par Clovis : il paraît que c'est à la même époque, et dans la même bataille, que périt Anien, aussi estimé par sa bravoure, que par la profondeur de son jugement. M—x.

ANILÉE et ASINÉE, frères juifs de Babylone, apprentis tisserands, pour se soustraire aux mauvais traitements de leur maître, prirent les armes, rassemblèrent des gens déterminés, se fortifièrent dans des marais formés par l'Euphrate, et repoussèrent le gouverneur de Babylone, qui avait voulu les surprendre. Ces exploits inspirèrent de l'estime à Artabane, roi des Parthes, qui ordonna de les laisser en paix dans le canton dont ils s'étaient saisis. Quinze ans après, Anilée ayant épousé la femme d'un seigneur parthe qu'il avait tué, cette femme apporta ses idoles, et empoisonna Asinée, son beau-frère, qui l'avait voulu faire répudier. Quelque temps après, Anilée fut surpris et tué par les Babyloniens, l'an 40 de J.-C. N—L.

ANISIO (Jean), ou Janus Anysius, poète latin moderne, né à Naples, vers l'an 1472, fit très-jeune ses humanités, étudia cinq ans les lois, pour obéir à son père, et se livra entièrement à la poésie, à 14 ans, pour obéir au penchant qu'il avait reçu de la nature. Il fit quelques voyages hors des états de Naples, et demeura plusieurs années à Rome, où il se lia avec les membres les plus distingués de l'académie romaine : ce fut sans doute alors qu'il changea, selon la coutume de cette académie, son prénom moderne pour un ancien, et qu'au lieu de *Joannes*, il s'appela *Janus*. De retour dans sa patrie, la poésie latine l'occupa tout entier, et il s'y fit une grande réputation, qui se serait sans doute mieux conservée, s'il avait composé moins de vers. Il était ecclésiastique. On ignore s'il posséda des bénéfices. A en croire Niccolo Franco, il en était peu digne par ses mœurs; mais on doit peu de foi à cet écrivain passionné; et l'on en doit davantage aux écrits d'Anisio, qui ne respirent que l'honnêteté et l'amour de l'étude. On croit qu'il mourut, vers l'an 1540, âgé d'environ 68 ans. On a de lui : I. *Jani Anysii poëmata et satiræ, ad Pompeium Columnam cardinalem*, Naples, 1531, in-4°. Ce titre est ainsi, mais le volume ne contient point les satires de l'auteur : il contient, au contraire, ses Sentences en vers ïambes, que le titre n'annonce pas. Il paraît donc qu'il y faut lire *Sententiæ*, au lieu de *Satyræ*. Ses *Sententiæ, versis ïambicis descriptæ*, ont été réimprimées dans le *Recueil de divers auteurs sur l'éducation des enfants*, Bâle, 1541 ; ses Églogues l'ont été dans la *Collection des auteurs bucoliques*, Bâle 1546, in-8°. II. *Satyræ ad Pompeium Columnam cardinalem*, Naples, 1532, in-4°. ; III. *Protogenos, tragædia*, Naples, 1536, in-4°. Ce *Protogenos* est notre premier père Adam. La tragédie est fort longue, et n'est pas très-bonne; elle éprouva beaucoup de critiques, qui donnèrent lieu aux écrits suivants : IV. *Commentariolus in tragædiam. Apologia, Epistolæ, Correctiones*, pièces imprimées sans date, mais qui suivirent sans doute la tragédie, et qui en sont comme l'appendice; V. *Epistolæ de religione et epigrammata*, Naples, 1538, in-4°. Anisio eut plusieurs frères, l'un d'eux, nommé Cosme, médecin de profession, fut aussi poète latin. Ses OEuvres ont été publiées à Naples, 1557, in-4°., en un volume, qui contient des Poésies diverses, des Facéties, des Satires, des Épigrammes traduites du grec, des Sentences, et un Commentaire sur les Satires de son frère Janus.

G—É.

ANISSON (Laurent), imprimeur à Lyon, et échevin en 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué dans la librairie. C'est de ses presses qu'est sortie la *Bibliothèque des Pères* (*Bibliotheca maxima veterum Patrum et antiquorum scriptorum*), Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. Phil. Despont fut éditeur de cette importante collection, à laquelle on joint, I. *Apparatus ad Bibliothecam max. Patrum*, de N. Le Nourry, Paris, 1703-15, 2 vol. in-fol.; II. *Index Bibliot. max. Patrum*, de Simon de Ste.-Croix, Gênes, 1707, in-fol. — Anisson (Jean), son fils, fut aussi imprimeur à Lyon, et se chargea de l'impression du *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*, de Ducange, 1688, 2 vol. in-fol., ouvrage que les libraires de Paris refusaient d'imprimer. « Ce » Glossaire, dit Pernetti, eut, pour » premier correcteur, Jacques Spon,

» et pour dernier, le P. Colonia, jé» suite qui avoue que J. Anisson, y » travaillait, et entendait fort bien le » grec. » J. Anisson eut, en 1701, la direction de l'imprimerie royale, qu'il remit, en 1705, à Claude Rigaud, son beau-frère; il devint député de la ville de Lyon à la Chambre du commerce, à Paris, et en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1721. — ANISSON (Jacques), frère de Jean, fut aussi libraire, échevin en 1711, et mourut en 1714.— ANISSON (Louis-Laurent), fils de Jacques, obtint, en 1723, la direction de l'imprimerie royale, que Claude Rigaud, son oncle, ne pouvait plus exercer à cause de sa mauvaise santé. Louis-Laurent mourut en 1761, sans postérité. — ANISSON (Jacques), frère de Louis-Laurent, lui fut adjoint en 1733, et obtint sa survivance. Il remplit avec distinction la même carrière que ses prédécesseurs, et mourut en 1788. G. P—T.

ANISSON-DUPERON (ÉTIENNE-ALEXANDRE-JACQUES), fils de Jacques Anisson, né à Paris, en 1748, fut, en 1783, directeur de l'imprimerie royale, et le fut ensuite de l'imprimerie exécutive nationale. En 1790, il publia une Lettre sur l'impression des assignats, et fit inutilement plusieurs tentatives pour être chargé de leur confection. En décembre de la même année, il exécuta le décret qui lui ordonnait de faire l'inventaire des effets existants à l'imprimerie royale, et de le déposer aux archives. Le 4 juillet 1792, inculpé pour l'impression d'un arrêté inconstitutionnel du département de la Somme, il produisit, à l'assemblée législative, l'ordre qui lui en avait été donné par le secrétaire-général du ministère de l'intérieur. Après le 10 août, Anisson fut obligé de quitter l'établissement qu'à l'exemple de ses ancêtres, il avait enrichi et illustré. Arrêté en germinal an 2, il employa tous ses efforts pour recouvrer sa liberté, et il essaya de faire distribuer des sommes considérables à quelques membres des autorités de Ris et de Corbeil. Ce moyen accéléra sa perte; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 6 floréal an 2 (25 avril 1794), et non le 26 novembre 1793. On a d'Anisson-Duperron un *Premier Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la Description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4°. Ce mémoire, lu à l'académie des sciences, le 3 mars 1783, avait été imprimé dans le tome X des *Mémoires de mathématiques et de physique des Savants étrangers*. L'auteur s'y porte inventeur de la presse à un coup. Cependant, cette invention est réclamée par MM. Didot, comme ayant imprimé, en 1777, avec une presse de cette forme, le *Daphnis et Chloé* de Villoison. On peut, à ce sujet, consulter une note de l'*Épître sur les progrès de l'imprimerie*, à la suite d'un *Essai de Fables nouvelles*, par Didot fils aîné, Paris, 1786, in-12. G. P—T.

ANITUS. *Voy.* ANYTUS.

ANJOU (FRANÇOIS DE FRANCE, duc D'), fils de Henri II et de Catherine de Médicis, frère des rois François II, Charles IX et Henri III, naquit en 1554, porta d'abord le titre de duc d'Alençon, et fut envoyé, en 1573, au siége de la Rochelle, avec son frère le duc d'Anjou, depuis Henri III, contre lequel il témoigna toujours une secrète jalousie. La reine-mère, ne lui voyant pas le même éloignement qu'à ses autres fils pour le parti protestant, lui reprocha souvent cette espèce de condescendance, et surtout l'estime qu'il manifestait pour l'amiral Co-

ligni : cette princesse ayant vu dans les papiers de Coligni, après sa mort, qu'il avait conseillé à Charles IX de ne point accorder d'apanage considérable à son frère le duc d'Alençon, dit à ce prince : « Voilà, mon fils, les » conseils de votre ami. — Je ne sais » pas, répondit le duc, s'il m'aimait » beaucoup; mais je sais que ce con- » seil est d'un homme qui aimait » l'état. » A la mort de Charles IX, un parti puissant voulut empêcher le retour en France de Henri III, alors roi de Pologne, et assurer la couronne au duc d'Alençon; mais la cour prévint l'exécution de ce complot, en faisant arrêter ce prince et le roi de Navarre Henri IV, qui furent transférés à Vincennes. Le duc d'Alençon, interrogé, répondit avec la timidité d'un coupable, et fut cause de la perte de son favori Lamole, qui fut décapité. Henri III, ayant été reconnu, mit son frère en liberté; mais, quatre ans après, ce prince se retira de la cour, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance-générale du royaume. Il fut joint aussitôt par toute la noblesse protestante, et le prince de Condé lui amena d'Allemagne 20,000 hommes. Tandis que la moitié de la France lui confiait ses plus chers intérêts, ce prince, à la tête d'une armée nombreuse, ne se proposait autre chose que de venger son favori Lamole. Jaloux d'ailleurs du roi de Navarre et du prince de Condé, ses rivaux de gloire, il fit bientôt la paix avec la cour pour ses intérêts particuliers, et reçut en apanage le Berri, la Touraine et l'Anjou; cette dernière province fut alors érigée en duché, et il en prit le titre. La guerre civile recommença en 1576, et ce même prince, qui, dans la guerre précédente, avait été le chef du parti huguenot, fut, dans celle-ci, le chef du parti catholique. Il commanda l'armée qui prit, sur les calvinistes, la Charité-sur-Loire, et Issoire en Auvergne. Appelé l'année suivante au secours des Flamands révoltés contre Philippe II, il enleva quelques villes aux Espagnols; mais Henri III, qui désapprouvait cette démarche, le fit arrêter. Le duc d'Anjou, ayant échappé à la surveillance de ses gardes, descendit avec une échelle de soie par une fenêtre du Louvre, et fut conduit, par son favori Bussy d'Amboise, à l'abbaye Saint-Germain, d'où il sortit de Paris par un trou pratiqué aux murs de la ville. La reine de Navarre, sa sœur, avait tellement disposé les esprits en sa faveur dans les Pays-Bas, qu'il en fut reconnu souverain. Après avoir fait son traité avec les confédérés, il se rend en Guienne pour négocier la paix avec les protestants; repasse ensuite dans les Pays-Bas avec 4,000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie, délivre Cambrai assiégé par le duc de Parme, y fait son entrée en 1581, chasse les Espagnols d'Orleux et de l'Écluse, et leur enlève Cateau-Cambrésis. Il passe la même année en Angleterre, pour conclure, avec la reine Élisabeth, son mariage qu'avait négocié la la cour de France. De tous les prétendants à la main de cette princesse, c'est le duc d'Anjou qui a été le plus près de l'obtenir. Ses anciennes liaisons avec les réformés de France, l'attachement qu'il avait montré pour l'amiral de Coligni, étaient des titres de recommandation auprès de la reine d'Angleterre : elle alla au-devant de lui jusqu'à Cantorbéry, et, malgré l'énorme disproportion d'âge, le mariage fut résolu, au grand mécontentement des Anglais. Élisabeth donna au duc d'Anjou un anneau, gage de sa foi; mais elle s'en repentit bientôt, et rompit le mariage. « Il ne ferait, dit-elle

» au prince, ni votre bonheur ni le » mien. Vous ne connaissez pas le » peuple anglais; jamais un prince » catholique et français ne doit compter sur son obéissance. J'aurais moi-» même la douleur d'être perpétuelle-» ment placée entre mon peuple et mon » époux. » Le duc d'Anjou s'emporta, brisa l'anneau de la reine, et voulut partir. Élisabeth, qui l'aimait, le retint encore pendant trois mois, qui se passèrent en fêtes, et, ne cessant de lui donner des marques de confiance et d'amitié, elle le conduisit jusqu'à Cantorbéry, lui fit des présents considérables, et ordonna à des seigneurs de sa cour de l'accompagner en Flandre, et de le recommander en son nom aux états. Élu solennellement souverain des Pays-Bas, en février 1582, le duc d'Anjou fut couronné duc de Brabant, comte de Flandre, et installé par le prince d'Orange, qui se contenta du titre de lieutenant-général; mais le duc d'Anjou conçut bientôt le dessein d'usurper une autorité indépendante, et de violer les priviléges d'une nation qui venait de lui en confier la défense. Il fallait s'emparer de toutes les places fortes, et de la personne même du prince d'Orange. L'entreprise réussit d'abord sur quelques villes; mais elle échoua sur Anvers. Les habitants prennent les armes, se joignent aux troupes du prince d'Orange, repoussent et massacrent les Français; le duc d'Anjou n'a que le temps de fuir, laissant 250 gentilshommes et 1200 soldats sur la place, et 2,000 prisonniers. Anvers lui ferme le passage de l'Escaut, Malines inonde ses environs, et ce ne fut qu'à travers une plaine immense d'eau que le prince français parvint, à la faveur de mille détours, jusqu'à Ruremonde, où il rallia les débris de son armée. Il en perdit encore une partie à Staemberg, et arriva enfin sur le territoire de France. Catherine de Médicis vint le chercher elle-même pour le ramener à la cour, et le trouva dans une grande agitation d'esprit, causée par la confusion et la honte. Il ne pouvait même souffrir la présence de sa mère, et passa six mois dans une entière solitude. Négligé à la cour, parce qu'il était malheureux, on finit par le rechercher, comme étant l'héritier présomptif de la couronne. Le duc de Guise l'attira d'abord dans le parti de la Ligue; ce qui n'empêcha pas le duc d'Anjou de se déclarer contre cet ennemi de sa maison, et d'ajouter à la haine du roi pour les princes lorrains. On remarqua depuis une grande altération dans sa santé; attaqué par une sorte de phthisie, la violence de la toux lui rompit une veine, et il vomit le sang, ce qui fit trouver quelque conformité entre sa maladie et celle qui avait emporté Charles IX. Il mourut, le 10 juin 1584, à vingt-neuf ans, laissant pour trois cent mille écus de dettes. Le roi aima mieux dépenser deux cent mille écus à ses funérailles, que de les payer, ce qui fit dire que le duc d'Anjou n'était pleuré que de ses créanciers. B—P.

ANJOU. *Voy.* CHARLES, LOUIS, MARGUERITTE, MARIE, RÉNÉ, ROBERT D'.

ANKARCRONA (THÉODORE), amiral suédois, naquit à Carlscronn, en 1687. S'étant appliqué au commerce chez son oncle, établi à Amsterdam, il entra au service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales; mais, dans son premier voyage, il fut pris par un corsaire français. Son goût pour la marine l'engagea à servir sous le chevalier de Forbin; il passa ensuite en Angleterre, où il parvint au grade de lieutenant de la marine royale. Son intré-

pidité et ses talents s'étaient montrés dans plusieurs occasions, et il en donna de nouvelles preuves, lorsqu'il fut retourné dans sa patrie. Ce fut lui qui fit parvenir heureusement en Allemagne le roi Stanislas et sa famille, lorsqu'à la suite des revers de Charles XII, Auguste eut reconquis la Pologne. En 1715, il conduisit Charles XII lui-même, de Stralsund en Suède, à travers les glaces, et au milieu d'une obscurité profonde. Le roi l'avança dans la marine, et lui donna des titres de noblesse. Il devint ensuite, successivement, amiral, gouverneur de la province de Stockholm, commandant de l'ordre de l'épée, et mourut, en 1750, âgé de soixante-neuf ans. N'ayant point laissé de fils, ses titres de noblesse passèrent à son frère. C—AU.

ANKARSTROOM. *Voy.* ANCKARSTROEM.

ANKWICZ, nonce du palatinat de Cracovie, ambassadeur de Pologne à la cour de Dannemarck, de retour à Varsovie, vers la fin de 1792, fut, l'année suivante, à Grodno, un des membres les plus actifs de la diète, et signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi et de la république de Pologne, à la suite du second partage, le traité d'alliance avec la Russie. Soupçonné d'avoir voulu asservir son pays à la cour de Pétersbourg, il fut arrêté lors de l'insurrection de Varsovie, le 18 avril 1794, jugé sur ses lettres, trouvées parmi celles du général russe Igelstrom, et pendu devant l'hôtel-de-ville de Varsovie. A la demande du peuple, son corps fut jeté dans la sépulture des malfaiteurs. Ankwicz était éloquent, ambitieux; son peu de fortune, et l'amour du jeu le jetèrent dans l'intrigue, et préparèrent sa triste fin. B—P.

ANLY (JEAN D'), historien, né à Montmédy, florissait vers le milieu du 16<sup>e</sup>. siècle. On conservait de lui, à l'abbaye d'Orval, dans le pays de Luxembourg, un manuscrit in-fol., intitulé : *Recueil et Abrégé de plusieurs Histoires, contenant les faits et gestes des Princes d'Ardennes*, etc.; *ensemble une Table généalogique de la postérité de Clodion-le-Chevelu*, etc. N—L.

ANNAT (FRANÇOIS). On lit dans le *Menagiana*, que le nom de ce fameux jésuite était CANARD, et que, pour éviter les mauvaises plaisanteries, il le latinisa en celui d'*Annat*. Il naquit à Rhodez, en 1607, professa la philosophie et la théologie, pendant treize ans à Toulouse, et fut appelé à Rome, pour y être censeur des livres que publiaient les auteurs de la société, et théologien du général. Il revint en France, et fut successivement recteur des colléges de Montpellier et de Toulouse. Sa province le députa, en 1645, à la huitième congrégation générale des jésuites; il remplit, sous le général Caraffe, la fonction d'assistant de France, qui lui fut continuée sous Piccolomini. Revenu dans sa patrie, avec la qualité de provincial, il fut choisi, en 1654, pour confesseur de Louis XIV, poste qu'il occupa pendant seize ans. L'âge lui ayant affaibli l'ouïe, il se retira de la cour, et mourut, quatre mois après, dans la maison professe de Paris, le 14 juin 1670. On remarque, à son avantage, qu'il n'avait point profité de sa place de confesseur du roi, pour avancer sa famille, quoiqu'il eût été fortement sollicité à ce sujet. Le P. Sotwel l'appelle le *Marteau des hérésies*, et surtout de la *nouvelle hérésie du jansénisme*. Il est vrai, qu'après avoir agi puissamment à Rome pour obtenir la bulle d'Innocent X, contre

les cinq propositions attribuées à l'évêque d'Ypres, il réussit, par le crédit du cardinal Mazarin et de M. de Marca, à faire déclarer, dans l'assemblée du clergé de France, qu'elles sont tirées du livre de cet évêque. Il fut l'ame du parti opposé à Port-Royal, et le promoteur de tous les actes d'autorité que fit le gouvernement pour ériger le *Formulaire* d'Alexandre VII en loi de l'état. Entraîné dans une guerre très-vive avec MM. de Port-Royal, pour se venger des coups que lui portèrent ces célèbres théologiens, il fit déférer et condamner en Sorbonne les deux propositions qui provoquèrent l'expulsion du grand Arnauld de la faculté de théologie; mais tous ses efforts pour traverser la conclusion de la paix de Clément IX, dont on avait eu la précaution de lui cacher les négociations, furent sans succès. Le P. Annat composa un grand nombre d'écrits polémiques, principalement sur cette contestation, les uns en latin, recueillis en 3 vol. in-4°., Paris, 1666, les autres, en mauvais français. Le plus singulier est intitulé : le *Rabat-joie des Jansénistes*, ou *Observations sur le Miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal.* Ils furent, pour la plupart, réfutés par Arnauld, Nicole et Pascal. C'est à lui que ce dernier adressa les 17e. et 18e. *Provinciales*; les ouvrages d'Annat ne méritent guère d'être tirés de l'oubli où ils sont tombés, avec les querelles dont ils étaient l'objet. — Le neveu du P. Annat, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, a publié un *Apparat méthodique pour la Théologie*, en latin, imprimé en 1700, et réimprimé en 1705, 2 vol. in-4°. mis à l'*index* à Rome, en 1714. T—d.

ANNAYA (Pedro de), amiral portugais, fut chargé, par le roi Emmanuel, de former un établissement dans la ville de Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, vis-à-vis l'île de Madagascar. Annaya quitta les ports de Portugal, en 1508, avec six vaisseaux. Sa navigation fut heureuse; il surprit le roi de Sofala, qui fut obligé de donner, à Annaya, la permission de bâtir un fort dans ses états. Quelque temps après, le roi de Sofala voulant se défaire d'hôtes aussi dangereux, saisit le moment où Annaya avait détaché trois vaisseaux de sa flotte, et où la garnison du nouveau fort était affaiblie par les maladies, et vint l'attaquer. Le général portugais, qui n'avait que trente hommes en état de porter les armes, le repoussa avec perte. La nuit suivante, il vint fondre sur le palais, et fut blessé par le roi lui-même, qui s'était caché derrière une porte; mais ce malheureux prince fut tué sur-le-champ par les Portugais, ainsi que ceux qui entreprirent de le défendre. Annaya rétablit sur son trône un de ses fils, à qui il fit jurer une alliance inviolable avec la nation portugaise. Cette conquête a été effectuée à peu près dans le temps où François d'Almeyda, premier vice-roi des Indes orientales, s'emparait des villes de Quilloa et Mombassa, sur la côte d'Afrique, à une petite distance, au sud, de Sofala. R—l.

ANNE. L'*Ancien* et le *Nouveau Testament* parlent de plusieurs femmes de ce nom; la plus célèbre de toutes est sainte Anne, dont le nom hébraïque *Channah* signifie *gracieuse*. Ayant épousé S. Joachim, elle devint mère de la Sainte Vierge. Dès les premiers siècles de l'Eglise, cette sainte fut honorée, ainsi que son époux. Les empereurs Justinien Ier. et Justinien II, fondèrent des églises en son honneur. On assure, qu'en 710, son corps fut apporté de la Palestine à Constanti-

nople. Plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques-unes de ses reliques; mais ces prétentions ne paraissent pas plus fondées que les récits consignés dans les légendes, à l'égard de cette sainte, dont la vie est peu connue. S. Épiphane est le premier Père de l'Église qui nous ait appris son nom. La mère du prophète Samuel portait aussi le nom d'*Anne*, ainsi que la femme de Tobie. S. Luc fait mention d'Anne, la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui avait quatre-vingt-quatre ans lorsque la sainte Vierge offrit J.-C. au temple, et qui se joignit au vieillard Siméon pour prédire les merveilles que le Messie allait opérer. D—T.

ANNE COMNÈNES, fille de l'empereur Alexis Ier., et de l'impératrice Irène Ducas, naquit le 1er. décembre 1083. Elle raconte elle-même les prodiges qui accompagnèrent sa naissance, avec une bonne foi qui montre bien l'esprit superstitieux de son siècle et de sa nation. Alexis était hors de Constantinople, occupé d'une guerre contre les Turks, lorsqu'Irène, sentant les douleurs de l'enfantement, fit une croix sur son ventre, et prononça ces paroles : « Petit enfant, attends le » retour de ton père. » Anne, près de voir le jour, obéit, et ne vint au monde que lorsqu'Alexis fut de retour, « rare docilité qui fut, dit- » elle, comme le prélude de l'obéis- » sance qu'elle devait montrer à ses » parents, lorsqu'elle en serait deve- » nue capable. » Alexis ne négligea rien pour l'éducation de sa fille, qui étudia l'éloquence, la poésie, les mathématiques, la physique, la philosophie de Platon et d'Aristote, et surpassa bientôt en savoir les plus habiles de ses maîtres. Ses grâces et son esprit faisaient l'admiration de la cour. Elle était encore dans l'enfance, lorsqu'elle fut demandée en mariage par Maleksha, sulthan de Perse. Les Turks devenaient chaque jour plus redoutables; Alexis, n'osant pas refuser ouvertement sa fille à leur chef, fit traîner la négociation en longueur, et la fortune vint enfin le soustraire à la honte d'avoir un gendre parmi les ennemis du nom chrétien. Anne Comnènes épousa, dans la suite, Nicéphore Bryenne, homme qui réunissait à une haute naissance, un rare savoir et le talent d'écrire. La culture des lettres avait donné à Bryenne l'amour de la paix et de l'obscurité, tandis qu'elle avait exalté l'esprit d'Anne Comnènes, et réveillé dans son ame la passion du changement, et l'impatience de régner. Dans la dernière maladie d'Alexis, elle alla se jeter à ses genoux, pour l'engager à déshériter son fils Jean, et à choisir Nicéphore Bryenne pour son successeur; Alexis rejeta les prières d'une fille ambitieuse, et laissa la pourpre à son fils. Quelque temps après la mort de son père, Anne, se ressouvenant peu de ce qu'elle devait à ses parents, et des prodiges qui, dans le sein de sa mère, l'avaient annoncée comme un modèle de soumission, se mit à la tête d'une conjuration pour détrôner son frère Jean, et pour faire monter son mari sur le trône. « Femme philosophe, » dit Le Beau, elle avait, dans son » parti, tous les philosophes de l'em- » pire, qui, prosternés à ses pieds, » et la comblant d'éloges outrés, dé- » clamaient sans cesse contre la flat- » terie et l'adulation. » Ses trésors et ses intrigues avaient corrompu la garde du palais, et les portes devaient s'ouvrir à une certaine heure de la nuit pour l'exécution du complot. Tout était prêt; les conjurés n'attendaient plus que Nicéphore Bryenne; mais, retenu par la crainte ou par le

remords, il ne parut point, et fit échouer la conspiration. Anne, au désespoir, ne put retenir sa colère; elle s'emporta contre Bryenne, qui, à ses yeux, n'était qu'une femme, tandis qu'elle avait montré le caractère d'un homme. Le lendemain, le complot fut découvert; l'empereur confisqua les biens des conjurés, et leur fit grâce de la vie: il offrit les biens d'Anne Comnènes à l'un de ses favoris, qui eut la générosité de les refuser, et de conjurer son maître de ne pas dépouiller une princesse qui lui appartenait par les liens les plus sacrés. Anne, vaincue par tant de générosité, et dégoûtée de ses entreprises par leur peu de succès, se condamna, dès-lors, à l'obscurité, et se contenta de régner sur les beaux esprits et les philosophes qui composaient sa cour. Dans sa retraite, elle perdit son mari, et, quoiqu'elle l'eût accusé de n'être qu'une femme, sa mort, si on l'en croit, la plongea dans le plus profond désespoir; il n'était plus à ses yeux que le grand Bryenne, et toutes les afflictions qu'elle avait éprouvées n'étaient, en comparaison de cette perte, « que comme une goutte d'eau comparée à toutes les eaux de la mer. » Anne Comnènes mourut en 1148, sous le règne de Manuel: elle avait vu trois empereurs. Témoin, dans son enfance, du passage des premiers croisés à Constantinople, elle put voir, dans sa vieillesse, la seconde croisade, prêchée par S. Bernard, et commandée par Conrad III et Louis-le-Jeune. Anne avait un esprit inquiet et remuant, et ne trouva point le repos dans la solitude. « Je ne vois dans ma vie, disait-elle, que des afflictions et des peines. » Lorsqu'on examine sa conduite et ses écrits, il est aisé de voir que ces afflictions venaient, moins des affections du cœur, que de l'ambition trompée. Toute philosophe qu'elle était, elle mettait beaucoup de prix aux avantages de sa naissance, et, lorsqu'elle parle des disgrâces de sa vie, elle remercie la fortune de l'avoir fait naître d'une impératrice et d'un empereur. En se plaignant de ses destinées, elle fait parade de sa rhétorique; elle s'efforce de faire éclater son deuil, cherche plutôt à surprendre l'admiration de ses lecteurs que leur pitié, et finit par dire que le récit de ses malheurs ne doit pas seulement affliger les hommes, mais émouvoir les animaux. Dans sa retraite, elle écrivit la Vie de son père, qui fait partie de la *Collection bysantine*, et dans laquelle on trouve les défauts qui tiennent à un temps de décadence. L'envie d'étaler son érudition, et de faire voir son esprit, entraîne l'auteur dans tous les excès de l'affectation et de la recherche. Un défaut plus grave encore s'y fait remarquer presque à chaque page; partout l'histoire prend, sous la plume d'Anne Comnènes, le ton et les couleurs du panégyrique; elle reconnaît elle-même l'embarras de sa position. « Si je donne des louanges à Alexis, » dit-elle, dans sa préface, « on me soupçonnera de préférer ma propre gloire à la vérité; d'un autre côté, si la nécessité du sujet m'oblige à désapprouver quelques-unes de ses actions, on m'accusera d'impiété. » L'auteur aurait dû conclure, comme un critique moderne, qu'une fille ne doit pas écrire l'histoire de son père. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Anne Comnènes est demeurée plus fidèle à la piété filiale qu'à la vérité. Alexis est représenté, dans son histoire, comme un héros et comme un sage, quoiqu'il ne fut ni l'un ni l'autre. Anne montre partout les croisés dans ses récits, sous les plus noires couleurs. Ce-

pendant le portrait brillant qu'elle retrace de Bohémond a fait croire qu'elle n'avait pas vu ce prince croisé sans un tendre intérêt; mais elle n'avait que douze ans lorsque les armées de l'Occident passèrent à Constantinople pour aller à Jérusalem. Quoiqu'elle eût revu Bohémond quelques années après, dans l'Epire, où il faisait la guerre à Alexis, rien n'annonce qu'elle eut pour lui une secrète préférence, et, dans le cours de son histoire, elle déclame souvent contre l'ambition, la ruse et la fourberie du prince de Tarente. Au reste Anne Comnènes n'épargne pas plus les Latins, que les historiens latins n'out épargné les Grecs. Quoique les récits et les plaintes des uns et des autres soient exagérés, on y trouve cependant un fond de vérité; les Grecs avaient à se plaindre des guerriers de l'Occident, et ceux-ci n'eurent pas moins à se plaindre des Grecs. Il y avait beaucoup de mal à dire des uns et des autres. Nous devons à Anne Comnènes plusieurs particularités curieuses, qui, sans elle, seraient perdues pour l'histoire; mais on lui a reproché, avec raison, de se perdre dans les détails, et de négliger quelquefois les faits importants. Elle confond souvent les époques, dénature les événements et les noms des personnages; elle rapporte quelquefois des prodiges et des fables, qu'on croyait de son temps à Constantinople, et qui prouvent que les Grecs du 12$^{e}$. siècle n'étaient guère moins superstitieux que les Latins; en un mot, son ouvrage est, en beaucoup d'endroits, un guide très-infidèle, et ceux qui y cherchent la vérité, ne doivent le lire qu'avec les Notes judicieuses et les savants Commentaires de Ducange. L'*Alexiade*, ou l'*Histoire d'Alexis*, divisée en quinze livres, a été imprimée plusieurs fois; une des meilleures éditions est celle du Louvre, avec les notes de David Hoeschelins, in-fol., 1651. Le président Cousin, qui a traduit la *Bysantine*, a fait une version française de l'*Alexiade*, qui a été louée par quelques biographes, et qu'on doit cependant lire avec précaution. M—D.

ANNE de Savoie, impératrice de Constantinople, était fille d'Amédée V, comte de Savoie. En 1327, Andronic-le-Jeune, empereur d'Orient, qui cherchait à s'appuyer de l'alliance des puissances européennes, épousa cette princesse. Elle arriva à Constantinople avec une suite brillante, et les chevaliers qui l'accompagnèrent firent connaître aux Grecs les tournois, jeux inconnus jusque-là dans l'Orient. Lors de la mort d'Andronic, son fils, Jean Paléologue, étant encore en bas âge, Anne, excitée par le protovestiaire Apocauque, enleva la régence à Cantacuzène dont les vertus et les talents méritaient cette importante fonction; les troupes indignées la forcèrent de le rappeler. Entraînée une seconde fois par de basses intrigues, elle voulut le déposer, tandis qu'il était occupé à repousser les ennemis de l'empire, et les députés qu'il lui avait envoyés reçurent de mauvais traitements; mais un parti puissant portait Cantacuzène sur le trône. Anne, effrayée de cet orage, songea à se rétracter; Apocauque et les ambitieux dont elle était entourée, l'engagèrent à la résistance; les affaires de Cantacuzène prirent d'abord une tournure fâcheuse; cependant elles se rétablirent en 1344, et l'impératrice ne rougit pas de mendier le secours des Bulgares et des Turks contre un prince qui ne connaissait d'autres intérêts que ceux de l'état. L'année suivante, Apocauque fut assassiné par des prison-

niers; Anne permit à la veuve de son ministre de faire un horrible massacre des assassins de son époux. Le désordre étant parvenu à son comble, en 1347, l'impératrice fut forcée de recevoir Cantacuzène dans Constantinople, et de partager avec lui le titre et les honneurs impériaux; ce fut alors que, délivrée d'une partie des soins du gouvernement, elle prit une part très-vive dans des querelles théologiques, persécuta et fit déposer le patriarche de Constantinople, Jean d'Apri, qui jadis l'avait soutenue contre Cantacuzène. Il paraît même qu'elle embrassa les erreurs des palamistes ou quiétistes du mont Athos. En 1351, des dissensions s'étant élevées entre Cantacuzène et Jean Paléologue, Anne parvint à les réconcilier; mais elle eut bientôt la douleur de voir renaître ces funestes querelles, dans lesquelles l'histoire lui fait jouer l'honorable rôle de médiatrice, et qui finirent par l'abdication de Cantacuzène. Anne mourut peu de temps après; mais non pas en 1345, comme l'a dit Moreri.

L—S—E.

ANNE de Russie, fille de Jaraslas, épousa, en l'année 1044, Henri Ier., roi de France. Ce prince était veuf depuis long-temps, quoiqu'il ne fût que dans sa 39e. année; n'ayant pas d'héritier, ses sujets le pressaient de former une nouvelle union; mais la crainte d'avoir des démêlés avec les papes, le rendait sourd aux vœux de son peuple. A cette époque, tous les princes étaient alliés par le sang, et, tout mariage entre parents étant interdit, les papes intervenaient sans cesse dans les affaires des rois, sous prétexte d'examiner la validité de leur mariage. Henri Ier. ayant entendu parler de la beauté d'Anne de Russie, forma le projet de l'épouser, certain qu'il ne pouvait y avoir entre eux aucun degré de parenté. En effet, c'est la première fois qu'il est question de la Russie dans nos Annales, et, jusqu'à présent, c'est la seule alliance de ce genre contractée entre cet empire et la France. L'arrivée de la nouvelle reine fut célébrée avec beaucoup de joie; mais cette joie fut long-temps troublée par sa stérilité. Enfin, la neuvième année de son mariage, elle accoucha d'un fils, le premier des rois de France qui régna sous le nom de *Philippe*: elle eut, depuis, deux fils et une fille. Henri Ier. étant mort le 4 août 1060, sa veuve se retira à Senlis, avec le projet d'y fixer ses jours, dans un monastère qu'elle faisait bâtir; mais elle accorda bientôt sa main à Raoul, comte de Crépi, en Valois, quoiqu'il fût marié, et que son divorce n'eût point été autorisé par l'Église; d'ailleurs, Raoul était parent de Henri Ier., et cela seul aurait suffi, dans les mœurs de ce temps, pour rendre le mariage nul. Il brava les censures de l'Église, se prépara à se défendre envers et contre tous: sa fermeté lui réussit; mais, peu de temps après, Anne, répudiée par ce nouvel époux, retourna dans sa patrie, où elle termina ses jours.

F—E.

ANNE de France, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie, mariée à Pierre II, seigneur de Beaujeu, duc de Bourbon, fut choisie, par son père, pour gouverner la France, pendant la jeunesse de Charles VIII. Ce monarque entrait dans sa quatorzième année, lorsqu'il parvint au trône, le 30 août 1483. Selon l'ordonnance de Charles V, il était majeur; mais cette majorité fictive ne diminuait pas la nécessité de confier les rênes de l'état à des mains plus fermes. Louis XI aurait pu choisir entre les princes du sang; il préféra sa fille, et Anne de Beaujeu justifia cette préférence, en

dissipant avec habileté toutes les factions. Le duc d'Orléans, placé, par sa naissance, le plus près du trône, après Charles VIII, ayant pris les armes pour réclamer, dans les affaires du gouvernement, la part qu'il croyait due à son rang, fut vaincu et fait prisonnier. Anne de Beaujeu le retint captif plus de deux ans dans la grosse tour de Bourges, et refusa constamment sa liberté aux sollicitations des grands de l'état. Plusieurs historiens prétendent que sa sévérité était moins excitée par le désir de venger l'autorité royale, que par le dépit d'avoir témoigné au duc un amour qu'il avait méprisé. Il fut mis en liberté par Charles VIII, qui alla lui-même le tirer de prison, et qui n'eut jamais à se repentir de cet acte de confiance et de générosité. Depuis cette époque, Anne perdit le crédit qu'elle avait à la cour, mais sans éprouver aucune violence. Lorsque le duc d'Orléans parvint au trône, sous le nom de Louis XII, il se plut à accabler de bienfaits celle qui l'avait persécuté, oubliant les mauvais traitements qu'il en avait reçus, pour ne se souvenir que des services qu'elle avait rendus à la France. Elle mourut au château de Chautelle, en 1522, âgée d'environ soixante ans. F—z.

ANNE de Bretagne, reine de France, naquit à Nantes, le 26 janvier 1476. Ayant perdu le duc François II, son père, elle se trouva, à l'âge de quatorze ans, unique héritière du duché de Bretagne; il se forma, dans ses états, plusieurs partis pour disposer de sa main, et la guerre civile éclata entre les Bretons, par suite des précautions qu'ils prirent pour assurer leur indépendance. Cette princesse était belle, d'une taille élevée, mais un peu boiteuse; elle avait de l'esprit, une prudence au-dessus de son âge, et cette hauteur de caractère qui ne déplaît point dans les femmes de son rang, quand elle s'unit à de bonnes mœurs. Après beaucoup d'événements malheureux, qu'elle supporta avec courage, elle accorda sa main à Maximilien d'Autriche, jeune encore, quoique veuf de la duchesse de Bourgogne. Il l'épousa par procureur; mais la France ne pouvait voir qu'avec peine le possesseur de l'héritage de Bourgogne devenir le maître de la Bretagne, et offrir ainsi aux Anglais un moyen d'attaquer le royaume de tous côtés. Charles VIII était fiancé à la fille de Maximilien, qui demeurait en France en attendant qu'elle eût l'âge requis pour célébrer son mariage; il s'agissait de lui enlever sa femme, et de lui renvoyer sa fille; le comte de Dunois ne s'effraya point des difficultés de cette entreprise, et le duc d'Orléans, depuis Louis XII, se rendit en Bretagne, pour faire marcher ensemble les combats et les négociations. Tout réussit; le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne se fit à Langeais, le 6 décembre 1491, Anne se réservant la souveraineté de ses états. Il fut inséré dans le contrat « que, le roi venant à mourir sans en» fant, la reine serait obligée d'épou» ser son successeur à la couronne, » et que, si elle le précédait, le duché » demeurerait au roi de France. » Anne gouverna le royaume avec une grande habileté, pendant l'expédition de Charles VIII en Italie; elle s'était sincèrement attachée à ce prince, peu favorisé des dons de la nature, mais d'une bonté si parfaite, qu'il était impossible de ne pas l'aimer. A la mort de ce monarque, qui arriva le 7 avril 1498, Anne donna les plus grandes marques de douleur, et prit le deuil en noir, quoique les reines, jusqu'alors, l'eussent porté en blanc. La perte de son époux lui rappelait plus vivement

la mort des trois fils qu'elle en avait eus; mais sa douleur ne l'empêcha point de penser aux intérêts des Bretons : elle se retira au milieu d'eux, assembla les états à Rennes, et fit plusieurs belles ordonnances. Louis XII craignait de perdre une si belle occasion de réunir la Bretagne à la couronne, et, d'ailleurs, il avait montré une passion assez vive pour l'héritière de ce duché, avant qu'elle épousât Charles VIII. Il demanda et obtint son divorce avec Jeanne, seconde fille de Louis XI, dont il avait été forcé d'accepter la main; et, le 8 janvier 1499, il épousa la veuve de son prédécesseur. De cette union naquirent plusieurs enfants; deux filles seulement vécurent. L'aînée, Claude de France, épousa le duc d'Angoulême, qui régna sous le nom de François Ier. C'est alors que le duché de Bretagne fut irrévocablement réuni à la couronne. Pour faire l'éloge de la reine Anne, il suffirait de remarquer qu'elle captiva sans partage Louis XII, connu par l'inconstance de ses amours, et qu'elle soutint constamment, contre toutes les cabales de la cour, le cardinal d'Amboise, l'ami et le premier ministre de son époux. On a dit que François Ier. avait attiré les femmes à la cour; il trouva cet usage établi par la reine Anne, qui aimait l'éclat, la représentation, et qui fixa, auprès de sa personne, un grand nombre de demoiselles, auxquelles on donnait le titre de *filles d'honneur de la reine*, titre bien mérité, car jamais les mœurs, en France, ne furent meilleures qu'à cette époque. Ces filles de la reine ont été remplacées, en 1673, par les *dames du palais*. Les revenus du duché de Bretagne, que la reine s'était réservés, étaient employés par elle à soulager les veuves, les orphelins, les pauvres religieux; elle étendait aussi ses bienfaits sur les savants, dont elle aimait l'entretien; et, lorsque le roi allait combattre en Italie, elle se rendait à Lyon, afin d'être plus à portée de faire des présents aux capitaines qui se distinguaient, et de remettre en équipage ceux que le sort de la guerre avait maltraités. Malgré ses libéralités et son goût pour les fêtes, elle administrait ses revenus avec tant d'ordre, que son trésor était toujours rempli; aussi, lorsqu'en 1501, les chrétiens se liguèrent contre les Turks, elle équipa, à ses frais, douze des plus grands vaisseaux de cette expédition. Cette princesse ne fut point sans quelques défauts : son caractère la portait à dominer, et Louis XII, qui l'excusait, en disant « qu'il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur, » avait quelquefois besoin de résolution pour lui résister. On connaît la fable des *Biches qui perdirent leurs cornes pour s'être égalées aux Cerfs*, que ce prince lui cita, pour lui faire comprendre qu'il n'appartenait pas à son sexe d'intervenir dans les affaires de l'état et de l'église. Quelques actions de sa vie ont autorisé à croire qu'elle poussait la fierté jusqu'à ne pouvoir supporter une insulte sans en tirer vengeance. Le maréchal de Gié en fit une funeste épreuve; mais les vertus qu'elle possédait en si grand nombre, les bienfaits qu'elle répandit, la pureté de ses mœurs, ont rendu sa mémoire chère aux Français, et les historiens étrangers se sont accordés pour faire son éloge. Elle mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, et fut enterrée à St.-Denis : c'est la première reine de France qui ait eu des gardes, des gentilshommes à elle, et qui ait donné, en son nom, audience aux ambassadeurs; mais elle agissait, en cela, comme souveraine de Bretagne.

Il existe, à la Bibliothèque impériale, un monument précieux du goût qu'avait cette princesse pour les sciences et les arts : c'est son livre d'*Heures*, en manuscrit, in-4°. Suivant l'usage du temps, il est orné de figures en miniature, très-bien exécutées; il y en a une pour chaque mois, représentant les opérations agricoles; les autres figures représentent les fêtes de l'année. Toutes les marges sont décorées de la figure d'une plante, avec des insectes, d'après nature. Les plantes sont au nombre de trois cents; presque toutes reconnaissables, et dont plusieurs ne seraient pas rendues, aujourd'hui, avec plus de goût et d'exactitude. Cette suite de dessins, qui est de la fin du XV^e. siècle, peut être regardée comme l'herbier le plus complet que l'on ait de cette époque, et on doit présumer que, pour choisir un tel genre d'ornement, on avait consulté le goût de cette illustre princesse.

F—E.

ANNE d'Autriche, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, épousa Louis XIII, roi de France, le 25 décembre 1615. Ce mariage, qui renversait toute la politique de Henri IV, ne put maintenir long-temps la paix entre les deux royaumes; aussi, cette princesse ne fut-elle pas heureuse. Louis XIII, peu disposé à se laisser séduire par les grâces et la beauté, mais facile à conduire par la persuasion, parce qu'il joignait à un caractère faible, un esprit juste, et un vif désir de faire le bonheur de la France, accorda toujours plus d'empire à ses favoris qu'à son épouse. Lorsque Richelieu parvint au ministère, sa plus constante pensée fut d'abattre tout ce qui pouvait lui nuire; craignant de voir ses ennemis secondés par la reine, il ne négligea rien pour la mettre elle-même dans l'impossibilité d'agir. Anne d'Autriche, bonne, généreuse, d'une humeur affable, mais fière, croyait ne devoir dissimuler, ni son mécontentement du peu de confiance que lui témoignait le roi, ni l'attachement qu'elle conservait à sa famille, malgré les guerres qui divisaient les deux royaumes. Richelieu profita de quelques paroles légères, échappées à une épouse mécontente, pour faire appréhender au soupçonneux Louis XIII, que la reine ne fût entrée dans les complots de Chalais. (*Voy.* ce nom). Cette conspiration ne devait probablement attaquer que le ministre; mais, pour effrayer le monarque, on lui fit entendre qu'il s'agissait de le renverser du trône, après l'avoir fait déclarer impuissant, et de donner son épouse à Gaston d'Orléans, son frère. Anne répondit à cette accusation : « qu'elle aurait peu gagné au change, de commettre un si grand crime pour un si petit intérêt, » ce qui était fort juste; car Gaston avait encore moins de caractère que Louis XIII, et ne possédait pas autant de vertus. Il ne pouvait y avoir de preuves contre cette princesse; mais Richelieu connaissait l'effet qu'un pareil soupçon pouvait produire sur l'esprit du roi; aussi, lorsqu'il accusa plus tard Anne d'Autriche d'entretenir des correspondances avec les ennemis de l'état, il la réduisit au rôle d'accusée, et cette princesse fut obligée de répondre au chancelier, sur les intelligences qu'elle pouvait avoir avec les puissances étrangères; ses aveux prouvèrent qu'elle avait toute l'imprudence que donne la fierté blessée; mais il aurait été impossible de découvrir dans ses lettres la trace d'aucun projet, d'aucune pensée contraire aux intérêts de la France. Toujours humiliée, toujours négligée par son époux, elle restait sans influence : un heureux rapprochement mit ses ennemis dans la nécessité de

la respecter ; elle devint enceinte, et donna le jour à Louis XIV, le 5 septembre 1638. Louis XIII, qui suivit de près au tombeau le cardinal de Richelieu, avait cru pouvoir borner le pouvoir de la reine ; mais, à peine avait-il fermé les yeux, que son testament fut cassé par le parlement, et Anne d'Autriche obtint sans partage la régence du royaume, et la tutelle de ses enfants. Rien n'éclaire comme le malheur, et la nécessité de tourner toutes ses pensées sur soi-même ; aussi la reine, qui avait mille raisons de haïr la mémoire du cardinal de Richelieu, se fit une loi de maintenir son ouvrage : il avait agrandi l'autorité royale, c'est tout ce qu'elle voulut se rappeler. « Si cet homme eût vécu jusqu'à cette heure, dit-elle un jour, en regardant un portrait du cardinal, il aurait été plus puissant que jamais. » Elle compta moins les services qu'on lui avait rendus, que ceux qu'on pouvait rendre à l'état ; et, dans la crainte d'être trahie par les grands, intéressés à renverser la politique de Richelieu, elle donna toute sa confiance à Mazarin, qui, étant étranger, ne pouvait trouver qu'en elle un véritable appui. C'est avec raison qu'on a comparé la position et la conduite d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, à la conduite que tint Blanche de Castille, mère de S. Louis, dans les premiers jours du règne de son fils. Il était impossible que les oppositions formées sous le ministère de Richelieu n'éclatassent point ; les Français n'ont jamais supporté, sans impatience, le joug de l'étranger ; une régente espagnole et un premier ministre italien rappelaient les temps malheureux de Catherine et de Marie de Médicis : c'était assez pour les faire renaître. Quelques opérations de finances, mal conduites par des Italiens, offrirent l'occasion d'éclater ; et, dès-lors, commencèrent les troubles et les guerres de la *fronde* ; époque mémorable où tous les partis étaient unis par l'espoir de participer au gouvernement, aucun, par le désir d'y introduire des innovations. Les princes et les grands prétendaient revenir à l'ancienne monarchie ; la reine voulait la maintenir ce que le cardinal de Richelieu l'avait faite, et le parlement, qui venait d'accorder la régence, se croyait de bonne foi autorisé à régler les démarches du conseil royal. Le peuple, dans cette circonstance, comme dans toutes celles où on le flatte, voyait des amis dans ceux qui criaient contre les impôts, et payait gaîment, pour renverser Mazarin, beaucoup plus que ce ministre ne lui aurait jamais demandé. Que Mazarin triomphât, que ce fût le grand Condé, ou même le cardinal de Retz, l'établissement du pouvoir absolu était inévitable ; car aucun chef ne pensait sérieusement à renverser l'ouvrage de Richelieu. C'est ce dont il faut bien se convaincre, pour comprendre toutes les variations qu'il y eut dans les partis, et pourquoi les plus échauffés contre la cour lui revenaient, aussitôt qu'elle flattait leur ambition personnelle. Anne d'Autriche se conduisit avec une fermeté, une persévérance, qui lui font le plus grand honneur, et qui lui méritèrent, jusqu'au tombeau, la reconnaissance et l'amour de Louis XIV. La vive douleur que ce monarque montra en la perdant, ses larmes, les lettres qu'il écrivit dans ce triste moment, suffiraient pour venger cette princesse des accusations portées contre elle, sous le règne de Louis XIII, et des bruits injurieux répandus sur sa conduite, pendant les troubles civils. En effet, on vit l'Espagne s'unir aux factieux, correspondre avec le parlement de Paris, pour accabler cette

même reine qui avait été accusée de préférer les intérêts de l'Espagne à la gloire de la France. Elle parvint à terminer la guerre civile sans faire aucune concession, et remit, à son fils majeur, un pouvoir qu'elle avait accru en le défendant. Laissant la magnifique église du Val-de-Grâce, comme un monument digne d'attester son goût pour les arts, aimée et respectée de ses enfants, passant la plus grande partie de ses journées en exercice de piété, elle mourut d'un cancer, le 20 janvier 1666, à l'âge de soixante-quatre ans. On connaît la réponse qu'elle fit au cardinal de Mazarin, qui, cherchant à pénétrer ce qu'elle pensait de l'amour que Louis XIV, dans sa première jeunesse, avait conçu pour une des nièces de ce ministre, affectait de craindre un mariage ausssi disproportionné: « Si le roi était capable » de cette indignité, je me mettrais, » avec mon second fils, à la tête de » toute la nation, contre le roi et contre » vous. » Cette princesse, si fière de son rang, si ferme dans l'infortune, si résignée dans les douleurs qui précédèrent sa mort, était d'une délicatesse si recherchée sur tout ce qui touchait à son corps, que le cardinal de Mazarin lui disait: « Madame, si vous » étiez damnée, votre enfer serait de » coucher dans des draps de toile de » Hollande. » Son portrait, gravé d'après d'Egmont, fait partie de la collection de M. Landon, que l'on peut joindre à ce Dictionnaire. Elle aimait passionnément les fleurs, et ne pouvait supporter la vue des roses, même en peinture. Qu'Anne d'Autriche ait été attaquée dans ses mœurs, pendant les troubles de la fronde, cela se conçoit; on sait que les guerres civiles sont aussi fertiles en calomnies qu'en cruautés; mais, lorsque sa vie entière parle en sa faveur, et que l'histoire a pris plaisir à la venger, qu'on ait vu des romanciers français répéter froidement les injures des frondeurs, et établir leurs calomnies sur des mensonges aussi odieux, c'est ce qu'on ne pouvait attendre que d'une époque où toutes les convenances ont été oubliées. Heureusement, dans les arts qui dépendent de l'imagination, l'oubli des convenances tient toujours à l'absence du talent; et les romanciers dont nous parlons ne semblent avoir écrit que pour confirmer la vérité de cette observation. F—E.

ANNE DE BOULEN. *V.* BOULEN.

ANNE de Clèves, reine d'Angleterre (*Voy.* HENRI VIII).

ANNE, le dernier rejeton de l'infortunée maison de Stuart qui ait occupé le trône de la Grande-Bretagne: princesse d'un esprit médiocre, et son règne a été l'un des plus féconds en grands événements; d'une bonté extrême, et les circonstances l'ont entraînée à consommer la proscription de sa famille, dont elle désirait la restauration. La princesse Anne naquit, le 6 février 1664, à Twickenham, près de Londres. On y montre encore aujourd'hui, avec respect, le château, la chambre et le lit où *la bonne reine Anne* reçut le jour. Son oncle, Charles II, était remonté, depuis quatre ans, sur le trône sanglant du malheureux Charles I^er^., et elle était la seconde fille issue du premier mariage de Jacques II, alors duc d'York, avec Anne Hyde, fille de l'illustre Clarendon. Son père, n'ayant point encore, à cette époque, abjuré le protestantisme pour rentrer dans le sein de l'église romaine, Anne fut élevée dans la religion anglicane, et, après avoir perdu sa mère en 1671, elle fut mariée en 1683, par l'évêque de Londres, au prince George, frère du roi de Danemarck, Christian V. Lors-

qu'en 1688, le parti qui appelait le prince d'Orange à détrôner son beau-père, eut prévalu, Anne, fille favorite de l'infortuné Jacques II, eût plutôt désiré de rester attachée à son père. Le lord Churchill, qui, par sa femme, la dominait déjà, l'entraîna dans le parti du vainqueur, la fit à peu près enlever par l'évêque de Londres, et conduire à Northampton, où, sous prétexte de lui donner des gardes, on l'environna d'une armée. Le prince de Danemarck son époux l'avait précédée. Celui-là était un personnage si nul, que sa fuite avait paru plus ridicule que sinistre à Jacques II. Resté d'abord auprès de son beau-père pendant les premiers jours de la crise, il n'avait su faire autre chose, à la nouvelle de chaque désertion, que répéter ce cri monotone : *Est-il possible?* Lorsqu'il eut déserté lui-même, le malheureux roi, encore accessible à une idée de plaisanterie, dit à ceux qui l'environnaient: « Eh bien! *Est il possible* s'est donc en allé aussi? » Mais en recevant la lettre par laquelle Anne, cette fille chérie, lui annonçait sa défection, le malheureux père, plus sensible à cet abandon qu'à l'usurpation de sa fille aînée, s'écria, fondant en larmes : « O mon » Dieu! ayez pitié de moi. Voilà que » mes propres enfants m'ont trahi! » Cependant, le sombre Guillaume III, après avoir d'abord témoigné beaucoup d'égards à la princesse Anne, après avoir élevé lord Churchill à la dignité de comte de Marlborough, en le faisant membre de son conseil privé, et gentilhomme de sa chambre, ne tarda pas à concevoir des soupçons, et sur la fille qui avait abandonné son père, et sur le favori qui avait trahi son bienfaiteur. Il offensa la princesse, jusqu'à lui ôter sa garde purement honorifique. Le comte se vit subitement privé de ses emplois, puis enfermé à la tour, comme prévenu du crime de lèze-majesté, et il n'en sortit que parce qu'on ne trouva pas de preuves à établir contre lui. Alors Anne écrivit à son père des lettres de repentir et de soumission (1691 et 92). Une mort prématurée enleva la reine Marie, épouse de Guillaume (1694). Celui-ci, privé d'un tel soutien, crut de son intérêt de se rapprocher de sa belle-sœur, désignée par le parlement pour lui succéder, et qui, dans son fils le duc de Glocester, présentait aux Anglais un héritier présomptif du sang de leurs anciens monarques. Marlborough fut rappelé au conseil, et, avec les expressions les plus caressantes, nommé gouverneur de ce jeune duc de Glocester. Le duc mourut dans la fleur de son adolescence (1699); la santé du roi Guillaume devint chancelante ; la princesse Anne, se voyant si près de la couronne, et sans héritier direct, fit demander secrètement à son père la permission de monter sur le trône, avec le projet d'y établir après elle son frère, connu depuis sous le nom de Jacques III, ou du Chevalier de St.-George. Inflexible dans ses principes, Jacques II répondit « qu'il savait subir l'injustice, mais non l'autoriser ; que c'était à lui qu'appartenait la couronne, et, après lui, au prince de Galles son fils. » Jacques II mourut (19 septembre 1701) ; Guillaume III le suivit de près dans le tombeau (19 mars 1702); Anne fut proclamée reine, et gouverna, sous l'empire de la comtesse et du comte de Marlborough, qui associèrent successivement à leur pouvoir leurs deux gendres, lord Godolphin, avec le titre de grand-trésorier, et, avec celui de secrétaire-d'état, lord Sunderland, fils de ce ministre de

Jacques II, qui avait tramé la perte de son maître, qui, depuis, avait conjuré contre le roi Guillaume, et qui, à la honte de la politique, avait été surnommé *le grand politique*. Tous les partis semblèrent rivaliser à qui accueillerait le plus cordialement leur nouvelle souveraine. Les Torys se plaisaient à contempler le sceptre dans les mains d'une fille de Jacques II, et, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, voyaient déjà l'ancienne dynastie rappelée dans sa ligne masculine. Les Whigs, quoique promptement menacés de voir leurs rivaux partager, pour le moins, les places du ministère, ne pouvaient qu'applaudir à l'imitatrice de Guillaume III, qui jurait, en montant sur le trône, de rester fidèle aux plans de son prédécesseur, d'adhérer plus fortement que jamais à la triple alliance, de défendre les libertés de l'Europe contre l'ambition de Louis XIV; enfin, de ne pas souffrir, dans la même maison, l'union des deux couronnes de France et d'Espagne. Le même jour (4 mai 1702), l'Angleterre, la Hollande, et l'empereur d'Allemagne, déclarèrent la guerre à la France. Le prince Eugène commanda les troupes de Léopold; Marlborough, généralissime des Anglais, le fut aussi des alliés; et l'on vit s'engager cette fameuse lutte connue sous le nom de *guerre de la succession*, où il s'agissait, pour ainsi dire, du partage de toute l'Europe et de ses colonies. Dans les premières campagnes, les succès furent balancés. Les Français perdirent plus de places, et triomphèrent plus souvent en bataille rangée; mais, les années qui suivirent, les victoires et les conquêtes prodigieuses tantôt du comte, devenu duc de Marlborough, tantôt du prince Eugène, et souvent de tous deux réunis, les journées de Hochstet, de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, rejetèrent d'abord les troupes françaises, du Danube, par-delà le Rhin, puis envoyèrent la terreur jusque sur les bords de la Seine, remplirent la France de deuil comme de crainte, et répandirent, sur les armées de terre britanniques, un éclat qu'elles n'avaient point eu depuis les jours d'Édouard III et du prince Noir. Ce fut, au moins pour l'Angleterre, un éclat stérile. Les alliés abusèrent de leur fortune, et elle leur échappa. En Espagne, les succès éphémères du comte de Petersborough et de l'archiduc Charles disparurent sous les désastres qui accablèrent lord Gallwai. Berwick, Vendôme, Noailles, le duc d'Orléans, maintinrent, sur son nouveau trône, le petit-fils de Louis XIV. La conquête de Lille ne valut pas plus de gloire au prince Eugène, que sa défense au maréchal de Boufflers, et la terrible bataille de Malplaquet honora autant la valeur des vaincus que le talent des vainqueurs. Circonstance bizarre, et qui caractérise les temps de révolution: Jacques III, dans cette bataille, chargea douze fois, à la tête de la cavalerie française, l'armée de sa sœur Anne, conduite par Marlborough, créature de leur père commun, et qui, selon ses intérêts, son ambition, ses déplaisirs du moment, tour à tour bannissait, rappelait, repoussait les Stuarts. Vint la journée où le maréchal de Villars releva la France à Denain (24 juillet 1712). Louis XIV, dont les offres pacifiques, dont les pénibles sacrifices avaient été rejetés avec insolence à Gertruidemberg, força le congrès d'Utrecht à signer les conditions honorables qu'il était déterminé à obtenir, et put encore humilier ses ennemis, qu'il avait su diviser. Enfin, ce

grand duc de Marlborough, après avoir enivré d'orgueil sa nation, qui le lui avait abondamment rendu, après s'être vu, pendant huit années, l'idole de la reine, du parlement, du peuple d'Angleterre, fut accusé d'avoir sacrifié le repos, les trésors et le sang des peuples à son ambition et à son avarice; d'avoir fait, de la guerre et de ses emplois, un barbare et honteux trafic. La nation le maudit, la chambre des communes le dénonça, la reine le destitua de tous ses emplois, même avant la fin de la guerre; et, suivi de sa femme hautaine, qui, après avoir contribué à sa disgrâce, fut, au moins, fidèle à son malheur, il alla, pendant les dernières années de ce règne, ensevelir dans l'exil une vie signalée par de grands talents, et d'aussi grands vices. La conquête, vraiment importante, et immensément utile, que fit alors l'Angleterre, ce fut celle de Gibraltar, emporté par une valeur surnaturelle, pour être à jamais retenu par une politique habile, et cependant, lorsqu'il fut proposé, dans la chambre des communes, de remercier sir George Rooke et le prince de Hesse, auxquels on devait cette espèce de prodige, le parti Whig, qui dominait encore, fit décider que l'objet n'en valait pas la peine; tandis que les honneurs, les hommages et les dons de toute espèce pleuvaient sur le duc de Marlborough. Au dedans, le grand acte politique du gouvernement de la reine Anne, fut l'union de l'Angleterre et de l'Écosse en un seul royaume, appelé désormais *la Grande-Bretagne*. Chaque pays conserva ses lois religieuses et civiles, son église, ses tribunaux: l'existence politique et les intérêts commerciaux furent confondus, et il n'y eut plus qu'un seul parlement britannique, où l'Écosse fut représentée par seize de ses lords et quarante-cinq députés de ses communes, tous librement élus par leurs pairs. Ce projet, ardemment désiré et vainement tenté par Jacques Ier., Charles II, Guillaume III, fut un grand et incontestable bienfait du parti Whig. Ce fut aussi une victoire difficile remportée sur les préjugés nationaux de l'un et de l'autre peuple, et sur l'opposition exaltée du parti Tory, dont l'esprit commençait à gagner la majorité des deux nations. Un des plus puissants motifs de cette opposition, était l'intérêt jacobite, dont il est piquant de suivre la marche, plus ou moins sourde, à travers tous les événements de ce règne. Lors de l'accession de la reine Anne, Jacques III, plus condescendant que son père, avait déclaré à sa sœur que, si elle voulait occuper le trône pendant sa vie, et l'y faire monter après elle, plutôt que d'y établir une famille étrangère, il serait pleinement satisfait. La reine avait prêté l'oreille à cette proposition. Alors les Jacobites, enhardis, allèrent plus loin. Ils demandèrent que la reine gardât pour elle la couronne d'Angleterre, et remît immédiatement celle d'Écosse à son frère, infiniment plus jeune, sur la tête duquel les deux se réuniraient un jour. Anne reçut cette nouvelle ouverture sans témoigner ni répugnance ni approbation; mais son silence en disait assez. Les faits ont parlé plus clairement encore. A ne considérer que l'empressement extrême qu'elle mit à opérer cette réunion des deux royaumes, et l'ardeur qu'elle apporta ensuite à se composer un ministère Tory, on peut assurer aujourd'hui que la reine Anne, nourrissant dès cette époque le désir de transmettre un jour ses trois couronnes à son frère, ne voulait cependant en céder aucune tant qu'elle vivrait. Les Whigs, de leur côté, en secondant ses vœux pour réunir l'Angleterre et

l'Écosse, n'oublièrent pas les leurs pour la succession hanovrienne. Le premier article du traité d'union stipula que, si la reine mourait sans enfants, l'héritage de la couronne britannique serait dévolu à la ligne protestante de la descendance des Stuarts, c'est-à-dire, à la princesse Sophie, électrice douairière de Hanovre, petite-fille de Jacques Ier., par la princesse Élisabeth, mariée à l'électeur palatin, et qui, dans l'ordre de primogéniture, n'était pas la 45e. appelée à cette grande succession. Jacques III, écarté par cet acte solennel, tenta, mais inutilement, une descente en Écosse; *la bonne reine Anne* signa une proclamation où elle mettait à prix la tête de son frère. Il est vrai que, quand on fit le procès aux chefs de la conjuration, il ne se trouva de preuves que contre un seul, et cet unique condamné avait disparu le jour où l'on voulut exécuter le jugement. Veuve à quarante-quatre ans, sans que, de dix-sept grossesses plus ou moins heureuses, elle eût conservé un seul enfant, Anne se vit supplier, par les deux chambres du parlement, de contracter un nouveau mariage. Soit qu'elle n'eût pas une confiance égale dans sa fécondité, soit qu'elle ne voulût pas risquer de créer un obstacle de plus à la restauration de son frère et de sa famille, elle se refusa au vœu du parlement, et elle ne songea plus qu'à mettre le gouvernement tout entier dans la main des Torys, qu'appelait alors la disposition universelle des trois royaumes. Le premier signal de ce grand changement fut le procès du docteur Sacheverel, dénoncé, par les communes, pour avoir prêché le *droit divin* des rois et l'obéissance passive des sujets; protégé secrètement par la cour, mais si hautement défendu par le peuple de la capitale et des grandes villes; si doucement puni après avoir été si violemment accusé, qu'on peut dire que ce sermon et ce procès révélèrent à la reine le secret de ses forces, qu'elle n'avait pas encore mesurées. Elle ne tarda pas à s'en servir. Ce fut alors que la duchesse de Marlborough, qui, par sa tyrannie et son arrogance, avait mis dans le cœur de sa maîtresse l'aversion à la place de l'engouement, se vit supplanter par une de ses parentes qu'elle-même avait introduite à la cour, Elisabeth Masham, aussi respectueuse, aussi habile à flatter les penchants de sa souveraine, que la duchesse s'était montrée brusque, dédaigneuse, contrariante. Godolphin, Sunderland, Sommers, Dévonshire, Walpole, furent remplacés par Harley, créé bientôt comte d'Oxford; St.-Jean, qui a été le fameux lord Bolingbroke, Rochester, Buckingam et George Granville; le chevalier Simon Harcourt, qui avait plaidé pour Sacheverel, fut élevé à la dignité de grand chancelier, au lieu de lord Cowper. De tout ce gouvernement Whig, naguère si puissant, il ne restait plus qu'une chambre des communes désavouée par le peuple, une guerre dont les triomphes étaient oubliés, mais dont le poids était senti; et l'autorité du duc de Marlborough encore existante à la tête des armées, mais menacée d'une chute inévitable dans l'intérieur de son pays. Une proclamation royale cassa le parlement. Le peuple députa autant de Torys à la nouvelle chambre des communes, qu'il avait envoyé de Whigs à la chambre dissoute. La reine créa douze pairs à la fois, pour assurer la même supériorité au même parti dans la chambre haute. Le premier acte du nouveau sénat fut une adresse à la reine pour la supplier de confondre toutes les mesures et toutes

les doctrines récemment hasardées contre sa couronne et sa dignité royale. La paix fut résolue. Il fallait écarter l'homme incompatible avec elle : ce fut le moment de l'accusation, de la destitution, de l'exil du duc de Marlborough. Prior, illustre comme poète, distingué comme homme d'état, fit un premier voyage en France pour y poser les fondements d'un traité séparé, si les alliés des Anglais persistaient à vouloir la prolongation de la guerre. Il y retourna bientôt, avec le vicomte de Bolingbroke, chargé d'y conclure définitivement un double traité de paix et de commerce. D'un autre côté, l'évêque de Bristol et le comte de Strafford allèrent notifier à la Haye l'irrévocable résolution de la reine. Enfin, malgré le duc de Marlborough et le prince Eugène, malgré les États-généraux des Provinces-Unies et le conseil de l'empereur d'Allemagne, les peuples respirèrent. La fameuse paix d'Utrecht fut signée (11 avril 1713) par toutes les puissances, à l'exception de l'empereur, qui devait bientôt se voir forcé d'y accéder lui-même. Tels sont les mystères et les jeux de la politique, que, dans le traité, la reine Anne faisait stipuler l'expulsion de son frère Jacques III hors de France, et la transmission de sa couronne, après elle, à la maison de Hanovre, tandis qu'elle attendait précisément, de ce traité, le repos et les mesures nécessaires pour assurer son héritage à ce même frère, qui, de son côté, protestait formellement contre toutes ces stipulations. Les Whigs, à l'affût de tout ce qui pouvait rendre l'existence à leur pouvoir, ne s'élevèrent pas seulement avec force contre la paix qui venait d'être signée, et contre l'énorme disproportion qu'ils y trouvaient entre les avantages stipulés pour l'Angleterre, et le prix dont elle les avait achetés. Cet argument, présenté seul, eût pu, dans l'espèce particulière, être vivement rétorqué par les accusés contre les accusateurs; et, en thèse générale, combien y a-t-il de guerres où les victoires et les conquêtes vaillent le sang, les trésors, et tous les malheurs qu'elles ont coûtés ? Mais les chefs du parti crurent avoir démêlé les intentions secrètes de la reine en faveur du prétendant, et l'ouverture du parlement de 1714 se ressentit des impressions qu'ils avaient su répandre. On mit en question, dans la chambre haute, *si le droit de succession de la maison de Hanovre n'était pas en danger sous le gouvernement de la reine?* La majorité décida que *le danger n'existait pas*, précisément parce que beaucoup y croyaient et l'appelaient; mais, sur une nouvelle motion des Whigs, cette même majorité n'osa se refuser à supplier la reine de mettre à prix, pour la seconde fois, la tête de son frère. Anne résista. Le parti opposé à la cour vota que *le successeur désigné de la reine fût invité à venir en Angleterre veiller sur son héritage :* Anne écrivit à la princesse Sophie et au prince électoral, et elle sut les détourner d'un voyage qu'elle leur présenta comme le signal d'une guerre civile. Il est même incertain si la princesse Sophie, petite-fille, par sa mère, de Jacques I$^{er}$., ne préférait pas en secret la restauration de son cousin Stuart à l'élévation de son fils Brunswick. Tout à coup, vint se montrer publiquement, à Londres, un envoyé de la reine douairière de Jacques II, répétant treize années d'un douaire de 50,000 liv. sterl., que le roi Guillaume s'était engagé à lui payer par un article secret du traité de Riswick. Les Whigs crièrent plus fort que jamais. Anne, pour les apaiser ou les tromper, consentit à la procla-

mation qu'ils lui redemandèrent encore. Elle chercha seulement à en adoucir les expressions, en *promettant une récompense de 5,000 liv. sterl. à quiconque amènerait devant un juge de paix le ci-devant appelé prince de Galles, qui se disait aujourd'hui roi d'Angleterre, en cas qu'il débarquât dans la Grande-Bretagne ou dans l'Irlande.* Des mémoires secrets, connus de l'auteur de cet article, l'autorisent à croire que Jacques III debarquait secrètement à Londres, pour y voir sa sœur, dans le temps même où elle lui défendait d'aborder en Angleterre, sous peine de s'y voir hors de la loi. Le frère et la sœur eussent peut-être triomphé de l'opposition des Whigs; mais la discorde se mit parmi les Torys, et jusque dans le sein du ministère. Oxford et Bolingbroke devinrent irréconciliables. Le premier accusa le second de vouloir remettre le prétendant sur le trône, et devint tout à coup ardent pour la ligne de Hanovre. La reine, désespérée de cette division entre des serviteurs sur l'union desquels reposaient toutes ses espérances, répéta plusieurs fois qu'*elle n'y survivrait pas.* Fatiguée des adresses du parlement, que les Whigs du dehors trouvaient moyen de dominer, elle venait de le proroger pour un mois, le 20 juillet 1714, lorsqu'elle tomba dans un état de faiblesse et de léthargie qui la mit au tombeau, le 12 août suivant, n'étant âgée que de quarante-neuf ans, et dans le treizième de son règne. Elle avait laissé échapper, dans son dernier jour, ce mot qui révélait le secret de toute sa vie : « Ah ! mon cher frère, que je vous plains ! » Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, le conseil privé s'assembla ; un envoyé de l'électeur de Hanovre (l'électrice douairière était morte depuis deux mois), y parut portant les ordres, et annonçant l'arrivée de son maître. Les chefs de l'aristocratie Whig, rassemblés en un faisceau, se trouvèrent investis de la régence ; les espérances de Jacques III, errant et proscrit, les projets de ses partisans nombreux, mais épars, s'évanouirent ; et la maison de Brunswick se vit établie sur ce trône, où la reine défunte l'avait si souvent appelée avec tant de désir de l'en éloigner ; étrange destinée, qui, consacrant tous les actes officiels de cette princesse, et frustrant toutes ses intentions secrètes, lui composa une vie aussi triste que son règne était beau (*V.* George I^er.). Le règne de la reine Anne n'est pas moins célèbre en Angleterre par l'éclat qu'y jeta la littérature, que par la gloire des armes et l'importance des transactions politiques. Jusqu'alors des hommes de génie, tels que Shakspeare, Dryden, Milton, etc., y avaient paru; mais les lettres n'avaient jamais été cultivées à la fois par un si grand nombre d'écrivains supérieurs. C'est sous ce règne que vécurent, outre Prior, dont on a parlé, Pope, Swift, Addison, Congrève, Parnell, Gay, Rowe, Steele, Arbuthnot, Young, Thomson, lady Montague, et plusieurs autres, dont les productions rendirent cette époque presque aussi brillante pour l'Angleterre, que le siècle de Louis XIV venait de l'être pour la France. Les progrès de cette éloquence parlementaire, qui depuis, même hors des îles Britanniques, a tant excité l'intérêt des nations et des souverains, se firent aussi remarquer dans les discours d'un duc d'Hamilton, d'un marquis de Tweddale, d'un lord Belhaven, d'un lord Haversham, du fameux lord Bolingbroke, du chevalier Parker, etc.

L—T—L.

ANNE-IWANOWNA, impéra-

trice de Russie, naquit en 1693. Elle était fille d'Iwan, frère aîné de Pierre-le-Grand, et de Prascovie Soltikoff. Mariée au duc de Courlande, veuve, et sans enfants, elle monta sur le trône des czars, en 1730, à la faveur d'une intrigue qui mérite d'être expliquée. Pierre II, fils de l'infortuné czarowitz Alexis, venait de fermer les yeux à l'âge de seize ans : les jeunes princes, Iwan et Basile Dolgorouky, après avoir arraché l'empire au fameux Mentzicoff, l'avaient gouverné, sous la direction du vieux chancelier Ostermann. Celui-ci, se flattant de conserver son crédit sous le règne d'une princesse à laquelle il avait donné les premières leçons de lecture, se servit de toute l'influence de son ministère pour engager le sénat, les grands, les boyards, rassemblés à Moscou, dans le palais du Kremlin, à déférer l'empire à la duchesse de Courlande. Anne fut donc préférée aux deux filles de Pierre-le-Grand (*Voy.* ci-après), et le prince Basile Dolgorouky fut chargé de lui porter le choix de la nation. On assure qu'en entrant chez la nouvelle impératrice, le prince aperçut auprès d'elle un homme, assez mal vêtu, à qui il fit signe de se retirer. Cet homme ne paraissant pas pressé d'obéir, Dolgorouky le prit par le bras pour le mettre à la porte. Anne l'arrêta. Cet homme, que les Dolgorouky apprirent bientôt à connaître, était Ernest-Jean de Biren, qui vint gouverner la Russie, à la suite de sa maîtresse. Anne, qui avait promis d'abord d'écarter son favori, et de modifier la puissance absolue des czars, à peine montée sur le trône, dédaigna ce double engagement, et, par les conseils du prince Troubetzkoï, se fit reconnaître *autocratrice* de tous les Russies. Alors Biren ne mit plus de bornes à ses fureurs et à son ambition. Les Dolgorouky furent ses premières victimes. Exilés en Sibérie, où ils purent rencontrer Mentzicoff, qu'ils y avaient envoyé, ce supplice parut encore trop doux à leur implacable ennemi. Biren les fit rappeler. Deux de ces princes périrent sur la roue, deux autres furent écartelés, trois eurent la tête tranchée; le reste de la famille, dépouillé de tous ses biens, fut relégué loin de Moscou. Presque tous leurs amis tombèrent sous la hache des bourreaux, ou furent traînés dans les déserts de la Sibérie. Biren fit périr dans les supplices près de 12,000 personnes, et en exila plus de 20,000. On prétend que l'impératrice se jeta plusieurs fois à ses genoux, et prodigua vainement les larmes et les prières pour l'adoucir. Elle l'avait fait nommer duc de Courlande, malgré la résistance de la noblesse, qui, peu d'années auparavant, avait refusé de le reconnaître pour simple gentilhomme. Au reste, si, pendant les dix années que régna sa maîtresse, il remplit la cour de deuil et de terreur, il faut avouer aussi qu'il étendit et fit respecter au-dehors la puissance de la Russie. Anne plaça l'électeur de Saxe, Auguste III, sur le trône de Pologne, et contraignit le sage Stanislas Leckzinsky à renoncer, pour la seconde fois, à la dangereuse préférence que les Polonais lui avaient accordée. Ses armées, commandées par le célèbre Munich, secoururent l'empereur Charles VI, vainquirent les Turks, et dispersèrent les Tatars de Crimée. Biren conserva le pouvoir, dont il abusait avec tant d'audace, jusqu'aux derniers moments de sa souveraine : en mourant, elle le nomma régent de l'empire, pendant l'enfance du prince Iwan (de Brunswick); mais les dernières volontés de cette princesse, faible et ti-

mide, ne furent pas plus respectées que celles de tant d'autres monarques qui ont occupé le trône avec plus de vigueur et de gloire. ( *V.* Brunswick Bevern, Biren, Munich, Ostermann, etc. ). Anne mourut le 28 octobre 1740, à l'âge de quarante-sept ans. E—d.

ANNE-PÉTROWNA, fille aînée de Pierre-le-Grand, et de Catherine I^re., naquit en 1706, et fut mariée, en 1725, à Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Elle jouit peu du bonheur qu'elle avait trouvé loin de la cour de Pétersbourg, alors si féconde en révolutions; la duchesse de Holstein, également distinguée par son esprit et par sa beauté, mourut, en 1728, à l'âge de vingt-deux ans, laissant un fils unique, qui fut ensuite l'infortuné Pierre III. La mère, appelée en Russie après la mort de Catherine I^re., n'avait assisté qu'une seule fois au conseil de régence, le prince Mentzicoff, maître de l'empire sous un monarque enfant, l'ayant forcée de se retirer à Kiel. Le fils, appelé au trône par le vœu de sa tante, l'impératrice Elisabeth, en fut précipité, après un règne de six mois, par une catastrophe bien plus funeste. ( *Voy.* Pierre III ). E—d.

ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, et sœur de Louis II, roi de Hongrie, fut une des plus belles femmes de son temps. Elle porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux, Ferdinand d'Autriche, et le fit sacrer à Albe-Royale, en 1527. Deux ans après, cette princesse donna l'exemple d'un rare courage, pendant le siége de Vienne, par Soliman, empereur des Turks, et par Jean Zopolya, vayvode de Transylvanie, qui, après s'être fait couronner roi de Hongrie, s'était mis sous la protection de Soliman. Anne de Hongrie contribua puissamment à la défense de Vienne. En 1538, les deux concurrents se partagèrent la Hongrie; ainsi, l'avénement de la maison d'Autriche à la couronne de Hongrie, date de cette époque. Depuis lors, la Hongrie est plutôt considérée comme faisant partie d'une autre puissance, que comme une souveraineté indépendante. Anne mourut à Prague, le 27 janvier 1547. Marie de Médicis et Anne d'Autriche étaient ses petites-filles. B—p.

ANNE, dernier rejeton de la seconde race des dauphins de Viennois, de la maison de Bourgogne, et restée seule héritière du Dauphiné. Elle eut pour père Guigues VI, descendant au dixième degré de Hugues Capet, et pour mère, Béatrix de Savoie, fille de Pierre, comte de Savoie, et d'Agnès de Fauciguy, nièce du roi S. Louis. Du mariage de Guigues et de Béatrix étaient sortis deux fils et deux filles: 1°. Jean, qui fut dauphin après son père, et mourut, à vingt ans, d'une chute de cheval, sans laisser aucun enfant de son mariage avec Bonne de Savoie; 2°. André, mort avant son frère, sans avoir été marié; 3°. Catherine, enlevée par un trépas également prématuré; et 4°. Anne, qui, survivant seule à toute sa famille, en recueillit tous les droits en 1282. Elle fut menacée de s'y voir troublée par son parent Robert, duc de Bourgogne, qui prétendit que le Dauphiné était un fief masculin, et qui s'en fit investir par l'empereur Rodolphe. Mais, par un bonheur singulier, Robert avait été tuteur de la dauphine, avant de pouvoir songer à se porter pour son rival, et, dès l'année 1273, il lui avait ménagé un puissant défenseur contre son agression de 1282, en lui faisant épouser Humbert de la Tour-du-Pin, possesseur de vastes domaines dans le

Dauphiné, issu des anciens comtes d'Auvergne, et déjà uni par alliance à la maison delphinale, puisque, par sa mère Béatrix de Coligny, il était petit-fils de la dauphine Béatrix. Elevé d'ailleurs à la cour de Philippe-le-Hardi, engagé d'abord dans l'état ecclésiastique, mais sécularisé lorsque, par la mort de son frère Albert IV, il était devenu le chef et l'unique espoir de sa maison, Humbert de la Tour-du-Pin s'était bientôt montré un des plus vaillants chevaliers de son temps. Il avait été récemment en Sicile avec Pierre, comte d'Alençon, Robert d'Artois, et plusieurs autres princes ou seigneurs, pour tirer vengeance de cet horrible massacre des Français, connu sous le nom de *Vêpres siciliennes*. Il fit dans cette nouvelle et importante circonstance tout ce qu'on pouvait attendre de lui, et parut également digne de protéger et de partager le trône de la dauphine. Le courage d'esprit qui distinguait éminemment cette princesse seconda la valeur brillante de son époux. Le duc Robert, le comte de Savoie, l'empereur Rodolphe lui-même, furent réprimés dans leurs entreprises. Le souverain pontife, les rois de France et d'Angleterre, intervinrent efficacement dans la querelle, comme médiateurs. La succession à la souveraineté du Dauphiné fut solennellement établie et reconnue dans la nouvelle dynastie qui venait de naître. Les baronies de la Tour et de Coligny, tous les domaines qu'avait apportés Humbert de la Tour-du-Pin, furent affranchis de l'hommage dont plusieurs avaient été tenus jusque-là envers la maison de Savoie. La dauphine qui, dès le premier jour de son avènement au trône delphinal, avait voulu que son époux exerçât tous les droits et prît tous les titres de la souveraineté, se hâta d'y asseoir leur fils aîné, aussitôt qu'il fut en âge d'émancipation, et l'on vit tous les actes de gouvernement et de justice, porter en tête : Nous HUMBERT *dauphin, comte de Vienne et d'Albon, seigneur de la Tour;* ANNE *dauphine, sa compagne, comtesse des susdits comtés et dame de la Tour;* JEAN, *leur fils, prince delphinal, comte d'Embrun et de Valence*, etc. Le règne de ces bons et vertueux époux dura peu, et parut d'autant plus court, que leur union fut constamment heureuse pour eux, leur famille et leurs peuples. L'amour, la gloire et la politique resserraient leurs nœuds chaque jour. Quatre fils et quatre filles en étaient les fruits. Tranquilles au dehors, adorés dans l'intérieur de leurs états, le dauphin et la dauphine s'occupaient de fondations pieuses, d'établissements salutaires, de sages réglements, lorsqu'en 1299 la mort vint frapper Anne au milieu de sa carrière, dans la plénitude de son bonheur, et dans l'exercice de toutes ses vertus. La désolation fut générale parmi tous ses sujets. Son époux inconsolable l'accompagna jusqu'à son tombeau dans l'église des Chartreuses de Salette, qu'elle avait fondée; alla s'ensevelir lui-même dans la chartreuse du Val de Ste.-Marie, où il lui survécut huit ans pour la pleurer; et ce fils aîné, qu'ils avaient associé au gouvernement, leur succéda (*V.* HUMBERT Ier. et JEAN II). L—T—L.

ANNE de Chipre, duchesse de Savoie, fille de Janus, roi de Chipre et de Jérusalem, fut promise, en 1431, à Amédée de Savoie, fils d'Amédée VIII; mais ce prince étant mort avant que cette alliance eût été conclue, les ambassadeurs du duc de Savoie demandèrent la main de la jeune princesse de Chipre pour Louis de Savoie, comte de Genève, second fils d'Amédée VIII. Le roi y consen-

tit, et Anne de Chypre, dont Olivier de La Marche parle comme d'une des plus belles princesses de son temps, eut en dot cent mille écus d'or de Venise : le duc Amédée lui assigna cent mille écus de douaire. Ce mariage fut célébré en 1433, à Chambéry, avec beaucoup de magnificence. Anne, par son esprit et les grâces de sa figure, prit un tel ascendant sur les volontés de son époux, que, lorsqu'il parvint à la couronne, en 1451, elle disposa entièrement des charges, des honneurs et des finances. Anne n'avait pas assez de fermeté et de lumières pour tenir seule les rênes du gouvernement. Sous son règne, les Cypriotes jouirent de toutes les faveurs, et obtinrent les charges les plus importantes; et cette préférence excita beaucoup de mécontentement. Anne se servit aussi de son pouvoir pour faire des fondations pieuses, et créer des établissements utiles. Elle mourut à Genève, le 29 janvier 1465, deux ans avant le duc son époux, dont elle avait eu quatorze enfants, dont huit princes et six princesses. Anne de Chypre se fit inhumer, selon l'usage de son siècle, vêtue de l'habit de S. François, dans l'église des cordeliers de Genève qu'elle avait fondée.

B—P.

ANNE DE FERRARE. *Voy.* FERRARE.

ANNE DE GONZAGUE. *Voy.* GONZAGUE.

ANNE, duchesse de Guise (*Voy.* GUISE, François, duc DE).

ANNE-MARIE, née duchesse de Brunswick, femme d'Albert, duc de Prusse, était remarquable par ses connaissances et par ses vertus : en mourant, elle laissa à son fils, Albert-Frédéric, un petit Traité de conduite, intitulé: *Miroir des Princes*, divisé en cent préceptes : on en voit encore un exemplaire dans la bibliothèque de Kœnigsberg. Elle mourut, le 20 mars 1568, le même jour que son époux.

G—T.

ANNEBAUT, ou ANNEBAUD (CLAUDE, maréchal D'), guerrier, ministre, favori, sous François I^er^., roi de France, et du petit nombre de ceux qui, dans une pareille position, ont laissé après eux l'exemple de la plus incorruptible vertu, et du désintéressement le plus pur. Il sortait d'une ancienne famille de Normandie, possédant, de temps immémorial, la seigneurie de son nom, près de Pont-Audemer, et descendait, au 9^e^. degré, de *Monsieur Jehan d'Annebaut*, ainsi inscrit sur le rôle des seigneurs, qui, en 1097, avaient accompagné à la Terre-Sainte, Robert Courte-Heuse, duc de Normandie. Claude d'Annebaut se signala de bonne heure par sa bravoure et sa loyauté. A la bataille de Pavie, (24 février 1525), il fut, avec Montejean, Trans, la Roche du Maine, du nombre de ceux qui, au lieu de suivre le duc d'Alençon dans sa honteuse retraite, se séparèrent d'avec lui, quoique sous ses ordres, et allèrent, les uns périr aux pieds de leur roi, en le défendant, les autres, partager ses périls et sa prison. François I^er^. s'affectionna, depuis cette époque, à Claude d'Annebaut, et, plus il le connut, plus il le chérit. Pendant les campagnes d'Italie, de Flandre, de Champagne, le roi l'employa partout, et presque toujours avec le plus grand succès. On vit d'Annebaut, successivement colonel-général de la cavalerie légère, gouverneur du Piémont, maréchal de France, amiral, plusieurs fois ambassadeur, car il joignait la sagesse dans le conseil à l'intrépidité dans l'action; enfin, le roi le choisit pour remplacer l'amiral Chabot, qui, avec le cardinal de

Tournon, avait été mis à la tête des affaires, lors de la disgrâce du connétable de Montmorency. En 1545, le roi d'Angleterre, Henri VIII, s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint, et la ville de Boulogne, après la plus vigoureuse résistance, ayant été obligée de lui ouvrir ses portes, François Ier. conçut le hardi projet de faire une descente en Angleterre, et chargea d'Annebaut de l'exécution. Dans un seul hiver, le roi et l'amiral parvinrent à rassembler 150 gros navires, 60 vaisseaux de moindre grandeur, et 25 galères. Les Anglais n'avaient à mettre en mer que 60 gros vaisseaux et des ramberges. Ils n'en bravèrent pas moins les efforts de la France. L'expédition d'Annebaut se réduisit à une vaine promenade devant Portsmouth, à quelques petites débarcations d'un moment, et à un vaisseau coulé bas par ses galères, succès insignifiants, trop achetés par la perte d'un des meilleurs officiers de la marine royale, le chevalier d'Aux, capitaine des galères de Normandie, qui reçut ordre de descendre dans l'île de Wigt, qui, en effet, y prit poste; mais qui, bientôt abandonné de son monde, se battit presque seul contre un détachement d'Anglais, et finit par tomber sous leurs coups, « ce qui fut grande perte pour le ser» vice du roi, dit Martin du Bellai; » car il était très-vaillant et expéri» menté gentilhomme. » L'année suivante, d'Annebaut, grand-amiral de France, négocia et conclut la paix avec le grand-amiral d'Angleterre. Les deux monarques ne survécurent pas long-temps au traité; ils moururent en 1547; Henri VIII, le 29 janvier, et François Ier. le 31 mars. Sur son lit de mort, le monarque français conseilla au dauphin de continuer à se servir du cardinal de Tournon; mais surtout de l'amiral d'Annebaut. « Je vous le recommande » spécialement, dit le roi mourant » à son successeur, comme le seul » homme de la cour qui n'ait jamais » eu en vue que le bien de l'état, et » qui se soit appauvri dans le manie» ment des affaires publiques. Aussi, en » considération de sa probité et de ses » services, je lui lègue une somme de » 100,000 livres. » Cette dernière recommandation de François Ier. fut la première chose qu'oublia Henri II. Le parti du connétable de Montmorency prévalut. On ôta le ministère à d'Annebaut; mais on ne put lui ôter, ni l'estime générale, ni le crédit attaché à ses services et à sa vertu. Catherine de Médicis le rappela depuis au conseil. Il mourut à la Fère, le 2 novembre 1552. Son frère, Jacques, évêque de Lisieux, cardinal sous le titre de Ste.-Suzanne, était mort à Rouen, en 1547. Sa fille, Madeleine d'Annebaut, avait été mariée à Gabriel, marquis souverain de Saluces, et il laissait un fils unique, Jean d'Annebaut, baron de la Hunauderie, tué à la bataille de Dreux, en 1562.

L—T—L.

ANNEIX. *Voy.* Souvenel.

ANNÈSE (Gennaro), successeur de Masaniello dans le commandement des révoltés de Naples, en 1647 et 1648. Le duc d'Arcos, après avoir fait assassiner Masaniello, voulut exercer une vengeance éclatante sur le peuple qu'il avait dirigé; et, en conséquence, il fit attaquer les Napolitains par ses gendarmes espagnols, tandis que les forteresses bombardaient la ville, de concert avec l'armée navale commandée par don Juan d'Autriche; mais le peuple n'en devint que plus furieux, il repoussa les Espagnols, et, après avoir massacré François de Toraldo, prince de Massa, qu'il s'é-

tait donné pour capitaine-général, et qui avait trahi sa cause, il choisit, pour chef, le 22 octobre 1647, Gennaro Annèse, homme de basse extraction, mais qui joignait un caractère ferme à beaucoup de pénétration et d'habileté. Annèse fut investi d'une magistrature constitutionnelle, et reconnu comme l'élu du peuple et le chef de la municipalité. Cependant les Napolitains, qui long-temps avaient voulu demeurer fidèles à Philippe IV, et repousser seulement le joug de son vice-roi, avaient enfin été entraînés dans une révolte complète. Après avoir foulé aux pieds tous les signes de la royauté, ils avaient aboli les gabelles, mis à prix la tête de plusieurs seigneurs. Enfin, par un manifeste, ils venaient de signaler la mauvaise foi et la cruauté des Espagnols, en invitant le pape, l'empereur, tous les princes et républiques, à les aider à recouvrer leurs anciens priviléges, ou plutôt à rétablir leur liberté; car la ville de Naples prenait déjà le titre de république. Annèse ouvrit une correspondance secrète avec le ministre de France à Rome, et détermina les Napolitains à appeler Henri de Lorraine, duc de Guise, pour être le protecteur de la nouvelle république. Ce prince entra dans Naples; l'autorité militaire lui fut attribuée, et Annèse fut chargé du gouvernement civil. Bien plus fier et plus ambitieux que Masaniello, il ne voulut point reconnaître le duc de Guise pour son supérieur. La mésintelligence se mit bientôt entre les deux chefs, et Annèse ne vit plus qu'avec jalousie le rival qu'il s'était donné lui-même. Il chercha secrètement à lui nuire auprès du peuple, tandis que le cardinal Mazarin le traversait à la cour de France. Annèse traita enfin avec les Espagnols. Le duc d'Arcos, qui était l'objet de la haine universelle, ayant été rappelé par son maître, don Juan d'Autriche fut introduit, le 6 avril 1648, dans Naples, par Annèse, qui lui remit les clefs de la grande tour des Carmes qu'il commandait. Le reste de la ville suivit cet exemple, et don Juan fut mis en possession de tous les postes et de toutes les forteresses. Le comte d'Onatte, qui succéda presque aussitôt au jeune prince dans le gouvernement, jugea qu'il n'avait plus rien à craindre de la populace. Au mépris de l'amnistie générale, il établit une junte pour faire juger tous ceux qui avaient participé à la révolte. Un grand nombre de victimes périt sur l'échafaud, et Annèse lui-même, après avoir vu mourir presque tous ses partisans, eut aussi la tête tranchée par l'ordre du prince auquel il avait rendu la couronne. S. S—I.

ANNESLEY (Arthur), comte d'Anglesey, né à Dublin en 1614. Il parcourut les diverses parties de l'Europe, et revint en Angleterre en 1640. La division commença, quelque temps après, à se manifester entre Charles Ier. et le parlement; Annesley se déclara d'abord en faveur de la cause royale; mais il passa ensuite dans le parti du parlement, qui le chargea de plusieurs négociations, dont il s'acquitta avec beaucoup d'habileté. A la mort de Cromwell, et lorsqu'il vit que tout tendait au rétablissement de l'ancienne constitution, il travailla de tous ses moyens au rappel de Charles II. Après la restauration, il fut élevé à la dignité de comte, et nommé garde du sceau-privé en 1673. Son opposition au duc d'Yorck et quelques autres circonstances, lui firent perdre sa place en 1682; mais il se conduisit avec tant d'adresse qu'il parvint à recouvrer toute la faveur de

ce prince, élevé au trône sous le nom de *Jacques II*. Annesley mourut en 1686, âgé de soixante-douze ans : c'était un homme très-éclairé et un bon écrivain. On a pu lui reprocher beaucoup de versatilité; mais jamais il ne manqua de modération. Il s'opposa souvent aux mesures illégales de Cromwell, et, comme il n'avait pris aucune part à la condamnation de Charles Ier., il ne craignit pas de se montrer parmi les juges des régicides. On a de lui des *Mémoires entremêlés d'observations morales, politiques et historiques*, Londres, in-8°., 1693; et quelques écrits de controverse politique et religieuse. Il avait composé une *Histoire des troubles d'Irlande, de* 1641 *à* 1660; mais cet ouvrage est perdu. S—D.

ANNET (PIERRE), maître d'école à Londres, publia, en 1762, un ouvrage, intitulé: *The free Inquirer* (*le libre Investigateur*), qui contenait des propositions contraires à la doctrine chrétienne. Cet ouvrage, très-médiocre pour le fond et pour la forme, ne pouvait attirer l'attention publique que par la témérité des opinions; il excita un scandale assez général, pour engager le gouvernement à en poursuivre juridiquement l'auteur. Il fut cité devant la cour du banc du roi, et déclaré, par un jury, coupable d'impiété et de blasphême. En conséquence, la cour le condamna à être emprisonné deux mois à Newgate, à être, dans cet intervalle, exposé deux fois au pilori, et ensuite détenu, pendant une année, dans la maison de force, appelée Bridewell. Le même public qui avait été scandalisé du livre, trouva la punition trop sévère. Pierre Annet, étant au pilori, ne fut point maltraité par le peuple. Il y fut exposé un jour avec un homme convaincu de parjure. Le peuple, jetant de la boue et des pierres à celui-ci, un des spectateurs dit : « Prenez garde de blesser cet honnête » homme, qui n'est que blasphémateur. » Une femme du peuple, lisant sur son écriteau : *blasphémateur*, dit: « Pardi, voilà un grand crime ! » ne blasphémons-nous pas tous les » jours ? » Il paraît que le châtiment ignominieux qu'il venait de subir, loin de servir à le corriger de ses erreurs, ne fit que l'y confirmer, et augmenta même sa témérité. Après son élargissement, il alla se loger en face du palais de l'archevêque de Cantorbéry, et y établit une école publique, dans laquelle il inspirait à ses élèves peu de respect pour l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. Cette conduite eut le succès qu'elle méritait : lorsqu'elle fut connue, on lui retira peu à peu ses pensionnaires, et il fut obligé d'abandonner son école. Il continua de professer assez hautement ses principes irréligieux dans un café qu'il fréquentait habituellement. On lui demanda un jour ce qu'il pensait de la vie à venir; il répondit par cet apologue : « Un de mes amis, voyageant en Italie, entra dans une ville : il vit une » auberge, et voulut savoir si c'était » celle qu'on lui avait indiquée; il demanda à un passant si ce n'était pas » l'*enseigne de l'Ange*. — Ne voyez- » vous pas, lui répondit le passant, » que c'est un dragon, et non pas » un ange ? — Mon ami, dit le voyageur, je n'ai jamais vu d'ange ni » de dragon; je ne sais pas si cela » ressemble à l'un ou à l'autre. » S—D.

ANNIBAL, fils de Giscon, suffète et général carthaginois, désirant venger sa patrie et sa famille, en effaçant la honte de la défaite de son grand-père Amilcar, devant Himère, en Sicile, partit l'an 409 avant J.-C., à la

tête d'une armée forte de cent mille hommes, selon Tymée, et de deux cent mille, suivant Éphore. Débarqué à Lilybée, il prit Selinonte et Himère d'assaut, et abandonna ces deux villes à la fureur du soldat. Il détruisit entièrement la dernière, 240 ans après sa fondation, et fit égorger trois mille de ses habitants, dans l'endroit même où son aïeul avait été tué. Après cette campagne, l'une des plus heureuses que les Carthaginois aient faites en Sicile, Annibal laissa quelques troupes pour la sûreté de ses alliés, et retourna à Carthage, avec les dépouilles de Selinonte et d'Himère: tous ses concitoyens allèrent au-devant de lui, et le reçurent au milieu des cris de joie. Trois ans après, Annibal fut renvoyé en Sicile, pour conquérir cette île toute entière, avec une armée plus nombreuse encore que la précédente. On lui donna pour lieutenant, à cause de son grand âge, Imilcar, fils d'Hannon. Les deux généraux ouvrirent la campagne par le siége d'Agrigente; ils le poussaient avec vigueur, lorsque la peste se déclara dans leur camp, et fit périr Annibal, avec une grande partie de son armée, l'an 406 avant J.-C. (V. Imilcar). B—p.

ANNIBAL l'Ancien, amiral carthaginois, ravagea les côtes d'Italie pendant la première guerre punique, l'an 261 avant J.-C.; mais, attaqué par le consul Duilius, et entièrement défait, il fut obligé d'abandonner sa galère amirale, et de se sauver dans une chaloupe. Le sénat de Carthage lui ôta le commandement des forces navales, si l'on en croit Orose et Zonare; mais on doit plutôt s'en rapporter à Polybe, qui assure que cet amiral resta à son poste, et que sa flotte fut renforcée par un grand nombre de galères, avec lesquelles il remit en mer, et gagna les côtes de la Sardaigne. Surpris par les Romains, dans un des ports de cette île, il y perdit encore plusieurs vaisseaux, fut attaché à une croix, et lapidé par ses propres soldats, qui attribuaient leur défaite à sa témérité et à sa négligence. B—p.

ANNIBAL, fils d'Amilcar Barcas, né l'an 247 avant J.-C., n'avait que neuf ans lorsque, voyant son père offrir un sacrifice pour se rendre les dieux favorables, dans la guerre qu'il allait porter en Espagne, il se jeta à son cou, et le conjura de le mener avec lui. Amilcar, vaincu par les caresses de son fils, le prit entre ses bras, lui accorda sa demande, et lui fit jurer, au pied des autels, qu'il se déclarerait l'implacable ennemi de Rome, dès qu'il serait en âge de porter les armes. Amilcar s'attacha depuis à lui inspirer la haine profonde que lui-même ressentait contre les Romains. Annibal le suivit en Espagne, et fut témoin de ses conquêtes. Amilcar ayant été tué neuf ans après, dans une bataille en Lusitanie, l'an 229 avant J.-C., les Carthaginois lui donnèrent pour successeur, Asdrubal, son gendre, et le jeune Annibal retourna dans sa patrie. Quatre ans après, Asdrubal écrivit au sénat de lui envoyer le fils d'Amilcar, qui avait alors vingt-deux ans. Hannon, ennemi de la famille Barcine, s'y opposa avec véhémence; mais, l'ancien parti d'Amilcar l'ayant emporté, Annibal reparut en Espagne, au milieu des soldats de son père: ils crurent revoir Amilcar à leur tête; mêmes traits, même fierté, même feu dans les regards. Devenu l'idole de l'armée, Annibal fit trois campagnes sous Asdrubal, et donna tant de preuves de capacité et de valeur, qu'après l'assassinat de ce général, l'an 221 avant J.-C., l'armée lui déféra le com-

mandement, au milieu des plus vives acclamations. Le sénat et le peuple ayant confirmé ce choix, le fils d'Amilcar, à peine âgé de vingt-six ans, se vit investi du commandement général de l'Espagne. Fidèle à son premier serment, il laissa bientôt entrevoir qu'il respecterait peu les traités conclus avec Rome; il voila cependant ses desseins, et, marchant d'abord à la conquête entière de la péninsule, il se jeta dans la province des Olcades, et s'empara de la capitale nommée Althéa. Les autres villes, effrayées, se soumirent. Annibal, ramenant hiverner à Carthagène, son armée, chargée de butin, en fit un égal partage entre les Africains et les auxiliaires, et s'assura ainsi de leur fidélité. La campagne suivante, il pénétra dans la province des Vaccéens, et s'empara de Salmantica et d'Arbucala; il aurait tout subjugué, jusqu'aux Pyrénées, si la confédération des Carpétans, peuple le plus aguerri de l'Espagne, n'eût arrêté sa marche. Pressé par cent mille combattants, Annibal en tua quarante mille, et dissipa le reste. Il lui restait encore à soumettre Sagonte, ville puissante, l'alliée de Rome, située non loin de l'Ebre, et au milieu de la mer. En l'attaquant, Annibal donnait aux Romains un prétexte de recommencer la guerre: c'était à cela que tendaient ses vues. Des plaintes s'étant élevées contre les Sagontins, Annibal écrivit lui-même au sénat de Carthage, et en reçut plein pouvoir de traiter Sagonte selon que l'exigerait l'intérêt de l'état. Rien alors ne l'arrête, ni les représentations des ambassadeurs de Rome, ni la difficulté de l'entreprise. Le siége fut long et meurtrier; tout y fut mis en usage, tant pour la défense que pour l'attaque. On remarqua, surtout, une tour de la plus grande élévation, chargée de balistes et de catapultes, qui dominait et foudroyait les assiégés sur leurs remparts. Annibal, qui s'exposait sans ménagement, eut, dans un assaut, la cuisse percée d'un trait. Remis de sa blessure, il poussa plus vivement les attaques, et, après huit mois de siége, la ville fut emportée et détruite, l'an 219 avant J.-C. Annibal, après avoir soumis, en moins de trois ans, toutes les nations de l'Espagne, rentra triomphant à Carthagène. Consternés du désastre de Sagonte, qu'ils avaient laissé succomber sans la secourir, les Romains déclarèrent la guerre à Carthage. Annibal rassemble aussitôt une puissante armée, et conçoit le hardi projet de franchir les Pyrénées et les Alpes, et d'attaquer les Romains au milieu de l'Italie. Il ouvre la seconde guerre punique, en s'acquittant à Cadix d'un vœu fait à Hercule; là, il pourvoit à la sûreté de l'Afrique, et, laissant une armée en Espagne, sous Asdrubal son frère, il se met en marche, avec 90 mille fantassins, 40 éléphants, et 12 mille chevaux; franchit les Pyrénées, se dirige vers le Rhône, et dissipe une armée de Gaulois, après avoir habilement trompé ces barbares, en faisant passer le fleuve à un détachement, au-dessus du point qu'ils défendaient. Il sut, ensuite, éviter l'armée de Publius Scipion, débarquée à Marseille, et remonta encore le Rhône, puis s'engagea dans les défilés des Alpes. Les Allobroges, peuple brave et indépendant, en disputaient le passage: Annibal les défit en plusieurs occasions, malgré le désavantage du terrain. Arrivé en neuf jours au sommet des Alpes, il montre aux Africains étonnés les plaines fertiles qu'arrose l'Éridan; mais, à la descente de ces hautes montagnes, l'armée ne trouve plus ni chemins, ni sentiers; ce n'était partout qu'abîmes couverts de neiges et rochers inaccessibles. Quelques historiens af-

firment qu'Annibal fit calciner, avec du vinaigre, un énorme rocher qui s'opposait à son passage. Toujours est-il certain que se frayant, à travers les glaces et les précipices, une route inconnue, il arriva enfin dans les plaines de l'Insubrie, vers le 15 nov. de l'an 218 avant J.-C. L'armée était en marche depuis près de six mois, et avait mis quinze jours à passer les Alpes. Ce passage mémorable a fait naître, parmi les savants, des sentiments opposés. On croit généralement qu'Annibal aborda sur la rive gauche du Rhône, entre Orange et Avignon; mais les uns lui font remonter le fleuve jusqu'à son confluent avec la Saône, et de là le dirigent vers sa source; d'autres soutiennent, avec plus de vraisemblance, que, pressé d'arriver, il se détourna au confluent de l'Isère et du Rhône, pour pénétrer en Italie par les Alpes Cottiennes, et les vallées connues aujourd'hui sous le nom de Fénestrelles et de Pignerol. Annibal entra dans la plaine avec toute la hardiesse d'un conquérant, et, passant en revue les restes de cette armée, si formidable au sortir de l'Espagne, il la trouva réduite à 26 mille hommes, qui ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des soldats. Les Tauriniens ayant rejeté son alliance par mépris, il ne lui fallut que trois jours pour emporter Turin d'assaut. Ce premier succès lui procura des vivres en abondance, et un renfort de Gaulois cisalpins. Ils seraient accourus en plus grand nombre sous ses drapeaux, sans l'arrivée de l'armée romaine, commandée par Publius Scipion, qui, débarqué à Pise, venait à grandes journées au-devant des Carthaginois. Ce fut près du Tésin que les deux armées se rencontrèrent; une charge de la cavalerie numide fut, pour Annibal, le premier gage de la victoire. Scipion, blessé, se retire à Plaisance, et Annibal, qui le poursuit, se voit bientôt en présence d'une seconde armée, commandée par Sempronius. Tenu d'abord en échec, il irrite l'humeur fougueuse de Sempronius pour l'attirer au combat, dresse une embuscade près de la Trébie, tourne l'armée romaine, et la taille en pièces. Les Romains perdirent leur camp et vingt-six mille hommes. Vainqueur de deux armées, Annibal, arrêté par la rigueur de la saison, prit ses quartiers d'hiver chez les Gaulois cisalpins, qui devinrent ses alliés. A l'ouverture de la campagne, il vit deux nouvelles armées lui fermer les débouchés des Apennins. Voulant combattre séparément les deux consuls, et écraser Flaminius avant l'arrivée de son collègue, il jette les Romains dans l'incertitude par plusieurs marches contradictoires; pénètre au revers des Apennins, et traverse, sur plusieurs colonnes, les marais de Clusium. Pendant quatre jours et autant de nuits, l'armée carthaginoise marcha dans l'eau. Son chef, monté sur le seul éléphant qui lui restât, ne sortit lui-même qu'avec peine de ce terrain fangeux, et perdit un œil, à la suite d'une fluxion que cette marche pénible lui fit négliger. Une fois maître de la campagne, il n'oublia rien de ce que la guerre fournit d'adresse et de ruse pour forcer Flaminius à recevoir la bataille. Il met tout à feu et à sang, feint de marcher vers Rome, ayant Cortone et les montagnes voisines à sa gauche, et à droite le lac de Trasimène; tout à coup, il s'embusque dans un étroit défilé, fermé au fond par des rochers d'accès difficile. L'imprudent Flaminius s'engage à sa poursuite, sans nulle précaution; et il est aussitôt assailli. Là, près du Trasimène, se livre cette bataille sanglante, où la ruse et les talents réunis triomphèrent de la valeur

des Romains. Ceux-ci, attaqués de front, en queue, en flanc, et ayant le lac à leur gauche, furent taillés en pièces, sans avoir pu se déployer. Ils laissèrent, sur la place, quinze mille morts, parmi lesquels se trouvait le consul lui-même; un grand nombre se noya dans le lac, en voulant se sauver à la nage, et quinze mille prisonniers complétèrent cette victoire éclatante. Embarrassé de tant de captifs, et dirigé, d'ailleurs, par une politique profonde, Annibal ne garda que les Romains, et renvoya les Latins sans rançon. Il se contenta de ravager l'Ombrie, le Picénum, et vint ensuite refaire son armée dans les plaines fertiles d'Adria, d'où il expédia un vaisseau à Carthage, pour annoncer ses victoires au sénat. Riche des dépouilles de l'ennemi vaincu, il arma ses soldats à la manière des Romains, et pénétra ensuite en Apulie, portant de tous côtés l'épouvante. Rome consternée avait confié son salut au dictateur Fabius Maximus, qui entreprit d'épuiser la vigueur de l'armée carthaginoise en temporisant. Annibal saccage en vain l'Apulie, le pays des Marses, les frontières de la Pouille, les terres des Samnites; en vain ses soldats parcourent, la torche à la main, les plus belles campagnes de l'Italie. Rien ne peut déconcerter Fabius. Il oppose à Annibal les armes et les artifices d'Annibal, et il suit son redoutable adversaire à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni le joindre, ni le combattre, persuadé que les Carthaginois ne pourront séjourner long-temps dans un pays dévasté. Le général carthaginois se répandit alors dans les plaines de Capoue, espérant que les villes épouvantées abandonneraient le parti des Romains, et que Fabius quitterait enfin les montagnes. Cette campagne, remplie par des mouvements et des marches continuelles, allait finir sans résultat, lorsqu'Annibal, attiré par les combinaisons de Fabius, se trouva enfermé dans les défilés de Casilinum, et tomba dans les mêmes piéges où Flaminius avait trouvé sa perte. Serré entre les rochers de Formies, les sables de Leesternum et des étangs impraticables, Annibal eut recours à la ruse. Par son ordre, mille bœufs sont réunis, et leurs cornes entourées de torches allumées. Au milieu de la nuit, ces animaux furieux sont chassés vers les défilés que gardaient les Romains; ceux-ci, effrayés de cette multitude de feux errants, abandonnent les hauteurs, et Annibal force le passage. Les Romains, alors, mécontents de Fabius et de ses délais, partagèrent la dictature entre ce grand homme et Minutius Félix, son général de cavalerie. Enflé par un léger succès, ce dernier, pressé de combattre, tombe dans une embuscade, près de Gerunium, et il y aurait péri, sans le généreux secours de Fabius. Cette campagne finie, d'autres généraux romains semblèrent aussi ne vouloir plus rien donner au hasard, et temporisèrent, à l'exemple de Fabius. Annibal voyait avec douleur son armée se consumer lentement, lorsque Terentius Varron, nouveau consul, homme ignorant et présomptueux, vint prendre le commandement des légions. Annibal s'était emparé de Cannes, et il avait réduit les Romains à la nécessité de combattre. Les deux armées allaient être en présence; Paul-Émile, collègue de Varron, voulait différer la bataille, à cause du désavantage du terrain. Varron, au contraire, choisit le jour de son commandement pour donner le signal du combat. Quatre-vingt-six mille Romains couvraient la

plaine qui s'étend près de la rivière d'Aufide et du bourg de Cannes, à six lieues de l'Adriatique. Giscon, qui venait de les reconnaître, accourut effrayé, pour annoncer que les ennemis étaient innombrables. « Oui, répond Annibal; mais il y a une chose » singulière, Giscon, à laquelle tu ne » prends pas garde, c'est que, dans » ce prodigieux nombre d'hommes, » il n'y en a pas un seul qui s'ap» pelle Giscon comme toi. » Ce trait plaisant, au moment d'un si grand péril, peint l'admirable sang-froid d'Annibal. Dans cette journée mémorable, son armée, de moitié inférieure à l'armée romaine, dut la victoire au génie de son chef. Quoique les relations, parvenues jusqu'à nous, ne soient point assez claires pour en expliquer tous les détails, et pour qu'on puisse en porter un jugement raisonné, il paraît certain que l'action commença par une victoire complète que remporta l'aile gauche de la cavalerie carthaginoise, conduite par Asdrubal, sur la cavalerie romaine de l'aile droite. Celle-ci avait imprudemment mis pied à terre : « J'aimerais autant, s'écria Annibal, » que le consul m'eût livré ses soldats » pieds et poings liés. » L'infanterie gauloise et espagnole était placée au centre de l'armée carthaginoise, en ligne convexe et saillante, et présentait ainsi à l'ennemi son côté faible; elle fut repoussée par les Romains, qui pénétrèrent dans le centre. Ce fut alors que la meilleure infanterie d'Annibal, postée à droite et à gauche, attaqua de front et en flanc le centre des Romains, qui s'était ainsi témérairement engagé. Il rompit leur ligne; et Asdrubal, après avoir détruit presque entièrement la cavalerie des Romains; se liant, par une conversion, avec les Numides, laissa ceux-ci poursuivre les fuyards, et se jeta sur les derrières du centre de l'armée de Varron, dont il acheva la défaite. L'infanterie romaine du centre fut taillée en pièces, tandis que le reste, étant contenu, pouvait à peine combattre, et fut à la fin culbuté par la nombreuse et excellente cavalerie carthaginoise. L'armée de Varron fut détruite, le consul Paul Emile se fit tuer, et près de 6,000 chevaliers et 60,000 soldats romains périrent dans cette bataille célèbre, l'an 216 av. J.-C. Le vainqueur envoya au sénat de Carthage un boisseau d'anneaux pris aux doigts des chevaliers romains morts sur le champ de bataille. Le lendemain, quelques corps qui s'étaient retirés dans deux camps, furent obligés de mettre bas les armes. Au lieu de marcher droit à Rome, Annibal s'avança vers Naples. Ce fut alors que Maherbal, son général de cavalerie, lui dit : « Tu sais vaincre, Annibal, » mais tu ne sais point profiter de la » victoire! » Tite-Live semble approuver ces paroles remarquables. Ce fut une faute, en effet, de n'avoir pas été camper sous Rome, qui, voyant les vainqueurs à ses portes, n'aurait probablement pas pu se remettre de son effroi. Tout invitait Annibal à profiter des faveurs de la fortune. Cependant, réduit à 36,000 hommes, comment aurait-il investi une ville si étendue, et dont les murs étaient gardés par deux légions et par toute sa population guerrière? Aucun peuple d'Italie ne s'était encore déclaré en faveur d'Annibal. « Une preuve qu'il n'aurait » pas réussi, dit Montesquieu, c'est » qu'après la défaite de Cannes, les » Romains furent encore en état d'en» voyer partout des secours. » Que ne devait-il pas craindre, en effet, d'un peuple qui, après ce grand désastre, refusait de racheter les prisonniers?

Quoi qu'il en soit, la victoire de Cannes avait ouvert à Annibal toute cette partie de l'Italie qu'on appelle la Grande-Grèce. N'ayant pu emporter Naples, il tourna sa marche vers Capoue qui lui ouvrit ses portes. Le séjour de cette ville opulente amollit ses soldats; c'est du moins l'opinion de quelques historiens plus moralistes que politiques. L'armée d'Annibal ne perdit point sa discipline à Capoue; constamment fidèle à son chef, on la vit s'exposer sans murmure à de nouvelles fatigues, et se maintenir encore en Italie pendant douze ans. Ce qui mit des bornes à ses conquêtes, ce fut la fermeté des Romains qui se montrèrent supérieurs aux revers de la fortune; ce furent les succès que les Scipions obtinrent en Espagne. En une seule année, Rome leva dix-huit légions. Nole sut résister à Annibal; mais Tarente, ville puissante et riche, lui fut livrée par trahison, l'an 212 avant J.-C. Aucun général romain, depuis la bataille de Cannes, n'osait plus camper en plaine devant l'armée d'Annibal. Cependant, malgré l'éclat de ses victoires, et le crédit de la faction Barcine à Carthage, Hannon et ses partisans retardèrent le secours que le sénat avait accordé au vainqueur des Romains. Son frère Magon, qu'il avait envoyé à Carthage, n'obtint qu'avec peine 12,000 fantassins et 2,500 chevaux, et encore fut-il contraint de mener ce faible renfort en Espagne. Abandonné ainsi, par l'effet des intrigues d'une faction rivale, Annibal se vit forcé de rester sur la défensive. Déjà même Capoue était à la veille de retomber sous la puissance romaine : deux armées consulaires en faisaient le siége. Annibal, espérant sauver, par une diversion hardie, cette ville importante, marche sur Rome, et vient camper à la vue du Capitole, l'an 211 avant J.-C. Le même jour, les Romains envoyèrent un secours en Espagne, et vendirent les terres où Annibal campait. Ne pouvant plus rien entreprendre de décisif contre une nation qui déployait tant d'énergie, Annibal abandonna le territoire de Rome, sans avoir pu sauver Capoue. L'heureux succès de ce siége donna aux Romains une supériorité évidente, et disposa presque tous les peuples de l'Italie à se déclarer pour eux. Annibal releva néanmoins sa réputation par la défaite du consul Fulvius. Mais bientôt Fabius Marcellus, en trois jours, lui livre trois combats peu décisifs ; le quatrième jour, il lui présente encore la bataille ; Annibal se retire en disant : « Que faire avec un homme » qui ne peut se résoudre à rester » vainqueur ou vaincu ? » De son côté, Fabius reprit Tarente au moment même où Annibal s'avançait en toute hâte pour sauver cette ville. La défaite de Sempronius Gracchus, et la mort de Marcellus, surpris dans une embuscade, ne firent point changer la fortune. Repoussé même dans son camp par le consul Claude Néron, Annibal ne put rien tenter pour se joindre à son frère Asdrubal, qui venait à son secours du fond de l'Espagne. Il avait déjà passé les Appennins, lorsqu'il fut attaqué et tué, l'an 207 av. J.-C., par ce même Néron, qui, revenant sur ses pas, fit jeter sa tête sanglante à l'entrée du camp d'Annibal. Ce spectacle arracha au fils d'Amilcar ces mots dictés par la plus profonde douleur : « O Carthage! malheureuse » Carthage! je succombe sous le poids » de tes maux! ». Il lève aussitôt son camp, et se retire dans le pays des Bruttiens. Là, environné d'obstacles, il ose encore lutter, avec des forces inégales, contre des armées victorieuses, et se maintient avec gloire dans

un coin du Bruttium. Mais Rome, par de puissantes diversions, avait déjà reconquis la Sicile et l'Espagne; déjà même, l'heureux Scipion, après avoir porté la guerre en Afrique, faisait trembler Carthage. Rappelé pour défendre sa patrie, Annibal ne put retenir ses larmes en lisant les ordres du sénat. Jamais exilé, suivant Tite-Live, ne témoigna autant de regrets en quittant sa terre natale. « Ce n'est » point par les Romains, dit-il, mais » par le sénat de Carthage, qu'Annibal » est vaincu! » Ses troupes s'embarquèrent, à l'exception de ses auxiliaires d'Italie qui refusèrent de le suivre. Annibal, aigri par le malheur, les fit tous massacrer dans le temple même de Junon, à Lacinium, en Calabre. Il partit enfin, l'an 203 avant J.-C., et tourna plusieurs fois ses regards vers cette belle Italie, théâtre de sa gloire, où il s'était maintenu seul, pendant seize ans, contre toutes les forces des Romains. A la nouvelle de son départ, Rome parut ivre de joie. Carthage, au contraire, attendait avec anxiété l'arrivée du seul général qui pût balancer la fortune de Scipion. Il débarqua au port de Leptis, attira d'abord, dans son camp, un parti de Numides, et vint camper à Adrumète. Maître de la campagne, Scipion s'empara de plusieurs villes dont il fit passer les habitants sous le joug. Annibal, pressé par ses concitoyens d'en venir à une action décisive, s'approcha de l'ennemi, et vint camper à Zama, à cinq journées de Carthage; mais, se défiant de la fortune, il songea sérieusement à la paix, et fit demander une entrevue à Scipion. Ces deux grands hommes, escortés par des détachements égaux de cavalerie, se rencontrèrent à Nadagara, et restèrent quelque temps en silence, comme étonnés à la vue l'un de l'autre. Annibal parla le premier. Son discours fut noble et touchant. Il dit que Carthage se renfermerait volontiers dans les bornes de l'Afrique, puisque telle était la volonté des dieux; et, rappelant à Scipion l'inconstance de la fortune, il se donna lui-même comme un exemple de ses vicissitudes. Scipion, parlant en vainqueur, dit que c'était aux armes à terminer la querelle, et blessa Annibal par sa fierté. Les deux généraux se séparèrent, résolus de livrer bataille le lendemain. L'armée romaine, forte de 25 à 30,000 hommes, fut rangée en colonnes, par cohorte, sur une ligne, avec les distances nécessaires pour laisser le passage libre aux éléphants. Cinquante mille hommes environ composaient l'armée carthaginoise, qui fut rangée sur trois lignes, en phalanges, et les vieilles troupes en réserve; car Annibal n'espérait la victoire que des efforts réunis de ses trois lignes, qui devaient se prêter un soutien mutuel. De part et d'autre la cavalerie couvrait les ailes. Les deux armées s'attaquèrent dans une plaine rase et découverte, l'an 201 avant J.-C. Jamais bataille ne fut plus mémorable, soit que l'on considère les deux chefs, la bravoure des troupes, ou l'importance des résultats. L'action fut engagée par les éléphants; mais Scipion avait disposé ses troupes légères de manière à détourner ces animaux dans les intervalles des cohortes, ce qui réussit parfaitement. Alors la ligne des colonnes romaines attaqua avec impétuosité la première ligne d'Annibal et la culbuta sur la seconde. Ce général avait commis la faute d'établir ses lignes serrées, sans laisser, entre les différents corps, assez de distance. Les fuyards, ne pouvant trouver d'issue, mirent le désordre

dans la seconde ligne, et l'entraînèrent avec eux. Au même instant, la cavalerie numide auxiliaire des Romains ayant culbuté la cavalerie carthaginoise, revint triomphante de la poursuite de l'ennemi, prit à dos la réserve d'Annibal et la tailla en pièces. Tite-Live et Polybe assurent qu'il demeura sur la place près de 20,000 Carthaginois, et que Scipion fit un égal nombre de prisonniers. Annibal, vaincu, s'enfuit à Adrumète, recueillit les restes des fuyards, et, en peu de jours, rassembla un corps d'armée capable d'arrêter les progrès du vainqueur. Il se rend ensuite à Carthage, et déclare au sénat qu'on ne doit plus espérer de salut que dans la paix. Mais les conditions en étaient si dures, que Giscon, d'ailleurs ennemi de la faction Barcine, harangua le sénat pour les faire rejeter. Annibal, indigné, précipita Giscon de la tribune. Cet acte de violence excita les murmures de l'assemblée. « Absent depuis » trente-six ans de Carthage, répondit » Annibal, je n'ai appris que la guerre; » quant à vos lois, à vos coutumes, » je les ignore. » Puis, conjurant les sénateurs d'oublier leurs divisions, et d'opposer plus d'unanimité à la faction populaire, déjà trop puissante, il les fit consentir à la paix. Telle fut, après dix-huit ans d'une lutte sanglante, la fin de la seconde guerre punique, doublement fatale aux Carthaginois, qui se virent arracher leurs anciennes conquêtes, et perdirent, avec leur flotte, tout espoir d'en tenter de nouvelles. Redevenu simple citoyen, Annibal conserva tout son crédit, et le sénat lui donna le commandement d'une armée, dans l'intérieur de l'Afrique; mais Rome, à qui le nom seul d'Annibal faisait ombrage, exigea son rappel. Les Carthaginois lui conférèrent alors la préture, charge qu'il éleva au niveau de son génie. Réformant les abus dans l'administration de la justice et dans les finances, il osa mettre un terme aux concussions, malgré la haine des vampires de l'état, et l'animosité de la faction d'Hannon. Ce fut cette faction qui l'accusa, auprès des Romains, d'entretenir des liaisons secrètes avec Antiochus, roi de Syrie, dans la vue de rallumer la guerre. Des commissaires romains vinrent à Carthage, et demandèrent qu'Annibal leur fût livré. Il n'eut que le temps de fuir vers la côte, accompagné seulement de deux personnes, et, mettant à la voile, il gagna l'île de Cercine. Ses ingrats concitoyens renversèrent son palais, mirent ses biens en vente, et le déclarèrent banni. Tite-Live nous apprend que ce grand homme, proscrit et fugitif, déplora le sort de sa patrie, bien plus que le sien. De Cercine, il se rendit à Tyr, à qui Carthage devait son origine; et il y fut reçu avec de grands honneurs. Passant ensuite à Éphèse, où était la cour d'Antiochus, il engagea ce prince à déclarer la guerre aux Romains, et lui persuada que l'Italie devait en être le théâtre. Antiochus approuva les projets d'Annibal; mais lorsque ce dernier envoya proposer à Carthage de s'allier avec ce monarque, et de rompre avec Rome, ses ennemis prévalurent dans le sénat, et firent tout échouer. D'un autre côté, les ministres du roi de Syrie, jaloux de son crédit, cherchèrent à le rendre suspect à Antiochus, qui l'éloigna de ses conseils. Ce fut alors qu'Annibal tint ce discours au monarque syrien : « Vous flattez-vous, Antiochus, que » les légions victorieuses qui vous ont » chassé d'Europe, n'oseront vous » poursuivre en Asie? Détrompez- » vous; le danger est pressant; il » faut abdiquer la couronne, ou vous

» opposer de tout votre pouvoir aux » desseins d'un peuple qui aspire à la » conquête du monde. » Antiochus, frappé de la solidité de ces raisons, résolut de poursuivre la guerre avec vigueur : il rendit à Annibal tout son crédit, et lui confia le commandement de sa flotte. Les Rhodiens, alors alliés de Rome, disputaient la Méditerranée au roi de Syrie. Annibal leur livra, sur la côte de Pamphilie, un combat naval, où il serait resté vainqueur, s'il n'eût été abandonné, au commencement de l'action, par un amiral syrien, nommé Apollonius; mais il fit une retraite habile, et les Rhodiens n'osèrent le poursuivre. Cependant, un enchaînement de fautes et de malheurs conduisit bientôt Antiochus à négocier une paix honteuse avec les Romains. Ces républicains vindicatifs insistaient pour que le roi de Syrie leur remît Annibal. Antiochus, dont l'ame était basse et timide, promit de le livrer; mais l'illustre carthaginois se réfugia dans l'île de Crète, et de là en Arménie. Strabon est le seul, parmi les anciens, qui assure qu'Annibal trouva un asyle à la cour d'Artaxias. Ce qui est certain, c'est qu'il fut attiré en Bithinie par le roi Prusias, ennemi non encore déclaré des Romains. Exilé de sa patrie, sans appui, sans ressource, Annibal, toujours tourmenté de sa haine contre Rome, accepta les offres d'un prince qui ne respirait que guerre et vengeance. Il fut l'ame d'une ligue puissante, formée entre Prusias et divers autres princes voisins, contre Eumène, roi de Pergame, l'allié de Rome. A la fois le moteur et le généralissime de cette ligue, Annibal remporta plusieurs victoires sur terre et sur mer. Malgré ces avantages l'Asie tremblait au seul nom de Rome; et Prusias ayant reçu du sénat des ambassadeurs qui venaient demander qu'il leur livrât Annibal, ou qu'il le fit périr, n'hésita pas à obéir à cet ordre cruel; mais l'illustre proscrit eut recours au poison qu'il portait toujours dans sa bague, et, conservant, jusqu'au dernier soupir, ce grand caractère que le malheur n'avait pas abattu : « Délivrons les Romains, dit-il, de la » terreur que leur inspire un vieillard » dont ils n'osent pas même attendre » la mort. Ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se garder » d'un traître qui voulait l'empoisonner; ils ont aujourd'hui la bassesse » d'envoyer un personnage consulaire pour solliciter Prusias de faire » périr, par un crime, son hôte et » son ami. » Ainsi mourut Annibal, âgé de soixante-quatre ans, 183 ans av. J.-C. Aurélius Victor nous apprend qu'on voyait encore de son temps, en Lybie, une pierre de son tombeau, sur laquelle était gravés ces seuls mots: « Ici repose Annibal! » Polybe, après l'avoir proposé pour modèle à tous les généraux à venir, s'écrie : « Quel homme! quelle habileté dans l'art de conduire les ar» mées! Qu'une ame grande mérite » notre admiration, lorsque la nature » la rend propre à exécuter tout ce » qu'il lui plaît d'entreprendre. » Ce judicieux historien paraît persuadé que Carthage serait devenue la maîtresse du monde, si Annibal avait commencé par soumettre tous les autres peuples, avant d'attaquer Rome. En effet, doué d'un courage mêlé de sagesse, et d'une activité infatigable, il mûrit et exécute, à vingt-six ans, le plan militaire le plus hardi qu'ait jamais conçu le génie de l'homme; il porte la guerre au sein de Rome même, de Rome dans toute sa force. Rien ne l'arrête, ni les peuples que l'Espagne arme contre lui, ni les Pyrénées, ni

les fleuves, ni les glaces éternelles des Alpes. C'est en vain que Rome réunit contre lui tous ses efforts, qu'elle lui oppose les Fabius, les Emile, les Marcellus, les Scipions : Annibal, seul, balance la fortune de tant d'illustres capitaines; il maintient la discipline dans une armée formée de vingt peuples divers, défait toutes les armées romaines, et, pendant seize ans menace le Capitole. « Quand » on considère, dit Montesquieu, » cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet » homme extraordinaire les surmonta » tous, on a le plus beau spectacle » que nous ait fourni l'antiquité. » Annibal, en effet, ne dut sa gloire qu'à lui seul, et son expédition contre les Romains est plus digne d'admiration que celle d'Alexandre contre les Perses, barbares indisciplinés. Il se montra aussi étonnant dans la politique que dans la guerre. Lui seul, pendant la seconde guerre punique, dirigea tout en Italie, par lui-même, et en Espagne, par ses frères Asdrubal et Magon. Ce fut d'après ses ordres qu'agirent en Sicile, d'abord Hippocrate, puis l'Africain Myton; ce fut encore lui qui souleva l'Illyrie et la Grèce contre les Romains, et qui, par son traité avec Philippe, roi de Macédoine, effraya Rome, et parvint à diviser ses forces. Les réformes d'Annibal dans le gouvernement de Carthage, ses sages conseils à Antiochus, la ligue qu'il forma en faveur de Prusias, attestent également qu'il connaissait l'art de conduire les hommes par la politique. Tite-Live, et tous les historiens qui ont écrit d'après lui, ont reproché au fils d'Amilcar sa cruauté, sa perfidie, son irréligion; ils ont dépeint, avec les plus noires couleurs, ses mœurs et son caractère; mais Tite-Live n'était ni assez profond politique pour apprécier tous les motifs de sa conduite, ni assez impartial historien pour juger un ennemi de Rome. Il appelle perfidie les ruses dont Annibal se servit tant de fois contre les Romains; il l'accuse surtout de cruauté. Cependant, après la bataille de Trasimène, il ordonna lui-même à ses soldats de cesser le carnage, et fit chercher le corps de Flaminius parmi les morts pour lui rendre les honneurs funèbres; il renvoya 500 jeunes Romains sans rançon; plus tard, il honora, par des funérailles magnifiques, les restes de Marcellus et de Sempronius Gracchus, tués tous deux en combattant contre lui; et, recueillant les cendres de Marcellus, vainqueur de Syracuse, il posa une couronne d'or sur l'urne qui les renfermait, et envoya ce gage de sa piété au fils de son illustre adversaire. Polybe semble convenir, cependant, qu'Annibal fut accusé de cruauté à Rome, et d'avarice à Carthage, et que les sentiments étaient fort partagés sur ce grand homme. Il n'est point exempt de blâme en effet, soit qu'on le considère comme homme d'état, ou comme général : l'inexorable postérité lui reprochera éternellement sa conduite timide après la bataille de Cannes. L'idée de se faire joindre dans sa détresse par Asdrubal son frère, venant avec l'armée d'Espagne au travers de l'Italie et de toutes les forces romaines, fut, sans contredit, une fausse et dangereuse combinaison, Annibal ne pouvant surtout manœuvrer pour faciliter cette jonction difficile. Ou l'armée d'Espagne devait s'embarquer vers Sagonte, pour débarquer ensuite vers Naples, ou bien Annibal, en combinant sa marche avec celle de son frère, devait regagner la haute Italie pour se joindre à Asdru-

bal vers la Trébie, et se diriger de concert sur Rome. Les tacticiens exercés remarquent aussi quelques fautes dans l'ordre de bataille d'Annibal à Cannes : voilà les seuls reproches que la critique la plus sévère puisse adresser à la mémoire de l'un des plus grands capitaines de l'antiquité. Quant à ses mœurs, elles furent irréprochables ; plusieurs historiens citent avec éloge la continence qu'il montra au milieu des plus belles captives, et sa tempérance, malgré les délices et l'abondance de Capoue. Les mœurs d'Annibal furent, d'ailleurs, adoucies par la culture des lettres. Suivant Cornélius Népos et Plutarque, il cultiva la littérature grecque, et eut, pour maîtres, Sosile le Lacédémonien, et l'historien Syllène ; tous deux habitèrent les camps avec lui, et l'accompagnèrent tant que le permit la fortune. Annibal composa, en grec, plusieurs ouvrages, entre autres l'*Histoire des expéditions de Cnéius Manlius Vulso, en Asie, contre les Gallo-Grecs*, ouvrage qu'il dédia aux Rhodiens, et qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. La plupart de ses réparties prouvent qu'il avait l'esprit poli et orné. On cite surtout sa réponse à Antiochus. Le roi de Syrie, fier de la richesse des armes de ses troupes, demanda un jour de revue, à Annibal, s'il croyait ces belles armes suffisantes pour les Romains. « Oui, » répond l'illustre Carthaginois, » quand même les Romains seraient » encore plus avares. » La *Vie d'Annibal*, que nous a laissé Cornélius Népos, n'est qu'un abrégé incomplet qui doit faire regretter que Plutarque lui-même ne l'ait pas écrite ( *Voy.* Donat ACCIAJUOLI ). Sosile le Lacédémonien avait écrit, en grec, l'*Histoire des expéditions d'Annibal*, dont il fut le maître, le compagnon et l'ami ; mais cet ouvrage précieux n'est point arrivé jusqu'à nous. On sait aussi qu'Annibal perpétua les principaux événements de la seconde guerre punique, en les faisant graver, en langue grecque, sur des tables d'airain, qu'il laissa à Lacinium en Calabre ; Polybe a eu connaissance de ces tables, et les a suivies dans son histoire. M. de Fortia d'Urban, dans ses *Antiquités du département de Vaucluse*, a discuté en détail le passage du Rhône par Annibal, et a combattu l'opinion adoptée par d'Anville (1). B—P.

ANNIBAL CARO. *Voy.* CARO.

ANNIBALIEN, neveu du grand Constantin ( *Voy.* CONSTANTIN, CONSTANCE et JULIEN).

ANNICÉRIS de Cyrène, se distingua par sa passion pour les chevaux et par son adresse à conduire un char. S'étant embarqué pour aller à Olympie disputer le prix de la course des chars, il aborda à Ægine au moment où Pollis y exposait en vente Platon qui lui avait été livré par Denys-le-Jeune. Annicéris, qui connaissait le mérite de ce philosophe, l'acheta et le renvoya, ou plutôt le reconduisit lui-même à Athènes. Ce fut sans doute alors que, voulant faire voir son adresse à Platon, il mena son char dans l'académie, et lui fit faire un grand nombre de tours, sans que les roues sortissent de l'ornière qu'elles avaient tracée ; ce qui fit dire à Platon qu'il était impossible que celui qui avait mis tant de soin à s'exercer à des futilités, eût rien appris de bien important. C—R.

ANNICERIS, de Cyrène comme le précédent, mais beaucoup postérieur à lui, puisqu'il vivait du temps d'A-

(1) Je dois à l'obligeance de M. le baron de Jomini, auteur du *Traité des grandes Opérations militaires*, des observations et des éclaircissements essentiels sur les batailles de Cannes et de Zama.

lexandre, fut disciple de Paræbates, de l'école d'Aristippe. Suidas et Diogène Laërce ont commis beaucoup d'erreurs dans l'histoire de ce philosophe, en le confondant avec le contemporain de Platon, et en le représentant comme suivant la doctrine d'Épicure : il était de la secte cyrénaïque. Annicéris fit à la philosophie d'Aristippe diverses modifications, et fut le fondateur de la *secte annicérienne*, dont on peut lire dans Diogène Laërce les principes fondamentaux. Il florissait vers l'an 330 av. J.-C.

D. L.

ANNIUS de Viterbe. Son véritable nom était JEAN NANNI, en latin, *Nannius*. Par amour pour l'antiquité, en supprimant une seule lettre, il changea *Nannius* en *Annius*, selon l'usage de son temps, et il y joignit le nom de sa patrie. Né à Viterbe, dans l'état de l'Église, vers l'an 1432, il y entra fort jeune dans l'ordre des dominicains. Dès ce temps-là, et, pendant toute sa vie, l'étude remplissait tous les moments qu'il ne donnait pas aux devoirs de son état. Celle qu'il fit, non seulement des langues grecque et latine, mais des langues orientales, lui attira beaucoup de considération dans son ordre. Suivant son institution, il exerça souvent, avec zèle, le ministère de la parole. Ses succès le firent appeler à Rome, où il acquit l'estime des membres les plus distingués du sacré collége, et des souverains pontifes Sixte IV et Alexandre VI. Ce dernier lui donna, en 1499, la place honorable de maître du sacré palais, vacante par la nomination de Paul Moneglia à l'évêché de Chio. Annius eut de la peine à conserver son crédit sous ce méchant pape, dont le fils, César Borgia, plus méchant que lui, et livré à tous les crimes, pardonnait difficilement la vérité, qu'Annius lui disait toujours. La femme de César, au contraire, la duchesse de Valentinois, princesse aussi vertueuse que son mari était scélérat, accordait au savant dominicain toute sa confiance. Le duc, fatigué des conseils qu'il recevait de l'un et de l'autre, fit tomber son ressentiment sur Annius, et l'on prétend qu'il le fit empoisonner. Quoi qu'il en soit, Annius mourut le 13 novembre 1502, âgé de soixante-dix ans, comme le porte l'épitaphe gravée sur son tombeau, à Rome, dans l'église de la Minerve, devant la chapelle de S. Hyacinthe, et non pas de S. Dominique, comme on le dit communément. Cette épitaphe, que le temps avait effacée, fut restaurée en 1618, par les soins des habitants de Viterbe. Annius a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les deux premiers qu'il publia, et qui firent une grande sensation dans un temps où la destruction de l'empire de Constantin, par les sectateurs de Mahomet, frappait tous les esprits, furent son *Traité de l'empire des Turks*, et celui qu'il intitula : *De futuris Christianorum triumphis in Turcas et Saracenos, ad Xystum IV et omnes principes Christianos*, Genuæ, 1480, in-4°. Ce dernier n'est qu'un recueil de ses explications ou de ses réflexions sur le livre de l'*Apocalypse*. Il les avait prêchées dans l'église de St.-Dominique, à Gênes, dans le cours de l'année 1471. Cet ouvrage, qui a eu plusieurs éditions, et dont il existe un manuscrit à la Bibliothèque impériale, est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur fait un précis de tout ce que les interprètes catholiques avaient écrit avant lui sur les quinze premiers chapitres de l'*Apocalypse*. Dans la seconde, il donne ses propres réflexions, depuis le seizième chapitre jusqu'à la fin du même livre, et

il entreprend de prouver que le faux prophète Mahomet est le véritable antechrist prédit par S. Paul, et dont S. Jean décrit tous les caractères; « car, dit-il, quoique ce faux pro- » phète soit mort, sa secte impie vit » encore; elle fait des progrès contre » le peuple de Dieu, et elle durera » jusqu'à ce que, selon le septième » chapitre de Daniel, le règne soit » donné par le Très-Haut au peuple » des saints, c'est-à-dire aux chré- » tiens. » La troisième et dernière partie n'est qu'une récapitulation de ce que l'auteur avait déjà publié dans son *Traité de l'empire des Turks*. Il publia aussi des questions, *Super mutuo Judaïco et civili et divino*, datées de Viterbe, le 8 mai 1492, in-4°., mais sans nom d'imprimeur, ni du lieu de l'impression. Le Catalogue de la bibliothèque d'Oxford lui attribue un *Commentaire* sur Catulle, Tibulle et Properce, Paris, 1604. Le P. Nicéron observe que les bibliothécaires des dominicains ne parlent point de cet ouvrage, non plus que du précédent; mais l'ouvrage qui a donné à Annius le plus de renommée, bonne et mauvaise, est le grand recueil d'antiquités qu'il publia à Rome, en 1498, sous ce titre : *Antiquitatum variarum volumina XVII, cum commentariis Fr. Joannis Annii Viterbiensis*, in-fol. Elles furent réimprimées la même année, à Venise, dans le même format, et elles l'ont été plusieurs fois, depuis, à Paris, à Bâle, à Anvers, à Lyon, tantôt avec, et tantôt sans les commentaires. Dans ce recueil, Annius prétendit faire présent au monde savant, des ouvrages originaux de plusieurs historiens de la plus haute antiquité, tels que Bérose, Fabius Pictor, Myrsile, Sempronius, Archiloque, Caton, Mégasthène (qu'il nomme Métasthène, quoiqu'il n'y ait jamais eu d'auteur de ce nom), Manéthon, et plusieurs autres, qui devaient jeter le plus grand jour sur la chronologie des premiers temps, et qu'il disait avoir heureusement retrouvés à Mantoue, dans un voyage où il avait accompagné Paul de Campo Fregoso, cardinal de S. Sixte. L'attention publique était alors dirigée sur des découvertes de ce genre, qui se multipliaient tous les jours, et auxquelles l'invention récente de l'imprimerie donnait une nouvelle activité. On fut d'abord ébloui par ces grands noms : on reçut, comme originaux, les ouvrages recueillis par Annius, et dont il prétendait, dans ses *Commentaires*, démontrer l'authenticité. Les historiens de plusieurs villes et de plusieurs provinces d'Italie, se firent gloire de trouver pour leur patrie, dans des auteurs qu'on leur donnait comme classiques, des preuves d'une antiquité qui se perdait dans la nuit des temps. Annius n'eut point, d'abord, de contradicteur, et l'on doit remarquer que ce fut dans l'année qui suivit la publication de son livre qu'il fut nommé maître du sacré palais; mais bientôt, en Italie même, on cria de toutes parts à l'erreur ou à l'imposture. Annius eut aussi quelques défenseurs. On peut ranger en quatre classes les sentiments des auteurs à son sujet : les uns pensent qu'il eut réellement en sa possesion certains fragments des anciens auteurs qu'il a publiés, mais qu'il les étendit considérablement, et qu'il y ajouta toutes les fables et toutes les fausses traditions dont ce recueil est rempli; les autres croient que le tout est faux et controuvé, mais qu'Annius y fut trompé le premier, et qu'il publia de bonne foi ce qu'il crut vrai et authentique. Théophile Rainaud est de cette opinion, dans son livre *De bonis et malis libris*, p. 164;

mais, dans son autre ouvrage, *De immunitate Cyriacorum*, qui est plus mordant que le premier, et qu'il a donné sous le faux nom de Pierre de Vaucluse, il ne l'accuse point à demi, et ne lui fait aucune grâce. D'autres ont défendu Annius, et ont pris pour de véritables antiquités tout ce qu'il a donné sous ce titre : plusieurs, il est vrai, sont des auteurs sans vrai savoir et sans critique ; mais plusieurs aussi méritent plus de confiance, tels que Bernardino Baldi, Guillaume Postel, Albert Krantz, Sigonius, Léandre Alberti, et quelques autres. On dit qu'Alberti reconnut trop tard l'erreur où il était tombé, et qu'il mourut de chagrin d'avoir gâté sa *Description de l'Italie* par toutes les fables qu'il avait puisées dans le recueil d'Annius. Des critiques plus sévères ont soutenu que le recueil entier n'avait d'autre source que l'imagination de l'éditeur : les plus célèbres sont Antoine Agostini, Isaac Casaubon ; Jean Mariana, dans son *Histoire d'Espagne ;* Ferrari, dans son livre *De origine Romanorum ;* Martin Hanckius, *De romanarum rerum scriptoribus ;* le cardinal Noris, Fabricius, Fontanini, etc., etc. De savants Italiens, contemporains d'Annius, furent les premiers à apercevoir et à dénoncer la fraude, entre autres ; Marc-Antoine Sabellicus, Pierre Crinitus, Raphaël de Volterre, etc. ; Pignoria, dans ses *Origines de Padoue*, prit la précaution d'avertir qu'il n'y faisait aucun usage des prétendus auteurs sortis des mains d'Annius de Viterbe, déclaration que le savant Maffei a cru devoir répéter, depuis, dans sa *Verona illustrata*. On peut voir, dans Niceron et dans Apostolo Zeno (*Dissertazioni Vossiane*), la dispute qui s'éleva, dans le 17e. siècle, entre Mazza, dominicain, qui publia une *Apologie d'Annius*, Sparavieri de Vérone, qui écrivit contre, et François Macedo, qui répondit pour Mazza. Apostolo Zeno, ennemi de tout excès, en trouve dans les accusations, comme dans les défenses : il lui paraît également impossible, d'un côté, qu'un homme aussi savant que l'était Annius, d'un état et d'un caractère grave, et qui fut bientôt après, revêtu d'une des premières charges de la cour de Rome, ait inventé, fabriqué et supposé tous ces auteurs qu'il donna pour authentiques, et, de l'autre, que ces auteurs, prétendus anciens, le soient véritablement. Il ne le croit donc ni un imposteur, ni un homme tout-à-fait sincère, mais un homme crédule et trompé, qui s'est trop complu dans son erreur, et qui a fait tous ses efforts pour y entraîner ses lecteurs après lui (Voy. *Dissertaz. Vossiane*, tom. II, p. 189 à 192). Ce judicieux critique cite deux preuves bien fortes de la bonne foi d'Annius, mais en même temps de sa crédulité, et de la simplicité de ceux qui croient en lui et aux auteurs de son recueil. Le P. Labat, dominicain, dans le tome VII de ses *Voyages en Espagne et en Italie* (Amsterd., 1731, in-12, p. 66 et suiv.), raconte que le P. Lequien, du même ordre, auteur de l'*Oriens christianus*, et d'autres ouvrages, lui avait fait voir une défense d'Annius, dans laquelle il donnait ces deux preuves. L'une est, qu'ayant confronté le *Manethon* et le *Bérose* de la Collection d'Annius, avec divers fragments de ces deux auteurs, épars dans les livres de Josephe, il les avait trouvés tout différents. Or, si Annius eût été le fabricateur de ces fausses histoires, il était impossible qu'il ne lui fût pas venu dans l'esprit d'y encadrer ces fragments, qui

auraient donné de l'autorité à son imposture. L'autre preuve est que, parmi les manuscrits de Colbert ( faisant aujourd'hui partie de la Bibliothèque impériale ), il s'en trouvait un du 13<sup>e</sup>. siècle, entre 1220 et 1230, contenant un catalogue d'auteurs, parmi lesquelles on remarquait Bérose et Mégasthène, les mêmes qui font partie du Recueil d'Annius : ce n'était donc pas lui qui les avait fabriqués; ils l'étaient déjà depuis plusieurs siècles. Zéno conclut que les auteurs compris dans cette collection ne méritent aucune confiance, et il se moque de Pietro Lauro qui fut, dit-il, assez désœuvré (*così scioperato*) pour employer son temps à traduire et à publier tous ces ouvrages, et plus encore de Fr. Sansovino, qui fit, à cette traduction, des additions et des notes, et les fit réimprimer à Venise, 1550, in-4°. Tiraboschi, autre critique non moins judicieux que Zeno, embrasse son opinion ( *Stor. della Letter. ital.*, tom. VI, part. II, pag. 16 et 17, 1<sup>re</sup>. édition de Modène, in-4°.). Comme lui, il se refuse à croire Annius un faussaire, et ne l'accuse que d'une excessive crédulité. « Il n'y a » maintenant, ajoute-t-il, aucun homme, médiocrement versé dans les » premiers éléments de la littérature, » qui ne rie, et des historiens publiés » par Annius, et de leur commentateur; et je regarderais comme une » perte inutile de temps que d'alléguer des preuves de ce dont personne ne doute plus, si ce n'est » ceux qu'il est impossible de convaincre. » G—É.

ANNON, ou HANNON (S.), archevêque et électeur de Cologne, était de la famille des comtes de Sonnenberg de Souabe : il fut d'abord recteur à Bamberg, ensuite prévôt à Gosslar. L'empereur Henri III ayant entendu parler de ses talents, le fit venir à la cour, et l'envoya peu après à Cologne, en qualité d'ambassadeur. Il s'y conduisit avec tant d'habileté que l'archevêque Hermann le recommanda, comme digne de lui succéder, et il fut élu, en 1055. Après s'être appliqué à fonder des chapitres, et à réformer les monastères dans son diocèse, il fut rappelé à la cour par l'impératrice Agnès, qui lui confia l'éducation du jeune empereur Henri IV, et l'administration de l'empire qu'il dirigea avec un égal succès. Privé quelque temps du ministère, il retourna dans son archevêché, où les révoltes de ses propres sujets lui firent courir de grands dangers, et occupèrent souvent sa justice un peu sévère. Il reparut à la cour en 1072, et mourut le 4 décembre 1075, laissant une réputation honorable. Il fut enseveli dans le couvent de Siegberg, et canonisé peu après. G—T.

ANNONE ( JEAN-JACQUES DE ), naquit à Bâle en 1728, et y mourut en 1804. Il étudia la philosophie et la jurisprudence, et obtint dans sa patrie, en 1766, la chaire d'éloquence, qu'il quitta en 1779, pour celle de jurisprudence. Il s'occupa avec succès d'archæologie, d'histoire naturelle et de physique ; ses collections, tant de médailles et de monnaies, que d'objets d'histoire naturelle, qu'on conserve à Bâle, sont riches et remarquables. Outre un nombre considérable de Mémoires, insérés dans les *Acta Helvetica* et dans d'autres ouvrages périodiques de l'Allemagne, il a donné des Notes relatives aux monnaies antiques, pour l'édition de Bâle, 1762, du *Glossaire* de Ducange, et il a enrichi le bel ouvrage de Knorr, *sur les pétrifications*, d'un grand nombre d'articles et de figures relatives à des pièces de son cabinet. U—I.

ANQUETIL (Louis-Pierre), naquit à Paris, le 21 janvier 1723. Entré à dix-sept ans dans la congrégation de Ste.-Geneviève, il se distingua dans l'exercice des fonctions d'enseignement théologique ou littéraire qui lui furent confiées. Le séjour qu'il fit à Reims, en qualité de directeur du séminaire, lui donna tout à la fois l'idée et le moyen de composer l'Histoire de cette ville. Nommé, en 1759, prieur de l'abbaye de la Roë, en Anjou, il fut peu après envoyé, en qualité de directeur, au collège de Senlis, pour y ranimer les études; ce fut là qu'il composa l'*Esprit de la Ligue*. En 1766, il obtint la cure ou prieuré de Château-Renard, près de Montargis, qu'il échangea, dès le commencement de la révolution, contre la cure de la Villette, près Paris. Enfermé à St.-Lazare, pendant le règne de la terreur, il y continua son *Histoire universelle*. Élu membre de la seconde classe de l'Institut, lors de la formation de cette société, il fut bientôt après attaché au ministère des relations extérieures, et crut devoir composer ses *Motifs des traités de paix*, etc. Doué d'une santé robuste, fruit d'une humeur égale et d'une tempérance universelle, Anquetil était très-laborieux; il travaillait régulièrement dix heures par jour; les ouvrages les plus pénibles ne l'effrayaient pas. Déjà plus qu'octogénaire, il méditait les plus vastes entreprises littéraires, lorsque la mort l'enleva, le 6 septembre 1808, dans sa quatre-vingt-quatrième année. La veille encore, il disait à un de ses amis : « Venez voir un homme qui » meurt tout plein de vie. » On a de lui : I. *Histoire civile et politique de la ville de Reims*, 1756-57, 3 vol. in-12. Cette histoire ne va pas au-delà de 1657; elle devait avoir un quatrième volume qui n'a pas paru. Un nommé Félix de la Salle est, dit-on, le principal auteur de l'*Histoire de la ville de Reims*. Les deux collaborateurs disputèrent à qui mettrait son nom à cet ouvrage. Le sort décida en faveur d'Anquetil. (On peut, sur cette anecdote, consulter le *Mémoire servant de réponse, pour le sieur Delaistre, contre le sieur Anquetil*, Reims, 1758, in-4°. de 14 pages). L'*Histoire de Reims* est un ouvrage rempli de recherches curieuses, et d'où sont bannies les vaines conjectures et les dissertations futiles. L'auteur disait, vers la fin de sa vie: « Je » viens de relire l'*Histoire de Reims*, » comme si elle n'était pas de moi; je » ne crains pas de dire que c'est un » bon ouvrage. » II. *Almanach de Reims*, 1754, in-24; III. l'*Esprit de la Ligue*, ou *Histoire politique des troubles de France, pendant les 16e. et 17e. siècles*, 1767, 3 vol. in-12; 1771, 3 vol. in-12; 1783, 3 vol. in-12; 1797, 3 vol. in-12. On ne trouve pas à un très-haut degré, dans cet ouvrage, cette sagacité qui aperçoit et développe aux yeux des autres les causes morales ou politiques des grands événements; mais l'exactitude et l'heureux enchaînement des faits mettent le lecteur à portée de pénétrer lui-même dans le secret des cœurs ou des cabinets. IV. *Intrigue du cabinet sous Henri IV, et sous Louis XIII, terminée par la Fronde*, 1780, 4 vol. in-12. Cette nouvelle production est très-inférieure à la première : le style en parut médiocre et quelquefois même peu correct; mais ce qu'on y blâma le plus, c'est l'indulgence timide ou partiale avec laquelle l'administration et le caractère de Richelieu y sont tracés; ni le génie, ni les rigueurs tyranniques de ce grand ministre n'y sont peints de couleurs assez fortes. V. *Louis XIV*,

*sa Cour et le Régent*, 1789, 4 vol. in-12, réimprimés en 1794, 5 vol. in-12. Cette espèce de continuation des deux précédents ouvrages ne mérite point de leur être comparée; c'est un amas d'anecdotes sans liaison qui ont perdu tout leur prix depuis la publication des Mémoires particuliers d'où elles étaient tirées. VI. *Vie du maréchal de Villars, écrite par lui-même, suivie du Journal de la Cour de 1724 à 1734*, Paris, 1787, 4 vol. in-12; 1792, 4 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des Mémoires écrits par Villars lui-même; la fidélité en est le seul mérite. VII. *Précis de l'Histoire universelle*, 1797, 9 vol. in-12; 1801, 12 vol. in-12, 3e. édition, entièrement revue (c'est-à-dire, *corrigée* par M. Jondot), 1807, 12 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en espagnol et en italien. Cependant, ce n'est presque qu'un abrégé de l'*Histoire universelle des Anglais*, et il ne doit être lu qu'avec précaution. VIII. *Motifs des guerres et des traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV, et Louis XVI*, 1798, in-8°.; IX. *Histoire de France, depuis les Gaules jusqu'a la fin de la monarchie*, 1805 et suiv., 14 vol. in-12. Anquetil avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il commença cette histoire, à laquelle la vie toute entière semble ne devoir pas suffire. Aussi se ressent-elle beaucoup de la précipitation avec laquelle elle a été faite et de l'âge où l'auteur l'a composée. X. *Notice sur la vie de M. Anquetil du Perron*, son frère; XII. diverses *Dissertations*, dans les *Mémoires de l'Institut* (*V.* MAILLY).

A—G—R.

ANQUETIL-DUPERRON (ABRAHAM-HYACINTE), frère du précédent, naquit, à Paris, le 7 décembre 1731. Après avoir fait ses études avec distinction dans l'université de cette ville, et avoir acquis une connaissance assez étendue de l'hébreu, il fut appelé à Auxerre par M. de Caylus, qui en était alors évêque. Ce prélat lui fit faire ses études théologiques, d'abord dans le séminaire de son diocèse, et ensuite dans celui d'Amersfoort près d'Utrecht; mais le jeune Anquetil n'avait aucune vocation pour l'état ecclésiastique, et se livrait avec ardeur à l'étude de l'hébreu et de ses nombreux dialectes, de l'arabe et du persan. Ni les sollicitations de M. de Caylus, ni l'espoir d'un rapide avancement, ne purent le retenir à Amersfoort, lorsqu'il crut n'avoir plus rien à y apprendre. Il revint à Paris, où son assiduité à la Bibliothèque du roi, son ardeur pour le travail et ses progrès, lui méritèrent l'attention de l'abbé Sallier, garde des manuscrits. Ce savant le fit connaître à ses confrères et à ses amis, qui s'unirent à lui pour faire accorder au jeune Anquetil un modique traitement, en qualité d'élève pour les langues orientales. Il avait à peine obtenu cet encouragement, lorsque le hasard fit tomber dans ses mains quelques feuillets calqués sur un manuscrit zend du *Vendidad-Sadé*. Dès-lors, plus de repos pour lui; l'Inde devient le but de ses travaux: il forme le projet de la parcourir pour découvrir les livres sacrés des Parses, et ne songe plus qu'aux moyens de l'exécuter. L'occasion était favorable; on préparait, au port de l'Orient, une expédition pour cette contrée. Cependant, les démarches de ses protecteurs, pour lui obtenir le passage, sont sans succès. Cet obstacle ne fait qu'accroître son ardeur. Il va trouver le capitaine de recrutement, s'engage, malgré ses représentations, et part de

Paris, en qualité de soldat, le sac sur le dos, le 7 novembre 1754. Aussitôt que ses protecteurs furent instruits de son départ, ils volèrent chez le ministre, qui, touché de ce trait de zèle pour les sciences, lui accorda le passage franc, la table du capitaine, et un traitement qui devait être fixé par le gouverneur des établissements français dans l'Inde. Anquetil, après neuf mois de traversée, débarqua, le 10 août 1755, à Pondichéry. Il ne resta dans cette ville que le temps nécessaire pour apprendre le persan moderne, et il se rendit en diligence à Schandernagor, où il se flattait d'étudier le samskretan. Dès qu'il y fut arrivé, il reconnut qu'il s'était livré à des espérances trompeuses. Il était sur le point de s'en retourner, lorsqu'une maladie grave fit craindre pour ses jours; mais il était à peine échappé à ce danger, que la guerre se déclara entre la France et l'Angleterre. Schandernagor fut pris, et Anquetil, craignant alors de manquer l'objet de ses voyages, et désirant retourner à Pondichéry, se décide à faire ce trajet par terre : il part seul, presque sans argent et sans bagages, traverse des contrées infestées par des bêtes féroces, brave leur fureur et la perfidie de ses guides, visite toutes les pagodes, recueille tous les renseignements utiles, et arrive à Pondichéry après cent jours de marche, pendant lesquels il avait parcouru un espace de près de quatre cents lieues, sous un climat brûlant et inhabité. Il y trouva un de ses frères qui arrivait de France, et s'embarqua avec lui pour Surate; mais, désirant connaître le pays, comme il connaissait la côte de Coromandel, il descendit à Mahé, où le vaisseau relâcha, et se rendit, à pied, à Surate. Ce fut là qu'il parvint, à force de persévérances et de soumission, à vaincre l'humeur farouche et les scrupules de quelques *destours* ( prêtres parses ) du Guzarate. Il acquit auprès d'eux une connaissance assez étendue du zend et du pehlevy, pour traduire un Dictionnaire zend et pehlevy, le *Vendidad-Sadé* et quelques autres ouvrages écrits dans ces langues. Il se proposait d'aller étudier les langues, les antiquités et les lois sacrées des Hindous à Bénarès, lorsque la prise de Pondichéry le força à retourner en France. Il monta sur un vaisseau anglais, débarqua à Londres, où il séjourna quelque temps, visita Oxford, et arriva à Paris le 4 mai 1762, sans fortune, sans désir d'en acquérir, mais riche de cent quatre-vingt manuscrits, et d'autres objets rares. L'abbé Barthélemy, et ses autres amis, lui firent obtenir une pension, avec le titre et les appointements d'interprète pour les langues orientales à la Bibliothèque du Roi. En 1763, l'académie des belles-lettres le reçut au nombre de ses associés; dès-lors, il se livra tout entier à la rédaction et à la publication de ses matériaux. En 1771, il publia, en 3 vol. in-4°., sous le titre de *Zend-Avesta*, le recueil des livres sacrés des Parses. Les deux plus anciens morceaux de ce recueil sont le *Vendidad* et l'*Izeschné*, qui paraissent contenir des fragments des ouvrages de Zoroastre et de quelques autres philosophes d'une antiquité reculée. Anquetil joignit à son *Zend-Avesta* une Relation curieuse de ses voyages, et une savante *Vie de Zoroastre*. En 1778, il publia sa *Législation orientale*, où il combattit, avec plus de vérité que de succès, le système de Montesquieu sur cette même législation. En 1786, on publia ses *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde;* cet ouvrage, qui fait partie de la *Géogra-*

*phie de l'Inde*, du père Thieffenthaler, fut suivi, en 1789, de son Traité *De la dignité du commerce et de l'état du commerçant*. La révolution vint, peu de temps après, troubler le repos dont il jouissait. Trop sensible pour envisager le spectacle des maux de sa patrie, il rompit toutes ses liaisons, s'enferma dans son cabinet, et n'eut plus d'autres amis que ses livres, d'autres délassements que le souvenir de ses chers brahmes et de ses destours. Les fruits de sa retraite furent, en 1798, l'*Inde en rapport avec l'Europe*, 2 vol. in-8°., et, en 1804, la traduction latine, faite du persan, des *Oupnek'hat*, ou *Upanischada*, c'est-à-dire, *Secrets qu'il ne faut pas révéler*, 2 vol. in-4°. Quoique l'auteur de la version persane n'ait point conservé les idées indiennes dans toute leur pureté, Anquetil n'en a pas moins rendu un grand service aux lettres, en faisant connaître ces *Upanischada*, ou *Extraits des Védas*. Lorsque l'Institut fut réorganisé, Anquetil en fut nommé membre, et donna, peu après, sa démission. Enfin, épuisé par ses longs travaux, par le régime austère auquel il s'était astreint, et par les infirmités de la vieillesse, il mourut à Paris, le 17 janvier 1805. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, il avait encore lu à l'académie plusieurs mémoires, dont l'objet est de prouver l'authenticité des ouvrages attribués par les Parses à Zoroastre, et d'éclaircir l'histoire et les langues anciennes de l'Orient. Il était occupé à revoir une traduction du *Voyage du père Paulin de St.-Barthélemy dans l'Inde*, et à la publier avec des corrections et des additions, lorsque sa mort arrêta l'impression de cet ouvrage : elle a été continuée par les soins de M. Silvestre de Sacy, et l'ouvrage a paru en 1808, 3 vol. in-8°. Enfin, Anquetil a laissé un grand nombre de manuscrits, parmi lesquels on distingue la traduction d'un *Traité latin sur l'Église*, du célèbre docteur Legros, en 4 volumes in-4°. Une immense érudition, la connaissance de presque toutes les langues de l'Europe, dont il se facilitait l'étude par des méthodes qui lui étaient propres, et une activité infatigable, étaient unis, chez Anquetil, à l'amour sincère de la vérité, à une saine philosophie, à un rare désintéressement, et aux plus éminentes qualités du cœur. On se rappellera toujours, avec un sentiment d'admiration, qu'il refusa, des Anglais, 30,000 livres, qu'ils lui offrirent pour son manuscrit de la traduction du *Zend-Avesta*. Comme tous les hommes d'un mérite supérieur, il fut en butte à l'envie, parce qu'il combattit toujours le faux mérite; mais le monde savant, en reconnaissant dans ses ouvrages quelques erreurs ou imperfections, l'a placé néanmoins au rang des hommes les plus érudits qu'ait produits le 18e. siècle. J—n.

ANSALONI (Giordano), missionnaire sicilien, que l'Église du Japon compte au nombre de ses martyrs. Il naquit à Sant' Angelo, ville du diocèse d'Agrigente, et entra de bonne heure dans l'ordre de S. Dominique; après son noviciat, il fut envoyé à Salamanque en Espagne, pour y achever ses études. Bientôt, son zèle lui fit tourner ses vues vers les missions, et il obtint de ses supérieurs la liberté de s'y consacrer. Il fut du nombre des missionnaires de cet ordre qui partirent, en 1625, pour les Philippines, où ils se rendirent par la route du Mexique. Arrivé à Manille, le père Ansaloni se dévona au service des malades dans les hôpitaux, et donna le reste de son temps à l'étude du chinois. Lorsqu'il put entendre les livres écrits en cette

langue, il entreprit un Recueil des superstitions chinoises, pour se mettre lui-même en état de les combattre avec plus de succès, s'il arrivait que son ministère l'appelât à la conversion des peuples de cet empire; mais il n'eut pas le temps de finir cet ouvrage, qui ne fut jamais publié: la Providence lui avait marqué une autre destination. Il reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre au Japon. Accompagné d'un de ses confrères, il y pénétra, en 1632, dans le temps où la persécution contre les chrétiens y éclatait avec le plus de violence. Les dangers qui environnaient de toutes parts le vertueux missionnaire, ne l'empêchèrent pas de se livrer à toutes les fonctions de son ministère. Il échappa aux recherches pendant deux ans; mais il fut enfin saisi, ainsi que son collégue. Soixante-neuf chrétiens, arrêtés avec eux, furent décapités, et les deux missionnaires, condamnés au supplice de la fosse, y consommèrent leur martyre, le 18 novembre 1634. Pendant le séjour que le père Ansaloni fut forcé de faire au Mexique, il y employa ses loisirs à une traduction latine des Vies des Saints de son ordre, écrites en espagnol par Ferdinand Castillo: le manuscrit de cette version, qu'on dit être très-élégante, se conserve encore à Seville. G—R.

ANSART (André-Joseph), né dans l'Artois, en 1723, entra dans l'ordre de St.-Benoît, et, ayant été nommé procureur d'une des maisons de cet ordre, disparut avec les fonds qu'il avait entre les mains. Il s'attacha à l'ordre de Malte, en devint conventuel, se fit recevoir avocat au parlement, et docteur en droit de la faculté de Paris; il fut ensuite nommé prieur-curé de Villeconin, membre des académies d'Arras et des arcades de Rome. Il mourut vers 1790, après avoir publié: I. *Dialogues sur l'utilité des moines rentés*, 1768, in-12; II. *Exposition sur le Cantique des Cantiques de Salomon*, 1770, in-12; III. *Histoire de S. Maur, abbé de Glanfenil*, 1772, in-12. La première partie comprend la Vie de S. Maur; les deuxième et troisième parlent des différentes translations des reliques du saint; la quatrième est l'Histoire de l'abbaye de St.-Maur-des-Fossés (*Voy.* Amandus). IV. *Éloge de Charles V, empereur*, traduit du latin de J. Masénius, 1777, in-12; V. *Esprit de S. Vincent-de-Paul*, ou *Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12; VI. *Histoire de Sainte Reine d'Alise, et de l'abbaye de Flavigny*, 1783, in-12; VII. *Histoire de S. Fiacre*, 1784, in-12; VIII. *Bibliothèque littéraire du Maine*, Chalons-sur-Marne, 1784, in-8°. Ansart a fait revivre trois cents auteurs, dont on avait oublié jusqu'aux noms. Il devait y avoir sept autres volumes qui n'ont pas paru. IX. *La Vie de Grégoire Cortez, bénédictin, évêque d'Urbin, et cardinal*, 1786, in-12. Ansart était ignorant et paresseux. On croit qu'il avait pris tous les ouvrages qu'il a publiés sous son nom, dans les archives du *Régime*, autrement de St.-Germain-des-Prés. A. B—T.

ANSBERT (S.), évêque de Rouen, né à Chaussy, village du Vexin, d'une famille noble. Ses progrès dans les lettres furent rapides, et il parut jeune encore à la cour de Clotaire III, où le chancelier Robert voulut lui faire épouser sa fille Angradisme; mais Ansbert, qui projetait dès-lors de se consacrer à Dieu, préféra le célibat au mariage. Son mérite l'ayant fait élever à la dignité de chancelier, il n'en fut pas moins entraîné par son penchant pour la vie solitaire, quitta brusquement la cour, et alla s'enfermer dans

l'abbaye de Fontenelle. Il en devint abbé, marcha sur les traces de S. Vandrille et de S. Lambert ses prédécesseurs, fonda des hôpitaux, et fit de sages réglements. Élevé, en 683, au siége épiscopal de Rouen, il se voua tout entier à la prédication des fidèles et au soulagement des pauvres; mais Pépin d'Héristal, maire du palais, mécontent de la sévérité de ce saint prélat, l'arracha de son église et le relégua dans le monastère de Haimont, en Hainault, où il mourut, en 698, dans les exercices de la bienfaisance et de la piété, au moment même où il venait d'être autorisé à retourner dans son diocèse. Son corps fut transporté, selon sa dernière volonté, à l'abbaye de Fontenelle. Aigrade a écrit sa vie, que nous avons dans Surius et dans Bollandus. K.

ANSCHAIRE, ou ANSGARIUS (S.), surnommé L'APÔTRE DU NORD, né en Picardie, le 8 septembre 801, fut élevé dans un couvent de bénédictins, à Corbie, d'où il passa à Corvey en Westphalie; il y fit de tels progrès dans les sciences, qu'en 821 il fut nommé recteur de l'école du couvent. Harald, roi de Danemarck, près de quitter Mayence où il avait été baptisé, pour retourner dans ses états, demanda quelques missionnaires qui pussent y introduire le christianisme: Anschaire, accompagné de son ami Autbert, entreprit cette pénible tâche. Il obtint d'abord de grands succès, et fonda une école chrétienne à Hadeby, aujourd'hui Schleswig; mais le zèle violent d'Harald ayant soulevé ses sujets, il fut contraint de s'enfuir et Anschaire avec lui. Le roi de Suède Biœrn, ayant envoyé, peu après, des ambassadeurs à Louis-le-Pieux, empereur d'Allemagne, Anschaire les suivit en Suède à leur retour. Le roi lui accorda la permission d'enseigner publiquement le christianisme: on avait préalablement consulté les idoles pour savoir ce qu'on devait faire, et la réponse du sort avait été favorable au missionnaire chrétien. Il convertit un grand nombre des principaux de la cour, bâtit une église, et revint dans son cloître, en 831. Louis-le-Pieux le nomma, peu après, premier archevêque de Hambourg, et le pape Pascal, en lui envoyant le Pallium, lui donna le titre de légat dans le Nord; mais, en 845, Anschaire vit l'église et le couvent de sa ville archiépiscopale pillés, et livrés aux flammes par des brigands: à peine eut-il le temps de s'enfuir, presque nu, à Brême. Il se retira alors dans l'asyle qu'une femme nouvellement convertie, lui offrit. L'évêque de Brême, Leuterich, étant mort peu après, l'empereur Louis II nomma Anschaire à sa place: cet évêché fut dès-lors irrévocablement réuni à l'archevêché de Hambourg. Le zèle d'Anschaire ne lui permit pas de jouir en paix de sa nouvelle dignité: il retourna en Danemarck, acquit la faveur du roi Eric, et donna, dans ce royaume, une base plus solide à la religion chrétienne. Il réussit également en Suède, auprès du roi Olof ou Olaüs, dans le Holstein et dans toutes les contrées voisines où régnait l'idolâtrie. De retour à Brême, il y mourut d'une dyssenterie, le 3 février 864. Il fonda des hôpitaux; il visitait lui-même les pauvres et les malades, rachetait les prisonniers, et remplissait, avec la plus scrupuleuse exactitude, tous les devoirs du culte. A sa mort, le pape Nicolas Ier. le mit au nombre des saints. Il avait écrit plusieurs ouvrages; mais il ne nous reste de lui que quelques lettres et *Liber de vita et miraculis Str.-Wilohadi*, imprimé avec la Vie d'Anschaire; Cologne, 1642, in-8°., et plusieurs fois depuis. (*Voy.* sa Vie, par Rimbert,

dans les *Scriptor. rer. Danicarum*, n°. 30, de Langebek; *Hist. Cimbriæ litterariæ Molleri.*) G—r.

ANSEAUME (........), né à Paris, y mourut en juillet 1784; il rendit beaucoup de services au théâtre italien, dont il était souffleur, et pour lequel il fit les compliments de clôture de 1763 à 1778. Il avait contribué à la naissance de l'Opéra-Comique de la Foire, dont il fut sous-directeur de 1753 à 1757, souffleur de 1758 à 1761, et où il donna le *Peintre amoureux*, opéra comique, joué le 25 juin 1757, et qui resta long-temps au théâtre. Dès 1753, il avait fait imprimer la *Vengeance de Melpomène*, prologue: il publia, en 1766, son *Théâtre*, en 3 vol. in-8°., qui contiennent: I. le *Monde renversé*, opéra comique de Le Sage et Dorneval, qu'il mit tout en vaudevilles; II. le *Chinois poli en France;* III. *les Amants trompés;* IV. *Bertholde à la ville;* V. le *Peintre amoureux;* VI. la *Fausse Aventurière*, en société avec Marcouville; VII. le *Docteur Sangrado*, avec un anonyme; VIII. le *Médecin de l'Amour;* IX. *Cendrillon*, 1759, imité du conte de Perrault; X. l'*Ivrogne corrigé*, avec un anonyme, tiré d'une fable de La Fontaine; XI. le *Soldat magicien*, dont le plan est de Serrières; XII. l'*Isle des Foux*, avec un anonyme; XIII. *Mazet*, tiré du conte de La Fontaine; XIV. le *Milicien;* XV. les *deux Chasseurs et la Laitière;* XVI. l'*Ecole de la Jeunesse*, ou le *Barnevelt Français*. Pour former ces trois volumes, on s'est contenté de faire imprimer des frontispices, et de recueillir les exemplaires des éditions que l'auteur avait données de ces pièces dans leur nouveauté. On a encore d'Anseaume, les *Epreuves de l'Amour*, 1759; le *Dépit généreux*, avec M. Quétant, 1761, in-8°.; la *Nouvelle Troupe*, 1760; le *Procès des Ariettes et des Vaudevilles*, avec Favart, 1761; la *Clochette*, 1766; le *Maître d'Ecole*, avec Marcouville; la *Ressource comique*, ou la *Pièce à deux acteurs*, 1772; la *Coquette de Village*, 1771; le *Rendez-vous bien employé*, 1774; le *Retour de tendresse*, 1777, in-8°.; *Zémire et Mélinde*, 1773, in-8°., et le *Tableau parlant*, 1769, in-8°., farce divertissante, la meilleure de ce genre. Anseaume a encore retouché le *Poirier* et la *Veuve indécise*, opéras comiques de Vadé. Il avait été quelque temps doctrinaire, puis maître de pension à Paris. A. B—t.

ANSEGISE, archevêque de Sens, né au diocèse de Reims, dans le 9e. siècle, fut d'abord abbé de St.-Michel, et parvint, en 871, au siége archiépiscopal de Sens. Charles-le-Chauve, qui ambitionnait la dignité d'empereur, envoya Ansegise en ambassade à Rome, pour s'assurer du suffrage du pape Jean VIII. Ce pontife éleva Ansegise à la primatie des Gaules et de la Germanie, dignité qui donna un nouvel éclat à l'église de Sens, et fit considérer son archevêque comme le second chef de la chrétienté; mais quand il voulut se faire reconnaître primat dans le concile de Pontion, plusieurs prélats s'y opposèrent, entre autres Hincmar de Reims, qui avait publié un écrit contre cette nouvelle primatie. Le roi envoya encore à Rome Ansegise, qui, à son retour, en 878, assista au concile de Troyes, sacra et couronna, l'année suivante, dans l'abbaye de Ferrières en Gatinois, Louis III et Carloman, fils de Louis-le-Bègue, et mourut en 883. K.

ANSELME (S.), archevêque de Cantorbéry, sous les règnes de Guil-

laume-le-Roux et de Henri Ier., était né à Aost, dans le Piémont, en 1033. Ayant été visiter plusieurs monastères de France, il fut attiré à celui du Bec, en Normandie, par la réputation de Lanfranc, y prit l'habit de S. Benoît, et en devint abbé. Il eut occasion d'aller plusieurs fois en Angleterre, où il acquit une telle réputation, que Guillaume-le-Roux étant tombé malade, voulut être assisté par lui, et le nomma ensuite archevêque de Cantorbéry. Anselme n'accepta cet honneur qu'à condition qu'on restituerait à cet archevêché toutes les terres dont il avait été dépouillé par Guillaume lui-même. Il n'était guère permis de compter sur une union durable entre un prélat étranger et un prince qui, marchant sur les traces de son père, ne voulait rien céder au pape ni au clergé. Anselme lui tint tête avec courage : de là, s'ensuivit entre eux un état de dissension continuelle. Cependant, le roi ayant besoin d'argent pour la guerre qu'il avait entreprise contre son frère Richard, duc de Normandie, l'archevêque lui offrit 500 livres sterlings, somme considérable pour le temps; mais que Guillaume trouva trop modique, et refusa avec humeur. Ils eurent un sujet de mécontentement plus sérieux encore, à l'époque où l'anti-pape Guibert, reconnu sous le nom de Clément III, par le roi et par le plus grand nombre des prélats de son royaume, disputait la tiare à Urbain II. Anselme désirait établir l'autorité de ce dernier en Angleterre, et était bien résolu de se passer du consentement de Guillaume qui, d'un autre côté, ne supportait pas l'idée que ses sujets promissent obéissance à un pape que lui-même n'avait pas reconnu. Il convoqua un synode pour faire déposer le prélat qui osait lui résister. L'affaire s'accommoda, moyennant quelques concessions mutuelles; mais Anselme ayant vainement demandé la restitution de tous les revenus de son siége, se décida, quoiqu'ayant reçu défense expresse de s'éloigner, à aller appuyer lui-même l'appel qu'il avait fait à la cour de Rome, où il fut accueilli comme un zélé serviteur du Saint-Siége. Il suivit Urbain au concile de Bari, en 1098, y défendit la *procession* du St.-Esprit contre les Grecs, et soutint avec vigueur le droit du clergé de nommer exclusivement aux dignités ecclésiastiques, sans prêter foi et hommage à aucun laïc; mais la cour de Rome avait intérêt à faire sa paix avec Guillaume; elle ne tarda pas à abandonner Anselme, qui, rebuté, affligé, partit pour Lyon, et y resta jusqu'à la mort du roi, en 1100. Henri Ier., son successeur, parvenu au trône par une usurpation, ne négligeait rien pour s'y maintenir. Sachant à quel point l'archevêque de Cantorbéry s'était concilié l'affection du peuple, il lui envoya plusieurs messages pour le rappeler. Anselme céda à ces instances, et fut reçu avec les plus grands honneurs, ce qui n'empêcha pas qu'une contestation très-vive ne s'élevât presque aussitôt entre le roi et le prélat. Celui-ci, qui avait déjà rendu hommage à Guillaume-le-Roux, refusait de le renouveler entre les mains du nouveau souverain. Malgré ce refus, quand le duc de Normandie menaça d'envahir l'Angleterre, non seulement Anselme fournit au roi des secours d'hommes considérables, mais il employa encore tout son crédit auprès des barons, et alla même jusqu'à parcourir à cheval les rangs de l'armée, pour exciter l'ardeur des soldats. Peu de temps après, il fut encore obligé de faire un voyage à Rome, avec le

consentement de Henri Ier., et, après des lenteurs et des difficultés de toute espèce, il se retira une seconde fois à Lyon, puis à son abbaye du Bec, où il entretint une correspondance avec la cour de Rome, et finit par obtenir une convention, en vertu de laquelle la cour de Rome conservait le droit spirituel de donner les investitures, et devait seule envoyer aux évêques la croix et l'anneau pastoral, tandis que le roi d'Angleterre recevrait d'eux le serment de fidélité pour leurs propriétés et privilèges temporels. Ce fut alors que Henri, voulant terminer tous les sujets de discussion, prit le parti de se rendre en personne à l'abbaye du Bec, où Anselme était malade, et le ramena dans ses états, où le prélat fut accueilli par les démonstrations de joie les plus vives. La vénération qu'Anselme sut inspirer au peuple doit être surtout attribuée à la sévérité de ses mœurs, et à l'énergie avec laquelle il lutta contre les abus de pouvoir. Il insista fortement sur la nécessité du célibat ecclésiastique, et fut le premier qui le prescrivit en Angleterre, où le synode national, tenu à Westminster en 1102, en fit une loi religieuse. Anselme mourut en 1109. Nous ne rapporterons pas les miracles très-extraordinaires qui lui ont été attribués, et dont un écrivain du 11e. siècle (Jean de Salisbury), a donné le récit. Anselme possédait un assez grand fond d'instruction pour l'époque où il vivait. Ses ouvrages nombreux ont eu plusieurs éditions, depuis celle de Nuremberg, in-fol., 1491, jusqu'à celle de Paris, 1675, par D. Gabriel Gerberon, et réimprimée en 1721; enfin, une autre, donnée à Venise en 1744, 2 vol. in-fol. La bibliothèque de Lyon possède un très-beau manuscrit de ses *Méditations* et *Oraisons*. Tous ses écrits, qui ont pour objet la discipline ecclésiastique, la piété et la morale, portent l'empreinte de la barbarie de son siècle. Indépendamment de Jean de Salisbury, Eadmer, moine de Cantorbéry, a écrit la Vie de S. Anselme. On peut aussi consulter Guillaume de Malmesbury, *De gestis pontificum Angl.* H. L—E.

ANSELME (S.), évêque de Lucques, succéda, en 1061, dans cet évêché, au pape Alexandre II, son oncle, refusa d'abord de recevoir l'investiture de l'empereur Henri IV, s'y soumit enfin, puis en eut des scrupules, et se retira à Cluni, d'où il ne sortit, pour reprendre le gouvernement de son église, que sur un ordre exprès du pape Grégoire VII. Ayant voulu réduire ses chanoines à la vie commune, il éprouva, de leur part, une telle résistance, qu'il fut obligé de quitter sa ville épiscopale. Léon IX le fit son légat en Lombardie, et il mourut dans l'exercice de sa légation, à Mantoue, le 18 mars 1086. On a de lui une *Apologie de Grégoire VII*, et une *Réfutation des prétentions de l'anti-pape Guibert*. On trouve ces deux écrits dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius, et dans la *Bibliothèque des Pères*. S. Anselme avait composé un troisième Traité pour prouver que les princes temporels ne peuvent disposer des biens de l'Église. Le père Roto, jésuite, a donné sa *Vie* en italien. T—D.

ANSELME DE SAINTE-MARIE (PIERRE DE GUIBOURS, communément appelé le *Père*), augustin déchaussé, a publié : I. l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands-officiers de la couronne*, 1674, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage a été continué par Du Fourni et par les religieux augustins Ange de Ste.-Rosalie et Simplicien, qui en ont

donné la troisième et dernière édition, en 9 vol. in-fol., 1726-1733. La première partie de cet ouvrage, donnée par le père Anselme, est moins estimée que la suite, donnée par ses continuateurs. Au reste, c'est une source abondante de renseignements utiles. II. La *Science héraldique*, 1675, in-4°.; III. *le Palais de l'honneur, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine et de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France* 1663-1668, in-4°.; IV. *le Palais de la gloire, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France et de plusieurs nobles familles de l'Europe*, 1664, in-4°. Le père Anselme est mort à Paris, sa patrie, en 1694, âgé de soixante-neuf ans. A. B—T.

ANSELME (ANTOINE), fils d'un chirurgien, naquit le 13 janvier 1652, à l'Isle-Jourdain, dans le comté d'Armagnac. Un de ses oncles, curé dans les environs, se chargea de sa première éducation; puis, il fut envoyé au collége de Gimont, et passa de là à Toulouse, où il acheva ses études. Il avait un talent si décidé pour la chaire, et une mémoire si prodigieuse que, dès l'âge de douze ans, il lui suffisait d'entendre un sermon pour le répéter avec une extrême facilité et beaucoup de grâces. Il remporta deux fois le prix de l'ode aux jeux floraux. Dès que son cours de théologie fut terminé, il se livra au ministère de la prédication, et débuta à Gimont avec tant de succès, qu'il y reçut le surnom de *Petit Prophète*, qu'il conserva toujours. Il alla ensuite prêcher à Toulouse; le marquis de Montespan, qui l'entendit, fut enchanté de son éloquence et de son savoir, et lui confia l'éducation de son fils, le marquis d'Antin, âgé alors de dix ans. Anselme vint, avec son élève, à Paris, où ses sermons obtinrent les mêmes succès. En 1681, l'académie française le choisit pour prononcer devant elle le panégyrique de saint Louis, et, dès-lors, il prêcha dans toutes les grandes paroisses de la capitale; il fallait même le retenir quatre à cinq années d'avance. En 1683, il fut nommé pour prêcher à la cour les jours de la Cène et de la Pentecôte; en 1698, il y prêcha pendant l'Avent, et, en 1709, pendant le Carême. Après avoir parcouru, plus de trente ans, cette carrière, il revint auprès du duc d'Antin qui l'aimait beaucoup; et sans abandonner entièrement le ministère de la prédication, il se fit une occupation particulière de l'étude des belles-lettres et des beaux arts. Bientôt, il fut reçu amateur honoraire par l'académie de peinture; presque dans le même temps, le duc d'Antin fit revivre, en sa faveur, la place d'historiographe des bâtiments; et, en 1710, il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres, en qualité d'associé. Après la mort de Louis XIV, il rendit à cette compagnie d'importants services qui lui valurent le titre de pensionnaire surnuméraire, avec l'assurance de la première pension qui viendrait à vaquer. A l'âge de soixante-douze ans, il obtint la vétérance, et il se retira, en 1724, en Gascogne, dans l'abbaye de Saint-Sever, que Louis XIV lui avait donnée en 1699; il y vécut dans une parfaite tranquillité, s'occupant de ses livres, de ses jardins, et répandant sur son abbaye et sur les paroisses qui en dépendaient, toutes sortes de bienfaits : il ouvrait de nouveaux chemins, décorait les églises, fondait des hôpitaux, et conciliait les différends. Après avoir fait deux voyages à Paris, l'un, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et l'autre à quatre-vingt-un, il mourut

à Saint-Sever, le 8 août 1737, dans sa quatre-vingt cinquième année. On a de l'abbé Anselme : I. des *Odes* imprimées dans le *Recueil de l'académie des jeux floraux de Toulouse;* II. des *Panégyriques des Saints* et des *Oraisons funèbres* qui ont paru ensemble à Paris, en 1718, 3 vol. in-8°., avec son portrait. III. Des *Sermons pour l'Avent, le Carême, et sur divers sujets,* publiés à Paris, en 1731, en 4 vol. in-8°., et en 6 vol. in-12. Ces Sermons ont eu un grand succès selon Mme. de Sévigné, *Lettre du* 8 *avril* 1689. « L'abbé Anselme avait de l'esprit, de » la dévotion, de la grâce et de l'élo- » quence, et il n'y avait guère de pré- » dicateur qu'elle crût devoir lui pré- » férer. » IV. Diverses *Dissertations* insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* des années 1724 à 1729. A. L. M.

ANSELME (George), poète latin, qui florissait vers le commencement du 16e. siècle, était né à Parme, d'une très-ancienne famille; il était médecin, mais en même temps littérateur distingué. Le volume qui contient ses poésies latines est fort rare; il est intitulé: *Georgii Anselmi Nepotis Epigrammaton libri septem; Sosthyrides; Palladis Peplus; Eglogæ quatuor*, Venise, 1528, in-8°. Le titre de *Nepos* y est mis, pour distinguer l'auteur d'un autre George Anselme, son aïeul, mathématicien et astronome; celui-ci, qui était mort vers l'an 1440, avait écrit des *Dialogues sur l'harmonie*, et des *Institutions astrologiques*, comme nous l'apprennent deux épigrammes de son petit-fils; mais ces livres n'ont pas été imprimés. George Anselme le jeune a donné, outre ses poésies : I. des Éclaircissements sur quelques comédies de Plaute, auxquels il lui a plu de donner le titre d'*Épiphyllides*. Ils se trouvent dans l'édition de Plaute donnée à Venise, par Pierre Sessa, en 1518, et avaient paru, pour la première fois, dans celle de Parme, 1509, in-fol., avec les commentaires de Burchard Pylades et de Thadée Ugoletus; II. la *Vie* d'un romancier célèbre dans son temps, nommé Jacques *Cavicco*, compatriote d'Anselme, et mort en 1511. Cette Vie est imprimée avec le roman de Cavicco, qui a pour titre : *Libro del Peregrino*, Venise, 1526, in-8°., et 1547. G—É.

ANSELMO (Antoine), né à Anvers, où il fut échevin pendant plusieurs années, et avocat-fiscal de l'évêque, mourut, en 1668, presque octogénaire. Il a beaucoup écrit sur le Droit belgique. On a de lui : I. un *Recueil d'Ordonnances* en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648; II. *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-fol. III. *Tribonianus belgicus*, Bruxelles, 1692, in-fol.; IV. *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1701, in-fol.; V. *Consultationes*, 1671, in-fol. Ces quatre derniers ouvrages sont connus sous le nom d'*Opera Juridica*. A. B—T.

ANSGARDE, première femme de Louis-le-Bègue, roi de France, fixa les vœux de ce prince, lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans. Comme elle avait moins de naissance que de beauté, Charles-le-Chauve n'approuva pas le mariage de son fils. Quelques historiens ont regardé comme bâtards les enfants qui en naquirent; ce qui ne les a point empêchés de succéder à leur père, l'aîné sous le nom de Louis, et le second sous le nom de Carloman. Lorsque Louis-le-Bègue répudia Ansgarde, pour épouser Adélaïde, Hincmar, archevêque de Reims, et le pape Jean VIII, qui était alors en France, refusèrent d'autoriser le

divorce et de couronner la nouvelle reine ; aussi d'autres historiens ont-ils déclaré bâtard le fils qui naquit de ce second mariage, et qui régna sous le nom de Charles-le-Simple ; d'où il faudrait conclure que Louis-le-Bègue n'eut pas de postérité légitime, quoique tous ses fils aient monté sur le trône. On ignore ce que devint la belle Ansgarde après sa répudiation.

F—E.

ANSLO (Reinier), poète hollandais, célèbre dans sa patrie, naquit à Amsterdam en 1622. En 1649, il fit le voyage d'Italie, et s'y acquit une grande réputation, surtout par ses vers latins. Le pape Innocent X lui donna une fort belle médaille pour un poëme qu'il avait composé à l'occasion du jubilé célébré en 1650. La reine Christine lui donna une chaîne d'or pour une pièce en vers hollandais qu'il lui avait adressée. On a prétendu trouver dans ses écrits quelques traces d'un penchant secret pour la religion catholique. Il mourut à Pérouse, dans l'état romain, le 16 mai 1669. Le recueil de ses poésies a paru à Rotterdam, 1713, in-8°. On y remarque sa *Couronne pour S. Etienne le martyr*, publiée en 1646, et sa tragédie des *Noces Parisiennes*, ou de *la St.-Barthélemi*, publiée en 1649. G—T.

ANSON (Georges), brille au premier rang dans les fastes de la marine britannique. Il naquit dans le Staffordshire, en 1697, troisième fils de William Anson, seigneur de Shuckborough. Au sortir de l'enfance, il fit paraître cet amour de la gloire qui, dans la suite, dirigea toutes les actions de sa vie. Il aimait à entendre raconter les histoires des héros de la mer; le récit de leurs hauts faits enflammait sa jeune imagination ; il entra fort jeune au service, et passa régulièrement par tous les grades. De 1724 à 1735, il alla trois fois, avec les vaisseaux qu'il commandait, à la Caroline du Sud, où il bâtit une ville qui porte son nom, ainsi que le pays où elle est située. Dans les années 1738 et 1739, il fit un quatrième voyage, tant à la côte de Guinée qu'en Amérique, et, sans en venir à aucun acte d'hostilité, engagea les Français à ne pas troubler le commerce anglais. A cette époque, le ministère, regardant la guerre avec l'Espagne comme inévitable, jeta les yeux sur lui pour commander la flotte qui devait, dans les mers du Sud, ruiner le commerce et détruire les établissements de cette nation. Anson était en mer lorsqu'il apprit sa nomination; il revint sur-le-champ tout préparer pour son départ; des lenteurs et des contrariétés le retardèrent pendant près d'un an, et cette expédition, qui avait été d'abord conçue sur un vaste plan, fut réduite à cinq vaisseaux et trois petits bâtiments, portant 1400 hommes d'équipage. L'escadre quitta les côtes d'Angleterre le 18 septembre 1740. Au sortir du détroit de le Maire, elle fut assaillie par d'horribles tempêtes, qui l'empêchèrent, pendant trois mois, de doubler l'orageux cap de Horn. Anson, séparé de ses autres vaisseaux, se dirigea sur l'île de Juan Fernandez. Là, ce grand navigateur se montra le bienfaiteur de l'humanité; il donna l'exemple à ses officiers de porter à terre les matelots malades, et, pour l'avantage des marins qui, dans la suite, aborderaient dans l'île, il y sema diverses espèces de légumes, et y planta quelques arbres à fruits. Le *Tryal*, le *Glocester* et l'*Anne*, l'y rejoignirent. Ses équipages, fatigués et diminués, avaient besoin de repos. Anson séjourna trois mois sur ce rivage, et alla ensuite attaquer la ville de Payta, qui fut prise, pillée, brû-

lée, et abandonnée à l'approche des forces espagnoles. Le butin fut immense. Après cette expédition, Anson se dirigea au Nord, vers Acapulco, fit quelques riches prises dans cette traversée, et attendit inutilement le gallion de Manille, qui était entré, et celui d'Acapulco, qui ne sortit pas. Obligé alors de brûler ou de couler trois vaisseaux de son escadre, réduit au seul *Centurion*, qu'il montait, il dirigea sa course vers les mers des Philippines. Dans cette longue traversée, l'équipage d'Anson eut à souffrir du plus terrible des scorbuts; et il allait y succomber, lorsqu'on découvrit les rivages de Tinian, l'une des îles des Larrons. Anson et la plus grande partie de son équipage étaient déjà débarqués, lorsqu'un événement imprévu vint les menacer de la plus triste destinée : le *Centurion* fut entraîné dans la haute mer, et on désespéra tellement de le voir reparaître, qu'on s'occupa sur-le-champ à agrandir un petit bâtiment trouvé dans l'île, avec lequel on se proposait d'en sortir. Anson travaillait comme les autres, et montrait un tel sang-froid, que le seul moment où l'on aperçut quelque émotion sur son visage, fut celui où l'on vint lui annoncer que le *Centurion* était de nouveau en vue, et manœuvrait pour regagner la terre. Un séjour de quelques semaines dans cette île rendit la santé aux malades, et permit à l'intrépide navigateur de poursuivre son voyage, et d'aller renouveler ses vivres à Macao. C'est là qu'il conçut le hardi projet d'enlever le gallion d'Acapulco. Dans ce dessein, il répandit le bruit de son retour en Europe; mais, au lieu de faire voile pour les îles de la Sonde, il se dirigea sur les Philippines, et établit sa croisière près du cap de Spiritu-Santo. Après un mois d'impatience et d'inquiétude, parut ce gallion tant désiré. Il arriva sur le *Centurion*, dans le dessein de le combattre; mais l'artillerie anglaise remporta la victoire, quoique le vaisseau espagnol fût plus fort que celui d'Anson, et monté par un plus grand nombre d'hommes. Au moment où il venait de se rendre, le feu prit auprès de la chambre aux poudres du *Centurion*, et Anson ne dut qu'à sa présence d'esprit d'échapper, dans le moment même de son triomphe, au plus grand danger qu'il eût encore couru. Cette brillante affaire coûta peu de sang au vainqueur : la cargaison se montait à 400,000 livres sterl., et ce que Anson avait pris aux Espagnols, avant cette époque, à plus de 600,000 livres sterl. Avec ces immenses richesses, il revint à Macao, vendit sa prise aux Portugais, et soutint avec énergie, contre le gouvernement Chinois, à Canton, les droits de son pavillon. Il prit enfin la route d'Europe, par le cap de Bonne-Espérance, le 15 décembre 1743, et vint mouiller le 15 juin de l'année suivante, sur la rade de Spithead, après une absence de trois ans et neuf mois. Les richesses qu'il rapportait devinrent le prix de sa valeur et de celle de ses équipages. Le roi refusa la part qu'il pouvait y prétendre, et ne se réserva que le plaisir de récompenser les braves qui avaient si bien soutenu l'honneur des armes anglaises. Anson fut élevé successivement au grade de contre-amiral de la *bleue* et de la *blanche*. Son combat avec de La Jonquière, qui fut obligé de céder à des forces très-supérieures, lui valut, en 1747, la pairie, le grade de vice-amiral d'Angleterre, et ce mot si flatteur de l'illustre marin français : « Vous avez vaincu l'*invincible*, et » la *gloire* vous suit. » Les six vaisseaux de ligne de La Jonquière, et quatre des vaisseaux qu'il convoyait,

furent pris. Un écrivain anglais dit judicieusement, au sujet de ce combat: « La grande supériorité des forces » d'Anson sur celles de l'ennemi doit » plutôt faire regarder cette action » comme une faveur de la fortune, » que comme un véritable triomphe.» Cependant, Anson montra de grands talents, en rendant impossible la fuite d'un seul des vaisseaux de guerre ennemis. Quatre ans après, il fut nommé premier lord de l'amirauté. Dans cette qualité, il fut exposé à quelques censures, relativement à la perte de Minorque, au commencement de cette guerre. On lui reprocha de n'avoir pas envoyé assez tôt une flotte à la défense de cette île, et de ne l'avoir pas composée d'un plus grand nombre de vaisseaux. En novembre 1756, il quitta son poste, à la suite d'un changement qui avait eu lieu dans l'administration. Cependant, lors d'une enquête parlementaire, lui et ses anciens collègues dans le ministère furent déchargés de toute accusation au sujet de Minorque. Lorsque l'Angleterre eut rompu la paix, en 1755, Anson fut choisi, en 1758, pour commander l'escadre qui d'abord bloqua Brest, et protégea ensuite la descente que les Anglais firent à St.-Malo et à Cherbourg. Anson recueillit sur ses vaisseaux les restes de l'armée britannique repoussée du sol français. En 1761, il fut nommé à la première de toutes les dignités navales, celle d'amiral et commandant en chef de la flotte qui devait amener la reine en Angleterre. Il avait été déjà plusieurs fois chargé de transporter le roi Georges II sur le continent, et de l'en ramener. Depuis long-temps sa santé languissait. Il mourut subitement, au retour d'une promenade qu'il venait de faire dans son jardin de Moor-Park, le 6 juin 1762. Anson avait toutes les qualités qui constituent le marin : un sang-froid à toute épreuve, une intrépidité réfléchie, une connaissance profonde de la tactique navale; il respectait l'humanité au milieu des horreurs de la guerre; il n'eut qu'un seul défaut, ce fut sa trop grande confiance : elle le rendit quelquefois la dupe des intrigants et des fripons. Il ne connaissait ni les hommes, ni la société; aussi a-t-on dit de lui « qu'il avait fait le tour du monde, et qu'il n'y était jamais entré.» Son voyage appartient entièrement aux expéditions militaires. Se bornant à remplir ses instructions, Anson n'eut jamais en vue les progrès de la géographie; il traversa le grand Océan, entre les 10°. et 20°. de lat. nord, et ne s'arrêta pas un seul instant pour explorer ces mers inconnues. Les vues, cartes et plans, dont la relation de ce voyage est enrichie, méritent des éloges pour leur exactitude. On ne peut pas en dire autant de la plupart des descriptions. M. Robins, rédacteur de ce Voyage, qui a paru sous le nom de *M. Walter*, chapelain d'Anson, a mis trop souvent son imagination à la place de la vérité. Qui croirait que, dans cette séduisante Tiniau, dans cette île enchantée, le commodore Byron n'a trouvé, depuis, qu'un pays très-ordinaire, couvert d'insectes, et qu'un soleil brûlant rend presque inhabitable? La relation du voyage d'Anson a paru en anglais, sous ce titre : *A Voyage round the World, in the years* 1740 *to* 1745, *by Georges lord Anson, compiled, from his papers, by Richard Walter*, in-4°. fig., Londres, 1746 ; réimprimé en 1776, gr. in-4°. Ce Voyage a été traduit en français, par Gua de Malves, Amsterdam, 1749, in-4°., fig. La réimpression de Lyon, 1756, 2 vol. in-4°., est préférable, en ce qu'elle renferme la relation des offi-

ciers du *Wager*, un des vaisseaux de l'escadre, échoué sur la côte orientale de la Patagonie. Il y en a une édition en 5 vol. in-12; Paris, 1754. L. R—E.

ANSON (Pierre-Hubert), né à Paris (et non à Nemours), le 18 juin 1744, ne descendait pas de l'amiral Anson, quoi qu'on en ait dit : il était agrégé de la faculté de droit, lorsque d'Ormesson, intendant des finances, l'appela auprès de son fils, qui depuis a été contrôleur-général. Anson fut successivement receveur-général des finances du Dauphiné, membre du comité central des receveurs-généraux, député à l'assemblée constituante, fermier, puis administrateur des postes. Il occupait cette dernière place lorsqu'il est mort, le 20 novembre 1810. Sous le règne de la terreur, il fut long-temps caché chez un des principaux membres de la société des jacobins, à qui il promit une pension qu'il a payée exactement depuis. Anson avait de grandes connaissances en finances, et beaucoup de goût pour les lettres. On a de lui : I. *Anecdotes sur la famille de Le Fevre, de la branche d'Ormesson*, dans le *Journal Encyclopédique de* 1770; II. deux *Mémoires historiques sur les villes de Milly et de Nemours*, dans les *Nouvelles recherches sur la France*, 1766, 2 vol. in-12; III. les *Deux Seigneurs*, ou l'*Alchymiste*, comédie en deux actes et en vers, 1783, in-8°., ouvrage fait en société, avec M. L. Th. Hérissant; IV. *Odes d'Anacréon*, traduction nouvelle en vers, Paris, an 3 (1795), petit in-8°., traduction encore moins estimée que les notes qui l'accompagnent; V. *Lettres de milady Montague*, etc., traduction nouvelle, 1795, 2 vol. in-12, 2e. édition, 1805, 2 vol. in-12.; cette dernière édition est augmentée de la traduction française, par M. Germain Garnier, des poésies de milady Montague; le travail de M. Anson a fait oublier les deux traductions que nous avions des Lettres de cette femme célèbre; VI. plusieurs *Discours* ou *Rapports* à l'assemblée constituante, et beaucoup de pièces de vers dans plusieurs recueils. C'est Anson qui a composé cette chanson si connue :

Dans les champs de la victoire,
Qu'un guerrier vole aux combats, etc.

A. B—T.

ANSPRAND, roi des Lombards, tuteur de Lieubert, fils de Canibert, en l'an 700, et dépouillé l'année suivante de la régence, par Ragimbert, duc de Turin. Lieubert, son pupile, fut blessé et fait prisonnier en 702, par le même Ragimbert. Le rebelle le fit ensuite massacrer dans le bain. La femme et le fils aîné d'Ansprand furent mutilés avec une atroce barbarie. Son plus jeune fils, Liutprand, fut épargné; il alla rejoindre en Bavière Ansprand, qui s'y était réfugié. Celui-ci fut obligé de différer sa vengeance jusqu'en 712. Enfin, il rassembla une armée avec laquelle il vint attaquer Aribert, fils de Ragimbert. Celui-ci ayant été défait, se noya en traversant le Tésin à la nage. Les Lombards lui donnèrent Ansprand pour successeur; ce prince ne régna que trois mois; mais son fils Liutprand, qui lui succéda, fut un des plus grands monarques de la Lombardie. S. S—I.

ANSSE DE VILLOISON. *Voy.* Villoison (de).

ANSTIS (John), antiquaire héraldique distingué, était fils de John Anstis, seigneur de St.-Néot, en Cornouailles, où il naquit en 1669, et fut élevé à Oxford. Dans l'année 1702 et les deux suivantes, il représenta au parlement le bourg de St.-Germain. Après avoir possédé d'autres places, il fut, en 1714, nommé à celle de roi-

d'armes, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1744. Il publia : I. *A Letter concerning the honour of Earl-Marshal*, 1706; in-8°.; II. *The form of the installation of the Garter*, 1720, in-8°.; III. *The register of the most noble order of the Garter, with a specimen of the lives of the knights*, 1724, 2 vol. in-fol.; IV. *Observations introductory to an historical essay on the knighthood of the Bath*, 1725, in-4°. Il laissa en manuscrit un grand nombre de collections sur la science héraldique, les antiquités, les histoires de familles, la topographie, etc., et un ouvrage presque fini, sur les *Sceaux en Angleterre*, qu'il avait intitulé : *Aspilogia*. D—T.

ANTALCIDAS, spartiate, fameux par la paix honteuse qu'il conclut, au nom de toute la Grèce, avec Artaxercès Mnémon. Les Lacédémoniens, obligés de rappeler Agésilas de l'Asie, pour résister à la ligue qui s'était formée dans la Grèce, et ne se trouvant pas en état de lutter contre les forces des Perses, envoyèrent Antalcidas au satrape Téribaze, avec des pouvoirs suffisants pour traiter; et celui-ci conclut, l'an 387 av. J.-C., un traité par lequel les Lacédémoniens abandonnaient au roi de Perse toutes les villes grecques du continent de l'Asie, ainsi que Clazomènes et Chypre. Le roi de Perse ordonnait, par le même traité, que toutes les autres villes grecques fussent indépendantes, excepté Lemnos, Scyros et Imbros, qui devaient continuer d'appartenir aux Athéniens, et il menaçait de se déclarer contre les peuples qui se refuseraient à cette pacification. Artaxercès fut si satisfait de ce traité, qu'il fit l'accueil le plus favorable à Antalcidas; et un jour, au sortir d'un repas, il lui envoya la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête, après l'avoir trempée dans des huiles de senteur. Antalcidas retourna à Sparte, où il fut fait éphore. Les Lacédémoniens le renvoyèrent depuis vers Artaxercès pour en obtenir des secours en argent; mais ce prince, qui appelait Antalcidas son hôte et son ami, tant que Sparte fut à la tête de la Grèce, ne fit plus attention à lui dès qu'il vit la puissance de cette république abattue, et rejeta sa demande. Antalcidas revint à Lacédémone, et se voyant en proie aux railleries de ses ennemis, craignant même d'être poursuivi par les éphores, il prit le parti de se laisser mourir de faim. C—R.

ANTANDRE, frère d'Agathocles, tyran de Syracuse, commanda les troupes que les Syracusains envoyèrent au secours des Crotoniates. Beaucoup moins brave que son frère, il n'était pas moins cruel, et il exécuta sans répugnance l'ordre qu'il reçut de lui, de faire mourir les parents de ceux qu'il avait laissés en Afrique avec ses fils, et qui les avaient tués après son départ. Il survécut à Agathocles, et écrivit son histoire qui est perdue. C—R.

ANTARAH, ancien poète arabe, auteur d'une des sept *Moallacah* (*Voy.* AMRIAL-CAÏS). Ce poème fut composé vers le commencement du 6e. siècle de notre ère, à l'occasion d'une guerre qui s'était élevée entre des tribus arabes. Antarah, l'un des plus braves guerriers de sa tribu, s'y était distingué, et composa sa *Moallacah*, après avoir tué de sa main Dhemdhem, arabe illustre, de la tribu de Dhobyân. W. Jones, qui a publié à Londres, en 1782, une traduction anglaise de ce poëme, remarque que le style en est noble, élevé, et très-beau dans les descriptions. J—N.

ANTELMI (NICOLAS), chanoine et vicaire général de l'église de Fréjus, dans la première moitié du 17e. siècle, rendit de grands services au chapitre

de cette église, en lui faisant restituer les titres et les documents dont ses archives avaient été dépouillées. Il les rechercha de tous côtés, à grands frais, souvent même au péril de sa vie, et les réunit en deux gros volumes. Il exerça quarante ans les fonctions de syndic-général du clergé, et assista, en cette qualité, à l'assemblée qui se tint à Paris dans les années 1605 et 1606. Il était très-lié avec le savant protecteur des lettres, Peiresc, et c'est lui qui a fourni aux frères Gaucher et Louis de Sainte-Marthe, pour leur *Gallia Christiana*, le catalogue des évêques de Fréjus, qu'il a rédigé sur les plus anciens documents de l'évêché. Il est mort le 2 mars 1646. Nicolas Antelmi a écrit des *Adversaria*, qui sont cités à la page 170 du Traité de Joseph Antelmi, *De initiis Ecclesiæ Forojuliensis*, Aix, 1680, in-4°.

A. L. M.

ANTELMI (Joseph), naquit à Fréjus le 25 juillet 1648. Lorsqu'il eut fini ses études, il obtint, par la démission de Pierre Antelmi, son oncle, un canonicat à la cathédrale de cette ille; il avait composé, dans sa jeunesse, un Traité *De periculis canonicorum*, c'est-à-dire, *sur les dangers de la vie des chanoines;* son dessein avait été sans doute de s'en préserver; Charles Antelmi, son frère, a augmenté depuis ce traité, qu'il trouva manuscrit, et qu'il se proposait de publier. En 1680, il donna une *Dissertation* latine sur la fondation de l'église de Fréjus. Non seulement il y cherche à fixer l'époque de cette fondation, mais il donne l'histoire de ses saints, de ses évêques, et traite de ses priviléges et de ses droits; il y fait aussi des observations sur l'antiquité, l'origine, les noms divers et l'histoire de la ville; il traite des célèbres monuments que les Romains y ont laissés, et donne les deux meilleures figures que nous ayons de la *Grande Porte*, et de celle qu'on appelle la *Porte Dorée*; il termine par une description exacte du diocèse, dans laquelle on trouve une histoire curieuse du célèbre monastère de Lerins. Cette dissertation devait précéder une *Histoire complète de la ville et de l'église de Fréjus*, qu'il se proposait de publier; mais cette histoire est restée manuscrite. En 1684, la recommandation du P. La Chaise, sous lequel il avait fait sa théologie à Lyon, lui valut la place de grand-vicaire et d'official auprès de J.-B. de Verthamon, évêque de Pamiers, qui le chargea en même temps de rétablir la paix dans son diocèse, où l'affaire de la régale avait occasionné des troubles: il s'acquitta de cette commission avec un plein succès, et les peines que lui donna cette affaire ne l'empêchèrent pas de s'occuper de travaux littéraires. Il publia, en 1689, sur les ouvrages de S. Léon-le-Grand et de S. Prosper, plusieurs *Dissertations*, dirigées contre le P. Quesnel: celui-ci avait attribué à S. Léon plusieurs ouvrages qu'Antelmi restitue à S. Prosper. Le P. Quesnel lui répondit par une lettre insérée dans le *Journal des Savants*, du 8 et du 15 août 1689, ce qui engagea Antelmi à répliquer par l'ouvrage suivant: *Deux lettres de l'auteur des Dissertations sur les ouvrages de S. Léon et de S. Prosper, à M. l'abbé....., pour servir de réponse aux deux parties de la lettre du P. Quesnel*, Paris, 1690, in-4°. La *Dissertation* d'Antelmi, *sur le Symbole d'Athanase*, est aussi dirigée contre le P. Quesnel. Celui-ci avait conjecturé que ce Symbole était de Vigile de Tapse, évêque d'Afrique, vers la fin du 5°.

siècle. Autelmi, au contraire, fait revivre la conjecture de P. Pithou, que ce Symbole est d'un théologien français du 5e. siècle, qu'il croit être Vincent de Lerins. Il publia encore, dans la même année, *De ætate S. Martini Turonensis episcopi, et quorundam ejus gestorum ordine, anno emortuali, nec non S. Briccio successore, Epistola ad R. P. Anton. Pagium*, Paris, 1693, in-8°. Il indique tous les écrivains qui ont traité de la vie de S. Martin, et retrace les faits dans un ordre chronologique. Outre ces ouvrages, on a encore de lui: I. *De Sanctæ Maximæ virginis, Callidiani in Forojuliensi diocesi cultu et patria, Epistola ad virum Cl. Danielem Papebrochium.* Cette lettre se trouve dans la collection de Bollandus, du 16 mai, pag. 580. Il y prouve que cette Ste. Maxime, qu'on révère particulièrement dans le diocèse de Fréjus, appartient, en effet, à la Provence, et non au Frioul en Italie, où on ne connaît ni sa mémoire ni son culte, et où on ne conserve aucune de ses reliques; il pense qu'elle était de Grasse en Provence. Charles Antelmi croit, au contraire, qu'elle était d'Afrique, et qu'elle est morte en Provence. II. *De translatione corporis Sancti Auxilii, Epistola ad virum Cl. Ludovicum Thomassinum de Mazauge*; III. *Assertio pro unico S. Eucherio Lugdunensi episcopo, opus posthumum; accessit Concilium Regiense sub Rostagno metropolitano Aquensi anni 1285. Nunc primum prodit integrum, et notis illustratum, opera Caroli Antelmi, designati episcopi Grassensis, præpositi Forojuliensis*, Paris, 1726, in-4°. Cet ouvrage fut composé pour prouver qu'il n'y a eu qu'un S. Eucher, évêque de Lyon; on y donne son histoire et celle de Ste. Consorte. Pierre-François Chiflet avait déjà écrit en faveur de la même opinion, mais Baillet avait porté un autre jugement dans ses *Vies des Saints*. Le concile de Riez, qui fait le sujet de la seconde partie de cet ouvrage, a eu lieu le 16 mars 1285, sous l'épiscopat de Rostagni, archevêque d'Aix; on y ordonna des prières pour la délivrance de Charles II, comte de Provence, alors prisonnier à Barcelone, et on y fit des réglements de discipline. L'ouvrage d'Antelmi n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, par les soins de son frère Charles Antelmi, évêque de Grasse; c'est même le seul ouvrage que celui-ci ait trouvé entièrement achevé dans les manuscrits de son frère. Joseph Antelmi est mort le 21 juin 1697, à l'âge de 49 ans, à Fréjus, où il était revenu peu auparavant pour y rétablir sa poitrine, fortement altérée par sa trop grande application à l'étude. Il laissa les matériaux de plusieurs ouvrages qu'il avait commencés, tels que, une édition des *Œuvres de S. Prosper*, une *Histoire complète du diocèse de Fréjus*, une autre du monastère de Lerins, sous le titre de *Secreta Lirinensium seu Thebais Lirino-Forojuliensis*, une *Dissertation sur le Symbole des Apôtres*, un *Traité de la translation du corps de la B. Dilectrix*, dont le culte est célèbre dans le diocèse de Pamiers; d'autres *sur S. Antonin*, évêque de Pamiers, *sur la patrie de Cassianus*. A. L. M.

ANTELMI (Pierre), neveu de Nicolas, né à Fréjus, étudia à Paris la théologie et la jurisprudence, et y fut reçu docteur dans ces deux facultés. De retour dans ses foyers, il voulut suivre les traces de son oncle qui, dans sa vieillesse, avait cherché à lutter contre le célèbre Pei-

resc, en établissant, comme lui, un riche cabinet d'antiquités. Il s'appliqua donc avec ardeur à la recherche des monuments de sa patrie, et en forma une très-belle collection. Il perdit cependant, ensuite, le goût de ce genre d'occupation; car, dès 1630, il commença à se défaire de son cabinet, dont il gratifia peu à peu le célèbre de Peiresc: il lui donna, entre autres, le beau trépied de bronze sur lequel celui-ci a composé une dissertation (*V.* Peiresc). Lorsqu'en 1637, Peiresc vint à mourir, Pierre Antelmi abandonna l'étude des antiquités, et ne dirigea plus ses travaux que vers la théologie. Après la démission de son oncle, il obtint son canonicat, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, arrivée le 27 nov. 1668. Il a refondu, sur des actes authentiques, les leçons qu'on était dans l'usage de lire aux offices de S. Léonce, et en a rejeté toutes les traditions fabuleuses concernant ce patron de l'église de Fréjus, ainsi qu'on le voit dans la préface de la dissertation de Joseph Antelmi, *De initiis Ecclesiæ Forojuliensis*, Aix, 1680, in-4°., et dans l'ouvrage de Louis Dufour, *S. Leontius Episcopus et Martyr, suis Forojuliensibus restitutus*, Avignon, 1638, in-8°. A. L. M.

ANTELMY (Pierre-Thomas), naquit le 14 septembre 1730, à Trigance en Provence. Après avoir achevé ses deux cours de philosophie, à l'âge de quinze ans, il s'adonna aux mathématiques. Arrivé à Paris, il se lia avec les plus célèbres géomètres, et fut bientôt nommé professeur de mathématiques à l'école militaire, puis inspecteur des études. Chargé en même temps de l'observatoire qu'on venait d'y construire, ses observations lui fournirent divers mémoires que l'académie des sciences a publiés dans ses recueils. Il avait composé un *Traité de Dynamique* qui n'a pas été imprimé. Il a traduit de l'italien l'ouvrage d'Agnési (*Voy.* Agnési). On lui doit encore: I. *Fables de Lessing, et dissertation sur la nature de la Fable*, trad. de l'allem., 1764, in-12; 1780, petit in-8°.; 1800, in-8°., en trois parties, contenant, 1°. le texte allemand avec une version interlinéaire de M. Boulard, éditeur; 2°. le texte allemand, et la traduction d'Antelmy en regard; 3°. le texte allemand. La table faite par l'éditeur contient la morale des fables. II. *Le Messie*, poëme de Klopstock, traduit de l'allemand avec Junker et autres, 1769, 2 vol. in-12. Ces deux volumes ne contiennent que les dix premiers chants, et les traducteurs n'ont pas continué leur travail. Anthelmy est mort le 7 janvier 1783. A. B—t.

ANTENOR, sculpteur, vivait à Athènes dans la 76e. Olympiade: il se rendit célèbre en sculptant les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, destinées à remplacer celles en bronze qui avaient été enlevées par Xercès. Alexandre-le-Grand les retrouva en Perse, et les renvoya aux Athéniens. Pline, liv. XXXIV, chap. 8, attribue celles-ci à Praxitèles; c'est une erreur évidente, puisque Xercès prit Athènes l'an 480 avant J.-C., et que Praxitèles ne florissait que 80 ans plus tard. Winkelmann nomme ce sculpteur *Agénor*. L—S—e.

ANTÈRE (S.), ou ANTEROS, Grec de naissance, élu pape après la mort de Pontien, le 21 nov. 235, et du temps de la persécution de Maximin. Antère n'occupa le St.-Siége qu'un mois et quelques jours. Il mourut le 3 janvier 236. D—s.

ANTESIGNAN (Pierre), grammairien du 16e. siècle, né à Rabasteins en Languedoc, publia une Gram-

maire grecque, qui eut plusieurs éditions, et un Traité de la grammaire universelle, ouvrage considérable, mais mal digéré. Dans ses éditions de Térence, il n'épargna aucun soin pour faciliter l'étude de la langue latine. Il publia les comédies de cet auteur, de trois façons différentes, d'abord avec de courtes notes, ensuite avec les notes de tous les commentateurs de Térence; et enfin, avec de nouvelles notes marginales, une traduction et une paraphrase en français des trois premières comédies. Cet ouvrage fut publié à Lyon, en 1556. Antesignan fit encore: *Thematis verborum investigandi ratio*, et *Praxis præceptorum linguæ græcæ*. Antesignau eut le mérite de poursuivre avec une grande persévérance des travaux utiles. D—T.

ANTHELME (S.) évêque de Belley, d'une famille noble de Savoie, fut d'abord premier dignitaire des chapitres de Genève et de Belley, renonça, jeune encore, au monde; et, touché de la vie édifiante des chartreux, il pratiqua avec une grande ferveur la règle de ces solitaires, et fut élu général de son ordre. Il rétablit la discipline qui s'était altérée, et se démit ensuite de sa dignité. Malgré son amour pour la retraite, il rendit de grands services à l'Église, divisée alors par un schisme; il sut déconcerter les projets de l'anti-pape Victor III, que soutenait l'empereur Frédéric Barberousse, et contribua à faire prévaloir le parti d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en fut récompensé par l'évêché de Belley; mais il fallut un ordre du pape pour obliger S. Anthelme à accepter cet honneur. Il commença la réforme de son diocèse par celle du clergé, montra une fermeté inébranlable dans les contestations qu'il eut avec Humbert, comte de Savoie; excommunia ce prince, pour avoir permis à un de ses archers de tuer un prêtre; mais le pape ayant absous Humbert de Savoie, Anthelme quitta son siége pour se retirer dans la grande Chartreuse. Il fut bientôt ramené, par ordre du pape, à son église, donna, dans sa dernière maladie, l'absolution au comte Humbert, qui vint la lui demander, et mourut le 26 juin 1178, à plus de 70 ans. K.

ANTHÉMIUS, l'un des hommes les plus recommandables qui aient paru dans l'Histoire de l'empire d'Orient, était petit-fils de Philippe, préfet d'Orient, qui, sous le règne de Constance, étrangla de ses propres mains Paul, évêque de Constantinople. Anthémius fut d'abord ambassadeur en Perse, puis maître des offices, et enfin consul en 405, sous le règne d'Arcadius; la même année, il fut nommé préfet d'Orient, et l'année suivante, patrice. Il se montra, par sa prudence et par ses vertus, digne de ces hautes fonctions; et lorsqu'en 408, Arcadius, en mourant, laissa le sceptre à Théodose II, qui n'avait alors que 7 ans, Anthémius, par sa sagesse, conserva au jeune empereur son héritage. Il s'entoura des hommes les plus habiles et les plus intègres, forma une étroite alliance avec les Perses, captiva les Huns, arrêta les violences des différentes sectes qui partageaient la capitale, forma d'utiles établissements, éleva des monuments publics, et en 413, enferma Constantinople d'une nouvelle enceinte de murs. Il eut souvent à réprimer les intrigues des eunuques, alors tout-puissants à la cour des empereurs. Lors de l'élévation de Pulchérie, vers l'an 414, il se démit du pouvoir, et vécut depuis dans l'obscurité. Ses rares qualités lui attirèrent ce bel éloge de la part de S. Jean Chrysostôme: « Au lieu de

» vous féliciter d'avoir réuni le consulat et la préfecture, je félicite ces » deux dignités d'être si bien placées. » La vertu va se trouver, à l'abri de » votre tribunal, dans un asyle assuré, » et le temps de votre magistrature » sera pour tout l'Orient une fête perpétuelle. » L—S—E.

ANTHÉMIUS, empereur d'Occident, était, par sa mère, petit-fils du précédent. En 467, l'Italie gémissait sous la tyrannie de Ricimer (*Voy.* ce nom); le sénat et le peuple romain demandèrent à Léon, empereur d'Orient, de leur donner un souverain : celui-ci désigna Anthémius, dont Ricimer voulut bien confirmer et soutenir la nomination, sous la condition secrète que le nouvel empereur prendrait pour gendre ce dangereux sujet. Le mariage se fit peu de temps après l'arrivée d'Anthémius en Italie. Le bruit de ses vertus l'y avait précédé; on vantait sa bienfaisance et sa piété: en effet, il fonda quelques hospices; mais on n'est pas d'accord sur son orthodoxie. Sous son règne, les Romains furent entièrement expulsés de l'Espagne; mais un danger plus imminent menaçait Anthémius ; des brouilleries s'étant élevées entre Ricimer et lui, le Suève orgueilleux se retira à Milan, et se prépara à combattre son beau-père et son empereur. Epiphanes, évêque de Pavie, les réconcilia ; mais le vindicatif Ricimer suscita de tous côtés des ennemis et des traverses à Anthémius; enfin, en 472, Ricimer ayant appris que Léon, empereur d'Orient, venait de faire assassiner Aspar et Ardaburius, deux de ses sujets aussi puissants qu'ambitieux, redouta pour lui-même un pareil sort, et, décidé à prévenir Anthémius, il s'avança vers Rome, à la tête d'une armée : il avait un parti dans cette ville, qui se trouvait ainsi partagée entre le beau-père et le gendre. Au bruit de cette division, l'empereur d'Orient envoya Olybrius en Italie; mais Ricimer, accoutumé à faire du sceptre l'instrument de ses desseins, l'offrit à Olybrius qui l'accepta, soit par crainte, soit par trahison. Anthémius ne trouvant qu'un ennemi de plus dans celui qui devait être son défenseur, se réfugia dans une église; ses partisans n'osaient se montrer, et la famine et la misère les poursuivaient dans leurs maisons. Déjà le rebelle entrait dans Rome; un Gaulois, nommé Bilimer, fidèle à Anthémius, lui amena un corps de troupes avec lequel il livra un sanglant combat sur le pont d'Adrien; il fut défait et tué. Ricimer, victorieux, saccagea Rome, et fit massacrer Anthémius, l'an 472. Ce prince avait régné 5 ans. Il laissa trois fils, et une fille mariée à Ricimer. L'un de ses fils, nommé *Marcien*, fut sur le point d'arracher l'empire d'Orient à Zénon, en 479; mais il finit par être pris et exilé au fort de Papyre, en Isaurie. L—S—E.

ANTHÉMIUS, architecte et sculpteur, né à Tralles en Lydie, vivait sous l'empire de Justinien, dont la magnificence donna lieu à Anthémius de signaler fréquemment ses grands talents. Il connaissait parfaitement les mathématiques, et ce fut avec leur secours qu'il entreprit les plus vastes constructions. Il paraît aussi que les secrets de la physique et de la chimie ne lui étaient pas inconnus; car les historiens rapportent qu'il imitait les effets du tonnerre et des éclairs, et même, ajoutent-ils, des tremblements de terre. On serait tenté de croire, d'après ce récit, qu'Anthémius avait trouvé quelque composition assez semblable à la poudre. Le rhéteur Zénon lui ayant donné des sujets

de plainte, Authémius, pour s'en venger, déploya, auprès de la maison de Zénon, l'appareil effrayant de son art. Le rhéteur sentit tout à coup sa maison ébranlée jusque dans ses fondements; il vit briller la foudre, et, croyant le ciel déchaîné contre lui, il s'enfuit épouvanté. Le principal titre de gloire d'Anthémius est la construction de l'église de Sainte-Sophie, la plus belle que le christianisme ait élevée dans l'Orient. Bâtie d'abord par Constance, réparée par Théodose-le-Jeune, décorée par tous les empereurs, elle avait été réduite en cendres dans la sédition arrivée en 532, sous le règne de Justinien, qui forma aussitôt le projet de la rebâtir et d'en faire le plus bel édifice de l'univers. Anthémius fut chargé d'en poser les fondements; et le plan qu'il suivit est encore admiré de nos jours. Il assit cet immense édifice dans la plus grande place de Constantinople, nommée l'*Augustéon*. L'église, tournée vers l'Orient, selon l'ancien usage, était de forme carrée; elle avait 42 toises de longueur sur 38 de largeur. On employa, pour la construire, un ciment composé, suivant Codin, de tuiles pilées, d'orge bouilli, de chaux et d'écorce d'ormes hachée; on se servait d'eau tiède pour delayer ce ciment qui, suivant le même auteur, acquérait la solidité du fer. Anthémius ne poussa pas la construction plus loin que les fondements; il mourut vers l'an 534, et laissa à Isidore de Milet la gloire de terminer ce monument. Authémius avait écrit un livre sur les *machines singulières, etc.* Dupuy, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, a donné un Fragment d'Anthémius, contenant des problèmes de mécanique et de dioptrique, auquel il a joint des notes et des observations, in-4°. 1777 (*Mémoires de l'académie des Belles-Lettres*). Dans ce morceau, Anthémius donne la manière de construire les miroirs ardents, et explique, en quelque façon, comment Archimède a pu, à l'aide de ces miroirs, brûler les vaisseaux des Romains.

L—S—E.

ANTHERMUS, ou ATHENIS, de l'île de Chio, était frère de Bupalus: tous deux étaient sculpteurs, ainsi que leur père Anthermus, leur aïeul Micciades et leur bisaïeul Malas. Pline dit que, pour trouver le commencement de l'art dans cette famille, il faut remonter à la première olympiade. Anthermus et son frère vivaient 540 ans av. J.-C. Le poète Hypponax, leur contemporain, était d'une laideur effrayante; les deux artistes s'amusèrent à le représenter dans toute sa difformité, et l'exposèrent ainsi à la risée publique. Hipponax, indigné, fit contre eux des vers satiriques qui les mirent au désespoir; on crut même qu'ils s'étaient pendus; mais Pline contredit ce fait. Un grand nombre de leurs ouvrages décorait les îles de la Grèce. Il y en avait plusieurs dans l'île de Délos, au bas desquels ils avaient gravé orgueilleusement: « Chio » est aussi célèbre par les ouvrages » des fils d'Anthermus que par sa » puissance. » Pline parle d'une statue de Diane, qui se voyait dans cette dernière île, et qu'ils avaient sculptée de telle sorte, qu'en entrant dans le temple, on croyait lui voir un visage sérieux, tandis qu'elle paraissait sourire à ceux qui sortaient. Une grande partie de leurs ouvrages passa de la Grèce à Rome, où Auguste les plaça dans différents temples. Aristophanes, dans sa comédie des *Oiseaux*, désigne Anthermus sous le nom d'*Archennus*.

L—S—E.

ANTHOINE (FRANÇOIS-PAUL-NICOLAS), lieutenant-général du bailliage de Boulay, député du tiers-état de

Sarguemines aux états-généraux, s'y montra zélé partisan de la révolution. Il y parla en faveur de l'institution des jurés, réclama pour le roi la liberté d'organiser le ministère à sa volonté, vota le licenciement des officiers de l'armée, et appuya la suppresssion des ordres de chevalerie. Nommé, en septembre 1792, député du département de la Moselle à la convention, il fut envoyé en mission dans le département de la Meurthe, durant l'hiver de 1793, et revint mourir à Metz, après avoir légué tous ses biens à la nation : ce que la convention refusa. N—L.

ANTIBOUL (Charles-Louis), né à S.-Tropez, homme de loi, administrateur du département du Var, député de ce département à la convention, refusa de prendre la qualité de juge de Louis XVI, vota la détention, fut envoyé en mission en Corse, arrêté à son retour à Marseille par les sections insurgées, délivré par le général Cartaud, décrété d'arrestation, pour avoir compromis la dignité nationale dans son interrogatoire à Venise, condamné à mort comme complice du parti de la Gironde, et exécuté le 31 oct. 1793, à 41 ans. N—L.

ANTIC. *Voy.* Bosc.

ANTICO (Laurent), en latin *Antiquus*, grammairien qui vivait au commencement du 17e. siècle, était de Lentino, en Sicile. Il était prêtre, et enseigna la grammaire dans le séminaire de Padoue. Il a laissé : I. *De Eloquentiâ compendiarii libri tres*, Venise, 1594, in-8°., et ensuite Padoue, 1618; II. *De institutione grammaticæ Commentarii tres*, Padoue, 1601, in-8°. Fabricius, *Biblioth. lat.*, vol. 2, avertit qu'Elie Putschius, dans ses *Grammatici veteres*, et Joseph Quesnel, dans son *Catalogus bibliothecæ Thuanæ*, ont confondu cet Antico, ou Antiquus, avec les anciens grammairiens. G—É.

ANTIDOTE, peintre grec, disciple d'Euphranor, vivait dans la 104e. olympiade, 364 ans, av. J.-C. Son coloris était sévère, et ses ouvrages, plus soignés que nombreux; les plus remarquables étaient un *Lutteur* et un *Joueur de flûte*. On regardait comme un titre encore plus glorieux pour lui, d'avoir été le maître de Nicias d'Athènes. L—S—E.

ANTIGÈNES, macédonien, l'un des chefs des Argyraspides, qui suivirent Alexandre en Asie. Après la mort de ce prince, il resta fidèle à sa famille, et ce fut pour cela qu'il prit le parti, d'abord de Perdicas, et ensuite d'Eumènes, qu'il n'abandonna jamais, quelques offres qui lui fussent faites. Ce général ayant été livré à Antigone par les Argyraspides eux-mêmes, Antigènes eut le même sort, et Antigone le fit brûler tout vif, vers l'an 315 av. J.-C. C—R.

ANTIGÉNIDAS. Deux Thébains de ce nom se distinguèrent par leur talent à jouer de la flûte. Le premier, fils de Dionysius, donna quelques leçons à Alcibiade. Il en était question dans un discours de Lysias. Le second, fils de Satyrus, fut beaucoup plus célèbre par les changements qu'il fit à la flûte, en y multipliant les trous de manière qu'on pût jouer dans plusieurs modes. Il tira le plus grand parti de cet instrument, qui jusqu'alors avait été très-borné; il joua de la flûte aux noces d'Iphicrate, lorsque ce général athénien épousa la fille de Cotys, roi de Thrace. Il joua aussi devant Alexandre, et il accompagnait ordinairement le poète Philoxène, lorsqu'il récitait ses vers. D'après tout cela, il est évident qu'on ne doit pas le confondre avec celui qui fut le maître d'Alcibiade. C—R.

ANTIGONE, l'un des capitaines d'Alexandre, à qui, après ses premières conquêtes en Asie, ce prince confia le gouvernement de la Lydie et de la Phrygie. Antigone, quoique avec peu de troupes, sut défendre ces provinces, et parvint même à soumettre la Lycaonie. Après la mort du roi de Macédoine, Antigone obtint, dans le partage de ses conquêtes, la Phrygie, la Lydie et la Pamphylie. Perdicas s'étant rendu maître de l'esprit d'Aridée, qui avait succedé à Alexandre de Macédoine, et ayant fait tuer Méléagre, aspirait à réunir sous sa domination tous les états d'Alexandre; et comme il craignait l'activité d'Antigone, il chercha un prétexte pour s'en défaire, et l'accusa d'avoir désobéi aux ordres du roi. Antigone, devinant ses projets, s'embarqua furtivement avec Démétrius son fils et ses amis, se rendit, en Europe, auprès de Cratère et d'Antipater, et, de concert avec Ptolémée, ils déclarèrent la guerre à Perdicas. Ce dernier passa tout de suite en Asie, resolu d'aller attaquer Ptolémée, qui était le plus puissant; mais comme Ptolémée était fort aimé en Égypte, et que Perdicas ne l'était pas autant des Macédoniens, celui-ci n'eut aucun succès, et fut même tué par ses propres soldats. Eumènes, l'un de ses généraux, était encore très-puissant en Asie; on chargea Antigone de continuer la guerre contre lui, et Eumènes ayant été trahi par ses propres soldats, Antigone le fit mourir, et se rendit bientôt maître de presque toute l'Asie, Séleucus ayant pris la fuite, et s'étant retiré auprès de Ptolémée. Il s'empara aussi de la plus grande partie des trésors d'Alexandre, qui étaient à Ecbatane et à Suze; Ptolémée, Cassandre et Lysimaque lui en ayant demandé compte, il s'y refusa, et déclara même la guerre à Cassandre, pour venger, disait-il, la mort d'Olympias, et délivrer Alexandre, fils d'Alexandre, qui s'était renfermé, avec Roxane sa mère, dans Amphipolis. Tous les chefs, révoltés de son ambition, se coalisèrent, et tandis que Cassandre attaquait l'Asie mineure, Ptolémée et Séleucus s'avancèrent dans la Syrie, où ils défirent Démétrius, fils d'Antigone. Séleucus, de son côté, reprit Babylone. Antigone, apprenant ces revers, revint promptement, et fit abandonner la Syrie à Ptolémée, qui se retira en Égypte. Antigone n'osa pas l'y attaquer; il envoya Démétrius contre Séleucus, à qui il reprit Babylone; alors Antigone, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre conclurent un traité de paix, par lequel ils devaient rester en possession des pays qu'ils occupaient, jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane, qui avait le titre de roi. A peine ce traité eut-il été conclu, que Cassandre fit périr le jeune Alexandre et sa mère, et la guerre s'alluma de nouveau entre les prétendants à l'empire. Ptolémée, après avoir eu quelques avantages, fut vaincu sur mer par Démétrius. Antigone leva alors ouvertement le masque, et prit le titre de roi, qu'il donna aussi à son fils. Ptolémée, Lysimaque et Cassandre en firent de même. Antigone entreprit ensuite de chasser Ptolémée de l'Égypte, et rassembla pour cela des forces considérables, tant de terre que de mer; mais ayant perdu par les tempêtes la plus grande partie de ses vaisseaux, et Ptolémée ayant disposé ses troupes de manière à rendre toute invasion impossible, il fut obligé de se retirer. Peu de temps après, Démétrius son fils chassa Cassandre de toute la Grèce. Ce dernier implora le secours de Lysimaque, qui passa en Asie avec une puissante armée; et Séleucus s'étant réuni à lui,

il se livra vers Ipsus, dans la Phrygie, une bataille dans laquelle Antigone fut tué, l'an 299 av. J.-C., à l'âge de 84 ans. On ne peut dissimuler qu'Antigone n'ait montré beaucoup d'ambition. Cependant, il eut de grandes qualités; il vivait dans la plus grande union avec sa femme et ses deux fils, Démétrius et Philippe; il associa même le premier au trône, et lui confia des forces très-considérables. Il aimait les poètes et les gens de lettres, et il s'attacha entre autres l'historien Hiéronyme de Cardys et le poète Antagoras. Il avait de l'esprit, et Plutarque rapporte de lui plusieurs bons mots. Durant son séjour dans une ville, Philippe, son second fils, étant logé chez une veuve qui avait trois filles très-belles, il fit venir celui qui distribuait les logements, et lui dit : « Ne » tireras-tu pas mon fils de ce mauvais » pas? » Hermodore, dans un poëme, l'ayant appelé *fils du Soleil* : « Mon » esclave, lui dit-il, sait bien le » contraire. » Thrasylle le cynique lui demandant une dragme, il lui dit : « Ce don n'est pas digne d'un roi. » L'autre alors demanda un talent. « C'est trop pour un cynique, lui ré» pondit-il. » C—R.

ANTIGONE, surnommé GONATAS, parce qu'il était né à Gonnuse, dans la Thessalie, était fils de Démétrius Poliorcète. Il suivit son père dans la Béotie, lorsque la Macédoine eut été conquise par Lysimaque et Pyrrhus, et, lorsque Démétrius eut été fait prisonnier en Asie, par Séleucus, il ne négligea rien pour obtenir sa liberté, et s'offrit même à aller prendre sa place. Démétrius étant mort dans sa captivité, Lysimaque et Séleucus l'ayant suivi de près, Antigone crut l'occasion favorable pour reprendre la Macédoine; mais il fut prévenu par Ptolémée Céraunus, qui le défit et le força à se retirer. Ptolémée ayant été tué par les Gaulois, et Sosthènes, qui lui avait succédé, étant mort, Antigone rentra dans la Macédoine, et, après avoir défait les Gaulois, et pris Apollodore, tyran de Cassandrée, il se fit reconnaître roi de ce pays, l'an 277 avant J.-C. Il fit, peu de temps après, la paix avec Antiochus, qui lui donna en mariage Phila, l'une de ses sœurs. Il fut, vers l'an 272 av. J.-C., chassé de la Macédoine par Pyrrhus; mais ce prince ayant été tué dans Argos, il rentra dans ses états, et s'empara ensuite des principales villes du Péloponnèse. Tandis qu'il était occupé dans la Grèce, Alexandre fils de Pyrrhus, entra dans la Macédoine pour venger la mort de son père; Antigone étant venu à sa rencontre, fut abandonné par les siens, qui reconnurent Alexandre pour roi. Il retourna dans la Grèce, laissant dans la Macédoine, Démétrius son fils, qui parvint à la faire rentrer sous son obéissance. Voulant tenir la Grèce dans sa dépendance, il s'empara, par trahison, de l'Acrocorinthe, citadelle de Corinthe, et y mit une garnison commandée par Persée, disciple de Zénon le Stoïcien, qui se laissa bientôt après, reprendre cette place par Aratus. Le reste de la vie d'Antigone Gonatas nous est inconnu; nous savons seulement qu'il mourut âgé d'environ quatre-vingts ans, l'an 241 av. J.-C. Il eut deux fils, Alcyonéus et Démétrius. Alcyonéus était déjà en âge de porter les armes, lorsque Pyrrhus fut tué, vers l'an 271 av. J.-C. Il apporta en effet la tête de ce prince à son père, qui lui fit une sévère réprimande à ce sujet. Il était sans doute d'une première femme, et mourut avant Antigone, qui eut pour successeur Démétrius, son autre fils. C—R.

ANTIGONE, surnommé DOSON,

parce qu'il promettait beaucoup et ne donnait guère, était fils de Démétrius second, fils de Démétrius Poliorcète. Démétrius, fils d'Antigoue Gonatas, ayant laissé en mourant, Philippe, son fils, encore enfant, et la Macédoine en guerre avec presque tous ses voisins, les Macédoniens choisirent pour roi Antigone Doson, l'an 231 av. J.-C. Il épousa la veuve de son neveu; il soumit les Dardaniens, les Thessaliens et les Mœsiens, qui avaient secoué le joug des rois de Macédoine. Quelque temps après, ses propres sujets se révoltèrent, ce qui leur arrivait souvent, et l'assiégèrent dans son palais. Il parut sur-le-champ en leur présence, et, leur ayant rappelé ce qu'il avait fait pour eux, il leur jeta sa robe de pourpre et son diadème, en leur disant qu'ils n'avaient qu'à les donner à quelqu'un qui les méritât mieux que lui. Cette fermeté apaisa sur-le-champ la sédition. On l'invita à reprendre le diadème; mais il ne le voulut pas qu'on n'eût livré au supplice les principaux moteurs de la sédition. Il alla ensuite au secours des Achéens, contre les Lacédémoniens, et, ayant été nommé leur chef, il défit Cléomènes, et prit la ville de Sparte. Il se conduisit avec beaucoup d'humanité envers tous les Grecs en général, et il se dirigeait particulièrement d'après les conseils d'Aratus, avec qui il avait contracté l'amitié la plus étroite. Il mourut l'an 221 avant J.-C., laissant le trône à Philippe son petit-neveu. C—R.

ANTIGONE, fils d'Aristobule, fut fait prisonnier avec son père, par Pompée, l'an 61 avant J.-C. Ils furent amenés tous les deux à Rome, d'où ils s'échappèrent, quelques années après, et retournèrent dans la Judée, où ils recommencèrent la guerre; mais ils furent pris une seconde fois par Gabinius, qui les envoya encore à Rome. Jules César leur ayant permis de retourner dans la Judée, ils tombèrent entre les mains des partisans de Pompée, qui firent périr Aristobule et Alexandre, l'un de ses fils. Les Parthes ayant ramené Antigone à Jérusalem, l'an 38 av. J.-C., il fit couper les oreilles à Hyrcan, son oncle, pour qu'il fût incapable d'être grand-prêtre, dignité qui était réunie à la principauté, et il se mit à sa place. Antigone fut bientôt après assiégé par les troupes de Marc-Antoine, qui voulait mettre Hérode sur le trône: il fut pris, battu de verges, et mis à mort l'an 35 avant J.-C. C'était la première fois que les Romains avaient traité aussi cruellement une tête couronnée. C—R.

ANTIGONE, surnommé CARYSTIUS, sans doute parce qu'il était de Carystos, dans l'île d'Eubée, était contemporain de Pyrrhon, et vivait par conséquent sous le règne de Ptolémée Philadelphe, vers l'an 270 avant J.-C. Il avait écrit les *Vies* des hommes célèbres dans les sciences, ouvrage qui s'est perdu. Il nous reste, sous son nom, un Recueil d'histoires extraordinaires, *Historiarum mirabilium collectio*, dont la meilleure édition est celle que M. Beckmann a donnée, avec les notes de plusieurs savants et les siennes, Lipsiæ, 1791, in-4°., grec et latin. Cette compilation, faite sans goût et sans jugement, semble plutôt appartenir à quelque grammairien du Bas-Empire, qu'à un écrivain du siècle de Ptolémée. C—R.

ANTIGONUS SOCHOEUS, juif, né à Socho, vivait du temps d'Eléazar, huitième grand-prêtre, 300 ans avant J.-C., et paraît avoir donné naissance à la secte des saducéens. Il était disciple de Siméon-le-Juste. Mécontent des innovations introduites par les pharisiens, et particulièrement de leur doctrine sur les œuvres méritoires, qui

promettait aux hommes des récompenses temporelles, il soutint que les hommes devaient servir Dieu, non comme des valets à gages, mais seulement par une piété pure et désintéressée. Les disciples d'Antigonus étendirent cette doctrine jusqu'aux récompenses de la vie future; et deux d'entre eux, Baithos et Sadoc, enseignèrent qu'on ne devait attendre aucune récompense future, et qu'en conséquence il n'y aurait point de résurrection des morts. De là vint la secte des baithosiens, ou saducéens. D—T.

ANTIMACHIDES. *Voy.* AUTISTATES.

ANTIMACO (MARC-ANTOINE), un des célèbres professeurs de langue grecque, qui fleurirent en Italie, au 16e. siècle, était né à Mantoue, vers l'an 1473. Quoique l'on eût déjà bien des secours dans sa patrie pour apprendre le grec, le désir de savoir parfaitement cette langue l'engagea, dans sa jeunesse, à passer en Grèce, où il l'étudia pendant cinq ans, sous les plus habiles maîtres. Il parvint à écrire et à parler cette langue, aussi facilement que le latin et l'italien. Il revint ensuite à Mantoue, et y ouvrit un cours de langue et de littérature grecques. Appelé en 1532, à Ferrare, il y professa, pendant vingt ans, et y mourut en 1552, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il traduisit du grec en latin l'histoire de ce que firent les Grecs après la bataille de Mantinée, écrite par Gemistus Plethon, et quelques opuscules de Denis d'Halicarnasse, de Démétrius de Phalère, et de Polien. Ces traductions furent imprimées avec un discours du même auteur, à la louange des lettres grecques, sous le titre suivant : *Gemisti Plethonis de gestis græcorum post pugnam ad Mantineam per capita tractatio duobus libris explicata, M. Antonio Antimacho interprete. Ad hæc Dionysii Halicarnassei præcepta*, etc., Bâle, 1540, in-4°. Il fit aussi un assez grand nombre de vers latins, presque tous restés inédits. Quelques auteurs lui attribuent huit livres d'épigrammes grecques. On en trouve plusieurs de lui, tant grecques que latines, à la louange de Pierre Vettori, à la fin du Recueil des lettres de quelques savants, adressées à ce célèbre rhéteur, publiées par le savant chanoine Bandini, à Pavie, 1758. G—É.

ANTIMAQUE. Suidas cite quatre poëtes de ce nom. Celui qui est le sujet de cet article était de Claros, suivant Ovide, et de Colophon, selon d'autres. L'auteur anonyme de la *Description des Olympiades* le fait contemporain de Lysandre, et même de Platon, qui, très-jeune encore, assista, dit-on, à la lecture de la *Thébaïde* d'Antimaque. Il est fâcheux qu'il ne nous reste presque rien d'un poëte placé par les grammairiens immédiatement après Homère, et dont l'empereur Adrien faisait, au rapport de Dion, un si grand cas, qu'il eut un moment la fantaisie d'anéantir Homère, pour lui substituer son poëte favori. On trouve un fragment d'Antimaque dans les *Analectes* de M. Brunck, tom. Ier., pag. 167; et Schekenberg a publié tout ce qui reste de lui, en 1786, avec une épître de Wolf. La *Thébaïde* d'Antimaque, et sa *Lydienne*, élégie louée par Ovide, ne sont point parvenues jusqu'à nous. A—D—R.

ANTINE (D'). *Voy.* DANTINE.

ANTIN (D'). *Voy.* GONDRIN.

ANTINOUS. *Voy.* ADRIEN, empereur.

**ANTIOCHUS, fils de Phintas, roi des Messéniens, régna quelque temps avec Androclès, son frère, dans la meilleure intelligence; mais ils se di-**

visèrent au sujet de Polycharès qu'Androclès voulait livrer aux Spartiates; le peuple s'étant divisé à l'exemple de ses chefs, il y eut une sédition dans laquelle Androclès fut tué, et Antiochus resta seul roi des Messéniens. Il mourut vers l'an 744 avant J.-C., un peu avant la guerre de Messène. Il eut pour successeur Euphaès son fils. C—R.

ANTIOCHUS Ier., surnommé Soter, fils de Séleucus Ier. et d'Apamé, se distingua à la bataille d'Ipsus, où il commandait l'aile opposée à Démétrius, fils d'Antigone. Il devint, par la suite, amoureux de Stratonice, épouse de son père, qui la lui céda, et lui donna en même temps la portion de ses états située au-delà de l'Euphrate (*V.* Érasistrate). Ils soumirent, de concert, la plupart des pays situés entre la mer Caspienne et l'Indus, et rétablirent plusieurs des villes qu'Alexandre y avait fondées. Leurs expéditions, dans cette portion de l'Asie, jetèrent beaucoup de lumières sur la géographie. Séleucus étant mort (l'an 281 avant J.-C.), Antiochus devint maître de tous ses états. Ayant perdu, peu de temps après, Stratonice, il épousa une de ses sœurs dont le nom ne nous est pas connu. Il remporta, l'an 275 avant J.-C., une victoire signalée sur les Gaulois qui ravageaient l'Asie; et comme il la dut à ses éléphants, il en fit sculpter un sur le trophée qu'il érigea. Appien dit que ce fut à cette occasion qu'on lui donna le surnom de *Soter*, mais il paraît qu'il le portait auparavant. Après la mort de Philétère, il voulut s'emparer des états de ce prince, et fut vaincu à Sardes par Eumènes. Il déclara la guerre à Ptolémée Philadelphe, à l'instigation de Magas, roi de Cyrène, qui avait épousé Apamé, sa fille; mais ce prince lui donna tant d'occupation dans ses propres états, qu'il ne put pas aller attaquer l'Égypte. Sur la fin de ses jours, Ptolémée, son fils aîné, qu'il avait associé au trône, se révolta contre lui de concert avec Timarque qui avait le gouvernement de l'Asie mineure. Antiochus le fit mourir, et fut tué lui-même peu de temps après, l'an 262 avant J.-C., dans un combat près d'Éphèse, par un Gaulois, qui, ayant voulu aussitôt monter sur le cheval de son ennemi, fut entraîné dans un précipice où il périt. C—R.

ANTIOCHUS II, surnommé Théos (Dieu), fils du précédent et de Stratonice, monta sur le trône, l'an 262 avant J.-C. Il commença son règne par faire la guerre à Timarque, qui, après s'être révolté contre son père, s'était rendu tyran de Milet; il le vainquit, le chassa du pays, et les Milésiens, par reconnaissance, lui donnèrent le surnom de *Dieu*. Il continua la guerre que son père avait commencée contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, et n'eut pas plus de succès que lui; mais Ptolémée, qui était d'une humeur pacifique, voulant mettre fin à ces débats, engagea Antiochus à répudier Laodicé, sa sœur et son épouse, dont il avait déjà deux fils, et lui donna en mariage Bérénice, sa fille, avec une dot considérable. Ce fut pendant cette guerre que les Parthes, sous la conduite d'Arsace, se révoltèrent contre Antiochus, et jetèrent les fondements de leur empire, qui devint, dans la suite, le redoutable rival de Rome. Ptolémée étant mort, Antiochus, qui avait répudié Laodicé malgré lui, la rappela et renvoya Bérénice. Laodicé craignant l'inconstance de son époux, prit le parti de l'empoisonner, et, ayant caché sa mort, elle plaça dans son lit un homme du

peuple, nommé *Artémon*, qui lui ressemblait parfaitement, et qui joua le rôle du roi. Ce faux Antiochus recommanda ses fils et sa femme aux grands du royaume, et désigna Séleucus son fils aîné pour son successeur. Antiochus II mourut l'an 247 avant J.-C. (*V.* Bérénice, Laodicé, Séleucus II). C—r.

ANTIOCHUS, surnommé Hierax, fils du précédent et de Laodicé, n'avait que quatorze ans, lorsque Ptolémée Évergètes le fit roi de la Cilicie, pour l'opposer à Séleucus Callinice, frère du jeune Antiochus, qu'il avait presque entièrement dépouillé de ses états. Ce dernier ayant fait de vains efforts pour les recouvrer, eut recours à la générosité d'Antiochus, qui rassembla une armée, en apparence pour aller à son secours, mais réellement pour le dépouiller de ce qui lui restait : cette avidité, remarquable dans un jeune homme, et surtout dans un frère, lui fit donner le surnom d'*Hierax*. Ptolémée ayant fait une trêve avec Séleucus, la guerre continua entre les deux frères, et Antiochus, à l'aide des Gaulois, remporta une victoire signalée sur Séleucus, que l'on crut même avoir été tué : Antiochus en prit le deuil, et témoigna le plus grand chagrin. Il tourna ensuite ses armes contre Démétrius, roi de Macédoine, à l'instigation de Nicée, sa sœur, que ce prince avait épousée, et ensuite abandonnée pour en épouser une autre. On ne connaît point les détails de cette guerre. Celle qu'il eut contre Séleucus, qui n'avait point péri comme on l'avait cru, continuait toujours ; Eumènes en profita pour s'emparer d'une grande partie de l'Asie mineure, qui, désolée par les incursions des Gaulois, qu'Antiochus avait à sa solde, était toute disposée à changer de maître. Antiochus ayant, par la suite, été entièrement défait par Séleucus, se réfugia d'abord chez Artamènes, son beau-père, roi de Cappadoce ; mais, s'étant aperçu qu'on lui tendait des embûches, il s'enfuit ; et, ne sachant où se retirer, il alla se livrer à Ptolémée Évergète, son ennemi, qui le fit enfermer. Il trouva, cependant, le moyen de s'échapper par le secours d'une courtisane, et fut tué en chemin par des voleurs, l'an 227 avant J.-C. C—r.

ANTIOCHUS III, surnommé le Grand, fils de Seleucus Callinice et de Laodicé, était à Babylone lorsque Seleucus Céraunus son frère fut tué. L'armée de Syrie le reconnut pour roi. La Syrie était alors dans une situation très-fâcheuse, suite des divisions entre Séleucus II et Antiochus Hiérax ; le satrape de la Bactriane s'était déclaré indépendant ; Ptolémée Philopator s'était emparé de la Cœlésyrie et de la Phénicie ; et Attale, roi de Pergame, avait réuni à ses états une grande partie de l'Asie, en-deçà du Taurus. Antiochus, quoique fort jeune, ne perdit point courage. Ayant confié le commandement de l'Asie mineure à Achæus, qui y était déjà avec une armée, celui de la Médie à Molon, et celui de la Perse à Alexandre, il alla attaquer la Cœlésyrie. Tandis qu'il était occupé de ce côté, Alexandre et Molon firent révolter les provinces qui étaient sous leurs ordres ; Antiochus abandonna alors la Cœlésyrie, fondit sur les révoltés, les défit et les réduisit à se donner la mort ; il entreprit ensuite une expédition contre Artabazane, roi de l'Atropatène ; mais ce prince, qui était déjà très-âgé, ne voulut pas s'exposer à faire la guerre, et se soumit à toutes les conditions qu'Antiochus lui imposa. Tandis qu'il était dans ces pays éloignés, Achæus

ceignit le diadême, et se fit reconnaître roi des pays dont il était satrape. Antiochus, de retour dans la Syrie, reprit la guerre contre Ptolémée, et s'empara de plusieurs villes de la Palestine et de la Phénicie; vaincu par ce prince à Rhaphia dans la Palestine, il fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes, et se trouva trop heureux d'obtenir une trêve d'un an, dont il profita pour aller soumettre Achæus, qu'il prit et fit mourir. Il attaqua ensuite Arsace, roi des Parthes, qu'il força à demander la paix, et à se réunir à lui contre Euthydême, roi de la Bactriane, à qui il accorda aussi la paix : il traversa ensuite le mont Paropamisus, et s'avança jusqu'à l'Inde. Après avoir parcouru et soumis l'Arachosie, la Drangiane, la Carmanie, la Perse, la Susiane, la Babylonie et la Mésopotamie, il revint dans son pays, couvert de gloire, et ses sujets lui donnèrent le surnom de *Grand*, qu'il avait bien mérité, en rendant au royaume de Syrie son ancienne splendeur. Le reste de sa vie ne répondit pas à ces brillants commencements; Ptolémée Philopator étant mort l'an 204 avant J.-C., Antiochus se réunit avec Philippe, roi de Macédoine, pour dépouiller de ses états Ptolémée Epiphanes son fils, qui n'avait, que cinq ans; mais le peuple romain que son père lui avait nommé pour tuteur, s'opposa à cette invasion; et comme la puissance de ce peuple était déjà redoutable, Antiochus n'osa rien entreprendre. Les ambassadeurs de Rome l'empêchèrent aussi de faire la guerre à Attale, roi de Pergame. Il eut bientôt de nouvelles difficultés avec les Romains, au sujet de quelques villes de l'Asie mineure dont il s'était emparé; tandis qu'on négociait à ce sujet, Annibal vint se réfugier auprès de lui, et l'excita à faire la guerre aux Romains, en allant les attaquer dans l'Italie même. Antiochus ne suivit pas son conseil; mais quelque temps après, il se rendit à l'invitation des Etoliens, qui avaient pris les armes contre les Romains, et passa dans la Grèce avec dix mille hommes : l'Eubée s'étant soumise sans résistance, il se rendit dans la Thessalie, où les Etoliens, les Athamanes et les Thébains se joignirent à lui; mais effrayé par l'apparition de quelques troupes que les Romains avaient envoyées en avant, il retourna à Chalcis dans l'Eubée, où il devint amoureux d'une jeune fille, qu'il épousa; et il y passa l'hiver dans les plaisirs : ce qui affaiblit beaucoup son armée. Au printemps, il retourna dans la Thessalie; et, sentant qu'il n'avait pas des forces assez considérables pour se mesurer avec les Romains qui avançaient à grands pas, il fortifia le passage des Thermopyles, et fit garder les défilés par lesquels les Persans avaient pénétré dans la Grèce, espérant arrêter l'armée romaine jusqu'à ce que les secours qu'il attendait de l'Asie fussent arrivés; mais un corps de Romains commandé par Caton l'Ancien, ayant trouvé le moyen de franchir la montagne malgré les Etoliens, le prit à dos, tandis que le consul Manius l'attaquait par devant; il ne lui fut plus possible alors de retenir son armée qui prit la fuite; il eut beaucoup de peine à s'échapper lui-même, avec cinq cents cavaliers; tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Antiochus alla s'embarquer à Chalcis, d'où il retourna à Ephèse. Prévoyant alors que les Romains viendraient l'attaquer en Asie, il rassembla des forces considérables dans le voisinage de la mer, mit de fortes garnisons à Sestos et Abydos, par où il fallait que les Romains passassent pour arriver en

Asie, fortifia la Chersonnèse de Thrace, et fit de grands amas de vivres et de munitions de guerre à Lysimachie, ville qui devait lui servir de place d'armes; mais ayant appris quelque temps après que son escadre, commandée par Polyxénidas avait été battue par les Romains auprès de Myonnèsos, il perdit la tête, abandonna toutes les places qu'il avait fortifiées, et se retira à Sardes. Scipion-le-Jeune, général de l'armée romaine, qui avait pour lieutenant Scipion l'Africain son frère, ne tarda pas à profiter de sa fuite et à passer en Asie. Antiochus lui ayant fait faire des propositions de paix, il lui répondit qu'il fallait, pour l'obtenir, qu'il abandonnât toute l'Asie en deçà du Taurus. Ces conditions paraissant trop dures, Antiochus se prépara au combat; il avait 70,000 hommes, et les Romains n'en avaient pas plus de 30,000 : ils remportèrent cependant une victoire éclatante. Antiochus fut obligé de demander la paix une seconde fois, et il l'obtint aux mêmes conditions, en s'obligeant de plus à livrer tous ses éléphants, à n'avoir qu'un certain nombre de vaisseaux, et à payer 15,000 talents; enfin, à donner vingt otages, du nombre desquels fut son propre fils. Peu de temps après, Artaxias et Zadriades, satrapes de l'Arménie, se révoltèrent. Voulant aller les soumettre, il fit reconnaître roi Séleucus, son fils aîné; et comme il avait besoin d'argent, il entreprit de piller de nuit le temple de Jupiter, ou plutôt de Bélus, dans le pays des Elyméens; mais les habitants s'étant réunis le massacrèrent, ainsi que les troupes qui l'accompagnaient, l'an 187 avant J.-C. Aurélius Victor rapporte différemment sa mort. Il dit qu'Antiochus fut tué dans une fête par un de ses hôtes, qu'il avait insulté. Il était âgé de cinquante-deux ans, et en avait régné trente-six. Il avait épousé Laodicé, fille de Mithridate, roi de Pont, dont il eut cinq fils et quatre filles. C—R.

ANTIOCHUS IV, fils du précédent, fut élevé à Rome, où son père l'avait envoyé en otage. Seleucus IV, son frère aîné, voulant le faire revenir auprès de lui, envoya Démétrius, son propre fils, à Rome, pour le remplacer. Antiochus étant arrivé à Athènes, apprit la mort de Séleucus; il prit aussitôt le titre de roi, et ayant vaincu Héliodore, qui avait usurpé l'autorité, il se fit reconnaître par les Syriens. Le commencement de son règne ne fut remarquable que par ses extravagances; il s'échappait quelquefois de son palais, sans que ses ministres le sussent, et, suivi de deux ou trois personnes, il allait courir les rues d'Antioche, s'arrêtait dans les boutiques des orfèvres, avec qui il s'amusait à disputer sur leur art, qu'il prétendait connaître aussi bien qu'eux. Il allait souvent boire avec des étrangers ou des gens de la lie du peuple. Se dépouillant quelquefois de la pourpre, et pratiquant ce qu'il avait vu faire à Rome, il allait sur la place publique, et faisait la cour à ceux qu'il rencontrait, leur demandant leurs suffrages pour les places d'édile, ou de tribun du peuple; puis il s'asseyait sur la chaise curule, et s'occupait sérieusement à juger les causes qui étaient du ressort de ces magistratures. Bizarre dans ses générosités, il donnait aux uns des dés à jouer, des dattes et d'autres choses de nulle valeur; il faisait à d'autres des présents magnifiques, sans les connaître. Il s'amusait quelquefois à jeter sur son chemin des poignées d'or, en criant : « Attrape qui peut. » D'autres fois, ayant des pierres sous sa robe de pourpre, il en accablait ceux qu

le suivaient. Il s'amusa un jour à faire remplir de vin une fontaine d'Antioche; il se plaisait à se baigner dans les bains publics, et s'y faisait apporter les huiles odorantes les plus précieuses. Quelqu'un ayant dit un jour que les rois étaient bien heureux de pouvoir faire usage de parfums pareils, le lendemain il lui en fit répandre un grand vase sur la tête. Antiochus avait pris, en montant sur le trône, le surnom de *Théos Epiphanes* (Dieu présent). Ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'*Epimanes* (fou). Toutes ces folies ne lui firent cependant pas négliger le soin de ses états, et Cléopâtre, sa sœur, qui était mariée à Ptolémée Philométor, étant morte l'an 173, av. J.-C., il ne voulut plus laisser à ce prince les revenus de la Cœlésyrie et de la Phénicie, qu'on lui avait donnés pour la dot de sa femme. Comme il sut qu'il se disposait à l'attaquer, il le prévint, en allant porter la guerre en Egypte. Il la conduisit avec tant d'activité, qu'il se serait emparé de ce royaume s'il n'avait été arrêté par les ordres des Romains, qui lui firent abandonner cette conquête. Très-zélé pour la religion, il entreprit de faire achever le temple de Jupiter-Olympien, à Athènes, envoya des offrandes magnifiques à Délos, à Olympie, et dans d'autres lieux. Par suite de ce zèle, il voulut forcer les juifs à abandonner le culte de leur Dieu, pilla leur temple, et y fit placer la statue de Jupiter-Olympien. N'ayant pu soumettre ce peuple à ses volontés, il se livra contre lui à toutes sortes de persécutions, ce qui fut la cause de la révolte des Machabées, qui défirent plusieurs fois ses armées, et finirent par se rendre maîtres du gouvernement de la Judée. Ayant besoin d'argent, Antiochus rassembla une armée pour aller piller le temple de la déesse d'Elymaïs, dans la Médie, qui était célèbre par ses richesses; mais il fut repoussé par les habitants du pays. Il tomba malade en revenant à Tabes, dans la Perse, et mourut l'an 164 av. J.-C., dans des accès de frénésie que les Persans attribuèrent à son entreprise contre le temple d'Elymaïs, et les juifs à la profanation de celui de Jérusalem. Antiochus n'était pas dépourvu de qualités; il était généreux, aimait les arts, et montra beaucoup de valeur et d'habileté dans les guerres qu'il eut à soutenir; mais ses défauts et ses folies ternirent sa gloire. Il laissa deux fils, Antiochus et Alexandre, et une fille, nommée Laodicé. C—r.

ANTIOCHUS V, surnommé Eupator, fils du précédent, monta sur le trône, l'an 164 av. J.-C., âgé de neuf ans. Les Romains lui donnèrent Lysias pour tuteur, contre la volonté de son père, qui avait chargé de cet emploi Philippe, son ami. Il fut tué dans la troisième année de son règne. (*Voy.* Démétrius Soter et Lysias). C—r.

ANTIOCHUS VI, surnommé Dionysus, ou Bacchus, était fils d'Alexandre Balas. Démétrius Philadelphe s'étant fait détester de ses sujets par ses rapines, Tryphon amena de l'Arabie Antiochus, encore enfant, et le fit reconnaître roi, vers l'an 144 av. J.-C. Quelques victoires furent remportées sur les généraux de Démétrius; mais bientôt, Tryphon, las de gouverner sous le nom d'un autre, se débarrassa de ce jeune prince, en lui persuadant qu'il avait la pierre, et en lui faisant faire l'opération par des chirurgiens gagnés, qui le firent périr. Antiochus n'avait régné que deux ans. C—r.

ANTIOCHUS VII, surnommé Evergètes, ou Sidètes, fils de Démétrius Soter, demeurait à Rhodes,

lorsqu'il apprit que Démétrius, son frère, avait été fait prisonnier par les Parthes. Il se rendit sur-le-champ à Antioche, et ayant épousé Cléopâtre, femme de Démétrius, il fut reconnu roi l'an 140 avant J.-C. Il alla d'abord attaquer l'usurpateur Tryphon, qu'il vainquit et fit prisonnier. Il fit ensuite la guerre aux juifs, qui avaient depuis long-temps secoué le joug des rois de Syrie, et assiégea Jérusalem avec tant de vigueur, que le grand-prêtre, Jean Hircan, se trouva heureux d'acheter la paix en payant un tribut. Antiochus, ayant ainsi établi l'ordre dans ses états, rassembla une armée considérable pour aller attaquer les Parthes et les forcer à relâcher Démétrius. Il les défit dans trois combats, et Phraates, qui était alors leur roi, prit le parti de renvoyer Démétrius avec un corps de troupes pour le mettre en état de disputer le trône à son frère. Peu de temps après, Antiochus, ayant été obligé de disperser les quartiers d'hiver de son armée, à cause du grand nombre de valets, de marchands, et d'autres bouches inutiles dont elle était suivie, les Parthes en profitèrent, et firent égorger par les habitants les corps les plus éloignés. Antiochus voulut marcher à leur secours; mais ayant été défait, il se retira dans la haute Asie, où il se défendit quelque temps. Sur ces entrefaites, Cléopâtre l'ayant abandonné pour retourner à son premier époux, il forma le projet insensé d'épouser la déesse d'Elymaïs, dont il convoitait les immenses richesses. Les prêtres n'eurent pas l'air de s'y opposer; mais lorsqu'il fut entré dans le temple, pour s'emparer des trésors, à titre de dot, ils ouvrirent une porte secrète et l'accablèrent à coups de pierres, ainsi que ceux qui étaient avec lui, l'an 127 avant J.-C. C—R.

ANTIOCHUS VIII, surnommé Epiphanes et Grypus, ou *Nez crochu*, et ANTIOCHUS IX, surnommé Philopator, ou Cyzicenus, étaient tous les deux fils de Cléopâtre, et avaient pour pères, le premier, Démétrius Nicanor, et le second, Antiochus Sidètes. Cléopâtre, ayant fait mourir Séleucus son fils aîné, vers l'an 125 avant J.-C., plaça sur le trône Grypus, qu'elle espérait gouverner. Ce prince se dirigea effectivement quelque temps par ses conseils; mais ayant épousé Tryphæné, fille de Ptolémée Physcon, et ayant vaincu et fait mourir Alexandre Zabinas, il voulut régner par lui-même. Cléopâtre chercha alors à le faire empoisonner, et, comme il en fut averti, il la contraignit à avaler elle-même le poison qu'elle lui avait fait préparer. Son règne fut long-temps assez tranquille; il se livra au luxe et aux plaisirs; mais au bout de huit ans, il prit des inquiétudes sur le compte d'Antiochus Philopator, son frère, qui était à Cyzique, où sa mère l'avait envoyé dans sa première jeunesse, et il chercha à le faire empoisonner. Celui-ci, s'en étant aperçu, se tint sur ses gardes, et ayant bientôt après épousé Cléopâtre, fille de Ptolémée Physcon, il rassembla une armée et s'empara d'Antioche. Antiochus Grypus étant venu l'attaquer, le défit et reprit cette ville où se trouvait Cléopâtre, que Tryphæné, sa sœur, fit mourir de la manière la plus cruelle, malgré son mari. Bientôt après Antiochus IX, étant revenu avec une armée, battit son frère, et ayant pris Tryphæné, vengea sur elle la mort de sa femme. Les deux frères se réconcilièrent ensuite, et régnèrent, l'un sur la Syrie, l'autre sur la Cœlésyrie; mais ils recommencèrent bientôt à se faire la guerre. Il paraît que Ptolémée La-

thyre, qui, bien que chassé de l'Égypte par sa mère, avait conservé quelque puissance, donna des secours à Antiochus de Cyzique, et sa mère, par haine pour lui, donna Séléné, sa fille, en mariage à Antiochus Grypus, de sorte que la Syrie, ainsi que les pays voisins, devinrent le théâtre de guerres civiles, dont plusieurs villes profitèrent pour se rendre indépendantes. Au milieu de tous ces troubles, Grypus fut tué l'an 97 avant J.-C., par un certain Héracléon, qu'il avait élevé lui-même aux plus grands honneurs. Il laissa cinq fils, qui tous prétendirent au trône, savoir : Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III, et Antiochus XII. Antiochus de Cyzique ne survécut pas long-temps à son frère, et ayant été vaincu par Séleucus VI, dans une bataille décisive, il se donna la mort, l'an 95 avant J.-C. Il ne laissa qu'un fils, Antiochus X. C—R.

ANTIOCHUS IX (PHILOPATOR). *Voy.* l'article précédent.

ANTIOCHUS X, qui prit les surnoms d'*Eusébès* (pieux), et de *Philopator* (aimant son père), étant parvenu à s'échapper d'Antioche, rassembla une armée, et, pour venger la mort de son père, continua la guerre contre Séleucus VI, et le défit dans un premier combat ; peu de temps après, il épousa Séléné, veuve d'Antiochus Grypus, et Séleucus VI étant mort, il alla attaquer Antiochus XI et Philippe, ses deux frères, qu'il vainquit. Il fut défait l'année suivante (92 ans avant J.-C.) par Philippe et Démétrius VII, qui avait succédé à Antiochus XI, et il se retira chez les Parthes. Son histoire, depuis cette époque, est extrêmement obscure ; on croit qu'il mourut vers l'an 75 avant J.-C., laissant deux fils, Antiochus XIII et Séleucus Cybiosactes. C—R.

ANTIOCHUS XI, surnommé EPIPHANES et PHILADELPHE, prit la couronne avec Philippe son frère, après la mort de Séleucus VI, leur aîné ; qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitants de Mopsueste, ville où il avait été brûlé vif ; mais en revenant dans la Syrie, ils furent vaincus par Antiochus X ; et Antiochus XI, en fuyant, tomba avec son cheval dans l'Oronte, où il se noya, l'an 93 avant J.-C. C—R.

ANTIOCHUS XII, surnommé DIONYSUS - EPIPHANES - PHILOPATOR-CALLINICUS (Bacchus présent, aimant son père, Victorieux), prit la couronne, lorsqu'il sut que Démétrius III, son frère, était prisonnier des Parthes, et s'empara de Damas et de quelques pays voisins. Il entreprit une expédition contre les Arabes qui, depuis long-temps, étaient en possession de ravager la Syrie ; et ayant traversé la Judée, malgré Alexandre Jannée, il entra dans le pays des Arabes, qu'il vainquit dans un premier combat ; mais il fut défait dans un second, et y perdit la vie, vers l'an 85 av. J.-C. C—R.

ANTIOCHUS (L'ASIATIQUE), XIII°. du nom, fils d'Antiochus X et de Séléné, fut envoyé, par sa mère, à Rome avec son frère, pour réclamer le royaume d'Égypte. En revenant, il passa par la Sicile, où il fut dépouillé par Verrès, comme on peut le voir dans l'*Oraison* de Cicéron. Lucullus ayant vaincu Tigrane, rendit à Antiochus une grande partie de la Syrie ; mais Pompée, qui succéda à Lucullus, l'en dépouilla l'an 64 av. J.-C., et la Syrie devint une province romaine. C—R.

ANTIOCHUS, roi de Commagène, pays de l'Asie, au pied du mont Taurus, était probablement de la famille des rois de Syrie. Il se réunit à Tigrane, roi d'Arménie, pour faire

la guerre aux Romains, et l'abandonna après sa défaite. Il fit la paix avec Lucullus l'an 69 av. J.-C. Mais peu de temps après, il prit les armes avec Mithridate, et fut vaincu par Pompée, qui lui laissa ses états, et lui confia même Séleucie et quelques autres portions de la Mésopotamie. Antiochus, par reconnaissance, lui envoya des troupes, lorsqu'il fit la guerre à César. Après la mort de Pompée, et la défaite de Crassus, Antiochus prit le parti d'Orodes, roi des Parthes, qui avait épousé sa fille. Il fut vaincu par Ventidius, l'un des lieutenants de M. Antoine. Ce dernier étant survenu, l'assiégea dans Samosate, et lui accorda la paix, à des conditions assez douces, l'an 36 av. J.-C. Il paraît qu'il mourut peu de temps après; car il s'éleva un procès entre Antiochus et Mithridate ses deux fils, sans doute au sujet de la succession au trône, dès les commencements du règne d'Auguste. C—R.

ANTIOCHUS II, fils du précédent, eut pour concurrent au trône Mithridate son frère. Ce dernier voulant avoir recours aux Romains pour faire valoir ses droits, leur envoya un ambassadeur qu'Antiochus fit tuer. Auguste le manda à Rome, pour qu'il se justifiât de cet attentat, et il le fit juger par le sénat, qui le condamna à mort, l'an 29 av. J.-C. Antiochus, son fils, fut replacé sur le trône de Commagène par Caligula qui le déposa ensuite, et il y fut remis par l'empereur Claude. C—R.

ANTIOCHUS, d'Ascalon dans la Palestine, fut disciple de Philon, chef de la quatrième académie. Lui-même en fonda une autre, qui fut la cinquième, de sorte qu'il est souvent cité sous le nom d'*Antiochus l'Académique*. Il s'écarta néanmoins des principes de Carnéades et de son maître, pour se rapprocher de la doctrine des stoïciens. Il entreprit même, dans un livre adressé à Balbus, de concilier la philosophie d'Aristote et celle de Xénocrate. Antiochus composa contre Philon, son maître, un autre livre intitulé: *Sosus*. Il eut pour auditeurs Cicéron et Lucullus. Ce dernier l'emmena en Asie pendant sa questure. Cicéron vante la finesse de son esprit, l'élégance et la facilité de son discours. Plutarque, dans la *Vie de Lucullus*, parle d'un Traité d'Antiochus, *sur les Dieux*. — Un autre ANTIOCHUS, de Laodicée, en Phrygie, philosophe sceptique de l'école d'Ænésidème, eut pour disciples Théodas et le médecin Menodote. — Un troisième, philosophe cynique, né en Cilicie, suivit Sévère et Caracalla dans la guerre contre les Parthes. Il excitait les soldats au combat, et les endurcissait à la fatigue, par ses leçons et par son exemple; marchant pieds nus, se roulant dans la neige. Il déserta néanmoins le parti des Romains, et passa du côté des Parthes; mais, à la paix, il fut réclamé par Caracalla. D. L.

ANTIOCHUS, moine de Seba, dans la Palestine, vivait au commencement du 7e. siècle. Il est auteur des *Pandectæ divinæ scripturæ*, en cent quatre-vingt dix homélies séparées. Il parle, dans sa Préface, de la prise de Jérusalem, par Chosroës, roi de Perse, et rapporte les cruels traitements qu'éprouvèrent alors les moines de la Palestine. Il y a joint un poëme dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, que les Perses avaient, dit-on, emportée parmi leur butin. La restitution de cette relique fut, dans la suite, le sujet d'un autre poëme, écrit en italien (*Voy.* BRACCIOLINI dell'Api). On trouve le poëme d'Antiochus, en grec et en latin, dans le supplément de la *Bibliotheca Patrum*. D—T.

ANTIPAS. *V.* ANTIPATER de l'Idumée.

ANTIPATER, ami et ministre de Philippe de Macédoine, et de son fils Alexandre-le-Grand, était d'une famille illustre, et avait reçu de la nature les talents les plus heureux, qui furent encore perfectionnés par une excellente éducation. Aristote fut son ami et son maître, et lui inspira le goût des sciences. Il était aussi simple dans ses manières et dans ses vêtements, que distingué par ses actions. Philippe l'éleva au rang de premier ministre, se lia avec lui d'une amitié intime, et lui donna, en peu de mots, le plus bel éloge qu'un ministre pût recevoir de son souverain : « J'ai dormi » profondément, dit-il un jour qu'il » s'était levé tard, parce qu'Antipater » veillait. » Après la mort de Philippe, Alexandre voulant passer en Asie, crut que personne ne pouvait mieux le remplacer dans la Macédoine, que celui qui avait toujours joui de la confiance de son père, et il le nomma son lieutenant pour la Grèce et la Macédoine. Ce prince s'étant enfoncé dans l'Asie, et Memnon, général des troupes grecques, à la solde du roi de Perse, étant parvenu à soulever la Thrace, les Lacédémoniens crurent l'occasion favorable pour reprendre leur prépondérance dans la Grèce, et ils parvinrent à armer tous les peuples du Péloponnèse. Antipater ayant d'abord pacifié la Thrace, se porta promptement dans le Péloponnèse, où il défit les Lacédémoniens et leurs alliés, et tua Agis, roi de Sparte. Ces ennemis extérieurs n'étaient pas les seuls qu'il eût à combattre. La mère d'Alexandre, et Cléopâtre, sœur de ce prince, étaient sans cesse en querelle; et Olympias portait, à chaque instant, des plaintes contre Antipater, à Alexandre, qui, pour y mettre fin, le manda en Asie, en envoyant Cratère pour commander à sa place dans la Macédoine. Ce prince étant mort avant que ce changement fût fait, on laissa à Antipater la Macédoine et la Grèce, dans le partage qui se fit à la suite de cette mort, et on le nomma tuteur de l'enfant dont Roxane était enceinte. Bientôt après, il eut à soutenir les efforts de toute la Grèce, confédérée pour recouvrer sa liberté. Il fut vaincu d'abord, et obligé de se renfermer dans Lamia; mais Léonnatus et Cratère étant venus à son secours, les Grecs se soumirent de nouveau. Cette guerre fut suivie d'une autre contre Perdicas. Antipater passa en Asie; mais Perdicas ayant été tué en Egypte, Antipater chargea Antigone du reste de la guerre, et revint en Macédoine, où il mourut très-âgé, l'an 317 avant J.-C. On l'a accusé, sans vraisemblance, d'avoir fait empoisonner Alexandre. Avant de mourir, il confia la tutelle du jeune roi à Polysperchon, et non à Cassandre, son fils. C—R.

ANTIPATER et ALEXANDRE, fils de Cassandre et de Thessalonice, se disputèrent le trône de Macédoine, après la mort de Philippe, leur frère aîné. Antipater, croyant que sa mère favorisait les prétentions d'Alexandre, la fit mourir, ce qui indigna les Macédoniens contre lui; mais, comme il avait épousé Eurydice, l'une des filles de Lysimaque, Alexandre se vit obligé d'avoir recours à Pyrrhus, qui rétablit la paix entre les deux frères. Bientôt après, Alexandre ayant été tué par Démétrius, Antipater fut chassé de ses états, et se réfugia auprès de Lysimaque, son beau-père, qui, ayant fait quelques tentatives pour le rétablir sur le trône, finit par l'abandonner; et comme Antipater l'accusait de l'avoir trahi, il le fit mourir, vers l'an 292 avant J.-C. C—R.

ANTIPATER, dont le premier nom était ANTIPAS, de l'une des principales familles de l'Idumée, fut gouverneur de cette province, sous le règne d'Alexandre Jannée et d'Alexandra, sa veuve. Son attachement pour Hyrcan le fit tomber dans la disgrâce, lorsqu'Aristobule eut usurpé l'autorité; et il décida Hyrcan à aller se mettre sous la protection d'Arétas, roi des Arabes, qui fit une tentative inutile pour le rétablir sur le trône. Il s'adressa alors à Pompée, et ce fut aux soins du général romain qu'Hyrcan dut son rétablissement; comme c'était un homme très-faible, Antipater jouissait de toute l'autorité, sous son nom. Lorsque César se vit assiégé par le peuple d'Alexandrie, Antipater conduisit lui-même des troupes à son secours, et montra beaucoup de bravoure dans les divers combats qui se livrèrent; il défendit ensuite Hyrcan contre les accusations d'Aristobule, devant César, qui le nomma procurateur de la Judée, sous les ordres d'Hyrcan. Il rétablit la tranquillité dans ce pays, et l'y maintint, au milieu des troubles et des guerres civiles qui déchiraient l'empire romain. Il mourut l'an 49 avant J.-C., empoisonné par Malichus, à qui il avait sauvé la vie, et qui, après avoir été du même parti que lui, devint jaloux du crédit dont il jouissait auprès d'Hyrcan. Antipater laissa quatre fils, dont Hérode est le plus célèbre. C—R.

ANTIPATER (LÆLIUS CÆLIUS), historien romain, vivait du temps des Gracques, et composa une *Histoire de la seconde guerre punique* dont Brutus fit un Abrégé, selon le témoignage de Cicéron, qui parle souvent d'Antipater. L'empereur Adrien préférait Antipater à Salluste, probablement par la raison qui lui faisait préférer Ennius à Virgile, et parce qu'il avait un goût assez bizarre pour le vieux langage. Riccoboni a publié, en 1568, des Fragments d'Antipater, qui furent réimprimés, avec des Fragments de plusieurs autres historiens, par Antoine-Augustin, à Anvers, en 1595; et enfin par Ansonius Papona; cette dernière collection, qui est la plus ample, se trouve à la suite du *Salluste*, dans plusieurs éditions; entre autres, dans celle donnée par Havercamp, Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°. D—T.

ANTIPATER, de Tarse, philosophe stoïcien, fut disciple de Diogène-le-Babylonien. Quelques-uns le font naître à Sidon, ou, plutôt, le confondent avec un Antipater, originaire de cette ville (*V.* l'article suivant). Le citoyen de Tarse eut, avec Carnéade, des démêlés très-vifs, qu'il consigna dans ses écrits, ce qui lui fit donner le surnom de Καλαμοβοάς (*stylo clamosus*). Il composa deux Livres de la divination, et un autre sur les dissensions entre Cléanthis et Chrysippe. Sénèque nous a conservé plusieurs de ses sophismes. D· L.

ANTIPATER, de Sidon, est principalement connu par une particularité consignée dans Pline et dans Valère Maxime. Tous les ans, le jour de sa naissance, il avait une fièvre éphémère, et ce jour fut aussi celui de sa mort. Cicéron vante sa prodigieuse facilité à faire des vers, et il nous reste plusieurs épigrammes de lui dans l'*Anthologie*. — Outre ces deux philosophes, il y eut encore ANTIPATER, de Cyrène, disciple d'Aristippe, et deux ANTIPATER, de Tyr, l'un, contemporain de Carnéade et vivant à Athènes; l'autre, stoïcien, commensal de Caton d'Utique. D. L.

ANTIPHANES. Suidas, Athénée, Strabon, Etienne de Byzance, citent plusieurs poëtes de ce nom, qui tous

se sont exercés dans le genre comique, et dont le plus célèbre est Antiphanes, de Rhodes, ou selon quelques autres, de Cariste ou de Smyrne. Il appartient à la moyenne comédie, et fut contemporain d'Alexandre. Ce prince goûtait peu, dit-on, les comédies d'Antiphanes, qui, piqué de cette indifférence, lui dit un jour : « Prince, » pour goûter ces sortes de pièces, » il faudrait être plus familiarisé que » vous ne l'êtes avec la nature des » sujets et le lieu de la scène. » Or, il faut savoir que les pièces en question ne peignaient guère que des mœurs excessivement dépravées; ce qui n'empêcha point ce poète de remporter le prix treize fois. Il avait composé trois cent soixante-cinq, ou tout au moins, deux cent quatre-vingt comédies, dont Fabricius nous a donné le Catalogue, d'après Hertelius, Koënig, Vossius et Meursius, qui font souvent mention de ces pièces d'Antiphanes; et Gronovius en a recueilli, dans ses *Excerpta Comicorum*, les fragments rapportés par Athénée et quelques autres. Le savant Koppiers a donné un travail infiniment précieux sur ces mêmes fragments, dans ses observations philologiques sur quelques passages d'Antiphanes, de Théocrite, etc. (Leyde, in-8°., 1771). Ce poète, au surplus, a souvent été confondu avec d'autres auteurs comiques du même nom, et même avec quelques autres, dont les noms avaient été défigurés. Ces erreurs, qui ne sont que trop fréquentes dans les textes primitifs, ont souvent multiplié, sans raison, les articles biographiques, et fait d'un seul et même auteur plusieurs personnages différents. — Pausanias parle d'un célèbre statuaire d'Argos, nommé Antiphanes; et Clément d'Alexandrie, d'un médecin non moins fameux, qui soutenait que la variété des mets est la cause principale des maladies. — Étienne de Byzance cite un Antiphane, poète comique de Berge, dans la Thrace, qui écrivit des choses si incroyables, que l'on appelait *Bergaiseurs* ceux qui débitaient des contes. A—D—R.

ANTIPHANES, sculpteur. *Voyez* Cléon.

ANTIPHILE, peintre, contemporain et rival d'Apelles, naquit en Égypte et fut élève de Ctésidème. Il se distinguait par sa grande facilité. Un de ses plus beaux ouvrages représentait un enfant occupé à souffler le feu; on croyait voir la lumière s'accroître et se répandre dans la pièce où il se trouvait. On estimait encore davantage un satyre couvert d'une peau de panthère. Pline cite un grand nombre de tableaux peints par cet artiste, et indique les lieux où ils se voyaient. Antiphile avait inventé aussi une figure grotesque qu'il avait nommée *Gryllus*, nom qui resta depuis à ces espèces de caricatures. Lorsqu'Apelles vint à la cour de Ptolémée, au service duquel Antiphile était attaché, celui-ci, entraîné par une basse jalousie, chercha tous les moyens de perdre son rival, et finit par le faire passer pour complice d'une conjuration tramée contre le roi d'Égypte. Apelles, déclaré coupable, fut chargé de chaînes et pensa perdre la vie; mais un des conjurés, indigné de cette injustice, démontra la fausseté de l'accusation, et Antiphile fut à son tour jeté dans les fers pour le reste de ses jours. — Pausanias parle d'un statuaire du même nom dont on voyait plusieurs ouvrages, à Olympie, dans le lieu appelé *le Trésor*. L—S—E.

ANTIPHON, né à Rhamnus, en Attique, et appelé de là *Rhamnusien*, florissait 430 ans avant J.-C., eut pour maître Sophilus, son père, et

devint si célèbre par son éloquence, que le peuple se défiait de ses discours, ce qui l'empêcha souvent de parler en public. Il ouvrit une école de rhétorique à Athènes, et enseigna cet art à Thucydide qui, dans son *Histoire*, parle de lui comme d'un orateur recommandable. Selon Quintilien, Antiphon fut le premier qui écrivit des préceptes sur l'art oratoire, et Ammien Marcellin dit qu'il introduisit la coutume de plaider pour de l'argent. Plutarque donne à Antiphon autant d'éloges que Thucydide : il le représente comme un orateur énergique et persuasif, d'une imagination fertile, et adroit à ménager les passions et les préjugés de ses auditeurs. Platon, au contraire, dans son *Menexène*, le traite avec mépris, et s'appuie sur l'autorité de Socrate; mais il faut observer que Socrate fut souvent attaqué et insulté par les sophistes, particulièrement par Antiphon. Il contribua puissamment à faire abolir la démocratie et à introduire dans Athènes la tyrannie des Quatre-Cents, l'an 412 av. J.-C. La division s'étant mise, peu de temps après, entre ces nombreux gouvernants dont il faisait partie, au sujet d'Alcibiade, que les uns voulaient rappeler, tandis que d'autres s'y opposaient, Antiphon, qui dirigeait ce dernier parti, alla, avec neuf autres Athéniens, en ambassade à Lacédémone, pour obtenir la paix, à quelque condition que ce fût; mais il ne put réussir. La tyrannie des Quatre-Cents ayant fait place à une forme de gouvernement plus populaire, Alcibiade fut rappelé, et Antiphon mis en accusation au sujet de son ambassade. Ce fut dans cette circonstance qu'il prononça, pour sa défense, le beau discours que rappelle Cicéron (*in Brut.*, n°. 47), et que Thucydide, qui l'avait entendu, cite également avec éloge, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût condamné à mort, comme traître à la patrie. Il fut défendu de lui donner la sépulture; sa postérité fut déclarée infâme, et sa maison fut rasée. Il existait de cet orateur soixante Discours ou Déclamations, dont Cœcilius le rhéteur assurait que vingt-cinq étaient supposées. Il n'en reste maintenant que seize. Ce sont des accusations de meurtre ou des défenses contre des accusations semblables. Quelques auteurs ont douté que ces discours fussent d'Antiphon; mais Fabricius et d'autres grands critiques l'en regardent comme l'auteur. Ils font partie de la *Collection des Auteurs grecs* de Reiske, et se trouvent, dans le septième volume, accompagnés de notes philologiques, et suivis d'une dissertation de Van Spaan, et des notes de Hauptmann et de Taylor. Ils ont été publiés également avec des *Discours* d'Eschyle, Lysias, etc., par Alde, in-fol., à Rome, en 1513, par Henri-Etienne, en 1575, et in-8°., par Miniatus, à Hanau, en 1619. K.

ANTIQUARIO (Jacques), de Pérouse, ainsi appelé de son nom de famille, et non, comme quelques-uns l'ont cru, à cause du goût qu'il put avoir pour les antiquités, fleurit sur la fin du 15°. siècle, et au commencement du 16°. Après avoir rempli, dans sa jeunesse, la place de secrétaire auprès du cardinal Savelli, légat à Bologne, il fut appelé par le duc de Milan, Jean Galéas Sforce, pour occuper le même emploi auprès de lui. Ce duc l'employa dans les affaires les plus importantes, et lui accorda les droits de cité à Milan et à Pavie. Louis Sforce, surnommé *le Maure*, lui conserva sa place. Il resta à Milan après que les Français en eurent fait la conquête, et il paraît qu'il se déclara entièrement pour eux. On le voit par un discours qu'il

prononça au nom du peuple de Milan, dans une occasion solennelle, et qui fut imprimé sous ce titre : *Oratio Jacobi Antiquarii pro populo Mediolanensi, in die triumphi Ludovici Galliarum regis et Mediolani ducis de fractis Venetis*, Milan, juin 1509, in-4°. Il était prêtre, et obtint de riches bénéfices du pape Alexandre VI. Il se distingua par une grande régularité de mœurs, par son savoir, et par l'appui qu'il prêta en toute occasion aux gens de lettres. Ils l'en récompensèrent par leurs éloges, et par la dédicace qu'ils lui firent d'un grand nombre de leurs ouvrages. Il passa le reste de ses jours à Milan, où il mourut, en 1512. On a recueilli, en un volume, ses Lettres latines, qui ont été imprimées à Pérouse, 1519, in-4°. On en trouve aussi plusieurs parmi celles d'Ange Politien, et dans d'autres recueils. C'est un auteur peu connu, mais un personnage important dans l'histoire littéraire de son temps. G—É.

ANTIQUUS (Jean), peintre, né à Groningue, le 11 octobre 1702, fut d'abord obligé de peindre sur verre. A l'âge de 23 ans, il prit le parti de s'embarquer pour aller à Paris ; mais il fut forcé de revenir à Amsterdam. Il eut de nouveau l'intention de voyager malgré tous les obstacles que son indigence apportait à ce dessein. Il allait partir pour l'Angleterre avec son frère Lambert, peintre de paysage, lorsqu'ils trouvèrent un vaisseau qui faisait voile pour Gênes, et ils s'embarquèrent. Jean Antiquus fit en route le portrait du capitaine, qui fut trouvé si ressemblant qu'on ne voulut rien recevoir des deux artistes pour leur passage. Arrivés à Gênes, les portraits furent encore leur ressource ; et, après cinq mois de séjour, ils se rendirent à Florence et à Livourne. Le grand-duc fit une pension à Jean Antiquus ; et ce peintre ayant été de plus admis à l'académie de Florence, exécuta, pour son morceau de réception, une vaste composition, représentant *la Chute des Géants*. Il fit ensuite une copie du *Martyre de S. Etienne*, par le Cigoli, et la vendit 100 ducats. Pendant un séjour de six années à Florence, il fit quatre voyages à Rome. Dans l'un, il reçut l'accueil le plus obligeant et des marques de faveur du pape Benoît XIII. Les artistes lui témoignèrent aussi beaucoup d'estime ; et lorsqu'il alla voir Naples, Solimène, alors à la tête de l'école de cette ville, lui offrit sa maison. De retour à Rome, il était occupé à y faire quelques tableaux, lorsqu'il apprit que le grand-duc, son protecteur, était dangereusement malade. Il courut à Florence ; mais il n'arriva que pour joindre ses regrets à la douleur publique : le prince venait de mourir. Après avoir séjourné dans les principales villes d'Italie, et avoir travaillé à Venise, pour le fameux général Schullembourg, Antiquus retourna dans sa patrie. Le long séjour qu'il avait fait en Italie, avait donné à ses compatriotes une opinion avantageuse de ses talents ; il la soutint par de beaux portraits et des tableaux d'histoire. Le prince d'Orange lui fit alors une pension, et le fixa à Breda. Aussi laborieux qu'habile, Antiquus fit plusieurs grands ouvrages, et entre autres deux plafonds. Il mourut, en 1750, âgé de quarante-six ans. Descamps, qui a fourni ces détails, ajoute que ce peintre était bon dessinateur, peintre facile, bon coloriste, et qu'il avait puisé un goût sage dans l'école de Rome. La France ne possédant aucun ouvrage d'Antiquus, on doit ici s'en rapporter à l'autorité, d'ailleurs recommandable, de Descamps. D—T.

ANTISTHÈNES, fils d'une femme thrace ou phrygienne, et d'un père du même nom que lui, naquit à Athènes, vers la seconde année de la 89ᵉ. olympiade. Dans sa jeunesse, il reçut des leçons du sophiste Gorgias, et suivit pendant quelque temps la profession de rhéteur; mais, ayant entendu Socrate, il abandonna bientôt les vains ornements de l'éloquence, pour se livrer tout entier à l'étude de la philosophie. Chaque jour, il faisait un trajet de 40 stades, pour se rendre, du Pirée, lieu de sa résidence, auprès du fils de Sophronisque. Ce fut dans les principes de ce philosophe qu'il puisa cet enthousiasme pour la vertu, cette haine vigoureuse du vice, qui, portés au-delà des justes bornes, si toutefois de tels sentiments peuvent être trop fortement prononcés, firent, du disciple d'un sage, le fondateur de la secte cynique. Socrate, ennemi des sophistes, et dédaignant l'esprit systématique, ne s'était attaché qu'à la connaissance du cœur humain, qu'au moyen de rendre l'homme meilleur. Platon, s'emparant des préceptes du maître, les revêtit des charmes de l'éloquence, des brillantes spéculations d'une métaphysique élevée. Il ennoblit l'étude de l'homme, mais parla plus souvent à l'esprit qu'au cœur. Antisthènes, instruit par Socrate que le bonheur consiste dans la vertu, fit consister cette vertu dans le mépris des richesses, des grandeurs, des sciences, de la volupté. Il voulut, comme on l'a dit ingénieusement, réduire l'esprit et le corps au strict nécessaire. Il revêtit le fameux pallium, et parut en public, la besace sur l'épaule, un bâton à la main. Cette affectation n'échappa point à Socrate. « Je vois, lui disait-il, » ton orgueil à travers les trous de ton » manteau. » Cependant il faut être juste; si Diogène, par la fermeté de son ame, par la vivacité de son esprit, par l'originalité de ses expressions, surpassa de beaucoup les philosophes cyniques qui lui succédèrent, Antisthènes sut mettre plus de dignité dans sa conduite: il fut constamment un citoyen vertueux. Le premier, il osa poursuivre les deux accusateurs de Socrate, et fut la cause de l'exil de l'un, et de la mort de l'autre; fait que néanmoins l'abbé Barthélemi a révoqué en doute. Il était d'un commerce agréable, et Xénophon fait son éloge dans son *Banquet*. Après la mort de Socrate, il s'établit dans le Cynosarge, gymnase d'Athènes; et l'on a prétendu que ce fut du nom de ce lieu que vint celui de sa secte. Les apophthegmes d'Antisthènes sont connus de tout le monde. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir la liste dans Diogène Laërce. Il nous reste, sous son nom, des lettres, imprimées avec celles des autres Socratiques, et deux Déclamations, l'une d'Ajax, l'autre d'Ulysse, que l'on trouve dans les *Orateurs grecs*, d'Henri Estienne; mais les premières sont évidemment supposées; et, quant aux déclamations, il est fort douteux qu'elles soient authentiques. Au lit de la mort, comme il souffrait beaucoup: « Qui me délivrera de mes » maux, s'écria-t-il? — Ce fer, lui » dit Diogène, en lui présentant un » poignard. — C'est de mes maux, et » non de la vie, que je voudrais me » délivrer, répartit Antisthènes. » On ignore l'époque précise de sa mort. Il fut le maître du célèbre Diogène. D. L.

ANTOINE (MARC), appelé l'ORATEUR, se fit un nom dans sa jeunesse, par des accusations, qui souvent sont un devoir dans les républiques. Il savait aussi défendre les accusés avec un grand zèle. Dans la cause qu'il plaida pour Aquillius, il poussa si loin le pathétique, en pleurant lui-

même, et en découvrant la poitrine de son client, couverte de cicatrices, qu'il triompha de ses juges. L'action dont il accompagnait son débit était d'une vigueur extraordinaire. Il ne passait pas pour avoir de l'érudition, et ne mettait pas au jour ses plaidoyers, ne voulant pas qu'on pût lui opposer, dans une affaire, ce qu'il avait dit dans une autre. Il fut honoré du consulat et de la censure, et gouverna la Cilicie en qualité de proconsul. Cicéron dit qu'il le regardait comme l'égal des hommes les plus éloquents de la Grèce. Proscrit par Marius, il fut mis à mort l'an de Rome 667, et l'on vit sa tête attachée à la tribune où il avait défendu courageusement la république, et qu'il avait, pendant sa censure, ornée des dépouilles des vaincus. Il était l'aïeul de Marc Antoine le triumvir. Q—R—y.

ANTOINE (Marc), fils de Marc Antoine, l'orateur, et père du triumvir de ce nom, était préteur, l'an de Rome 679. Il obtint par la faction de Céthégus, et par le crédit du consul Cotta, un commandement illimité sur toutes les côtes; et fit en Cilicie une expédition assez heureuse contre les pirates; mais il se déshonora en Sicile, par ses exactions et ses rapines. Cicéron reproche à Verrès de justifier ses brigandages par l'exemple d'Antoine. Ce dernier porta la guerre en Crète, ce qui lui fit donner le surnom de *Crétique*; il la fit sans succès et y périt. Q—R—y.

ANTOINE (Marc), le triumvir, était petit-fils et fils des précédents. Il avait pour mère Julia, de la famille de César, et femme d'un mérite distingué; il naquit l'an 86 av. J.-C., et fut élevé sous la direction de sa mère. Jeune encore, il devint ami intime de Curion, qui lui donna des leçons de débauche que Marc Antoine ne reçut qu'avec trop d'avidité, et lui fit contracter des dettes nombreuses. Il se lia ensuite avec Clodius, autre libertin fameux; mais alarmé de la témérité de sa conduite, il alla en Grèce, où il étudia l'éloquence et l'art militaire. Tandis qu'il était en ce pays, le consul Gabinius le pressa de faire avec lui une campagne en Syrie, et lui donna un corps de cavalerie à commander. Antoine déploya beaucoup de courage et d'activité, particulièrement contre Aristobule, chef des juifs, qui tentaient de secouer le joug de Rome. Antoine accompagna ensuite Gabinius dans une expédition en Egypte, dont le but était de rétablir Ptolémée sur le trône, et là encore, il se signala, en se frayant une route à travers les marais, et en s'emparant de Peluse; ensuite il montra son humanité en empêchant Ptolémée de mettre à mort les habitants de cette ville. Il se rendit très-agréable aux soldats, en affectant des mœurs grossières, ainsi que par une libéralité excessive, et beaucoup d'indulgence et de familiarité envers eux. De retour à Rome, il s'unit à Curion, et soutint comme lui, avec chaleur, le parti de César. Leur protection le fit créer augure et tribun du peuple. Il se rendit si odieux au sénat, par quelques propositions hardies, qu'il jugea convenable de quitter secrètement Rome avec Curion et Cassius Longinus, déguisés comme lui en esclaves, et de chercher un asyle dans le camp de César: cette démarche fut une des causes, ou, pour mieux dire, des prétextes de la guerre civile. Dans les troubles qui suivirent, Antoine fut nommé, par César, commandant suprême en Italie; il s'y rendit plus agréable aux soldats qu'au peuple, dont il ne songeait guère à venger les outrages. César lui ayant donné ordre de le venir trouver avec

ses troupes en Macédoine, il le rejoignit devant Dyrrachium, avec un puissant secours. Après avoir échappé aux amiraux de Pompée, il commanda l'aile gauche à la bataille de Pharsale, et, après la victoire, revint à Rome, avec le titre de général de la cavalerie, et de gouverneur de l'Italie. Il eut une querelle avec Dolabella, tribun du peuple, et combattit son parti au milieu même du Forum. Il acheta à vil prix les biens de Pompée, que personne ne voulait acquérir, par respect pour sa mémoire. Les débauches et les violences d'Antoine avilirent tellement son caractère, que César, à son retour, le traita froidement. Vers ce temps, il épousa Fulvie, veuve de Clodius, et cette femme violente lui fit sentir tout le poids de son autorité despotique. Quand César revint d'Espagne, Antoine recouvra sa faveur par l'adulation et les bassesses les plus honteuses, et devint son collègue dans le consulat, l'an 44 av. J.-C. Ce fut alors qu'à la fête des Lupercales, il se jeta aux pieds de César dans la place publique, et lui offrit deux fois un diadème que César refusa au milieu des applaudissements réitérés de la multitude. Comme il paraissait probable que c'était un plan concerté pour éprouver les inclinations du peuple, et que cette tentative serait renouvelée, il se forma peu après une conspiration qui fit périr César. Antoine eût éprouvé le même sort, sans l'intercession de Brutus, qui espérait le gagner au parti républicain; mais on comprit bientôt que les autres conjurés avaient mieux jugé Antoine. Il montra dans cette occasion importante une éloquence et une profondeur de politique dont on ne l'eût pas cru capable, si on ne l'eût jugé que d'après les lettres et les harangues de Cicéron. Fort de l'affection que le peuple portait à César, il empêcha les sénateurs, en faisant agir sur eux le grand mobile de l'intérêt personnel, de le déclarer usurpateur. Le peuple avait été calmé par une harangue de Brutus; Antoine, sachant combien les objets extérieurs frappent la multitude, exposa en public le corps de César sur un lit d'ivoire et de pourpre, avec sa robe sanglante, et prononça son oraison funèbre, qui rendit au peuple tous ses sentiments de haine et de vengeance. Les meurtriers furent obligés de s'enfuir de Rome. Shakspeare et Voltaire ont tiré un grand parti de cette situation vraiment dramatique. Antoine, sûr de l'affection du peuple, et ayant toujours l'adresse de ménager le sénat, gouverna quelque temps avec un pouvoir absolu, et ne cacha point son intention de succéder à César dans l'exercice de la souveraineté. La supériorité qu'en qualité de consul, il tenait de la loi, lui donnait de grands avantages pour la poursuite de ses plans ambitieux. L'orgueil qu'il en eut lui fit traiter le jeune Octave, héritier de César, de manière à lui faire embrasser le parti du sénat. Antoine alors, essaya de le regagner, et les différentes factions eurent recours aux manœuvres de la politique. Enfin, après s'être plusieurs fois raccommodé et brouillé de nouveau avec Octave, qui désirait, comme lui, être à la tête de la faction de César, Antoine leva des forces, se retira dans la Gaule cisalpine, dont le gouvernement lui avait été accordé, et mit le siége devant Mutina, aujourd'hui Modène, que Décimus Brutus défendit vaillamment. Alors le sénat déclara Antoine ennemi public, et les deux nouveaux consuls, Hirtius et Pansa, accompagnés d'Octave, marchèrent contre lui. Antoine défit d'abord Pansa dans une action très-meurtrière; mais Hir-

tius survint, et, malgré des prodiges de valeur, Antoine et ses soldats furent complètement battus, quoique les deux consuls eussent été tués. Cet événement mit à la tête de toute l'armée de la république, Octave, à qui Pansa mourant, avait donné le conseil de se réconcilier avec Antoine. Après sa défaite, Antoine fut forcé par Décimus Brutus de lever le siége de Mutina, et même de quitter l'Italie. Il éprouva, ainsi que ses troupes, de grandes fatigues et de cruelles privations, en passant les Alpes: il les souffrit avec un grand courage; car il pouvait mieux supporter l'adversité que la prospérité. Arrivé dans les Gaules, il vint, en suppliant, au camp de Lépide, qui commandait alors en Provence; mais bientôt par son influence sur les troupes, il obligea ce général à se joindre à lui, et à lui céder toute l'autorité. Plancus et Pollion vinrent aussi fortifier son parti de leurs soldats: ainsi Antoine, qui, peu auparavant, avait quitté l'Italie en fugitif, y rentra à la tête de vingt-trois légions et de dix mille chevaux. Alors Octave, après avoir longtemps agi comme ami du sénat, jeta le masque, et, s'étant avancé au devant d'Antoine et de Lépide, eut avec eux, dans une petite île formée par le Rhénus, aujourd'hui Rhéno, près de Bologne, la fameuse entrevue où ils se partagèrent l'univers romain. Ce fut aussi là qu'ils arrêtèrent les plans de ces proscriptions sanglantes qui ont rendu leurs noms exécrables. Antoine insista surtout pour qu'on lui sacrifiât Cicéron. Il lui portait une haine implacable, en partie héréditaire, à cause de la condamnation de Lentulus, second mari de sa propre mère; et en partie personnelle, à cause des fameuses Philippiques, prononcées contre lui par l'orateur. Antoine, comme pour payer le prix de la tête de son ennemi, abandonna celle de son oncle, Lucius César. Les triumvirs marchèrent alors à Rome, pour affermir leur usurpation, et mettre à exécution leurs projets sanguinaires. Les rapines et le meurtre désolèrent Rome et l'Italie. Antoine jouit de la lâche satisfaction d'attacher la tête et la main droite de Cicéron sur cette même tribune aux harangues, si souvent témoin du triomphe de son éloquence. Après avoir fait périr leurs ennemis dans Rome, Antoine et Octave marchèrent en Macédoine contre Brutus et Cassius, et, dans la première bataille de Philippes, Antoine commanda la division opposée à Cassius. Après une action sanglante, il mit les soldats de Cassius en déroute, et le contraignit à se tuer. Dans la seconde action, ce fut principalement lui qui obligea Brutus à prendre aussi ce parti désespéré. Outre ses talents militaires, il montra une générosité qui doit d'autant plus être remarquée, qu'elle formait un contraste absolu avec la cruauté de son lâche collégue. Lucilius qui, en se rendant à des soldats thraces de l'armée d'Antoine, leur avait dit qu'il était Brutus, afin de lui donner le temps de fuir, fut conduit devant le vainqueur. Loin de témoigner du courroux de cette respectable supercherie, Antoine loua hautement Lucilius sur sa fidélité, l'embrassa et le traita comme un ami. Il fit paraître aussi une grande sensibilité, à l'aspect du cadavre de Brutus, jeta dessus son riche manteau, et ordonna qu'on l'ensevelît honorablement. Antoine marcha ensuite en Grèce, et s'arrêta quelque temps à Athènes, où il fréquenta les écoles publiques et le gymnase, et s'efforça, par des égards et des marques de faveur, de plaire à cette ville, illustre encore dans sa décadence. De là, il

s'avança en Asie, où il se livra, sans réserve, à son goût pour la magnificence et la volupté. Il traita avec beaucoup de douceur les partisans de Brutus qui tombèrent dans ses mains; mais il rançonna impitoyablement plusieurs villes, et donna, sans aucun scrupule, les biens d'un grand nombre de citoyens riches et paisibles à ses parasites et à ses bouffons. Quand il fut en Cilicie, il enjoignit à la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, de rendre compte de sa conduite, qui avait déplu aux triumvirs; mais sa présence le captiva tellement qu'il ne put jamais, par la suite, rompre ce charme, et cette circonstance fut décisive pour sa destinée. Il accompagna cette reine dans Alexandrie, où il vécut avec elle dans une dissipation continuelle, oubliant absolument ce qui se passait dans le reste de l'univers. Cependant Fulvie, restée à Rome, eut de si grandes dissensions avec Octave, qu'enfin, réunie à Lucius, frère de Marc Antoine, elle rassembla quelques légions à Preneste, et, se mettant à leur tête, commença les hostilités. Il s'ensuivit une guerre de peu de durée, qui fut terminée à l'avantage d'Octave, avant qu'Antoine arrivât en Italie, où il avait enfin jugé sa présence nécessaire. La mort de Fulvie, qui s'était avancée jusqu'à Sycione au devant de son mari, facilita une réconciliation qui fut complète, du moins en apparence, par le mariage d'Antoine avec Octavie, sœur chérie d'Octave, et dont le caractère inspirait l'amour et l'estime. Les deux maîtres de l'empire en firent alors un nouveau partage. Tout, jusqu'à l'est de Codropolis en Illyrie, appartint à Octave; Antoine eut l'Orient; et, pour ne pas paraître oublier tout-à-fait le faible et insignifiant Lépide, on lui donna l'Afrique. Un accord avec Sextus Pompée, qui dominait sur la Méditerranée, fut un nouveau pas fait vers le rétablissement de la tranquillité publique. Antoine retourna ensuite en Grèce. Il passa l'hiver dans Athènes, au milieu des fêtes, et envoya son lieutenant, Ventidius, contre les Parthes qui avaient fait de grands progrès dans les provinces romaines d'Asie. Ventidius eut des succès qui excitèrent la jalousie d'Antoine, de sorte qu'après l'avoir rejoint devant Samosate, il se débarrassa de lui, en l'envoyant recevoir à Rome les honneurs du triomphe. Antoine, après une campagne peu glorieuse, revint à Athènes, et fit, presque aussitôt, voile pour l'Italie, à la sollicitation d'Octave, que Sextus Pompée, qui avait repris les armes, pressait vigoureusement. Par la médiation d'Octavie, une parfaite intelligence sembla régner entre les deux triumvirs; mais la passion d'Antoine pour Cléopâtre vint de nouveau jeter entre eux la dissension. A son retour en Asie, il foula aux pieds toute décence, en menant avec cette reine la vie la plus scandaleuse: il alla même jusqu'à compromettre les intérêts de l'état, par les dons qu'il lui fit avec profusion, de provinces, et même de royaumes entiers, ainsi que par les injustices qu'il commit à sa suggestion. Il marcha de nouveau contre les Parthes; mais, après avoir perdu beaucoup d'hommes et de munitions, il fut contraint à une honteuse retraite. Il termina la campagne, en faisant prisonnier, par trahison, Artasasdes, roi d'Arménie, et il le mena en triomphe dans Alexandrie. La vertueuse Octavie, qui était venue de Rome avec des renforts d'hommes, et des vêtements pour les troupes, ne put pas se réunir à lui. Elle était encore à Athènes, lorsqu'Antoine, cédant aux artifices de Cléopâtre, lui ordonna de s'en retourner. Octave

ne manquait pas de se prévaloir de la mauvaise conduite d'Antoine, et d'exciter contre lui le mécontentement des Romains. La guerre entre ces rivaux de puissance, devint inévitable, et, des deux côtés, on s'y prépara; mais Antoine, plongé dans les plaisirs, n'agissait guère en homme dont les plus chers intérêts étaient en danger. L'île de Samos, rendez-vous général de ses troupes, était remplie de musiciens, de bateleurs, et de tous les agents de ses débauches; les affaires sérieuses cédaient aux divertissements continuels auxquels Cléopâtre et lui se livraient avec les princes et les rois de leur parti. Pour mieux montrer son ressentiment contre son ennemi, il divorça publiquement avec Octavie, et lui ordonna de quitter sa maison de Rome. L'impression que cette conduite fit sur les amis d'Antoine fut telle, que quelques-uns l'abandonnèrent; les manières impérieuses et hautaines de Cléopâtre y contribuèrent aussi beaucoup. Enfin, dans Rome, on déclara la guerre à la reine d'Egypte, et Antoine fut privé de son consulat et de son gouvernement. Chaque parti rassembla ses forces de terre et de mer, et le golfe d'Ambracie devint le théâtre de cette grande querelle. Tandis qu'Antoine était à Actium, le pressentiment de sa ruine prochaine engagea plusieurs personnages de distinction à se rendre auprès de son rival. Parmi eux, était un de ses plus intimes amis, Domitius Ahenobarbus, dont l'abandon affecta sensiblement le cœur d'Antoine, qui, toutefois, tint envers lui une conduite très-louable; car il lui renvoya tous ses gens et tous ses équipages. Domitius fut affecté d'une générosité à laquelle il ne s'attendait pas; il était alors malade, et mourut, peu de temps après, de douleur. La fameuse bataille d'Actium eut ensuite lieu. On combattit sur mer, contre le sentiment des meilleurs officiers d'Antoine. Il voulut déférer à celui de Cléopâtre, qui était fière de ses forces navales. Au milieu de l'action, Cléopâtre, avec son escadre de soixante galères, prit la fuite; Antoine, courant sur ses traces, avec un petit vaisseau, et abandonnant ses braves défenseurs, perdit l'empire du monde, et se couvrit d'une honte éternelle. Ses soldats, privés de leur chef, combattirent encore long-temps; mais, à la fin, ils succombèrent. Ses troupes de terre, ne pouvant penser qu'il les eût tout à fait abandonnées, tinrent ferme pendant quelques jours, quoiqu'elles fussent environnées par les ennemis; mais, à la fin, délaissées par leurs principaux officiers, elles se rendirent à Octave, et furent incorporées dans ses légions. Antoine, dévoré de honte, et rempli d'indignation contre celle qui avait causé sa ruine, refusa, pendant quelque temps, de lui parler. A la fin, ils se réconcilièrent, et Antoine alla en Lybie, où il avait laissé un corps de troupes considérable; mais, en arrivant, il vit qu'elles avaient embrassé le parti d'Octave, et en fut tellement affligé, qu'on eut de la peine à l'empêcher de se poignarder. Il revint en Egypte, et vécut quelque temps dans une triste solitude; mais Cléopâtre eut l'art de le ramener à son palais, où il reprit ses habitudes voluptueuses. Leurs fêtes furent interrompues par l'arrivée d'Octave, qui rejeta toutes les propositions de soumission qu'ils lui firent. Quand il se présenta devant Alexandrie, Antoine parut retrouver un instant son ancien courage; il fit une sortie à la tête de sa cavalerie, et battit celle d'Octave; mais dans la suite, abandonné par la flotte égyptienne et par ses forces de terre,

ayant même raison de se croire trahi par Cléopâtre, il tomba dans le plus profond désespoir. Il courut d'abord au palais de Cléopâtre, pour tirer d'elle une vengeance à laquelle elle se déroba par la fuite. Résolu de mourir, il appela Eros, son fidèle serviteur, pour qu'il acquittât la promesse qu'il lui avait faite, de le tuer quand il le lui ordonnerait. Eros, feignant de lui obéir, lui dit de détourner la tête, et, se frappant lui-même, tomba mort à ses pieds. Un tel exemple d'héroïsme, et une telle affection, touchèrent Antoine, et il se jeta sur l'épée d'Eros. La blessure ne fut pas immédiatement mortelle, et, comme il désirait dire à Cléopâtre un dernier adieu, il fut hissé, par le moyen d'une corde, au haut de la tour où la reine avait cherché un asyle contre ses fureurs. Elle-même aida ses femmes, dans cette triste circonstance. Antoine, faible jusqu'au dernier moment, lui adressa quelques paroles pleines de tendresse, lui donna des conseils, et mourut entre ses bras, à l'âge de 56 ans, 30 ans av. J.-C. Cléopâtre lui fit de magnifiques funérailles; mais, à Rome, on abattit toutes ses statues, et sa mémoire fut déclarée infâme. Antoine laissa cinq enfants de ses trois femmes (car, après son divorce avec Octavie, il avait épousé légalement Cléopâtre), deux fils de Fulvie, deux filles d'Octavie, et une fille de Cléopâtre. Les singularités de la vie d'Antoine lui ont acquis une célébrité qu'il ne devait pas attendre de son caractère. Doué de quelques qualités brillantes, il n'avait ni assez de génie, ni assez de force d'ame pour être rangé parmi les grands hommes. On peut encore moins le mettre au nombre des hommes de bien, puisqu'il fut toujours sans principes, amateur effréné des plaisirs, et souvent cruel. Cependant, peu d'hommes ont été plus chéris de leurs amis et de leurs partisans, et plusieurs de ses actions annonçaient des dispositions généreuses, préférables à la prudence et à la froide politique de son rival Octave. D—T.

ANTOINE (Lucius), fut surnommé le *Gladiateur Asiatique*. Frère de Marc-Antoine le Triumvir, il fut créé, par lui, septemvir, pour procéder à une estimation de propriétés, et à un partage de terres, commission qu'il remplit en brigand, suivant Cicéron, dans sa cinquième *Philippique*. Il lui fut élevé, dans le Forum, une statue équestre dorée, avec cette inscription: *Quinque et triginta tribus patrono.* Cicéron, dans sa sixième *Philippique*, se rit amèrement de l'impudence d'Antoine, qui se croyait le patron du peuple romain. Il se trouva avec Marc Antoine à la bataille qui décida de la levée du siége de Modène; il s'enfuit avec lui, et fut poursuivi par Plancus jusque dans les Alpes. Lorsque Marc Antoine était en Orient, Lucius et Fulvie attaquèrent Octave. Après une tentative infructueuse pour défaire un corps de troupes que le triumvir faisait venir d'Espagne en Italie, Lucius s'enferma dans Pérouse. Assiégé par les lieutenants d'Octave, il se vit à peu près abandonné par tous ceux qui tenaient le parti de son frère. Ils lui reprochaient de s'être engagé témérairement dans cette guerre à son insu. Dans ce siége, Lucius montra beaucoup de valeur et de cruauté. Il fit de fréquentes sorties, et, pour économiser le peu de vivres qu'il avait, il défendit d'en donner aux esclaves et aux valets de l'armée, que cependant il ne chassa point de la place, dans la crainte qu'ils n'allassent révéler à l'ennemi sa fâcheuse situation. Ses soldats combattirent avec un rare courage, mais en-

fin il fallut capituler. Lucius essaya d'obtenir, pour ceux qui l'avaient si bien secondé, une amnistie générale. Il alla se remettre aux mains d'Octave, qui le reçut avec bienveillance, lui laissa la vie, et exerça toute sa vengeance contre les habitants. (*Voy.* AUGUSTE.) Q—R—Y.

ANTOINE (CAÏUS), fut consul avec Cicéron. Il était favorable au parti de Catilina. Cicéron le gagna par de grands ménagements, et en lui cédant le gouvernement de la Macédoine qui lui était échu. Il marcha avec une armée contre Catilina; mais, pour éviter de le combattre, il prétexta une attaque de goutte. Ayant été accusé de malversation dans son gouvernement, il fut condamné à un exil perpétuel. Dans la guerre qui suivit la mort de César, il fut battu et fait prisonnier par le fils de Cicéron, lieutenant de M. Brutus. Q—R—Y.

ANTOINE (S.), patriarche des cénobites, naquit, en 251, au village de Come, près d'Héraclée, dans la haute Egypte. Ses parents, après lui avoir donné une éducation chrétienne, furent enlevés de ce monde, et le laissèrent, à l'âge de 18 ans, possesseur d'une fortune considérable. Ces paroles de J.-C., adressées au jeune homme de l'évangile : « Vendez ce » que vous avez, donnez-le aux pau» vres, et vous aurez un trésor dans » le ciel, » firent une telle impression sur lui, qu'il vendit ses terres, en distribua le prix aux pauvres, et se retira dans le désert, pour s'y livrer à toutes les rigueurs de la vie ascétique. Les tentations que le démon lui fit éprouver dans cet état, sous toutes sortes de formes, et qui troublèrent, pendant vingt ans, sa solitude, sont célèbres dans l'antiquité ecclésiastique, aussi bien que les mortifications par lesquelles il sortit victorieux de ces longs et rudes combats, qui lui valurent le don des miracles. Antoine vivait isolé au milieu des décombres d'un vieux château situé sur une haute montagne, sans autre communication avec les hommes que par un serviteur qui lui portait, de temps en temps, quelques aliments; un cilice qui lui servait de tunique, couvert d'un manteau de peaux de brebis, attaché par une ceinture, formait son vêtement. Six onces de pain trempé dans l'eau, un peu de sel et quelques dattes, étaient sa nourriture de tous les jours, lorsqu'il ne jeûnait pas. Il ne s'interrompait, dans la contemplation des choses célestes, dans la méditation des vérités éternelles, que par le travail des mains, soit pour cultiver un petit coin de terre, soit pour faire des nattes, dont la vente lui produisait encore de quoi soulager les pauvres. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui de nombreux disciples. Il descendit de sa montagne, pour les rassembler dans le monastère de Phaium, composé de diverses cellules, ou plutôt de huttes et de cabanes, éparses çà et là. Le désir d'une vie plus retirée le porta ensuite à s'enfoncer plus avant dans le désert. Il s'arrêta au pied d'une montagne dont l'aspect seul était effrayant. L'affluence des personnes qui l'y suivirent l'obligea de former, en cet endroit, un nouveau monastère semblable au premier, après quoi il gravit sur le sommet escarpé de la montagne, y bâtit une cellule, et y fixa sa demeure. Bientôt d'autres monastères s'établirent dans cette partie du désert, de sorte que les vastes solitudes de la Thébaïde furent couvertes de cénobites, dont les uns remplissaient ces monastères, les autres s'enterraient dans des cavernes formées par l'extraction des pierres qui avaient servi

à la construction des fameuses pyramides. Le nombre de ces habitants du désert s'élevait, à sa mort, à plus de 15,000. S. Athanase, que la persécution avait souvent contraint de se réfugier dans ces retraites profondes, nous trace ainsi le tableau de la vie qu'on y menait. « Les monastères, » comme autant de temples, dit-il, » sont remplis de personnes dont la » vie se passe à chanter des psaumes, » à lire, à prier, à jeûner, à veiller, » qui mettent toutes leurs espérances » dans les biens à venir, sont unies » par les liens d'une charité admi- » rable, et travaillent, moins pour » leur propre entretien que pour ce- » lui des pauvres : c'est comme une » vaste région absolument séparée » du monde, et dont les heureux ha- » bitants n'ont d'autre soin que celui » de s'exercer dans la justice et dans » la piété. » Les différents monastères avaient chacun leur supérieur, et tous ces supérieurs étaient subordonnés à Antoine, qui avait conservé la surintendance générale sur toutes les colonies religieuses du désert. Lorsqu'il ne pouvait point y faire de visites, il leur adressait des lettres et des instructions pour les entretenir dans leur première ferveur. Il descendait encore de sa montagne pour satisfaire à l'empressement des gens du monde, qui venaient le consulter sur leurs besoins spirituels. Quoique Antoine ne se fût point appliqué à l'étude des sciences et des belles-lettres, la lecture des livres saints, et ses propres méditations, l'avaient mis en état de défendre la religion contre ses ennemis. Des philosophes païens, curieux de voir un solitaire, dont la renommée publiait tant de merveilles, allaient souvent le voir pour disputer avec lui. Plusieurs, frappés de la force et de la clarté avec lesquelles il confondait leurs sophismes, prouvait la vérité du christianisme, et dévoilait les absurdités du paganisme, se convertirent à la foi. Deux fois, il fut obligé de quitter sa solitude et de se rendre à Alexandrie; la première, en 311, pendant la persécution de Maximin, pour servir les chrétiens détenus en prison, ou condamnés aux mines, et les encourager, jusqu'au pied des tribunaux et sous la hache des bourreaux, à persévérer dans la foi de Nicée; la seconde, à la prière de saint Athanase, en 355, pour confondre les Ariens, qui voulaient le faire regarder comme un de leurs partisans, et le peuple courait en foule pour lui entendre prêcher la doctrine de J.-C. Constantin-le-Grand, qui le traitait de *père*, lui écrivit de sa propre main, pour lui demander le secours de ses prières. Saint Athanase nous a conservé la réponse du saint anachorète. Antoine, sentant sa fin approcher, entreprit, pour la dernière fois, la visite de ses monastères; il se retira ensuite sur le sommet de sa montagne avec ses deux plus chers disciples, Macaire et Amathas. Il leur défendit d'embaumer son corps, suivant l'usage des Égyptiens, qu'il avait souvent condamné, comme étant fondé sur un motif de vanité, et renfermant quelque pratique superstitieuse : il leur recommanda de l'enterrer comme les anciens patriarches, de garder le secret sur le lieu de sa sépulture, et d'envoyer son manteau à saint Athanase, afin de prouver par-là qu'il mourait dans sa communion. Après quelques autres dispositions semblables : « Adieu, mes enfants, leur » dit-il; Antoine s'en va, il n'est plus » avec vous. » C'est ainsi qu'il expira paisiblement, en 356, à l'âge de cent cinq ans, sans que ses grandes austérités lui eussent jamais fait éprouver

aucune des infirmités qui sont le partage ordinaire de la vieillesse. L'église célèbre sa fête le 17 janvier. Ses lettres, écrites en langue égyptienne, se conservent dans divers monastères d'Égypte. Plusieurs ont été traduites en grec, et du grec en mauvais latin, dans la *Bibliothèque des Pères*. Abraham Echellensis en publia vingt en 1641, dont il n'y en a que sept qui soient véritablement du S. patriarche. Le P. Mingarelli a retiré de la bibliothèque Nanienne de Venise, et fait imprimer, en 1785, dans ses *Ægyptiorum codicum reliquiæ*, deux lettres du même saint, en langue de la Thébaïde; l'une adressée à saint Théodore, et l'autre à saint Athanase. Elles respirent le ton, l'esprit et les maximes des apôtres. Le même auteur a aussi donné une règle de S. Antoine; mais il n'en est fait mention, ni dans la vie du saint, écrite par S. Athanase, ni dans aucun autre monument de l'antiquité. Ses exemples et ses instructions étaient la règle vivante à laquelle ses disciples se conformaient. Le corps de S. Antoine fut découvert en 561, transféré solennellement à Alexandrie, et de là, un siècle après, à Constantinople, pour le soustraire aux ravages des Sarrasins. Josselin, gentilhomme dauphinois, le transporta, sur la fin du 10e. siècle, à Vienne, et le déposa dans un prieuré de Bénédictins, à quatre lieues de cette ville. Gaston, autre gentilhomme de la même province, ayant été guéri d'une grave maladie, par l'intercession du saint, fonda en cet endroit un hôpital pour les pauvres attaqués de la même maladie, connue sous le nom de *feu de S. Antoine*, et qui avaient recours à ce saint pour en obtenir la guérison par son intercession. Ce prieuré, érigé en abbaye par Boniface VIII, fut le berceau de l'ordre des chanoines réguliers de S. Antoine, approuvé par Urbain II, et par le concile de Clermont en 1095, et incorporé, en 1777, dans l'ordre de Malte. Albert de Bavière, comte de Hainaut, fonda, en 1382, sous les auspices de saint Antoine, un ordre de chevaliers destinés à faire la guerre aux Turks. Ils portaient un collier d'or, fait en forme de ceinture d'hermine, d'où pendaient une béquille et une clochette d'argent. Suivant plusieurs auteurs, un ordre militaire du même nom avait déjà été fondé en Éthiopie, par un empereur, nommé *Jean-le-Saint*, en 370; d'autres regardent cette institution comme une fable. T—D.

ANTOINE de Padoue (S.), fils d'un officier de l'armée d'Alphonse Ier., roi de Portugal, naquit à Lisbonne, en 1195, changea son nom de Ferdinand en celui d'Antoine, par dévotion pour le patriarche des cénobites, et fit ses études à Coïmbre. Son application et son esprit pénétrant lui ayant acquis de bonne heure une connaissance profonde de la théologie, il se forma bientôt à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive qui, dans la suite, fut si utile à l'Église. Les reliques de cinq franciscains martyrisés par les infidèles firent sur lui une si vive impression que, dans l'espoir d'obtenir la couronne du martyre, il prit l'habit de S. François, en 1221, et alla prêcher l'Évangile aux Maures d'Afrique. Forcé par une maladie dangereuse, de se rembarquer pour l'Espagne, un coup de vent le jeta en Sicile, où il vit S. François, fondateur de son ordre, lequel le tira ensuite de sa solitude, près de Bologne, pour l'envoyer professer la théologie à Verceil, à Bologne, à Montpellier, à Padoue et à Limoges. Antoine se voua aussi à la prédication, parcourant les

villes, les bourgs et les villages avec un zèle que rien ne pouvait ralentir. Le pape Grégoire IX l'ayant entendu prêcher à Rome, en 1227, fut si touché, qu'il le surnomma l'*Arche du Testament* et le *Saint dépositaire des Livres sacrés*. Élevé aux premières dignités de son ordre, Antoine tonna contre les abus, et s'attira la haine de son général par sa rigidité. Il allait être renfermé pour le reste de ses jours, dans une cellule, lorsqu'il se réfugia près de Grégoire IX, qui l'attacha à sa personne. Antoine se retira d'abord sur le mont Aventin et de là à Padoue, où il mit la dernière main à ses *Sermons* que nous avons encore, mais non pas tels qu'il les prêcha. Sa coutume était de les diversifier, selon les circonstances, et de suivre, dans son débit, l'impétuosité de son zèle. Épuisé, quoique jeune encore, par ses fatigues et ses austérités, il se retira dans un lieu solitaire pour se préparer à la mort, et rendit le dernier soupir, le 13 juin 1231, à trente-six ans. Dès qu'on sut qu'il avait cessé de vivre, le peuple se mit à crier dans les rues : *Le saint est mort.* Grégoire IX le canonisa en 1232. Une église magnifique fut bâtie à Padoue, en son honneur, et ses reliques y furent déposées. S. Antoine de Padoue est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie. Sa Vie a été interpolée en plusieurs endroits, d'après des traditions populaires qui ne sont d'aucune autorité; aussi n'avons-nous suivi que les *Annales* de Wading, comme plus authentiques. Parmi les nombreux miracles qu'on lui a attribués, il en est un plus fameux que les autres en Italie; c'est la prédication que, dans la ferveur de son zèle, il adressa un jour aux poissons, qui, disent les légendaires, l'écoutèrent avec attention. Cet événement a été reproduit par plusieurs peintres fameux. Les *Sermons* de S. Antoine, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, ont été réimprimés à Venise, en 1575, et à Paris, 1641, in-fol. Le père Antoine Pagi a donné plusieurs autres Sermons du même saint, écrits aussi en latin, Avignon, 1684. Le père Wading publia à Rome, en 1624, les *Sermons de S. Antoine*, avec l'*Exposition mystique des livres divins*. Azzoguidi les a fait réimprimer avec des notes, à Bologne, 1757, in-4°. K.

ANTOINE, dit le Grand Batard, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Grulles, naquit en 1421, et donna, jeune encore, des preuves d'héroïsme qui lui méritèrent le surnom de *Grand*. Il passa en Afrique avec son frère Baudouin, et força les Maures à lever le siége de Ceuta. De retour en France, il servit dans l'armée du duc de Bourgogne pendant les guerres contre les Liégeois et contre les Suisses, et se signala en plusieurs rencontres. Il commandait l'avant-garde, en 1476, au combat de Grandson. L'année suivante, il fut fait prisonnier à la bataille de Nancy, où périt Charles, dernier duc de Bourgogne. Louis XI fit les plus vives instances auprès de René, duc de Lorraine, pour se faire céder le prisonnier. En vain Antoine de Bourgogne pria-t-il René de ne pas le livrer au plus implacable ennemi de sa maison, et lui offrit-il une rançon considérable. Le duc de Lorraine le conduisit lui-même au monarque français, qui l'acheta de Jean de Bidats, pour la somme de dix mille écus; mais, à l'étonnement de toute l'Europe, il le combla d'honneurs et de biens, espérant se l'attacher; et, en effet, le bâtard de Bourgogne le servit avec zèle, ainsi que Charles VIII, qui le fit che-

valier de St.-Michel, et lui donna des lettres de légitimation. Antoine mourut, en 1504, âgé de quatre-vingt trois ans. B—P.

ANTOINE (DE BOURBON), roi de Navarre, père de Henri IV, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit en 1518. Il fut nommé d'abord duc de Vendôme, devint de son chef premier prince du sang de France, et épousa, en 1548, Jeanne d'Albret, héritière de Navarre, qui lui apporta en dot la principauté de Béarn, et le titre de roi. Ce prince, brave, mais irrésolu, flotta presque toujours entre les deux religions et les deux partis qui divisaient la France. Après la mort de Henri II, le connétable de Montmorenci, pour balancer le crédit des Guises, pressa le roi de Navarre de venir prendre au conseil, et auprès du nouveau roi, la place qui lui appartenait; mais Antoine hésita, n'osant se fier à Montmorenci, qui avait conseillé autrefois à Henri II de s'emparer du reste de son petit royaume de Navarre, déjà presque entièrement envahi par Ferdinand-le-Catholique. Le roi de Navarre n'arriva à la cour que pour entendre François II lui déclarer qu'il avait confié les rênes du gouvernement à ses oncles, les Guises. On l'éloigna même bientôt, sous le prétexte honorable de conduire sur les frontières d'Espagne la princesse Elisabeth de France, qui allait épouser Philippe II. Rebuté de tous les obstacles qu'on lui opposait à la cour, il se retira dans la principauté de Bearn; et, par son irrésolution, se perdit dans l'esprit des huguenots, qui n'attendaient qu'un chef pour prendre les armes. Ils choisirent le prince de Condé, son frère, plus entreprenant, plus ferme dans ses principes. Ce prince, voyant le roi de Navarre oublié, et méprisé de la cour, redoubla d'efforts pour l'entraîner dans la révolte. Sur le bruit d'une confédération redoutable, les deux frères sont mandés à la cour; et le roi de Navarre refuse d'accepter les secours que la noblesse s'empresse de lui offrir, ne voulant être armé que de sa seule innocence. Instruit que les Guises ont arraché à la faiblesse de François II le consentement de son assassinat, il montre alors une fermeté qui n'était point dans son caractère: « S'ils me tuent, dit-il, à Reinsy, son » gentilhomme, portez à ma femme et » à mon fils mes habits tout sanglants; » ils y liront leur devoir. » Il entre d'un air intrépide dans la salle du conseil, et en impose à ses ennemis, qui n'osent attenter à ses jours. Ses alarmes, après la condamnation du prince de Condé, et les dangers auxquels il se trouva exposé lui-même, le décidèrent à céder la régence à Catherine de Médicis, pendant la minorité de Charles IX, et à se contenter de la lieutenance-générale du royaume, qui ne fut qu'un vain titre entre ses mains. Il servit dès-lors la reine mère, qu'il haïssait, et se réconcilia même avec les Guises, qui lui faisaient espérer, tantôt de lui faire restituer, par le roi d'Espagne, son royaume de Navarre; tantôt de lui faire donner la Sardaigne en échange. Détaché entièrement du parti des huguenots, il embrassa la religion catholique, renvoya en Béarn Jeanne d'Albret, après lui avoir ôté l'éducation du jeune Henri, son fils, et forma, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorenci, cette union appelée par les protestants le *triumvirat*. La guerre civile s'étant allumée, le prince de Condé, chef des protestants, s'approcha en armes, de Fontainebleau, où étaient la cour, son frère le roi de Navarre et Catherine de Médicis. Cette

princesse était alors d'intelligence avec le prince de Condé, et voulait se remettre entre ses mains; mais le roi de Navarre, gagné par les Guises, vint lui déclarer qu'il fallait rameuer le roi à Paris. La reine hésitait : « Vous » pouvez rester, si bon vous semble, » lui dit le roi de Navarre; nous par- » tons. » Il fallut le suivre. Au milieu des hostilités, les deux frères eurent une entrevue à Thoury, en présence de Catherine de Médicis. Le roi de Navarre reprocha au prince de Condé sa révolte et l'embrasement du royaume, et ce prince reprocha au roi de Navarre son asservissement aux Guises. Les esprits s'aigrirent, il fallut rompre la conférence et reprendre les armes. L'amour du roi de Navarre pour la belle du Rouet, l'une des demoiselles de la cour que Catherine de Médicis menait à sa suite, le retint dans le parti catholique, et servit aux projets de la reine mère. S'étant mis à la tête de l'armée royale, il fit échouer, à l'ouverture de la campagne de 1562, l'entreprise du prince de Condé sur le camp royal, et soumit ensuite la ville de Bourges. La même année, il fit le siége de Rouen, et fut blessé, dans la tranchée, d'un coup de mousqueton. Lorsque la ville fut prise, il s'y fit porter, sur son lit, par ses Suisses, et y entra victorieux par la brêche. Sa blessure, qui n'était point dangereuse, devint mortelle par son incontinence. Pressé de revenir à Paris, et remontant la Seine en bateau, une fièvre ardente et des douleurs aiguës l'obligèrent à se faire débarquer aux Andelys, où il expira, le 17 novembre 1562, en horreur aux protestants qu'il avait abandonnés, et peu regretté des catholiques. Les historiens le peignent comme un prince voluptueux et timide, oubliant les injures, plus par faiblesse que par magnanimité; aussi les Parisiens dirent-ils, qu'en ouvrant son corps, on n'avait trouvé ni cœur, ni fiel. Il mourut dans la même irrésolution où il avait vécu, relativement à la religion. Jamais on n'avait pu le porter à répudier Jeanne d'Albret, pour épouser Marie Stuart; alliance qui, au lieu des restes toujours menacés du royaume de Navarre, lui aurait procuré l'Écosse, et peut-être les trois royaumes Britanniques. Son attachement pour Jeanne d'Albret, ou, selon quelques auteurs, le respect de Marie Stuart pour les droits de cette première épouse, fit échouer la négociation. Antoine de Navarre laissa de son mariage avec l'héritière de ce royaume, Henri IV, et Catherine de Navarre, mariée à Louis de Lorraine. Il avait eu de Louise de Laberaudière, demoiselle du Rouet, un fils naturel, nommé *Charles de Bourbon*, archevêque de Rouen, mort en 1613.

B—P.

ANTOINE (Don), prieur de Crato, roi titulaire de Portugal, fils naturel de l'infant Don Louis, duc de Béja, et d'Islande de Gomez, que ce prince avait promis d'épouser, suivit le roi Don Sebastien à la malheureuse expédition d'Afrique. Enveloppé luimême dans la déroute de l'armée, à la bataille d'Alcazar-Quivir, en 1558, il fut pris par les Maures, cacha son nom, et fut sauvé de sa prison, par un esclave, après 40 jours de captivité. Don Antoine reparut aussitôt à Lisbonne, et trouva le trône occupé par le cardinal Henri son oncle. Il demanda hautement la couronne, et prétendit que Don Louis, son père, avait épousé sa mère en secret; mais déclaré bâtard et banni du royaume, il fut obligé de se cacher, en attendant l'occasion de s'emparer d'un trône qu'il croyait lui appartenir. A la mort du cardinal, qu'on appelait le *Prêtre-Roi*, il repa-

rut à Lisbonne, et fut proclamé le 19 juin 1580, par le peuple, au moment même où Philippe II levait une armée pour faire valoir ses droits sur le Portugal. Reconnu seulement dans les villes situées au nord du Tage, et abandonné de la noblesse portugaise, Don Antoine s'empara de l'arsenal, des magasins de Lisbonne, et forma, à la hâte, une armée pour s'opposer au duc d'Albe, contre lequel il osa en venir aux mains, le 25 août, à Alcantara; mais, forcé dans ses retranchements, il fut vaincu et poursuivi, le même jour et à la même heure que sa flotte était défaite par le marquis de Santa-Cruz. Lisbonne ouvrit ses portes aux Espagnols. Don Antoine, ayant rallié les débris de son armée sur les bords du Duero, voulut encore risquer le sort des armes, et fut défait une seconde fois, le 22 septembre. N'ayant plus ni ressources, ni espérance, il prit la fuite et gagna Viana, où il s'embarqua sur un vaisseau marchand. Une violente tempête l'ayant rejeté sur la côte, il prit l'habit d'un simple matelot, pour se soustraire à la poursuite de l'ennemi. Philippe II promit une récompense de 80,000 ducats à quiconque lui livrerait Don Antoine; mais, telle était l'aversion des Portugais pour le gouvernement espagnol, et leur attachement pour le prince fugitif, qu'Antoine resta caché pendant plusieurs mois, dans le pays situé entre Duero et Minho, sans être trahi. Enfin, il se réfugia en France, où il implora le secours de Catherine de Médicis, et publia un manifeste, devenu depuis fort rare, intitulé: *Explanatio veri ac legitimi juris quo serenissimus Lusitaniæ rex Antonius nititur ad bellum Philippo regi*, etc. Ce manifeste, écrit en latin, en français et en hollandais (Lugd. Bat., Plantin, 1585, in 4°.), fut remis aux cours de France et d'Angleterre, et aux Provinces-Unies. Catherine de Médicis accorda à Don Antoine 6,000 hommes et une flotte, qui fut défaite complètement, le 27 juillet 1582, par l'escadre espagnole. Don Antoine, poursuivi par les vainqueurs, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut, le 26 août 1595, à l'âge de 64 ans, après avoir cédé tous ses droits à Henri IV. Il eut un fils naturel, nommé Emmanuel, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite à Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur, et qui mourut à Bruxelles, en 1638, à soixante-dix ans. Son petit-fils, Emmanuel Eugène, mourut sans postérité, en 1687. On a imprimé, sous le nom de Don Antoine, prieur de Crato, une *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, traduite par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-16. B—P.

ANTOINE (Gunther d'Anhalt). *Voy.* Anhalt.

ANTOINE, duc de Brunswick. *Voy.* Brunswick.

ANTOINE de Lebrija, appelé communément Lebrixa, naquit, au commencement de 1442, dans la ville de l'Andalousie dont il porte le nom. A l'âge de quatorze ans, il passa à l'université de Salamanque, et, à dix-neuf, il alla en Italie fréquenter les écoles les plus célèbres. Son application fut telle, qu'au bout de dix ans, il avait presque parcouru tout le cercle des connaissances humaines. Versé surtout dans l'hébreu, le grec et le latin, il obtint, à son retour à Salamanque, une chaire d'humanités. Ce savant infatigable professa près de vingt ans à Salamanque, publia plusieurs ouvrages sur les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la médecine, et porta la lumière dans la grammaire, dans la jurisprudence et

dans la critique sacrée. Le cardinal Ximenès, qui était son admirateur, l'ayant attiré dans l'université d'Alcala, imagina, d'après lui, le plan de sa *Polyglotte*. Lebrija fut un des principaux directeurs de ce beau monument. Il couronna dignement ses travaux par les soins qu'il donna à l'histoire, débrouilla l'origine et les antiquités de sa nation, et voulut terminer cette nouvelle carrière par l'*Histoire des rois catholiques*; mais il n'acheva point cet ouvrage, qui lui avait valu, dans un âge avancé, le titre d'historiographe du roi. Il mourut à Alcala de Henarez, le 11 juillet 1522, à soixante-dix-sept ans. Son éloge, proposé par l'académie de Madrid, a été publié en juillet, 1796, par D. J. B. Munoz. Comme il n'existe aucune liste exacte de ses ouvrages, le long article qui lui est consacré dans la *Bibliotheca Hispanica nova*, étant plein d'omissions et d'inexactitude, nous nous contenterons de citer de lui : I. Deux *Décades de l'histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, Grenade, 1545, in-fol.; II. Des *Lexiques*, espagnol-latin, et latin-espagnol; qui, au rapport de David Clément, ont eu dix-huit éditions; la première, d'Alcala de Hennarez, 1532, in-fol., est très-rare; Grenade, 1536, in-fol; III. Des *Explications de l'Ecriture-Sainte*, dans les *Critici sacri*; IV. Des *Commentaires* sur beaucoup d'auteurs anciens. Ses *Poésies latines* furent publiées par Vivamo, en 1491.

B—P.

ANTOINE (NICOLAS). *Voy.* ANTONIO.

ANTOINE de Messine, peintre, communément appelé, en Italie, ANTONELLO, né à Messine en 1447, mourut en 1496, suivant Gallo, qui se fonde, pour ces dates, sur un manuscrit de Susino, peintre du 17<sup>e</sup>. siècle. Vasari en parle plus vaguement : il se contente de dire que ce maître ne vécut que 49 ans, et alla en Flandre pour apprendre de Jean van Eyck, dit Jean de Bruges, l'art de peindre à l'huile, qui était, ajoute-t-il, inconnu en Italie. La découverte de la peinture à l'huile date de 1410, et Jean de Bruges, qui en fut, dit-on, l'inventeur, mourut en 1441. Comment se pourrait-il, suivant Gallo, qu'Antonello, né en 1447, eût vu Jean de Bruges, mort six années auparavant? L'opinion de Vasari, quoique peu déterminée, doit donc être, en quelques points, préférée à celle de Susino, rapportée par Gallo. Cependant les tableaux à l'huile d'Antonello portent les dates de 1474, et même de 1490. Celui que possède M. Martinengo, à Venise, est signé ainsi : *Antonellus Messaneus me fecit*, 1474. Dans la salle des Dix de la même ville, on en voyait un autre signé, *Antonius Messinensis*. Si ces tableaux sont véritablement d'Antonello, comment n'a-t-il vécu que quarante-neuf ans? Il n'a pu apprendre de van Eyck l'art de peindre à l'huile qu'avant la mort de ce célèbre artiste flamand, au moins en 1441. Il avait aussi au moins dix-huit ans, quand il a fait le voyage de Flandre, et, dans cette supposition, il a dû vivre soixante-sept ans, si on se borne encore à ne reconnaître, comme lui appartenant, que le tableau seul de M. Martinengo, signé en 1474. Quoi qu'il en soit, on peut croire ce que rapporte Vasari, pourvu qu'on admette positivement qu'Antonello a vécu plus de quarante-neuf ans. De retour de son voyage en Flandre, il communiqua son secret à Dominique Vénitien. Ce dernier, se trouvant à Florence, le communiqua, à son tour, à André del Castagno, qui, poussé

par une horrible jalousie, l'assassina, pour n'avoir pas de rival dans cette nouvelle manière de peindre, ne sachant pas qu'Antonello avait aussi donné le même secret à Pino de Messine, son ami, et que Roger de Bruges, élève de van Eyck lui-même, était venu faire connaître ce procédé à Venise. Les compositions d'Antonello ne sont pas dans le goût italien d'alors. La couleur est moins bonne que celle de quelques Vénitiens ses contemporains, qui, en même temps que lui, commencèrent à peindre à l'huile.

A—D.

ANTOINE (PAUL-GABRIEL), théologien jésuite, né, en 1679, à Lunéville, mort, en 1743, à Pont-à-Mousson, où il avait long-temps occupé une chaire de théologie. Nous avons de lui : I. *Theologia universa*, Pont-à-Mousson, 1725 ; Nancy, 1732, 1 vol. in-4°., 3 vol. in-12 ; Paris, 1740, 7 vol. in-12, réimprimée à Mayence par les soins du père Offermann, qui l'a augmentée et mise dans une nouvelle forme ; II. *Theologia moralis*, Nancy, 1731, Paris, 1736, 3 vol. in-8°. ; Paris, 1744, in-12, 4 vol. Cette dernière partie est plus estimée que la première. L'auteur s'est éloigné, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de ses confrères. On trouve cependant quelques-unes de ses propositions dans le *Recueil des assertions*. M. Cassien Feniei, comte d'Artenberg, a relevé plusieurs vices de sa morale dans un ouvrage intitulé : *Theologiæ ascetico-moralis institutiones*, Cologne, 1769, in-12. Néanmoins le P. Antoine s'est prononcé formellement contre le probabilisme, les équivoques, les restrictions mentales, etc. ; aussi Benoît XIV fit-il adopter sa morale au collége de la Propagande. Il fut l'éditeur des *Instructions spirituelles* du P. Caussade, son confrère, et a publié plusieurs ouvrages de piété, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque de Lorraine*.

T—D.

ANTOINE (MARC-), graveur. *V.* RAYMONDI.

ANTOINE (JEAN), dit le Sodoma. *Voy.* SODOMA.

ANTOINE (JACQUES-DENIS), architecte, naquit à Paris, le 6 août 1733. Jean-Baptiste Antoine, son père, était menuisier, et voulait faire de son fils un simple artisan. Jacques-Denis fut maçon. La charge d'expert-entrepreneur, qu'il obtint, le mit à portée d'acquérir des connaissances et de les perfectionner. Bientôt il eut la réputation de constructeur habile. La voûte du palais de Justice, et le grand escalier du même bâtiment prouvèrent ses talents. Chargé, en 1771, de la construction de l'hôtel des Monnaies, à Paris, il fut obligé de resserrer quelques parties de cet édifice, et de trop avancer la façade sur le quai, parce que le surintendant des bâtiments, d'Angivilliers, prit, pour se faire bâtir un hôtel, une partie du terrain qui était destiné à la Monnaie. L'hôtel de Bervicq, à Madrid, l'hôtel des Monnaies, à Berne, sont encore l'ouvrage d'Antoine, qui, nommé membre de l'institut, en 1799, est mort le 24 août 1801. Son éloge, par M. Lussault, a été imprimé en 1801, in-8°.

A. B—T.

ANTOINETTE d'Orléans, fille d'Eléonore d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon. Douée d'une rare beauté, elle épousa Charles de Gondi, marquis de Belle-Isle, qui fut tué en 1596, en voulant surprendre le mont Saint-Michel. Un soldat, qu'elle avait chargé de venger la mort de son époux, ayant été pendu, malgré ses sollicitations pour

obtenir sa grâce, elle n'écouta plus que sa douleur, abandonna le monde et prit l'habit de feuillantine à Toulouse, en 1599, sous le nom de *Sœur Antoinette de Sainte-Scholastique.* Cinq années après, Henri IV la nomma coadjutrice d'Eléonore de Bourbon Vendôme, abbesse de Fontevrault. Elle obéit à regret, refusa, par la suite, le titre d'abbesse, et alla s'enfermer dans le monastère de l'Encloître, diocèse de Poitiers, où elle avait établi la réforme. Ce fut là qu'elle conçut le dessein de fonder la nouvelle congrégation des *Filles du Calvaire*, pour y pratiquer la règle de S. Benoît dans toute sa rigueur. Les statuts en furent dressés par le fameux P. Joseph, capucin, directeur de l'ordre. Dans cet intervalle, Antoinette d'Orléans entreprit aussi de réformer l'ordre de Fontevrault, ayant reçu des pleins pouvoirs du pape Paul V. Elle quitta tout-à-fait Fontevrault en 1617, pour aller prendre possession du monastère du calvaire, à Poitiers, où elle mourut au mois d'avril de l'année suivante. K.

ANTOINETTE d'Autriche (Marie). *Voy.* Marie.

ANTON, ou ANTONIUS (Paul), théologien de la communion de Luther, né en 1661, à Hirschfeld, dans la Lusace supérieure, mort en 1730 à Halle, étant professeur de théologie et inspecteur des églises du cercle de la Saale, fut ami et coopérateur d'A. H. Francke, un des chefs de ceux qu'on a appelés *piétistes*, et qui ont contribué, par une vie exemplaire, autant que par leurs écrits, à ramener l'enseignement religieux à son véritable but, à être une école de vertus et de piété. Il fut instituteur des enfants d'Otto Mencken, et accompagna, comme aumônier, dans ses voyages, le prince électoral Frédéric-Auguste, depuis électeur de Saxe et roi de Pologne. Ses principaux ouvrages sont : I. *De sacris gentilium processionibus.* Leipsig, 1684, in-4; II. *Concilii Tridentini adeòque et Pontificiorum doctrina publica*, Halle, 1697, in-8., souvent réimprimé; III. différents écrits de controverse, publiés dans une discussion théologique avec J. G. Neumann (V. Walch, *Biblioth. théol.*, t. II, p. 754); IV. *Elementa homiletica*, Halle, 1700, in-8°; V. *Collegium antitheticum*, ib., 1732. S—r.

ANTONELLI (Nicolas-Marie), comte de la Pergola, s'éleva par degrés à la cour de Rome, dans les dignités ecclésiastiques, jusqu'à celle de cardinal. Il se distingua par un profond savoir, par une modestie rare, et des mœurs pures. Il était né en 1697, et mourut le 24 sept. 1767. Il a laissé, entre autres ouvrages : I. une dissertation latine, *De titulis quos S. Evaristus Romanis presbyteris distribuit.*, Rome, 1725, in-8°.; II. *Ragioni della Sede apostolica sopra il Ducato di Parma e Piacenza esposte a' sovrani e principi Cattolici dell'Europa*, 1742, 4 vol. in-4., sans nom de lieu, d'imprimeur ni d'auteur, mais écrit par Antonelli, et imprimé à Rome; III. *S. Athanasii archiepiscopi Alexandriæ interpretatio psalmorum*, etc., Rome, 1746, in-folio; ouvrage qu'il a eu le mérite de publier pour la première fois, et qu'il avait tiré d'un manuscrit original de la bibliothèque Barberini. Il y a joint une traduction latine, imprimée en face du texte grec, des corrections et des notes. IV. *Vetus Missale Romanum, præfationibus et notis illustratum*, Rome, 1756, in-4°. V. Il cultivait aussi la poésie italienne, et l'on trouve des morceaux de lui dans le Xe. vol. des poésies *degli Arcadi di Roma*, 1747, in-8°. Plusieurs de ses ouvrages, imprimés d'abord sépa-

rément, ont été rassemblés en un volume in-folio, Rome, 1756. G—É.

ANTONELLO, peintre (*Voy.* ANTOINE de Messine).

ANTONI (ALEXANDRE-VICTOR-PAPACINO D'), directeur de l'école royale d'artillerie du roi de Sardaigne, naquit le 20 mai 1714, à Ville-Frauche, dans le comté de Nice, où son père était capitaine du port. Le nom de d'ANTONI, sous lequel il est plus connu, est celui de sa mère, qu'il ajouta au sien. Il entra au service à l'âge de dix-huit ans, dans le corps d'artillerie, et s'éleva au grade de capitaine; il fut même employé dans quelques négociations délicates; mais, au milieu des camps et des fatigues militaires, d'Antoni trouva le temps de s'occuper aussi des études théoriques relatives à son art, et se lia avec ceux qui pouvaient lui fournir des lumières. Il gagna surtout l'estime du comte Bertola, directeur des écoles d'artillerie qui venaient d'être fondées à Turin, en 1739. D'Antoni fit tant de progrès en ce genre, qu'en 1755, il fut nommé lui-même directeur de ces écoles. C'est en cette qualité qu'il composa son *Cours de mathématiques*, *d'artillerie et d'architecture militaire* (traduit en français par Montrozard, 1777, in-8°.). Il fut aidé, dans quelques parties, par Tignola et Bozzolino, officiers de son corps, et par Rana, architecte et professeur aux mêmes écoles. Ce Cours a été adopté pour l'enseignement dans les écoles d'artillerie de Prusse, de Venise, etc. De toutes les parties qui le composent, celle qui fit le plus d'honneur à d'Antoni, c'est l'*Esame della Polvere*, ouvrage qui renferme un grand nombre d'expériences originales sur la force et les effets de la poudre à canon. Ce livre, traduit en plusieurs langues (en français, par Flavigny, 1773, in-8°.), lui acquit une brillante réputation chez l'étranger. L'*Uso dell' armi da fuoco*, traduit aussi en français par St.-Auban, et en Anglais, en est comme un supplément. Dans un moment où les nouvelles connaissances mécaniques et physiques, qui commençaient à se répandre, excitaient partout le goût des recherches sur la théorie de l'artillerie, les artilleurs piémontais se distinguèrent par les travaux les plus étendus et les plus profonds. Un grand nombre d'expériences furent faites par ordre du gouvernement, et sous la direction des colonels d'artillerie, et en particulier de M. de Vincenti. Ce sont ces expériences qui ont servi de base aux deux ouvrages de d'Antoni. « On sera » sans doute étonné, dit avec raison le » savant traducteur français, du nom» bre et de la variété des différentes ex» périences qui ont été faites en grand » sur chacun des objets; de la rigueur, » de la précision et de l'exactitude qu'on » a employées, afin de pouvoir asseoir » sur leurs résultats des jugements posi» tifs, irrévocables et sans retour ». Il ne paraît pas que d'Antoni connût d'autres ouvrages modernes sur son art que celui de Robins (*New Principles of Gunnery*). Il ne le cite même pas, mais il le réfute plusieurs fois indirectement. Au reste, outre les choses tout-à-fait nouvelles que son ouvrage contient, il a encore rectifié quelques-uns des résultats de l'auteur anglais. D'ailleurs, ses principes se trouvent assez d'accord avec les expériences qui furent faites en France vers le même temps, et qui n'étaient pas encore connues, lorsqu'il écrivait. On trouverait même bien peu de choses à changer dans la partie qui tient à la chimie, quoique l'auteur fût étranger à cette science, et que la théorie des gaz n'eût pas encore été éclaircie; les dernières expériences de M. de Rumfort confirment en particulier ce qu'avait dit d'Antoni sur la

pait qu'ont les vapeurs dans la force de la poudre. Le roi de Sardaigne récompensa le mérite de d'Antoni par une commanderie des ordres réunis de Saint-Maurice et de Saint-Lazare : il lui confia, en 1783, la direction supérieure de tout ce qui appartient à l'artillerie. L'année d'après, il le nomma lieutenant-général. D'Antoni mourut le 7 déc. 1786, regretté de tous les artilleurs dont il était le maître et le père. Ses *Principes fondamentaux de la construction des places avec un nouveau système de fortifications*, ont été traduits en français par Flavigny, 1775. La *Vie de d'Antoni* a été écrite par M. de Balbe, en 1791, et insérée, en 1805, dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Turin*, dont d'Antoni était membre. B—BE.

ANTONIA, vestale (*V.* CLAUDIA).

ANTONIA, seconde fille de Marc Antoine le triumvir, et d'Octavie première, épousa Drusus, fils de Tibère-Claude Néron et de Livie. Elle se distingua par des vertus dont son père ne lui avait pas donné l'exemple, mais qui furent reproduites par Germanicus son fils. Ce fut elle qui informa Tibère des trames de Séjan, par une lettre que lui porta l'affranchi Pallas. Elle vit régner Caligula son petit-fils. Ce fou, dans un de ses caprices, lui fit donner le nom d'Auguste, et décerner tous les honneurs qui avaient été prodigués à Livie. Bientôt il l'abreuva de tant d'humiliations et de dégoûts, qu'il la força de mettre fin à ses jours, s'il ne l'empoisonna pas, comme on l'a dit. Elle mourut l'an 37 ou 38 de J.-C. Q—R—Y.

ANTONIANO (SILVIO), cardinal, originaire de Castello dans l'Abruzze, au royaume de Naples, et né à Rome, d'un marchand de draps et d'étoffes de laine, le 31 décembre 1540. Il montra, dans son enfance, des dispositions singulières pour les lettres, mais surtout pour la poésie et la musique. A 10 ans, il jouait parfaitement de la lyre, et il s'accompagnait en chantant des vers, qu'il improvisait sur toute sorte de sujets, et dans toutes les mesures et toutes les formes de la poésie italienne. On l'appelait *il poetino* (le petit poète). Sa réputation naissante le fit prendre en amitié par un cardinal, dont les bienfaits le mirent en état de continuer ses études, et de se rendre habile dans les langues grecque et latine. Il n'en cultivait pas moins son talent d'improvisateur ; on rapporte des preuves étonnantes de ce talent, données dans des occasions heureuses, qui le firent connaître avantageusement des princes de la cour romaine, entre autres du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui se souvint de lui lorsqu'il fut devenu pape, sous le nom de Pie IV. Avant cette époque, le duc de Ferrare, Hercule II, fut tellement ravi, dans un voyage qu'il fit à Rome, de la poésie, du chant, et du talent de toucher la lyre du jeune Antoniano, qu'il l'emmena avec lui à Ferrare, d'où le cardinal d'Est, frère du duc, le conduisit à Venise. Il y donna de nouvelles preuves de ses talents devant les assemblées les plus imposantes et les plus nombreuses. De retour à Ferrare, et n'ayant encore que seize ans, il obtint du duc une chaire publique de belles-lettres, qu'il remplit avec un grand concours d'auditeurs. Conduit à Florence peu de temps après, par le prince Alphonse d'Est, il y eut les mêmes succès qu'à Venise. Varchi en parle, avec la plus grande admiration, dans son *Ercolano*. Ce fut alors que le duc Hercule II étant mort, Antoniano fut appelé à Rome, en 1559, par Pie IV. Ce pape le donna pour maître, et pour secrétaire des lettres latines, au cardinal

Charles Borromée, avec qui il se rendit à Milan. Il rédigea les actes du concile qui s'y tint, étendit beaucoup le nombre de ses amis et de ses protecteurs. Ramené à Rome par le cardinal, il fut nommé par le pontife, professeur de belles-lettres au collége de la Sapience. Ses leçons eurent tant d'éclat, que le jour où il commença d'expliquer le discours de Cicéron pour Marcellus, il avait vingt-cinq cardinaux pour auditeurs. Il fut un des membres les plus distingués de l'académie du Vatican, instituée par le cardinal Borromée; il en fut même président, lorsqu'il n'avait encore que vingt ans. Bientôt il quitta presqu'entièrement les lettres humaines pour se livrer tout entier à l'étude de la philosophie, de la théologie et des Pères. Ayant été ordonné prêtre en 1567, il fut nommé, peu de temps après, secrétaire du sacré collége; les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint, lui conférent plusieurs missions et divers travaux, dont il s'acquitta toujours avec succès; Grégoire XIV voulut le nommer a trois évêchés, qu'il refusa successivement. Enfin, Clément VIII le fit chanoine de la basilique du Vatican, et ensuite cardinal, le 3 mars 1598. Il mourut à Rome le 15 août 1603. Ses ouvrages imprimés sont: I. *Dell' Educazione Cristiana de' Figliuoli libri trè*, Vérone, 1584, in-4°., réimprimé à Crémone et ensuite à Naples. Il composa cet écrit à la demande du cardinal Borromée, lorsqu'il lui était attaché. II. *Orationes tredecim*, publiées pour la première fois après sa mort, Rome, 1610, in-4°., par Joseph Castiglione, qui y a joint la vie de l'auteur. III. Plusieurs discours, dissertations, lettres et morceaux de poésie, tant latine qu'italienne, imprimés dans différents recueils. G—É.

ANTONIANUS (Jean), dominicain de Nimègue, mort en 1588, était versé dans les écrits des Pères de l'Église, et on a de lui quelques éditions de leurs ouvrages les moins connus. Voici celles que lui attribue Harzheim, *Bibl. colon.*, p. 159: I. *Liber D. Gregorii Ep. Nysseni De creatione Hominis, Supplementum Hexæmeri Basilii Magni, interprete Dionysio Romano exiguo, nunc primum typis excusus*, Cologne, 1537, in-fol.; II. *D. Paulini Nolani quotquot exstant opera omnia, H. Grævii studio restituta et ill.*, Cologne, 1560, in-8°.; III. *Epistolarum D. Hieronymi Decas I., ab Henr. Grævio priore quondam suo recensita et illustrata*, Anvers, 1568, in-8°.; Jocher lui attribue encore l'édition de *Gregorii Nysseni lib. de philosophiâ, et mystica mosaicæ vitæ narratio*, du même; *Basilii magni. Tr. de differentiâ usiæ et hypostasis; Gregorii Nazianz. or. in. laudem Gregorii Nysseni*, et un sermon du même: *De moderandis disputationibus.* S—r.

ANTONIDES Nerdenus (Henri), de Naerden, près d'Amsterdam, né en 1546, mourut en 1604. On a de lui un *Systema theologiæ*, Franekeræ, 1613, in-4°., et *Initia academiæ Franekerensis*, ib. 1613, in-4°. Il s'appelait aussi Henr. Antonius van der Linden. Les persécutions du duc d'Albe, qui fit périr son père et une grande partie de sa famille, dans le massacre de Naerden, l'avaient forcé d'émigrer dans sa jeunesse. La préface de son *Systema theologiæ* contient des renseignements précieux sur les commencements de la réformation dans les Pays-Bas. S—r.

ANTONIDES (Jean) van der Linden. *Voy*. Linden.

ANTONIDES (Jean), appelé Alckmarianus, d'Alckmar, son lieu de naissance, savant orientaliste. On lui doit : *Epistola Pauli ad Titum, Arabicè, cum Jo. Anton. interlineari versione latinâ ad verbum*, Autv., 1612, in-4°. On ignore les années de sa naissance et de sa mort. S—r.

ANTONIDES (Théodore), théologien hollandais du commencement du 18e. siècle. Il a donné des commentaires en langue hollandaise, sur les *Epîtres de S. Jacques*, *S. Pierre et S. Jude*, et sur le *Livre de Job*. Il était partisan de l'interprétation mystique (Voy. *Walch*, *Biblioth. theol.*, t. IV, p. 487, 743 et 753). S—r.

ANTONIDES (Jean), surnommé van der Goes, à cause de la ville du même nom, en Zélande, où il naquit, en 1647, de parents peu fortunés. A l'âge de neuf ans, son père le mit à l'école latine d'Amsterdam, où il étudia sous les plus fameux maîtres. Le goût de la poésie semblait héréditaire dans sa famille; car son père, sans avoir fait aucune étude, la cultivait avec beaucoup d'ardeur. Les premiers essais d'Antonides furent des imitations d'Horace, d'Ovide et de Silius Italicus. Il composa ensuite une tragédie intitulée: *Trazet*, ou *la Chine envahie*, dont Vondel, poète célèbre de ce temps, fut fort content. Les éloges d'un homme du mérite de Vondel étaient faits pour encourager le jeune poète; aussi, après quelques pièces plus ou moins bien composées, il donna, en 1671, l'ouvrage que les Hollandais estiment le plus, et qui est intitulé : *Ystroom*, c'est-à-dire, *la rivière de l'Y*, à Amsterdam. La description de cette rivière, ou plutôt de ce lac, est le sujet de ce poëme, divisé en quatre chants. Dans le premier, le poète fait une pompeuse description de tout ce qui est remarquable sur la rivière de l'Y, où Amsterdam est bâti; dans le second, il commence par les éloges de la navigation, et décrit les flottes nombreuses qui couvrent l'Y, comme une immense forêt, et de là, vont dans chaque partie du monde pour en rapporter tout ce qui peut satisfaire les besoins, le luxe ou la vanité des hommes; dans le troisième, le poète se suppose transporté à la source de la rivière de l'Y; il y voit les divinités aquatiques qui, accompagnées de demi-dieux et de nymphes, se parent pour aller à une fête qui doit être célébrée à la cour de Neptune; dans le quatrième livre, il décrit l'autre rive de l'Y, où s'élèvent plusieurs villes de la Nord-Hollande, et, à la fin du poëme, il s'adresse aux magistrats d'Amsterdam, et attribue à leur sagesse la prospérité de cette ville. Ce poëme, où il y a de grandes beautés, excita l'admiration générale. Plusieurs personnes s'intéressèrent vivement à l'auteur, qui n'avait encore que vingt-quatre ans, et qui était dans la boutique d'un apothicaire. Ils lui firent étudier la médecine à Utrecht, où il fut promu au grade de docteur, en 1673. Pendant son séjour à Amsterdam, il avait été membre de la société des artistes, et il avait eu part à la composition de plusieurs pièces, notamment du *Roi d'Albe*, d'*Orondate à Statire*, etc. Un de ses protecteurs le plaça ensuite avantageusement dans l'amirauté, ce qui procura à Antonides le moyen de se livrer commodément à son penchant naturel. Il projeta alors un grand poëme, qui devait se composer de douze livres, et contenir les actions mémorables de S. Paul, l'apôtre; mais il fut enlevé aux lettres, en 1684, dans sa trente-huitième année. Les plus fameux poètes de son temps firent des élégies sur cette mort prématurée. La collection

de ses œuvres a été imprimée à Amsterdam, en 1714, in-4°. D—G.

ANTONILES (Joseph), peintre, né à Séville, en 1636, apprit dans cette ville les éléments de la peinture, et alla ensuite à Madrid pour se perfectionner. Ce fut surtout dans le paysage qu'il excella; il avait un bon choix de sujets, sa touche était spirituelle et légère; il s'exerça aussi, mais avec moins de succès, dans les sujets de dévotion et dans le portrait. Alcala de Hénarez et Madrid possèdent quelques tableaux de cet artiste, qui mourut dans cette dernière ville, en 1676, âgé de quarante ans. D—T.

ANTONIN (Titus Aurélius Fulvius Antoninus Pius, connu sous le nom d'), tirait son origine de Nismes, et naquit à Lanuvium ou Lavinium, dans la campagne de Rome, le 19 septembre de l'an 86. Sa famille, nommée *Aurélia*, était très-ancienne; mais elle n'avait été honorée de grandes charges que depuis peu de temps. Il dut le jour à Aurélius Fulvius, personnage consulaire, et à Arria Fadilla. Dès son enfance, la douceur de son caractère le rendit cher à ses parents, et tous l'ayant choisi pour héritier, il devint possesseur d'une fortune considérable. Sa naissance et les amis que lui acquirent ses vertus, lui firent bientôt posséder des charges honorables. L'an 120, il parvint au consulat, et fut choisi par Adrien pour l'un des quatre personnages consulaires entre lesquels fut partagée la suprême magistrature de l'Italie. Il devint ensuite proconsul d'Asie, et surpassa dans cette dignité la réputation qu'y avait acquise son grand-père Arrius, ami de Pline le jeune. De retour à Rome, Antonin obtint la confiance d'Adrien, et fut admis dans le conseil de ce prince, où il inclina toujours pour les mesures de douceur. Ayant épousé Faustine, fille d'Annius Verus, il évita tout scandale public dans sa manière d'agir envers cette femme, dont la conduite licencieuse a déshonoré la mémoire. Il en eut quatre enfants, dont trois moururent dans un âge peu avancé. Faustine, dite *la jeune*, qui survécut à ses deux frères et à sa sœur, devint l'épouse de Marc-Aurèle. Ce ne fut pas sans quelque résistance qu'Antonin consentit à être adopté par Adrien. Il redoutait de se charger du fardeau de l'empire, et hésitait à souscrire aux conditions de l'empereur, qui l'obligeait d'adopter L. Vérus et M. Annius Vérus, depuis si connu sous le nom de *Marc Aurèle*. Il y consentit enfin, et, en 138, année même de son adoption, il parvint à l'empire, aux acclamations des Romains. Sous ses lois, l'état jouit d'une tranquillité qui fournit peu de faits à l'histoire. D'ailleurs, il ne nous reste, sur le règne de ce prince, que sa *Vie*, composée sans méthode et avec beaucoup de confusion, par Julius Capitolinus. Ce que Dion Cassius en avait écrit est perdu. Au reste, il demeure constant que le sénat joignit aux honneurs ordinaires qu'il lui déféra, le surnom de *Pius*, qu'Antonin mérita, dans quelque sens que l'on prenne la signification de ce mot, par son respect pour la religion, et par son attachement pour ses parents. Pausanias dit à ce sujet qu'Antonin méritait non seulement ce surnom, mais encore celui de *Père du genre humain*, autrefois décerné à Cyrus. Dès le commencement de son règne, il signala sa clémence, lors des conspirations qui eurent lieu contre lui. Quoiqu'il ne pût empêcher la justice d'atteindre les principaux coupables, il défendit qu'on recherchât leurs complices, et prit sous sa protection spéciale le fils d'Attilius, un des conspirateurs. Ses

lieutenants apaisèrent quelques soulèvements qui s'élevèrent dans diverses parties de l'empire. Dans la Grande-Bretagne, les incursions des Brigantes furent réprimées, et les limites de l'empire romain étendues par la construction d'un nouveau mur, au nord de celui d'Adrien, depuis l'embouchure de l'Esk jusqu'à celle de la Tweed. En général, le règne d'Antonin fut extrêmement pacifique, et il mit en pratique ce beau mot de Scipion, qu'il répétait souvent : « J'aime mieux conserver les jours d'un seul citoyen, » que de faire périr mille ennemis. » Il donnait tout son temps au gouvernement de ses états, étendant ses soins jusque sur les contrées les plus éloignées, et s'occupant surtout de rendre ses peuples heureux. Il aimait à rendre compte au sénat des motifs de ses actions. En plus d'une occasion, il fit paraître la douceur de son caractère. Lorsqu'il était proconsul en Asie, il logea dans la maison du sophiste Polémon, alors absent. Celui-ci étant survenu, s'en plaignit avec tant de violence, qu'Antonin sortit aussitôt et alla, au milieu de la nuit, chercher un autre logement. Lorsqu'il fut empereur, un comédien vint se plaindre à lui de ce que le même Polémon l'avait chassé du théâtre en plein midi, et ajouta qu'il en appelait à sa justice. « Il m'a chassé à minuit, ré» pondit Antonin, et je n'en ai point » appelé. » Il fit venir de Chalcis à Rome le philosophe stoïcien Apollonius, pour être précepteur de Marc Aurèle. ( *V.* Apollonius de Chalcis ). Par son ordre, l'infâme classe des délateurs fut anéantie; et, ainsi, jamais les condamnations ni les confiscations ne furent plus rares que sous son règne. Plusieurs calamités publiques, telles que des disettes, des inondations, des incendies et des tremblements de terre, affligèrent ses peuples; sa bienfaisance et sa libéralité réparèrent ces malheurs autant qu'il était possible. Attentif à ne point fouler le peuple, il ne fit jamais de voyages lointains. Cette manière de penser le rendait économe des revenus publics et prodigue de son patrimoine. Il en donna la preuve en payant de ses propres deniers, et malgré l'opposition de sa femme, un don qu'il avait promis au peuple lors de son adoption. Son économie et son esprit de justice le portèrent à supprimer plusieurs pensions mal à propos accordées; toutefois il ne connaissait ni l'avarice ni la cupidité, et il dépensait volontiers des sommes considérables pour tout ce qui pouvait servir à l'ornement ou à l'utilité de l'empire, ainsi qu'aux plaisirs du peuple. Le plus remarquable des édifices qu'il fit élever à Rome fut un temple en l'honneur d'Adrien. On pense que c'est à Antonin que Nîmes, patrie de ses aïeux, doit son amphithéâtre et le magnifique aqueduc connu sous le nom de *Pont du Gard*. Antonin rendait lui-même la justice, et, parmi plusieurs décrets remarquables, on cite de lui les trois suivants. Il ne voulut pas qu'un accusé acquitté pût être poursuivi de nouveau pour le même fait. Il défendit qu'on déshéritât, comme auparavant, au profit du trésor public, les enfants de ceux qui avaient été reconnus citoyens romains. Enfin, il permit aux femmes, accusées d'adultère, de demander qu'on examinât la conduite de leurs maris. Il donna aussi des édits en faveur des chrétiens, pour les soustraire à des injustices légales et aux fureurs populaires. Un de ces édits se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe : cependant, quelques critiques l'attribuent à Marc-Aurèle. Il est adressé au peuple de

l'Asie mineure, et rend hommage au caractère des chrétiens. Quelques rois voisins des frontières de l'Empire vinrent visiter Antonin; d'autres lui envoyèrent des ambassadeurs, et le firent arbitre de leurs différends. Une seule lettre de sa main suffit pour détourner le roi des Parthes de faire la guerre aux Arméniens, et, sur sa recommandation, les Lazes, peuples de la Colchide, choisirent Pacorus pour leur roi. Dans sa vie privée, il était frugal, modeste, et rien n'altérait la sérénité de son caractère. Peut-être, comme on l'a déjà indiqué, fut-il trop indulgent envers son indigne épouse, Faustine (*Voy.* FAUSTINE). Peu de temps après son avènement au trône, il manifesta son estime pour les vertus de Marc Aurèle, en lui faisant épouser sa fille Faustine, et en le déclarant César. Dans la suite, il accumula sur lui toutes sortes d'honneurs, et fut payé de retour par la plus profonde soumission, et une tendresse vraiment filiale. Marc Aurèle ne le quitta point, et partagea avec lui tous les soins du gouvernement, sans qu'aucun d'eux eût jamais la moindre défiance de l'autre. Antonin était parvenu à l'âge de 74 ans et demi, lorsqu'au mois de mars 161 de J.-C., il fut attaqué, dans sa campagne de Lori, d'une fièvre dont il prévit bientôt le fatal résultat. Il fit venir les grands officiers de l'empire, et, en leur présence, choisit pour son successeur Marc-Aurèle, à qui il fit porter les ornements impériaux. Il eut ensuite le délire, et en ce moment même, on vit combien cet excellent prince avait à cœur la félicité de ses peuples. Il mourut après un règne de vingt-trois ans: ses cendres furent placées dans le tombeau d'Adrien, et le sénat lui décerna unanimement les honneurs divins. Tout l'empire pleura sa perte, comme une calamité publique. Une des plus fortes preuves de l'extrême vénération que son nom inspirait, fut que, pendant un siècle, tous les empereurs prirent le surnom d'*Antonin*, comme étant celui qui pouvait les rendre le plus chers au peuple. Marc Aurèle et le sénat consacrèrent à sa mémoire une colonne entourée de bas-reliefs. Elle subsiste encore, et porte le nom de *Colonne Antonine;* mais on a substitué la statue de S. Paul à celle de ce prince, qui était placée au sommet de ce beau monument. Nous avons quelques Harangues publiées sous le nom d'Antonin, mais on doute qu'il en soit l'auteur. Il n'est pas non plus constant qu'il soit auteur de l'*Itinéraire* qui porte son nom, et où l'on trouve les routes militaires des Romains. On attribue aussi cet ouvrage à Marc-Aurèle, et même à Caracalla, aussi bien que l'*Iter Britannicum.* Il serait plus naturel de croire qu'ils auront été rédigés par ordre de quelqu'un de ces empereurs. Quoi qu'il en soit, tous deux sont utiles pour l'étude de la géographie des anciens. D—T.

ANTONIN. *Voy.* MARC-AURÈLE.

ANTONIN de Forciglioni (S.), archevêque de Florence, né dans cette ville, en 1389, entra très-jeune dans l'ordre de S. Dominique, ayant déjà appris par cœur, le *Décret de Gratien*, qui était alors le livre par excellence. Il devint supérieur-général d'une nombreuse congrégation, qui avait embrassé une austère réforme, et parut avec éclat au concile de Florence, où il fut chargé d'entrer en controverse avec les Grecs. Les Florentins ayant demandé, en 1446, à Eugène IV, un archevêque pieux, savant, et leur compatriote, afin qu'il connût les besoins du pays, et qu'il fût à même d'y

pourvoir, toutes ces qualités se trouvèrent réunies dans la personne d'Antonin, qui fit d'inutiles efforts pour se soustraire au vœu de ses concitoyens et aux ordres du pape. A peine fut-il installé, qu'il retraça, dans sa conduite, les vertus qu'on avait admirées dans les évêques de la primitive église. Austère dans sa vie privée, simple dans son extérieur, ennemi des honneurs, attaché à tous les devoirs de sa place, son zèle et sa charité ne connurent point de bornes, surtout pendant la peste et la famine qui affligèrent Florence, en 1448. Ce fut au milieu de l'exercice de toutes les vertus pastorales, qu'il mourut, en 1459. Cosme de Médicis lui avait donné toute sa confiance. Eugène IV voulut mourir dans ses bras; Pie II assista à ses funérailles, et Adrien VI le mit, en 1523, au nombre des saints. Les études de S. Antonin avaient eu principalement pour objet l'histoire ecclésiastique et la théologie. Nous avons de lui : I. *Historiarum opus trium partium historialium, seu Chronica libri* XXIV, Venise, 1480; Nuremberg, 1484; Bâle, 1491, in-fol., 3 vol. L'édition de Lyon, en 1517, contient une lettre curieuse du rabbin Samuel au rabbin Isaac, sur les prophéties de l'*Ancien Testament* qui ont rapport à la destruction de la loi judaïque. L'auteur montre de la sincérité, de la bonne foi, mais manque souvent d'exactitude pour les faits éloignés de son temps. II. *Summa theologiæ moralis partibus IV distincta*, Venise, 1477 et 1479, in-4°., 4 vol.; Nuremberg, 1478, 4 vol. in-fol.; Méming., 1483; Strasb. 1496, in-4°., 4 vol.; Bâle, 1511, in-fol. L'édition de Venise, 1582, 4 vol. in-4°., a pour titre : *Juris Pontificii et Cæsarei summa*, etc. Le P. Mamachi en a donné une nouvelle édition, dans la même ville, en 1751, 4 vol. in-4°., avec des notes très-prolixes. C'est le plus soigné des ouvrages de S. Antonin : on le consulte encore, mais il faut du courage pour le lire. III. *Summula confessionis*, imprimée peu de temps après l'invention de l'imprimerie, en caractères gothiques, sous ce titre : *Tractatus de instructione, seu directione simplicium confessorum*, in-fol., sans nom de lieu, et sans date; en latin, sous le titre de *Confessionale*, Venise, 1473, in-4°.; en italien, Florence, 1474 et 1479, in-8°. Cet auteur a encore composé un *Traité de l'excommunication*, des sermons, et quelques autres ouvrages, dont plusieurs sont restés manuscrits. T—D.

ANTONIN-HONORAT, évêque de Constantine, ou de Cirthe, en Afrique, dans le 5e. siècle, est principalement connu par une lettre adressée à Arcade, évêque espagnol, exilé par Genséric, avec trois autres évêques de la même nation, pour n'avoir pas voulu embrasser l'arianisme. Cette lettre, destinée à les encourager au martyre, plutôt que de renier leur foi, est remarquable par la vigueur du style, par les pensées vives et les raisonnements pressants. Elle produisit son effet; car ces quatre confesseurs de J.-C. souffrirent le martyre, en 1437. Cette lettre leur avait été envoyée deux ans auparavant. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans le *Commentaire* de Don Ruinart, sur la persécution des Vandales. T—D.

ANTONINA, femme de Bélisaire, était fille d'un cocher du Cirque et d'une comédienne. Ses mœurs répondirent à cette basse extraction, et son caractère fut encore plus odieux que ses mœurs : elle eut, néanmoins, l'art de séduire Bélisaire, qui l'épousa vers

l'an 527, au même instant où l'infâme Théodora s'unissait à Justinien, qui n'était encore que César. Ces deux femmes, destinées à ternir l'éclat de deux grands noms, par l'ascendant qu'elles prirent sur leurs époux, furent long-temps unies par l'intrigue, la débauche et le crime. Antonina avait été mariée une première fois, et Photius, né de ce mariage, était même assez âgé pour servir sous son beau-père, lors de la campagne d'Italie. Antonina suivit toujours Bélisaire dans ses expéditions, et quelquefois elle lui rendait des services essentiels, par son activité, son audace, son zèle à solliciter les renforts et les secours dont il avait besoin. Mais, sans respect pour les vertus et la gloire de cet homme illustre, elle se livrait à tous les désordres. Un jeune Thrace, nommé Théodose, qu'elle traînait effrontément à sa suite, fut plusieurs fois surpris jusque dans ses bras. Antonina se justifia avec audace auprès d'un époux trop faible, et poursuivit avec acharnement les indiscrets témoins de sa conduite. Ce fut ainsi qu'elle irrita Bélisaire contre un officier, nommé Constantin, dont elle obtint la mort pendant le siége de Rome. Excitée par l'impératrice Théodora, elle contribua pareillement aux persécutions dirigées dans le même temps, contre le pape Silvère. Sa lubricité n'épargna pas même son propre fils Photius, qui, honteux de cette infâme passion, en instruisit Bélisaire. Tous deux jurèrent de punir Antonina, dont un eunuque leur révéla tous les désordres. Celle-ci, accoutumée à faire tête aux orages de ce genre, trouva un appui dans l'impératrice Théodora. Bélisaire fléchit encore devant l'audace de sa femme; elle se fit rendre le Thrace Théodose, que Photius avait fait enfermer par un acte arbitraire, dont elle se vengea bientôt, en faisant infliger la torture à ce même fils, que sa jeunesse, la faiblesse de sa constitution, et la toge consulaire, ne purent sauver des cruautés d'une mère implacable. Elle le fit jeter ensuite dans un cachot, d'où il s'échappa trois ans après, pour se réfugier dans un cloître, où il prit l'habit monastique. Antonina éprouva néanmoins, de la part de Théodora, des contradictions qu'elle ne put éviter, et elle fut forcée de donner en mariage sa fille Joanine à un petit-fils naturel de l'impératrice; mais, après la mort de cette princesse, elle fit casser cette union, qui blessait sa fierté. Enfin, son âge, et la disgrâce de Bélisaire, la firent disparaître peu à peu de la scène. Après la mort de son époux, arrivée vers l'an 1165, on lui rendit une partie de ses biens, qui avaient été confisqués, et elle chercha à expier sa vie criminelle, en fondant un couvent. L'époque précise de sa mort n'est pas connue. L—S—E.

ANTONINI (JOSEPH), fils d'Alphonse Antonini, baron et seigneur titulaire d'une terre située dans la province de Salerne, fit ses études à Naples, au commencement du 18ᵉ. siècle, se livra particulièrement à l'étude des lois, et fut employé dans plusieurs provinces du royaume, en qualité d'auditeur et de juge fiscal, sous l'empereur Charles VI. Ce fut alors qu'il écrivit une *Histoire complète de la Lucanie*, imprimée ensuite à Naples. On y a aussi imprimé des lettres du même auteur, contenant des observations géographiques, adressées à Matteo Egizio, qui avait fait quelques corrections à la Géographie de Lenglet. Les réponses d'Egizio sont jointes à ces lettres. Ce fut Joseph Antonini qui fit présent au grand-duc de Florence, Cosme III, du manuscrit très-précieux du Traité de François Philelphe *De exilio*, qui

s'était conservé dans l'ancienne bibliothèque de sa famille. G—É.

ANTONINI (ANNIBAL), frère du précédent, et plus connu que lui en France, naquit dans la terre de son père, près de Salerne, en 1702. Il fit à Naples une partie de ses études, sous la direction de son frère Joseph: après les avoir achevées à Rome, il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et définitivement en France, où il se fixa. Il enseigna pendant près de vingt-cinq ans, à Paris, la langue italienne, retourna ensuite dans sa patrie, et y mourut au mois d'août 1755. Pendant son séjour à Paris, il y a publié: I. *Dizionario italiano, latino e francese; francese, latino ed italiano*, imprimé, pour la première fois, en 1735, 2 vol. in-4°., réimprimé plusieurs fois, et le meilleur que l'on ait eu pour les deux langues (française et italienne), avant celui d'Alberti; II. *Grammaire italienne*, 1726, in-12, et 1729, id.; III. *Distinta descrizione de' contorni di Parigi*; IV. *Traité de la prononciation française*; V. on lui doit de plus de bonnes éditions italiennes de *l'Italia liberata del Trissino*, des poésies de Jean de la Casa, de l'*Orlando Furioso*, de l'Arioste; de *la Gerusalemme liberata*, et de l'*Aminta*, du Tasse, et un Recueil ou Choix de poésies italiennes, de divers auteurs, fait avec goût, 1729, en 2 vol. in-12. G—É.

ANTONINUS LIBERALIS, écrivain grec, qui vivait, à ce qu'on croit, sous le règne des Antonins, vers l'an 150 de J.-C. Nous avons de lui un Recueil de *Métamorphoses*, en 41 chapitres, recueillies de différents auteurs, et écrites avec assez d'élégance. La meilleure édition de cet ouvrage est celle qu'en a donnée H. Verheyck, en grec et en latin, avec ses notes et celles de Munckerus, Lugduni Batavorum, 1774, in-8°. Cette édition a été réimprimée sans la traduction latine, à Leipzig, 1791, in-8°.; mais les notes de Munekerus et celles de Verheyck ont été tronquées, quoiqu'on annonce qu'elles sont entières. Un nouvel éditeur fera bien de profiter des variantes du manuscrit du Vatican, apporté à la Bibliothèque impér., variantes que le savant M. Bast a publiées, avec ses remarques, dans sa *Lettre critique à M. Boissonade*, Paris, 1805, in-8°., et traduite en latin, avec beaucoup d'augmentations, Lips. 1809, in-8°. C—R.

ANTONIO (NICOLAS), né à Séville, en 1617, y fit ses humanités et sa philosophie chez les dominicains, et alla achever ses études à Salamanque, sous les plus célèbres professeurs, entre autres sous D. François Ramos del Manzano. Il revint à Séville, où, plongé dans l'étude, il passait tout son temps dans le couvent des bénédictins. Benoît de la Serra, abbé de ce monastère, y avait rassemblé une riche bibliothèque. Ce fut là qu'il composa sa *Bibliothèque espagnole*. Son ouvrage était très-avancé, et il le porta à Rome, lorsqu'en 1659, il y fut envoyé par Philippe IV, avec le titre d'agent-général des affaires concernant la couronne d'Espagne, les Deux-Siciles et l'inquisition. Il occupa cette place pendant vingt-deux ans. Charles II le rappela à Madrid et le fit entrer dans son conseil. Malgré les fonctions qu'il avait remplies, Antonio, qui distribuait ses biens aux pauvres, se trouvait dans le besoin; et ce fut sans qu'il l'eût demandé, que le pape Alexandre VII lui donna un canonicat à Séville, sur la recommandation du cardinal d'Aragon. Antonio mourut à Madrid, en 1684, chevalier de l'ordre de S. Jacques. On prétend qu'on trouva dans ses papiers un brevet de membre du

conseil suprême de justice; il est certain cependant qu'il n'exerça pas cette charge. On a de lui : I. *De exilio, sive de exilii pœnâ antiquâ et novâ, exsulumque conditione et juribus, libri tres*, Anvers, 1641, in-fol.; 1659, in-fol., Seelen qui cite la première édition, dit que l'auteur n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il composa cet ouvrage très-estimé. II. *Bibliotheca Hispana nova, seu Hispanorum qui sive latinâ aut populari, sive aliâ quâvis linguâ scripto aliquid consignaverunt*, Rome, 1672, 2 vol. in-fol.; nouvelle édition donnée par François Perez Bayer, de Valence: Madrid, Ibarra, 1783, 2 vol. in-fol. Antonio, suivant l'usage de son temps, a rangé les auteurs dans l'ordre alphabétique de leurs prénoms. C'est peut-être un défaut; pour y remédier, il a multiplié les tables. La première donne les noms de famille; dans la seconde, les auteurs sont classés par pays; la troisième est consacrée aux ecclésiastiques séculiers; la quatrième aux ecclésiastiques réguliers; la cinquième les distingue par leurs emplois ecclésiastiques; la sixième par leurs emplois civils; la septième est une table systématique; on y voit que cent soixante auteurs espagnols ont écrit sur l'*immaculée conception de la Vierge*. III. *Bibliotheca Hispana vetus complectens scriptores qui ab Octaviani Augusti imperio usque ad annum M, floruerunt*, Rome, 1696, 2 vol. in-folio. Le titre contient une grosse faute d'impression, en annonçant que l'on y parle des auteurs, depuis le règne d'Auguste jusqu'en l'an M (1000); il faut lire : M. D. (1500). Antonio n'avait pas laissé à ses héritiers de quoi faire imprimer cet ouvrage; le cardinal d'Aguirre en fit les frais, et confia la direction de l'édition à Emmanuel Mars, savant Valencien. Les auteurs y sont rangés par ordre chronologique; les tables y sont aussi multipliées. *La Bibliotheca nova*, quoique publiée la première, n'est que la suite de la *Bibliotheca vetus*, qui a été réimprimée aussi par les soins de Bayer, Madrid, Ibarra, 1788, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages sont connus sous le nom de *Bibliothèque espagnole*. Baillet ne faisait pas de difficulté de les préférer à tout ce qui avait paru dans ce genre, même à l'Alegambe pour quelques points. « La » critique de l'auteur, dit-il, est sai» ne, son latin est pur, son style » n'est point rampant; mais quelque» fois, *et rarement*, obscur et em» barrassé : ce qu'il faut attribuer à la » longueur des phrases, qu'il entre» lasse, *de temps en temps*, les unes » dans les autres. Sa préface est une » pièce fort belle et très-judicieuse. » Morhofius cite l'ouvrage d'Antonio comme un modèle. David Clément dit que c'était la meilleure de toutes les *Bibliothèques* qu'il connaissait, excepté celle des P. Quétif et Echard. Seelen et D. Clément reprochent seulement à Antonio d'avoir rendu les titres des ouvrages méconnaissables, en traduisant ces titres en latin, au lieu de les rapporter dans leur langue. IV. *Censura de historias fabulosas, obra postuma*, Valence, 1742, in-fol., ouvrage orné de cartes, et publié par D. Grégoire Mayans y Siscar.

A. B—T.

ANTONIUS-MUSA (*Voy*. MUSA).

ANTONIUS (GODEFROI), jurisconsulte célèbre, né à Frendenberg en Westphalie, mort en 1618, professeur en droit, et chancelier de l'université de Giessen, dont il a été un des fondateurs. Le landgrave Louis l'estimait beaucoup, et lui confia des missions importantes. Il avait, sur les

droits constitutionnels de l'empereur d'Allemagne, des idées plus favorables à ce chef de l'Empire; que Hermann Vulléjus, avec lequel il soutint à ce sujet une controverse. On a de lui un grand nombre de Dissertations sur presque toutes les parties du droit public et civil. On en trouve le catalogue dans les *Memoriæ ictorum* de Witten, et dans la *Hesse savante* de Strieder. Ses principaux ouvrages sont: I. *Disputationes feudales XV*, Marbourg, 1604, in-4°. Elles ont été réimprimées six fois; l'édition de J. S. Stryk, Halle 1699, in-4°., est la meilleure; II. *De Cameræ imperialis jurisdictione.* Ce fut cette Dissertation qui l'engagea dans une dispute avec Hermann Vulléjus, et qui produisit: III. *Disp. apolog. de potestate imperatoris legibus soluta*, et IV. *Dispp. antivullejanæ*, Giessen 1609 et 1610, in-4°. Hermann Vulléjus montra, dans cette controverse, beaucoup plus de modération que Godefroi Antonius. — Son petit-fils, J. G. Antonius, fut médecin, écrivit *De ægro nephretico malo laborante*, et mourut à Giessen, en 1713. S—r.

ANTONIUS PRIMUS. *V.* Primus.

ANUND, roi de Suède, surnommé Braut, c'est-à-dire, *destructeur des forêts*, hérita, dans le 7e. siècle, des couronnes de Gothie et de Danemarck, dont son père Inguar s'était rendu maître; il prit aussitôt les armes pour venger la mort de ce prince, assassiné par des rebelles, et revint triomphant de cette expédition. Il fit ensuite jouir ses sujets de la paix et d'un gouvernement paternel. Dans un siècle où le Nord ne connaissait d'autre vertu qu'une bravoure aveugle et féroce, il se montra juste et généreux; n'ayant d'autre ministre que lui-même, il fit ouvrir des routes, et publia les règlements les plus sages. On prétend que par ses ordres fut brûlée une partie des immenses forêts qui couvraient la Suède, et qu'ayant distribué des terres aux habitants les plus industrieux, sans exiger de redevance, il parvint à faire fleurir l'agriculture. Il périt dans un voyage, par la chute d'une masse de terre. Son fils Ingiald lui succéda. B—p.

ANUND II (Jacob), roi de Suède, succéda, en 1024, à son père Olaüs, premier roi chrétien, et fut surnommé *Kolbrener*, ou *charbonnier*, parce qu'il fit une loi pénale, portant que celui qui ferait tort à son concitoyen, serait condamné à voir brûler sa propre maison. Ce prince, après avoir donné aux lois de la vigueur, favorisa les progrès du christianisme dans ses états. Selon J. Gothus et Loccénius, il fut entraîné dans une guerre contre Canut-le-Riche, roi de Danemarck et d'Angleterre, et périt dans une bataille, en 1035. Son frère, Emund-le-Vieux, lui succéda. B—p.

ANVARI, poète persan. (*Voy.* Anwéry.)

ANVILLE (N. de La Rochefoucauld, duc d'), né au commencement du 18e. siècle, entra de bonne heure dans la marine française, et s'y fit remarquer par ses talents et son zèle, encore plus que par son nom. Il avait conservé, dans un service pénible, où la rudesse est trop souvent unie au courage, le goût des lettres et l'élégance des mœurs qui caractérisent son illustre maison. En 1745, le duc d'Anville fut envoyé dans les mers de l'Amérique septentrionale, avec une escadre de quatorze vaisseaux de ligne, pour essayer de reprendre Louisbourg, ou de ruiner la colonie anglaise d'Annapolis; sa flotte fut dispersée par une violente tempête; quelques-uns de ses vaisseaux périrent, d'autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le duc d'Anville,

consumé par une maladie, qui tenait peut-être également à la force de son ame et à la faiblesse de son corps, mourut, accablé de chagrins, sur le rivage barbare de Chibouctou, près de la place où les Anglais ont bâti depuis la ville d'Halifax, aujourd'hui capitale de la Nouvelle-Écosse.

E—D.

ANVILLE (JEAN-BAPTISTE BOURGUIGNON D'), premier géographe du roi, pensionnaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, adjoint-géographe de l'académie des sciences, de la société des antiquaires de Londres, de l'académie de Pétersbourg, et secrétaire ordinaire de M. le duc d'Orléans, naquit à Paris, le 11 juillet 1697, de Hubert Bourguignon, et de Charlotte Vaugon. Une carte géographique tombée par hasard entre ses mains, lorsqu'il n'avait que 12 ans, lui donna occasion de manifester son goût pour la géographie. Il employa, depuis, une partie du temps de ses classes, et même de ses récréations, à dessiner les pays et les contrées dont parlent les historiens latins. Ce goût ne tarda pas à se convertir en une espèce de passion. Dès-lors, toutes les études du jeune d'Anville furent dirigées vers la géographie; il ne lisait plus les poètes et les historiens grecs ou latins, que dans l'intention de trouver la place que les villes dont ils ont parlé occupaient sur le globe, et il essayait de fixer les limites de ces vastes empires, dont il ne reste de traces que dans l'histoire. Il suivait sur ses cartes la marche des armées, à travers des contrées devenues désertes, et s'occupait à retrouver les champs de bataille où s'était autrefois décidé le sort du monde. Ses études, soutenues par un noble enthousiasme, et constamment dirigées vers le même but, lui avaient procuré de très-bonne heure d'immenses connaissances en géographie. Il se fit connaître, bientôt après avoir fini le cours de ses classes, des savants les plus distingués; avant l'âge de vingt-deux ans, il obtint le brevet de géographe du roi. C'est sans doute dans la conversation des hommes qui alors jouissaient de la plus grande réputation, qu'il puisa les premiers éléments de cette critique saine et judicieuse qui lui a fait assigner un rang si distingué à la tête des géographes. Il s'habitua à comparer les connaissances qu'il n'avait jusqu'alors que rassemblées; il apprit à les classer, et finit par acquérir ce tact si délicat et si difficile à définir, qu'on l'a comparé à une espèce d'instinct; mais vraisemblablement ce n'était chez d'Anville que le résultat des combinaisons d'un esprit extraordinairement juste, dont les idées bien ordonnées venaient en foule à l'appui d'une première conception, sans que la plus légère circonstance propre à la confirmer ou à la détruire, pût lui échapper. Quoi qu'il en soit, de l'aveu de tous les géographes, d'Anville était doué, au plus haut degré, d'une finesse de tact surprenante, qui lui faisait presque toujours distinguer la vérité de l'erreur. Un des objets les plus importants, dont il se soit occupé, fut de déterminer la longueur des mesures itinéraires des anciens, et de les comparer avec celles des modernes. La sagacité avec laquelle il a su éclaircir un sujet si obscur, et semé de tant de difficultés, est ce qui lui fait le plus d'honneur; et c'est à cette première connaissance qui sert de base à toute la géographie ancienne, que d'Anville doit le plus grand nombre de ses autres succès. La partie de ses ouvrages qui comprend la géographie moderne, contient tout ce qu'on savait sur les pays qu'il a décrits, à l'époque où ses

cartes ont été publiées; mais nos connaissances se sont tellement accrues, que ces cartes sont inférieures à celles qui ont été faites depuis. C'est cependant dans cette partie, qui n'est presque plus consultée, que d'Anville a donné la preuve la moins contestable de la supériorité de son talent. Il parvint, par l'application des mesures anciennes qu'il avait établies, à réduire considérablement l'étendue que l'on avait donnée à l'Italie, et il eut la satisfaction de voir les corrections qu'il avait faites à la carte de cette contrée, confirmées par les opérations géodésiques exécutées d'après les ordres du pape Benoît XIV, pour mesurer un arc du méridien dans l'état ecclésiastique. Ce succès surprenant tend à confirmer les différentes mesures dont il avait fait usage, et, d'après ce fait, on ne doit plus être surpris du degré d'exactitude qui a donné une si grande réputation à sa *Géographie ancienne*. La plupart des cartes qu'il a publiées sur cette matière, ont été faites pour accompagner des dissertations sur l'histoire des peuples de l'antiquité. Nous avons eu depuis, sur les mêmes sujets, des ouvrages qui ont reculé nos connaissances; mais les auteurs à qui nous les devons, n'ont pas cru pouvoir mieux faire, que de se servir des cartes de d'Anville. A l'époque où nos connaissances sur les mœurs et l'histoire des anciens peuples avaient encore de si grands progrès à faire, d'Anville, par une sagacité plus qu'humaine, semble avoir posé les limites de celles que nous pouvons acquérir sur les pays qu'ils ont habités. Cette exactitude ne paraîtrait peut-être pas extraordinaire, si nous n'avions, pour vérifier ses conjectures, que les ouvrages qui les ont fait naître; mais, ce qui est une espèce de prodige, c'est que la plupart de ses opinions ont été confirmées par ceux qui ont visité les contrées qu'il a décrites. M. de Choiseul-Gouffier, dans son *Voyage pittoresque de la Grèce*, rend hommage à l'exactitude des cartes de d'Anville. Les cartes d'Egypte, pour lesquelles d'Anville a toujours témoigné une affection particulière, ont donné à sa gloire le plus grand éclat dont elle pût être couronnée; leur exactitude a été également confirmée par les savants français qui, d'après les ordres de l'empereur Napoléon, ont été chargés de visiter le pays, et d'en dresser de nouvelles cartes. Les Anglais ont été forcés de rendre hommage à la supériorité de d'Anville, et le plus bel éloge qu'ils aient pu donner au major Rennel, le plus célèbre de leurs géographes, a été de le nommer le d'*Anville de l'Angleterre*. L'*Orbis veteribus notus*, l'*Orbis romanus*, doivent être entre les mains de tous ceux qui lisent l'histoire ancienne; ainsi que ses cartes de la Gaule, de l'Italie et de la Grèce ancienne; il en est de même des cartes des mêmes pays qui font partie de la géographie du moyen âge. D'Anville ne publiait guère de carte sur la géographie ancienne, sans l'accompagner ou la faire suivre d'un mémoire où il donnait, en détail, les raisons qu'il avait d'abandonner les idées de ceux qui l'avaient précédé, et d'en adopter de nouvelles. Les hommes curieux de s'instruire pourront juger, en les consultant, de la profondeur de son érudition, et de la solidité de son jugement; mais, soit que, trop occupé du fond des choses, il eût négligé de former son style, soit que, dans la discussion, il ait trop souvent paru attacher autant d'importance aux plus légères considérations qu'aux principales raisons qui devaient le déterminer, on s'aperçoit avec peine que ses idées ne sont pas dé-

veloppées avec cette lucidité que l'on a droit d'attendre d'un esprit aussi juste et d'un jugement aussi sain : ces mémoires ne peuvent être lus que par ceux qui se livrent à l'étude de la géographie. D'Anville a publié deux cent onze cartes et plans, et soixante-dix-huit mémoires, épars dans diverses collections et dans différentes bibliothèques. Les mémoires qu'il a composés sur les mesures itinéraires des Romains, des Grecs et des Chinois, sont les plus beaux monuments de géographie que nous possédions. D'Anville avait essayé de déterminer la figure de la terre, d'après les routes et les observations des navigateurs qui avaient fait le tour du globe, ou qui avaient traversé la mer du Sud; nous ne nous étendrons pas sur cette partie de ses travaux, à laquelle on a peut-être voulu ajouter trop de prix : les résultats qu'il en a tirés doivent être rangés dans le très-petit nombre de ses erreurs. MM. de Manne et Barbié du Bocage ont annoncé, en 1802, qu'ils travaillaient à rassembler et à publier un recueil complet de ses ouvrages, en 6 vol. in-4°. M. de Manne, qui reste seul chargé de cette édition, doit publier les deux premiers volumes en 1811. D'Anville avait formé une collection immense de cartes tant gravées que manuscrites ; le gouvernement l'acquit en 1779, et l'en laissa jouir le reste de sa vie. Le dernier service que d'Anville ait rendu à la science, fut de mettre cette collection en ordre. Quoique d'une constitution faible et délicate, il résista, depuis sa jeunesse jusqu'à un âge très-avancé, à un travail de quinze heures par jour. Il était naturellement simple et modeste; mais la conscience qu'il avait de ses forces, l'avait peut-être rendu un peu trop sensible à la critique. Deux ans avant sa mort, il perdit l'usage de ses facultés, et termina sa carrière le 28 janvier 1782, âgé de près de quatre-vingt-cinq ans. Il avait épousé, en 1730, Charlotte Testard, qui mourut en 1781, dans un temps où les infirmités de d'Anville ne lui permettaient plus de sentir le prix de ses affections; il en avait eu deux filles, dont l'une mourut religieuse, et l'autre fut avantageusement mariée. L'éloge de d'Anville a été prononcé par Condorcet et par M. Dacier ; on le trouve dans les *Mémoires de l'Académie*. M. de Manne a publié la *Notice des ouvrages de d'Anville*, 1802, in-8°. Cette Notice est composée de l'éloge de d'Anville par M. Dacier, et du catalogue des cartes et des ouvrages ou mémoires de ce géographe. Parmi ses cartes, on doit distinguer les quatorze qu'il fit pour l'*Histoire ancienne* de Rollin ; les douze, pour l'*Histoire romaine* de Rollin et Crévier; les cinq, pour l'*Histoire des Empereurs romains*, de Crévier, etc. Parmi ses ouvrages on dissertations, on recherche : I. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem et de son temple*, 1747, in-8°., avec un plan; le plus rare des ouvrages de l'auteur : II. *Géographie ancienne*, 1768 ou 1782, 3 vol. in-12, avec cartes ; 1769, gr. in-fol. avec dix grandes cartes. — L'ouvrage publié sous le titre de *Géographie de d'Anville*, par M. B. D. M., Paris, 1807, 2 vol. in-8°. avec un atlas in-fol. de 25 cartes, est de M. Barentin de Montchal. R—L.

ANWÉRY, l'un des poëtes les plus célèbres de la Perse, naquit à Bedneh, petit village dépendant du district d'Abiverd, en Khoraçân. Lorsqu'il fut en âge de commencer ses études, on l'envoya à Thoûs, où il y avait une célèbre académie, nommée *Manssoûrryah*. Le jeune homme fit des progrès dans les sciences et les lettres; mais le hasard

contribua, plus que les leçons qu'il recevait de ses habiles maîtres, à développer le germe de son talent poétique. Ce talent le conduisit à la fortune. Un soir, qu'il était tristement assis sur la porte du collége, les équipages du sulthan Sandjar le seldjoiqyde, vinrent à passer; il fut frappé de la bonne mine d'un cavalier magnifiquement vêtu, et entouré d'esclaves empressés à le servir; il demanda qui était ce seigneur, et, quand on le lui désigna comme un poète au service du sulthan : « Quoi, » s'écria-t-il, les vers sont honorés à » ce point? J'en jure par le Très-» Haut; je veux, sous peu, éclipser » tout ce qu'il y a de poètes à la cour » du sulthan! » L'imagination exaltée par un aussi beau projet, il compose, la nuit même, en vers, un éloge de Sandjar, et va, le lendemain, le présenter au monarque. Ce prince, ravi de la chaleur qui régnait dans cette composition, admet aussitôt Anwéry au nombre des beaux esprits qu'il avait réunis autour de sa personne. Cependant, la poésie n'occupait pas seule tous les instants d'Anwéry; il sut y associer des études plus sérieuses, telles que celle de l'astronomie, où il paraît qu'il fit d'assez grands progrès; mais il partagea avec plusieurs astronomes de son pays la ridicule prétention de prédire l'avenir. Cette prétention lui devint très-funeste. Quelque temps avant la grande conjonction qui, suivant les *Tables Alphonsines*, eut lieu l'an 582 de l'hégire (1186 de J.-C.), Anwéry avait prédit que, le jour où cette conjonction s'effectuerait, il s'élèverait un ouragan si furieux, que les arbres et les maisons même en seraient et renversés. La consternation l'effroi se répandirent parmi les habitants de Merve, quand ils apprirent cette terrible prédiction; tous désertent la ville, et fuient éperdus à travers la campagne, dans l'attente du fatal événement. Or, ce jour-là même, l'air fut plus calme que jamais, et les lampes que l'on avait allumées au haut des mosquées, ne vacillèrent même pas. Les ennemis d'Anwéry ne manquèrent pas de saisir cette occasion pour le tourner en ridicule auprès de Thogrul-Ben-Arslan, prince alors régnant, qui lui témoigna beaucoup de mécontentement. Inconsolable d'avoir perdu la faveur de son souverain, et sans cesse harcelé par les poètes ses envieux, qui ne cessaient de lui décocher les plus mordantes épigrammes, il fut forcé de quitter Merve, et se retira à Balkh, espérant y vivre plus tranquille; mais il fut presque lapidé par le peuple, qui l'aurait aussi forcé d'abandonner cette ville, s'il n'eût été l'ami du câdhy Hamed-êd-Dyn, qui le prit sous sa protection; encore fut-il obligé de faire une protestation publique et solennelle, de ne plus se mêler d'astrologie ni de prédictions. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, l'an de l'hégire 597 (1200-1201 de J.-C.). On a d'Anwéri des éloges, des satires et des ghazels. *L'éloge* est le genre où il a le mieux réussi. Il l'emporte de beaucoup, à notre avis, sur Khacâny, Nizâmy, S'a'ady et Djâmy, dans le *cacydèh;* mais il le cède à Hâfiz dans la *ghazel*, ou poésie érotique. Ce poète, rempli de verve et d'imagination, est encore fort peu connu en Europe. Il n'y a, à proprement parler, que deux seuls morceaux imprimés de ses poésies qui puissent donner une idée de son esprit et de ses talents. Le premier est une élégie sur la captivité du sulthan Sandjar, souverain de la Perse, fait prisonnier par les Ghouzz. Ce poëme est un des plus beaux de la langue persanne. Les images y sont généralement frappantes et justes, la diction nerveuse, élégante, animée et pure; et quoique la

versification ne soit pas partout également douce et coulante, elle paraît très-bien adaptée au sujet. Le texte de ce petit poëme a été publié avec une excellente traduction en vers anglais, par un des membres les plus distingués de la Société Asiatique de Calcutta, le capitaine Kirk Patrick, qui a fait insérer cet intéressant travail, tome I, p. 286-310 de l'*Asiatik Miscellany*, recueil aussi rare que curieux, publié à Calcutta, in-4°., 1785-1786, par les soins de M. Gladwin, dont il n'a paru que 2 vol, et qui a été beaucoup trop tôt interrompu. L'autre, qui est un éloge de Maudoud ben Zengury, traduit en allemand, en octaves, par Mme. Chézy. Cette élégante traduction est insérée dans le second N°. des *Mines de l'Orient*, journal destiné à la littérature orientale, et qui s'imprime à Vienne, sous les auspices et aux frais du Mécène des orientalistes de l'Allemagne, M. le Cte. de Rzewuski. L—s.

ANYSIS, quoique aveugle, fut choisi pour roi d'Égypte, après la mort d'Asychis. Peu de temps après son avénement à la couronne, Sabacos, roi d'Éthiopie, s'empara de l'Égypte, et Anysis se retira dans les marais, où il demeura cinquante ans, et forma, dit-on, une île, de la cendre qu'il se faisait apporter. Sabacos ayant quitté l'Egypte, il revint prendre la couronne. M. Larcher place le commencement de son règne vers l'an 1012 avant J.-C. C—R.

ANYTUS, fils d'Anthémius, était corroyeur à Athènes, c'est-à-dire, qu'il avait un atelier où il employait des esclaves à travailler les cuirs, de même que le père de Démosthènes en avait un où l'on fabriquait des épées. Cela ne l'empêchait pas de se livrer aux affaires publiques. Il fut chargé, dans la 4e. année de la 92e. olympiade (409 avant J.-C.), de conduire trente vaisseaux au secours de Pylos, qui était assiégé par les Lacédémoniens. N'ayant pu doubler le promontoire Malée, il revint à Athènes, et le peuple, croyant qu'il avait trahi sa confiance, lui fit faire son procès. Il parvint à s'en tirer en corrompant les juges avec de l'argent, et on citait ce trait comme le premier de ce genre qu'on eût vu à Athènes. Je crois qu'il est le même qu'Anytus qui, exilé par les trente tyrans, se mit à la tête de ceux qui s'étaient fortifiés à Phylé. Il revint à Athènes avec les autres, et, l'an 399 av. J.-C., il fut un des accusateurs de Socrate, à qui tous les exilés en voulaient parce qu'Alcibiade, qui avait porté la première atteinte à la démocratie, Théramènes qui, dans son ambassade à Sparte, avait agi directement contre l'intérêt du peuple, et Critias, le plus cruel des trente tyrans, avaient été les disciples du philosophe. On sait quelle fut l'issue de cette accusation. Anytus, et ceux qui s'étaient joints à lui, ne tardèrent pas à être punis de leur conduite, par la haine publique; car personne ne voulut communiquer avec eux. On faisait changer l'eau des bains dans lesquels ils s'étaient lavés, et on leur refusait du feu lorsqu'ils en demandaient. Le peuple, n'ayant pas tardé à revenir sur le compte de Socrate, Anytus fut exilé; il se retira à Héraclée vers le Pont-Euxin, où il fut, à ce qu'on dit, assommé à coups de pierres par les gens du pays. Le savant Fréret, dans une *Dissertation* qui vient de paraître dans le 47e. volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, semble douter de l'exil d'Anytus, et de ce qu'on raconte au sujet de sa mort; je partage son opinion, mais ce n'est pas ici le lieu

de déduire les raisons sur lesquelles je me fonde. C—R.

AOD, fils de Géra, de la tribu de Benjamin, fut élu juge d'Israël après Othoniel, vers l'an 1443 avant J.-C. Ayant été choisi pour porter à Eglon, roi de Moab, le tribut annuel que les israélites lui payaient depuis dix-huit ans, il conçut le dessein de profiter de cette occasion pour délivrer son pays de l'oppression sous laquelle il gémissait. Après qu'il eut remis le tribut, il feignit d'avoir à communiquer au roi un secret important. Eglon fit retirer tous ceux qui étaient dans son appartement, et, dès qu'ils furent seuls, Aod lui enfonça un poignard dans le sein, et se retira aussitôt en fermant la porte sur lui. Les gardes crurent que leur maître voulait reposer; et, lorsqu'après avoir attendu quelque temps, ils entrèrent dans l'appartement, ils le trouvèrent étendu mort. Aod avait eu le temps, pendant le premier trouble qu'excita cet événement, de gagner les frontières d'Israël. Du haut de la montagne d'Éphraïm, il sonna de la trompette, rassembla autour de lui une nombreuse troupe à laquelle il fit part de son action, s'empara de tous les gués par lesquels les Moabites auraient pu s'échapper, fondit sur eux avec son armée, de sorte qu'il en périt dix mille dans cette journée, qui procura une paix de quatre-vingt-dix ans à la terre de Canaan. T—D.

APACZAI, APATZAI TSERE (JEAN), savant remarquable du 17e. siècle, né en Transylvanie, dans le village d'Apatza, fut envoyé, aux frais du gouvernement de son pays, à Utrecht, où il s'appliqua aux langues orientales, à la théologie, à la philosophie, avec tant de succès, qu'on lui offrit une chaire de professeur; mais il la refusa pour s'acquitter envers sa patrie, où il retourna vers l'année 1655. Il fut placé au collége de Weissenbourg, pour y enseigner la géographie, la physique et l'astronomie. S'étant déclaré pour la philosophie de Descartes, et pour plusieurs opinions des presbytériens, il se fit un grand nombre d'ennemis, et fut condamné à être précipité du haut d'une tour. Un protecteur puissant lui sauva la vie, et on se contenta de le bannir. S'étant rendu à Clausenbourg, il obtint une place au collége de cette ville, et gagna la faveur de Jean Bethlem. Cependant il se forma contre lui un nouvel orage, qui allait éclater, lorsqu'il mourut, en 1659. On a de lui: I. *Dissertatio continens introductionem ad philosophiam sacram*, avec des *Lettres à Leusden*, *Glandorps Gelder*, Utrecht, 1650; II. *Magyar Encyclopediat*, etc. (*Encyclopédie en hongrois*), Utrecht, 1653; III. *Magyar logica* (*Logique en hongrois*), Weissenbourg, 1656; IV. *Oratio de studio sapientiæ*, etc., Utrecht, 1655; V. *Dissertatio de politia ecclesiastica*, Clausenbourg, 1658, et quelques *Discours* non imprimés. C—AU.

APAFFI. *V.* ABAFFI.

APAMÉ, fille d'Artabaze, satrape de la Bactriane, épousa Séleucus, l'un des généraux d'Alexandre, qui donna son nom à trois villes, dont la plus célèbre fut Apamé en Syrie.—Une autre APAMÉ, fille d'Antiochus Soter et de Stratonice, fut mariée à Magas, roi de Cyrène. Mon savant confrère et ami, M. Visconti, croit qu'elle est la même que l'Arsinoé dont parle Justin; mais j'ai quelques doutes à cet égard (*V.* ARSINOÉ II et BÉRÉNICE). C—R.

APCHON (CL.-MARC-ANT. D'), né à Montbrison, quitta le parti des armes pour l'église, devint évêque de Dijon, archevêque d'Auch, consacra

sa vie entière aux vertus utiles, exposa ses jours dans un incendie pour sauver deux enfants, et mourut à Paris, en 1783, à soixante ans. On a de ce prélat des *Instructions pastorales* pleines d'onction. N—L.

APEL (JEAN), en latin *Apellus*, jurisconsulte contemporain de Luther, et un des professeurs de l'université de Wittenberg qui coopérèrent à la réformation. Il naquit à Nuremberg, en 1486; son père était citoyen de cette ville. Ayant, quoique chanoine du chapitre de Wurzbourg, épousé une religieuse, il fut arrêté par les ordres de l'évêque, et n'obtint sa liberté que par la protection d'un régiment impérial qui était en garnison à Nuremberg, et en donnant sa démission de tous ses emplois. Il mourut à Nuremberg, avec les titres de jurisconsulte de cette république, et de conseiller de l'électeur de Brandebourg. On a de lui : I. L'apologie de son mariage, adressée au prince évêque de Wurzbourg, dont il était un des conseillers : *Defensio Jo. Apelli pro suo conjugio, cum præf. Lutheri ad Jo. Crojum*, Wittenberg, 1523, in-4°.; II. *Methodica dialectices ratio, ad jurisprudentiam accommodata*, Norimb., 1535, in-4°. C'est un *Traité de droit romain*, ou plutôt une *Logique* appliquée à l'étude du droit, dégagée de cette manie allégorique qui infestait alors les écoles. Nic. Reusner l'a fait réimprimer dans sa *Cynosura*. III. *Brachylogus juris civilis, sive corpus legum*, abrégé de droit qu'on a longtemps cru être une production du 6e. siècle, et qu'on a même attribué à l'empereur Justinien. (*Voy.* le *Dictionnaire des savants de Nuremberg* par Will, et les Suppl. de M. Frehrmann au *Dict. hist. de Grohman*, tom. VIII, pag. 155.) S—R.

APELLES, peintre, naquit à Cos, selon la plupart des auteurs, et reçut le droit de cité à Éphèse : il était fils de Pythius, et frère de Ctésiochus. Ephorus d'Ephèse lui donna les premières leçons de son art, et Pamphile d'Amphipolis fut son second maître. Apelles effaça tous les peintres qui l'avaient précédé, et il excella dans toutes les parties de l'art; mais il se fit remarquer surtout par une grâce inimitable, et par la pureté, l'élégance et le choix des formes. Les villes de la Grèce, de l'Archipel, de l'Asie, de l'Egypte, se décoraient et s'honoraient de ses nombreux chefs-d'œuvre. Apelles n'avait rien négligé pour porter son talent au plus haut degré; il visita les écoles les plus célèbres, entre autres celle de Sicyone, qui jouissait alors d'une grande réputation. Il se rendit également à Rhodes pour voir Protogène, dont la célébrité excitait son émulation : ce dernier était absent lors de l'arrivée d'Apelles, qui, sans dire son nom, se contenta de tracer avec le pinceau un trait d'une précision et d'une pureté remarquables, et se retira. Protogène, de retour, reconnut la main d'Apelles, comme la seule capable de dessiner une esquisse aussi parfaite; mais il entreprit de la surpasser, et les nouveaux traits qu'il fit étaient encore plus légers et plus précieux. Apelles revint une seconde fois; on lui montra l'ouvrage de Protogène à côté du sien, et il remplit de nouveau l'espace qui restait, par un contour si délicat, que le peintre rhodien se confessa vaincu, et courut chercher Apelles qu'il reçut chez lui, en lui rendant toutes sortes d'honneurs. Ce tableau, ou plutôt ce trait, sur lequel on a beaucoup disserté, était regardé comme un miracle de l'art; dans la suite, il fut porté à Rome, et placé dans le palais des Césars, où un

incendie le consuma. La douceur et la noblesse des manières et du langage d'Apelles le faisaient chérir de ses rivaux comme de ses élèves; il fit passer les ouvrages de Protogène pour les siens, afin qu'on en donnât un plus haut prix. Admirateur de la beauté, il en cherchait les plus rares modèles; ce fut lui qui distingua la fameuse Laïs, qui, jeune encore et ignorée, puisait de l'eau à une fontaine. Apelles l'engagea à le suivre; et, comme ses amis se moquaient de son choix: « Avant » trois ans, dit-il, elle n'aura plus » rien à apprendre dans l'art de la » volupté. » On croit aussi que la belle Phryné lui servit de modèle, et que ce fut après l'avoir vue dans le bain, qu'il peignit, pour les habitants de Cos, une *Vénus Anadyomène*, qu'Auguste plaça depuis dans le temple de César, chef-d'œuvre qu'effaçait néanmoins une autre Vénus que la mort empêcha Apelles de terminer, et que personne n'osa achever. La gloire et le talent d'Apelles étaient à leur comble vers la 112e. olympiade, 332 ans avant J.-C. On le nommait le prince des peintres, et, depuis, la peinture fut appelée par excellence l'*Art d'Apelles*. Alexandre le combla de ses faveurs, et ne voulut être peint que par lui; il lui permettait de l'entretenir familièrement; et un jour que ce monarque dissertait sur la peinture, et se trompait sur plusieurs points: « Prenez garde, lui dit Apelles, et » parlez plus bas; car les ouvriers » qui broient mes couleurs riraient » de vos discours. » Mais plusieurs auteurs font adresser cette réponse, un peu hardie, au grand-prêtre d'Éphèse, homme riche et puissant, qu'Apelles avait peint conduisant la pompe d'un sacrifice: cet ouvrage était mis au rang des plus beaux de ce grand artiste. On citait aussi un *Alexandre foudroyant*, dont la foudre et les bras semblaient se détacher du tableau, un *Antigone* peint de profil, pour cacher un défaut de ce prince dont un œil était crevé. Plusieurs auteurs ont parlé d'un cheval peint, dont la vue faisait hennir les cavales. En peignant un autre tableau du même genre, Apelles essayait vainement de représenter l'écume qui sortait de la bouche d'un coursier fougueux; impatienté de la faiblesse de son imitation, il saisit une éponge qu'il jeta sur cet ouvrage imparfait, et le hasard lui fit obtenir l'effet qu'il n'avait pu rendre jusque-là. Alexandre le chérissait tellement, qu'il n'hésita pas à lui sacrifier une esclave charmante, nommée Campaspe, dont ce prince était amoureux. Il avait chargé Apelles de la peindre nue; à la vue de tant de charmes, l'artiste ne put dissimuler son trouble, et Alexandre, qui s'en aperçut, la lui donna. Après la mort d'Alexandre, Apelles se rendit à Alexandrie, à la cour de Ptolomée, près duquel il ne trouva pas le même appui. On chercha d'abord à le compromettre vis-à-vis de ce prince, en le faisant venir, par un faux avis, au milieu d'un festin qui se donnait à la cour; comme le roi paraissait irrité de la hardiesse du peintre, celui-ci, ne connaissant pas le nom de l'homme qui lui avait tendu ce piége, prit le parti d'en dessiner la figure sur la muraille; chacun le reconnut, et il fut puni. Peu de temps après, Apelles fut accusé par le peintre Antiphile d'avoir trempé dans une conjuration (*Voy.* ANTIPHILE). Plusieurs auteurs ont désigné cette conjuration comme celle de Théodote, gouverneur de Tyr; mais cette dernière n'eut lieu que sous le règne de Ptolomée Philopator, cent ans après la mort d'Alexandre. Quoi qu'il en soit, Apelles vit ses jours menacés, et fut chargé de fers; mais un

des coupables le justifia. De retour dans sa patrie, il peignit, en mémoire de cet événement, son fameux *Tableau de la Calomnie*. On y voyait un roi avec des oreilles énormes; à ses côtés se tenaient le Soupçon et l'Ignorance. La Calomnie, sous la figure d'une femme superbe, richement vêtue, et tenant une torche à la main, amenait devant lui un jeune homme qu'elle traînait par les cheveux, et qui semblait prendre le ciel à témoin de son innocence; la Fraude et la Perfidie suivaient la Calomnie; et, derrière ce groupe, on voyait le Repentir en habit de deuil, qui montrait plus loin la Vérité, sous les traits d'une femme belle et modeste. On ignore le temps et le lieu de la mort d'Apelles; il avait écrit sur les secrets de son art trois Traités, qui existaient encore du temps de Pline. Apelles recueillait avec soin les avis du public sur ses ouvrages, et il exposait aux regards des passants ses tableaux, derrière lesquels il se cachait souvent pour entendre ce qu'on en disait. Un cordonnier critiqua un jour le cothurne d'une de ses figures; Apelles l'entendit et corrigea cette chaussure; le même artisan, fier de voir son avis suivi, voulut le lendemain censurer une autre partie: « Cordonnier, ne » passez pas la chaussure, lui dit » Apelles. » Il croyait qu'un peintre ne devait pas laisser écouler un jour sans manier le crayon. Un artiste lui montrait un ouvrage qu'il avait fait avec une extrême promptitude, et qui n'avait pas d'autre mérite; et comme il s'enorgueillissait de cette célérité: « Je m'en étais aperçu, lui dit Apelles, » et je m'étonne seulement que vous » n'en ayez pas fait davantage dans » le même temps. » Un de ses élèves avait peint une Hélène magnifiquement habillée; Apelles l'ayant vue, s'écria: « Tu n'as pu la faire belle, et tu l'as » faite riche. » Il ne se servait habituellement que de quatre couleurs, dont Pline indique les bases et la composition. Il avait inventé un vernis qui donnait de l'accord à ses tableaux, et les garantissait de la poussière; lui seul en avait le secret. Reynolds a prouvé que ce vernis différait peu des nôtres. Pline et Pausanias citent un très-grand nombre des ouvrages d'Apelles. L—S—E.

APELLES, hérétique, vivait vers l'an 160. Il suivit d'abord la doctrine de Marcion, mais ensuite il adopta et propagea les opinions d'une prétendue prophétesse, nommée *Philuména*. Tertullien prétend qu'ils avaient eu ensemble une intrigue criminelle. Sa doctrine sur la nature divine était qu'il existe un principe parfaitement bon, d'un pouvoir ineffable et supérieur à tout. Ce Dieu avait donné l'être à un autre Dieu, son inférieur et son sujet, et cette seconde divinité qui était de la nature du feu, avait créé le monde. A l'égard de J.-C., il enseignait qu'il était le fils du Dieu bon, et son Saint-Esprit, et qu'il avait eu un corps réel, qu'il ne tenait point de la Vierge Marie. Selon Apellès, il l'avait tiré des quatre éléments en descendant du ciel; et en y retournant, avait rendu à chacun d'eux la portion qui lui appartenait. Il condamnait, comme Marcion, le mariage, rejetait l'autorité divine de l'*Ancien Testament*, ainsi que celle de Moïse, et soutenait que les prophètes étaient pleins de contradictions. On n'a plus aucun des nombreux ouvrages de cet homme, auquel les écrivains orthodoxes n'ont pas épargné les objections et les reproches. D—T.

APELLICON, de Téos, de la secte péripatéticienne, est un de ceux auxquels nous devons la conservation des livres d'Aristote. En mourant, le phi-

losophe de Stagyre confia ses ouvrages à Théophraste, qu'il avait désigné pour son successeur. Théophraste les légua, par son testament, à Nélée, qui les transporta à Scepsis, sa patrie, dans la Troade. Après la mort de Nélée, ses héritiers, gens sans culture, craignant les poursuites des rois de Pergame, qui faisaient enlever, dans toutes les villes de leur domination, les livres précieux, pour enrichir leur bibliothèque, cachèrent les ouvrages d'Aristote dans une caverne, où ils restèrent plus de cent trente ans, et souffrirent beaucoup des vers et de l'humidité. Au bout de ce temps, Apellicon les acheta de quelques descendants d'Aristote, ou de Théophraste. Il voulut ensuite les mettre en ordre, et réparer les lacunes occasionnées par l'altération des manuscrits; mais, plus riche que savant, plus bibliomane que lettré, il s'acquitta mal de cette tâche difficile. Après sa mort, Sylla, s'étant emparé d'Athènes, la 4e. année de la 173e. olympiade, fit enlever et transporter à Rome la bibliothèque d'Apellicon, et ce fut Tyrannion, grammairien assez obscur, que l'on chargea de les classer, d'en corriger le texte, et de les copier. Apellicon, que sa grande fortune, et le titre de citoyen d'Athènes dont il jouissait, mettaient à même de satisfaire sa passion pour les livres, ne se contenta pas toujours de les acheter; il en déroba quelquefois. Il enleva, des archives d'Athènes et d'autres lieux, les originaux des anciens décrets du peuple. Il fut même obligé de fuir, pour éviter la punition de ce vol. Il s'était lié avec Athénion, tyran d'Athènes, qui le chargea d'aller à Délos enlever les trésors du temple d'Apollon. Mais, surpris par le général romain, Apellicon fut trop heureux d'échapper à la mort par une prompte fuite. Il avait écrit un ouvrage pour la défense d'Aristote. D. L.

APER (Marcus), orateur romain, Gaulois de nation, voyagea dans sa jeunesse, alla jusque dans la Grande-Bretagne, et se rendit ensuite à Rome, où il fréquenta le barreau, et acquit beaucoup de réputation par son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur; mais s'il faut l'en croire, tous les agréments attachés à ces charges honorables avaient moins d'attrait pour lui que l'exercice de sa première profession. Il mourut vers l'an 85, av. J.-C. C'est un des orateurs qui brillent le plus dans le fameux Dialogue, intitulé: *Des orateurs*, ou *De la corruption de l'éloquence*, qu'on a attribué long-temps, tantôt à Quintilien, tantôt à Tacite, et que D. Rivet ne fait point difficulté d'attribuer à Aper; il en donne des preuves qui paraissent concluantes. Du reste, les savants qui ont examiné ce point de critique avec le plus de soin, conviennent que ce Dialogue n'est ni de Quintilien, ni de Tacite. Il a été traduit en français, par Giry, de l'académie française, Paris, 1626, in-4°.; par Maucroix, Paris, 1710, in-12; par Morabin, Paris, 1722, in-12; par Bourdon de Sigrais, de l'académie des Inscriptions, Paris, 1782, et par Dureau de la Malle, dans la seconde édition de sa *Traduction de Tacite*, Paris, 1809, 5 vol. in-8°. K.

APER (Arrius). *Voy.* Dioclétien.

APHTHONIUS, rhéteur d'Antioche, vivait dans le 3e. ou le 4e. siècle. Nous avons de lui des exercices (*Progymnasmata*) de rhétorique, adaptés aux préceptes d'Hermogène, et 40 fables. Aphthonius, suivant Suidas, a le défaut d'avoir négligé de traiter des premiers éléments de la rhétorique, et de ne s'être nullement

appliqué à former le style de ceux qu'il voulait instruire. On ne trouve dans son Traité que les règles oratoires, et l'application de ces règles à différents sujets. Les *Progymnasmata* ont été imprimés, pour la première fois, en grec, dans le recueil intitulé : *Rhetores Græci*, Venetiis Aldus, 1508, in-fol. Dans le second volume de ce recueil, imprimé en 1509, et qui est extrêmement rare, on trouve un commentaire sur Aphthonius, qui n'a jamais été réimprimé. Quant à l'ouvrage d'Aphthonius, comme il a été long-temps en usage dans les écoles, il y en a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont : ***Aphthonius, Hermogenes et Longinus, græcè, curâ Æm. Porti***, Genevæ, Crispin, 1570, in-8°.; ***Aphthonii Progymnasmata gr. lat. Fr. Scobario interprete***, Hier., Commelinus, 1597, in-8°. (ses fables y sont jointes); ***Gr. lat. cura D. Heinsii***, Lug., Bat., 1626; in-8°.; ***Ejusdem et Theonis Progymnasmata gr. lat. cum notis***, J. Schefferi, Upsaliæ, 1670, in-8°. Le Traité d'Aphthonius a été traduit en latin, dans un recueil de traductions latines de divers rhéteurs grecs, imprimé à Venise, Alde 1523, in-fol.; imprimé séparément en grec et en latin, Paris, 1621, in-8°.; mais on préfère la traduction de François Escobar, qui parut à Barcelone, 1611, in-8°., et celle de Rodolphe Agricola, Amsterdam, Elzevir, 1642—1665, in-12, avec des notes de Reinhard Lorichius. Les fables d'Aphthonius se trouvent souvent à la suite de celles d'Ésope, Venise, Alde 1505, in-fol.; Francfort 1610, in-8°., fig. C—n.

APIANUS (PIERRE), professeur de mathématiques à Ingolstadt, né en 1495, à Leysnick de Misnie; son nom allemand était *Bienewitz* : Biene signifie *abeille*, *apis*, d'où Apianus. Charles-Quint l'estimait, le fit chevalier de l'empire Germanique, et lui fit présent de trois mille pièces d'or. On a de lui : I. une *Cosmographie* en latin, Landshut, 1524, et quelques ouvrages de géographie; II. *Astronomicum Cæsareum*, Ingolstadt, 1540, format d'atlas. Cet ouvrage est dédié à Charles-Quint, et à son frère Ferdinand; il a pour objet de substituer les instruments aux tables astronomiques, pour trouver en tout temps la position des astres, et toutes les circonstances des éclipses. L'idée n'est pas heureuse, mais l'exécution prouve de l'adresse et une industrie que Kepler appelle malheureuse (*miserabilem*), et qu'on ne saurait assez déplorer. Dans la seconde partie de cet ouvrage, on trouve la description d'un instrument pour résoudre, sans calcul, tous les triangles sphériques; on y trouve les observations de cinq comètes, et cette remarque curieuse, que les queues des comètes sont toujours à l'opposite du soleil, et dirigées suivant une ligne qui est le prolongement de la droite, menée du centre du soleil à celui de la comète. Dans le privilége de ce livre, privilége dont la date est 1532, et la durée, 30 ans, on voit la liste des ouvrages qu'Apianus se proposait de publier, tels que des Éphémérides de 1534 à 1570, des livres d'arithmétique et d'algèbre, des almanachs avec des prédictions, les œuvres de Ptolémée, en grec et avec une traduction latine; ceux d'Azoph, ancien astrologue; des livres sur les éclipses, des cartes géographiques, et divers instruments. On n'y trouve ni l'ouvrage intitulé : *Inscriptiones S. S. vetustatis, non illæ quidem Romanæ, sed totius verè orbis*, Ingolstadt, 1534, qu'on lui attribue, qu'on dit excellent pour le temps, et beau-

coup plus complet que tous ceux qui avaient paru en Italie, ni celui qui porte pour titre : *Tabulæ directionum profectionumque*, Wittemb., 1606, qui paraît être celui de Regiomontanus. Il mourut à Ingolstadt, le 21 avril 1551. Apianus fut un des premiers à proposer l'observation des mouvements de la lune, pour découvrir les longitudes. Il exposa sa méthode dans la première partie de sa *Cosmographie*. Il veut qu'on observe la distance de la lune à quelque étoile fixe, peu éloignée de l'écliptique, et c'est encore l'idée que l'on suit actuellement. — Philippe, son fils, lui succéda dans sa chaire de mathématiques, et publia plusieurs écrits, notamment : I. *De Cylindri utilitate*; II. *De usu trientis instrumenti astronomici novi*, etc. Il mourut à Tubingen, où il avait été forcé de se retirer, ayant embrassé la religion réformée. Tycho nous a conservé dans ses *Progymnasmes*, la lettre qu'il écrivit de Tubingen au Landgrave de Hesse-Cassel, sur l'étoile nouvelle de Cassiopée, en 1572. D—L—E.

APICATA. *Voy.* SÉJAN.

APICIUS. Il y eut trois Romains de ce nom, devenus fameux, non par leur génie, leurs vertus ou leurs grandes qualités, mais par leur gloutonnerie et leur supériorité dans l'art gastronomique. Le premier vivait sous Sylla, le second sous Auguste et Tibère, et le troisième sous Trajan. C'est le second qui est le plus célèbre, et c'est de lui que Sénèque, Pline, Juvénal et Martial ont tant parlé. Athénée dit qu'il dépensa, pour satisfaire sa gourmandise, des sommes immenses, et inventa plusieurs espèces de gâteaux qui portèrent son nom. Sénèque, dont il était le contemporain, nous apprend qu'il tenait une espèce d'école de bonne chère, et avait dépensé de cette sorte deux millions et demi. Il ajoute qu'Apicius étant fort endetté, fut obligé d'examiner enfin l'état de ses affaires, et que, voyant qu'il ne lui restait plus que 250,000 livres, il s'empoisonna, dans la crainte qu'une pareille somme ne lui suffit pas pour vivre. Dion atteste le même fait. Il ajoute une particularité rapportée aussi par Tacite, et qui est également honteuse pour Apicius et pour la jeunesse de Séjan. Pline parle souvent des ragoûts qu'Apicius inventa, et l'appelle *Nepotum omnium altissimus gurges*. Le troisième Apicius vivait sous Trajan. Inventeur d'un secret pour conserver les huîtres, il en fit parvenir de très-fraîches à l'empereur, alors occupé à combattre les Parthes. Le nom des Apicius ne fut pas seulement donné à des gâteaux, il s'étendit à plusieurs espèces de sauces. Ils firent secte parmi les cuisiniers. Athénée dit que l'un d'eux fit le voyage d'Afrique, parce qu'on lui dit qu'on y trouvait des espèces de sauterelles d'eau beaucoup plus grosses que celles qu'il mangeait à Minturne. On croit que ces sauterelles n'étaient autre chose que des écrevisses. Il existe, sous le nom de Cœlius Apicius, un traité *De re culinariâ*, imprimé pour la première fois, à Milan, 1498, in-4°. Les critiques regardent cet ouvrage comme fort ancien, mais ils ne croient pas qu'il ait été écrit par aucun des trois Apicius dont on vient de parler. Martin Lister en a donné une belle édition, sous le titre de *De obsoniis et condimentis, sive de arte coquinariâ*, Londres, in-8°., 1705, tiré à cent vingt exemplaires, et Amsterdam, 1709, in-12. Bernhold en a donné une nouvelle édition, Lubeck, 1791, in-8°. De nos jours, l'art des Apicius a trouvé des panégyristes, qui en ont tracé sérieusement les leçons. Plus heureux et plus habile, un de nos plus

aimables poëtes, M. Berchoux, a gaîment traité ce sujet dans son poëme de *la Gastronomie*. D—T.

APINUS (JEAN-LOUIS), médecin, né en 1668, à Holenloë, en Franconie. Son goût pour les sciences le fit triompher de tous les obstacles, et surtout de son indigence. Afin de pouvoir se livrer à la médecine qu'il chérissait par inclination, il fit des répétitions à de jeunes élèves, et remplit les fonctions de prote dans une imprimerie; il trouva ainsi les moyens de séjourner à Altorf, et de s'y faire recevoir docteur, en 1691. Il alla ensuite exercer sa profession à Hersbruck, et revint, en 1702, occuper la chaire de physiologie et de chirurgie, dans l'université d'Altorf. Plusieurs sociétés savantes se l'agrégèrent. Une mort prématurée l'enleva un an après, le 28 octobre 1703. Il a, par ses observations, enrichi les éphémerides de l'académie Léopoldine, où il etait entré sous le nom de *Nonus*. On a de lui: I. *Febris epidemicæ anno* 1694, 1695, *in Noricæ ditionis oppido Hersprucensi grassari deprehensæ historica relatio*, Norimbergæ, 1697, in-8°.; II. *Fasciculus dissertationum academicarum*, Altorfii, 1718, in-8°. Cet ouvrage dut le jour aux soins du fils d'Apinus. Il a laissé en manuscrit, *Collectanea de febribus et Observationes medico-chimicæ*. C. et A—N.

APINUS (SIGISMOND-JACQUES), philologue distingué, fils du précédent, né à Hersbruck, près de Nuremberg, en 1693, mort en 1732, recteur de l'école de St-Gilles, à Brunswick. Les plus estimés d'entre ses ouvrages sont: *Dissertationes de intellectu puro; De regulâ Lesbiâ*, Altdorf, 1715, in-4°.; *De variis discendi methodis memoriæ causâ inventis; Observationes de loricis linteis veterum*, ibid., 1719, in-4°.; *Vitæ Professorum philosophiæ Altorfinorum*, Nuremberg, 1728, in-4°.; *Meditationes epist., de incremento physices per medicos facto*, 1720, in-fol. (*V.* le *Dictionn. des savants de Nuremberg*, par Wille, et Saxii Onom., t. VI, p. 306.) S—R.

APION, grammairien, natif d'Oasis, en Égypte, vint s'établir à Alexandrie, où il se fit recevoir citoyen. On lui donna le surnom de *Plistonices*, parce qu'il avait vaincu plusieurs fois ses antagonistes. Il avait quelque érudition, mais beaucoup plus de jactance, et c'est, sans doute, pour cela que l'empereur Tibère le nomma *Cymbalum mundi*. Il se vantait de donner l'immortalité à ceux dont il parlait dans ses ouvrages, dont cependant aucun n'est parvenu jusqu'à nous; il débitait beaucoup de mensonges, et, entre autres, qu'il avait évoqué l'ame d'Homère, pour savoir de quelle ville il était. Le seul de ses ouvrages qui soit cité par les anciens, est l'*Histoire d'Égypte*, qui contenait le détail de toutes les curiosités et antiquités de ce pays. Eusèbe et Tatien en citent quelques passages tirés du 5e. livre qui, vraisemblablement, était le dernier. Apion déchirait les juifs que les Alexandrins haïssaient mortellement; il composa encore un ouvrage, dont les juifs étaient seuls le sujet; il était rempli de calomnies ridicules que Josephe réfuta dans sa *Réponse à Apion*. Ce même Apion mérita, par sa haine déclarée contre les juifs, d'être le chef de l'ambassade que les habitants d'Alexandrie envoyèrent à Caligula, pour se plaindre des juifs qui habitaient leur ville. Après s'être moqué de la circoncision, il fut contraint, par une maladie, de s'y soumettre; mais, par une punition divine, dit Josephe, il mourut, peu de temps après, des suites de l'opération. C—R.

APOCAUQUE, était protovestiaire de l'empire d'Orient, en 1341, époque de la mort d'Andronic le jeune, et de l'avènement de son fils Jean Paléologue. Il était d'une naissance obscure, mais son esprit remuant et fécond en ressources, ses talents et son ambition l'avaient fait monter aux premiers grades de l'état. Dès qu'Andronic eut fermé les yeux, Apocauque voulut persuader au grand domestique Cantacuzène de s'emparer du trône; mais ce grand homme, nommé à la régence, fit couronner à l'instant même Jean, fils aîné d'Andronic. Dès-lors Apocauque devint l'ennemi de Cantacuzène, et ne songea plus qu'à le perdre et à le supplanter, en l'accusant de projets ambitieux et en semant la discorde entre lui et l'impératrice Anne de Savoie, mère du jeune empereur. Cependant, les troupes se déclarèrent pour le grand domestique, et leur fureur pensa devenir fatale au fourbe Apocauque, que Cantacuzène eut la générosité de sauver, et qui n'en fut que plus acharné à sa perte. Le régent s'étant rendu en Asie pour défendre l'empire menacé par ses nombreux ennemis, Apocauque profita de cette absence pour conspirer contre son rival; il forma le projet de l'assassiner et d'enlever l'empereur qu'il voulait retenir prisonnier dans la tour d'Epibate, bâtie par ses soins près de Constantinople; mais il fut bientôt forcé, par la découverte de la conjuration, de s'y enfermer lui-même. Apocauque, audacieux dans les revers, voulut encore dicter des lois du fond d'une retraite qu'il croyait inaccessible. L'impératrice le menaça de déployer contre lui la rigueur des lois; Cantacuzène lui offrit de sages conseils et une médiation généreuse. Apocauque ne changea ni de sentiments, ni de ton, ni de résolution. On fut forcé de faire investir la tour, et Cantacuzène, ardent à sauver cet homme dangereux, vint le trouver lui-même avec confiance, parvint à opérer une réconciliation, et obtint d'Apocauque quelques marques de soumission envers l'impératrice. Aussitôt qu'Apocauque fut en liberté, il en profita pour ourdir de nouvelles intrigues, dans lesquelles il entraîna le patriarche et les principaux officiers de la cour. Tous se réunirent pour dénoncer Cantacuzène à l'impératrice, qui rejeta d'abord cette accusation; mais qui finit par entreprendre une guerre ouverte contre le régent, qu'elle déclara déchu de cette dignité. Apocauque triomphait; Cantacuzène, redoutant les malheurs d'une guerre civile, demanda des juges, et offrit de se remettre entre les mains de l'impératrice. Les prières de ses amis l'en détournèrent et le déterminèrent enfin à se faire associer à l'empire. Les villes et les provinces applaudirent à son élévation; mais Apocauque, maître dans Constantinople, agitait les brandons de la discorde; il fit traiter avec indignité des ambassadeurs que le nouvel empereur avait envoyés pour tenter un accommodement, et causa, par sa dureté et par les chagrins et les inquiétudes qu'il lui donna, la mort de la mère de Cantacuzène. Du reste, il se fit nommer grand-duc. La chance fut d'abord contraire à Cantacuzène; Apocauque publia avec arrogance la défaite de son rival et sa retraite dans un cloître; mais après de longues variations de fortune, Cantacuzène, que les ennemis de l'empire, les Serviens, les Bulgares et les Turks, servaient et abandonnaient alternativement, grâce aux intrigues d'Apocauque, se vit enfin en état de menacer Constantinople. Apocauque chercha à le faire assassiner par un prisonnier nommé *Alusien*, qui ne put exécuter ce projet;

cependant, de nouveaux embarras et des guerres sans cesse renaissantes occupaient encore Cantacuzène, contre lequel Apocauque multipliait ses calomnies et ses complots. Ce factieux remplissait les prisons de Constantinople, et, comme elles ne se trouvaient plus assez grandes, il en fit construire une plus vaste dont il pressait lui-même les travaux. Un jour qu'il les visitait, des prisonniers, saisis d'indignation à sa vue, formèrent tout à coup le projet d'en délivrer l'empire; l'un d'eux, nommé *Raoul*, brisa ses fers et s'élança sur Apocauque, qui se défendit d'abord; mais les autres prisonniers accoururent et l'assommèrent avec les outils des ouvriers qui bâtissaient la prison; on fit mille insultes à son cadavre; mais sa mort fut cruellement vengée. L'impératrice l'ayant apprise, fit entourer la prison, et permit à la veuve d'Apocauque de punir elle-même les coupables. Cette femme furieuse rassembla des matelots, leur distribua des largesses, les enivra de liqueurs fortes et les conduisit à la prison, où elle leur ordonna le plus affreux massacre. Nicéphore Gregoras, témoin oculaire, en a fait un récit effrayant. La mort d'Apocauque arriva le 11 juin 1345. I—S—E.

APOLLINAIRE (S.), évêque d'Hiéraple, en Phrygie, se rendit célèbre, dans le second siècle de l'Église, par de savants traités contre les hérétiques de son temps, où il s'attachait à montrer la source de leurs erreurs dans les anciennes sectes des philosophes; par cinq livres contre les païens, deux contre les juifs, deux de la vérité, contre Julien, où il combattait, par la raison seule, les fausses idées du paganisme sur la divinité; par des commentaires sur plusieurs livres de l'*Ancien Testament*, dont on trouve des extraits dans les recueils intitulés: *Catenæ patrum*. Apollinaire adressa vers l'an 177, à l'empereur Marc Aurèle, une éloquente apologie pour les chrétiens. Elle produisit, du moins en partie, l'effet qu'on devait en attendre. Cette apologie était remarquable, en ce qu'il y prenait Marc Aurèle lui-même à témoin du miracle opéré sous ses yeux, par les prières de la légion mélitine, toute composée de chrétiens, et auquel il avait dû le salut de son armée, dans la guerre contre les Quades. On ignore l'époque de la mort de S. Apollinaire, qui dut arriver sous le règne de Marc Aurèle. Il ne nous reste aucun de ses écrits; mais Photius, qui les avait lus, en fait un grand éloge. T—D.

APOLLINAIRE (L'ANCIEN), professa d'abord la rhétorique à Béryte, puis à Laodicée. Sa femme étant morte dans cette dernière ville, il y reçut l'ordre de prêtrise. Lorsque Julien eut défendu aux chrétiens l'étude des belles-lettres, il composa, de concert avec son fils, dont il sera question dans l'article suivant, plusieurs ouvrages en prose et en vers, pour remplacer les auteurs profanes. I. Une *Grammaire* ou une *Rhétorique*, dont les exemples, imités des plus beaux endroits des orateurs et des poëtes païens, étaient présentés dans un sens conforme aux préceptes et aux faits de l'Évangile. II. Les livres historiques de l'*Ancien Testament*, jusqu'au règne de Saül, mis en vers héroïques, et divisés en vingt-quatre livres, distingués par les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec. On assure qu'il eut le talent d'y faire passer les tours et les expressions des meilleurs auteurs profanes, imitant parfaitement Ménandre dans le genre comique, Pindare, dans le genre lyrique, etc. III. *Les quatre Évangiles*

en forme de dialogues, dans le goût de ceux de Platon; IV. une tragédie sur la Passion de Jésus-Christ, qui se trouve dans les OEuvres de Saint Grégoire de Nazianze; V. un *Traité des différents âges des hommes*, Liége, 1577. On n'est pas sûr que ces deux derniers ouvrages soient de lui. VI. Trente livres contre Julien; VII. une paraphrase des *Psaumes*, en vers hexamètres, dont il y a eu plusieurs éditions; elle est aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Il serait fort difficile de savoir au juste lesquels de ces ouvrages appartenaient au père ou au fils; il paraît seulement que la plupart ont été faits en commun. T—D.

APOLLINAIRE le jeune, fils du précédent, fut, comme lui, professeur de belles-lettres à Laodicée. Il embrassa l'état ecclésiastique, servit l'église de cette ville en qualité de lecteur, et finit par en être élu évêque. Apollinaire avait été un des plus zélés défenseurs de la consubstantialité du verbe, contre les ariens; mais, en méditant sur les passages de l'Écriture qui donnent à J.-C. tous les attributs de la Divinité, il jugea qu'une ame humaine lui était inutile, qu'il n'en avait point pris une, ou du moins, que l'ame humaine à laquelle le verbe s'était uni, n'était qu'une ame sensitive, dénuée d'intelligence; que le verbe divin présidait à toutes ses actions, et faisait toutes les fonctions de l'ame. Cette opinion avait son fondement dans les principes de la philosophie pythagoricienne, qui suppose dans l'homme une ame raisonnable, intelligente, capable d'éprouver l'agitation des passions, et une ame purement sensitive, incapable d'intelligence. On attribue à Apollinaire d'avoir enseigné que l'ame humaine n'avait point participé au bienfait de la rédemption; que le corps de J.-C., descendu du ciel, n'était point né de la Vierge Marie; qu'il était impassible, et n'avait souffert qu'en apparence. Le savant King prétend, dans son *Histoire critique du Symbole*, que ces dernieres erreurs et plusieurs autres, qu'on met sur le compte de cet hérésiarque, n'étaient que des conséquences qu'on tirait de son erreur fondamentale sur la nature de J.-C., et qu'il ne les avait jamais professées. Il faut avouer qu'elles en étaient des conséquences bien immédiates. Ses disciples ajoutèrent à ses impiétés beaucoup d'autres rêveries, prises des manichéens, sur la nature du péché; de Tertullien, sur l'origine de l'ame; de Sabellius, sur la confusion des personnes divines. Les erreurs d'Apollinaire furent condamnées, en 362, d'abord par S. Athanase, son ancien ami, dans le concile d'Alexandrie, où l'on épargna sa personne, qui n'y fut pas même nommée, en considération des services qu'il avait précédemment rendus à l'Église, et dans l'espoir de le ramener à la vraie foi. Ce procédé n'ayant pu le faire revenir, les conciles de Rome en 377, et d'Antioche l'année d'après, l'anathématisèrent, et il fut définitivement condamné dans le second concile œcuménique, en 381. Il mourut vers cette époque, en persistant dans son hérésie. Après lui, sa secte se divisa en plusieurs branches, qui finirent par aller se fondre dans l'eutychianisme. Whiston, dans le dernier siècle, a renouvelé son erreur principale. Apollinaire était regardé comme un des premiers hommes de son temps, pour les talents, l'érudition et la piété. Vincent de Lérins, Eusèbe, et d'autres anciens auteurs, disent que, dans une foule d'ouvrages, il avait confondu les hérésies, et réfuté victorieusement les calomnies de Porphyre contre les chrétiens. Ils reconnaissent qu'il eût été une des principales colonnes de l'É-

glise, s'il ne se fût précipité dans l'hérésie. Il avait, dit-on, fait une version de la *Bible*, sur l'hébreu, qui fut rejetée par les juifs, comme n'étant pas conforme au texte original, et par les chrétiens, comme s'éloignant trop de celle des Septante. T—D.

APOLLINAIRE (C. SULPICIUS), grammairien, qui naquit, dit-on, à Carthage, et vivait sous les Antonins. Il eut pour élève Helvius Pertinax, qui, après l'avoir remplacé dans son état, devint empereur. On le croit auteur des Sommaires, en vers, placés au-devant des comédies de Térence. On a les six vers qu'il composa sur l'ordre que Virgile avait donné de brûler l'*Enéide:*

Infelix alio cecidit propè Pergamon Igne,
Et penè est alio Troja cremata rogo, etc.

Ces vers ne sont que spirituels, au lieu que ceux qui furent composés par Auguste, sur le même sujet, sont remplis de sentiment. Aulu-Gelle, qui étudia sous Apollinaire, donne la plus haute idée de son savoir; mais il y ajoute un autre éloge préférable à celui-ci : il dit qu'il n'avait rien de cette morgue pédantesque, de cet air magistral, qui rendent quelquefois l'érudition repoussante. C'est surtout dans le chapitre IV du 18^e^. livre de ses *Noctes atticæ*, qu'Aulu-Gelle a parlé avec le plus d'étendue d'Apollinaire, et a donné, par des anecdotes, la meilleure idée de son esprit. D—T.

APOLLINAIRE (SIDOINE). *V.* SIDOINE.

APOLLODORE était né à Cassandrée, anciennement Potidée, ville qui était alors soumise aux rois de Macédoine. Eurydice, fille d'Antipater, ayant rendu la liberté aux Cassandréens, après la mort de Ptolémée-Céraunus, vers l'an 278 av. J.-C., Apollodore se montra le plus zélé partisan de la liberté, et obtint, par ce moyen, la faveur du peuple; lorsqu'il se crut en état de tout oser, il fit une tentative pour s'emparer de l'autorité, et y échoua, ce qui le fit accuser devant les juges; mais ils furent attendris par ses larmes et celles de sa femme et de ses filles. Cette disgrâce ne le rebuta point, et il recommença bientôt après; mais, pour s'assurer de la fidélité de ses conjurés, il les invita à un repas, où il leur fit servir, sans qu'ils le sussent, les entrailles d'un jeune homme qu'il avait égorgé, et leur en fit boire le sang mêlé dans du vin rouge; il leur fit voir ensuite le corps du jeune homme, et, les ayant ainsi associés à son crime, il les mit dans l'impossibilité de reculer. Il parvint, par leur moyen, et avec le secours des esclaves à qui il avait promis la liberté, à s'emparer de la tyrannie, et il se livra alors à toute sa cruauté. Ayant pris pour gardes des Gaulois qui étaient accoutumés aux meurtres et au pillage, et pour ministre un certain Calliphon, qui avait été l'un des agents d'Agathocles, tyran de Syracuse, il fit mourir tous ceux dont les biens pouvaient tenter sa cupidité. Il ne s'en tint pas là : voir couler le sang était pour lui un plaisir, surtout lorsqu'il était ivre, ce qui lui arrivait souvent, et il fit égorger beaucoup de gens, uniquement pour se satisfaire. Il fut enfin détrôné par Antigone-Gonatas, et on le fit mourir en le jetant dans une chaudière d'eau bouillante, après l'avoir écorché vif, et avoir fait brûler ses deux filles sous ses yeux. C—R.

APOLLODORE, fils d'Asclépiade, et célèbre grammairien d'Athènes, vivait vers l'an 150 av. J.-C. Il étudia la philosophie sous Panætius, et la grammaire sous le célèbre Aristarque. On comprenait alors sous le nom de grammaire tout ce qui tenait à l'explica-

tion des poètes, comme l'histoire, la géographie, etc. Apollodore s'acquit une telle réputation en ce genre, que les amphictyons lui décernèrent des honneurs publics. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux étaient un Traité sur les Dieux, en 20 livres au moins; un Commentaire sur le catalogue des vaisseaux d'Homère, et une Chronique en vers iambiques. Il nous reste, sous son nom, un ouvrage intitulé : *Bibliothèque*, qui contient l'histoire des Dieux et l'histoire héroïque, jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse; mais il est aisé de voir que cet ouvrage n'est pas du célèbre grammarien dont il porte le nom, et qu'il n'est qu'un abrégé extrait probablement des livres dont nous avons parlé. Il n'en est pas moins un ouvrage très-important pour l'histoire héroïque et la mythologie. La première édition est celle qu'Æginus Spoletinus eu a donnée avec sa traduction latine et des notes, Romæ, 1550, in-8°. Les meilleures sont celles de M. Heyne, la première, en 4 vol. in-12., Gottingue, 1782-83; la seconde, dans la même ville, en 1803, in-8°., 2 vol. Il n'y a de traduction ni dans l'une ni dans l'autre de ces éditions; mais la dernière est de beaucoup préférable à la première. L'auteur de cet article en a aussi donné une édition avec une traduction française et des notes, Paris, 1805, 2 vol. in-8°. C—R.

APOLLODORE, savant médecin et naturaliste de l'antiquité, naquit à Lemnos, environ un siècle avant J.-C.; il a vécu sous les règnes de Ptolomée Soter et de Lagus, à l'un desquels il dédia ses livres, suivant Strabon. Il a écrit sur les plantes, suivant le scholiaste de Nicander. Pline dit qu'il a vanté le suc des choux et des raiforts, comme un remède contre les champignons vénéneux; qu'il a parlé de l'ortie et de l'eryngium. Il est souvent cité par Athénée. Il paraît que c'est le même qui a écrit un Traité sur les animaux venimeux, et il y a lieu de croire que c'est de son ouvrage que Galien a tiré la composition d'un antidote contre la vipère. — Il y a eu plusieurs autres APOLLODORE qui ont écrit sur la médecine. Pline fait mention de trois, dont l'un était de Tarente, un de Citium, et un de Pergame. D—P—s.

APOLLODORE, peintre athénien, avait porté son art à un degré de perfection inconnu jusque-là, vers la 93e. olympiade, 408 ans av. J.-C. Il connut le premier l'art de fondre et de dégrader les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Pline en parle avec enthousiasme, et ajoute, peut-être au figuré, « qu'il était écrit, au bas des ouvrages d'Apollodore : *Il sera plus facile de les critiquer que de les imiter.* » Ses tableaux les plus remarquables étaient : *un Prêtre en prières devant une idole*, et un *Ajax frappé de la foudre*. Du temps de Pline, ces deux chefs-d'œuvre existaient encore à Pergame, et y excitaient la plus vive admiration. Apollodore, fier de ses succès, se regardait comme le prince des peintres, et ne sortait jamais sans avoir sur sa tête une tiare, à la manière des Mèdes. Il avait écrit un *Traité sur les règles de la peinture.* Toutefois, il vit sa gloire éclipsée par celle de Zeuxis, qui perfectionna toutes les découvertes d'Apollodore. Ce dernier exhala son chagrin par des vers, dans lesquels il convient de la supériorité de son rival. « J'avais trouvé, dit-il, pour la » distribution des ombres, des se» crets inconnus jusqu'à moi; on me » les a ravis. L'art est entre les mains » de Zeuxis. » L—S—E.

APOLLODORE, philosophe épicurien, que l'on croit avoir été contemporain de Cicéron, fut le maître de Zénon de Sidon. Il gouverna, comme chef, l'école d'Épicure, et la sévérité de son administration lui fit donner le surnom de *Cépotyrannos* (tyran du Jardin). Il avait, au rapport de Diogène Laërce, composé plus de quatre cents traités, et, entr'autres, une *Vie d'Epicure*. On ne doit point le confondre avec Apollodore le grammairien. D. L.

APOLLODORE, architecte, naquit à Damas, et parvint, sous le règne de Trajan, au plus haut degré de réputation. Il la dut aux monuments nombreux, hardis et magnifiques qu'il construisit par les ordres de ce grand prince, soit à Rome, soit dans les provinces de l'empire. Les principaux étaient le *Forum* de Trajan, construit sur l'emplacement d'une montagne qu'on abaissa de 144 pieds, et au milieu duquel s'élevait la colonne trajane, une bibliothèque immense, un *odeum*, la basilique ulpienne, des thermes, des aquéducs, et enfin, ce pont célèbre jeté sur le Danube, dans la Basse-Hongrie. Il avait vingt-une arches, larges de cent soixante-dix pieds; les piles s'élevaient à la hauteur de cent cinquante pieds, et l'ensemble du pont à près du double. Les pierres qui le composaient étaient d'une dimension extraordinaire. Ce gigantesque ouvrage, fait pour braver le cours des siècles, n'eut pourtant qu'une durée de quelques années. La victoire l'avait fait élever sous Trajan; la crainte des barbares le fit détruire sous Adrien; mais ni le temps, ni les barbares, ni la fureur du fleuve rapide et profond dans cet endroit, n'ont pu empêcher que quelques piles restées inébranlables, n'attestent encore aujourd'hui le génie d'Apollodore. Trajan, juste appréciateur du mérite, combla de faveurs cet habile artiste, avec lequel il se plaisait à converser. Apollodore porta, dans le commerce des grands, une liberté et une franchise qui lui devinrent funestes. Un jour qu'il s'entretenait avec Trajan sur quelques parties de l'art, Adrien qui était présent, ayant fait des observations peu fondées, Apollodore lui répondit par une amère raillerie; Adrien, parvenu à l'empire, et déjà irrité contre l'artiste, le consulta néanmoins sur un temple élevé en l'honneur de Vénus, et qu'on venait de bâtir d'après les plans donnés par ce prince. Apollodore en critiqua les proportions sans ménagement. « Eh quoi! dit-il, si la » déesse voulait sortir, elle se briserait » la tête contre la porte. » L'empereur, blessé profondément, lui supposa bientôt des crimes imaginaires, et le fit mourir, environ 130 ans après J.-C. L—S—E.

APOLLODORE, statuaire et modeleur, vivait dans la 114e. olympiade (324 ans avant J.-C.). Il se fit remarquer par le soin et la recherche qu'il mettait dans ses ouvrages; il poussait le scrupule au point qu'il brisait souvent les meilleurs morceaux sortis de sa main: ce qui le fit nommer l'*insensé*. Silanion, autre statuaire, l'avait représenté dans un de ces accès, avec tant de vérité, qu'on croyait voir la Colère personnifiée. Pline cite Apollodore, Asclépiodore, Androbole et Alevas, comme excellant à représenter les figures des philosophes. L—S—E.

APOLLONIAS. *V.* APOLLONIS.

APOLLONIDES, de Cos, médecin célèbre, attaché à la cour des rois de Perse, n'est connu que par l'anecdote suivante. Il avait guéri d'une blessure dangereuse Mégabize, gendre de Xercès, et fut ensuite consulté par

Amytis, sœur de ce monarque, devenue veuve de Mégabize, sur une indisposition grave. Il devint amoureux de cette princesse, et lui conseilla le commerce des hommes comme un moyen infaillible de guérison. Le désir de sa conservation ayant aveuglé Amytis, elle céda aux instances d'Apollonides; mais la maladie d'Amytis n'ayant fait qu'empirer, elle tomba dans le marasme, et Apollonides l'abandonna. Soit par désespoir, soit par dépit, elle raconta ce qui s'était passé à Amestris sa mère, et, en rendant le dernier soupir, la chargea de sa vengeance. Amestris, ayant obtenu qu'on lui livrât Apollonides, le fit enterrer vif dans le tombeau d'Amytis, après lui avoir fait souffrir divers supplices pendant deux mois. Plusieurs critiques regardent ce récit comme ayant été imaginé par l'historien Ctésias, qui, médecin lui-même à la cour de Perse, fut, sans doute, jaloux de la considération dont Apollonides avait joui. Ces critiques se fondent sur l'âge que devait avoir alors Amytis, sur le peu de régularité de ses mœurs, qui l'avait mise souvent à même d'apprécier l'influence du remède que lui avait proposé Apollonides, et ils en concluent que vraisemblablement ce médecin fut victime d'un aveugle despotisme, qui vengea sur le médecin l'impuissance de son art. C. et A—n.

APOLLONIDES, de Nicée, grammairien, dédia à l'empereur Tibère un Commentaire qu'il avait fait sur les Silles de Timon. — Il y a eu plusieurs APOLLONIDES, et entre autres, un historien et géographe, qui avait composé un traité de l'*ambassade de Démosthènes*, un recueil d'*Adages*, une *Description des côtes de l'Europe*. L'*Anthologie* a conservé vingt-quatre de ses Épigrammes. C—R.

APOLLONIS, née à Cyzique, dans un rang obscur, eut le bonheur de plaire à Attale, roi de Pergame, qui l'épousa. L'éclat de son nouveau rang ne changea point son caractère. Elle eut quatre fils, Eumènes, Attale, Philétère et Athénée, qui vécurent dans une telle union, que lorsque l'aîné fut monté sur le trône, les trois autres lui servirent de gardes. Ils conservèrent pour leur mère un attachement invariable; et, lorsqu'ils allèrent la voir à Cyzique où elle s'était retirée après la mort de son mari, ils la placèrent au milieu d'eux, et ayant entrelacé leurs bras autour d'elle, ils la conduisirent ainsi dans les temples, et la promenèrent dans la ville, entourée d'un nombreux cortége. Après sa mort, ils lui érigèrent un temple à Cyzique, sur les colonnes duquel étaient placées dix-neuf tablettes, sculptées en bas-relief, qui retraçaient les traits les plus touchants de l'histoire et de la mythologie relatifs à l'amour filial. Au bas de ces tablettes étaient des inscriptions en vers, qui nous ont été conservées dans le manuscrit de l'*Anthologie du Vatican*, maintenant à la Bibliothèque impériale. Elles ont été publiées par M. Jacob, dans le 2e. vol. de l'ouvrage intitulé: *Exercitationes criticæ in scriptores veteres*; Lipsiæ, 1797, in-8°.; et par M. Chardon de la Rochette, *Magasin Encyclopédique*, 5e. année, t. VI, p. 139 et suiv. C—R.

APOLLONIUS, un des courtisans d'Antiochus Épiphane, fut envoyé, l'an 173 de J.-C., en Égypte, pour féliciter Ptolémée Philométor sur son avénement. La même année, député à Rome, il eut un plein succès dans son ambassade, dont l'objet était de renouveler l'alliance de son maître avec les Romains. Quelques années après, chargé de détruire Jérusalem, il rem-

plit cet ordre avec la plus grande cruauté, massacra les habitants, brûla la ville, et, sur ses débris, éleva une citadelle, où il mit une forte garnison. Deux ans après, il fut battu et tué par Judas Machabée (Rollin, *Histoire ancienne*, tome IV). N—L.

APOLLONIUS, de Perge en Pamphilie, est l'un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères de la science des mathématiques, puisque c'est dans leurs écrits que les modernes en ont puisé la connaissance. Ces auteurs sont, dans l'ordre chronologique, Euclide, Archimède, Apollonius et Diophante (*Voy.* ces articles et celui de PAPPUS). Apollonius vit le jour du temps de Ptolomée Evergète, roi d'Égypte, dont le règne commença 247 ans av. notre ère. Il étudia longtemps à Alexandrie sous les disciples d'Euclide, et florissait sous Ptolémée Philopator, qui mourut, après 16 ans de règne, en 205. On conjecture de là qu'il vécut environ 40 ans après Archimède, qu'il devança peu Géminius Rhodius, et qu'il est bien certainement antérieur à Hipparque. Vitruve (chapitre Ier., liv. Ier.), le cite avant Archimède. C'est à ce peu de renseignements que se borne tout ce qu'on sait sur l'existence d'Apollonius; ils ont été rassemblés par Halley, dans la préface qu'il a placée à la tête du *Traité des sections coniques*, principal ouvrage d'Apollonius. Ce traité lui mérita, dit Géminius, le titre de grand géomètre parmi ses contemporains. On ne peut pas dire cependant qu'il fut l'inventeur de tout ce que renferme son ouvrage; car c'est Aristée l'Ancien, qui vivait 350 ans av. notre ère, que l'on cite pour s'être appliqué le premier aux sections coniques: mais en recueillant ce qui avait été fait avant lui, Apollonius y ajouta considérablement. Il paraît que les premiers qui ont considéré les sections coniques supposaient le plan coupant perpendiculaire au côté du cone, et employaient par conséquent trois cônes distincts pour obtenir l'ellipse, la parabole et l'hyperbole, qu'ils désignaient sous les noms de *section du cône acutangle*, *section du cône rectangle*, *section du cône obtusangle*. Apollonius les a tirées toutes d'un cône oblique à base circulaire, mais quelconque d'ailleurs, et leur a assigné les noms qu'elles portent aujourd'hui; au moins pour l'ellipse et l'hyperbole, puisque le mot *parabole* se trouve dans les écrits d'Archimède. Apollonius eut des commentateurs illustres, tels que Pappus, la savante et malheureuse Hypatia, Serenus, Eutocius. L'étendue et l'élégance de son *Traité des sections coniques* firent probalement disparaître les ouvrages qui l'avaient précédé, comme les *Éléments d'Euclide* survécurent à tous les autres traités du même genre. La difficulté de se procurer les exemplaires d'un ouvrage, avant qu'on eût inventé l'imprimerie, ne permettait guère que de s'attacher aux plus importants, et forçait souvent à se contenter d'extraits ou de fragments plus ou moins étendus; et, par malheur, ce sont de ces copies tronquées qui ont échappé seules à la main destructive du temps. Des huit livres qu'Apollonius avait écrits sur les sections coniques, il ne nous en est parvenu, en original, que quatre, dont Memmius a donné le premier une version latine, imprimée à Venise en 1537. Commandin, en 1566, en publia une nouvelle, plus exacte, et à laquelle il joignit le *Commentaire* d'Eutocius et les *Lemmes* de Pappus, qui donnaient quelques indications sur ce que devaient contenir les livres perdus. Les Arabes, lorsqu'ils transportèrent chez eux les sciences de la

Grèce, ne négligèrent point les écrits d'Apollonius; ils en firent plusieurs traductions, et même des abrégés. Le géomètre persan, Nassir-Eddin, en 1250, en revit un, et l'enrichit de notes : mais tout cela était ignoré en Europe, où l'on ne s'appliquait point encore à la littérature orientale; et Viviani, géomètre italien, disciple de Galilée, travaillait à sa *divination* des livres d'Apollonius, que l'on ne possédait pas, lorsqu'Alphonse Borelli trouva, dans la bibliothèque des Médicis, à Florence, un manuscrit arabe, qu'à l'inspection des figures, il reconnut pour une traduction des *Sections coniques* d'Apollonius. Il obtint la permission d'emporter l'ouvrage à Rome, où, avec l'aide d'Abraham Ecchellensis, il parvint à traduire en latin, les 5e., 6e. et 7e. livres, que cette traduction contenait de plus que les exemplaires grecs publiés jusqu'alors; mais Viviani, qui voulait s'assurer la propriété de ses découvertes sur cette matière, obtint que Borelli ne publiât rien, avant qu'il n'eût lui-même fait paraître son travail. Depuis cette époque, il parvint en Europe d'autres traductions arabes, parmi lesquelles on remarque l'exemplaire apporté par le savant Golius; elles ne contenaient encore que sept livres; mais elles présentèrent des variantes précieuses, soit pour remplir des lacunes dans les livres précédents, soit pour corriger des passages défectueux. C'est avec leur secours qu'Halley a donné l'excellente édition du *Traité des sections coniques* d'Apollonius, déjà citée, et que Grégori avait commencée; le huitième livre s'y trouve, mais seulement restitué par Halley, d'après les indications tirées des *Lemmes* de Pappus. Apollonius est encore l'auteur d'autres ouvrages, dont plusieurs ne sont connus que par leurs titres, ou par quelques fragments et des sommaires, insérés dans les collections mathématiques de Pappus. Ces ouvrages sont : *De sectione rationis*, *De sectione spatii*, *De sectione determinatâ*, *De tactionibus*, *De inclinationibus*, enfin, *De locis planis*. Le premier nous est parvenu en arabe; Halley en a publié la traduction latine, en 1708, avec une restitution du second, fondée sur les indications transmises par Pappus; Robert Simson, géomètre du siècle dernier, qui s'est exclusivement occupé de la géométrie ancienne, a laissé, dans ses œuvres posthumes, une restitution du traité *De sectione determinat.* Les titres de la plupart des ouvrages indiqués ci-dessus, ne peuvent guère en faire saisir l'objet aux lecteurs qui ne sont point initiés dans l'analyse géométrique des anciens, qui consistait dans un système de propositions lemmatiques, auxquelles ils ramenaient la démonstration des théorèmes et la solution des problèmes, et dont il importait par conséquent beaucoup d'augmenter le nombre et de varier les sujets, par la combinaison des rapports que pouvaient présenter les lignes et les espaces. C'est à ce genre d'ouvrages que se rapporte le Traité *De inclinationibus*, dont M. Horsley a donné une restitution, imprimée à Londres en 1770. On a des idées plus nettes sur celui *De tactionibus*, qui a pour objet le contact des lignes droites et des cercles. Viète a tâché de le rétablir, et d'autres modernes ont résolu les questions qu'il pouvait contenir, et les ont généralisées en les étendant aux sphères. Ceux qui voudraient connaître en détail cette partie assez curieuse de l'Histoire des Mathématiques, doivent consulter l'ouvrage que M. Camerer a publié sous le titre d'*Apollonii Pergæi de tactionibus quæ super-*

*sunt, ac maximè lemmata Pappi in hos libros, cum observationibus*, etc., Gotha, 1795, in-8°. Le Traité *De locis planis*, ou *Des lieux plans*, qui n'est qu'un recueil de propriétés du cercle et de la ligne droite, et qui répond à peu près à la construction des équations du premier et du second degré, a été restitué par Robert Simson. Je n'admets ici, au nombre des restitutions de ce dernier ouvrage, comme des autres, que celles qui sont composées dans les termes de la géométrie ancienne. Le fragment du second livre des collections mathématiques de Pappus, publié par Wallis, nous apprend qu'Apollonius s'est occupé de recherches arithmétiques, et qu'il a composé un *Traité sur la multiplication des grands nombres*. Enfin, l'astronomie ancienne lui est redevable de la découverte, ou du moins de la démonstration du procédé pour représenter, par des épicyles, les phénomènes des stations et des rétrogradations des planètes; Ptolémée l'a cité, à ce sujet, dans son *Almageste*. Nous n'avons aucune anecdote sur la vie privée d'Apollonius, et son caractère ne nous est indiqué que par un parallèle désavantageux que Pappus fait de son amour-propre et de sa jalousie, avec la simplicité et le désintéressement d'Euclide. Ce sont sans doute ces défauts qui lui ont fait intenter l'accusation de plagiat, dont le justifie l'article qui le concerne dans le *Dictionnaire* de Bayle; car, en portant ses prétentions trop haut, on excite, dans les autres, une sorte de réaction d'amour-propre, qui les porte à contester les titres les plus légitimes. Les éditions remarquables des ouvrages d'Apollonius sont : I. *Apollonii Pergæi conicorum libri quatuor, ex versione Federici Commandini*, in-fol., Bononiæ, 1566; II. *Apollonii Pergæi conicorum libri V, VI, VII, Paraphraste Abalphato Asphanensi, nunc primum editi; additus in calce Archimedis assumptorum liber, ex codicibus arabicis manuscr. Abrahamus Ecchellensis latinas reddidit; J. Alfonsius Borellus curam in geometricis versioni contulit et notas uberiores in universum opus adjecit*, in-fol., Florentiæ, 1661; III. *Apollonii Pergæi conicorum libri octo, et Sereni Antissensis de sectione cylindri et coni libri duo*, in-fol., Oxoniæ, 1710 (c'est l'édition donnée par Halley). IV. L'édition des quatre premiers livres du même, donné en 1675 par Barrow, avec celles d'Archimède et de Théodose; V. *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri duo; accedunt ejusdem de sectione spatii libri duo restitutis; præmittitur Pappi Alexandrini præfatio (græcè edita), ad septimum collectionis mathematicæ cum lemmatibus ejusdem Pappi in hos Apollonii libros, opera et studio Edmundi Halley*, in-8°., Oxonii, 1706. L—x.

APOLLONIUS de Rhodes, naquit à Alexandrie, suivant les uns, ou à Naucrates, selon Athénée, vers la 146ᵉ. olympiade (194 ans av. J.-C.), sous le règne de Ptolomée Évergètes; mais, poursuivi sans cesse, dans son pays, par la jalousie de ses confrères, il se retira à Rhodes, où il professa la rhétorique avec tant de distinction, et s'acquit, par ses ouvrages, une si grande célébrité, que les Rhodiens lui accordèrent le titre de citoyen. Il revint cependant à Alexandrie, et remplaça Érathosthènes dans la direction de la fameuse bibliothèque de cette ville. Des nombreux ouvrages qu'Apollonius avait composés, et dont on peut voir le catalogue dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque grec-*

que de *Fabricius*, le temps n'a épargné que son poëme sur l'expédition des Argonautes, sujet de la plus haute importance pour l'antiquité, et déjà traité par Orphée, Épiménides, Denys de Milet, Hérodore, Pisandre et Cléon, desquels notre poète emprunta une foule de choses, au rapport d'Asclépiades, élève d'Apollonius. Malgré les soins, et peut-être même à cause des soins avec lesquels le poète revit son ouvrage, dans sa retraite de Rhodes, il n'est point parvenu à lui donner l'invention et la chaleur d'un style constamment poétique. « C'est un » ouvrage estimable, dit Quintilien; » mais généralement médiocre. » Longin n'en portait pas un jugement beaucoup plus favorable; il n'y voit aucune tache sensible, mais il trouve aussi qu'il ne s'élève jamais. Il y a, en général, plus d'érudition que de poésie dans le poëme d'Apollonius; son catalogue des Argonautes a exercé la sagacité des érudits, et M. Krause, entre autres, en a donné un assez bon commentaire, à Hall, 1798. L'on distingue, cependant, dans l'*Argonautique*, des beautés de détail du premier ordre, et principalement les amours de Médée, qui ont servi de modèle à celles de Didon : c'est ce que l'on peut dire de plus à la louange d'Apollonius. Mais, pour bien apprécier le mérite du modèle et le génie de l'imitateur, il faut consulter la *Poétique de Scaliger* et le *Virgilius collatus* de Fulv. Ursinus. Apollonius était élève de Callimaque. L'ingratitude du disciple, et l'amour-propre ombrageux du maître, ne tardèrent pas à les brouiller. Callimaque fit un poëme (l'*Ibis*) pour satisfaire sa haine et sa vengeance, et poursuivit Apollonius jusque dans son *Hymne à Apollon*. Terentius Varro avait traduit en vers latins, le poëme d'Apollonius; Ovide et Properce rappellent fréquemment cette traduction. Valérius Flaccus, en traitant, long-temps après, le même sujet, a surpassé de beaucoup son modèle, pour la richesse et la variété du plan, et l'emporte même quelquefois sur lui, par la beauté des détails; ce que Burmann, M. Harles, M. Wagner et M. Pindemonte, prouvent très-bien, en rapprochant des morceaux de l'un et de l'autre poète, (*Voy.* les éditions qu'ils ont données de Valérius Flaccus, et surtout la traduction en vers français de M. A. Dureau de la Malle). L'*Argonautique* d'Apollonius parut, pour la première fois, à Florence, 1496, chez Laur. F. Alopa. Cette édition, de format in-4°., en lettres capitales, et accompagnée des scholies grecques, est excessivement rare; ainsi que celle de Venise par les Aldes, en 1521, in-8°. Henri Étienne fit entrer Apollonius dans sa belle collection des poètes héroïques grecs, in-fol., Paris, 1566, et donna particulièrement à Genève (1574, in-4°.); une fort bonne édition du même poète, avec les scholies en marge, et une préface savante, dans laquelle il éclaircit quelques difficultés du texte et du commentaire. Parmi les éditions plus récentes, il faut distinguer celles d'Hœlzlin (Leyde, 1641, in-8°.), de Shaw (Oxford, 1777, in-4°., et 1779, in-8°.), et surtout celle de Brunck, qui, le premier, a véritablement établi le texte de ce poète, et corrigé un grand nombre de fautes grammaticales et métriques : mais ces éditions in-4°. et in-8°. manquent absolument aujourd'hui : ce qui fait vivement désirer que M. Beck achève la sienne. Le 1er. vol., qui a déjà paru (Leips. 1797, in-8°.), contient le texte d'après Brunck, avec quelques corrections, une bonne version latine, et

une excellente table des matières. Il existe, à la Bibliothèque impériale, un manuscrit coté sous le n°. 2727, et contenant beaucoup de scholies inédites, qu'on suppose avoir été écrites par Théon, le scholiaste d'Aratus. Il est à désirer que M. Beck, dans son édition d'Apollonius, fasse imprimer en entier ce précieux commentaire, l'un des plus instructifs que l'antiquité nous ait transmis. Apollonius a été traduit, en anglais, par Green et Fawkes; en italien, par le cardinal Flangini (2 vol. in-4°., Roma, 1791, avec notes, cartes et planches gravées); en allemand, par Bodmer (Zurich, 1780), et en français, par M. Caussin, 1797, in-8°. A—D—R.

APOLLONIUS, fils de Molon d'Alabande, dans la Carie, alla professer la rhétorique à Rhodes, et son école y jouit d'une grande réputation. Il forma, par ses leçons, les deux plus grands orateurs romains, Cicéron et Jules César. Il renvoyait ceux qu'il ne croyait pas faits pour devenir orateurs, et ne leur laissait pas perdre leur temps inutilement. C—R.

APOLLONIUS de Tyanes, philosophe pythagoricien, naquit dans les premières années de l'ère chrétienne, à Tyanes, ville de Cappadoce. Son père, nommé aussi Apollonius, et riche citoyen, l'envoya à Tarse, à l'âge de quatorze ans, pour y étudier, sous le phénicien Euthydémus, la grammaire et la rhétorique. Mécontent du luxe et de l'indolence des citoyens, il obtint de son père la permission de se retirer, avec son précepteur, à Ægæ, ville peu éloignée de Tarse. Il y connut les diverses doctrines des philosophes. Il eut pour maître Euxénus d'Héraclée, dans le Pont, et pythagoricien; mais homme peu disposé à pratiquer les austérités de sa secte. Apollonius, dont l'esprit était plus élevé, sentit une impulsion irrésistible pour devenir disciple de Pythagore, selon les règles strictes de son institution. Il y avait dans le temple d'Ægæ, un temple consacré à Esculape, fameux par les miracles que le Dieu de la santé y opérait en faveur des malades. Apollonius s'y établit. Il s'abstint, d'après les institutions de Pythagore, de toute nourriture animale, et ne vécut que de fruits et d'herbes, ne but point de vin, et ne s'habilla que de toile, évitant de se servir de tout vêtement formé de substances animales. Il marchait pieds nus, et laissait croître ses cheveux. Les prêtres du temple lui trouvèrent des talents et des dispositions qui méritaient d'être cultivées dans leur école. Ils l'initièrent dans leurs mystères. On allait jusqu'à dire qu'Esculape lui-même se réjouissait d'avoir Apollonius pour témoin de ses cures. Nous ne voyons cependant pas qu'il ait rien tenté de miraculeux alors. Il ne fit que se servir de l'intervention des Dieux, pour donner plus de force à des leçons morales. Il dit à un jeune Assyrien, malade d'intempérance, que les Dieux accordaient toujours la santé à ceux qui voulaient la recevoir; et, en lui recommandant l'abstinence, il lui rendit la santé. A la mort de son père, Apollonius vint à Tyanes pour l'ensevelir, ne se réserva qu'une faible portion de la succession, et revint à Ægæ, où il forma une école de philosophie; mais pour être tout-à-fait pythagoricien, il s'assujétit aux cinq années de silence. Pendant ce noviciat, il visita plusieurs villes de Pamphylie et de Cilicie, sans prononcer un seul mot. Dans la ville d'Aspenda, quelques mots écrits sur des tablettes, lui suffirent pour calmer une sédition causée par la cherté des grains. Lorsque le temps du silence

fut expiré, Apollonius visita Antioche, Ephèse, et d'autres villes, se liant surtout avec les prêtres. Il cherchait plus à instruire les autres qu'à étudier. Il annonçait sa doctrine d'un ton d'autorité, et lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait : « Quand j'étais » jeune, je cherchais la vérité; main» tenant je dois enseigner ce que » j'ai appris : un sage doit parler en » législateur, et ordonner au peuple » la doctrine qu'il embrasse. » Apollonius résolut d'aller, par Babylone, aux Indes, pour converser avec les brames. Il communiqua ce dessein à ses disciples, au nombre de sept; mais ils refusèrent de l'accompagner, sur quoi il leur dit, en les quittant : « Puisque vous êtes trop efféminés » pour une pareille entreprise, restez » ici, et étudiez la philosophie; moi, » j'irai où la sagesse et les Dieux me » conduiront. » Il quitta Antioche, suivi seulement de deux valets, et trouva sur sa route un associé, nommé Damis, qui le regarda comme une divinité, et devint son compagnon et l'historiographe de son voyage. A Babylone, il conversa avec les mages. En entrant dans le palais du roi, il montra son mépris pour la grandeur, en conversant avec Damis, comme s'ils eussent été en voyage, sans jeter les yeux sur les objets magnifiques dont ils étaient entourés. Apollonius n'en devint pas moins agréable au roi, qui reçut de lui un grand nombre d'excellents conseils. Il quitta Babylone, chargé des présents du monarque. Le roi des Indes, Phraortes, qui demeurait à Taxella, lui donna, pour le chef des philosophes, ou gymnosophistes indiens, une lettre ainsi conçue : « Le » roi Phraortes, à son maître Iarchas » et aux sages qui sont avec lui : Apol» lonius, homme très-sage, pensant » que vous êtes plus sage que lui, » vient vous voir, pour prendre con» naissance de votre sagesse. Faites» lui part librement de tout ce que » vous savez, et soyez assuré que vos » instructions ne seront point perdues. » Il est le plus éloquent des hommes, » et a une excellente mémoire. Ses » compagnons aussi méritent votre » bon accueil, puisqu'ils savent aimer » un pareil homme. » Après un séjour de quatre mois parmi les Indiens, Apollonius revint à Babylone. Il passa de là en Ionie, et visita plusieurs villes. Telle était la renommée qu'il avait alors acquise, que lorsqu'il entra dans Ephèse, les artisans même quittèrent leurs travaux pour le voir. Dans ses discours publics, il reprocha au peuple sa paresse, et recommanda, d'après la doctrine de Pythagore, la communauté des biens. On assure qu'il prédit aux Éphésiens, l'approche d'une peste, et de plus, des tremblements de terre qui eurent lieu ensuite dans l'Ionie. A Pergame, et sur l'ancien emplacement de Troie, il passa seul une nuit, sur le tombeau d'Achille, et ensuite informa ses compagnons que, par le pouvoir d'un sortilége qu'il avait appris dans l'Inde, il avait évoqué ce héros de sa tombe, et avait eu avec lui une conversation. A Lesbos, il conversa avec les prêtres d'Orphée, et fit voile pour Athènes. Le prêtre ne voulut pas le recevoir aux saints mystères, parce qu'il était un enchanteur; cependant, peu d'années après, il fut admis. Il parla aux Athéniens de sacrifices, de prières, de la corruption de leurs mœurs, etc. Il visita encore Lacédémone, Olympie, et d'autres villes de la Grèce, prétendant toujours prédire l'avenir, et faire des miracles. De la Crète, Apollonius vint à Rome : Néron venait de rendre un édit pour bannir de la ville tous ceux qui pratiquaient la magie. Apollonius sentit

qu'il pouvait être compris dans cette mesure : mais il n'en vint pas moins à Rome avec huit de ses compagnons. De trente-quatre, qui l'avaient suivi en Italie, ils étaient les seuls qui fussent restés avec lui. Il fut conduit, le lendemain de son arrivée, au consul Télésinus, qui lui accorda la permission de visiter les temples, et de converser avec les prêtres. Son séjour ne fut pas long : « Il ressuscita, dit son » historien, une jeune femme, et fut » chassé de Rome par édit de Néron. » Il voyagea en Espagne, où il ne resta que jusqu'à la mort de cet empereur. Il retourna de là en Italie, pour aller en Grèce, d'où il passa en Egypte, où Vespasien cherchait à établir son pouvoir. Ce prince connut ce que valait un auxiliaire tel qu'Apollonius, ayant un grand pouvoir sur le vulgaire, et se l'attacha en le consultant comme une espèce d'oracle. En retour, le philosophe employa son influence sur le peuple, en faveur de Vespasien. Pendant son séjour en Egypte, Apollonius fit, par curiosité, un voyage en Ethiopie. A son retour, il fut reçu favorablement par Titus, successeur de Vespasien qui le consulta sur des affaires du gouvernement. Sur ce que cet empereur avait refusé la couronne de la victoire, après la prise de Jérusalem, Apollonius lui écrivit cette épître laconique : « Puis- » que vous refusez d'être applaudi » pour une victoire sanglante, je vous » envoie la couronne de la modéra- » tion. Vous savez à quelle sorte de » mérite des couronnes sont dues. » A l'avènement de Domitien, il fut accusé d'avoir excité une sédition dans l'Egypte en faveur de Nerva, se présenta volontairement devant le préteur, et fut acquitté. Apollonius passa ensuite en Grèce, visita le temple de Jupiter Olympien, l'antre de Trophonius en Arcadie, et d'autres lieux célèbres dans les fastes religieux. Il s'établit enfin à Ephèse, où il ouvrit une école pythagoricienne, et eut plusieurs disciples. On dit (Dion Cassius liv. 57; Philostr., liv. 8, c. 26) qu'au moment où Domitien périt, Apollonius, au milieu d'une discussion publique, s'arrêta, et, changeant de voix, s'écria : « C'est bien fait, » Stéphanus, courage ! tue le tyran. » Ensuite, après un léger intervalle, il reprit : « Le tyran est mort ; il est » tué à ce moment même . . . » On ne pourrait expliquer ce fait, s'il est vrai, qu'en admettant qu'Apollonius était dans le secret de la conspiration. Après cela, on ne sait plus rien d'Apollonius, sinon que Nerva lui écrivit, lors de son avènement à l'empire, pour lui demander des conseils, etc., et qu'il reçut de lui une réponse énigmatique, dont on conclut que bientôt ils se retrouveraient dans un autre monde. On n'a point d'informations certaines sur le temps, le lieu et le genre de sa mort : il est probable, cependant, qu'il mourut à Ephèse de pure vieillesse, pendant le court règne de Nerva, ou vers l'an 97, approchant alors de cent ans. Les notions sur cet homme extraordinaire sont incertaines. Damis, qui fut son compagnon à Babylone, est le premier qui en parle. Ses Mémoires, qu'il laissa dans les mains d'un ami, furent donnés à l'impératrice Julie, femme de Sévère qui commença à régner l'an 194. Ces Mémoires furent remis à Philostrate, sophiste éloquent, alors à Rome, qui se plut à embellir l'histoire d'Apollonius de contes merveilleux, etc., qui discréditent beaucoup son ouvrage. On y trouve aussi de grandes contradictions. Cependant, le récit de Philostrate, avec toutes ses fautes, fut, environ cent ans après qu'il eut

paru, préféré à tous les autres, par Hiéroclès, qui, le premier, voulut établir une comparaison entre le Christ et Apollonius. Eusèbe, en réfutant cette attaque contre le christianisme, admet en général le récit de Philostrate, et soutient que, d'après ce récit même, Apollonius ne mérite pas d'être comparé au Christ. Il paraît constant que l'existence d'Apollonius ne peut être révoquée en doute, comme on l'a fait. On doit croire qu'il fut un pythagoricien sévère; qu'il voyagea dans plusieurs contrées, et fut un philosophe parmi les sages, un magicien pour le peuple. Sa célébrité est démontrée par des preuves nombreuses. De son vivant, il fut appelé *Dieu*, et accepta cette dénomination, en disant que ce titre appartenait à tout homme de bien (Philostr., liv. 8, ch. 5). Après sa mort, il fut longtemps compté parmi les divinités. Les habitants de Tyanes lui dédièrent un temple; les Éphésiens lui consacrèrent une statue, sous le titre d'*Hercule Alexicacus*. Adrien recueillit ses Lettres; Alexandre Sévère plaça son image parmi celles d'Abraham, d'Orphée, de J.-C., etc.; Caracalla lui dédia un temple, comme à une divinité venue parmi les hommes; Aurélien ne saccagea point Tyanes, par respect pour sa mémoire; Ammien Marcellin place ce philosophe au rang des hommes éminents qui ont été assistés de quelque démon, ou génie surnaturel, tels que Socrate et Numa. Eunapius, d'ailleurs platonicien crédule et ami des fables, parle d'Apollonius, comme d'un être tenant du Dieu et de l'homme, et ajoute que Philostrate aurait dû intituler son histoire : *la descente d'un Dieu sur terre.* Tout porte à croire qu'Apollonius réunissait le caractère d'un sage et celui d'un imposteur; mais on ne voit pas trop que l'on puisse ajouter, avec Gibbon, celui d'un fanatique. Il ne reste, des écrits d'Apollonius, que son *Apologie* à Domitien, donnée sans doute, tout au plus en substance, par Philostrate, et quatre-vingt quatre épîtres, pour la plupart philosophiques, dont la doctrine n'est pas strictement pythagoricienne, mais tient du système d'Héraclite, sur l'unité de nature. Leur style laconique est une présomption en faveur de leur authenticité. Commelin les publia en 1601, in-8°., et Étienne, dans ses *Epistolia*, etc., en 1577. La vie d'Apollonius a été traduite en français; Berlin, 1774, 4 vol. in-12. M—D.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, dans l'île d'Eubée, ou, suivant d'autres, de Calchédon en Bithynie, s'acquit une telle réputation, qu'Antonin-le-Pieux le fit venir à Rome, pour lui confier l'éducation de Marc Aurèle. A son arrivée, Antonin, empressé de le connaître, lui fit dire de se rendre au palais. « C'est au disciple à venir trouver son maître, répondit Apollonius, et non au maître à aller chercher le disciple. » Antonin sourit à cette réponse. « Apparemment, dit-il, que le philosophe trouve moins pénible de venir de Chalcis à Rome, que de sa demeure au palais. » Il se hâta néanmoins de lui envoyer son nouveau disciple. Marc Aurèle profita beaucoup de ses leçons; l'ouvrage que nous avons de cet empereur contient l'éloge de son maître. — Un autre APOLLONIUS, surnommé *Cronus*, de la secte mégarienne, fut disciple d'Eubulide. Strabon l'appelle Cronus Apollonius, et veut que le deuxième nom lui soit venu d'Apollonie, sa patrie, port de la Cyrénaïque, et le premier, de l'âpreté de son caractère. — On compte encore deux autres APOLLONIUS, l'un,

stoïcien, natif de Nysée dans l'Attique, et disciple de Panætius; l'autre, péripatéticien, et à peu après contemporain d'Adraste. K.

APOLLONIUS, fils d'Archibius, grammairien d'Alexandrie, vivait sous le règne d'Auguste, et Apion fut l'un de ses disciples. Il nous reste sous son nom, un Lexique des mots d'Homère, publié, pour la première fois, en grec et en latin, avec des notes très-copieuses, par M. de Villoison, Paris, 1773, in-4°., ou in-fol., et réimprimé, seulement en grec, avec les notes de M. Herman Tollius, Lugd. Bat., 1788, in-8°. Le fonds de cet ouvrage peut bien être d'Apollonius; mais comme on l'y cite lui-même, il est évident que des compilateurs plus modernes l'ont mutilé en l'abrégeant, et y ont ajouté beaucoup. C—R.

APOLLONIUS, surnommé DYSCOLE, à cause de son humeur chagrine, né à Alexandrie, y fleurit vers l'an 138 de J.-C. Il passa sa vie dans le Bruchium, quartier de la ville où beaucoup de gens de lettres étaient logés et nourris aux dépens des rois d'Égypte. Il est le premier qui ait réduit la grammaire en système. Il avait fait, sur cette science, un grand nombre d'ouvrages, qui sont perdus pour la plupart; mais dont Priscien a fait un grand usage pour la composition de sa Grammaire latine. Il nous reste d'Apollonius un *Traité sur la syntaxe*, en quatre livres, qui a été imprimé plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Frédéric Sylburge, avec la traduction latine d'Æm. Portus, et des notes, Francofurti apud Wechel Heredes, 1590, in-4°.; elle est fort rare. On trouve à la fin du *Traité des dialectes grecs de Maittaire*, édition de Reitzius, Hagæ Comitum, 1738, et édition de Sturtzius, Lipsiæ, 1807, quelques extraits de la grammaire d'Apollonius Dyscole, que Vossius avait tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris. Ce manuscrit, qui existe à la Bibliothèque impériale, est beaucoup plus ample que les imprimés; et ce serait rendre un service important à la littérature grecque que de le faire imprimer avec les autres traités du même auteur, qui se trouvent dans différentes bibliothèques. On attribue encore à Apollonius un *Recueil d'histoires merveilleuses*, dont la meilleure édition est celle qui a été donnée par Meursius, Lugd. Bat., 1620, in-4°., et qui a été réimprimée à Florence, dans le 7e. volume des *Œuvres de Meursius*, et séparément à Leipzig, 1792, in-8°. Il est fort douteux que cet ouvrage soit de lui. Hérodien, célèbre grammairien, était fils d'Apollonius Dyscole. C—R.

APOLLONIUS, de Rhodes, statuaire, fit, de concert avec Tauriscus, le groupe immense, connu sous le nom de *Taureau Farnèse*. Il représente Zéthus et Amphion, attachant Dircé aux cornes d'un taureau furieux, pour venger leur mère Antiope, qu'elle avait persécutée. Antiope et un jeune pâtre assistent au supplice de Dircé. On ne peut guère douter que ce groupe ne soit le même que Pline a décrit, et qu'il attribue à ces deux sculpteurs; mais il s'en faut de beaucoup que leur ouvrage nous soit parvenu dans son entier. Il a subi une restauration si considérable, qu'il n'y reste d'antique que la moitié inférieure de la figure de Dircé, les deux troncs et une jambe de Zéthus et d'Amphion. Antiope et le jeune pâtre étaient moins mutilés. Ces restes de la main des artistes grecs, sont d'un grand caractère; les restaurations ont été faites assez faiblement par un sculpteur de Milan, nommé *Batista Bianchi*. Suivant Pline, le morceau, sculpté d'un seul

bloc, fut apporté de Rhodes à Rome. Apollonius et Tauriscus y avaient gravé leurs noms. Cette inscription existait sans doute sur quelques-unes des parties perdues. Les débris antiques ont été retrouvés dans les bains de Caracalla. Il est impossible de décider aujourd'hui si l'ouvrage était réellement d'un seul morceau. D'après l'ordre dans lequel Pline nomme ces deux sculpteurs, on peut juger qu'ils ont vécu quelques années après Alexandre-le-Grand. L—S—e.

APOLLONIUS, statuaire, fils de Nestor d'Athènes, vivait, selon Winkelmann, peu de temps après Alexandre-le-Grand. C'est de lui qu'est le fameux *torse* du Belvédère, qui fut découvert à la fin du 15e. siècle, et qui se voit à présent dans le Musée des antiques. On le regarde comme le débris d'un Hercule en repos, mais dans lequel la force et la puissance ont déjà pris le caractère calme et idéal de la divinité. Quoique cette statue n'ait plus ni tête, ni bras, ni jambes, elle est cependant encore un chef-d'œuvre de l'art. Elle a donné lieu à de nombreuses dissertations, dont l'utilité n'est pas bien démontrée; mais elle a fourni aux artistes une foule d'études excellentes. Michel-Ange l'a dessinée sous tous les aspects; il ne pouvait se lasser de l'admirer, et lorsque, dans sa vieillesse, il fut privé de la vue, il se faisait conduire près de ce chef-d'œuvre, en parcourait toutes les formes avec ses mains savantes, et devait encore aux beaux-arts des jouissances que son malheur semblait lui interdire. Le nom d'Apollonius est gravé dans le marbre; c'est d'après la forme de quelques lettres grecques, qu'on prétend assigner le temps où vivait le sculpteur; mais cette conjecture ne peut être qu'approximative.

L—S—e

APOLLONIUS (Lævinus), voyageur du 16e. siècle, né dans un bourg, près de Bruges, et mort aux îles Canaries, en se rendant au Pérou: ses écrits sont: I. *Libri V de Peruviæ regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ inventione et rebus in eadem gestis*, Anvers, 1567, in-8°.; II. *De navigatione Gallorum in terram Floridam, deque clade an.* 1565 *ab Hispanis accepta*; ib. 1568, in-8°. G—t.

APOLLONIUS (Guillaume), théologien de la communion des réformés, né à Middelbourg, au commencement du 17e. siècle, est connu par une controverse avec Nicolas Vedel, sur les limites du pouvoir du souverain dans les affaires ecclésiastiques. Les titres les plus bizarres, *Grallæ*, *Echasus*, *Grallator* et *Grallopœus*, figurent dans cette dispute, et caractérisent le temps où ces écrits furent publiés. Un des plus célèbres restaurateurs de la saine philosophie, Chrétien Thomasius, en a donné un ample extrait dans son *historia contentionis inter Imperium et sacerdotium*, Halle, 1722, in-8. On ne lit plus de pareils écrits, mais leur influence sur le progrès des idées, dans une matière de la plus haute importance, n'en est pas pour cela moins remarquable. On a encore d'Apollonius, *Disputationes de lege Dei*. Middelbourg, 1655, in-12. (*Voy.* Vedel). S—r.

APOLLONIUS COLLATIUS. *V.* Collatius.

APOLLOPHANES, un des premiers disciples d'Érasistrate, était médecin d'Antiochus III, roi de Syrie, surnommé *le Grand*, et vivait dans le 3e. siècle avant J.-C. Hermias, ministre d'Antiochus, exerçait dans le royaume des concussions et des violences qui répandaient partout la désolation; personne n'osait porter

lénus, les détails les plus exacts dans Herm. Schyn *Deduct. plenior Histôr. Mennonit.*, chap. XV et chap. XVIII; et sur le parti qui porte son nom dans Casp. Commelini, *Description de la ville d'Amsterdam* (en hollandais), tome I, pag. 500 (*V.* aussi Mosheim *Instit. Hist. ecclés.*, p. 1012).

S—R.

APPEL (Jacques), peintre, né à Amsterdam, le 29 novembre 1680, d'une honnête famille, reçut une bonne éducation; et dès son enfance annonça un goût particulier pour les arts, en dessinant à la plume, ou en découpant de petites figures d'animaux, etc. On le plaça comme élève chez Timothée de Graef, paysagiste. Les leçons de cet artiste, celles de Meyring, les ouvrages de Tempête, et l'étude assidue de la nature, formèrent tellement le jeune Appel, que, dès l'âge de dix-huit ans, il s'était placé au rang des bons artistes. Après avoir vu et étudié un grand nombre de sites, surtout aux environs de la Haye, il revint à Amsterdam, où il travailla beaucoup. Il se maria à vingt-deux ans, et peignit ensuite les portraits des principaux habitants de Sardam, qui lui firent faire aussi des tableaux d'histoire et des paysages. Revenu de nouveau dans le lieu de sa naissance, il établit une espèce de manufacture de peinture, où, sous sa direction, d'autres artistes exécutaient toutes sortes de sujets. Cette entreprise enrichit Appel, qui d'ailleurs ne négligeait point de travailler lui-même. Il fit un grand nombre de tableaux qui lui furent très-bien payés. Ce fut surtout dans le paysage qu'il eut les succès les plus nombreux et les plus assurés. On peut dire que son bonheur l'accompagna constamment jusqu'au dernier moment de sa vie; car, s'étant couché un soir sans ressentir aucune incommodité, il fut trouvé mort dans son lit le lendemain, 7 mai 1751, à l'âge de près de soixante-dix ans. Selon Descamps, dont l'ouvrage a fourni ces détails, Appel, très-inférieur à Berghem, était cependant supérieur à plusieurs paysagistes estimés.

D—T.

APPIANO (Jacques d'), tyran de Pise. Son père, Jacques d'Appiano, né de basse condition, sur le territoire de Florence, s'était attaché aux Gambacorti, chefs d'un parti dans Pise. Il eut la tête tranchée avec plusieurs d'entr'eux, en 1348, par ordre de l'empereur Charles IV. Pierre Gambacorti, rappelé dans sa patrie en 1369, y ramena Jacques d'Appiano, à qui il accordait la plus entière confiance, et il le fit nommer chancelier perpétuel de la république. Appiano, rempli de talents et d'adresse, se rendit maître des principales affaires, et s'assura une foule de créatures indépendantes de celles de son protecteur. Il embrassa le parti Gibelin avec un zèle extrême, et contracta une étroite alliance avec Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. Le 21 octobre 1392, Appiano excita un tumulte dans Pise, en faisant massacrer deux de ses ennemis; Gambacorti, qu'on avait vainement voulu prévenir contre lui, ne pouvait croire à une trahison de son vieil ami; ils avaient vécu et souffert ensemble, et tous deux avaient déjà passé soixante-dix ans. Gambacorti renvoya donc des partisans qui prenaient les armes pour sa défense. Il demanda une conférence à son ami, et, dès qu'il fut auprès de lui, Appiano le fit massacrer. Les fils de Gambacorti, tous deux blessés, tombèrent au pouvoir d'Appiano, qui les fit empoisonner dans leur prison. Les maisons de tous les amis des Gambacorti furent abandonnées au pillage,

et le 25 octobre, le tyran obtint du peuple intimidé, le titre de seigneur de Pise. Jacques d'Appiano régna dans Pise, plutôt comme une créature de Jean Galéas, que comme un prince indépendant. Il s'engagea dans toutes ses intrigues contre les Florentins, et attira sur son pays, à plusieurs reprises, les malheurs de la guerre. Cependant, son fils aîné, le seul en qui il eût reconnu le talent de gouverner, mourut avant lui, et Jean Galéas voulut de son vivant même, ôter au second son héritage. Il essaya, le 2 janvier 1398, de faire occuper, par surprise, toutes les forteresses de Pise; Appiano résista, les soldats du duc de Milan furent dévalisés, et le seigneur de Pise éclairé sur la perfidie de son allié, fut sur le point d'embrasser le parti des Florentins. Cependant, Jean Galéas réussit à l'apaiser, Appiano étant mort le 5 septembre de la même année. S. S—i.

APPIANO (Gérard), fils et successeur de Jacques, capitaine et seigneur de Pise. Se sentant mal affermi dans sa domination, il entra aussitôt en négociation avec ses voisins. Il voulut d'abord s'assurer l'alliance des Florentins; mais il leur demanda de se rendre garants de sa tyrannie, et d'entretenir une garde pour sa défense. Les Florentins rejetèrent ces conditions, qui leur parurent honteuses pour un peuple libre. Alors, Gérard d'Appiano se jeta dans les bras du duc de Milan; il lui vendit la seigneurie de Pise pour le prix de deux cent mille florins, se réservant seulement la souveraineté de Piombino et de l'île d'Elbe. Ce fut là qu'il se retira au mois de février 1399, emportant avec lui les malédictions de ses concitoyens. Ses descendants sont demeurés pendant deux siècles princes de Piombino, après quoi cette souveraineté a été réunie à la couronne de Naples. S. S—i.

APPIANO, prince de Piombino, après que Gérard d'Appiano (*Voy.* l'article précédent) eut échangé, en 1398, la seigneurie de Pise contre la principauté de Piombino. Il évita de se mêler dans les guerres de ses voisins; son mariage avec Paula Colonna, sœur du pape Martin V, assura la protection de ce pontife à sa famille. Lui-même était mort avant l'élévation de son beau-frère au pontificat; mais, en mourant, il avait déclaré la république florentine tutrice de son fils Jacques II d'Appiano. Les Florentins exercèrent fidèlement cette tutelle; ils protégèrent, pendant tout le 15e. siècle, les différents princes de la maison d'Appiano, et ceux-ci s'engagèrent souvent au service de la république, comme *condottieri*. Lorsque Cosme Ier. de Médicis parvint, en 1537, à la dignité de duc de Florence, il ne fut point satisfait du pouvoir souverain qu'il avait usurpé dans sa patrie; il voulait soumettre toute la Toscane, et la petite principauté de Piombino excitait sa cupidité, à cause des riches mines de fer de l'île d'Elbe, qui en fait partie; mais Jacques V d'Appiano, qui régna jusqu'en 1545, s'était mis sous la protection de Charles-Quint; dépouillé plusieurs fois de ses états par Médicis, sous différents prétextes, il fut autant de fois rétabli par l'empereur dans sa souveraineté. Le duc de Florence, renonçant à conquérir la principauté de Piombino, chercha dès-lors à s'assurer l'alliance de ce petit état. Jacques VI d'Appiano qui, en 1545, succéda à son père, demeura, pendant tout son règne, dans la dépendance absolue des Médicis. Il avait laissé conquérir aux corsaires de Barbarie les deux îles de Pianosa et de Monte-Christo, qui faisaient partie de sa principauté, et

il était sur le point de vendre l'île d'Elbe au grand-duc François, lorsqu'il mourut le 15 mai 1585. Avec lui finit la ligne légitime des Appiani; mais il avait laissé deux fils naturels, dont l'aîné, Alexandre, avait été légitimé par l'empereur. En succédant à la principauté de Piombino, Alexandre fut obligé de recevoir une garnison espagnole. Sa femme, Isabelle de Mendoça, de concert avec le commandant espagnol qu'elle aimait, et avec les habitants de Piombino, mécontents de leur prince, fit assassiner Alexandre d'Appiano, le 28 septembre 1589. La maison d'Appiano étant ainsi éteinte, la principauté de Piombino demeura long-temps en séquestre, entre les mains des Espagnols, malgré les instances des grand-ducs de Toscane, qui voulaient l'acquérir à tout prix. Le conseil aulique adjugea, vers l'année 1619, ce fief de l'empire, à la maison de Mendoça, comme plus proche héritière des Appiani. Les Ludovici l'achetèrent ensuite, et le réunirent à la principauté de Venosa; enfin, les Buoncompagni, ducs de Sora, en ont hérité, et l'ont possédé jusqu'à nos jours. S. S—I.

APPIEN, historien grec, né à Alexandrie, vécut sous les empereurs Trajan, Adrien et Antonin. Il vint de bonne heure s'établir à Rome, où il se distingua dans la profession d'avocat, et fut nommé *procurator*, ou surintendant des affaires domestiques des empereurs; quelques biographes ajoutent qu'il fut envoyé en Egypte comme gouverneur de cette province. Appien, dans son histoire, parle de la destruction de Jérusalem, par Adrien, comme d'un événement contemporain, et il dit, dans sa préface, que la puissance romaine avait duré 900 ans : ce qui prouve qu'il écrivait vers la 11e. année du règne d'Antonin. Son histoire, qui était divisée en 24 livres, n'était point asservie à l'ordre chronologique, mais à l'ordre des nations et des pays dont parle l'historien. Il raconte sans interruption, et séparément, tous les événements qui ont rapport, soit à l'Italie, soit à l'Afrique, ou à d'autres contrées. L'ensemble de son histoire générale se compose ainsi des histoires particulières de plusieurs peuples et de plusieurs provinces. Cette méthode, qui a été quelquefois imitée en partie chez les modernes, et surtout par Gibbon, présente quelques avantages; mais elle a le grand inconvénient de détourner l'attention du sujet principal. Il est difficile de suivre, dans Appien, les progrès de la grandeur et de la décadence de l'empire dont il a fait l'histoire. Cependant, les renseignements qu'il nous donne, jettent de grandes lumières sur l'histoire de son temps, et sur la géographie ancienne. C'est par lui que nous savons que l'empire romain était borné à l'est par l'Euphrate, le mont Caucase, la grande Arménie et la Colchide, et au nord par le Danube, au-delà duquel il dit que les Romains possédaient encore la Dacie, aussi bien que plusieurs autres pays au-delà du Rhin. Selon le même historien, ils étaient maîtres de la moitié de la Grande-Bretagne; mais ils négligeaient le reste. Ils possédaient plusieurs autres contrées qui leur coûtaient plus qu'ils n'en retiraient, et ils ne les conservaient que comme un poste militaire d'où ils pouvaient marcher à de nouvelles conquêtes. Telles étaient les provinces de la grande Arménie. Appien nous apprend encore qu'il vit à Rome plusieurs ambassadeurs de peuples barbares, qui désiraient se soumettre à l'empire; mais qui furent refusés par l'empereur, parce qu'ils étaient pauvres. Quelques érudits ont pensé qu'il fallait lire Ap-

pien avec défiance ; mais d'autres, et Photius à leur tête, soutiennent que cet historien est plein de respect pour la vérité, et qu'il montre surtout une grande connaissance des affaires militaires. « En lisant l'histoire d'Appien, » ajoute Photius, on croit assister aux » batailles qu'il décrit. » On admire surtout les discours qu'il met dans la bouche des personnages, qui, sans avoir l'éloquence de ceux de Tite-Live, sont remarquables par la force des raisonnements. Quel que soit le jugement qu'on peut porter sur le mérite d'Appien, et sur l'ensemble de son ouvrage, on doit avouer que les cinq livres qui nous restent des guerres civiles, sont un des morceaux les plus précieux qui nous soient parvenus de l'antiquité. Si ce morceau était perdu, une foule de détails curieux nous seraient restés inconnus. Appien descend, dans cette partie de son ouvrage, jusqu'aux moindres particularités; son récit est simple et sans ornement; mais il porte tellement l'empreinte de la vérité, qu'on croit être témoin des événements qu'il raconte. Ses chapitres sur les proscriptions de Marius et de Sylla, sur celles de triumvirs, seront toujours une lecture attachante pour ceux qui ont eu le malheur d'étudier le cœur humain à l'école des révolutions. Montesquieu a beaucoup profité de la lecture d'Appien; à l'aide du récit de l'historien, il peint à grands traits la corruption des Romains; mais le simple et véridique Appien la décrit peut-être d'une manière plus énergique; car, après avoir peint tous les crimes qu'enfantent l'ambition et l'avarice, il consacre un chapitre aux vertus qui se montraient au milieu du désordre général, et, dans ce chapitre, il ne trouve à louer que la conduite des femmes et des esclaves. Il ne nous reste que des extraits de ses cinq premiers livres, contenant l'histoire des Romains sous leurs rois, de leurs guerres en Italie, de celles des Samnites, de celles des Gaulois ( dont il nous reste un abrégé très-succinct ), et de celles de la Sicile et des îles. Les trois livres suivants, qui contiennent les guerres d'Espagne, celle d'Annibal et les Puniques, nous sont restés ; nous avons cependant perdu la seconde partie des Puniques, qui contenait les guerres de la Numidie. Il nous reste des extraits du IX^e. sur les guerres de Macédoine. Le X^e., sur les guerres de la Grèce et de l'Ionie, est entièrement perdu. Il ne nous reste que la première partie du XI^e. livre qui contenait les Syriaques et les Parthiques. Ce que nous en avons en effet sous le nom d'Appius, sur la guerre des Parthes, n'est point de lui. C'est tout simplement un extrait des Vies de Crassus et de Marc Antoine, de Plutarque. Le XII^e. livre sur les guerres de Mithridate est entier. Les livres XIII^e. et XVII^e. contiennent l'histoire des guerres civiles, jusqu'à la mort de Sextus Pompée, et sont entiers. Il ne nous reste rien des cinq suivants qui contenaient la suite des guerres civiles, et l'histoire de l'empire romain sous les empereurs, pendant cent ans. Le XXIII^e. sur les guerres d'Illyrie, nous reste. Le XXIV^e. sur les guerres d'Arabie, est entièrement perdu. La première édition grecque d'Appien, a paru à Paris chez Charles Etienne, 1551, in-fol. Il y manque les guerres d'Annibal, et les Puniques qu'Henri Etienne publia pour la première fois, en 1557, in-8°., et les guerres d'Illyrie, publiées par D. Hœschelius, Augustæ Vindelicorum, 1599, in-4°. Ce dernier livre manque aussi dans l'éd. gr. et latine, donnée par H. Etienne, 1592, in-fol., et dans celle qui a été donnée par Alex.

Tollius, Amsterdam, 1670, 2 vol. in-8°. Les extraits qui nous restent des livres perdus, sont tirés des *Excerpta de legationibus*, publiés par Fulvius Ursinus, Antwerpiæ, 1582, in-4°., et des *Excerpta de virtutibus et vitiis*, publiés par Henri de Valois, Paris, 1634, in-4°. Tous ces extraits se trouvent réunis dans l'excellente édition d'Appien, que M. Schweighæuser, a donnée, à Leipzig 1785, 3 vol. in-8°. grec et latin. L'histoire d'Appien a été traduite en allemand, par Seybold, 1793; en français, par Claude Seyssel, Lyon, in-fol., 1544; par Odet-Desmarres, in-fol., Paris, 1659, in-fol. Les cinq livres des guerres civiles ont été traduits séparément par M. Combes-Dounous, Paris, 1808, 3 vol. in-8°.

M—D.

APPIUS CLAUDIUS, chef de la famille Claudia, l'une des plus illustres de Rome, et surtout remarquable par une opposition constante aux plébéiens. L'an 250 de Rome (504 avant J.-C.), Appius Claudius vint s'établir à Rome. Il était né chez les Sabins, de parents distingués, et s'appelait alors Actius Clausus. Il s'était opposé aux préparatifs de guerre que ses compatriotes faisaient contre les Romains, et, n'ayant pu les déterminer à prendre un parti pacifique, il avait renoncé pour toujours à eux, emmenant avec lui, dans sa patrie adoptive, 5000 familles qui lui étaient attachées par les liens du sang ou par ceux de la dépendance. On reçut avec joie cet accroissement de population. Appius fut classé dans l'ordre des patriciens, et admis au nombre des sénateurs. On lui donna vingt-cinq acres de terre, et chacun de ceux qui étaient venus avec lui, en eut deux, avec tous les priviléges des citoyens romains. Dans la neuvième année de son séjour à Rome, il fut nommé consul. Le sénat voulait l'opposer au peuple qui murmurait, surtout à cause des rigueurs exercées contre les débiteurs. L'inflexible Appius soutint que tout adoucissement aux volontés de la loi était une injustice envers les créanciers. Lorsqu'il fallut marcher contre les Volsques, empressés de profiter des circonstances, aucun citoyen ne s'enrôla. Servilius, collègue d'Appius, ne put, malgré sa popularité, mener contre l'ennemi qu'un petit nombre de soldats. Ils lui suffirent, cependant, pour vaincre; mais, à l'intérieur, Rome n'en fut pas plus paisible. La vue d'un vieillard qui s'était trouvé à vingt-huit batailles, et qui, chargé de fers, montra au peuple ses cicatrices et les marques récentes des verges dont on l'avait frappé, mit les citoyens en fureur; Appius fut contraint de se réfugier dans sa maison; mais il se montra de nouveau dans le sénat, et soutint que toute faiblesse serait une source de troubles. Sur ces entrefaites, les Volsques firent une nouvelle irruption, plus redoutable que la première, et Servilius obtint, enfin, que le peuple combattrait sous ses ordres. Il remporta une victoire complète, et, pendant ce temps, Appius, resté à Rome, fit trancher la tête à 300 otages donnés par les Volsques. Lorsque son collègue revint, et demanda les honneurs du triomphe, Appius engagea le sénat à le lui refuser, sous prétexte que Servilius s'était montré trop complaisant et trop libéral envers les soldats, ce qui fut cause que Servilius donna un exemple de mépris pour les lois et le premier corps de l'état, qui, dans la suite, ne fut que trop suivi. Il se décerna lui-même les honneurs du triomphe, et marcha au Capitole, aux acclamations du peuple et de l'armée. Appius, invariable dans sa conduite, ne vit pas plutôt cette guerre terminée,

que, malgré les assurances données au peuple par Servilius, il ordonna qu'on livrât de nouveau à leurs créanciers ceux qui avaient été mis en liberté pour marcher contre l'ennemi. Lorsque dans la suite, le peuple se retira sur le Mont-Sacré, il fut le seul sénateur qui s'opposât à ce qu'on entrât en négociation avec ceux qu'il appelait des rebelles; lors du procès de Coriolan, il fit sentir, dans un discours véhément, que le procès de ce patricien était une insulte au sénat. Un homme tel qu'Appius ne pouvait pas adopter le projet de la loi *agraire*. Aussi, lorsque Sp. Cassius (*Voy.* CASSIUS), fit cette proposition, qui devint pour Rome la source de tant de discordes, Appius déclara qu'il fallait, à la vérité, s'approprier une partie des terres conquises, mais les vendre, et en déposer le produit dans le trésor public. Le sénat se servit ensuite du nom d'Appius, comme d'un épouvantail. Trompé plusieurs fois dans son attente, le peuple refusait de s'enrôler pour combattre les Véiens; mais, lorsque les patriciens eurent répandu le bruit qu'Appius allait être nommé dictateur, la seule crainte de voir un homme si sévère investi du pouvoir suprême, fit prendre les armes à la multitude. Appius donna ensuite au sénat un conseil très-utile, et qui fut souvent suivi dans la suite. Ce fut celui de s'assurer toujours de quelques tribuns du peuple, afin qu'ils s'opposassent à ce que leurs collégues proposeraient de désagréable aux patriciens. Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus d'Appius, qui sembla léguer à ses descendants sa fierté et sa haine contre le peuple. D—T.

APPIUS CLAUDIUS, fils du précédent, se montra, s'il se peut, encore plus inflexible et plus ennemi des plébéiens, que son père. L'an 283 de Rome (471 av. J.-C.), les patriciens le firent nommer consul, quoiqu'il ne se fût pas trouvé aux comices. Le tribun du peuple Voléron avait proposé une loi, portant qu'à l'avenir les tribuns seraient élus par tribus, et non par curies. Appius s'y opposa fortement, et mit en usage un moyen auquel le sénat avait eu souvent recours, celui d'occuper par une guerre étrangère l'inquiète activité de la multitude. Après de violents débats, la loi de Voléron fut adoptée, et les deux consuls entrèrent en campagne. Capitolinus, aimé de ses soldats, remporta plusieurs avantages sur les Èques (*Voy.* CAPITOLINUS). Les troupes d'Appius, au contraire, qui l'appelaient *le tyran de l'armée*, conspirèrent, non contre sa personne, mais contre sa gloire, et se laissèrent battre par les Volsques. Appius, irrité, cita toute l'armée à son tribunal. Les magistrats du peuple obtinrent de lui qu'il ne donnât aucune suite à cet étrange emploi de son autorité; mais il trouva bientôt une autre occasion d'exercer sa vengeance. Son arrière-garde ayant été mise en fuite, il fit décimer les soldats, trancher la tête aux chefs qui avaient quitté leurs rangs, et battre de verges jusqu'à la mort, ceux qui avaient perdu leurs enseignes; il s'opposa l'année suivante, avec tant de chaleur, au partage des terres conquises, qu'il détermina le sénat à rejeter cette proposition. Les tribuns voulant se délivrer d'un si redoutable adversaire, l'accusèrent devant la peuple d'être ennemi de la liberté publique; Appius se présenta fièrement à l'assemblée; et, loin de s'abaisser aux excuses et aux prières, il se défendit avec tant d'énergie, que le peuple n'osa pas le condamner. Les tribuns, frappés de stupeur, prirent le parti de remettre le jugement à un autre jour; mais Appius ne vécut pas jusqu'à cette époque. Selon quelques

auteurs, il mourut de maladie; selon d'autres, dont l'opinion paraît vraisemblable, il prévit qu'il serait condamné, et se donna la mort. Les plébéiens qui l'avaient tant haï pendant sa vie, n'insultèrent point à sa mémoire, et ce fut en vain que leurs tribuns tentèrent de lui faire refuser les honneurs funèbres. Les consuls permirent à son fils de prononcer son éloge public, et le peuple l'écouta avec recueillement. D—T.

APPIUS CLAUDIUS CRASSINUS, le décemvir, fut nommé consul l'an 303 de Rome (451 ans av. J.-C.), et peu de temps après, au grand étonnement du sénat, il appuya la proposition de la loi Terentia, qui devait changer la forme du gouvernement, bien persuadé qu'il aurait plus de pouvoir sous un nouveau titre. Il fut effectivement nommé décemvir, et eut pour collègues Génucius, le second consul, les trois sénateurs qui avaient été envoyés en Grèce pour transcrire les lois de Solon, et d'autres personnages consulaires. Les commencements de cette magistrature extraordinaire furent assez doux. Appius se montra même plus populaire qu'aucun de ses collègues. Quand les dix tables de lois furent dressées, et quand les pouvoirs des décemvirs furent expirés, ils firent procéder à de nouvelles nominations, sous prétexte de dresser encore deux tables, et Appius mit tout en usage pour être réélu. Malgré l'orgueil naturel à la famille Claudia, il eut recours aux bassesses auprès de la multitude. Les patriciens le choisirent pour présider l'assemblée, dans l'espoir qu'il aurait assez de pudeur pour ne pas se proposer lui-même; mais il trompa leurs conjectures, fut réélu, et fit choisir ses amis pour remplir les neuf autres places, à l'exclusion de plusieurs candidats distingués, et entr'autres de C. Claudius son oncle. On nomma d'abord six autres patriciens, à qui leur attachement aux intérêts d'Appius tint lieu de mérite. Enfin, pour porter au comble le fol enthousiasme du peuple, Appius proposa, et fit encore élire trois plébéiens. Alors, il jeta le masque, et ne songea plus qu'à perpétuer son autorité. Ses collègues entrèrent facilement dans ses projets. Chacun d'eux se fit précéder de douze licteurs, et accompagner d'une foule de jeunes patriciens qui recevaient d'eux, comme un don, les biens des condamnés, et qui préféraient, dit Tite-Live, la licence pour eux-mêmes à la liberté publique. Un grand nombre de patriciens, obligés de fuir des tyrans dont les jugements étaient sans appel, se retirèrent à la campagne et dans des villes voisines. Les décemvirs publièrent, aux ides de mars, les deux tables de lois qui devaient compléter le nombre de douze, et le peuple fut content de ces lois si chèrement achetées, à l'exception de la dernière, qui défendait aux patriciens de s'allier, par des mariages, aux familles plébéiennes. Les décemvirs attachaient une grande importance à ce qu'il n'existât pas de rapprochement entre les deux ordres. L'instant où leur puissance devait cesser étant arrivé, ils la prorogèrent de leur propre autorité. Montesquieu a caractérisé en peu de mots cette époque funeste. « On vit manifestement, » dit-il, pendant le peu de temps que » dura la tyrannie des décemvirs, à » quel point l'agrandissement de Rome » dépendait de sa liberté; l'état sembla » avoir perdu l'ame qui le faisait mou» voir. » En effet, les Sabins et les Èques profitèrent des circonstances pour ravager le territoire romain. Les décemvirs alarmés convoquèrent le sénat, et le peuple fit cette réflexion douloureuse, que c'était à ses ennemis

qu'il était redevable de cette ombre de liberté. Après de longs débats, on parvint à lever des troupes, qui se mirent en marche sous le commandement de huit des décemvirs. Appius et Oppius restèrent à Rome avec deux légions. Les Romains se laissèrent vaincre, ne voulant pas procurer de la gloire à des chefs qu'ils haïssaient. Appius mandait sans cesse à ses collègues d'employer les moyens rigoureux, et il n'était que trop écouté. Plusieurs soldats périrent par trahison, et entr'autres le fameux Sicinius Dentatus (*V.* SICINIUS) dont tout le crime était de s'être exprimé avec trop de franchise sur les malheurs de son pays. Mais l'abus du pouvoir en amena enfin le terme. Appius aperçut un jour, dans la place, la jeune Virginie, fille de Virginius, de la classe des plébéiens, mais très-considéré dans l'armée. Virginie, douée d'une rare beauté, était promise à Icilius, qui avait été tribun du peuple, et devait l'épouser à la fin de la campagne. Appius conçut pour elle une passion violente; mais il était marié: le divorce, quoique autorisé, était jusqu'alors sans exemple; et la propre loi d'Apicius, qui interdisait toute union conjugale entre les patriciens et les plébéiens, ne lui permettait d'employer que la séduction ou la violence. Le premier parti ne lui réussit pas: il eut recours au second. Par son ordre, un de ses clients, appelé M. Claudius, entra un jour, à la tête d'une troupe de misérables, dans l'école publique où était Virginie, et, la réclamant comme fille d'une de ses esclaves, il la saisit et voulut l'entraîner. Le peuple l'obligea à la remettre en liberté; mais Claudius la cita aussitôt au tribunal d'Appius, qui décida que provisoirement la prétendue esclave suivrait son maître. Le peuple demanda à grands cris que les parents de Virginie fussent entendus. Numitorius, son oncle, parut, ainsi qu'Icilius, son fiancé; ils dévoilèrent les desseins criminels d'Appius. Un tumulte horrible s'ensuivit, et le décemvir fut obligé de laisser Virginie aux mains de sa famille; mais il annonça qu'il prononcerait le lendemain son jugement. Virginius, mandé par son frère et par Icilius, parut sur la place en habits de deuil, ainsi que sa fille. Il donna des preuves certaines des liens sacrés qui les unissaient; mais Appius, plein de confiance dans le nombre de ses satellites, ordonna à Claudius de s'emparer de son esclave. Alors Virginius demanda au décemvir la permission d'interroger de nouveau la nourrice de Virginie, en présence de Virginie elle-même, afin, disait-il, d'avoir au moins la consolation d'être détrompé. Appius y consentit. Aussitôt ce père infortuné embrassa tendrement sa fille, et, la conduisant peu à peu vers une boutique de boucher, il y saisit un couteau; puis, se tournant vers elle: « Ma chère fille, dit-il, voici l'unique moyen de conserver ton honneur et ta liberté; va, Virginie, va rejoindre ta mère et tes aïeux, libre et pure. » A ces mots, il lui enfonça le couteau dans le sein; et, le montrant tout ensanglanté à Appius: « C'est par ce sang innocent, lui cria-t-il, que je dévoue ta tête aux dieux infernaux! » Appius commanda qu'il fût arrêté; mais Virginius s'enfuit et arriva au camp. Valérius et Horatius, sénateurs et ennemis du décemvirat, appelèrent à la vengeance le peuple dont le spectacle du cadavre de Virginie excitait déjà la fureur. Appius demanda en vain que l'on condamnât ses deux adversaires à être précipités du haut de la roche Tarpéienne. Alors, il prit le parti de convoquer le sénat; et le peuple s'apaisa, dans la confiance que le décemvirat allait être aboli; mais le

petit nombre des sénateurs qui étaient alors à Rome, favorisaient par crainte ou par intérêt le despotisme d'Appius. Ils se contentèrent d'exhorter le peuple à la patience. Cependant Virginius, de retour à l'armée, y raconta ses malheurs, et l'affreux parti qu'il s'était vu forcé de prendre pour soustraire sa fille à l'infamie. Les soldats émus, irrités, revinrent à Rome, malgré les décemvirs, traversèrent la ville, et allèrent se poster sur le mont Aventin. L'autre armée, opposée aux Sabins, suivit cet exemple. Le sénat alors résolut de faire renaître la puissance consulaire et tribunitienne. Les décemvirs sentirent que les derniers moments de leur puissance étaient venus; ils voulurent se faire honneur d'une modération tardive, et offrirent de résigner leur pouvoir. Valérius et Horatius consentirent à aller vers le peuple, dont Icilius leur porta les propositions. Le rétablissement du tribunat et du consulat n'éprouva aucune difficulté; mais les plébéiens demandaient de plus qu'on leur livrât les décemvirs pour être brûlés vifs; et le sénat ne voulut pas y consentir. De tous les décemvirs, Appius fut le seul qui, ne démentant point son caractère, s'opposa au rétablissement des tribuns; mais il déclara en même temps qu'il ne refusait pas d'être la victime offerte aux fureurs populaires. On procéda à l'élection des tribuns et des consuls. Virginius, Icilius et Numitorius furent nommés les premiers parmi les magistrats du peuple. Valérius et Horatius obtinrent les faisceaux consulaires. Ce grand événement eut lieu l'an de Rome 305 (449 ans av. J.-C.). Accusé par Virginius, Appius fut traîné en prison, malgré les prières de son oncle qui, après s'être retiré à Régille, pour fuir sa tyrannie, revint alors faire valoir, auprès des citoyens, tous les droits de la famille Claudia, honorée par tant de magistratures; mais Virginius et la mémoire de sa fille parlèrent plus fortement que lui. Appius mourut en prison, avant le jour où il devait paraître en jugement. Tite-Live assure qu'il se tua lui-même. Denys d'Halicarnasse prétend que les tribuns le firent étrangler. Oppius fut accusé par un vétéran de l'avoir fait battre de verges, et éprouva le même sort qu'Appius. Les huit autres décemvirs, effrayés, s'exilèrent volontairement. On vendit leurs biens, et le prix en fut versé dans le trésor public. D—T.

APPIUS CLAUDIUS, de la même famille que les précédents, fut élu censeur, l'an de Rome 442, et commença ses fonctions par humilier le sénat. On n'y avait reçu jusqu'alors que des patriciens, ou les plébéiens les plus recommandables; Appius y introduisit des fils d'affranchis, et donna à quelques-uns d'entre eux la prêtrise du temple d'Hercule, fonction qui avait été jusque-là exercée par la famille Potitia. Mais ce qui rendit sa censure plus célèbre, fut la construction d'un aqueduc pour conduire de l'eau dans Rome, et la prolongation jusqu'au-delà de Capoue, pendant environ 142 milles, du grand chemin auquel la reconnaissance publique donna le nom de *Voie Appienne*. Ce chemin dura, dans son intégrité, près de 900 ans, et ce qui en subsiste aujourd'hui, excite encore l'admiration. Sûr d'avoir captivé, par ces travaux utiles, l'affection du peuple, Appius refusa d'abdiquer la censure au bout de 18 mois; quoiqu'elle eût été limitée à ce terme par un décret. Il fut cité en jugement, et sept tribuns voulaient qu'on le conduisît en prison, mais les trois autres se déclarèrent pour lui, et l'obstination d'Appius l'emporta sur une loi positive. Il resta censeur et n'eut point de collè-

gue. A peine était-il sorti de fonctions, qu'il se mit sur les rangs pour le consulat. Quoique Appius ne fût pas recommandable par des talents militaires, et que la république eût alors besoin de conserver à la tête de ses armées les grands généraux qu'elle possédait, il fut élu avec L. Volumnius Flamma, l'an de Rome 447 : c'était encore le peuple qui le favorisait. Le sénat, forcé de céder, voulut du moins que Fabricius, qui s'était illustré l'année précédente à la tête d'une armée, en conservât le commandement, avec le titre de proconsul. Appius n'ayant retiré de son consulat d'autre honneur que celui d'occuper quelque temps la première place de la république, se fit nommer préteur, et ce choix fut généralement approuvé, parce qu'Appius était orateur et habile jurisconsulte. L'an 298 av. J.-C., Appius, à qui l'extrême partialité du peuple envers lui n'avait pas fait oublier les principes inflexibles de la famille Claudia, tenta d'empêcher qu'aucun plébéien ne parvînt au consulat; mais il ne put y réussir. Deux ans plus tard, il reproduisit son projet, commença par se faire nommer consul, et demanda pour collègue Fabius, qui, en sa qualité de consul sortant de charge, présidait l'assemblée; mais cet homme illustre refusa de donner un exemple aussi dangereux. Il résista aux prières des patriciens, et le plébéien L. Voluminus devint, pour la seconde fois, collègue d'Appius. Le sénat ayant toujours très-peu de confiance dans les talents militaires d'Appius, prorogea, pour six mois, le commandement des consuls précédents, et les chargea de continuer la guerre dans le Samnium. Les Samnites battus se réfugièrent dans le pays des Etrusques. Ces peuples se réunirent pour résister aux Romains, et appelèrent même un corps de Gaulois. Appius marcha contre eux avec deux légions et 2,000 auxiliaires ; mais son incapacité fut bientôt démontrée, tant aux ennemis qu'à ses soldats qu'elle jeta dans le découragement. On assure qu'alors il manda secrètement à son collègue de venir à son secours. Volumnius accourut, et l'armée d'Appius l'accueillit avec enthousiasme ; mais le fier patricien affecta un air de hauteur, et lui exprima son étonnement de ce que, abandonnant le soin de sa province, il venait offrir son aide à qui ne la réclamait pas. Une dispute, aussi violente que scandaleuse, s'ensuivit entre les deux consuls, en présence des armées ; et Volumnius, après avoir fait sentir à Appius que l'éloquence dont il se piquait n'était pas alors aussi nécessaire à l'état que le talent de se battre, lui laissa le choix du Samnium et de l'Etrurie ; mais les soldats demandèrent à grands cris que les deux consuls fissent ensemble la guerre dans ce dernier pays, et Volumnius céda à leurs instances. Dans la bataille qui eut lieu aussitôt, Appius, opposé aux Samnites, trompa toutes les conjectures, et montra tant de valeur et d'habileté, qu'il parut au moins l'égal de Volumnius. La victoire fut complète, et produisit entre les deux collègues une sincère réconciliation. L'année suivante, ils joignirent de nouveau leurs armes, et domptèrent encore les Samnites. Depuis cette époque, il ne paraît pas qu'Appius ait été revêtu d'aucune dignité publique. Dans un âge avancé, il perdit la vue, ce qui lui fit donner le surnom de *Cæcus* ; et le peuple superstitieux ne manqua pas de croire que les Dieux lui faisaient éprouver ce malheur, pour punir le sacrilége qu'il avait commis, pendant sa censure, à l'égard du temple d'Hercule. Pyrrhus, roi d'Epire, ayant envoyé à Rome

l'éloquent et sage Cynéas, Appius Claudius, retiré depuis long-temps au sein de sa famille, se fit porter au sénat, et fit décréter que la république n'entamerait aucune négociation avec le roi d'Epire, avant qu'il fût sorti de l'Italie. On ne sait dans quelle année mourut ce Romain, que Cicéron a placé au nombre des anciens orateurs. Il lui accorde de l'éloquence et de la chaleur; et dans son *Traité de la vieillesse*, il trace de lui cet éloge, qu'il met dans la bouche de Caton : « Appius, vieux et aveugle, gouver-» nait une maison, composée de quatre » fils, hommes faits, de cinq filles, » et d'un grand nombre de domes-» tiques. Doué d'un esprit dont la » vigueur n'avait été nullement affai-» blie, il avait conservé non seulement » l'autorité, mais un pouvoir suprême » sur toute sa famille. Ses esclaves le » redoutaient, ses enfants avaient de » la vénération pour lui, et tous le » chérissaient; enfin, sa maison était » le vrai modèle des mœurs austères » de nos aïeux. » D—T.

APPONCOURT, *V.* GRAFIGNY.

APRAXIN (N. COMTE), feld-maréchal des armées russes, sous le règne de l'impératrice Elisabeth. Il fit ses premières campagnes contre les Turks, sous les ordres du célèbre Munich, et parvint aux premiers grades militaires, sans avoir illustré son nom par d'éclatants services; mais, dans la guerre de 1756, qui réunit la France, l'Autriche, l'Empire germanique et la Russie, contre Frédéric-le-Grand, le feld-maréchal Apraxin, à la tête de 40,000 Russes, entra dans le royaume de Prusse, s'empara de la ville de Mémel, et s'avança jusqu'auprès de Jœgersdorff, où il fut attaqué par le général Lewald, l'un des plus illustres lieutenants de Frédéric. Après une action opiniâtre et sanglante, les Russes restèrent maîtres du champ de bataille et d'une partie de l'artillerie prussienne. Cette victoire porta l'alarme jusqu'aux portes de Berlin, et le feld-maréchal Apraxin, s'il eût profité de tous ses avantages, pouvait aisément marcher sur cette capitale sans défense. Elle fut sauvée, cette fois, par la fortune de Frédéric : les Russes, au grand étonnement de leurs alliés et de leurs ennemis, se replièrent tout à coup vers les frontières de la Courlande, et prirent leurs quartiers d'hiver. Une intrigue de cour avait dirigé ce mouvement rétrograde, qui étonna l'Europe. L'impératrice Elisabeth paraissait alors attaquée d'une maladie dangereuse. Son neveu, qui lui succéda deux ans après, sous le nom de *Pierre III*, était admirateur passionné du roi de Prusse, et personne n'ignore combien cet enthousiasme imprudent blessa la vanité de sa nation, lors de son avènement au trône. Le chancelier Bestucheff, qui le crut tout près d'y monter, n'hésita point à sacrifier ses sentiments particuliers et la fidélité qu'il devait à sa souveraine, à la chimérique espérance de conserver sa place et son crédit. Il défendit donc au maréchal Apraxin de profiter de sa victoire, et, peu de temps après, lui donna l'ordre de ramener ses troupes en Courlande. Une nouvelle intrigue changea bientôt la face des affaires, à la cour de Pétersbourg : Bestucheff, privé de tous ses emplois, déclaré coupable de lèze-majesté, condamné à perdre la tête sur un échafaud, fut exilé dans un village, par la clémence d'Elisabeth. Le maréchal Apraxin, arrêté à la tête de son armée victorieuse, fut envoyé prisonnier à Narva, et soumis à un conseil de guerre, qui n'osa le condamner ni l'absoudre; et, dès ce moment, il cessa de jouer un rôle dans les événements historiques dont la Russie fut

le théâtre. On ignore l'époque de sa mort. E—D.

APRÈS DE MANNEVILLETTE (JEAN-BAPTISTE-NICOLAS-DENIS D'), naquit au Havre, le 11 fév. 1707. Son nom n'est peut-être pas aussi généralement connu qu'il devrait l'être; mais il est très-répandu parmi les navigateurs, qui le regardent comme le premier hydrographe. Son père, Jean-Baptiste-Claude d'Après de Blangy, capitaine des vaisseaux de la compagnie des Indes, lui donna une éducation très-soignée, et prit soin de la surveiller lui-même. Il l'amena avec lui dans l'Inde à l'âge de douze ans, sur un vaisseau qu'il commandait; à son retour, il l'envoya à Paris, afin qu'il s'y perfectionnât dans la géométrie et l'astronomie, dont il lui avait enseigné les premiers éléments. Ce ne fut qu'en 1726 que d'Après de Mannevillette fit sa première campagne en qualité d'officier, sur un vaisseau de la compagnie des Indes; et c'est alors qu'il manifesta les talents qui, depuis, l'ont placé au nombre des navigateurs les plus distingués et des plus habiles hydrographes. Le vaisseau le *Maréchal d'Estrées*, sur lequel il était embarqué, échoua sur les écueils du Nord de St.-Domingue, et, si l'on avait suivi la route que d'Après, alors âgé de 19 ans, avait conseillé de tenir, on eût évité sa perte. Il avait également fait preuve dans cette même campagne d'un esprit mûr et fertile en expédients; mais cette fois on avait déféré à son avis, et on lui dut le salut du *Maréchal d'Estrées*, qui, pendant le terrible ouragan du 20 septembre 1727, avait perdu, près de la Martinique, tous ses mâts, et était sur le point de couler bas, par une voie d'eau. D'Après est un des premiers Français qui aient fait usage des instruments d'astronomie à réflexion ou à miroirs, inventés par Hadley; il rectifia, en allant en Chine, avec un octant, la latitude de plusieurs points qui avait été déterminée avec des instruments bien inférieurs à celui-ci. Frappé de ce nouveau moyen de perfectionner l'hydrographie, il se sentit animé d'un nouveau zèle, et forma le projet de corriger toutes les cartes de l'Inde ou d'en faire de nouvelles. Du moins, ce fut pendant la campagne où il fit, pour la première fois, usage de cet instrument, que, n'étant encore que simple officier, il commença à recueillir les cartes, les plans et les différents mémoires qu'il pût se procurer sur la navigation des côtes d'Afrique, de l'Inde et de la Chine. Depuis l'année 1735, il travailla à exécuter ce projet, et, en 1742, il annonça, aux directeurs de la compagnie, qu'il avait construit un assez grand nombre de cartes pour en former une collection. Son travail fut soumis à l'académie des sciences qui l'approuva. D'Après employa encore trois années à perfectionner son ouvrage; en 1743, il fut nommé correspondant de l'académie des sciences, et ce ne fut qu'en 1745 qu'il publia ses cartes, sous le nom de *Neptune oriental*. Il y joignit une instruction nautique, dans laquelle il donne la description de toutes les côtes, les divers aspects sous lesquels elles se présentent, vues de différents côtés, ainsi que les vents régnants et les courants qui ont lieu dans tous les parages pendant les diverses saisons de l'année; en un mot, il n'y a rien omis de ce qui peut faire connaître les routes que les vaisseaux doivent tenir. Le *Neptune oriental*, avec les instructions qui l'accompagnent, est le premier grand ouvrage de ce genre, le plus complet et le plus parfait qui ait paru. Il fut accueilli avec empressement par les navigateurs de toutes les

nations. Plus de soixante ans d'expérience ont justifié l'opinion que l'on en avait d'abord conçue. D'Après a travaillé pendant trente ans à ajouter de nouvelles perfections à ce bel et important ouvrage; la seconde et dernière édition ne parut qu'en 1775, in-fol. atl., considérablement augmentée et corrigée. A sa mort, on trouva encore, dans ses papiers, plusieurs cartes achevées et des mémoires qui ont été publiés dans un volume séparé, sous le titre de *Supplément au Neptune oriental*. La partie la plus estimée de cet ouvrage est celle qui comprend les côtes orientales d'Afrique, les côtes de Malabar et de Coromandel, le golfe du Bengale, les détroits de Malac et de la Sonde, et en général toutes les côtes qu'il avait visitées lui-même, ou qui étaient les plus fréquentées par les vaisseaux français. Il est encore auteur de *Description et usage d'un nouvel instrument pour observer la longitude, appelé le Quartier anglais*; augm. par Bory; 1751, in-12. Cet habile hydrographe est le premier qui ait employé la méthode des distances du soleil à la lune pour déterminer la longitude; ainsi il a pu placer les côtes avec assez de précision, relativement au temps où il a fait ses observations. Les renseignements d'après lesquels il a dressé les cartes des autres pays, lui ont été fournis par des navigateurs français et par des étrangers; mais celui dont les communications ont le plus contribué à enrichir son ouvrage, est M. d'Alrymple, célèbre hydrographe anglais, avec lequel il n'a jamais cessé d'être en correspondance, et qui, dans plusieurs écrits, lui a donné des témoignages de son estime. Dans l'état où se trouve le *Neptune oriental*, il y a bien peu de chose à changer aux cartes des côtes qu'on vient de citer. Il faudrait se contenter d'y faire de légères corrections, pour rectifier, avec des montres marines, les différences en longitude, qui n'ont été déterminées que par des routes estimées; mais on devrait y ajouter les cartes des pays qui n'étaient pas encore bien connus à l'époque de la mort de d'Après. Les renseignements contenus dans l'instruction nautique qui accompagne ce recueil de cartes, font, depuis long-temps, autorité parmi les marins. Le cours des navigations de d'Après se trouva interrompu pendant qu'il travaillait à la rédaction de son grand ouvrage; il ne le reprit qu'en 1749. Ce fut lui qui, étant capitaine du *Glorieux*, conduisit, au cap de Bonne-Espérance, l'abbé de La Caille, avec qui il s'était intimement lié. On aime à voir s'associer deux hommes dont les travaux ont été si utiles; l'un, en ouvrant une nouvelle carrière à l'astronomie, nous a fait connaître la partie australe du ciel, tandis que l'hydrographe était occupé à décrire la vaste étendue de mer qui lui correspond. D'Après commanda un vaisseau de la compagnie, armé en guerre, dans l'escadre de M. d'Aché; il fut obligé de revenir en France pour se justifier de quelques reproches qui lui avaient été faits sur différentes manœuvres; mais voyant qu'il ne pouvait obtenir justice, il abandonna la navigation. Il ne discontinua cependant pas ses travaux hydrographiques. La compagnie créa, en 1762, un dépôt des cartes et plans de la navigation des Indes, et le mit à la tête de cet établissement. Sa place lui fut conservée par le gouvernement à l'époque de la suppression de cette compagnie. Louis XV lui accorda, en 1767, la décoration de St.-Michel. D'Après s'était marié à l'âge de 27 ans; il mourut, le 1er. mars 1780, à 73 ans, sans avoir eu d'enfants. R—L.

APRIES, fils de Psammis, devint roi d'Égypte, après la mort de son père, vers l'an 595 av. J.-C. Il fit la guerre aux Phéniciens de Tyr et de Sidon. Il envoya aussi contre les Cyrénéens une armée qui fut défaite; ceux qui échappèrent, croyant qu'il les avait chargés de cette expédition pour les faire périr, se révoltèrent contre lui, et nommèrent roi Amasis, qu'Apriès leur avait envoyé pour les ramener à leur devoir. Il fut bientôt abandonné par le reste des Egyptiens. Il essaya cependant, avec les troupes qu'il avait à sa solde, de tenir tête aux révoltés; mais il fut vaincu et fait prisonnier, après un règne de 25 ans. Amasis eut pendant long-temps beaucoup d'égards pour lui, et fut, à la fin, obligé de l'abandonner aux Egyptiens, qui l'étouffèrent. C—R.

APROSIO (ANGELICO), religieux augustin, né à Vintimille dans la Ligurie, en 1607, rendit célèbre le nom de sa patrie, ayant été souvent appelé simplement le *Père Vintimille*, dans le temps de sa plus grande réputation. Il annonça, dès l'enfance, un goût décidé pour les livres; son père, quoique très-pauvre, s'efforçait de lui en fournir; et, comme il en était toujours chargé quand il allait à l'école, on l'y appelait *le Philosophe*. Il entra, en 1623, dans l'ordre de S. Augustin, alla faire son noviciat à Gênes, et fit profession un an après; il prit alors le nom d'*Angelico*, au lieu de celui de *Lodovico* (Louis), qu'il avait porté jusqu'alors. Il voyagea ensuite, le plus souvent pour les affaires de son ordre, et alla successivement à Florence, à Bologne, à Ferrare, à Padoue, à Venise, et dans plusieurs autres villes; se liant partout avec les gens de lettres les plus connus, et s'instruisant avec curiosité de toutes les particularités littéraires de chaque ville. Le plus long séjour qu'il fit fut à Venise, où il fit imprimer la plupart de ses ouvrages. Il retourna ensuite à Gênes, se livra à la prédication, et, ayant prêché le carême, en 1648, dans la cathédrale de Vintimille, sa patrie, il forma le dessein d'y fonder une bibliothèque par le don de ses livres et de ses manuscrits, dont la collection était aussi riche que nombreuse. Il consacra des sommes considérables à élever le bâtiment nécessaire pour la recevoir. Il éprouva de grandes difficultés dans cette entreprise; mais il en vint enfin à bout, et c'est avec justice que cet établissement a toujours conservé depuis, le nom de *Bibliothèque Aprosienne*. Après avoir rempli avec distinction plusieurs des grandes dignités de son ordre, il mourut, dans sa patrie, en 1681, âgé de soixante-quatorze ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart de critique littéraire, mais tous anonymes ou pseudonymes, sans doute parce que les sujets du plus grand nombre, et la manière dont ils sont traités, étaient peu convenables à l'état de l'auteur. Les premiers qu'il fit eurent pour objet de défendre le Marini, dont l'*Adonis* avait été fortement critiqué par le poète Stigliani. Ce poète ayant fait paraître un poëme intitulé: *le Nouveau Monde*, le Père Aprosio soutint que le premier chant de ce poëme contenait lui seul plus de fautes que l'*Adonis* tout entier. Il entreprit de le prouver dans un pamphlet, intitulé: *Il Vaglio*, ou *le Crible*, selon l'usage qu'avaient introduit les académiciens de la Crusca, de donner aux écrits de ce genre des noms tirés de la mouture. Stigliani répondit, ou fit répondre par son fils, et donna, à sa réponse, le titre de *Il Molino*, le *Moulin*: Aprosio répliqua par *Il Buratto*, le *Blut-*

toir; dans le premier de ces deux opuscules, il cacha son nom sous celui de *Masotto Galistoni da Terama*, qui n'est autre chose que l'anagramme de *Tommaso Stigliani da Matera*, nom du poète qu'il attaquait. Stigliani avait donné, à sa critique de l'*Adonis*, le titre de l'*Occhiale*, la *Lunette* : Aprosio y répondit d'abord par l'*Occhiale stritolato*, la *Lunette brisée*, et, cette fois, il se nomma *Scipio Glareano*; ensuite par la *Sferza poetica*, le *Fouet poétique*, de *Sapricio Saprici*, et enfin par *Il Veratro*, l'*Ellébore*, du même prétendu auteur. Tous ces ouvrages furent imprimés, in-12, à Venise, depuis 1637 jusqu'en 1647. Il écrivit dans un genre différent, mais toujours avec un titre singulier et sous un de ses faux noms, un ouvrage de morale contre le luxe, et qu'il intitula : *Lo Scudo di Rinaldo, ovvero lo Spentrio del disinganno, opera di Scipio Glareano*, Venise, 1642, in-12. Il traduisit même, de l'espagnol en italien, des sermons pour les dimanches et fêtes de l'Avent, composés par le P. Agostino Osorio, provincial dans le royaume d'Aragon, et il y mit, au lieu de son nom, celui d'*Oldauro Scioppio*, Venise, 1643, in-4°. Il donna encore, sous son nom favori, de *Scipio Glareano*, un ouvrage d'érudition, avec le titre singulier de *la Grillaja* (*la Lande*, ou *la Terre en friche*); *Curiosità erudite*, etc., Naples, 1668, in-12. Il mit enfin son nom, ou du moins celui qu'il portait avant d'entrer en religion, à un autre ouvrage d'érudition sur la patrie du poète satirique Perse : *Della patria di A. Persio Flacco, Dissertazione di Lodovico Aprosio*, etc., Gênes, 1664, in-4°. Il s'y propose de prouver que ce poète satirique n'était point né à Volterre, comme on le croit communément, mais dans la Ligurie. L'un des ouvrages les plus curieux de cet auteur, est sa *Bibliotheca Aprosiana, passatempo autunnale di Cornelio Aspasio Antivigilmi*, etc., Bologne, 1673, in-12. Il est fort rare; les autres le sont aussi, mais on s'en aperçoit peu, parce qu'on ne les cherche pas. On trouve dans la *Bibliotheca Aprosiana*, des notices et des faits particuliers qui ne sont nulle part ailleurs. Elle est comme divisée en deux parties; la première contient différentes particularités de la vie de l'auteur, et la seconde, une table alphabétique des personnes qui lui avaient fait présent de quelque livre, avec le titre entier de ce livre, accompagné le plus souvent de circonstances curieuses et quelquefois intéressantes; mais cette table ne contient que les trois premières lettres de l'alphabet; on croit que le P. Aprosio n'avait écrit que ce premier volume, et que la mort le surprit avant qu'il eût pu rédiger le second. Un autre ouvrage, encore plus rare, parce qu'il n'en fit tirer que quelques exemplaires pour ses amis, est celui qui a pour titre : *La Visiera alzata hecatoste di scrittori*, etc., c'est-à-dire, *la Visière levée; Centaine d'écrivains, curieux d'aller en masque hors du temps de carnaval, et découverts par Jean-Pierre-Jacques Villani de Sienne, Passetemps caniculaires*, etc., Parme, 1689, in-12. Ces cent auteurs qu'il démasque sont ceux qui avaient publié des ouvrages pseudonymes, surtout en Italie, et l'on voit qu'il pouvait, à bon droit, s'y donner une place. Il joint souvent, à leurs noms, des notes et des anecdotes piquantes, et qui rendent ce livre aussi curieux qu'il est rare. C'est un ouvrage

posthume; l'éditeur avertit lui-même que l'auteur était mort depuis quelques années. Il est suivi d'un supplément imprimé dans le même volume, et intitulé : *Pentecostè d'altri scrittori*, etc. (Cinquantaine d'autres auteurs), traitée dans le même goût que la première centaine. Quelques morceaux de *Poésie* italienne du P. Aprosio ont été insérés dans plusieurs recueils. G—é.

APSINES, rhéteur grec de Gadare, dans la Phénicie, vivait sous le règne de Maximin, vers l'an 236 avant J.-C. Nous avons de lui une Rhétorique et un ouvrage sur les questions qu'on traitait dans les écoles des rhéteurs. On les trouve dans les *Rhetores græci*, d'Alde, Venetiis, 1508, in-fol. Ils n'ont pas été imprimés depuis. Plusieurs rhéteurs ont porté le même nom. C—r.

APSYRTE, né à Pruse, ou à Nicomédie, embrassa la profession militaire sous le règne de Constantin. Il avait écrit un livre d'*Hippiatrique*, ou *Médecine vétérinaire*, dont il nous reste de très-longs extraits dans le recueil intitulé : *Veterinariæ medicinæ libri duo, græcè*, Basileæ, 1537, in-4°.; livre extrêmement rare, n'ayant jamais été réimprimé depuis, et beaucoup plus complet dans les manuscrits qui se trouvent dans la Bibliothèque impériale. Il a été traduit en latin par Jean Ruel, de Soissons, et imprimé à Paris, 1530, in-fol. C—r.

APULÉE (Lucius), ou plutôt, suivant d'autres, seulement Apulée, philosophe platonicien, naquit au second siècle, vers la fin du règne d'Adrien, à Madaure, ville d'Afrique, dont la position, sur les confins de deux contrées, lui fit donner le surnom de *Sémi-Gétule*, *Sémi-Numide*. Sa famille était illustre; Thésée, son père, remplissait, dans sa patrie, les fonctions de duumvir; et, par Salvia, sa mère, parente du philosophe Sextus, il descendait de Plutarque. Il fit ses premières études à Carthage, où l'idiome naturel était la langue punique. Puis, il s'embarqua pour Athènes, afin de s'y familiariser avec les lettres grecques. Il s'y rendit habile dans les arts libéraux, et s'adonna particulièrement à la doctrine de Platon. D'Athènes, il vint à Rome, où, comme il le dit lui-même, seul, sans le secours d'aucun maître, il apprit la langue latine, avec des peines infinies, *ærumnabili labore*. J'insiste sur cette dernière circonstance, parce qu'elle peut servir à expliquer ce que l'on trouve d'affecté, de pénible et de néologique dans les écrits latins d'Apulée. Il suivit ensuite pendant quelque temps le barreau; mais le désir de voyager, et le besoin d'accroître ses lumières, lui firent parcourir les diverses contrées de la Grèce, et le portèrent à se faire initier à tous les mystères. Il dissipa presque tout son patrimoine à satisfaire son insatiable curiosité; revint à Rome, où, pour être admis au nombre des prêtres d'Osiris, il vendit jusqu'à ses habits, exerça la profession d'avocat, puis retourna dans sa patrie, espérant y rétablir sa fortune. Il ne fut pas trompé dans son attente. Ses plaidoyers eurent un tel succès, que les magistrats de Carthage et de plusieurs autres villes lui firent ériger des statues. L'hymen vint ajouter à sa félicité. Une veuve, nommée *Pudentilla*, lui fit partager son opulence; mais les parents de cette veuve, outrés de se voir ainsi frustrés de sa succession, accusèrent Apulée de magie, et le dénoncèrent à Claudius Maximus, proconsul d'Afrique. Apulée plaida lui-même sa cause, et prononça, devant le proconsul, une apologie qui se

trouve parmi ses œuvres. Il confondit ses accusateurs, dévoila leur cupidité, leurs mensonges, et fut renvoyé absous. Depuis cette époque, il mena, dans sa patrie, une vie heureuse et tranquille, se livrant, sans réserve, aux charmes de l'étude. On ignore l'époque de sa mort. Apulée composa, soit en grec, soit en latin, un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous est parvenu que la moindre partie. Je vais indiquer successivement ceux que nous possédons et qui sont authentiques, ceux qu'on lui attribue, et ceux que nous avons perdus. On compte quarante-trois éditions des *OEuvres d'Apulée*, dont neuf du 15e. siècle. La première, très-rare et non mutilée, fut faite à Rome, par l'ordre du cardinal Bessarion, et les soins de J. André, évêque d'Aleria, 1469, in-fol., de l'imprimerie de Conrard Swegnheym, et d'Arnoul Pannartz. On trouvera la liste des autres éditions dans celle qui a été faite, en 1788, par la société des Deux-Ponts, qui, néanmoins, en a omis une de Lyon, *sib. à Porta*, 1587, in-8°., 2 vol. Ces OEuvres contiennent : I. la *Métamorphose*, hyperboliquement appelée l'*Ane d'or*, en onze livres; le plus considérable des ouvrages qui nous restent d'Apulée, imité du grec de Lucius de Patras, et, comme il le dit lui-même, composé dans le genre des fables milésiennes. La meilleure édition de cette fiction singulière est celle de Leyde, 1786, in-4°., *cum notis var.* L'*Ane d'or* a été traduit en français par Guill. Michel, dit *de Tours*, Paris, sans date, et 1517, in-4°.; 1518, 1522, in-fol.; par George de la Bouthière, Lyon, 1553, 1556, in-12; par Jean Louveau, Lyon, 1558, 1580, in-16; 1559, 1584, in-8°., Paris, 1586, in-16; par Jean de Montlyart, Paris, 1612, 1616, in-12; 1623, 1631, 1648, in-8°.; ces trois dernières éditions avec d'assez jolies fig., de Crispin de Pas aux deux premières, et de Michel Lasne à la troisième ; par l'abbé Compain de St.-Martin, Paris, 1707, 1736, in-12, 2 vol., Francfort et Leipsick, 1769, in-8°., 2 vol. (1); enfin, par M. Bastien, Paris, 1787, in-8°., 2 vol. De ces diverses traductions, il n'est aucune où l'on puisse prendre une idée de l'élégance et du néologisme expressif et brillant d'Apulée. On compte quatre versions italiennes de sa *Métamorphose*, par Boiardo, Firenzuola, Parabosci, et Visani. l'*Ane d'or* a encore été traduit en espagnol, Madrid, 1605, in-8°.; en allemand, par J. Siéder, Francfort, 1605, Magdebourg, 1606, in-8°., et par Aug. Rode, Dessau, 1783, in-8°.; il avait publié la *Psyché* séparément, Berlin, 1780, in-8°.; en flamand, Harlem, 1636, Anvers, 1669, in-12, et en anglais, par Will. Adlington, Londres, 1571, 1639, in-4°. Aux quatrième, cinquième et sixième livres de la *Métamorphose*, se trouve le fameux épisode de Psyché, que tous les arts ont, à l'envi, mis à contribution. Cet épisode, imprimé séparément, au nombre de 90 exemplaires, par le libraire Renouard, Paris, 1796, in-18, a été traduit en suédois, par Nyman; en français, par Breugière, sieur de Barante, Paris, 1692, 1695, in-12; Rotterdam (Paris), 1719, in-12; puis, par M. Blanvillain, d'Orléans, Paris, 1797, in-16. En 1802, MM. Dubois et Marchais, peintres, ont donné, de cet épisode, une superbe édition latine et française, grand in-4°., avec les trente-

(1) A l'époque des bouleversements révolutionnaires, on en a fait à Paris une sorte de mutilation, sous le titre de l'*Ane au bouquet de rose*, in-18, 2 vol.

deux fig. de Raphaël, gravées par eux au trait, d'après Marc-Antoine. Le texte, corrigé avec beaucoup de soin, est précédé d'une courte dissertation sur la fable de Psyché; la traduction est celle de Breugière, avec quelques corrections. M. Landon a, depuis, renouvelé cette édition. Tout le monde connaît l'imitation qu'a faite de cet épisode l'inimitable La Fontaine. Les autres se trouvent indiquées dans mon édition de 1802. II. L'*Apologie* d'Apulée, sous le titre de *Oratio de Magia*, que l'on divise quelquefois en deux discours. Elle a été imprimée séparément à Heidelberg, 1594, in-4°.; à Leyde, 1607, in-8°., avec les corrections de J. Meursius; à Hanovre, la même année, in-8°., avec un commentaire de Scipion Gentilis, et à Paris, 1635, in-4°., enrichie des notes de J. Pricæus. III. Les *Florides*, ainsi nommées par emphase, et mal à propos divisées en quatre livres, puisque ce ne sont que des fragments des harangues prononcées par Apulée. On y trouve des particularités curieuses sur l'histoire et la mythologie. Elles ont été imprimées séparément à Strasbourg, 1516, in-4°., et à Paris, 1518, in-4°., avec les corrections de J. Pyrrhus. IV. Trois livres de philosophie, publiés sous ce titre : *De habitudine doctrinarum et nativitate Platonis*. Le premier, *De dogmate Platonis*, traite de la philosophie naturelle, le second, de la morale, et le troisième, du syllogisme catégorique, ou de la philosophie rationnelle. V. Un livre curieux, *De Deo Socratis*, que S. Augustin a réfuté très-durement : il est imprimé séparément avec les notes de Josias Mercier, Paris, 1624, in-16. Jacques Parrain, baron des Coutures, l'a traduit en français, et publié avec le texte; Paris, 1698, in-12. Compain de St-Martin en a joint une traduction à celle de l'*Ane d'or*. VI. Un livre *De Mundo*, que l'on regarde comme une version assez exacte de celui qu'Aristote composa. Ce livre a été imprimé séparément à Memmingen, 1494, in-fol., et à Leyde, 1591, in-8°, avec celui d'Aristote en grec, la version de Guill. Budé, et les notes de Bonaventure Vulcanius. Les ouvrages douteux d'Apulée sont : I. une traduction latine de l'*Asclépius* d'Hermès Trismégiste, *de naturâ Deorum*; elle se trouve dans plusieurs éditions des *Œuvres* du philosophe de Madaure; II. un livre *De nominibus, virtutibus, seu medicaminibus herbarum*, que d'autres attribuent au médecin Apuléius Celsus, mais qui doit être d'un auteur plus moderne que ce dernier. Ce livre, qui se trouve dans quelques éditions d'Apulée, est encore imprimé à Bâle, 1528, in-fol., à la suite de Plinius Valerianus; à Paris, mêmes année et format, avec le traité de Galien *De Plenitudine*; à Zurich, 1537, in-4°.; avec le traité de Musa sur la Bétoine; à Venise, chez les Aldes, *in Antiq. Medicis lat.*; et avec les notes de M. Ackermann, dans le recueil intitulé *Parabilium medicamentorum scriptores antiqui*; Nuremberg, 1788, in-8°.; III. un petit Traité *De notis adspirationis et de diphthongis*, qui se trouvait en manuscrit dans la bibliothèque de Marq. Gudius, mais que l'on croit être d'un auteur plus moderne, Cæcilius Apuléius le grammairien; IV. un Traité *De ponderibus, mensuris ac signis cujusque*, traduit du grec par J.-B. Nicolas, et que l'on trouve dans le supplément des *Œuvres de Mesuë*, Venise, les Juntes, 1558, 1589, 1623, in-fol., et 1575, in-fol.; V. *Anechomenos*, petit poëme érotique, imité de Ménandre, qui se trouve dans quelques

éditions d'Apulée, dans les *Amours* de Baudius, et avec les *Priapées* de Gasp. Scioppius, Francfort, 1606, in-12; VI. enfin, *Ratio Sphæræ Pythagoricæ* (de la Roue de Pythagore), figure astrologique, que Barthius a publiée au ch. VII, liv. 30 de ses *Advers.* Les ouvrages perdus d'Apulée sont des épîtres, des gryphes, des proverbes, des facéties, des traités sur les arbres, sur les poissons, sur les nombres, sur la musique, sur le gouvernement, des questions médicinales, naturelles, symposiaques, des dialogues, un hymne à Esculape, un éloge de ce dieu, deux livres d'Hermagoras, une harangue sur la statue que voulaient lui ériger les habitants d'Oéa, des histoires, des traités d'agronomie, des poëmes, une version latine du *Phœdon* de Platon, etc. A ses nombreux talents, Apulée joignait tous les dons de la nature : il nous a fait lui-même son portrait au 2ᵉ. livre de l'*Ane d'or.* On trouve son effigie dans les *Antiquités grecques* de Gronovius, dans Havercamp, dans l'édition des œuvres d'Apulée, donnée à Deux-Ponts, et dans la collection de M. Landon. Daniel-Guill. Moller a publié une dissertation sur ce philosophe, Altdorf, 1691, in-8°. D. L.

AQUAPENDENTE. *V.* FABRICIO DE AQUAPENDENTE.

AQUAVIVA (CLAUDE), de la famille des Aquaviva, ducs d'Atri et de Teramo, dans le royaume de Naples, né en 1543, et mort en 1615, général des jésuites, fut regardé, avec raison, comme un des généraux de cet ordre qui montrèrent le plus de sagesse dans leur administration, quoiqu'il eût dans le caractère une fermeté qui ressemblait par fois aux effets de l'obstination. Ce fut lui qui fit dresser l'ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Romæ, 1586, in-8°.; ouvrage qui fut supprimé par l'inquisition, et vu de mauvais œil par les jésuites, qui ne voulaient pas être gênés dans leurs opinions. On l'a réimprimé, avec des changements, en 1591. Le P. Aquaviva a laissé plusieurs ouvrages de piété : I. des *Epîtres*, au nombre de seize, Rome, 1615, in-8°.; II. *Directorium exercitionum S. Ignatii*; III. *Meditationes in psalmos* 44 *et* 118, Romæ, 1615, in-12; IV. *Oratio de Passione Domini*, 1641, in-12. Ce discours avait été prononcé devant Grégoire XIII, en 1573; V. *Industriæ pro superioribus societatis ad curandos animæ morbos*, Venise, 1611, in-12; Milan, 1624, in-12; Anvers, 1635, in-8°.; traduit en français par le P. Pierre Parcelly, de l'ordre des frères mineurs, Paris, 1625, in-12; une traduction sous le titre de *Manuel des supérieurs ecclésiastiques et réguliers*, fut imprimée à Paris, 1776, in-12. (*Voy.* ACQUAVIVA). G—s.

AQUILA, prosélyte juif, était né à Synope dans la province de Pont. Il s'attacha d'abord à l'étude des mathématiques et de l'architecture. L'empereur Adrien, au rapport de S. Épiphane, le fit intendant de ses bâtiments, et le chargea de rebâtir Jérusalem, sous le nom d'*Ælia*. Cette commission lui fournit l'occasion de s'instruire de la religion chrétienne. Il reçut même le baptême; mais s'étant ensuite livré à l'astrologie judiciaire, il fut excommunié; ce qui le porta à embrasser le judaïsme. Aquila s'est rendu célèbre par sa *Version grecque de la Bible*, qu'il publia en 138. C'est la première qui ait été faite depuis celle des septante; elle est composée avec beaucoup de soin, quoi qu'en ait dit Buxtorf, qui contestait mal à propos à l'auteur une parfaite intelligence de la langue hé-

braïque. Sa méthode est de traduire mot à mot, et d'exprimer jusqu'à l'étymologie des termes. Quoique cette version eût été entreprise dans le dessein de contredire celle des septante, dont les églises se servaient à l'exemple des apôtres, les anciens Pères la trouvaient en général si exacte, qu'ils y puisaient souvent leurs textes, comme plus propres, en certains endroits, à exprimer le vrai sens des auteurs sacrés. S. Jérôme, qui l'avait d'abord blâmée, en loua dans la suite l'exactitude. Les juifs hellénistes la préféraient aussi pour l'usage de leurs synagogues. On en trouve des fragments dans les Hexaples d'Origène. Aquila avait joint à une seconde édition de sa version les traditions judaïques, qu'il avait apprises du rabbin Akiba, son maître. Elle fut encore mieux reçue des juifs hellénistes que la première. Justinien leur en interdit la lecture, parce qu'elle contribuait à les rendre plus opiniâtres dans leur erreur. Les docteurs de la loi eux-mêmes défendirent de s'en servir dans les synagogues, et ordonnèrent de s'en tenir au texte original et aux paraphrases chaldaïques. T—D.

AQUILA (Jean dell'), médecin, né dans le royaume de Naples, professeur à l'université de Pise, et ensuite à Padoue, florissait dans le 15$^e$. siècle; il fut regardé comme un autre Esculape dans toute l'Italie. Il professa pendant 43 ans. Toppi, dans sa *Bibliothèque napolitaine*, fait mention d'un de ses ouvrages : *De sanguinis missione in pleuritide*, Venetiis, *apud hæredes Octav. Scote* 1520. C. et A—n.

AQUILA (Pietro), peintre et graveur, naquit à Palerme en Sicile, dans le 16$^e$. siècle, suivant certains auteurs, et à Rome, en 1624, suivant d'autres. On a de lui, *les Loges du Vatican*, d'après Raphaël, en 52 pièces, qu'il a gravées conjointement avec Fantetti; *la Bataille de Constantin*, en 4 pièces, d'après le même; *la Galerie du palais Farnèse*, en 12 pièces, d'après les tableaux d'Annibal Carrache, et beaucoup d'autres estampes, gravées à l'eau forte, d'après différents maîtres. Il avait d'abord embrassé l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour se livrer aux arts. On ignore l'époque de sa mort.— Son frère, François Faronnius Aquila, a gravé également à l'eau forte différents sujets, parmi lesquels on distingue la suite des peintures que Raphaël a exécutées dans les chambres du Vatican, en 19 pièces; la coupole de l'église neuve de l'Oratoire à Rome, d'après le Cortone, et quelques autres estampes. P—e.

AQUILANO (Séraphin), ou d'Aquila, poète italien, né en 1466. On dit dans sa Vie, placée à la tête de ses Œuvres, qu'il n'était pas de basse naissance, mais on ne dit pas le nom de sa famille; celui d'Aquilano qu'il prit et qui lui est resté, n'indiquait que sa ville natale, Aquila dans l'Abruzze, comme le surnom d'*Aretino*, pris de la ville d'Arezzo, est devenu le nom de Pierre Arctin. Selon le Quadrio, l'Aquilano était de la famille des Cimini. Il fut placé, dès son enfance, à la cour du comte de Potenza; il y apprit la musique de Guillaume Flamand, qui avait alors de la célébrité. Il se livra pendant trois ans à l'étude de Pétrarque et du Dante, et à composer des chants figurés. Il alla ensuite à Rome, où il se fit une grande réputation par ses poésies, qu'il improvisait souvent, et qu'il chantait avec beaucoup d'expression et de grâce, sur des airs de sa composition. Ces avantages réunis faisaient illusion, au point qu'on allait jusqu'à le mettre au-dessus de Pétrarque. Il fut attaché pendant plusieurs années au cardinal Ascagne Sforce, ensuite à Ferdinand II, alors

duc de Calabre, et, après la chute de cette famille, à François de Gonzague, marquis de Mantoue. Son dernier patron fut le fameux duc de Valentinois, César Borgia, qui le traitait avec beaucoup de distinction et de générosité. On ajoute que ce duc obtint pour lui le titre de chevalier de grâce, dans l'ordre de Malte. Séraphin mourut à Rome, dans le palais de Borgia, le 10 août 1500, n'étant âgé que de trente-cinq ans. Il fut enterré à Ste.-Marie-du-Peuple. On grava sur son tombeau, ces trois vers, faits par Bénédetto Accolti d'Arezzo, surnommé *l'Unico Aretino* (*Voy.* Accolti) :

Qui giace Serafin : partirti hor puoi
Sol d'haver visto il sasso che lo serra
Assai sei debitor alli occhi tuoi.

On imprima, pour la première fois, ses poésies à Venise, en 1502, in-4°.; puis à Rome, en 1503, etc. Ce sont des sonnets, des églogues, des épîtres, des *capitoli*, ou pièces sur différents sujets, en tercets ou *terza rima*, et d'autres qui ne sont plus d'usage, comme des *strambotti*, espèces d'épigrammes en octave, ou *ottava rima*, des *barzelette*, sortes de ballades ou de chansons à danser, dont le premier vers sert de refrain à toutes les strophes, etc. L'Aquilano partagea avec le Tébaldéo, le Caritéo, l'Altissimo, et d'autres poètes de la fin du 15e. siècle, des éloges exagérés, et une renommée qui s'évanouit dès le commencement du 16e. G—é.

AQUILANO (Sébastien), médecin italien du 15e. siècle. Son véritable nom est inconnu; celui qu'il porte lui vient de la ville d'Aquila, au royaume de Naples, où il avait pris naissance. Il fut en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, vers la fin du 15e. et au commencement du 16e. siècle. Il se montra, tant dans sa pratique que dans ses écrits, un des plus zélés défenseurs de Galien. On a de lui : I. *De morbo Gallico*, Lyon, in-4°., 1506, et Bologne, in-8°., 1517, faisant partie de l'ouvrage de Marc Gattinaria, intitulé : *De medendis humani corporis malis practica uberrima*, et quelques autres de Gentilis, de Foligui, de Blaise Astarius. II. *De febre sanguineâ ad mentem Galeni*, imprimé avec le traité précédent, dans la *Practica de Gattinariâ*, Bâle, in-8°., 1537; Lyon, in-8°., 1538; Francfort, in-8°., 1604. Aquilano est un des premiers qui aient accrédité l'emploi du mercure dans les maladies vénériennes; mais il ne l'employait qu'à très-petite dose.
C. et A—n.

AQUILIUS (Manius), consul, et collègue de Marius. L'an 653 de Rome, 101 avant J.-C., il fut envoyé en Sicile, contre les esclaves révoltés que commandait Athénion. Il s'occupa d'abord de leur couper les vivres. L'année suivante, ayant retenu le commandement en qualité de proconsul, il en vint aux mains avec l'ennemi; et, comme la victoire flottait incertaine, les deux généraux convinrent de décider la querelle par un combat singulier. Le proconsul, qui était d'une force de corps extraordinaire, étendit, du premier coup, Athénion mort à ses pieds, d'une blessure à la tête. Les Romains, profitant de sa victoire, chargèrent à l'instant les révoltés, et leur tuèrent tant de monde, qu'à peine 10,000 hommes regagnèrent leur camp, où ils aimèrent mieux s'entretuer que de se rendre. Mille, qui restaient, capitulèrent avec le proconsul, qui, après leur avoir promis la vie, voulut les envoyer à Rome, pour y combattre contre les bêtes féroces, dans le cirque; mais ils aimèrent mieux imiter l'exemple de leurs

compagnons, et se tuer les uns les autres, que de se soumettre à cette ignominie. Aquilius, à son retour, ne fut honoré que de l'ovation, malgré l'importance de ses services, le triomphe ne s'accordant point à ceux qui remportaient des victoires sur les rebelles, et particulièrement sur des esclaves. Il fut accusé de concussions par L. Fusius, avec beaucoup de chaleur et de talent, même convaincu, dit Cicéron; mais il fut absous, en mémoire de ses grands succès dans la guerre des esclaves. Il périt misérablement, dans la guerre contre Mithridate, par la cruauté de ce prince (*V.* Mithridate). Q—R—y.

AQUILIUS (Sabinus), jurisconsulte romain, du 3e. siècle de l'ère chrétienne. Sa sagesse et ses connaissances lui firent donner le surnom de *Caton*. Il fut élu consul, deux fois de suite, en l'année 214 et en 216. On a prétendu qu'il était père ou frère d'Aquilia Sévéra, vestale, qu'Héliogabale contraignit à devenir sa femme; ce qui a pu le faire présumer, c'est la haine que cet empereur porta à Aquilius, dont la sagesse l'irritait. Il voulut le faire périr; mais un heureux hasard sauva cet homme vertueux. L'empereur ayant commandé à un de ses officiers de se défaire du consul Aquilius, cet officier, dont l'oreille était un peu dure, et qui avait reçu l'ordre, quelques jours auparavant, de faire sortir de la ville le sénat entier, crut que ce prince lui donnait le même ordre à exécuter à l'égard du consul, et il fit sortir de la ville Aquilius Sabinus. Aucun des ouvrages de ce jurisconsulte n'est parvenu jusqu'à nous. M—x.

AQUILIUS GALLUS, jurisconsulte romain, disciple de Scævola, fut d'abord chevalier, et exerça, avec Atteïus Capito, la charge de tribun du peuple, dans la même année que Pompée obtint le consulat. On le regarde comme l'auteur de la loi *Aquilia;* mais tout porte à croire que cette loi est plus ancienne. Ce fut lui qui régla la manière d'instituer héritiers les petits enfants posthumes : ce qui est prouvé par la loi *Gallus*, no. 29, dans le *Digeste, De liberis et posthumis*. L'amitié de Cicéron est un grand titre à la réputation de Gallus, qui exerça la questure avec lui; ce grand orateur, dans son ouvrage *De claris oratoribus*, nous le dépeint comme un homme d'un esprit vif et pénétrant. Sa formule *De dolo malo*, est appelée par Cicéron le remède contre toute espèce de fourberies, *Everriculum malitiarum omnium;* cet éloge doit exciter nos regrets sur la perte de ce Traité. M—x.

AQUIN (Thomas d'). *V.* Thomas.

AQUIN (Philippe d'), savant rabbin de Carpentras, dont le véritable nom était Mardoçai, ou Mardochée. Chassé de la synagogue d'Avignon, en 1610, à cause de son penchant pour le christianisme, il se retira dans le royaume de Naples, et se fit baptiser à Aquino, dont il prit le nom. Il en supprima la terminaison lorsqu'il vint en France, et se fit appeler d'Aquin. Le clergé lui donna une pension. Il vint ensuite, avec sa famille, s'établir à Paris, où il se consacra à l'enseignement de l'hébreu. Louis XIII le nomma professeur royal au collége de France, et interprète pour la langue hébraïque. Il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1650, au moment où il préparait une version du *Nouveau Testament*, en hébreu, avec des notes sur chaque épître de S. Paul. On assure également que Lejai l'avait chargé de l'impression et de la correction des textes hébreu et chaldéen de sa *Polyglotte*. Voici la

liste de ses ouvrages : I. *Dictionarium hebrao-chaldao-talmudico-rabbinicum*, Paris, 1629, in-fol.; II. *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol.; III. *Explication des treize moyens dont se servaient les rabbins pour entendre le Pentateuque, recueillis du Talmud*; IV. *Traduction italienne des apophthegmes des anciens docteurs de l'Eglise judaïque*; V. *Aquinatis hebrea ling. prof. lacrimæ in obitum illustr. card. de Berulle.* Dans cet écrit, où il s'acquitte envers son bienfaiteur de la reconnaissance qu'il lui devait, il parle de deux autres ouvrages qu'il avait composés, l'un imprimé et tiré des rabbins, intitulé : *Examen mundi*; l'autre, qu'il était près de mettre au jour sous ce titre : *De utrâque politiâ judaïcâ tàm civili quàm ecclesiasticâ*. On a encore de lui : *Discours du Tabernacle et du Camp des Israélites*, Paris, 1623, in-4°.; *Discours des Sacrifices de la Loi mosaïque*, Paris, 1624, in-4°.; *Interprétation de l'Arbre de la Cabbale des Hébreux*, Paris, in-8°., sans date; *Voces primigeniæ seu radices græcæ*, Paris, 1620, in-16. — Son fils, Louis d'Aquin, né à Avignon en 1600, pensionné comme lui par le clergé, fit aussi sa principale étude de la science rabbinique, et se rendit très-habile dans les langues orientales. Il traduisit en latin, le *Commentaire* de Ben-Gerson sur Job, Paris, 1622, in-4°., et le *Commentaire* sur Esther, qu'il enrichit de notes. — Antoine d'Aquin, premier médecin de Louis XIV, mort en 1696, était petit-fils de Philippe, et père de Louis d'Aquin, évêque de Fréjus.

J—n.

AQUIN (Louis Claude d'), fameux organiste, né à Paris le 4 juillet 1694, mort le 15 juin 1772. Ses dispositions, secondées par les leçons du musicien Bernier, le firent regarder comme un petit prodige, puisqu'à l'âge de six ans, il étonna Louis XIV, devant qui il toucha du clavecin, et que, deux ans après, il cessa d'avoir des maîtres. Nommé organiste du Petit-St.-Antoine, à l'age de douze ans, il fit admirer son exécution facile et brillante; il concourut, en 1727, pour l'orgue de St.-Paul, et l'emporta sur Rameau, qui, depuis, acquit tant de célébrité, comme compositeur de musique dramatique. En 1739, le roi le nomma l'un des organistes de sa chapelle. On assure que le célèbre Handel fit le voyage de France, exprès pour entendre d'Aquin. On a, de cet organiste, deux Recueils gravés, l'un de *Pièces de Clavecin*, l'autre de *Noëls*.

P—x.

AQUIN DE CHATEAU-LYON (Pierre-Louis), fils du précédent, et bachelier en médecine, mourut vers 1797, après avoir publié : I. *Contes mis en vers par un petit cousin de Rabelais*, 1775, in-8°.; II. *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences, la littérature et les arts, sous le règne de Louis XV*, 1752, 2 vol. in-12; reproduits en 1753, sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XV*; III. *Lettres sur Fontenelle*, 1751, in-12; IV. *Observations sur les Œuvres poétiques de M. de Caux de Cappeval*, 1754, in-12; V. *la Pleyade française*, ou *l'Esprit des sept plus grands poètes*, 1754, 2 vol. in-12; VI. *Semaine littéraire*, 1759, 4 vol. in-12 (en société avec de Caux); VII. *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs* (Gresset, Crébillon, Trublet, Fontenelle, Montesquieu et Voltaire), in-12, sans date; on attribue aussi cet ouvrage à l'abbé Blanchet; VIII. *Poésies de Lainez*, 1753, in-8°.; IX. *Satire sur la corruption du goût et du style*,

1759, in-8°.; X. *Almanach littéraire*, ou *Étrennes d'Apollon*, 1777-93, 17 vol. petit in-12; quelques volumes sont sous le nom d'*un Cousin de Rabelais*, d'autres sous le nom de *Rabelais d'Aquin*. Mr. C.-J.-B. Lucas-Rochemont a ajouté 4 volumes à cette collection, 1801-1804. Ces 21 volumes sont un recueil de pièces en vers et en prose. Un 22e. volume, ne contenant que des poésies, a été publié par M. Millevoye, Paris, librairie économique, 1806; XI. *Éloge de Molière, en vers, avec des notes curieuses*, 1775, in-8°.; XII. quelques autres ouvrages, qui, comme ceux que nous venons d'indiquer, prouvent peu de talent, et eurent peu de succès. Aussi, faisant allusion à la profession de son père, a-t-on dit :

On souffla pour le père, on siffla pour le fils.

A. B—T.

AQUINO (Charles d'), jésuite, né à Naples en 1654, professa la rhétorique à Rome avec beaucoup d'éclat, fut ensuite recteur du collége de Rivoli, et revint à Rome, où il mourut en 1740. Il était de l'académie des sciences, et de celle des Arcades. Ses ouvrages, écrits en latin, sont estimés, tant par le choix des sujets que par le style et l'érudition qu'il a su y répandre. Les principaux sont: I. trois volumes de poésies, Rome, 1702, parmi lesquelles on remarque un *Anacreon Recantatus*, c'est-à-dire, des odes édifiantes que l'auteur a cru devoir opposer, comme antidote, aux odes érotiques du poète grec; II. *Orationes*, Rome, 1704, 2 vol. in-8°., dont le premier contient les oraisons funèbres, et le second, des harangues sur divers sujets; III. *Lexicon militare*, Rome, 1707, in-folio, réimprimé en 1739. Outre l'explication des termes militaires, on trouve, dans ce dictionnaire, un grand nombre d'observations qui servent à éclaircir les écrivains anciens et modernes, et de savantes dissertations. IV. Une histoire de la guerre de Hongrie, sous le titre de *Fragmenta historiæ de bello Hungariæ*, Rome, 1726, in-12. L'auteur fut forcé d'abandonner cet ouvrage, faute des mémoires qu'on lui avait promis; il n'en reste que quelques parties où l'on trouve une description géographique de la Hongrie, l'histoire de la nation hongroise jusqu'au règne de Léopold, et le commencement des troubles excités par Émeric Tekéli. V. *Nomenclator Agriculturæ*, Romæ, 1736, in-4°. C'est un dictionnaire de tous les termes d'agriculture employés par les auteurs latins qui parlent de cette science. Cet ouvrage est terminé par un index méthodique dans lequel tous les termes sont rangés sous vingt classes assez bien déterminées. G—s.

ARAB-CHAH (Ahmed Ben), historien arabe, est auteur d'une Vie de Tymour (Tamerlan), ouvrage estimé, intitulé : *Les prodigieux effets des Décrets divins dans les affaires de Tymour*. Le style ne nous semble pas mériter les éloges pompeux qu'en ont faits quelques orientalistes ; l'auteur, il est vrai, étale tout ce que l'imagination a de plus brillant, accumule les figures les plus exagérées, mais il s'étudie continuellement à employer des mots à double sens, et dont la signification est très-difficile à saisir. Il n'est donc pas étonnant que les traductions qu'on a faites de cette histoire, qui doit être lue dans la langue originale, soient très-fautives. Golius en a publié le texte à Leyde, en 1636, et Vatier, une traduction française, en 1658. Manger en a publié le texte, accompagné d'une traduction latine, à Lewardin, en 1767 et 1772, 2 vol. in-4°. On en a imprimé en outre, à

Constantinople, une traduction turke, l'an 1142 de l'hég. (1729 de J.-C.). La Bibliothèque impériale de France en possède deux beaux manuscrits, d'après lesquels on pourrait en publier un texte pur. Arab-Châh est encore auteur de plusieurs ouvrages; il mourut en Egypte, l'an 854 de l'hégire (1450 de J.-C.). On trouve des détails curieux sur cet historien dans la *Biographie* d'Aboul-Mahaçan. J—N.

ARADON (Jérôme), de Quinipily, l'un des principaux officiers du duc de Mercœur, dans la guerre de la ligue, fut obligé de rendre, en 1589, au prince de Dombes, la ville d'Hennebon, où il commandait; mais il contribua, l'année suivante, à la reprise de cette place, dont le gouvernement lui fut rendu. On a, de ce capitaine, un journal très-inexact et très-partial des événements qui eurent lieu dans cette partie de la Bretagne. Aradon de Quinipily demeura dans le parti des ligueurs, même après la conversion de Henri IV, et il ne se soumit à l'autorité légitime qu'en 1597, époque à laquelle le duc de Mercœur fit sa paix. Toute la famille d'Aradon, composée de cinq frères, était dévouée à ce chef, et lui rendit de grands services; l'un d'eux était gouverneur de Vannes; un troisième (Duplessis d'Aradon), évêque de cette ville, fut député aux états-généraux de la ligue, en 1593. D. N—L.

ARAGON (Jeanne d'). Un recueil de vers italiens, publié à Venise, en 1558, sous le titre de : *Tempio alla divina signora Giovanna d'Aragona*, et qui contient des morceaux d'un grand nombre de poètes, à la louange de cette dame, n'est pas la seule preuve que l'on ait de son mérite, de son courage, de ses vertus presque héroïques. Dans le 16ᵉ. siècle, où l'Italie compta plusieurs femmes illustres, elle fut une des plus distinguées et des plus belles. Epouse d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzo, elle eut occasion de faire preuve de ses grandes qualités dans les querelles de la famille Colonne avec le pape Paul IV. Son mari ayant été arrêté à Naples, elle voulait l'aller rejoindre; elle eut défense de sortir de Rome, et le respect dû à son sexe empêcha seul qu'on ne l'arrêtât elle-même; mais rien ne put lui arracher une marque de crainte ou de faiblesse. Elle mourut, en 1577, dans un âge très-avancé. G—É.

ARAGON (Tullie d'), l'une des femmes-poètes les plus célèbres d'Italie, florissait au 16ᵉ. siècle. Elle descendait de la branche de cette maison royale qui avait régné à Naples; mais non par une descendance légitime. Le cardinal Pierre Tagliavia d'Aragon, archevêque de Palerme, l'avait eue à Rome d'une belle Ferraraise, nommée Giulia. Il lui assura une fortune suffisante pour la faire vivre dans l'aisance. Elle était belle, et une éducation soignée joignit à cet avantage naturel les talents les plus rares. Étant encore presque enfant, elle parlait et écrivait en latin et en italien, sur toutes sortes de sujets, comme le littérateur le plus instruit; et lorsqu'elle parut dans le monde, sa beauté, son esprit, sa politesse, la décence de ses manières, l'élégante magnificence de ses habits, attirèrent tous les regards. Elle jouait de plusieurs instruments et chantait avec un goût et un art admirables. Ses discours étaient remplis de raison et de grâce; rien enfin ne lui manquait pour séduire, aussi eut-elle un grand nombre d'adorateurs, et principalement parmi les poètes. Ils lui adressaient des vers pleins d'admiration et d'amour; elle leur répondait souvent dans le même langage, et elle

passe pour avoir répondu à plusieurs d'entre eux, autrement que par des vers. Le cardinal Hypolite de Médicis, Hercule Bentivoglio, Philippe Strozzi, le Molza, Varchi lui-même, et, plus encore, Pierre Manelli de Florence, et le célèbre poète Muzio, furent ses intimes amis. Elle vécut le plus souvent à Ferrare et à Rome; elle fit aussi un assez long séjour à Venise. Enfin, déjà avancée en âge, elle se retira à Florence, sous la protection de la duchesse Léonore de Tolède. Elle lui dédia le recueil de ses poésies, auxquelles elle joignit plusieurs de celles dont elle avait été l'objet; et mourut, comme elle l'avait toujours désiré, avant d'arriver à une extrême vieillesse. Ses ouvrages sont : I. ses Poésies, ou *Rime*, Venise, 1547, in-8°., dédiées à la duchesse de Florence, et réimprimées ensuite plusieurs fois; II. *Dialogo dell' infinità d'Amore*, Venise, 1547, in-8°.; dans ce dialogue sur la puissance infinie de l'amour, Tullie d'Aragon se met elle-même en scène avec Varchi, et un autre de ses amis intimes, Lactance Benucci; III. *Il Meschino, o il Guerino, poema* (*in ottava rima*), Venise, 1560, in-4°. Ce poëme, en 36 chants, est tiré d'un vieux roman en prose, que Tullie dit espagnol, mais que les philologues italiens prétendent, avec plus de fondement, avoir été d'abord écrit en vieux langage italien, d'où il avait été traduit en espagnol, et plus anciennement en vieux français. G—É.

ARAJA (François), compositeur de musique, né à Naples. Le premier opéra qu'il fit représenter est *Bérénice*; il fut exécuté dans le château du grand-duc, près de Florence. Après avoir composé quelques autres ouvrages en Italie, et principalement l'opéra d'*Amore per regnante*, représenté à Rome, en 1731, il fut appelé, en 1735, à Pétersbourg, avec plusieurs chanteurs italiens, et nommé maître de la chapelle impériale. Pendant son séjour en Russie, il fit exécuter, sur le théâtre de la cour, les opéras italiens d'*Abiatare*, de *Semiramide*, de *Scipione*, d'*Arsace* et de *Seleuco;* mais l'ouvrage le plus remarquable de ce compositeur, est *Céphale et Procris*, écrit en russe, et qu'on regarde comme le premier grand opéra exécuté dans cette langue. L'impératrice fut si satisfaite de la musique de cet ouvrage, qu'elle fit présent à l'auteur d'une très-belle pelisse en zibeline. Araja, ayant ramassé de quoi vivre dans l'aisance, vint terminer ses jours dans sa patrie. P—x.

ARAM (Eugène), savant anglais, né à Ramsgill, dans le comté d'Yorck, était fils d'un pauvre jardinier, et destiné à la même profession; mais animé du désir de s'instruire, il acheta des livres, qu'il apprenait par cœur dans ses moments de loisir. Ce fut ainsi qu'il acquit la connaissance des langues savantes, de plusieurs sciences, de l'histoire, des antiquités, etc. En 1744, il vint à Londres, où il se mit à enseigner l'écriture et la langue latine, dans différentes maisons d'éducation, ne laissant échapper aucune occasion d'ajouter de nouvelles connaissances à celles qu'il avait acquises. Il travaillait à la composition d'un dictionnaire comparé des langues celtique, anglaise, latine, grecque et hébraïque, lorsqu'un événement affreux vint arrêter ses progrès. Il fut saisi, en 1758, à Lynn, dans le comté de Norfolk, comme assassin d'un cordonnier, nommé Daniel Clark, disparu depuis plus de 13 ans. Aram fit une défense remplie de talent et d'adresse, mais n'en fut pas moins convaincu du crime, qu'il avoua ensuite lui-même au mi-

nistre qui l'assista au supplice, qu'il subit avec une grande résignation. Il paraît que son crime lui avait été inspiré par la jalousie; il croyait avoir lieu de soupçonner Clark d'entretenir un commerce illicite avec sa femme. Il tenta vainement de se détruire après son jugement, et fut exécuté à Yorck, en 1759. X—s.

ARAMON, ou ARAMONT (GABRIEL DE LUETZ, baron D'), ambassadeur de France à Constantinople, sous le règne de Henri II, est appelé citoyen de Nîmes par Poldo d'Albenas; d'autres circonstances se réunissent pour prouver qu'il naquit dans cette ville, ou aux environs, dans le commencement du 16ᵉ. siècle, et qu'ainsi Moréri et Bayle se sont trompés en le disant natif de Gascogne. Il se maria en 1526, et ayant essuyé quelques dégoûts dans sa province, se rendit à la cour, où il obtint la confiance de François Iᵉʳ. et de Henri II. Ambassadeur à Constantinople, depuis 1546 jusqu'en 1553, il ramena dans les intérêts de la France Soliman II, qu'on en avait éloigné, et obtint de ce prince une flotte pour faire, en menaçant Naples et la Sicile, une utile diversion en Italie. Charles-Quint informé de cette négociation, ne manqua pas de se récrier sur le scandale de l'alliance du roi très-chrétien avec des infidèles, plaintes hypocrites que l'empereur, comme l'a judicieusement observé Bayle, se serait lui-même mis peu en peine d'exciter. D'ailleurs, l'idée du renouvellement de l'alliance avec le grand-seigneur avait été inspirée par le pape Paul III, et, sans doute, il n'en aurait pas fallu davantage pour triompher des scrupules de Henri II, si ce prince en avait eu, dans une telle circonstance. Les fausses mesures de la cour de France rendirent à peu près inutile le succès de cet ambassadeur, et un incident qu'il s'efforça en vain de prévenir, le compromit quelque temps d'une manière assez grave. Revenu en France pour rendre compte de sa mission, et prendre de nouveaux ordres, il retournait à Constantinople. De Malte, où il avait touché, il alla, sur la demande du grand-maître, essayer d'engager, au nom du roi de France, Dragut, qui attaquait Tripoli, à renoncer au siége de cette place. Il n'y réussit point, et le grand-maître, Espagnol de naissance, n'épargna rien pour accuser l'ambassadeur français; mais d'Aramont se justifia facilement, et alla reprendre son poste auprès de Soliman II. Quelques historiens disent que le don des Iles-d'Or, (d'Hières), érigées en marquisat en faveur de d'Aramont, avait été le prix de ses services. C'est une erreur: il ne les posséda que par la cession que lui en fit un Allemand, le comte de Roquendolf. Aramont, par son crédit, avait fait sortir cet Allemand du château des Sept-Tours, et Roquendolf, par reconnaissance, fit don à Aramont de ces îles, que le roi lui avait données. Il paraît certain qu'au lieu d'obtenir quelques récompenses de ses services, d'Aramont ne parvint pas même à se faire restituer des terres qu'on lui avait confisquées avant son ambassade. Ces terres, immédiatement après sa mort, furent données à Diane de Poitiers. D'Aramont suivit Soliman II dans une expédition en Perse, et passa de là en Syrie, dans la Palestine et en Égypte. La relation de ses voyages a été écrite par Jean Chesneau, son secrétaire. « Cette pièce, » disent avec raison les compilateurs » qui l'ont publiée, l'une des plus cu» rieuses du 16ᵉ. siècle, nous fait con» naître l'état de Constantinople, de » Jérusalem et du Caire, au milieu de ce

» siècle. Elle nous apprend des particularités intéressantes de ces régions » éloignées, et qui ne se trouvent point » ailleurs. On y voit un détail de la » campagne de Soliman II en Perse. » D'Aramont, revenu de son ambassade, se retira en Provence, où il mourut vers l'an 1553. V. S—L.

ARANDA (EMMANUEL D'), natif de Bruges, passa sa jeunesse en Espagne, en revenant dans sa patrie fut pris par un corsaire algérien, et resta esclave pendant deux ans. De retour dans le Brabant, en 1642, il fit, en espagnol, une Relation de sa captivité, relation qui a été traduite en latin, La Haye, 1657, in-12.; en flamand, en anglais. La traduction française, imprimée à Bruxelles, 1656, in-12, a été réimprimée à Paris, sous ce titre: *Relation de la captivité et liberté du sieur Emmanuel d'Aranda, jadis esclave à Alger, où se trouvent plusieurs particularités de l'Afrique, dignes de remarques; nouvelle édition, augmentée de treize relations*, Paris, 1665, in-16. Indépendamment d'un sommaire sur l'antiquité d'Alger, et de quelques détails assez instructifs sur la forme du gouvernement et de la police de cette ville, cette relation, et celles des treize esclaves, donnent quelques lumières sur les mœurs et les usages des habitants. Le *Dictionnaire historique des Pays-Bas* fait mention d'une édition augmentée, Bruges, 1682. On ignore les dates de la naissance et de la mort de l'auteur.— Antoine de ARANDA a publié *Verdadera informacion de la Tierra Santa*, Tolède, 1545, in-4°. gothique. — Jean de ARANDA a laissé *Lugares communes de conceptos, dichos y sententias en diversas materias*, Séville, 1595, in-4°. A. B—T.

ARANDA (DON PEDRO-PABLO ABARCA DE BOLEA, comte D'), d'une des familles les plus distinguées de l'Aragon, naquit vers l'an 1719. Il embrassa d'abord la profession des armes; mais comme il annonça de l'aptitude aux affaires qui demandent un esprit observateur, Charles III, peu après son avènement au trône, le nomma son ministre auprès d'Auguste III son beau-père. Le comte d'Aranda passa, en cette qualité, près de sept ans auprès du roi de Pologne, tant à Varsovie qu'à Dresde. A son retour en Espagne, Charles III le plaça comme capitaine-général à Valence, d'où il le rappela en 1765, à la suite de l'émeute de Madrid, qui lui avait fait sentir la nécessité de mettre à la tête de son administration un homme d'un caractère vigoureux. D'Aranda justifia son choix, comme président du conseil de Castille: ce fut lui qui prépara, dans le plus grand secret, et fit exécuter dans le plus grand ordre, l'expulsion des jésuites hors de tous les états du roi; mais les intrigues de Rome et du clergé forcèrent le roi à écarter honorablement d'Aranda, en le nommant ambassadeur en France. Pendant les neuf ans qu'il résida à Paris, il s'y concilia la considération universelle; mais la roideur de son caractere, qui souvent servit bien sa cour auprès de celle de Versailles, avait indisposé le roi d'Espagne, ou plutôt le comte de Florida Blanca, son ministre principal. D'Aranda fut rappelé à Madrid, en 1784, avec le titre honorifique de conseiller d'état. Il y vivait dans une sorte de disgrâce, lorsque la reine, mécontente du comte de Florida Blanca, le fit nommer à sa place, au mois de mars 1792. Ce retour à la faveur fut de courte durée. Quelques mois après, au grand scandale de la cour et de la nation, le comte d'Aranda fut tout

à coup remplacé par don Manuel Godoï, si connu depuis sous le nom de *Prince de la Paix*. Il resta cependant doyen du conseil d'état, que, pendant son ministère, il avait remis en activité; mais ayant, dans ce conseil, énoncé son opinion sur la guerre contre la France, il fut exilé dans ses terres d'Aragon, où il termina, en 1794, sa longue et honorable carrière, en laissant une jeune veuve dont il n'avait pas eu d'enfants. Rigoureusement parlant, le comte d'Aranda ne fut ni un grand homme, ni un homme de génie; mais ce qui le plaçait au-dessus des hommes vulgaires, c'était l'indépendance de son caractère et la force de sa volonté. Exempt de beaucoup des préjugés qu'on prête à ses compatriotes, il méritait, à quelques égards, le titre de *philosophe* dans l'acception favorable. Pendant qu'il était président du conseil de Castille, il fit, contre l'inquisition, quelques tentatives, et c'en fut assez pour le faire préconiser par le parti qui distribuait alors les réputations; mais les éloges des philosophes ne servirent qu'à éveiller la méfiance du pieux Charles III. La capitale de l'Espagne lui doit, en grande partie, sa sûreté, sa propreté et la réforme de plusieurs abus. Il n'avait rien d'imposant ni de prévenant dans son extérieur, qui pouvait même paraître un peu grotesque; il avait des opinions saines sur beaucoup d'objets, de l'originalité dans les idées, et surtout dans la manière de les rendre. Ses lumières n'étaient pas très-étendues; mais il savait, dans un certain ordre de choses, concevoir, vouloir, et exécuter. Le marquis de Carraccioli, ambassadeur de Naples, qui l'avait beaucoup connu à Paris, comparait assez ingénieusement son esprit à *un puits profond dont l'orifice est étroit*. B—G.

ARANTIUS (Jules-César), célèbre anatomiste, né à Bologne, vers l'an 1530. Élève de Vesale et de Barthélemi Maggius son oncle, il concourut aux travaux par lesquels le premier a marqué les premiers progrès de l'anatomie chez les modernes, et l'on pourrait dire chez les anciens; car leurs institutions religieuses et civiles ne leur permettaient pas de la cultiver. Il fut reçu docteur en médecine par l'université de Bologne, et bientôt nommé professeur de chirurgie et d'anatomie. Il en remplit les fonctions pendant trente-deux ans, jusqu'à sa mort, arrivée en 1589. Arantius a fait faire plus particulièrement quelques pas à la partie de l'anatomie qui traite des muscles, et jeté aussi quelques lumières sur la théorie de la circulation. Voici les ouvrages qui lui sont dus : I. *De humano fœtû liber*, Venetiis, 1571, in-8°.; Basileæ, 1579, in-8°.; Lugduni Batavorum, 1664, in-12. Arantius, dans cet ouvrage, entre dans de grands détails sur la structure de l'utérus, du placenta et des membranes du fœtus. Il y en a encore deux éditions, Venise, 1587 et 1595, in-4°., auxquelles on a joint deux autres ouvrages du même auteur, *Anatomicarum observationum liber*, et *De tumoribus secundum locos affectos*; II. *In Hipocratis librum de vulneribus capitis commentarius brevis, ex ejus lectionibus collectus*, Lugduni, 1580, in-8°.; Lugduni Batavorum, 1639, 1641, in-12. Il est assez remarquable que ce soit en Italie, le pays le plus chaud de notre Europe, qu'ait été cultivée principalement l'anatomie, surtout dans les premiers temps de la naissance de cette science; Mundinus, Gabriel de Zerbis, Berenger de Carpi, Fallopia, Eustachi, etc., anatomistes distingués

de ce siècle, étaient Italiens, ou au moins attachés à des écoles d'Italie; les universités de Bologne et de Padoue sont celles qui servaient alors le plus cette science. C. et A—n.

ARAS. *Voy.* Are Frode.

ARATOR, secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, puis sous-diacre de l'église romaine, florissait au sixième siècle. Il était Ligurien; mais de son temps la Ligurie comprenait une grande partie de la Lombardie, et Milan en était la ville principale. De-là, naissent les différents avis sur la patrie d'Arator, les uns réclamant pour la rivière de Gènes, les autres pour Milan, d'autres pour Pavie, l'honneur de l'avoir produit. Il mourut en 556. Il avait d'abord exercé son talent pour la poésie sur des sujets profanes; mais depuis qu'il eut changé d'état, il changea aussi de sujets. Il présenta, en 544, au pape Vigile les *Actes des Apôtres*, en vers latins. Ce pontife en fut si satisfait, qu'il ordonna de les lire publiquement dans l'église de St.-Pierre-aux-Liens. L'ouvrage y fut universellement applaudi. On y trouve beaucoup d'allégories dont le vénérable Bede a orné ses Commentaires sur les *Actes des Apôtres*. Le poëme d'Arator est imprimé avec d'autres poëmes chrétiens, Venise, Alde, 1502, in-4°.; Strasbourg, 1507, in-8°., Leipsik, 1515, in-4°. On le trouve aussi dans plusieurs des recueils intitulés : *Bibliothèque des Pères*, notamment dans celles de Paris, 1575, 1589, etc., de Cologne, 1618, de Lyon, 1677, etc. Le père Sirmond a publié le premier, à la fin de son édition d'Ennodius, une Épître en vers élégiaques d'Arator à Parthénius, qui était alors en France, pour l'engager à y publier son poëme.
G—É.

ARATUS, né à Sicyone, vers l'an 272 avant J.-C., était encore fort jeune, lorsque Clinias, son père, fut tué; il fut exilé lui-même, et se réfugia à Argos, où il se livra à la gymnastique avec succès; car il remporta des prix au Pentathle. Presque toutes les villes du Péloponèse étaient alors soumises à des tyrans protégés par Antigone Gonatas, et Sicyone avait encore plus souffert que les autres, la tyrannie ayant plusieurs fois changé de main. Après la mort de Clinias, Abantidas s'érigea en tyran. Ce dernier ayant été tué lui-même, Paséas, son père, prit sa place, et fut assassiné par Nicoclès. Ce fut sous le règne de ce dernier qu'Aratus, à peine âgé de vingt ans, forma le projet d'affranchir sa patrie; ayant rassemblé quelques exilés, il parvint à prendre Sicyone par surprise, et, le tyran s'étant échappé, il rendit la liberté à ses concitoyens, qu'il fit entrer sur-le-champ dans la ligue achéenne, très-faible alors, n'étant que dans la 24e. année de sa formation. Le retour des exilés occasionnait beaucoup de troubles à Sicyone, ceux qui avaient acheté leurs biens refusant de les leur rendre. Aratus eut recours à Ptolémée Philadelphe, à qui il avait rendu quelques services, et qui lui donna 150 talents, avec lesquels il indemnisa les nouveaux acquéreurs, et rendit les biens aux anciens propriétaires. Étant, pour la seconde fois, préteur des Achéens, l'an 244 avant J.-C., il s'empara, par ruse, de l'Acrocorinthe, citadelle qu'Antigone gardait avec le plus grand soin, comme l'une des clefs du Péloponnèse, et il engagea les Corinthiens à entrer dans la ligue achéenne. Les Mégariens, les Epidauriens et les Trœzéniens en firent de même. Antigone étant mort peu de temps après, la guerre se déclara entre Démétrius, son fils, et les Etoliens, qui eurent alors recours aux

Achéens. Cette guerre dura pendant tout le règne de Démétrius. Après sa mort, beaucoup de tyrans du Péloponnèse se voyant privés de son appy et sachant qu'Aratus se disposait dé- attaquer, prirent le parti de si que mettre volontairement : c'est d'Argos, les villes de Mégalopolis beaucoup d'Hermione, de Phlius la confédéra- d'autres entrèrent se trouva au plus tion achéenne, puissance. A peu près haut degré de temps, Aratus engagea vers le qui commandait les garni- Diogène de les rois de Macédoine te- sons au Pyrée, à Munychie, à Sunium et à Salamine, à remettre ces places aux Athéniens, moyennant 150 talents, dont il leur donna la sixième partie; mais ils ne lui en surent aucun gré. Quelque temps après, les Etoliens, jaloux de la prospérité des Achéens, et comptant sur les secours d'Antigone, tuteur de Philippe, formèrent une alliance avec les Lacédémoniens, ennemis naturels des Achéens. Aratus connaissant la force des Lacédémoniens, sentit que les Achéens auraient beaucoup de peine à se défendre sans secours étrangers; il les conduisit cependant au secours des villes de l'Arcadie, que menaçait Cléomènes, roi des Lacédémoniens; mais, ayant été vaincu dans trois combats successifs, sur le mont Lycée, près de Mégalopolis, et dans le pays de Dymé, il se vit obligé d'avoir recours à Antigone, à qui il rendit l'Acrocorinthe, pour le décider à venir au secours des Achéens; ce prince étant venu lui-même avec une armée, les Achéens le nommèrent généralissime de leurs troupes. Plutarque prétend que Cléomènes avait offert la paix aux Achéens, s'ils voulaient lui donner cette place de généralissime, et qu'Aratus s'y opposa par jalousie, et il lui reproche d'avoir préféré l'alliance d'un barbare à celle d'un descendant d'Hercule. Mais il n'y avait pas de choix à faire entre Antigone, prince humain et religieux observateur de ses serments, et Cléomènes, devenu tyran de sa patrie, à laquelle il voulait asservir tout le Péloponnèse. Beaucoup de villes qui avaient abandonné les Achéens pour se ranger du côté des Lacédémoniens, changèrent de nouveau de parti, dès qu'elles virent Antigone à la tête des affaires. Ce prince entra ensuite dans la Laconie, défit, à Sellasie, Cléomènes, qui se réfugia auprès de Ptolémée; et ayant pris Sparte, il lui rendit ses lois, que Cléomènes avait abrogées. Antigone témoigna toujours beaucoup de considération pour Aratus, et se gouverna d'après ses conseils, en ce qui concernait les affaires de la Grèce. Philippe, son neveu et son successeur, en fit de même pendant les premières années de son règne. Une nouvelle guerre ayant éclaté entre les Achéens et les Etoliens, au sujet de la Messénie, que ces derniers avaient ravagée, Aratus fut nommé préteur; mais il se laissa surprendre par les Etoliens, et fut complètement défait. Ses ennemis ayant profité de cet échec pour l'accuser devant le peuple, il convint de ses torts; et, comme on lui avait de grandes obligations, on n'en eût pas moins de confiance en lui; on eut alors recours à Philippe, et il s'engagea une guerre qui fut très-longue, mais où Aratus ne joua plus qu'un rôle secondaire. Philippe se laissa même prévenir contre lui, et chercha à le faire éloigner du gouvernement; il ne tarda pas, cependant, à revenir sur son compte, et lui rendit sa confiance. Cette guerre étant terminée, Philippe voulut tourner ses armes du côté de l'Italie; ayant été repoussé, il chercha de nou-

veau à agiter la Grèce, et sem. vision parmi les Messéniens; il s'i- para même de leur ville, à l'aide d. l'un des partis qu'il y avait formés. Il écouta cependant encore Aratus, en cette occasion, et rendit Ithome aux Messéniens, au lieu d'y mettre une garnison, comme le lui conseillait Démétrius de Pharos. Mais à partir de cette époque, Aratus s'éloigna de plus en plus de Philippe, dont les mauvaises qualités se développaient de jour en jour, et dont il voyait avec peine le commerce scandaleux avec la femme d'Aratus, son fils. Philippe, de son côté, voyait dans Aratus un censeur sévère; il se détermina donc à le faire empoisonner, et il employa, pour cela, un certain Taurion, qui gouvernait pour lui le Péloponnèse. Aratus ne tarda pas à s'apercevoir du poison lent qu'on lui avait fait prendre; mais il n'en dit rien à personne. Cependant, un de ses esclaves, qui avait sa confiance, lui faisant un jour observer qu'il venait de cracher du sang: « C'est le prix, lui dit-il, de l'amitié » de Philippe ». Il mourut bientôt après, dans un âge avancé, et les Achéens lui rendirent les plus grands honneurs. On l'enterra dans la ville de Sicyone, distinction qu'on n'accordait qu'aux héros. Il avait écrit des Mémoires, que Polybe cite avec éloge; il fut plutôt un homme d'état qu'un grand général; car il fut souvent vaincu. Il avait un fils du même nom que lui, du même âge, à peu près, que Philippe, et qui fut très-lié avec ce prince, ce qui n'empêcha pas ce dernier de le faire empoisonner, ainsi que son père; il n'en mourut pas; mais il tomba dans un état de démence si déplorable, que ses amis regardèrent sa mort comme un bonheur.

C—R.

ARATUS, de Soles, ville de Cilicie, contemporain de Théocrite, qui fait de lui une mention honorable dans a sixième idylle, vécut en faveur d.rès de Ptolémée Philadelphe, et Gona. constante intimité d'Antigone certes. le fils de Démétrius Poliosieurs ouvr.., dit-on, composé plud'Homère, qu. et donné une édition tarque; mais il .céda celle d'*Aris*-*tarque*; mais il . d'hui que par son p. connu aujourd'hui que par son p. des *Phénomènes*. Quintilien lui .proche de manquer de variété et de .timent; c'est l'inévitable inconvénien. .taché au genre descriptif: il accorde .n-dant au poète le mérite de n'être . resté au-dessous de son sujet: *Sufficit tamen operi*. C'est probablement ce dernier mérite qui avait successivement engagé Cicéron, Germanicus César, Ovide et Avienus, à traduire en vers latins le poëme d'Aratus, auquel Ovide ne balance pas à garantir une durée égale à celle des grands objets qu'il avait chantés:

Cùm sole et Lunâ semper Aratus erit.

Hugues Grotius a réuni, dans son *Syntagma Arateorum* (Leyde, 1600, in-4°.), les trois versions latines dont nous venons de parler, et a rempli de son mieux les nombreuses lacunes qu'offrait celle de Cicéron. C'est sur cette dernière, ainsi complétée, que le chanoine Pingré a traduit et publié les *Phénomènes* d'Aratus, à la suite des *Astronomiques* de Manilius (Paris, 1786, 2 vol. in-8°.). Nous avons encore d'Aratus une édition fort estimée, celle de J. Fell, Oxford, 1672, in-8°., avec les *Catastérismes* d'Ératosthènes. Bandini en publia une à Florence, en 1724 et 1765, in-8°., qui ne jouit d'aucune considération parmi les érudits. Le savant danois, M. Ancher, en préparait une qui n'a pas encore vu le jour. L'édition la plus complète du poëme d'Aratus,

est celle qui a été donnée par J. Th. Buhle, Leipzig, 1793-1801, 2 vol. in-8°.: on y trouve des anciens commentaires grecs avec quelques additions tirées des manuscrits. Aratus a eu l'honneur d'être commenté par Hipparque, qui sans doute était jeune alors, et n'avait encore fait aucun des travaux qui lui assurent le premier rang parmi les astronomes de l'antiquité. Ce commentaire offre cependant quelques observations dont on a voulu tirer parti, pour déterminer la précession des équinoxes. Aratus a été commenté aussi, dit-on, par Eratosthènes ; mais ce commentaire est bien moins important que celui d'Hipparque ( Voy. l'*Uranologion* de Petau ). Ce n'est, à proprement parler, qu'un abrégé d'astronomie, pour servir d'introduction à la lecture d'Aratus. Les savants ne regardent plus Eratosthènes comme auteur de ce prétendu commentaire. Quant au poëme, il a du moins, pour nous, le mérite de nous avoir transmis tout ce qu'on savait alors sur la sphère. L'astronomie, proprement dite, n'était pas encore née. Les positions des étoiles ne se rapportent pas toutes à la même époque, d'où l'on est en droit d'inférer qu'Aratus n'était pas astronome. Il paraît certain qu'il n'a fait que mettre en vers deux ouvrages d'Eudoxe, intitulés : l'un, *les Phénomènes*, et l'autre, *le Miroir*. Ces deux ouvrages sont perdus. La dernière partie du poëme d'Aratus, beaucoup moins intéressante que la première, n'est qu'un recueil de pronostics et d'erreurs populaires.

D—L—E.

ARBACE, capitaine Mède, jeta les fondements d'une nouvelle monarchie sur les ruines du trône d'Assyrie, dont il renversa Sardanapale, devenu odieux et méprisable par sa vie efféminée. Ce fut, selon Ctésias, la seule cause de sa chute. Il se faisait garder par des troupes qui venaient alternativement de chacun des pays de sa domination. Arbace vint à son tour à Ninive, avec les Mèdes. C'était un capitaine d'une grande réputation. Il avait le cœur élevé, des mœurs sévères, et il fut indigné des excès honteux du monarque. Il se lia avec Bélésis, chef des troupes de Babylone, homme rusé et ambitieux, versé dans l'astrologie, et le premier de ce célèbre collége de prêtres babyloniens, qu'on appelait *Chaldéens*. Bélésis excite Arbace à la révolte, et lui annonce qu'il a vu dans les astres des signes certains de sa grandeur future. Arbace promit à Bélésis, en cas de succès, le gouvernement de Babylone, et ils entraînèrent dans leur parti les principaux officiers de l'armée. Arbace retourna en Médie, pour faire soulever ses compatriotes, tandis que Bélésis excitait les Babyloniens à la révolte. On fit entrer dans le complot les commandants des troupes qui devaient servir l'année suivante dans l'armée de Ninive. Enfin, les soldats marchent de toutes parts, et se réunissent sous la conduite d'Arbace. Sardanapale sortit enfin de sa léthargie, et se mit à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles ( *Voy.* SARDANAPALE ). Il marcha au-devant d'Arbace, le défit successivement dans trois batailles, et chaque fois l'obligea à se réfugier dans les montagnes de la Médie, jusqu'à ce qu'Arbace eût réussi à ranger sous ses drapeaux une armée de Bactriens, qui venaient au secours de Sardanapale. Avec ce secours, il reprit l'offensive, surprit de nuit le camp Assyrien, contraignit le roi de se renfermer dans sa capitale, et remporta, peu de temps après, deux victoires, sous les murs de Ninive,

dont il forma le siége. Il fit peu de progrès pendant deux ans; mais un débordement du Tigre ayant renversé une partie des murailles, il ne rencontra plus d'obstacles pour entrer dans Ninive. Selon les uns, Sardanapale mit lui-même le feu à son palais, et périt dans les flammes; selon d'autres, il sortit secrètement de Ninive, et parvint à s'échapper. Arbace fut revêtu du manteau impérial, et tout se soumit à lui. Il sut conserver, au milieu de ses victoires, une grande modération. Cette révolution donna naissance à plusieurs royaumes, dont Arbace composa un empire fédératif, et dont il fut le premier souverain. La royauté, quoique héréditaire, ne fut plus absolue, le monarque n'ayant pas le droit de changer les lois consenties par les princes confédérés. Il régna vingt-huit ans, et eut Maudocès, son fils, pour successeur. La confédération qu'il avait établie ne subsistait plus un siècle après sa mort, les rois de Ninive ayant recouvré leur pouvoir sur les quatre grandes monarchies asiatiques. Les chronologistes ne sont pas d'accord sur l'époque de la révolte d'Arbace; ils la placent généralement vers l'archontat d'Ariphron, 9e. archonte perpétuel d'Athènes; mais ils ne s'accordent pas davantage sur l'époque précise de cet archontat, que les uns font remonter en 917, d'autres en 898 av. J.-C. B—P.

ARBAUD (François), sieur de Porchères, né à St.-Maximin en Provence, fut un des premiers membres de l'Académie française. Il n'aurait guère mérité cet honneur, si le sonnet ridicule qu'on lui a attribué, *sur les yeux de Gabrielle d'Estrées*, était effectivement de lui; mais il est prouvé que ce sonnet est de Laugier de Porchères, qui fut récompensé de cette misérable pièce, par une pension de 1400 liv. François Arbaud avait appris de Malherbe à faire des vers, et il en a composé quelques-uns, dans la manière de son maître, que peut-être celui-ci n'eût pas désavoués. Fatigué de la vie des cours, il se retira en Bourgone, où il se maria. Il mourut peu de temps après, en 1640. On a de lui: I. *Une ode à Louis XIII;* II. *Paraphrase des psaumes graduels*, et *Poésies sur divers sujets*, Paris 1633, in-8°. Il avait composé un *Poëme de la Madelaine*, qui est perdu. On doit le regretter, si l'épigramme suivante de Racan n'est pas trop flatteuse:

Cette sainte dont tes veilles
Mettent la gloire en si haut lieu,
Fait voir deux sortes de merveilles,
Les tiennes et celles de Dieu.
Il est vrai que je porte envie
A tes beaux vers comme à sa vie;
Mais, quoique je veuille tenter,
Ma foiblesse y fait résistance:
Je ne puis non plus imiter
Tes écrits que sa pénitence.

Jean Arbaud, son frère, gentilhomme de la chambre du roi, a aussi publié plusieurs sonnets dans des recueils, et une *Traduction de quelques psaumes*, Grenoble, 1651, et Marseille, 1684. W—s.

ARBETION, général des armées romaines, sous le règne de Constance, servit d'abord dans les grades les plus obscurs, et s'éleva rapidement, par beaucoup d'intrigues et par quelques talents. En 355, Constance l'envoya contre les Allemands révoltés; Arbetion, d'abord vaincu, obtint ensuite des succès. Jaloux de la réputation de Sylvain, autre général romain, il feignit long-temps de l'appuyer, et lui fit donner le commandement de l'armée des Gaules, croyant, par-là, le conduire à l'ignominie, dans une guerre difficile; Sylvain, au contraire, triompha de tous les obstacles. Arbetion, furieux, multiplia tellement ses artifices, entoura son rival de tant de piéges, qu'il le força à une révolte, à

la suite de laquelle cet officier, plus malheureux que coupable, fut massacré. Ce ne fut point la seule victime qu'Arbétion immola à son ambition; aidé de Rufin, préfet du prétoire, et de l'eunuque Eusèbe, en 357, il multiplia les délations, pour plaire à Constance, et pour s'enrichir des dépouilles des condamnés; mais lui-même fut accusé d'aspirer à l'empire: ses amis prévinrent sa ruine, et assoupirent cette affaire. L'empereur lui rendit sa confiance, et, en 360, le chargea des informations dirigées sur la conduite d'Ursicin, à l'occasion de la prise d'Amide. Arbetion contribua à le faire condamner injustement. En 361, il fut envoyé contre les Perses, avec Agilon. Constance voulut aussi l'opposer à Julien. Ce dernier étant devenu maître de l'empire, par la mort de Constance, fit poursuivre les courtisans de ce prince; mais Arbétion, à force de souplesse et d'intrigue, parvint à se faire mettre à la tête d'une commission formée à Chalcédoine pour diriger ces poursuites. Arbetion vivait encore dans la retraite, sous le règne de Valens, en 365, lorsqu'un révolté, nommé Procope, dont le parti devenait de jour en jour plus redoutable, le sollicita de s'unir à lui; Arbetion s'y étant refusé, vit piller sa maison. Outré de cette injure, il se décida à prendre parti en faveur de Valens, courut au camp de l'empereur, et, s'avançant seul vers les révoltés, il leur montra ses cheveux blancs, les rappela à leur devoir, et en ébranla un grand nombre, ce qui amena, bientôt après, la défaite de Procope. Ce trait, du moins, répand quelque honneur sur la fin d'une vie dégradée par l'intrigue et par la bassesse. L—S—E.

ARBOGAST (LOUIS-FRANÇOIS-ANTOINE), géomètre français, né à Mutzig, petite ville d'Alsace, en 1759. D'abord professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Strasbourg, il est devenu ensuite recteur de l'université nationale de la même ville, et député du département du Bas-Rhin, à l'assemblée législative et à la convention nationale. Son caractère doux et timide ne lui permit pas de prendre beaucoup de part aux travaux de ces assemblées; il n'y est cité que pour la vérification du télégraphe de M. Chappe, et un rapport sur l'uniformité des poids et mesures. Consacrant tout son temps à l'étude dans la bibliothèque du comité d'instruction publique, à la formation de laquelle il avait beaucoup contribué, il s'occupait des recherches qui ont servi de base à son Traité *du Calcul des dérivations* dont le but est d'offrir des procédés réguliers et faciles pour développer des puissances et des fonctions de polynomes ordonnés suivant les puissances d'une ou plusieurs variables. Ces procédés, qui sont une modification de ceux du calcul différentiel, l'ont conduit à des résultats élégants, et à des rapprochements curieux. On croit cependant qu'il aurait pu se dispenser d'introduire autant de signes nouveaux qui rendent assez pénible la lecture de son livre, et rapprocher davantage ses méthodes de la différentiation ordinaire. On pense aussi que ce n'est pas du côté vers lequel Arbogast avait tourné ses recherches, qu'il faut attendre le dénoûment des difficultés qui arrêtent maintenant les progrès de l'analyse. Cependant, sans rien préjuger sur le sort futur du *Calcul des dérivations*, on doit dire qu'il paraît supérieur aux règles de l'*Analyse combinatoire*, dont on s'est occupé depuis quelque temps en Allemagne, pour la formation des mêmes développements. Arbogast a présenté en 1789, à l'académie des sciences, un *Essai sur de nouveaux*

*principes de calcul différentiel et intégral, indépendants de la théorie des infiniment petits, et de celle des limites.* Ce mémoire n'a pas été imprimé, mais on en trouve un extrait dans la préface de l'ouvrage cité plus haut. En 1792, le même géomètre remporta le prix proposé par l'académie de Pétersbourg, pour déterminer la nature des fonctions arbitraires, introduites par l'intégration des équations différentielles partielles : ce mémoire est imprimé. Après sa sortie de la convention, Arbogast, fatigué du séjour de Paris, alla remplir la place de professeur de mathémathiques à l'école centrale du département du Bas-Rhin, à Strasbourg, et y mourut le 8 avril 1803. Il était associé de l'Institut. Son traité du *Calcul des dérivations* a paru à Strasbourg, en 1800, en un vol. in-4°.
L—x.

ARBOGASTE, Gaulois d'origine, était l'un des principaux officiers de l'armée de Théodose, lorsqu'en 388, ce prince passa de Constantinople en Italie pour défendre Valentinien II contre l'usurpateur Maxime. Ce fut Arbogaste qui surprit Maxime dans Aquilée, et qui marcha ensuite dans les Gaules pour extirper les restes de la rébellion. Théodose, retournant à Constantinople, le laissa près de Valentinien pour l'aider de ses conseils et de ses services. Ses talents, son désintéressement et sa bravoure firent applaudir à ce choix ; mais l'habitude du pouvoir fit naître l'ambition d'Arbogaste, qui ne regarda plus Valentinien que comme son esclave. Ce prince, impatient du joug qu'on lui imposait, voulut trop tard réprimer l'orgueil d'Arbogaste, et le priver de ses emplois. Le fier Gaulois refusa avec insolence d'obéir, s'empara de plus en plus de l'autorité, poursuivit ou fit périr les amis de Valentinien, qui fut obligé de recourir à l'appui de Théodose et à la médiation de S. Ambroise. Arbogaste, redoutant également l'un et l'autre, les prévint en faisant périr Valentinien qui se trouvait à Vienne en Dauphiné. On croit que ce prince fut étranglé par des eunuques. Arbogaste n'osa avouer le crime ni en recueillir ouvertement le fruit ; il choisit le rhéteur Eugène pour porter le sceptre sous sa direction, et ce fut en son nom qu'il rechercha l'alliance de Théodose et l'amitié de S. Ambroise. Cependant, il marcha contre Marcomir et Sunnon, chefs des Francs, qu'il poursuivit sur les terres des Bructères et des Chamaves, aujourd'hui la Westphalie ; mais sur le bruit des préparatifs que Théodose faisait contre Eugène et contre lui, il revint en Italie, où, appuyé de Flavien, consul et pontife païen, il rétablit le culte des idoles. Cependant, Théodose approchait à la tête d'une armée nombreuse ; Arbogaste et Eugène voulurent l'arrêter dans les défilés des Alpes Juliennes ; déjà l'empereur, après avoir forcé les passages, défait et tué Flavien, était parvenu sur les bords du Frigidus, aujourd'hui le Vipao, dans le comté de Gorice. La bataille se livra en 394. La première journée fut contraire à Théodose. Eugène et Arbogaste triomphaient et s'apprêtaient à l'envelopper; mais le lendemain le ciel sembla tout à coup se déclarer pour l'empereur grec ; le courage et la piété du prince enflammèrent ses soldats; un tourbillon de sable aveugla les troupes d'Arbogaste dont une partie mit bas les armes. Eugène fut pris et décapité ; Arbogaste, après des prodiges de valeur, se sauva dans les montagnes ; mais, voyant qu'il ne pourrait échapper, il se tua de deux coups d'épée.
L—S—E.

ARBORIO DE GATTINARA (MERCURIN), chancelier de Charles-Quint, naquit en 1465, d'une famille noble de Verceil, devint un des plus grands jurisconsultes de son temps, fut conseiller du duc de Savoie, et ensuite président du parlement de Franche-Comté. En 1508, l'empereur Maximilien le chargea d'une négociation à la cour de Louis XII, au sujet du traité de Cambrai. Charles-Quint le nomma son chancelier en 1518, et l'employa avec succès dans plusieurs négociations importantes. Ce fut lui qui dressa les articles de pacification entre Clément VII et Charles-Quint. Ce même pontife le créa cardinal en 1529. Au mois de décembre de la même année, Arborio conclut à Bologne, pour la défense de l'Italie, un traité que le cardinal de Granvelle appelle un chef-d'œuvre de politique. Arborio mourut à Inspruck, le 5 juin 1530, à l'âge de soixante-cinq ans. B—P.

ARBORIUS (ÆMILIUS-MAGNUS), fils d'un habitant du pays des Éduens, distingué par sa naissance et son mérite, qui avait été dépouillé de ses biens, et obligé de s'enfuir par suite des troubles qui agitèrent les Gaules sous l'empire de Valentinien, naquit dans l'Aquitaine, vers l'an 270. Son père, aïeul maternel du poète Ausone, lui donna les premiers principes de l'éloquence. Il épousa, jeune encore, une femme fort riche, et vint ensuite à Toulouse, où il professa la rhétorique pendant plusieurs années, avec une grande distinction. Les princes Dalmace, Jules Constance, et Annibalien, frères de l'empereur Constantin, qui se trouvaient alors dans cette ville, où ils avaient été exilés, suivirent ses leçons et l'en payèrent par leur amitié. De Toulouse, il se rendit à Narbonne, où il continua de professer l'éloquence. Son école, quoique fréquentée par un grand nombre d'élèves, lui laissait cependant encore des loisirs. Il en profita pour plaider quelques causes d'éclat devant les tribunaux. Sa réputation s'en accrut encore, et l'empereur Constantin, touché de son mérite, l'appela à sa cour, et le chargea de l'éducation d'un de ses fils. Il sut conserver la faveur du prince, sans user de bassesses, amassa de grands biens, et mourut à Constantinople, vers 335, comblé de gloire et d'honneur. Arborius était un des hommes les plus éloquents de son siècle; à beaucoup de facilité et de talents pour parler en public, il joignait une grande érudition, et des connaissances très-étendues dans les mathématiques et dans l'astronomie. Les ouvrages qu'il avait composés se sont perdus. Ausone, son neveu et son disciple, a consacré deux pièces de vers à sa mémoire. On trouve la première dans son livre intitulé : *Parentalia* ; et la seconde, dans celui où il a conservé le souvenir des professeurs les plus célèbres de son temps. W—S.

ARBRISSEL (ROBERT D'), fondateur de l'ordre de Fontevrault, et de l'abbaye de ce nom, naquit, en 1047, dans le village d'Arbrissel, à sept lieues de Rennes, vint de bonne heure à Paris, où il fit des progrès rapides dans les lettres, et fut reçu docteur en théologie. Son évêque, Silvestre de La Guerche, le rappela auprès de lui, s'aida de ses lumières, lui conféra les dignités d'archiprêtre et d'official, et eut la satisfaction de le voir combattre avec succès la simonie, l'incontinence et les autres vices de son clergé. Après avoir travaillé pendant quatre ans à l'extirpation de ces désordres, Robert se vit exposé, par la mort de son protecteur, au ressentiment des ecclésiastiques qu'il avait humiliés ; et Marbodus, successeur

de La Guerche, qui apparemment n'aimait pas autant que celui-ci les réformes et les réformateurs, le remercia de ses soins, et le laissa partir pour Angers, où il alla enseigner la théologie. Ce fut là qu'Urbain II, qui l'entendit prêcher, fut si content de ses sermons, qu'il lui conféra le titre de *prédicateur apostolique*, avec la permission de prêcher *per universum mundum*. Robert, d'après cette permission, allait prêchant partout la parole de Dieu, et partout entraînant après lui une foule d'auditeurs de tout âge et de tout sexe, que son éloquence attachait à sa personne. Ce mélange d'hommes et de femmes ne manqua pas d'éveiller la curiosité publique, et de scandaliser quelques personnes. C'est ce dont on peut juger par deux lettres contemporaines qui nous sont restées, l'une de Geoffroy, abbé de Vendôme, qui, quoique lié avec Robert, l'accuse d'indiscrétion dans sa trop grande familiarité avec les femmes qu'il gouvernait. Voici un passage de cette lettre : *Fœminarum quasdam, ut dicitur, nimis familiariter tecum habitare permittis, et cum ipsis etiam, et inter ipsas noctu frequenter cubare permittis*...... L'autre lettre est de Marbodus, évêque de Rennes, qui, outre les mêmes reproches, lui fait ceux de *singularité dans sa conduite, et d'excès dans son zèle*, principalement contre les prêtres et les évêques; il l'exhorte à la prudence et à la discrétion : « afin d'imposer silence à la calomnie, et de faire cesser des discours auxquels sa conduite donne lieu. » Robert prit alors une résolution bien extraordinaire; ce fut, comme dit Bayle, de *fixer ses tabernacles dans les solitudes de Fontevrault*, de soumettre les hommes à l'empire des femmes; et tandis qu'il imposait à celles-ci l'obligation de prier, il voulut que ceux-là, leurs *serviteurs perpétuels*, fussent occupés à dessécher des marais, à défricher des landes, à labourer les terres qu'ils avaient conquises sur les eaux et sur le désert. L'abbaye de Fontevrault, fondée par ses soins en 1103, devint en peu de temps considérable et célèbre, quoi qu'en aient dit quelques prélats de son temps, dont il n'eût pas osé accuser les mœurs, si les siennes n'eussent pas été exemptes de reproche; et les tristes échos de Bayle, qui ont trouvé plaisant de répéter après lui que Robert d'Arbrissel ne faisait qu'un même lit avec ses plus jolies prosélytes, afin de vaquer plus commodément à l'oraison. Il est certain que sa piété ne se démentit jamais, que sa réputation fut attaquée, et non flétrie par les accusations dont nous venons de parler; que les papes, les rois et les prélats les plus distingués lui rendirent justice et le protégèrent contre toutes les interprétations malignes. Lorsqu'il crut que son ét[illegible]blissement pouvait se passer de [illegible], il reprit son premier emploi [illegible] prédicateur ambulant, parcour[illegible] la France, exhortant les riches [illegible] la charité, les pauvres à l'hum[illegible], les femmes à la continence [illegible] les hommes à l'amour de Dieu. [illegible]assista, en 1104, au concile de B[illegible]geney, et prit place parmi les prélats. L'évêque de Poitiers fut si satisfait de sa doctrine et des lois qu'il avait données à ses disciples, qu'il sollicita auprès du Saint-Siége les bulles de confirmation; et, en les délivrant, le pape Pascal II déclara qu'il prenait cet ordre sous sa protection spéciale. Ce fut au milieu de ses travaux apostoliques que Robert tomba malade, et mourut au prieuré d'Orsan, diocèse de Bourges. L'archevêque de cette ville, son clergé, la noblesse des environs et une foule de

laïcs, accompagnèrent son corps jusqu'à l'abbaye de Fontevrault, où on lui fit des obsèques magnifiques. En 1633, Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, fit placer les restes de Robert dans un superbe tombeau de marbre, sur lequel on lisait l'épitaphe qu'Hildebert, évêque du Mans, avait faite en son honneur, et dont voici quelques vers :

Attrivit lorica latus, sitis arida fauces,
Dura fames stomachum, lumina cura vigil.
Indulsit raro requiem sibi, rarius escam.
Guttura pascebat gramine, corda Deo.
Legibus est subjecta caro dominæ rationis;
Et sapor unus ei, sed sapor ille Deus.

L'ordre de Fontevrault, supprimé avec tous les autres, par suite de la révolution, était divisé en quatre provinces; savoir: la province de France, dans laquelle il y avait quinze prieurés; la province d'Aquitaine, quatorze prieurés; la province d'Auvergne, quinze prieurés; la province de Bretagne, treize prieurés. L'habit des hommes consistait en une robe noire, une chape, un chaperon, ou grand capuce, auquel étaient attachées par derrière et par devant deux petites pièces de drap, qu'ils nommèrent des *Roberts*. L'habit des femmes consistait en une robe blanche, une cuculle noire, un surplis blanc, et une ceinture de laine noire. En prononçant leurs vœux, les hommes et les femmes promettaient stabilité, conversion de mœurs, chasteté pure, pauvreté nue, et obéissance. G—s.

ARBUTHNOT (Alexandre), théologien anglican, fils du baron d'Arbuthnot, était né en Écosse en 1538. Il se fit remarquer par un grand zèle pour la religion réformée, et par une habileté particulière dans les affaires ecclésiastiques. En 1569, il fut nommé principal du collége du roi à Aberdeen. Ayant encouru ensuite le ressentiment de Jacques VI, par la publication de l'*Histoire d'Écosse*, de Buchanan, il en fut tellement affecté qu'il ne fit plus que traîner une vie languissante. Il mourut, à Aberdeen, en 1583. On a de lui un ouvrage intitulé : *Orationes de origine et dignitate juris*, imprimé à Edimbourg, in-4°., en 1572. X—s.

ARBUTHNOT (Jean), Écossais, célèbre comme médecin et comme homme de lettres, était né à Arbuthnot, près de Montrose, quelque temps après la restauration. Il prit le degré de docteur en médecine à l'université d'Aberdeen, et alla ensuite s'établir à Londres, où il joignit d'abord l'enseignement des mathématiques à la pratique de son art. Il se fit bientôt connaître par quelques ouvrages scientifiques qui le firent recevoir dans la société royale. Il fut successivement médecin extraordinaire du prince George de Danemarck, et l'un des médecins de la reine Anne. En 1710, le collége des médecins de Londres l'admit au nombre de ses membres. Ce fut vers ce temps que commença entre Swift, Pope, Gay et lui, une liaison très-étroite, qui dura jusqu'à sa mort. En 1714, il conçut, avec les deux premiers, le plan d'une satire sur les abus de l'érudition, présentée, sous une forme ironique, comme le récit des aventures d'un personnage supposé. La seule partie de cette satire qui ait paru, a été imprimée dans les OEuvres de Pope, sous le titre de *Mémoires de Martinus Scriblerus*; elle est regardée presque entièrement comme l'ouvrage du docteur Arbuthnot. La mort de la reine Anne l'affecta sensiblement. Il fit un voyage à Paris pour se distraire. De retour en Angleterre, il continua de pratiquer la médecine avec beaucoup de réputation. Il publia aussi, par intervalles, divers Traités dogmatiques, et quelques écrits pleins d'esprit, de raison et d'origina-

*Tables des Monnaies*, *des Poids et des Mesures des anciens*, suffiront pour recommander sa mémoire chez toutes les nations éclairées. M. Boyer de Prébandier a traduit en français l'*Essai sur les aliments*, 1741, 2 vol. in-12; ainsi que celui sur les effets de l'air, 1742, in-12. L'*Histoire de John Bull* a été traduite par l'abbé Velly, 1753, in-12. S—D.

ARC (Jeanne d'). *Voy.* Jeanne.

ARC (Philippe-Auguste de Ste.-Foix, chevalier d'), fils naturel du comte de Toulouse, mourut en 1779, à Tulle, où il était exilé. Il a laissé: I. *Lettre d'Osman*, 1753, 3 parties, in-12; II. le *Roman du jour, pour servir à l'histoire du siècle*, 1754, 2 vol. in-12; III. le *Palais du Silence*, 1754, in-12; IV. *Mes Loisirs*, 1755, in-12; V. la *Noblesse militaire*, ou le *Patriote français opposé à la Noblesse commerçante* (de l'abbé Coyer), 1756, in-12; VI. *Histoire générale des guerres*, tom. Ier., 1756, tom. II, 1758, in-4°. L'auteur avait divisé son ouvrage en trois époques; la première, depuis le déluge jusqu'à l'ère chrétienne; la seconde, depuis l'ère chrétienne jusqu'à la chute de l'empire d'Orient; la troisième, depuis la chute de l'empire d'Orient jusqu'en 1748. Les deux volumes publiés contiennent l'histoire de la grande Arménie, des deux petites Arménies, de la Cappadoce, du Pont, de la Paphlagonie, de la république d'Héraclée, de la Bithynie, de Pergame, de la Phrygie et de la Lydie. Cet ouvrage ayant eu peu de succès, ne fut pas continué; le premier volume a été réimprimé en Hollande en 1758, in-12. VII. *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12. C'est encore un ouvrage interrompu. Les deux volumes imprimés ne traitent que du commerce des anciens (les Égyptiens, les Phéniciens, les Juifs, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Lydiens, les Grecs et les Romains). L'auteur s'est proposé de faire voir en général, que les nations belliqueuses n'ont pas fait le commerce par elles-mêmes; et que la noblesse ne doit pas être commerçante. L'histoire nous ayant conservé peu de détails sur le commerce des anciens, l'auteur s'est rejeté sur l'état des anciens peuples, et sur leur politique en général, de sorte qu'à cet égard, son ouvrage est inférieur à celui de Huet sur la même matière, où l'on trouve plus de faits particuliers relatifs au commerce, et moins de choses étrangères. A. B—t.

ARCADIUS, empereur de Constantinople, fut l'indigne successeur du grand Théodose, qui laissa, en mourant, le sceptre d'Occident à Honorius, et celui d'Orient à Arcadius. Ce dernier était né en Espagne en 377; ce fut le premier enfant que Théodose eut de Flaccille. Dès sa plus tendre jeunesse, il donna des marques de son mauvais naturel, en maltraitant Arsenne qui était son précepteur, et qui, effrayé des dispositions d'un tel élève, se retira, malgré les prières de Théodose, dans les déserts de l'Egypte. Arcadius, à peine âgé de sept à huit ans, venait d'être décoré de la pourpre et associé à l'empire; il n'avait que dix-huit ans, lorsque la mort de Théodose le laissa seul possesseur du trône d'Orient. Arcadius ne l'occupa que pour être le vil esclave des ambitieux qui, tour à tour, déchirèrent l'état par leurs perfidies, leurs querelles et leur connivence avec les Goths, les Huns et les Vandales, auxquels ils livrèrent les provinces et les trésors de l'empire. L'his-

toire d'Arcadius n'est, en quelque sorte, que celle des hommes dont sa faiblesse et ses vices servirent et excitèrent l'audace et les fureurs; d'un Rufin qui, chargé par Théodose de diriger le jeune prince, voulut bientôt lui faire épouser sa fille et devenir son collègue, et qui, trompé dans ses desseins ambitieux, appela les Huns et les Goths dans l'Asie et dans la Grèce; d'un Eutrope, vil eunuque, qui succéda au crédit de Rufin, après la mort tragique de ce dernier, et qui, plus scélérat encore, acheva, par ses violences, d'avilir et de décourager les Romains; d'un Gaïnas, général, qui ravagea l'empire, au lieu de le défendre, mais qui contribua à perdre Eutrope; d'une impératrice Eudoxie, tantôt l'ennemie, tantôt l'appui des ambitieux, qui persécuta le vertueux Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople. Arcadius servit successivement les passions de ces lâches tyrans. Il vit, avec une égale indifférence, Alaric ravager ses états, ses sujets gémir dans l'oppression, les secours que lui amenaient Stilicon, général et tuteur d'Honorius, devenir inutiles par la perfidie et les intrigues des ministres grecs, les meilleurs citoyens tomber sous les proscriptions, et l'arianisme désoler la religion que défendait en vain S. Jean Chrysostôme. Tel fut, en peu de mots, le règne de ce prince, qui mourut, en 408, dans la trente-unième année de son âge, après en avoir régné quatorze. La nature lui avait donné un extérieur digne de son caractère; une figure désagréable, une taille petite et mal faite, un air faible, un parler lent, des yeux éteints, annonçaient le plus lâche et le plus imbécille des empereurs. Il eut, de sa femme Eudoxie, Théodose II, qui lui succéda. L—S—E.

ARCADIUS, grammairien grec d'Antioche, a fait un abrégé en dix-neuf livres de la *Prosodie universelle*, ou *Traité des accents du célèbre grammairien Hérodien*. Cet ouvrage se trouve dans le manuscrit 2103 de la Bibliothèque impériale. Villoison en a donné quelques extraits à la suite de ses *Epistolæ Vinarienses*; mais il serait à souhaiter que l'ouvrage fût publié en entier. Suidas attribue à Arcadius quelques autres ouvrages sur la grammaire. C—R.

ARCÆUS (François), exerça la médecine et la chirurgie en Espagne, et à l'âge de quatre-vingts ans, en 1573, écrivit le Traité intitulé: *De rectâ curandorum vulnerum ratione libri duo; accessit ejusdem de febrium curandorum ratione libellus*, impr. à Anvers, 1574, in-8°., avec les notes de Louis Nonnius; en flamand, Amsterdam, 1658, in-12; Lewarde, 1667, in-8°., en allemand, Nuremb., 1674, in-8°. Arcæus pressentit, dans la chirurgie, plusieurs des pratiques consacrées et démontrées utiles de nos jours. Il défendait le tamponnement des plaies, et se bornait à l'emploi de l'onguent, vulgairement appelé *Baume*, qui porte son nom, et qui dut, peut-être, tous ses succès au nouveau procédé de pansement que suivait Arcæus. Il blâmait aussi l'usage des sutures. C. et A—N.

ARCANO (Giovanni Mauro d'), l'un des poètes italiens les plus célèbres dans le genre burlesque, et communément appelé Il Mauro, florissait vers 1530. Il était d'une famille noble du Frioul, qui tirait son nom du château d'Arcano, dont elle était propriétaire. Son talent poétique se déclara de très-bonne heure. Il fut attaché, à Rome, en qualité de secrétaire, au cardinal Alexandre Césarini, et le suivit dans plusieurs voyages à

Sienne, à Florence, à Bologne, à Venise, et peut-être même en Espagne, comme le feraient croire un passage de ses poésies, et la connaissance qu'il avait de la langue espagnole. On dit qu'il vécut aussi à la cour du cardinal Hyppolite de Médicis. Il fut un des principaux membres de l'académie des Vignajuoli, ou des Vignerons, qui se réunissait chez Oberto Strozzi, et dont tous les académiciens prenaient des noms tirés de la culture de la vigne, ou d'autres objets champêtres. Il mourut à Rome, n'étant guère âgé que de trente-cinq ans, d'une fièvre qui l'emporta en peu de jours. Il eut pour amis presque tous les beaux esprits de son temps; mais il fut un des ennemis les plus irréconciliables de l'Arétin, qu'il n'épargna pas dans ses poésies satiriques. Elles sont presque toutes de ce caractère, ainsi que la plupart de celles que l'on appelle burlesques, genre dans lequel on sait que le Berni s'est principalement distingué (*Voy.* Berni). Les Poésies de Mauro d'Arcano, ou du Mauro, sont imprimées avec celles de ce dernier poète, et de quelques autres du même genre. Elles consistent en XXI *capitoli*. Ce sont celles qui approchent le plus de celles du Berni, avec lesquelles même quelques critiques les ont mises de pair. G—É.

ARCASIO, professeur de droit romain à l'ancienne université de Turin, né le 23 janvier 1712, à Bisagno, province d'Acqui, fut reçu avocat en 1733, s'attacha particulièrement à l'étude des antiquités et de la jurisprudence romaines, et cultiva, avec beaucoup de succès, les lettres latines. En 1748, le roi de Sardaigne, Charles Emmanuel III, le nomma professeur de droit civil. Le successeur de ce prince lui accorda, après trente années de service, une pension et le titre de sénateur. Cette distinction avait été jusqu'alors sans exemple dans l'histoire de l'université de Turin. Arcasio ne cessa de professer que vers la fin de sa carrière; il mourut à Bisagno, le 25 novembre 1791. Il a laissé plusieurs ouvrages imprimés. Ses Commentaires de droit civil (*Commentaria juris civilis*), publiés à Turin, en 1782 et en 1784, sont très-estimés, et offrent un cours de droit romain qui sera toujours utile. Arcasio, porté naturellement au recueillement et à la méditation, aimait la solitude, et, sur le déclin de sa vie, il se retirait tous les ans, pendant un mois, dans un couvent de camaldules, sur la Colline près de Turin. Le baron Vernazza de Freney a publié son éloge, qui est inséré dans le recueil intitulé : *Biblioteca Oltremontana*. P—I.

ARCERE (Louis-Étienne), prêtre de l'Oratoire, né à Marseille, en 1698, se distingua, pendant qu'il fut employé à professer les humanités, par plusieurs prix de poésie qu'il remporta dans diverses académies de province, dont quelques unes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Fixé, vers 1743, à la Rochelle, il devint secrétaire perpétuel de la société royale d'agriculture, et travailla, conjointement avec le P. Jaillot, son confrère, à l'*Histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis*. Le P. Jaillot, qui en avait amassé les matériaux, étant mort en 1749, le P. Arcère se trouva seul chargé de l'ouvrage, qui parut, en 1756, en 2 vol. in-4°. Cette histoire, la meilleure qu'on eût encore vue en ce genre, par les recherches curieuses qu'elle contient, par l'exactitude des faits, la sagesse des vues, la profondeur des réflexions, et à laquelle il ne manque que d'être écrite d'un style plus simple, et sur un ton plus naturel,

valut à l'auteur une pension de la province, et le titre de correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le P. Arcère est encore auteur d'un *Journal historique de la prise de Mahon*, d'un *Mémoire apologétique de la révolution de Corse, en* 1760; de plusieurs *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie de la Rochelle, d'une savante *Dissertation sur l'état de l'Agriculture chez les Romains*, dans ses rapports avec le gouvernement, les mœurs et le commerce, in-8°., Paris, 1776, qui eut l'*accessit* du prix proposé sur ce sujet, par l'académie des inscriptions. L'auteur avait soixante-seize ans quand il la composa. Il savait plusieurs langues anciennes et modernes, et fut chargé de mettre en état de paraître un Dictionnaire turk, latin et français, composé par son oncle, Antoine Arcère. Un assez long séjour dans le Levant avait procuré à celui-ci tous les moyens nécessaires pour la composition d'un pareil ouvrage. Le neveu ayant été arrêté dans ce travail par la faiblesse de sa vue, et par son âge avancé, en légua le manuscrit à la Bibliothèque du roi; il légua pareillement à la bibliothèque de l'Oratoire de Marseille, ses propres manuscrits, qui composent 4 vol. in-fol., intitulés: *Arceriana*. Ses poésies, où il y a du feu et de l'élévation, sont répandues dans différents recueils. Ce savant respectable mourut à la Rochelle, supérieur de la maison de sa congrégation, le 7 février 1782. T—D.

ARCÉSILAS, de la secte académique, naquit, d'un père Scythe, à Pitane en Æolide, la première année de la 116e. olympiade. Son éducation fut très-soignée. Il apprit les mathématiques d'Autolycus et d'Hipponicus le géomètre; la musique, de Xanthus l'Athénien, et cultiva même la poésie. Mais Moeréas, son frère aîné, qui devint son tuteur, l'envoya bientôt à Athènes, pour s'y livrer à la profession de rhéteur, à laquelle il le destinait. Arcésilas ne répondit point à ses vues. La philosophie eut pour lui plus de charme que l'éloquence : il suivit les leçons de Théophraste le péripatéticien, puis celles de Crantor; et, après la mort de Cratès, se trouvant à la tête de l'école, il devint le fondateur de la seconde académie. Il fit néanmoins de grands changements à la doctrine académique. Platon et ses successeurs avaient distingué deux sortes d'êtres; les uns, substantiels, exerçant leur action sur les sens; les autres, abstraits, perceptibles seulement par l'esprit. La connaissance des premiers constituait, disaient-ils, l'*opinion;* celle des autres, la *science*. Arcésilas, se rapprochant du scepticisme, ou plutôt l'outrepassant, niait que l'on pût rien savoir, pas même, comme Socrate, que l'on ne savait rien. Il rejetait, comme faux ou trompeur, le témoignage des sens, et prétendait, qu'en conséquence, le vrai sage ne doit jamais rien affirmer; qu'au contraire, il peut, avec une égale supériorité, combattre toutes les assertions reçues. Cependant, comme il fallait bien faire concorder ces idées bizarres avec la nécessité de vivre, imposée à tous les êtres animés, il disait que ces principes n'étaient de rigueur que pour la science; que, du reste, dans le commerce de la vie, on pouvait agir comme les autres, et s'en tenir aux apparences. C'est ainsi que, par d'ingénieuses et subtiles distinctions, le rigoriste le plus sévère croit pouvoir justifier aux autres, et, souvent à lui-même, ses faiblesses et ses goûts. Aussi Arcésilas, malgré son scepticisme, ne fut point ennemi des plaisirs; et son humeur libérale, à la-

quelle sa fortune et les faveurs d'Eumènes, roi de Pergame, lui permettaient de se livrer, le rendit cher à ses concitoyens. Dans les secours qu'il portait aux indigents, il savait mettre cette délicatesse si rare qui double le prix du bienfait. Émule d'Aristippe, il partagea son temps entre l'Amour, Bacchus, et les Muses, sans jamais se mêler des affaires publiques. Il était enthousiaste de Pindare et d'Homère, et, lorsqu'il se livrait à la lecture de ce dernier, il avait coutume de dire qu'il allait chez sa maîtresse. Ce philosophe aimable et bizarre eut une fin bien digne de lui. Il mourut, si l'on en croit l'histoire, d'un excès de vin, à l'âge de soixante-quinze ans, la quatrième année de la 134$^e$. olympiade. Il eut pour successeur Lacydes.—On compte trois autres ARCÉSILAS; l'un, poète de l'ancienne comédie; l'autre, élégiaque; le troisième, statuaire, fils d'Aristodicus. D. L.

ARCESILAUS, peintre grec, était de Pharos, et contemporain de Polygnote : il peignait à l'encaustique. On voyait au Pyrée un tableau, dans lequel il avait représenté Léosthènes et ses enfants. —Il y eut aussi à Rome un statuaire du même nom, qui vivait 65 av. J.-C. Lucullus l'aimait et lui fit faire plusieurs ouvrages; ou les payait plus cher que ceux des autres artistes. Varron en parle avec éloge; il cite un groupe de marbre, d'un seul morceau, de la main d'Arcésilaüs, et représentant une lionne avec laquelle jouaient des Amours ailés. L—S—E.

ARCET. *Voy.* DARCET.

ARCHAGATHUS, premier médecin grec qui vint s'établir à Rome, l'an 534 de la fondation de cette ville, 219 ans av. J.-C. Selon Pline, on lui donna le droit de citoyen, et le public lui acheta *une boutique* dans le faubourg d'Ælius, pour y exercer sa profession. Il paraît qu'il s'occupa plus de chirurgie que de médecine; et, dans le principe, sa méthode était si douce, qu'elle lui fit appliquer le nom de *Guérisseur de plaies*, *Vulnerarius*; mais, ensuite, certains cas qui exigeaient l'emploi du feu et de l'instrument tranchant, s'étant rencontrés, on changea son premier nom en celui de *Bourreau*, et les Romains prirent en haine la médecine et les médecins. Cette haine, néanmoins, fut peu durable, et Asclépiade bientôt acquit aux savants de cette profession la considération de ce peuple, plus militaire qu'éclairé. On a aussi donné à ce médecin le nom d'*Areagathus*; ce qui a trompé des biographes qui, par erreur, en ont fait deux personnages différents. C. et A—N.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, était fils naturel de Perdiccas, et d'une esclave d'Alcétas son frère. Perdiccas, en mourant, le laissa tuteur d'Alcétas, fils légitime qu'il avait eu de Cléopâtre, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs, voulant s'emparer du trône, commença par mander Alcétas, son oncle, et Alexandre, son fils, comme s'il avait voulu leur rendre la couronne que Perdiccas avait usurpée. Ces infortunés ayant été assez crédules pour se rendre à son invitation, il les fit égorger, et jeta ensuite dans un puits Alcetas, son jeune frère, puis écrivit à sa mère qu'il y était tombé en poursuivant une oie. Après s'être ainsi ouvert le chemin du trône, il sembla vouloir faire oublier, par sa conduite, les moyens qu'il avait employés pour y parvenir, et se distingua par sa modération. La Macédoine était sans cesse exposée aux ravages des peuples voisins; il fit construire des places fortes et ouvrit des grandes routes. Il fit des amas considérables d'armes, et se procura des chevaux pour monter sa cava-

lerie. Il fit même construire des vaisseaux pour s'opposer aux incursions des Athéniens; et, comme Pydne, ville maritime de la Macédoine, leur servait de point de débarquement, il s'en empara, malgré leurs efforts, et en transporta les habitants dans l'intérieur. Il aimait les arts et les lettres; car il dépensa 7 talents (environ 40,000 fr.), à faire peindre son palais par Zenxis, qui lui reconnut sans doute un goût réel pour la peinture, puisqu'il lui fit présent, par la suite, de son tableau de Pan. Archélaüs attira à sa cour Euripide et Agathon, deux poètes tragiques célèbres. Il voulut aussi y attirer Socrate; mais ce philosophe ne se rendit pas à son invitation. Il fut victime d'une conspiration formée par Cratiæus, à qui il avait promis en mariage une de ses filles, qu'il avait ensuite donnée à un autre; Hellanocrates de Larisse, dont il avait abusé, en lui faisant la vaine promesse de le rétablir dans ses états, et Décamnichus, l'un de ses courtisans, qu'il avait livré à la vengeance d'Euripide. Il fut assassiné, l'an 398 avant J.-C., après avoir régné 14 ans. Il laissa un fils en bas âge, nommé Oreste. C—R.

ARCHÉLAUS, né dans la Cappadoce, devint l'un des plus habiles généraux de Mithridate, qu'il servit avec zèle dans sa première guerre contre les Romains. Ce prince, l'ayant ensuite envoyé en Grèce, avec une nombreuse armée, pour y exciter les habitants à la révolte, Archélaüs la souleva presque entièrement, se rendit maître d'Athènes, et fit mourir, ou envoya à Mithridate, tous ceux qui avaient favorisé les Romains; mais Athènes fut prise, sous ses yeux, par Sylla, qui le défit deux fois en bataille rangée, à Chéronée et à Orchomène. Archélaüs, convaincu de la supériorité des Romains, engagea Mithridate à demander la paix, et ce fut lui-même qui en traita les conditions avec Sylla, dont il sut acquérir l'estime. Quelques années après, il devint suspect à Mithridate, qui crut qu'il avait sacrifié ses intérêts; et, connaissant la cruauté de ce prince, il se retira auprès des Romains, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. C—R.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, resta attaché aux Romains, et Pompée, après avoir terminé la guerre contre Mithridate, le nomma grand-prêtre de la déesse qu'on adorait à Comane, dans l'Arménie, dont le temple avait un territoire très-étendu, et un grand nombre d'esclaves, ce qui faisait de ce grand-prêtre une espèce de roi. Mais une place aussi tranquille ne convenait pas à son ambition, et, lorsque Gabinius, dont il était l'ami, vint commander dans la Syrie, il se rendit vers lui, espérant être employé dans une expédition contre les Parthes; cette expédition n'ayant pas été approuvée par le sénat romain, Archélaüs alla en Égypte. Les Égyptiens venaient de chasser Ptolémée, et avaient nommé, pour reine, Cléopâtre, sa fille, à qui ils cherchaient un époux digne d'elle. Archélaüs s'offrit, en se disant fils de Mithridate, et il fut accepté. Gabinius, qui avait laissé Archélaüs aller en Égypte, quoiqu'il connût bien ses projets, étant venu peu de temps après l'attaquer pour rendre la couronne à Ptolémée Aulètès; le nouveau roi se montra digne du trône par sa valeur; mais n'étant pas secondé par les Égyptiens, il fut tué dans la bataille. Marc Antoine, qui avait été son ami, lui donna la sépulture. Il avait eu, de la courtisane Glaphyra, deux fils, Archélaüs et Sisinna. C—R.

ARCHÉLAUS, fils du précédent,

devint, après la mort de son père, grand-prêtre de la déesse de Comane, dignité dont J. César le priva après la défaite de Pompée. Quelques années après (l'an 36 avant J.-C.), Marc Antoine, qui avait eu beaucoup d'amitié pour son père, et à qui Glaphyra, sa mère, n'était pas indifférente, le fit roi de Cappadoce, à la place d'Ariarathe X. Archélaüs se trouva avec Antoine à la bataille d'Actium; cependant Auguste lui pardonna, et lui conserva ses états; il les agrandit même par la suite, en lui donnant la petite Arménie et la Cilicie pierreuse, en récompense de ce qu'il avait aidé Tibère à rétablir Tigrane sur le trône d'Arménie. Lorsque Tibère se retira à Rhodes, ce qui ressemblait à une espèce d'exil, Archélaüs négligea de lui rendre ses hommages, et ce prince, irrité de ce manque de respect, le fit mander à Rome, lorsqu'il fut devenu empereur, et lui suscita des accusateurs; mais son âge avancé, et la faiblesse de son esprit, désarmèrent le sénat et même l'empereur. Archélaüs mourut à Rome, l'an 17 de J.-C., après avoir régné cinquante-deux ans. Il avait eu, d'une première femme, Glaphyra, qu'il donna en mariage à Alexandre, l'un des fils d'Hérode. Il avait épousé, après un premier mariage, Pythodoris, veuve de Polémon, roi de Pont, dont il paraît qu'il n'eut point d'enfants; après sa mort, la Cappadoce devint une province romaine. C—r.

ARCHÉLAUS fut désigné par Hérode-le-Grand, son père, pour lui succéder; comme ce prince avait fait auparavant un autre testament, où il nommait Philippe Antipas, un autre de ses fils, pour son successeur, il s'éleva des débats entre les deux frères, et ils allèrent à Rome pour être jugés par Auguste, qui, après les avoir entendus, donna à Archélaüs, sous le titre de tétrarque, la moitié des états d'Hérode, qui comprenait la Judée proprement dite, et l'Idumée. Archélaüs, de retour à Jérusalem, se livra à la cruauté héréditaire dans sa famille, et même dans sa nation; on porta des plaintes contre lui à Auguste, qui le destitua en l'an 6 de J.-C., et l'envoya en exil à Vienne en Dauphiné: il était dans la dixième année de son règne. C—r.

ARCHELAUS, de Milet, ou, suivant d'autres, d'Athènes, eut pour maître Anaxagore, qu'il suivit dans son exil à Lampsaque, et auquel il succéda dans la secte ionique. Après la mort de ce philosophe, il revint à Athènes, où l'on prétend qu'il eut pour disciples Euripide et Socrate. On lui donna le surnom de *Physicien*, parce que, à l'exemple d'Anaxagore, il s'occupa particulièrement des sciences naturelles, à l'étude desquelles Socrate substitua depuis celle de la morale. Suivant Plutarque, Archelaüs admettait deux principes des choses: l'Air et l'Infini; le premier, susceptible de condensation et de dilatation. De ces deux mouvements, le dernier produisit le feu, l'autre, l'eau. La génération a, de même, deux causes, le chaud et le froid. Les animaux sont nés du limon échauffé de la terre, qui fut leur nourriture première. La terre, dans le principe, était un marais, élevé sur ses bords, concave dans le milieu, mais de figure ronde. Le soleil est le plus grand des astres, etc. Archelaüs, comme beaucoup d'autres philosophes, disait que le juste et l'injuste ne sont point dans la nature, et n'existent que par la loi. — On compte dans l'antiquité plusieurs personnages du même nom, dont on peut voir l'énumération dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. D. L.

ARCHELAUS, sculpteur, né à Prienne, et fils d'Apollonius, est un de ces artistes dont les noms ne nous sont parvenus que par les monuments, et dont les anciens auteurs n'ont pas fait mention. L'inscription grecque qui nous a conservé le nom et la patrie d'Archélaüs, se lit au bas de l'*Apothéose d'Homère*, bas-relief de petite proportion, qui fut trouvé sur la voie Appienne, près d'Albano, dans un lieu nommé autrefois *ad Bovillas*. L'empereur Claude avait une maison dans cet endroit, et il est probable que ce bas-relief la décorait. L'anglais Reynolds a voulu prouver, par la forme des lettres de l'inscription qu'il n'avait pas vue, que l'ouvrage appartenait à une époque fort ancienne de la sculpture grecque, entre la 72$^{e}$. et la 94$^{e}$. olympiade; mais ce sentiment a été réfuté complètement par Winkelmann, et le style même du monument permet de conjecturer que le sculpteur vivait sous les premiers Césars.

L—S—E.

ARCHESTRATE, poète grec, naquit à Syracuse, selon Athénée, et florissait peu de temps après le règne d'Alexandre. Vossius (*de Poët. græc.*, p. 85), le place parmi les poètes d'une époque incertaine. Ce qu'il y a de plus sûr à son égard, c'est le genre et l'emploi de son talent, uniquement consacré à tracer les lois de la table. Voici ce qu'en dit Barthelemy, d'après Athénée : « Cet auteur fut l'ami d'un » des fils de Périclès. Il avait parcouru » les terres et les mers pour connaître » par lui-même ce qu'elles produisaient » de meilleur. Il s'instruisait dans ses » voyages, non des mœurs des peu» ples, dont il est inutile de s'instruire, » puisqu'il est impossible de les chan» ger; mais il entrait dans les labora» toires où se préparent les délices de » la table, et il n'eut de commerce » qu'avec les hommes utiles à ses plai» sirs. Son poëme est un trésor de » lumière, et ne contient pas un vers » qui ne soit un précepte. C'est dans » cette école que plusieurs cuisiniers » ont puisé les principes d'un art qui » les a rendus immortels. » C'est ce passage de l'auteur d'Anacharsis qui a donné à M. Berchoux l'idée de son charmant poëme. Chrysippe regarde les leçons d'Archestrate comme le point fondamental de la doctrine épicurienne, et la vraie théogonie des philosophes gourmands. Il avait pour précepte, que, quand le nombre des convives excède celui de trois ou de quatre, ce n'est plus qu'un rassemblement de journaliers, ou de soldats, qui mangent leur butin. Il paraît que ses leçons ne contribuèrent pas à l'enrichir; car Plutarque rapporte cette exclamation d'un partisan du poète et de sa doctrine : « O Archestrate, » que n'as-tu vécu sous Alexandre! » chacun de tes vers eût obtenu Chypre » ou la Phénicie pour récompense. » — Plutarque fait mention d'un autre ARCHESTRATE, poète tragique, dont les pièces furent jouées pendant la guerre du Péloponnèse.

A—D—R.

ARCHIAS, poète grec, d'Antioche, jouit, à Rome, d'une grande considération, sous le consulat de Métellus et d'Afranius, et grâce à la protection signalée des Lucullus, qui lui avaient procuré le droit de cité à Héraclée, ville alliée qui jouissait des priviléges de la bourgeoisie romaine; mais un incendie ayant dévoré les archives de cette ville, et anéanti les preuves du titre d'Archias, un certain Gratius lui contesta juridiquement le titre et les droits de citoyen romain. Ce fut à cette occasion que Cicéron, l'élève et l'ami d'Archias, prononça ce magnifique plaidoyer, dans lequel il a si éloquemment consigné son amour pour les

lettres, et son admiration pour ceux qui les cultivent. Archias avait composé un poëme sur la guerre des Cimbres, et il en avait commencé un autre sur le consulat de Cicéron. Il ne nous reste de lui qu'une quarantaine d'épigrammes, recueillies d'abord dans l'*Anthologie grecque*, et publiées ensuite à part, avec un commentaire, par Daniel Alsworth, le même qui imprima, en 1595, à Rome, une traduction des *Géorgiques* en vers grecs. M. Brunck a recueilli trente-quatre des épigrammes d'Archias, dans ses *Analecta veterum poëtarum græcorum*, tome II, pag. 92. Ces mêmes fragments ont été publiés depuis, accompagnés de notes et d'une version latine, par Ilgen (1800), avec une épître critique sur la personne et le génie d'Archias. Il est difficile de concilier les éloges dont Cicéron comble ce poète, avec l'extrême médiocrité des pièces qui lui sont attribuées. Imitateur servile du Tarentin Léonidas, et d'Antipater, il se traîne sur des sujets qu'ils ont traités avant lui, et n'en reproduit que d'infidèles copies. Deux ou trois pièces, à peine, méritent d'être distinguées : ce sont les épigrammes sur le sanglier de Calydon; sur le Priape placé sur les rives du Bosphore; sur une hirondelle, etc.; celle enfin sur Diogène le Cynique, qui veut passer l'Achéron : encore cette dernière n'est-elle qu'une imitation de Léonidas. Il faut donc supposer que les Poëmes que nous n'avons plus, et dans lesquels Archias avait célébré la guerre des Cimbres et celle de Mithridate, étaient des morceaux d'un mérite bien supérieur à ce qui nous reste.

A—D—R.

ARCHIAS, architecte, né à Corinthe, fut appelé en Sicile par le roi Hiéron, qui le chargea de diriger les travaux de tout genre que ce prince faisait exécuter pour l'avantage et l'ornement de son royaume. Archias poussa très-loin l'art des constructions navales : on lui attribue les plus belles de ces fameuses galères siciliennes, dont l'histoire a souvent parlé, et dont les mâts et les principales pièces de bois étaient tirés des forêts de la Gaule et de la Bretagne. Archias vivait vers la 135$^e$. olympiade, 240 ans avant J.-C. L—S—E.

ARCHIDAMIE, femme lacédémonienne, ayant appris qu'on avait résolu d'envoyer les femmes dans l'île de Crète, parce qu'on craignait, à chaque instant, que la ville ne fût prise par Pyrrhus, se présenta au sénat, une épée à la main, et dit que les hommes les connaissaient bien peu, s'ils croyaient qu'elles pussent survivre à la ruine de leur patrie. Ce trait, que l'on répète sur la foi de Plutarque, est hasardé, ainsi que beaucoup d'autres du même genre, et il s'en faut de beaucoup que les femmes de Sparte fussent telles qu'il les représente. Aristote, qui vivait à une époque où la république existait encore, les peint comme livrées au luxe et au libertinage, et il ajoute que, lorsque les Thébains, commandés par Épaminondas, entrèrent dans la Laconie, loin de contribuer à la défense de leur pays, comme le faisaient les femmes dans les autres villes, elles occasionnèrent plus de trouble que les ennemis eux-mêmes. Cette Archidamie est probablement la même que la grand'mère d'Agis IV, dont nous avons parlé à l'article de ce prince. C—R.

ARCHIDAMUS, fils d'Anaxidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 620 av. J.-C. Comme les Lacédémoniens

étaient affaiblis par les pertes qu'ils avaient éprouvées durant la seconde guerre de Messine, ils restèrent tranquilles sous son règne, qui ne nous offre aucun événement remarquable. Il eut pour successeur Agasielès, son fils. C—R.

ARCHIDAMUS II, fils de Zeuxidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône l'an 476 avant J.-C. Il ne succéda pas à son père, qui mourut sans avoir été roi; mais à Léotychidès, son grand-père, que les Lacédémoniens avaient exilé. La Laconie fut dévastée vers la 12e. année de son règne, par des tremblements de terre, à la suite desquels les Messéniens se révoltèrent, et se fortifièrent sur le mont Ithome. Archidamus montra beaucoup de présence d'esprit dans ces événements, et il alla assiéger les Messéniens, qui, après s'être défendus pendant dix ans, capitulèrent, à condition qu'on leur permît de se retirer où ils voudraient. Il s'opposa à la guerre du Péloponèse; mais ses conseils n'ayant pas été suivis, il prit le commandement de l'armée, et fit plusieurs invasions dans l'Attique. Il prit aussi la ville de Platées, alliée des Athéniens. Il mourut l'an 428 avant J.-C., laissant deux fils, Agis, Agésilas, et une fille, Cynisca. C—R.

ARCHIDAMUS III, fils d'Agésilas, de la seconde branche des rois de Sparte, fut, du vivant de son père, chargé du commandement des troupes que les Lacédémoniens envoyèrent au secours des leurs, après la bataille de Leuctres. De retour dans le Péloponnèse, il remporta quelques avantages sur les Arcadiens, quoique les Thébains fussent venus à leur secours. Étant monté sur le trône, l'an 361 av. J.-C., il engagea, par haine pour les Thébains, les Lacédémoniens à donner des secours aux Phocéens, qui s'étaient emparés du temple de Delphes; et l'on prétend que quelques présents, faits par leur chef à Dinicha, son épouse, ne contribuèrent pas peu à le décider. On doit cependant le louer de ce qu'il empêcha les Phocéens de massacrer les Delphiens, et de vendre leurs femmes et leurs enfants comme esclaves. Il prit beaucoup de part à cette guerre, connue sous le nom de *sacrée*. Il alla ensuite en Italie, au secours des Tarentins, qui étaient en guerre avec des peuples de leur voisinage, et il y fut tué dans un combat, l'an 338 avant J.-C. On ne put pas retrouver son corps, pour lui donner la sépulture; ce qu'on ne manqua pas d'attribuer à la vengeance d'Apollon. Il laissa un fils, nommé Agis. C—R.

ARCHIDAMUS IV, fils d'Eudamidas, était roi de Sparte, lorsque Démétrius, fils d'Antigone, vint attaquer cette ville, l'an 293 avant J.-C. Il fut défait à la vue de Sparte même, par ce prince, qui aurait pris la ville, sans les événements qui l'appelèrent ailleurs. Le reste de l'histoire d'Archidamus IV est inconnue. M. Larcher prétend qu'il monta sur le trône l'an 304 avant J.-C., et qu'il régna 46 ans. Plutarque, qu'il cite, n'en dit rien. Je ne sais donc pas sur quoi M. Larcher fonde ses calculs. — On connaît plusieurs autres ARCHIDAMUS, dans l'histoire de Sparte; le premier, fils de Théopompe, mourut avant son père, vers l'an 720 avant J.-C. Il laissa un fils, nommé *Zeuxidamus*.—Un autre ARCHIDAMUS, fils d'Eudamidas, s'enfuit à Messène, lorsqu'Agis IV, son frère, eut été tué par les Ephores; il en fut rappelé par Cléomènes; mais, à peine fut-il arrivé à Sparte, que les meurtriers de son frère le firent périr. C—R.

ARCHIGÈNE, médecin célèbre, né à Apamée en Syrie, étudia la médecine sous Agathinus, et vint l'exercer à Rome sous Domitien, Nerva et Trajan. Il était de la secte pneumatique, dont il avait reçu les principes d'Agathinus, disciple immédiat d'Athénée, qui en était le fondateur. Cependant, on le regarde aussi comme le chef de la secte des *éclectiques* ou *choisisseurs*, qui, pensant que la médecine ne peut avoir pour base aucune considération exclusive, prenaient, dans toutes les philosophies, l'observation fondamentale qui en faisait l'essence, pour l'appliquer aux faits qu'elle expliquait. Archigène eut, à Rome, une grande réputation. Juvénal, son contemporain, en parle plusieurs fois dans ses satires, et Galien le cite souvent avec éloge; il l'indique comme l'auteur de *dix Livres sur les fièvres*, et de *douze Lettres savantes*. Il ne nous en est parvenu que quelques fragments, qu'on trouve dans *Ætius*, comme: *Hiera; De Balneis naturalibus; De vertiginosis, insania, resolutione, tetano et convulsione, cephalæa et hemicrania; De spongiæ usu; De dropace, picatione et sinapismo; De pectore suppuratis; De volvulo, cœliaca affectione, dysenteriâ; De hepatis abcessu; De his qui per circuitum quemdam sanguinem mingunt; Ischiadis exacerbatæ cura; De elephantiasi; De viperarum esu et pruritibus; De leprâ; De cancris mammarum, fluxu muliebri, uteri abcessu, uteri exulceratione, uteri cancris.* Selon Suidas, Archigène mourut à soixante-trois ans, la dernière année du règne de Trajan.

C. et A—n.

ARCHILOQUE, poète grec, né à Paros, l'une des Cyclades, vers l'an 700 avant J.-C., d'une famille des plus illustres de cette île, mais dont l'éclat fut terni p.r son père Télésiclès, qui épousa l'esclave Enipo. C'est à cette union si disproportionnée qu'Archiloque dut sa naissance. Il porta d'abord les armes; mais il ne nous donne pas une grande idée de sa bravoure, en nous apprenant qu'il prit la fuite dans un combat, et que, pour être plus léger à la course, il laissa son bouclier sur le champ de bataille. Il fut plus redoutable la plume à la main. La fureur avec laquelle il se déchaîna contre Lycambe, qui, malgré sa promesse, donna sa fille Néobulé à un concurrent plus riche, était si forte, que ce bon homme, furieux de se voir déchiré cruellement dans des vers que tout le monde chantait, se pendit de désespoir, et son exemple fut suivi par ses trois filles. Fier de ce premier succès, Archiloque se livra sans réserve à son dangereux talent, contre tous ceux de ses concitoyens qui avaient le malheur de lui déplaire. Cet acharnement lui suscita un grand nombre d'ennemis, et les désordres de sa vie licencieuse achevèrent de lui aliéner les esprits. Non content d'avoir séduit plusieurs filles et femmes de Paros, il rendit, dans ses vers, leur déshonneur public. Réduit enfin à la plus extrême misère, odieux à tout le monde, il alla chercher des ressources dans l'île de Thasos, colonie qui devait l'existence à son père, et pour laquelle il avait lui-même combattu. Les Thasiens le redoutaient trop pour remplir les devoirs de la reconnaissance aux dépens de leur tranquillité; il se vengea de leur ingratitude par des vers sanglants. Les Lacédémoniens ne voulurent pas lui permettre de coucher seulement dans leur ville; mais les jeux olympiques ouvrirent un théâtre plus brillant à ses talents.

Il y remporta la couronne par un *Hymne* en l'honneur d'Hercule, qu'il chanta lui-même, et dont les paroles et la musique étaient de sa composition. On le chantait encore du temps de Pindare, pour célébrer les vainqueurs dans ces courses renommées. Ce triomphe réconcilia Archiloque avec sa patrie, sur laquelle il rejaillissait. Il y reporta son funeste talent pour la satire, et périt enfin par le fer de ceux qui étaient les objets de ses vers sanglants. L'oracle de Delphes s'intéressa à sa mort, et obligea l'assassin d'apaiser ses mânes par des sacrifices. Les Pariens, qui l'avaient redouté vivant, le comblèrent d'honneurs après sa mort, et sa mémoire resta en vénération dans toute la Grèce. On célébrait tous les ans sa naissance comme celle d'Homère, et l'on chantait ses vers dans les fêtes publiques, comme ceux de ce père de la poésie, qui lui avait servi de modèle; ils passaient pour avoir atteint la perfection chacun dans leur genre. Les anciens vantaient, dans Archiloque, l'énergie du style, la vivacité des images, une précision pleine de sens, des sentiments élevés, et une satire vigoureuse: Quintilien a dit de lui: *Summa in eo vis, elegantes vibrantesque sententiæ; plurimùm sanguinis et nervorum*, etc.; mais ces grandes qualités étaient dégradées par des calomnies infâmes, et par de grandes obscénités. Ce sont ces défauts qui firent proscrire ses productions par la sévère Lacédémone, et qui obligèrent l'empereur Julien d'en interdire la lecture aux prêtres du paganisme. Cicéron faisait allusion aux traits mordants qu'ils renferment, en donnant le nom d'*Archiloquia edicta* aux placards injurieux affichés dans Rome contre César. La poésie grecque lui dut l'invention, ou du moins la perfection des épisodes, des vers iambes et scazons. Il était aussi excellent musicien que poète, et cet art se perfectionna beaucoup par les changements qu'il y fit: on peut voir là-dessus une *Dissertation* de M. Burette dans le 10$^{e}$. tome des *Mémoires de l'académie des inscriptions.* Tous ses ouvrages ont été la proie du temps, à l'exception de quelques fragments, qu'on a recueillis dans les *Poètes grecs* de Genève, 1606 et 1614, in-fol., 2 vol.; et dans les *Analecta* de Brunck, tom. I, page 40, et tom. III, page 6 et 236. T—D.

ARCHIMÈDE, le plus célèbre des géomètres anciens, est peut-être celui de tous les savants qui a eu la réputation la plus étendue et la plus populaire, parce qu'à ses travaux sur les théories abstraites, il a joint des inventions mécaniques d'une utilité frappante, et qu'il s'est trouvé dans les circonstances les plus propres à les faire valoir. Il naquit à Syracuse, vers l'an 287, avant l'ère chrétienne. Il était parent d'Hiéron, roi de cette ville; mais il ne paraît pas qu'il ait occupé aucune place dans le gouvernement; il s'est renfermé tout entier dans la culture des sciences. Considérons-le d'abord dans les progrès qu'il a fait faire aux théories mathématiques. Pour l'apprécier complètement sous ce rapport, il nous manque une connaissance exacte de l'état de la science avant lui, et des travaux des géomètres qui l'ont précédé; il ne nous reste, de ce temps, que les écrits d'Euclide, et quelques fragments, ou plutôt des indications données par ses commentateurs, Théon et Proclus, et par Pappus, dans ses *Collections mathématiques.* Mais, quoi qu'il puisse devoir à ses devanciers, Archimède a enrichi la science de découvertes de la plus haute importance, et que l'on peut

regarder comme la base sur laquelle les modernes se sont appuyés pour mesurer les espaces terminés par des lignes ou par des surfaces courbes. Dans ses éléments, Euclide considère seulement le rapport que quelques grandeurs de cette espèce ont entre elles ; il ne dit rien sur leur mesure absolue, c'est-à-dire, sur leur rapport avec les figures terminées par des lignes droites ou par des plans. A la vérité, le moyen employé pour parvenir au premier de ces rapports, devait mettre sur la voie qui conduit au second; néanmoins il y avait encore bien des propositions intermédiaires à développer : c'est ce qu'Archimède a fait dans ses *Traités de la sphère et du cylindre, des sphéroïdes et des conoïdes*, et dans celui *de la mesure du cercle.* Il s'est élevé à des considérations encore plus difficiles dans son *Traité des spirales*, courbes qui sont regardées aujourd'hui comme transcendantes, et dont il sut cependant mener les tangentes, et mesurer les aires. Il y a lieu de penser que ce n'est point de la manière dont il les présente, qu'il a découvert ses principaux théorèmes. Si l'on s'arrêtait au sens propre des expressions dont il se sert dans les lettres d'envoi qui précèdent les ouvrages que nous avons cités, on serait autorisé à croire qu'il connaissait ces théorèmes, avant d'en avoir la démonstration ; c'est pour cela qu'il serait curieux de posséder le tableau de la science, à l'époque où il écrivait, afin de saisir le fil qui a pu le diriger. Quoi qu'il en soit, on peut remarquer, par la comparaison des *Traités de la sphère et du cylindre, de la mesure du cercle*, avec les propositions correspondantes, dans quelques éléments de géométrie, où l'on s'est relâché sur la rigueur des démonstrations, que c'est seulement cette rigueur, et les détours qu'il faut employer pour l'obtenir, qui ont dû coûter de la peine à Archimède, et qui rendent difficile la lecture de ses écrits. La vérité des propositions se trouve en quelque sorte le dernier terme d'une approximation qui se présente d'elle-même, et que la considération des indivisibles de Cavalleri, ou celle des infiniment petits de Leibnitz, transforment en une évaluation rigoureuse. Comme je l'ai déjà dit, le Traité des spirales renferme des propositions d'un ordre plus élevé, mais il est aussi plus obscur. Boulliau, astronome célèbre, et géomètre instruit, déclarait n'y rien comprendre, et Viète l'accusait de fausseté : mais c'est à tort; car le calcul différentiel et le calcul intégral en ont fait retrouver tous les résultats. Ce Traité est donc une preuve d'une grande force de tête dans son auteur, et celui de la quadrature de la parabole, n'annonce pas moins de sagacité. Archimède est le seul des anciens qui nous ait laissé quelque chose de satisfaisant sur la théorie de la mécanique, et sur l'hydrostatique, dans ses *Traités sur les centres de gravité des lignes et des plans, et sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide.* Il a, le premier, fait connaître ce principe : « Qu'un corps plongé » dans un fluide perd une partie de » son poids, égale à celui du volume » de fluide qu'il déplace. » Il s'en est servi pour déterminer l'alliage introduit en fraude dans une couronne que le roi Hiéron avait commandée en or pur. La solution de ce problème lui causa tant de joie, dit-on, qu'il sortit tout nu du bain, et courut dans Syracuse, en criant : « Je l'ai trouvé! » je l'ai trouvé ! » Cette anecdote, qu'on lit dans toutes les *Vies d'Archimède*, pourrait bien n'être qu'une de ces exagérations dont le vulgaire

croit devoir embellir l'histoire des grands hommes ; elle a sans doute pour fondement la préoccupation assez ordinaire aux esprits livrés à des méditations profondes, et qu'Archimède, à ce qu'il paraît, portait très-loin. Il fut ainsi consulté, dans plus d'une occasion, par les premières personnes de l'état; c'est au roi Gélon, fils d'Hiéron, qu'il adressa le livre intitulé : *Arénaire*, dans lequel il se montre astronome et arithméticien habile, à une époque où les calculs numériques n'étaient pas réduits en règles, comme ils le sont maintenant. Cet ouvrage, qui semble d'abord n'être qu'un jeu d'esprit, avait pourtant un but très-philosophique, puisqu'en donnant la formation d'une progression numérique, au moyen de laquelle on pouvait exprimer, non seulement le nombre des grains de sable contenus dans un volume égal à celui de la terre, mais encore dans une sphère de même rayon que celle à la surface de laquelle on supposait alors les étoiles fixes attachées, il tendait à préciser les idées qu'on se faisait sur le système du monde. Ce problème indiquait un esprit de calcul peu commun, à ce qu'il paraît, dans ce temps, et sa solution n'était pas sans quelque difficulté, parce qu'on n'avait point de notation commode pour représenter de grands nombres. Il semble aussi que la mécanique pratique était une science toute nouvelle au temps d'Archimède; car Pappus, en lui faisant dire qu'il ne demandait qu'un point d'appui pour mouvoir la terre, exprime l'espèce d'enthousiasme que lui avait inspiré la puissance que les machines ajoutent aux efforts de l'homme. Il est peut-être le premier inventeur des *moufles*, c'est-à-dire, d'une combinaison de poulies avec laquelle on élève les plus grands fardeaux : ce n'est du moins que de cette manière qu'on peut entendre ce que dit Athénée de la machine qu'employait Archimède pour mouvoir un vaisseau d'une grandeur extraordinaire. Probablement, il y a encore de l'exagération dans ce que l'on raconte à ce sujet, et je renvoie, sur cela, le lecteur, aux réflexions judicieuses de Montucla (*Histoire des Mathématiques*, 2^e. édition, tome I^er., p. 230). On met encore, au nombre des inventions d'Archimède, la vis sans fin et la vis creuse, dans laquelle l'eau monte par son propre poids. Il imagina cette dernière pendant le voyage qu'il fit en Egypte, où il l'appliqua à dessécher des terres inondées par le Nil; mais c'est pendant le siége de Syracuse, qu'Archimède déploya tous ses moyens pour la défense de sa patrie. Polybe, Tite-Live, et Plutarque, dans la *Vie de Marcellus*, parlent en détail, et avec admiration, des machines puissantes et variées qu'il opposa aux attaques des Romains. On sait que ce ne fut que par surprise qu'ils parvinrent à s'introduire dans la place. On dit qu'Archimède, absorbé par ses méditations, ignorant que la ville était tombée au pouvoir de l'ennemi, fut tué par un soldat romain, qui venait le chercher de la part de Marcellus, et qui fut irrité de ne pouvoir l'arracher aux réflexions dans lesquelles il était plongé. En racontant cette mort, Plutarque ajoute que Marcellus eut en horreur le meurtrier d'Archimède, et qu'il rechercha, caressa et honora les parents de ce grand géomètre. On fixe la prise de Syracuse à l'an 212 avant l'ère chrétienne; ainsi Archimède avait 75 ans lorsqu'il perdit la vie. Ses intentions furent suivies après sa mort, puisqu'on lui éleva un tombeau surmonté d'une colonne, ou cylindre, sur laquelle on grava le rapport de la capacité de ce

corps, à celle de la sphère inscrite, découverte à laquelle Archimède attachait un grand prix. Le souvenir de la forme de ce tombeau se conservait à Rome, lorsque les compatriotes d'Archimède croyaient que le monument n'existait plus. Cicéron, étant questeur en Sicile, le découvrit au milieu des ronces, qui le cachaient en partie. Plutarque dit qu'Archimède prisait beaucoup plus ses découvertes géométriques que ses inventions mécaniques, et qu'il n'écrivit point sur ces dernières; du moins, ne nous est-il resté aucune indication précise d'ouvrages où elles soient décrites, si ce n'est à l'égard d'une sphère qui, suivant Cicéron, représentait les mouvements des astres, dans les rapports de leurs vitesses respectives: Claudien en parle aussi. Par ce qu'ils en ont dit tous deux, on reconnaît que ce devait être une sphère mouvante; ou, s'il faut douter qu'elle se soit mue d'elle-même, par un mouvement d'horlogerie, il est facile de concevoir qu'elle pouvait ressembler à ces machines inventées pour rendre sensibles les phénomènes astronomiques, et que l'on fait mouvoir à la main. Tzetzès, et d'autres écrivains du Bas-Empire, en citant des passages perdus d'historiens plus anciens, ont affirmé qu'Archimède, au moyen de miroirs ardents, incendia la flotte des Romains, au siége de Syracuse; mais, sans entrer dans aucune discussion sur la forme que devaient avoir ces miroirs, pour produire l'effet indiqué, je me bornerai à dire que, puisque Polybe, Tite-Live et Plutarque, écrivains beaucoup plus rapprochés de l'événement, surtout le premier, ne parlent point d'un fait si merveilleux et si nouveau, il est au moins très-douteux, et pourrait bien n'être encore qu'un conte, auquel aura donné lieu la haute réputation qu'avait laissée Archimède. Ses ouvrages nous sont tous parvenus en original, à l'exception des deux livres *sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*, et d'un livre de *lemmes*, que Borelli trouva à la suite des trois livres d'Apollonius, qu'il découvrit dans un manuscrit arabe ( *Voy.* Apollonius de Perge ). Quelques personnes ne regardent pourtant point ce dernier livre comme authentique. Le plus grand nombre des Traités d'Archimède est accompagné d'un Commentaire d'Eutocius, où l'on trouve, sur l'histoire des mathématiques, des particularités remarquables, et des indications d'ouvrages inconnus aujourd'hui, parce qu'ils ont péri, sans doute, avec la bibliothèque d'Alexandrie. Voici la notice des principales éditions d'Archimède : I. *Archimedis Syracusani, philosophi ac geometræ excellentissimi, opera quæ quidem extant, atque à quàm paucissimis hactenus visa nuncque primum et græce et latine in lucem edita. Adjecta quoque sunt Eutocii Ascalonitæ in eosdem Archimedis libros commentaria, item græce et latine, nunquam antea excusa, Basileæ, Jo. Hervagius excud. fecit*, an. 1544, in-fol. C'est l'*Editio Princeps;* elle fut faite par les soins de Thomas Geckauff, surnommé *Venatorius*. II. *Archimedis opera quæ extant gr. et lat. novis demonstrationibus commentariisque illustrata per Davidem Rivaltum à Flurentia*, Paris, 1615, in-fol.; III. *Admirandi Archimedis Syracusani monumenta omnia mathematica quæ extant, ex traditione Francisci Maurolici*, Panormi, 1685, in-fol. Cette édition n'est encore qu'une sorte d'imitation des écrits d'Archimède. IV. *Archimedis opera, Apollonii Pergæi conicorum libri IV*, etc., *methodo nova illustrata et succinctè demonstrata, per*

*Js. Barrow*, Londini, 1675, in-4°.; V. *Archimedis quæ supersunt omnia cum Eutocii Ascalonitæ commentariis, ex recensione Josephi Torelli Veronensis cum novâ versione latinâ; accedunt lectiones variantes ex cod. Mediceo et Parisiensibus*, Oxonii, 1793, in-folio. Cette belle édition, qui fait suite à l'*Euclide* de Grégori et à l'*Apollonius* de Halley, est la première vraiment complète que l'on ait donnée d'Archimède. Sa publication est due aux soins de l'université d'Oxford, sollicitée d'abord, par M. Philippe Stanhope, à se charger de l'impression du manuscrit resté entre les mains des héritiers de Torelli. Les *Œuvres d'Archimède* ont aussi été traduites dans quelques langues vivantes, savoir : en allemand, par Sturmius, en 1670, et en français, par M. Peyrard, en 1807, in-4°., 1808, 2 vol. in-8°. A la suite de cette dernière traduction, qu'il a revue, M. Delambre a joint un Mémoire sur l'arithmétique des Grecs, sujet très-curieux; car il ne nous est resté, pour ainsi dire, que quelques indices sur les procédés qu'ils employaient pour effectuer de grands calculs. L—x.

ARCHINTO (Octave), comte Milanais, fils d'Horace Archinto et de Léonore Tonsa, naquit vers la fin du seizième siècle. Il occupa plusieurs emplois publics, et reçut de Philippe III, roi d'Espagne, le titre de comte de Barate. Il mourut le 13 juin 1656. Archinto avait de grandes connaissances en antiquités, et avait particulièrement étudié celles de sa patrie. Il avait rassemblé une collection curieuse de monuments dont il a publié les descriptions. Ses principaux ouvrages sont : *Epilogati racconti delle antichità, e nobiltà della famiglia Archinti*, etc. *Aggiuntavi una breve esposizione degli antichi marmi, che ne' palagi di questa famiglia si leggono*, Milan, 1648, in-fol.; II. *Collectanea antiquitatum in ejus Domo*, in-fol., sans date, ni nom de lieu, ouvrage tellement rare, qu'il a été inconnu à Argellati, qui n'en fait pas mention dans sa *Bibliothèque des Ecrivains Milanais*. G—é.

ARCHINTO (le comte Charles), fils du sénateur Philippe Archinto, naquit à Milan, le 30 juillet 1669. Après avoir fini, dans sa patrie, ses premières études au collége de Bréra, il alla étudier à Ingolstadt, en Bavière, la philosophie et les mathématiques. Il voyagea ensuite pendant quelques années en France, en Allemagne, en Hollande et dans toute l'Italie. Il s'arrêta principalement à Rome, et ne revint se fixer à Milan qu'en 1700. Il institua, deux ans après, une académie qui embrassait dans ses travaux les sciences et les beaux arts. Il rassembla aussi, dans son palais, une bibliothèque nombreuse et choisie, qu'il enrichit des instruments de mathématiques les mieux travaillés et les plus rares, construits par les artistes les plus habiles d'Italie, de France et d'Angleterre. Ce fut à lui que l'on dut la réunion de la célèbre *société palatine*, qui donna au monde savant des éditions si précieuses, et qui commença par la grande collection de Muratori, *Scriptores Rerum italicarum* (*Voy.* Argellati). Charles Archinto fut revêtu des premières dignités dans sa patrie; créé, par l'empereur Léopold, gentilhomme de sa chambre, et, par les rois d'Espagne Charles II et Philippe V, chevalier de la toison d'or, et grand d'Espagne. Il mourut le 17 décembre 1732. On n'a imprimé de lui que quelques notes sur trois livres de l'*Histoire d'Arnolphe de Milan*, tome IV, *Script. Rer. ital.*, et quel-

ques *Tables des Sciences et des arts*, publiées à Venise, après la mort de l'auteur, sous ce titre : *Tabulæ, præcipua scientiarium et artium capita digesta per ordinem repræsentantes ;* mais il laissa un assez grand nombre de manuscrits, qui se sont conservés dans sa famille. Ils sont écrits, les uns en latin, les autres en italien, et ont tous pour objet la philosophie ou les sciences; tels que : I. *Ragionamenti IV della storia filosofica*, in-fol.; II. *Sylvæ pro dissertationibus philosophicis*, in-4°.; III. *De Rerum existentiâ contra scepticos disputatio*, in-fol.; IV. *Demonstrationes mathematicæ in ordine ad Sphæram*, in-4°.; V. *Tractatus de horologiis*, in-4°.; VI. *Progetto della nuova conferenza da farsi sopra le scienze ed arti*, in-fol., etc., etc.; et enfin, ce qui fait voir que cet illustre ami des sciences avait en effet le goût des arts de l'imagination, un recueil intitulé : *Carmina plura latina.* G—É.

ARCHON (Louis), né, en 1645, à Riom en Auvergne, où il mourut en 1717, fut licencié en Sorbonne, chapelain de Louis XIV, sacristain de la chapelle de Versailles, et abbé de St.-Gilbert-Neuf-Fontaines. On a de lui une *Histoire ecclésiastique de la Chapelle des rois de France*, 1704-1711, 2 vol. in-4°. Cette histoire ne va que jusqu'au règne de Louis XIII inclusivement. Un 3e. vol. devait contenir l'histoire de la chapelle royale sous Louis XIV. *Les Mémoires de Trévoux* firent l'éloge de ce livre, dont M. Oroux préparait, en 1771, une nouvelle édition. A. B—T.

ARCHYTAS, de Tarente, huitième successeur de Pythagore, fut contemporain de Platon, qui suivit, pendant quelque temps, ses leçons. Il eut même le bonheur de soustraire le fils d'Ariston à la colère de Denys le tyran, qui voulait le faire périr. Archytas se livra particulièrement à l'étude des sciences mathématiques et mécaniques. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de sa *colombe volante*. On lui attribue l'invention de la poulie, de la vis, de la crécelle, et la solution de plusieurs problèmes de géométrie. Ses profondes méditations ne l'empêchèrent point de se rendre utile à ses concitoyens. Sept fois consécutives, il fut mis à la tête du gouvernement de sa patrie. Il commanda, dans plusieurs rencontres, les troupes combinées de la Grèce, et ne fut jamais vaincu. Rigide observateur des préceptes de Pythagore, il disait à son intendant, qui, pendant son absence, n'avait pris aucun soin de ses biens : « Tu es bien heureux que je sois en » colère; car, autrement, je ne laisse» rais point ta négligence impunie. » Archytas périt dans un naufrage, et fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille. Horace lui a consacré une ode, la 28e. du Ier. livre. Archytas avait composé plusieurs ouvrages, dont on peut voir les titres dans Stanley. Il nous reste, sous son nom, un traité sur les *universaux*, ou les *Catégories*, publié en grec, par Joachim Camérarius, à Leipzig, 1564, in-8°., et, à Venise, 1571, in-4°., gr. et lat. Un fragment d'Archytas, sur les mathématiques, édité d'abord, avec d'autres opuscules, par Henri Étienne, Paris, 1557, in-8°., a été réimprimé, gr. et lat., à Copenhague, 1707, in-4°., par les soins de Jean Gramm, danois, qui l'a enrichi d'une dissertation sur ce philosophe. Thomas Gale, d'après Stobée, a publié, d'Archytas, un autre fragment sur la *sagesse*, dans ses *Opuscules mythologiques*. Il serait possible d'en recueillir d'autres dans les écrits des anciens commentateurs.

D. L.

ARCKENHOLZ (Jean), historien, né en Finlande, en 1695, accompagna un gentilhomme suédois dans ses voyages, et s'arrêta long-temps à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il rédigea des *Considérations politiques*, ayant pour but de prouver que l'alliance de la France était désavantageuse à la Suède. Il communiqua son manuscrit à quelques personnes, et, de retour en Suède, il fut enfermé dans une forteresse. On lui rendit cependant, peu à près, la liberté, à condition qu'il ferait réparation par écrit au cardinal de Fleury. Le roi Frédéric Ier., de la maison de Hesse-Cassel, qui appréciait son mérite littéraire, le nomma, en 1746, bibliothécaire et garde du cabinet des médailles à Cassel, où il resta pendant vingt années. Ayant désiré retourner en Suède, il en obtint la permission, et fut chargé par les états d'écrire l'Histoire de Frédéric, mort en 1751; mais sa tête s'étant affaiblie, il donna dans les visions, renonça aux travaux historiques, et mourut le 14 juil. 1777, âgé de 82 ans. Arckenholz est connu principalement par ses *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*, en 4 vol. in-4°., Amsterdam, 1751 à 1760. Ils sont écrits en français, d'un style lourd et diffus. Les événements remarquables et les pièces intéressantes y sont mêlés de détails minutieux et de lettres insignifiantes. D'Alembert a tiré de cette compilation les Anecdotes sur Christine, insérées dans ses *Mélanges*. Arckenholz a fait de plus : *Lettres sur les Lapons et les Finois*, en français, Francfort et Leipsick, 1756, in-8°.; *Mémoires de Rusdorf, ministre de l'électeur palatin*, traduits en allemand sur le manuscrit français, par Casparson, Francfort et Leipsick, 1762; *Recueil des sentiments et des propos de Gustave Adolphe*, en français, Stockholm, 1769, etc. Ses *Considérations sur l'alliance de la Suède et de la France*, ont été imprimées dans le *Magasin histor.* de Busching. C—AU.

ARCO (Alexis del). *V.* Alexis.

ARCO (Nicolas, comte d'), bon poëte latin du 16e. siècle, second fils du comte Oderic, conseiller intime de l'empereur Maximilien Ier., naquit le 3 décembre 1479, à Arco, petite ville du Tyrol, dans le diocèse de Trente, qui était l'ancien fief de sa famille. Il fut d'abord page de l'empereur Frédéric III, père de Maximilien. Ce service ne l'empêcha point de se livrer à l'étude des lettres. Il se rendit savant dans les langues anciennes, et parlait toutes les langues modernes aussi facilement que la sienne. Son père, qui le destinait à la profession des armes, le retira de la cour, en obtenant pour lui une compagnie de cavalerie; d'Arco servit sous les ordres de Volfang de Furstemberg, l'un des généraux les plus estimés de son temps; mais la mort de son frère aîné lui fit abandonner la carrière militaire; il revint dans son fief, avec le consentement de l'empereur, et fut successivement décoré de plusieurs ordres, et revêtu de divers emplois. Depuis lors, il ne s'occupa plus que des lettres; il fut lié avec tous ceux qui s'y distinguaient le plus, tels que Paul Jove, Annibal Caro, Flaminio, Fracastor, et plusieurs autres. On présume qu'il mourut vers la fin de l'année 1546. Ses poésies latines parurent, pour la première fois, la même année, sous ce titre : *Nicolai Archii comitis Numeri*, Mantoue, 1546, in-4°., édition devenue très-rare, mais à laquelle peut suppléer celle que Comino a donnée de ces poésies, avec celles de Fumano et de Fracastor, Padoue, 1739, 2 vol. 4°. D'Arco avait composé d'autres ou-

vrages en vers et en prose, qui sont conservés en manuscrit dans quelques bibliothèques d'Italie, mais qui n'ont point vu le jour. — Un de ses descendants, le comte Giambattista d'Arco, intendant impérial à Mantoue, de l'académie royale des sciences et belles-lettres de cette ville, s'est aussi rendu recommandable par divers bons écrits, par une dissertation savante sur le fameux troubadour Sordello, par l'eloge du comte de Firmian (1783), et par la protection qu'il a accordée aux arts. On doit à ses soins la découverte du beau buste original de Virgile que cette ville possédait. G—É.

ARÇON (Jean-Claude-Éléonore Lemiceaud d'), naquit, en 1733, à Pontarlier. Son père, avocat instruit, est auteur de plusieurs brochures relatives à des questions concernant la coutume de Franche-Comté. Afin d'inspirer à son fils du goût pour l'état ecclésiastique, auquel il le destinait, il le fit pourvoir d'un bénéfice; mais d'Arçon eut, dès son enfance, une passion dominante pour les armes. Au lieu d'étudier le latin, il dessinait et traçait des ouvrages de fortifications. Il se servit d'un moyen ingénieux pour faire connaître à ses parents l'erreur dans laquelle ils étaient sur sa vocation. On venait de faire son portrait : il substitua lui-même, de sa propre main, l'habit d'ingénieur à celui d'abbé, sous lequel il avait été peint Le père entendit ce langage muet, abandonna ses premiers projets, et ne songea plus qu'à seconder ceux de son fils. Admis à l'école de Mézières, en 1754, d'Arçon fut reçu ingénieur ordinaire l'année suivante. Il se distingua dans la guerre de sept ans, et particulièrement en 1761, à la défense de Cassel. En 1774, il fut chargé de lever la carte du Jura et des Vosges. Pour accélérer cette opération, il inventa une nouvelle manière de lavis à la sèche avec un seul pinceau, beaucoup plus expéditive, et produisant plus d'effet que le lavis ordinaire. Cette invention heureuse a été regardée comme une véritable conquête pour l'art. Doué d'une imagination inépuisable, et d'une infatigable activité, d'Arçon s'occupait sans cesse des moyens d'accroître les progrès de l'art militaire. En 1774 et 1775, il se mêla de la querelle occasionnée par l'opinion de M. de Guibert, sur l'ordre profond et sur l'ordre mince, et il publia deux brochures, intitulées : *Correspondance sur l'art militaire.* Dans tous ces écrits, comme dans ceux du même auteur, on remarque une abondance d'idées et des traits de génie, qui, malgré quelques néologismes et des incorrections, en rendent la lecture intéressante. Les obstacles ne faisaient qu'irriter son courage. Ce fut lui qui conçut, en 1780, pour le siége de Gibraltar, le projet audacieux, dont l'exécution demandait des moyens si extraordinaires. Ce projet, qui fit tant de bruit en Europe, a été mal apprécié, parce qu'on ne juge que d'après l'événement. L'attaque de terre étant alors regardée comme impossible, il fallait sortir des règles communes. Convaincu de cette vérité, d'Arçon, après de longues méditations, et quelques expériences sur la combustion, rédige son fameux projet des batteries insubmersibles et incombustibles, destinées à faire brèche au corps de place du côté de la mer, en même temps que l'on devait, par d'autres batteries avancées sur le continent, prendre de revers tous les ouvrages que les batteries flottantes attaqueraient de front. Leur donner une construction analogue au but qu'il fallait atteindre; les revêtir d'une forte cuirasse en bois; y ménager une circu-

lation d'eau, entretenue par des pompes, pour les garantir du feu; établir un équilibre parfait, au moyen d'un lest capable de contrebalancer le poids de l'artillerie; couvrir ces nouvelles machines de guerre d'un blindage assez fort pour résister aux bombes; les faire revêtir d'un lit de vieux câbles, dont l'élasticité devait annuller la chute des projectiles : enfin, les soutenir par des chaloupes canonnières, des vaisseaux de ligne et des bombardes, manœuvrant sur plusieurs points pour occuper les assiégés et les obliger à plusieurs diversions. Telles furent les précautions qu'ajouta la prudence à l'audace, et qui justifiaient la témérité du général d'Arçon. Cinq machines à deux rangs de batteries, et cinq autres à un seul rang, formaient une artillerie de cent cinquante pièces. La cour d'Espagne accueillit ce projet avec enthousiasme. Pour être plus sûr de la position de ses prames, et de la justesse de ses calculs, d'Arçon s'était embarqué sur un frêle esquif exposé au feu de la place, afin de sonder lui-même en avant des fronts qu'on devait attaquer. En conséquence de ce travail, on détermina la route qu'auraient à tenir les machines et leur position définitive. L'expédition eut lieu le 13 septembre 1782, non comme on l'avait concertée, mais de manière à montrer l'intention évidente de la faire échouer. Deux des prames mirent à la voile, et furent suivies des huit autres, qui se portèrent beaucoup trop en arrière; de sorte que les premières essuyèrent, sans partage, tout le feu de la place. Au lieu de les faire retirer pour rejoindre les autres, on apporta, pendant cette attaque, l'ordre de les consumer toutes les dix, sous prétexte qu'elles pouvaient tomber au pouvoir des Anglais. Cette mesure, que l'envie et l'intention évidente de faire manquer l'entreprise expliquèrent bientôt après, réduisit le général d'Arçon à un désespoir concentré, dont il conserva toute sa vie un profond ressentiment. La jalousie et le peu d'accord qui régnait entre les officiers espagnols et français, firent échouer ce projet, qu'Elliot, défenseur de Gibraltar, sut apprécier, en rendant à l'inventeur un témoignage glorieux. D'Arçon fit imprimer une espèce de justification. On y voit une ame vivement affectée. Toujours occupé de son art, il écrivit et publia un mémoire sur les lunettes à réduit et à feux de revers, dont l'objet est d'établir une résistance imposante, quoiqu'à peu de frais, sur un très-petit espace isolé. Chargé, en 1793, de faire une reconnaissance au mont St.-Bernard, il fut dénoncé et obligé de se retirer à St-Germain; mais le souvenir de ses talents l'arracha de sa retraite, pour exécuter le projet de l'invasion de la Hollande. Il enleva plusieurs places aux ennemis, entre autres Breda; cette campagne, dans un pays marécageux, altéra sa santé. Dénoncé de nouveau il se mit à l'écart, et rédigea, dans la solitude, son dernier ouvrage, qui fut imprimé par ordre du gouvernement; il est intitulé : *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*. Porté au sénat par le premier Consul, en 1799, d'Arçon y fut reçu par acclamation : mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, et mourut le premier juillet 1800, âgé de soixante-sept ans. Il était membre de l'Institut. M. Girod Chautrans, officier du génie, a fait imprimer une Notice sur M. d'Arçon, Besançon, 1801, in-12. Les ouvrages qu'on a de lui sont : I. *Réflexions d'un ingénieur, en réponse à un tacticien*, Amsterdam, 1773, in-12; II. *Correspondance sur l'art de la guerre*,

*entre un colonel de dragons et un capitaine d'infanterie*, Bouillon, 1774, deux parties, in-8°.; III. *Défense d'un système de guerre nationale*, ou *Analyse raisonné d'un ouvrage, intitulé : Réfutation complète du système de* ( M. Ménil-Durand, par M. Guibert ), Amsterdam, 1779, in-8°.; IV. *Conseil de guerre privé, sur l'événement de Gibraltar, en* 1782, sans nom de ville, 1785, in-8°.; V. *Mémoires pour servir à l'histoire du siége de Gibraltar*, par l'auteur des batteries flottantes, Cadix, Hernill, 1783, in-8°.; VI. *Considérations sur l'influence du génie de Vauban dans la balance des forces de l'état*, 1786, in-8°.; VII. *Examen détaillé de l'importante question de l'utilité des places fortes et retranchements*, Strasbourg, 1789, in-8°.; VIII. *De la force militaire considérée dans ses rapports conservateurs*, Strasbourg, 1789, in-8°., suite, 1790, in-8°.; IX. *Réponse aux Mémoires de M. de Montalembert, sur la fortification dite perpendiculaire*, 1790, in-8°.; X. *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, Paris, imprimerie de la République, 1795, in-8°. Cet ouvrage, imprimé aux frais du gouvernement, est le plus important de ceux de M. d'Arçon; il contient, pour ainsi dire, le résumé de toutes ses observations, et de tout ce qu'il avait écrit sur un art dont il avait fait l'étude de toute sa vie.

D—M—T. et W—S.

ARÇONS (CÉSAR D'), avocat au parlement de Bordeaux, mort en 1681, était de Viviers, bourg de la Gascogne: ses ouvrages n'ont rien d'analogue à son état; ils roulent tous sur la physique et sur la philologie sacrée. I. *Du flux et du reflux de la Mer, et des longitudes*, Rouen, 1655, in-8°., Bordeaux, 1667, in-4°.; II. divers *Traités de Physique*, Bordeaux, 1668, in-4°., où il veut tenir le milieu entre Aristote et Descartes; III. trois *Dissertations*, Bruxelles, 1680, in-4°., sur la dispute entre S. Pierre et S. Paul; sur l'endroit où J.-C. établit S. Pierre pour son vicaire en terre; sur la généalogie de J.-C.; IV. *Eschantillon*, ou *le Premier des trois tomes d'un ouvrage qui fera voir dans l'Apocalypse les traditions apostoliques, ou les mystères de l'Église passés, présents et à venir, dédié au Sacrement de l'Autel*. Paris, 1658, in-4°. Cet ouvrage avait pour objet de découvrir, dans l'*Apocalypse*, les sept sacrements, les sept ordres de la hiérarchie, etc. Heureusement que l'auteur fit grâce au public des trois tomes annoncés par cette espèce de prospectus. D'Arçons avait eu la confiance du nonce Bargellini dans l'affaire de la paix de Clément IX. Il a laissé, dans un Mémoire, le détail des conférences qu'ils eurent ensemble à ce sujet.

T—D.

ARCUDI (ALEXANDRE-THOMAS), dominicain, qui florissait à la fin du 17e. siècle, et au commencement du 18e., n'était pas Vénitien, comme on l'a prétendu, mais né à St.-Pierre en Galatine, dans la Pouille, au royaume de Naples. Sa famille était noble et originaire de Corfou. Il dit lui-même, dans la dédicace d'un de ses ouvrages, que leur nom d'*Arcudi* était dérivé d'*Arctos* grec, ou d'*Arcturus* latin, qui signifient la petite ourse; qu'ils portaient une ourse pour armes, et que ses ancêtres, à Galatine, avaient reçu d'un prince de la maison Orsini, qui avait eu de tout temps cette enseigne, la permission de la porter. Il mourut en 1720. Ses principaux ouvrages imprimés sont: I. *Anatomia degl' Ipocriti*, sous le faux nom de *Candido Mala-*

*sorte Ussaro*, Venise, 1699, in-4°.; II. *Galatina letterata*, Gênes, 1709, in-8°. Cet ouvrage contient quarante-quatre articles, sur autant d'hommes distingués dans les lettres, qui ont illustré S. Pierre en Galatine, leur patrie; il devait suffire pour indiquer que c'était aussi celle de l'auteur. Ce livre fut vivement critiqué, ce qui donna lieu au P. Arcudi de publier un recueil de réponses et de défenses, sous ce titre : *Le due Galatine difese, il libro e la patria*, sous le nom de Fr. Saver. Volante, prétendu neveu de l'auteur, Gênes, 1715, in-8°. III. *Prediche quaresimali*, Lecce, 1712, in-4°.; IV. *Sant' Atanasio magno*, Lecce, 1714, in-4°. Il laissa de plus, un certain nombre d'ouvrages de piété, tant en prose qu'en vers, qui n'ont point été publiés. G—é.

ARCUDIUS (Pierre), savant prêtre grec, né dans l'île de Corfou, élevé à Rome, où Clément VIII l'employa dans plusieurs affaires, dont il s'acquitta avec succès, notamment en Russie, où il fut envoyé pour régler des contestations élevées dans ce pays sur certaines questions de doctrine, qu'il eut le bonheur de terminer. A son retour, il s'attacha au cardinal Borghèse, neveu de Paul V; mais, ayant perdu tout espoir de parvenir aux dignités auxquelles il aspirait, il se retira au collége des Grecs de Rome, et y mourut vers 1634. Arcudius était si attaché aux sentiments de l'Église latine, qu'il obtint du pape la permission de célébrer la messe selon le rit latin, après s'être jusque-là conformé au rit grec. Il avait conçu la plus forte prévention contre les luthériens et les calvinistes. C'est dans cet esprit qu'il composa son traité de la *Concorde de l'Église occidentale et de l'Église orientale*, sur l'administration des sacrements, Paris, 1619, in-fol. Son but est de prouver que les deux églises étaient anciennement parfaitement d'accord, non seulement sur la doctrine, mais encore sur l'administration des sept sacrements; que les Grecs modernes n'ont rien changé sur leur nature, leur nombre et leur vertu; que les changements qu'ils se sont permis dans l'administration sont peu considérables, et n'ont rien d'incompatible avec la discipline de l'Église latine à cet égard. Cet ouvrage est estimable par les monuments que l'auteur y a recueillis avec beaucoup de soin et d'exactitude; mais il est déparé par l'emportement qui y règne, par les injures qui y tiennent souvent la place de bonnes raisons, par des digressions qui y jettent beaucoup de confusion; enfin, par la méthode et les opinions des scholastiques, auxquelles il attache trop d'importance. Nous avons d'Arcudius, deux autres traités, rares et curieux : I. *Opusculum quod inscribitur: utrum detur purgatorium, et an illud sit per ignem?* Rome, 1632, ; II. *De Purgatorio igne adversùs Barlaam*, Rome, 1637, in-4°. Il a encore traduit du grec en latin, et fait imprimer à Rome en 1630, plusieurs traités des nouveaux Grecs, principalement sur la fameuse question de la *procession du S. Esprit*. T—d.

ARCULPHE, théologien français, qui vivait vers l'an 690, entreprit, vers l'an 640, un voyage en Orient, et visita la Terre-Sainte, Constantinople, et d'autres lieux. Comme il revenait en France, il fut jeté, par une tempête, sur la côte occidentale de la Grande-Bretagne, et reçu avec hospitalité par l'abbé Adamau. D'après ses conversations, Adaman mit par écrit le détail de ses voyages et une description des lieux saints.

L'ouvrage forma trois volumes, et fut publié par Seranius sous le titre de *Libri de situ Terræ Sanctæ*, Ingolstadt, 1619. Des extraits de son ouvrage furent recueillis par Bède; et Mabillon les a fait imprimer dans ses *Acta Benedictor.* D—T.

ARCY (PATRICE D'), né d'une famille noble et ancienne, à Galloway, en Irlande, le 18 sept. 1725. Ses parents, qui étaient catholiques, l'envoyèrent, en 1739, à Paris, où le goût naturel qu'il avait pour les mathématiques se développa et se fortifia par les circonstances qui le lièrent avec le jeune Clairaut. Dès l'âge de dix-sept ans, il donna la solution de plusieurs problèmes qui exigeaient beaucoup de sagacité. La guerre vint l'enlever à ses études : il entra au service, et fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Flandre, comme capitaine au régiment de Condé. En 1746, il fut destiné à faire partie des troupes envoyées en Écosse au secours du prétendant. Une flotte anglaise enleva le convoi; et d'Arcy, Irlandais d'origine, pris les armes à la main contre son pays, pouvait être légitimement condamné à mort; mais l'humanité du commandant anglais le sauva. Il avait publié, pendant la guerre, quelques mémoires, qui, après qu'il eût été échangé, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences en 1749. L'un de ces mémoires renfermait un principe général de mécanique, celui de la conservation du mouvement giratoire, ou de la conservation d'action, principe au moyen duquel il résolut plusieurs problèmes importants, et qu'il appliqua même au problème de la précession des équinoxes. Il fit avec M. Leroi, son collègue à l'académie des sciences, une série d'expériences sur l'électricité, et se livra ensuite seul à des expériences sur la poudre à canon, dont il rassembla les résultats dans un *Essai sur l'artillerie*, publié en 1760. Il reprit les armes, et fit, comme colonel à la suite du régiment de Fitz-James, la campagne de 1757. Rendu de nouveau aux sciences par la paix, il donna, en 1765, un *Mémoire sur la durée des sensations de la vue*, celui de ses ouvrages où brille le plus son talent et sa sagacité. En 1770, il fut nommé maréchal-de-camp, et cette même année, l'académie des sciences l'admit au rang de pensionnaire. Il épousa, en 1777, une nièce élevée à Paris sous ses yeux, et il prit alors le nom de comte d'Arcy. Il mourut deux ans après son mariage, le 18 oct. 1779, âgé de cinquante-quatre ans. Plusieurs de ses écrits sont insérés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions.* Il a publié de plus : I. *Réflexions sur la théorie de la lune*, 1749, in-8°.; II. *Observations sur la théorie et la pratique de l'artillerie*, 1751, in-8°.; III. *Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie*, 1766, in-8°.; IV. *Recueil de pièces sur un nouveau fusil*, 1767, in-8°. On trouvera une analyse très-détaillée de tous les travaux de d'Arcy, dans l'éloge qu'a fait de lui Condorcet, alors secrétaire perpétuel de l'académie des sciences. Cet éloge fait autant d'honneur au caractère qu'au talent de Condorcet, qui avait été constamment l'objet de la haine la plus animée comme la plus injuste de la part de d'Arcy, et qui paraît s'être attaché à relever, avec une recherche particulière, tous les genres de mérite qui pouvaient honorer la mémoire de l'académicien dont il avait tant à se plaindre. S—D.

ARDABURIUS, général sous le règne de Théodose II, était Alain d'origine. En 421, il commanda l'ar-

mée qui marcha contre les Perses sur les bords du Tigre. Il battit Narsès et l'assiégea dans Nisibe; mais ses troupes s'effrayèrent à la nouvelle de l'arrivée du roi de Perse, et regagnèrent en désordre les frontières de l'empire, après avoir brûlé les machines qu'elles avaient construites pour renverser les murs de Nisibe, tandis que de leur côté les Perses, frappés de la même terreur, se précipitaient dans l'Euphrate. En 425, Ardaburius, et son fils Aspar, furent envoyés en Italie par Théodose II, pour soutenir Valentinien III et sa mère Placidie, contre l'usurpateur Jean. Aspar marcha sur Aquilée avec la cavalerie; Ardaburius s'embarqua avec l'infanterie pour aller former le siége de Ravenne; mais une tempête jeta son vaisseau dans le port même de cette ville. Jean, voulant profiter de cette capture inattendue, traita Ardaburius avec égards, dans l'espérance que Théodose ferait la paix pour recouvrer son général. Celui-ci profita de la liberté qu'on lui donnait, pour se ménager des intelligences dans la place; il fit prévenir Aspar de s'approcher en grande hâte, gagna les principaux officiers de l'armée de Jean, et, lorsqu'Aspar se présenta, Ardaburius se saisit du tyran et le fit conduire à Aquilée devant Placidie et Valentinien. Quelque temps après, Ardaburius s'attacha un Thrace, nommé Marcien, qui venait de s'enrôler dans la milice, et que la fortune porta depuis sur le trône d'Orient. On ne doit pas confondre Ardaburius avec un fils d'Aspar, qui porta le même nom que son aïeul, et qui périt avec son père en 471 (*Voy.* Aspar).

L—S—E.

ARDECHYR BABÉGAN, fondateur de la dynastie des Saçânydes, et nommé Artaxercès, par les historiens grecs, était fils de Bâbek, intendant-général des pyrées de la Perse, et petit-fils d'un nommé Saçân. Celui-ci, quoique descendant d'un fils d'Ardechyr-Longue-Main, deshérité en faveur de la reine Homâï, avait mené une vie très-misérable; car il était, suivant quelques écrivains orientaux, berger de Bâbek, et père d'Ardechyr. Nous n'entreprendrons pas de concilier les différentes opinions de nos auteurs, touchant l'origine de ce dernier. Il y a seulement lieu de croire que la protection toute particulière de Bâbek, personnage très-important vers la fin du dernier monarque Arsacide, favorisa beaucoup les projets ambitieux d'Ardechyr. Il n'hésita même plus à les réaliser, d'après l'apparition d'un ange qui lui annonça que Dieu lui avait donné la souveraineté de la terre entière. Secondé d'un assez grand nombre de mécontents, que la mauvaise administration d'Ardwân (Artaban) augmentait chaque jour, il s'empara de l'Irac et de l'Azerbâïdjân; enfin, il n'hésita pas à se mesurer avec son souverain légitime. Après avoir remporté sur lui deux victoires éclatantes, en 223 de J.-C., il prend les ornements de la royauté, et se fait reconnaître souverain de la Perse; on prétend cependant qu'Ardwân ne fut déposé qu'en 225, et périt dans une grande bataille qu'il livra à ce rebelle, en 226, époque où l'usurpateur se vit maître paisible et absolu de son nouvel empire; car avant cette époque, il avait déjà vaincu et exterminé un de ses frères, qui prétendait lui disputer la couronne. Quoique usurpateur, Ardechyr paraît avoir eu un règne fort paisible, et avoir gouverné ses peuples avec douceur et équité, surtout si l'on en juge par la maxime qu'il se plaisait à répéter souvent: « Un lion dévorant » est moins à redouter qu'un monarque

» injuste. » Il réunissait la plus rare prudence au courage le plus héroïque, et l'amour des lettres à la passion des armes. Doué d'une vaste érudition, et même de talents littéraires, il ne dédaigna pas de composer plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite un *Kâr-Nameh*, ou *Commentaire de sa vie et de ses actions*, et un Traité de morale, dont le célèbre Nouchyrwân, un de ses successeurs, donna, quelques siècles après, une nouvelle édition. Ardechyr mourut en 240, après avoir régné quatorze ou quinze ans; car il exerça l'autorité suprême, comme nous l'avons remarqué, quelques années avant la mort d'Ardwân. La dynastie des Saçânydes, dont il est le fondateur, dura 429 ans, suivant le calcul le plus communement adopté.

L—s.

ARDELL (Jean Mac), né en Irlande, et mort jeune à Londres, en 1765 est un des meilleurs graveurs en manière noire, que l'Angleterre ait produit. Ses estampes sont d'un beau ton, et d'un faire très-moelleux. Il a gravé plusieurs sujets d'après Rembrandt, qui rendent parfaitement l'original, son genre de gravure étant sans contredit, le plus propre à imiter l'effet et l'harmonie des tableaux de ce maître. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *les portraits de Rubens et de sa femme*, figures en pieds; celui du duc de Buckingham, et un *Moïse sur les eaux*, d'après Van Dyck; une *Assomption*, d'après Murillo, et beaucoup de portraits d'après Reynolds, Lely, Ramsay. P—e.

ARDENE (Esprit-Jean de Rome d'), né à Marseille, d'un commissaire des galères, le 3 mars 1684, fit ses premières études à Nancy, et vint les achever sous les yeux de ses parents, qui habitaient alors une petite terre près de Lyon. D'Ardene grava ses premiers vers sur des arbres. Le séjour de la campagne lui inspira des idylles et des églogues. Vainement ses parents le pressèrent de prendre un état; il s'y refusa : sa fortune le lui permettait. Il se maria en 1711, et, peu de temps après, vint faire un voyage à Paris, où il se lia avec Dubos, Danchet et Fontenelle. Pendant son séjour dans cette ville, il composa ses premières *Fables*. En 1724, il revint en Provence, et concourut pour quelques prix proposés par des académies de provinces. Il fit imprimer ses discours, en 1727; il retourna à Paris, y séjourna assez long-temps, et revint en Provence, où il habitait la campagne. Le dérangement de sa santé le fit revenir à Marseille, où il mourut le 27 mars 1748. On a de lui : I. *Recueil de Fables nouvelles en vers*, 1747, in-12; II. *Œuvres posthumes*, Marseille, 1767, 4 vol. petit in-12, publiés par son frère. On y trouve un volume entier de nouvelles Fables, une comédie en trois actes et en vers, intitulée : *le Nouvelliste*, des Odes, des Épigrammes, des Épîtres en vers et en prose, des Discours académiques en prose. Le Discours préliminaire sur la Fable, inséré dans le premier volume, est estimé.

A. B—t.

ARDENE (Jean-Paul de Rome d'), frère du précédent, et prêtre de l'Oratoire, né à Marseille, en 1689, remporta quelques prix de poésies dans des académies de province, et devint supérieur du collége de sa Congrégation, dans sa patrie. La délicatesse de sa santé ne lui permettant pas d'occuper des places qui auraient exigé quelque contention d'esprit, il se retira au château d'Ardene, près de Sistéron, où il passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus analogues à son état, et surtout dans un

exercice continuel des œuvres de charité, qui le firent regarder comme le père des pauvres du canton. Il mourut, le 5 déc. 1769. Le P. d'Ardene, qui s'était adonné à la botanique, possédait un jardin qui attirait dans sa retraite les curieux et même les savants amateurs des plantes et des fleurs rares. Ses observations sur les unes et sur les autres, nous ont valu les ouvrages suivants : I. *Traité des Renoncules*, Paris, 1746, in-8°.; II. *Traité des Tulipes*, 1760, in-12.; III. *Traité des Œillets*, 1762, in-12.; IV. *Traité des Jacinthes*, in-12.; V. *Traité de l'Oreille d'ours*, in-8°., VI. *Lettres intéressantes pour les médecins de profession, utiles aux ecclésiastiques*, Avignon, 1759, 2 vol. in-12.; VII. *Année champêtre*, Florence (Lyon), 1769, 3 volumes in-12. Cet ouvrage fut regardé dans le temps comme le meilleur qu'on eût en ce genre ; on y trouve un extrait bien fait, de ce qu'il y avait de plus certain dans les auteurs qui ont traité de ces matières. Cette première partie, qui roule sur le *potager*, devait être suivie de deux autres, sur le *parterre* et sur la *ferme*, dont le manuscrit passa dans les mains du président de la Tour-d'Aigues, ami de l'auteur. On a encore, du P. d'Ardene, un discours qui avait remporté le prix à l'académie de Marseille, en 1744, sur cette question : « Il est plus difficile et plus glorieux de remplir » exactement son devoir, que de faire » des actions brillantes que ce devoir » n'exige pas. » Il fut l'éditeur des *Œuvres posthumes d'Esprit Jean d'Ardene*, son frère aîné. T—D.

ARDERN (JOHN), chirurgien anglais, du 14e. siècle, dont le docteur Freind a honorablement parlé dans son *History of Physic*, paraît avoir été un des premiers qui, dans son pays, pratiquèrent la chirurgie d'après des principes fixes. Il habita Newark, de 1349 à 1370; alors il se rendit à Londres, où sa réputation s'était déjà étendue. Ce fut un homme instruit, et un praticien habile, pour le temps où il vivait. Il a laissé, sur la médecine et la chirurgie, et particulièrement sur ce dernier art, un gros volume latin, dont il existe plusieurs manuscrits; mais on n'en a imprimé qu'un *Traité de la Fistule à l'anus*, traduit en anglais, par John Read, en 1588. Sa pratique est surtout empyrique, et se ressent de la superstition de son siècle. Cependant on trouve, dans ses écrits, des observations utiles, et on doit le placer parmi ceux qui ont rendu à leur profession, des services réels. Il abonde en ordonnances, dont plusieurs sont de sa propre invention, et qui furent ensuite reçues dans les Pharmacopées. Il inventa un instrument pour donner des lavements, opération pour laquelle il possédait un talent tout particulier, dont il tirait vanité. Sa chirurgie était principalement tirée de Celse et de Paulus. K.

ARDICES de Corinthe, et TÉLÉPHANES de Sicyone, furent deux des premiers artistes qui cultivèrent la peinture, inventée, selon Pline, par Philoclès égyptien, ou par Cléanthe de Corinthe. Tout leur art consistait alors à tracer quelques lignes, au moyen desquelles ils faisaient sentir les ombres et les lumières; du reste, ils n'avaient aucune idée de la couleur. L—S—E.

ARDIZON (JACQUES D'), jurisconsulte, florissait à Vérone, dans le quatorzième siècle. Il consacra sa vie à l'étude des lois, et l'Italie le compte parmi ses savants distingués. Son ouvrage sur les fiefs, appelé communément *Summa feudorum*, mais dont le véritable titre est *Summa in usus*

*feudorum*, a été généralement estimé : il en a été fait plusieurs éditions ; une, à Lyon, 1518, in-fol.; les autres, à Cologne, 1562, 1566, 1569, in-8°. Cette dernière était la plus recherchée; mais elle n'a d'autre avantage que d'être plus commode, en raison de son format. Les Traités d'Ardizon, depuis la suppression en France de tout ce qui tient à la féodalité, offrent peu d'intérêt dans ce pays. M—x.

ARDUIN, chef normand. *Voyez* GUISCARD (Robert).

ARDUIN, marquis d'Yvrée, roi d'Italie, élu par les Italiens, le 15 février 1002, après la mort d'Othon III; mais, dans le même temps, Henri, duc de Bavière, était élu par les Allemands, sous le nom de *Henri II*, et ce dernier prétendait succéder à tous les droits que les Othons avaient eus sur l'Italie. Malheureusement pour Arduin, plusieurs des grands seigneurs de ses états prirent parti pour le monarque allemand. Arnolphe, archevêque de Milan, et Othon, marquis de Vérone, furent les plus zélés pour Henri II. Ils l'introduisirent, en 1004, dans toutes les villes de Lombardie, et le firent couronner à Pavie, le 14 mai. Arduin, abandonné par ses compatriotes, se vit obligé de s'enfermer dans les forteresses du marquisat d'Yvrée, et d'attendre la retraite volontaire des Allemands. Dès-lors, l'Italie, partagée entre deux concurrents, secona presque absolument le joug de l'autorité royale; les villes s'attaquèrent au nom des deux rois, sans vouloir cependant obéir ni à l'un ni à l'autre. Arduin, reconnu à Pavie, ne sortit guère, cependant, de son marquisat d'Yvrée. Il ne put point mettre obstacle à la seconde invasion de l'Italie, par Henri II, en 1013 et 1014, et, après le départ de cet empereur, en 1015, étant tombé gravement malade, il déposa les ornements royaux sur l'autel du couvent de Fructérie, au diocèse d'Yvrée. Il y revêtit l'habit religieux, et y mourut le 30 octobre de la même année. On assure que la violence de son caractère, et l'orgueil avec lequel il traitait ses courtisans, furent les causes principales de l'abandon où le laissèrent les Italiens, lorsqu'il fut attaqué par un monarque étranger. S. S—i.

ARDUINI (PIERRE), né à Véronne, a publié un ouvrage sur la botanique, intitulé : *Animadversionum botanicarum specimen*, *pars Ia.*, Patavii, 1759, in-4°., tab. 12; *pars IIa.*, Venitiis, 1764, in-4°., tab. 20. Il contient des observations et des remarques intéressantes, avec la description de plusieurs plantes rares, dont quelques-unes sont nouvelles. La première partie n'a que 12 planches. Dans la seconde, publiée cinq ans après, à Venise, l'auteur décrit plusieurs plantes qui ont été découvertes aux environs de Padoue : elle renferme 20 planches. Ayant été nommé, depuis, professeur d'agriculture et d'économie rurale à Padoue, Arduini publia des observations et des expériences sur la culture et les usages de diverses plantes qui peuvent servir dans l'économie rurale et domestique, sous ce titre : *Memorie di Osservazioni e d'Esperienze sopra la coltura e gli usi di varie piante che servir possono all' economia*, Padova, 1766, in-4°. D'autres observations ont été insérées dans les *Opusc. Scientif.*, tome VI. Arduini a considéré la botanique sous les rapports d'une utilité immédiate; il a décrit et donné de bonnes figures de beaucoup de végétaux indigènes intéressants par leurs produits; il a fait voir tous les avantages que l'on en pouvait retirer et qui avaient été négligés ou à peu près inconnus jusque

là. Haller, dans sa *Bibliothèque botanique*, dit qu'Arduini ou Arduin se nommait *Harduin* dans ses derniers ouvrages. Linné lui a dédié, sous le nom d'*Arduinia*, un genre de plantes, qui a été réuni depuis à celui du *Carissa*. D—P—s.

ARDYS, fils de Gygès, monta sur le trône de Lydie, vers l'an 678 à J.-C. Il combattit les Ioniens, prit la ville de Priène, et fit plusieurs irruptions dans le pays de Milet. Il vit ses états envahis par les Cimmériens, qui avaient été chassés des bords du Bosphore, qui porte leur nom, par les Scythes nomades. Les Cimmériens prirent la ville de Sardes, à l'exception de la citadelle. Ardys régna quarante-neuf ans, et laissa son trône à Sadyatte, son fils. C—R.

AREAGATHUS. *V.* ARCHAGATUS.

ARE-FRODE, c'est-à-dire, ARE LE SAVANT, historien islandais, le plus ancien et un des plus estimés des annalistes du Nord, quoiqu'on lui préfère Snorre-Sturleson, auteur du 13<sup>e</sup>. siècle, qui est généralement regardé comme le père de l'histoire du Nord. Are-Frode, dont le nom de famille ou plutôt le nom patronimique était *Thorgilsen*, naquit en Islande, l'an 1068, et mourut en 1148. D'après le témoignage de Snorron, il a laissé un grand ouvrage historique sur les rois de Norwège, de Dannemarck et d'Angleterre; mais cet ouvrage est perdu. Le célèbre Suhm, dans son *Histoire critique*, tome IV, préface, p. 5, observe qu'un manuscrit, conservé dans la collection d'Arnas Magnæus, sous ce titre : *Ættartal Noregs kounonga*, c'est-à-dire, *Généalogie des rois de Norwège*, paraît être l'abrégé de l'ouvrage d'Are-Frode ; mais le seul reste authentique de cet ouvrage est le fragment intitulé : *Schedæ de Islandia*, publié par Théodore Thorlacius, évêque de Skalhot, à Skalholt, en Islande, 1688, par Worm, avec une version latine, à Oxford, 1697, in-8°., et par Bussæus, Hafniæ, 1733, in-4°. Quoique cette dernière édition soit la plus estimée, le titre renferme une erreur ou du moins une conjecture très-hasardée, on y lit: *Arii Schedæ, seu Islendinga-Boc*, etc.; mais M. Nyerup, dans son savant *Tableau historique de l'état ancien et moderne du Dannemarck*, vol. 2, p. 80, rend probable que l'*Islendinga-Boc* est un ouvrage différent des *Schedæ*. La partie importante de ces *Schedæ* est une table généalogique des ancêtres d'Are-Frode qui remonte depuis Rognoald, cousin du roi Haraldus Pulchricomus, vivant en 803, jusqu'à Ingre, contemporain d'Odin. Cette généalogie s'accorde généralement avec celle qui est nommée *Ynglingas-Tal*, et ces deux monuments sont les principales bases de la chronologie du Nord, pendant les temps héroïques ou les huit premiers siècles de l'ère vulgaire. M—B—N.

AREGONDE. *Voy.* CLOTAIRE I<sup>er</sup>.

ARELLANO (JUAN DE), peintre espagnol, naquit à Torcas, près de Tolède, en 1607. Il apprit les principes de son art à Alcala de Henarès, et fut élève de Juan de Solis. S'apercevant qu'il ne faisait que de médiocres progrès dans le genre historique, il eut le bon esprit de se borner à peindre des fleurs. Après avoir copié quelques tableaux de Mario Nuzzi, dit *Mario di Fiori*, il travailla dans le même genre d'après nature. Il avait la patience et l'assiduité nécessaires pour réussir dans ce genre estimable, comme l'est toute imitation de la nature, mais le plus facile de tous. Arellano mourut à Madrid, en 1670, à l'âge de soixante-trois ans. La chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Conseil, dans

cette ville, possède quatre de ses tableaux. D—T.

ARELLANO (GILLES RAMIREZ DE), membre du conseil de Castille, et président de l'inquisition, est auteur d'un ouvrage intitulé : *El memorial de la grandeza del conde de Aquilar*, et d'un Traité *De privilegiis creditorum*. — Un autre Ramirez de ARELLANO, écrivit en espagnol un Traité sur l'*Orthographe de la langue castellane*.— Un troisième ARELLANO (J. Salvador Bapt. de) moine espagnol de l'ordre des Récollets, vécut au commencement du 17^e^. siècle. On a de lui : I. *Antiquitates urbis Carmonæ, ejusque Historiæ compendium*; II. *De Origine imaginis S. Mariæ*; III. *De Reliquiis SS. Justæ et Rufinæ*..... Quelques-uns lui attribuent aussi l'ouvrage publié sous ce titre : *Antiquitates monasterii S. Trinitatis quod est Sevillio*. — Enfin un quatrième ARELLANO Y LUNA (Michel Gomez de), chevalier de l'ordre de S. Jacques et membre du conseil des affaires de l'Inde, a écrit : I. *Opera juridica tripartita*, Anvers, 1651, in-4°.; II. *Juris canonici antilegomena*; III. *Theoremata pro immaculatâ Conceptione S. Mariæ*; IV. *Supplicatio ad Innocentium X* (au sujet de la Conception). D—G.

ARELLIUS, peintre romain, florissait dans les dernières années de la république ; il avait peint, dans plusieurs temples, des tableaux représentant des déesses ; mais le sénat ayant appris qu'il avait retracé, sous les attributs divins, des courtisanes qu'il aimait avec passion, fit détruire ces ouvrages, malgré leur rare beauté, comme profanant, par leur origine, la sainteté des lieux qu'ils décoraient. L—S—E.

AREMBERGH (JEAN DE LIGNE, comte D'), servit avec zèle Charles-Quint, et fut tué dans une bataille, près de Groningue, le 24 mai 1568. Un de ses descendants périt de blessures reçues à la bataille de Salankmène, livrée aux Turks, le 25 août 1691. — Le Père Charles d'AREMBERGH, capucin, de la même famille, né à Bruxelles, vers 1593, mort en 1669, a publié, sous le titre de *Flores Seraphici*, I. une *Histoire des écrivains de son ordre*, depuis 1525, jusqu'en 1580, Cologne, 1640, in-fol. II. *Clypeus Seraphicus, sive scutum veritatis in defensionem Ordinis Minorum*, 1650. N—L.

ARÉNA (ANTOINE D'), jurisconsulte et poète macaronique du 16^e^. siècle, né à Solliers, diocèse de Toulon, d'une famille qui était connue dès le treizième siècle, sous le nom de *la Sable*. Il étudia sous Alciat à Avignon, et fit imprimer quelques *Traités de jurisprudence* d'un très-mauvais latin. Il est plus connu par des poésies macaroniques, genre ridicule qui consiste à réunir des mots d'un mauvais jargon italien, provençal et latin ; ce qui produit un mélange tout-à-fait barbare et inintelligible. On a publié à Bruxelles (Avignon), en 1748, une édition in-8°. de ces poésies, et une plus récente à Lyon en 1760, in-8°. Voici les titres singuliers de la plupart de ces pièces : *De arte dansandi*; *De guerra Napolitana*; *Meygra entreprisa catholiqui imperatoris quando en 1536, veniebat per Provensam benè carossatus in postam prendere Fransam cum villis de Provensá*, etc. On lit à la fin : *Scribatum estando cum gaillardis paysanis per boscos, montagnas, forestas de Provensá*, Avenione, 1537, in-12. Bouche remarque que, de tous ceux qui ont écrit sur cette expédition, aucun n'en a transmis un aussi grand nombre de particula-

rités que cet auteur qui y était présent. On peut juger de son talent et de son courage par les vers suivants :

De tali guerra non escapare putabant,
Et mihi de morte granda paura fuit.
Pou, pou, bombardæ de tota parte petabant
In terram multos homines tombare videbam
Testas et brassos atque volare pedes.
Non espargnabant ullos de morte ferire;
Quem non blessabant ille beatus erat.

Aréna mourut en 1544, juge de St.-Remy, diocèse d'Arles. Il paraît qu'il avait eu une jeunesse très-orageuse. On peut en juger par la dédicace de son *Ars dansandi, ad follotissimam suam Garsam Janam Rosæam, pro passando tempus,* à la tête de laquelle il s'intitule : *Bragardissimus atque falotus homo*, et qui a eu treize éditions. T—D.

ARÉNA* (Jacques de), jurisconsulte, naquit, selon les uns, à Parme, et, selon d'autres, en Flandre, dans le 13e. siècle. On l'a aussi confondu avec Jacques de Ravennes, jurisconsulte français ; mais il n'y a pas autant d'incertitude sur ses écrits. Il a publié, sur le *Code* et sur le *Digeste*, des notes d'une grande érudition, et que l'on consulte encore avec utilité. Son ouvrage sur les exécuteurs testamentaires, intitulé : *De commissariis*, Venise, 1584, 1 vol. in-fol., est fort estimé. Son Traité sur les séquestres, intitulé : *De excussione bonarum*, Cologne, 1591, in-8°., a beaucoup de réputation, et son traité *De Bannitis* l'a placé honorablement parmi les criminalistes dont on a recueilli les ouvrages à Francfort en 1587, in-folio. M—x.

ARÉNA (Joseph), né dans l'île de Corse, devint adjudant-général en 1793, et fut employé au siége de Toulon, puis député au Corps législatif en 1797, et ensuite chef de brigade de gendarmerie, place dont il se démit à la suite de la révolution du 18 brumaire an 9 (9 novembre 1800). Il fut arrêté, le 10 octobre 1801, au spectacle de l'Opéra, étant accusé de vouloir attenter aux jours du premier Consul; et le tribunal criminel le condamna à mort le 30 janvier 1802, ainsi que Cerachi, Topino-Lebrun, Demerville et Diana, ses complices. K.

ARENDS (Thomas), poète hollandais, né à Amsterdam, en 1652, travailla dans le comptoir d'un marchand, auquel il succéda dans la suite. Ses poésies fugitives, dont la plus grande partie roule sur des sujets de piété, ont été publiées, en 1724, par Mathieu van Nidek, sous le titre de *Mengelpoezij*. Arends a aussi publié des tragédies et des comédies médiocres, où l'on reconnaît cependant quelques talents. Il mourut en 1700. — Un autre Arends (Rodolphe), aussi poète hollandais, mort à Dordrecht, en 1787, dans un état voisin de l'indigence, a été loué par Hœufft. D—G.

ARENSBECK (Pierre Diederich), né en Suède, s'appliqua au grec et aux langues orientales, et visita les universités étrangères aux frais de la reine Christine. Il fut nommé professeur à Strengues, et devint ensuite pasteur à Stockholm, où il mourut, en 1673. Il travailla, sous la direction de l'évêque Jean Mathiæ, à une traduction de la *Bible*, en Suédois, et publia, à cette occasion, un ouvrage très-rare, même en Suède, ayant pour titre : *Specimen conciliationis linguarum, ex nativis earumdem proprietatibus in textus aliquot sacros ad veram et convenientem linguæ sueticæ versionem deductum*, Streng., 1648. La traduction ne fut pas achevée. C—AU.

ARESI (Paul), Milanais, mais né à Crémone vers l'an 1574, lorsque son père venait d'y être nommé

podestat. Il fut alors nommé César, et ne prit le nom de Paul qu'en entrant chez les clercs-réguliers, ou théatins, à l'âge de seize ans, après avoir perdu son père. Il montra, dans ses études, une telle subtilité d'esprit, que son professeur en théologie était obligé de se préparer, avec une application particulière, pour résoudre ses objections, ou réfuter ses arguments. Il était doué, de plus, d'une telle mémoire, qu'ayant reçu un jour l'ordre de faire le lendemain un discours au réfectoire, il y répéta, comme en extrait, tout le carême que venait de prêcher le supérieur même qui lui avait donné cet ordre. Il se fit une grande réputation comme prédicateur, quoiqu'il eût contre lui la prononciation et le geste. A Naples, à Rome, par-tout où il enseigna la philosophie et la théologie, il donnait aussi aux jeunes gens, pendant l'été, des leçons sur l'éloquence de la chaire. Choisi pour confesseur à Turin par Isabelle de Savoie, qui fut ensuite duchesse de Modène, il fut nommé à l'évêché de Tortone. Il s'y fixa; et, après une vie exemplaire, partagée entre les devoirs d'un évêque, d'un religieux, et des travaux littéraires assortis à son état, il y mourut le 13 juin 1644. On a de lui, en latin: I. *In Libros Aristotelis de Generatione et Corruptione*, Milan, 1617, in-4°.; II. *De Aquæ transmutatione in sacrificio Missæ*, Tortone, 1622, in-8°., et avec beaucoup d'additions, Anvers, 1628, in-8°.; III. *De Cantici Canticorum sensu, velitatio bina*, Milan, 1640, in-4°.; IV. *Velitationes sex in Apocalypsim*, Milan, 1647, in-fol., ouvrage mis au jour après sa mort par le P. Paul Sfondrati, qui y joignit une Vie de l'auteur. En italien: I. *Arte di predicar bene*, Venise, 1611, in-4°.; le même, augmenté par l'auteur, Milan, 1622, et réimprimé plusieurs fois. C'est le Recueil des leçons qu'il donnait pendant l'été aux jeunes gens qui suivaient ses cours de philosophie et de théologie, et ce fut le premier ouvrage qu'il mit au jour. II. *Imprese sacre con triplicati discorsi illustrate ed arrichite*, ouvrage publié d'abord, à peu près sous le même titre, Vérone, 1613 et 1615, in-4°, mais tellement augmenté ensuite par l'auteur, qu'il reparut en 7 vol. in-4°., les 2 premiers à Milan, 1621 et 1625, les 3 suivants à Tortone, 1630, le 6e., *ibid.*, 1634, et le 7e., *ibid.*, 1635. Il ajouta à son 1er. volume une réponse à ses critiques, sous le titre de *la Penna raffilata*, Milan, 1626, in-fol.; et après la publication du 7e. volume, un 8e. tout entier, intitulé: *la Ritroguardia* (l'Arrière-garde) *in difesa di se stesso, con un trattato dell' arte e scienza impresistica*, etc., Gênes, 1640, in-4°.; III. *Della Tribolazione e suoi rimedii*, Tortone, 1624, 2 vol. in-4°., Venise, 1627, et réimprimé plusieurs fois depuis; IV. *Panegirici fatti in diverse occasioni*, Milan, sans date, mais l'Épître dédicatoire, de Mognana, est datée de 1644, in-8°., réimprimé, *ibid.*, 1659, in-4°.; ce recueil contient dix-sept panégyriques; ils sont tous en italien. Les sermons latins d'Aresi sont un rêve bibliographique: au 17e. siècle, on ne prêchait plus dans toute l'Italie qu'en italien. G—É.

ARETA, ou ARETÉ, fille d'Aristippe (*Voy.* ARISTIPPE).

ARÉTAPHILE, fille d'Æglator, vivait à Cyrène, à l'époque des guerres entre Mithridate et les Romains. Nicocrates, tyran de Cyrène, ayant fait mourir Phædimus, son mari, devint éperdument amoureux d'elle, et l'épousa; mais quelque bon traitement

qu'elle en reçût, elle ne perdit jamais de vue la vengeance de la mort de son mari, et la liberté de sa patrie. Elle chercha d'abord à empoisonner Nicocrates; ayant été découverte, elle se justifia en disant qu'elle avait voulu composer un philtre pour se faire aimer davantage. Elle tourna alors ses vues d'un autre côté. Elle avait une fille très-belle, et que Léandre, frère du tyran, épousa. Ces deux femmes employèrent tous les moyens de séduction pour engager ce dernier à faire périr Nicocrates. Il y consentit, et le fit tuer par un de ses esclaves; mais il usurpa lui-même l'autorité, et ne se montra pas moins cruel que son frère, ce qui obligea Arétaphile d'avoir recours à d'autres moyens. Ayant engagé secrètement un certain Anabus, roi d'un peuple de la Libye, à faire des incursions dans le pays de Cyrène, elle dit que la guerre et la tyrannie ne s'accordaient point, et elle offrit d'aller négocier la paix. S'étant rendue vers Anabus, elle fit ses conditions avec lui, et, étant revenue vers Léandre, elle l'engagea à se rendre, sans armes, auprès d'Anabus, pour ratifier, disait-elle, le traité. A peine y fut-il arrivé, qu'Anabus le fit arrêter, et le livra aux Cyrénéens, qui le firent mourir. Ils offrirent le gouvernement à Arétaphile, qui le refusa, leur donna des lois sages, de bonnes institutions, et alla finir ses jours dans la retraite. C—R.

ARÉTAS. Nom de plusieurs rois de l'Arabie Pétrée, que la faiblesse des rois de Syrie enhardit à faire des incursions dans la Cœlésyrie. Le premier qui nous soit connu est celui qui battit Jason, chef des Hébreux, vers l'an 170 av. J.-C. — Un autre Arétas s'empara de la Cœlésyrie, vers l'an 84 av. J.-C., prit le titre de roi de Damas, et fit frapper des monnaies en son nom. Il alla au secours d'Hyrcan, contre Aristobule, son frère; mais, pendant ce temps, Scaurus, l'un des lieutenants de Pompée, reprit Damas. Il paraît cependant que Pompée lui rendit cette ville, et que ses descendants y régnèrent; car S. Paul, dans sa seconde *Epître aux Corinthiens*, ch. 2, parle d'un Arétas, roi de Damas, qui voulut le faire arrêter, vers l'an 35 de J.-C. C—R.

ARÉTÉE de Cappadoce (*Aretæus*, Ἀρεταῖος, que quelques-uns écrivent *Arethée*), médecin grec qui, par sa fidélité à suivre la méthode d'expérience et d'observation tracée par Hippocrate, mérite d'être mis au nombre des classiques en médecine. On ne sait en quel temps il a vécu; Wigan, un de ses éditeurs et commentateurs, prétend que c'est sous le règne de Néron; cependant Galien, qui a parlé de tous les auteurs antérieurs à lui, n'en fait pas mention, et, certes, il n'en aurait pas omis un d'un mérite aussi éminent qu'Arétée. Goulin penche à croire qu'il est le même qu'Athénée, chef de la secte des pneumatiques; il appuie son assertion sur de légères altérations de mots, accident qui doit arriver dans la langue grecque plus qu'en aucune autre langue. Quoi qu'il en soit de l'histoire personnelle d'Arétée, le petit nombre d'ouvrages qu'on attribue à cet auteur, et qui nous retracent les beaux temps et les principes sûrs de la médecine grecque et hippocratique, nous sont heureusement parvenus. Ils sont divisés en huit livres, deux *sur les causes des maladies aiguës*, deux *sur celles des maladies chroniques*, deux *sur la description des maladies aiguës*, et deux *sur celle des maladies chroniques*. Rien de plus exact que le tableau qu'y fait Arétée des maladies; rien de plus ra-

tionel que la manière avec laquelle il en établit le diagnostic, et en règle le traitement, puisé autant dans l'hygiène que dans la pharmacie. On croit relire Hippocrate; c'est la même méthode d'observation, même précision dans les détails, même étendue de vues dans leur généralisation, même style sentencieux et pittoresque pour leur expression. S'il ne saisit pas avec moins de sagacité qu'Hippocrate les divers mouvements de la nature dans le cours d'une maladie, s'il n'en note pas avec moins d'exactitude la succession, il sait de même aussi allier le mérite d'observateur passif à celui de médecin agissant, qui, selon les cas, se propose d'influer sur les divers mouvements des maladies; et c'est à lui qu'on doit le premier emploi de ce dérivatif et excitant puissant, les cantharides en vésicatoire, que jusqu'alors on n'avait fait prendre qu'à l'intérieur. Arétée fait précéder l'histoire de chaque maladie de l'indication anatomique de l'organe qui en est le siége, et quelque imparfaite que soit cette anatomie, à cause des nombreux obstacles opposés à l'étude de cette science chez les anciens, cela n'en démontre pas moins la sage méthode que suivait Arétée; et même encore, sous ce rapport, mérite-t-il d'être consulté, comme présentant le tableau fidèle de l'état de cette science à cette époque. En somme, cet ouvrage doit être mis sur la même ligne que ceux du père de la médecine. Il a eu de nombreuses éditions; la première, en latin, parut en 1552, in-4°., à Venise, par les soins de Junius Paulus Crassus, professeur de Padoue; il y manque les 2, 3, 5, 6 et 7e. chapitres du deuxième livre de la *Curation des maladies chroniques*. En 1554, J. Goupyl, docteur de la faculté de Paris, en donna une en grec, à Paris, in-8°., où ces cinq chapitres étaient rétablis. Ces deux premières éditions se réimprimèrent plusieurs fois avec de légères additions. En 1603, il en parut une grecque et latine, in-fol., par George Henisch, avec d'assez mauvais commentaires de ce dernier. En 1723, J. Wigan en donna une grecque et latine, bien plus soignée, à Oxford, in-fol.; il la fit sur deux manuscrits grecs, dont l'origine pure lui était garantie sans avoir pu se procurer les éditions de Henisch et de Turnèbe. Elle n'empêcha pas cependant Boerhaave d'en donner une autre, aussi grecque et latine, à Amsterdam, 1735, in-fol., et cette dernière doit être préférée, parce que l'éditeur profita des recherches de Wigan; Boerhaave y a suivi le texte grec de Goupyl, la version latine de Crassus, et y a ajouté de fort bons commentaires faits par Petit, médecin de Paris, que le célèbre critique anglais *Mattaire* avait déjà fait imprimer séparément dès 1726. Henri Etienne, réunissant, dans un seul ouvrage intitulé : *Medicæ artis principes*, tout ce que les anciens avaient de recommandable en médecine, n'avait eu garde d'omettre Arétée, et, dès 1567, la version latine de ce médecin grec, par Crassus, avait été insérée dans cette intéressante et utile collection. Enfin, Haller, donnant une nouvelle édition de ces *Medicæ artis principes*, en 1772, retoucha encore le bel *Arétée*, qui compose le 5e. vol. de cette édition in-8°.; mais Haller, dans ce travail, fut inférieur à lui-même, et l'édition de Boerhaave, quoique antérieure à la sienne, mérite encore aujourd'hui la préférence. Enfin Lefebvre de Villebrune, mort depuis peu, en avait fait une traduction française, mais qui n'a pas été encore imprimée.

C. et A—N.

ARETIN (Léonard) ou Léonard Bruni d'Arezzo. *Voy.* Bruni.

ARETIN (François). *V.* Accolti.

ARETIN (Bernard), surnommé l'*Unico Aretino*. *V.* Accolti.

ARÉTIN (Pierre), l'un des auteurs italiens du seizième siècle qui fit le plus de bruit, mais qui dut la plus grande partie de sa réputation aux excès de sa plume. La bizarrerie de sa destinée répond à celle de son génie. Fils naturel d'un simple gentilhomme, il parvint à la faveur des princes et des rois. On le nomma leur fléau, et il poussa auprès d'eux la flatterie jusqu'à la plus basse adulation : il eut lui-même des admirateurs outrés et des flatteurs, malgré la virulence et l'emportement de ses satires : aussi rempli de jactance et d'orgueil que de fiel, il souffrit avec résignation les traitements qu'on ne hasarde qu'avec des lâches : écrivain licencieux, au point que son nom est devenu celui de l'effronterie, du scandale et de l'obscénité même, il fut aussi un auteur dévot, et publia un assez grand nombre d'ouvrages de piété, qui ne paraissent pas lui avoir plus coûté que les autres, et qu'il préférait, quand ils lui rapportaient davantage; enfin, auteur souvent au-dessous du médiocre, sinon dans un genre où il est honteux d'exceller, il reçut le surnom de *divin;* il se le donna lui-même, le répéta, le signa, comme on ajoute à son nom une seigneurie ou un ornement de plus à ses armes. Né, en 1492, dans cette ville de Toscane dont il a presque souillé le nom, il n'y fit que de médiocres études; mais il annonça de bonne heure et des dispositions brillantes, et l'usage qu'il en devait faire un jour. Un sonnet contre les indulgences le fit chasser d'Arezzo. Réfugié à Pérouse, il y fut d'abord connu par une polissonnerie bouffonne. Une peinture édifiante, qui ornait la place publique, représentait la Madeleine aux pieds du Christ, tendant les bras, dans l'attitude de la douleur. Pierre, qui peignait passablement, alla, pendant la nuit, y peindre un luth qu'il mit entre les mains de la sainte, et l'on conçoit quel changement cela fit dans l'expression du tableau. Il subsista quelque temps à Pérouse de l'état de relieur. Il se rendit ensuite à Rome à pied, et sans autres habits que celui qu'il avait sur le corps. Il parvint, en assez peu de temps, à être attaché, sans que l'on sache à quel titre, au pape Léon X. Il le fut ensuite à Clément VII, successeur d'Adrien VI. Seize infâmes sonnets, qu'il fit pour les seize figures obscènes dessinées par Jules Romain, et gravées par Marc-Antoine Raimondi, le firent sortir de Rome. Jean de Médicis, connu dans les guerres d'Italie sous le nom de chef des bandes noires, peu effrayé sans doute de cette licence de mœurs, l'appela auprès de lui, et le conduisit à Milan, où l'Arétin eut l'occasion de se rendre agréable à François I<sup>er</sup>. De retour à Rome, il fut, peu de temps après, poignardé et estropié par un gentilhomme bolonais, pour des vers qu'il avait faits pour ou contre une cuisinière, dont ils étaient amoureux à la fois, l'un, malgré l'orgueil de son talent, l'autre, malgré l'orgueil de sa noblesse. N'ayant pu obtenir justice de cet assassinat, il retourna auprès de Jean de Médicis, qui le prit si fort en amitié, qu'il lui faisait partager, non seulement sa table, mais son lit. C'était alors le comble de la politesse. On n'est pas aujourd'hui aussi poli entre hommes, ou, du moins, on l'est autrement. Jean de Médicis, blessé dans un combat, mourut peu de temps après des suites de ses blessures, et

il mourut entre les bras de son cher Arétin, qui montra pour lui, pendant sa maladie, et même après sa mort, une affection, pour ainsi dire, passionnée. Il prit alors le parti de vivre libre, et du seul produit de sa plume. Il alla se fixer à Venise en 1527 : il s'y fit des amis puissants, dont l'un, évêque suffragant de Vicence, le réconcilia avec le pape Clément VII, et le servit si bien auprès de l'empereur Charles-Quint, que ce monarque lui envoya une de ces belles chaînes d'or que l'on portait alors au cou, comme objet de luxe et comme marque d'honneur. François Ier. ne voulut pas être moins généreux que son rival, et fit présent à l'Arétin d'une chaîne pareille. Le fameux duc de Lève lui fit une forte pension. Pierre provoquait ces libéralités, en déclarant de temps en temps que, puisque les princes chrétiens récompensaient si mal son mérite, il passerait chez les infidèles, où il irait vieillir dans la pauvreté. Outre les pensions et les présents, écrivant sans cesse, dans une ville où il lui était permis de tout imprimer, il gagnait, selon ses propres expressions, mille écus d'or par an, avec une rame de papier et une bouteille d'encre. Il prit, pour l'aider dans ses travaux, le célèbre Niccolo Franco, auteur aussi mordant et aussi impudent que lui, mais beaucoup plus savant, surtout en grec et en latin, langues dont l'Arétin ignorait entièrement l'une, et savait médiocrement l'autre, quoique dans ses écrits sérieux, il ne fit aucune difficulté de décider et de trancher également sur toutes deux. Alors, sa renommée s'accrut; de toutes les parties de l'Italie, on lui écrivait, on le vantait, on lui adressait des dédicaces, et l'on venait le visiter. C'était une jouissance pour son orgueil, mais c'était aussi une perte de temps à laquelle il trouvait remède, en se réfugiant, pour travailler, chez quelques-uns de ses amis, ou, comme il l'avoue franchement, de ses amies. Il ne dissimulait pas plus sa vénalité que son immoralité. Quelque temps, il tint la balance des louanges égale entre Charles-Quint et François Ier.; mais le monarque espagnol lui fit une pension de 200 écus, le monarque français ne l'imita pas cette fois; toutes les louanges furent alors pour Charles, et le nom de François disparut des vers et de la prose de l'Arétin. On lui promit, au nom du roi, une pension de 400 écus; il promit, à son tour, que, dès qu'il aurait reçu le brevet de S. M., il célébrerait plus haut que jamais sa gloire. Le brevet ne vint pas, et le poète ne chanta plus que Charles-Quint. L'empereur fit bientôt une plus forte recette en louanges et l'Arétin, en traitements honorables, et ce qu'il aimait encore mieux, en or. Charles-Quint, à son retour en Allemagne en 1543, passant sur les états de Venise, le duc d'Urbin, député par le sénat pour le complimenter, mena l'Arétin avec lui. L'empereur, qui était à cheval, comme l'ambassadeur et son cortége, ayant aperçu le poète décoré de sa belle chaîne, lui fit signe d'approcher, le mit à sa droite, et l'entretint, pendant tout le chemin, jusqu'à Peschiéra, où il eut encore, avec lui, une conversation longue et familière. Ce fut alors que l'Arétin lui récita un panégyrique de près de 300 vers, plein de ces exagérations qu'il n'y a de pudeur ni à prononcer ni à entendre. Une somme considérable, que l'empereur lui fit compter le lendemain, prouva qu'il n'en avait pas été blessé. Les ouvrages de dévotion que l'Arétin composait à Venise, en même temps que les œuvres les plus obs-

cènes, avaient pour but, outre l'argent, celui de se concilier la cour de Rome. Les bonnes dispositions de Paul III enhardirent le duc de Parme à demander pour lui le chapeau de cardinal. Jules III, qui était d'Arezzo, ayant succédé à Paul, fut si touché d'un sonnet que lui adressa son compatriote, qu'il lui envoya mille couronnes d'or, avec le titre et le cordon de chevalier de St.-Pierre. Conduit à Rome, environ trois ans après, par le duc d'Urbin, et présenté au pape, il en fut accueilli avec honneur, presque avec tendresse; car Jules III alla jusqu'à le baiser au front, jusqu'à appliquer les lèvres d'un souverain pontife sur le front de l'Arétin! Celui-ci ne mit plus de bornes à ses espérances; il se crut sûr de ce chapeau, auquel il avait réellement l'effronterie d'aspirer. Mais tout ce grand accueil n'ayant rien produit de solide, il revint à Venise, où il ne manqua pas de dire et d'écrire qu'il avait refusé le cardinalat. L'âge ne le mûrissait point. Sa langue et sa plume conservaient leur impudente acrimonie. L'Italie retentissait de ses querelles avec ce même Niccolo Franco, qui, de son collaborateur et de son commensal, était devenu son plus mortel ennemi; avec un poète milanais, nommé *Albicante*, qui avait moins d'esprit que lui, mais non pas moins de fiel et d'emportement; avec plusieurs autres gens de lettres; et il n'était pas plus circonspect avec des gens qui, n'écrivant pas, pouvaient se venger autrement qu'avec la plume. On a vu comment il avait été traité à Rome dans sa jeunesse. Dans d'autres occasions, il en fut quitte pour la peur; mais elle fut grande, et il y avait de quoi s'en souvenir. Le célèbre capitaine, ou *condottiere*, Pierre Strozzi, s'étant mis au service de France, avait enlevé à l'empereur la forteresse de Marano; l'Arétin s'avisa de le plaisanter dans une de ses satires. Strozzi, qui n'était pas plaisant, lui fit dire de changer de ton, ou qu'il le ferait poignarder jusque dans son lit. L'Arétin, qui le connaissait capable de lui tenir parole, eut tant de frayeur, qu'il se tint enfermé chez lui, n'y laissa plus entrer personne, et mena jour et nuit la vie la plus misérable, jusqu'au moment où le capitaine quitta les états de Venise. Deux peintres célèbres, le Tintoret et le Titien, s'étaient brouillés: l'Arétin prit parti pour le Titien, qui était son intime ami, et ne manqua pas, selon sa coutume, de se déchaîner contre le Tintoret. Celui-ci, le rencontrant un jour près de sa maison, feint de tout ignorer, lui dit qu'il désire depuis long-temps de faire son portrait, le fait entrer chez lui, le place, et tout à coup, se saisissant d'un pistolet, vient à lui d'un air menaçant. « Eh! Jacques, s'écria le poète épouvanté, que voulez-vous donc faire? — » Prendre votre mesure, » répondit gravement le peintre; et l'ayant en effet mesuré, il ajouta du même ton: « Vous avez quatre et demi de mes » pistolets de haut. » Cela dit, il renvoya l'Arétin, qui ne se le fit pas dire deux fois. Un ambassadeur d'Angleterre, qui avait à se plaindre de lui, ne se contenta pas de l'effrayer; et peu s'en fallut que, dans toute la force du terme, il ne le fît mourir sous le bâton. Si l'on en croit ses ennemis, il courut plus d'une fois risque de finir de cette manière; mais il était destiné à une mort plus gaie, si toutefois le gros rire du vice est vraiment de la gaîté. Il avait des sœurs qui menaient à Venise une vie aussi dissolue que la sienne. On lui contait un jour quelques-uns de leurs faits galants; il les trouva si comiques, qu'il se renversa sur sa chaise, en riant aux éclats. La chaise tomba, il frappa

de la tête sur le pavé, et mourut à l'instant même, âgé de soixante-cinq ans, au milieu des convulsions du rire. Il n'est donc pas vrai, comme on l'a dit, qu'ayant reçu l'extrême onction, il dit, en riant, ce vers impie:

Guardate mi da' topi or che son unto,

que l'ou peut rendre par celui-ci:

Me voilà bien huilé, préservez-moi des rats.

Il avait conservé, malgré ses débauches, un tempérament robuste, et semblait destiné à une longue vieillesse. La nature l'avait très-heureusement doué: il avait un goût inné pour les arts. Il fut ami du grand Michel-Ange. On vient de voir qu'il le fut aussi du Titien, et ce fut à sa recommandation que Charles-Quint employa ce dernier peintre. Il aimait passionnément la musique, et jouait de quelques instruments; mais, ce qu'il aima par dessus tout, ce fut l'argent, la table et les femmes. On a vu des preuves du premier de ces goûts; quant au second, il paraît souvent, dans ses lettres, occupé de bonne chère, et c'était, assure-t-on, par gourmandise, qu'il ne dînait jamais hors de chez lui. Il eut beaucoup de maîtresses, de tout rang et de tous états. Les aima-t-il? Leur nombre, la dépravation scandaleuse de plusieurs d'entre elles, et la sienne, en font douter; mais les preuves d'attachement qu'il leur donna quelquefois, le feraient croire. Il eut trois filles naturelles: dans sa famille, on ne se reproduisait pas autrement; et il fut pour elles un très-bon père. S'il aimait l'argent, c'était pour le dépenser, pour vivre splendidement, s'habiller avec magnificence, se montrer libéral, et même quelquefois bienfaisant, tant il réunissait de contrastes dans son caractère comme dans son esprit. On le loua beaucoup trop pendant sa vie, et surtout, il se loua beaucoup trop lui-même. La postérité en a fait justice: elle a couvert son nom d'opprobre, quant aux mœurs; et, à l'égard du talent, si elle a conservé de l'estime pour quelques uns de ses ouvrages, elle en a proscrit un bien plus grand nombre. Voici les principaux; car il serait aussi long qu'inutile de les citer tous. Ouvrages en prose: I. ses dialogues licencieux en italien: *Ragionamenti del Zoppin fatto frate e Lodovico p....niere dove si contiene la vita e genealogia di tutte le cortigiane di Roma*, divisés en 3 parties, dont la première a été imprimée à Venise, 1535, la deuxième à Turin, 1536, la troisième à Novarre, 1538. Il y en a eu ensuite plusieurs éditions, avec quelques différences dans le titre, et des additions d'ouvrages du même genre; entr'autres, avec un dialogue non moins obscène, intitulé *la P.... errante, ovvero dialogo di Maddalena e Giulia*, que la plupart des bibliographes attribuent à Lorenzo Veniero, élève de l'Arétin. Mais cet élève, digne de son maître, a fait, sous le même titre, un petit poëme de 138 octaves; le dialogue, au contraire, est en prose, et l'Arétin en est l'auteur. On les trouve tous réunis dans les meilleures éditions, entre autres dans celle des Elzevirs, 1660, in-12. Il faut distinguer, parmi ces dialogues, celui que l'on désigne par le titre abrégé *Delle corti* (des cours). Le titre entier est: *Ragionamento*, etc. *Dialogue dans lequel Pierre Arétin introduit quatre de ses amis, qui parlent des cours de ce monde et de celle du ciel*: il parut dans la même année, 1538, à Novare, à Venise, et ailleurs. Celui-ci n'est ni licencieux ni obscène, mais fort ennuyeux. On y dit beaucoup de mal des cours, sans plaire à ceux qui ne les aiment pas: ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il est dédié au roi

François Ier. La forme de la dédicace n'est pas moins singulière que le reste. Elle peut donner une idée du tour d'esprit de l'auteur. Elle signifie littéralement : « Ouvrage offert comme » l'hostie de la vertu, sur l'autel de la » renommée, consacré au nom du » glorieux François Ier., roi de Fran- » ce, créature sage, et ame pleine de » valeur. » II. *I sette Salmi della penitentia*, etc. C'est une paraphrase des *sept Psaumes de la pénitence*, qui tranche fortement avec ses premiers dialogues, et qui passe pour le mieux écrit de ses ouvrages, Venise, 1534, in-4°., et réimprimé plusieurs fois, en divers formats, tant à Venise qu'ailleurs. III. *I trè libri della humanità di Christo* (trois livres sur l'humanité du Christ), Venise, 1535, in-4°., et ensuite souvent réimprimés, comme les sept psaumes. IV. *Il Genesi*, etc. (la *Genèse*), avec la vision de Noé, où l'on voit les mystères de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, Venise, 1538 et 1539, in-8°., réimprimé de même. Ces trois derniers ouvrages, sur lesquels il n'y a rien à dire, sinon qu'ils sont écrits le plus sérieusement du monde, et d'un air de persuasion égal à celui de quelque ouvrage de piété que ce soit, furent recueillis ensemble, dans une édition donnée par les Aldes, en 1551, in-4°., et dédiés au pape Jules III. En tête de cette édition, l'Arétin s'intitule *Del sacro santo Monte humil germe*, parce que Jules III était de la famille del Monte, et il ajoute, comme pour se relever de cet acte d'humilité, ce que tout véritable homme de lettres désire pouvoir mettre au titre de ses ouvrages: *E per divina grazia huomo libero*, et par la grâce divine, homme libre. Ces trois mêmes ouvrages ont été traduits en français, savoir : la *Paraphrase des sept Psaumes*, deux fois, l'une par Jean de Vauzelles, prieur de Montrottier, Lyon, 1540, in-8°.; l'autre, par François de Rosset, Paris, 1605, in-12; les trois livres de l'*Humanité du fils de Dieu*, par le même Jean de Vauzelles, imprimés vers l'an 1549; la *Genèse*, traduite par le même, Lyon, 1542. Les *Dialogues obscènes* l'ont aussi été dans notre langue : on nous permettra de n'en pas indiquer ici les éditions. V. *La Vie de Ste. Catherine*, celle de la *Vierge Marie*, et celle de *S. Thomas d'Aquin*, trois ouvrages qui parurent, pour la première fois, à Venise; les deux premiers en 1540, et l'autre en 1543, ne doivent point être séparés des précédents, et complètent cette classe d'écrits pieux, tracés par la plume la plus profane. VI. Nous rangerons sous le même N°., ses cinq comédies, *la Cortigiana*, *il Marescallo*, *l'Hipocrito*, *il Filosofo*, et *la Talanta*, imprimées successivement à Venise depuis 1533 jusqu'en 1553, et ensuite ensemble, à l'exception du *Philosophe*, en 1588, sans nom de ville, mais vraisemblablement à Paris. Il y a, en général, dans ces comédies, peu d'art et encore moins de décence; mais de la verve comique, des scènes singulièrement plaisantes, des caractères bien tracés, un dialogue vif et animé, des traits de satire imprévus et hardis : de tous les ouvrages de l'Arétin, ce sont aussi ceux dont le style est le meilleur, et qui peuvent le mieux justifier l'admission que lui ont accordée les académiciens de la Crusca, parmi les auteurs qu'ils citent comme classiques. VII. Six livres de *Lettres familières*, imprimés d'abord l'un après l'autre, le premier dès 1538, et le sixième en 1557, recueillis ensuite en 6 vol., Paris, Mathieu Le Maître, 1609, in-8°. Elles sont cu-

rieuses pour l'histoire de la vie de l'auteur, et pour la connaissance de son caractère : il est impossible de se figurer, sans les avoir lues, la bizarrerie, la jactance, la cupidité, la bassesse et l'orgueil de ce personnage. Il n'est pas difficile d'y recueillir assez de traits de tous ces vices pour remplir des colonnes et des pages entières; mais cela est plus dégoûtant qu'agréable ou utile, et il en reste encore, après cela, beaucoup plus à dire qu'on n'en a dit. Ce ne sont rien moins, d'ailleurs, que des modèles de style épistolaire : ce style doit tenir le milieu entre l'ampoulé et le trivial; l'Arétin va sans cesse de l'un à l'autre des deux extrêmes, sans s'arrêter jamais au milieu. Ouvrages en vers : I. les 16 sonnets obscènes, *Sonnetti lussuriosi*, dont on a parlé dans sa Vie; ils sont extrêmement rares, et ne peuvent jamais le devenir trop; II. des *Rime*, *Stanze* et *Capitoli*, les uns remplis de louanges outrées, et adressés à des papes, des princes et d'autres puissances; les autres, en plus grand nombre, satiriques et licencieux. Ceux de cette espèce sont insérés dans plusieurs recueils, tant parmi les poésies burlesques du Berni, du Molza et d'autres poètes du même genre, qu'ailleurs. Dans la plupart de ces pièces, l'auteur est moins prodigue de beautés poétiques que d'ordures et d'injures. Il est bien loin, pour la délicatesse d'esprit et de style, des autres poètes satiriques, auxquels on l'a associé. III. Ce génie entreprenant essaya de s'exercer dans l'épopée; il en commença plusieurs; mais il s'arrêta toujours après les premiers efforts, et laissa imparfait tout ce qu'il avait tenté. Ses *Dui canti di Marfisa*, dédiés au marquis del Vasto, furent suivis d'un 3e. chant, et réimprimés ensemble à Venise en 1537; mais il n'alla pas plus loin, et l'on dit même que, mécontent de ce qu'il avait fait, il exigea de son libraire Marcolini qu'il en brûlât trois mille stances ou octaves, ce qui ferait vingt-quatre mille vers. Ses *Lagrime d'Angelica*, publiées en 1538, en restèrent aussi aux deux premiers chants. Quoique l'*Orlandino*, qu'il avait entrepris pour se moquer de l'*Orlando*, fût plus conforme à son génie satirique, il s'arrêta de même à la sixième octave du second chant; et il ne remit jamais la main à aucune de ces trois ébauches. IV. Enfin, il manquerait quelque chose à l'audace de ses entreprises, s'il n'avait osé faire une tragédie. Il l'osa, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce ne fut pas sans succès. Le sujet qu'il traita est austère, c'est celui des Horaces : il le traita, dans toute son austérité, un siècle avant le grand Corneille; il est, certainement, fort au-dessous de ce grand homme, dans ses trois premiers actes, quoique l'on y voie une certaine fidélité historique, une connaissance des mœurs et des usages civils et religieux de l'ancienne Rome, et un art de les mettre en scène, qui ne sont point à mépriser; mais j'ai osé dire ailleurs, que, dans les deux derniers actes, à ne parler que du plan, il paraissait l'emporter à son tour. La cause d'Horace, meurtrier de sa sœur, y est plaidée par son père, d'abord devant les décemvirs, qui le condamnent, ensuite devant le peuple assemblé; c'est le peuple qui juge solennellement, et si l'auteur n'avait pas gâté cette fin par quelques inconvenances, et par l'intervention d'un dieu dans une machine, qui lui a paru le seul moyen de dénouer sa pièce, il n'y aurait pas la moindre comparaison à faire entre les deux dénoûments. Sa tragédie, telle qu'elle

est, est celui de tous ses ouvrages qui étonne le plus, quand on connaît tous les autres. La *Vie de l'Arétin* a été écrite avec beaucoup de soin et d'exactitude, par le savant Mazzuchelli, Padoue, 1741, in-8°. Boispréaux en a publié, en 1750, in-16, un extrait plutôt qu'une traduction, où l'on trouve beaucoup de fautes, comme dans presque tout ce qui est traduit de l'italien en français. On trouvera, peut-être, cet article trop long; mais on parle souvent de l'Arétin, on le méprise beaucoup, et on le connaît peu; j'ai voulu, non qu'on le méprisât moins, mais qu'on le connût davantage, et que l'on joignît aussi l'appréciation de ce qu'il a écrit de louable, à ce mépris qui lui est légitimement dû. G—É.

ARETIN. *Voy.* GUY.

ARÉTIUS (BÉNÉDICT), théologien et botaniste, né à Berne, au commencement du seizième siècle. Étroitement lié avec Conrard Gessner, surnommé *le Pline de l'Allemagne*, il fut aussi en correspondance avec la plupart des savants et des botanistes de son temps, et particulièrement avec ceux de la Suisse. Occupé surtout des plantes des Alpes, il en a découvert et fait connaître environ 40, qui sont très-rares, et qu'il a brièvement décrites. Il en a introduit plusieurs dans les jardins, à cause de leur beauté, en indiquant la manière de les conserver. Arétius a publié la description de deux montagnes du bas Symmenthal, dans le canton de Berne, le Niesen et le Stokhorn, remarquables par leur hauteur et le grand nombre de végétaux qui y croissent. C'est un petit ouvrage, en forme de lettre, adressée à Pipérinus, son compatriote et son ami; elle est imprimée à la suite des œuvres de Valérius Cordus, sous ce titre: *Stokhornii et Nessi Helvetiæ montium, et nascentium in eis stirpium descriptio. impr. in operibus Val. Cordi.* Strasbourg, 1561. Conrard Gessner fait l'éloge d'Arétius, dans son *Hortus germanicus*, et dans plusieurs autres de ses ouvrages, et il a nommé *Aretia* une des plantes qu'il avait fait connaître le premier. Haller, et ensuite Linné, ont conservé ce nom à la même espèce, et l'ont donné au genre dont elle fait partie; c'est une très-petite plante de la famille des primulacées. Arétius a mérité cet honneur, quoiqu'il n'ait pas publié de grand ouvrage. Le petit nombre de plantes qu'il a le premier fait connaître, suffit pour le placer parmi les fondateurs de la botanique. Arétius a aussi publié quelques ouvrages de théologie, et, entre autres, un *Examen de Théologie*, qui a eu de nombreuses éditions; une *Vie* de l'hérésiarque Gentilis, et des sermons. Enfin, embrassant à la fois tous les genres, il a donné un catalogue des comètes calculées jusqu'au temps où il vivait; des commentaires sur Pindare, les tables d'une grammaire hébraïque, etc.
D—P—s.

ARÉUS, fils d'Acrotatus, de la première branche des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort de Cléomènes II, son grand-père, l'an 309 avant J.-C. On ne connaît pas l'histoire des premières années de son règne; mais, vers l'an 283, Pyrrhus, roi d'Épire, à l'instigation de Cléonyme, oncle d'Aréus, étant venu attaquer Lacédémone, tandis qu'Aréus était dans l'île de Crète, où il avait été appelé par les Gortyniens, il revint tandis qu'on se battait encore, et Pyrrhus fut repoussé; il alla ensuite au secours des Athéniens, attaqués par Antigone Gonatas, et il perdit la vie dans un combat contre ce prince, aux

environs de Corinthe, l'an 268 avant J.-C. Il eut pour successeur Acrotatus son fils. C—R.

ARÉUS, mal nommé Arius, natif d'Alexandrie, et philosophe pythagoricien, suivant l'opinion la plus commune, fut un des maîtres d'Auguste, et jouit, auprès de ce prince, d'une telle faveur que, lors de son entrée à Alexandrie, après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre, Auguste parut au théâtre ayant son maître à sa droite, s'entretenant familièrement avec lui, et déclara qu'une des causes pour lesquelles il pardonnait aux habitants, était son amitié pour Aréus. L'éloquence et la philosophie de ce dernier étaient si persuasives, qu'au rapport de Sénèque, il contribua puissamment à consoler Livie de la mort de son époux. Aréus eut deux fils, Denys et Nicanor. On a prétendu qu'il fut lié d'amitié avec Dioscoride, et que ce dernier lui dédia ses livres sur la matière médicale; mais le fait n'est point certain. — Il y eut un autre Aréus, philosophe stoïcien, surnommé *Didime*. D. L.

AREZZO (François d'). *Voy.* Accolti et Guy.

ARFE (Juan de), sculpteur, né à Séville, en 1603, commença par étudier son art dans cette ville, et fit ensuite le voyage d'Italie pour se perfectionner. De retour dans sa patrie, il exécuta entre autres ouvrages remarquables les *Statues* en marbre, et de 20 pieds de hauteur, *des Évangélistes et Docteurs*, dans la chapelle de communion de Séville. — Un autre Juan de Arfe Villafaño, né en 1524, à Léon, s'adonna tout à la fois à la sculpture et à l'architecture. Il publia un ouvrage curieux intitulé, *Quilalader*, c'est-à-dire, *l'Essayeur de l'or, de l'argent et des pierres précieuses*, Valladovid, 1572, Madrid, 1598 et 1678. Il mourut à Madrid, en 1595 à 71 ans. D—T.

ARGAIZ (Grégoire de), moine espagnol de l'ordre de S. Benoît, vivait dans le 17^e. siècle. Il publia, à Madrid, en 1667, une *Histoire ecclésiastique de l'Espagne*, qu'il prétendait avoir tirée des écrits de S. Grégoire, évêque de Grenade, et de la *Chronique de Haubert*, bénédictin, et à laquelle il donna le titre suivant : *Poblacion ecclesiastica de España, y noticia de sus primeras honras, hallada en los escritos de S. Gregorio obispo de Granada y en el Cronicon de Hauberto*, etc., 2 vol. in-fol. Pour accréditer sa fraude pieuse, il dédia cet ouvrage *à la majesté suprême et souveraine de Dieu*; mais les savants ne furent pas dupes de cette supercherie, et Garcià de Molina convainquit bientôt Argaiz d'avoir forgé les prétendus manuscrits de S. Grégoire, ainsi que celui de Haubert, et d'avoir puisé dans son imagination seule les détails de son histoire. D—G.

ARGELLATI (Philippe), l'un des plus laborieux écrivains et des plus savants littérateurs de son temps, naquit vers la fin de l'année 1685, à Bologne, d'une des plus anciennes familles de cette ville; mais qui était originaire de Florence. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il se rendit à Florence, où il se lia avec les divers savants de cette ville, et en particulier avec le célèbre Antonio Magliabecchi. De Florence, il passa à Lucques, ensuite à Livourne, où il avait dessein de s'embarquer pour venir en France; mais la mort d'un de ses oncles le força de retourner dans sa patrie. Ce fut alors qu'il entreprit de publier les ouvrages, tant inédits que déjà imprimés, d'Ulysse Aldrovandi, avec des additions, des observations, et des corrections. Il s'associa pour

ce grand travail, plusieurs professeurs avantageusement connus dans les différentes parties des sciences; mais le plus grand nombre de ces savants étant morts successivement en peu d'années, il lui fallut renoncer à l'entreprise. Il ne tarda pas à en former d'autres. Il publia d'abord le Recueil des poésies de Carlantonio Bedori, gentilhomme bolonais, Bologne, 1715, in-4°. Deux ans après, s'étant trouvé à Bologne l'un des magistrats qui portaient le titre de tribuns du peuple, il adressa, en sortant de charge, un discours éloquent aux tribuns ses successeurs, sur les devoirs qu'ils avaient à remplir. Ce discours eut un si grand succès, que le tribunat même ordonna qu'il fût transcrit dans ses actes. La plus importante des entreprises d'Argellati, fut l'édition du grand Recueil, devenu si célèbre sous le titre de *Scriptores Rerum Italicarum*. Le savant Muratori lui ayant fait part du dessein qu'il avait formé de rassembler et de publier ces anciens écrivains de l'histoire d'Italie, lui avoua qu'il était arrêté dans son projet par l'impossibilité où l'on était alors de trouver en Italie une imprimerie capable de l'exécuter; en effet on y avait laissé déchoir de la manière la plus déplorable, cet art où l'Italie s'était précédemment acquis tant de gloire. Argellati jugea que l'entreprise ne pouvait réussir qu'à Milan. Il s'y transporta aussitôt, communiqua le dessein de Muratori au comte Charles Archinto, protecteur des lettres, et son protecteur particulier. Archinto réunit une société de nobles Milanais qui prit le titre de *Société palatine*, et qui s'engagea, de concert avec lui, à suppléer aux frais de l'édition. Il y en eut jusqu'à seize qui fournirent chacun quatre mille écus. Argellati se donna tous les soins nécessaires pour l'établissement d'une magnifique imprimerie. Le premier ouvrage qui en sortit fut ce précieux et volumineux recueil. Argellati y eut beaucoup de part; ce fut lui qui rassembla et qui fournit à Muratori le plus grand nombre des manuscrits et des notices pour les premiers volumes, et qui en rédigea les dédicaces, dont la plupart portent son nom. Il ne laissait pas de conduire en même temps d'autres impressions. La plus remarquable est celle des œuvres de Sigonius, *in Ædibus palatinis*, achevée en 1738, en 6 vol. in-fol. L'empereur Charles VI, à qui il la dédia, et qui l'avait déjà récompensé de la dédicace du premier volume des *Écrivains de l'Histoire d'Italie*, en lui accordant le titre de son secrétaire et une pension de trois cents écus, doubla alors cette pension. Argellati continua de publier, avec une activité infatigable, différentes éditions d'ouvrages importants pour les lettres. Les principales sont: *le Opere inedite di Ludovico Castelvetro*, 1727, in-4°.; le Traité du P. Pietro Grazioli, barnabite, *De antiquis Mediolani ædificiis*, 1736, in-fol.; *Thesaurus novus veterum inscriptionum*, de Muratori, 1739, in-fol. Les réimpressions faites à Milan de l'ouvrage du P. Martenne, *De antiquis ecclesiæ ritibus*, des *Transactions philosophiques*, du *Recueil de Dissertations de divers auteurs*, Milan, 1750, *De Monetis Italiæ*, et plusieurs autres. On a de plus de ce laborieux écrivain: I. *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, 2 vol. in-fol.; II. *Biblioteca de' Volgarizzatori Italiani*, Milan, 5 vol. in-4°., publiés en 1767, et un grand nombre de Dissertations ou de Lettres éparses dans différents recueils. Argellati mourut à Milan, le 5 janvier 1755, après avoir eu le chagrin de perdre son fils Fran-

çois, qui est l'objet de l'article suivant. G—É.

ARGELLATI (François), fils du précédent, naquit à Bologne, le 8 mai 1712. Il se livra d'abord à l'étude de la philosophie et des lois, et fut reçu docteur en droit à Padoue, en 1736. S'étant ensuite appliqué aux mathématiques, et spécialement au génie militaire, il fut nommé, en 1740, ingénieur de S. M. C. Il joignit à ces hautes sciences le goût des lettres latines et italiennes. L'exemple de son père l'engageait à les cultiver. Il vécut presque toujours avec lui, soit à Milan, soit à Bologne, et mourut quelques mois avant lui à Bologne, en 1754. François Argellati a publié: I. *Pratica del foro Veneto*, Venise, 1737, in-4°.; II. Une traduction italienne de l'ouvrage du savant Huet, *de la situation du Paradis terrestre*, 1737, in-8°.; III. *Saggio d'una nuova filosofia*, Venise, 1740, in-8°.; IV. *Storia della nascità delle scienze e belle lettere*, etc., Florence, 1743, in-8°. Cet ouvrage devait être composé de douze volumes, mais le premier seul a paru. V. *De præclaris Jurisconsultis Bononiensibus Oratio*, etc., 1749, in-4°., sans nom de ville; mais le discours est suivi d'une lettre latine de Philippe Argellati, père de l'auteur, qui est datée de Milan. VI. *Il Decamerone*, Bologne, 1751, 2 vol. in-8°. Ce Décaméron, fait à l'imitation de celui de Boccace, contient de même cent nouvelles partagées en dix journées. Les sujets en sont tirés de quelques faits extraordinaires rapportés dans les *Transactions philosophiques d'Angleterre*, ou dans les relations de quelques voyageurs : on y voit aussi des bons mots, des historiettes curieuses ou galantes, mais où les mœurs sont toujours respectées. VII. *Novissimo sistema di filosofia alla Capuccina, a vantaggio di chi non può interternersi in lunghe applicazioni a questo studio*, Modène, 1753, in-8°. Il avait aussi écrit la vie de Jean Gaston, grand-duc de Toscane, et celle d'une sainte religieuse du tiers ordre de saint François; mais ces deux ouvrages n'ont point vu le jour. G—É.

ARGENS (Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'), naquit, le 24 juin 1704, à Aix en Provence. Son père, procureur-général au parlement de cette ville, le destinait à la magistrature; mais l'état militaire convenait mieux à ses goûts, et il y entra dès l'âge de quinze ans. Ses amours avec la belle Sylvie, dont il fait le récit dans ses Mémoires, lui firent quitter le service et la France, pour aller épouser cette comédienne en Espagne. Arrêté à la demande d'un ami de sa famille, avant d'avoir pu exécuter son projet, il fut ramené en Provence, et bientôt envoyé à Constantinople avec l'ambassadeur de France. Son séjour dans les pays musulmans fut marqué par plusieurs aventures folles et plaisantes, qui auraient pu lui coûter la vie. De retour en France, il voulut suivre le barreau pour complaire à sa famille; mais de nouvelles liaisons avec des actrices l'enlevèrent encore à ce grave métier, et il finit par reprendre celui des armes. Il fut blessé, en 1734, au siége de Kelh; et, après celui de Philisbourg, il fit une chute de cheval, qui le mit hors d'état d'y remonter jamais, et dans l'obligation d'abandonner le service. Déshérité par son père, il se fit écrivain pour vivre, et passa en Hollande, afin d'écrire plus librement. Ce fut là qu'il composa ses *Lettres juives*, *chinoises*, et *cabalistiques*. Frédéric II, qui n'était encore que prince royal, désira en connaître l'au-

teur, et se l'attacher. D'Argens répondit qu'avec sa taille de cinq pieds sept pouces, il y aurait du danger pour lui à passer près de Frédéric-Guillaume. Ce roi-caporal étant mort, son fils écrivit à d'Argens de ne plus craindre les bataillons des gardes, et de venir les braver jusque dans Postdam. Il s'y rendit, fut fort bien accueilli, et, après quelque temps d'incertitude sur son sort, reçut la clef de chambellan, 6000 liv. de pension, et la place de directeur-général des belles-lettres de l'académie. Il était des soupers et de la société habituelle du roi, qui paraissait le préférer à beaucoup d'autres, à cause de sa bonhomie et de sa conduite tout-à-fait exempte d'intrigue et de tracasserie, mais qui ne l'en épargnait pas davantage dans ses plaisanteries, et lui jouait même nombre de tours malins, auxquels il donnait lieu par ses manies hypocondriaques. Presque sexagénaire, il devint amoureux d'une comédienne, nommée *Cochois*, et l'épousa à l'insu de Frédéric, qui ne l'apprit pas sans beaucoup d'humeur, et en conserva toujours du ressentiment. Après la guerre de sept ans, étant allé voir sa famille en Provence pour la seconde fois, depuis son établissement en Prusse, Frédéric imagina de composer sous le nom de l'*évêque d'Aix*, et de faire répandre sur la route du marquis un mandement où il était signalé et excommunié comme impie. Cet écrit lui donna d'abord de vives alarmes; heureusement, il découvrit la ruse, au titre d'*évêque d'Aix*, que Frédéric, par mégarde, avait employé à la place de celui d'*archevêque*. Retourné en Prusse, il eut plus que jamais à souffrir de l'humeur caustique du roi; il demanda la permission de faire un troisième voyage en Provence; elle lui fut d'abord refusée, puis accordée pour six mois seulement. Il retournait auprès du roi, lorsqu'il tomba malade à Bourg en Bresse: le roi, qui se crut joué, se livra à des emportements indignes de lui. D'Argens, se regardant comme dégagé de sa promesse, reprit le chemin de la Provence, où il passa environ deux ans dans un petit bien que lui avait donné l'un de ses frères, trop généreux pour ne pas enfreindre en sa faveur l'acte d'exhérédation. Il mourut le 11 janvier 1771, dans sa soixante-huitième année, après avoir manifesté des sentiments, et même exercé des pratiques de dévotion que sa vie et ses écrits ne faisaient point attendre de lui. Frédéric lui fit élever un mausolée dans l'église des Minimes d'Aix. Ses ouvrages sont: I. *Lettres juives*, 1754, 8 vol. in-12; II. *Lettres chinoises*, 1755, 6 vol. in-12; III. *Lettres cabalistiques*, 1769, 7 vol. in-12; IV. *Philosophie du bon sens*, 1768, 3 vol. in-12; V. *Mémoires du marquis de Miremon*, ou *le Philosophe solitaire*, 1736, 1 vol. in-12; VI. *Nouveaux Mémoires du comte de Bonneval*, publiés sous le nom de Mirone, 1737, 4 vol. in-12; VII. *Mémoires du chevalier de* ***, 1745, 2 vol. in-8°.; VIII. *Mémoires du comte de Vaxère*, ou *le faux Rabbin*, 1737, 1 vol. in-12; IX. *Mentor cavalier*, 1736, 1 vol. in-12; X. *Nonnes galantes*, ou *l'Amour embéguiné*, 1749, 1 vol. in-12; XI. *Discours de l'empereur Julien contre les chrétiens*, nouvelle édition, avec des notes de Voltaire, 1768, 1 vol. in-8°; XII. *Songes philosophiques*, 1746, 1 vol. in-12; XIII. *Triomphe de la Vertu*, ou *Voyages sur mer et Aventures de la comtesse de Bressol*, 1741, 3 vol. in-12; XIV. *Ocellus Lucanus*, traduit, 1 vol in-12; XV. *Timée de*

*Locres*, traduit, 1 vol. in-12; XVI. *Réflexions critiques sur les différentes Écoles de peinture*, 1750, in-12; XVII. *Mémoires secrets de la République des Lettres*, 1744, 7 v. in-12; XVIII. *Lettres philosophiques et critiques*, par Mme. Cochois, avec les *Réponses* de M. d'Argens, 1744, 1 vol. in-12; XIX. *Mémoires du marquis d'Argens*, nouvelle édition, 1807, 1 vol. in-8°. Ces nombreux ouvrages, fruit d'une philosophie audacieuse que ne contenait ni la crainte de l'autorité, ni celle des jugements publics, ont joui assez long-temps d'une sorte de vogue qui a fait place au dédain, et même à l'oubli. L'instruction y est grande et variée, mais employée avec trop peu de goût, de critique et de bonne foi; les rapprochements y sont quelquefois ingénieux, mais beaucoup plus souvent bizarres; le style en est facile, mais diffus, chargé de néologismes, et en général entaché de tous les défauts qu'entraîne l'habitude d'écrire vite et beaucoup, dégénérée en métier ou en manie. — Son frère, chevalier de Malte, a publié des *Réflexions sur le devoir et l'état des chevaliers de son ordre*. A—G—R.

ARGENSOLA. Il y a eu deux poètes espagnols de ce nom. Ils étaient frères et naquirent à Balbastro, en Aragon, d'une famille originaire de Ravennes. Leurs poésies, recueillies par Gabriel-Léonard d'Albion, et Argensola, fils de Lupercio, ont été imprimées sous ce titre : *Rimas de Lupercio, i del doctor Bartolome Leonardo de Argensola*, Saragoce, 1634, in-4°. Antonio (Nicolas) vante beaucoup leurs poésies, et d'après lui, Baillet et Feutry ont dit qu'ils étaient les *Horace* de l'Espagne. Antonio ajoute « que la parfaite res» semblance de leur talent les a faits » prendre par leurs compatriotes pour » des jumeaux d'Apollon et de quel» que Muse. » Lupercio ou Lobergo-Leonardo d'Argensola, né vers 1565, fut gentilhomme de la chambre du cardinal Albert d'Autriche, secrétaire de l'impératrice Marie d'Autriche, secrétaire-d'état et de la guerre sous le comte de Lemos, vice-roi de Naples, où il alla en 1611. Il y contribua à la fondation de l'*Académie des Oisifs*, et mourut en 1613. Il avait composé trois tragédies : *Isabelle*, *Philis*, et *Alexandre*. — Barthélemi Léonard d'Argensola, né en 1566, successivement chanoine de l'église métropolitaine de Saragoce, chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, et recteur de Villa-Hermosa, accompagna son frère à Naples; et, après l'avoir perdu, voyagea quelque temps, revint à Naples, fut nommé historiagraphe d'Aragon, vint s'établir à Saragoce, et y mourut le 26 février 1631. Outre ses poésies recueillies avec celles de son frère, on a de lui : I. *Conquista de las islas Molucas*, Madrid, 1609, in-folio : traduit en français sous le titre d'*Histoire de la conquête des îles Moluques*, Amsterdam, 1706, ou 1707, 3 vol. in-12; II. *Primera parte de los anales de Aragon que prosigue los de Zurita*, Saragoce, 1630, in-fol. Cette première partie est la seule qui ait paru; ainsi que le titre l'annonce, c'est une des continuations des *Annales* d'Aragon, par Zurita (*Voy.* ZURITA). III. Quelques Opuscules qui ne méritent pas d'être mentionnés. A. B—T.

ARGENSON. *Voy.* LE VOYER.

ARGENTAL (CHARLES-AUGUSTIN DE FERRIOL, comte D'), né à Paris, le 20 décembre 1700, était fils de M. de Ferriol, président au parlement de Metz, frère de Pont-de-Veyle, l'auteur du *Complaisant*, et

neveu de la fameuse Mme. de Tencin. Destiné à l'état militaire, il accepta, par déférence pour ses parents, une charge de conseiller au parlement de Paris, à laquelle son frère avait renoncé. Ayant cédé cette charge après quarante ans d'exercice, il fut nommé ministre du duc de Parme, auprès du roi de France. Il mourut le 5 janvier 1788, âgé de quatre-vingt-huit ans. Dans sa jeunesse, il avait été éperdument amoureux de la célèbre actrice Lecouvreur. Une passion d'un autre genre, non moins forte, et beaucoup plus longue, fut celle qu'il eut pour Voltaire : elle avait commencé au collége, et elle ne finit qu'au tombeau. « Son admiration pour Voltaire, » a dit La Harpe, était un sentiment » vrai, et sans aucune ostentation, » il adorait ses talents, comme il ai- » mait sa personne, avec la plus grande » sincérité. Il jouissait véritablement » de ses confidences et de ses succès : » il n'en était pas vain; il en était heu- » reux, et de si bonne foi, que tous » ceux qui le voyaient, lui savaient » gré de son bonheur. » Marmontel, dans ses *Mémoires*, le représente comme un *gobe-mouche*, une espèce d'imbécille qui ne savait ni avoir ni exprimer une opinion. Il est difficile d'adopter celle-ci sur le compte d'un homme que, pendant soixante-dix ans, Voltaire consulta docilement sur tous ses ouvrages. Il lui est échappé un petit nombre de vers, qui ne manquent ni de sentiment ni de grâce. Le jour même de sa mort, il en adressa d'assez jolis à une de ses plus anciennes amies. S'il en faut croire le témoignage de cette dame, il est le véritable auteur du *Comte de Comminge*, que Mme. de Tencin publia comme son ouvrage. On dit encore qu'on a trouvé dans ses papiers plusieurs pages des *Anecdotes de la cour d'Édouard*, autre roman de sa tante, entièrement écrites et raturées de sa main.

A—G—R.

ARGENTI, ou ARIENTI (AUGUSTIN), noble Ferrarais et poète italien, florissait vers le milieu du 16e. siècle ; il fut jurisconsulte de profession, et particulièrement protégé du cardinal Louis d'Est. Il mourut le 20 août 1576. Ce poète est un des premiers qui aient écrit des pièces de théâtre dans le genre pastoral (*favole pastorali*). Il en composa une en vers libres (*sciolti*), intitulée : *lo Sfortunato, favola pastorale*, Venise, 1568, in-4°., et la dédia au cardinal d'Est, son protecteur. Cette pièce fut représentée à Ferrare, au mois de mai, 1567, avec le plus grand succès. Dans le prologue qui la précède, Argenti affirme que ce fut la première pastorale composée en italien, et qu'il l'avait écrite dans sa jeunesse; elle est divisée en cinq actes, sans chœurs, et avec neuf interlocuteurs. On a encore d'Argenti : *Cavallerie di Ferrara*, ouvrage dans lequel il décrit les fêtes publiques et les spectacles donnés à la cour des ducs de Ferrare.

G—É.

ARGENTI (BORSO), frère du précédent, né à Ferrare, comme lui, se livra aussi d'abord à la profession des lois. Il prit ensuite l'état ecclésiastique, et fut fait archi-prêtre de la cathédrale de Ferrare. Envoyé à Rome, pour les affaires de son chapitre, il y mourut en 1594. La poésie italienne était pour lui un délassement. On trouve un essai de ses talents dans *le Rime scelte de' poeti Ferraresi*. On lui doit une comédie en prose : *la Prigione*, Ferrare, 1580, in-8°., et Venise, 1587, in-12, qui est regardée comme l'une des meilleures de ce temps-là.

G—É.

ARGENTIER (JEAN), médecin,

naquit à Quiers, ville de Piémont, en 1513. Des dispositions naturelles qu'il cultiva avec ardeur, le fireut triompher des obstacles que dut apporter à sa profession le peu de fortune de ses parents. En 1539, il commença à exercer la médecine à Lyon, où il avait été attiré par son frère aîné, Barthélemi, médecin comme lui; il y resta cinq ans, et en 1543, passa à Anvers, puis en Italie; il enseigna avec succès à Naples, à Pise et à Turin, où il se fixa, et épousa Marguerite Broglio, sœur de l'archevêque de cette ville. Il y mourut, en 1572, âgé de cinquante-neuf ans. Argentier avait reçu de la nature un génie actif, mais qu'il ne sut pas diriger; il acquit de vastes connaissances dans les diverses théories qui se sont succédées dans la médecine; il savait en débrouiller le chaos; mais entièrement occupé de cette étude critique, qu'on pourrait appeler l'étude des médecins, plutôt que celle de la médecine, il n'acquit nullement la connaissance des mouvements que présente la nature malade, l'observation des lois qu'elle suit alors, ni enfin ce tact et cette expérience qui doivent diriger dans les applications. Il se fit remarquer par les préventions les plus injustes contre Galien, et il y revient sans cesse dans ses nombreux écrits, imprimés séparément en différents temps, qu'on a réunis plusieurs fois après sa mort, et dont l'édition la plus complète est celle de Hanovre, in-fol., 1610. Il faut joindre à ce volume le traité de *Erroribus veterum medicorum*, Florence, 1553, in-fol.
C. et A—N.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), né à Vitré, en 1519, fut pourvu de la place de sénéchal de Rennes, que son père, l'un des hommes les plus instruits de son temps, avait occupée; et, suivant l'expression de Dumoulin, fut un des plus beaux ornements de cette famille, distinguée par son rang et les talents qui y semblaient héréditaires. A la prière des états de Bretagne, il entreprit d'écrire l'histoire de cette province, et son ouvrage fut publié à Rennes, en 1582, in-fol., et à Paris, en 1588. Cette histoire écrite dans le style du temps, et dépourvue d'une saine critique, a beaucoup perdu de sa réputation. Quoique d'Argentré ait pris Pierre Le Baud pour guide, et qu'il l'ait copié, même dans ses erreurs, il n'a pas laissé de l'abandonner en plusieurs endroits, et souvent pour s'égarer encore davantage. Le Baud s'était arrêté au duc François II; d'Argentré a donné le règne de ce prince, et celui de sa fille Anne de Bretagne. Cette partie de son travail est une des plus défectueuses; il a négligé la recherche de beaucoup de pièces utiles, et n'a pas su toujours faire un bon emploi de celles qu'il avait entre les mains. D'Argentré a aussi publié des commentaires sur la *Coutume de Bretagne*, dont Dumoulin parle avec éloge. Il avait achevé divers autres ouvrages qu'il n'eut pas le temps de publier. Les ligueurs, qui étaient parvenus à s'introduire dans Rennes, en furent bientôt chassés (1589); mais le parti du roi qui redoutait leurs nouvelles entreprises, fit sortir de la ville les gens suspects. Bertrand d'Argentré fut du nombre des bannis, et cette rigueur abrégea ses jours. Il mourut, le 13 janvier 1590, à l'âge de 71 ans. Son corps fut apporté à Rennes, et inhumé dans l'église des cordeliers. Le mauvais goût et la crédulité qu'on reproche à d'Argentré, tiennent à l'époque à laquelle il a vécu. Ce qui lui appartient, à plus juste titre, c'est la générosité de caractère, et les prin-

cipes de probité dont il ne se départit jamais. S'il profita du travail de ses devanciers, il a mérité, à son tour, d'être lu et même consulté par ceux qui ont écrit, après lui, sur l'histoire de Bretagne. La collection des ouvrages de d'Argentré a été publiée en 1608 et 1612. — Son fils (Charles d'Argentré de la Boissière), président au parlement, fit de nombreuses corrections à l'*Histoire de Bretagne*, et en publia une nouvelle édition, à Paris, en 1612, un vol. in-fol. : cet ouvrage, ainsi revu et corrigé, a été réimprimé, à Paris, en 1618, et à Rennes, en 1668.

D. N L.

ARGENTRÉ (Charles Duplessis d'), évêque de Tulle, fils du doyen de la noblesse de Bretagne, naquit, le 16 mai 1673, au château du Plessis, paroisse d'Argentré, au diocèse de Rennes. Il se distingua pendant sa licence, fut docteur de Sorbonne en 1700, aumônier du roi en 1709, et le premier à qui l'on conféra gratuitement cette charge, évêque de Tulle en 1723. Ce savant prélat faisait ses délices de l'étude de la théologie, et y employait tous les moments que les fonctions de l'épiscopat, qu'il remplissait fidèlement, lui laissaient. On a de lui : I. des notes latines sur l'*Analyse de la Foi*, de Holden, Paris, 1698; II. *Apologie de l'amour qui nous fait désirer de posséder Dieu seul, par le motif de trouver notre bonheur dans sa connaissance et son amour, avec des remarques sur les maximes et les principes de M. de Fénélon*, Amst., 1698, in-8°.; III. *Traité de l'Église*, Lyon, 1698, 2 vol. in-12; IV. *Elementa theologiæ*, etc., Paris, 1702, in-4°, suivis, en 1705, d'un *Appendix* à cet ouvrage, pour s'expliquer sur quelques sentiments particuliers qu'on lui avait reprochés; V. *Lexicon philosophicum*, la Haye, 1706, in-4°.; VI. *De propriâ ratione quâ res supernaturales à rebus naturalibus differunt*, Paris, 1707, in-4°.; VII. *Martini Grandini opera*, Paris, 1710, 6 vol. in-8°., où il inséra plusieurs de ses ouvrages; VIII. *Collectio judiciorum de novis erroribus*, 1725, 1733 et 1736, 3 vol. in-fol. Ce recueil renferme un grand nombre de pièces importantes, curieuses, et dont la plupart n'avaient pas encore été imprimées; IX. *Remarques sur la traduction de l'Ecriture-Sainte* de Sacy, in-4°.; X. *Instruction pastorale sur la juridiction qui appartient à la hiérarchie de l'Eglise*, 1731, in-4°.; XI. *Dissertation pour expliquer en quel sens on peut dire qu'un jugement de l'Eglise, qui condamne plusieurs propositions de quelque écrit dogmatique, est une règle de foi*, Tulle, 1733, in-12, supprimée par arrêt du conseil; XII. plusieurs livres de piété. Ce prélat était sur le point de mettre sous presse : *Theologia de divinis litteris expressa*, lorsqu'il mourut dans son diocèse, le 27 oct. 1740.

T—d.

ARGENVILLE. *Voy.* Dezallier.

ARGHOUN, fils d'Holakoû, fut choisi, d'un commun accord, par tous les grands de l'empire Mogol de Perse, pour succéder à son oncle Ahmed, nommé aussi *Tengdâr*; il monta sur le trône de la dynastie Ilkhanyenne régnante à Tauryz, le 27 du mois de djomâdy 2e., 683 de l'hégire (11 août 1284), suivant le *Hhabyb al-Séïr* de Khondémyr. Aboul-Féda place le même événement au mois de djomady 1er., 682 (août 1283). Fait prisonnier et gardé secrètement par son oncle Abacâ-Khân, il ne dut la vie qu'à la haine et au

mépris qu'inspirait ce lâche et timide usurpateur. Il avait ordonné de faire périr Arghoun; mais les officiers chargés de cet ordre profitèrent de l'absence d'Abacâ pour rendre la liberté au prisonnier. Celui-ci eut bientôt réuni un gros de mécontents. Il se mit à la poursuite de l'usurpateur, le prit, et fut aussitôt salué empereur par toute l'armée. Arghoun signala son avènement par un acte de perfidie atroce bien digne d'un Mogol. Le président du dyvân, sous le règne précédent, avait cru devoir se soustraire par la fuite au ressentiment du nouveau monarque. Il avait passé d'Ispahân à Chyrâz, et de là à Hormouz (Ormus), dans l'intention de s'embarquer pour l'Inde, lorsque les protestations les plus rassurantes d'Arghoun l'engagèrent à revenir sur ses pas. Il fut mis à mort le 4 chaâbân de la même année. Les immenses biens qu'il possédait dans l'Irâc et dans l'Azerbaïdjân, furent confisqués au profit du trésor impérial. Un Mogol, nommé Boucâ, succéda au proscrit dans la place de président du conseil, et subjugua son faible souverain, au point d'être bientôt déclaré premier ministre, et d'exercer réellement l'autorité suprême. Il reçut, de son maître le titre de *djenksének* (l'invincible), et, parmi un grand nombre de prérogatives, celles de commettre impunément neuf fois le même crime, et de n'avoir jamais d'autre juge que le monarque. « Enfin, » dit Khondémyr, Arghoun ne garda » que le titre de roi. » Boucâ se conduisit envers le peuple avec une équité vraiment remarquable. Les honneurs dont il était environné, et l'absolu pouvoir, l'enivrèrent au point qu'il aspira à la couronne, et forma le projet de renverser son bienfaiteur pour occuper sa place. Peut-être aussi la jalousie des grands et les intrigues d'un médecin juif, autrefois crieur public, et nommé Saâd êd-Daulah, contribuèrent-elles à la chute de ce favori. Au reste, il fut livré par ses propres officiers, et périt en l'an 690. Sa chute entraîna la perte de tous ses parents et de ceux qui avaient suivi sa fortune. Il eut pour successeur dans sa place, et surtout dans la faveur du souverain, ce juif dont nous venons de parler; les soins qu'il donna à Arghoun, dans une maladie assez grave, assurèrent sa fortune; mais il ne devait pas s'attendre à un sort plus heureux que celui du favori qu'il avait renversé et supplanté. Aussitôt après son élévation, il distribua les gouvernements de Baghdâd, de l'Azerbaïdjân, du Farsistân, à Fakhr êd-Daulah son frère, « l'égal de Platon pour la sagesse, » à Chems êd-Daulah et à plusieurs de ses parents, et, quoique le monarque eût confié le gouvernement du Khorâçân et de la Romélie à ses fils Ghazân et Kaï-Khâtou, le nouveau ministre eut l'audace de les destituer et de les remplacer par deux de ses parents. Au reste, il faut convenir que jamais le royaume n'avait été aussi florissant et le peuple aussi heureux que sous le ministère de Saâd êd-Daulah. Les grands et les généraux n'osaient commettre aucune injustice, aucune espèce de vexations envers les cultivateurs et autres sujets non militaires. Cet état heureux dura deux ans, c'est-à-dire, autant que l'administration de ce favori; et ce temps lui suffit pour amasser, dans le trésor public, une somme de deux mille tomans d'or. Chéri des peuples comme de son prince, le ministre affecta peut-être trop de familiarité, et voulut tenir les grands à une excessive distance. Ceux-ci, profondément indignés, saisissaient avec empressement toutes les

occasions qui leur paraissaient favorables pour perdre l'odieux ministre qui les méprisait trop pour les craindre, et pour s'imposer la plus légère circonspection. Un jour qu'il jouait au trictrac avec le monarque, irrité d'avoir battu à faux, il jeta les dés à à terre. Un grand, qui était présent, releva vivement cet acte d'insolence, mais le ministre obtint aisément son pardon. L'audace de Saàd êd-Daulah, croissait avec sa fortune. Les musulmans furent exclus du dyvân et supplantés par les juifs et par les chrétiens; on parla de profaner la Kaàbah, et d'en faire un temple d'idoles: d'autres actes arbitraires, dont l'énumération serait beaucoup trop longue, provoquèrent le mécontentement des grands. Une maladie grave menaça les jours d'Arghoun et favorisa les projets des conspirateurs. Ils s'assemblèrent chez un des principaux nobles, décoré, chez les Mogols, du titre de *Névyân*, et s'étant parfaitement concertés, « ils commencèrent par s'emparer des affidés et intimes amis de Saàd êd-Daulah; on les envoya dans l'autre » monde; le lendemain, on se saisit » de Saàd êd-Daulah lui même, et lui » ayant fait boire le sorbet de la destruction dans l'onde d'un cimeterre » flamboyant, on l'expédia pour le » feu. » Les Mogols et les musulmans furent dans le ravissement; tout le monde se livra aux plus vifs transports de joie. Arghoun, qui était faible et languissant, demanda plusieurs fois son favori, et fut très-inquiet de ne plus le voir paraître. On ignore si c'est le chagrin que lui donna cette catastrophe, quand il en fut instruit, ou quelque cause encore plus active, qui le conduisit au tombeau: il mourut le mardi 27 de rabyi 1er., l'an 690 (du 2 au 3 avril 1291), laissant quatre fils, l'un nommé Ghazân-Khân; sa mère s'appelait Cotluc Eikâhy, Içoun-Tymour, Oldjäïtou-Sulthân, tous deux fils de Oudouk-Khâtoun, mère de l'émyr Eirendjyz-Khataïe Oghoul, fils de Cotluc-Khâtoun, fille de Cotluc-Boucà. Parmi ces quatre princes, deux, savoir: Ghazân-Khân et Oldjäïtou, montèrent sur le trône.

L—s.

ARGILLATA, ou DE ARGELLATA (Pierre de), médecin bolonais, y professa long-temps la logique, l'astronomie et la médecine, et y mourut en 1423. Il est un de ceux qui ont travaillé à perfectionner la chirurgie en Italie. Ses écrits, pleins d'ailleurs d'observations précieuses, sont encore remarquables par la candeur avec laquelle il avoue ses propres fautes. Entre autres vérités neuves pour son temps, on y trouve le conseil de restreindre beaucoup l'usage de la suture; une méthode curative, plus rationelle pour le *spina ventosa*; l'expression de ce dogme physiologique que le mouvement peut s'éteindre dans les muscles indépendamment du sentiment. Ses ouvrages, en moins de vingt ans, eurent quatre éditions: *Chirurgiæ libri sex*, Venetiis, 1480, 1492, 1497, 1499, in-fol. Le savant Haller parle d'une 5e. édition de 1520, in-folio. C. et A—n.

ARGIROPULO. *V*. Argyropulo.

ARGIS (Boucher d'). *V*. Boucher.

ARGIUS. *Voy*. Policlète.

ARGOLI (André), mathématicien, né en 1570, à Tagliacozzo, dans le royaume de Naples, étudia la philosophie et la médecine, où il fit de grands progrès; mais il ne put se défendre des rêveries de l'astrologie. Ses ennemis tirèrent avantage de sa faiblesse pour le persécuter, et il fut obligé de se retirer à Venise, où le sénat lui fit un accueil honorable, lui fournit des instruments

pour ses observations, et le nomma professeur de mathématiques dans l'université de Padoue, en 1632. Vers l'an 1640, il fut fait chevalier de St.-Marc, et mourut, en 1655, âgé de quatre-vingt-un ans. On a de lui : I. *De diebus criticis*, *Astronomicorum lib. manus.*, *problemata astronomica;* de plus, *Primi mobilis tabulæ*, Padoue, 2 vol. in-4°., 1644, avec le portrait de l'auteur; II. *Observations sur la Comète de* 1653, imprimées en latin la même année; III. des *Ephémérides*, imprimées d'abord à Venise, in-4°., en 1638, commençant à 1630, et dédiées à la république; elles furent ensuite réimprimées de nouveau à Padoue et à Lyon, avec des continuations. K.

ARGOLI (Giovanni), fils du précédent, naquit à Tagliacozza, dans l'Abbruzze, vers l'an 1609. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et, dès l'âge de quinze ans, il composa et publia, en italien, une *Idylle sur le ver à soie*, *Bambace e seta, idillio*, Rome, 1624, in-12. Deux années après, enflammé d'émulation par les applaudissements que valut à Gio. Battista Marini, son poëme d'*Adonis*, il voulut en composer un du même genre; il se renferma dans une chambre, dans laquelle on n'entrait que pour lui apporter sa nourriture, et il acheva, en sept mois, à l'âge de dix-sept ans, son poëme d'*Endymion*, cant. XII, 1626, in-4°. Ce poëme eut tant de succès, que, quoiqu'Argoli l'eût publié sous son nom, on avait de la peine à croire qu'il fût de lui, et qu'on l'accusa même de l'avoir pris dans les papiers de son père, qui cependant n'avait jamais fait de vers. En 1632, il suivit à Padoue, son père, qui avait obtenu une chaire de mathématiques; Jean s'y livra à l'étude de la jurisprudence, et y fut reçu docteur en droit; bientôt après, il abandonna cette science, et retourna aux belles-lettres, qu'il enseigna pendant quelques années, et jusque vers l'an 1640, à Bologne, avec beaucoup de succès. Il revint encore à la jurisprudence, mais sans négliger les belles-lettres, qui lui servaient de délassement; il occupa dès-lors différents emplois civils, dans l'état de l'Église, et il obtint entre autres, par l'entremise du cardinal Antonio Barberini, celui de *podestà*, ou bailli, à Cervia, et ensuite à Lugo. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort; mais on croit qu'elle arriva vers l'an 1660. Argoli, outre ses poésies italiennes, a composé des vers latins: *Epithalamium in nuptiis Thaddei Barberrini et Annæ Columnæ*, Rome, 1629, in-8°. — *Iatro Laurea Gabrielis Naudæi Parisini græco carmine inaugurata à Leone Allatio, latine reddita à Bartholomeo Tortoletto et Johanne Argolo*, Rome, 1733, in-8°. Quoique la poésie ait été l'occupation favorite d'Argoli, il a aussi composé des ouvrages sur la philologie et l'archæologie: on a de lui une lettre *sur une pierre sépulcrale antique*, insérée dans le premier tome du recueil: *De quæsitis per epistolas à claris viris responsa* Fortunii Liceti, Bologne, 1640, in-4°., page 112, sous ce titre: *De lapide speculari veterum*, *De gypso in Herculis Clypeo*, et *De impostura lapidis indici apud Thuanum :* elle est datée de Padoue, le 1er. juin 1639, et adressée à Fortunio Liceti : une autre épître sur un temple de Diane : *Epistola ad Jacobum Philippum Tomasinum de templo Dianæ Nemorensis*, insérée dans l'ouvrage de Tomasini, *De donariis et tabellis votivis*, 1654, in-4°., pag. 13, et que l'on trouve aussi dans le *Thesaur. an-*

*tiquit. Roman.*, de J. G. Grævius, tome XII, p. 751; et, enfin, une édition des traités d'Onufrio Panvini, *sur les jeux du cirque et sur les triomphes des Romains*. Elle a paru à Padoue, en 1642, in-fol., et ensuite, dans la même ville, en 1681, in-fol., sous ce titre : *Onuphrii Panvinii Veronensis de ludis circensibus libri II, de triumphis liber I, quibus universa ferè Romanorum veterum sacra ritusque declarantur ac figuris æneis illustrantur, cum notis* Joannis Argoli J. U. D., *et Additamento* Nicolai Pinelli. On la trouve aussi au commencement du neuvième tome du *Thesaurus* de Grævius. Argoli a laissé en manuscrit : *Vitæ Columellæ et Q. Curtii Rufi; Animadversiones in auctorem ad Herennium;* une traduction italienne des *Philippiques* de Cicéron; *Libellus de aquâ Martiâ; Commentaria in Tacitum; Notæ in Juvenalem et Persium; Indagines, ubi expunctiones auctorum ac eorum menda continentur*, et un assez grand nombre de poésies latines et italiennes. K.

ARGONNE (Noel, dit Bonaventure), né à Paris, vers l'an 1634, s'appliqua à la jurisprudence, et exerça la profession d'avocat, jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Dégoûté du monde, il entra dans l'ordre des chartreux, où son nom de Noël fut changé en celui de *Bonaventure*. Dans sa retraite, il conserva toujours son goût pour la littérature, et entretint les liaisons qu'il avait eues dans le monde. Il mourut à la Chartreuse de Gaillon, en Normandie, le 28 janvier 1704. On a de lui : I. *Traité de la lecture des Pères de l'Eglise*, deux parties, 1688, in-12, ouvrage dont Mabillon fait un grand éloge. L'édition de 1697, qui est la meilleure, est divisée en quatre parties. Les deux dernières sont de Pierre Pelhestre, de Rouen, mort en 1710. II. L'*Education, maximes et réflexions de M. de Moncade, avec un Discours du sel dans les ouvrages d'esprit*, 1691, in-12; III. *Mélanges d'histoire et de littérature, recueillis par Vigneul-Marville*, Rouen, 3 vol. in-12, 1699-1701, imprimés, pour la quatrième fois, en 1725, Paris, 3 vol. in-12, par les soins de l'abbé Banier, qui a fait beaucoup d'additions au 3e. volume. Ces *Mélanges* sont remplis d'anecdotes curieuses et hasardées. Ils ont été réimprimés sous le titre de *Vigneul-Marvilliana*, et forment les tomes 5 et 6 d'une collection d'*Ana*, 1789, 10 vol. in-8°., dont on a rafraîchi le titre en l'an 7 (1799). Parmi plusieurs articles retranchés dans cette réimpression, nous citerons le long et intéressant passage sur plusieurs religieux de la congrégation de S. Maur. D'Argonne, qui n'avait pas mis son nom à son premier ouvrage, et qui publia les autres sous les noms de *Moncade* et de *Vigneul-Marville*, « est, dit Voltaire, le seul » chartreux qui ait cultivé la littéra- » ture; » mais ce n'est pas le seul qui ait écrit. A. B—t.

ARGOTE (Jérôme Contador d'), savant théatin portugais, né à Collares, dans l'Estramadure, en 1676, et mort à Lisbonne en 1749. Il fut un des premiers membres de l'académie royale d'histoire portugaise, dans les Mémoires de laquelle on trouve plusieurs dissertations historiques de sa composition; mais c'est aux ouvrages suivants qu'il doit surtout sa réputation : I. *De Antiquitatibus conventus Bracarugustani libri IV*, 1728, 1 vol. in-4°. Il en publia une seconde édition, aussi in-4°., en 1738, augmentée d'un livre. Cet ouvrage traite de tout ce qui a rapport aux antiquités de ce pays avant que les Romains en fis-

sent la conquête, et sous leur domination; et il est surtout remarquable par le grand nombre de monuments que ses recherches surent déterrer, et qui s'y trouvent expliqués. II. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église primatiale de Brague*, 3 vol. in-4°., Lisbonne, 1732-1744; III. *Regras de lingoa portugueza*, 1 vol. in-8°., Lisbonne, 1725. Argote a aussi laissé des Sermons et des Vies de saints, qui, quoique assez bien écrites, ne méritent pas une mention particulière. C—S—A.

ARGOU (GABRIEL), avocat célèbre au parlement de Paris, naquit dans le Vivarais. Il fut lié avec tous les savants de son temps, et particulièrement avec l'abbé de Fleury. Sa réputation commença par les Mémoires qu'il fit publier en 1674, relativement au comté de Neufchâtel, et aux différends élevés entre les duchesses de Longueville et de Nemours, pour la succession de cette souveraineté; mais, ce qui lui assura un rang distingué parmi les jurisconsultes, ce fut son livre intitulé: *Institution au Droit français*, dont il fut fait deux éditions pendant sa vie. On prétend qu'un ouvrage de l'abbé de Fleury, son ami, ayant pour titre: *Histoire du Droit français*, le détermina à composer son *Institution*. D'autres ne craignent pas d'affirmer que cet ouvrage fut composé par l'abbé de Fleury lui-même, qui en fit présent à Argou. Cette assertion est entièrement dénuée de fondement. Argou mourut au commencement du 18e. siècle. Depuis sa mort, il a été fait beaucoup d'éditions de ses œuvres; les meilleures sont celles qui ont été publiées avec des augmentations, par Boucher d'Argis, Paris, 1753, 1762, 1771 et 1788, 2 vol. in-12. M—x.

ARGUES (GÉRARD DES). *V.* DESARGUES.

ARGYRE, prince et duc d'Italie, fils de Melo, puissant citoyen de Bari, resserra, en 1040, l'alliance conclue par son père, avec les fils de Tancrède de Hauteville, et, par leur assistance, se rendit maître de Bari, et prit, en 1042, le titre de duc d'Italie, quoiqu'il eût à peine soumis une partie de la Pouille et de la Calabre. Maniacès, le général grec auquel il faisait la guerre, ayant usurpé la pourpre, Argyre put se réconcilier avec l'empereur Constantin Monomaque, l'ennemi de son ennemi. Il reçut de lui les titres de patrice et de catapan. Ces dignités nouvelles l'éloignèrent des Normands, contre lesquels on le vit solliciter, en 1046, les secours des Grecs. Dès-lors, il fut toujours à la tête des ligues formées contre ces redoutables conquérants. Il conserva jusqu'en 1058, le gouvernement de Bari, et les titres pompeux que la cour de Constantinople lui avait donnés. Vers cette époque, il paraît qu'il tomba dans la défaveur de l'empereur, et qu'il mourut exilé de sa patrie. S. S—I.

ARGYROPULO (JEAN), né à Constantinople, passa en Italie vers l'an 1434, et séjourna quelque temps à Padoue. Il retourna ensuite dans sa patrie, où il enseigna la philosophie; mais les Turks s'en étant emparés, il se rendit à Florence, où il fut accueilli par Cosme de Médicis, qui le chargea d'enseigner la philosophie péripatéticienne, en lui assignant un traitement très-considérable. Après la mort de Cosme, il ne fut pas moins en faveur auprès de Pierre de Médicis; et il compta, parmi ses disciples, Laurent, fils de Pierre, ainsi que le célèbre Politien. La peste s'étant déclarée à Florence, il passa à Rome, où il enseigna le grec et la philosophie, et Reuchlin y fut un de ses auditeurs. Il mourut dans cette ville, on ne sait

dans quelle année, à l'âge de soixante-dix ans. Il avait traduit en latin plusieurs ouvrages d'Aristote, et avait fait un Commentaire sur la morale. Il avait aussi écrit en grec plusieurs ouvrages, qui sont, pour la plupart, encore manuscrits. Ses traductions d'Aristote se trouvent dans plusieurs anciennes éditions : elles ont été oubliées, parce qu'on en a fait de meilleures depuis; nous n'en devons pas moins beaucoup de reconnaissance à ceux qui ont ainsi ouvert la voie au retour de l'érudition; ce qui était le plus difficile. Hody a publié la Vie d'Argyropulo, avec celles des plus illustres Grecs, 1742, in-4°. C—R.

ARIADNE, impératrice de Constantinople, était fille de l'empereur Léon Ier. et de Vérine. Son père, voulant s'attacher la nation des Isaures, fameuse par ses brigandages et par une valeur indomptable, attira près de lui Trascalsée, l'un des chefs de ces barbares, le revêtit de la dignité de patrice, et lui donna en mariage Ariadne sa fille, en 468. Léon étant mort, Ariadne se joignit à sa mère Vérine, et leurs intrigues portèrent au trône Trascalsée, qui avait quitté son nom pour celui de Zénon. Peu d'années après, Zénon se vit forcé, par la révolte de Basilisque, de fuir en Isaurie; Ariadne le suivit, et opposa son courage à la faiblesse de son lâche époux. Rentrée à Constantinople, après la défaite de Basilisque, elle tempéra la cruauté de Zénon dans le châtiment des rebelles. Plusieurs circonstances de sa vie montrent qu'elle n'était pas inaccessible à la pitié. Elle traversa souvent les mauvais desseins des deux princes qu'elle épousa successivement; mais ses mœurs dissolues et la mort de Zénon flétriront à jamais sa mémoire. Depuis long-temps, Ariadne entretenait un commerce secret avec Anastase-le-Silentiaire : l'empereur en ayant eu des soupçons, l'impératrice saisit une occasion favorable de se soustraire à la vengeance d'un époux outragé. On rapporte que Zénon, qui était attaqué d'épilepsie, fut un jour saisi d'un accès si violent, que ses officiers le crurent mort; Ariadne s'empressa de le faire couvrir d'un suaire, et le fit porter secrètement au tombeau des empereurs; l'entrée en fut fermée par une pierre, et on y mit des gardes, avec défense, sous peine de la vie, de laisser approcher du tombeau, ou de l'ouvrir. Ils obéirent, et, malgré les cris lamentables de Zénon, ils n'osèrent lui donner aucun secours. Ce malheureux prince mourut de rage, en se rongeant les bras avec les dents. Quarante jours après la mort de Zénon, Ariadne épousa publiquement Anastase, qu'elle avait eu l'adresse de faire élire empereur. Il ne paraît pas qu'elle ait pris part aux événements arrivés sous le règne de ce prince. Elle mourut sexagénaire, en 515, sans laisser de postérité. L—S—E.

ARIARATHE, nom de plusieurs rois de la Cappadoce. Le premier était fils d'Ariamnès, et lui succéda. Il rendit de grands services à Artaxercès dans son expédition contre l'Égypte, et ce prince l'en récompensa magnifiquement. Il vivait vers l'an 330 avant J.-C. Il eut deux fils, Ariarathe et Arézas; mais, comme ils étaient fort jeunes lorsqu'il mourut, il laissa la couronne à Olopherne son frère, avec qui il avait toujours vécu dans la plus grande union. C—R.

ARIARATHE II, fils du précédent, succéda à Olopherne, son oncle. Alexandre-le-Grand, étant entré dans l'Asie sous son règne, il resta fidèle au roi de Perse; mais comme son pays ne se trouvait pas sur le

passage de l'armée macédonienne, on le laissa tranquille : il en profita pour mettre ses forces sur un pied respectable. Après la mort d'Alexandre, Perdiccas alla l'attaquer, et, l'ayant vaincu et fait prisonnier, le fit mettre en croix, ainsi que tous ceux de la famille royale qui tombèrent entre ses mains. Cependant, un des fils d'Ariarathe parvint à s'échapper. C—R.

ARIARATHE III, ou Ier., suivant ceux qui ne commencent qu'à lui la suite des rois de Cappadoce, trouva le moyen de s'échapper lorsque son père fut pris par Perdiccas, et se retira dans l'Arménie. Perdiccas et Eumènes étant morts, il profita de la guerre qui s'était allumée entre Antigone et Séleucus, et, étant revenu dans la Cappadoce avec des troupes qu'il avait eues d'Ardoatus, roi d'Arménie, il défit les Macédoniens, tua Amyntas, leur général, et se remit en possession des états de son père, vers l'an 310 avant J.-C.. Il eut trois fils, dont nous ne connaissons qu'Ariamnès, qui lui succéda. C—R.

ARIARATHE IV, fils d'Ariamnès II, vivait vers l'an 250 avant J.-C. Il épousa Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Son père l'associa au trône de son vivant, et lui laissa ses états en mourant. Son alliance avec les rois de Syrie lui fit adopter l'usage de la langue grecque, qu'on trouve employée sur une médaille qui nous reste de lui. Il eut un fils nommé *Ariarathe* comme lui. C—R.

ARIARATHE V, fils du précédent, était encore enfant lorsque son père mourut, vers l'an 220 avant J.-C. Il épousa Antiochis, fille d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et prit le parti de ce prince dans les guerres contre les Romains. Antiochus ayant été vaincu, Ariarathe demanda la paix à Manlius, qui exigea de lui six cents talents; mais, par considération pour Eumènes, qui venait d'épouser la fille d'Ariarathe, cette somme fut réduite à trois cents talents. Il fit ensuite, de concert avec son gendre, la guerre à Pharnace, qu'il força à demander la paix. Antiochis, épouse d'Ariarathe, ayant été long-temps sans avoir d'enfants, et croyant n'en avoir jamais, s'en était supposé deux à l'insu de son mari, et les avait nommés *Ariarathe* et *Olopherne*. Étant devenue enceinte quelque temps après, et étant accouchée, à diverses époques, de deux filles et d'un fils; elle dévoila le secret de la naissance des deux princes; comme ils étaient déjà grands, Ariarathe, qui avait conçu de l'attachement pour eux, envoya Ariarathe à Rome, et Olopherne dans l'Ionie, pour qu'ils ne pussent pas disputer le trône à son fils légitime. Il mourut vers l'an 168 avant J.-C. C—R.

ARIARATHE VI, surnommé PHILOPATOR, était fils du précédent. Il se nommait *Mithridate*, et ne prit qu'en montant sur le trône, vers l'an 168 av. J.-C., le nom d'*Ariarathe*. Son père voulut lui céder la couronne de son vivant, mais il la refusa. Son premier soin, lorsqu'il parvint au trône, fut de renouveler l'alliance avec les Romains; il prit ensuite les armes pour rétablir sur le trône Mithrobarzane, roi d'Arménie. Démétrius Soter, roi de Syrie, ayant voulu lui faire épouser Laodicé, sa sœur, Ariarathe la refusa, et Démétrius, irrité, donna des secours à Olopherne, dont il a été question plus haut, lequel se prétendait légitime héritier du royaume; Ariarathe ayant été chassé de ses états, malgré les secours d'Eumènes, roi de Pergame, se réfugia à Rome, et le peuple romain, quoique son allié, se contenta d'ordonner qu'il

partagerait le royaume avec Olopherne. Il parvint cependant, par la suite, à recouvrer tous ses états, tant par le secours d'Attale, qu'en épousant Laodicé. La guerre s'étant déclarée, quelque temps après, entre les Romains et Aristonicus, qui réclamait le royaume de Pergame, Ariarathe se joignit, avec ses troupes, à l'armée romaine que commandait P. Crassus, et il périt dans la bataille où ce général fut défait. Il avait été élevé à la manière grecque, avait fait de grands progrès dans les lettres et dans la philosophie, et sa cour fut fréquentée par les savants. Il avait eu de Laodicé plusieurs fils, à qui les Romains donnèrent la Cilicie et la Lycaonie, en récompense du dévoûment de leur père. C—R.

ARIARATHE VII, surnommé Epiphane, échappa seul des six fils du précédent, à la cruauté de sa mère, qui, voulant régner seule, sacrifia cinq de ses enfants à son ambition. Celui dont nous parlons, ayant trouvé le moyen de se soustraire à sa fureur, fut mis sur le trône par le peuple, qui fit mourir cette femme barbare. Il épousa Laodicé, fille du célèbre Mithridate; mais ce prince qui sacrifiait tout à son ambition, le fit assassiner par un certain Gordius, pour s'emparer de ses états : il aurait aussi fait périr ses fils, s'il n'avait pas été prévenu par Nicomède, qui s'empara de la Cappadoce, et épousa Laodicé. Alors Mithridate feignant de prendre le parti de son neveu, attaqua Nicomède, et le chassa de la Cappadoce, qu'il rendit à Ariarathe VIII. Ariarathe VII fut tué vers l'an 117 av. J.-C. C—R.

ARIARATHE VIII, surnommé Philométor, fils du précédent, fut placé sur le trône par Mithridate. Ce prince qui ne cherchait qu'un prétexte pour s'emparer de la Cappadoce, voulut l'obliger à rappeler Gordius, l'assassin de son père. Ariarathe s'y étant refusé, Mithridate lui déclara la guerre, et entra en campagne à la tête d'une puissante armée; Ariarathe qui s'y attendait, en avait rassemblé une non moins formidable, et Mithridate, craignant que le sort des armes ne lui fût pas favorable, eut recours à la trahison. Il fit proposer une conférence à Ariarathe, qui ne s'y rendit qu'avec défiance. Mithridate avait caché, dans les plis de sa robe, un poignard avec lequel il frappa Ariarathe au cœur, en présence des deux armées, l'an 106 av. J.-C. Il s'empara alors de la Cappadoce, où il mit pour roi un de ses fils, âgé de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, et il lui donna Gordius pour tuteur. Le peuple se souleva bientôt, le chassa, et appela au trône Ariarathe IX, qui fut encore détrôné par Mithridate, et mourut de chagrin peu de temps après. C—R.

ARIARATHE X, fils d'Ariobarzane II, prit le surnom de Philadelphe, à cause de l'attachement qu'il avait montré à Ariobarzane III, son frère, après la mort duquel il devint roi de la Cappadoce. Quoique sa famille se fût déclarée contre les assassins de César, M. Antoine lui enleva la couronne, pour la mettre sur la tête d'un certain Sisinna, fils d'une courtisane. Ariarathe parvint à s'en ressaisir, et il en jouit quelques années; mais il fut de nouveau détrôné par Antoine, qui le fit même mourir, si l'on en croit Valère-Maxime. Il paraît que c'était un prince sans mérite, et qui s'amusait à arrêter des fleuves, pour inonder les campagnes, et y former des îles. Après sa mort, un inconnu qui lui ressemblait beaucoup, voulut se faire passer pour lui, et se fit reconnaître par la plus grande partie des

peuples de la Cappadoce et des environs; mais Auguste le fit mourir.

C—R.

ARIAS MONTANUS (Benoît), né à Frexénal, en Estramadure, en 1527, était fils d'un notaire; il fit ses études dans l'université d'Alcala, s'y rendit très-habile dans les langues anciennes, prit l'habit de l'ordre de St.-Jacques, et accompagna, en 1562, l'évêque de Ségovie, au concile de Trente, où il jeta les premiers fondements de sa réputation. De retour en Espagne, il se retira à l'hermitage de Notre-Dame-des-Anges, situé au haut d'un rocher, près d'Aracena, où il se proposait de se livrer, sans interruption, à son goût pour la méditation; mais Philippe II ayant entendu vanter son savoir, l'arracha à sa retraite, pour lui confier la direction d'une nouvelle Polyglotte, qui devait être imprimée à Anvers, par Christophe Plantin. Arias se rendit dans cette ville, et employa quatre ans, de 1568 à 1572, au travail confié à ses soins. Il remplit l'attente de son souverain et du public, en donnant, sous les titres de *Polyglotte d'Anvers*, de *Bible royale*, ou *de Philippe II*, huit vol. in-fol. Les caractères en avaient été fondus par le fameux Guillaume Lebé, que Plantin avait fait venir de Paris. Elle renferme, outre ce qui se trouve dans la *Bible* d'Alcala, des paraphrases chaldaïques, une version syriaque du *Nouveau Testament*, en caractères syriaques et en caractères hébraïques, accompagnée d'une traduction latine, etc. Ce bel ouvrage fit beaucoup d'honneur à Montanus; mais il lui suscita un ennemi acharné, dans la personne de Léon de Castro, professeur de langues orientales à Salamanque. Castro dénonça Arias, d'abord à l'inquisition de Rome, puis à celle d'Espagne, pour avoir altéré le texte de la *Bible*, et confirmé les juifs dans leur croyance par ses paraphrases chaldaïques. Arias fut obligé de faire plusieurs voyages à Rome, pour sa justification, et finit par confondre et rendre méprisable l'animosité de son adversaire. Justifié et absous, en 1580, il refusa un évêché que Philippe II lui offrit, et se retira de nouveau dans son hermitage d'Aracena, espérant y terminer sa vie. Il y fit construire une habitation d'hiver et une autre pour la belle saison, et l'entoura de jardins et de vignes. A peine ces travaux étaient-ils terminés, que Philippe II arracha de nouveau Arias à sa solitude, pour lui confier la bibliothèque de l'Escurial, et le soin d'enseigner aux religieux les langues orientales. Enfin, il se retira à Séville, où il termina sa carrière, en 1598, à soixante-dix-neuf ans. Arias fut un des plus savants théologiens du 16^e^. siècle. Il savait très-bien l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin, et parlait avec la plus grande facilité, l'allemand, le français, le flamand et le portugais. Il était sobre, pieux, modeste, infatigable, et il n'avait pas d'autre lit qu'une planche couverte d'un manteau. Les savants, les artistes, les religieux et les grands recherchaient sa conversation, et on était toujours édifié de sa piété et de sa modestie. Il vécut dans la médiocrité, tandis qu'il aurait pu obtenir des dignités et des richesses. Outre la *Polyglotte d'Anvers*, on a d'Arias Montanus : I. neuf livres *sur les Antiquités judaïques*, Leyde, 1593, in-4°.; II. les *Psaumes de David* et d'autres prophètes, en vers latins, 1574, in-4°.; III. un Traité intitulé : *Humanæ salutis monumenta*, Anvers, 1571, in-4°., avec beaucoup de figures; IV. Une traduction latine de l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudèle; V. *His-*

*toria naturæ*, 1601, in-4°.; VI. Une Rhétorique en quatre livres, Anvers, 1569, in-8°., avec des notes d'Antoine Moralès. On vante surtout ce dernier ouvrage; c'est, selon le savant Mayans y Siscar, un recueil d'excellents préceptes, disposés avec une méthode admirable. — ARIAS DE BEAUVIDÈS (Pierre), né à Toro, dans le royaume de Léon, docteur en médecine, voyagea en Amérique, et donna à son retour : *Secretos de Chirurgia*; Valladolid, 1567, in-8°. D—G.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, était frère de Dagobert Ier.; mais plus jeune que lui, et né d'un autre lit. Il se trouvait auprès du roi son père quand celui-ci mourut; Dagobert, au contraire, était en Austrasie; ainsi il eût été facile à Aribert de s'emparer des trésors de Clotaire II, et de se faire déclarer son successeur, s'il avait été d'un âge plus mûr; mais il entrait à peine dans sa quatorzième année. Dagobert usa d'une grande diligence, s'assura des seigneurs puissants dans les divers royaumes dont se composait la monarchie française, et ne fit aucune part au jeune Aribert. Cependant, par les pressantes sollicitations des grands, révoltés de cette injustice, il obtint une partie des provinces qui formaient le royaume d'Aquitaine, et se fit couronner roi à Toulouse, où il établit le siége de son gouvernement. Il mourut deux ans après, et ne laissa qu'un fils qui lui survécut peu. Comme la mort de cet enfant était utile à Dagobert, auquel les crimes ne coûtaient aucun effort, les historiens l'ont accusé de l'avoir avancée. D. Vaissette, auteur de l'*Histoire du Languedoc*, prétend qu'Aribert laissa deux autres fils qui échappèrent aux poursuites de leur oncle, et il fait descendre d'eux d'illustres maisons. Si l'on réfléchit que Clotaire II mourut en 628, qu'Aribert alors touchait à peine à sa quatorzième année, qu'il cessa de vivre en 630, ayant au plus seize ans, on croira difficilement qu'il fut père de trois fils; et l'on mettra les recherches de l'*Histoire du Languedoc* au nombre des flatteries que les généalogistes inventent pour satisfaire la vanité des grands. F—E.

ARIBERT Ier., roi des Lombards, fils de Gundoald, duc d'Asti, bavarois d'origine, fut nommé roi par les Lombards, en 653, pour succéder à Radoald. Il établit définitivement la religion catholique sur le trône, et proscrivit l'arianisme. Du reste, la mémoire d'aucune de ses actions ne s'est conservée. A sa mort, en 661, il partagea le royaume entre ses deux fils Pertharite et Godebert. S. S—I.

ARIBERT II, roi des Lombards, était fils de Raginbert, duc de Turin, qui, ayant usurpé, l'an 700, la couronne de Lombardie, associa son fils au trône, et mourut peu de mois après. Aribert fit mourir Liutbert, que son père avait dépouillé de la couronne; il fit mourir aussi Rotharis, duc de Bergame, qui s'était opposé à son usurpation. Il exerça contre la femme et les enfants d'Ansprand, tuteur de Liutbert, des cruautés inouïes. Il ne se montra généreux qu'envers l'église romaine, à laquelle il restitua, en 707, les biens qu'elle avait possédés dans les Alpes Cottiennes. Il passait pour aimer la justice, et l'on a raconté de lui, comme du khâlyfe Aaron Al-Rechyd, qu'il sortait de nuit, déguisé, pour se mêler parmi ses sujets, voir la manière dont ses officiers exerçaient leurs emplois, et apprécier par lui-même les plaintes du peuple. Ansprand, qu'il avait chassé de Lombardie au commencement de son règne, revint, en 712, l'attaquer avec une armée bavaroise. Aribert, abandonné

par ses soldats, se jeta dans le Tésin pour s'échapper à la nage; mais l'or dont il s'était chargé lui rendit plus difficile de se soutenir sur les eaux : il se noya. Son corps, cependant, fut retiré de la rivière et inhumé à Pavie. S. S—I.

ARIEH, rabbin. *V.* LÉON (Jacob Judas).

ARIEH, rabbin. (*Voy.* LÉON de Modène).

ARIENTI. *Voy.* ARGENTI.

ARIGISE I^er^., duc de Bénévent, succéda, en 591, à Zotton, fondateur de ce puissant état. Il en reçut l'investiture d'Agiluphe, roi des Lombards. Il fit de nouvelles conquêtes sur les Grecs, auxquels il enleva, en 596, la ville de Crotone. Il mourut, en 641, après cinquante ans de règne : son fils Aione, qui lui succéda, fut tué, l'année suivante, par les Slaves. Il fit place à Radoald, qui fut élu par le peuple et confirmé par le roi des Lombards. S. S—I.

ARIGISE II, duc de Bénévent, donné, en 758, pour successeur à Liutprand, par Désidério, roi des Lombards. Arigise, qui avait épousé Adelberge, fille de Désidério, ne se soumit point à Charlemagne, lorsque le royaume des Lombards fut détruit; il prit le titre de prince, déclarant que sa couronne était désormais indépendante; il se fit sacrer par les évêques de ses états, et s'attribua tous les droits de la souveraineté; mais, en 787, après treize ans de lutte, il fut enfin obligé de se reconnaître pour feudataire de la couronne d'Italie; il promit un tribut annuel de sept mille sols d'or, et il donna son fils Grimoald en otage pour l'observation de la paix. La même année, Arigise mourut le 26 août, laissant la réputation d'un prince non moins sage et pieux que brave. Il cultiva les lettres, et composa sa cour de philosophes, ou plutôt de grammairiens et d'érudits. Paul Diacre, ou Warnefrid, l'historien des Lombards, y chercha un refuge lorsque sa nation fut soumise par Charlemagne. Le fils d'Arigise, Grimoald, lui succéda. S. S—I.

ARIGNOTE, fille de Pythagore et de Théano, composa divers Traités sur les mystères de Cérès et de Bacchus; mais c'est à tort que Vossius, trompé par un passage altéré de Clément d'Alexandrie, lui attribue d'avoir écrit la vie de Denys le tyran. L'homonymie du nom de ce prince et de celui de Bacchus, en grec, a causé l'erreur de Vossius, que n'ont pas manqué de copier la plupart des biographes. D. L.

ARIMAZE était gouverneur d'une forteresse située sur un rocher extrêmement escarpé de la Sogdiane, dans laquelle s'étaient réfugiées la femme et la fille d'Oxyarte. Sommé par Alexandre de se rendre, il lui demanda si les Macédoniens avaient des ailes pour le forcer dans ses murs. Alexandre choisit dans son armée tous ceux qui étaient accoutumés à gravir sur les rochers, et leur promit des récompenses considérables. Ils trouvèrent le moyen de monter sur la partie du rocher qui dominait la forteresse; alors Arimaze proposa de se rendre; mais Alexandre ne voulut point le recevoir à composition, et, étant entré dans la place, il le fit pendre, ainsi que ses soldats, au bas du rocher. Tel est le récit de Quinte-Curce; mais Arrien, qui ne nomme point le chef qui commandait dans cette forteresse, dit simplement qu'elle se rendit. C—R.

ARINGHI (PAUL), prêtre de l'Oratoire à Rome, sa ville natale, où il est mort en 1676. Il est principalement connu par sa traduction latine de ses

commentaires sur l'ouvrage de Basio, intitulé : *Rome souterraine*, etc., Rome, 1651, 2 vol. in-fol. Il en a paru, Cologne et Paris, en 1659, une édition plus complète et plus correcte. En 1668, Christophe Baumau en a publié un extrait en langue allemande, qui a été imprimé à Arnheim, et réimprimé, en 1671, in-12. Cette même année 1671, il en a aussi paru un extrait, en langue latine, imprimé dans la même ville, in-12. M. Artaud en a donné un extrait raisonné dans son *Voyage aux Catacombes de Rome*, 1810, in-8°. Antoine Bosio avait écrit en italien une *Roma sotterranea* qui avait été publiée après sa mort, et avec des additions considérables de Jean Severani, par les soins de Charles Aldrobandino, à Rome, 1632, format d'atlas; mais cet ouvrage était très-incomplet. Aringhi l'a porté à un tel degré de perfection, que tous ceux qui ont parlé de son travail, en ont fait l'éloge. On y trouve des recherches importantes sur les antiquités ecclésiastiques (*Voy.* Bosio et Bottari). On a encore d'Aringhi : *Monumenta infelicitatis, sive Mortes peccatorum pessimæ*, Rome, 1664, 2 vol. in-fol.; et *Triumphus pœnitentiæ, seu selectæ pœnitentium mortes*, Rome, 1670, in-folio. K.

ARIOALD, roi lombard, mari de Gundeberga, sœur du roi Adaloald, fut élu roi à sa place en 625, lorsque ce prince devint fou. Arioald était encore arien, comme la plus grande partie de sa nation, tandis qu'Adaloald, étant catholique, avait voulu faire triompher sa foi. Les prêtres témoignèrent avec arrogance leur aversion pour un roi qu'ils nommaient hérétique. L'abbé de Bobbio refusa, dans Pavie même, de rendre au roi le salut : on supposa qu'un miracle l'avait soustrait à la punition qu'il avait méritée ; et l'insolence de ce moine fut admirée comme une vertu. La reine Gundeberga ayant été accusée, par un homme qui avait voulu la séduire, d'avoir conspiré contre son époux Arioald, ce prince la fit enfermer pendant trois ans dans une tour à Lomello, jusqu'à ce qu'il se présentât un chevalier qui voulût se soumettre pour elle au jugement de Dieu. Ce chevalier ayant vaincu son adversaire, Gundeberga fut rétablie sur le trône, et, comme le roi mourut quelques années après, en 636, ce fut elle qui disposa de la couronne en faveur de Rotharis, duc de Brescia, qu'elle épousa en secondes noces. S. S—i.

ARIOBARZANE, surnommé Philoromæus, devint roi de Cappadoce de la manière suivante. Mithridate ayant vaincu Ariarathe IX, plaça sur le trône son propre fils, à qui il avait fait prendre le nom d'Ariarathe, et qu'il voulait faire passer pour un des descendants d'Ariarathe VI. Nicomède, de son côté, mit en avant un jeune homme qui était, suivant lui, un troisième fils d'Ariarathe VII, et qui était reconnu pour tel par Laodicé, veuve de ce prince. Le sénat romain ayant pris connaissance de cette affaire, décida que les prétentions des deux concurrents étaient sans fondement, et qu'il ne restait plus personne de la famille royale. On déclara donc les Cappadociens libres ; mais comme ils étaient accoutumés au gouvernement monarchique, ils ne voulurent pas en changer, et ils choisirent pour roi Ariobarzane. Mithridate, qui ne renonçait pas facilement à ses projets, ne tarda pas à venir l'attaquer, et à remettre son fils sur le trône ; Ariobarzane eut recours aux Romains, et Sylla, qu'on avait chargé de différentes missions en Asie, le ré-

tablit dans ses états. Il n'y resta pas long-temps tranquille ; car, dès que l'occasion s'en présentait, Mithridate envahissait la Cappadoce; et il s'en était emparé pour la troisième fois, lorsque s'alluma cette guerre célèbre, dans laquelle il s'en fallut de peu qu'il ne renversât l'empire romain. Vaincu à la fin par Sylla, il fut obligé de restituer toutes ses conquêtes, et la Cappadoce fut rendue à Ariobarzane. Il la lui enleva bientôt une quatrième fois; mais Sylla, alors dictateur, envoya en Asie Gabinius, qui les obligea à faire la paix; ce qui n'empêcha pas Mithridate de garder la plus grande partie de la Cappadoce, sous prétexte du mariage arrêté entre sa fille, qui n'avait que quatre ans, et Ariobarzane. Ce dernier s'étant plaint aux Romains, ils forcèrent Mithridate à rendre tout ce qu'il avait pris. N'osant plus alors attaquer ouvertement Ariobarzane, il engagea Tigrane, roi d'Arménie, à faire une invasion dans la Cappadoce. Ce prince s'en étant emparé, en enleva 300,000 hommes, qu'il emmena pour peupler Tigranocertes qu'il venait de fonder, et il rendit le pays au fils de Mithridate. Ce fut l'occasion d'une nouvelle guerre, qui finit par la mort de Mithridate, et Pompée rétablit Ariobarzane sur le trône : mais ce prince, déjà très-âgé, et fatigué du poids d'une couronne qui lui avait occasionné tant de tourments, voulut la céder à Ariobarzane, fils qu'il avait eu d'Athénaïs, son épouse. Ce jeune prince ne voulut pas l'accepter, et il s'engagea un combat entre l'amour paternel et l'amour filial, auquel Pompée mit fin, en décidant le fils à monter sur le trône. C—R.

ARIOBARZANE II, surnommé Philopator, fils du précédent, devint roi par l'abdication de son père, vers l'an 67 avant J.-C., et sa conduite à cette occasion lui fit donner le surnom de Philopator. On voit, par une inscription trouvée à Athènes, qu'il entreprit de faire rebâtir l'Odéon de cette ville, qui avait été brûlé par Sylla. Sa femme se nommait *Athénaïs*, ainsi que sa mère, ce qui pourrait faire conjecturer qu'il avait épousé sa sœur, comme c'était l'usage parmi les rois de l'Asie. Il en eut deux fils, Ariobarzane et Ariarathe. Cicéron, dans ses *Lettres familières*, liv. XV, ép. 2, nous apprend qu'il fut victime d'une conjuration, mais on en ignore les détails. Il mourut vers l'an 52 avant J.-C. C—R.

ARIOBARZANE III, surnommé Eusébès Philoromæus, fils du précédent, monta sur le trône vers l'an 52 avant J.-C. Il paraît qu'il fut obligé de faire de grands sacrifices pour acheter la protection du peuple romain, et lorsque Cicéron arriva dans ses états, peu de temps après son avènement au trône, il le trouva débiteur de sommes considérables à Pompée et à Brutus. Son autorité n'était pas non plus très-affermie; Athénaïs, sa mère, femme altière, lui avait fait beaucoup d'ennemis, et les mécontents avaient proposé à Ariarathe, son frère, de le faire roi à sa place; mais l'union qui existait entre eux ne lui permit pas d'écouter cette proposition. Cicéron, à qui ce prince avait été recommandé par le sénat, fit tout ce qui dépendait de lui pour l'assurer sur le trône. Le grand-prêtre d'Enyo, ou Bellone, qui, étant la seconde personne de l'état, avait beaucoup de pouvoir, se trouvait à la tête des mécontents; Cicéron l'obligea à sortir du royaume. Il paraît que cet Ariobarzane avait rendu quelques services aux Athéniens; car ils lui avaient érigé une statue, dont il ne nous reste que l'inscription. Après la mort de César, il prit le parti des

triumvirs contre ses meurtriers, et Cassius, qui se trouvait en Asie, le fit assassiner, et s'empara de ses trésors vers l'an 42 av. J.-C. C—a.

ARION, de Méthymne, célèbre lyrique grec, fils de Cyclée, et disciple d'Alcman, s'illustra vers la 38e. olympiade; et, selon M. Larcher (dans sa *Chronologie d'Hérodote*), an du monde 4088, avant J.-C. 626. Hérodote rapporte qu'il vécut contemporain de Périandre, tyran de Corinthe; qu'il fut le plus habile musicien de son siècle sur la lyre; et que c'est à lui qu'on doit l'origine et le nom du *Dithyrambe*. Il avait composé un grand nombre de poésies lyriques, dont il ne nous reste aujourd'hui qu'un hymne en l'honneur de Neptune, conservé par Élien (*Hist. des An.*, lib. 12, c. 45) et transporté, avec des corrections, par Brunck, dans ses *Analecta*, tom. 3, pag. 337). Arion introduisit un nouveau mode musical dans la tragédie, assujétit les satires des chœurs au langage métrique, et donna le nom de *Dithyrambe* au chant de ces mêmes chœurs. On raconte qu'ayant acquis de grandes richesses à la cour de Corinthe, il s'était embarqué sur un vaisseau, avec toute sa fortune, pour retourner dans sa patrie; que les matelots ayant voulu le jeter à la mer pour s'emparer de ses trésors, il obtint de jouer, auparavant, un air funèbre sur sa lyre; et qu'un dauphin, attiré par le charme de ses sons, le reçut sur son dos au moment où il se précipita dans les flots, et le porta jusqu'au cap Ténare, d'où Arion retourna à Corinthe. Après avoir consacré cet événement dans le temple d'Apollon par une statue, Périandre fit mourir tous les matelots qui avaient commis ce crime; il fit élever un tombeau au dauphin qui avait sauvé Arion, et cet événement devint célèbre, par le nom du dauphin qui a été donné à une constellation. Toute fabuleuse qu'est cette histoire, elle a été très-accréditée dans l'antiquité, et la poésie, ainsi que la sculpture, s'est souvent plu à la célébrer; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'Arion, avant fait naufrage vers les côtes de Laconie, se sauva sur le cap Ténare, où on l'accueillit avec hospitalité, et il érigea, dans le temple d'Apollon, situé sur le même promontoire, une statue de bronze, comme monument de ce fait. Le distique qui l'accompagnait se trouve également dans les *Analecta*, (même vol., pag. 338). A—D—r.

ARIOSTE (Louis), naquit à Reggio de Modène, le 8 septembre, 1474, d'une famille noble, et d'un père qui, ayant été attaché long-temps au duc de Ferrare, Hercule Ier., et l'ayant servi dans divers emplois, fut fait, par lui, juge du premier tribunal de Ferrare. Louis fut l'aîné de dix enfants; il montra des dispositions poétiques dans les jeux mêmes de son enfance; il composait des espèces de tragédies qu'il représentait avec ses frères: il en fit une, entre autres, de *Pyrame et Tisbé*. Entré au collége à Ferrare, il se distingua dans ses études; et il était à peine dans sa première adolescence, qu'il y prononça, pour l'ouverture des cours, une harangue latine qui fit concevoir de lui les plus grandes espérances. Son père, comme les pères de plusieurs autres grands poëtes, voulut qu'il étudiât les lois: après cinq ans de dégoûts et d'efforts inutiles, le jeune Arioste y renonça, pour se livrer entièrement aux lettres. Il suivit alors les leçons du savant Grégoire de Spolète. Plaute et Térence, qu'il expliquait, lui donnèrent l'idée de deux comédies, la *Cassaria* et *i Suppositi*, qu'il ébaucha dès ce temps-là. Des poésies ly-

riques, italiennes et latines, remarquables par l'élégance et la facilité du style, le firent connaître du cardinal Hyppolite d'Est, fils du duc Hercule Ier. Hyppolite se l'attacha, vers l'an 1503, en qualité de simple gentilhomme; mais il ne tarda pas à l'employer dans ses affaires même les plus importantes; et, à la mort d'Hercule, Alphonse, frère du cardinal, ayant succédé à leur père, n'accorda pas à l'Arioste moins de confiance. C'est dans cette cour qu'il entreprit, et qu'au milieu des distractions de toute espèce, il parvint, en dix ou onze ans, à terminer son grand et immortel ouvrage, le poëme de *Roland furieux*. Il en commença l'impression en 1515, et le publia en 1516. Tout le monde sait le mot qu'on attribue au cardinal Hyppolite, quand l'Arioste lui en eut présenté un exemplaire, mot qu'on ne peut traduire honnêtement en français que par ceux-ci: *Maître Louis, où avez-vous pris tant de niaiseries*, ou de *bagatelles*, ou même de *sottises*. Si ce mot est vrai, que prouve-t-il, sinon qu'Hyppolite d'Est, quoiqu'homme d'esprit, prince et cardinal, était plus capable de dire lui-même une sottise que d'apprécier le génie supérieur de l'Arioste, et qu'il était peu digne de le posséder auprès de lui? Il l'y voulut cependant avoir, en 1517, ou 1518, dans son voyage en Hongrie, où ses affaires le retinrent deux ans. La dureté du climat, et la faible santé de l'Arioste, ne lui parurent pas des excuses suffisantes; le poëte, persistant dans son refus de l'y suivre, perdit entièrement la faveur du cardinal, et celui-ci passa même d'une protection froide et indifférente à une haine déclarée. L'Arioste fut alors recueilli par le duc Alphonse, qui le fit son gentilhomme, l'admit à sa familiarité, mais le laissa en proie à des embarras de famille et de fortune, à des procès ruineux, et, quoique habituellement magnifique, ne le récompensa jamais que mesquinement. Crut-il le récompenser ou le punir en lui donnant, en 1521, ou 1522, la commission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans une partie montueuse et sauvage de ses états, nommée la *Garfagnana?* Elle était infestée par des brigands, reste des partis et des factions qui l'avaient agitée. L'Arioste parvint, en peu de temps, à en purger le pays, et à ramener tous les esprits à la soumission et à la concorde. Ce fut là que lui arriva cette aventure avec le chef de brigands Pacchione, que le Garofalo a racontée le premier dans sa *Vie de l'Arioste*, et que les autres biographes ont altérée en la copiant. Selon le récit du Garofalo, le poëte passait, avec six ou sept domestiques, à cheval comme lui, entre des montagnes. Ils trouvèrent une troupe d'hommes armés qui étaient assis à l'ombre. Leur mine suspecte engagea l'Arioste à s'écarter d'eux et à presser le pas. Lorsqu'il fut passé, le chef de la troupe arrêta celui des domestiques qui marchait le dernier, et lui demanda qui était ce gentilhomme. Le domestique l'ayant nommé, le brigand courut, tout armé comme il était, après l'Arioste. Celui-ci s'arrêta, ne sachant ce que cet empressement voulait dire, ni comment cela finirait. L'homme armé l'ayant joint, le salua respectueusement, lui dit qu'il était Philippe Pacchione, lui demanda pardon de ne lui avoir rien dit à son passage : il ignorait alors son nom; l'ayant appris, il était accouru pour connaître de vue celui qu'il connaissait si bien de réputation. Enfin, lui ayant fait les offres les plus polies, il prit congé de lui avec de grandes marques de respect. L'Arioste, de re-

tour à Ferrare, après trois ans d'absence, y fut occupé, pendant plusieurs années, à composer, ou du moins à faire jouer ses comédies sur le théâtre de la cour, dans les fêtes que le duc y donnait sans cesse. Il travaillait en même temps à corriger, achever et perfectionner son poëme, dont il donna la seconde édition en 1532. Peu de temps après, il fut attaqué d'une maladie de vessie, dont il mourut après huit mois de souffrances, le 6 juin 1533, dans la cinquante-huitième année de son âge. L'Arioste joignait, aux avantages extérieurs de la taille et de la figure, un caractère doux, des manières polies, et l'esprit le plus aimable. S'il avait été riche, il eût aimé la magnificence. Il aimait les bâtiments et les jardins, plus qu'il ne convenait à sa fortune. Obligé de ne bâtir qu'une maison très-petite, il l'avait du moins rendue agréable et commode. Il avait fait graver ce distique latin sur l'entrée :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

« Maison petite, mais commode pour » moi, mais incommode à personne, » mais assez propre, mais pourtant » achetée de mes propres fonds. » Ces derniers mots prouvent que Tiraboschi a eu tort de répéter, après d'autres biographes, que l'Arioste tenait cette maison des libéralités du duc Alphonse. Cette famille, destinée à être encore plus ingrate envers un autre grand poëte, ne fit, en quelque sorte, que pourvoir aux besoins de l'Arioste, et ne fit rien pour sa fortune. Une autre circonstance de même espèce est peut-être encore plus remarquable. Léon X, lorsqu'il était le cardinal Jean de Médicis, exilé de Florence avec toute sa famille, avait été généreusement accueilli à la cour de Ferrare : il s'y était lié de l'amitié la plus intime avec l'Arioste, et lui avait promis que, s'il parvenait jamais au pouvoir, il s'en servirait pour le rendre heureux. Il devint pape, et l'Arioste, qui alla le complimenter à Rome, ne reçut de lui d'autre bienfait que le bref pontifical pour l'impression de son poëme, bref dont l'expédition ne fut même pas gratuite. C'est une singularité qu'il faut ajouter à celles que présente le privilége donné, par un tel pouvoir, pour la publication d'un tel ouvrage. On demandait un jour à l'Arioste comment il avait fait bâtir une maison si simple, lui qui avait décrit dans son *Roland* tant de palais magnifiques, tant de beaux portiques et d'agréables fontaines : « C'est, répondit-il, parce » qu'on rassemble bien plus vite et » plus facilement des mots que des » pierres. » Cependant ce n'était pas sans travail et sans peine qu'il rassemblait des mots, et qu'il composait ses poésies. Il les corrigeait sans cesse, et les manuscrits de son *Roland*, conservés à Ferrare, sont chargés de ratures. Ceux du Tasse, au contraire, l'étaient fort peu. C'est pour cela, sans doute, que les beaux vers du Tasse ont quelquefois, je ne sais quoi de pénible, et que ceux de l'Arioste ont toujours une admirable facilité. Lorsqu'il eut choisi le sujet qu'il voulait traiter, le cardinal Bembo, son ami, l'engageait fortement à l'écrire en vers latins. Il répondit qu'il aimait mieux être le premier entre les poëtes toscans, qu'à peine le second parmi les latins. On lui conseillait aussi de composer, non un poëme romanesque, mais un véritable poëme épique : « Je ferai un ro» man, répondit-il (selon Camillo » Pellegrino, dans son *Dialogue sur » la poésie épique*), mais je m'élève» rai si haut, par mon sujet et par » mon style, que j'ôterai à tout autre

» poète l'espérance de me surpasser » et même de m'égaler dans un » poëme du même genre que le mien. » Cet auteur italien a peut-être mis dans la bouche de l'Arioste son propre jugement, peut-être aussi ce grand poète, quoique doux et habituellement modeste, sentait-il cependant sa force, et ne craignait-il pas de parler ainsi dans un épanchement d'amitié. Ce qui est certain, c'est qu'il tint parole. Aucun poète en effet ne l'a égalé dans ce genre d'épopée, où l'imagination a bien une autre carrière à fournir que dans l'épopée purement héroïque. Aucun n'a mêlé avec autant d'adresse, le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier. Aucun n'a mené de front un aussi grand nombre de personnages et d'actions diverses, qui tous concourent au même but. Aucun n'a été plus poète dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant. Pour lui préférer, pour lui comparer même un autre poète épique italien, qui dispute ou partage avec lui le premier rang, qu'aucun autre poète moderne ne peut ni leur disputer ni partager avec eux, il faut commencer par établir la supériorité du genre qu'a choisi le Tasse, sur celui que l'Arioste a préféré. Presque partout où l'on peut les comparer dans des sujets parallèles, ou semblables, il est rare que l'Homère de Ferrare n'ait pas l'avantage sur son rival. Les deux éditions les plus rares de ce poëme, sont : la première de Ferrare, 1516, in-4°., où il n'est qu'en quarante chants, et la seconde, donnée aussi à Ferrare, par l'auteur, en 1532, in-4°., où il est en quarante-six chants, et tel qu'il est toujours resté depuis. Cette dernière est cependant si incorrecte, que l'on assure que le chagrin qu'en eut l'Arioste contribua à lui donner la maladie dont il mourut. On distingue encore, parmi les éditions rares, celle des Alde, Venise, 1545, in-4°., où sont les cinq chants détachés qui font suite au poëme; plusieurs des éditions de Valgrisi, à Venise, dont la première est de 1556, plusieurs de celles de Gabriel Giolito, aussi à Venise, dont la première est de 1549, et la dernière de 1560; mais plus encore celle de Franceschi, Venise, 1584, in-fol., avec les arguments de Scipion Ammirato, les notes et les avertissements de Ruscelli, la *Vie de l'Arioste*, écrite par J.-B. Pigna, et par le Garofalo, plusieurs autres pièces importantes et curieuses, et surtout les belles gravures de Girolamo Porro. Les exemplaires en sont très-chers, principalement ceux où la planche 34 ne manque pas. Dans le plus grand nombre des exemplaires, au lieu de la gravure du trente-quatrième chant, qui doit représenter la descente d'Astolphe aux enfers, et son ascension dans la lune, où il trouve S. Jean, et où il reprend la fiole du bon sens de son cousin Roland, et celle qui contenait le sien même, on a répété la gravure du chant précédent, qui représente Bradamante et une société nombreuse, regardant aux flambeaux, les guerres futures d'Italie, peintes sur les murs de la grande salle d'un château. On ignore la cause de cette particularité; mais il est bon que les amateurs en soient instruits. Celle des éditions plus modernes qui a eu long-temps l'avantage sur toutes les autres, est celle qui fut donnée en 1772, avec les caractères de Baskerville, en 4 vol. gr. in-8°.; mais les deux plus belles éditions de luxe, sont aujourd'hui celles

de Bodoni à Parme, et de Mussi à Milàn. Le *Roland furieux*, traduit en vers dans presque toutes les langues, l'a été quatre fois en prose dans la nôtre, pendant le siècle dernier. La traduction de Mirabaud est tronquée, altérée, et très-imparfaite; celle de Tressan, ouvrage de sa vieillesse, est d'un style précieux, et souvent emphatique, qui est tout l'opposé de celui de l'Arioste, et qu'on ne pardonnerait pas à un jeune homme; celle de d'Ussieux est faible et sans couleur; celle enfin qu'ont donnée Panckouke et Framery, est simple, souvent élégante, et presque toujours fidèle; c'est la plus utile pour l'étude et l'intelligence du texte. Outre ce poëme, qui est son premier titre de gloire, on a de l'Arioste: I. sept Satires, où la malice est sans amertume, et qui tiennent plus de l'urbanité d'Horace que de l'âcreté de Juvenal; elles ont de plus le mérite d'offrir un grand nombre de faits utiles pour l'histoire de sa vie, et qui ne sont même pas inutiles pour celle de son temps; II. cinq comédies, *la Cassaria*, *i Suppositi*, la meilleure des siennes, *il Negromante*, *la Lena* et *la Scolastica;* il commença cette dernière pour le mariage de M^me^. Renée, fille du roi Louis XII, avec Hercule, fils du duc Alphonse; mais il n'en fit que trois actes et trois scènes; le reste fut fait, après sa mort, par son frère Gabriel. Son fils Virginio la mit toute entière en prose, et la refit ensuite en vers. Aussi n'est-elle pas regardée comme un ouvrage de l'Arioste, et les académiciens de la Crusca ne la citent pas. La versification de ses quatre autres comédies, est élégante et facile; mais il y emploie, du commencement à la fin, le vers *sdrucciolo*, glissant, qu'on devrait plutôt appeler sautillant, et qui se termine toujours par un dactyle; cela produit une uniformité fatigante à la lecture, et qui doit l'être encore plus au théâtre. III. Ses *Rime*, ou poésies diverses, consistant en élégies, odes ou *canzoni*, sonnets, madrigaux, etc.; IV. ses poésies latines, en deux livres, imprimées d'abord, en 1553, à Venise, avec celles de Pigna et de Celio Calcagnini, et réimprimées ensuite dans presque toutes les éditions de ses œuvres; V. un petit écrit en prose, intitulé: ***Erbolato***, où il introduit un certain Antonio de Faenza, qui parle de la noblesse de l'homme, et de l'art de la médecine, imprimé à Venise, par Niccolini, en 1545, in-8°., avec le portrait de l'Arioste, gravé en bois, réimprimé ensuite plusieurs fois dans ses œuvres. Ces divers ouvrages ont sans doute différents degrés de mérite; mais on reconnaît dans tous la même clarté d'idées, la même facilité de style, et, selon les sujets, ce don de plaire et cette grâce dont la nature l'avait éminemment doué. G—É.

ARIOSTO (Gabriel), l'un des frères du grand Arioste, eut aussi quelque talent, surtout pour la poésie latine. Lilio Giraldi en fait même un grand éloge dans le Dialogue II des poètes de son temps. Il était né contrefait, et vécut dans de continuelles souffrances. Il mourut à Ferrare, sa patrie, vers l'an 1552, selon Mazzuchelli, *Scrittori ital.*, et d'après les auteurs du recueil intitulé: *Rime scelte de poeti Ferraresi;* mais ce dut être beaucoup plus tard, puisqu'il laissa un fils qui, selon Mazzuchelli, lui-même, naquit en 1555. Il est probable que celui des frères de l'Arioste qui mourut en 1552, est Galasso, mort, selon le Garofalo dans sa *Vie de l'Arioste*, à Ingolstadt, où il était ambassadeur du duc de Ferrare, auprès de l'empereur Charles-Quint. Ce

fut Gabriel qui acheva *la Scolastica*, comédie que son frère Louis avait laissée imparfaite. On a publié un volume de ses poésies latines, Ferrare, 1582, in-8°. G—É.

ARIOSTO (HORACE), fils du précédent, neveu du célèbre poète, et poète lui-même, naquit en 1555. Baruffaldi et Crescembini, ne le font même naître qu'en 1559. Il faut donc retarder de deux ou trois ans au moins, et peut-être de six ou sept, la mort de son père (*Voy.* l'article ci-dessus). Il fut prêtre séculier et chanoine de la cathédrale de Ferrare. Intime ami de l'abbé Angelo Grillo, poète de quelque célébrité, il le fut aussi du Tasse. Il lui donna une grande preuve d'amitié, en composant les *arguments* de tous les chants de *la Jérusalem délivrée*, qui y sont joints dans plusieurs éditions de ce poëme. Dans la dispute qui s'éleva entre les partisans de son oncle et ceux du Tasse, Horace Arioste écrivit un ouvrage intitulé : *le Difese dell' Orlando furioso dell' Ariosto*, etc.; mais dans ces défenses mêmes, il témoigna tant d'admiration pour le Tasse, que celui-ci lui en fit quelque reproche dans une lettre imprimée parmi ses œuvres. Horace Arioste avait entrepris un grand poëme intitulé l'*Alfeo*, dont il avait composé seize chants lorsqu'il mourut, n'étant âgé que de trente-huit ans, le 19 avril 1593. Ces seize chants se sont conservés long-temps en manuscrit à Ferrare; ils appartenaient, dans le dernier siècle, au célèbre Baruffaldi. On dit aussi qu'il avait composé une comédie intitulée : *la Strega*; mais elle n'a jamais été imprimée. G—É.

ARIOT (THOMAS). *Voy.* HARIOT.

ARIOVISTE, en allemand, *Ehrenvest*, chef germain, d'abord allié de Rome, se brouilla bientôt avec elle, en soumettant à son pouvoir les Æduens, les Séquanois, et quelques autres tribus de la Gaule. César le fit engager à choisir un lieu où ils pussent avoir une entrevue pour traiter de leurs affaires : Arioviste répondit que, « s'il avait besoin de César, il irait le trouver, et que, si César avait besoin de lui, il n'avait qu'à venir le trouver à son tour; que du reste, il était fort surpris que César et le peuple romain eussent quelque chose à voir dans une partie de la Gaule qu'il avait conquise. » César irrité se disposa à marcher contre lui; mais l'armée romaine fut saisie d'une telle frayeur, qu'un grand nombre de soldats firent leur testament : il ne fallut rien moins que l'éloquence et les victoires passées de leur général pour relever leur courage. Lorsque les deux armées furent en présence, César eut, avec le chef germain, une entrevue qui n'amena aucun accommodement : deux jours après, il lui envoya des députés pour renouveler les négociations; mais Arioviste les fit mettre aux fers, s'approcha du camp des Romains, chercha à intercepter les convois; et, soigneux cependant d'éviter une action, se contenta d'escarmoucher avec sa cavalerie. La superstition des Germains fournit bientôt à l'habileté de César le moyen de les contraindre à un combat désavantageux : il apprit, par les prisonniers, que les matrones chargées de rendre des oracles, avaient prédit que les Germains ne pouvaient vaincre s'ils combattaient avant la nouvelle lune. César s'empressa alors de les attaquer, et, malgré leur courage désespéré, malgré l'impossibilité où ils s'étaient mis de fuir, en s'entourant de tout leur bagage militaire, la discipline et la valeur romaine triomphèrent de leurs efforts : quatre-vingt mille

Germains restèrent sur le champ de bataille : Arioviste repassa le Rhin ; deux de ses femmes et une de ses sœurs furent tuées dans l'action. Cette victoire fut remportée à six journées de Besançon. Ceux qui ont cru qu'il s'agissait de six journées comme pour des troupes, ont placé le lieu du combat à Dampierre, village au confluent du Doubs et de la Halle, distant de six journées militaires de Besançon, et d'environ cinquante milles du Rhin. Mais ceux qui ont pensé que César avait fait faire à ses troupes des marches forcées, ont placé ce lieu plus près du Rhin, c'est-à-dire, à une distance de cinq milles. G—T.

ARIPERT. *Voy.* ARIBERT.

ARISI (FRANÇOIS), savant littérateur et jurisconsulte de Crémone, y naquit, le 3 février 1657, de Louis Arisi et de Lucie Negri, deux familles distinguées de cette ville. Presque toujours malade dans son enfance, il fut confié aux soins d'un précepteur, prêtre séculier, et fit ensuite chez les jésuites son cours de philosophie. Son père l'envoya, en 1674, étudier les lois à Rome : il y resta jusqu'en 1677, et passa ensuite à Bologne, pour y suivre les mêmes études : mais la mort de son père le força, l'année suivante, à revenir dans sa patrie. Enfin, désirant achever son cours, il alla d'abord à Pavie, où il obtint le doctorat en 1679 ; de là il se rendit à Milan, et travailla pendant six mois, sous un avocat célèbre. De retour à Crémone, il partageait son temps entre les études de l'état qu'il avait embrassé, et la culture des lettres, surtout de la poésie, pour laquelle il avait eu, dès sa première jeunesse, un penchant particulier. En relation avec les plus célèbres littérateurs de son temps, avec lesquels il entretenait une correspondance assidue, Arisi fut aussi membre du plus grand nombre des académies d'Italie. La réputation de savoir et de probité dont il jouissait dans sa profession de jurisconsulte, le fit revêtir de plusieurs emplois honorables dans lesquels il acquit une grande considération : il fut envoyé, jusqu'à quatorze fois, à Milan, pour les affaires les plus épineuses, qu'il termina toujours à la satisfaction et des ministres et de sa patrie. Enfin, après une assez longue maladie, il mourut, le 25 janvier 1743, à l'âge de quatre-vingt-six ans, quatre mois et dix jours. Mazzuchelli donne la liste des ouvrages d'Arisi ; elle se monte à soixante-quatre articles, tant manuscrits qu'imprimés : parmi ces derniers, nous citerons : I. *la Tirranide soggiogata, Oratorio* pour St.-Antoine de Padoue, Crémone, 1677, in-4°. : il en publia trois autres dans différentes années, pour la fête du même saint ; II. *Cremona litterata, seu in Cremonenses, doctrinâ et litterariis dignitatibus eminentiores, chronologicæ adnotationes*, 3 vol. in-fol. Les deux premiers parurent à Parme, en 1702 et 1705, et le troisième à Crémone en 1741. III. *Senatorum Mediolanensium ex collegio judicum Cremonæ ab ipso erecto, usque ad hæc tempora continuata series*, etc. Crémone, 1705, in-fol. IV. *Rime per le sacre stimate del Santo Patriarca Francesco*, etc., Crémone, 1713, in-4°. On ne croirait peut-être pas que l'on pût faire trois cent vingt-cinq sonnets sur les stigmates de S. François : ce volume n'en contient, cependant, ni plus ni moins. V. *La Vindemmia, Bacchanale ditirambico*, Cremone, 1722, in-12 ; VI. *il Tabacco masticato, e fumato, trattenimenti ditirambici colle sue annotazioni*, Milan, 1725,

in-4°.; VII. *il Cioccolato*, *trattenimento ditirambico*, Crémone, 1736, in-4°.; VIII. *Poesie liriche*, Crémone, 1re. partie, 1680, 2e. partie, 1684, in-12. IX. Le 20e. et dernier chant du poëme plaisant et original, intitulé : *Bertholdo con Bertholdino e Cacasenno*, Bologne, 1736, in-4°. X. Un grand nombre de sonnets et d'autres poésies, dans les *Rime de' Pastori Arcadi*, et dans plusieurs autres recueils. G—é.

ARISTAGORAS, fils de Molpagoras de Milet, avait épousé la fille d'Histiæus, tyran de cette ville, qui, en partant pour Suse, lui en confia le gouvernement. S'étant engagé à faire, pour le roi de Perse, la conquête de l'île de Naxos, il eut l'imprudence de se brouiller avec Artaphernes, satrape de la Lydie, qui fit échouer son expédition. Craignant alors qu'on ne le rendît responsable de cet événement, et poussé d'ailleurs par les conseils d'Histiæus, il se décida à faire révoltèr les Ioniens. Il chassa donc de toutes les villes les tyrans qui y avaient été placés par le roi de Perse, et y rétablit le gouvernement populaire. Il alla ensuite dans la Grèce, pour obtenir des secours; il s'adressa d'abord aux Lacédémoniens qui le refusèrent: mais il fut plus heureux à Athènes, et on lui accorda vingt vaisseaux auxquels se joignirent cinq vaisseaux Érétriens. Lorsqu'ils furent arrivés dans l'Ionie, il envoya les troupes qui y étaient embarquées, avec celles qu'il avait rassemblées, pour assiéger la ville de Sardes, qui fut prise et brûlée par cette armée, l'an 503 avant J.-C. Les Athéniens retournèrent ensuite dans leur pays. Les Ioniens, quoique restés seuls, persistèrent dans leur révolte, et soulevèrent presque toute la Carie, ainsi que les îles : mais Aristagoras n'avait pas assez d'habileté pour soutenir ce qu'il avait commencé, et, après avoir éprouvé plusieurs échecs, il désespéra de pouvoir résister aux forces du roi de Perse, et ayant confié Milet à Pythagore, il s'embarqua avec ceux qui voulurent le suivre, et alla s'établir dans la Thrace, où il fut tué par les barbares, vers l'an 498 avant J.-C. C—r.

ARISTARQUE, astronome grec, né à Samos, et, selon Plutarque, contemporain de Cléanthes, successeur de Zénon, dans la 129e. olympiade, 264 ans avant J.-C. Il était connu comme astronome, du temps d'Archimède, qui parla de lui dans son *Psammite*, ou *Arenarius*. Aristarque soutint l'opinion qu'on dit que Pythagore avait enseignée avant lui, et qui a été démontrée par les astronomes modernes, que la terre tourne autour du soleil. Dans l'ouvrage qu'on vient de citer, Archimède dit : « Aristarque de » Samos, réfutant ces opinions des » astrologues, a fait une hypothèse, » d'où il résulte que le monde est beau- » coup plus grand que nous ne l'avons » cru; car il suppose que les étoiles » fixes et le soleil sont immobiles, » et que la terre tourne autour du » soleil, dans la circonférence d'un » cercle. » Plutarque (*Quæst. Plat.*) observe que cette opinion du mouvement de la terre fut enseignée comme une hypothèse, par Aristarque, et que Seleucus l'établit dogmatiquement. Sextus Empiricus (*Adversus Mathematheos*) dit qu'Aristarque niait le mouvement de l'univers, mais qu'il croyait que la terre est mobile. Au moyen de la judicieuse correction du passage de Plutarque, proposée par Gassendi, et adoptée par Ménage, Fabricius et Bayle, on a un autre témoignage décisif, qui prouve qu'Aristarque soutenait cette opinion. Le pas-

sage, corrigé de cette manière, peut être ainsi rendu (Plutarque, *De facie in orbe lunæ*) : « Ne nous accusez » point d'impiété, comme Cléanthe » pense que les Grecs auraient dû en » accuser Aristarque le samien, parce » qu'il avait détruit les fondements du » monde, et qu'il voulait expliquer les » aspects des astres, en supposant » que les cieux sont immobiles, et que » la terre tourne autour, dans un or- » bite oblique, et, en même temps, » tourne sur son axe. » Aristarque inventa une espèce particulière de cadran solaire, dont parle Vitruve. Le seul ouvrage existant d'Aristarque, est un *Traité sur les grandeurs et les distances du Soleil et de la Lune.* Il est à remarquer que, dans cet ouvrage, Aristarque ne dit pas un seul mot du système qui lui est attribué; mais on y trouve le moyen ingénieux par lequel il essaie de prouver que la distance du soleil à la terre est de dix-huit à vingt fois plus grande que celle de la lune à la terre. Cette détermination est fort inexacte, ainsi que tous les rapports de grandeurs calculés par Aristarque ; mais la méthode était bonne, et, pendant 1800 ans, les astronomes n'en ont pas connu de meilleure : elle consiste à mesurer l'angle entre la lune et le soleil, à l'instant où la lune entre dans son premier ou son dernier quartier. Si l'on prend pour rayon ou pour unité la distance de la lune à la terre, la distance du soleil à la terre sera la sécante de cet angle. La difficulté était de saisir avec assez de précision l'instant où la lune est moitié éclairée et moitié obscure, où la lumière et l'ombre ont pour limite commune une ligne droite. Aristarque trouva qu'il s'en fallait de 3° que cet angle ne fût de 90° ; il ne s'en faut que de quelques minutes. Il fit, en conséquence, la distance vingt fois trop petite. L'ouvrage d'Aristarque fut publié in-fol., à Venise, en 1498, ensuite par Wallis, in-8°., Oxford, 1688, et dans le 3e. vol. des ouvrages de Wallis, imprimé in-fol., à Oxford, en 1699.

D—L—E.

ARISTARQUE. Ce critique célèbre, formé à l'école d'Aristophanes le grammairien, et qui a mérité que son nom désignât, dans tous les siècles, un censeur sévère, mais juste et éclairé, était né dans la Samothrace, 160 ans av. J.-C., et eut Alexandrie pour patrie adoptive. Il fut fort estimé de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il avait beaucoup travaillé sur Pindare, sur Aratus, et sur d'autres poètes ; mais il n'est plus connu aujourd'hui que comme éditeur d'Homère. Jamais critique plus rigoureuse ne fut exercée sur les ouvrages de ce génie immortel. Les éditeurs précédents, depuis Lycurgue jusqu'au poète Aratus, s'étaient bornés à recueillir, à mettre en ordre et à publier, le plus correctement possible, tout ce qu'ils avaient pu rassembler d'Homère. Aristarque fit plus : il nota sévèrement tous les vers qui lui déplaisaient, admettant ou rejetant sans scrupule tout ce qui lui paraissait plus ou moins digne du prince des poètes. Aussi, son édition fut-elle vivement attaquée. Zénodote, le jeune, le stoïcien Cléanthe, Lucien, Philoxène, et une foule d'autres s'élevèrent contre Aristarque. Strabon, Plutarque et Athénée ne l'épargnèrent pas davantage. Grâce à l'excellente édition de l'*Iliade*, publiée par Villoison, les philologues modernes sont à portée d'apprécier aujourd'hui la justesse ou la témérité des conjectures d'Aristarque et des premiers éditeurs d'Homère. Ce grand critique mourut dans l'île de Chypre, âgé de soixante-douze ans. Il était attaqué

d'une hydropisie, dont il désespérait de guérir, et se laissa, dit-on, mourir de faim, pour se tirer d'affaire.— Suidas fait mention d'un autre ARISTARQUE, poète tragique, de Tégée en Arcadie, qui vécut plus de cent ans, fut le contemporain d'Euripide, et fit, dit-on, chausser, le premier, le cothurne aux acteurs tragiques. Il avait composé soixante-dix tragédies, dont une (*Achillis*) avait été traduite par Ennius, et imitée par Plaute dans son *Pœnulus*. Athénée cite cet Aristarque vers la fin de son 13me. livre.

A—D—R.

ARISTÉE. Nous avons, sous son nom, l'*Histoire des Septante*, c'est-à-dire, de la manière dont a été faite la version grecque de la *Bible*, connue sous le nom des *Septante*. Cet Aristée, qui se dit attaché à la personne de Ptolémée Philadelphe, raconte que ce prince, ayant chargé Démétrius de Phalère du soin de lui former une bibliothèque, apprit de lui que les juifs avaient, dans leur langue, des livres qu'il était important de faire traduire en grec; pour les avoir dans sa bibliothèque. Ptolémée, d'après cet avis, envoya les ambassadeurs, du nombre desquels était Aristée, et des présents considérables à Éléazar, souverain pontife des juifs, pour lui demander ces livres, et des interprètes qui pussent les traduire. Éléazar choisit, dans chacune des douze tribus, six personnes également versées dans les livres saints et dans la langue grecque, et il les chargea de porter ces livres à Ptolémée et de les traduire; on plaça ces soixante-douze interprètes dans l'île de Pharos, pour qu'ils fussent moins détournés de leur travail, et ils y firent cette version célèbre, dont faisaient usage dans leurs synagogues les juifs établis en Égypte, qui ignoraient, en général, la langue hébraïque; et elle est encore la seule que reconnaissent les églises grecques. Pour rendre la chose plus merveilleuse, on ajouta, par la suite, que ces soixante-douze interprètes, enfermés dans des cellules particulières, traduisirent chacun la *Bible* en entier, et que, lorsqu'on compara ces traductions, on trouva qu'ils s'étaient rencontrés, non seulement pour le sens, mais encore pour les expressions. Il est reconnu maintenant, que toute cette histoire a été imaginée par quelque juif d'Alexandrie, qui a voulu relever le mérite de cette version, que les juifs de la Palestine étaient bien éloignés d'approuver, puisqu'ils la regardaient comme une profanation, pour l'expiation de laquelle ils instituèrent, dit-on, un deuil annuel. Cependant, l'ouvrage que nous avons sous le nom d'*Aristée* est ancien, car Philon le juif, et Josephe, le citent. Il a été imprimé plusieurs fois séparément: la meilleure édition est celle qui a paru en grec et en latin, Oxonii, 1692, in-8°. On le trouve aussi, avec une réfutation très-savante, dans l'ouvrage intitulé: *Humfr. Hodii de bibliorum textibus originalibus libri IV*, Oxonii, 1705, in-fol., et, à la suite de la dissertation de van Dale, *De LXX. Interpretibus super Aristeam*, Amstelodami, 1705, in-4°. On croit maintenant que la version, dite des *Septante*, a été faite par parties, et à différentes époques, par des juifs d'Alexandrie: celle du *Pentateuque* est la plus ancienne, et peut bien remonter au règne de Ptolémée Philadelphe. Les autres livres ont été traduits un peu plus tard; mais long-temps avant la conquête de l'Égypte par les Romains. Cette traduction est la première dont les chrétiens se soient servis, et c'est d'après elle que les Apôtres citent l'*Ancien Testament*. Elle a été impri-

mée un grand nombre de fois; les meilleures éditions sont : celles qui furent données, 1°. par les ordres de Sixte-Quint, d'après un manuscrit très-ancien du Vatican, Rome, 1587, in-fol., réimprimée avec le *Nouveau Testament*, gr. lat. studio Jo. Morini, Parisiis, 1628, in-fol., 3 vol.; 2°. par Lambert Bos, d'après le manuscrit du Vatican, avec des variantes, Franeckeræ, 1709, in-4°., 2 vol.; 3°. par Grabe, d'après le manuscrit d'Alexandrie, qui se trouve dans la bibliothèque du roi d'Angleterre, Oxonii, 1707 et suiv., in-fol., 2 vol., réimprimée à Zurich (*Tigurii*), par les soins de Breitinger, 1730, in-4°., 4 vol.; 4°. par David Millius, Trajecti ad Rhenum, 1725, in-8°., 2 vol. M. Holmes, savant anglais, avait entrepris d'en donner une, avec les variantes de tous les manuscrits existants : il en a paru un *specimen*, contenant la *Genèse*, Oxonii, 1798, in-fol. M. Holmes étant mort, je ne sais si l'ouvrage se continue. Le livre de Daniel, qui se trouve dans toutes les éditions des LXX, n'était point de la même traduction que le reste; celle des LXX a été imprimée, pour la première fois, à Rome, 1772, in-fol., et réimprimée avec les notes de M. Ch. Ségaar, Trajecti ad Rhenum, 1775, in-8°. C—n.

ARISTENÈTE, auteur grec du 4e. siècle, né à Nicée, mourut dans le tremblement de terre de Nicomédie, en 358. Il fut l'ami de Libanius. On présume qu'il est l'auteur des lettres connues sous son nom. Ces lettres furent imprimées, pour la première fois, par les soins de Sambucus, Anvers, 1566, in-4°. Josias Mercier en donna, en 1595, une nouvelle édition, avec une version latine et des notes, réimprimée en 1606, 1610, 1639. La meilleure édition est celle qui a été donnée par Fr. L. Abresch, Zwoll, 1749, in-8°. On trouve à la suite *Lectionum Aristenetarum libri duo.* On doit y joindre *Virorum aliquot eruditorum in Aristænetæ epistolas conjecturæ*, Amsterdam, 1752, in-8°. Il a paru à Vienne, en 1803, une édition toute grecque d'Aristenète, avec une lettre qui n'avait jamais été imprimée; mais on attend toujours celle qu'a promise M. Bast, et dont il avait, dès 1796, publié un *specimen.* Il existe plusieurs traductions françaises des *Lettres d'Aristenète.* Cyre Foucault en donna une dès 1597. Lesage publia la sienne en 1695, in-8°. : elle a été réimprimée à Lille, dans le format in-18, et insérée dans le *Manuel des Boudoirs.* Cette traduction est bien moins exacte que celle de Cyre-Foucault. M. Moreau, procureur du roi au Châtelet donna, en 1752, une nouvelle traduction, ou plutôt imitation d'une partie des *Lettres d'Aristenète.* M. Félix Nogaret a publié, en 1797, 2 vol. in-18, l'*Aristenète français.* C'est une espèce d'imitation des *Lettres d'Aristenète.* M. Boissonade a traduit en entier cet auteur, et son travail, comme celui de M. Bast, n'a pas encore vu le jour. « Des critiques très-éclairés, dit le » moderne traducteur, ont parlé du » style des *Lettres d'Aristenète* avec » beaucoup d'éloges; mais il faut convenir qu'il manque trop souvent de » goût et de naturel, qu'il est presque toujours déclamatoire, et que » cet ouvrage n'a vraiment de mérite » que celui de son antiquité, et des » peintures toujours précieuses des » mœurs de la Grèce ancienne. » A. B—t.

ARISTIDE, fils de Lysimaque, de la tribu Antiochide, était de l'une des principales familles d'Athènes. Il se distingua de bonne heure par une

probité sévère, ce qui lui valut le surnom de *Juste*. Il était polémarque, ou capitaine de sa tribu, lorsque les Athéniens combattirent les Perses à Marathon. Chacun de ces polémarques avait à son tour le commandement de l'armée, pour un jour seulement, ce qui empêchait qu'on ne pût mettre de la suite dans les opérations militaires; Aristide, sentant le vice de cette institution, céda son jour à Miltiades, celui d'entre eux qui avait le plus de talents, et engagea les autres polémarques à en faire de même; et ce fut principalement à cette mesure qu'on dut le gain de la bataille de Marathon. Après le combat, il resta avec sa tribu pour garder les prisonniers et les dépouilles des Perses, tandis que les neuf autres retournèrent en hâte à la ville, dans la crainte que les Perses ne tentassent un débarquement. Il fut archonte l'année suivante. La considération dont il jouissait excita la jalousie de Thémistocles, qui cherchait à s'avancer aux dépens de tout ce qu'il y avait de plus distingué à Athènes; il n'osa pas l'attaquer ouvertement; mais il fit répandre sourdement le bruit qu'Aristide s'arrogeait une espèce de royauté, en attirant à lui tous les procès pour les accommoder, ce qui laissait les tribunaux dans l'inaction, accusation d'un grand poids auprès de la dernière classe du peuple, à qui les jugements étaient abandonnés, et qui tenait beaucoup à ces fonctions à cause du salaire qui y était attaché. Ces insinuations produisirent leur effet, Aristide fut exilé par l'ostracisme, moyen dont le peuple athénien, naturellement jaloux et ingrat, se servait pour se débarrasser de ceux dont le mérite l'offusquait. On raconte à ce sujet qu'un citoyen obscur qui se trouvait à côté d'Aristide, dans l'assemblée où il fut exilé, s'adressa à lui-même pour faire écrire son nom sur sa coquille. « Aristide » vous aurait-il offensé, lui demanda » celui-ci? — Non, répondit l'homme » du peuple; je ne le connais même » pas; mais je suis las de l'entendre » toujours nommer le *Juste* ». En quittant la ville, il pria les dieux qu'il n'arrivât rien à sa patrie qui pût le faire regretter. Ses vœux ne furent point exaucés; car Xerxès vint, trois ans après, attaquer la Grèce avec une armée innombrable. Aristide, qui était alors à Égine, vint à Salamine; et, ayant fait appeler Thémistocles, il se réconcilia avec lui, et lui annonça que l'armée grecque était presque enveloppée par les Perses; Thémistocles, alors, lui fit part du stratagême qu'il avait employé pour empêcher les forces navales de la Grèce de se séparer. Aristide passa avec quelques troupes dans la petite île de Psyttalie, qu'il reprit aux Perses: ce qui fut d'un grand secours aux Grecs, ceux dont les vaisseaux étaient submergés y trouvant un refuge assuré. Il commanda les Athéniens à la bataille de Platée, et eut beaucoup de part à la victoire qui fut remportée sur les Perses. On croit qu'il fut encore archonte l'année suivante. Il fit rendre une loi pour que le peuple fût admis à toutes les places, même à celle d'archonte. Thémistocles ayant annoncé qu'il avait un projet très-important pour la république; mais qu'il ne pouvait pas communiquer en assemblée publique, on lui dit d'en faire part à Aristide, et de le discuter avec lui; ce projet était de brûler les vaisseaux des Grecs qui étaient tous réunis dans un port voisin, pour assurer l'empire de la mer aux Athéniens. Aristide vint dire au peuple qu'il n'y avait rien de plus avantageux et en même temps de plus injuste que le projet de Thémistocle, et on le rejeta sur-le-champ. Les

Grecs avaient envoyé en Asie une escadre considérable pour faire la guerre au roi de Perse, et Pausanias, l'un des rois de Sparte qui en avait le commandement, se conduisait avec beaucoup de hauteur et d'insolence envers les alliés; Cimon et Aristide étant venus prendre celui des vaisseaux athéniens qui faisaient partie de cette escadre, mirent tant de douceur et de modération dans leur conduite, que les Grecs abandonnèrent les Lacédémoniens et décernèrent le commandement général aux Athéniens. Aristide les décida ensuite à se soumettre à une contribution réglée pour subvenir aux frais de la guerre, contribution qui devait être payée entre les mains des trésoriers nommés en commun, et déposée à Délos. On le chargea d'en faire lui-même la répartition, et il s'en acquitta d'une manière qui ne fit que confirmer la haute opinion qu'on avait de son équité. Plutarque raconte que cette répartition fut l'objet d'un traité entre les Athéniens, d'un côté, et les alliés de l'autre, dont l'observation fut sanctionnée par les serments les plus sacrés qu'Aristide prêta au nom de ses concitoyens; que l'occasion s'étant présentée par la suite de violer ce traité, il dit aux Athéniens qu'ils pouvaient agir suivant leurs intérêts, et rejeter le parjure sur lui. Il ajoute que lorsqu'on proposa d'enlever de Délos les sommes qui y étaient en dépôt pour les apporter à Athènes, il l'approuva, en disant que cela était utile quoique injuste. Ces deux anecdotes sont si peu dans le caractère d'Aristide, que je ne balance pas à les rejeter. Il n'y avait pas besoin d'un traité pour que les Grecs donnassent aux Athéniens le commandement de leurs forces réunies, et l'argent de Délos ne fut transporté à Athènes que long-temps après la mort d'Aristide. Plutarque, qui n'est pas très-sévère dans le choix de ses anecdotes, avait tiré ces deux-là d'un ouvrage attribué au philosophe Théophraste, mais qui était sans doute supposé. On ne doit pas ajouter plus de foi à l'anecdote suivante. Plutarque dit qu'Aristide voyant que Thémistocles était très-remuant et s'opposait à toutes les propositions qu'il faisait, prit le parti d'en faire de même, et qu'ayant un jour fait rejeter un projet très-avantageux qu'avait présenté son antagoniste, il ne put s'empêcher de dire en sortant qu'il n'y aurait pas de salut pour la république, qu'on ne les eût jetés tous les deux dans le *Barathrum*, lieu où l'on précipitait les malfaiteurs. Il mourut à un âge très-avancé, et, comme il ne laissa pas de quoi faire les frais de sa sépulture, le peuple s'en chargea et lui fit ériger un tombeau à Phalères. Il avait deux filles, et un fils nommé *Lysimaque*. On dota les deux premières aux dépens de la république, et on leur donna à chacune 3,000 drachmes (2,700 fr.); on donna à son fils 100 mines d'argent (9,000 fr.), et un terrain planté d'arbres, de cent plethres d'étendue (le plethre était d'un peu plus de 14 toises en carré). Quelques auteurs disent que Socrate, quoique déjà marié, épousa Myrto, la petite-fille d'Aristide, qui se trouvait veuve et dans la plus grande indigence; mais Plutarque lui-même révoque ce fait en doute. La *Vie* d'Aristide a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos. C—R.

ARISTIDE de Milet, écrivain dont l'époque n'est pas bien connue, quoiqu'on sache qu'il florissait long-temps avant J.-C. Il avait écrit différents ouvrages historiques dans lesquels il y avait beaucoup de fables, à en juger par ce que nous en trouvons dans les anciens. Il était beaucoup plus connu

par ses *Milésiaques*, qui étaient un recueil de contes très-obscènes, et Plutarque raconte que Suréna les ayant trouvés dans le bagage d'un Romain de l'armée de Crassus, les fit voir au Sénat de Séleucie, pour le mettre à portée de juger de la dissolution des mœurs des Romains, qui, au milieu même des camps, se livraient à des lectures de ce genre. Sisenna les avait traduites en latin. Apulée, dans sa préface de l'*Ane d'or*, avertit qu'il va écrire des contes à la *Milésiaque*.

C—R.

ARISTIDE (Ælius), disciple de Polémon, était né à Hadrianes dans la Bithynie, l'an de J.-C. 129. Après avoir fréquenté les écoles des rhéteurs les plus célèbres de son temps, il entreprit plusieurs voyages, poussa ses courses jusque dans l'Éthiopie, et se vantait d'avoir parcouru quatre fois l'Égypte toute entière. Il se fixa enfin à Smyrne, où son éloquence lui fit bientôt une grande réputation; mais ce qui contribua le plus à sa célébrité, ce fut le service qu'il rendit à cette ville, presque entièrement renversée, l'an 178 de J.-C., par un tremblement de terre. L'empereur Antonin lui en accorda la restauration; et la reconnaissance des habitants fut sans bornes. On éleva à Aristide une statue d'airain auprès du temple d'Esculape. Ce rhéteur était fort instruit, écrivait et parlait avec une grâce particulière, mais s'exagérait son mérite comme orateur, au point d'oser lutter avec Isocrate (dans son *Panathénaïque*) pour l'élégance et la pureté du style; et avec Démosthènes luimême, pour la force et la véhémence, dans son *Discours contre Leptine*. Il imposa réellement à la plupart de ses contemporains; mais la postérité a considérablement rabattu de ces éloges outrés; et les juges éclairés ont reconnu que le principal, pour ne pas dire l'unique mérite des cinquante-quatre Discours qui nous restent d'Aristide, consiste dans le choix et l'arrangement des mots, vain et frivole artifice qui ne déguise jamais qu'imparfaitement le vide des choses. Les *Discours* d'Aristide ont été publiés, pour la première fois, à Florence (1517), chez les Juntes, in-fol.; à Venise, chez les Aldes, 1527; à Genève, 1604, 3 vol. in-8°., par P. Etienne; à Oxford, enfin, 1722—30, par Samuel Jebb, 2 vol. in-4°., avec les Notes et corrections de Canter, Paulmier, Spanheim, Normann, Tristan, T. Lefevre, L. Bos, et celles de l'éditeur, édition très-incorrecte et très-incommode, comme la plupart de celles publiées en Angleterre. A la suite de son édition du *Discours de Démosthènes contre Leptine*, M. Wolf a publié celui d'Aristide sur le même sujet; c'est une simple réimpression du texte grec, donné pour la première fois à Venise, 1785, par le savant abbé Morelli.

A—D—R.

ARISTIDE (S.), apologiste de la religion, était Athénien de naissance, philosophe de profession, dont il garda l'habit, même après avoir embrassé le christianisme. L'empereur Adrien se trouvant à Athènes, en 125, Aristide lui présenta lui-même une *Apologie* pour les chrétiens, afin de faire cesser la persécution qu'on exerçait contre eux dans toute l'étendue de l'empire. Cette Apologie contribua à faire rendre le célèbre édit par lequel l'empereur ordonna de ne faire mourir personne qu'après une accusation et une conviction juridique de son crime, ce qui, étant appliqué aux chrétiens leur procura plus de calme qu'ils n'en avaient eu jusque-là. Cet ouvrage, qui fut regardé comme un monument de

l'esprit et de l'éloquence de son auteur, est perdu. S. Jérôme, qui l'avait lu, nous apprend qu'il était rempli de passages choisis des philosophes. Adon prétend que cette Apologie se conservait encore de son temps à Athènes. La Guilletière assure même dans son *Athènes ancienne et moderne*, que quelques caloyers se vantent de la posséder dans la bibliothèque du monastère de Medelli, à six milles d'Athènes. T—D.

ARISTIDE QUINTILIEN, vivait, à ce qu'on croit, vers le commencement du 2ᵉ. siècle de notre ère, un peu avant Ptolémée. Nous avons de lui trois livres sur la musique en grec, dont la meilleure édition est celle que M. Meibomius a donnée en grec et en latin, avec ses notes, dans le Recueil intitulé: *Antiquæ musicæ auctores*, Amstelodami, Lud. Elzevirius, 1652, in-4°. Aristide ne s'appesantit point, dans ce Traité, sur la partie technique de la musique, mais sur la partie morale. Il est étonnant que cet ouvrage, plein de sages principes, d'esprit et de grâce, n'ait pas trouvé un traducteur français. C—R.

ARISTIDE de Thèbes, peintre, fut élève d'Euxénidas, et vécut vers la 110ᵉ. olympiade, 340 ans av. J.-C. Il fut le premier qui sut donner de l'expression aux figures, et y retracer le caractère des passions et les mouvements de l'ame. Son chef-d'œuvre était un tableau représentant le sac d'une ville; on y voyait une mère blessée et mourante, ayant près d'elle son enfant qui cherchait encore la mamelle; les traits de cette femme exprimaient l'inquiétude qu'elle éprouvait, que l'enfant ne suçât le sang dont elle était baignée. Alexandre fit transporter ce tableau à Pella. Aristide peignit pour Mnason, tyran d'Élatée, un combat livré aux Perses, et ce tableau lui fut payé à raison d'une mine par figure; il y en avait cent. Pline cite en détail les principaux ouvrages d'Aristide; une grande partie fut détruite à la prise de Corinthe par les Romains. Polybe rapporte que les tableaux étaient jetés pêle-mêle, et que les soldats jouaient aux dés dessus, sans en connaître le prix. Le roi Attale ayant aperçu, lors de la vente du butin, un tableau de *Bacchus*, de la main d'Aristide, le paya 6000 sesterces. Ce prix fit soupçonner au consul Mummius le mérite de l'ouvrage; il le retira des mains d'Attale, et le porta à Rome, où l'on n'avait point encore vu de peinture étrangère. Un autre tableau du même artiste fut brûlé à Rome dans l'incendie du temple de Cérès. Aristide, en mourant, laissa imparfaite une *Iris* que personne n'osa terminer. Ses principaux élèves furent Euphranor, Antorides, et ses propres enfants, Nicéros et Aristippe: ce dernier avait peint un Satyre avec une coupe sur la tête. On croit aussi qu'Aristide avait connu la peinture à l'encaustique. — Pline parle d'un autre Aristide, peintre, élève de Nicomaque. —Il y a eu encore un statuaire de ce nom, élève de Polyclète, et qui excellait à représenter des chars à deux et à quatre chevaux; il était de Sycione, et vivait dans la 87ᵉ. olympiade, 432 ans avant J.-C.—Pausanias cite aussi un Aristide, qui avait perfectionné la barrière des jeux olympiques, inventée par Cléotas. L—S—E.

ARISTION, fils d'un Athénien, philosophe péripatéticien, et d'une esclave égyptienne, se nommait *Athénion* dans sa jeunesse. Son père ayant pris soin de l'instruire dans les belles-lettres et la philosophie, lui laissa ses biens en mourant. Athénion se rendit alors à Athènes, où il se fit recevoir

citoyen, et prit le nom d'*Aristion*. Comme il ne manquait pas de talents, il se mit à professer les belles-lettres à Messène et à Larisse, dans la Thessalie, et, après avoir amassé beaucoup de bien, il revint à Athènes. Peu de temps après, Mithridate ayant déclaré la guerre aux Romains, les Athéniens, qui furent toujours amis du changement, lui envoyèrent des ambassadeurs, du nombre desquels fut Aristion. Il parvint à s'insinuer dans la confiance du roi, et devint l'un de ses amis. Mithridate étant parvenu à soulever l'Asie entière contre les Romains, envoya Archélaüs, l'un de ses lieutenants, avec une escadre, et Aristion avec lui, pour faire révolter les Grecs de l'Europe. Archélaüs aborda d'abord à Délos, qu'il prit et rendit aux Athéniens; et, voulant leur envoyer les trésors sacrés, il chargea Aristion de les conduire à Athènes, et lui donna 2000 hommes; au premier bruit de son arrivée, les Athéniens envoyèrent des vaisseaux à Carystos, dans l'Eubée, où il avait été jeté par la tempête. Lorsqu'il fut dans la ville, il leur fit un discours dans lequel il éleva bien haut le pouvoir de Mithridate, et la bonne volonté qu'il avait pour les Athéniens, à qui il voulait rendre la démocratie, et il les décida à se déclarer pour lui, et le peuple, toujours prompt à se livrer aux espérances les plus légèrement fondées, le nomma général de ses troupes. Bientôt après, il s'empara de la citadelle, à l'aide des 2000 hommes qu'il avait amenés, et, s'étant déclaré tyran, il fit arrêter tous ceux qui tenaient au parti des Romains, fit périr les uns sur-le-champ, et envoya les autres à Mithridate; donnant ensuite l'essor à sa cupidité, il s'empara du bien des riches et même des étrangers, et il envoya Apellicon à Délos, pour piller les trésors du temple. Sylla étant alors arrivé dans la Grèce, envoya une partie de son armée assiéger Athènes, et alla, avec le reste, attaquer le Pirée, que tenait Archélaüs. N'ayant pas pu le prendre d'assaut, il tourna tous ses efforts contre la ville, qui se défendit long-temps. Aristion, qui avait fait provision de vivres pour sa garnison et pour lui, s'inquiétait fort peu de voir les habitants en proie à la famine la plus cruelle; il insultait même à leur misère, en se livrant à la débauche la plus effrénée; il s'enivrait fréquemment, et venait, dans cet état, sur les murs, d'où il vomissait, contre Sylla et Metella, son épouse, les propos les plus outrageants. A la fin, cependant, Sylla prit la ville d'assaut; et Aristion, s'étant réfugié dans la citadelle, fut, bientôt après, obligé de capituler, et Sylla le fit mourir. Appien dit qu'il était de la secte d'Épicure; mais on doit plutôt croire Posidonius, qui dit qu'il était péripatéticien.

C—R.

ARISTIPPE devint tyran d'Argos, après la mort du premier Aristomachus. Il y avait peu de temps qu'il l'était, lorsqu'Aratus forma le projet de délivrer Argos du joug d'Aristippe, et il essaya de prendre la ville par surprise; mais n'ayant point été secondé par les habitants, il fut obligé de se retirer, et Aristippe chercha, par la suite, à le faire assassiner. Ce tyran, quoique protégé par Antigone Gonatas, vivait dans des alarmes continuelles, ne se fiant ni à ses esclaves, ni même à ses gardes; il s'enfermait pendant la nuit, avec sa maîtresse, dans une chambre écartée, où il entrait par une trappe, et avec une échelle que la mère de sa maîtresse avait soin de venir enlever tous les soirs: elle venait la remettre le lendemain. Aratus n'ayant pu réussir à

prendre Argos par surprise, déclara la guerre aux Argiens, et Aristippe fut tué dans un combat, près de Mycènes, l'an 242 avant J.-C. Mais les Argiens ne recouvrèrent point leur liberté, et le second Aristomachus se fit tyran d'Argos. Il n'est question d'Aristippe que dans *Plutarque*, et Polybe, qui entre dans beaucoup de détails sur Aratus et sur la ligue achéenne, n'en dit pas un mot. C—R.

ARISTIPPE, célèbre philosophe, était né à Cyrène, d'une famille qui était dans l'aisance; car Arétadès, son père, l'envoya aux jeux olympiques, probablement pour disputer le prix de la course des chars; il y rencontra Ischomachus, qui lui parla de Socrate, et lui inspira un tel désir de l'entendre, qu'il vint sur-le-champ à Athènes, et se rangea au nombre de ses disciples. Il n'adopta cependant pas tous ses principes; il pensait, comme lui, qu'on devait s'abstenir de raisonner sur les choses qui sont hors de la portée humaine; il lui ressemblait aussi par le peu de cas qu'il faisait des sciences physiques et mathématiques; mais sa morale différait beaucoup de celle de Socrate. Ses principaux dogmes étaient que toutes les affections de l'homme peuvent se réduire à deux, le plaisir et la douleur. Le plaisir est un mouvement doux, la douleur un mouvement violent; tous les animaux recherchent le premier, et évitent l'autre. Le bonheur n'est que l'assemblage de plusieurs plaisirs particuliers, et, comme il est le but auquel tout homme tend, on ne doit se refuser à aucune espèce de volupté. Il faut cependant y mettre du choix, et la raison doit toujours nous diriger dans nos jouissances. Cette morale ne plaisait pas beaucoup à Socrate, qui, si nous en croyons Xénophon, eut plusieurs discussions avec lui à ce sujet; et c'était sans doute pour éviter ses reproches qu'Aristippe passait une partie de son temps à Égine, où il se trouvait lorsque son maître mourut. Il fit plusieurs voyages en Sicile, où il fut admis dans l'intimité de Denys-le-Tyran, qui s'accommodait fort de son genre d'esprit. Il y conserva cependant jusqu'à un certain point son indépendance, et ce prince lui ayant récité deux vers de Sophocle, dont le sens est que celui qui vient à la cour d'un tyran, devient son esclave s'il était libre auparavant, il répliqua en changeant un seul mot, « ne devient point esclave, s'il était libre » auparavant. » Denys lui reprochant un jour le peu d'utilité qu'il tirait de ses leçons : « Cela est vrai, répondit » Aristippe; car si vous aviez fait » quelque progrès, vous vous seriez » défait de la tyrannie comme d'un » fardeau très-incommode. » Il passait aussi une partie de son temps à Corinthe, où il était attiré par les charmes de Laïs, célèbre courtisane; et quelqu'un lui reprochant la dépense qu'il faisait avec cette femme, qui se livrait gratis à Diogène le cynique : « C'est » pour qu'elle m'accorde ses faveurs » que je la paie, dit-il, et non pour » qu'elle ne les accorde pas à d'autres. » A cette occasion il dit encore : « Je possède Laïs, mais elle ne me » possède pas. » Quoique adonné aux plaisirs, il savait s'en priver pour prouver qu'il était maître de lui-même. Denys lui ayant donné le choix entre trois belles courtisanes, il les emmena toutes trois, en disant que Pâris s'était mal trouvé d'un pareil choix; et arrivé à la porte de sa maison il les congédia. Son valet, chargé d'argent, ayant de la peine à le suivre, il lui dit d'en jeter une partie. Souvent revêtu de la laine de Milet la plus fine, il prenait d'autres fois le manteau,

grossier du philosophe, sans en avoir l'air plus emprunté; et Platon, qui ne l'aimait pas, était forcé de convenir qu'il était le seul à qui la pourpre et le pallium allassent également bien; idée qu'Horace a exprimée dans ce vers :

Omnis Aristippum decuit color et status et res.

Étant un jour à Corinthe, Diogène, qui lavait des herbes, lui dit : « Tu » ne ferais pas la cour aux tyrans, si » tu savais te contenter de cela. — » Tu n'en serais pas réduit à laver » des herbes, si tu savais vivre avec » les hommes », répliqua Aristippe. Il retourna encore en Sicile sous le règne de Denys-le-Jeune, et il eut le bonheur d'y rendre service à Eschine, qui était venu chercher fortune. Il s'y trouva aussi avec Platon, et prévit que ce philosophe et le tyran ne seraient pas long-temps d'accord. Diogène Laërce prétend qu'il revint ensuite à Athènes, où il ouvrit une école, mais cela ne me paraît guère probable; en effet, il aurait eu des disciples, et cependant nous n'en connaissons aucun; car sa doctrine ne fut propagée que par Arêta ou Arété, sa fille, et Antipater de Cyrène, qu'il eut sans doute pour auditeurs dans sa vieillesse, et lorsqu'il se fut retiré dans sa patrie. Il avait un fils et une fille : le fils se conduisant mal, il l'abandonna; mais il s'attacha à l'éducation de sa fille Arété, qui fit de grands progrès dans la philosophie. Elle s'y rendit très-célèbre, et fit elle-même l'éducation de son fils, nommé Aristippe, comme son aïeul. Boccace prétend qu'Arété enseigna publiquement à Athènes. On ignore absolument l'époque de sa mort. On rapporte de lui beaucoup de mots ingénieux, dont les plus remarquables sont les suivants : il demandait de l'argent à Denys, qui lui répondit : « Ne » dites-vous pas que le sage ne manque » jamais de rien? — Donnez d'abord, » répliqua Aristippe; nous examine- » rons ensuite cette question. » Ayant reçu l'argent : « Vous voyez bien que » le sage ne manque jamais de rien. » Le même lui faisant remarquer qu'on voyait souvent les philosophes à la porte des riches, et jamais les riches à celle des philosophes : « C'est, dit » Aristippe, parce que les uns connais- » sent leurs besoins et les autres non. » — A quoi sert la philosophie? lui de- » mandait quelqu'un. — A ce que ceux » qui la professent, répondit-il, ne » changeraient pas de manière de vivre, » lors même qu'il n'y aurait plus de » lois. » Il avait fait beaucoup d'ouvrages qui sont perdus. Diogène Laërce cite souvent sous son nom un ouvrage intitulé : *Du Luxe ancien*, dans lequel on calomniait sans pudeur les plus grands philosophes de l'antiquité; mais il est évident qu'il n'est point de notre Aristippe, comme l'a fort bien prouvé M. Luzac, dans ses *Lectiones atticæ*, section II, § 2. Il en est de même des lettres, sous son nom, qui se trouvent dans la collection que j'indiquerai à l'article SOCRATE. Wieland a donné un ouvrage intitulé : *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, traduit en français par Coiffier, 1802, 5 vol. in-8°.; 1805, 7 vol. in-12. — On compte deux autres ARISTIPPE; l'un écrivit l'*Histoire d'Arcadie*; l'autre fut un philosophe de la nouvelle académie. C—R.

ARISTOBULE, fils d'Aristobule, l'un des officiers de l'armée d'Alexandre, le suivit dans toutes ses expéditions, et fut chargé par lui, de rétablir le tombeau de Cyrus. Il écrivit l'*Histoire d'Alexandre*, qu'il ne voulut publier qu'après sa mort, pour qu'on ne le soupçonnât pas de flatterie; et Arrien, qui en a fait beaucoup d'usage, loue son exactitude. Il ne

faut pas le confondre, comme l'ont fait Vossius et plusieurs savants, avec Aristobule de Cassandrée, aussi historien, qui ne se mit à écrire qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ; car, en supposant qu'Aristobule fût né à Potidée, il n'aurait pas adopté le nouveau nom que cette ville prit, lorsque Cassandre la rétablit, neuf ans après la mort d'Alexandre. C—R.

ARISTOBULE, fils d'Hyrcan, devint, après la mort de son père, vers l'an 105 avant J.-C., grand prêtre des juifs. L'autorité souveraine était ordinairement réunie à cette dignité; cependant, Hyrcau en avait disposé en faveur de son épouse; mais Aristobule la fit enfermer, et prit le diadême et le titre de roi, qui n'était pas en usage chez les juifs. Il entreprit ensuite une expédition contre les Ituréens, qu'il soumit en grande partie, et à qui il fit embrasser la religion juive. Etant tombé malade, il laissa à Antigone son frère, qu'il aimait beaucoup, le soin de terminer cette conquête, et revint à Jérusalem. Son épouse profita de l'absence d'Antigone pour le calomnier, et fit entendre à son mari, qu'il cherchait à s'emparer de son autorité. Sur ces entrefaites, Antigone, qui avait terminé la guerre, étant revenu à Jérusalem, avec son armée, pour la fête du Tabernacle, Aristobule lui fit dire de venir lui parler dans son palais : on s'y rendait par un passage souterrain, où il avait placé quelques-uns de ses gardes, avec ordre de le tuer, s'il se présentait avec ses armes, et de le laisser passer, s'il ne les avait pas; alors sa femme, qui voulait perdre Antigone, lui fit dire que le roi désirait voir son armure. Celui-ci, ne se méfiant de rien, se présenta donc tout armé, et fut tué aussitôt. Les remords qu'Aristobule eut de ce meurtre, aggravèrent sa maladie, et il mourut après un règne d'une année. — Trois de ses frères, qu'il tenait dans les fers, furent mis en liberté, et l'aîné, nommé Alexandre Jannée, monta sur le trône. C—R.

ARISTOBULE, était le second fils d'Alexandre Jannée; il n'avait, par conséquent, aucun droit au trône ni au souverain pontificat; mais comme Hyrcan, son frère aîné, que sa mère avait fait reconnaître grand-prêtre, était entièrement livré aux Pharisiens, et ne s'occupait que de religion, il crut pouvoir aspirer à l'un et à l'autre. S'étant fait des partisans dans l'armée, dont sa mère lui avait donné le commandement, il n'eut pas plutôt appris la mort de celle-ci, qu'il sortit la nuit de Jérusalem et alla parcourir les forteresses où s'étaient réfugiés les amis de son père que les Pharisiens persécutaient. Ils le nommèrent roi, et il alla avec eux attaquer Hyrcan, son frère, qu'il défit, et, comme les juifs ne supportaient qu'avec peine le joug des Pharisiens, il se rendit facilement maître de Jérusalem, et força Hyrcan à se démettre de la royauté et du sacerdoce, mais il ne fut point reconnu pour roi par les Romains; et Pompée étant venu dans la Syrie, l'an 63 avant J.-C., Hyrcau se rendit auprès de lui pour réclamer le trône; Aristobule s'y rendit aussi d'après les ordres de Pompée, et, s'étant aperçu que le jugement ne serait point en sa faveur, il retourna dans la Judée pour se mettre en défense ; Pompée l'y suivit et l'assiégea dans Jérusalem, où il le prit après trois mois de siége par la superstition des juifs, qui ne voulurent pas se défendre un jour de sabbat; il le conduisit à Rome, où il le fit paraître à son triomphe. Au bout de quelques années, Aristobule parvint à s'échapper avec Antigone son fils, et retourna dans la Judée, où il ex-

cita de nouveaux troubles. Gabinius, en ayant été instruit, fit marcher contre lui des troupes, se rendit maître de sa personne, et l'envoya à Rome, vers l'an 50 avant J.-C. La guerre civile s'étant déclarée entre Pompée et César, celui-ci relâcha Aristobule et le renvoya dans la Judée avec deux légions pour faire déclarer ce pays en sa faveur; mais les partisans de Pompée trouvèrent le moyen de le faire empoisonner en chemin. C—R.

ARISTOBULE, frère de Mariamne, et ARISTOBULE, fils d'Hérode (*Voy*. Hérode-le-Grand).

ARISTOBULE, juif d'Alexandrie, et philosophe péripatéticien, composa un commentaire en grec sur le *Pentateuque*, et le dédia à Ptolémée Philométor. Son but, dans cet ouvrage très-volumineux, était de prouver que les anciens poëtes, et les anciens philosophes grecs, avaient profité des livres de Moïse, et que le peuple juif et son histoire n'avaient point été inconnus aux anciens historiens grecs. Pour y parvenir, il se permit de forger un grand nombre de passages de poëtes et d'historiens, et il le fit avec assez d'art pour tromper, non seulement quelques pères de l'Église, mais encore des écrivains profanes. (Voy. *Lud. Gasp. Valckenaerii diatribe de Aristobulo Judæo*, Lugd. Bat., 1806, in-4°.) — Un des frères d'Epicure se nommait Aristobule. C—R.

ARISTOCLÈS. Il y eut en Grèce plusieurs artistes célèbres de ce nom; le plus ancien, né à Cydonia en Crète, était sculpteur et florissait avant l'époque où la ville de Zanclé prit le nom de Messine; événement qui se rapporte à la 29e. olympiade, 664 ans avant J.-C. Il avait fait, pour la ville d'Elis, un *Hercule combattant contre l'Amazone Anthiope pour lui ravir sa ceinture*. — Un autre Aristoclès, sculpteur de Sycione, vivait dans la 95e. olympiade, 400 ans avant J.-C. Il était frère de Canachus, autre sculpteur très-renommé, et maître de Synnoon. Suivant Pausanias, Aristoclès était fils et disciple de Cléotas, et avait fait, à Elis, un groupe représentant *Jupiter et Ganymède*. — Enfin, il y eut un peintre de ce nom, élève de Nicomaque. L—S—E.

ARISTOCLÈS de Messine, philosophe péripatéticien du 2e. siècle, eut pour disciple Alexandre d'Aphrodisée. Il composa dix livres de l'*Histoire des philosophes et de leurs opinions*, dont Eusèbe nous a conservé de précieux fragments, aux 14e. et 15e. livres de sa *Préparation évangélique*. Il avait écrit aussi des commentaires particuliers sur la *Philosophie d'Aristote*. — Un autre Aristoclès, de Pergame, suivit également l'école péripatéticienne, mais la quitta pour embrasser la profession de rhéteur. Il eut pour maître d'éloquence Hérode Atticus. L'aïeul de Platon se nommait Aristoclès, et Platon lui-même porta ce nom dans son enfance. K.

ARISTOCRATE Ier., fils d'Æchmis, devint roi d'Arcadie après la mort de son père, vers l'an 720 avant J.-C. Étant devenu amoureux d'une jeune fille, prêtresse de Diane, Hymnia, il la viola dans le temple même de la déesse; les Arcadiens le lapidèrent pour expier ce forfait, et ordonnèrent qu'à l'avenir on choisirait une femme mariée, et non une fille, pour prêtresse de Diane. Aristocrate eut pour successeur Hicétas son fils. C—R.

ARISTOCRATE II, fils d'Hicétas, et petit-fils du précédent, devint roi

de l'Arcadie vers l'an 640 avant J.-C. Les Messéniens s'étant, peu de temps après, révoltés contre les Lacédémoniens, les Arcadiens leur envoyèrent des secours; mais les Lacédémoniens ayant corrompu Aristocrate à prix d'argent, il trahit les Messéniens au combat de la grande Fosse, et les abandonna au moment où la bataille allait s'engager, ce qui fut cause de leur défaite. Lorsque la forteresse d'Ira eut été prise, les Messéniens se réfugièrent dans l'Arcadie, et Aristomènes forma le projet d'aller attaquer Sparte même, tandis que ses habitants étaient occupés au pillage d'Ira. On fut obligé de remettre au lendemain l'exécution de ce projet; mais Aristocrate en fit avertir les Lacédémoniens durant la nuit. Sa trahison ayant été découverte, les Arcadiens le lapidèrent, et ne voulurent plus de roi par la suite. Il laissa deux enfants, Aristodème, qui, bien qu'il n'eût pas le titre de roi, conserva beaucoup d'autorité dans l'Arcadie, et Eristhénie, mère de Mélisse, femme de Périandre, tyran de Corinthe. C—R.

ARISTODÈME, Messénien, était l'un des descendants d'Æpytus, et de la race des Héraclides. Il se distingua, par sa valeur, dès le commencement de la première guerre de Messénie. L'oracle ayant ordonné de sacrifier aux dieux infernaux une vierge du sang d'Æpytus, il offrit sa fille; un jeune Messénien, à qui elle était promise en mariage, ayant dit qu'elle était grosse, pour empêcher qu'elle ne fût sacrifiée, Aristodème la tua, et l'ouvrit de ses propres mains, pour faire voir que cela était faux. Euphaès ayant été tué l'an 731 avant J.-C., Aristodème fut nommé roi à sa place, et remporta plusieurs victoires signalées sur les Lacédémoniens; mais comme la Messénie était ruinée par les suites de la guerre, tous ses efforts n'aboutirent qu'à retarder de quelque temps la prise d'Ithome et l'asservissement de sa patrie; et, voyant que l'un et l'autre étaient inévitables, il se tua lui-même sur le tombeau de sa fille, l'an 724 avant J.-C. C—R.

ARISTODÈME, surnommé MALACUS (le mol), soit parce qu'il avait été efféminé dans sa jeunesse, soit pour quelque autre raison qui nous est inconnue, était d'une des meilleures familles de Cumes, en Italie. Des Tyrrhéniens, chassés par les Gaulois des bords de la mer Adriatique, s'étant réunis aux Ombriens, aux Dauniens et à d'autres barbares, vinrent assiéger Cumes, l'an 524 avant J.-C. Les Cuméens, quoique bien inférieurs en nombre, osèrent leur livrer bataille, et les défirent entièrement. Aristodème, qui était alors très-jeune, se conduisit avec tant de bravoure, que lorsqu'il s'agit de décerner le premier prix de valeur, le peuple voulut qu'on le lui donnât. Les grands, de leur côté, voulaient le faire donner à Hippomédon, général de la cavalerie, et comme le gouvernement de Cumes était aristocratique, le sénat penchait de leur côté: le peuple, cependant, ne voulant pas céder, on était près d'en venir à une sédition, lorsque les vieillards s'en étant mêlés, firent un accommodement, par lequel il fut convenu que le premier prix serait partagé entre les deux prétendants. A partir de cette époque, Aristodème se trouva le chef du peuple, et en butte, par conséquent, aux grands qui cherchaient les moyens de s'en délivrer. Ils crurent en trouver l'occasion vingt ans après. LesAriciniens, assiégés par Arron, fils de Porsenna, ayant envoyé demander des secours à Cumes, le parti aristocratique imagina de leur

envoyer Aristodème, avec deux mille hommes, qu'on eut soin de choisir parmi ce qu'il y avait de plus pauvre et de plus séditieux dans la populace; on leur donna dix vaisseaux vieux et en très-mauvais état, et on les força de s'embarquer, dans l'espérance qu'il n'en échapperait guère aux dangers de la mer. Aristodème devina bien leurs intentions; cependant, il ne crut pas devoir refuser cette expédition. Il parvint à Aricie avec un bonheur inespéré, défit, presque avec ses seules troupes, l'armée ennemie, et fit beaucoup de butin et un grand nombre de prisonniers. S'étant embarqué pour revenir, il fit connaître à ses soldats le danger auquel on avait voulu les exposer, et leur fit promettre de le seconder en tout ce qu'il voudrait entreprendre. Ayant ensuite dévoilé ses projets à ceux sur qui il comptait le plus, il rendit la liberté aux prisonniers pour se les attacher. Arrivé à Cumes, il fit convoquer une assemblée du sénat, pour rendre compte de son expédition, et, à peine eut-il commencé à parler, que ses satellites, pénétrant dans le lieu de l'assemblée, massacrèrent tous les principaux de la ville. Il s'empara ensuite de la citadelle, des vaisseaux, et des endroits les plus forts de la ville, et convoqua le lendemain une assemblée du peuple, dans laquelle il chercha à justifier ce qui s'était passé la veille, en accusant ceux qui avaient été tués, et il se fit investir de toute l'autorité par le peuple, en lui promettant un nouveau partage des terres et l'abolition des dettes. Il n'eut pas beaucoup de peine alors à s'emparer de la tyrannie; et, s'étant formé une garde composée de ce qu'il y avait de plus corrompu dans le peuple, d'esclaves qui avaient massacré leurs maîtres, et de troupes étrangères, il désarma le reste des citoyens. Il voulait faire périr les fils de ceux qui avaient été tués; mais leurs mères, qu'il avait mariées malgré elles à ses satellites, employèrent en leur faveur le crédit de leurs nouveaux époux, et il se contenta de les reléguer à la campagne, où on les occupait aux emplois les plus vils. Quant au reste de la jeunesse, il la faisait élever de la manière la plus efféminée, pour qu'elle fût hors d'état de former aucun projet contre lui. Toutes ces mesures, par lesquelles il croyait avoir bien assuré son autorité, n'aboutirent cependant à rien, et il se perdit par un excès de précaution. Ayant toujours des craintes sur ceux qu'il avait relégués à la campagne, il résolut de s'en défaire; ils en furent instruits, et se retirèrent dans les bois, d'où ils ne sortaient que pour ravager le pays; mais les exilés, qui s'étaient établis à Capoue, et à la tête desquels étaient les fils d'Hippomédon, s'étant réunis à eux, ils s'emparèrent de Cumes par surprise, firent périr Aristodème dans les tourments les plus affreux, tuèrent ses enfants et toute sa famille, et rétablirent l'ancien gouvernement. Sa tyrannie avait duré quatorze ans. Il fut donc tué vers l'an 490 avant J.-C. C—R.

ARISTODÈME, Athénien et acteur tragique, avait, par son état, la facilité d'aller par-tout, même en temps de guerre; il se rendit avec Néoptolème, acteur tragique comme lui, auprès de Philippe, roi de Macédoine, qui était alors en guerre avec les Athéniens. Ce prince, qui avait sur la Phocide, et quelques autres pays, des projets que cette guerre l'empêchait d'exécuter, imagina de la terminer par le moyen de ces deux acteurs, et, les ayant comblés de présents, il les renvoya à Athènes, en leur disant, qu'il était ami des Athéniens, et qu'il

ne savait pas pourquoi ils lui faisaient la guerre : ceux-ci, de retour, ne manquèrent pas de le dire, et le peuple athénien, qui désirait aussi la paix, nomma sur-le-champ des ambassadeurs, du nombre desquels furent Démosthènes et Eschine. Ce dernier se laissa gagner par Philippe, et conclut un traité très-désavantageux pour les Athéniens; ses prévarications dans cette ambassade sont le sujet d'un des plus beaux discours de Démosthènes. C—R.

ARISTOGITON, Athénien, d'une classe ordinaire, avait conçu une passion honteuse pour Harmodius, jeune homme de la plus grande beauté. Hipparchus, l'un des Pisistratides, étant devenu son rival, Aristogiton, transporté de jalousie, forma une conspiration contre lui et contre ses frères, et y entraîna Harmodius. Ils attendirent, pour la faire éclater, la fête des Panathénées, où les principaux citoyens étaient armés pour escorter la procession. Ce jour étant arrivé, ils se disposaient à exécuter leur projet; mais voyant un des conjurés parler à Hippias, ils crurent qu'il lui dévoilait leur conjuration; ils sortirent alors comme des furieux, et ayant rencontré Hipparchus, ils fondirent sur lui et le tuèrent. Aristogiton parvint à s'échapper, mais il fut bientôt pris et mis à mort. Après avoir été livré à la torture, afin d'obtenir l'aveu de ses complices, il nomma successivement les plus intimes amis d'Hippias, qui furent aussitôt mis à mort; après quoi le tyran lui ayant demandé s'il n'y en avait plus : « Il n'y a plus que toi, lui répondit » en souriant Aristogiton, qui soit » digne de mort. » On raconte la même chose de Zénon d'Élée, ce qui peut faire douter de la vérité de cette anecdote dont il n'est pas question dans Thucydides. On leur érigea des statues par la suite, et leur nom servait de signe de ralliement contre tous ceux qu'on soupçonnait de vouloir attenter à la liberté. C—R.

ARISTOLAUS, peintre Athénien, fils et disciple de Pausias; il avait peint Épaminondas, Périclès et plusieurs autres grands hommes. On citait aussi de lui un tableau représentant *le Peuple athénien personnifié*, sujet qui exerçait assez souvent le génie des artistes grecs. Pline donne la liste des ouvrages d'Aristolaüs, recommandables surtout par la correction du dessin. Il vivait environ 325 ans avant J.-C. L—S—E.

ARISTOMACHUS. Il y a eu, suivant Plutarque, deux tyrans de ce nom à Argos, tous les deux contemporains d'Aratus, qui chercha à faire tuer le premier pour rendre la liberté aux Argiens, chez qui il s'était retiré pendant son exil; mais cette conspiration fut découverte. Aristomachus fut tué peu de temps après par ses esclaves, et Aristippe, protégé par Antigone Gonatas, se fit tyran à sa place. — Ce dernier eut pour successeur un autre ARISTOMACHUS, qui se voyant privé de tout appui après la mort de Démétrius, roi de Macédoine, rendit lui-même la liberté aux Argiens, et les fit entrer dans la ligue achéenne, dont il devint préteur par la suite. Polybe, de son côté, ne semble reconnaître qu'un seul Aristomachus, qui était tyran d'Argos lorsqu'Aratus chercha à prendre cette ville par surprise. Ce général n'ayant pas réussi, Aristomachus fit périr dans les tourments les plus affreux quatre-vingts des principaux citoyens d'Argos qu'il soupçonnait d'intelligence avec Aratus. Il déposa par la suite son autorité, parce qu'il voyait qu'il n'était plus possible de la conserver, et il devint préteur des Achéens; mais il

saisit la première occasion qui se présenta pour les trahir, et fit entrer les Argiens dans le parti de Cléomènes. Il fut fait prisonnier quelque temps après par Antigone et les Achéens, qui le noyèrent à Cenchrées. Phylarque, que Plutarque a suivi, prétendait qu'il avait été sacrifié à la jalousie d'Aratus; mais Polybe justifie très-bien ce grand homme, et prouve qu'Aristomachus avait mérité son sort. C—R.

ARISTOMAQUE, philosophe péripatéticien, né à Soles en Cilicie, et disciple de Lycon, cultiva l'histoire naturelle, et s'occupa principalement des abeilles, sur lesquelles il fit des observations pendant cinquante-huit ans; il avait écrit aussi sur l'agriculture. Pline le cite souvent. Son portrait nous a été conservé sur une cornaline, où il est représenté contemplant des ruches. On en trouve la gravure dans le 1er. volume de l'*Iconographie* de M. Visconti. C—R.

ARISTOMÈNES, Messénien, était né à Andanie. Nicomède, son père, descendait des anciens rois de Messène; sa mère se nommait Nicotélie. Lorsqu'il vit le jour, la Messénie était depuis long-temps sous le joug des Lacédémoniens; mais elle s'était peuplée d'une jeunesse nombreuse qui, impatiente du joug, n'attendait qu'un chef pour le secouer. Elle le trouva dans Aristomènes, qui réunissait les plus grandes qualités aux droits qu'il tenait de sa naissance. Comme il n'avait pas moins de prudence que de valeur, il commença par s'assurer des dispositions des peuples voisins, et, lorsqu'il les sut prêts à seconder les Messéniens, il leva l'étendard de la révolte. Les Lacédémoniens étant entrés sur-le-champ dans la Messénie pour la faire rentrer dans le devoir, il leur livra, vers Déræ, un combat dont le succès fut incertain; mais où il fit de tels prodiges de valeur, qu'on voulut lui donner le titre de roi, qu'il refusa. Il harcela tellement les Lacédémoniens, que ceux-ci, réduits au désespoir, consultèrent l'oracle, qui leur dit de demander un chef aux Athéniens; et ceux-ci leur envoyèrent le poète Tyrtée. Cela n'empêcha pas que les Lacédémoniens ne fussent défaits vers le monument du Sanglier, et qu'ils n'éprouvassent plusieurs échecs particuliers. Ils eurent alors recours à la trahison, et parvinrent, à prix d'argent, à corrompre Aristocrate II, roi d'Arcadie, qui abandonna les Messéniens au moment d'une bataille générale, vers la grande Fosse, et fut la cause d'une déroute complète; Aristomènes, alors, se fortifia sur le mont Ira avec ce qui lui restait de troupes, et se mit à faire des incursions, tant dans la Laconie, qu'il ravagea entièrement, que dans la portion de la Messénie qui était au pouvoir des Lacédémoniens; il prit même et pilla Amycles, ville voisine de Sparte. A la fin, cependant, il fut lui-même fait prisonnier dans une de ces incursions, et les Lacédémoniens le précipitèrent dans le Céadas (on donnait ce nom à un précipice où l'on jetait ceux qu'on condamnait à mort), d'où il s'échappa comme par miracle. A peine revenu dans la Messénie, il tailla en pièces des troupes que les Corinthiens envoyaient au secours des Lacédémoniens. Il fut pris une seconde fois par des archers Crétois, et il parvint encore à s'échapper de leurs mains. Cependant, malgré tous ses efforts, il lui était difficile de se défendre bien longtemps dans une place isolée, au milieu d'un pays dont les Lacédémoniens étaient entièrement maîtres; il s'attendait donc à chaque instant à en être chassé, et les Lacédémoniens s'étant emparés par surprise de la citadelle

d'Ira, dans la 11e. année de la guerre, il ne défendit la ville qu'autant de temps qu'il lui en fallait pour se disposer à une retraite honorable; il parvint à la faire avec toutes ses troupes, et emmena même les femmes, les enfants et les vieillards. Ils se retirèrent dans l'Arcadie, où ils furent très-bien reçus. Il forma le projet hardi d'aller le lendemain même attaquer la ville de Sparte, dont les habitants étaient occupés au pillage d'Ira; mais il fut encore trahi par Aristocrate, qui dévoila ce projet aux Lacédémoniens. Il donna alors Gorgus, son fils, pour chef aux Messéniens qui allèrent s'établir à Rhégium, et il resta quelque temps dans l'Arcadie, où il maria deux de ses filles; Damagètus, roi d'Ialysos, dans l'île de Rhodes, épousa la troisième. Aristomènes la suivit dans l'île de Rhodes, où il termina ses jours. Sa vie a été écrite avec beaucoup de détail par Pausanias, dans le quatrième livre de sa *Description de la Grèce*. On la trouve aussi dans le second volume de l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*. C—R.

ARISTON, fils d'Agasiclès, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 560 av. J.-C. Les Lacédémoniens, sous son règne, prirent enfin l'ascendant sur les Tégéates qui les avaient vaincus plusieurs fois sous les règnes précédents. Comme leurs victoires leur donnaient une grande prépondérance dans la Grèce, Crœsus rechercha leur alliance pour se défendre contre Cyrus. Ariston, après avoir épousé successivement deux femmes sans en avoir d'enfants, devint amoureux de l'épouse d'Agétas, son ami, qui était la plus belle femme de Sparte. Il parvint à se la faire céder par une ruse dont on peut voir les détails dans Hérodote, et au bout de sept mois de mariage, elle accoucha de Démarate, sur la légitimité duquel Ariston eut quelques soupçons, comme on le verra à l'article DÉMARATE. C—R.

ARISTON, natif de l'île de Chio, fut surnommé *Phalanthus*, parce qu'il était chauve, et *Sirène*, à cause de la douceur de son éloquence. Il fut d'abord disciple de Zénon, fondateur de la secte stoïcienne; mais, la sévérité des principes du maître s'accordant mal avec ses mœurs douces, il le quitta pour s'attacher à Polémon; puis, s'étant formé une doctrine particulière, il s'établit dans le Cynosarge, et ouvrit une école, dont les disciples retinrent son nom. La philosophie d'Ariston fut du nombre de celles dont il est facile d'abuser. Il était adiaphoriste, faisant consister la sagesse dans l'indifférence pour ce qui n'est ni vice ni vertu. Le sage lui paraissait semblable au comédien habile, qui joue également bien le rôle d'Agamemnon et celui de Thersite. Il rejetait, des études, la logique et la science de la nature; la première, comme inutile; la seconde, comme excédant les bornes de notre intelligence. Il voulait que l'on se bornât à cultiver les mœurs. Il ne reconnaissait en substance qu'une seule vertu, qu'il appelait *santé*, toutes les autres n'étant que des modifications de celle-là. C'est ainsi, disait-il, qu'on appelle la vertu tempérance, quand elle modère notre appétit; prudence, quand elle règle nos actions; justice, lorsqu'elle prévient les délits; mais elle n'en est pas moins une, de même que le feu ne change point de nature, quoique ses propriétés soient infinies. Il regardait la forme des Dieux comme incompréhensible, ne leur accordait point de sens, et doutait si l'on pouvait les compter parmi les êtres vivants. Ariston composa plusieurs ou-

vrages, dont on peut voir les titres dans Diogène Laërce. Sa morale était peu austère; aussi, dans sa vieillesse, se livra-t-il aux plaisirs. Il mourut des suites d'un coup de soleil. — Un autre Ariston, philosophe péripatéticien, surnommé *Iulietes*, parce qu'il était natif de Iulis, dans l'île de Zée, fut disciple et successeur de Lycon. — On compte encore deux péripatéticiens du même nom; l'un, natif de l'île de Cos, disciple de Iulietes, qui l'institua son héritier; l'autre, natif d'Alexandrie. D. L.

ARISTON (Titus), jurisconsulte romain, qui vivait du temps de Trajan. Nous ne connaissons de ce personnage, que ce qu'en a dit Pline le jeune, dans deux épîtres, où il témoigne pour lui beaucoup d'estime et d'affection, et vante ses connaissances dans toutes les branches de la jurisprudence. Il faut observer qu'Ariston était l'ami de Pline, et que celui-ci aimait surtout le genre du panégyrique. Aulu-Gelle dit qu'Ariston avait composé beaucoup de livres, et fait mention d'un de ses ouvrages. K.

ARISTONICUS, fils naturel d'Eumènes, roi de Pergame, et d'une joueuse d'instruments d'Ephèse, entreprit, après la mort d'Attale, de se remettre en possession des états de son père. Les Romains ayant envoyé contre lui le consul P. Licinius Crassus, il le défit et le fit périr, l'an 128 av. J.-C.; mais Perpenna étant venu, aussitôt après, en Asie, défit Aristonicus, et le fit prisonnier. On le conduisit à Rome, où il termina ses jours en prison. Ce prince fut le dernier de la dynastie des Attalides, qui avait occupé le trône pendant 154 ans. C—r.

ARISTOPHANE, célèbre poète comique, était fils de Philippe, et Athénien de naissance, suivant l'ancien auteur de sa vie, plus croyable à cet égard que Suidas, compilateur sans jugement. Il commença à se faire connaître, dans la quatrième année de la guerre du Péloponnèse (427 av. J.-C.), par les *Dœtaliens*, comédie que nous n'avons plus. Il osa, l'année suivante, dans les *Babyloniens*, attaquer la coutume des Athéniens, de nommer les archontes et d'autres magistrats par la voie du sort. Comme il s'était déjà sans doute permis dans cette pièce quelques plaisanteries sur Cléon, ce démagogue l'accusa d'usurper le titre de citoyen d'Athènes. Aristophane répondit à cette accusation par les deux vers qu'Homère met dans la bouche de Télémaque, lorsqu'on lui demande s'il est fils d'Ulysse : « Ma » mère me l'a dit, je ne le sais pas » autrement; qui peut en effet se flat» ter de connaître son père? » Cette accusation fut renouvelée deux fois par la suite, mais il s'en tira toujours avec honneur. Il se vengea, bientôt après, de Cléon, en le couvrant de ridicule, et en l'accusant de dilapidations, dans la comédie des *Chevaliers*. Aucun acteur n'ayant osé se charger du rôle de Cléon, qui était alors tout-puissant, Aristophane prit le masque, et le joua lui-même. Enhardi par le succès, il mit sur la scène les juges, les philosophes et les dieux eux-mêmes. Sa comédie des *Guêpes*, qui a fourni à Racine l'idée de celle des *Plaideurs*, est une satire très-ingénieuse de la passion des Athéniens pour juger. Dans les *Nuées*, il attaqua Socrate sur son mépris pour les dieux, sur sa manière de raisonner qui tendait à mettre tout en problème, jusqu'aux notions sur le juste et l'injuste, et il tourne en ridicule les vaines spéculations du philosophe. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point ces accusations étaient fondées; mais il est certain qu'elles n'eurent aucune in-

fluence sur la condamnation de Socrate, qui n'eut lieu que vingt-trois ans après. Dans les *Grenouilles* et dans la *Paix*, Aristophane se permet sur Bacchus, Hercule et Jupiter, des railleries qu'il est assez singulier que le peuple Athénien, superstitieux comme il l'était, ait souffertes. Cette tolérance venait sans doute de ce que la comédie faisait partie du culte de Bacchus. Les poètes ses contemporains, Agathon, Carcinus, Euripide, etc., furent aussi souvent en proie à ses sarcasmes; il en voulait surtout à Euripide, et il en revient à lui à chaque instant; il le traduisit même sur la scène, ainsi qu'Agathon, dans les *Femmes célébrant les Thesmophories*. Le peuple athénien, tout susceptible qu'il était, n'échappa pas davantage à ses plaisanteries. Il lui reproche sans cesse son inconstance, sa légèreté, son amour pour la flatterie, sa sotte crédulité, et sa facilité à se livrer à des espérances chimériques, enfin il lui dit les vérités les plus dures. Aussi se vante-t-il, dans une de ses pièces, d'avoir osé le premier relever ses défauts avec franchise, et il prétend que le roi des Perses trouvait les armes des Athéniens beaucoup plus redoutables depuis qu'il leur donnait des conseils. Il faut qu'il y eût quelque chose de vrai dans tout cela; car, loin de s'offenser de ses avis, les Athéniens lui décernèrent une couronne de l'olivier sacré, ce qui était un honneur extraordinaire. Cette licence de la vieille comédie, qu'on avait regardée pendant long-temps comme une des sauvegardes de la démocratie, devint bientôt à charge, lorsque les orateurs se furent emparés de l'esprit du peuple, ce qui arriva à la suite de la guerre du Péloponnèse. Ces orateurs, jaloux de l'influence des poètes comiques, firent rendre, vers l'an 388 av. J.-C., sur la proposition d'un certain Antimachus, une loi qui défendait de nommer personne sur le théâtre. Cette loi mit dans le plus grand embarras les administrateurs des jeux. La comédie était, comme nous l'avons dit, une partie essentielle des fêtes de Bacchus, et aucun poète ne voulait se charger de faire des pièces. On eut alors recours à Aristophane, qui fit le *Cocalus*, pièce dans laquelle une fille violée par un jeune homme, est ensuite reconnue, et se marie avec celui qui l'a violée. Cette comédie, qu'il donna sous le nom d'*Ararus*, son fils aîné, fut l'origine de la comédie nouvelle. Ménandre et les autres poètes plus récents, l'imitèrent, et firent souvent usage de cette intrigue, comme nous le voyons dans les pièces imitées d'eux par Plaute et Térence. Aristophane était alors très-âgé, et il paraît qu'il ne vécut pas long-temps après. Il ne faut pas juger ses comédies par ce qu'en ont dit quelques littérateurs modernes, qui n'étaient pas en état de les entendre, et qui ont voulu les comparer à celles de Ménandre, ou à nos comédies modernes. La comédie, du temps d'Aristophane, n'était autre chose qu'un dialogue satirique en vers, mêlé de chœurs, et il ne pouvait pas s'écarter du genre adopté. On lui reproche les obscénités dont ses pièces sont remplies, qui tiennent même quelquefois au sujet, comme dans la *Lysistrate* : mais cette licence était autorisée; la comédie ne fut pas plus décente à Rome dans ses commencements, quoique les mœurs y fussent très-sévères, et il en fut de même de nos premières représentations théâtrales. Il ne faut donc chercher dans Aristophane que l'élégance du style, l'urbanité attique, un grand talent pour

saisir les ridicules, et une peinture fidèle des mœurs athéniennes. Il faut convenir que sur tous ces points, il ne laisse rien à desirer. Platon, si bon juge en fait de style, avait fait sur Aristophane deux vers dont le sens était que les Grâces, voulant se faire un temple impérissable, avaient choisi l'esprit d'Aristophane. Il lisait sans cesse ses comédies; on les trouva dans son lit à sa mort, et il les envoya à Denys le tyran, qui désirait connaître le gouvernement d'Athènes. Enfin, il en fait un des acteurs de son *Banquet*. On pourrait joindre au témoignage de Platon, celui de S. Jean Chrysostôme, s'il était vrai qu'il eût toujours les comédies d'Aristophane sous son chevet; mais Alde Manuce est le seul qui le dise, et la pureté des mœurs de S. Jean Chrysostôme ne permet pas de croire qu'il se plût à la lecture d'un poète aussi licencieux. Il ne nous reste que onze comédies d'Aristophane, qui ont été imprimées un grand nombre de fois. Les meilleures éditions sont les suivantes, 1°. avec la traduction latine, Amsterdam, 1670, in-12; 2°. avec la traduction latine, les scholies grecques, les notes de divers savants, et celles de Lud. Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol.; 3°. avec les notes de Bergler, Amsterdam, 1760, in-4°., 2 vol.; 4°. avec les notes de Brunck, Strasbourg, 1783, in-8°., 3 vol., quelquefois en quatre; 5°. celle d'Invernizi, d'après un manuscrit du 10°. siècle, trouvé à Ravennes, Leipsick, 1794, in-8°., 2 vol. On aurait su beaucoup plus de gré à M. Beck, éditeur de cet ouvrage, s'il avait publié le scholiaste grec, qui est absolument nécessaire pour l'intelligence des comédies d'Aristophane, au lieu de nous donner, dans un énorme volume in-8°. qui a paru en 1809, tous les commentaires sur le *Plutus*. On a publié à Leipsick, en 1804, un premier volume d'Aristophane, contenant le *Plutus*, avec un commentaire peu important de J. F. Fischer. Je crois que cette édition ne se continue pas. Parmi les éditions de pièces détachées d'Aristophane, on doit remarquer le *Plutus*, avec les scholies grecques et les notes de Tib. Hemsterhuis, Harlingue, 1743, in-8°, et les *Oiseaux*, avec les notes de M. Beck, Lipsiæ, 1782, in-8°. Traductions françaises, 1°. du *Plutus* et des *Nuées*, par M^me^. Dacier, Paris, 1684, 1692; 2°. des *Oiseaux*, par Boivin; 3°. d'une grande partie des *Guêpes*, par M. Geoffroi, dans son édition de Racine, Paris, 1808; 4°. du Théâtre complet, par Poinsinet de Sivry, 1784 ou 1790, 4 vol. in-8°.; quelques pièces sont traduites en vers, quelques autres en prose; 5°. du théâtre complet, en prose, par A. Ch. Brottier, neveu de l'éditeur de Tacite; tom. X à XIII, de la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*; 6°. *Lisistrata*, opéra de M. Hoffmann. C—n.

ARISTOPHANE, célèbre grammairien, né à Byzance, étudia sous Callimaque et sous Zénodote, vers l'an 198 avant J.-C., et vint à Alexandrie, où se trouvaient le plus de ressources pour ceux qui se livraient à la grammaire et à la critique. Il est souvent cité dans les scholiastes des anciens poètes. Si l'on en croit Vitruve, Aristophane obtint, de la manière suivante, la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie. Ptolémée Physcon, qui régnait alors en Egypte, employait toutes sortes de moyens pour augmenter sa bibliothèque; il accordait des honneurs et des récompenses aux écrivains, et voulait qu'il y eût sept juges pour décider du mérite des ouvrages. On n'en trouva

que six, parmi les gens de lettres qui étaient alors à Alexandrie. Ces six juges proposèrent au roi de s'adjoindre Aristophane, qui était occupé continuellement à lire les livres de la bibliothèque : le roi y consentit. Les poètes lurent les premiers leurs ouvrages. Six juges avaient déjà décidé en faveur de quelques-uns, pour qui le peuple avait témoigné du penchant; mais Aristophane accorda le premier prix à un poète qu'on n'avait presque pas daigné écouter; il soutint qu'il était le seul qui eût réellement composé ses ouvrages, et que tous les autres n'étaient que des plagiaires. Il les en convainquit publiquement, ayant fait apporter de la bibliothèque des livres où il montra les endroits qu'ils avaient pillés. Ce jugement d'Aristophane fut une preuve de sa capacité, et lui mérita la place de surintendant de la bibliothèque. Ce même Aristophane est cité comme ayant partagé les *Dialogues de Platon* en trilogies.

C—R.

ARISTOTE, philosophe, naquit à Stagire, ville de Macédoine, la première année de la 99$^{e}$. olympiade (384$^{e}$. avant J.-C.). Nicomachus, son père, descendait de Machaon, fils d'Esculape. Phaestis, sa mère, appartenait aussi à des parents illustres. La médecine était une profession héréditaire dans la famille des Asclépiades, et le père d'Aristote s'y était livré avec succès. Il avait même laissé quelques ouvrages sur cette science, et ses connaissances l'avaient fait appeler à la cour d'Amyntas III, roi de Macédoine, père de Philippe et aïeul d'Alexandre. Il destina son fils à la même carrière, et le dirigea lui-même dans l'étude de la médecine et dans celle de la philosophie, qui en était déjà la compagne inséparable, comme le prouvent les ouvrages d'Hippocrate. On ne sait jusqu'où Aristote porta ses études en ce genre; mais on voit par ses *Problèmes*, et quelques autres écrits, qu'il aurait obtenu de grands succès dans cette science, s'il avait voulu s'y livrer uniquement. Ce fut sans doute à cette première éducation, qu'il dut le goût qui se développa chez lui, dans la suite, pour l'histoire naturelle, dont il fut le créateur, puisqu'il est le premier qui ait fait des observations exactes. Ayant perdu son père et sa mère, à l'âge de dix-huit ans, il alla d'abord à Atarné, auprès de Proxénus, ami de sa famille; après y avoir demeuré peu de temps, il se rendit à Athènes, pour y entendre Platon, dont l'école était alors très-renommée. Quelques auteurs prétendent que, dans sa première jeunesse, il avait dissipé sa fortune, et qu'il fut obligé d'embrasser l'état de pharmacien à Athènes; mais ce fait, rapporté dans une lettre d'Épicure, qui est évidemment supposée, ne mérite aucune croyance. Il est cependant possible qu'il ait exercé la profession de médecin à Athènes, et qu'il ait vendu des remèdes comme le faisaient tous les anciens médecins, ce qui n'avait rien de déshonorant. Aristote resta, pour cette première fois, vingt ans à Athènes, et ne se borna point à suivre, pendant un si long espace de temps, les leçons de Platon; car Cicéron, et plusieurs autres auteurs, disent qu'il ouvrit une école d'éloquence, pour rivaliser Isocrate, ce qu'il n'a pu faire qu'à cette époque, Isocrate étant mort l'an 339 av. J.-C. Il est probable qu'il y publia aussi quelques ouvrages sur la philosophie, qui commencèrent à le faire connaître, et que ce fut d'après sa réputation que Philippe de Macédoine lui écrivit, peu de temps après la naissance d'Alexandre, l'an 356 avant J.-C., cette lettre célèbre :

« Philippe, roi de Macédoine, à Aristote, salut. Sachez qu'il m'est né un » fils : je remercie les Dieux ; non pas » tant de me l'avoir donné, que de » l'avoir fait naître du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un » roi digne de me succéder et de » commander aux Macédoniens. » Quelques auteurs disent que, peu de temps avant la mort de Platon, Aristote rompit avec lui, et chercha même à élever une école rivale de la sienne. Nous n'avons, à la vérité, d'autre autorité, là-dessus, que celle d'Aristoxène, disciple d'Aristote, et qui, irrité contre lui, de la préférence qu'il avait donnée à Théophraste, pour le placer à la tête de son école, ne l'avait guère ménagé dans ses écrits. Cependant, on ne peut le soupçonner que d'exagération ; car il n'est pas probable qu'il eût inventé ces faits. Il est assez naturel de penser que Platon fut offusqué par la réputation toujours croissante de son élève, qui avait abandonné sa manière de traiter la philosophie, pour en adopter une autre, fondée sur des principes plus certains. La lettre de Philippe dut encore augmenter sa jalousie ; mais, malgré le refroidissement qui eut lieu entre eux, ils n'en vinrent jamais à une scission ouverte. Aristote témoigna toujours à Platon les plus grands égards, et ne parle de lui qu'avec respect dans tous ses ouvrages. Platon étant mort l'an 348 avant J.-C., et les Athéniens ayant, vers le même temps, déclaré la guerre à Philippe, Aristote ne crut pas devoir rester à Athènes, et se rendit à Atarné, où Hermias, son ami, avait l'autorité souveraine. Nous ne répèterons pas les bruits que la calomnie avait répandus sur ce voyage ; ils sont si absurdes, qu'ils ne méritent pas d'être réfutés. Peu de temps après, Hermias s'étant confié imprudemment à Mentor Rhodien, frère de Memnon, général des troupes grecques, à la solde du roi de Perse, fut livré par ce traître à Artaxerces, qui le fit mourir de la manière la plus ignominieuse. Aristote, très-affligé de sa mort, chercha à éterniser sa mémoire, par un hymne qui est un des plus beaux morceaux de poésie que nous connaissions. Aristote érigea aussi, dans Delphes, une statue a Hermias, avec une inscription qui rappelait la trahison dont il avait été victime. Hermias avait une sœur, nommée Pythias, beaucoup plus jeune que lui, et qu'il élevait comme sa fille. Elle se trouvait dénuée de tout secours, par la mort de son frère, et Aristote, qui ne voulut pas l'abandonner, l'épousa. Elle mourut long-temps avant Aristote, qui la regretta au point de donner lieu à une accusation d'une espèce singulière. On prétendit que, lorsqu'il l'eut perdue, il en fit une divinité, et lui rendit le même culte que les Athéniens rendaient à Cérès. Il paraît qu'après la mort d'Hermias, Aristote alla passer quelque temps à Mitylène ; mais, vers l'an 343 avant J.-C., Philippe l'appela à sa cour, pour le charger de l'éducation d'Alexandre, son fils, alors âgé de treize ans. Nous ne connaissons guère les détails de cette éducation ; mais, à voir les grandes qualités qu'Alexandre déploya dans les premières années de son règne, l'empire qu'il conserva sur ses passions tant qu'il ne fut pas corrompu par ses flatteurs ; enfin, le goût éclairé qu'il eut toujours pour les sciences, les lettres et les arts, on doit croire que le philosophe n'avait pas prodigué à son élève d'inutiles leçons. On lui reprochera peut-être de n'avoir pas su prémunir Alexandre contre l'ambition et la passion des conquêtes ; mais Aristote était Grec, et, par conséquent, ennemi naturel du

roi de Perse; sa haine s'était accrue par le meurtre d'Hermias; enfin, la conquête de la Perse était, depuis long-temps, l'objet des vœux de toute la Grèce. Aristote dut donc employer tous ses talents pour mettre son royal disciple en état de réaliser ce projet, et pour lui apprendre à faire tourner cette conquête au profit de la civilisation; il faut convenir qu'il y avait bien réussi; car peu de conquérants ont montré autant de talents politiques qu'Alexandre, et il aurait peut-être fait une révolution très-heureuse dans le sort du genre humain, si la mort ne l'eût arrêté au milieu de sa carrière. Philippe ayant été assassiné l'an 337 avant J.-C., Alexandre monta sur le trône, et, par affection pour son maître, rétablit la ville de Stagire, que Philippe avait détruite. Les Stagirites, en reconnaissance, instituèrent, en l'honneur d'Aristote, une fête nommée *Aristotelia*, qu'ils célébraient tous les ans. Aristote engagea aussi, par la suite, son disciple, à épargner la ville d'Eressos, patrie de Théophraste, son disciple chéri. Il paraît constant qu'Aristote resta au moins un an avec Alexandre, après son avènement au trône, et l'on prétend qu'il se retira ensuite à Athènes; mais je trouve dans sa Vie, par Ammonius, qu'il suivit son élève dans une partie de ses expéditions; et cela me paraît très-croyable; car on ne conçoit guère comment ce prince aurait pu envoyer à Athènes tous les animaux dont Aristote avait donné la description anatomique de la manière la plus exacte, ce qui prouve qu'il les avait disséqués lui-même. Je suis donc porté à croire qu'il le suivit jusqu'en Egypte, et qu'il ne revint à Athènes que vers l'an 331 avant J.-C., apportant tous les matériaux nécessaires pour la composition de son immortel ouvrage, l'*Histoire des animaux*. Il laissa, auprès d'Alexandre, Callisthènes, son parent et son disciple, qui eut le malheur de s'attirer la haine de ce prince. Quelques auteurs prétendent que cette haine s'étendit jusqu'à Aristote; et Plutarque en donne, pour preuve, une lettre où Alexandre semble désigner Aristote comme son ennemi; mais on avait forgé beaucoup de lettres sous le nom du roi de Macédoine, et celle-là est sans doute de ce nombre. Alexandre ne dut jamais oublier les obligations qu'il avait à son maître, et les persécutions auxquelles Aristote fut exposé, immédiatement après sa mort, semblent prouver que les Athéniens le considéraient comme lui étant entièrement dévoué. Aristote, revenu à Athènes, y ouvrit une école de philosophie dans le Lycée, gymnase à peu de distance de la ville. Il s'y rendait deux fois par jour. Le matin était destiné à ses disciples, et il leur expliquait ce que les sciences offrent de plus difficile. Le soir, il admettait tous ceux qui désiraient l'entendre, se mettait à la portée de tout le monde, et raisonnait sur les connaissances qui sont d'un usage plus habituel dans le cours de la vie. C'est à cette distinction que l'on doit la division de ses ouvrages en *ésotériques* et en *acroamatiques*. Les premiers contenaient une doctrine usuelle, et chacun pouvait les entendre : les seconds, destinés plus particulièrement à ses disciples, avaient besoin d'être expliqués par des leçons. L'an 324 avant J.-C., Alexandre mourut, et Aristote, privé de son protecteur, se trouva, de plus, en bute à la calomnie. De toutes les inculpations qu'elle ait inventées contre lui, celle de sa complicité avec les prétendus assassins d'Alexandre, est sans doute la plus absurde. Les Athéniens, es-

pérant se mettre encore une fois à la tête de la Grèce, cherchèrent à la soulever pour lui faire secouer le joug des Macédoniens, et comme l'attachement d'Aristote à Philippe, à Alexandre et à Autipater le rendait suspect, les démagogues se déchaînèrent contre lui, et ils furent secondés, non seulement par les sophistes, dont il avait dévoilé les vaines subtilités, mais encore par les platoniciens, qui ne lui pardonnaient pas la célébrité que son école avait acquise. On suscita contre lui l'hiérophante Eurymedon, ou un certain Démophile, pour l'accuser d'impiété. Il ne crut pas devoir courir la chance d'un jugement, et voulant, disait-il, en faisant allusion à la condamnation de Socrate, épargner aux Athéniens un second attentat contre la philosophie, il prit le parti de la retraite, et alla s'établir à Chalcis, dans l'Eubée, avec la plus grande partie de ses disciples. Il mourut de maladie, peu de temps après, l'an 322 av. J.-C., à l'âge de soixante-trois ans. Car il ne faut ajouter aucune foi à ce que dit Hésychius de Milet, écrivain du Bas-Empire, qu'Aristote fut condamné à boire la ciguë et que l'arrêt fut exécuté. Nous avons vu que Pythias, son épouse, était morte avant lui. Elle lui avait laissé une fille nommée *Pythias* comme elle, et il avait eu un fils, nommé *Nicomachus*, d'Herpyllis de Stagire, qu'il avait prise pour concubine après la mort de sa femme. On prétend qu'il avait, outre cela, adopté Proxénus, fils de Nicanor son ami, mort depuis long-temps. Nous voyons bien, effectivement, qu'il avait élevé Nicanor, mais rien ne prouve qu'il l'eût adopté. Diogène Laërce nous a conservé son Testament, dans lequel son caractère se peint d'une manière très-avantageuse; car il n'est pas un seul de ceux qui lui avaient été attachés, qui n'y obtienne quelque marque de souvenir. Il règle le sort de ses enfants, celui d'Herpyllis, et donne la liberté à ses esclaves; il charge ses six exécuteurs testamentaires, parmi lesquels on comptait Antipater et Théophraste, de faire terminer, par Gryllion, les statues de Phaestis sa mère, de Proxénus son père, d'Arimnestus son frère, et de Nicanor. Il désire, enfin, qu'on réunisse les restes de Pythias aux siens dans un même tombeau. On voit, par ce testament, qu'Aristote avait une fortune assez considérable, qu'il tenait en partie de son père, en partie de la libéralité d'Alexandre. Il fut le fondateur d'une secte de philosophie qui prit le nom de *péripatéticienne*, parce qu'il donnait ses leçons en se promenant. Son école, qui revint bientôt à Athènes, y subsista long-temps; mais sa doctrine ne tarda pas à s'altérer, et Théophraste, son successeur, fut presque le seul qui se montrât digne d'un tel maître, par le soin avec lequel il conserva sa doctrine; et les recherches qu'il fit pour la compléter par de nouvelles découvertes. Après sa mort, les écrits d'Aristote et les siens, ou tout au moins ceux qui ne pouvaient être compris sans des leçons particulières, tombèrent presque dans l'oubli, et l'on ne doit pas s'en étonner. Doué du génie le plus éminemment philosophique, que la nature ait jamais donné en partage à aucun individu, Aristote avait créé un système de philosophie fondé sur la raison, sur l'expérience, et n'avait presque rien sacrifié à l'imagination. Son style avait pris l'empreinte de son génie. Avare de mots, il n'en emploie pas deux, lorsqu'il peut exprimer sa pensée par un seul, et il en a souvent créé de nouveaux pour éviter des circonlocutions. Enfin, il s'est fait un style phi-

losophique qui doit être l'objet d'une étude particulière, et cette étude n'était point du goût des Grecs, qui s'occupaient beaucoup moins des choses en elles-mêmes que de la manière dont elles étaient énoncées; et il faut convenir qu'à cet égard Platon eut un grand avantage sur Aristote. Le premier raisonne souvent mal, ou plutôt il lui arrive rarement de raisonner juste; mais son style, le modèle du style attique, est si élégant et si gracieux, qu'il n'est pas surprenant que ses ouvrages aient eu plus de lecteurs que ceux d'Aristote, où l'on ne trouvait que le langage de la froide raison. Les péripatéticiens eux-mêmes négligèrent les écrits de leurs deux premiers maîtres pour se jeter dans de vaines disputes de mots, et se livrer à des études étrangères à la philosophie. Il est cependant difficile de croire, qu'à aucune époque, les ouvrages d'Aristote aient été entièrement ignorés, comme le dit Strabon. Quoique Théophraste en eût gardé les originaux, il avait dû en laisser des copies à ses successeurs, et ils se trouvaient sans doute dans les grandes bibliothèques; mais on ne daignait pas chercher à les lire. Ils ne commencèrent à être un peu plus connus que lorsque les Romains s'adonnèrent à la philosophie. Sylla avait apporté à Rome la bibliothèque d'Apellicon, où se trouvaient les originaux des ouvrages d'Aristote et de Théophraste. Il permit à qui le désira d'en faire des copies, et Andronicus de Rhodes, se les étant procurés, les mit en ordre, y ajouta des sommaires, et les revit avec beaucoup de soin. Ils ne se répandirent cependant pas très-promptement; car Cicéron dit, que de son temps, il y avait encore peu de philosophes qui les connussent. Les Romains furent les premiers qui en sentirent le prix, et ils contribuèrent beaucoup, ainsi que le remarque Strabon, à en ramener l'étude. Les péripatéticiens se mirent, dès-lors, à professer la véritable doctrine d'Aristote, qui, depuis cette époque, a éprouvé une infinité de vicissitudes, dont on peut voir l'histoire dans le Traité de Launoy, *De variâ Aristotelis fortunâ*. Il n'est cependant pas indifférent de rapporter ici, ne fût-ce que pour faire sentir la bizarrerie de certaines destinées, et jusqu'à quel point l'esprit humain peut s'égarer, quelques-unes des opinions que l'on eut dans la suite sur Aristote; car il est bien constant que l'histoire de ce philosophe ne finit point avec sa vie. Il a trouvé, chez toutes les nations policées, d'ardents admirateurs. L'Arabe Averroës n'hésite point à l'appeler *le comble de la perfection humaine*, etc. Dans plusieurs sectes chrétiennes, il a été l'objet d'un véritable culte, et la certitude de son salut a été soutenue par plus d'un docteur. La philosophie d'Aristote, long-temps négligée par les Grecs, à l'imagination riante desquels elle ne convenait point, et par les Romains, à qui toute philosophie spéculative était assez indifférente; condamnée par les premiers chrétiens qui furent presque tous des platoniciens outrés, reprit faveur chez les Arabes, et fut introduite par eux, dans le moyen âge, en Europe, où on lui voua un culte tout-à-fait superstitieux. Non seulement on en adoptait les principes généraux, que l'on développait avec une subtilité exagérée et dans un style barbare; mais on regardait encore comme indubitables jusqu'aux moindres choses de fait rapportées par le philosophe. Ramus fut assassiné pour avoir voulu attaquer cette prévention, et si Descartes réussit à la détruire, ce ne fut

pas sans éprouver des persécutions cruelles; mais, par une de ces révolutions trop ordinaires dans les opinions de la foule, même quand cette foule est savante, on tomba dans un excès opposé; la philosophie d'Aristote fut méprisée; on s'en moqua dans des satires, dans des comédies; le nom même de ce philosophe fut quelque temps ridicule, et ses écrits ont fini par être presque oubliés des maîtres et des jeunes gens. Le fait est, cependant, que Platon et Aristote sont les chefs des deux grands partis qui ont divisé la philosophie jusqu'à nos jours: l'un qui attribue aux idées générales, une existence indépendante, et qui prétend conclure de la définition des choses à leur nature; et l'autre qui affirme, au contraire, que nos idées générales ne naissent que par abstraction, et ont, dans l'observation et dans l'expérience, leurs premières racines. Sous les noms de platoniciens, de réaux, d'idéalistes, les philosophes du premier parti ont toujours penché vers les illusions du mysticisme; sous ceux de péripatéticiens, de nominaux, d'empyristes, ceux de l'autre parti nous ont conduits, à l'aide de l'expérience et d'une raison calme, à tout ce que nous savons de réel touchant la nature physique et morale. Newton et Locke se sont déclarés les chefs des péripatéticiens modernes; le premier, en admettant comme vraies, les propriétés reconnues par l'expérience, et en cherchant à en déduire les effets qui en dépendent, sans s'inquiéter si ces propriétés sont occultes, ou non; le second, en soutenant que l'esprit est une table rase, qui ne reçoit que de l'expérience les germes de ses idées. Ce sont les deux pivots sur lesquels Aristote appuie toute sa philosophie générale, et sur lesquels roulent toutes les applications qu'il en a faites. Ces applications ne sont pas toutes également heureuses: la métaphysique et la physique d'Aristote ne sont pas bonnes; mais c'est une preuve de plus de la justesse de ses principes; car nos idées générales ne naissant que des idées particulières, les plus générales de toutes ne pouvaient se développer que les dernières. Lorsqu'Aristote établissait l'*horreur du vide*, il se formait une idée générale, telle que la donnaient les expériences d'alors. Quand on eut observé que les pompes ne soulevaient l'eau qu'à 32 pieds, et le mercure qu'à 28 pouces, il fallut bien en chercher une autre. On se borna alors à reconnaître la pesanteur de l'air. De là au principe de la pesanteur universelle, il y a encore loin sans doute. Cependant l'on y est arrivé en suivant le même chemin. Aristote dut être plus heureux dans les matières plus rapprochées, où il n'est pas nécessaire de s'élever à de si hautes abstractions; et en effet, sa poétique et sa rhétorique contiennent sur tous les genres d'écrire les règles les plus saines; sa morale offre une analyse délicate de tous les penchants du cœur, et une distinction fine de toutes les vertus et de tous les vices; dans sa logique il développe, avec une sagacité infinie, la marche et les ressorts du raisonnement; il lui trace la route propre à l'empêcher de s'égarer, et poursuit dans tous leurs détours les sophismes les plus spécieux. Mais de toutes les sciences, celle qui doit le plus à Aristote, c'est l'histoire naturelle des animaux. Non seulement il en a connu un grand nombre d'espèces, mais il les a étudiés et décrits d'après un plan vaste et lumineux, dont peut-être aucun de ses successeurs n'a approché, rangeant les faits, non point selon les

espèces, mais selon les organes et les fonctions, seul moyen d'établir des résultats comparatifs : aussi peut-on dire qu'il est non seulement le plus ancien auteur d'anatomie comparée dont nous possédions les écrits, mais encore que c'est un de ceux qui ont traité avec le plus de génie cette branche de l'histoire naturelle, et celui qui mérite le mieux d'être pris pour modèle. Les principales divisions que les naturalistes suivent encore dans le règne animal, sont dues à Aristote, et il en avait déjà indiqué plusieurs, auxquelles on est revenu dans ces derniers temps, après s'en être écarté mal à propos. Si l'on examine le fondement de ces grands travaux, l'on verra qu'ils s'appuient tous sur la même méthode, laquelle dérive elle-même de la théorie sur l'origine des idées générales. Par-tout Aristote observe les faits avec attention; il les compare avec finesse, et cherche à s'élever vers ce qu'ils ont de commun ; ainsi, sa *Poëtique* est fondée sur les ouvrages d'Homère et des grands tragiques; sa *Politique*, sur les constitutions d'un grand nombre de gouvernements grecs et barbares, et son *Histoire naturelle*, sur cette immensité d'observations que lui procurèrent les généreux secours d'Alexandre. Son style est accommodé à sa méthode; simple, précis, sans recherche et sans chaleur, il semble en tout l'opposé de celui de Platon; mais aussi a-t-il le mérite d'être généralement clair, excepté en quelques endroits, où ses idées elles-mêmes ne l'étaient pas. Théophraste, qui succéda à Aristote dans la chaire du lycée, employa la même méthode, et en retira les mêmes avantages dans ses ouvrages classiques sur les plantes et sur les caractères. Il s'en faut beaucoup que nous ayons tous les ouvrages d'Aristote; nous en avons perdu de très-importants, et entre autres le Recueil qu'il avait fait des institutions politiques de cent cinquante-huit états démocratiques, aristocratiques, oligarchiques et tyranniques. Il nous en reste cependant un grand nombre. On en trouvera le détail ci-après. Ils ont été imprimés plusieurs fois conjointement; la première édition, toute grecque, a été donnée à Venise par Alde Manuce, de 1495 à 1498, en 5 vol. in-fol. Elle n'a pas d'autre mérite que sa rareté. On recherche aussi celle que Camotius a donnée à Venise, chez Paul Manuce, 1551 — 53, in-8°., 6 vol. : le 6e. contient les ouvrages de Théophraste. Mais la meilleure de toutes jusqu'à présent est celle que Fréd. Sylburge a donnée, in-4°., à Francfort, chez les héritiers d'André Wechel, et dont voici le détail : *Organon*, 1585; — *Rhetorica et Poëtica*, 1584; — *Ethica ad Nicomachum*, 1584; — *Ethica magna*, etc., 1584; — *Politica et Œconomica*, 1587; — *Animalium Historia*, 1587; — *De Animalium partibus*, etc., 1585; — *Physicæ Auscultationis lib. VIII, et alia opera*, 1596; — *De Cælo lib. IV*, sans titre; — *De Generatione et Conceptione*, sans titre; — *De Meteoris lib. IV*, sans titre; — *De Mundo*, sans titre; — *De Anima*, sans titre; — *Parva Naturalia*, sans titre; — *Varia Opuscula*, 1587; — *Aristotelis, Alexandri et Cassii Problemata*, 1585; — *Aristotelis et Theophrasti Metaphysica*, 1585. Cette édition, toute grecque, se trouve rarement complète; elle est très-recherchée par les savants. On estime aussi les suivantes : *Aristotelis operum nova editio, gr. lat., ex bibliotheca Is. Casauboni*, Genève, 1590, 1596, 1605, in-fol., 2 vol. Ces édi-

tions, qui portent tantôt le titre de Genève, tantôt celui de Lyon, tantôt celui de Coloniæ Allobrogum (Cologny, petite ville dans le voisinage de Genève), sont également bonnes. — *Aristotelis opera gr. lat. cura Gul. Duval.*, Parisiis, 1619, 1629, 1639, 1654, en 2 ou en 4 vol. in-fol. Les deux dernières sont un peu plus amples que les autres. M. Buhle, actuellement professeur du droit de la nature et des gens à Moscow, a commencé à donner une édition d'Aristote en grec et en latin, avec des notes critiques. Il n'en a paru jusqu'à présent que 5 vol. in-8°., le 1er. à Deux-Ponts, en 1791, et le 5e. à Strasbourg, en l'an 8. Ils contiennent, l'*Organum*, les livres sur la Rhétorique, et la *Poétique*. Les ouvrages d'Aristote ont été, pour la plupart, imprimés séparément un grand nombre de fois, avec ou sans Commentaires. Nous allons indiquer les meilleures de ces éditions : *Aristotelis Organon, gr. lat., Julio Pacio interprete cum argumentis, tabulis et notis synopticis*, Genevæ, 1605, in-4°. Cette édition, réimprimée plusieurs fois depuis, est la meilleure de ce Recueil, qui contient tous les ouvrages d'Aristote sur la logique. — *Aristotelis Rhetorica gr. cum commentariis gr. anonymi*, Parisiis, 1539, in-fol., édit. très-rare, ce Commentaire n'ayant pas été réimprimé; — *cum commentario Joannis Sturmii, gr. lat.*, Argentorati, 1570, in-8°.; — *gr. lat. cum commentario P. Victorii*, Florentiæ, Juntæ, 1579, in-fol.; — *gr. lat. cum commentariis Fr. Porti Cretensis*, Spiræ, 1598, in-8°.; — *gr. lat. cum commentario Christ. Schroderi*, Helmstadii, 1672, in-4°.; — *gr. lat. cum Notis selectis*, Cantabrigiæ, 1728, in-8°.; — *gr. cum variis lectionibus et notis*, Oxonii, 1759, in-8°., le grec est imprimé sans accents; — *Aristotelis de Poëtica liber gr. et lat. cum commentario P. Victorii*, Florentiæ, Juntæ, 1560, 1573, in-fol.; — en grec et en italien, avec le Commentaire italien de Louis Castelveltro, Bâle, 1570, in-4°.; — *gr. lat. cum notis*, Oxonii, 1760, in-8°.; — *gr. lat. cum animadversionibus Th. Christ. Harles*, Lipsiæ, 1780, in-8°.; — *gr. lat. cum notis Th. Thyrrhwit*, Oxonii, 1794, in-8°.; — *gr. lat. cum commentario God. Hermann*, Lipsiæ, 1803, in-8°., excellent Commentaire par un des plus savants hommes de l'Allemagne; — *Aristotelis Ethica ad Nicomachum gr. cum Eustratii, Aspasii, Michaelis Ephesii aliorumque commentariis*, Venetiis Aldus, 1536, in-fol.; — *gr. lat. cum notis D. Lambini et Ch. Zuingeri scholiis*, Basileæ, 1566, in-4°.; — *cum commentariis P. Victorii*, Florentiæ Juntæ, 1583, in-fol.; — *gr. lat. cum notis Gul. Wilkinson*, Oxonii, 1716, in-8°.; — *Aristotelis Politicorum lib. VIII, cum commentariis P. Victorii*; — *gr. lat.* Florentiæ, Juntæ, 1576, in-fol.; — *cum duplici versione latina D. Lambini et P. Victorii commentariis et scholiis Th. Zuingeri*, Basileæ, 1582, in-fol.; — *gr. lat. cum paraphrasi latinâ Dan. Heinsii*, Lug. Bat., Elzevir, 1621, in-8°.; — *gr. lat. cum notis Herm. Conringii*, Helmstadii, 1659, in-4°.; — *gr. lat. cum commentario Jo. Gotl. Schneideri*, Francofurti ad Vidrium, 1809, in-8°., 2 vol., excellente édition, comme toutes celles qui ont été données par M. Schneider. — *Aristotelis Historia Animalium, gr. lat. cum versione et commentariis Jul. Cæs. Scaligeri*, Tolosæ, 1619, in-fol. On imprime dans ce

moment, en Allemagne, une nouvelle édition de cet ouvrage, avec les notes de M. Schneider. — *Aristotelis De mundo lib. gr. cum duplici interpretatione Luc. Apuleii et G. Budaei, scholiis et castigationibus Bon. Vulcanii*, Lug. Bat., 1591, in-8°.; — *cum notis J. Frid. Kappii*, Altenburgi, 1792, in-8°., le texte est imprimé sans accents; — *Aristotelis liber de Mirabilibus Auscultationibus gr. lat. explicatus à J. Beckmann*, Gottingæ, 1786, in-4°. Ces deux derniers Traités ne sont pas d'Aristote. Voici les traductions françaises qui sont parvenues à ma connaissance: les *Éthiques* et les *Politiques*, trad. par Nic. Oresme, Paris, Verard, 1488-1489, 2 vol. in-fol. — *Les Politiques d'Aristote*, traduites en français, avec des annotations, par L. Le Roy, dit Regius; dans le même volume sont *la République* et le *Phædon* de Platon, traduits par le même, Paris, 1600, in-fol. Cette traduction, qui a été imprimée plusieurs fois, est encore la meilleure, quoique le style en soit très-suranné; — traduit. en français avec des notes, par M. Ch. Millon, Paris, 1803, in-8°., 3 vol., traduction assez bonne, et que l'auteur rendra encore meilleure, s'il en donne une nouvelle édition; — *les Politiques* de la trad. de J. Fr. Champagne, Paris, 1797, 2 vol. in-8°.; — *la Rhétorique d'Aristote*, traduite par Cassandre, Paris, 1675, in-12; cette traduction, quoique paraphrasée, est très-fidèle, et il serait à souhaiter qu'elle fût plus répandue; elle a été imprimée plusieurs fois; — *la Poétique d'Aristote*, traduite en français, avec des Remarques, par Dacier, Paris, 1682, in-4°. Cette traduction, avec des Remarques très-diffuses, a été imprimée plusieurs fois; — la même, en grec et en latin, par l'abbé Le Batteux, dans les quatre *Poétiques*, Paris, 1771, in-8°. et in-12, 2 vol.; — l'*Histoire des animaux d'Aristote*, traduite en français, avec le texte grec à côté, et des Notes, par Camus, 1783, in-4°., 2 vol. Camus n'était pas assez savant en grec et en histoire naturelle pour une entreprise pareille; — le Traité *De Mundo*, attribué à Aristote, se trouve en grec et traduit en français, par l'abbé Le Batteux, dans le 1er. volume de son *Histoire des causes premières*, Paris, 1765, in-8°. Nous n'avons pas cru devoir parler des Commentaires grecs d'Aristote, qui sont en très-grand nombre. — Il y a eu beaucoup d'autres ARISTOTE, dont on peut voir le catalogue dans Diogène Laërce, et dans les notes de Ménage sur cet auteur. — ARISTOTE était aussi le nom d'un des Battus, roi de Cyrène. (*V.* BATTUS.) C—V—R et C—R.

ARISTOTIMUS, fils de Damarétus, fils d'Etymon, se fit tyran de l'Élide par le secours d'Antigone, fils de Démétrius, roi de Macédoine. Ne se fiant pas aux gens du pays, il avait une garde composée de barbares de toute sorte de nations, et, comme il avait besoin d'eux, il leur permettait tous les excès auxquels ils voulaient se livrer. Il avait fait périr un grand nombre de citoyens, et beaucoup d'autres avaient été exilés; huit cents de ces derniers s'étant retirés chez les Ætoliens, lui firent demander leurs femmes et leurs enfants, et Aristotimus fit annoncer publiquement que les femmes qui voudraient aller rejoindre leurs maris pourraient le faire, et emporter ce qu'elles voudraient de leurs biens. Plus de six cents s'étant disposées à user de cette permission, il leur fixa un jour pour partir, en leur annonçant qu'il veillerait à ce qu'elles fissent la route en sûreté; ce

jour arrivé, ces femmes s'étant rassemblées vers la porte désignée, avec leurs enfants et ce qu'elles voulaient emporter, les satellites du tyran survinrent, et, à grands coups de fouet, les firent rentrer dans la ville, où on les mit toutes en prison, et Aristotimus s'empara de leurs effets. Les seize prêtresses de Bacchus étant allé le supplier pour ces femmes, il les fit chasser, et les condamna chacune à une amende de deux talents. Dans ces entrefaites, Hellanicus, homme avancé en âge, et dont les deux fils avaient été tués, forma une conspiration contre le tyran, et ceux qui avaient été exilés dans l'Ætolie étant revenus, s'emparèrent d'Amyamone, lieu de l'Élide fortifié et commode pour faire la guerre, et beaucoup d'Éléens se réunirent à eux. Aristotimus s'adressa alors à leurs femmes qu'il tenait en prison, et leur dit d'engager leurs maris à se retirer, ou qu'il les ferait mourir de la manière la plus ignominieuse, après avoir tué leurs enfants; mais elles le refusèrent courageusement. Quelques jours après, sachant que Craterus, l'un des généraux d'Antigone, venait à son secours, et était déjà à Olympie avec ses troupes, il reprit courage, et se rendit sur la place publique, accompagné du seul Cylon qu'il croyait de ses amis, mais qui était un des conjurés; alors Hellanicus, Chilon, Lampis et d'autres, se jetèrent sur lui et le tuèrent. On fit mourir ses deux filles. C—R.

ARISTOXÈNE, né à Tarente, en Italie, était fils de Spintharus; il se livra, sous la direction de son père, à l'étude de la musique et de la philosophie. Il alla ensuite voyager dans la Grèce, où il reçut des leçons de Lamprus d'Erythres, de Xénophile de Chalcis, philosophe pythagoricien, et enfin d'Aristote, à qui il resta longtemps attaché; mais ce philosophe, en mourant, ayant désigné Théophraste pour son successeur, Aristoxène, irrité de cette préférence, chercha à noircir la mémoire de son maître, et on lui attribue une partie des calomnies qui ont été débitées sur ce grand homme. Il avait fait un grand nombre d'ouvrages, dans plusieurs desquels il avait cherché à rassembler les institutions et les principes des pythagoriciens. Il avait aussi écrit les Vies de plusieurs grands hommes, tels que Pythagore, Archytas, Socrate et Platon; mais, dominé par une basse jalousie, il avait adopté et même inventé, sur leur compte, au moins à l'égard des deux derniers, beaucoup de faussetés, et ses écrits n'ont pas peu contribué à jeter de l'incertitude sur l'histoire de la philosophie. Il nous reste de lui des *Éléments harmoniques*, en trois livres, ouvrage fort utile pour la connaissance de la musique ancienne. La meilleure édition est celle que Meibomius en a donnée, en grec et en latin, dans le recueil intitulé : *Antiquæ musicæ auctores*, Amstelodami, 1652, in-4°. M. Morelli, savant bibliothécaire de Venise, a publié à Venise, en 1786, d'après deux manuscrits, l'un de la bibliothèque de S. Marc, l'autre de celle du Vatican, quelques fragments des *Éléments Rhythmiques* d'Aristoxène. On peut consulter sur cet auteur, la savante Dissertation de M. Mahne, intitulée : *Diatribe de Aristoxeno philosopho peripatetico*, Amstelodami, 1793, in-8°.; et *Joannis Luzac Lectiones atticæ*, Lugd. Bat., 1809, in-4°. On trouvera dans ce dernier ouvrage beaucoup de preuves de la mauvaise foi d'Aristoxène, et de sa malveillance envers ses maîtres. C—R.

ARIUS, le plus fameux hérésiarque qui ait paru dans les premiers siècles de

l'Église, était natif de la Libye cyrénaïque. C'était un homme d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, d'un maintien grave qui inspirait le respect. Son abord affable et gracieux, sa conversation douce et agréable appelaient la confiance. Des mœurs austères, un air pénitent, un zèle apparent pour la religion, soutenu par des connaissances assez étendues dans les sciences profanes et ecclésiastiques, et par un rare talent pour la dialectique, faisaient espérer que l'Église trouverait dans sa personne de grands secours contre ses ennemis. Malheureusement, tout cela couvrait un fonds de mélancolie, d'inquiétude, d'ambition, et un goût secret pour les nouveautés, qui, joints à tant de qualités éminentes, n'en firent qu'un dangereux chef de parti. Ces qualités en imposèrent à trois saints patriarches, qui se succédèrent immédiatement sur le siége d'Alexandrie; à Pierre, qui l'ordonna diacre, et fut ensuite obligé de l'interdire, à cause de ses liaisons avec les Méléciens; à Achillas qui, touché de son repentir hypocrite, l'éleva au sacerdoce; et à Alexandre, qui lui donna le premier rang dans son clergé, et le chargea du soin d'une église considérable. Après la mort de S. Achillas, Arius, qui s'était mis sur les rangs pour le remplacer, avait conçu une violente jalousie de la préférence donnée à Alexandre, bien résolu de saisir la première occasion de s'en venger. Un jour que le patriarche, conférant avec son clergé, dit qu'il y avait unité de substance dans les trois personnes divines, Arius l'accusa hautement de donner dans l'erreur de Sabellius qui avait confondu ces trois personnes, et il soutint que le fils était une pure créature tirée du néant; que le nom de Dieu ne lui convenait que par participation, comme à toutes les autres créatures douées de grâces extraordinaires. Ebion, Artémas et Théodote avaient bien nié, avant Arius, la divinité de J.-C.; mais il était le premier qui eût dit que le fils de Dieu est tiré du néant et sujet au péché. Il commença d'abord à insinuer sa nouvelle doctrine dans des assemblées particulières, et ne la produisit en public qu'après s'être assuré d'un grand nombre de sectateurs. Alors il la débita dans le monde, la prêcha dans l'église, et la propagea dans les campagnes; pour l'insinuer plus facilement dans les dernières classes du peuple, il la mit en chansons et en cantiques burlesques, dont le plus fameux, connu sous le nom de *Thalie*, était sur la mesure et sur l'air des chansons que Sotade avait autrefois composées pour les festins et les danses profanes. S. Alexandre, après avoir inutilement cherché à le ramener par toutes les voies de douceur que sa charité put lui suggérer, le cita en plein concile. Arius y soutint sa doctrine avec tant d'obstination, que les Pères furent obligés de le condamner, et d'anathématiser sa personne et celle de ses partisans, au nombre desquels se trouvaient deux évêques, des prêtres, des diacres et des vierges. Dès ce moment, Arius se mit à courir les provinces voisines, cherchant partout à apitoyer sur son sort, à jeter de l'odieux sur Alexandre, déguisant ses erreurs sous des formes équivoques, n'annonçant que des dispositions pacifiques. Plusieurs évêques se laissèrent séduire par ses discours hypocrites. Eusèbe de Nicomédie l'absout, dans un concile de Bithynie, de l'excommunication lancée contre lui par le concile d'Alexandrie, et il écrivit à tous les évêques d'Orient, au nom de son concile, pour les en-

gager à le recevoir dans leur communion. Ce prélat courtisan, consulté par l'empereur Constantin, qui commençait à s'alarmer des troubles que causait la division entre Arius et Alexandre, voulut lui faire entendre qu'il ne s'agissait que d'une querelle particulière sur une question de mots, qui ne touchait point au fond de la religion; que le plus grand mal venait de l'aversion de l'évêque Alexandre pour le prêtre Arius, et qu'il fallait employer l'autorité impériale pour imposer silence au premier; mais les procédés séditieux se multipliant chaque jour à Alexandrie, Constantin chargea le célèbre Osius d'aller faire des informations sur les lieux : elles ne furent pas favorables à Arius, qui, plein de confiance dans le crédit de l'évêque de Nicomédie, son zélé protecteur, présenta à l'empereur une confession de foi captieuse, pour infirmer le rapport d'Osius; mais ce prince jugea, d'après ce rapport, que le sujet de la dispute était assez important pour avoir besoin d'être sérieusement examiné dans un concile par tous les évêques de son empire. Ce fut ce qui produisit la convocation du célèbre concile de Nicée, en 325. Arius, appelé dans des conférences préliminaires, exposa sa doctrine sans détour, et la soutint avec impudence. Il comparut ensuite dans le concile, où elle fut examinée contradictoirement en présence de Constantin. Plusieurs formules de profession de foi y furent proposées. Arius rejeta toutes celles où la divinité de J.-C. et la consubstantialité du Verbe étaient exprimées. N'ayant voulu, ni céder à l'autorité des Pères, ni se rendre à leurs pressantes sollicitations, il fut anathématisé par le concile, et exilé en Illyrie par l'empereur, avec les deux seuls évêques qui lui étaient restés attachés. Après trois ans d'exil, Constantin, gagné par un prêtre arien, qui était l'agent secret d'Eusèbe de Nicomédie, le rappela sur une confession de foi équivoque, où il semblait adhérer aux décisions du concile de Nicée, et le renvoya à Alexandrie pour y reprendre possession de son église; mais le grand Athanase, successeur de S. Alexandre, qui connaissait sa fourberie, ne voulut jamais l'y admettre. Il eut plus de succès dans les conciles de Tyr et de Jérusalem, où les eusébiens, qui y dominaient, le reçurent sans difficulté à leur communion, et le recommandèrent à S. Athanase, qui connaissait trop bien ses ruses et celles de ses partisans pour se laisser prendre à une semblable recommandation. Arius, mandé à Constantinople pour rendre raison des troubles que sa présence excitait à Alexandrie, présenta à l'empereur une troisième confession de foi, rédigée avec tant d'artifice, que l'hérésie n'y paraissait point. Il protesta même, avec serment, de sa soumission au concile de Nicée. Le patriarche Alexandre fit de vains efforts pour détromper l'empereur. Il eut ordre de recevoir Arius. Les eusébiens menacèrent de l'introduire de force dans l'Eglise, si le patriarche entreprenait de s'y opposer : alors le saint vieillard, prosterné au pied de l'autel, fondant en larmes, le visage contre terre, adressa cette prière à Dieu : « Seigneur, si Arius » doit être reçu dans l'Église, retirez » votre serviteur de ce monde; mais » si vous avez encore pitié de votre » troupeau, ne permettez pas que » votre héritage soit livré à l'opprobre, ne souffrez pas qu'il soit souillé » par la présence de l'hérésiarque. » Cependant les eusébiens s'avançaient en triomphe. Arius, à leur tête, haranguait le peuple qui le suivait en foule.

Comme il s'approchait du temple, où on lui avait préparé une réception solennelle, il sentit tout à coup les douleurs d'une colique violente, qui lui déchirait les entrailles. Pressé par un besoin naturel, il alla dans un lieu retiré, et l'histoire rapporte que, lorsque étonné de ce qu'il ne reparaissait plus, on alla le chercher, il fut trouvé mort dans une affreuse attitude, et ayant rendu ses entrailles. Ses sectateurs dirent qu'il avait été empoisonné, et les catholiques regardèrent cet événement, vraiment extraordinaire dans la circonstance, comme un effet miraculeux des prières d'Alexandre, et, pendant long-temps, ils n'approchèrent qu'avec horreur du lieu où il était arrivé, en 336. On peut consulter, sur les détails de l'histoire d'Arius, la *Vie* qu'en a publiée à Venise, en 1746, le P. Travasi, Théatin, auteur des *Vies des hérésiarques des trois premiers siècles.* L'Église ne fut point délivrée, par sa mort, des maux qu'il lui avait causés. Tant que les ariens furent unis entre eux, ils formèrent une secte dangereuse dans l'Église et une faction redoutable dans l'état, et firent éprouver aux catholiques des vexations de tout genre. Forcés, sous l'empire de Théodose-le-Grand, de se replier sur eux-mêmes, ils agitèrent entre eux diverses questions subtiles qui les divisèrent. Tous ces partis ne communiquèrent bientôt plus les uns avec les autres : ils se donnèrent des noms odieux, se rendirent ridicules, tombèrent dans le mépris, et s'éteignirent insensiblement, de sorte qu'au commencement du 5e. siècle, les ariens n'avaient plus ni évêques, ni églises, et ne formaient plus corps dans l'empire. Cependant l'arianisme subsista encore parmi les Vandales, chez les Goths, qui le communiquèrent aux Bourguignons, et même chez les Francs, où il disparut insensiblement après la conversion de Clovis. Plusieurs siècles après, il ressuscita, du principe de la réforme qui soumet tous les dogmes de la religion à l'examen particulier. Capiton, Cellarius, Servet, guidés par ce principe, combattirent la consubstantialité du Verbe. L'arianisme se répandit en Allemagne, en Pologne, en Hollande, en Angleterre, à Genève, et forma une infinité de sectes dans ces différents pays. Parmi les noms illustres inscrits sur la liste des nouveaux ariens, on distingua les Locke, les Newton, les Clarke, les Whiston, les Le Clerc, les Sandius, les Zuickerfi. Heureusement l'arianisme moderne, réduit à n'être qu'une erreur systématique, n'a point fait de fanatiques comme l'ancien : néanmoins ses progrès ont paru si alarmants pour la religion en Angleterre, qu'on y a fait, dans le dernier siècle, pour le combattre, une fondation semblable à celle que Boyle avait faite, dans le siècle précédent, pour combattre l'athéisme. T—D.

ARKWRIGHT (Sir Richard), célèbre manufacturier d'Angleterre. Né pauvre, il travailla d'abord chez un barbier, à Manchester; et, avec ses épargnes, loua une cave, où il établit une boutique de barbier, avec cette enseigne : *Au Barbier souterrain, on rase pour un penny* (2 sols). Cette nouveauté eut tant de succès, que les autres barbiers furent obligés de baisser leur prix; et alors il baissa lui-même le sien jusqu'à un demi-penny. On raconte qu'un savetier étant venu chez lui avec une barbe extrêmement dure, le barbier observa qu'il lui en coûterait un rasoir, et qu'il n'en pouvait être dédommagé par le demi-penny; mais que le savetier persista à ne payer que selon la taxe de

l'enseigne, dont Arkwright se contenta. Ce trait excita l'admiration du savetier, au point qu'il prit en affection Arkwright, et lui fit faire la connaissance d'un homme qui avait inventé une machine à filer, ce qui fut l'origine de la fortune d'Arkwright. Il avait l'esprit inventif, et cette persévérance si nécessaire à ceux qui veulent mettre à exécution des projets nouveaux. Il quitta la profession de barbier, et se fit marchand de cheveux; ce fut en cette qualité qu'il parcourut quelques comtés d'Angleterre; il avait, dit-on, conçu le projet d'une mécanique, qui devait réaliser le problème du mouvement perpétuel: vers l'an 1767, Arkwright fit connaissance, à Warington, avec un horloger, nommé *John Kay*, qui le détourna de son projet, et lui fit entendre qu'en appliquant l'invention qu'il méditait aux filatures de coton, il pouvait en tirer de plus grands profits. Arkwright, qui savait que plusieurs inventeurs de mécaniques à filer s'étaient successivement ruinés, n'était pas trop disposé à suivre le conseil de Kay. Il lui demanda s'il pouvait faire une petite machine avec très-peu de dépense. Kay, qui avait été employé comme ouvrier machiniste dans une filature de coton, s'associa avec Arkwright, et ils s'adressèrent à P. Athecton, pour faire la machine qu'ils avaient projetée. Les apparences misérables d'Arkwright n'inspirant aucune confiance à Athecton, il refusa d'entreprendre la machine, mais il consentit à prêter à Kay deux de ses ouvriers; ce fut ainsi que Kay parvint à faire la première machine à filer d'Arkwright, pour laquelle il obtint une patente. Arkwright s'associa ensuite à Smulley de Preston, dans le Lancatshire; leurs affaires tournèrent mal; ils se rendirent à Nortingham, et y trouvèrent des capitalistes plus confiants, par le secours desquels ils élevèrent une filature considérable, mise en mouvement par des chevaux. Ces succès d'Arkwright lui suscitèrent des envieux; on l'accusa de n'être pas l'inventeur des machines qu'il employait, et on chercha à lui faire retirer sa patente. Les mécaniques à filer n'étaient pas, il est vrai, une invention nouvelle, lorsqu'Arkwright s'en occupa; mais les tentatives qu'on avait faites jusqu'à lui avaient eu peu de succès. Un M. Hayes, qui avait établi des machines cylindriques à carder le coton, et chez lequel Kay avait été employé comme mécanicien, fut appelé en témoignage dans le procès intenté à Arkwright pour lui faire retirer sa patente. Ce procès fut instruit devant la cour du banc du roi le 25 juin 1785. Hayes prouva qu'il était l'inventeur de la machine; mais Arkwright l'avait beaucoup perfectionnée. Celui-ci établit, qu'environ cinquante ans avant lui, un nommé Paul, et quelques autres personnes de Londres avaient inventé une machine à filer le coton et obtenu une patente; qu'ils s'établirent à Northingham, et dans d'autres lieux; qu'ils avaient fait des essais très-malheureux, et ruiné tous ceux qui s'étaient associés à leurs entreprises; que, depuis vingt ou trente ans, plusieurs machines avaient été construites pour filer le coton, le lin, la laine, etc, mais qu'on n'en avait retiré aucun avantage réel; qu'en 1767, un nommé Kargrave de Blackwell construisit aussi une machine à filer; mais, qu'après avoir souffert par la destruction de cette machine, dans les émeutes populaires qui eurent lieu dans le Lancatshire, il s'était retiré à Nortingham, où une association formée contre lui fit annuller sa patente

et le réduisit à une grande détresse; que lui Arkwright, pour atteindre le perfectionnement auquel il était arrivé, avait dépensé plus de douze mille livres sterlings avant d'avoir pu obtenir aucun profit; qu'on devait protéger un homme qui, après s'être aventuré dans une entreprise si utile à l'état, et où tant d'autres avaient échoué, avait montré tant de persévérance. Arkwright avait beaucoup de partisans, mais il avait aussi de nombreux ennemis; les uns le représentaient comme un génie supérieur, un inventeur habile, infatigable; les autres, comme un homme rusé, toujours prêt à s'emparer des découvertes des autres, ingrat envers ses bienfaiteurs. Ses succès prouvent un mérite peu commun, et ils ont donné aux fabriques anglaises une grande supériorité. Il fut créé chevalier par le roi, à St.-James, le 22 décembre 1786, sur une adresse présentée par les notables de Wiekworth. Il mourut, au milieu de ses travaux, à Crumbford, dans le Derbyshire, le 3 août 1792, laissant à sa famille une fortune de cinq cent mille livres sterlings. V. R—x.

ARLAUD (Jacques-Antoine), naquit à Genève, en mai 1668. Il voulut se destiner à la théologie; mais la nature avait décidé, avant lui, qu'il serait peintre. Il étudia pendant deux mois le dessin, avec un maître; son travail et son goût lui enseignèrent le reste. A l'âge de vingt ans, il vint à Paris, où il peignait, pendant le jour, les portraits qu'on lui demandait, et il dessinait pendant la nuit. Arlaud devint bientôt si célèbre, que G. Brice disait, en 1713, « qu'aucun peintre » en miniature ne pouvait l'emporter » sur Arlaud. Le duc d'Orléans, qui fut depuis régent, disait aussi: « Jus» qu'à présent, les peintres en minia» ture ont fait des images; Arlaud leur » a appris à faire des portraits.» Le duc le choisit pour son maître, et lui donna un appartement dans le château de St.-Cloud. Arlaud pénétrait si bien la physionomie et le caractère de ceux qu'il peignait, qu'un courtisan s'écria un jour: « Il lit jusque dans le fond » de nos ames. » Arlaud fit aussi quelques tableaux; il avait fait une *Leda*, qu'il copia sur un bas-relief de Michel-Ange; il la déchira, on ne sait pour quel motif; on présume que ce fut par scrupule. On conserve les deux mains de cette *Léda*, dans la bibliothèque de Genève. Le duc de Médicis fit demander à Arlaud son portrait, pour le placer dans la galerie des peintres de Florence. Newton fut son ami, et lui fit présent de la version française de son *Optique*; il était en correspondance avec lui. Arlaud revint à Genève, sur la fin de sa vie, avec une fortune considérable, et il mourut dans cette ville, en 1746. Il légua, à la bibliothèque, plusieurs médailles en or et en argent, de beaux tableaux, d'amples recueils d'estampes, et plusieurs livres de prix. — Benoît Arlaud, frère du précédent, s'établit en Angleterre, et y mourut en 1719. On a de lui le portrait de Shakspeare, gravé par Duchange. — Louis-Amé Arlaud, leur neveu, a fait des peintures en miniature, bien supérieures à celles qui rendirent Jacques Antoine si célèbre. A. B—t.

ARLOTTI (Rodolphe), poète italien, né à Reggio, en Lombardie, florissait vers 1590. Après avoir pris, à Ferrare, le degré de docteur en droit civil et en droit canon, il résida pendant plusieurs années, au nom de sa patrie, auprès du duc Alphonse II, et fut secrétaire du cardinal Alexandre d'Est. Son goût pour les lettres, et ses talents pour la poésie, le lièrent

d'amitié avec plusieurs hommes célèbres, tels que le Tasse, Guarini, etc. Ses productions sont répandues dans plusieurs recueils du temps. Il avait commencé un poëme en octaves, sur la *Conquête de Grenade*, par le roi Ferdinand de Castille; sujet traité depuis, avec succès, par le Graziani. Arlotti a aussi laissé imparfaite une tragédie, dont Guasco a publié la première scène dans le troisième livre de son *Histoire littéraire de Reggio*; il y a de plus inséré, liv. IV, p. 191, douze lettres du même auteur, écrites avec goût, et d'un très-bon style.

G—É.

ARLOTTO MAINARDO, Florentin, *Piovano*, ou curé d'une paroisse de l'évêché de Fiésole, mort en 1483, à quatre-vingt-sept ans, se rendit célèbre par ses bons mots et ses facéties, dont le recueil fut publié après sa mort, sous ce titre : ***Facetie piacevoli, fabule e motti del Piovano Arlotto, prete Fiorentino***, Venise, 1520, in-8°., édition plus complète que toutes celles qui ont paru depuis. Le *Piovano* Arlotto paraît être un personnage idéal, ou de fantaisie; ce fut, cependant, un très-réel, très-bon, mais très-joyeux curé. Jean Mainardo, son père, était originaire du canton de Mugello; l'enfant, né à Florence, le 25 décembre 1395, ne reçut, au baptême, d'autre nom que celui d'Arlotto, qui signifie proprement un homme grossier, malpropre et glouton. Arlotto fit pourtant de bonnes études; il fut ensuite, pendant quelques années, ouvrier en laine, qui était alors un assez bon état à Florence; mais, enfin, il prit l'habit ecclésiastique, et se fit prêtre à vingt-huit ans. Il obtint d'abord une chapellenie du dôme de Florence, et ensuite la cure de S. Cresci *di Maciuoli*, dans l'évêché de Fiésole, qu'il garda pres-que toute sa vie. Il y fit beaucoup de bien, et commença par faire rebâtir, à ses frais, l'église qui tombait en ruines. Les curés n'étaient pas, alors, obligés à une résidence continue; car notre Arlotto voyagea beaucoup : il alla en Flandres, jusqu'à neuf fois, passa en Angleterre, où il fut présenté au roi Édouard, qu'il amusa par ses plaisanteries, et qui l'en récompensa par de riches présents. Dans un autre voyage qu'il fit à Naples, sur les galères de Florence, il en obtint autant, et par les mêmes moyens, du roi Alphonse, et autant encore, en Provence, du roi René d'Anjou. Chacun le recherchait, et sa bonne humeur, accompagnée de beaucoup de bon sens, le rendait agréable à tout le monde. A la cour, à la ville, en campagne, il était partout le même : il tint, pendant quelque temps, maison à Florence, et il ne se passait point de jour qu'il ne circulât dans la ville quelques-uns de ses bons mots. Parvenu à une extrême vieillesse, et seulement un an avant sa mort, il résigna son bénéfice entre les mains du chapitre de Florence. Il fut enterré dans un tombeau qu'il avait fait construire, et sur lequel il avait fait graver une inscription italienne, qui voulait dire : *Le curé Arlotto a fait construire ce tombeau pour lui-même, et pour ceux qui voudront s'y loger avec lui*. Le premier des bons mots qui composent son recueil, peut faire juger des autres. Il raconte que, l'archevêque de Florence lui ayant demandé quel nom il avait reçu au baptême, il lui répondit : « *Arlotto*. — Quel singulier nom, reprit » l'archevêque! Comment votre père, » qui était un homme d'esprit, a-t-il » fait la sottise de vous le donner? — » Ne vous en étonnez pas, monsei» gneur, il en a fait de bien plus » grandes. — Quelles sont ces autres

» sottises ? — En voici une : Quand il » pouvait prêter à usure, il y emprun- » tait. — Eh ! ne savez-vous pas que » de prêter à usure l'aurait fait aller en » enfer ? — Fort bien, mais d'emprun- » ter l'a fait aller en prison pour det- » tes, et il y est mort. » Les deux plus anciennes éditions de ses Facéties, après la première citée ci-dessus, sont celles de Milan, 1523, et Venise, 1525, toutes deux in-8°. Il y en a de plus, une sans date et sans nom de lieu, in-4°., qui est à peu près du même temps : ce sont les plus rares. Dans l'édition de Venise, 1538, et dans la plupart des suivantes, que l'on cite, les bons mots du *Piovano* Arlotto sont joints à ceux de Gonella et de quelques autres. G—É.

ARLUNO (Bernardin), noble milanais, florissait au commencement du 16e. siècle. Après avoir étudié la jurisprudence, d'abord à Pavie, puis à Padoue, où il fut reçu docteur, il retourna à Milan, où il fut aggrégé au collége des jurisconsultes, depuis 1507 jusqu'en 1535. On a de lui : *De Bello Veneto. libri VI, ab anno* MD *ad* MDXVI, imprimé dans le *Thesaurus Antiquit. Italiæ*, tom. V, page 4, Leyde, in-fol. Pierre Burmann, dans la préface qui se trouve tome IV, part. 1re. du *Thesaurus*, fait l'éloge de cette histoire ; il la trouve exacte, véridique et surtout bien écrite. Il ajoute seulement qu'Arluno y étale trop d'érudition, qu'il parle souvent moins en historien qu'en poète, et qu'il a trop facilement foi aux prodiges. II. *Historia patriæ*, 3 vol. in-fol. Cette histoire de Milan commence depuis la fondation de cette ville jusqu'au temps où vivait l'auteur. L'impression fut commencée à Bâle, par Jean Oporin ; mais, ayant été interrompue, sans qu'on en sache le motif, elle n'a pas été reprise. Le manuscrit est conservé à Milan, dans la bibliothèque Ambroisienne, où l'on garde aussi plusieurs autres ouvrages d'Arluno, tant en prose qu'en vers latins, qui n'ont jamais vu le jour. — On a, de Jean-Pierre Arluno, son frère, qui était médecin, un volume in-fol. (Milan, 1515), d'ouvrages de sa profession, parmi lesquels on distingue : I. *De faciliori alimento commentarius tripartitus* ; II. *De balneis commentarius* ; III. *Vinum ne mixtum an meracum obnoxiis junctarum doloribus magis conveniat* ; ces trois traités ont ensuite été réimprimés séparément. IV. *De lotii difficultate* ; V. *De articulari morbo quem podagram vocitant* ; VI. *De spirandi difficultate* ; VII. *De febre quartana*, etc. Dans des dictionnaires où l'on fait de ce Jean-Pierre Arluno et d'un Pierre Arluno, deux médecins différents, dont l'un est frère de Bernardin, et l'autre ne l'est pas, on attribue au premier le Recueil in-fol. de Milan, 1515, et au second, ces différents Traités, quoique la liste des traités ne soit, en quelque sorte, que la table du Recueil. G—É.

ARMAGNAC (Jean Ier., comte d'), fils et successeur de Bernard VI, comte d'Armagnac, issu de la race Mérovingienne, descendait de Clovis par les ducs d'Aquitaine et les ducs de Gascogne. Les domaines de cette maison comprenaient l'Armagnac, le Rouergue, et le val Dorat, à une époque où les possesseurs de grands fiefs étaient tout-puissants en France. Jean Ier. seconda, en 1336, le comte d'Eu, connétable de France, dans la guerre contre les Anglais, en Gascogne et en Guienne. Nommé, par le roi Jean, commandant du Languedoc, en 1355, il présida les états de cette province, et refusa de passer sous la domination anglaise, après le

traité de Bretigny. Des intérêts de famille ayant fait naître une longue inimitié entre les maisons de Foix et d'Armagnac, la guerre s'alluma, et le comte d'Armagnac fut fait prisonnier à la suite d'un combat sanglant livré près de Toulouse, en 1362. Le comte de Foix exigea 50,000 livres pour sa rançon. Jean d'Armagnac accompagna Édouard, prince de Galles, dans son expédition en Espagne, en faveur de Pierre-le-Cruel, se brouilla à son retour avec le prince anglais, embrassa les intérêts de la France, contribua à la soumission du Limousin, et mourut en 1373. B—p.

ARMAGNAC (Jean III, comte d'), petit-fils du précédent, fit, en 1391, une expédition dans le Milanais, contre Galéaz Visconti, avec une armée de quinze mille aventuriers, tirés des bandes qui avaient pendant si longtemps désolé la France et l'Espagne. Le comte d'Armagnac vint mettre le siége devant Alexandrie-de-la-Paille, et tomba, avec son avant-garde, dans une embuscade. Ses troupes furent taillées en pièces, et lui-même, ayant été blessé et fait prisonnier, mourut le lendemain, 25 juillet de la même année. Après sa mort, son armée, sans chef, se dispersa; la plus grande partie fut exterminée en Lombardie; le reste, trouvant le passage des Alpes fermé, périt de faim et de misère. B—p.

ARMAGNAC (Bernard VIII, comte d') connétable de France, embrassa, en 1410, le parti de Charles, duc d'Orléans, contre le duc de Bourgogne, et devint le principal mobile de la faction d'Orléans, à laquelle il eut le triste honneur de donner son nom. Ses liens avec le duc d'Orléans furent cimentés par le mariage de ce prince avec sa fille. Remontant par ses aïeux au berceau de la monarchie, Bernard d'Armagnac ne voyait au-dessus de lui que la maison régnante. L'étendue de ses domaines, la force et la situation de ses places, lui offraient de puissants moyens de satisfaire son ambition; et il fut le principal moteur de cette longue guerre civile qui embrasa le royaume, sous le malheureux règne de Charles VI. Il combattit d'abord contre son roi, conjointement avec les Anglais, et se reconcilia avec la cour en 1413. Le duc de Bourgogne ayant été forcé de quitter Paris l'année suivante, le comte d'Armagnac entra dans cette ville, à la tête de l'armée royale, et fit éprouver aux Parisiens un traitement rigoureux, et qu'ils ne purent jamais oublier. L'armée royale arbora les couleurs et l'étendard de sa maison. Appelé par la reine Izabeau de Bavière à la défense du royaume, après la défaite d'Azincourt, il exigea la dignité de connétable, et la place de premier ministre. Arrivé à Paris avec un corps considérable de troupes, il fit aussitôt changer de face à toute l'administration, et y montra toute la hauteur et l'inflexibilité de son caractère. Il se fit accorder la surintendance des finances et le gouvernement général de toutes les forteresses du royaume; il établit de nouveaux impôts; et le trône, entouré d'alarmes et de soupçons, ne fut plus accessible qu'aux délateurs; les destitutions, les emprisonnements et les supplices, portèrent la terreur dans toute la France. Le connétable étant allé en Normandie pour réprimer les courses de la garnison anglaise de Harfleur, une conspiration s'ourdit contre lui, dans la capitale; mais elle fut découverte, et le connétable se hâta de venir rassurer la cour. Sa présence répandit la terreur dans toute la ville. Il désarma les habitants, interdit les réunions,

et fit démolir la grande Boucherie, qu'on pouvait regarder comme le berceau des premières séditions excitées en faveur du duc de Bourgogne. On augmenta les taxes, on multiplia les proscriptions, et les troupes des deux partis infestèrent les provinces. La reine, opprimée comme le reste de la France, attendait que son fils fût à même de la tirer de cette fâcheuse position, lorsque ce jeune prince mourut presque subitement. Cette mort, à laquelle le connétable fut soupçonné d'avoir contribué, renversa toutes les espérances. Le connétable ne garda plus aucun ménagement; il fit reléguer la reine à Tours; mais le duc de Bourgogne la délivra bientôt; et ce prince, s'approchant de Paris avec une puissante armée, vint jeter le connétable dans les plus vives alarmes. Il fut, dans le même temps, déclaré schismatique par le concile de Constance. Plusieurs conjurations furent découvertes, et produisirent des rigueurs qui augmentèrent le nombre des mécontents. Il fut réduit à ne plus faire dépendre sa sûreté que de la terreur, et rejeta même tous les projets de paix avec l'Angleterre; mais au moment où il avait le plus besoin de ses troupes pour contenir les Parisiens, il en envoya une partie vivre à discrétion dans la Brie, afin de se dispenser de payer leur solde. Cette imprudence causa sa perte. Paris fut livré au duc de Bourgogne, le 29 mai 1418. Le connétable, effrayé, sort en secret de son hôtel, et va se réfugier chez un maçon. Ce fut dans cet asyle que ce seigneur, quelques moments auparavant si fier, si redoutable, crut échapper, sous les haillons d'un mendiant, à une populace furieuse, qui venait de prendre les armes pour égorger tous les *Armagnacs*. Trahi par celui chez lequel il s'était caché, sa vie fut d'abord respectée par ses ennemis, qui espéraient lui faire avouer où étaient ses trésors; mais, peu de jours après, la populace furieuse força la prison et le massacra. Son corps fut exposé aux regards de ses ennemis. Ce ne fut que dix-huit ans après, lors de la rentrée de Charles VII à Paris, que les enfants du comte d'Armagnac firent célébrer les obsèques de leur père. Ses restes furent alors transportés dans le comté d'Armagnac, pour y être inhumés près de ses ancêtres. B—P.

ARMAGNAC (JEAN V, comte D'), petit-fils du précédent, fils de Jean IV, comte d'Armagnac, et d'Isabelle de Navarre, naquit vers l'an 1420, fit ses premières armes sous les drapeaux du comte de Dunois, et contribua, en 1451, à la conquête de la Guienne sur les Anglais. Devenu prince souverain d'Armagnac par la mort de son père, arrivée en 1450, il avait conçu, vers cette époque, l'amour le plus violent pour Isabelle, la plus jeune de ses sœurs, princesse d'une rare beauté, et qui, dans d'autres temps, avait été destinée au roi d'Angleterre. Il la séduisit, et deux enfants, nés de ce commerce incestueux, rendirent le scandale public. La passion déplorable du comte d'Armagnac ayant rendu inutiles les exhortations du pape et les remontrances de Charles VII, il fut excommunié, et n'obtint son absolution qu'en promettant de renoncer à ses liens criminels; mais son amour s'irritant par les obstacles, il résolut de légitimer une alliance si contraire à nos mœurs, et sollicita à Rome une dispense, qui lui fut refusée. Aveuglé enfin par sa passion, et voulant apaiser les remords de sa sœur, il l'épousa publiquement, en vertu d'une prétendue bulle de Calixte III, qu'il avait fait fabriquer par deux ecclésiastiques dé-

voués à ses intérêts. Cette union scandaleuse indigna toute la France, et attira, au comte d'Armagnac, une seconde excommunication; mais peut-être aurait-il joui de l'impunité, si, au lieu d'adoucir Charles VII, il n'eût irrité ce prince, en forçant le chapitre d'Auch de nommer, à l'archevêché de cette ville, Jean de Lescun, son frère naturel, au préjudice de Philippe de Lévi, que protégeait le roi de France. Le mariage incestueux de ce seigneur, et l'emportement de ses démarches, n'étaient pas les seuls crimes qu'on avait à lui reprocher; on l'accusait de favoriser en secret les Anglais, d'avoir témoigné une joie indiscrète de leur descente en Guienne, et d'avoir tenu des propos indécents contre le roi et l'état. Charles VII donna ordre à ses généraux de se saisir de sa personne. Le comte fortifia ses places, et parut vouloir se défendre; mais, à l'approche des troupes royales, la plupart de ses villes ouvrirent leurs portes, et, obligé de chercher un asyle hors du royaume, il se réfugia, en 1455, avec sa sœur, en Aragon, où il possédait encore quelques châteaux. Le roi chargea le parlement de Paris d'instruire son procès; le comte, absent, prétendit être jugé par la cour des pairs, en qualité de prince du sang par *Elisabeth de Navarre*, sa mère, et *comme issu*, disait-il, *du côté paternel, depuis plus de mille ans d'hoir en hoir, des rois d'Espagne et des anciens ducs d'Aquitaine*. Sa requête n'ayant point été admise, il fit alléguer qu'il était *clerc tonsuré*, ajoutant qu'un chevalier, combattant pour l'état, ne pouvait être privé du privilége de cléricature. Ainsi, un incestueux *bigame*; car le comte d'Armagnac avait une autre femme que sa sœur, déclinait la jurisdiction séculière, et demandait son renvoi pardevant le juge ecclésiastique. Cette singulière prétention n'eut pas plus de succès que la première. Sommé de comparaître en personne, il osa se présenter au parlement, à la vérité avec un sauf-conduit, mais qui ne fut pas respecté. Arrêté, au milieu de la capitale, puis élargi, à condition de ne pas s'éloigner de plus de dix lieues de Paris, il fut effrayé de la vivacité avec laquelle on instruisait son procès, et se réfugia à Besançon. Le parlement, par un arrêt définitif, le condamna au bannissement, et confisca ses domaines au profit de la couronne. Le comte d'Armagnac eut recours au pape Pie II, et fit à Rome un voyage de pénitence, pour obtenir l'absolution du souverain pontife, et son intervention auprès du roi de France. Pie II le releva de l'excommunication, mais Charles VII demeura inflexible. Ce ne fut que sous le règne suivant que le comte rentra en France, et obtint, en 1461, de Louis XI, la restitution de ses domaines. Il servit d'abord ce prince dans ses prétentions sur la Navarre, et marcha contre le comte de Foix; mais il se montra bientôt ingrat envers son bienfaiteur, et prit les armes, en 1465, contre Louis XI, avec les seigneurs mécontents, dans la guerre appelée du *bien public*. Au traité de Conflans, qui pacifia le royaume, il parvint à se faire restituer quatre chatellenies, et obtint même une pension et une compagnie d'ordonnance. Enhardi par ce succès, il aggrava bientôt, par de nouvelles perfidies, le crime de sa première ingratitude. En butte à la haine publique par les violences qu'il exerçait contre ses voisins, il avait à sa solde une armée toujours subsistante, à l'entretien de laquelle il ne pouvait subvenir qu'en tolérant les excès des brigands qui la

composaient. Louis XI savait d'ailleurs qu'il entretenait des intelligences avec l'Angleterre, et qu'il fomentait de nouveaux troubles; il lui offrit 10,000 livres s'il consentait à congédier ses gendarmes. D'Armagnac reçut les 10,000 livres, et conserva son armée. Louis, indigné, envoya contre lui des forces considérables. Le comte alla une seconde fois chercher un asyle dans les terres du roi d'Aragon; mais il ne perdit rien de son audace. Dépouillé encore une fois de ses biens, et condamné à mort par arrêt du parlement, il se jeta dans le parti du duc de Guienne, frère et ennemi de Louis XI, reprit à main armée ses anciennes possessions, et se vit en état, après la mort de son protecteur, arrivée en 1472, de se défendre, pendant quelque temps, contre l'armée royale. Louis XI, forcé de porter ailleurs ses armes, ne dédaigna même pas de traiter avec le comte d'Armagnac, et de lui accorder la jouissance de plusieurs villes, à condition qu'il y vivrait paisible; mais le comte, incapable de changer, crut pouvoir profiter des embarras de son souverain pour s'emparer de Lectour, regardé alors comme le boulevart de la Guienne et de la Gascogne. Son nom, son courage et la vie licencieuse qu'on menait à sa cour, lui avaient gagné la noblesse de Languedoc et de la Guienne, et, s'étant ménagé des intelligences dans Lectour, il engagea Charles d'Albret, seigneur de St.-Bazeille, à surprendre cette ville, qui tomba ainsi en son pouvoir. Enfermé dans cette forte place, qu'il avait eu le temps d'approvisionner, il semblait y défier le roi de France qui, n'osant dégarnir ses frontières du côté de la Bourgogne, se contenta d'envoyer, contre le rebelle, les milices des provinces méridionales, sous le commandement du cardinal Jouffroi, évêque d'Albi, et de Gaston-du-Lyon, sénéchal de Toulouse; ils avaient ordre d'assiéger la place dans les formes. A l'approche des troupes royales, on conseilla au comte d'Armagnac d'abandonner Lectour, et de se retirer dans quelque place du royaume d'Aragon, d'où il pourrait traiter en sûreté avec le roi; mais le comte, qui se rappelait tout ce qu'il avait eu à souffrir pendant son premier exil, ne put se résoudre à s'exposer au même malheur. Il résolut de se défendre, espérant d'ailleurs qu'il surviendrait au roi des affaires qui l'obligeraient à rappeler ses troupes. Il soutint, pendant deux mois, avec beaucoup de valeur, tous les efforts des assiégeants. Louis XI, voyant que la saison s'avançait, et que le roi d'Aragon profitait de la longueur du siége pour achever d'envahir le Roussillon, donna ordre au cardinal d'Albi d'entrer en négociations avec le comte d'Armagnac. Les conditions que proposa ce seigneur furent acceptées, en apparence, par le cardinal, qui, pour le mieux tromper, rompit une hostie consacrée, dont il prit une moitié et lui donna l'autre, comme une garantie de la capitulation. Déjà l'on commençait à en exécuter les articles, lorsque les troupes du roi, profitant de la sécurité des assiégés, s'introduisent dans la ville, pénètrent sans résistance dans le palais du comte, et le percent de plusieurs coups de poignards, dans les bras de Jeanne de Foix, son épouse légitime. Les femmes de la comtesse, et la comtesse ellemême, sont dépouillées par la soldatesque, la ville entière est abandonnée au pillage et livrée aux flammes, et tous les habitants égorgés sans pitié. Cet événement eut lieu le 5 mars 1473. Gorgias, qui avait porté

le premier coup au comte, reçut; de Louis XI, une tasse d'argent remplie d'écus, et fut fait archer de la garde. Traînée prisonnière au château de Burzet, la comtesse d'Armagnac fut contrainte d'avaler un breuvage empoisonné, qui fit périr l'enfant qu'elle portait dans son sein, et la délivra elle-même, deux jours après, du fardeau de la vie. Charles d'Armagnac, frère de Jean V, enveloppé dans la même proscription, fut chargé de fers, traîné dans les prisons, appliqué à la torture, et remis entre les mains du parlement de Paris. Il touchait au moment d'être justifié de sa prétendue participation à la révolte de son frère, lorsqu'il fut tiré de la conciergerie pour être livré à Philippe l'Huillier, gouverneur de la Bastille, qui l'enferma dans un cachot infect, et lui fit éprouver les plus cruels traitements. Ce ne fut qu'au bout de quatorze ans, sous la minorité de Charles VIII, qu'on lui rendit la liberté. Réduit à la plus déplorable détresse, il implora, à genoux, et fondant en larmes, la justice et les secours des états-généraux du royaume, en 1484, pour être remis en possession de ses domaines, et mourut, en 1497, après avoir fait une donation de ses biens au duc d'Alençon son neveu. B—P.

ARMAGNAC (JASQUES D'). *Voy.* NEMOURS.

ARMAGNAC (LOUIS D'). *V.* NEMOURS.

ARMAGNAC (GEORGE D'), fils de Pierre d'Armagnac, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Ile-en-Jourdain, fut élevé par les soins de Louis, cardinal d'Amboise, son parent, auquel il témoigna depuis sa reconnaissance, en lui faisant dresser un mausolée à N. D. de Lorette. Il fut successivement évêque de Rhodes, et en même temps administrateur des évêchés de Vabres et de Lectour, ambassadeur à Venise, à Rome, conseiller d'état, archevêque de Toulouse, associé, en qualité de co-légat, au cardinal de Bourbon, légat d'Avignon. Il sut, par sa bonne administration, gagner le cœur des peuples de ce petit état, et, par-là, le conserver au Saint-Siége, au milieu des guerres civiles qui désolaient les provinces voisines. Paul III l'avait créé cardinal en 1544. Il succéda, en 1577, à Félicien Capiton, dans le siége d'Avignon, y fit plusieurs fondations religieuses, et y mourut en 1585, âgé de 84 ans. D'Armagnac protégea les gens de lettres, les faisait connaître à François I^er^., et en avait plusieurs chez lui. C'était un homme très-attaché à la religion. Les *Mémoires de Condé* contiennent deux lettres de ce prélat, l'une à la reine de Navarre, pour lui faire des remontrances sur ce qu'elle faisait arracher les images, enlever les ornements, détruire les autels, et les fonds baptismaux de l'église de Lescar; l'autre, à Louis d'Albert, évêque de cette ville, qui consentait à ces désordres. Ce cardinal avait fait des *Statuts synodaux*, pour l'évêché de Rhodez, imprimés à Lyon, en 1556, in-8°. On conserve de lui un volume in-fol. de lettres en manuscrit, écrites pendant les années 1554-55-56-57-59. T—D.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti (*Voy.* CONTI).

ARMAND (FRANÇOIS-ARMAND HUGUET), comédien. On le place ici sous l'un de ses prénoms, parce qu'il n'est connu que sous ce nom, qui lui fut donné par son parrain, le maréchal de Richelieu, et qu'il le porta toujours par respect et par reconnaissance. Né, en 1699, à Richelieu, d'un honnête bourgeois, il quitta fort jeune cette petite ville, et fut confié, à Paris,

aux soins de l'abbé Nadal, connu par quelques ouvrages. Cet abbé, après avoir essayé d'en faire un musicien, le plaça chez un notaire; mais dès-lors tout annonçait son goût pour le théâtre, et l'on peut dire sa vocation pour l'état de comédien. Aussi prompt à saisir les ridicules des personnes qui fréquentaient la maison du notaire, qu'habile à les représenter, ceux mêmes dont il singeait les manières ne pouvaient s'empêcher de sourire à des portraits un peu outrés; et l'abbé Nadal, témoin de ces parodies, dit un jour, que, s'il n'y avait jamais eu de comédiens, Armand aurait pu donner l'idée de cette profession. Il n'en fallait pas davantage pour lui faire vivement désirer de voir la comédie. L'abbé Nadal l'y conduisit, et il est inutile de dire quelle impression le spectacle fit sur un enfant de treize ans, qui annonçait de semblables dispositions. Dès ce moment, les représentations théâtrales firent tout son amusement, et il employa ses économies à se procurer les moyens d'aller souvent au Théâtre-Français. Il inspira ses goûts aux autres clercs, leur distribua des rôles, construisit un petit théâtre, et fit de l'étude du notaire un véritable foyer de comédie. Cette vie, si conforme à ses goûts, dura peu : une espiéglerie l'ayant brouillé avec le maître de la maison, il ne sut où donner de la tête, et s'enrôla dans une troupe de désœuvrés, qui allaient en pèlerinage à Ste.-Reine, en Bourgogne. Cette troupe différait peu d'une bande de Bohémiens, et, comme il y a quelques rapports entre cette vie errante et celle de comédien ambulant, Armand passa sans secousse de l'une à l'autre, et joua la comédie en Languedoc. Il se fit surtout remarquer dans une troupe composée en partie d'Italiens, et entre autres du fameux Dominique. On pense bien que toute son ambition était de revenir à Paris. Il fit solliciter un ordre de debut, parut pour la première fois au Théâtre-Français, le 2 mars 1723, dans l'emploi des premiers comiques, et fut reçu l'année suivante. Il remplit cet emploi pendant quarante-deux ans, et créa un grand nombre de rôles. Sa physionomie se prêtait surtout à ceux de valets fourbes et intrigants. Il paraît que vers la fin de sa carrière dramatique, Armand perdit une partie de sa verve comique, et chercha à la remplacer par une exagération que le bon goût réprouve. Le Kain, après avoir dit dans ses mémoires, qu'Armand est le modèle de tous les comédiens, ajoute : « J'observerai seulement, pour le » malheur de l'humanité, que le génie » usé par le temps, cherche des » moyens qui, visant à la charge, » sont hors de la nature.... » Armand contait avec beaucoup d'intérêt. Il mourut à Paris, le 26 novembre 1765.

P—x.

ARMELLINI (Jérôme), dominicain, né à Faenza, que quelques auteurs appellent *Armenini*, et plus communément *Jérôme de Faenza*, était inquisiteur-général, pour la foi catholique, à Mantoue, vers l'an 1516. Il reçut, de son vivant, de grands éloges pour avoir écrit un livre contre un certain Tiberio Rossiliano, Calabrois et astrologue, qui soutenait que l'astrologie aurait pu facilement prévoir, par la conjonction des planètes, le déluge de Noé. Ce livre n'est connu aujourd'hui, que par ce qu'en dit Echard, *Script. ord. Prædic.*, vol. II, p. 53; mais il prétend que le livre était en manuscrit, dans la bibliothèque du Vatican, que peut-être même il a été imprimé. Mazzuchelli, malgré ses recherches, n'a pu avoir connaissance

ni de l'imprimé, ni du manuscrit; mais il a découvert, dans la bibliothèque vaticane, un autre manuscrit du même auteur : c'est une explication morale du psaume *Dixit Dominus Domino meo*, adressée au cardinal Adrien, par une lettre datée du 15 novembre 1506. Piò, dans ses *Uomini illustri di S. Domenico*, et, d'après lui, d'autres auteurs assurent que Jérôme Armellini avait aussi écrit sur les *OEuvres d'Aristote*. G—É.

ARMELLINI (Mariano), moine bénédictin, né à Ancône, s'est rendu recommandable dans son ordre, vers le commencement du dernier siècle, par plusieurs ouvrages dont cet ordre même est l'objet. Il s'adonna d'abord a la prédication, et prêcha le carême à Ste.-Marie de *Transtevere*, à Rieti, Viterbe, Ravenne et Reggio. Il fut fait prieur en 17[illegible], et abbé par dispense, en 1723. Il fut successivement abbé en exercice, à Sienne, Assise et Foligno. Il mourut dans ce dernier monastère, le 4 mai 1737. Il a publié : I. *Bibliotheca Benedictino-Casinensis*, ou *Notices de la vie et des ouvrages des écrivains de la congrégation du Mont-Cassin, qui y ont fleuri jusqu'au temps de l'auteur*, 1re. partie, Assise, 1731, in-fol.; 2e. partie, Assise, 1732, in-fol. II. *Catalogi tres monachorum, episcoporum reformatorum et virorum sanctitate illustrium è congregatione Cassinensi*, Assise, 1733, in-fol. Le troisième de ces catalogues n'est imprimé à Assise, que jusqu'à la page 20. Il fut continué à Rome, sous ce titre : *Continuatio Catalogi virorum sanctitate illustrium*, etc., 1734, in-fol. III. *Additiones et correctiones bibliothecæ Benedicto-Casinensis*, etc., à Foligno, 1735, in-fol. Avant ces grands travaux, Armellini s'était essayé dans une *Vie de la bienheureuse Marguerite Corradi*, écrite en italien, Venise, 1726, in-12, ouvrage qui n'annonçait ni les mêmes connaissances, ni le même esprit de recherches. Il laissa de plus, en manuscrit, une *Bibliotheca synoptica ordinis sancti Benedicti*, qui complète ses travaux sur son ordre, dont on voit qu'il fut sans cesse occupé. G—É.

ARMENONVILLE. *V.* Morville.

ARMFELDT (Charles, baron d'), général suédois, né en 1666, servit d'abord avec distinction dans l'étranger, et retourna en Suède pour prendre part aux exploits de Charles XII. Lorsque ce prince eut été défait à Pultava, et que ses états furent attaqués sur tous les points, Armfeldt eut un commandement en Finlande contre les Russes, et il fut un de ceux qui firent de généreux efforts pour réparer les malheurs de leur patrie. En 1713, Pierre Ier. parut lui-même, avec une flotte considérable, devant Helsingfors, pour s'emparer de cette place importante. Armfeld, ne pouvant l'empêcher d'entrer dans le port, fit une résistance dans la ville et le long de la côte; mais n'ayant qu'un très-petit nombre de combattants, et ne recevant aucun secours, il fut obligé de se retirer. Cependant, avant d'effectuer sa retraite, il engagea les habitants d'Helsingfors à abandonner la ville, et toutes les maisons ayant été brûlées, l'ennemi ne put conquérir que des ruines. Ayant ensuite obtenu le commandement de toutes les troupes de Finlande, il se dirigea vers les parties septentrionales de ce pays, et y rassembla environ six mille hommes; le général russe Apraxin s'étant présenté avec dix-huit mille hommes, le combat s'engagea, le 15 février 1714, près de Storkyro, en Ostrobothnie, au milieu des neiges et des glaces. L'infanterie suédoise, qui

avait lutté avec une fermeté inébranlable, ayant été abandonnée par la cavalerie, l'ennemi resta maître du champ de bataille, qu'Armfeld lui-même quitta le dernier. Malgré cet échec, il sut opposer des obstacles aux progrès des Russes. En 1718, Charles XII, qui était de retour en Suède, lui donna l'ordre de pénétrer dans les divisions septentrionales de la Norwège, vers Drontheim, avec un corps de six mille hommes. On ne pouvait exécuter ce projet qu'en franchissant des lacs, des torrents et des montagnes escarpées. Pendant la marche, une tempête violente s'éleva, et la neige tomba en si grande abondance, que les chemins en furent couverts. Des guides maladroits ou perfides égarèrent les Suédois, qui se trouvèrent dans la situation la plus critique. Ils rencontrèrent rarement des troupes ennemies; mais les éléments avaient conjuré leur perte. Le plus grand nombre expira de froid au milieu de la neige; les autres, tourmentés par la faim, et accablés de fatigue, cherchèrent des asyles, que leur accorda la pitié des paysans norwégiens. Les chevaux ayant succombé également, il fallut abandonner l'artillerie et le bagage, et Armfeldt ne revint de cette expédition qu'avec quelques officiers, pour apprendre la mort de Charles XII. Lorsque la paix eut enfin terminé une des guerres les plus désastreuses, et qui avait duré plus de vingt ans, Armfeldt fut envoyé en Finlande, pour réorganiser les troupes de cette province. Il mourut en 1736. C—AU.

ARMINIUS. En traitant de cet illustre chef des Chérusques, sous le nom que les anciens lui donnent, et non sous celui de *Hermann*, son véritable nom, nous consultons la commodité de la plus grande partie de nos lecteurs, qui connaissent beaucoup mieux l'Arminius de Tacite que le Hermann de Klopstock. Nous n'avons malheureusement que bien peu de détails sur la vie du plus grand des Germains, né l'an 18 avant J.-C.: tout ce que nous en savons se réduit à quelques mots du récit que les anciens nous ont laissé de la défaite de Varus. Les victoires de Drusus avaient agrandi l'empire romain, de tous les pays d'Allemagne compris entre le Rhin, l'Elbe et la Saale. Pour maintenir sous leur obéissance les belliqueux habitants de ces contrées, les Romains prirent toutes les mesures que la prudence et le caractère de leurs nouveaux sujets pouvaient leur dicter. Quelques-unes des peuplades les plus puissantes, comme les Sicambres, dont l'énergie avait été si funeste à Lollius, furent transplantées sur les bords du Rhin, et jusque dans l'intérieur des Gaules, pendant qu'on tâchait de s'assurer de la fidélité des autres, en prenant des otages, et en donnant aux enfants de leurs principaux chefs une éducation toute romaine. Arminius, qui était fils de Sigimer (*Sigmer* ou *Siegmar* signifiait, dans l'ancien langage teutonique, *illustre par la victoire*), le premier d'entre les Chérusques, fut élevé à Rome, décoré du titre de chevalier, et employé dans les armées d'Auguste. Cependant, ni les faveurs de ce prince, ni les prestiges d'une civilisation qui était bien propre à fasciner les yeux d'un barbare, ne purent changer son ame germanique. Il resta fidèle aux souvenirs et aux dieux de sa patrie. Au lieu de lui forger des chaînes, Rome lui fournit des armes, et, formé à l'école des Romains, il apprit à vaincre Rome dans Rome. Il semble qu'on le voie à la cour, à la ville, dans les camps, n'observer que ce qui peut l'aider dans l'exécution de

son grand projet, ne méditer que la délivrance de sa patrie. Malheureusement pour sa gloire, qui devait être plus grande que pure, il désespéra du succès d'une lutte engagée ouvertement; mais, si la puissance colossale de l'empire le força de recourir à une ruse indigne des motifs qui l'animaient et des résultats qu'il obtint, quelques circonstances le favorisèrent singulièrement. Le proconsul Quintilius Varus qui, suivant l'expression d'un écrivain de son temps, « était entré pauvre dans la Syrie riche, et était sorti riche de la Syrie pauvre, » commandait la plus belle des armées romaines, destinée à maintenir dans la soumission les nouvelles acquisitions d'outre Rhin. Les historiens déplorent son imprudence, et vantent la douceur de ses mœurs, qui, selon toute probabilité, n'était autre chose qu'une funeste indulgence pour ses complices, et pour tous les citoyens de Rome qu'il avait intérêt à obliger. L'insolence et les exactions de ses agents exaspérèrent des peuples fiers et pauvres; mais ce qui mit le comble à l'irritation, fut le projet insensé de jeter les tribus germaniques dans le moule des institutions romaines (1); écueil que la sagesse de l'ancien sénat avait toujours su éviter, en laissant aux peuples vaincus leurs lois et leurs usages, et que le désastre de Varus signala vainement aux héritiers de la puissance et de l'ambition des Césars. Varus traînait à sa suite une multitude de légistes, et se croyait lui-même plutôt appelé à remplir les fonctions d'un proconsul, et à exercer la juridiction d'un préteur, au sein d'une province vieillie dans des habitudes de soumission à l'influence romaine, qu'à surveiller des peuplades aguerries et jalouses d'une liberté, naguère leur suprême jouissance, et toujours leur idole unique. Arminius jugea le moment favorable à l'exécution de ses desseins, et, l'énergie nationale secondant son activité, il parvint à y associer les chefs de presque toutes les tribus germaniques domiciliées entre l'Elbe et le Rhin. L'insuffisance des renseignements que nous ont transmis les historiens de l'antiquité sur cette confédération à jamais mémorable, et la confusion qui règne dans tout ce qu'ils nous disent de la Germanie, ne nous permettent pas de juger toute l'étendue du plan d'Arminius. A cette même époque (l'an 9 de notre ère), une insurrection générale éclata dans la Pannonie et sur les limites de la Dalmatie. Si nous pouvions supposer quelque liaison entre tous ces mouvements de peuples aussi éloignés, s'il était permis de croire que ces attaques simultanées étaient des diversions faites dans l'intention de parer les coups que les Romains allaient porter à la monarchie que Marbod venait de former entre l'Elbe, la Saale et l'Oder, nous serions étonnés sans doute de trouver une si vaste conception et des combinaisons si savantes, à une époque et chez des peuples où l'on est peu disposé à les chercher; mais nous en comprendrions mieux comment Arminius, avec une tête aussi forte, a pu exécuter une entreprise qui n'avait encore réussi à aucun ennemi des Romains, et pourquoi ce héros est devenu l'objet du culte et le sujet des chants guerriers des peuples barbares (1). Au reste, on n'a pas besoin de lui attribuer un plan si vaste, pour admirer et les talents qu'il dé-

(1) Les expressions de Dion Cassius sont aussi positives qu'énergiques : « Il se hâta de les métamorphoser en masse, et sur-le-champ. » Liv. 56, ch. 18, p. 819, éd. Reim. Dans des temps plus modernes, on a appelé cela régénérer.

(1) *Canitur adhuc barbaras apud gentes.* Tac. Ann., liv. I, ch. 88.

ployа, et le concert qui régna entre les opérations des confédérés, concert que la défection même de Ségeste ne parvint pas à troubler. Ce chef des Cattes, soit par un scrupule qui ne lui permettait pas de conquérir l'indépendance en blessant la loyauté, soit par un motif moins louable, dénonça au général romain la trame qui s'ourdissait; mais la présomption et la légèreté de Varus lui firent négliger cet avis, et Arminius redoubla de soins auprès de lui pour dissiper ses doutes, en portant son attention sur les troubles qui venaient d'éclater sur les bords du Weser, et qu'Arminius avait excités lui-même, dans le but d'attirer l'armée romaine dans l'intérieur de la Germanie. Les troupes allemandes, qui servaient comme auxiliaires dans cette armée, affectèrent la plus entière soumission, et leurs officiers, amis d'Arminius et ses complices, confirmèrent de plus en plus Varus dans son aveugle sécurité. Des soulèvements concertés et partiels eurent d'abord lieu dans des contrées lointaines, pour obliger le préfet romain à disséminer ses forces. Quand le corps de l'armée se trouva réduit à trois légions, à quelques cohortes et aux perfides auxiliaires, l'insurrection devint plus générale; Hermann et ses amis vivant dans l'intimité de Varus, et admis à son conseil, multiplièrent les preuves apparentes de zèle, et insistèrent sur la nécessité de ne pas attendre les rebelles, mais d'aller étouffer le feu de la révolte dans son foyer. En vain le fidèle Ségeste renouvelait-il ses avertissements; tous les jours l'armée s'éloignait davantage du Rhin, et s'enfonçait dans les contrées où l'attendait le piége le plus funeste. Arrivée près des sources de la Lippe, dans le pays des Bructères, après une marche pénible sur un terrain, tantôt glissant, tantôt marécageux, et où il fallait à chaque pas se faire jour à coups de hache, elle vit tout à coup, dans un bassin entouré de collines élevées, toutes les hauteurs voisines couvertes de Germains, et apprit en même temps, qu'Arminius était tombé sur les Romains de l'arrière-garde qui lui était confiée, et qu'il était l'ame des mouvements hostiles qui se développaient devant eux (1). Alors se dessillèrent les yeux de l'infortuné Varus; le courage et la discipline des vainqueurs du monde firent des prodiges, mais ne servirent qu'à prolonger leurs souffrances. Elles durèrent trois jours. Peut-être la valeur et la constance romaines, déployées dans ces jours funèbres, sauvèrent-elles les Gaules, en détournant les Germains d'une invasion, dont la crainte remplit Auguste de terreur dans les premiers moments (2); mais elles n'empêchèrent pas Arminius de s'emparer de trois aigles romaines, et de mettre pour jamais un terme à leurs progrès dans le Nord de la Germanie. Varus ne voulut pas survivre à sa honte. Arminius souilla sa victoire par des cruautés inutiles. La rage des vainqueurs s'exerça particulièrement sur ces hommes de loi, dont les idées et les arguties avaient si fort contrarié leurs habitudes nationales: aux uns ils coupaient les mains; ils crevaient les yeux aux autres. Un soldat ayant arraché la langue à un de ces légistes, et cousu sa bouche, ne pouvait se

(1) Les Bructères et les Marses, peuples de la Westphalie, entre l'Ems et le Rhin, et après les Chérusques, membres principaux de la ligue d'Arminius.

(2) A la première nouvelle, il déchira ses vêtements, prit toutes les mesures que pouvaient inspirer la consternation et l'effroi, et ne cessa pendant plusieurs mois de s'écrier, en donnant les marques du plus violent désespoir : (*Ut per continuos menses barba capilloque summisso, caput interdum foribus illideret, vociferans.*) « Quintilius Varus, rends-moi mes légions. » Suet. Aug., ch. 23, 24.

rassasier de cet horrible spectacle, et s'écriait, en serrant la langue dans sa main : « Vipère, maintenant tu » cesses de siffler. » Le lieu précis du champ de bataille est difficile à déterminer, les anciens ne le désignant que sous le nom vague de *Forêt Teutoburgienne;* mais les indications qu'offre le récit de Tacite repoussent entièrement l'opinion du savant géographe Mannert, qui le cherche sur les confins des comtés de la Lippe méridionale, de la Marche, et du duché de Westphalie; elles s'accordent mieux avec la tradition qui place la bataille de Varus non loin des sources de l'Ems et de la Lippe, auprès de la petite ville de Dethmold. Les lieux voisins sont pleins des souvenirs de ce mémorable événement. Le champ qui est au pied du Teuteberg, s'appelle encore *Wintfeld*, ou Champ de la Victoire; il est traversé par le *Rodenbecke*, ou Ruisseau de Sang, et le *Knochenbach*, ou Ruisseau des Os, qui rappelle ces ossements trouvés six ans après la défaite de Varus, par les soldats de Germanicus, venus pour leur rendre les derniers honneurs. Tout près de là, est *Feldrom*, le Champ des Romains; un peu plus loin, dans les environs de Pyrmont, le *Herminsberg*, ou Mont d'Arminius, couvert des ruines d'un château qui porte le nom de *Harminsbourg*, et, sur les bords du Weser, dans le même comté de la Lippe, on trouve *Varenholz*, Bois de Varus. C'est aussi dans cette même contrée que Charlemagne s'empara d'Ermensul, image d'un guerrier, objet de la plus fervente adoration des peuples qu'il combattait, et, suivant toutes les probabilités, dernier reste du culte que les nations de la Germanie rendaient à leur libérateur. Après avoir délivré son pays, Arminius ne demeura pas inactif sous ses lauriers; il détruisit les forts que les Romains avaient fait bâtir sur l'Elbe, le Weser et le Rhin. Il fit plus; il nourrit, dans sa nation, l'ardeur guerrière qu'il croyait, avec raison, être le meilleur boulevart contre la soif de conquêtes qui animait les Césars. Ses efforts ne furent sans doute pas infructueux; mais il eut à combattre ses propres concitoyens, dont un grand nombre demandait la paix à tout prix, et surtout le chef d'une tribu puissante, Ségeste, dont il avait enlevé la fille, promise à un autre prince. Ségeste, attaqué par le parti national, dont Arminius était l'ame, appela Germanicus; les Romains, accourus à sa prière, le délivrèrent d'une espèce de siége, et, parmi les prisonniers qui tombèrent entre leurs mains, ils comptèrent avec orgueil la femme d'Arminius (1). Elle se présenta devant Germanicus, avec un maintien et des sentiments dignes de son époux; sa douleur, dit Tacite, était muette; elle ne laissa échapper ni larmes ni prières. Ce grand peintre ajoute qu'elle tenait ses mains serrées, et que ses regards étaient fixés sur le sein qui portait le fils du libérateur de la Germanie (2). La trahison de Ségeste et le sort de Thousnelda, enflammèrent le patriotisme d'Arminius, et donnèrent une nouvelle énergie à sa voix. Son oncle Inguiomar, guerrier d'un grand et ancien renom dans l'armée romaine, lui prêta tout son appui. Germanicus sentit la nécessité de prévenir l'attaque, et engagea une lutte (3) dont les résultats, quelque brillants que

(1) Strabon nous a conservé son nom, peut-être défiguré. Les meilleures éditions l'écrivent *Thousnelda*. Adelung (liv. I, p. 337) croit que c'est la contraction ou l'altération de *Theudelinda* Quand Strabon rédigeait l'article de sa géographie qui traita de la Germanie, le fils dont elle était accouchée à Ravenne, lieu de sa captivité, avait trois ans; il le nomme *Thoumelicus*.

(2) *Compressis intra sinum manibus, gravidum uterum intuens.* (Ibid.)

(3) C'est sa troisième campagne; elle coïncide avec l'an 16 de notre ère. Tac. Ann., lib. I, ch. 60-72.

fussent les succès partiels de la valeur et de la discipline romaines, ne firent qu'accroître la confiance et cimenter la ligue de ses ennemis. Il faut en voir les détails dans Tacite; il n'échappera pas au lecteur attentif combien, en conservant un cœur entièrement romain, sa grande ame rend justice à la cause et au caractère d'Arminius; il prend plaisir à donner aux discours qu'il met dans sa bouche, toute l'énergie et toute la chaleur de ce Chérusque; il semble même qu'il écrive avec un pressentiment sombre, avec le présage que la barrière élevée contre les envahissements de Rome par le génie d'Arminius, s'ouvrant un jour, versera la honte et la destruction sur sa patrie dégénérée. Il fait clairement entendre que, sans la fougue d'Inguiomar, qui négligea les conseils d'un héros non moins prudent que brave, Arminius aurait fait éprouver le sort de Varus aux légions de Cécina. L'année suivante, Germanicus fit de nouveaux efforts; ses préparatifs furent prodigieux, et son plan, aussi sagement conçu que vigoureusement exécuté; mais cette expédition, qui est sa quatrième en Germanie, quoique illustrée par la défaite d'Arminius, dans les champs d'Idistavisus, sur les bords du Weser (1), n'amena aucun résultat décisif, puisqu'elle finit par la retraite des Romains, et par la défaite navale la plus désastreuse. C'est au commencement de cette campagne, et peu avant la bataille d'Idistavisus, qu'Arminius demanda une entrevue avec son frère Flavus, élevé en Italie comme lui, et resté dévoué aux intérêts de Rome: elle eut lieu sur le Weser, et se fit d'une rive à l'autre, dans la langue des Romains. Arminius tenta inutilement de rattacher son frère à la cause nationale, en traitant les décorations militaires dont il était orné, de vil salaire de sa bassesse, et de gages d'une servitude honteuse. Le fleuve seul les empêcha de fondre l'un sur l'autre. Flavus fut emmené par les siens. La jalousie de Tibère contre Germanicus vint encore seconder les efforts des confédérés; mais, tranquilles au dehors, ils tournèrent bientôt leurs armes contre eux-mêmes. Maroboduus, roi des Suèves, et fondateur de la monarchie des Marcomans, voulut étendre ses conquêtes au-delà de la Saale et de l'Elbe; il avait été élevé à Rome comme Arminius, et en avait rapporté des principes entièrement opposés à ceux du chef des Chérusques; mais il trouva dans Arminius, un aussi redoutable ennemi de ses projets d'asservissement, que les Romains l'avaient éprouvé défenseur ardent de l'indépendance de son pays. Malgré la défection d'Inguiomar, qui, dédaignant de servir sous les ordres de son neveu, se joignit à Marbod, Arminius sortit vainqueur de cette guerre civile, et eut la gloire de sauver ses compatriotes de l'oppression qui les menaçait dans l'intérieur, après les avoir affranchis du joug de l'étranger. L'action qui décida la querelle fut longue et sanglante; les Germains ne se battaient plus en corps détachés, et sans s'assujétir à aucun ordre; Arminius les avait accoutumés à la discipline romaine, et leur avait fait faire des progrès rapides dans toutes les parties de l'art militaire. Les dispositions des combattants furent dignes de l'école où leurs chefs s'étaient formés, et le succès, long-temps indécis. Mais le roi des Marcomans ayant le premier retiré ses troupes du champ

(1) Entre Mieden et Hameln, suivant le prince évêque de Paderborn (Voy. *Monum. Paderb.*, p. 74.); selon Gatterer, un peu au-dessus de Nienbourg (l. c., p. 301). Mannert cherche le local de la seconde défaite entre Lockum et le lac de Steinhude, dans le pays d'Hanovre (t. III, p. 113).

de bataille, l'opinion le déclara vaincu; il perdit, par désertion, la plus grande partie de son armée, fut obligé de rentrer avec précipitation dans le centre de ses états, en Bohême, et finit par se réfugier en Italie, où il vécut dans le mépris. Quand on considère toutes les preuves de dévouement à la cause de la liberté qu'Arminius avait données, il est bien difficile de croire qu'il ait pu former le projet d'asservir les hommes libres de la Germanie. Cependant, Tacite l'affirme, et son autorité doit prévaloir sur des considérations purement morales. Tacite nous apprend, qu'aspirant à la royauté, il s'attira la haine de ses compatriotes, et périt à l'âge de trente-sept ans (1), victime d'un complot de ses proches. Peu de temps avant sa mort, Adgandestes ou Adgandestrius, prince des Cattes, avait écrit au sénat, pour offrir d'empoisonner Arminius. Mais le sénat avait refusé de faire commettre ce crime. Arminius n'avait que 26 ans quand il extermina les légions de Varus. Deux ans avant sa mort, il remporta sa victoire sur Maroboduus. « Arminius, dit Tacite, » fut incontestablement le libérateur » de la Germanie; il ne combattit pas le » peuple romain dans les commencements de sa puissance, comme d'autres rois et d'autres généraux, mais » au faîte de sa gloire, et dans les » temps où l'empire avait atteint le » plus haut degré de splendeur : il ne » fut pas toujours heureux; mais il ne » cessa pas un moment d'imposer au » vainqueur, par son attitude et par » ses forces. Pendant douze ans, l'arbitre des affaires de la Germanie, » du gré de ses concitoyens, il fut » l'objet de leur vénération après sa » mort. » C'est à lui qu'ils doivent la conservation de leur indépendance politique, de leur existence nationale, et, par conséquent, de leur langue, qui, sans les victoires d'Arminius, chassée par le latin, ou reléguée comme le celtique, dans quelques districts écartés, ne serait plus, aujourd'hui, le lien de tant de peuples estimables, et la source d'une des littératures qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Il ne faut donc pas s'étonner que la mémoire de ce héros leur soit chère, et que leur plus grand poète l'ait célébrée. On a deux poëmes de l'auteur de la *Messiade*, dont Hermann est le sujet : nous en parlerons à l'article de KLOPSTOCK (Voyez aussi celui de LOHENSTEIN, dont l'*Arminius* eut le plus grand succès, à une époque où le goût des Allemands n'était pas encore formé). L'historien moderne qui a mis le mieux en œuvre les passages des anciens où il est fait mention de Hermann, est Schmidt, dans le I$^{er}$. vol. de son *Histoire des Allemands*. S—R.

(1) L'an 772 de Rome, 19 de J.-C. (Tac. Ann., liv. II, c. 88). Selon quelques chronologistes, la mort d'Arminius doit être placée sous l'an 20 ou 21 de J.-C. Nous suivons l'exact et savant Gatterer.

ARMINIUS (JACQUES), proprement HARMENSEN (et non *Hermanns*), chef de la secte des arminiens, ou remontrants, naquit, en 1560, à Oude-Water, dans la Sud-Hollande, où son père était conseiller. Il le perdit de bonne heure, et n'aurait pu se livrer aux études, sans les secours de quelques bienfaiteurs, et du magistrat de Leyde. Il les fit dans cette dernière ville, à Marbourg, à Genève, sous Th. de Bèze, et à Bâle, sous Grynæus. De là, il retourna à Genève, où l'ardeur avec laquelle il avait soutenu la philosophie de Ramus, lui avait, pendant son premier séjour, attiré des désagréments. Le désir d'entendre Jacques Zabarella lui ayant fait faire le voyage de Padoue, la curiosité le conduisit à Rome; curiosité dont on

ne lui sut pas de gré en Hollande; mais les préventions qui s'étaient élevées contre lui se dissipèrent bientôt, lorsque, de retour dans son pays, il se fit entendre dans les chaires de l'église réformée. Ses succès lui valurent une place de pasteur à Amsterdam, en 1588, et bientôt après, une correspondance qui lui donna occasion de changer ses idées en théologie, et fit naître le parti considérable, connu sous son nom. Des ecclésiastiques de Delft avaient publié un livre où la doctrine de Calvin, sur la prédestination, était combattue; Martin Lydius, professeur à Franecker, s'adressa à Arminius, pour l'engager à réfuter cet écrit. Arminius, en l'examinant, trouva les doutes des théologiens de Delft fondés, et finit non seulement par adopter leurs sentiments sur le point en litige, mais par leur donner beaucoup plus de développement, en se prononçant avec force contre le *supralapsarisme*, c'est-à-dire, contre le dogme qui représente la chute d'Adam comme la suite, et non comme la cause des décrets de Dieu sur la rédemption. Révolté de l'idée que l'être souverainement bon devait avoir, de toute éternité, condamné les uns au péché et à la douleur, et prédestiné les autres à l'adoption de la foi salutaire et à la félicité céleste, sans autre motif que son bon plaisir, pour faire, des premiers, des monuments de sa justice, pendant que les derniers prouveraient sa miséricorde, il enseigna que Dieu avait laissé à tous les hommes la faculté de s'appliquer les bienfaits de sa grâce, offerts à tous ceux qui s'en rendraient dignes par leurs efforts. Cette doctrine fit, dès son origine, beaucoup de bruit, et trouva un grand nombre d'adversaires ardents; mais elle n'empêcha pas les curateurs de l'université de Leyde d'offrir, en 1603, à Arminius, une chaire de théologie, vacante par la mort de François du Jon (Franc. Junius). Dans cette nouvelle place, que ses paroissiens le virent accepter avec regret, il eut à soutenir les attaques de son collègue François Gomarus, zélé calviniste; la dispute s'échauffa, les deux partis des arminiens et des gomaristes se formèrent; et, bien que les plus grands hommes de la république, Hugo de Groot (Grotius), Rembold Hoogerbeets, et l'ornement de sa patrie, Jean van Olden-Barneveld, penchassent pour ses opinions, et le protégeassent contre la violence des gomaristes, cette controverse prenant chaque jour une tournure plus alarmante, ôta toute tranquillité à Arminius, et contribua indubitablement à abréger ses jours. Il mourut le 19 octobre 1609, laissant sept fils et de nombreux disciples, qui obtinrent d'abord la faculté de professer leurs principes en toute liberté; mais qui ensuite, victimes de la haine de Maurice, prince d'Orange, contre Olden-Barneveld, furent enveloppés dans la chute du parti républicain, et condamnés par le synode de Dordrecht, convoqué, en 1618, par leurs ennemis religieux et politiques. Voici les cinq articles que les arminiens présentèrent aux États de Hollande, en 1610, comme renfermant toute la doctrine de leur chef, tels qu'ils se trouvent dans leur Mémoire, intitulé *Remontrances*, d'où ils ont pris le nom de *remontrants*, 1°. Dieu a, de toute éternité, décrété d'admettre au nombre des élus ceux qu'il a prévu devoir garder la foi en J.-C., inviolable jusqu'à leur mort; 2°. J.-C. a expié les péchés de tous les hommes, sans exception, quoique ceux-là seuls qui croient en lui puissent s'en appliquer les fruits; 3°. sans la coopération du

S. Esprit, l'homme naturellement enclin au mal, ne peut produire en lui la foi salutaire; 4°. la grâce divine est la source de tout bien dans l'homme, et les bonnes œuvres ne peuvent être attribuées qu'à ce secours de Dieu; mais la grâce n'exerce pas sur la volonté du pécheur une force irrésistible, et peut être repoussée par sa perversité; 5°. ceux qui sont unis au Christ par la foi, ont des forces suffisantes pour vaincre tous les obstacles au bien; en revanche, on ne pourra, qu'au moyen d'un examen plus approfondi des saintes Écritures, déterminer s'il est possible que l'homme régénéré sorte de l'état de grâce et perde sa foi. Ces cinq articles n'offrent rien qui ne soit conforme à la doctrine orthodoxe de l'église luthérienne; les gomaristes, ou anti-remontrants, n'auraient pas eu l'ombre de droit d'accuser les arminiens d'hérésie, si les successeurs d'Arminius ne s'étaient pas expliqués avec moins de retenue, sur les conditions du salut, que ne l'avait fait ce chef. Lorsqu'après la mort de Maurice, ils obtinrent la faculté de rentrer dans leur patrie, et de professer librement leurs principes, Episcopius, et ses successeurs dans la chaire de théologie au gymnase fondé à Amsterdam par les Arminiens, enseignèrent ouvertement que, pour avoir des droits au titre de disciple, et aux bienfaits de J.-C., il suffisait de reconnaître le *Nouveau Testament* pour règle de la foi, de fuir l'idolâtrie et le vice; de mener une vie conforme à l'Evangile, et de regarder comme frères tous ceux qui faisaient de même, quelles que fussent d'ailleurs leurs opinions sur le dogme, pourvu qu'ils n'adoptassent aucune maxime d'exclusion et d'intolérance envers les chrétiens dissidents. L'équitable et judicieux Mosheim n'hésite pas à attribuer à Arminius des sentiments analogues à ceux des Arminiens modernes, et le projet de réunir, à l'exception de la communion romaine, toutes les autres sectes chrétiennes en une seule société religieuse. Il croit que la prudence et une mort prématurée l'empêchèrent seules de parler avec la même franchise, et de prêcher cette doctrine de ses illustres successeurs, qui, dans les temps modernes, a fait de si grands progrès au sein de toutes les églises chrétiennes de l'Europe éclairée. La vie d'Arminius fut irréprochable, et sa piété aussi douce que sincère. Sa devise était: *Une bonne conscience est le paradis*. Ses œuvres consistent en quelques Traités de théologie sur la prédestination, et en une Analyse des chap. VII et IX de l'*Épître aux Romains*, texte classique pour toute cette discussion; elles forment un vol. in-4°., imprimé à Leyde, en 1629, et très-souvent dans la suite. Gaspar Brandt est le meilleur biographe d'Arminius, *Hist. vitæ Armin.* Leyde, 1724, in-8. Son portrait est dans la *Bibl. calcogr.* Boissard, N°. 226. S—R.

ARMSTRONG (Jean), poète et médecin écossais, né vers l'année 1709, était fils d'un ecclésiastique de Castleton, dans le comté de Roxburgh. Après avoir étudié la médecine à l'université d'Edimbourg, il vint, en 1732, s'établir à Londres, où il se fit bientôt remarquer, mais plutôt comme littérateur et homme d'esprit que comme médecin. Le premier essai public qu'il fit de ses talents, en 1735, fut une satire ingénieuse contre les empyriques, écrite à la manière de Lucien, et intitulée: ***Essai sur l'art d'abréger l'étude de la médecine***, auquel étaient joints un *Dialogue entre Hygie, Mercure et Pluton, relativement à la pratique de la*

*médecine, suivant la méthode de certaine illustre société;* et une *Épître du persan Usbeck à Josué Ward.* Il publia en 1737, un traité dogmatique *sur la Maladie vénérienne*, et bientôt après, un poëme intitulé l'*Économie de l'Amour.* Ce poëme eut un grand succès, mais un genre de succès qui compromit le caractère moral de l'auteur, plus encore qu'il n'honora son talent poétique; car il tenait plus à certaines peintures licencieuses, qu'à la beauté des vers. Armstrong chercha à réparer ce scandale, dans une édition qu'il donna de son poëme, en 1768, et dans laquelle il retrancha ou adoucit ce qu'il y avait de plus libre dans la première. L'ouvrage sur lequel se fonde principalement aujourd'hui sa réputation, c'est son poëme sur l'*Art de conserver la santé*, publié en 1744, et regardé comme l'un des plus beaux poëmes didactiques qui existent dans la langue anglaise. Les gens de goût le mettent au nombre des ouvrages classiques de cette langue. L'auteur, au jugement de ses compatriotes, écrit avec chaleur, et joint l'énergie de la pensée à la clarté et à l'élégance du style. Il ne croit pas, comme la plupart des poètes anglais, que le langage poétique consiste dans les inversions forcées, les images bizarres ou les constructions inusitées. L'*Art de conserver la santé* a été très-souvent réimprimé, soit séparément, soit dans différentes collections. Armstrong était d'un naturel indolent et mélancolique, et portait dans la société, une habitude de taciturnité et une susceptibilité de caractère, qui nuisirent à sa fortune comme à sa réputation. Il obtint, en 1760, la place de médecin de l'armée d'Allemagne, qu'il exerça jusqu'à la paix de 1763, époque où il revint à Londres. Il fit, en 1771, un voyage en France et en Italie, dont il a donné une courte relation, en se déguisant sous le nom de Lancelot Temple. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui un poëme *sur la Bienveillance*, 1751; *le Goût, épître à un jeune critique*, 1753; *Essais sur différents sujets*, en prose, publiés sous le nom de Lancelot Temple, en 1758; *le Jour*, poëme; *Essais de médecine*, et quelques autres écrits. Il mourut en 1779.

S—D.

ARNALDO (Pierre-Antoine), né en 1638, à Villefranche, comté de Nice, à l'âge de dix-sept ans, alla étudier la théologie au collége de Brera, à Milan; il y fut reçu docteur, et devint protonotaire apostolique. On a de lui, outre quelques ouvrages de piété, I. *un Discours sur l'inauguration du pape Alexandre VII*, et *un Éloge de l'évêque de Nice;* II. *Honorato II principi Monacæo*, etc., *poëticæ gratulationes*, Milan, in-4°.; III. *la Gloria vestita a lutto per la morte di Carlo Emmanuelle II, duca di Savoia*, Turin, 1676, in-4°.; c'est un poëme en octaves; IV. *il Giardin del Piemonte oggi vivente nell' anno 1673, diviso in principi, dame, prelati, abati, cavalieri, ministri*, etc., Turin, 1683, in-8°. C'est un recueil de sonnets, d'odes ou *canzoni*, à la louange des personnages les plus illustres de la cour de Turin, de ce temps-là.

G—É.

ARNAUD DE CARCASSÈS, troubadour de la fin du 13e. siècle, n'est connu que par une *novelle*, espèce de fabliau dans le genre de ceux que composaient les trouvères français. Ce conte, dans lequel un perroquet est le principal interlocuteur, offre un mélange bizarre d'idées morales et de conseils très-condamnables. On en jugera par celui que donne le messager ailé à une dame aimée d'Antiphanon,

maître du perroquet, de se laisser enlever au moment où il mettra le feu à la tour, avec du feu grégeois; expédient qui est adopté et qui réussit. L'auteur termine ainsi son conte : « Ceci a été » fait par Arnaud de Carcassès, qui a » aimé beaucoup de dames, et pour » corriger les maris qui veulent gar- » der leurs femmes. Il vaut mieux les » laisser aller où il leur plaît; c'est le » parti le plus sûr. » P—x.

ARNAUD DE MARVEIL, ou ARNAUT, troubadour du 12e. siècle. Né de parents pauvres, il fit des efforts pour s'élever au-dessus de leur basse condition. Après avoir exercé quelque temps l'état de clerc, qualité que l'on donnait non seulement aux ecclésiastiques, mais aussi aux laïcs qui remplissaient des fonctions assez semblables à celles des notaires, il pensa qu'avec une figure agréable et quelques talents pour la poésie, il se distinguerait dans le monde. Il fut en effet très-bien accueilli à la cour d'Adélaïde, comtesse de Béziers, femme de Roger II, vicomte de Béziers, surnommé *Taillefer*. Selon l'usage, Arnaud célébra la beauté et les grâces de sa bienfaitrice; mais ces éloges, d'abord dictés par la reconnaissance, furent bientôt inspirés par la passion la plus vive. Plusieurs pièces de vers très-longues peignent ses sentiments et ses espérances, et, lors même qu'il se plaint de l'exagération de ses confrères, il épuise les comparaisons. « La fraîcheur de l'air, l'émail des » prés, le coloris des fleurs, en me » retraçant quelques-uns de ses ap- » pas, m'invitent sans cesse à la chan- » ter. Grâces aux exagérations des » troubadours, je puis la louer autant » qu'elle en est digne; je puis dire » impunément qu'elle est la plus belle » dame de l'univers. S'ils n'avaient » pas prodigué cent fois cet éloge à » qui ne le méritait point, je n'ose- » rais le donner à celle que j'aime : » ce serait la nommer. » Il est difficile, quand on chante aussi longuement, de ne pas commettre quelques indiscrétions. Adélaïde fut obligée d'éloigner son troubadour : il se retira à la cour du seigneur de Montpellier, où, après avoir exhalé ses regrets et ses remords, il composa une pièce d'environ quatre cents vers, dans laquelle il semble avoir pour objet d'enseigner l'art de se conduire dans le monde. Cette épître morale paraît être la dernière production de ce poète : elle offre quelques traits qui peignent les mœurs du temps; mais, amoureux ou moraliste, Arnaud fut toujours très-diffus. Ce troubadour dut le nom de *Marveil* ou *Marvelh* à celui d'un château du Périgord, dans lequel il était né. P—x.

ARNAUD DANIEL, troubadour du 12e. siècle, né de parents nobles, au château de Ribeyrac, en Périgord. Si l'on juge du mérite de ce poète par les pièces qu'on a recueillies de lui, on aura de la peine à lui accorder la préférence sur d'autres troubadours de son temps; cependant les anciens auteurs italiens semblent lui assigner le premier rang : le Dante surtout le cite comme le poète qui faisait le mieux des vers tendres en langue romance provençale, et ne prise pas moins la prose de ses romans. Pétrarque, qui le place à la tête des poètes provençaux, l'appelle *le grand maître d'amour;* l'amant de Laure a même terminé une stance d'une de ses chansons par un des vers d'Arnaud Daniel; à la vérité, on a prétendu que ce vers n'était point de ce troubadour, et ce doute est l'objet d'une longue digression qu'on peut lire dans l'ouvrage de Crescimbeni. Il paraît, au reste, que les meilleures pièces de ce poète ont été per-

dues, puisque celles qui nous restent ne pourraient soutenir la comparaison du côté de l'imagination et de la grâce avec celles de quelques-uns de ses contemporains. Arnaud Daniel est l'inventeur d'un genre de composition nommé *sestine*, dont le mérite consiste dans certaines combinaisons et répétitions : il attachait surtout beaucoup d'importance à la rime. Il joignait au talent de la poésie celui de faire les airs de ses chansons, qu'il exécutait aussi bien que le meilleur jongleur. P—x.

ARNAUD DE MARSAN, troubadour sur la vie duquel on n'a point de détails; mais que Millot suppose appartenir à l'illustre maison de Marsan. On peut croire en effet, d'après la pièce qui nous reste, que ce poète, qui florissait sans doute vers la fin du 13e. siècle, joignait l'éclat d'un grand nom à celui du talent. Cette pièce est très-curieuse, parce qu'elle peint les modes, et la manière de vivre des grands seigneurs du temps : c'est une espèce d'instruction de chevalerie dont Millot donne un long extrait dans son *Histoire des Troubadours*. Cette instruction est remarquable en ce qu'elle ne contient aucun conseil dont l'honnêteté puisse s'offenser, ce qui est fort rare dans les pièces du même genre et du même temps. P—x.

ARNAUD DE TINTIGNAC, troubadour du 14e. siècle, que Nostradamus nomme, avec raison, *Arnaut de Cotignac*, naquit sans fortune, et dut à ses talents poétiques la faveur de Louis, roi de Sicile et comte de Provence, qui l'employa dans des négociations dont le succès fut récompensé par le fief de Cotignac. Il fut moins heureux en amour; n'ayant pu faire agréer ses vœux à Isnarde, fille du seigneur d'Autravènes, il se décida à voyager dans le Levant. Les trois Chansons qu'on nous a conservées de ce troubadour justifient assez l'indifférence d'Isnarde. On a été obligé de tirer ces détails de Nostradamus, historien peu digne de foi, et que Crescimbeni a consulté. P—x.

ARNAUD DE BRESCIA, né au commencement du 12e. siècle, vint en France dans sa jeunesse, et fut disciple d'Abailard. Il s'élevait alors des opinions nouvelles qui entraînaient les meilleurs esprits; et S. Bernard s'en plaint dans plusieurs de ses lettres. Cet amour des nouveautés dangereuses enflamma l'imagination d'Arnaud et égara son zèle. Il quitta l'école d'Abailard pour retourner en Italie, où il prit l'habit monastique, et chercha bientôt à se faire un nom en prêchant la réforme du clergé. Le clergé était alors fort corrompu; l'abbé de Cîteaux, et quelques autres avaient entrepris de le réformer; Arnaud alla beaucoup plus loin; il voulut le dépouiller de tous ses biens temporels, et le ramener au temps de la primitive église; il eut pour lui les nobles, jaloux de la puissance des prêtres, et le peuple, toujours prêt à adopter les opinions qui tendent à dépouiller les riches. Sa doctrine fit fermenter toutes les têtes, et le premier succès de ses prédications fut une révolte du peuple de Brescia contre son évêque. Le clergé porta, de toutes parts, ses plaintes au pape, qui, dans le concile de Latran, en 1139, condamna la doctrine d'Arnaud, et ordonna qu'il fût enfermé. Poursuivi par les foudres de Rome, Arnaud quitta l'Italie, et vint à Zurich, où il déclama, avec succès, contre l'opulence des prêtres, au milieu d'un peuple et d'un clergé pauvres; il était sur le point d'entraîner dans son parti le légat du pape, lorsque les Épîtres de S. Bernard vinrent af-

faiblir l'autorité de ses discours, et troubler sa retraite. Il fut bientôt persécuté en Suisse comme il l'avait été en Italie; mais sa doctrine faisait des progrès rapides, et menaçait le souverain pontife jusque sur la chaire de Pierre. Innocent II venait de mourir; son faible successeur, Lucius, n'avait pu étouffer l'esprit de sédition qui s'était emparé du peuple de Rome; Eugène III, plus faible encore, vit éclater la révolte sans pouvoir l'arrêter. Ce fut alors qu'Arnaud conçut le projet hardi de se rendre à Rome, et de porter l'étendard de la réforme ecclésiastique et de la liberté civile dans la capitale du monde chrétien. Il avait peut-être été appelé, dit Gibbon, par les nobles et par le peuple. Il déclama avec violence contre le luxe et les vices du clergé : mêlant dans ses discours les passages de Tite-Live et de S. Paul, les maximes de l'Évangile et celles de la politique, il rappela aux Romains la grandeur de l'ancienne Rome et la simplicité de la primitive Église, réveillant ainsi toutes les passions. Il réussit à faire chasser le pape de Rome, et resta le chef du peuple que sa doctrine avait entraîné dans la révolte. Son règne dura dix ans, et ne fut qu'une longue sédition, dans laquelle on pilla les palais, on démolit les maisons, on se partagea les dépouilles des vaincus, en invoquant tour à tour le nom des apôtres et celui des Caton, des Paul-Émile et des Fabius. S. Bernard déclame vivement, dans ses lettres, contre les Romains, entraînés par Arnaud de Brescia, et l'histoire est forcée d'avouer que ce qu'il en dit n'est point exagéré. Cependant les choses commencèrent à changer à l'avènement d'Adrien IV, et la démocratie, fondée par Arnaud, trouva son écueil dans ses excès. Un cardinal, blessé ou tué dans la rue, commença à dépopulariser le parti des séditieux. Le pape profita de cette occasion pour jeter un interdit sur le peuple de Rome; depuis Noël jusqu'à Pâques, la ville fut privée du culte religieux. Le peuple, qui avait fait trembler le souverain temporel, trembla à son tour devant le chef spirituel de l'Église. Les Romains expièrent leur révolte par le repentir, et n'hésitèrent point à acheter leur grâce et leur absolution par l'exil du prédicateur qu'ils avaient long-temps révéré comme un législateur et comme un prophète. Arnaud se retira à Ottricoli en Toscane, où il fut accueilli par le peuple et même par les grands qui étaient opposés au souverain pontife; sa doctrine avait trop de partisans pour que, dans sa retraite, il ne donnât pas au pape de vives inquiétudes. Le couronnement de Frédéric Barberousse vint offrir à Adrien une occasion de se défaire du plus dangereux de ses ennemis; le pape exposa à l'empereur les funestes conséquences de la doctrine d'Arnaud de Brescia; Frédéric se laissa d'autant plus facilement persuader, qu'il avait lui-même quelque chose à obtenir du souverain pontife; il fit enlever Arnaud, qui fut traîné à Rome, condamné par le préfet, et brûlé vif, en 1155, sous les yeux du peuple, qui applaudit à sa mort et ne tarda pas à le regretter. Les cendres du martyr de la liberté furent jetées dans le Tibre, pour qu'il ne restât rien de lui qui pût réveiller l'enthousiasme de ses partisans; mais sa doctrine vivait encore dans l'esprit de la multitude, et souleva plusieurs fois, dans la suite, les Romains contre les chefs de l'Église. Arnaud de Bresse avait, comme tous les novateurs, un esprit inquiet et une imagination ardente; son caractère ne connaissait

point d'obstacles; son éloquence était vive et entraînante; apôtre fanatique de la pauvreté, il n'est pas inutile de remarquer, pour le temps où nous sommes, qu'il méprisait de bonne foi les richesses: partisan de la réforme ecclésiastique, il était irréprochable dans ses mœurs: il n'en fit pas moins beaucoup de mal, et fut entraîné, sans doute, beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Ses contemporains lui reprochèrent plusieurs hérésies sur la Trinité et sur quelques autres points de notre croyance; mais on ne se souvient plus que de son hérésie politique, qui a trouvé, de nos jours, de chauds partisans. M—D.

ARNAUD, de Villeneuve, médecin de la fin du 13. siècle. On n'est pas d'accord sur l'époque et sur le lieu de sa naissance: les uns croient qu'il naquit à Villeneuve, petit village voisin de Montpellier; d'autres hésitent, parce qu'il est aussi en Catalogne, en Languedoc, en Provence, des bourgs de ce nom. Quoi qu'il en soit, Arnaud eut beaucoup de réputation comme médecin, théologien et alchimiste. Ce n'est plus guère que sous ce dernier rapport qu'il peut être de quelque intérêt pour nous; c'est en effet par lui et par Raymond-Lulle, son disciple, que la chimie commença à faire des découvertes. Il découvrit les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique; il composa le premier de l'alcool, et s'aperçut même que cet alcool pouvait retenir quelques-uns des principes odorants et sapides des végétaux qui y macèrent, d'où sont venues les diverses eaux spiritueuses employées en médecine et pour la cosmétique. On lui doit aussi les premiers essais réguliers de distillation; il fit connaître l'essence de térébenthine; il composa les premiers ratafias. Mais il fut conduit sur le chemin de ces diverses découvertes en se proposant de faire de l'or, et assurant même en avoir le secret. Arnaud est moins remarquable comme médecin; cependant, il est un des premiers docteurs de Montpellier qui se soient montrés moins serviles imitateurs des Arabes, dont la doctrine dominait alors tout le monde savant. Il connaissait plusieurs langues, surtout le grec, l'hébreu et l'arabe. Il voyagea en Espagne, et séjourna long-temps ensuite à Paris et à Montpellier; il paraît même assez prouvé qu'il fut quelque temps régent de la faculté de cette dernière ville. Malheureusement, il associa à ses connaissances médicales proprement dites, des rêveries sur l'astrologie: c'était la folie de son siècle; il prédit la fin du monde, qu'il annonça devoir arriver en 1335. Les propositions qui lui attirèrent la censure ecclésiastique se réduisaient à celle-ci: « Les œuvres de charité et » les services que rend à l'humanité » un bon et sage médecin, sont pré» férables à tout ce que les prêtres ap» pellent œuvres-pies, aux prières, et » même au saint sacrifice de la messe.» Poursuivi comme hérétique par l'université de Paris, il s'enfuit en Sicile, où il fut accueilli par Fréderic d'Arragon, et par Robert, roi de Naples: le premier lui confia même des missions diplomatiques. Le pape Clément V étant tombé malade à Avignon, réclama les soins d'Arnaud, qui revint pour le soigner; mais, dans la traversée, le vaisseau qui le portait fit naufrage, et Arnaud périt à l'âge de soixante-seize ans, en 1314, et fut enterré à Gênes. Le pape fut tellement affligé de sa mort, qu'il ordonna, sous peine d'excommunication, qu'on lui remît fidèlement un Traité *de Praxi Medica*, que lui avait promis le docteur. Les divers Traités d'Arnaud se ressentent généralement, pour le fonds et pour le style, du temps où

il écrivait; ils sont courts, et paraissent être plutôt des mémoires, des consultations, que des traités dogmatiques. Parmi ses ouvrages, nous citerons son Commentaire sur l'École de Salerne, *Scholæ Salernitanæ Opusculum*, qu'il fit pendant sa retraite en Sicile; un Traité *De conservandâ juventute et de retardante senectute*, qu'il dédia au roi Robert. Sans doute, beaucoup des ouvrages qui lui sont attribués ne lui appartiennent pas; car ce fut une pratique constante des alchimistes de mettre sous le nom de ceux qui avaient illustré leur secte un grand nombre de productions, afin de les faire passer à la faveur de ce nom célèbre: aussi plusieurs de ses OEuvres véritables peut-être lui ont été dérobées. Il fut ridiculement accusé de magie, et Mariana va jusqu'à lui reprocher d'avoir essayé de former un homme avec de la semence, mêlée dans une citrouille à de certaines drogues; ce bizarre essai ne supposerait tout au plus que la marche fausse d'un esprit bouillant et avide de connaissances; du reste, c'était le reproche banal fait à tous les génies extraordinaires de ces temps de ténèbres. La condamnation qu'avaient portée contre Arnaud les théologiens de Paris, suspendue par la protection du pape Clément V, fut renouvelée trois ans après la mort de ce pontife, par l'inquisiteur de Tarragone, et quinze des propositions de notre docteur furent censurées. Toutes les *OEuvres* d'Arnaud ont été réunies en un volume. La première édition parut à Lyon, en 1504, in-fol., avec une Préface de Thomas Murchius. Il en a paru ensuite plusieurs du même format, Paris, 1509; Venise, 1514; Lyon, 1520, avec la Vie d'Arnaud, par Symphorien Champier; et à Bâle, en 1515, 2 vol., avec quelques annotations de Jérôme Taurellus, de Montbelliard. Haitze, sous les noms de *Pierre Joseph*, a donné la *Vie d'Arnaud*, Aix, 1719, in-12. C. et A—N.

ARNAUD (George d'), naquit à Franecker, le 16 sept. 1711. Il appartenait à une famille de réfugiés français. Son grand-père, Antoine d'Arnaud, avait exercé les fonctions d'avocat au siége de Puy-Laurens, et son aïeul maternel, Philippe Couppé, celles de professeur de théologie à St.-Hilaire, dans le diocèse de Poitiers. Honoré d'Arnaud, son père, fut élu, en 1728, pasteur de l'église française de Franecker, et parvint à une extrême vieillesse: il vivait encore en 1763. George d'Arnaud publia, à l'âge de 12 ans, des vers latins et grecs, où l'on remarqua de l'élégance et de l'harmonie. Après ce brillant début, il entra à l'université de Franecker, et y reçut les leçons de Wesseling et de Hemsterhuis. Encouragé par ce dernier, il mit au jour, en 1728: *Specimen animadv. criticarum ad aliquot scriptores græcos*, etc., in-8°., Harling. Ces auteurs sont: Anacréon, Callimaque, Eschyle, Hérodote, Xénophon, et le grammairien Héphestion. Deux ans après, il fit paraître un nouveau volume de critique: *Lectionum græcarum libri duo*, etc., in-8°., la Haye, 1730. D'Arnaud s'y occupe principalement d'Hesychius, d'Aratus, de Théon, d'Appien et d'Apollonius de Rhodes. En 1732, il donna une savante dissertation: *De Diis* παρέδροις, *sive adsessoribus et conjunctis*, in-8°., la Haye. Vers ce temps, il fit un voyage à Leyde, pour recueillir, dans la riche bibliothèque de cette ville, les matériaux d'une édition de Sophocle, qu'il avait projetée, mais qu'il ne donna pas. Revenu à Franecker, d'Arnaud, par les conseils de Hemsterhuis, se livra à l'étude de la jurisprudence; il eût préféré le mi-

nistère ecclésiastique, si la faiblesse de sa poitrine ne lui eût pas interdit les travaux de la prédication. Abr. Wieling fut son professeur de droit, et lui fit soutenir, sous sa présidence (le 9 oct. 1734), une thèse : *De jure servorum apud Romanos*. Le jeune candidat montra, dans cet acte, tant de talent et d'érudition, qu'au mois de juin de l'année suivante, il fut créé lecteur en droit. Ses deux livres de conjectures diverses (*Variarum conjecturarum libri duo*) virent le jour à Franecker, en 1738, in-4°. Il y traite de plusieurs questions de droit civil, et explique ou corrige un grand nombre de passages pris dans les livres de jurisprudence et de littérature. Ce volume fut réimprimé à Leuwarde, en 1744, in-4°.; et on joignit à cette seconde édition la dissertation : *De jure servorum*, et une autre thèse dont il avait été président, le 17 juin 1739 : *De iis qui pretii participandi caussa semet venundari patiuntur*. Cette même année 1739, Abr. Wieling quitta l'université de Franecker pour celle de Leyde, et sa chaire fut donnée à d'Arnaud; mais il mourut avant d'avoir pris possession, le 1er. juin 1740, n'ayant pas encore vingt-neuf ans accomplis. Dans les vol. 4, 5 et 6, des *Miscellaneæ observat.* d'Amsterdam, il y a quelques morceaux de lui, signés des initiales G. D. A. Il avait laissé, manuscrite, une Dissertation sur la famille des Scévola (*Vitæ Scævolarum*); elle a été publiée par H. J. Arntzenius, à Utrecht, 1767, in-8°. On sait encore qu'il avait eu le projet de donner une nouvelle édition de la Paraphrase grecque de Théophile. Son oraison funèbre fut prononcée par Hemsterhuis; elle se trouve dans le recueil intitulé : *T. Hemsterhusii et L. C. Valckenarii orationes*, Leyde, 1784, in-8°. B—ss.

ARNAUD DE RONSIL (Georges), habile chirurgien français, après avoir enseigné dans l'école de St.-Côme, à Paris, se retira à Londres, où il jouit d'une grande réputation, et où il est mort le 27 février 1774. Ses ouvrages ont de la clarté et de la profondeur. En voici la liste : I. *Traité des hernies ou descentes*, 1749, 2 vol. in-12, en anglais; 1754, in-8°.; II. *Observations sur l'anévrisme*, 1760, in-8°., qui parut aussi préalablement en anglais; III. *Instructions simples et aisées sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, en anglais, Londres, 1763, in-8°; en français, Amsterd., 1764, in-12; IV. *Dissertation sur les hermaphrodites*, 1765, in-8°.; V. *A discourse on the importance of anatomis*, Londres, 1767, prononcé dans une séance académique; VI. *Mémoires historiques sur l'étude de la chirurgie et de la médecine en France et en Angleterre*, Londres et Paris, 1768, 2 vol. in-4°., avec la Vie du docteur Hunter; VII. *Remarques sur la composition, l'usage et les effets de l'eau végéto-minérale de Goulard*, Londres, 1771. Il y a une édition complète de tous ces ouvrages traduits en français, 2 vol. in-4°. Arnaud vivait dans le temps de la splendeur de l'académie de chirurgie, et partagea le mouvement heureux que cette compagnie imprimait à tous ceux qui cultivaient cette science. C. et A—n.

ARNAUD (François), né à Aubignan, près de Carpentras, le 27 juillet 1721, s'engagea dans l'état ecclésiastique, vint à Paris en 1752, et fut, en 1762, reçu à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il fut, pendant quelque temps, attaché au prince Louis de Wirtemberg, depuis souverain de ce duché, mais alors attaché au service de France. L'avocat Gerbier, son ami, ayant, en 1765,

gagné une cause importante pour le clergé de France contre l'ordre des bénédictins, demanda, pour prix de ses travaux, et obtint, pour l'abbé Arnaud, l'abbaye de Grandchamp. A peine entrait-il dans son abbaye, qu'un curé vint lui demander le paiement d'une portion congrue; l'abbé Arnaud veut d'abord se défendre, mais touché de l'indigence du curé, il cherche des titres contre lui-même, les remet à son adversaire, et parvient ainsi à faire établir son droit en sa faveur. Reçu à l'académie française, le 13 mai 1771, Arnaud obtint, par la suite, la place de lecteur et bibliothécaire de Monsieur, et la survivance de la place d'historiographe de l'ordre de St.-Lazare. Il mourut à Paris, le 2 décembre 1784, et fut remplacé à l'académie française par Target. L'abbé Arnaud fut un homme instruit, et doué d'un sentiment vif pour les beaux-arts; mais le goût du monde, et un peu de paresse l'ont empêché de développer tous ses talents. On a de lui une *Lettre sur la musique, au comte de Caylus*, 1754, in-8°. Cette brochure, qui commença sa réputation, n'était que le prospectus d'un grand ouvrage sur la musique des anciens, « qu'il avait, disait-il, médité au fond » de la province, dans les ombres du » cabinet et le silence de la réflexion, » mais que l'auteur n'a ni terminé, ni même, à ce qu'il paraît, commencé sérieusement : il ne travailla le reste de sa vie que par morceaux détachés, et à mesure que les sujets se présentaient. Ardent admirateur de Gluck, l'abbé Arnaud fit, à l'occasion des querelles qui s'élevèrent en 1777, sur la musique, imprimer, dans le *Journal de Paris*, un assez grand nombre de morceaux, en faveur du musicien allemand. Il a été, avec son ami, M. Suard, éditeur de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Europe, par du Buat*, 1772, 12 vol. in-12. Voici l'indication des ouvrages auxquels il a coopéré : I. *Journal étranger*, avec M. Suard, de janvier 1760, à mars 1762. La collection complète de ce journal, depuis 1754, forme 45 vol. in-12. Les deux amis abandonnèrent cette entreprise pour se charger de la rédaction de la *Gazette de France*. II. *Gazette littéraire de l'Europe*, 1764-1766, 8 vol. in-8°., avec M. Suard. III. *Variétés littéraires*, ou *Recueil des pièces tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts*, 1768-1769, 4 vol. in-12; c'est un choix fait par Arnaud et M. Suard, des meilleurs morceaux qui avaient paru dans le *Journal étranger* et dans la *Gazette littéraire*. On peut considérer comme une nouvelle édition de ce recueil les *Mélanges de littérature publiés par M. Suard*, 1803-4, 5 vol. in-8°.; mais si plusieurs pièces se trouvent dans ces deux collections, plusieurs aussi ne sont que dans l'une ou dans l'autre. Ce n'est, par exemple, que dans les *Variétés* que l'on trouve la traduction d'une ou deux *Nuits* d'Young, par Bissy. IV. *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, 1780, 2 vol. in-fol. Le premier volume est de l'abbé Arnaud; le second porte les noms des abbés de la Chau et le Blond. V. Des dissertations dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. Les opuscules de l'abbé de Grandchamp ont été recueillis presque en entier, et publiés par M. Léonard Boudou, sous le titre d'*Œuvres complètes de l'abbé Arnaud*, 1808, 3 vol. in-8°.; ils sont incorrectement imprimés; mais, quoi qu'en dise le *Dict. hist. des musiciens*, on y trouve

la *Soirée perdue à l'Opéra*, etc. La plupart de ces opuscules, comme l'a remarqué M. Ginguené, sont, sans que l'auteur en ait averti, imités ou traduits de Carlo Dati, du Quadrio, de l'abbé Conti, etc. Malgré quelques erreurs, malgré quelques constructions irrégulières, quelques-unes des productions littéraires de l'abbé Arnaud lui méritent une place parmi nos écrivains distingués. — La compilation, publiée sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution opérée dans la musique par le chevalier Gluck*, 1781, in-8°, est de l'abbé Leblond, et non de l'abbé Arnaud. A. B—T.

ARNAUD (François-Thomas-Marie de Baculard d'), naquit à Paris, le 15 septembre 1718, d'une famille noble, originaire du Comtat Venaissin. Il étudia aux jésuites de Paris, et fut du nombre des enfants précoces. Dès l'âge de neuf ans, il faisait passablement des vers. Il composa, dans sa jeunesse, trois tragédies, qui ne furent point jouées, *Idoménée*, *Didon*, et *Coligni* ou *la St.-Barthélemi ;* cette dernière fut imprimée en 1740. Ces divers ouvrages lui procurèrent la connaissance de Voltaire, qui le prit en amitié, lui donna des conseils, et lui fit compter de temps en temps de petites sommes d'argent, qui l'aidèrent à suivre son penchant pour les lettres. C'est à lui qu'est due la liaison de deux hommes qui, pendant long-temps, ont associé leurs grands talents pour leur gloire mutuelle et pour les plaisirs de la France, la liaison de Voltaire et de le Kain. En 1750, il fit représenter, sur un théâtre de société, sa comédie du *Mauvais Riche*, où le Kain jouait le principal rôle. Voltaire, qui assistait à la représentation, prévit dès-lors tout ce que le Kain pouvait devenir un jour, et il pria d'Arnaud de le lui amener. Quelques poésies fugitives assez agréables ; entre autres l'*Épître à Manon*, plus connue sous un titre un peu plus libre, avaient attiré sur d'Arnaud l'attention du roi de Prusse Frédéric, qui le fit, pendant deux ans, son correspondant littéraire à Paris, et l'appela ensuite à Berlin. Il lui fit la réception la plus aimable, le nomma son Ovide, et lui adressa des vers qui finissaient ainsi :

Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence ;
Venez briller à votre tour ;
Élevez-vous, s'il baisse encore :
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

L'Apollon de la France, Voltaire, fut fort blessé de la comparaison, et la fit expier à d'Arnaud par beaucoup de plaisanteries sur sa personne et sur ses vers. Ils se retrouvèrent à Berlin ; d'Arnaud en sortit après moins d'un an de séjour, et se retira à Dresde, où il fut nommé conseiller de légation. Le désir de revoir sa patrie, et l'invitation du comte de Frise, neveu du maréchal de Saxe, le déterminèrent à revenir à Paris. Il y vécut pendant plusieurs années, fort répandu dans la société, et ensuite s'en retira peu à peu, pour se livrer à la composition de ses nombreux ouvrages. Il fut légèrement impliqué dans le fameux procès de Beaumarchais avec Goëzman, et il eut sa part du ridicule que le premier jeta, avec tant d'esprit et de gaîté, sur tous ses adversaires. Il fut mis en prison pendant la terreur, et n'en sortit que pour mener une vie fort malheureuse, qu'il aurait pu rendre beaucoup plus honorable. Il était sans fortune, et son défaut d'économie rendait insuffisants les secours du gouvernement, et le produit de ses ouvrages. Il avait montré autrefois plus d'élévation d'ame. On peut citer, comme un mot plein de noblesse et de courage, ce qu'il dit un jour au

roi de Prusse, dans un souper où tous les convives professaient à l'envi le plus pur athéisme. Lui seul se taisait : « Eh bien ! d'Arnaud, lui dit le » roi, quel est votre avis sur tout cela? » — Sire, répondit-il, j'aime à croire » à l'existence d'un être au-dessus des » rois. » Il mourut le 8 novembre 1805, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Il a prodigieusement écrit. Ses principaux ouvrages sont : *les Épreuves du sentiment*, *les Délassements de l'homme sensible*, et *les Loisirs utiles*; ce sont des recueils d'anecdotes, de nouvelles et de contes qui, suivant La Harpe : « Ne sont pas des contes bleus, mais des contes noirs, la plupart tirés de l'anglais, et surchargés d'une déclamation prolixe, qui est le genre d'éloquence de l'auteur. » Il y a dans presque toutes, cependant, une sorte de chaleur et d'intérêt. J.-J. Rousseau disait de d'Arnaud : « La plupart de nos gens de » lettres écrivent avec leur tête et leurs » mains : Mr. d'Arnaud écrit avec son » cœur. » Les nouvelles qui composent ses *Epreuves du sentiment* et ses *Délassements de l'homme sensible*, eurent dans le temps beaucoup de vogue, furent traduites dans plusieurs langues, et fournirent quelques sujets au théâtre. Il faut y ajouter les *Époux malheureux*, ou *Histoire de Mr. et de Mme. de La Bédoyère*, qu'il publia, pour la première fois, en 1745, et dont il donna une suite en 1783. Ses derniers romans, trop nombreux et trop peu connus pour qu'on en rapporte les titres, se ressentent singulièrement de la caducité de l'âge et de la précipitation du besoin. Son théâtre est composé de quatre pièces d'un genre tout-à-fait sombre et lugubre, le *Comte de Comminges*, *Euphémie*, ou *le Triomphe de la Religion*, *Fayel*, et *Merinval*; elles ne furent point représentées, à l'exception du *Comte de Comminges*, qui ne le fut qu'en 1790, et ne dut une ombre de succès qu'à l'horrible nouveauté du spectacle. Le nombre de ses poëmes est infini; une partie a été recueillie en 3 vol. in-12, 1751. Ses *Lamentations de Jérémie*, odes sacrées, ont été imprimées en 1752, et ont eu plusieurs éditions. A—G—R.

ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat-général de Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Sa famille était originaire de Provence où elle tenait un rang distingué, dès le 12e. siècle. Une des branches passa en Auvergne. Son père, attaché au connétable de Bourbon, s'était distingué par son zèle pour les intérêts de sa maison, et il avait favorisé son évasion; reçu avocat au parlement, le fils s'y fit un nom par son éloquence. Lorsque Henri IV voulut donner au duc de Savoie une idée du barreau français, il choisit un jour où Arnauld devait plaider. Il s'agissait d'une femme qui accusait un jeune homme d'avoir tué son fils; Arnauld, avocat de la mère, gagna sa cause, et le roi fut si satisfait, qu'il le nomma conseiller d'état. L'avocat-général Marion fut un jour si enchanté de l'entendre, qu'après l'audience il l'emmena chez lui, et lui donna sa fille aînée en mariage. Le plus célèbre de tous ses plaidoyers fut celui qu'il fit en 1594, en faveur de l'université de Paris, dont il était l'élève, contre les jésuites. Il mit sur leur compte tous les forfaits de la ligue, et conclut à leur expulsion du royaume. Cette violente déclamation, qui, dans le temps, fut appelée une *Philippique*, a été imprimée plusieurs fois, et notamment en 1717, in-12; et le président J. A. De Thou en a inséré une partie dans son Histoire. Mais ce qui

est plus estimable qu'un beau discours, c'est le désintéressement avec lequel Arnauld refusa les présents que lui offrit l'université. Cette compagnie s'en vengea par un décret honorable, qui obligeait tous les ordres de l'université, envers son défenseur, et ses descendants, à tous les devoirs d'un client envers son patron. Un autre ouvrage qu'Antoine Arnauld publia contre la société de Jésus, a pour titre : *Le franc et véritable Discours du roi, sur le rétablissement qui lui est demandé par les jésuites*, in-8°. On a encore de lui, l'*Anti-Espagnol*, imprimé dans le Recueil des excellents et libres Discours sur l'état présent de la France, 1606, in-12, et dans les *Mémoires de la ligue*, tom. IV, pag. 230; *la Fleur de Lys*, 1593, in-8°.; *la Délivrance de la Bretagne; la Première Savoisienne*, 1601, in-8°., réimpr. à Grenoble, en 1630, avec la seconde; un *Avis au roi Louis XIII, pour bien régner*, 1615, in-8°.; la 1re. et la 2e. *Philippiques*, contre le roi d'Espagne Philippe II, 1592, in-8°. Il mourut le 29 décembre 1619, âgé de cinquante-neuf ans. Catherine Marion, son épouse, lui avait donné vingt-deux enfants, dont dix morts en bas âge, quatre fils et six filles toutes religieuses à Port-Royal, monastère dont il avait été comme le second fondateur. Sa probité, son attachement aux véritables intérêts du royaume, sa modestie, égalèrent ses talents. Il avait refusé les places d'avocat-général au parlement de Paris, de premier président à celui de Provence. Catherine de Médicis voulut le faire secrétaire d'état; mais il eut le désintéressement de répondre « qu'il la servirait mieux en qualité d'avocat-général. » Le Maître, son petit-fils et son filleul, fait allusion à cette anecdote, dans cette Epitaphe qu'il fit en son honneur :

Passant, du grand Arnauld révère la mémoire ;
Ses vertus à sa race ont servi d'ornement ;
Sa plume à son pays, sa voix au parlement,
Son esprit à son siècle, et ses faits à l'histoire.
Contre un second Philippe, usurpateur des lys,
Ce second Démosthène anima ses écrits,
Et contre Emmanuel arma son éloquence.
Il vit, comme un néant les hautes dignités,
Et préféra l'honneur d'oracle de la France,
A tout le vain éclat des titres empruntés.

Son animosité contre les jésuites lui valut de leur part, le reproche d'être huguenot; mais la vérité est qu'il sut tenir le milieu entre la ligue et le calvinisme, modération, qui, si elle avait été plus commune, eût épargné bien des malheurs à la France. Il jouissait d'une telle vénération, qu'après sa mort il fut exposé sur un lit, pendant quelque temps, pour satisfaire le public qui le demanda avec instance.

N—L.

ARNAULD D'ANDILLY (Robert), fils aîné du précédent, né à Paris, en 1689, occupa, jeune encore, des charges importantes, et les remplit avec une supériorité de génie et une intégrité peu communes. Il jouit à la cour d'un grand crédit, et n'en usa que pour rendre service. Il avait l'esprit noble, les inclinations généreuses, et le courage de les suivre. Ayant rencontré, dans une prison, des personnes dont la détention était injuste, il brava tout pour faire cesser leur captivité. Innocent au milieu de la cour, incorruptible au milieu des plus grandes occasions de s'enrichir, il mérita que Balzac dit de lui : « Il ne » rougit point des vertus chrétiennes, » et ne tira point vanité des vertus » morales. » A l'âge de cinquante-cinq ans, il quitta le monde, pour se retirer dans le monastère de Port-Royal-des-Champs. Comme on répétait à la cour que les solitaires de Port-Royal faisaient des sabots par humilité, il dit à la reine-mère, en

prenant congé d'elle « que si S. M. entendait dire qu'il faisait des sabots à Port-Royal, elle n'en crût rien; mais que si on lui rapportait qu'il y cultivait des espaliers, elle le crût, et qu'il espérait en faire manger des fruits à S. M. » En effet, comme chaque solitaire s'imposait un travail manuel, il choisit pour le sien la culture des arbres. Il envoyait tous les ans, à la reine, des fruits que le cardinal Mazarin appelait en riant des *fruits bénis*, et la reine avait recommandé qu'on ne les lui servît jamais sans la prévenir que c'était un présent d'Arnauld d'Andilly. Lorsque Louis XIV éleva M. de Pompone, son fils, à la place de ministre des affaires étrangères, « il voulut voir le *bonhomme*, dit M<sup>me</sup>. de Sévigné, l'entretint long-temps, le fit promener en calèche dans ses jardins, et lui fit un accueil si aimable, qu'Arnauld enchanté répétait de moment en moment : « Il faut s'humilier. » Il avait épousé la fille du S<sup>r</sup>. Le Fevre de la Boderie, connu par son ambassade en Angleterre; il en eut trois fils et cinq filles. Il mourut le 27 septembre 1674, à quatre-vingt-cinq ans, après avoir conservé la vigueur de l'esprit et du corps jusqu'à ses derniers instants. « Ses yeux » vifs, dit l'historien de Port-Royal, » sa démarche prompte et ferme, sa » voix de tonnerre, son corps sain » et droit, plein de vigueur; ses » cheveux blancs qui s'accordaient » si bien avec le vermillon de son » visage; sa grâce à monter et à se » tenir à cheval, la fermeté de sa mé» moire, la promptitude de son esprit, » la sûreté de sa main, soit en tenant » la plume, soit en taillant les arbres, » étaient pour lui une espèce d'immor» talité. » On a de lui : I. la traduction, plus élégante que fidèle, des *Confessions de S. Augustin*, in-8°. et in-12; II. de l'*Histoire des Juifs, de Josephe*, 5 vol. in-8°. et in-12, et dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1681, 2 vol. in-fol., avec fig.; III. des *Vies des Saints Pères du désert, et de quelques Saintes*, écrites par les Pères de l'Église, 3 vol. in-8°.; IV. de l'*Échelle Sainte de S. Jean Climaque*; du *Traité du mépris du monde, par S. Eucher*; du *Pré spirituel de J. Moschus*; V. des *Œuvres de Ste. Thérèse*, in-4°., 1670; VI. de celles du *B. Jean d'Avila*, in-fol.; VII. *Mémoires de sa Vie, écrits par lui-même*, publiés par l'abbé Goujet, 2 vol. in-12, 1734, pleins de candeur et d'intérêt; VIII. *Poëme sur la Vie de J.-C.*, petit in-12; IX. *Œuvres chrétiennes*, en vers, et plusieurs autres ouvrages. N—L.

ARNAULD (Henri), frère du précédent, naquit à Paris, en 1597, et annonça de bonne heure le mérite qui distinguait si honorablement tous les Arnauld. Il fut d'abord destiné au barreau. Le cardinal Bentivoglio l'emmena à Rome, et ce fut durant cette absence, qui dura cinq ans, que la cour lui donna l'abbaye de St.-Nicolas, en 1624. A son retour, en 1637, le chapitre de Toul, dont il était le doyen, l'élut tout d'une voix, pour évêque de cette ville, et cette nomination fut confirmée par le roi, à la prière du P. Joseph, capucin; mais d'après les contestations survenues entre le pape et le roi, sur le droit d'élire, Arnauld remercia. Il refusa aussi, en 1644, la charge de visiteur-général en Catalogne, que le cardinal Mazarin fit, à son refus, donner à M<sup>r</sup>. de Marca. En 1645, lors de la brouillerie des Barberins avec Innocent X, le comte de Lionne fit envoyer l'abbé de St.-Nicolas à Rome, en qualité de chargé des affaires de France. Le négociateur traita,

en passant, des affaires importantes dans les cours de Parme, de Modène et de Plaisance, prit part aux mouvements de Naples, et, si ses conseils eussent été suivis, peut-être alors ce royaume eût-il été perdu pour l'Espagne. Arrivé à Rome, il trouva le pape aigri contre les Barberins, au point de faire saisir tous leurs biens. La première preuve qu'il donna de son habileté, fut l'expédient qu'il suggéra pour empêcher la saisie du palais Barberin, un des plus beaux de l'Italie. Ce fut une vente simulée faite au roi de France, et conclue dans le plus grand secret. La nuit qui précéda celle où devait avoir lieu la saisie, les armes de France furent apposées aux quatre coins du palais, de sorte que lorsque les agents du pontife se présentèrent pour en prendre possession, ils furent obligés de respecter une propriété devenue française. Le pape, malgré son dépit, conçut tant d'estime pour l'abbé de St.-Nicolas, qu'il lui accorda la grâce et le retour des Barberins; négociation dont Arnauld eut toute la gloire. Aussi, les cardinaux de ce nom, rétablis dans leurs biens et leurs dignités, firent frapper une médaille en son honneur, et lui élevèrent, dans leur palais, une statue, avec ce vers que Fortunat avait composé pour S. Grégoire de Tours :

*Alpibus Arvernis veniens Mons altior ipsis.*

allusion aux armes et à la patrie des Arnauld, dont la famille était originaire d'Auvergne, et dont les armes étaient une montagne. De retour en France, l'abbé de St.-Nicolas fut fait évêque d'Angers, en 1649, et se voua tout entier aux obligations de son état. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour avoir avec le prince de Tarente, et à la prière de ce seigneur, une conférence, dont le résultat fut sa conversion et sa réconciliation avec le duc de la Trémouille, son père. Angers dut, en 1652, sa conservation et celle de ses habitants à son courage. Chassé de la ville, par une troupe de factieux, il alla trouver la reine-mère qui s'avançait pour punir cette révolte, et la trouvant inflexible, il lui dit un jour, en la communiant : « Recevez, madame, votre » Dieu, qui a pardonné à ses enne- » mis, en mourant sur la croix. » Ce peu de mots désarma la reine, qui ne fit éprouver aux rebelles que les effets de sa clémence. Cette doctrine devait avoir un grand poids dans la bouche d'un homme qui la suivait dans la pratique, au point qu'il était passé en proverbe, que le meilleur titre pour obtenir des grâces de Mr. d'Angers, était de l'avoir offensé. Il avait même une liste des noms de ceux qui lui avaient rendu de mauvais offices, et ne la consultait que pour leur en rendre de bons. Il allait tous les dimanches, visiter l'hôpital et consoler les malades. Ceux à qui une noble fierté faisait dissimuler leur indigence, étaient étonnés de voir à la fois leur secret pénétré, leur pauvreté secourue et leur délicatesse respectée par les ingénieuses libéralités de leur pasteur. Sa charité était aussi active que modeste. Un jour qu'il avait reçu une somme de 2,000 livres pour les lods et vente d'une terre, il n'accorda la diminution que lui demandait l'acheteur, qu'à condition que le prix serait remis entre ses mains et non entre celles de ses gens d'affaires, qui auraient pu mettre obstacle à ses largesses. Dans une grande disette dont Angers fut désolé, le charitable évêque employa, en une seule fois, jusqu'à 10,000 livres pour ramener l'abondance, et cette libéralité fut tellement secrète, que la gloire en fut attribuée au maréchal de la Meilleraye,

alors gouverneur de Bretagne, et que le hasard seul en fit découvrir l'auteur. Doux, égal, d'un accès facile, il ne rebutait jamais personne, et faisait aimer jusqu'au refus, par la bonté qu'il y mettait. Ne donnant que quatre heures au sommeil, la prière, la lecture, et plus encore la visite des malades, la consolation des malheureux, ses fonctions de l'épiscopat occupaient tout son temps. Un de ses amis lui représentant qu'il devait prendre un jour de la semaine pour se délasser : « Volontiers, répondit-il, pourvu » que vous me donniez un jour où je » ne sois pas évêque. » Étranger aux troubles qui agitèrent alors la France, il demeura fidèle au roi. Malheureusement la querelle du jansénisme vint agiter quelque temps ses dernières années. Ami du monastère de Port-Royal, où il avait été sacré, et où il avait sa mère, six sœurs, cinq nièces et plusieurs de ses proches, il eut à essuyer les mêmes traverses pour la même cause, et fut un des quatre évêques qui se signalèrent dans l'affaire du formulaire. Il le signa enfin, en ménageant, par une clause expresse, les intérêts de Port-Royal; fit sa paix avec Clément IX, et ne s'occupa plus que du bonheur et de l'édification de son diocèse, conservant dans un âge avancé, comme le témoigne Mme. de Sévigné, toute la vivacité d'esprit des Arnauld. Il perdit la vue cinq ans avant sa mort, et mourut, le 8 mars 1692, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, après quarante-quatre ans d'épiscopat, pleuré de son peuple, qui le regardait comme un saint, et dont le pieux enthousiasme se disputa les moindres choses qui avaient pu être à son usage. Ses négociations à la cour de Rome, et en différentes cours d'Italie, ont été publiées à Paris, en 5 vol. in-12, 1748, par les soins de son petit-neveu, l'abbé de Pompone; on y trouve beaucoup de particularités intéressantes. Le manuscrit en était conservé dans la bibliothèque de Lyon, où le P. la Chaise l'envoya. N—L.

ARNAULD (Antoine), frère du précédent, et le vingtième des enfants d'Antoine Arnauld et de Catherine Marion, naquit à Paris, le 6 février 1612. La vivacité de son génie s'annonça de bonne heure. Etant encore enfant, et se trouvant à la campagne, dans le cabinet du cardinal du Perron, il lui demanda une plume. «Qu'en » voulez-vous faire, lui dit le prélat? » — Écrire comme vous contre les » huguenots. — C'est très-bien, ré» pondit du Perron; je suis vieux, et » j'ai besoin d'un substitut. Je vous la » donne donc, comme le berger Da» métas remit, en mourant, son cha» lumeau au petit Coridon. » Arnauld, après avoir fait avec distinction ses humanités et sa philosophie, aux colléges de Calvi et de Lisieux, voulut se livrer à l'étude de la jurisprudence; mais le vœu de sa mère, et les conseils de l'abbé de St.-Cyran, son directeur, le décidèrent à préférer la théologie. Il en prit des leçons sous Lescot; mais ne trouvant point la doctrine de ce professeur de Sorbonne, sur la grâce, conforme à celle de S. Paul, il étudia cette matière dans S. Augustin; et dans son *Acte de Tentative*, soutenu en 1636, et dédié au clergé de France, alors assemblé à Paris, il soutint des sentiments entièrement opposés à ceux qu'on lui avait dictés. Lescot en conçut un ressentiment que, ni l'éloquence, ni le talent du candidat ne purent adoucir. «Ce confesseur du cardinal de Richelieu qui n'avait point, dit Bayle, appris à son pénitent à pardonner, et qui avait appris de son pénitent à ne pardonner jamais, retarda, par son crédit, l'admission d'Arnauld

dans la maison de Sorbonne. » Enfin, la mort du cardinal leva cet obstacle; Arnauld prit le bonnet de docteur, en 1641, et, en prêtant le serment ordinaire, dans l'église de Notre-Dame, sur l'autel des Martyrs, il jura : « de défendre la vérité, jusqu'à l'effu» sion de son sang, » promesse que firent, depuis, tous les docteurs. Deux ans après, il publia son livre *De* (ou plutôt *Contre*) *la fréquente Communion*. Ce traité, revêtu de l'approbation de la province ecclésiastique d'Auch, en corps, de plusieurs évêques, et de vingt-quatre docteurs de Sorbonne, fut vivement attaqué par les jésuites, contre lesquels il paraissait dirigé, et qui venaient de laisser publier le livre du P. Séguirand, sur cet objet; ils le combattirent dans leurs sermons et dans leurs écrits, comme rempli d'une pernicieuse doctrine; Mme. de Sévigné parle d'un auteur qui avait entrepris de prouver que cet écrit renfermait trente-deux hérésies. L'adversaire d'Arnauld disait, au commencement de l'ouvrage : « Comme » nous le prouverons ci-dessous; » et, à la fin, il disait : « Comme » nous l'avons prouvé ci-dessus, » sans que ni dessus ni dessous, il y eût rien de prouvé. Cet ouvrage, qui fait époque dans l'Église de France par la réforme qu'il opéra dans l'administration des sacrements, fut le principe des persécutions que l'auteur essuya dans la suite. Le père Nouet ayant traité Arnauld d'*hérésiarque pire que Luther et Calvin*, et les approbateurs, d'*aveugles*, fut obligé d'en demander pardon à genoux, devant l'assemblée du clergé, en présence des supérieurs des jésuites de Paris. Voltaire relève gaîment l'expression emphatique d'un *Dictionnaire critique*, au sujet de cet ouvrage : Aussitôt que le livre *sur la fréquente Communion* parut, l'enfer en frémit. « Il est difficile, » dit l'historien du siècle de Louis XIV, » de savoir au juste quelle est l'opinion » de l'enfer sur un livre nouveau. » Au reste, ce triomphe d'Arnauld enflamma d'autant plus la haine de ses adversaires. Les disputes sur la grâce, qui s'élevèrent alors, vinrent ajouter encore à cette animosité. Arnauld prit le parti de Jansénius, et le soutint avec la plus grande force. Cependant, il n'y avait point encore lieu à une censure juridique, lorsqu'il en fournit une occasion. Le duc de Liancourt, qui faisait élever sa petite-fille à Port-Royal, et qui donnait asyle à un abbé de Bourzéis, janséniste, s'étant vu refuser l'absolution par un prêtre de St.-Sulpice, parce que, d'ailleurs, il ne croyait pas que les cinq propositions de Jansénius fussent dans le gros livre de cet évêque flamand, Arnauld écrivit deux lettres à cette occasion. Deux propositions contenues dans ces écrits, furent censurées par la Sorbonne, en 1656. La première, qu'on appelait *de Droit*, était ainsi conçue : « Les Pères nous montrent » un juste dans la personne de S. Pier» re, à qui la grâce, sans laquelle on » ne peut rien, a manqué, dans une » occasion où l'on ne saurait dire » qu'il n'ait point péché. » La seconde, qu'on appelait *de Fait* : « L'on » peut douter que les cinq proposi» tions condamnées par Innocent X » et par Alexandre VII, comme étant » de Jansénius, évêque d'Ypres, » soient dans le livre de cet auteur. » L'examen en fut confié à des commissaires ennemis de l'auteur, trente-deux moines mendiants de plus que ne permettaient les statuts de la faculté, furent introduits dans l'assemblée, qui se tint sous l'influence du chancelier Seguier. On n'eut aucun égard aux explications offertes par Arnauld. Il fut réduit

à sortir de Port-Royal, pour mettre sa personne en sûreté dans une retraite ignorée de ses ennemis. Arnauld refusa de souscrire à cette censure, et, comme d'ailleurs, il eut pour juges les docteurs contre lesquels il avait écrit, et ce même Lescot dont il a été question, il fut exclus de la faculté, malgré ses protestations contre l'irrégularité de sa condamnation. Avec lui, furent enveloppés dans la même disgrâce soixante-douze docteurs, et plusieurs licenciés et bacheliers, sur leur refus de prendre part à cette censure, que l'on a continué depuis de faire signer à ceux qui voulaient devenir docteurs. Depuis les troubles qu'avait excités son premier ouvrage, et qui l'avaient fait citer à Rome, il s'était retiré à Port-Royal; il s'ensevelit encore plus profondément dans sa retraite, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX, en 1668. L'archevêque de Sens et l'évêque de Châlons, médiateurs de cet accommodement, firent comprendre Arnauld dans cette pacification, et le présentèrent au nonce. Ce prélat l'accueillit avec la plus grande distinction, et lui dit : « Qu'il ne » pouvait mieux employer sa plume » d'or, qu'à défendre l'Église. » Louis XIV voulut voir aussi un théologien si renommé, et il lui fut présenté par Pompone, son neveu. « J'ai été bien » aise, lui dit ce prince, de voir un » homme de votre mérite, et je souhaite » que vous employiez vos grands talents » à la défense de la religion. » Et toute la cour fêta le savant docteur. Mais Annat et Péréfixe empêchèrent son rétablissement en Sorbonne. Durant les premières années qui suivirent la paix de l'Église, Arnauld tourna contre les calvinistes, les armes dont il s'était servi contre ses adversaires. Ce calme heureux produisit : 1°. *La Perpétuité de la Foi*, qu'il avait commencée avec Nicole, lorsqu'il se tenait caché à l'hôtel de Longueville, où la duchesse lui avait donné un asyle, et qui produisit le plus grand effet dans le parti de la réforme, auquel elle enleva des partisans illustres et nombreux. 2°. *Le renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, et plusieurs autres ouvrages de controverse, qui le firent redouter des protestants. Mais la tranquillité ne fut pas de longue durée; la démangeaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de combattre les dogmatisants dans les autres, rallumèrent la guerre. Arnauld ne fut pas des derniers à recommencer les hostilités. Suivant des autorités graves, il fut fidèle à ses engagements, et s'interdit toute composition sur les affaires du jansénisme. Mais Harlay, dit-on, protégeait sourdement toutes les provocations contre lui. Quoi qu'il en soit, il en revint aux jésuites, ses ennemis naturels. Aussi prétendait-on, dans le temps, que sa haine contre cette compagnie célèbre était une haine d'éducation, et le comparait-on au jeune Annibal, promettant à son père, dès ses plus tendres années, qu'aussitôt qu'il serait en âge de porter les armes, il ferait aux Romains une guerre éternelle. Arnauld, devenu suspect par le concours des visites qu'il recevait, et regardé comme dangereux par Louis XIV, que l'archevêque de Paris, M. de Harlay, ne cessait d'animer contre lui, crut devoir disparaître pour quelque temps. Il se retira dans les pays étrangers, en 1679. Innocent XI lui fit offrir une retraite honorable à Rome, qu'il refusa, de peur de se rendre suspect à Louis XIV, à cause des disputes sur la *régale*. Ce fut alors que Boileau, devant qui l'on disait que le roi faisait chercher le docteur pour qu'on l'arrêtât, répondit : « Le roi est trop heureux pour le » trouver. » Il y a toute apparence que

ces recherches ne furent que comminatoires; car Arnauld trahissait à chaque instant son secret par l'impétuosité de son caractère. On peut en juger par les anecdotes suivantes. Il avait trouvé une retraite à l'hôtel de Longueville, à condition qu'il n'y paraîtrait qu'en habit séculier, une grande perruque sur la tête, et l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre, et M^me. de Longueville ayant fait venir le médecin Brayer, lui recommanda un gentilhomme qu'elle honorait d'une protection particulière, et à qui elle avait donné un appartement dans son hôtel. Brayer monte chez le malade qui, après avoir parlé de son indisposition, demande des nouvelles. « On » parle, lui dit le médecin, d'un livre » nouveau qu'on attribue à M. Arnauld » ou à M. de Sacy; mais je ne le crois pas » de M. de Sacy; il n'écrit pas si bien. » A ce mot, Arnauld, oubliant son habit gris et sa perruque, lui répond vivement : « Que voulez-vous dire? » Mon neveu écrit mieux que moi. » Brayer envisage son malade, se met à rire, descend chez M^me. de Longueville, et lui dit : « La maladie de » votre gentilhomme n'est pas consi» dérable; je vous conseille pourtant » de faire en sorte qu'il ne voye per» sonne; il ne faut pas le laisser » parler. » Bientôt, craignant d'être recherché même chez cette princesse, il alla se loger au faubourg St.-Jacques, dans un taudis ignoré; il y tomba malade. Ses amis lui envoyèrent un médecin, qui, dans la conversation, comprit bientôt que son malade était un homme de mérite. Arnauld, curieux de nouvelles, lui demanda ce qu'on disait dans Paris. « Rien d'intéressant, répondit le mède» cin, si ce n'est que M. Arnauld est » arrêté. — Oh! pour cette nouvelle, » répliqua ce dernier, elle est un peu » difficile à croire; c'est moi qui suis » Arnauld. » Le médecin, étonné, lui remontra son imprudence. « Heureu» sement, ajouta-t-il, vous avez à faire » à un honnête homme. Sans cela, » voyez à quoi vous vous exposiez. » Il fit avertir la duchesse de Longueville qui, toute alarmée, envoya chercher Arnauld. Elle lui donne un logement, le fait cacher dans une chambre, et ne veut se reposer que sur elle-même du soin de lui porter à manger. Cette princesse, étonnée des indiscrétions qui échappaient souvent à Arnauld et à Nicole, disait « qu'elle » aimerait mieux confier son secret à » un libertin. » Craignant donc les conséquences de l'animosité de ses ennemis et des préventions du roi, Arnauld s'exila lui-même de sa patrie, et se retira dans les Pays-Bas. Après avoir erré en différents endroits, il se fixa à Bruxelles, où le marquis de Grana le fit assurer de sa protection, et témoigna un grand désir de voir un homme dont la réputation avait déjà rempli l'Europe. L'illustre fugitif ne refusa point sa protection; mais il le fit prier de le laisser dans son obscurité, et de ne point l'obliger à voir un gouverneur des Pays-Bas espagnols pendant que l'Espagne était en guerre avec la France; délicatesse que le marquis de Grana ne put blâmer. Le premier fruit de sa retraite fut l'*Apologie pour les Catholiques contre les faussetés du ministre Jurieu*, ouvrage qui, au jugement de Racine, présente la force et l'éloquence des *Philippiques* de Démosthènes, et où l'auteur prit généreusement la défense des jésuites ses persécuteurs. Jurieu, que sa violence et son fanatisme avaient rendu odieux à son propre parti, rassembla, dans un libelle qu'il intitula : l'*Esprit de M. Arnauld*, mille calomnies grossières contre le docteur qui dé-

daigna d'y répondre; mais qui n'y fut pas moins sensible. Le père Simon doute que ce recueil d'infamies ait été fait par Jurieu. Il pense qu'il fut composé à Paris, et qu'on en fit passer le manuscrit à Jurieu, qui l'arrangea à sa manière. Le repos était un état violent pour cet athlète infatigable; il trouva moyen de s'engager bientôt dans une nouvelle querelle. Le père Mallebranche, qui avait embrassé des sentiments différents sur la grâce, les développa dans un *Traité*, et le fit parvenir à celui qu'il regardait comme son maître. Le docteur voulut arrêter l'impression de son livre; mais, n'ayant pu y réussir, il lui déclara la guerre en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, remplis d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquait pas le *Traité de la Nature et de la Grâce*; mais l'opinion que l'*on voit tout en Dieu*, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avait lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage : *Des vraies et des fausses Idées*. Il prenait ce chemin pour apprendre, disait-il, à Mallebranche, à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer ainsi à se laisser plus aisément désabuser sur la grâce. Mallebranche se plaignit de la malignité qu'il y avait à choisir une matière dont il n'était nullement question, parce qu'elle était la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart des lecteurs. Le danger des discussions polémiques de cette nature est de mener les cœurs les plus droits et les esprits les plus justes beaucoup plus loin qu'ils ne se le proposent eux-mêmes. Arnauld en vint à des accusations révoltantes; selon lui, son adversaire met en Dieu une étendue matérielle, et insinue artificieusement des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. Ses *Réflexions philosophiques et théologiques* sur le Traité *de la Nature et de la Grâce*, publiées en 1685, ouvrage composé à la sollicitation de Bossuet, le rendirent vainqueur dans l'esprit de ses nombreux partisans qui chantaient victoire pour leur chef, dès qu'il entrait dans la lice; mais Mallebranche le fut aux yeux de ses disciples. Ce dernier, aussi pacifique que l'autre était guerrier, eut du moins sur lui l'avantage d'une plus grande modération, en déclarant à son adversaire « qu'il était las de donner au monde un spectacle, et de remplir le *Journal des Savants* de leurs *pauvretés* réciproques. On peut dire pourtant que si le théologien avait mis trop de dureté dans quelques-uns de ses écrits, le philosophe mit aussi trop de fiel et d'amertume dans les siens, en accusant ce malheureux exilé, son ancien ami, d'être chef de secte, d'entretenir le schisme. On voulut engager Arnauld à produire la rétractation que son antagoniste lui avait confiée autrefois de la signature du *Formulaire*. Arnauld se révolta contre un tel procédé : « Rien ne serait plus malhonnête, » dit-il, que d'abuser de cette con- » fiance. J'aimerais mieux qu'on m'eût » coupé la main que de lui en faire » aucun reproche. » Cette querelle, qui dura jusqu'à la mort d'Arnauld, ne l'empêcha pas d'en avoir une autre avec le père Simon, à l'occasion de la traduction des livres saints en langue vulgaire. « Enfin, après une carrière si orageuse et malheureuse, dit Voltaire, selon les idées ordinaires qui mettent le malheur dans l'exil et la pauvreté, sans considérer la gloire, les amis et une vieillesse saine, qui furent le partage de cet homme fameux, » Arnauld vit appro-

cher la mort sans trouble ni faiblesse, et expira entre les bras du père Quesnel, à Bruxelles, le 8 août 1694, à quatre-vingt trois ans, et fut enterré dans le chœur de la paroisse Sainte-Catherine. Sa mort enleva aux partisans de Jansénius le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et aux jésuites leur plus redoutable adversaire. Le lieu de sa sépulture fut longtemps ignoré; mais son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Les poètes les plus illustres lui firent des épitaphes. On eût pu lui appliquer celle de Trivulce: *Hic quiescit, qui numquàm quievit.* Boileau ne craignit pas de déplaire aux ennemis de Port-Royal, en consacrant les vers suivants à sa mémoire:

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit;
Arnauld, qui sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'église, a, dans l'église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin;
De tous ces faux docteurs confondit la morale;
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par la noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort, leur fureur mal éteinte
N'eût jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même, ici, de son ouaille sainte,
A ces loups dévorants n'avait caché les os.

Le *Nécrologe de Port-Royal* en attribue deux autres à Racine. Santeul lui fit cette épitaphe placée sur la pierre qui couvrait son cœur à Port-Royal.

Per quem relligio stetit inconcussa fidesque,
Magnanima et pietas et constans regula veri
Contemplare virum; totam agnoscit in illo
Rugis pulchra suis patrum rediviva vetustas.

Elle attira au poète des persécutions et des satires. On ignore l'auteur de cet autre distique, remarquable par sa précision:

Hic jacet Arnaldus, lucem cui Gallia, portum
Flandria, Roma fidem, præbuit astra Deus.

Une petite pièce du temps nous apprend une anecdote assez piquante, c'est que Racine fut le seul qui osa se trouver à son convoi. Les jésuites opposèrent, à tous ces éloges, quelques pièces satiriques; et ils s'élevèrent surtout avec violence contre l'épithète de *grand*, dont les jansénistes accompagnaient le nom d'Arnauld. Bourdaloue qui, plus d'une fois, a fait servir le ministère évangélique à la défense de sa compagnie, y fit allusion dans son *Sermon sur l'Aveugle-né.* On attribua aussi, non sans quelque fondement, à l'animosité des jésuites, la suppression des articles de Pascal et d'Arnauld dans l'ouvrage de Perrault, intitulé: *les Hommes illustres du 17ᵉ. siècle;* l'on fit à cette occasion l'application ingénieuse de ce passage de Tacite: *Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quòd effigies eorum non visebantur;* mais si personne n'eut droit de s'étonner de voir cette compagnie conserver quelque ressentiment des coups terribles qu'Arnauld lui avait portés, beaucoup de personnes furent offensées du ton léger et presque amer dont l'abbé de Rancé annonça la mort d'un homme avec lequel il avait eu des liaisons d'estime et d'amitié, ce qui valut à cet abbé une lettre sévère attribuée au P. Quesnel, qui crut devoir la désavouer. Quelque respect qu'on ait pour la mémoire du réformateur de la Trape, il est permis de soupçonner que ce pieux solitaire n'avait pas pardonné à Arnauld le parti qu'il avait pris dans la querelle sur les études monastiques entre lui et le P. Mabillon. En effet, Arnauld était trop érudit et trop lettré pour approuver un système qui condamnait les moines à la paresse et à l'ignorance. Arnauld était plus que savant; « personne, dit un écrivain célèbre, n'était né avec un esprit plus philosophique; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction illustre, qui voyait à sa

tête les Arnauld, les Pascal, les Nicole; qui comptait dans ses rangs les personnages les plus distingués du royaume par l'éclat de la naissance et des talents; qui peut s'enorgueillir d'avoir eu, pour partisans, Boileau et Racine, plongea, durant soixante ans, dans des controverses toujours longues et souvent inutiles, un esprit fait pour éclairer les hommes »; réflexion judicieuse, mais qui peut s'appliquer avec la même justesse aux esprits supérieurs du parti opposé. Une anecdote peint l'inflexibilité de son caractère. Nicole, son compagnon d'armes, et qui avait partagé sa retraite et toutes les agitations de sa vie errante, mais né avec un caractère plus doux et plus accommodant, lui représentant un jour, qu'il était las de guerroyer sans cesse, la plume à la main, et qu'il voulait, enfin, se reposer. — « Vous reposer! reprit » l'impétueux docteur! Eh n'aurez-» vous pas pour vous reposer l'éter-» nité toute entière? » Pour lui, il donna, jusqu'au dernier moment, l'exemple d'une ame forte, inébranlable, et supérieure à la mauvaise fortune, selon les uns, et selon les autres, d'une opiniâtreté que l'on confond trop souvent avec la fermeté. Il vécut dans une retraite ignorée, sans fortune, sans domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'état, lui qui aurait pu être cardinal! Ses partisans prétendent, en effet, qu'Innocent XI lui fit offrir la pourpre, et qu'à sa mort plusieurs cardinaux dirent, en plein consistoire, qu'on connaissait des saints qui n'avaient pas rendu tant de services à l'Église; mais le plaisir d'écrire en liberté, et peut-être aussi l'orgueil d'être chef de parti, lui tinrent lieu de tout. Son extérieur ne prévenait point en sa faveur. Sa taille était petite, et sa tête d'une grosseur disproportionnée. Ses traits n'auraient annoncé que la stupidité, sans la vivacité de ses yeux qui révélait le secret de son génie. Cet homme, si terrible la plume à la main, apportait, dans la société, des mœurs simples et douces. Sa conversation était grave et réfléchie, sans exclure, pourtant, une honnête gaîté. Sa mémoire, vraiment extraordinaire, lui fournissait toujours, à point nommé, quelque trait de ce que les auteurs avaient dit de plus saillant sur ce qui faisait le sujet de l'entretien. Il possédait à fond les poëtes latins, et en appliquait les plus beaux endroits avec autant de justesse que de présence d'esprit. Il s'exprimait d'un ton fort haut, lorsqu'il soutenait ses opinions. Plusieurs traits prouvent cependant qu'il était plus modeste que ses ennemis n'ont voulu le faire croire. Son frère, l'évêque d'Angers, l'ayant invité à le venir voir, il prit la voiture publique. On vint à parler de son livre *De la Perpétuité de la Foi*; on le vantait beaucoup, lui seul le déprécia. Un des voyageurs indigné lui dit : « Il vous appartient bien de » vous ériger en censeur du grand » Arnauld! Et que trouvez-vous à blâ-» mer dans son livre? — Beaucoup » de choses, répondit Arnauld; on a » manqué tel et tel endroit : on eût » dû mettre plus d'ordre, pousser » davantage le raisonnement. » Il parla de tout en maître, et cependant personne ne fut désabusé. Le carosse de son frère étant venu le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le censeur d'Arnauld était Arnauld lui-même, et chacun se répandit en excuses. « Ce qu'il y a de singulier, dit l'auteur de l'*Histoire des querelles littéraires*, c'est que cet homme, qu'on a cru l'ennemi des papes, avait, de Rome, la permission de dire la messe dans sa chambre. Ses

liaisons avec cette cour, pour être étonnantes, n'en sont pas moins véritables. Il entretint, toute sa vie, des correspondances avec des membres du sacré collége. Il avait des instructions très-sûres concernant les papiers importants envoyés à la congrégation de la Propagande. Personne ne connaissait mieux que lui la bibliothèque du Vatican : il citait les pièces originales, l'endroit où on les avait placées, et défiait les jésuites d'en contester l'authenticité. Ils ne purent pas faire mettre à l'Index sa *Morale pratique*, tandis que le livre du P. Le Tellier, *sur les chrétiens de la Chine*, y fut mis. Son crédit, à Rome, était au point qu'il en plaisantait lui-même. « On me croit en France, disait-il, » le plus grand ennemi des papes, et » l'on ignore comme j'ai toujours été » chez eux. » Une lettre de Rome, insérée dans le *Mercure* de février, 1696, ajoute, à ces détails, une anecdote qui vient à l'appui ; c'est qu'un des plus célèbres professeurs du collége de la Sapience, ayant appris la mort d'Arnauld, la veille du jour où il devait faire un discours latin d'apparat, auquel tout Rome était invité, consacra sa harangue toute entière à l'éloge de ce docteur, ne parla que de la grande perte que l'Église venait de faire en sa personne, et le mit au-dessus de tous les écrivains anciens et modernes. Cet homme extraordinaire ne fut pas seulement profond dans la théologie, dans l'intelligence de l'Écriture, dans la science ecclésiastique, il était encore versé dans la dialectique, la géométrie, la grammaire et la rhétorique. Les anciens lui étaient familiers ; mais il paraît avoir surtout affectionné Cicéron. On lui demandait ce qu'il fallait faire pour se former un bon style? « Lisez Cicé» ron, répondit-il. — Il ne s'agit pas, » répliqua-t-on, d'écrire en latin, » mais en français. — En ce cas, re» prit le docteur, lisez Cicéron. » Il avait lui-même profité de cette lecture ; son style était plein de chaleur et d'énergie, et cette énergie serait plus frappante s'il avait eu l'art de se resserrer. « Arnauld, dit M. Bossut, était » né avec une grande éloquence; mais » il n'en réglait pas assez les mouve» ments. Les négligences de la dic» tion, le ton pesant et dogmatique, » nuisirent quelquefois à la force de » sa logique, et dans les premières » disputes qui le signalèrent, il eut » besoin que Pascal fît valoir ses rai» sons par les charmes de l'expres» sion et par le piquant de la plaisan» terie. Il n'eut pas, comme cet écri» vain inimitable, l'art de se resser» rer, et d'être précis, sans cesser » d'être éloquent. » On a, de cet homme illustre, environ cent quarante volumes en différents formats, dont plusieurs ont été faits en société avec Pascal, Nicole, Lamy, etc., et, malgré l'inépuisable fécondité de l'auteur, rien n'empêche de croire qu'un grand nombre est l'ouvrage de ses disciples, qui ont voulu en faire honneur à leur chef, ou les mettre en crédit par l'autorité d'un grand nom. Le recueil complet de ces écrits a été publié en 45 vol. in-4°., à Lausanne, en 1777-78-79-83. On peut diviser ces écrits en cinq classes : la 1re., composée des livres de belles-lettres et de philosophie : I. *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondements de l'art de parler*, etc., *par MM. de Port-Royal ; nouvelle édition, augmentée des notes de M. Duclos, de l'académie française, et d'un supplément par M. l'abbé Froment*, in-12, 1756. M. Petitot a donné, en 1803, in-8°., une nouvelle édition de cet ouvrage fonda-

mental, et qui est la clef de toutes les langues. II. *Éléments de Géométrie;* III. *l'Art de penser*, avec M. Nicole, livre excellent, qui a fait révolution dans l'enseignement de la logique. Les auteurs ont cru devoir, par ménagement pour les partisans de l'ancienne barbarie scolastique, y faire entrer des matières que, plus tard, ils n'auraient pas manqué d'exclure. Arnauld, du moins, y fait assez sentir le cas qu'il faisait de ces sottises, dont Molière fit justice peu de temps après. IV. *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs*, Paris, 1695. Cet écrit fut composé à l'occasion d'une préface de M. Dubois, qui interdisait l'éloquence aux orateurs chrétiens. Arnauld à qui il avait envoyé son ouvrage, répondit à ses sophismes avec une telle supériorité de dialectique et de raison, que Nicole dit en le lisant : « Si M. Dubois n'était » pas mort, il en mourrait. » En effet, l'écrit d'Arnauld ne fut imprimé qu'après la mort de ce faible traducteur de Cicéron et de S. Augustin. Ce livre obtint le suffrage même des jésuites, qui, d'ailleurs, n'étaient pas fâchés de voir le maître humilier le disciple. Le P. Bouhours fit la préface de l'édition de 1700, qui parut sous le titre général de *Réflexions sur l'Éloquence*, avec des lettres de M. de Sillery, évêque de Soissons, contre le P. Lamy, bénédictin, sur le même sujet. Enfin, on le réimprima, en 1730, en Hollande, dans un recueil de divers traités sur l'éloquence et sur la poésie, publié par Bruzen de la Martinière. V. *Objections sur les Méditations de Descartes;* VI. *Traité des vraies et des fausses idées*, Cologne, 1683. La deuxième classe est celle des ouvrages sur les matières de la Grâce. On en trouve une liste fort longue dans le *Dictionnaire de Moréri*, et dans le *Supplément au Nécrologe des principaux défenseurs et confesseurs de la Vérité.* Le principal est celui dont nous avons parlé plus haut, sous le titre de *Réflexions philosophiques et théologiques.* La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la *Traduction des Livres de S. Augustin*, des *Mœurs de l'Église catholique*, de la *Correction et de la Grâce;* de la *véritable Religion;* de la *Foi, de l'Espérance et de la Charité*, 1648. La troisième, des livres de controverse contre les calvinistes : I. la *Perpétuité de la Foi*, ouvrage auquel il avait eu beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole, son principal coopérateur, l'avait désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X et Innocent XI, lui firent écrire des lettres de remercîment. II. Le *Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, en 1672, in-4°.; III. l'*Impiété de la morale des calvinistes*, en 1675; IV. l'*Apologie pour les catholiques*, 1681-82, 2 vol. in-12; V. les *Calvinistes convaincus de dogmes impies sur la morale;* VI. le *Prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwell.* L'auteur du *Siècle de Louis XIV* doute que ce livre soit d'Arnauld, parce que le style du titre ressemble à celui du P. Garasse. Cependant, le *Supplément au Nécrologe*, déjà cité, le range dans la longue liste des écrits du docteur. On dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fit imprimer, et qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours. Mais cette assertion n'est pas prouvée. On a plus de plaisir à penser, comme de savants théologiens l'assurent, que ce fut à l'*Apologie pour les Catholiques* que Louis XIV fit cet hon-

neur. La quatrième classe, des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Pratique morale des jésuites*, en 8 vol., qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier et d'une partie du second, qui sont de Cambout de Pont-Château. Il y a, dans cet ouvrage, comme dans tous les écrits de parti, des vérités et des exagérations. On doit pourtant convenir qu'il est précieux par le nombre et la qualité des pièces originales qu'il contient, dont l'authenticité n'a jamais été contestée par ceux qui y avaient le plus d'intérêt, et qu'on peut proposer comme un modèle de la méthode avec laquelle on doit traiter, approfondir, épuiser une matière. On peut comprendre, dans cette quatrième classe, tous les écrits contre la morale relâchée, dont il était un des plus ardents ennemis. Le *Supplément au Nécrologe des défenseurs de la vérité* nous apprend qu'il eut part aux 3e., 9e., 11e., 12e., 13e., 14e. et 15e. *Lettres provinciales*. Dans la cinquième partie, sont tous les écrits sur l'Écriture-Sainte: I. *Histoire et Concorde évangélique*, en latin, 1653; II. *Traduction du Missel, en langue vulgaire*, autorisée par l'Écriture-Sainte et par les Pères, faite avec De Voisin; III. *Défense du Nouveau Testament de Mons*, contre les *Sermons de Maimbourg*, avec Nicole, etc. On a imprimé, après sa mort, neuf volumes de *Lettres*, où l'on distingue les noms de Boileau, de Leibnitz, etc. Le P. Quesnel a publié sa *Vie*, avec des pièces relatives et des écrits posthumes. On y trouve une réponse aux reproches qu'on lui avait faits de se servir de termes injurieux contre ses adversaires. L'objet de cette *Dissertation* est de prouver, par l'Écriture et par les Pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits forts et piquants. L'éditeur des *Œuvres complètes d'Arnauld* a mis à la tête de sa collection une *Vie* extrêmement détaillée, qu'on a réimprimée en 2 vol. in-8°., Lausanne, 1783. Les journaux ont rapporté, dans le temps, cet article du testament de M. Grosley: « Je » lègue une somme de six cents livres » pour contribution de ma part au » monument à ériger au célèbre An» toine Arnauld, soit à Paris, soit à » Bruxelles. L'étude suivie que j'ai » faite de ses écrits, m'a offert un » homme courageux au milieu d'une » persécution continue, supérieur aux » deux grands mobiles des détermi» nations humaines, la crainte et » l'espérance. Ses ouvrages sont l'ex» pression de l'éloquence du cœur, » qui n'appartient qu'aux ames for» tes. » Il ne paraît pas que cette disposition ait eu aucune suite. N—L.

ARNAULD (Antoine), fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, servit d'abord dans le régiment d'un de ses cousins, Isaac Arnauld, gouverneur de Philisbourg, et mestre-de-camp, embrassa l'état ecclésiastique, devint abbé de Chaumes, se retira auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, dont il gouverna le temporel, qu'il dérangea considérablement, et mourut en 1698. Ses *Mémoires*, où il se plaint beaucoup de son père, ont paru, en 1756, en trois parties, in-8°., publiées par le P. Pingré. On y trouve des faits piquants qu'on chercherait vainement dans les nombreux mémoires sur le siècle de Louis XIV. Il y annonce la même manière de penser que les autres Arnauld, sur les affaires du temps. N—L.

ARNAULD, marquis de Pomponne, et ARNAULD, abbé de Pomponne. *Voy.* Pomponne.

ARNAULD (Marie-Angélique) de

Sainte-Madeleine, sœur d'Antoine Arnauld, né en 1591, abbesse de Port-Royal-des-Champs, à quatorze ans, y rétablit à dix-sept ans la réforme de Cîteaux et le premier esprit de l'institut de St.-Bernard. Chargée, par le général de l'ordre, d'introduire la réforme dans l'abbaye de Maubuisson, que gouvernait alors sœur Gabrielle d'Estrées, qui s'y était fait installer à main-armée, elle en vint à bout, après bien des peines, en donnant le premier exemple de toutes les privations qu'elle imposait à ses religieuses. Ce fut alors qu'elle se mit sous la direction de S. François de Sales. De retour à Port-Royal, elle transféra son monastère des Champs à Paris; et, persuadée que son élection n'avait pas été canonique, après avoir obtenu que l'abbesse fût désormais triennale et élective, elle donna sa démission. Quelques années après, le pape la nomma pour établir un nouveau monastère, que la duchesse de Longueville voulait fonder en l'honneur du S. Sacrement. Cet établissement n'ayant pas subsisté, la mère Marie-Angélique revint à Port-Royal, dont les religieuses l'élurent abbesse, douze ans après sa démission, et la continuèrent pendant douze ans de suite. Le monastère des Champs ayant été rétabli, elle se partagea entre le gouvernement des deux maisons, y déploya des qualités éminentes, et mourut, le 6 août 1661, à soixante-dix ans, après cinquante-quatre ans de profession, laissant une grande réputation d'esprit, de savoir et de vertu. Racine, dans l'*Histoire de Port-Royal*, lui attribue les relations des persécutions qu'on fit souffrir à ces religieuses, publiées à Paris, en 1724. — Sa sœur, la mère Agnès, fut d'abord, malgré sa jeunesse, maîtresse des novices, gouverna Port-Royal durant les cinq ans que la mère Marie-Angélique passa à Maubuisson, devint sa coadjutrice, fut elle-même élue abbesse, et, durant vingt-sept ans, gouverna Port-Royal alternativement avec sa sœur, à laquelle elle survécut neuf ans, éprouva de grands chagrins à l'occasion du Formulaire, vit enfin rétablir le monastère de Port-Royal, et mourut, le 19 février 1671, à soixante-dix-sept ans, après soixante-douze ans de profession, et soixante-deux de gouvernement. Elle publia deux livres, l'un intitulé : *L'Image de la Religieuse parfaite et imparfaite*, Paris, 1665, in-12; et l'autre : *Le Chapelet secret du St.-Sacrement*, 1663, in-12, supprimé à Rome, sans être censuré. On lui attribue aussi : *Les Constitutions de Port-Royal.* Ces deux abbesses eurent quatre sœurs, toutes religieuses dans le même monastère, et toutes attachées au parti janséniste, et occupées de disputes sur la grâce : « Comme si, dit Bossuet, la simple foi » ne valait pas mieux que tout cela. » C'est ce qui faisait dire à l'archevêque de Paris, Péréfixe, « que ces filles » étaient pures comme des anges, mais » orgueilleuses comme des démons. » — Leur nièce, la mère Angélique de St.-Jean Arnauld, née en 1624, entra à Port-Royal à six ans, fut élevée par ses deux tantes, entre les mains desquelles elle devint un prodige d'esprit et de vertu, fut durant vingt ans maîtresse des novices, puis abbesse, et mourut en 1684, âgée de cinquante-neuf ans. Elle eut une grande part aux articles du *Nécrologe de Port-Royal.* On a de plus d'elle des *Relations*, des *Réflexions*, et des *Conférences*. Ce dernier écrit a été publié par D. Clémencet, en 1760, 3 vol. in-12. M<sup>me</sup>. de Sévigné vante une lettre qu'elle écrivit à l'occasion de la disgrâce de son frère, le marquis de Pomponne. « C'était, ajoute-t-elle, la chère fille

» de M. d'Andilly, et dont il me disait : » Comptez que tous mes frères, tous » mes enfants, et moi, nous sommes » des sots, en comparaison d'Angé- » lique. Jamais rien n'a été bon de » tout ce qui est sorti de ces pays-là, » qui n'ait été corrigé et approuvé » d'elle. Toutes les langues, toutes les » sciences lui sont infuses, etc. » M. Arnauld et M. Duguet ont fait son éloge. N—L.

ARNAULT DE NOBLEVILLE (LOUIS-DANIEL), agrégé au collége des médecins d'Orléans, de la société et correspondance royale de médecine, né à Orléans, le 24 décembre 1701, mort le 1er. mars 1778, a publié : I. *Le Manuel des dames de Charité*, ou *Formules de médicaments faciles à préparer*, 1747, in-12, réimprimé en 1750, 1757, 1760, 1766, in-12, traduit en italien et en hollandais; II. *Ædologie*, ou *Traité du rossignol franc ou chanteur*, 1751, in-12; III. *Histoire naturelle des animaux, pour servir de suite à la matière médicale de Geoffroy*, 1756, 9 vol. in-12. Arnault eut pour collaborateur un nommé Salerne. IV. *Description abrégée des plantes usuelles, employées dans le Manuel de charité* (avec le même collaborateur), 1767, in-12; V. *Cours de médecine pratique, rédigée d'après les principes de Ferrein*, 1769, 3 vol. in-12; 1781, 3 vol. in-12. — ARNAULT DE LA BORIE (François), chanoine de St.-Étienne et de St.-Front, de Périgueux, sa patrie, successivement archidiacre et chancelier de l'université de Bordeaux, mort en 1607, dans un âge très-avancé, est auteur des *Antiquités de Périgord*, imprimées en 1577, dit le P. Lelong. Il avait, suivant l'abbé Goujet, traduit le *Traité des anges et des démons*, de J. Maldonat, et composé l'*Anti-Drusac*, Toulouse, 1564. A. B—T.

ARND (JEAN), un des théologiens de la communion luthérienne, qui ont le plus contribué à donner à l'instruction religieuse une tendance pratique. Il naquit à Ballenstædt, dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord la médecine, et c'est apparemment à ces premières études qu'on doit les fréquentes allusions à la mauvaise chimie de son temps, qui jettent de l'obscurité sur un grand nombre de passages de ses écrits, et qui leur ont donné une teinte de mysticité. Une dangereuse maladie lui fit, dit-on, embrasser la carrière théologique, dans laquelle il se distingua par une charité inépuisable, qui, dans la modicité de sa fortune, lui valut la réputation d'avoir trouvé la pierre philosophale, et par des écrits ascétiques, pleins d'onction et de chaleur, dont le plus connu, intitulé : *du vrai Christianisme*, a été traduit en latin, en français, par Samuel de Beauval, et dans presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie. Ce livre, dont les expressions ne sont pas toujours réglées avec rigueur sur la théologie luthérienne, lui attira de vifs reproches de la part de quelques théologiens de cette communion, surtout de Luc Osiander. Il mourut à Zell, en 1621, surintendant des églises du duché de Lunebourg; peu d'heures avant sa mort, il avait fait un sermon sur ces paroles du 126e. psaume : *Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans la joie*, et était rentré chez lui en disant qu'il venait de prononcer une oraison funèbre. Il supporta les persécutions de quelques-uns de ses contemporains avec une douceur angélique. Le théologien Wernsdorf, de Bâle, a écrit un très-bon morceau sur Arnd, qu'on trouve dans

la collection de ses OEuvres. (*V.* aussi Witte, *Memoria Theologorum*, Dec. II, p. 171). S—R.

ARND (CHRISTIAN), né en 1623, fit ses études à Leyde, à Wittenberg, à Leipzig, à Strasbourg, et mourut à Rostock, en 1683, après y avoir occupé trois ans la chaire de logique. On a de lui : I. *Dissert. de Philosophiâ veterum*, Rostock, 1650, in-4°.; II. *Discursus politicus de principiis constituentibus et conservantibus rempublicam*, ibid., 1651; III. *De vero usu Logices in Theologia*, ib. 1650. G—T.

ARND (JOSUÉ), ministre du culte luthérien, né à Gustrou, en 1626, succéda, en 1653, à son frère Chrétien Arnd dans la chaire de logique à Rostock, fut ensuite aumônier du duc de Mecklenbourg, Gustave Adolphe, et mourut, en 1685, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages de philosophie, d'histoire et de controverse. La plupart sont indiqués dans les Mémoires de Nicéron, t. XLIII. Les plus remarquables sont : I. *Lexicon antiquitatum Ecclesiasticarum*, Greifswald, 1667, 1669, in-4°.; II. *Genealogia Scaligerorum*, Copenhague, 1648; III. *Trutina Statuum Europæ Ducis de Rohan*, imprimé plusieurs fois, et à Gustrou, en 1665, in-8°.; IV. *Laniena Sabaudica*, Rostock, 1655, in-4°.; V. *Exercit. de Claudii Salmasii erroribus in theologiâ*; Witeb., 1651, in-4°.; VI. *Observat. ad Franc. Vavassoris librum de formâ Christi*, Rostock, 1666, in-8°.; VII. Des Poésies latines, etc.; VIII. Une traduction en latin de l'*Histoire de Wallenstein*, écrite en italien, par Gualdi, avec des Notes, ibid.; 1669. Josué Arnd était très-versé dans l'histoire de la guerre de trente ans. S—R.

ARND (CHARLES), fils du précédent, né en 1673, à Gustrou, mort en 1721, professeur de langue hébraïque à Rostock. Sa vie est racontée dans les *Annal. literar. Meklenburg. ad an.* 1721, p. 37—57. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *Schediasma de Phalaride*, *M. Antonini scriptis et Agapeti Scheda regia*, Rostock, 1702, in-4°.; II. *Schediasma Bibliothecæ græcæ difficilioris*, ibid. III. *Bibliotheca politico-heraldica*, 1705, in-8°.; IV. *Systema literarium*, *complectens præcipua scientiæ literariæ monumenta*, Rostock, 1714, in-4°. Ch. Arnd est un des créateurs de l'Histoire bibliographique générale; V. *Dissert. philolo. trigo.*, 1°. *De cancellariorum et procancellariorum apud Hebræos Vestigiis*; 2°. *De Apostolo Paulo Doctoris titulo condecorato*; 3°. *De præconiorum*, *promotiones hodiernas antecedentium*, *rudimentis apud hebræos*, ibid., 1714, in-4°.; VI. Il y a plusieurs morceaux de lui dans les *Miscellan. Lips.* t. V, VIII, IX et XI; VII. une Vie de son père. — ARND (Godefroy) a donné une Chronique de la Livonie (en allemand), Halle, 1747, et réimprimée in-fol. en 1753. S—R.

ARNE (THOMAS-AUGUSTIN), musicien anglais, né en 1710, était fils d'un tapissier de Covent-Garden. Il était destiné au barreau; mais un goût irrésistible l'entraînait à l'étude de la musique, et il s'y livra à l'insu de ses parents; il fit de si rapides progrès qu'il fut admis, très-jeune encore, comme chef d'orchestre, dans la troupe de Drury-Lane. L'université d'Oxford lui conféra, en 1759, le degré de docteur en musique. Il réunissait le talent de l'exécution à celui de la composition, et il a formé d'excellents élèves pour le chant. Le docteur Burney lui accorde l'honneur

d'avoir introduit en Angleterre un nouveau style musical, formé d'un mélange de style anglais, italien et écossais. Ses chants patriotiques et populaires sont aujourd'hui à peu près tout ce qu'on connaît de lui, mais suffisent pour honorer sa mémoire. L'espèce d'hymne surtout qui commence par *Rule*, *Britannia* (Triomphe, Angleterre), est exécuté dans toutes les occasions où l'on veut célébrer quelque événement honorable pour la nation, ou exciter le patriotisme national. Les autres ouvrages de Thomas Arne sont la musique de la *Rosamonde*, opéra d'Addison; du *Comus*, de Milton, et de l'*Alfred*, de Mallet, etc. On lui doit aussi les opéras d'*Artaxerce*, du *Tuteur trompé*, de la *Rose*, et autres, dont il a composé les paroles et la musique; mais le talent du poète y est fort au-dessous de celui du musicien. Il mourut en 1778, âgé de soixante-huit ans. Il était frère de la célèbre actrice mistriss Cibber, dont il guida les premiers pas dans la carrière du théâtre, et il avait épousé une fameuse cantatrice dont il eut un fils, Michel Arne, connu par la musique de quelques opéras. S—d.

ARNHEIM, ou ARNIM (Jean-George), général saxon, né en 1581, dans l'Uckermarck, d'une famille noble, entra d'abord au service de Pologne, ensuite à celui de la Suède, et passa, en 1626, dans l'armée de l'empereur Ferdinand II, où il acquit si bien la faveur du général Wallenstein, qu'en 1627, il fut fait feld-maréchal, et chargé, en 1628, d'assiéger Stralsund. Forcé de lever ce siége, il fut envoyé au secours de Sigismond III, roi de Pologne. Des querelles qui s'élevèrent entre les chefs polonais et lui, l'engagèrent à se retirer du service de l'empereur. Il passa alors, avec le titre de feld-maréchal, à celui de l'électeur de Saxe, et combattit sous les drapeaux de Gustave Adolphe, à la bataille de Breitenfeld: il prit Prague, Egra, Elnbogen; mais il se vit bientôt forcé, par Wallenstein, d'abandonner ses conquêtes. On l'accuse de ne les avoir pas défendues. Un mot piquant de Gustave-Adolphe l'avait irrité, dit-on, contre ce roi et contre les protestants; et, pour s'en venger, il s'entendit secrètement avec les impériaux; il fut soupçonné d'avoir joué le même rôle dans la campagne de Silésie; mais, lorsque la guerre recommença, en 1633, il s'opposa, par une marche rapide, à Wallenstein, qui se dirigeait vers le Palatinat, et protégea, avec autant de bravoure que de vigilance, les frontières de l'électeur de Brandebourg. Au commencement de l'année 1634, il fut employé pour les propositions de paix que Wallenstein fit faire aux électeurs de Saxe et de Brandebourg, et qui échouèrent. Arnheim rentra alors en campagne, prit Bautzen, Limbourg, et battit les impériaux à Liegnitz. En 1635, il fut envoyé par l'électeur de Saxe aux négociations de Berlin, et, après le traité de Prague, il fit sortir ses troupes de la Silésie. Comme les droits des luthériens ne lui parurent pas assez respectés, assez assurés par ce traité, il donna sa démission, et se retira dans son château de Boitzenbourg, dans l'Ukermarck; il y fut saisi et enlevé, le 17 mars 1637, par ordre du roi de Suède, qui le soupçonnait de former contre lui des complots dangereux. On le conduisit d'abord à Stetin, et ensuite à Stockholm; il s'échappa de cette dernière ville en 1638, à la faveur d'une fête donnée à la cour, pendant laquelle on le surveillait avec moins d'exactitude. De retour en Allemagne, il se tint caché quelque

temps dans une cabane de pêcheur, rentra peu après au service de l'électeur de Saxe, alors allié de l'empereur, et voulut lever une nouvelle armée. N'ayant pas réussi, il tomba malade à Dresde, et y mourut le 18 avril 1641. C'était un homme d'une activité prodigieuse, prêt à la faire servir aux intérêts de ses passions, comme à ceux de son prince; sa tempérance était si remarquable, qu'on le nommait *le capucin luthérien*. Il se distingua dans le nombre de ces généraux qui, pendant la guerre de trente ans, commandant des troupes à leur solde et dévouées à leur personne, rendirent leur nom aussi redoutable que leurs armes. G—T.

ARNIGIO (BARTHELEMI), né à Brescia, ville de Lombardie, en 1523, dans la plus basse condition, fut un des plus célèbres littérateurs de son temps. Son père était forgeron, et lui apprit d'abord cet état, qu'il exerça jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Alors, poussé par son génie, il commença à se livrer à l'étude des lettres, tirant des secours, tantôt d'un de ses amis, tantôt d'un autre. Il parvint ainsi, non sans peine, à se mettre en état d'entrer dans l'université de Padoue. Il y étudia particulièrement la médecine, et dut les moyens d'y être reçu docteur, à la générosité de quelques gentilshommes de son pays, qui reconnaissaient en lui des talents naturels, et des dispositions extraordinaires. De retour à Brescia, il s'y mit sous la protection du médecin Conforto, qui lui procura des pratiques utiles; mais de nouvelles expériences, qu'il voulut faire, lui réussirent si mal, et il lui mourut tant de malades, qu'il fut sur le point d'être lapidé, et ne se sauva que par la fuite. Abandonnant alors la médecine, qu'il avait cultivée plus par nécessité que par goût, il se livra entièrement aux lettres, et surtout à la poésie. Il séjourna quelque temps à Venise et dans d'autres villes, où il se fit un grand nombre d'admirateurs. Il était retourné depuis peu de temps, dans sa patrie, quand il y fut attaqué d'une maladie contagieuse, dont il mourut le cinquième jour, en 1577. Ses principaux ouvrages imprimés, sont : I. *Le Rime*, Venise, 1555, in-8°.; II. *Lettera, Rime, ed orazione*, 1558, in-4°., sans nom de lieu ni d'imprimeur ; III. *Lettura letta publicamente sopra il sonetto del Petrarca*,

Liete, pensose, accompagnate, e sole,

Brescia, 1565, in-8°.; IV. *Meteoria, ovvero discorso intorno alle impressioni imperfette umide e secche*, etc., Brescia, 1568, in-8°.; à ce traité, le plus ancien peut-être que les modernes aient écrit sur ces matières, sont joints des pronostics perpétuels, des éphémérides, et d'autres applications plus ou moins arbitraires de la philosophie naturelle; V. *Dieci Veglie degli ammendati costumi dell' umana vita*, etc., Brescia, 1577, in-4°., ouvrage de morale qui eut une grande réputation, et qui en conserve assez pour que l'on ait reproché à Fontanini de ne lui avoir point donné place dans sa *Bibliothèque italienne*; VI. *la Medicina d'Amore*, citée par Mazzuchelli, d'après plusieurs bibliographes, dont il avoue qu'aucun n'atteste qu'elle ait été imprimée. G—É.

ARNISOEUS (HENNINGUS), né aux environs d'Halberstadt, dans la Basse-Saxe, étudia la médecine, et voyagea en France et en Angleterre pour se perfectionner dans cette science. Il l'enseigna ensuite avec beaucoup de réputation à Francfort-sur-l'Oder, et à Helmsdæt, au duché de Brunswick. Arnisœus, pour suppléer à ce qui manquait à cette dernière université, y fit

bâtir, à ses frais, un laboratoire de chimie, et y créa un jardin botanique. Pour remplacer les dissections anatomiques, qui ne s'y faisaient que très-rarement, il avait fait, par ordre du duc de Brunswick, vingt-cinq planches, représentant les muscles avec leur grandeur et couleur naturelles, mais qui n'étaient point assez nettes. Il y en avait aussi de relatives aux parties sexuelles de la femme. En 1630, Arnisœus quitta cette université pour aller occuper la place de premier médecin du roi de Danemarck, Christiern IV. Il n'en jouit pas long-temps; car il mourut en 1636. Il a composé plusieurs ouvrages sur la médecine, la politique et la jurisprudence : I. *Observationes anatomicæ, ex quibus controversiæ multæ physicæ et medicæ breviter deciduntur*, Francof., 1610, in-4°., Helmstadt, 1618, in-4°., avec ses *Disquisitiones de partûs terminis*; II. ce dernier ouvrage séparément, Francfort, 1642, in-12; III. *Disputatio de lue venereâ cognoscendâ et curandâ*, Oppenheimi, 1610, in-4°.; IV. *De observationibus quibusdam anatomicis epistola*, qui se trouve parmi les Observations médicinales de Grégoire Horstius, qui ont paru à Ulm, en 1628, in-4°.; V. *De auctoritate principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°.; VI. *De jure majestatis*, 1635, in-4°.; VII. *De subjetione et exemptione clericorum*, 1612, in-4°.; VIII. *Lectiones politicæ*, in-4°. G. et A—n.

ARNKIEL (Troguillus), mort en 1713, surintendant des églises luthériennes du Holstein, a bien mérité de l'ancienne histoire du Nord. La dernière édition de sa *Religion des Cimbres païens* (en allemand), a paru à Hambourg en 1703, in-4°. Il a aussi donné l'*Histoire de la conversion des peuples du Nord, accompagnée d'un tableau de leurs mœurs*, etc. (en allemand), et un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété. Nous indiquerons encore son Traité *De Philosophiâ et Scholâ Epicuri*, Kiel, 1671, in-4°. — Son fils, Arnkiel (Frid.), bourgmestre d'Appenrade, dans le Holstein, a publié, en allemand, une Histoire intéressante de l'*Établissement du Christianisme dans le Nord* (Glückstadt, 1712, in-4°.); elle est en grande partie d'une tendance polémique contre l'Historien ecclésiast. Godefroi Arnold. S—r.

ARNOBE, l'ancien, célèbre apologiste de la religion chrétienne, était né à Sicque, en Numidie, dans le 3e. siècle. Chargé d'enseigner la rhétorique dans sa patrie, son savoir et son éloquence lui acquirent une grande réputation. Dans ces premiers temps, l'esprit de Dieu, dit Origène, frappait souvent les ames d'une impression subite, en songe ou en vision, qui les portait à embrasser le christianisme. Arnobe, pressé par une impulsion de cette nature, dans laquelle il crut entendre la voix du ciel, quitta aussitôt le paganisme; mais comme, dans ses leçons, il s'était fortement prononcé contre la religion chrétienne, l'évêque de Sicque exigea, avant de l'admettre au baptême, qu'il constatât sa conversion par quelque acte public. Ce fut pour remplir cette condition qu'il composa ses sept livres contre les Gentils; dès lors l'Église lui ouvrit promptement son sein. Trithème a prétendu qu'il fut par la suite élevé aux ordres sacrés. Son ouvrage, selon l'opinion la plus probable, date du commencement du 4e. siècle, au temps de la persécution de Dioclétien. On croit que le dernier livre ne nous est pas parvenu dans son intégrité. La première édition est de Rome, 1542, in-fol., faite

sur un vieux manuscrit du Vatican, qui est maintenant à la Bibliothèque impériale (c'est le seul qu'on connaisse de cet auteur), p. in de fautes qui ont passé dans l'imprimé : on y donne comme 8e. livre de cet auteur l'*Octavius de Minutius Felix*. Elle fut suivie de plusieurs autres, à Bâle, à Paris, à Heidelberg, où chaque éditeur se donna la liberté de corriger le texte sur de simples conjectures. Fulvius Ursinus en publia une nouvelle à Rome, en 1583, in-4°., dans laquelle il réforma plusieurs leçons que des personnes mal intentionnées y avaient insérées. Celle de Leyde, en 1651, in-4°., revue par Saumaise, est préférée à toutes les autres, à cause des notes de différents savants qui y sont jointes, et de la correction du texte. Saumaise avait entrepris un commentaire sur cet auteur. La mort l'arrêta dans son travail. Ce qu'il en avait fait a été publié par Fabricius, dans le second tome des *OEuvres de S. Hippolyte*, Hambourg, 1718, in-fol. M. Te Water, savant professeur hollandais, prépare une nouvelle édition d'Arnobe. Le *Commentaire* latin sur les *Psaumes* qui porte le nom de cet ancien apologiste du christianisme, est d'un auteur du même nom qui a vécu dans le 5e. siècle. La profession d'Arnobe l'ayant obligé de lire les auteurs profanes anciens et modernes, il s'était rendu très-habile dans la théologie païenne, où il puisa depuis les arguments qui lui servirent à la terrasser; mais, comme tous les nouveaux convertis, qui connaissent mieux le faible de la religion qu'ils abandonnent, que les dogmes de celle qu'ils embrassent, il montre plus d'habileté à combattre le paganisme qu'à défendre le christianisme. Il écrivit son ouvrage n'étant encore que cathécumène, avant d'avoir eu le temps de s'instruire des dogmes de la religion. C'est ce défaut d'instruction qui l'a fait tomber dans quelques erreurs sur l'origine et la nature de l'ame, et sur d'autres vérités importantes, très-mal présentées dans ses livres ; mais qui ne doivent pas tirer à c nséquence pour son orthodoxie, d'autant qu'il ne s'est point attaché opiniâtrement aux erreurs qu'on lui reproche, et que, dans d'autres endroits, il s'explique plus exactement sur ces mêmes vérités. Vossius appelle Arnobe le *Varron* des écrivains ecclésiastiques. Son style africain est inégal, dur, enflé, et quelquefois obscur : on y remarque cependant une certaine élégance, de l'énergie, des tours et des raisonnements subtils ; il a du talent pour une raillerie ingénieuse, dans la manière dont il représente la théologie païenne, ne se permettant jamais aucune satire personnelle. D. le Nourry, D. Cellier, et le père Merlin, dans le *Journal de Trévoux*, ont justifié Arnobe des erreurs que Bayle lui impute. — ARNOBE le jeune, dont nous avons parlé, fut moine à Lérins ou à Marseille. Il attaqua vivement la doctrine de S. Augustin. Son *Commentaire sur les sept Psaumes* a été souvent réimprimé. T—D.

ARNOLD, archevêque et électeur de Mayence, élu en l'an 1153. Quelques historiens prétendent qu'il était d'abord prévôt de Mayence, et qu'ayant été envoyé à Rome par l'archevêque Henri Ier., pour défendre celui-ci contre des accusations qui avaient été portées devant le pape, il corrompit deux cardinaux, et fit si bien que le pape déposa Henri, et nomma Arnold à sa place. S'il est vrai qu'il fût parvenu à ce haut rang par une semblable perfidie, il en fut cruellement puni : à la suite d'une violente discussion qu'il eut avec les bourgeois de Mayence, au sujet de certains priviléges, il fut

massacré par le peuple, dans le cloître de St.-Jacques; son corps, après avoir été traîné nu dans les rues, fut jeté sur un tas de fumier, mis en morceaux et enseveli sans honneur. L'empereur Frédéric Ier., auprès duquel il jouissait d'une grande faveur, tira de ce meurtre une vengeance non moins cruelle: s'étant rendu à Mayence, trois ans après, il condamna à mort les trois principaux chefs de la sédition, fit raser les remparts et le cloître de St.-Jacques, anéantit tous les priviléges de la ville, et la convertit en une vaste solitude: elle resta trente-six ans dans cet état. Christian II, l'un des successeurs d'Arnold, a écrit sa vie. G—T.

ARNOLD (Nicolas), naquit à Lesna, en Pologne, le 17 décembre 1618. Après avoir étudié avec succès sous les plus habiles maîtres de Lesna et de Dantzick, il fut placé, en 1639, à la tête de l'école et de l'église de Jablonow. Les talents qu'il montra dans cette place engagèrent ses supérieurs à l'envoyer dans les universités étrangères, afin qu'il y trouvât, pour perfectionner ses études, les secours qui lui manquaient dans sa patrie. En 1641, il arriva à Franecker, et suivit les leçons de Makowski, du fameux Coccejus, de Vedel, de Cloppenburg. Il alla passer, en 1643, quelques mois dans les universités de Leyde, de Groningue et d'Utrecht, pour y écouter Voet; Spanheim, et quelques autres savants théologiens. On lui confia, en 1645, la direction d'une petite église hollandaise, à laquelle il s'attacha tellement, que des offres plus brillantes ne purent la lui faire quitter. Coccejus ayant été appelé par l'université de Leyde, la chaire de théologie qu'il occupait à Franecker resta vacante; les magistrats la donnèrent à Arnold, en 1651, et, trois ans après, ils y joignirent la place de prédicateur *académique*. Arnold, qui possédait parfaitement le hollandais, et s'était, dès les premières années de son séjour en Hollande, exercé avec succès au ministère de la parole, se fit, dans ces nouvelles fonctions, une fort grande réputation. Ses ouvrages sont écrits en latin, et appartiennent presque tous au genre dogmatique et polémique; il suffira d'en indiquer quelques-uns: I. *Scopæ dissolutæ H. Echardi*, Fran. 1654, in-8°.; II. *Lux in tenebris*, etc., ou *Défense et conciliation des passages de la Bible dont les sectaires se servent pour établir leurs erreurs*, 2 vol. in-8°., Fran., 1662; et 1665; in-4°.; III. *Atheismus Socinianus J. Bidelli refutatus*, Fran., 1659, in-4°.; IV. *Oraison funèbre de Christ. Schotanus*, professeur à Franecker, Fran., 1671, in-fol. Arnold mourut le 15 octobre 1680. — Michel Arnold, un de ses fils, mort le 28 mars 1738, à Harlem, où il était ministre du Saint Évangile, a publié, en 1680, à Franecker: *Codex Talmudicus Tamid*, etc., avec une traduction et un commentaire. Cet ouvrage a été inséré dans le tome V. de la *Mishna* de Surenhusius. On connaît encore de lui, en hollandais, des *Méditations chrétiennes*, Harling, 1687, in-12; et une *Oraison funèbre du prince Henri Casimir*, Leuw., 1697, in-4°. B—ss.

ARNOLD (Christophe), philologue, né en 1627, mort à Nuremberg, professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie. Il eut des relations avec les savants les plus distingués de son temps (*Voy.* sa vie dans Will, *Dictionnaire des savants de Nuremberg*). On y trouve un catalogue de ses nombreux écrits; celui qu'offre Adelung est plus complet. Nous n'indiquons ici que les plus re-

marquables : I. *Val. Catonis grammatici diræ cum commentario perpetuo*, Leyde, 1652, édition très-rare ; II. *Or. de Jano et Januario* ; III. *Ornatus linguæ latinæ*, imprimé quatre fois à Nuremberg ; IV. *Testimonium Flavianum de Christo* ; liv. 18, *Antiq.*, c. 4, Nuremb., 1661, in-12. Ce sont trente dissertations en forme de lettres, que Havercamp a insérées dans le 2<sup></sup>e. volume de son *Josephe*. V. *De Parasitis*, en tête de l'*Epulum parasiticum*, ib., 1665, in-12 ; VI. *Notæ ad Jo. Eph. Wagenseilii commentarium in Sotam*, ib., 1670, in-4°. ; VII. Ses *Lettres à Nicol. Heinsius* se trouvent dans la collection de Burmann, t. V. S—R.

ARNOLD (GODEFROI), théologien de la communion de Luther, et historiographe du roi de Prusse, Frédéric Ier., naquit, le 5 septembre 1665, à Annaberg, dans l'Erzgebürg. Il fit ses études à Gera et à Wittenberg, fut nommé professeur d'histoire à Giessen ; mais résigna presque aussitôt cette place par des motifs de piété dont il rendit compte au public, en 1698, dans un écrit particulier, remplit ensuite les fonctions de pasteur à Altstædt, dans le duché d'Eisenach, à Werben et à Perleberg, dans la marche de Priegnitz, et mourut, le 20 mai 1714, de douleur d'avoir vu des recruteurs prussiens entrer dans l'église où il *administrait* le St.-Sacrement, et enlever de force plusieurs jeunes gens de sa paroisse. Avant de mourir il exprima à un de ses amis le regret d'avoir écrit le livre mystique intitulé : *Sophia*, ou *Mystères de la sagesse divine*, Leips., 1700, et Amsterd., 1702, in-8°. (en allem.), et de n'avoir pas rédigé avec plus de circonspection sa grande *Histoire de l'Église et des Hérésies*. Ce dernier ouvrage, qui comprend tous les siècles chrétiens jusqu'à l'an 1688, et qui parut pour la première fois à Francfort-sur-le-Mein, en 1699 — 1700, en quatre parties (2 vol. in-fol.), et augmenté à Schaffhouse, de 1740-42, en 3 vol. in-fol., a fait sa réputation et ses malheurs. Les théologiens orthodoxes ne purent lui pardonner ses diatribes contre le clergé dominant, et sa prédilection pour tous les sectaires qui avaient, soit par ignorance, soit dans des intentions pieuses, essayé de dépouiller la doctrine chrétienne de toutes les subtilités de la dogmatique, et de la réduire à la morale évangélique en préceptes et en action. Il est probable que les conférences de Spener sur la religion, connues sous le nom de *Collegia pietatis*, entretiens auxquels Arnold avait assisté à Dresde, en 1686, eurent une grande part à la direction que prit son esprit. Le judicieux Mosheim, qui parle durement d'Arnold, ne paraît pas avoir apporté, dans son jugement, l'équité qui le distingue ; il a trop vu ce qui manquait à Arnold, comme logicien et comme historien, et trop peu ce qui enflammait l'homme uniquement occupé des progrès de la piété. Voy. *Instit. Hist. Eccles.*, *Sæc. XVII*, sect. 2, pars 2, c. 1, vol. 32, pag. 948 et suiv. Ce serait faire tort à Arnold que de le confondre avec les fanatiques ignorants qu'il s'est plu à vanter. Il avait fait d'excellentes études, et connaissait bien toutes les sources de l'érudition. Son tableau de la *Foi et de l'Amour des premiers Chrétiens* (Francfort-sur-le-Mein, 1690, in-fol., et pour la sixième fois, Leips., 1740, in-4°.), peut être taxé de partialité ; mais on doit y reconnaître des recherches savantes et une sagacité rare. Les mêmes défauts et les mêmes qualités se font remarquer dans son *Historia et Descriptio theologiæ mys-*

*ticæ, seu theosophiæ arcanæ et reconditæ, itemque veterum et novorum mysticorum*, Francf., 1702, in-8°. On peut faire des reproches plus graves à son *Tableau du Christianisme intérieur* (en allem., Francf., 1700, in-4°., et plusieurs fois depuis). C'est tout simplement une exposition de son système mystique, bien que l'exaltation s'y fasse moins apercevoir que dans la *Sophia* que nous avons déjà citée. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque encore : I. *Christianorum ad metalla damnatorum historia* que l'illustre Chrétien Thomasius, ami zélé d'Arnold, auquel il fournit beaucoup de matériaux pour son *Histoire des Hérésies*, a insérée dans son *Historia sapientiæ et stultitiæ*, tome III, art. 7 ; II. Sa *Vie* a été écrite par lui-même en allemand (Leips., 1716, in-4°.), et en latin, par Jean-Christophe Colerus (Wittemb., 1718, in-8°.). S—R.

ARNOLD (CHRISTOPHE), paysan de Sommerfeld dans les environs de Leipzig, vécut et termina sa vie dans son village. Il fit des progrès en astronomie tels, que ses observations de la comète de 1683, de celle de 1686, et du passage de Mercure en 1690, attirèrent l'attention des astronomes. Le magistrat de Leipzig lui donna plusieurs marques de considération ; son portrait est à la bibliothèque du conseil de cette ville. Il naquit en 1650, et mourut en 1697, après avoir fait de nombreuses observations astronomiques et météorologiques, dont une partie fut, par lui, remise à l'astronome Godefroi Kirch, et le reste déposé dans cette bibliothèque. S—R.

ARNOLD (SAMUEL), musicien organiste, et compositeur de la cour du roi d'Angleterre, né en Allemagne, et mort à Londres, le 22 octobre 1802, à l'âge de soixante-trois ans. Il a donné, sur les théâtres de cette ville, un très-grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns sont conservés. On estime surtout son *Oratorio* de la *Guérison de Saül*, exécuté en 1767, et celui de la *Résurrection*, exécuté en 1770. Ces deux ouvrages eurent le plus brillant succès ; les chœurs du premier sont regardés comme ce qu'Arnold a produit de plus beau. Il a en outre publié, à diverses époques, quinze volumes d'ariettes, de canons, de sonates, d'ouvertures et de concertos pour le clavecin. Il était un des disciples et des admirateurs de Hændel. Il se chargea, en 1786, de l'édition des ouvrages de ce célèbre compositeur, arrangés pour le clavecin. Les opéras italiens de Hændel ne font point partie de ce magnifique recueil. P—X.

ARNOLD (BENOIT), l'un des généraux les plus célèbres de l'armée américaine, pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, faisait, avant cette époque, le commerce de chevaux. Il embrassa, avec ardeur, le parti de la révolution. Son audace le fit bientôt distinguer : il ne tarda pas à être nommé colonel, se trouva à la prise du fort Ticondéroga, et fit partie, peu de temps après, de l'expédition du Canada. Sa marche, dans le cours de l'hiver, à travers les montagnes inhabitées du Maine, est une des entreprises les plus hardies que jamais chef militaire ait tentées. Il commandait un détachement de l'armée du congrès, qui donna l'assaut à Quebec, dans les derniers jours de 1775. Arnold fut blessé dans cette occasion, et obligé de se retirer du combat. Par suite de sa blessure, et par la mort de Montgommery, l'assaut n'eut point de succès. Dans un combat naval qu'il livra aux An-

glais, sur le lac Champlain, il soutint sa réputation militaire; et il fit, sous les ordres de Gates, des prodiges de valeur dans deux batailles sanglantes, que celui-ci livra au général anglais Burgoyne sur les bords de la rivière du Nord, en 1777. On lui doit, en grande partie, le succès de ces deux journées, qui obligèrent toute l'armée anglaise à mettre bas les armes. Arnold fut nommé commandant de Philadelphie, lorsque les Anglais eurent évacué cette place en 1778; mais ce fut alors qu'il commença à se faire remarquer par une conduite qui contrastait vivement avec les mœurs de son pays et avec les circonstances où se trouvait sa patrie. Il faisait tous les jours une dépense énorme en dîners, en bals, en concerts, et montrait une insolence à laquelle on n'était pas accoutumé, témoignant les plus grands mépris pour l'autorité civile. Ses dettes s'accumulèrent, et il fut accusé de péculat par l'assemblée de Pensilvanie. On le condamna à être réprimandé par le général Washington. Son ame altière ne put supporter un pareil affront : ce fut alors qu'il forma le projet de trahir sa patrie et de se vendre aux Anglais. Il demanda et obtint le commandement du poste important de West-Point, situé dans le voisinage de New-Yorck, quartier-général de l'armée anglaise. Une correspondance s'établit bientôt entre lui et le général anglais Clinton, par l'intermédiaire du major André, aide-de-camp de ce dernier. André lui-même vint trouver Arnold à West-Point : le projet était de livrer cette place aux Anglais, et de faire prendre, au corps d'armée commandé par Arnold, une position telle, que l'armée anglaise pût le surprendre, le faire prisonnier, et s'emparer de toutes ses armes et de ses munitions; mais le major André est arrêté en retournant à New-Yorck, et la trame est découverte; Arnold, ayant eu le temps de se sauver auprès de Clinton, publie deux manifestes, et attribue son changement d'opinion à la déclaration de l'indépendance, et à l'alliance avec la France, quoiqu'il eût continué à servir sous les drapeaux du congrès, long-temps après ces deux événements. Il fut nommé major-général dans l'armée anglaise; mais il ne fit plus la guerre qu'en brigand; il brûla et dévasta un pays qu'il avait si bien défendu. Après le traité de paix, qui reconnut l'indépendance des États-Unis, il vint en Angleterre, où il mourut à la fin du 18e. siècle, universellement méprisé. B—A.

ARNOLFE, ou ARNOUL, de Milan, et historien milanais, vivait à la fin du 11e. siècle. Il se déclara d'abord pour le mariage des prêtres; mais ensuite il se rapprocha, sur ce point, de l'Eglise romaine. Il était petit-neveu d'un frère d'Arnolphe, archevêque de Milan dans le 10e. siècle : ce qui a fait dire, par une bévue plaisante, dans un article sur notre Arnolfe, que, dans ses opinions sur le mariage des prêtres, il n'avait plu ni à la cour de Rome, ni à son oncle, archevêque de Milan (qui était mort depuis près d'un siècle). Il a composé une *Histoire de Milan depuis* 923 *jusqu'en* 1077, remarquable par la fidélité et l'exactitude. Elle parut d'abord dans le 3e. vol. *Scriptorum Rerum Brunswic.* de Leibnitz, 1711; puis dans le 4e. du *Thesaur. Antiq. Ital.* de Burmann, 1722, et enfin, dans le 4e. du *Rer. Ital. scriptor.* de Muratori. Cette dernière édition est préférable aux autres, ayant été confrontée avec quatre manuscrits authentiques, et accompagnée de savantes notes. G—É.

ARNOLFO DI LAPO, architecte et sculpteur, originaire de Colle di Valderso, naquit en 1232. Son père, également architecte, fit le modèle de l'église de St.-François d'Assise; il fonda, en 1218, les piles du pont à la Carraya, à Florence, qui fut fini en bois, comme c'était alors l'usage. Ce fut encore lui qui pava la ville avec de larges dalles. Les rues ne l'avaient été jusque-là qu'en briques posées sur champ. Arnolphe apprit de son père les principes de l'architecture et le dessin sous Cimabué; il consulta ensuite les modèles antiques; dès-lors, il commença à s'écarter de la manière gothique, et contribua à faire renaître le bon goût; en un mot, il rendit à son art le même service que la peinture devait à Cimabué. En 1284, il fonda la troisième enceinte des murs de Florence qu'il flanqua de tours, et, en 1294, l'église de Ste.-Croix, où l'on voit son portrait de la main de Giotto. Il construisit aussi la place appelée *Or San Michele*, la loge et la place des *Priori*, l'église de la *Badia*, et le palais *de' Signori*, actuellement appelé le *Palais Vieux*, sur le plan d'un édifice que son père avait projeté, et enfin, une foule de palais, de châteaux forts et d'autres monuments. Son dernier ouvrage est un pont très-hardi, et d'une seule arche, sur la rivière d'Ersa, à l'endroit où se croisent les routes de Florence à Sienne et de Colle à Volterre; mais l'ouvrage qui a immortalisé le nom d'Arnolphe est la fameuse église de *Santa Maria del Fiore*, cathédrale de Florence, l'un des plus vastes édifices modernes, et qui suppose, dans celui qui en donna le plan, un génie hardi et qui avait devancé son siècle. Il ne vécut point assez pour achever ce monument; mais il fit une grande partie du revêtissement extérieur, éleva le pourtour des murs, et banda les quatre grands arcs qui devaient recevoir cette fameuse coupole dont l'honneur était réservé au célèbre Brunelleschi. On peut dire que cet édifice, antérieur au renouvellement de l'architecture, fait époque dans son histoire, en ce que, tenant le milieu entre le style gothique, qui avait régné jusqu'alors, et le style antique qui bientôt reparut, il sert à marquer la nuance du passage d'un style à l'autre. Arnolphe, auquel tant et de si importants ouvrages avaient mérité le titre et les droits de citoyen de Florence, termina sa carrière, l'an 1300, âgé de soixante-huit ans. C—N.

ARNOUL, empereur, successeur de Charles-le-Gros, son oncle, était fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils, par conséquent, de Louis-le-Germanique. Il commença par être exclu de l'héritage de son père, en 882, à cause de l'illégitimité de sa naissance; mais, six ans après, il succéda à Charles-le-Gros, qu'il avait fait déposer à la diète de Tribur. Arnoul eut plusieurs guerres à soutenir, et fut presque toujours victorieux. Allié du roi Eudes, il défit les Normands près de Louvain, en 892. Il passa en Italie l'année suivante, vainquit le roi Guy, qui lui disputait la souveraineté de cette contrée, s'empara de plusieurs villes, et se fit couronner roi d'Italie, à Pavie. Peu de temps après, assisté par les Hongrois, il attaqua Zwentebold, roi de Moravie, auquel il avait conféré le duché de Bohême, et qui abusait de cette faveur pour essayer de se rendre indépendant. Arnould força Zwentebold à se soumettre et à se reconnaître son tributaire. En 895, Hildegarde, sa cousine, qui l'avait aidé à monter sur le trône, tenta de l'en

renverser. Cette conspiration fut découverte, et Hildegarde exilée. Arnoul retourna en Italie, pénétra jusqu'à Rome, et le pape Formose le couronna empereur; mais son élection et son sacre furent annulés par le concile de Rome, en 898. Arnoul mourut à Ratisbonne, le 29 novembre 899, empoisonné, à ce que plusieurs historiens prétendent. On voit encore son tombeau dans une église de cette ville. Il eut deux enfants légitimes, Ghismute ou Ghismonde, qui fut mère de Conrad Ier., et Louis IV, qui succéda à son père. Il eut aussi trois enfants naturels, dont l'aîné, nommé *Zwentebold*, fut roi de Lorraine. B. C—T.

ARNOLPHE, ou ARNOUL, de Calabre, écrivain du 10e. siècle, a laissé une *Chronique historique* de son pays, depuis 903 jusqu'en 965. Taffuri l'a publiée dans le vol. IIe. de son *Histoire des écrivains du royaume de Naples*, sous le titre de *Chronicon Saracenico-Calabrum.* G—É.

ARNOUL, ou ARNULPH, évêque de Rochester, sous le règne de Henri Ier., était né à Beauvais, vers l'an 1050. Il passa en Angleterre à la sollicitation de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sous la discipline duquel il avait été dans l'abbaye du Bec; et il ne tarda pas à être appelé au siége de Rochester. Imbu de la superstition de son siècle, il raconta aux moines, le jour de son élection, que, peu de temps auparavant, Gondolphe, l'un de ses prédécesseurs, lui était apparu pour lui offrir un anneau pastoral d'un grand poids; que d'abord il avait refusé cet anneau comme trop fort pour lui, mais que Gondolphe l'avait obligé de l'accepter, puis s'était dérobé à sa vue; et les religieux le prièrent, au moment où il devait être consacré, de prendre l'anneau donné réellement par Gondolphe à Ralph, prédécesseur immédiat d'Arnoul. Ce prélat a écrit l'*Histoire de l'Eglise de Rochester*, connue sous le titre de *Textus Roffensis*, dont Warton, dans son *Anglia sacra*, a donné un extrait. On a encore de lui un Traité *De incertis nuptiis*, et un autre contenant des *Réponses à diverses questions de Lambert, abbé de Munster, principalement sur le corps et le sang de N.-S. J.-C.* Il mourut en 1124, âgé de quatre-vingt-quatre ans. L—P—E.

ARNOUL DE LENS. *Voy.* Lens.

ARNOUL de Milan. *V.* Arnolfe.

ARNOULD (Sophie), actrice de l'Opéra, à Paris, débuta le 15 décembre 1757, et dut à une voix touchante, à une sensibilité vraie, l'avantage d'être reçue dès l'année suivante: elle joua les premiers rôles jusqu'en 1778, époque de sa retraite, et se distingua surtout dans celui de Thélaïre, de *Castor et Pollux*; dans ceux d'Ephise, de *Dardanus*, et d'*Iphigénie en Aulide*. On assure que dans un voyage que Garrick fit à Paris, ce comédien donna les plus grands éloges à Mlle. Arnould; Dorat l'a célébrée dans son poëme de *la Déclamation*. On cite une foule de bons mots de cette actrice, mais la plupart sont d'un cynisme qui les exclut de cet ouvrage. Malgré le mordant de ses saillies, elle n'eut point d'ennemis et laissa de justes regrets à ceux qui l'avaient connue. Une dame, qui n'était que jolie, se plaignait d'être obsédée par la foule de ses amants: « Eh! ma » chère, lui dit Mlle Arnould, il vous » est si facile de les éloigner; vous » n'avez qu'à parler. » A une époque où un homme de qualité, fort riche, était son amant en titre, il la surprit en tête en tête avec un chevalier de

Malte, et voulut se fâcher, quoiqu'il fût lui-même très-connu par sa légèreté et son inconstance. « Votre procédé est injuste, dit Mlle. Arnould, » monsieur accomplit son vœu de chevalier de Malte ; il fait la guerre » aux infidèles. » Une cantatrice assez médiocre, et qui avait un organe rauque et commun, fut un jour très-mal accueillie dans le rôle de Clitemnestre : « C'est étonnant, dit Mlle. » Arnould, elle a cependant la voix du » peuple. » Ayant acheté, dans les premières années de la révolution, pour en faire sa maison de campagne, le petit presbytère de Luzarche, elle fit mettre sur la porte d'entrée : *Ite, missa est.* Ces saillies prouvent plus d'esprit que de respect pour les convenances : nous terminerons par un mot qui, du moins, n'a pas le défaut qu'on peut reprocher aux autres. Elle dit à quelqu'un qui lui montrait une boîte sur laquelle la flatterie avait accolé au portrait de Sully celui du ministre Choiseul : « C'est la recette » et la dépense. » Mlle. Arnould était née à Paris le 14 février 1744, dans la chambre où l'amiral Coligny avait été massacré. Elle est morte en 1803. Elle a fourni aux auteurs du Vaudeville le sujet d'une petite pièce. P—x.

ARNOULT (Jean-Baptiste), ex-jésuite, né en 1689, et mort à Besançon, en 1753, a composé quelques ouvrages assez singuliers. Le premier est un Recueil de proverbes français, italiens et espagnols, intitulé : *Traité de la prudence*, petit ouvrage assez rare (Besançon), 1733, in-12. L'auteur se cacha sous le nom d'*Antoine Dumont*, pour éviter les désagréments que n'auraient pas manqué de lui attirer les plaisanteries qu'il s'était permises contre les jansénistes, puissants à cette époque. Il publia, en 1738, sous le même nom, en latin, un *Traité de la grâce.* Son ouvrage le plus considérable est intitulé : *le Précepteur*, c'est-à-dire huit traités, savoir : une *Grammaire francèse*, une *Ortografe francèse, les Éléments de l'Arithmétique*, un *Abrégé de la Cronologie, de la Géografie, les Éléments de la Religion crétienne*, et *l'Art de se santifier*, 2250 (Besançon 1747), in-4°. Suivant M. Sabathier, cet ouvrage est mal écrit, mais il contient des réflexions utiles. L'abbé Arnoult attachait beaucoup d'importance à ses idées sur la réforme de notre orthographe ; et il se proposait de les appliquer dans des éditions qu'il préparait des Dictionnaires français-latin, et latin-français, de Joubert et Danet. Ce projet n'a pas eu de suite. W—s.

ARNTZENIUS (Jean), né à Wesel, en 1702, eut pour père Henri Arntzénius, qui, après avoir été successivement directeur des gymnases de Wesel, d'Arnheim et d'Utrecht, mourut en 1728. Arntzénius joignit l'étude de la jurisprudence à celle des lettres. Il suivit à l'université d'Utrecht les leçons de Drakenborck et de Duker ; à Leyde, celles de P. Burmann et de Havercamp. Ses cours n'étaient pas encore finis, quand, sur son excellente réputation, les magistrats de Nimègue lui offrirent la direction des petites écoles de leur ville. Avant d'entrer en fonctions, il prit à Utrecht le degré de docteur en droit, et soutint, pour ce grade, en juillet 1726, une thèse : *De nuptiis inter fratrem et sororem*, imprimée à Nimègue, cette même année. En 1728, il fut nommé professeur d'histoire et d'éloquence à l'athénée de Nimègue; et, en 1742, l'université de Franecker lui donna la chaire de Burmann. Ce philologue estimable a laissé plusieurs ouvrages, dont voici l'indication : I. *Dissertationes de colore et tinctura co-*

*marum et de civitate Romana Apostoli Pauli*, Utrecht, 1725, in-8°.; II. *Orat. de delectu scriptorum qui juventuti in scholis prælegendi sunt*, Nimèg., 1726, in-4°.; III. *Orat. de caussis corruptæ eloquentiæ*, Nimèg., 1728, in-4°.; IV. une édition de l'*Histoire Romaine*, de S. Aurélius Victor, Amst., 1733, in-4°.; V. une édition du *Panégyrique de Pline*, Amst., 1738, in-4°.; VI. une édition du *Panégyrique de Pacatus*, Amst., 1753, in-4°.; VII. il a dirigé une réimpression des *Semestria* de Faur de St.-Jorry, Franeck., 1757, in-fol.; VIII. ses Poëmes latins, et trois Discours ont été publiés après sa mort, par son fils, H. J. Arntzénius, Leuw., 1762, in-8°. Il mourut en 1759. B—ss.

ARNTZENIUS (Othon), frère du précédent, naquit, en 1703, à Arnheim, et mourut en 1763. Il professa les belles-lettres d'abord à Utrecht, puis à Goude, ensuite à Delft, enfin, à Amsterdam. Son premier ouvrage est une dissertation *De milliario aureo*, Utrecht, 1728, in-4°., réimprimée dans le *Trésor de dissertations choisies*, de Gérard OElrichs, Leipz., 1769. En 1735, il donna, à Utrecht, une bonne édition *Variorum* des *Distiques de Caton*; elle reparut à Amsterdam, 1754, augmentée de deux Dissertations de Withof sur l'auteur et le texte des *Distiques*. On connaît encore de lui quelques harangues académiques: *Pro latina eruditorum lingua*, Goude, 1737, in-4°.; *De græca latini sermonis origine*, etc., Delft, 1741, in-4°.; *De Mercurio*, etc., Amst., 1746, in-4°. Ses remarques et ses corrections sur le *Pseudo-Hegésippe* sont restées manuscrites entre les mains de J. H. Arntzénius son neveu. B—ss.

ARNTZENIUS (Jean-Henri), fils de Jean Arntzénius, naquit à Nimègue, en 1734. Il suivit, comme son père et son oncle, la carrière de l'éducation publique; et, après avoir professé dans les écoles de Leuwarde et de Zutphen, il obtint une chaire de droit dans l'université de Groningue, d'où il passa à celle d'Utrecht. Ses ouvrages sont nombreux; nous nous bornerons à indiquer les plus intéressants: I. une *Dissertation philologico-juridique, sur la loi: De in jus vocando*, Franeck., 1755, in-4°.: elle a été réimprimée à la suite de ses *Miscellanea*; II. un *Discours sur l'Importance des inscriptions et des pierres savantes*, (*lapidum eruditorum*), Leuw., 1760, in-4°.; III. une édition des *Poésies de Sedulius*, avec les notes *Variorum*, Leuw., 1761, in-8°.—un Discours *De Natalibus et incrementis Gymnasii Leovardiensis*, Leuw., 1762, in-4°.; IV. *Miscellanea*, Utrecht, 1765, in-8°.; V. une édition des *Poésies d'Arator*, Zutph., 1769, in-8°.; VI. un discours *De legibus quibusdam regiis, civilis apud Romanos sapientiæ fonte*, Gron., 1774, in-4°.; VII. *Institutiones Juris Belgici*, Gron., 1783, et la seconde partie, Utrecht, 1788, in-8°.; VIII. une édition des *Panegyrici veteres*, 2 vol. in-4°., Utrecht, 1790, 1797; IX. une *Lettre critique*, adressée à Ruard, *sur Pindare-Thebanus*. Il est mort le 7 avril 1797, avec la réputation de philologue laborieux et savant. B—ss.

AROMATARI (Joseph de gli), savant médecin, naquit à Assise, vers l'année 1586. Son père, qui était également bon médecin, ne négligea rien pour lui donner une éducation convenable à l'état qu'il voulait lui faire embrasser. Après avoir commencé ses études à Pérouse, le jeune Aromatari eut dessein de les aller terminer à la célèbre université de Montpellier; mais il fut

retenu à Padoue, où il étudia successivement la logique, la philosophie et la médecine. Ayant obtenu le doctorat à dix-huit ans, il alla pratiquer à Venise, où il exerça pendant cinquante ans. Il n'en voulut point sortir, malgré les offres avantageuses qu'il reçut du duc de Mantoue, du roi d'Angleterre, et du pape Urbain VIII. Il y mourut, le 16 juillet 1660. Aromatari avait rassemblé une immense bibliothèque, remarquable surtout par un grand nombre de manuscrits. Il joignit le goût et la culture des lettres aux études de sa profession. Il n'a laissé, dans ce dernier genre, qu'une *Dissertation sur la rage*, moins connue qu'une lettre qui la précède, dont il sera parlé plus bas, et que les deux ouvrages suivants : I. *Riposte alle considerazion di Alessandro Tassoni, sopra le rime del Petrarca*, Padoue, 1611, in-8°. Le Tassoni répondit à cet écrit, sous le nom supposé de *Crescenzio Pepe*, par : *Avvertimenti di Crescenzio Pepe a Giuseppe degli Aromatari intorno alle riposte da te da lui alle Considerazioni di Alessandro Tassoni sopra le rime del Petrarca*, Modène, 1611, in-8°. Aromatari répliqua par l'ouvrage suivant, en se couvrant à son tour d'un nom supposé : *Dialoghi di Falcidio Melampodio in riposta agli avvertimenti dati sotto nome di Crescenzio Pepe a Giuseppe degli Aromatari*, etc., Venise, 1613, in-8°.; mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur au génie d'Aromatari, est sans nul doute sa Lettre : *De generatione plantarum ex seminibus*, adressée à Barthélemi Nanti, imprimée pour la première fois en tête de la *Dissertation sur la rage*, sous ce titre : *Disputatio de rabie contagiosâ, cui præposita est epistola de generatione, etc.* Venise, 1625, in-4°.; Francfort, 1626, in-4°. La lettre fut insérée dans les *Epistolæ selectæ* de G. Richt, Nuremberg, 1662, in-4°. Le célèbre Harvey, en ayant eu connaissance, en adopta les principes; ce qui a fait dire que c'était à lui qu'elle était adressée. Elle fut traduite en anglais, et insérée dans les *Transactions philosophiques*, N°. 211. Elle a été réimprimée à la suite des OEuvres de Jungius, en 1747, à Cobourg. Cette lettre ne contient, pour ainsi dire, que l'annonce qu'Aromatari faisait à son ami Nanti, d'un Traité complet sur la génération. Il y fait une esquisse rapide de sa manière d'envisager la germination des plantes, mettant des faits à la place des mots vides de sens de *actû* et *potentiâ*, par lesquels les scolastiques voulaient expliquer la génération. Il démontra la grande analogie qui existe entre les graines des plantes et les œufs des animaux; en sorte que, dans les uns comme dans les autres, l'admission d'une matière subtile détermine l'existence de l'embryon; qu'alors il emploie à son développement, par sa propre organisation, les substances déposées dans la coque ou dans les téguments, et que, dans certaines graines, une partie se trouve convertie en une espèce de lait, qui sert, par la suite, à son développement. La mauvaise santé d'Aromatari, et surtout les soins qu'il était obligé de donner à ses malades, l'empêchèrent de développer ses grandes conceptions; elles étaient d'ailleurs trop au-dessus des connaissances qu'on avait alors, pour être saisies. Ce ne fut que successivement qu'on en reconnut la vérité; c'était une espèce de problème qui, durant l'espace d'un siècle et demi, n'a eu que des solutions partielles. La découverte du sexe des plantes, commencée par Grew, et continuée jusqu'à Vaillant, a été la première; enfin, l'anatomie de l'intérieur de la graine,

par Gærtner et M. de Jussieu, ont été les dernières ; mais elles n'ont pas encore complété l'explication des principes posés par ce savant médecin. Peu de personnes, en France, ont été à portée de lire l'original, parce qu'il ne se trouve que dans des livres assez rares, et qu'on n'en connaît point de traductions. G—É et D—P—s.

ARPAJON (Louis, marquis de Severac, duc d'), général français sous Louis XIII, reçut neuf blessures au combat de Félissant, se distingua, en 1621, au siége de Montauban, et par la défaite d'un corps de calvinistes, assura le Languedoc à l'autorité royale. Il contribua ensuite à défendre Casal, Mont-Ferrat et le Piémont. La Franche-Comté, Trèves, St.-Omer et le Roussillon furent aussi témoins de son courage et de ses talents militaires. Lorsqu'en 1645, le sulthan Ibrahim menaça Malte, d'Arpajon se signala pour la défense des chevaliers. Il fit prendre les armes à tous ses vassaux, leva 2,000 hommes à ses dépens, chargea quelques vaisseaux de munitions, et vint trouver le grand-maître, Paul Lascaris Castellard, à la tête d'un grand nombre de gentilshommes, ses parents ou ses amis, « lui présentant ainsi, dit Vertot, un secours si considérable, qu'il n'eût osé en espérer un semblable de plusieurs souverains. » Il fut nommé général, avec pouvoir de se choisir trois lieutenants-généraux. Lorsque le danger fut passé, le grand-maître, de l'avis du conseil, lui accorda plusieurs honneurs et priviléges, dont le plus remarquable fut qu'un de ses fils ou descendants serait reçu chevalier dès sa naissance, et grand-croix à l'âge de seize ans. Après l'extinction des mâles de la famille d'Arpajon, ces priviléges passèrent à la famille de Noailles. De retour en France, d'Arpajon fut nommé ambassadeur extraordinaire en Pologne, près de Ladislas IV, et favorisa l'élection de Casimir, successeur de ce prince. En 1651, il fut créé duc par Louis XIV, et mourut, en 1679, à Séverac, où il fut enterré. D—T.

ARPINO (Joseph César d'). *Voy.* Josepin.

ARQUIER. *Voy.* Darquier.

ARRAES (Amador), un des plus élégants écrivains du Portugal, et dont l'autorité est classique pour cette langue. Il naquit à Beja, dans la province d'Alentejo, en 1530. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'ordre des Carmes, et, bien jeune encore, acquit beaucoup de réputation par l'élégance de ses sermons et par ses connaissances théologiques. En 1578, le cardinal D. Henri, infant de Portugal, archevêque d'Evora, le nomma son suffragant et le fit sacrer évêque *in partibus*, de Tripoli, et, trois ans après, Philippe II le nomma à l'évêché de Portalègre, qu'il résigna, en 1596, pour se retirer auprès de ses moines à Coimbre, où il mourut en 1600. Ses *Dialogues moraux*, au nombre de dix, sont l'ouvrage qui lui a mérité la grande réputation dont il jouit parmi les Portugais. Il avait pris Platon pour modèle; mais la nature lui avait donné un caractère fort différent; car ce n'est pas l'harmonie et l'aménité qui brillent dans ses dialogues, mais l'énergie et la force; et quelquefois même la dureté dont il n'a pas toujours su se garder. C—S—A.

ARRHACHION, ou ARRHICHION, athlète de Phigalie, en Arcadie, fut vainqueur au Pancrace à Olympie, dans la 42e. et la 43e. olympiade (612 et 608 av. J.-C.). Il se présenta également dans l'olympiade suivante, et fut encore vainqueur de tous ses rivaux, à l'exception d'un seul, qui, étant parvenu à l'enlacer avec ses

pieds, le saisit à la gorge avec ses mains, et le serra jusqu'à l'étrangler. Comme dans ce combat il fallait se confesser vaincu pour que l'adversaire eût la victoire, il s'en suivait que celui qui était le plus fort tuait quelquefois son antagoniste, lorsque celui-ci tardait trop à se rendre ; mais Arrhachion, en mourant, serra si fortement au doigt du pied de son adversaire, que la douleur lui arracha l'aveu qu'il était vaincu, ainsi Arrhachion fut couronné, quoique mort. On lui avait érigé, sur la place publique de Phigalie, une statue, qui était un des plus anciens ouvrages de l'art grec ; car les pieds n'étaient presque pas séparés, et les bras et les mains étaient joints le long du corps, jusqu'aux genoux, comme dans l'ancien style égyptien. C—R.

ARRHENIUS (Jacob), professeur d'histoire à Upsal, né à Linkœping, en 1642, était frère de Claude Arrhénius OErnhielm auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Suède*, estimée. Il fut d'abord secrétaire de l'université d'Upsal; puis obtint la chaire d'histoire. En même temps, il était chargé des finances de l'université, à laquelle il rendit des services importants par son crédit et sa probité. Il procura à la bibliothèque des manuscrits précieux, et fit construire l'édifice où elle est placée. Les statuts relatifs à l'organisation et à la police intérieure furent rédigés sous sa direction. En 1716, il demanda à être remplacé par son fils dans la chaire d'histoire. Il mourut, en 1725, dans un âge avancé. Ses ouvrages sont : I. *Patria et ejus amor, ex Cicerone de legibus, libr. II.*, Upsal, 1670 ; II. *Recueil de cantiques*, en suédois, Upsal, 1689 ; III. *Dissertations latines sur divers sujets d'histoire et de littérature.* C—AU.

ARRHIDÉE ou ARIDÉE, fils naturel de Philippe, et d'une courtisane de Larisse, fut placé sur le trône par les Macédoniens, après la mort d'Alexandre-le-Grand, l'an 321 av. J.-C. Comme il était également faible d'esprit et de corps, Perdiccas avait toute l'autorité, et, après la mort de ce général, il se laissa conduire par Eurydice, sa nièce et son épouse. Il finit par tomber entre les mains d'Olympias, qui le fit mourir, l'an 315 av. J.-C. (*Voy.* Cléodæus). C—R.

ARRIA, femme de Cæcina Pætus, romain consulaire, qui, s'étant trouvé engagé dans la révolte malheureuse de Camillus Scribonianus, en Illyrie, contre l'empereur Claude, fut arrêté pour être conduit à Rome par mer. Arria fit les plus vives instances pour être reçue dans le vaisseau, afin de servir Pætus; n'ayant pu obtenir cette faveur, elle loua une barque de pêcheur, et suivit le vaisseau. Arrivée à Rome, elle se rendit au palais de l'empereur, où, rencontrant la femme de Scribonianus, qui dénonçait ses complices, elle lui fit, devant Claude même, un crime de vivre encore, après avoir vu tuer son mari dans ses bras. Ces paroles, et d'autres semblables, donnèrent à penser qu'elle était résolue à mourir. Sa famille la fit garder quelque temps pour l'empêcher de s'ôter la vie. Elle, pour faire voir qu'elle en avait tous les moyens, alla se précipiter la tête contre un mur, et tomba demi-morte du coup. Perdant tout espoir de sauver son mari, et voyant qu'il n'avait pas le courage de se donner la mort, elle prit un poignard devant lui, se l'enfonça dans le sein, et, le retirant, elle le lui présenta, en disant froidement : *Pæte, non dolet :* « Pætus, cela ne fait point » de mal. » Pætus se donna la mort, à l'exemple de sa femme. Q—R—Y.

ARRIAGA (Roderic de), jésuite, né à Logroño, en Castille, en 1592, enseigna la philosophie à Valladolid, et la théologie à Salamanque, se rendit ensuite à Prague, en Bohême, où il professa pendant treize ans la théologie. Il fut, pendant vingt-un ans, préfet-général des études, et, pendant douze ans, chancelier de l'université de Prague. Les jésuites de Bohême l'envoyèrent trois fois à Rome pour assister aux assemblées de leur ordre. Il fut très-estimé non seulement par Urbain VIII et Innocent X, mais encore par l'empereur Ferdinand. Il mourut à Prague, en 1667. On a de lui un *Cours de Philosophie*, 1 vol. in-fol., 1632, et un *Cours de Théologie*, en 8 vol. in-fol., Anvers, 1643-1655. Il travaillait au 9e. volume lorsqu'il mourut. On dit qu'il savait mieux réfuter les opinions des autres que prouver les siennes. Bayle traite assez longuement du mérite de ce jésuite. « C'est dommage, dit-il, qu'un esprit » si net et si pénétrant n'ait pas eu » plus d'ouverture sur les véritables » principes; il eût pu les pousser très-» loin. » — Deux autres Arriaga ont figuré dans la littérature espagnole. L'un (Gonzalve), dominicain, né à Burgos, mort en 1657, recteur du collége de S. Thomas à Ehcadrien, publia, en espagnol, la *Vie de S. Thomas d'Aquin*, et celle de *Jean de Zazcano*; l'autre (Paul-Joseph), jésuite, né à Vergura, alla au Pérou, où il fut long-temps préfet du collége de Lima. Il périt dans un naufrage, en 1622. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Rhetor Christianus*; II. *Directorium spirituale*; III. *De Extirpatione Idololatriæ, et de mediis ad conversionem Indorum aptissimis*, ouvrage imprimé au Pérou, en 1621; IV. *Exercitia spiritualia*. D—g.

ARRIEN (Flavius), né à Nicomédie, dans la Bithynie, fut disciple d'Épictète, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à la profession des armes, dans laquelle il se distingua bientôt de manière à attirer sur lui les regards de l'empereur Adrien, qui le fit citoyen romain, et lui donna le gouvernement de la Cappadoce, qu'il défendit contre les Alains, l'an 134 avant J.-C. Adrien le récompensa par la dignité consulaire et le titre de sénateur; on le fit aussi, dans sa patrie, grand-prêtre de Cérès et de Proserpine. On dit qu'Arrien se proposa Xénophon pour modèle. En effet, Xénophon avait rédigé les *Dicts* de Socrate; Arrien écrivit ceux d'Épictète; Xénophon avait publié sept livres de l'expédition de Cyrus qui fonda la grandeur des Perses; Arrien composa sept livres sur l'expédition d'Alexandre qui détruisit l'empire des Perses. Les *Helléniques* de Xénophon donnèrent, dit-on, naissance aux *Bithyniques*, aux *Alaniques* d'Arrien. Xénophon avait traité de la chasse et de la tactique; Arrien traita de la tactique et de la chasse : copiste à la fois du style et du caractère de Xénophon, Arrien se montra aussi jaloux de la réputation de bon général que de celle de bon écrivain. En lisant ces deux auteurs avec attention, on trouve que Xénophon est plus naïf, et Arrien plus sec. On sent que l'un fut disciple de Socrate, et l'autre d'Épictète. Les ouvrages d'Arrien, perdus pour nous, sont des *Discours familiers d'Épictète*, en douze livres; *De la vie et de la mort d'Épictète*; les *Guerres contre les Parthes*, en dix-sept livres; la *Vie de Tilliborus*, brigand célèbre; dix livres des *Événements qui suivirent la mort d'Alexandre* : on en trouve un abrégé dans Photius; les *Gestes de Timoléon*; *De l'affranchissement de Syracuse par Dion*; *les Bithyniques*, ou *Origine et His-*

*toire de la Bithynie*, en huit livres; cet ouvrage n'est connu que par le témoignage de Photius. Il reste, des ouvrages d'Arrien: I. le *Manuel d'Épictète et les Dissertations sur sa Philosophie*, dont nous n'avons que quatre livres de huit qu'il avait faits (*V.* Épictète); II. Sept livres des *Expéditions d'Alexandre*. Cet ouvrage écrit d'après les relations perdues pour nous, d'Aristobule et de Ptolémée qui accompagnèrent ce prince dans toutes ses entreprises, est très-estimé. Photius pense qu'Arrien doit être rangé parmi les meilleurs historiens. Arrien est celui de tous les historiens d'Alexandre qui ait écrit d'une manière raisonnable: à peine trouve-t-on dans son histoire un seul événement miraculeux qui puisse la rendre suspecte, si on veut excepter quelques prédictions d'Aristandre, avec le conte de ces deux fontaines nouvelles d'eau et d'huile, qui parurent auprès du fleuve Oxus, aussitôt qu'Alexandre y fut campé. III. Les *Indiques*, en un seul livre, écrits en dialecte ionien. Ces deux ouvrages sont ordinairement réunis; les meilleures éditions sont celles de Jacques Gronovius, grec latin, Leyde, 1704, in-fol.; celle de Raphelius, grec latin, Amstelod., 1757, in-8°.; celle de Schmiederus, qui a publié les sept livres des *Expéditions d'Alexandre*, Lipsiæ, 1798, in-8°., et les *Indiques*, Halis Magdeburgicis, 1798, in-8°. Cette édition est très-estimée. Perrot d'Ablancourt a donné une traduction française des *Expéditions d'Alexandre* (*Voy.* Perrot). M. Chaussard en a donné une nouvelle traduction, avec des *Commentaires*, Paris, 1802, 3 vol. in-8°., et atlas. M. Schweighaeuser, fils du célèbre professeur de ce nom, s'occupe d'une nouvelle édition du texte, et d'une traduction française des *Indiques*. IV. Un *Périple du Pont-Euxin*, adressé à l'empereur Adrien; V. un *Périple de la mer Erythrée*, que quelques savants veulent lui ôter, mais qui paraît de lui; ces deux ouvrages se trouvent en grec et en latin dans le premier volume des *Petits Géographes d'Oxford*; VI. deux *Traités sur la Tactique;* VII. un *Traité sur la Chasse*, pour servir de supplément à celui de Xénophon; ce Traité a été traduit en français par Fermat, Paris, 1690, in-12; VIII. *De la Manière de faire la Guerre aux Alains*. Ces cinq derniers Traités, ainsi que le Manuel d'Épictète, se trouvent réunis dans le recueil intitulé: *Fl. Arriani Tactica Acies contra Alanos*, etc., grec latin, *cum notis variorum ed.* Nic. Blancardo, Amsterd., 1683, *ou*, avec le titre seulement de changé, 1750, in-8°. C—r.

ARRIGHETTI (Philippe), gentilhomme florentin, né en 1582, fit ses études dans l'université de Pise, et ensuite dans celle de Padoue, où il apprit la langue grecque, la philosophie d'Aristote et de Platon, sous les plus célèbres professeurs: il prit ses degrés en théologie dans l'université de Florence. Peu après, le pape Urbain VIII le nomma chanoine pénitencier de la cathédrale de la même ville; il fut ensuite examinateur synodal jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1662. Il fut un des membres les plus distingués de l'académie florentine, et de celle des Alterati, parmi lesquels il prenait le nom de *Fiorito*, et pour devise, un raisin en fleur avec ces mots grecs: ΑΟΤΕ ΑΥΑΙΟΝ. Arrighetti n'a rien publié; ses différents ouvrages sont restés manuscrits. Negri en a donné la liste, *Istor. degli scritt. Fiorentini*, pag. 166. On y distingue: I. *la*

*Retorica d'Aristotile*, expliquée en cinquante-six leçons; II. *la Poëtica d'Aristotile*, traduite, expliquée et récitée dans l'académie des *Svogliati* de Pise; III. *quattro Discorsi Accademici, cioè del Piacere, del Riso, dell' Ingegno, e dell' Onore*, récités dans l'académie florentine; IV. *Sermoni sacri, volgari, e latini*, prononcés dans diverses églises ou assemblées de Florence; V. *Vita di S. Francesco Saverio*, extraite de la relation faite dans le consistoire par François-Marie, cardinal del Monte, etc. G—É.

ARRIGHETTI (Nicolas), né à Florence, où il mourut en 1639, se distingua dans plusieurs genres de littérature, et principalement dans les mathématiques, dans la philosophie platonique, dans les sciences naturelles, et dans les belles lettres. Il fut un des plus illustres élèves du célèbre Galilée, et il remplit une place distinguée dans l'académie florentine et dans celle de la Crusca. C'est dans la première qu'Arrighetti occupa la charge de conseiller depuis 1614 jusqu'en 1623, qu'il fut nommé consul. Il fut aussi l'un de ceux qui formèrent, à Florence, l'académie platonique, rétablie par le grand-duc Ferdinand, et par le prince, depuis cardinal, Léopold de Toscane. Il fut choisi pour composer le discours d'ouverture qui se trouve dans les *Prose Fiorentine*. Ce fut alors qu'il entreprit de traduire en langue toscane les *Dialogues de Platon*; il était près de terminer ce travail quand la mort vint le surprendre. Son neveu, le célèbre Charles Dati, prononça son éloge à l'académie de la Crusca, le 13 mai 1643; on le trouve dans le même recueil des *Prose Fiorentine*. Les ouvrages imprimés d'Arrighetti, sont: I. *Delle lodi del sig. Filippo Salviati*, Florence, 1614, in-4°., et dans la première partie du troisième volume des *Prose Fiorentine*; II. *Orazione recitata al serenissimo granduca di Toscana Ferdinando II, nell' esequie della granduchessa sua madre*, Florence, 1631, in-4°., et dans la première partie du quatrième volume des *Prose Fiorentine*; III. enfin, *Orazione fatta da lui nel dar a spiegare Platone; Cicalata sopra il Citriolo; Cicalata in lode della Torta*, tous trois imprimés dans le recueil déjà cité. Ces *Cicalate*, autrefois en usage dans l'académie florentine, étaient, comme on sait, des discours ironiquement sérieux sur des sujets plaisants, comme ici le cornichon, ou le concombre et la tourte. Arrighetti a laissé, en outre, un très-grand nombre d'ouvrages manuscrits en vers et en prose, conservés dans plusieurs bibliothèques. G—É.

ARRIGHETTO, ou ARRIGO (Henri), *da Settimello*, poète latin du 12e. siècle, naquit de parents laboureurs à Settimello, village à sept milles de Florence. C'est lui qui nous apprend ces particularités dans une élégie dont nous parlerons plus bas. Malgré l'humble état où il était né, il s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des arts libéraux, de la poésie et de la philosophie: il paraît, d'après la même élégie, que ce fut à Bologne qu'il fit ses études. Il était alors réduit à une telle misère, que, ne pouvant se procurer du papier ou du parchemin, il écrivait, dit-on, sur une vieille pelisse toute usée. Philippe Villani (*Vite d'uomini illustri Fiorent.*, traduit par Mazzuchelli) nous apprend qu'Arrighetto se fit prêtre, et qu'il obtint la cure de Calenzano, bénéfice d'un grand revenu, qui lui laissait le temps de s'occuper de littéra-

ture; mais que cette dignité fut pour lui une source de disgrâces et de persécutions. Il eut un procès à soutenir contre l'évêque de Florence, et, y ayant mangé tout son chétif patrimoine, sans en voir la fin, il fut obligé d'abandonner son bénéfice, et se vit réduit à mendier. L'état de pauvreté où il tomba, lui fit donner le nom de *Arrigo il povero* (Henri le pauvre). Il a raconté lui-même ses disgrâces dans un petit poëme en vers élégiaques, intitulé: *De diversitate fortunæ et philosophiæ consolatione*, qui contient à peu près mille vers, et qu'il a divisé en quatre parties. Dans les deux premières, il se plaint de ses malheurs, et dans les deux autres, à l'exemple de Boëce, il introduit la philosophie, à laquelle il reproche tous les maux qu'il a soufferts; puis il la prie de le consoler et de venir à son secours. Cette production fut estimée du temps de l'auteur, au point qu'on la lisait dans les écoles, et qu'elle était proposée pour modèle. On revint sans doute ensuite de cette opinion, et son poëme resta longtemps manuscrit dans diverses bibliothèques. Il fut publié, la première fois, sans date (vers 1495), in-4°.; Lyon, 1511, avec un commentaire; Kemnitz, 1684, in-8°., d'après une copie communiquée à Christian de Daum par le savant Magliabecchi; et par Polyc. Leyser, dans son *Historia poëtarum medii ævi*. On est redevable de la meilleure édition à Dominique-Marie Manni, Florence, 1730, in-4°., avec une traduction italienne fort élégante, et souvent citée dans le *Vocabulaire* de la Crusca,

G–É.

ARRIGONI (POMPÉE), cardinal, naquit, à Rome, en 1552, de J.-J. Arrigoni de Milan, et d'Eugénie Tara, Romaine, tous deux de noble famille. Après avoir étudié à Pérouse, puis à Bologne, et enfin à Padoue, où il reçut, dans l'une et l'autre loi, ce que nous appelons le bonnet, et ce qu'en Italie on nomme *le laurier* de docteur, il retourna dans sa patrie. Il se distingua tellement dans la jurisprudence, que le roi d'Espagne le choisit pour être son avocat à Rome. Grégoire XIII le nomma, en 1584, avocat consistorial et Grégoire XIV auditeur des causes du Palais apostolique. Il fut fait ensuite auditeur de Rote, et créé cardinal diacre, par Clément VIII, en 1596. Il exerça la charge de dataire sous les deux pontificats de Léon XI et de Paul V, qui le nomma archevêque de Bénéven en 1607. Arrigoni mourut, le 4 avril 1616, dans un des faubourgs de Naples, d'où il fut transporté à Bénévent, et inhumé dans l'église métropolitaine. On lui attribue divers ouvrages, parmi lesquels on distingue un discours latin prononcé à Rome, le 25 juillet 1588, dans le consistoire, *sur la canonisation de Santo Diego d'Alcala*. Il est imprimé avec la relation de cette canonisation à Rome, 1588, in-4°. On le dit encor auteur, I. d'un *Discours* prononcé en 1584 en présence de Grégoire XIII, lors de la nomination des cardinaux Fondrati et Aug. Valière; II. de plusieurs *Lettres* qui se trouvent, dit-on, imprimées parmi celles de Jean-Baptiste Lauro, Cologne, 1624, in-8°.; mais Mazzuchelli révoque en doute l'existence du discours, et atteste que les lettres ne se trouvent point parmi celles de Lauro, dont il avait l'édition sous les yeux. G—É.

ARRIQUIBAR (DON NICOLAS), commerçant de Bilbao, composa, en 1770, sur l'économie politique, science alors peu connue de ses compatriotes, un ouvrage intitulé: *Re-*

*creacion politica*, et imprimé à Vittoria, après sa mort, en 1779. Il y combat non seulement les préjugés de son propre pays, relativement aux finances, à l'industrie, au commerce et à la population, mais encore les principes des économistes des autres pays, et notamment ceux de l'*Ami des Hommes*. Son ouvrage n'est pas exempt d'erreurs de calcul, mais il développe des idées très-saines, dont l'Espagne a profité à quelques égards. Il n'a pas été traduit en français. B—G.

ARRIVABENE (JEAN-FRANÇOIS), poète italien du 16e. siècle, naquit à Mantoue. On a de lui diverses poésies, parmi lesquelles on distingue particulièrement deux *Eglogues maritimes*, en vers libres, ou *sciolti*. Elles sont intitulées, l'une *Idromanzia*, et l'autre *Cloanto*, dans les poésies des académiciens *Argonautes*, parmi lesquels l'auteur prenait le nom d'*Oronte*. Ces *Eglogues* sont imprimées avec les *Dialogues maritimes* de J.-J. Botazzo, Mantoue, 1547, in-8°. Outre ces compositions, on trouve aussi des poésies d'Arrivabene: I. dans le 4e. livre, p. 274 des *Rime di diversi eccellentissimi Autori*, recueillies par Hercule Bottrigari; II. dans le 6e. livre des *Rime di Diversi*, d'André Arrivabene; III. dans le recueil de Jean Offredi, et dans plusieurs autres recueils. Il écrivait aussi fort bien en prose; on a de lui un discours intitulé: *Orazione agli amanti*, etc.; discours aux amants, dans lequel on veut les rappeler, de tous les autres amours, à l'amour platonique; il se trouve à la fin des *Lettres de différents auteurs*, publiées par Raffinelli, Mantoue, 1547, in-8°. Dans une lettre de ce recueil, on apprend qu'Arrivabene florissait en 1546, que son père vivait encore, et que notre poète fut lié d'amitié avec J.-B. Possevino et le célèbre Nicolo Franco. Une autre lettre nous apprend encore qu'Arrivabene était assez bien partagé des biens de la fortune, et qu'il vivait dans l'aisance; qu'il était dans un mouvement perpétuel de corps et d'esprit, allant sans cesse de la cour d'un roi à celle d'un autre; qu'il fut principalement attaché au cardinal de Mantoue; qu'enfin, il fut marié, et qu'il eut plusieurs enfants. G—É.

ARRIVABENE (JEAN-PIERRE), de Mantoue. Il fut disciple du célèbre Philelphe, et devint très-habile dans la langue grecque. Il demeura à Rome en qualité de secrétaire apostolique, et étant devenu évêque d'Urbin, il mourut dans cette ville, en 1504, à soixante-trois ans. Il fit un poëme latin, intitulé: *Gonzagidos*, en l'honneur du marquis Louis III de Gonzague, célèbre général du duc de Mantoue, mort en 1484. Ce poëme fut imprimé pour la première fois, par Menscheuius, en 1738. Il y a quelques *Lettres latines* d'Arrivabene, imprimées à Milan en 1506, avec celles du cardinal Jacques Ammanati de' Piccolomini, cardinal de Pavie. (*V.* Mazzuchelli, *Scritt. Ital.*, vol. Ier., p. 11.) G—É.

ARROY (BÉSIAN), docteur de Sorbonne, et théologal de Lyon, a donné: I. *Questions décidées sur la justice des armes des rois de France, et l'alliance avec les Hérétiques et les Infidèles*, 1634, in-8°.; ouvrage composé pour la défense des traités de Louis XIII avec les Suédois et les protestants d'Allemagne, et qu'essaya de réfuter Jansénius, qui, sous le nom d'Alexandre, patrice d'Armach, publia le *Mars Gallicus*. II. *Apologie pour l'Eglise de Lyon, contre les notes et prétendues corrections*

*sur le nouveau Bréviaire de Lyon*, 1644, in-8°. Cette apologie, qui contient l'éloge des premiers archevêques de Lyon, dont l'auteur relève la noblesse et la sainteté, est une réponse à un ouvrage de Claude Le Laboureur (*V.* LABOUREUR). III. *Briève et dévote Histoire de l'abbaye de l'île Barbe*, Lyon, 1664, in-12. C'est encore un ouvrage contre Le Laboureur IV. *Domûs Umbrævallis Vimiacœ descriptio*, 1661, in-4°. C'est une description de la maison de campagne de l'archevêque de Lyon. A. B—T.

ARSACES Ier., fondateur de la monarchie des Parthes, commença sa carrière vers l'an 350 avant J.-C., en excitant une révolte contre l'officier qui gouvernait le pays pour Antiochus Théos, et qui avait voulu faire un outrage infâme au jeune frère d'Arsaces. Le gouverneur fut tué, et Arsaces engagea ses compatriotes à se joindre à lui pour chasser les conquérants, et établir l'indépendance nationale. Parvenu à exécuter tous ces desseins, les Parthes l'élevèrent sur le trône, et il fixa sa résidence à Hécatompolis. Séleucus Callinicus, successeur d'Antiochus, tenta de recouvrer les provinces parthes; mais Arsaces le vainquit, et le fit prisonnier, dans une grande bataille que les Parthes regardèrent comme la véritable époque de leur indépendance, et dont ils célébrèrent long-temps l'anniversaire. Arsaces se rendit ensuite maître de l'Hircanie, de quelques provinces voisines, et, après un règne prospère d'environ trente-huit ans, il périt dans une bataille contre le roi de Cappadoce. Son nom fut très-célèbre en Orient, et les rois parthes, ses successeurs, le prirent tous, comme les empereurs romains prenaient celui de César. On les appela les *Arsacides*. D—T.

ARSACES II, roi des Parthes, succéda à son père, Arsaces Ier., et fut comme lui un prince belliqueux. Tandis qu'Antiochus-le-Grand était engagé dans une guerre contre Ptolémée, roi d'Egypte, il entra dans la Médie, et s'en rendit maître. Antiochus, lorsque la guerre d'Égypte fut terminée, marcha contre le roi des Parthes, le chassa de la province qu'il avait conquise, et, le poursuivant même dans ses états, l'obligea de se réfugier en Hyrcanie; mais Arsaces ayant rassemblé une armée de 10,000 hommes de pied, et de 20,000 chevaux, revint sur ses pas, et parut à Antiochus un ennemi si formidable, que ce roi s'estima heureux de le confirmer dans la possession du pays des Parthes et de l'Hyrcanie, sous la seule condition d'une alliance entre eux. On ne sait plus rien de l'histoire d'Arsaces, sinon qu'il laissa son trône à son fils Arsaces Priapatius. D—T.

ARSACES TIRANUS, roi d'Arménie, à l'époque où Julien fit une invasion dans la Perse. Cet empereur le somma de réunir ses forces à celles des Romains, par une lettre pleine de hauteur (si toutefois celle qui existe sous son nom n'est pas apocryphe). Le prince arménien qui, en qualité de chrétien, ne souhaitait pas que Julien acquît de la gloire, fit, dit-on, déserter ses troupes dans un moment où les Romains avaient le plus besoin de leurs secours, ce qui contribua beaucoup à faire échouer l'entreprise. Lorsque Jovien fut forcé de faire, avec le roi des Perses, une paix ignominieuse, on stipula spécialement que les Romains renonceraient à la souveraineté de l'Arménie, et ne donneraient aucune assistance à Arsaces, s'il était attaqué par les Perses. Peu d'années après, Sapor entra dans l'Arménie avec une armée, mais sans annoncer

contre Arsaces aucune intention hostile. Il l'invita même à un festin splendide; mais, au milieu de la fête, il le fit charger de chaînes d'argent, et mettre en prison. Arsaces, après une captivité de peu de durée, dans la Tour de l'Oubli, à Ecbatane, fut assassiné, l'an 369 de J.-C., et l'Arménie devint une province de la Perse.
D—T.

ARSACHEL. *Voy.* ARZACHEL.

ARSAMES, ou ARSAMAS, l'un des premiers rois de l'Arménie, lorsqu'elle eut secoué le joug des rois de Syrie, successeurs d'Alexandre, ne nous est connu que par une médaille dont l'exergue est en grec, et par un passage de Polyen, qui nous apprend qu'il donna des secours à Antiochus Hiérax, qui s'était réfugié dans ses états. On croit qu'il fut le fondateur d'Arsamosate, ville de l'Arménie. Il vivait vers l'an 245 av. J.-C. — Il est question de plusieurs Arsames dans l'histoire de la Perse, savoir : ARSAME, père d'Hystaspe, père de Darius; ARSAME, fils de Darius; ARSAME, contemporain du même prince, et qui se révolta contre lui; ARSAME, fils d'Artaxercès-Longue-Main, qu'Artaxercès-Ochus fit assassiner; ARSAME, qui commandait l'armée des Perses, au passage du Granique, et qui fut tué à la bataille d'Issus.
C—R.

ARSEGNINO, DE PADOUE, grammairien très-obscur, du 13<sup>e</sup>. siècle, s'est glissé dans les *Dictionnaires des grands hommes*, sur la seule autorité du Scardéone, qui, dans son ouvrage intitulé : *De antiquitate urbis Patav. et cl. civibus*, pag. 229, affirme avoir vu un ancien manuscrit où cet Arsegnino avait rassemblé, sous le titre de *Quadriga*, quelques règles de grammaire, des sentences, des proverbes et quelques épîtres. On dit donc, et l'on répète, qu'il nous a laissé cet ouvrage, quoique personne, depuis Scardéone, ne puisse se vanter de l'avoir vu.
G—É.

ARSÈNE, patriarche grec, était moine-laïc dans un monastère de la Macédoine, lorsqu'en 1255, Lascaris II, résolut de l'élever sur le siége patriarcal. Dans l'espace d'une semaine, Arsène fut fait diacre, prêtre, patriarche, et couronna son souverain. Lascaris en mourant, quatre ans après, le chargea, conjointement avec Muzalon, de la tutèle du jeune empereur Jean Lascaris. Mais Muzalon ayant été assassiné, et Michel Paléologue s'étant emparé peu à peu de toute l'autorité, Arsène prévit le sort qui menaçait son pupille, sans avoir assez de talent ni de caractère pour s'opposer aux desseins de Paléologue; tout ce qu'il put faire, fut de se retirer avec éclat dans un monastère près de Nicée. Michel le fit déposer, et fit élire Nicéphore en sa place. L'église grecque se divisa entre ces deux patriarches. Cependant, en 1261, après avoir repris Constantinople sur les Latins, Michel rétablit Arsène, qui le couronna dans Ste.-Sophie, et qui bientôt s'en repentit amèrement, lorsque Paléologue eut fait crever les yeux au jeune Lascaris. Arsène, tendrement attaché à son pupille, éclata sans ménagement, et excommunia l'empereur. Celui-ci feignit de fléchir, et témoigna plus d'égards pour Arsène; mais la hauteur imprudente, et l'inflexibilité du patriarche, irritèrent de nouveau Michel, qui, s'étant assuré du consentement de plusieurs évêques, convoqua, en 1266, un concile dans lequel Arsène fut condamné et déposé. Il reçut son arrêt avec fermeté, et fut transporté, la nuit suivante, dans l'île de Proconnèze, où on le garda étroitement. Le schisme recommença avec plus de fureur. En 1267, les ennemis d'Arsène

l'accusèrent d'avoir trempé dans une conjuration contre Michel, qui le fit interroger dans son exil; mais l'état misérable du patriarche, et sa justification noble et vigoureuse, persuadèrent l'empereur de son innocence, et firent apporter quelques adoucissements à son sort. Arsène mourut dans son exil, le 30 septembre 1273, et laissa, dans son testament qui nous est parvenu, des preuves de son inflexibilité et de sa haine contre Paléologue. On a encore de ce patriarche un *Recueil de canons*, rapprochés des lois des empereurs, avec des notes tendant à en établir la concordance.

L—S—E.

ARSÉNIUS, fils de Michel Apostolius, vivait à Rome du temps de Léon X, qui le fit archevêque de Monembasie, dans le Péloponnèse. Il fit imprimer à Rome, chez Calliergi, avant 1522, un petit Recueil en deux parties, intitulé : *Præclara dicta philosophorum, imperatorum et poëtarum ab Arsenio Monembasiæ archiepiscopo collecta*, grecè, in-8°. Il y a dans ce recueil des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. Il a aussi recueilli dans les manuscrits, des scholies sur sept tragédies d'Euripide, qu'il fit imprimer à Venise en 1534, in-8°., et qu'il dédia au pape Paul III. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

C—R.

ARSENNE, saint anachorète en Égypte, naquit à Rome vers la fin du 4ᵉ. siècle, d'une famille alliée à plusieurs sénateurs. Dès son enfance, il se montra plein d'ardeur pour l'étude et pour la pratique de la vertu; et se rendit bientôt habile dans la connaissance des auteurs grecs et latins, et de l'Écriture sainte. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut ordonné diacre, et vécut long-temps dans la retraite : mais l'empereur Théodose-le-Grand cherchant un gouverneur pour l'éducation de ses enfants, son choix tomba sur Arsenne, qui fut élevé à la dignité de sénateur, et nommé tuteur des jeunes princes : l'empereur voulut qu'Arsenne eût un train magnifique; et cent domestiques, richement habillés, furent attachés à son service. Un jour que Théodose était allé voir les jeunes princes pendant leurs études, il les trouva assis, tandis qu'Arsenne était debout devant eux; il fit de vifs reproches à ses enfants, les dépouilla, pour quelque temps, des marques de leur dignité, et ordonna que pendant leurs leçons, ils fussent debout et Arsenne, assis. Mais tous ces honneurs ne remplissaient point le cœur d'Arsenne. Doué d'une ame vive et tendre, et peut-être en secret tourmenté par une passion que sa piété cherchait à étouffer, il ne soupirait qu'après la solitude. Un jour Arcadius, un des enfants de Théodose, ayant commis une faute, Arsenne voulut l'en punir; mais le jeune prince n'en devint que plus indocile et plus opiniâtre. Arsenne profita de cette occasion pour quitter la cour; il s'embarqua secrètement sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il se rendit dans le désert de Scété, pour y vivre en anachorète. L'empire romain s'écroulait alors sous les coups des Barbares; le monde était ravagé par tous les genres de fléaux, et ne présentait partout que le spectacle de la plus honteuse barbarie. Dans cet affreux désordre, beaucoup de chrétiens oublièrent ces paroles de l'Écriture : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, et se réfugièrent dans les lieux écartés. Lorsqu'Arsenne arriva dans le désert de Scété, et qu'il parla de la cour de Constantinople aux anachorètes, depuis long-temps retirés du monde, il leur causa la plus vive surprise; dans leur simplicité, ils

ne concevaient pas que des hommes s'occupassent à bâtir des villes, recherchassent les pompes et la vaine gloire, et daignassent occuper des trônes; mais ce qu'ils comprenaient encore moins, c'était la corruption, la perfidie, l'impiété; ils ne pouvaient s'expliquer les récits d'Arsenne. Comme il venait de quitter un monde qui leur était inconnu, et qui ne leur inspirait que des défiances, ils résolurent de le soumettre aux plus rudes épreuves, pour savoir si une vaine curiosité ne l'avait point amené dans le désert. S. Jean, surnommé *le Nain*, leur supérieur, s'assit avec ses frères pour prendre un peu de nourriture, et laissa Arsenne debout, sans faire attention à lui. Cette épreuve devait paraître dure à un homme élevé à la cour; mais elle fut suivie d'une autre plus dure encore. Au milieu du repas, S. Jean prend un morceau de pain qu'il jette à terre devant Arsenne, en lui disant avec un air de mépris, qu'il peut manger s'il a faim. Arsenne se couche à terre et mange dans cette posture. S. Jean, édifié de tant d'humilité, n'exigea plus d'autre épreuve: « Allez, dit-il aux frères, retournez » dans vos cellules avec la bénédiction » du Seigneur; priez pour nous; cet » homme est appelé à la vie reli» gieuse. » Dès-lors Arsenne prit sa place parmi les pères du désert. Comme les autres anachorètes, il faisait des nattes et des ouvrages de joncs, se nourrissait de pain noir, et couchait sur la terre. Cependant Théodose, affligé de sa fuite, le fit chercher dans tout son empire; après la mort de ce prince, Arcadius, qui lui succéda, n'oublia pas non plus Arsenne, et voulut le rappeler à la cour. Ayant appris qu'il était dans les déserts de Scété, il lui écrivit pour se recommander à ses prières. Dans sa lettre, il offrait de lui abandonner les tributs de l'Égypte, pour être employés aux besoins des monastères et au soulagement des pauvres; le pieux cénobite se contenta de répondre à l'envoyé de l'empereur: « Je prie Dieu qu'il nous par» donne à tous, nos péchés; quant à la » distribution de l'argent, je ne suis » point capable d'un tel emploi, étant » déjà mort au monde. » De tous les moines de Scété, il n'y en avait point qui fût plus pauvre, plus humble, plus mal nourri et plus mal vêtu que l'ancien gouverneur d'Arcade. Dans une longue maladie, il fut secouru par la charité de ses frères, et transporté dans un logement plus commode que le sien; on le coucha sur un lit fait de peaux de bêtes, un oreiller fut placé sous sa tête affaiblie; un des moines étant venu le voir, se scandalisa de le trouver ainsi couché, et s'écria qu'il ne reconnaissait pas le père Arsenne. Le supérieur demanda alors au moine qui montrait cette surprise, quelle avait été sa profession avant d'être cénobite? « J'é» tais berger, répondit-il, et j'avais » beaucoup de peine à vivre. — Vous » voyez l'abbé Arsenne, répliqua le » supérieur; il fut le père des empe» reurs; il avait à sa suite cent es» claves habillés de soie; il était molle» ment couché sur des lits magnifiques; » pour vous, qui étiez berger, vous » vous trouviez plus mal à votre aise » dans le monde qu'ici. » Le bon moine, touché de ces paroles, s'humilia, et se retira plein de respect pour Arsenne. Un des officiers de l'empereur apporta un jour à Arsenne le testament d'un sénateur de ses parents qui lui donnait tous ses biens; le solitaire refusa l'héritage, en disant: « Je suis mort avant mon parent, je » ne puis être son héritier. » Il continua à vivre dans la pauvreté et la mortification; lorsqu'il se ressouvenait

des jours qu'il avait passés à la cour des empereurs, il ne pouvait retenir ses larmes, et rien ne pouvait l'arracher à sa solitude, ni le détourner de la pensée de Dieu. Un jour, une dame romaine, nommée *Mélanie*, qui avait quitté Rome pour voir le père Arsenne, parut à la porte de sa cellule et se jeta à ses pieds; le serviteur de Dieu lui dit: « Une femme ne doit » point quitter sa maison, et traverser » les mers pour satisfaire une vaine » curiosité. » Mélanie, toujours prosternée, le conjura de se souvenir d'elle, et de prier pour sa sanctification: « Je prie Dieu, lui répondit-il, » de ne jamais me ressouvenir de » vous. » Il s'éloigna plein de trouble et les yeux mouillés de pleurs. Arsenne avait un goût si profond pour la retraite, qu'il évitait jusqu'à la société de ses frères du désert; il ne leur parlait presque jamais: « Je me » suis toujours repenti, disait-il, » d'avoir conversé avec les hommes, » et jamais d'avoir gardé le silence. » Il recevait néanmoins les avis des plus simples d'entre les moines: « J'ai eu » la science des Grecs et des Romains; » mais les hommes les plus simples » sont plus avancés que moi dans la » science de la vertu. Les hommes » simples sont ceux qui plaisent à » Dieu; car il veut des ames qui ne » soient pas toujours devant un miroir, » pour se composer avec art. » Arsenne avait quarante ans, lorsqu'il quitta la cour de Constantinople; après avoir passé plusieurs années dans le désert de Scété, il fut obligé de le quitter quelque temps, à cause d'une irruption que firent les Masiques, peuple barbare de la Libye. Le danger passé, il revint dans sa cellule; mais il fut obligé de l'abandonner pour toujours vers l'an 434, à cause d'une seconde irruption des barbares qui massacrèrent plusieurs ermites. Il se retira d'abord sur le roc de Troë, ou Pura, vis-à-vis de Memphis, et dix ans après à Canope, près d'Alexandrie. Le voisinage d'une ville lui fit regretter le désert; il revint à Troë, où il mourut. Voyant approcher sa dernière heure, il fondait en larmes: « Vous » craignez donc de mourir, lui dit un » de ses disciples? — J'avoue, ré- » pondit-il, que je suis saisi de crainte, » et que cette crainte ne m'a point » quitté, depuis que je suis dans le » désert. » Il était âgé de quatre-vingt-quinze ans, et en avait passé cinquante dans la solitude. Les compagnons d'Arsenne lui donnèrent la sépulture, en disant: « Heureux Ar- » senne d'avoir pleuré sur lui-même, » tant qu'il était sur la terre! » Saint Arsenne a été souvent cité comme le modèle de la vie monastique. Il est nommé sous le 19 juillet dans le martyrologe romain. M—D.

ARSÈS, le plus jeune des fils d'Artaxercès Ochus, fut placé sur le trône par l'eunuque Bagoas, qui avait fait périr son père et ses frères, vers l'an 436 avant J.-C. Il n'en jouit pas longtemps; car le même Bagoas, voyant qu'il prenait des mesures pour le punir, le fit mourir, dans la troisième année de son règne. C—R.

ARSILLI (FRANÇOIS), de Sinigaglia, dans le duché d'Urbin, célèbre poète et médecin, florissait à Rome, sous les pontificats de Léon X et de Clément VII. Paul Jove, qui fut son ami, lui a accordé une place dans ses éloges; il rapporte qu'Arsilli, obligé de pratiquer la médecine, ne laissait pas néanmoins de produire chaque jour quelques compositions poétiques. Honnête homme, et attaché à sa liberté, ce poète, peu courtisan, n'eut pas le bonheur de plaire au pape et à sa cour; il s'en tint toujours éloigné, et

on ne le rechercha pas. Après avoir exercé la médecine pendant l'espace de trente ans, Arsilli mourut d'une hydropisie, dans la soixante-seizième année de son âge. On a de lui un poëme élégiaque, intitulé : *De poëtis Urbanis*, qu'il adressa à Paul Jove, et dans lequel il parle de tous les poëtes de son temps qui florissaient à Rome ; il est imprimé dans un recueil de poésies latines de plusieurs auteurs, sous le titre de *Coryciana*, Rome, 1524, in-4°., et a été réimprimé par Tiraboschi, à la fin du tome VII, part. 3, de son *Histoire de la Littérature italienne*, 1re. édit. de Modène, in-4°. Paul Jove et Giraldi attribuent aussi à Arsilli une traduction des *Prologues d'Hippocrate*, en vers latins, mais elle n'a pas été imprimée. G—é.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte, et de Bérénice, épousa Lysimaque, roi de Thrace, qui était déjà avancé en âge, et avait plusieurs enfants. Elle devint jalouse d'Agathoclès, l'aîné des fils de ce prince, qui était marié à Lysandra, fille du même Ptolémée et d'Eurydice ; d'autres disent qu'elle conçut une violente passion pour lui, et qu'il ne voulut pas la satisfaire ; quoi qu'il en soit, elle parvint à le perdre dans l'esprit de son père, qui le fit mourir. Quelque temps après, Lysimaque étant parti pour l'Asie, la laissa dans la Macédoine, avec Lysimaque et Philippe, deux fils qu'il avait eus d'elle ; ce prince ayant été tué dans une expédition, Ptolémée Céraunus s'empara de la Macédoine ; mais il ne put pas prendre Cassandrée, où Arsinoé s'était renfermée avec ses enfants. Alors, il lui fit proposer de l'épouser ; elle eut beaucoup de peine à s'y décider, cependant, à la fin, elle y consentit, et voulut bien même le recevoir dans la ville de Cassandrée ; mais à peine y fut-il entré, qu'il fit massacrer ses deux fils, et l'exila elle-même dans l'île de Samothrace, d'où elle sortit bientôt pour épouser Ptolémée Philadelphe, son frère de père et de mère, et, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée que lui, elle lui inspira une telle passion, qu'après sa mort, il donna son nom à un des nomes de l'Égypte ; il lui fit faire une statue de quatre coudées de haut, d'une seule pierre qui ressemblait à la topaze, et il lui consacra une enceinte où il fit placer un obélisque. Il voulait lui ériger un temple dont la voûte aurait été en aimant, pour que la statue d'Arsinoé, qu'il aurait fait exécuter en fer, restât suspendue en l'air. Il n'en avait point eu d'enfants, mais il lui fit adopter ceux qu'il avait eus d'Arsinoé, fille de Lysimaque, sa première épouse. C—r.

ARSINOÉ, fille de Lysimaque, roi de Thrace, épousa Ptolémée Philadelphe, dont elle eut trois enfants, Ptolémée, Lysimaque et Bérénice. Son époux ayant cru qu'elle avait conspiré contre lui, l'exila à Coptos, dans la Thébaïde ; elle trouva le moyen de s'en échapper, et se rendit auprès de Magas, frère de mère de Ptolémée, et roi de Cyrène, qui l'épousa, et adopta Bérénice sa fille, qu'elle avait emmenée. Ptolémée et Magas voulant par la suite terminer la guerre qui avait long-temps subsisté entre eux, convinrent que Ptolémée, fils de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, mais qu'il avait fait adopter par Arsinoé sa sœur et sa seconde femme, épouserait Bérénice. Magas étant mort dans ces entrefaites, Arsinoé, sa veuve, voulant rompre un mariage auquel elle n'avait pas consenti, fit venir de la Macédoine Démétrius, fils de Démétrius Poliocertes, pour lui faire épouser sa fille, et, lorsqu'il fut arrivé,

elle le prit pour son amant, et lui abandonna toute son autorité. Comme il en abusait, il se forma contre lui une conspiration, à la tête de laquelle était Bérénice, elle-même. On le tua dans la chambre même d'Arsinoé, et entre ses bras; mais on ne lui fit à elle aucun mal. C'est ainsi que j'ai cru devoir concilier Callimaque et Justin, qui disent, le premier, que Bérénice était fille d'Arsinoé et de Ptolémée, le second, qu'elle était fille d'Arsinoé et de Magas (*Voy.* Apamé et Bérénice). C—r.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée Evergète et de Bérénice, épousa Ptolémée Philopator son frère; elle se trouva avec lui au combat de Raphia, contre Antiochus, et ne contribua pas peu au succès de cette journée. Ptolémée, par la suite, étant devenu amoureux d'Agathoclée, se laissa entièrement subjuguer par cette femme et par ses frères, qui obtinrent de lui l'ordre de faire mourir Arsinoé, et ils la firent tuer par un certain Philammon. C—r.

ARTABAN, frère de Darius (*Voy.* Darius).

ARTABAN, capitaine des gardes de Xercès (*Voy.* Xercès).

ARTABAN IV, roi des Parthes, était frère de Volgèse III. Excité par quelques nobles mécontents, il lui disputa la couronne. Après la mort de ce prince, il lui succéda sans opposition, quoique Tiridate eut un droit plus légitime, en qualité d'aîné. Comme il était en paix avec l'empire romain, il ne se tint pas assez sur ses gardes quand Sévère ravagea les territoires voisins, et, dans une incursion des troupes romaines, il manqua d'être fait prisonnier. Caracalla le mit dans un danger encore plus grand, par un des actes de perfidie les plus odieux dont l'histoire fasse mention. Sous prétexte d'assurer entre les deux nations une paix durable, il demanda en mariage la fille d'Artaban, et, quoique d'abord le roi des Parthes eut rejeté cette proposition, on finit par obtenir son consentement. Le général romain fit, en conséquence, marcher son armée dans le pays des Parthes, et fut reçu partout en ami. Lorsqu'il approcha de la capitale, Artaban vint à sa rencontre avec un brillant cortége, et des démonstrations de joie; mais tandis que les Parthes ne songeaient qu'à se livrer aux plaisirs, Caracalla donna le signal à ses troupes qui se jetèrent l'épée à la main sur ces hommes désarmés, en firent périr le plus grand nombre, et dispersèrent le reste: Artaban lui-même eut peine à échapper au massacre. Caracalla pilla et incendia tout le pays voisin, et se retira ensuite en Mésopotamie. Artaban, brûlant de se venger, assembla l'armée la plus considérable que les Parthes eussent encore mise sur pied, passa l'Euphrate, et, mettant tout à feu et à sang, entra dans la Syrie, où les Romains marchèrent à sa rencontre. Ils avaient alors substitué Macrin à Caracalla. L'action dura deux jours. Le champ de bataille était déjà couvert de quarante mille morts, lorsque, le troisième jour, Artaban renouvela l'attaque, en disant qu'elle ne faisait que de commencer, et qu'il la continuerait jusqu'à ce que le dernier des Parthes ou des Romains eût péri. Un hérault d'armes, envoyé par Macrin, l'informa de la mort de Caracalla, et proposa un traité entre les deux empires. Cette offre fut acceptée. On rendit au roi des Parthes les captifs qu'on lui avait faits; on lui paya les frais de la guerre, et il retourna dans son pays, en l'an 217. Ses succès l'avaient tellement exalté, que, le premier des monarques par-

thes, il prit le double diadême, et le titre de *Grand-Roi;* mais sa prospérité fut de peu de durée. Ardshir Babegan, ou Artaxeree, excita les Persans à se révolter contre lui, et, dans une sanglante bataille, Artaban fut défait, pris et mis à mort. Par cet événement, l'empire des Parthes, qui avait subsisté quatre cent soixante-quinze ans, fut détruit. Cependant, la famille des Arsacides ne fut point éteinte dans la personne d'Artaban; elle continua de régner en Arménie, comme tributaire des monarques persans, jusqu'au temps de l'empereur Justinien. D—T.

ARTABASDE, né en Arménie, commandait dans cette province un détachement des armées romaines, en 716, lorsque Léon III l'Isaurien disputa l'empire à Théodose III, qui venait de détrôner Anastase II; Artabasde promit à Léon de le favoriser, et celui-ci s'engagea à le prendre pour gendre. Effectivement, lorsque Léon eût été couronné, Artabasde épousa la princesse Anne, et fut nommé europalate. En 742, Léon l'Isaurien étant mort, laissa le sceptre à son fils Constantin Copronyme; la haine qu'on portait à celui-ci fit concevoir à Artabasde la possibilité de s'emparer du trône. Il leva l'étendard de la révolte, et marcha contre Constantin qui s'avançait en Phrygie pour combattre les Sarrasins. Les premiers succès furent pour Artabasde; il en profita pour s'approcher de Constantinople, où le patrice Théophane et le patriarche Anastase venaient de soulever le peuple contre Constantin, dont ils avaient faussement publié la mort. Artabasde fut reçu dans la capitale et reconnu empereur; mais Copronyme rassemblait dans la ville d'Amorium les débris de son parti. Cependant les deux empereurs imploraient l'appui des khâlyfes sarrasins, les plus cruels ennemis de l'empire. En 743, Artabasde, après avoir fait couronner Nicéphore, son fils aîné, passa en Asie avec son autre fils Nicétas, et se mit à ravager les provinces qui lui étaient opposées; mais son armée fut surprise par celle de Constantin, et taillée en pièces, près de Sardes. Artabasde, vaincu et poursuivi, regagna Constantinople avec peine. Bientôt il s'y vit assiégé par son rival; la ville n'était point approvisionnée, et en peu de jours la famine s'y fit sentir. Enfin, le 2 novembre, Constantin s'en rendit maître; Artabasde se sauva à Nicée, et de là au fort de Puzane, dans lequel il fut pris. Constantin lui fit crever les yeux, ainsi qu'à Nicétas et à Nicéphore: on les promena pendant les jeux du cirque, montés sur un âne, et le visage tourné vers la queue. Après cette catastrophe, l'histoire ne parle plus d'Artabasde. L—S—E.

ARTABAZE, fils de Pharnace, commandait les Parthes et les Chorasmiens, dans l'expédition que Xercès fit contre la Grèce. Ce prince, après la défaite de son escadre, voulant retourner dans la Perse, voulut qu'Artabaze l'escortât avec 60,000 hommes pour traverser l'Europe, et lui ordonna de retourner joindre Mardonius pour faire la guerre aux Grecs. Artabaze soumit, pendant l'hiver, quelques villes maritimes de la Macédoine, et, étant revenu au printemps vers Mardonius, il chercha à le dissuader de livrer la bataille de Platée. Au moment du combat, jugeant, par ses dispositions, qu'il serait battu, il se tint à l'écart et se retira avec son armée, en répandant sur toute la route que Mardonius était vainqueur, afin qu'on le laissât passer sans l'attaquer. C—R.

ARTABAZE, l'un des généraux d'Artaxercès-Longue-Main, resta fidèle à ce prince tant qu'il vécut, et fit tous ses efforts pour soumettre Datame qui s'était révolté. Après la mort de ce prince, il se révolta lui-même contre Artaxercès Ochus, son successeur, et défit deux fois ses troupes. Obligé à la fin de céder, il se réfugia dans la Macédoine. Quelque temps après, Mentor de Rhodes, dont Artabaze avait épousé la sœur, ayant rendu de grands services à Artaxercès Ochus dans son expédition contre l'Égypte, obtint la grâce de son beau-frère, vers l'an 350 av. J.-C. Il se trouva, par la suite, avec Darius Codoman, à la bataille d'Arbèles, et il le suivit dans sa fuite; mais, ne voulant pas se prêter aux projets de Bessus contre ce prince, il se retira, de concert avec ses fils et avec les troupes grecques; il se rendit à Alexandre qui le fit satrape de la Bactriane, vers l'an 330 av. J.-C. Environ deux ans après, il pria Alexandre de donner sa satrapie à un autre, parce qu'il était trop vieux pour la gouverner. Il avait un grand nombre de fils à qui Alexandre donna des gouvernements. Ses filles furent mariées, l'une à Ptolémée, fils de Lagus; l'autre à Eumènes de Cardie, et une troisième à Séleucus. C—R.

ARTABAZE, ou ARTAVASDE (car c'est le même nom), fils de Tigrane, hérita de la portion des états de son père qui ne lui avait pas été enlevée par les Romains, et qui se réduisait à peu près a l'Arménie. Lorsque Crassus entreprit son expédition contre les Parthes, Artabaze lui promit des secours considérables; mais Hyrodès, roi des Parthes, étant venu l'attaquer, il ne put pas les envoyer, et il fit même bientôt sa paix avec les Parthes. Quelques années après, l'an 33 av. J.-C., il engagea Antoine à faire la guerre à Artabaze, roi des Mèdes, et aux Parthes, en lui promettant de se réunir à lui avec toutes ses forces, et il l'abandonna encore, ce qui exposa Antoine à de très-grands dangers. Irrité de cette trahison, celui-ci trouva le moyen de se saisir d'Artabaze, et l'emmena en Égypte, où il le fit servir d'ornement à son triomphe. Après la bataille d'Actium, Cléopâtre étant revenue en Égypte, et voulant obtenir des secours du roi des Mèdes, fit couper la tête à Artabaze qui était son ennemi, et la lui envoya, l'an 28 av. J.-C. Ce prince était très-instruit, et il avait écrit en grec des tragédies, des discours et des ouvrages d'histoire, dont quelques-uns existaient encore du temps de Plutarque. C—R.

ARTALE (Joseph), poète italien, né en 1628 à Mazzareno, en Sicile, s'adonna d'abord à l'art militaire, et se trouva à Candie lorsque cette place fut assiégée par les Turks. La valeur qu'il déploya, en diverses rencontres, le fit juger digne du titre de chevalier de l'ordre Constantinien de St.-Georges, qui lui fut conféré, avec la faculté de pouvoir ajouter aux armes de sa famille l'aigle à deux têtes. Il était si fort à l'escrime, qu'on l'appelait communément *il Cavalier sanguinario*. Il mourut à Naples, des suites de maladies honteuses et de la goutte, le 11 février 1679. On a de lui: I. *Dell' Enciclopedia, parte prima*, Pérouse, 1658, in-8°.; Venise, 1660 et 1664, in-12; *parte seconda*, ou *la Guerra fra i vivi e morti, tragedia, di lieto fine, et il Cor di Marte, romanzo*, Naples, 1679, in-12; *parte terza*, ou *l'Alloro fruttuoso*, Naples, 1679, in-12; II. *la Pasife* (Pasiphaé), *ovvero l'impossibile fatto possibile, dramma per musica*, Venise, 1661, in-12; III. *la Bellezza atterrata, elegia*

(*in seste rime*), Naples, 1646, réimprimée à Venise en 1661, in-12. G—É.

ARTAUD, archevêque de Reims au 10e. siècle, est fameux par la contestation qu'il eut avec Hébert et Hugues, comtes de Paris. Ces nobles, jaloux de l'accroissement du pouvoir des ecclésiastiques, engagèrent, en 940, Guillaume, duc de Normandie, à se joindre à eux pour assiéger Reims. Dès le sixième jour, le prélat fut abandonné par ses vassaux et se soumit. Ses ennemis l'obligèrent à résigner son archevêché et à quitter le diocèse. Il s'enfuit à Laon, et se présenta devant la cour qui s'y trouvait alors. On mit tout en usage pour l'intimider et pour le faire consentir à l'ordination de Hugues, son compétiteur, qui n'avait pas plus de 20 ans. Artaud résista fermement, et menaça de l'excommunication et de l'appel au pape, si l'on élisait un autre archevêque de Reims pendant sa vie. Hugues fut cependant ordonné dans une assemblée d'évêques, tenue à Soissons, en 941 : depuis ce temps, le droit au siége archiépiscopal fut le sujet d'une longue contestation entre les deux prétendants, jusqu'à ce qu'en 947 le roi rétablit Artaud. Peu après Hugues fut excommunié dans un concile tenu à Trèves. Artaud avait sacré, en 936, Louis-d'outre-mer; en 953, il sacra Lothaire, fils de ce prince : tous deux lui accordèrent leur confiance et le nommèrent leur grand-chancelier. Il mourut le 30 septembre 961. Il a laissé une Relation de ses démêlés avec le jeune Hugues, qu'on trouve dans l'*Histoire de l'église de Reims*, le *Gallia Christiana*, et ailleurs. M—D.

ARTAUD (PIERRE-JOSEPH), né à Bonieux dans le Comtat-Vénaissin, en 1706, vint très-jeune à Paris, et s'y distingua dans le ministère de la chaire. On lui confia d'abord la cure de St.-Méry; ses talents et ses vertus lui méritèrent, ensuite, l'évêché de Cavaillon, dont il fut pourvu en 1756. La mort l'enleva, le 5 sept. 1760, au troupeau qu'il instruisait autant par ses exemples que par ses prédications. Son *Panégyrique de S. Louis*, 1754, in-4°.; son *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1757, in-4°.; ses *Mandements*, ses *Instructions pastorales*, etc., ne sont dépourvus ni d'élégance ni d'onction. Ses prônes, qui n'ont point été imprimés, passaient pour des modèles dans le genre familier. ST—T.

ARTAXERCÈS, surnommé LONGUE-MAIN, à cause de la longueur de l'un de ses bras, était second fils de Xercès. Son père, ainsi que Darius son frère aîné, ayant été tué par Artaban (*Voy.* XERCÈS) et d'autres conjurés, il eut le bonheur de leur échapper, et monta sur le trône l'an 464 avant J.-C. Son premier soin fut de punir les assassins de son père. Il se vit ensuite obligé de faire la guerre aux Égyptiens qui s'étaient révoltés dès qu'ils avaient appris la mort de Xercès, et avaient appelé à leur secours les Athéniens. Artaxercès étant parvenu à les faire rentrer dans le devoir, les Athéniens continuèrent à lui faire la guerre, et Cimon s'empara de la plus grande partie de l'île de Chypre; alors Artaxercès, qui n'était point belliqueux, résolut de faire la paix à quelque condition que ce fût, et ses généraux conclurent, avec les Athéniens, un traité par lequel le roi de Perse consentait à ce que toutes les villes grecques de l'Asie fussent libres, et s'engageait à empêcher que ses satrapes n'approchassent de la mer, de plus de trois journées. Ce

fut à la cour d'Artaxercès que Thémistocles se réfugia et fut reçu avec de grands honneurs. Ce roi se montra très-favorable aux juifs, et l'on croit qu'il est l'Assuérus de l'Écriture, qui épousa Esther et permit à Esdras de rétablir le culte juif et le gouvernement civil à Jérusalem. Il passa le reste de ses jours en paix, et mourut l'an 424 avant J.-C., après avoir régné quarante ans; Xercès son fils lui succéda. C—R.

ARTAXERCÈS, surnommé MNÉMON, devint roi de Perse après la mort de Darius II, son père, l'an 405 av. J.-C. Cyrus, son jeune frère, que Parysatis, leur mère, avait cherché à faire placer sur le trône, ayant conspiré contre lui, il eut la bonté de lui pardonner, et de le faire satrape de la Lydie et des côtes de l'Asie, ce qui n'empêcha pas qu'il ne se révoltât contre lui, par la suite, et ne rassemblât une armée considérable pour le détrôner. Artaxercès étant allé à sa rencontre, il se livra une bataille dans laquelle Cyrus fut tué en s'exposant témérairement; Artaxercès resta paisible possesseur du trône. Mécontent des Lacédémoniens qui avaient embrassé la cause de son frère, il prit à son service Conon, général athénien, et enleva, par son moyen, l'empire de la mer aux Lacédémoniens. Il lui fournit ensuite de l'argent pour faire relever les murs d'Athènes. Il parvint aussi, par les divisions qu'il sema dans la Grèce, à forcer Agésilas d'abandonner ses états, où il avait déjà fait de grands progrès. Enfin, il amena les Spartiates à signer ce traité de paix honteux, par lequel ils lui abandonnaient les villes et les îles grecques de l'Asie. Les Égyptiens étaient presque toujours en révolte contre le roi de Perse; Artaxercès chercha à les réduire, mais il ne put pas en venir à bout. Il entreprit aussi en personne, contre les Cadusiens, une expédition qui ne fut pas heureuse. Il épousa Amestris et Atosse, deux de ses propres filles, et l'on croit qu'il donna le premier exemple de ces sortes de mariages. Cependant il paraît qu'ils n'étaient pas défendus par la religion des mages. Il se laissa gouverner par Parysatis, sa mère, qui lui fit commettre de très-grandes injustices. Après avoir fait périr Darius, l'aîné de ses fils, qui avait conspiré contre lui, il fut tué par Ochus, le plus jeune de ses fils, qui lui succéda l'an 361 avant J.-C. Artaxercès avait régné quarante-trois ans. C—R.

ARTAXERCÈS III, ou OCHUS, était le troisième des fils légitimes d'Artaxercès Mnémon. Darius son frère aîné, ayant été mis à mort, pour avoir conspiré contre son père, et Ariaspe, le second, s'étant empoisonné, Ochus monta sur le trône après la mort de son père, l'an 361 av. J.-C., et prit le nom d'Artaxercès. Il commença son règne par faire massacrer son frère et tout ce qui tenait à la famille royale, et la suite ne répondit que trop à ces commencements. L'Égypte était alors en pleine révolte, et Artaxercès Mnémon avait vainement tenté de la soumettre; Ochus continua long-temps à y faire la guerre par ses généraux; mais, ayant appris que les Égyptiens faisaient des railleries sur sa personne, et voyant que la Phénicie et l'île de Chypre s'étaient révoltées, il sortit de cet état d'inertie, et se mit à la tête de ses armées. Il alla d'abord attaquer la Phénicie, où il aurait obtenu peu de succès, sans la trahison de Mentor de Rhodes, qui commandait les troupes grecques à la solde du roi de Sidon, et qui, de concert avec le roi lui-même, livra les principaux de cette ville à Ochus, qui les fit massacrer : les habitants aimè-

rent mieux périr dans les flammes que de se rendre. Les autres villes se soumirent sans combat. Il entra ensuite dans l'Égypte, qu'il eut bientôt réduite, grâce aux talents de Bagoas. Une fois maître du pays, il s'y livra à toutes sortes de cruautés, détruisit les temples; et enfin, ayant fait égorger le bœuf Apis, il se le fit servir dans un repas. Cette dernière action excita l'indignation de Bagoas, qui, né en Égypte, était très-attaché à sa religion. Il ne témoigna pas tout de suite son ressentiment; mais de retour dans la Perse, Ochus s'étant de nouveau livré à son indolence, et ayant abandonné tous les soins du gouvernement à Bagoas, celui-ci le fit empoisonner, donna son corps à manger à des chats, et fit faire, avec ses os, des poignées de sabres, pour rappeler son humeur farouche et sanguinaire. Il plaça ensuite sur le trône Arsès, le plus jeune de ses fils, et fit mourir tous les autres. C—R.

ARTAXERCES BABEGAN. *Voy.* ARDÉCHIR.

ARTAXIAS, ou ARTAXAS, fils d'Artabaze, fut proclamé roi d'Arménie par l'armée, lorsque son père se fut laissé prendre par Marc Antoine. Ce général, de concert avec Artabaze, roi des Mèdes, l'ayant attaqué, il fut vaincu et prit la fuite; mais il revint bientôt, et, ayant défait Artabaze, et l'ayant fait prisonnier, il rentra en possession de ses états. Il fut tué, quelque temps après. C—R.

ARTÉAGA (ÉTIENNE), jésuite espagnol, était fort jeune lors de la suppression en Espagne de la compagnie de Jésus. Il se retira en Italie, et vécut long-temps à Bologne, dans la maison du cardinal Albergati. Artéaga suivit en France son ami le chevalier Azara, et mourut chez lui, à Paris, le 30 octobre 1799. On a de lui: I. *Traité sur le beau idéal* (en espagnol); II. *le Rivoluzioni del teatro musicale Italiano, dalla sua origine, fino al presente*, Venise, 1785, 3 vol. in-8°. C'est la seconde édition, mais la seule qui soit complète. La première était en un seul volume; elle avait paru à Bologne plusieurs années auparavant. L'auteur ayant terminé son ouvrage, des difficultés arrêtèrent l'impression de ce qu'il y avait ajouté. Il se décida à donner à Venise une seconde édition complète, en faisant, dans le premier volume, de tels changements que l'ouvrage était entièrement neuf. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans son avertissement. C'est sur une troisième édition qu'a été fait l'extrait publié en français sous ce titre: *les Révolutions du théâtre musical en Italie, depuis son origine jusques à nos jours*, traduites et abrégées de l'italien, Londres, 1802, in-8°. de 102 pages. III. Plusieurs Dissertations savantes, et des Poésies grecques et latines dont il se proposait de publier le recueil. « Arteaga a laissé en manuscrit, dit Grainville, un ouvrage en italien *del ritmo sonoro, e del ritmo muto degli antichi dissertationi VII*, dont il m'avait confié la traduction. L'auteur y a mis à contribution les plus célèbres écrivains de l'antiquité; il y traite de la musique, de la poésie, de la grammaire, de la pantomime, de la danse, etc. D'après l'avis de plusieurs savants du premier ordre, ses découvertes sont absolument neuves et très-essentielles à l'art.... Il avait été question d'imprimer cet ouvrage à Parme avec les caractères de Bodoni; mais la révolution, qui a fait de l'Italie un des théâtres de la guerre, avait suspendu cette entreprise littéraire ». La mort d'Artéaga suspendit aussi la traduction de Grainville qui était à peine au

tiers de son ouvrage (*Voy.* GRAINVILLE). A. B—T.

ARTEDI (PIERRE), médecin et naturaliste suédois, ami et contemporain de Linné, naquit, en 1705, dans la province d'Augermanland, en Suède. Destiné d'abord par son père à l'état ecclésiastique, son goût l'entraîna vers l'histoire naturelle. Il commença ses études à Upsal, et c'est là qu'il contracta avec Linné une amitié qui s'étendit au-delà du tombeau. Ils travaillèrent de concert à l'histoire naturelle, leur science favorite : l'obligation de voyager, que cette science impose à ceux qui la cultivent, les sépara momentanément; Artedi partit pour l'Angleterre, et Linné pour la Laponie; mais avant de se quitter, ils firent un accord par lequel, en cas de malheur, le survivant devait hériter des manuscrits de son ami. En 1735, ils se rejoignirent à Leyde, pour entendre les leçons de Boerhaave. Ce savant, juste appréciateur du mérite, en leur procurant une existence honorable, leur fournit les moyens de développer leur génie. Il les plaça auprès de deux riches amateurs d'histoire naturelle, Linné chez Cliffort, et Artedi chez le naturaliste Seba. Celui-ci avait employé une immense fortune à composer un cabinet d'histoire naturelle, le plus riche qu'on eût encore vu. Il en faisait imprimer alors la description avec de très-belles planches, sous le titre de *Trésor*, et cet ouvrage méritait en effet ce nom, pour la magnificence de son exécution. Artedi s'engagea donc à concourir à ce travail; de plus il profita de la position où il se trouvait pour composer une *Histoire des Poissons*, mais il ne put la faire paraître lui-même, car un accident terrible vint terminer sa carrière au moment où il donnait les plus grandes espérances. Artedi sortant un soir de chez Seba, tomba dans un des canaux d'Amsterdam, et s'y noya. Ce fut en 1735; il n'avait que trente ans. On peut juger de la douleur qu'éprouva Linné; mais il ne s'en laissa point abattre, et songea tout de suite à élever un monument à la mémoire de son ami : ce fut en faisant imprimer le *Traité des Poissons*, qu'il avait laissé, sous le titre d'*Ichthyologia*, Lugd. Bat., 1738, in-8°., avec une *Vie d'Artedi* par Linné, en latin. Cet ouvrage, plein de ces vues savantes qui ont illustré depuis Linné, est écrit dans la manière concise de ce grand naturaliste. Il est divisé en cinq parties, dont la première est la *Bibliothèque Ichthyologique*; la seconde, la *Philosophie Ichthyologique*; la troisième, la *Description des genres*, la quatrième la *Synonymie*; la cinquième la *Description des espèces*. C'était l'ouvrage le plus complet qui eût encore paru sur cette partie. On admire le plan, l'ordre et le goût avec lesquels l'auteur a su réunir et distribuer une si grande variété de connaissances. C'est un modèle à suivre, pour faire l'histoire complète et détaillée des êtres. Ce chef-d'œuvre n'a point encore été surpassé, et s'il a perdu de son utilité, c'est que le grand nombre d'espèces qui ont été observées depuis dans les diverses parties du monde, ont nécessité de grands changements dans cette partie de la Zoologie. Il en a paru une nouvelle édition, corrigée et augmentée, sous ce titre : *Petri Artedi Ichthyologia, nova editio, emendata et aucta à Johannes Julio Walbaum*, Grypswaldæ, 1788, in-4°. Jean Gottlieb Schneider a aussi donné une nouvelle édition d'une partie de cet ouvrage, également corrigée et augmentée, avec trois planches; elle est intitulée : *Petri Artedi Sy-*

*nonymia piscium*, etc., Lipsiæ, 1789, in-4°., tab. æneæ 3. Le seul reproche qu'on ait fait à Artedi, c'est d'avoir compris les cétacées parmi les poissons; mais il n'a fait en cela que suivre l'opinion des auteurs qui l'avaient précédé; c'était une erreur consacrée : ce n'était pas encore lui qui devait la faire disparaître. Artedi s'était occupé d'abord de la botanique, et il avait fait une étude particulière de la famille des Ombellifères. Voyant que les tentatives que l'on avait faites jusqu'alors pour les ranger méthodiquement, ou pour établir leur genre d'après leurs fleurs et leurs graines, avaient présenté peu d'avantages, il crut trouver plus de certitude dans la considération d'une partie à laquelle, jusque-là, on avait fait peu d'attention : c'est celle des feuilles ou folioles qui sont à la base de l'ombelle, et qu'il désigne par le nom d'involucre (*involucrum*) dans l'ombelle générale, et par celui d'involucelle (*involucellum*), lorsqu'il y en a dans l'ombelle particulière. Cette partie présente effectivement un caractère facile à saisir; mais, comme tous les autres, il ne peut être employé seul; parce que souvent il sépare des plantes qui ont de l'affinité, et en réunit qui sont disparates. Linné consacra à la mémoire de son ami, sous le nom d'*Artedia*, un genre de plantes de cette même famille des Ombellifères, qui avait été le sujet de ses observations. On n'en connaît qu'une espèce, qu'il surnomma écailleuse (*squamata*), faisant allusion aux poissons écailleux dont Artedi avait fait l'histoire. D—P—s.

ARTÊME (S.), général des Romains, en Égypte, sous le règne de Constance, se chargea de commissions qui le firent soupçonner d'être ennemi de S. Athanase; chargé de l'arrêter, il le chercha vainement dans le désert de la Thébaïde. Du reste, on a toujours pensé qu'Artême n'avait obéi à l'empereur que par faiblesse; car il n'approuva jamais l'hérésie. Son orthodoxie parut surtout avec éclat sous l'empereur Julien. Les païens d'Égypte l'ayant accusé d'avoir démoli leurs temples et brisé leurs idoles, Julien le fit comparaître devant lui, à Antioche, en 362, et, sur cette simple accusation, ce prince le condamna à perdre la tête, au mois de juin de la même année. Les Grecs l'honorent parmi ceux qu'ils appellent *grands martyrs*. K.

ATÉMIDORE, natif d'Éphèse, vivait sous le règne d'Antonin-le-Pieux. On lui donna le surnom de *Daldien*, parce que, par sa mère, il était originaire de Daldis, en Lydie. Il est auteur d'un *Traité des songes*, en cinq livres, intitulé: *Oneïrocriticon*, publié, pour la première fois, en grec, à Venise, Alde, 1518, in-8°., et plusieurs fois réimprimé. N. Rigaud en donna une édit. gr. lat., avec le Traité d'Achmet sur la même matière, et des notes, Paris, 1603, in-4°. La traduction est du médecin Jean Haguenbot, connu sous le nom de *Janus Cornarius*. M. Reiss a publié de nouveau le texte grec, Leipzig, 1805, in-8°., 2 vol. Cet ouvrage a été traduit en italien, par Pierre Lauro de Modène; en français, les trois premiers livres seulement, par Ch. Fontaine; Lyon, 1546, 1555, in-8°.; Paris, 1547, in-16; et, en entier, par Anthoine Dumoulin, avec le Traité d'Aug. Niphus sur les augures, Rouen, 1664, in-12. — Un autre ARTÉMIDORE, géographe, vivait environ 100 ans av. J.-C. Strabon et Pline parlent souvent avec éloge de sa *Description de la terre*. Hudson a recueilli, dans le premier vol. de son édition des *Géographes secondaires de la Grèce*, Oxford,

1703, des Fragments de cet écrivain. — Il y eut encore un Artémidore, dialecticien, cité par Diogène Laerce, qui écrivit un livre contre Chrysippe. K.

ARTÉMISE, fille de Lygdamie, après la mort de son mari, dont nous ne connaissons pas le nom, devint reine d'Halicarnassse, comme tutrice de Pisindélas, son fils; elle suivit, avec ses vaisseaux, Xercès dans son expédition contre la Grèce; elle se distingua dans les combats sur mer qui précédèrent la bataille de Salamine. Elle était d'avis d'éviter l'action, et son avis fut justifié par l'événement. Elle s'y conduisit avec beaucoup de valeur. Se voyant poursuivie par un vaisseau athénien, elle attaqua, pour lui donner le change, un vaisseau calyndien, de l'escadre du roi de Perse, et le coula à fond; et l'athénien, croyant qu'elle faisait partie de l'escadre grecque, cessa de la poursuivre. Artémise tira deux avantages de ce hardi stratagême; elle se garantit d'une mort certaine, et fit périr Damas Acymus, avec lequel elle avait eu de violents démêlés. Xercès, en apprenant l'action héroïque de cette princesse, s'écria: « Les hommes aujourd'hui se sont » comportés en femmes, et les femmes en hommes. » Ce prince la combla d'éloges; et lors de son départ, il la pria de conduire ses enfants jusqu'à Ephèse. Les Grecs étant maîtres de la mer, Artémise fut la seule personne sur qui Xercès crut devoir se reposer de la conservation de ses enfants. Les Athéniens la redoutaient tellement, qu'ils avaient promis de magnifiques récompenses à celui qui l'arrêterait, ou qui la ferait prisonnière. La statue que les Lacédémoniens lui érigèrent ne fait pas moins d'honneur à sa mémoire. De retour à Halicarnasse, Artémise saisit toutes les occasions qui se présentèrent d'étendre les bornes de ses petits états, fit le siége de Patmos, et soumit cette ville. La fin de la vie de cette princesse ne répondit pas à de si beaux commencements. Dans un âge où la raison doit exercer tout son empire, elle devint, suivant Ptolémée Ephæstion, éperdûment amoureuse d'un jeune homme d'Abydos, nommé *Dardanus*; s'en voyant méprisée, elle lui creva les yeux, tandis qu'il dormait; mais son amour, au lieu de diminuer, s'étant rallumé avec plus de violence encore, elle fit le saut du rocher de Leucate, et périt misérablement. Cependant, comme ce récit n'est appuyé que sur le témoignage de Ptolémée Ephæstion, on ne peut pas y ajouter beaucoup de foi. K.

ARTÉMISE, fille d'Hécatomus, roi de la Carie, fut mariée à Mausole, son frère, sorte de mariage que la coutume autorisait en Carie, selon Arrien. Elle le perdit, l'an 355 av. J. C., et en fut inconsolable. Elle proposa des prix considérables à ceux des Grecs qui composeraient avec le plus de succès, un discours à la louange de son époux. Isocrate, Théodecte, Naucrite et Théopompe parurent, selon Aulu-Gelle, à cette espèce de concours. Artémise fit ériger à Mausole un tombeau magnifique, connu sous le nom de *Mausolée*, et qu'on regardait comme l'une des sept merveilles du monde. Les Grecs et les Romains ne se lassaient pas d'admirer ce monument qui faisait le plus bel ornement d'Halicarnasse. Il a subsisté plusieurs siècles, et Pline en a laissé une description, dont la vérité ne saurait être contestée. La douleur d'Artémise, quelque vive qu'elle fût, ne lui fit pas négliger le soin de ses états; car elle s'empara de l'île de Rhodes, de celle de Cos, et de quelques villes grecques du continent; on dit cependant qu'elle

mourut de douleur, deux ans après son époux. Théopompe, auteur contemporain, et Cicéron après lui, la font mourir de phthisie. Il y a quelque chose de plus merveilleux, et dès-lors de moins croyable, dans le récit de Valère Maxime et d'Aulu-Gelle; selon eux, elle but les cendres de son mari, ainsi que ses os, broyés avec des perles et jetés dans un vase rempli d'eau. Elle ne jouit pas, dans un règne si court, de la satisfaction de voir le tombeau qu'elle élevait à son mari, conduit à sa perfection. Hydricus, son frère et son successeur, eut probablement la gloire de l'achever (*Voy.* ADA). B—P.

ARTÉMON, de Clazomène, mécanicien célèbre, se trouva avec Périclès au siége de Samos, et inventa, pour cette opération, la tortue et d'autres machines de guerre. Éphore, cité par Plutarque, dit qu'il était boiteux, et qu'il se faisait porter dans une litière, ce qui le fit nommer *Périphorétos;* mais il est probable qu'il l'avait confondu avec un autre ARTÉMON, contemporain d'Anacréon, qui, né dans la plus basse classe du peuple, avait acquis une très-grande fortune, et était devenu si efféminé et si peureux, que, lorsqu'il était dans sa maison, deux esclaves lui tenaient un bouclier de cuivre sur la tête, pour le garantir de ce qui pourrait tomber, et qu'il ne sortait jamais que dans un lit suspendu. La blonde Eurypyle lui donna, à cause de sa richesse, la préférence sur Anacréon, qui s'en vengea par une chanson, conservée par Athénée. — Il est question, dans Pline, d'un autre ARTÉMON, homme du peuple, dont la ressemblance avec Antiochus II était si frappante, que Laodicé, après avoir empoisonné son époux, lui en fit jouer le rôle pendant quelques jours, pour avoir le temps de faire désigner son successeur (*Voy.* ANTIOCHUS II). C—R.

ARTÉMON, peintre, a vécu sous les Césars. Rome s'était ornée d'un grand nombre de ses ouvrages, parmi lesquels on remarquait surtout une *Stratonice*, et une *Danaé recevant la pluie d'or.* Les portiques d'Octavie avaient été décorés par cet artiste de peintures très-précieuses. — Il y eut aussi un ARTÉMON sculpteur, qui fit plusieurs belles statues pour le palais des Césars. L—S—E.

ARTEPHIUS, philosophe hermétique, vivait vers 1130. Il est auteur des Traités suivants: I. *Clavis majoris sapientiæ*, imprimé dans le *Théâtre chymique*, à Francfort, 1614, in-8°., à Strasbourg, 1699, in-12, puis traduit en français. II. *Liber secretus;* III. *De characteribus planetarum, cantu et motibus avium, rerum præteritarum et futurarum, lapideque philosophico;* IV. *De vita propaganda*, ouvrage que l'auteur composa, dit-il, à l'âge de mille vingt-cinq ans; V. *Speculum speculorum.* Le Traité d'Artéphius, sur la pierre philosophale, a été traduit en français, par Pierre Arnauld, sieur de la Chevalerie, et imprimé avec ceux de Synésius et de Flamel, Paris, 1612, 1659, 1682, in-4°. K.

ARTEVELLE (JACQUES D'), de Gand, brasseur de bierre, homme éloquent, adroit et factieux, parvint à un tel excès de richesses et d'autorité, qu'il se rendit plus absolu, dans le 14e. siècle, à la tête du parti populaire, que jamais aucun comte de Flandre ne l'avait été. Suivi de la populace, il ne cessait de déclamer contre le prince et la noblesse, et ne paraissait qu'escorté d'une troupe de satellites qui exterminaient, au moindre signal, ceux qui avaient le malheur de lui déplaire. En vain le comte

de Flandre voulut s'opposer aux entreprises de ce nouveau tribun du peuple; il fut contraint de se réfugier en France. Artevelle se vit, par cette retraite, souverain absolu, et ce fut par son entremise qu'Edouard III, roi d'Angleterre, régla les conditions de son alliance avec les Flamands. Elle n'eut d'abord pour objet que l'intérêt du commerce des deux peuples; mais elle eut bientôt un but politique. Edouard, ayant déclaré la guerre à la France, chercha à gagner Artevelle pour qu'il décidât les Flamands en sa faveur. Une assemblée générale de tous les alliés de cette puissance fut indiquée à Bruxelles. Artevelle y parut avec le cortége d'un souverain, traînant à sa suite les députés des villes de Flandre, tous dévoués à ses ordres. Un scrupule arrêtait encore les Flamands : ils s'étaient engagés, par serment, à ne point faire la guerre à la France, sous peine d'excommunication. Ce fut pour lever ces difficultés qu'Artevelle conseilla, dit-on, au roi d'Angleterre, de prendre le titre et les armes de roi de France, et, aussitôt après, à la tête d'un corps de troupes, il vint ravager le Tournaisis, en combinant ses mouvements avec l'armée anglaise; mais les comtes de Salisbury et de Suffolck ayant été battus, et faits prisonniers par la garnison de Lille, Artevelle se retira. Convaincu qu'il était allé trop loin pour pouvoir se soustraire à la vengeance du comte de Flandre, il résolut de faire passer la souveraineté au prince de Galles, fils d'Édouard. Suivi des députés des villes de Flandre, il vint trouver Édouard et le prince de Galles à l'Ecluse; mais il employa vainement son éloquence et son autorité; les députés furent inébranlables, et répondirent unanimement qu'ils ne consentiraient jamais à déshériter leur comte pour un prince étranger. Artevelle prit alors d'autres mesures avec Édouard; il introduisit secrètement 500 Anglais dans la ville de Gand; mais le peuple se souleva contre lui, investit sa maison, et le perça de mille coups, en 1345. Édouard se hata de retourner en Angleterre.

B—P.

ARTEVELLE (Philippe d'), fils du précédent, fut choisi pour chef par les Gantois, révoltés contre Louis III, comte de Flandre, en 1382. Le nom d'Artevelle, toujours cher aux Flamands, ne fut pas plutôt prononcé par les factieux, qu'ils coururent en foule à la maison de Philippe, le conduisirent sur la place publique et lui prêtèrent serment de fidélité, comme à leur souverain. Son premier acte d'autorité fut de venger la mort de son père, en faisant mourir, sous ses yeux, douze des principaux auteurs de ce meurtre. Il déclara ensuite la guerre au comte de Flandre, qui vint investir Gand, mais sans succès. Artevelle le défit, s'empara de Bruges, et, enflé de cette victoire, affecta le faste d'un souverain; mais le comte de Flandre, ayant imploré le secours de la France, Artevelle et les autres chefs de la révolte, s'efforcèrent en vain de conjurer l'orage. Leurs négociations échouèrent à la cour de France et même à celle d'Angleterre. Une nombreuse armée française, commandée par le connétable de Clisson, et à la tête de laquelle on voyait le jeune roi Charles VI, pénétra en Flandre. Artevelle fit prendre les armes à tous ceux qui étaient en état de les porter, et il eut la témérité de se mesurer avec les Français dans une bataille rangée, qui se donna dans la plaine, entre Rosbec et Courtray, le 27 novembre 1382. Les Flamands furent taillés en pièces, Artevelle pé-

rit, et son corps, trouvé sous un monceau de cadavres, fut pendu à un arbre. Cette défaite étouffa la révolte, et le comte de Flandre rentra dans ses états. B—P.

ARTHUR, ou ARTUS. La vie de ce fameux prince de la Grande-Bretagne, est tellement mêlée de fables, que quelques critiques ont nié jusqu'à son existence; mais ces fables nombreuses suffisaient elles-mêmes pour prouver qu'il vécut et qu'il fit des exploits mémorables. Voici au reste son histoire, telle que nous l'ont transmise Geoffroi de Montmouth, et d'autres anciens historiens, sans mélange de contes incroyables. Il était fils d'Igerne, femme de Gorlois, duc de Cornouailles; mais Uther, *pendragon*, ou dictateur des Bretons, était, dit-on, son père, et, pour relever ce commerce adultère, on inventa une histoire semblable à celle de Jupiter et d'Alcmène, et dans laquelle on fit intervenir le pouvoir magique du fameux Merlin. Lorsque Uther mourut, en 516, Arthur lui succéda, et commença, contre les Saxons envahisseurs de l'île, cette suite d'exploits qui ont rendu son nom si illustre. Il mit en déroute, sur les bords de la rivière Douglas, dans le Lancashire, une armée combinée de Saxons, d'Écossais et de Pictes. Il marcha de là sur Yorck et mit le siége devant cette ville; mais un puissant renfort étant arrivé aux Saxons, il se retira sur Londres, et, ayant obtenu des secours de Hoel, roi de l'Armorique, fils de sa sœur, il marcha de nouveau à la rencontre des Saxons, assiégea Lincoln, qu'il prit, et força ce qui restait des défenseurs de la place à se rendre, sous la condition de quitter l'Angleterre. Un autre parti de Saxons débarqua dans l'Ouest, fit de grands ravages, et mit le siége devant Badon ou Bath. Cet événement détourna Arthur d'une expédition projetée contre les Écossais; il marcha rapidement contre les Saxons, les défit dans un combat sanglant, qui dura deux jours, et tua deux de leurs chefs. Alors il retourna au Nord, avec la même rapidité, pour débloquer son neveu, Hoel, que les Écossais et les Pictes avaient investi dans Dunbritton. Là encore il fut victorieux; il obligea l'ennemi, qui fuyait, de capituler, et plaça en Écosse un souverain de son choix. Revenu à Yorck, il rétablit la foi chrétienne sur les ruines du paganisme, et épousa une femme, appelée *Guanhumara*, élevée dans la famille de Cador, duc de Cornouailles, la même qui, sous le nom de *Genièvre*, a été le sujet de plusieurs romans en vers, et qui est plus renommée par sa beauté que par sa fidélité conjugale. On le représente ensuite comme envahissant l'Irlande, l'assujétissant entièrement, et obtenant le même succès dans l'Islande, la Gothlande et les îles Orcades; mais ce ne sont pas là les plus croyables de ses aventures. Se reposant de ces travaux, il gouverna son royaume en paix pendant douze ans, et éleva, dit-on, sa cour à un degré de splendeur et de civilisation qui s'accorde mal avec la barbarie du siècle. Il institua son fameux ordre des chevaliers de la *Table-Ronde*, ces modèles de la chevalerie, devenus si fameux chez les romanciers. Le reste de son histoire est mêlé des plus extravagantes fictions. L'orgueil et l'ignorance de quelques anciens écrivains, ses compatriotes, lui font conquérir la Norwège, le Danemarck et la France, tuer un géant espagnol et déclarer la guerre à l'empire romain. Selon eux, il était en pleine marche sur Rome, lorsqu'il reçut la nouvelle que son neveu Modred s'était, en son absence, révolté contre lui, et avait épousé sa

femme. Arthur, obligé de revenir défendre ses propres états, livra trois batailles à Modred, qui avait appelé à son secours les Saxons et les Barbares du Nord. Dans la dernière, il fut victorieux, mais il reçut tant de blessures, qu'il se retira dans l'île d'Avalon, où il mourut, l'an 542. Whitaker est l'écrivain qui a mis le plus de soins à éclaircir l'histoire d'Arthur. Il admet qu'il fut *Arth-uir*, ou souverain des Silures, et qu'il combattit sous les ordres d'Ambrosius, pendragon des Bretons (*Voy.* AMBROSIUS), qui l'envoya secourir les Bretons du Nord, opprimés par les Saxons. Ensuite Arthur devint lui-même chef suprême de ses compatriotes. Arthur fut enterré à Glassenbury, et sous le règne de Henri II, vers l'an 1189, son cercueil fut découvert, et on trouva, près de son corps, une petite croix de plomb, sur laquelle étaient gravés ces mots: *Hic jacet sepultus inclytus rex Arturius in insulâ Avaloniâ*. Après avoir rapporté cette preuve irrécusable de l'existence d'Arthur, on ne peut mieux terminer cet article, que par l'observation judicieuse d'un écrivain anglais: « Si ce héros eût été moins célébré par les faiseurs de romans, » on n'aurait peut-être pas révoqué en » doute la vérité des exploits que de » plus graves historiens lui ont attribués. » D—T.

ARTHUR DUCK. *Voy.* DUCK.

ARTHUS, ou ARTUR, Ier. duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroi, troisième fils du roi d'Angleterre Henri II, et de Constance de Bretagne, héritière de ce duché, naquit à Nantes, le 30 avril 1187. Il n'avait pas encore neuf ans, que son oncle Richard Ier., roi d'Angleterre, étant parti pour la Terre-Sainte avec Philippe-Auguste, s'engagea, par un traité avec Tancrède, roi de Sicile, à faire épouser la fille de ce prince au jeune Artur, son héritier présomptif. Les droits d'Artur à la couronne d'Angleterre furent alors établis d'une manière non moins authentique par l'évêque d'Eli, régent du royaume; il reconnut le jeune prince pour héritier de Richard, et le fit reconnaître, en la même qualité, par le roi d'Écosse. La duchesse Constance fit aussi proclamer son fils duc de Bretagne, dans une assemblée générale à Rennes, en 1196. Richard ne conserva pas long-temps ces bonnes dispositions pour son neveu. Il résolut de le dépouiller de ses états; mais connaissant toutes les difficultés de cette entreprise, tant que la duchesse Constance veillerait aux intérêts de son fils, il la pria de venir le trouver en Normandie, et la fit enlever en route, par son mari, le comte de Chestre. Fier du succès de sa ruse, le roi d'Angleterre entra en Bretagne, et y commit mille horreurs. Il ne put cependant se rendre maître de la personne d'Artur, qui fut sauvé par l'évêque de Vannes, et conduit à la cour de France. L'évasion d'Artur, et la crainte de voir les Bretons embrasser le parti de Philippe-Auguste, rendirent peut-être Richard moins difficile sur les conditions de la paix. Elle fut conclue en 1197: Constance fut mise en liberté, et continua de gouverner la Bretagne pendant la minorité de son fils; Richard feignit même d'avoir rendu son amitié au jeune Artur; mais, à sa mort, qui arriva le 6 avril 1199, il déclara, par son testament, Jean-sans-Terre son successeur, au préjudice d'Artur. On prétendit que ce testament était supposé. L'Anjou, le Maine et la Touraine se déclarèrent en faveur d'Artur; le roi de France reçut son hommage pour ces trois provinces, ainsi que pour la Bretagne, le Poitou et la Norman-

die. Le jeune prince annonçait les qualités les plus brillantes et les plus aimables; tous les cœurs étaient pour lui; mais il était sans argent, sans armée, tandis que son compétiteur, qui s'était emparé des trésors de Richard, n'avait pas perdu de temps pour lever des troupes. On proposa de laisser l'Angleterre à Jean, et de donner les provinces du continent à Artur. La duchesse Constance mourut, en 1201, au milieu de ces négociations, qui n'eurent aucun résultat. Artur ne pouvait pas faire une plus grande perte dans de telles circonstances. Cependant Philippe-Auguste, qu'on avait vu abandonner ou protéger le duc de Bretagne, selon qu'il y trouvait son avantage, l'arma chevalier à Gournay, reçut de nouveau son hommage, et déclara la guerre à Jean. Artur, plein de feu et de courage, court assiéger la ville de Mirebeau en Poitou; mais le roi Jean, qui était en Normandie, étant accouru à la tête de forces considérables, surprit Artur, qui ne s'attendait pas à une si grande diligence, et le fit prisonnier, avec les principaux seigneurs de son parti. Il en fit enfermer vingt-deux des plus distingués par leur valeur dans le château de Corf, où il les fit périr de faim, et il envoya Artur dans la prison de Falaise. Jean conçut alors le dessein de faire périr son neveu; et il employa les caresses et les présents auprès de ceux qu'il crut devoir lui être le plus dévoués, afin de les engager à commettre ce crime. Mais ne trouvant personne qui voulût servir sa vengeance, il fit conduire ce jeune prince à Rouen, où on l'enferma dans une tour sur la rivière; et il fit de nouvelles recherches pour trouver des assassins. Ces recherches furent encore inutiles; l'honneur inspirait les uns, la crainte arrêtait les autres. On savait trop bien que Jean était capable d'immoler le bourreau après la victime. Ce monstre, voyant qu'il ne pouvait compter que sur lui-même, se rendit par eau, pendant la nuit, au pied de la tour de Rouen, fit amener le prince dans sa barque, lui passa plusieurs fois son épée au travers du corps, et le jeta ensuite dans le fleuve avec une grosse pierre au cou. On assure que, malgré ces précautions barbares, le corps d'Artur fut tiré par les filets d'un pêcheur, et enterré à l'insu de Jean, dans le prieuré de Notre-Dame-du-Pré. Philippe-Auguste cita le meurtrier à la cour des pairs, qui rendit l'arrêt suivant: « Jean, duc de Normandie, ayant » violé son serment envers le roi Philippe, son seigneur; tué le fils de » son frère aîné, vassal de la couronne de France, cousin du roi, » et commis ce crime dans l'étendue » de la seigneurie de France, il est » déclaré coupable de félonie et de » trahison; toutes les terres qu'il tient » à hommage seront confisquées. » (*V.* JEAN-SANS-TERRE). L'assassinat d'Artur est de l'an 1202; ce prince avait alors quinze ans. D. N—L.

ARTIGNY (ANTOINE GACHET D'), chanoine de l'église primatiale de Vienne en Dauphiné, était né en cette ville le 8 nov. 1706. Littérateur modeste et laborieux, il passa sa vie dans l'obscurité de son cabinet, occupé surtout de remarques critiques et bibliographiques. En 17[illegible]9, il publia une brochure, intitulée *Relation d'une assemblée tenue au [illegible]s du Parnasse, pour la réforme des Belles-lettres*, in-12. M. Sabathier a dit, avec plus de malignité que de raison, que le lieu de l'assemblée était bien choisi. Cette brochure est écrite avec plus de finesse et d'esprit qu'on ne le devait attendre d'un homme occupé de re-

cherches minutieuses, et qui songeait moins à soigner son style qu'à augmenter ses collections. Cette pièce eut quelque succès, et il se proposait d'en donner une nouvelle édition; il avait même adressé son manuscrit à un libraire de Hollande, qui se contenta d'en publier la première partie, sans en nommer l'auteur, dans une compilation ayant pour titre: *Petit Réservoir, contenant une variété de faits historiques et critiques*, la Haye, 1750, 5 vol. in-8°. L'abbé d'Artigny abandonna donc son projet d'une nouvelle édition; mais il inséra les changements et les additions qu'il avait faits à son ouvrage, dans le dernier volume de ses *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749—56, 7 vol. in-12. Il a réuni dans ce Recueil plusieurs pièces également rares et curieuses; des Dissertations sur différents points de l'histoire littéraire, remarquables par un ton décent de critique, et par un air de bonne foi qui plaît au lecteur et qui le persuade. On a reproché à l'abbé d'Artigny d'avoir tiré les articles les plus intéressants de son Recueil d'une Histoire manuscrite des poètes français, composée par l'abbé Brun, doyen de St.-Agricole d'Avignon. On ne peut douter que l'abbé d'Artigny ne connût l'existence de l'ouvrage de Brun, puisqu'il dit que le manuscrit en était resté dans la bibliothèque du séminaire de St.-Sulpice de Lyon, ainsi qu'un Traité du plagiat, par le même auteur; mais les articles concernant les poètes français ne sont pas les plus intéressants de son Recueil, comme on a affecté de le dire; et l'abbé d'Artigny aurait pu avouer qu'il les avait empruntés à Brun, sans que sa réputation en souffrît. Il s'occupait d'un *Abrégé de l'Histoire universelle*, dont on a trouvé le manuscrit informe dans ses papiers. Sur la fin de sa vie, il abandonna tous ses projets littéraires pour se livrer à l'étude des médailles, devenue pour lui une passion. Dans sa jeunesse, il avait fait des vers qu'il supprima dans un âge plus mûr, et avec raison, si l'on en juge par ceux qu'il a laissés, en petit nombre. Il mourut à Vienne le 6 mai 1778, dans sa soixante-deuxième année. W—s.

ARTOIS (Jacques Van), peintre, né à Bruxelles en 1613. On ignore quel fut son maître; mais on sait qu'il étudia la nature avec assiduité. Il acquit, par cette méthode, la plus sûre de toutes, une grande manière, une touche agréable, et le talent de donner à chaque objet le caractère qui lui est propre. Il avait acquis également un coloris très-vigoureux; mais la plupart de ses tableaux ont poussé au noir. Teniers, qui était très-lié avec Van Artois, a souvent peint ou retouché les figures et les animaux dans les tableaux de cet artiste. Van Artois peignant avec beaucoup de facilité, faisant payer fort cher ses ouvrages, et jouissant d'une grande réputation, eût pu acquérir de la fortune, s'il ne se fût avisé de fréquenter les grands et de leur donner des repas somptueux. Avec ce genre de vie, il mourut pauvre, on ne sait en quelle année. On voit de ses ouvrages à Bruxelles, à Malines, à Gand et à Dusseldorf. D—T.

ARTUR et ARTUS. *Voy.* Arthur et Arthus.

ARTUR III, dit le Justicier. *Voy.* Richemond.

ARTUSI (Jean-Marie), né à Bologne, vers le milieu du 16e. siècle, chanoine régulier de la congrégation du S. Sauveur, fut un célèbre professeur de musique. Il florissait vers 1590. On a de lui: I. l'*Arte del contrapunto ridotto in tavole, parte prima*, Venise, 1586, in-fol., et *parte*

*seconda*, Venise, 1589, in-fol. Cet ouvrage, fort estimé, est rare. II. *Delle imperfezioni della moderna musica*, Venise, 1600, in-fol., réimprimé en 1603, dans le même format; III. *Impresa del R. P. Gioseffo Zarlino da Chioggia dichiarata dal R. D. G. Artusi*, etc., Bologne, 1604, in-4°. G—É.

ARTUSINI (Antoine), de Forli, et non pas de Ravenne, comme l'ont cru quelques écrivains, naquit le 2 octobre 1554. Il fut jurisconsulte, poëte et orateur. Il prenait le titre de chevalier, et vivait encore en 1624, comme il paraît par le titre de cet ouvrage: *Oratio habita in publico consistorio ad S. D. N. Urbanum VIII. Pont. opt. max. in kal. maii*, 1624, *dum illustrissimi Helvetiorum legati homini universæ Helvetiorum Cathol. reipub. debitum eidem pont. obsequium redderent*, Rome, in-4°. A la fin de ce discours, où il se nomme lui-même *Antonius Astusinus Foroliviensis*, se trouve la réponse faite par le célèbre Jean Ciampoli, de Florence. On trouve encore d'Artusini quelques pièces de vers, entr'autres une *canzone* italienne, dans les *Rime Scelte de' poeti Ravennati*, où elle a été insérée par erreur, et un sonnet, mis en tête du recueil des cinq discours intitulés *Corone*, etc., par Etienne Lusignano, Padoue, 1577, in-4°. G—É.

ARUM (Dominique Van), noble frison, né à Leuwarde en 1579, s'appliqua de bonne heure à la jurisprudence. Après avoir fait d'excellentes études à Franecker, à Oxford et à Rostock, il se rendit, en 1599, à Iéna, où il fut nommé professeur de droit, en 1605, et où il mourut le 24 février 1637. Il rendit d'importants services au droit public de l'Allemagne, et fut un de ceux qui commencèrent à le réduire en un corps de doctrine. Ses principaux ouvrages sont: I. *Discursus academici de jure publico*, Iéna, 1617-23, 5 vol. in-4°.; II. *Discursus academici ad auream bullam Caroli IV*, ib., 1617, in-4°.; III. *Commentar. de comitiis Roman. German. imp.*, ib., 1630-35-60, in-4°. Ce traité est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume. G—T.

ARUNDEL (Thomas), archevêque de Cantorbéry, naquit en 1353, d'une maison illustre, et fut nommé évêque d'Ely, à l'âge de 21 ans, exemple unique dans l'histoire de ce pays. On l'accuse d'avoir, dans tout le cours de sa carrière épiscopale, montré un goût puéril pour l'ostentation et le luxe; ce qui tourna cependant quelquefois au profit des églises dont il fut successivement le chef. De l'archevêché d'Yorck, il passa, en 1396, à celui de Cantorbéry; mais, dans les dix années qui précédèrent cette dernière nomination, ses fonctions ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas d'occuper, avec quelques interruptions, le poste important de lord chancelier. En 1393, il transporta les cours de justice de Londres à Yorck, afin, disait-il, de punir l'orgueil que le roi reprochait aux habitants de la capitale; mais probablement aussi pour donner plus d'éclat et de richesses à son diocèse. Bientôt, on sentit l'inconvénient d'un tel déplacement, et l'ordre ancien qui existe encore fut rétabli. Comme Arundel, en obtenant une commission qui donnait la régence au duc de Glocester, au comte d'Arundel et autres, avait pris une part très-active aux premiers efforts tentés pour délivrer la nation de l'oppression de Richard II, il fut banni par ce prince, et le pape Boniface IX, qui avait à se plaindre du roi et du parlement, se vengea en accueillant un de leurs en-

nemis; il nomma Arundel à l'archevêché de St.-André en Ecosse, et déclara l'intention où il était de lui accorder, en Angleterre, d'autres honneurs ecclésiastiques; mais une lettre où Richard faisait sentir au souverain pontife la nécessité d'un rapprochement et de l'harmonie la plus entière entre le trône et l'autel, fit changer les dispositions de la cour de Rome. Heureusement pour Arundel, il ne tarda pas à trouver, dans le mécontentement toujours croissant du peuple anglais contre le roi, une occasion de revoir sa patrie, et d'y reprendre ses dignités. Il était arrivé dans la Bretagne au moment où la noblesse d'Angleterre et une autre partie de la nation sollicitait Henri, duc de Lancastre, excité par Richard, de quitter la France pour venir recevoir la couronne de ce monarque lui-même. On chargea l'archevêque de Cantorbéry de remettre au duc une lettre pressante qu'il accompagna des plus vives remontrances sur l'état où se trouvait le royaume, et sur la nécessité de remédier promptement au mal. Henri, retenu par quelques scrupules sur la légitimité d'une pareille succession, finit par se rendre, et Arundel plaça la couronne sur la tête de Henri IV, son nouveau maître. Au commencement du règne de ce prince, les besoins de l'état exigeant des secours considérables, on employa (dans le parlement convoqué à Coventry, en 1404), des arguments renouvelés souvent depuis pour prouver que ces secours pouvaient être pris sur les biens du clergé. Arundel mit en œuvre, auprès du parlement et du roi, tous ses moyens pour détourner le coup, et parvint du moins à le suspendre. Il combattit ensuite une nouvelle secte d'hérétiques (les Lollards ou Wickleffites), avec toute l'ardeur et l'activité de son caractère. Il alla jusqu'à déclarer que cette hérésie ne pouvait se punir que par le feu, et une exécution préparée par ses ordres eut lieu; il venait de prononcer, sous le règne de Henry IV, une pareille sentence contre lord Cobham, lorsqu'il fut saisi d'une inflammation à la gorge dont il mourut presque subitement. L'esprit superstitieux de ce temps-là ne manqua pas d'attribuer une fin si prompte à la justice divine. Arundel fut le premier qui, par un zèle mal entendu, défendit de traduire l'Écriture sainte en langue vulgaire. L—p—e.

ARUNDEL (Thomas Howard, comte d'), maréchal d'Angleterre, sous les règnes de Jacques Ier. et de Charles Ier, était un zélé protecteur des savants et des artistes. Après avoir passé quelques années sur le continent, pour se livrer à l'étude des arts et de la littérature, il revint dans sa patrie, et dès-lors son palais, situé sur le bord de la Tamise, et sa maison de campagne, dans la province de Surrey, devinrent le séjour des hommes les plus distingués par leurs talents. Doué lui-même d'un goût exquis, il dirigea, avec Inigo Jones, dont il était le protecteur, les embellissements des bâtiments de Westminster; et, en 1618, il fut chargé, avec d'autres pairs, de diriger les édifices de Lincoln's-Inn-Fields; etc., etc., dont les dessins, par Inigo Jones, sont aujourd'hui chez le lord Pembroke, à Wilton. Lord Arundel et lord Pembroke furent les premiers qui formèrent en Angleterre des collections de monuments antiques. Arundel associa à ses travaux le savant Jean Evelyn, qu'il envoya à Rome. Il envoya ensuite dans le Levant Guill. Petty, et ce fut lui qui, en 1627, apporta en Angleterre les marbres connus sous le nom de

*Marbres d'Arundel*, parmi lesquels se trouve la célèbre *Chronique de Paros*, qui contient les époques les plus mémorables de l'histoire de la Grèce depuis 1582 av. J.-C., époque de la fondation d'Athènes, jusqu'en 264 av. J.-C., et plusieurs traités relatifs à Priène, à Magnésie et à Smyrne (*V.* MAITTAIRE, CHANDLER, PEIRESC). Dès que lord Arundel eût réuni les trésors qu'il avait rassemblés à Rome et dans la Grèce, les statues et les bustes furent placés dans sa galerie; les marbres écrits furent appliqués aux murs du jardin de son hôtel, et les statues d'un mérite inférieur, ou qui étaient mutilées, occupèrent son jardin d'été à Lambeth. La collection contenait trente-sept statues, cent vingt-huit bustes, et deux cent cinquante marbres chargés d'inscriptions, sans compter les autels, les sarcophages, divers fragments, et des bijoux d'un grand prix. Arundel ne jouit du fruit de ses soins que jusqu'en 1642, où la guerre civile le força de quitter sa patrie, et d'y laisser tous ses biens et sa collection, à l'exception de ses diamants, de ses pierres gravées et de ses tableaux, qui furent transportés à Anvers: lui-même se réfugia en Italie, et s'établit à Padoue, où il mourut en 1646. A sa mort, il partagea sa précieuse collection entre son fils aîné et Guillaume Howard, l'infortuné comte de Stafford. Le partage de l'aîné devint dans la suite l'héritage de son fils Henri Howard, comte d'Arundel, qui, en 1667, à la sollicitation de Jean Selden et de Jean Evelyn, fit don à l'université d'Oxford de tous ses marbres écrits, qui, depuis cette époque, ont été connus sous le nom de *Marbres d'Oxford* (*Marmora Oxoniensia*). On peut voir, dans la traduction que Mr. Millin a donnée de l'ouvrage de Dallaway, intitulé: *les Arts en Angleterre*, quel a été le sort du reste de la magnifique collection d'Arundel. Ces marbres furent déchiffrés, aussitôt après leur arrivée, par le savant Jean Selden: il les publia, en 1629, avec une traduction latine et un commentaire, sous ce titre: *Marmora Arundelliana, sive saxa græcè incisa, ex venerandis priscæ Orientis gloriæ ruderibus, auspiciis et impensis Thomæ, Comitis Arundelliæ*, etc. *Accedunt Inscriptiones aliquot veteris Latii, ex ejusdem vetustatis thesauro selectæ*, Londres, in-4°. En 1676, Homfroi Prideaux les publia de nouveau, avec d'autres marbres qui avaient été donnés à l'université d'Oxford; il les accompagna, dans cette édition, (qui est intitulée: *Marmora Oxoniensia, ex Arundellianis, Seldenianis, aliisque conflata*, Oxford, 1676, in-fol.,) d'un commentaire auquel il ajouta les observations de Selden et de Thomas Lydiat. Cette édition a été réimprimée à Londres, en 1732, in-fol., par les soins de Michel Maittaire, sous ce titre: *Marmorum Arundellianorum, Seldenianorum, aliorumque Academiæ Oxoniensi donatorum, cum variis commentariis et indice*. Maittaire y a disposé les marbres dans un meilleur ordre que Prideaux ne l'avait fait, et a ajouté aux commentaires de Prideaux et de Selden les observations d'autres savants qui se sont occupés de ces belles antiquités. La meilleure et la plus belle edition de ces marbres est celle du savant et célèbre docteur Richard Chandler, intitulée: *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-fol., format d'atlas. Il y a, cependant, dans les deux éditions précédentes, de bons commentaires qui ne se trouvent pas dans celle-ci, et qui les rendent nécessaires. Des inscriptions, mais sans

grav., ont été réimpr. à Oxford, 1791, in-8°. La *Chronique de Paros* a été traduite par Scipion Maffei, Lenglet-Dufresnoi, le docteur Playfair et Mr. Robinson (*Voy.* la *Dissertation* de ce dernier, *concernant l'authenticité de la Chronique de Paros*, 1788, in-8°; les *Observations* de Gibert sur le même sujet, *Acad. des Inscr.*, tom. XXIII; une *Réclamation en faveur de la Chronique de Paros*, par Hewlett, dans une lettre à Mr. Robinson.) Lord Arundel a été peint par Van Dyck, regardant la belle tête d'Homère qu'il possédait, et qui est à présent dans le Musée Britannique. C'est d'après ce buste qu'a été gravée la planche de la collection de Mr. Landon. On voit, au château de Warksop, son portrait et celui de sa femme, lady Alathea Talbot, réunis dans un même tableau, par Paul Van Somer. — Un comte d'Arundel, de la même famille que les précédents, fut, à la fin du 16e. siècle, emprisonné pendant trois ans, condamné à mort et exécuté, pour avoir entretenu une correspondance avec le cardinal Alan. (*Voy.* Alan.) K.

ARUNS, petit-fils de Tarquin l'Ancien, roi de Rome, et frère de Lucius Tarquin, dit *le Superbe*. Servius Tullius, successeur de Tarquin l'Ancien, était le tuteur des deux jeunes princes. Il résolut, pour s'attirer leur affection, de leur faire épouser ses deux filles; mais il eut plus égard aux rapports de l'âge qu'à ceux des caractères. Lucius, qui était l'aîné, annonçait déjà des inclinations violentes. Il eut une épouse douce et vertueuse. Aruns, bien plus humain que son frère, trouva dans Tullie une compagne ambitieuse et capable des plus grands forfaits. Plus Servius devint âgé, plus elle chercha à porter aux entreprises les plus hardies Aruns, qui ne faisait consister son bonheur que dans une vie paisible. Elle se plaignait sans cesse de la destinée qui avait uni son sort à celui d'un époux indolent, et désirait avec ardeur d'en être délivrée. Des inclinations également perverses lièrent bientôt Tarquin et Tullie. Tarquin empoisonna sa femme; Tullie se délivra d'Aruns par un crime semblable, et ces deux coupables s'unirent vers l'an 218 de Rome, 436 av. J.-C. (*V.* Tullie). D—t.

ARUNS, fils de Tarquin-le-Superbe (*V.* Brutus).

ARUNS, fils de Porsenna (*V.* Clélie).

ARVIDSON (Truls), graveur suédois, né vers le milieu du 17e. siècle, mort en 1705, voyagea, aux frais du gouvernement, en plusieurs pays, et revint dans sa patrie avec une religieuse de Flandre, qu'il épousa à Stockholm. Il fut employé principalement à dessiner et à graver les anciens monuments du Nord, dont l'étude était alors protégée par Charles XI et par plusieurs grands du royaume. On trouve une notice sur les ouvrages d'Arvidson dans le *Specimen biographicum de Dahl*, imprimé à la suite de la vie de l'antiquaire Hadorph. Arvidson ne se bornait pas au travail du burin. Ayant fait un cours d'études à Upsal, il s'occupait aussi des sciences, et surtout des langues orientales. Il portait habituellement sous le bras la Bible hébraïque de Leusden, imprimée sans points, et la lisait avec une grande facilité. En 1705, il publia un ouvrage singulier, ayant pour titre: *Psalmi Davidis idiomate originali hebræo, adscripta ad latus litteris italicis vocum lectura.* Cet ouvrage avait pour but de faire connaître les sept premiers Psaumes

dans la langue originale, suivant le rythme musical des Hébreux, en indiquant le ton de chaque mot. Arvidson n'eut pas lieu d'être satisfait du succès de cette production, qui lui attira beaucoup de critiques; mais, malgré ces critiques et malgré plusieurs autres difficultés, il se proposait d'achever son travail et de publier de la même manière tout le Psautier, lorsque la mort mit un terme à son activité et à son zèle.
C—AU.

ARVIEUX (LAURENT D'), né à Marseille en 1635, d'une famille originaire de Toscane, fit paraître, dès son enfance, les plus heureuses dispositions pour l'étude des langues, et une grande passion pour les voyages. En 1653, il suivit Bertandier, son parent, nommé consul à Seyde, séjourna douze ans dans les différentes Échelles du Levant, y apprit les langues persanne, arabe, hébraïque, syriaque, et revint en France pourvu de toutes sortes de connaissances. Il fut envoyé en 1668 à Tunis pour y négocier un traité avec le Dey, s'acquitta de sa commission au gré de la cour, délivra trois cent quatre-vingts esclaves français, qui voulurent lui témoigner leur reconnaissance par une bourse de 600 pistoles, qu'il refusa généreusement. D'Arvieux fut envoyé en 1672 à Constantinople. Il y eut beaucoup de part au traité que M. de Nointel, ambassadeur de France, conclut avec Mahomet IV, par la facilité avec laquelle il parlait le turk, ce qui étonna, et lui rendit favorable le grand vizyr. M. de Turenne l'avait chargé de s'informer des Grecs les plus instruits, quelle était la croyance de leur église sur le mystère de l'Eucharistie. Le résultat de ses informations fut qu'elle était la même que celle des Latins. A son retour, il fut fait chevalier de St.-Lazare, et pourvu d'une pension de 1000 liv. sur l'évêché d'Apt. Son expérience et son intelligence dans la conduite des affaires du Levant engagèrent la cour à l'envoyer consul à Alger, puis à Alep. Innocent XI, instruit des services qu'il y rendait à la religion, le nomma à l'évêché de Babylone, qu'il refusa, et lui permit d'ajouter à ses armes celles de Jérusalem. Le chevalier d'Arvieux se retira les dernières années de sa vie à Marseille; il y consacra tout son temps à l'étude de l'Écriture Sainte, qu'il lisait dans les textes originaux, et y termina sa carrière le 3 octobre 1702. Il avait composé la *Relation d'un voyage fait par ordre de Louis XIV vers le grand Emyr*, chef des princes arabes du désert, et un *Traité des mœurs et coutumes des Arabes*. M. de la Roque a publié l'un et l'autre avec des *notes*, et une traduction de la *Description de l'Arabie* d'Aboul-Feda, Paris, 1717, in-12. Ses *Mémoires* ont été donnés au public par le P. Labat, Paris, 1735, 6 vol. in-12. Ils furent attaqués par les *Lettres critiques* de Hadgi-Mehemet-Effendi, Paris, 1735, in-12, attribuées à M. Petis de la Croix.
T—D.

ARYSDAGHÈS (S.), né en Césarée de Cappadoce, vers l'an 279 de l'ère vulgaire, étudia avec ardeur auprès d'un habile maître, nommé *Nicomaque*, qui venait d'embrasser la religion de J.-C. En 318, il fut appelé à Valarsabad, ville capitale de la grande Arménie, par le roi Tiridate et par son père, S. Grégoire, *illuminateur*, qui venait d'établir publiquement le christianisme dans ce royaume, par l'ordre de son souverain. Arysdaghès y fut sacré évêque de Diospont et d'une partie de l'Arménie majeure,

par son père, qui, ayant abdiqué, vers l'an 331, lui laissa les soins de gouverner l'église naissante d'Arménie. S. Arysdaghès s'y maintint avec fermeté; il était plein d'ardeur pour la défense de la religion, et fit connaître un grand zèle contre les païens; et il punit avec sévérité ceux qui n'observaient pas rigoureusement la loi évangélique. Quelques hommes puissants s'opposèrent ouvertement à ses entreprises; mais ils furent réprimés par l'ordre du roi Tiridate. S. Arysdaghès établit des monastères dans plusieurs provinces d'Arménie, et il y appela des hommes instruits dans la religion, leur assura des moyens d'existence, et les chargea de prêcher la doctrine de l'évangile. Il bâtit ensuite une église dans le bourg de Tilnavan, qui lui avait été donné en apanage, et une autre à Khozan, dans la province de Sophène. Le gouverneur de cette contrée, nommé *Archélaüs*, l'un des ennemis de ce patriarche, le surprit un jour dans un voyage, et le mit à mort, l'an 339 de J.-C. — Un autre Arysdaghès, surnommé *Krasser*, c'est-à-dire *Bibliophile*, vivait dans la même contrée, à la fin du 12ᵉ. siècle, et a laissé une Grammaire et un Dictionnaire arménien.

C—d.

ARZACHEL (Abraham), autrement dit Eizarakel, né à Tolède, dans le 12ᵉ. siècle, fut un des plus célèbres astronomes qui aient vécu après les Grecs, et avant la renaissance des lettres. Il écrivit un livre sur l'obliquité du zodiaque, qu'il fixa, pour son temps, à 23° 34′, et détermina l'apogée du soleil, par 402 observations. Les fameuses *Tables alphonsines*, publiées par ordre d'Alphonse-le-Savant, roi de Castille, sont, en partie, tirées des ouvrages d'Arzachel. On ignore l'année de la naissance, et celle de la mort de cet astronome, qui professa la religion juive. Montucla dit que ses tables existent en manuscrit, dans plusieurs bibliothèques, avec une introduction qui en explique l'usage.

C—S—a.

ARZAN, pontife païen, en Arménie, au commencement du 4ᵉ. siècle, était en grande vénération dans cette contrée; il exerçait un pouvoir souverain dans la province de Daron. Les bourgs de Horan, de Govars, de Meghdy et d'Achdiehad, formaient l'apanage de sa maison. Il avait sa résidence à Vichab, et il portait le titre fastueux d'*enfant du Soleil, gardien des temples des dieux Kissané* et *Thémetz*. Lorsque S. Grégoire, *illuminateur*, établit le christianisme en Arménie, Arzan fit de vains efforts pour s'y opposer. S. Grégoire, au retour d'un voyage à Césarée de Cappadoce, eut le dessein de passer par cette province, afin de convertir ses habitants et de détruire les idoles. Les officiers et les seigneurs du pays, qui l'accompagnaient par l'ordre du roi Tiridate, rassemblèrent une armée de 7000 hommes. Arzan, ayant été averti des préparatifs qu'on faisait contre lui, forma, à la hâte, une armée de 6000 combattants, et vint à la rencontre de son ennemi, aux environs de Govars. S. Grégoire se retira alors dans la forteresse d'Olgan, avec plusieurs personnes de sa suite, et, entre autres, Glag-Zenop, qui a laissé l'histoire de cet événement. La bataille se donna bientôt, au pied d'une montagne. Arzan, qui était dans un âge avancé, se battit néanmoins en désespéré. Il poussa l'ennemi à plusieurs reprises, avec une impétuosité extraordinaire, et il excitait ses soldats à le suivre, en criant à haute voix : « Il vaux mieux se battre pour » mourir en héros, que de vivre pour

» voir nos temples détruits et nos » dieux outragés. » Et, s'adressant aux chrétiens : « O renégats des dieux » de la patrie, leur criait-il, sachez » que c'est le glorieux Kissani qui se » bat contre vous! » Arzan, malgré ses efforts, voyant ses forces diminuer, s'élança dans le centre de l'armée chrétienne, pour appeler le prince d'Aughegshdam, qui la commandait, à un combat singulier. Les deux chefs s'élancèrent aussitôt l'un contre l'autre, et, après quelque résistance, le pontife Arzan fut tué d'un coup sur la tête, l'an 302 de J.-C. — Un autre Arzan; qui florissait dans le 5e. siècle, traduisit en arménien les *OEuvres de S. Athanase*, et a laissé manuscrit : I. *Traité contre le pyrisme, ou la religion du Feu*; II. un *Discours sur l'ascension de J.-C.*; III. une *Homélie sur l'apôtre S. Paul*. C—D.

ASA, roi de Juda, succéda à son père Abia, vers l'an 955 av. J.-C. Les premières années de son règne furent marquées par la destruction des autels élevés aux idoles, par le rétablissement du culte du Seigneur, et par la paix dont Dieu récompensa son zèle. Il en profita pour réparer et fortifier les villes de Juda, qui avaient beaucoup souffert des guerres de son prédécesseur. Il obligea sa grand'mère, qui s'était faite prêtresse de Priape, de renoncer à ce culte abominable, déposa dans le temple toutes les richesses que son père avait rapportées de son expédition contre Jéroboam, roi d'Israël. En la quinzième année de son règne, les Madianites, ou Chuséens, qui habitaient l'Arabie déserte, ayant fait marcher contre lui, dit l'Écriture, une armée d'un million d'hommes et de 300 chariots, il les défit, à la tête de 580,000 hommes. Il eut le même succès contre Zara, roi d'Ethiopie, sur lequel il fit un immense butin. Asa avait négligé de détruire les hauts lieux; il est vrai qu'on n'y adorait que le Seigneur; mais depuis que Dieu avait concentré tout son culte dans le temple de Jérusalem, celui qu'on pouvait lui rendre en tout autre endroit était devenu illégitime. A cette première faute, il ajouta celle d'acheter avec l'argent du temple et du trésor royal, le secours de Bénadab, roi de Syrie, contre Baasa, roi d'Israël, qui lui avait déclaré la guerre, et de faire mettre en prison le prophète Ananus, chargé de lui reprocher, de la part de Dieu, d'avoir imploré des secours étrangers, au lieu de mettre toute sa confiance dans le Seigneur, qui lui avait été constamment favorable dans ses autres guerres. Sur la fin de ses jours, Asa attaqué d'une grave maladie, eut recours aux médecins, sans s'adresser à Dieu par la prière. Cette maladie le conduisit au tombeau, après un règne de quarante-un ans; il eut son fils Josaphat pour successeur. T—D.

ASAN, l'un des fondateurs du royaume des Bulgares (*Voy.* PIERRE, prince de Bulgarie).

ASAN III, roi de Bulgarie, descendait, par sa mère, du célèbre Asan qui, réuni à son frère Pierre, délivra son pays du joug des Grecs. Asan III était l'héritier légitime de la couronne; mais l'ordre de la succession avait été interverti plus d'une fois, au milieu de sanglantes révolutions. Un usurpateur obscur exerçait l'autorité, lorsque Michel Paléologue entreprit de rétablir sur le trône de ses pères, le jeune Asan, auquel il avait donné sa fille Irène en mariage. L'usurpateur fut chassé, et se réfugia chez les Tatars. Une partie de la nation n'avait reçu qu'avec peine son souverain, de la main de l'empereur. De nouvelles factions s'élevèrent,

Asan, qui pouvait les combattre, aima mieux éviter à son pays les horreurs d'une guerre civile; et, emportant avec lui tous ses trésors, il se retira chez son beau-père, et finit paisiblement ses jours à Constantinople. Ducange place les événements de son règne entre les années 1275 et 1280. D. N—L.

ASANDRE, l'un des généraux de Pharnace II, roi de Pont, se révolta contre lui, à cause de sa cruauté, et ce prince, vaincu par César, ayant voulu rentrer dans ses états, Asandre alla à sa rencontre, le défit et le tua. César disposa de la couronne en faveur de Mithridate-le-Pergaménien, fils naturel du grand Mithridate; mais Asandre le défit aussi. Il se contenta cependant du titre d'archonte, qu'on voit sur plusieurs médailles, et il n'osa prendre celui de roi que lorsqu'Auguste l'eut confirmé dans son autorité. Il épousa Dynamis, fille de Pharnace, et mourut l'an 14 av. J.-C., âgé de quatre-vingt-treize ans. C—R.

ASBIORN, surnommé BLAK, seigneur danois, beau-frère du roi Harald, se mit, en 1085, à la tête de la multitude révoltée contre Canut IV. Pour mieux assurer son entreprise, il passa lui-même dans le camp du roi, sous prétexte de concerter avec Canut les moyens d'étouffer la rebellion. Après avoir donné à ce prince le conseil perfide de se montrer dans la ville d'Odensé, en Fionie, il revint trouver une petite troupe de rebelles, et, pénétrant avec eux dans la ville, il massacra le roi, agenouillé devant l'autel, avec ses principaux courtisans. Quelques auteurs prétendent qu'Asbiorn ayant voulu se faire proclamer roi lui-même, ses partisans l'abandonnèrent, et que son armée s'étant dissipée, il périt peu de temps après, d'une manière misérable. La mémoire du crime de ce rebelle s'est tellement conservée, que le peuple, en Danemarck, dit encore proverbialement : « Monter le » cheval de Blak, » pour désigner un traître, qui se donne un faux air de conciliateur entre deux partis. M—B—s.

ASCELIN, ou ANSELME (NICOLAS), religieux missionnaire, fut envoyé, par Innocent IV, vers un des généraux Mongols, en 1247, suivit le sud de la mer Caspienne, traversa la Syrie et la Perse, et se présenta devant Baju-Novian (Bajothnoi), un des chefs Mongols, qui probablement campait, avec ses nomades, dans le Chowarezem. La relation de ce voyage, moins importante que celle de Carpin, a peu contribué aux progrès de la géographie de cette partie de l'Asie. Le bon religieux, observateur crédule et superficiel, n'entre dans quelques détails que relativement à son séjour parmi les Mongols. Son *Journal* ne nous est pas parvenu en entier; ce que nous en avons nous a été conservé par Vincent de Beauvais, qui tenait cet extrait de Simon de St.-Quentin, compagnon d'Ascelin, et qui l'inséra dans son *Miroir historique*. Bergeron l'a traduit en français dans son recueil à la suite de la relation de Carpin. L. R—E.

ASCH (GEORGES-THOMAS, baron D'), médecin des armées russes, conseiller d'état, et membre de plusieurs académies, né, à St.-Pétersbourg, de parents allemands, en 1729, mort en la même ville, en 1807. D'Asch, comme tant d'autres Russes, devenus depuis célèbres dans les sciences ou dans la politique, fit ses études à l'université de Gœttingue, où il suivit particulièrement les cours de Haller. La plus belle partie de sa réputation se fonde sur le constant et noble attachement qu'il conserva toute sa vie

pour cette illustre école, et pour les grands maîtres sous lesquels il s'y était formé. Sa fortune et ses nombreux voyages lui donnèrent la possibilité de rassembler de précieuses collections, dont il envoyait chaque année une partie à Gœttingue. Il a enrichi la superbe bibliothèque de cette université d'une bibliothèque entière de livres russes, d'un beau *Koran*, de manuscrits turks et de plusieurs autres raretés, et le Musée, d'une foule d'objets instructifs et curieux, tant de la Sibérie que des autres provinces du vaste empire russe, comme vêtements, instruments, armes de divers peuples, minéraux, médailles, antiquités. Il a de même contribué à compléter les collections particulières du savant Blumenbach. D'Asch, dont la mémoire mérite d'être honorée comme citoyen, autant que comme savant, eut trop de devoirs divers à remplir pour pouvoir beaucoup écrire. Il eut cependant une part principale à la *Pharmacopée russe*, imprimée à Pétersbourg, 1778, in-4°. On a de lui encore quelques morceaux, en latin et en allemand, sur divers points de physiologie et de médecine. Sa Dissertation inaugurale : *De primo pare nervorum medullæ spinalis*, Gœttingue, 1750, in-4°., parut, dans le temps, neuve et remarquable; peut-être que Haller y eut quelque part. Entre ses autres ouvrages, il faut surtout distinguer celui qu'il publia sur la peste, où l'on trouve d'excellentes observations, et les meilleurs moyens de se préserver de cette maladie. On peut voir les titres et les dates de ces écrits dans l'*Allemagne littéraire, Gelehrtes Deutschland*, de M. Meusel, 4e. édition, 1er. vol., pag. 98. M. Heyne a publié à Gœttingue, en 1807, son *Eloge historique*, sous ce titre : *De obitu Bar. de Asch, ad vivos amantissimos J. Fr. Blumenbach, et J. D. Reuss.*, 12 pag. in-4°. V—s.

ASCHAM (Roger), né dans le Yorkshire, vers 1515. En 1530, il entra au collége St.-Jean, à Cambridge, où il devint professeur de grec. Henri VIII lui fit une pension de 10 livres sterlings, le plaça comme instituteur auprès d'Élisabeth, à laquelle il expliquait Cicéron, Sophocle et d'autres auteurs anciens. Après avoir été occupé deux ans dans ces honorables fonctions, il revint à Cambridge et y remplit la place d'orateur avec une grande distinction. En 1550, il suivit sir Richard Morysine dans son ambassade auprès de Charles Quint, et resta plusieurs années en Allemagne. Pendant ce temps, Ascham fut nommé secrétaire latin du roi Edouard, mais, à la mort de ce prince, il perdit sa place et sa pension. Il devint secrétaire latin de la reine Marie, et fut employé par le cardinal Pole. A l'avènement de la reine Élisabeth, il fut rétabli dans la place de secrétaire, et devint son instituteur particulier pour les langues anciennes. Il mourut, à Londres, en 1568. Son ouvrage le plus estimé est intitulé : le *Maître d'école*, ou *Moyen simple d'apprendre aux enfants à entendre, à écrire et à parler la langue latine*. Upton en a donné une bonne édition en 1711, in-8°. Ses Lettres latines, Oxford, 1703, in-8°., ont été souvent imprimées. On a recueilli ses œuvres, en 1769, in-4°.— Un autre Ascham (Antoine), républicain anglais, fut membre du long parlement, et ensuite envoyé comme ambassadeur en Espagne, où six royalistes exilés l'assassinèrent, ainsi que son interprète, le 6 juin 1650. Il est auteur d'un ouvrage sur les *Révolutions des gouvernements*, 1649, in-8°. — Enfin un troisième Ascham,

vicaire de Burnishton, vivait sous Edouard VI, et a publié quelques écrits sur l'astrologie et sur la botanique. B—R. J$^{e}$.

ASCHANÆUS (MARTIN), ecclésiastique suédois, vécut dans le 17$^{e}$. siècle, et se livra, avec beaucoup de succès, à l'étude de l'histoire et des antiquités; mais ce qui le rend surtout remarquable, c'est d'avoir été un des premiers, en Suède, qui se soit occupé d'y former la langue du pays par des traductions. Il fit paraître, en suédois, vers l'année 1615, le Traité de Chytræus, *De patientiâ et consolatione*, qui avait une grande vogue dans ce temps. Peu après, parurent les traductions de quelques autres ouvrages étrangers, et, dans le dernier siècle, cette partie de la littérature nationale s'est étendue considérablement. On a même traduit en vers, avec succès, Anacréon, une partie d'Homère et d'Horace, l'*Énéide* de Virgile, plusieurs tragédies de Racine et de Voltaire. C—AU.

ASCHARY. *Voy*. ACHARY.

ASCHENBERG (RUTGER, comte D'), feld-maréchal de Suède, avait appris l'art de la guerre dans les campagnes brillantes de Charles X, ou Charles Gustave, en Pologne et en Danemarck. Son courage et son expérience eurent occasion de se signaler, lorsqu'au commencement du règne de Charles XI, les Danois firent une invasion dans la province de Scanie. Le roi conduisit, dans cette province, une armée considérable, pour arrêter les progrès de l'ennemi; deux batailles, gagnées par les Suédois, l'une près de Lund, en 1676, l'autre près de Landserona, en 1677, sauvèrent la Suède, et forcèrent les Danois à repasser le Sund. Pendant ces deux batailles, Aschenberg ne quitta point le roi, l'aida de ses conseils, et décida la victoire. La paix ayant été conclue, Aschenberg rendit, à sa patrie, des services d'un autre genre. Nommé sénateur, il prit part à toutes les délibérations importantes, encouragea les travaux utiles, et protégea les sciences, les lettres et les arts. Charles XI avait en lui la plus grande confiance, et, pour récompenser ses services, il lui accorda le titre de comte, le créa feld-maréchal, et lui donna le gouvernement général des provinces du Midi. La vie du feld-maréchal d'Aschenberg a été écrite en suédois par Sven Lagerbring. C—AU.

ASCHER (RABBI) BEN JÉCHIEL, juif allemand, mort en 1321, à Tolède, recteur de la synagogue, et père de huit fils qui se sont tous distingués dans la carrière des lettres. On a de lui: I. *Fasciculus, sive Collectanea*, imprimé à Cracovie en 15[illegible]1, in-fol.; ce sont des observations sur différents passages du *Thalmud*. II. *Scheeloth et Theschuwoth*, c'est-à-dire, *des Questions et des Réponses*; III. *Thousephoth*, c'est-à-dire *Appendices*; c'est encore un commentaire le *Thalmud*. IV. *Diss. super effato Judæorum : Israël nulli planetæ est subjectus*, qui est encore en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. D'autres ouvrages de R. Ascher ont été compris dans la collection de *Sal. Ben Jehuda Lœw*, Prague, 1725, in-4°. (*Voy*. Bartolocci, *Bibl. Rabbinica*). S—N.

ASCLÉPIADE, médecin, natif de Prusa, en Bithynie, est le premier qui rendit l'art de la médecine recommandable à Rome. Après s'être fait une réputation en Asie, il vint s'établir dans cette capitale, l'an 616 de sa fondation, 110 ans av. J.-C., refusant les offres de Mithridate, roi de Pont, qui voulait l'attirer près de lui. Il était de ces esprits ardents destinés à faire

révolution dans les carrières qu'ils parcoururent. La nature l'avait doué d'une éloquence entraînante dont il abusa souvent. A Rome, il commença par donner des leçons de rhétorique; mais tout à coup, se persuadant, d'après une connaissance assez superficielle de la médecine, connaître à fond cet art, il se mit à la pratiquer; malheureusement, il y porta toute la fougue de son esprit indépendant, et toutes les erreurs des opinions philosophiques que, comme rhéteur, il avait successivement adoptées. Les Romains, qui, d'abord, avaient paru accueillir favorablement Archagatus, l'avaient ensuite injustement pris en haine, parce qu'il avait recours quelquefois, dans ses traitements, à des moyens douloureux. Asclépiade, pour se faire une réputation, prit une méthode inverse; il s'attacha d'abord à ne donner que des remèdes agréables et faciles; il fit à la médecine une fausse application de toutes les philosophies du temps; et, parlant ainsi aux Romains de choses qui entraient dans le plan de leurs études, et les entraînant d'ailleurs par le charme de son éloquence, il put d'autant plus les séduire et gagner leur confiance que, lui-même, était séduit et se croyait près de la vérité. Adoptant la philosophie corpusculaire d'Épicure, il en fit la base de sa doctrine. Il méconnut celle d'Hippocrate, la seule vraie; il défendit cette sage réserve avec laquelle ce prince de la médecine reste souvent spectateur des mouvements de la nature, et en attend la favorable, mais spontanée solution; Asclépiade qualifiait cette sage attente de *méditation sur la mort.* Du reste, comme cela se remarque chez tous les esprits ardents qui adoptent pour base de leur conduite, tour à tour, un principe, toujours pris hors de la limite rigoureuse de l'observation et de l'expérience, rien de plus mobile et de plus contradictoire que les dogmes théoriques et pratiques d'Asclépiade. Par exemple, s'il mérite d'être loué pour avoir employé souvent l'exercice comme moyen perturbateur, souvent aussi il est tombé, à cet égard, dans l'ancien excès d'Hérodicus: on le voit à la fois donner le vin dans les maladies par faiblesse et dans les frénésies; saigner dans les pleurésies et dans les maladies nerveuses, comme l'épilepsie; faire une proscription absolue des purgatifs, défendre toutes boissons aux malades dans les deux premiers jours de leur maladie, c'est-à-dire, dans le temps où ils en demandent avec le plus d'instance, etc. En somme, ses principes sont si vagues, qu'on ne peut pas même dire qu'il ait fait école. Pline rapporte à cinq chefs ses principaux moyens de traitement; l'abstinence des viandes, celle du vin, les frictions, la promenade, et la gestation à cheval et en voiture; on peut expliquer tous les succès pratiques qu'on lui attribue par l'effet le plus général de ces moyens, qui tendent tous à exciter l'action de la peau, ce couloir important de l'économie, point de pratique qu'avait entrevu Asclépiade, mais qu'il ne se proposait que d'après les vues fausses de sa philosophie corpusculaire. Ce que nous avons dit de l'éloquence d'Asclépiade, et du soin qu'il prenait à satisfaire les moindres fantaisies de ses malades, explique assez sa grande réputation qui s'est évanouie avec lui. Une circonstance heureuse vint d'ailleurs la commander en quelque sorte; passant près d'un convoi, il reconnut que le corps qu'on portait au bûcher avait encore un reste de vie; il lui prodigua des secours qui furent suivis du succès, et il parut plutôt ressusciter un mort que guérir

un malade. Il osa se vanter de n'être jamais malade, et, si l'on en croit Pline, le hasard le servit encore à cet égard; car il dit qu'il mourut vieux et par accident, par suite d'une chute. Cependant Suidas nie ce fait, et attribue sa mort à une inflammation de poitrine. Asclépiade fut le maître de Thémison, chef de la secte des méthodistes; mais la doctrine professée par ces derniers est toute entière le fait de Thémison, et ne doit nullement être rapportée à Asclépiade, trop bouillant pour se plier ainsi toujours à un même système. Il nous reste quelques fragments des ouvrages d'Asclépiade dans Aëtius : *Malagmata hydropica quæ evacuant humorum; Emplastrum à scillâ quæ uteri ulcera ad cicatricem ducunt*, corrigés, augmentés et publiés séparément, par Jumpert; Weimar, 1794, in-8°. Celse et Cœlius Aurélianus le citent comme auteur de plusieurs traités. C. et A—N.

ASCLÉPIADES, philosophe platonicien, natif de Phliase, s'établit à Athènes, et se lia d'une étroite amitié avec Ménédème. Ils étaient tous deux si pauvres, qu'ils servirent d'abord les maçons, puis se louèrent à un boulanger, chez lequel ils passaient les nuits à moudre du blé. Cités devant l'aréopage pour justifier de leurs moyens d'existence, ils firent comparaître le boulanger, et les magistrats, charmés de leur amour pour l'étude, leur donnèrent à chacun 200 dragmes. Asclépiades quitta l'école platonique pour celle de Stilpon de Mégare; cette dernière, pour le séjour d'Élis, et d'Élis se rendit à Érétrie, toujours en la compagnie de Ménédème, qui fut le fondateur de la secte Érétriaque (*V.* Ménédème). Les deux amis avaient d'abord fait vœu de rester célibataires; mais ils changèrent de résolution, et se marièrent tous deux en même temps, Ménédème épousant la mère, et Asclépiades, la fille. Celle-ci mourut, et Ménédème céda [illegible]mme à son ami. Asclépiades termina ses jours dans un âge avancé, vers le milieu du 3e. siècle av. notre ère, laissant un fils dont Ménédème prit soin. D. L.

ASCLÉPIODORE, peintre athénien, florissait en même temps qu'Apelles, sur lequel il l'emportait pour les proportions et pour l'ordonnance. Apelles était le premier à l'admirer sous ce rapport. Mnason lui fit peindre les douze Dieux, et lui paya 300 mines pour chacun. — Il y eut un autre Asclépiodore, statuaire, qui excellait à faire les têtes des philosophes. L—S—E.

ASCLÉPIODOTE, natif d'Alexandrie, fut disciple de Proclus, pour la médecine et pour la philosophie éclectique. Il s'acquit, dans l'une et l'autre sciences, une grande réputation. Damascius a parlé de lui fort au long, dans la Vie d'Isidore, dont Suidas et Photius nous ont conservé des Fragments. Asclépiodote, dirigeant ses recherches vers la philosophie naturelle, s'attachait particulièrement à connaître la cause des choses; il détermina le nombre des couleurs primitives, et des diverses nuances que l'on peut former par leur mélange. Il connaissait cinq cents espèces de bois; étudia les vertus des plantes, et celles des animaux. Il cultiva la musique, et, dans la médecine, surpassa son maître. Il rétablit, parmi les remèdes, l'usage de l'ellébore blanc, avec lequel il fit des cures très-heureuses. De ces recherches, à la magie, il y a peu de chemin, surtout dans le temps où vivait Asclépiodote. Aussi Damascius rapporte-t-il qu'il lisait dans les plus épaisses ténèbres; que, près de se noyer dans le Mæandre, il se retira des eaux, par la vertu de certaines pa-

roles, etc. De toutes ces choses, on doit conclure qu'Asclépiodote fut un thaumaturge. Il avait fait, sur le *Timée* de Platon, un Commentaire qui s'est perdu. Nous avons, sous son nom, un ouvrage manuscrit sur la tactique, mais on ignore s'il est de lui, ou de son gendre, médecin célèbre. K.

ASCLÉPIOS, ou ASCLÉPIADES. *Voy.* Esculape.

ASCLÉPIUS, de Tralles, l'un des disciples d'Ammonius Herméas, chercha, comme les autres philosophes de la secte éclectique, à concilier les dogmes de Platon avec ceux d'Aristote. Il nous reste de lui des Scholies sur les six premiers livres des *Métaphysiques* d'Aristote, et sur l'*Arithmétique* de Nicomaque. Ces deux livres, qui n'ont jamais été imprimés, se trouvent, en manuscrit, dans la Bibliothèque impériale. C—r.

ASCONIUS PEDIANUS (Quintus), grammairien, né à Padoue, tenait une école d'éloquence à Rome, sous l'empire de Tibère. On sait, par un passage des *Institutions oratoires*, que Tite-Live et Quintilien lui-même, fréquentèrent, dans leur jeunesse, l'école d'Asconius, et tous deux parlent avec respect de leur maître. Il perdit la vue à soixante-treize ans, supporta ce malheur avec résignation, et mourut sous Néron, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avait vu Virgile, à un âge où tout ce qui est beau semble avoir des droits à notre admiration, et il s'était formé entre eux une liaison durable; mais S. Jérôme, dans sa *Chronique*, ayant reculé la mort d'Asconius jusqu'à la 7e. année du règne de Vespasien, quelques critiques en avaient conclu que l'ami de Virgile était différent d'Asconius le grammairien, et en conséquence, avaient admis deux auteurs de ce nom. L'erreur échappée à S. Jérôme a été justement relevée, et tous les savants, en reconnaissant qu'il n'a existé qu'un seul Asconius, s'accordent à fixer l'époque de sa mort comme nous l'avons fait plus haut. Il nous reste de lui des commentaires utiles et fort intéressants sur trois des *Verrines*, le commencement de la quatrième, et cinq autres discours de Cicéron. Il est certain que nous ne possédons qu'une partie de son travail sur les ouvrages du plus éloquent des orateurs romains; et c'est à Pogge que nous en devons la conservation. Ces commentaires ont été imprimés, pour la première fois, à Venise, en 1477, in-fol.; les éditions de Venise, Alde, 1522, in-8°.; Lyon, 1551, même format, et Leyde, 1644, in-12, sont estimées; on les a insérés dans les éditions de Cicéron, publiées par Manuce, Gruter, Gronovius et l'abbé d'Olivet. Asconius avait composé une Vie de Virgile, et une de Salluste, dont on doit regretter la perte. W—s.

ASCOUGH (Sir George), vice-amiral dans la marine anglaise, né au commencement du 17e. siècle, fut chargé, en 1651, d'aller réduire sous l'obéissance du parlement, la Barbade et les autres colonies anglaises des Antilles, qui ne voulaient reconnaître que l'autorité du roi. Lord Willoughby, gouverneur de la Barbade pour Charles II, se défendit plusieurs mois contre les forces de terre et de mer confiées au chevalier Ascough. Il est vrai que l'amiral, forcé d'exécuter les ordres d'un gouvernement tyrannique, avait dans son caractère autant de modération et d'équité, qu'il y avait d'injustice et de violence dans la conduite de ceux dont il exerçait le pouvoir. Il accorda la capitulation la plus honorable au lord Willoughby; et, passant ensuite à St.-Christophe et à la Virginie, il ramena pareillement les colons

sous les lois de la république anglaise, sans que le succès de cette mission délicate fût souillé par les cruautés inutiles, malheureusement si fréquentes dans les révolutions politiques et les troubles civils. Charles II, remonté sur le trône, ne fit pas un reproche au chevalier G. Ascough, des services qu'il avait rendus à son pays, sous le protectorat de Cromwel. Ce brave officier continua de commander les flottes britanniques; et tantôt en chef, tantôt sous les ordres du duc d'Yorck, du comte de Sandwich et du duc d'Albemarle, livra plusieurs combats aux amiraux hollandais van Tromp, Ruyter et Wassenaër, qui soutenaient alors avec tant d'éclat la gloire et la puissance maritime de leur patrie. Ce fut dans une de ces actions sanglantes, le 2 juin 1666, que le vaisseau *le Prince-Royal*, monté par le chevalier G. Ascough, amiral de l'escadre Blanche, ayant touché sur un banc de sable, fut brûlé par les ennemis : sir George fut fait prisonnier, et sa perte contribua beaucoup aux revers de cette journée. Il paraît que, depuis cette époque, il cessa de commander, et qu'il survécut peu de temps au premier malheur qu'eussent éprouvé son courage et son habileté.
E—D.

ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Magon, hérita des vertus de son père, et, après avoir été onze fois l'un des *suffètes*, ou magistrat suprême, et s'être vu honoré de quatre triomphes, il fut choisi, vers l'an 489 av. J.-C., pour entreprendre la conquête de la Sardaigne; il débarqua dans cette île, et obtint de grands avantages; mais ayant été blessé mortellement dans une action, vers la fin de la guerre, il remit le commandement de l'armée entre les mains de son frère Amilcar, et mourut presque aussitôt. Son fils fit la guerre aux Maures et aux Numides, et parvint à affranchir les Carthaginois d'un tribut qui remontait à l'origine de leur ville. B—P.

ASDRUBAL, fils de Hannon, envoyé en Sicile, vers l'an 255 av. J.-C., attaqua Panorme, où était renfermé le proconsul Métellus, perdit une grande bataille et trente éléphants, et fut mis à mort, à son retour, à Carthage.
B—P.

ASDRUBAL, surnommé LE CHAUVE, contemporain du précédent, conduisit, vers l'an 215 av. J.-C., une expédition pour soutenir les Sardes, qui étaient las du joug des Romains; mais ils avaient été défaits par Manlius avant son arrivée. Asdrubal fit cependant sa jonction avec les insulaires, et marcha droit à Caralis, dans le dessein de s'emparer de cette capitale de l'île. Prévenu par Manlius, il en vint à une action générale, et balança la victoire pendant quatre heures. Vaincu à la fin, il fut fait prisonnier, et l'île entière fut réduite sous l'obéissance des Romains. B—P.

ASDRUBAL, gendre d'Amilcar Barca, et beau-frère d'Annibal, fut surnommé *le Beau*, à cause des grâces de sa figure. Il s'attacha, jeune encore, à Amilcar, et l'accompagna dans ses expéditions; mais ayant été accusé publiquement de s'être prostitué à ce général, il reçut des magistrats chargés de la censure l'ordre de s'éloigner de lui. Cependant, comme les lois de Carthage ne permettaient pas de séparer un gendre de son beau-père, Amilcar Barca donna sa fille en mariage à Asdrubal, et l'emmena en Espagne, l'an 237 av. J.-C. Le jeune Asdrubal ne tarda point à se distinguer sous les yeux de son beau-père; mais ce fut surtout en Afrique qu'il trouva une occasion de signaler ses talents et son courage. Les Numides s'étant révol-

tés tandis que les Carthaginois étaient occupés en Espagne, Amilcar envoya contre eux son gendre à la tête d'un corps d'armée. Asdrubal exécuta cette commission avec autant de vigueur que d'intelligence, et revint en Espagne. A la mort de son beau-père, l'an 230 av. J.-C., l'armée le proclama général. Ce choix fut confirmé par le sénat, qui envoya de puissants renforts en Espagne pour mettre Asdrubal en état de conserver et d'étendre ses conquêtes. Pénétré de reconnaissance pour la mémoire de son beau-père, le nouveau général sollicita le sénat de lui envoyer le jeune Annibal pour le faire entrer de bonne heure dans la carrière de la gloire. Asdrubal marqua les premiers jours de son commandement par une grande victoire qu'il remporta sur un prince espagnol nommé *Orisson*. Douze villes lui ouvrirent leurs portes immédiatement après la bataille, et cet exemple fut suivi par un grand nombre d'autres. Voulant assurer ses conquêtes, il bâtit *Carthage-la Neuve*, appelée aujourd'hui Carthagène, qu'il destinait à servir de boulevart et de place d'armes aux possessions des Carthaginois en Espagne. Cette ville, par sa situation avantageuse devint bientôt une des plus opulentes du monde. Les Romains, occupés jusqu'alors contre les Gaulois qui avaient pénétré dans l'Italie septentrionale, crurent devoir arrêter enfin par une négociation les progrès des Carthaginois dont ils commençaient à prendre ombrage; ils conclurent un traité par lequel ceux-ci s'engagèrent à ne point passer l'Èbre. Asdrubal l'observa religieusement, et, poussant ses conquêtes du côté opposé, soumit, autant par son affabilité que par sa valeur, toute cette partie de l'Espagne qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à l'Èbre. Son mariage avec la fille d'un prince espagnol contribua à lui assurer ses conquêtes. Il gouvernait l'Espagne depuis neuf ans avec autant de sagesse que d'activité lorsqu'il fut assassiné, 225 ans av. J.-C. par un esclave gaulois dont il avait fait périr le maître. Annibal lui succéda dans le commandement. B—P.

ASDRUBAL-BARCA, fils d'Amilcar, et frère d'Annibal, partagea la haine de sa famille contre Rome, et se signala de bonne heure en Espagne, sous son illustre frère, qui lui laissa le commandement en chef lorsqu'il porta la guerre en Italie. Quoique vaincu souvent par les Romains, et abandonné par les Espagnols, Asdrubal se soutint pendant plusieurs années, et acquit même la réputation d'un grand capitaine. Défait en bataille rangée, l'an 219 av. J.-C., vers l'embouchure de l'Èbre, par Cnéius Scipion, réuni aux Celtibériens, il se retira en Lusitanie, et reçut enfin quelques renforts, avec ordre du sénat d'aller en Italie au secours de son frère. Asdrubal s'avança d'abord contre les Carpétiens, qui s'étaient révoltés, et les soumit; il marcha ensuite vers les Pyrénées; mais Scipion s'étant mis en devoir de lui fermer la sortie de la péninsule, il fut poursuivi dans sa marche et obligé de combattre. Vaincu et forcé de rétrograder, il se borna quelque temps à la défense de l'Espagne méridionale, puis, ayant gagné les Celtibériens, il réunit ses forces à celles de son frère Magon et de Masinissa, roi des Numides, attaqua séparément les deux Scipions, et détruisit leur armée dans deux combats différents, où ces deux généraux perdirent la vie, 213 ans av. J.-C. Après cette victoire, Asdrubal se mit enfin en état de passer en

Italie pour joindre ses troupes à celles d'Annibal; mais attaqué par le jeune Scipion, son camp fut forcé et pillé, et son armée presque détruite. Le génie fécond d'Asdrubal en créa bientôt une nouvelle, et il fut impossible au vainqueur de lui fermer les Pyrénées. Asdrubal, après avoir surmonté tous les obstacles, se dirigea vers l'Italie, laissant le commandement de l'armée d'Espagne à Asdrubal, fils de Giscon. Quelques nations gauloises facilitèrent sa marche. Arrivé devant Plaisance, il entreprit imprudemment le siége de cette ville, et donna le temps aux Romains de rassembler des forces pour le combattre. Il se hâta de lever le siége, et prit la route de l'Ombrie. Il s'avançait plein d'espérance, lorqu'il fut attaqué à l'improviste, près du Métauro, par les consuls Livius Salinator et Claudius Néron, qui s'étaient réunis. Il range aussitôt son armée en bataille, se place au centre, anime ses soldats, dispute long-temps la victoire, et, voyant, qu'elle se déclare pour les Romains, il se précipite au milieu d'une cohorte, et meurt comme il convenait au fils d'Amilcar et au frère d'Annibal. Cette bataille, donnée l'an 207 av. J.-C., que Tite-Live compare à celle de Cannes, décida du sort de l'Italie. Annibal n'apprit ce terrible revers, qu'à la vue de la tête de son frère, que le consul Néron fit jeter dans son camp. Attendri et consterné, il s'écria : « C'en est fait; en perdant » Asdrubal, j'ai perdu tout mon bon» heur, et Carthage toute son espé» rance. » B—P.

ASDRUBAL, fils de Giscon, se signala de bonne heure en Espagne, au commencement de la seconde guerre punique, et prit le commandement de l'armée, lorsqu'Asdrubal Barca passa en Italie, l'an 207 avant J.-C. Scipion, ayant ramené la victoire sous les drapeaux des Romains, en Espagne, Asdrubal se retira en Lusitanie, et prit soin d'éviter tout engagement. L'année suivante, ayant rassemblé une armée nombreuse, il vint présenter la bataille à Scipion; mais il fut défait, et forcé de se réfugier à Cadix, d'où, passant à la cour de Syphax, il parvint à attirer ce prince dans le parti des Carthaginois, en lui faisant épouser sa fille Sophonisbe. Appelé à la défense de son pays, lorsque Scipion débarqua en Afrique, il fut joint par Syphax, à la tête d'une armée, et fit échouer les projets de Scipion, sur Utique, l'an 204 av. J.-C. Mais l'année suivante, le général romain attaqua son camp et celui de Syphax, y mit le feu, et détruisit, le même jour, les deux armées carthaginoise et numide. Asdrubal se sauva, n'ayant plus avec lui que 2000 hommes d'infanterie et 500 cavaliers. Appien assure qu'il fut mis en croix à son retour à Carthage; mais, selon Tite-Live, il parvint, au contraire, à détourner le sénat et les suffettes d'une paix déshonorante, hasarda même une seconde bataille contre Scipion, qui tailla son armée en pièces, et mourut peu de temps après, vers l'an 201 avant J.-C. (*Voy.* SOPHONISBE). B—P.

ASDRUBAL, surnommé HOEDUS, ennemi de la faction Barcine, fut envoyé à Rome, après la bataille de Zama, l'an 201 av. J.-C., pour obtenir la ratification du traité conclu entre Scipion et Carthage; il fit un discours touchant au sénat romain, et rejeta tout le blâme de la seconde guerre punique sur la famille d'Amilcar, dont il déplora l'ambition. Après avoir vanté sa conduite et celle de Hannon, envers Rome, il implora la paix. « Quels » Dieux rendez-vous garants de la sin» cérité de vos serments? lui dit le » consul Cornélius Lentullus, qui opi-

» nait déjà pour l'entière destruction » de Carthage. — Les mêmes, répon- » dit Asdrubal, qui ont si sévèrement » puni nos parjures! » Cette réponse fut applaudie de tout le sénat, et Asdrubal obtint la paix, mais à des conditions humiliantes. B—P.

ASDRUBAL, dernier suffette de Carthage, d'une autre famille que celle des Asdrubal Barca, donna lieu à des troubles par son caractère turbulent, et, après la seconde guerre punique, entraîna sa patrie dans une guerre malheureuse contre Masinissa, qui le défit en bataille rangée. Il fut condamné à mort par le parti de la paix, pour avoir offensé Rome en faisant la guerre au roi des Numides, son allié; mais, ayant pris la fuite, il rassembla un corps de 20,000 hommes, et marcha vers Carthage, dans le dessein d'en faire le siége. C'était au moment même où les Romains, contre la foi des traités, ordonnaient aux Carthaginois d'abandonner leur ville. Ceux-ci, réduits au désespoir, rappelèrent Asdrubal pour les défendre contre l'armée romaine. Ce général mit sur pied des forces imposantes, campa sur une haute montagne qui paraissait inaccessible, et d'où il coupait les vivres aux Romains, au moyen de sa cavalerie. Le consul Manilius ayant voulu le chasser de ce poste, Asdrubal fondit sur son armée, tailla en pièces son arrière-garde, et continua de harceler les troupes ennemies qui assiégeaient Carthage; mais il fallut bientôt céder à l'ascendant et à l'habileté de Scipion Emilius. Après avoir abandonné la campagne, Asdrubal se renferma dans Carthage; ses efforts pour la défendre furent inutiles, Scipion s'en étant rendu maître de vive force, l'an 146 av. J.-C. Asdrubal se retrancha d'abord dans le temple d'Esculape, avec les transfuges romains, et en sortit bientôt pour se jeter aux pieds du vainqueur. Sa femme, qui l'aperçut en cet état, se para de ses plus riches habits, vomit contre son mari des imprécations, mit le feu au temple, se jeta dans les flammes avec ses deux enfants, et périt avec 900 transfuges, que le général romain avait exceptés du pardon. Appien est le seul auteur qui assure qu'Asdrubal se tua lui-même, pour se soustraire à la honte d'être mené en triomphe à la suite du vainqueur. B—P.

ASDRUBAL, petit-fils de Masinissa, roi des Numides, fut associé au précédent, pour commander les troupes qui défendaient Carthage contre les Romains, et mit le feu à leur flotte, dont la plus grande partie fut réduite en cendres; mais, accusé ensuite d'être d'intelligence avec les ennemis, et de vouloir livrer la ville à son oncle Gulussa, roi des Numides, les partisans de son collègue Asdrubal excitèrent le peuple contre lui, et le firent massacrer dans la place publique, l'an 147 avant J.-C. B—P.

ASEDY-THOUCY, l'un des plus anciens poètes persans, contemporain du sulthan Mahmoûd le *Gasnevide*, fut le maître du célèbre Ferdoûçy et de presque tous les poètes qui parurent alors en Khorâçân. On lui avait proposé plusieurs fois de mettre en vers le *Chah-Nameh* (*V.* FERDOUÇY); mais il s'en était excusé sur son âge et sa faiblesse, et il engageait Ferdoûçy à s'en charger, lorsque celui-ci, après avoir long-temps erré, revint enfin à Thoûs. Sentant approcher sa fin, il témoigna à Asedy la crainte que personne ne pût achever le *Chah-Nameh*, dont il ne restait plus qu'une très-petite partie à mettre en vers. Asedy lui promit que, s'il lui survivait, il terminerait ce beau poëme épique. Il s'en occupa, en effet, dès

ce moment, et ne tarda pas à en présenter près de quatre mille vers à Ferdouçy, qui les loua beaucoup. Asedy avait pris l'ouvrage au moment où les Arabes entrèrent sur le territoire persan, et il l'avait terminé. Quel qu'ait été son talent, il est resté inférieur à son élève, et il est facile de reconnaître où finit la versification de Ferdouçy. Asédy excellait dans les petites pièces de vers nommées *Mounâzèrèh*, ou comparaisons. On en trouve une, sur *le Jour et la Nuit*, dans la *Biographie des poëtes persans* de Daulet-Châh (*V.* ce nom.)

J—N.

ASELLI (GASPARD), médecin, né à Crémone, dans le 16e. siècle, fut professeur d'anatomie à Pavie, et se fit un nom dans cette science, par la découverte des vaisseaux lactés. Il la dut en entier au hasard, c'est-à-dire qu'elle fut le résultat de dissections faites dans un autre but. N'en connaissant pas même tout l'ensemble, il adopta sur ces vaisseaux beaucoup d'erreurs, telle que de regarder le foie comme leur point de réunion. Cependant, ce n'est pas moins à lui que remonte cette découverte physiologique importante, qu'il présenta toujours d'ailleurs avec la plus grande modestie. De plus, il prépara la découverte des vaisseaux absorbants, ou au moins la rendit dès-lors assurée. En effet, jusques à lui, on avait cru que l'absorption se faisait par les veines; mais dès qu'on eut reconnu que la partie nutritive des aliments était puisée au milieu de la masse alimentaire, et portée dans le torrent de la circulation, par un ordre particulier de vaisseaux, on soupçonna que l'absorption n'était pas plus exercée ailleurs par les veines. L'éveil fut donné à l'observation, et la découverte des vaisseaux chilifères par Aselli mit ainsi sur la voie de celle de tout le système absorbant. La dissertation *De Venis lacteis, cum figuris elegantissimis*, dans laquelle il développe sa découverte, imprimée d'abord à Milan, 1627, in-4°., puis à Bâle, 1628, in-4°., Leyde, 1540, in-4°, et parmi les *Traités de Spigelius*, in-fol., Leyde, 1645, fut probablement un ouvrage posthume, car il paraît qu'Aselli mourut en 1626 à Milan. C. et A—N.

ASFELD (BIDAL, chevalier D'), s'est illustré par la défense de Bonn, en 1689. Après avoir bloqué cette place pendant deux mois, l'électeur de Bavière, que l'armée du duc de Lorraine venait de joindre, se détermina à faire le siége dans les formes. L'intérieur de la place n'était qu'un monceau de ruines. D'Asfeld en avait fait sortir les femmes, les vieillards et les enfants. Sans abri pour la garnison, il se défendit encore pendant deux mois. L'ennemi fit brèche à l'enceinte. La garnison n'avait plus de munitions, et, depuis long-temps, elle était réduite à manger les chevaux. D'Asfeld offre de capituler, exigeant que sa troupe sortît libre avec ses armes. Le duc de Lorraine veut tout accorder; l'électeur s'y refuse, et se montre inflexible aux représentations du duc, qui lui déclare que, puisqu'il veut que la garnison soit prisonnière, c'est à lui de la prendre. Le prince furieux choisit l'élite des Bavarois, monte à l'assaut, est repoussé, revient à la charge, rallie ses soldats, et parvient enfin sur la brèche : mais il est encore vaincu et arrêté par d'Asfeld. Le spectacle de deux mille Bavarois, précipités du haut des murs, ne fait qu'augmenter la fureur du prince. Il veut recommencer; mais ses troupes refusent d'obéir, et il est forcé de souscrire aux conditions exigées par d'Asfeld.

On vit alors sortir par la brèche huit à neuf cents hommes presque nus, exténués de faim et de fatigue, et l'on s'étonna d'abord de ne voir sur leurs visages que des marques de douleur; mais on en sut bientôt la cause, en voyant d'Asfeld blessé d'un coup mortel dans le dernier assaut, porté sur un brancard par ses grenadiers, ayant à ses côtés les officiers de son état-major. L'électeur détourna ses regards. Le duc de Lorraine et les autres généraux entourèrent le brave et malheureux d'Asfeld, qui survécut peu à sa gloire, et aux marques d'estime qu'il reçut de ses ennemis. D—M—T.

ASFELD (Claude-François Bidal d'), maréchal de France, de la même famille que le précédent, était fils du baron d'Asfeld, ministre de Suède auprès des cours de France, d'Italie et d'Espagne, anobli par la reine Christine, pour les services qu'il lui avait rendus. Le chevalier d'Asfeld son fils, prit la carrière militaire, devint mestre-de-camp d'un régiment de dragons, fut fait brigadier des armées du roi en 1694, maréchal de camp en 1702, et reçut le grade de lieutenant-général, en 1704, avec l'ordre d'aller commander en Espagne, sous le maréchal de Berwick. Il contribua, en 1707, au gain de la bataille d'Almanza; fut chargé, avec vingt bataillons et trente-six escadrons, de réduire le royaume de Valence, et s'empara de Xativa, de Tortose et d'Alicante. La paix d'Utrecht le ramena en France, en 1713. Cette paix ne terminait pas la guerre d'Allemagne, et le chevalier d'Asfeld reçut du maréchal de Villars l'ordre d'aller investir Landau; la même année, il se trouva à la prise de Fribourg en Brisgaw, dont il eut le commandement. Envoyé de nouveau en Espagne, il aida, en 1714, le maréchal de Berwick à prendre Barcelone, et Philippe V n'eut plus de sujets rebelles que dans l'île de Majorque, qui fut aussi soumise l'année suivante par d'Asfeld. Le titre de marquis, l'ordre de la toison d'or, le droit d'ajouter à ses armoiries celles de Valence, furent la récompense de ses services. A son retour, en 1715, il fut nommé membre du conseil de guerre, et directeur-général des fortifications. La guerre ayant été déclarée à l'Espagne, en 1719, le marquis d'Asfeld refusa de commander une armée destinée à marcher contre son bienfaiteur; le régent ne l'en estima que davantage, et l'envoya remplacer en Guienne le maréchal de Berwick. Enfin, en 1734, le marquis d'Asfeld, le compagnon d'armes de Berwick, fut appelé à lui succéder dans le commandement de l'armée, après que ce général eut été emporté d'un coup de canon. Deux jours après son arrivée, le marquis d'Asfeld fut fait maréchal de France; il joignit à la gloire de remplacer Berwick, et de faire tête au prince Eugène, celle de prendre Philisbourg, qui résistait depuis quarante-quatre jours de tranchée ouverte. Le commandement de Strasbourg, qu'avait eu le maréchal de Berwick, fut confié au maréchal d'Asfeld; il termina sa glorieuse et longue carrière, le 7 mars 1743, à l'âge de 78 ans. Digne successeur de Vauban, l'attaque et la défense des places fondèrent sa réputation. Ses vertus et sa piété le firent respecter et chérir chez l'étranger comme dans sa patrie. — L'abbé de la Vieuville, son frère, défendit avec chaleur le jansénisme, ce qui lui attira une lettre de cachet. Il composa quelques écrits qui n'ont pas survécu aux circonstances qui les ont fait naître, et il eut part à l'explication des saintes Écritures par Duguet. Il est mort en 1745. S—y.

ASGILL (Jean), avocat anglais, né vers le milieu du 17ᵉ. siècle, se fit connaître de bonne heure par des productions très-originales, où l'on trouve un mélange singulier de gravité et de plaisanterie. Il publia, vers 1698, un pamphlet *sur la création d'une espèce de monnaie autre que l'or et l'argent*, et un *Essai sur un registre pour les titres de terres*. Ces deux ouvrages furent généralement goûtés. En 1669, il passa en Irlande, où ses talents au barreau lui acquirent beaucoup de réputation et de fortune, et le firent élire membre du parlement d'Irlande. Il avait publié, quelque temps auparavant, un Traité, en anglais, sur la possibilité d'éviter la mort, sous un titre singulier, dont voici la traduction : *Argument qui prouve que, conformément à la conviction de la vie éternelle, révélée dans l'écriture, l'homme peut y être transporté sans passer par la mort, quoique la nature humaine du Christ lui-même n'ait pu y être transportée jusqu'à ce qu'il eût passé par la mort.* Ce livre excita un cri général contre l'auteur, qui fut regardé comme blasphémateur, et en conséquence expulsé de la chambre des communes, quatre jours après qu'il y avait été admis. Il revint en Angleterre en 1705, et fut élu membre de la chambre des communes de ce royaume. Après y avoir siégé quelques années, les anciennes accusations d'impiété furent renouvelées contre lui à l'occasion de son ouvrage; et, malgré une défense très-énergique, il fut également expulsé du parlement anglais. Ses affaires étaient alors dans le plus mauvais état; le défaut d'ordre et d'économie ayant détruit sa fortune, il se vit arrêté et emprisonné pour dettes. Il mourut, dans la prison du Banc-du-Roi, en 1738, âgé de plus de quatre-vingts ans, après une détention de trente années, durant lesquelles il publia un grand nombre de traités, entre autres celui intitulé : *De jure divino*, dans lequel il a voulu prouver que la maison de Hanovre a un droit divin au trône d'Angleterre. Ces écrits furent presque tous favorablement accueillis, mais ce succès ne put rétablir ses affaires.

X—s.

ASGILL. *Voy.* Wasingthon.

ASHBY (sir John), amiral anglais, né en 1642 : il fut regardé comme un des meilleurs officiers de la marine britannique, à l'époque où elle a produit ses amiraux les plus célèbres, et dans la guerre la plus féconde en événements mémorables. Guillaume et Marie étaient montés sur le trône, où n'avait pu se maintenir Jacques II, qui, n'étant encore que duc d'Yorck, avait souvent conduit les flottes anglaises à la victoire : la bataille de la Boyne avait décidé du sort de l'Irlande : le chevalier John Ashby fut chargé, avec les amiraux Haddock et Killegrew, d'éloigner les escadres françaises de cette île importante, où le vœu des habitants catholiques rappelait sans cesse la maison de Stuart; et il s'acquitta de cette commission difficile avec autant d'activité que de bonheur. Deux ans après (1692), commandant l'escadre Bleue dans l'armée navale d'Angleterre et de Hollande, réunie sous les ordres de l'Amiral Russel, sir John Ashby combattit à cette fameuse journée de la Hogue, la plus sanglante et la plus décisive dont l'histoire de la marine moderne ait conservé le souvenir. Les officiers généraux qui servaient sous lui étaient George Roock, illustré depuis par la prise de Gibraltar, et le contre-amiral Carter, qui fut tué dans l'action. Sir John Ashby se con-

duisit avec sa valeur accoutumée. Une partie de son escadre, commandée par le vice-amiral Roock, brûla onze vaisseaux français dans la baie de la Hogue. Ashby lui-même fut moins heureux en poursuivant les restes de l'armée, que Panuetier parvint à rallier dans la rade de St.-Malo. L'évêque Burnet prétend que cette partie de la flotte française ne fut sauvée que par la négligence de l'amiral anglais; et sir John Ashby, ainsi que Russel, furent accusés l'un et l'autre par le comte de Nottingham, secrétaire d'état, devant le parlement britannique: mais ils furent tous les deux déchargés de l'accusation, et reçurent les témoignages les plus honorables de l'estime publique. Russel reprit, au bout d'un an, le commandement des forces navales de sa patrie, mais il paraît que sir John Ashby quitta, sans retour, le service dans lequel il avait acquis une si glorieuse réputation. E—D.

ASHMOLE (Élie), antiquaire anglais, fondateur du *Muséum Ashmoléen*, à Oxford, naquit, en 1617, à Litchfield, et y reçut sa première éducation. Vers l'âge de 16 ans, il vint à Londres, pour s'y livrer à l'étude du droit, et devint, en 1641, procureur à la cour des plaids communs. En 1644, pendant les troubles de la guerre civile, il se rendit à Oxford, où le roi Charles Ier. était alors réfugié, et passa de là à Worcester, où il fut fait capitaine dans l'armée royale, et contrôleur de l'artillerie. Après la défaite du parti royaliste, Ashmole revint à Londres, où il se trouva lié avec le fameux Lilly, et quelques autres astrologues anglais, qui lui inspirèrent le goût de l'alchymie. Il publia, en 1650, un traité du docteur Arthur Dée, sur la pierre philosophale, ainsi qu'un autre traité sur le même sujet, par un auteur inconnu, sous le titre de *Fasciculus chemicus*, ou *Collections chimiques*, etc., mis en anglais par Jacques Hasolle, ou le *Mercuriophile anglais*, Londres, 1650, in-12. Il publia ensuite le *Theatrum chemicum britannicum, contenant différents poëmes des fameux philosophes anglais qui ont écrit dans leur vieux langage, sur les mystères hermétiques, fidèlement recueillis en un volume, et accompagnés de notes, par Élie Ashmole, ou le Mercuriophile anglais*; Londres, 1652, in-4°. Ce recueil fut suivi, en 1658, de la publication d'un volume in-4°., intitulé: le *Chemin du bonheur*, en trois livres. Ce dernier traité, qui n'était point l'ouvrage d'Ashmole, mais auquel il avait ajouté une préface, roule également sur la pierre philosophale; mais il se livra ensuite à des travaux plus utiles et plus estimables, et commença à recueillir les matériaux de son Histoire de l'ordre de la Jarretière, imprimée pour la première fois, en 1672, en 1 vol. in-fol., et intitulée: *Institution, lois et cérémonies de l'ordre illustre de la Jarretière.* Charles II, rétabli sur le trône, le nomma, en 1660, hérault d'armes de Windsor, et secrétaire de Surinam en 1662. La société royale de Londres l'avait admis l'année précédente au nombre de ses membres. Il mourut, le 18 mai 1692, âgé de 75 ans, laissant à l'université d'Oxford, pour laquelle il avait une affection particulière, ses manuscrits et sa bibliothèque. Il avait donné à cette université, en 1683, une riche collection d'objets rares et curieux, qui ont été déposés dans le magnifique cabinet ou muséum qui porte son nom. Ashmole a encore laissé quelques ouvrages manuscrits, dont plusieurs ont été imprimés après

sa mort, tels que les Mémoires de sa vie, publiés par Charles Burman, Londres, 1717, in-12. X—s.

ASHTON (Charles), prêtre anglais et principal du collége de Jésus à Cambridge, vers l'an 1701, est regardé comme un des plus savants critiques de son temps. On a de lui divers ouvrages publiés sans nom d'auteur, parmi lesquels on remarque : I. *Locus Justini martyris emendatus in Apol.* 1, pag. 11, édit. Thirlby, 1744; II. *Cicéron et Hirtius conciliés sur le temps du départ de César pour la guerre d'Afrique*, avec une explication de l'ancienne année romaine, réglée par César; III. *Origen de oratione*; IV. *Hieroclis in aurea carmina Pythagorea comment.* Londres, 1742, in-8°. X—s.

ASIATICUS fut, dans sa jeunesse, l'esclave de Vitellius et l'agent de ses infâmes plaisirs. L'esclave se dégoûta du maître : celui-ci le fit arrêter et mettre aux fers. Aussitôt après il lui rendit la liberté, et l'associa de nouveau à ses plaisirs. Fatigué de ses vices, il le vendit, le reprit ensuite et l'affranchit, lorsqu'il eut le gouvernement de la Germanie. Dans les premiers jours de son règne, son armée lui ayant demandé pour Asiaticus la dignité de chevalier, Vitellius repoussa cette injurieuse adulation, puis, par un effet de la mobilité de son esprit, il accorda, dans le secret de sa débauche, ce qu'il avait refusé publiquement, et décora Asiaticus de l'anneau de chevalier. Il paraît que ce favori usa insolemment de sa puissance. Après la mort de Vitellius, il expia ses excès par le supplice des esclaves, l'an de Rome 820. Q—R—y.

ASINARI (Frédéric), noble d'Asti, en Piémont, comte de Camerano, florissait vers 1550; il s'adonna de bonne heure aux armes, et fut envoyé, par le duc de Savoie, avec 400 arquebusiers, au secours de Maximilien II, lorsque celui-ci tenait la diète, pour s'opposer aux victoires et aux troupes de Soliman. J.-Jacques Lucchio, dans son *Sylloge numismatum elegantiorum*, Argentinæ, 1620, in-fol., prétend que c'est en cette occasion que fut frappée une médaille qui représentait, d'un côté, Asinari en habit militaire, avec cette inscription : *Fredericus Asinarius co. Camerani*; et au revers, Diane allant à la chasse, sonnant du cor, qu'elle tient de la main droite, et dans la gauche portant son dard. Asinari faisait ses délassements de la poésie, et soumettait ses compositions au jugement du célèbre Annibal Caro; elles se trouvent répandues dans divers recueils : I. deux Sonnets dans la seconde partie de la *Scelta di rime di diversi excellenti Poeti*, publiée par Zabata, Gênes, 1579, in-12. II. Quatre *Canzoni* et un Sonnet dans la deuxième partie des *Muse Toscane*, recueillie par Gherardo Borgogni, Bergame, 1594, in-8°. III. Quatre-vingt-deux pièces, consistant en Sonnets, *Canzoni*, Madrigaux, etc., dans les *Rime di diversi illustri Poeti*, données par le même Borgogni, Venise, 1599, in-12, etc., etc. Asinari avait composé plusieurs autres ouvrages, qui sont restés manuscrits. La bibliothèque de Turin possède : I. *Vari sonetti e canzoni*; II. *Il Trancredi, tragedia*; III. *Tre libri delle transformazioni*; IV. *Tre libri dell' ira d'Orlando*. Les mêmes poésies se trouvent encore parmi les manuscrits de la bibliothèque St.-Marc, à Venise. La tragédie de Tancrède, notée ici N°. II, a été imprimée à Paris, 1587, in-8°., sous le titre de *Gismonda*, nom de l'un des person-

nages, et attribuée à *Torquato Tasso*: l'année suivante, on corrigea cette erreur dans une édition faite à Bergame, 1588, in-4°.; mais on se trompa encore, en attribuant le *Tancredi* à *Ottavio Asinari*, *conte di Camerano*, parent de Fréderic Asinari, qui fait le sujet de cet article; et Gherardo Borgogni, qui en fut l'éditeur, ignora, ou feignit d'ignorer la première édition de Paris, comme on le voit par son épître dédicatoire, adressée au comte J. B. Borromeo. G—É.

ASINÉE. *Voy.* ANILÉE.

ASINIUS POLLIO. *Voy.* POLLION.

ASKEW, ou ASCUE (ANNE), fille de sir William Askew de Kersay, dans le comté de Lincoln, née en 1521, fut élevée, avec beaucoup de soin, dans la religion catholique, et montra, dès sa plus grande jeunesse, un goût particulier pour les études théologiques. La réformation agitait alors tous les esprits. Elle fut curieuse d'examiner par elle-même les questions qui divisaient les catholiques et les protestants. Cet examen éleva dans son esprit des doutes sur la doctrine qu'elle avait professée jusque-là, et elle finit par adopter les principes des réformateurs. Elle avait épousé un gentilhomme du voisinage, qu'elle n'aimait pas, et qui, zélé catholique, fut indigné de voir une jeune femme oser, d'après ses propres lumières, rejeter la religion de ses pères. Il la chassa de chez lui. Anne prit le parti d'aller à Londres, solliciter une sentence de séparation, espérant trouver de l'appui dans les personnes puissantes attachées au protestantisme. Elle fut, en effet, accueillie très-favorablement par les femmes les plus considérables de la cour, et par la reine elle-même. Sa conduite d'ailleurs fut à l'abri de tout reproche. Mais son mari, excité par des prêtres fanatiques, la dénonça à Henri VIII, comme dogmatisant sur le sujet de la présence réelle. Henri, aussi capricieux dans ses opinions que cruel dans son gouvernement, faisait, dans le même temps, pendre les partisans du pape, et brûler ceux de Luther. Il fit arrêter Anne Askew, et chargea le chancelier, le lord maire et quelques évêques de l'examiner sur sa croyance, relativement à la transsubstantiation et aux messes dites pour les ames des morts. Elle exposa ses opinions avec franchise et fermeté; le lord maire lui demanda « si elle ne croyait pas » qu'un prêtre pût faire d'une hostie le » corps de J.-C.? » Elle répondit: « J'ai lu que Dieu avait fait l'homme; » mais je n'ai jamais lu que l'homme » puisse faire Dieu, et je ne crois pas » que vous le lisiez jamais nulle part. » Le lord maire reprit: « Si un rat man- » geait l'hostie, après qu'elle a été con- » sacrée, qu'arriverait-il au rat? — Je » ne puis vous le dire, milord, répon- » dit Anne. — Eh bien, répliqua le » lord maire, je dis que le rat serait » damné. — Pauvre rat! dit-elle en » souriant. » Le chancelier l'ayant menacée d'être brûlée vive, elle observa qu'après avoir étudié les Saintes Écritures, elle n'avait pu y découvrir que le Christ ou ses apôtres eussent jamais mis à mort une créature humaine. Le chancelier lui reprocha durement de citer l'Écriture, en disant que S. Paul avait défendu aux femmes de parler de la parole de Dieu. Elle répondit avec modestie, que S. Paul leur avait défendu simplement d'enseigner publiquement dans les congrégations. Les détails de cette conférence, écrits par elle-même, ont été publiés après sa mort. Anne fut mise en prison, et privée de toute communication avec ses amis. On employa toutes sortes de moyens pour l'engager à rétracter ses opinions; mais rien ne put vaincre sa

fermeté. Le roi ordonna qu'elle fût conduite de Newgate à la tour de Londres, et qu'on l'interrogeât sur les personnes de la cour avec qui elle était en correspondance, en lui déclarant que si elle refusait les communications qu'on lui demandait, elle serait mise à la torture. Cette menace ne put lui arracher aucun aveu. Son sexe, sa beauté, son esprit et son noble courage avaient fini par attendrir presque tous ceux qui étaient témoins des persécutions qu'on lui faisait essuyer. Le chancelier de la tour, Wriothesely, inaccessible à tout sentiment d'humanité, ordonna au lieutenant de la tour d'appliquer Anne à la torture; mais celui-ci s'y refusa obstinément. On assure que le chancelier, par un zèle aussi servile que féroce, se dépouilla de sa robe, pour faire lui-même l'office de bourreau, et fit subir à la malheureuse Anne les plus horribles tourments, sans obtenir d'elle aucun symptôme de faiblesse. Cependant, la violence des douleurs lui fit perdre connaissance, et, lorsqu'elle eut repris ses sens, elle retrouva tout son courage. On lui offrit de nouveau sa grâce, à condition qu'elle désavouerait ses principes; de nouveau, elle refusa la vie à ce prix, et se résigna au supplice barbare qu'on lui annonçait. La torture avait disloqué tous ses membres; elle ne pouvait faire aucun mouvement; on la transporta dans un fauteuil au lieu de son supplice. Attachée au poteau où elle allait être livrée aux flammes, on lui apporta une lettre du chancelier, qui l'exhortait encore à racheter sa vie par une rétractation de ses erreurs. En détournant les yeux du papier qu'on voulait lui faire lire, elle dit avec calme et simplicité: « Je » ne suis pas venue ici pour renier » mon Seigneur et Maître. » Elle vit mettre le feu au fatal bûcher, sans paraître troublée, et reçut la mort en recommandant son ame à la miséricorde divine. Anne Askew mourut le 16 juillet 1546, dans la vingt-cinquième année de son âge. On a publié, après sa mort, indépendamment de la relation de son procès, et de ses souffrances, des prières et quelques écrits de dévotion qu'elle avait composés dans sa prison. S—D.

ASMAI (Abdelmelek-Ben-Coraïb), grammairien arabe, naquit à Bassorah, l'an 122 de l'hég. (739 de J.-C.), et alla habiter Baghdâd, où il obtint la faveur du célèbre Haroûn-El-Rachyd. Outre un grand nombre d'ouvrages précieux sur la grammaire, l'éloquence, l'ancienne poésie des Arabes, et le droit, Asmaï a composé plusieurs traités sur les chevaux et les bêtes de somme. Il mourut l'an 215 de l'hég. Ibn-Khalekân a conservé, dans sa Biographie, la nomenclature de ses écrits. J—n.

ASMONÉE, ou ASSAMONÉE, de la tribu de Lévi, n'est personnellement connu dans l'histoire que pour avoir donné son nom à l'illustre famille des Asmonéens ou Macchabées. Les Asmonéens réunirent sur leur tête la dignité de grand sacrificateur et la souveraineté de la nation: ils s'attirèrent l'amour des juifs, qu'ils délivrèrent du joug des Macédoniens et qu'ils firent triompher de leurs autres ennemis. Ils se rendirent formidables aux étrangers par leurs victoires, et sont devenus célèbres dans tout l'univers, par une suite d'actions éclatantes, telles que l'histoire d'aucun peuple n'en offre pas de semblables. La famille des Asmonéens dura 126 ans, depuis Simon, fils d'Asmonée, qui fut le premier de ces héros, jusqu'à Antigone, le dernier qui porta le sceptre, que Hérode sacrifia à son ambition, et à Aristobule, souverain

sacrificateur, que le même Hérode fit étouffer dans un bain, à Jéricho, lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans. C'est par ce double crime que le sceptre des juifs passa entre les mains de l'assassin de leurs chefs. T—D.

ASNIER (L'). *Voy.* LASNIER.

ASP (MATTHIEU), archidiacre de la cathédrale d'Upsal, né en 1696, fit des voyages en Allemagne, en Angleterre et en France. Les langues savantes étant l'objet auquel il s'appliquait principalement, il se lia à Paris avec Fourmont, Longuerue, Montfaucon et madame Dacier. Se trouvant à Altdorf, en 1717, pendant la fête séculaire de l'université, il soutint, pendant neuf heures consécutives, des thèses sur Luther, contre des théologiens catholiques, et fut créé à la suite de ce combat académique, maître ès-arts de la faculté de théologie. Retourné en Suède, il professa successivement à Upsal l'éloquence, les langues anciennes et la théologie. Il portait souvent la parole au nom de l'université, dans les circonstances solennelles, et il prononça même des discours en langue grecque. Il mourut en 1763. L'archevêque d'Upsal fit lui-même son oraison funèbre. On a de lui plusieurs dissertations en latin, sur la littérature ancienne, et deux oraisons funèbres en suédois, l'une du docteur Olaus Celsius, l'autre de l'archevêque Henri Benzelius. Le docteur Asp laissa un fils, qui fut ennobli, et qui mourut en 1808, après avoir été ministre de Suède près de plusieurs cours. En revenant d'une mission à Constantinople, il fit un voyage dans les îles de l'Archipel, et recueillit plusieurs observations intéressantes, qui furent imprimées en suédois, peu avant sa mort. Il publia aussi quelques ouvrages sur les finances de Suède. C—AU.

ASPAR, patrice et général des armées romaines, pendant le règne de Théodose II et de ses successeurs, fit ses premières armes sous la conduite de son père Ardaburins, et partagea bientôt avec lui les honneurs du commandement ; le père et le fils furent chargés, en 425, de passer en Italie, pour défendre Valentinien III et sa mère Placidie, contre le rebelle Jean ; Aspar devait les conduire par terre en Italie, tandis qu'Ardaburius attaquerait Ravenne par mer. Aspar surprit d'abord Aquilée, mais il eut la douleur d'apprendre que la tempête avait conduit le vaisseau monté par son père dans le port ennemi, où ce général se trouvait prisonnier. Cependant, un avis secret que reçut Aspar le détermina à marcher vers Ravenne en toute hâte ; un berger lui indiqua une route inconnue, qui le conduisit au pied des murs ; Ardaburius avait séduit les troupes de Jean, et lorsqu'Aspar arriva pour attaquer Ravenne, il trouva les portes sans défense, et fut bientôt maître de la ville et de la personne du tyran qui fut conduit à Aquilée, et mis à mort par ordre de Placidie. Trois jours après, Aëtius qui avait embrassé le parti de Jean, parut avec une armée de 60,000 Huns. Aspar lui livra une bataille sanglante, dont le succès fut incertain, mais qui fut suivie de la soumission d'Aëtius. En 431, Aspar passa en Afrique, pour secourir le comte Boniface contre Genseric, roi des Vandales; les Romains furent taillés en pièces, et Aspar s'enfuit à Constantinople. Il conserva son crédit et sa puissance sous le règne de Marcien, et fut soupçonné d'avoir hâté, par le poison, la mort de ce prince vertueux Ce qui est plus certain, c'est qu'il profita de cet événement pour disposer du sceptre, dont il n'osait s'emparer

ouvertement, parce qu'il était arien. Il plaça sur le trône Léon, simple tribun, et sa créature, auquel il fit promettre de nommer César un de ses fils. Mais bientôt le nouvel empereur oublia cette promesse; Aspar en exigea l'accomplissement, avec une hauteur qui ne parut point effrayer Léon. Dans l'horrible incendie qui dévasta Constantinople, en 463, Aspar montra un courage et une activité dont l'histoire a fait une mention honorable. Cependant, mécontent de l'empereur, qui s'était affranchi de sa tyrannie, il forma, de concert avec son fils Ardaburius, plusieurs intrigues pour faire échouer les entreprises de Léon; celui-ci, pour se concilier ces hommes dangereux, déclara enfin César, Patricius, le second fils d'Aspar et lui fiança sa fille Léontie. Mais Aspar et Ardaburius, peu satisfaits d'avoir fait trembler leur maître, conspirèrent de nouveau; Léon en étant instruit, les manda au palais, où ils furent massacrés par les eunuques, en 471. La puissance et le crédit de cet homme ne furent point anéantis par sa mort; des officiers Goths voulurent le venger et excitèrent des troubles violents; Constantinople fut menacée, les provinces furent ravagées, et l'esprit séditieux d'Aspar, du fond de la tombe, fut encore funeste à l'empire qu'il avait si long-temps opprimé. L—S—E.

ASPASIE. Lorsqu'on est appelé à caractériser les femmes de l'antiquité, et surtout de la Grèce, on éprouve un genre d'embarras très-pénible; on est séduit par leurs talents, et repoussé par leur conduite. Rarement les femmes illustres, à cette époque de la civilisation, méritaient tout à la fois l'admiration et l'estime, et, parmi les bienfaits sans nombre de la religion chrétienne, il faut compter l'introduction de ces mœurs sociales et pures qui permettent aux femmes de se montrer sans s'avilir, et de manifester leur ame sans souiller leur réputation. Aspasie naquit à Milet, en Ionie; elle était fille d'Axiochus. On prétend que les femmes de l'Asie mineure étaient plus belles que celles d'Athènes. L'Asie a quelque chose de merveilleux qu'on retrouve sous mille formes diverses. Une autre beauté d'Ionie, Thargelie, avait, avant Aspasie, donné l'exemple de la singulière réunion des talents politiques et littéraires, avec toutes les grâces de son sexe. Il paraît qu'Aspasie la prit pour modèle, quoiqu'elle ne consacrât pas, comme Thargélie, ses moyens de plaire à faire des partisans au roi de Perse. Les femmes étrangères étaient, pour ainsi dire, proscrites par les lois d'Athènes, puisque leurs enfants, nés dans le mariage, ne pouvaient être considérés comme légitimes : peut-être cette situation contribua-t-elle à placer Aspasie dans la classe des courtisanes. Quand l'ordre social est injuste, les individus sur lesquels il pèse, s'affranchissent souvent de toutes les barrières, irrités qu'ils sont de n'avoir pas été protégés par elles. Dans les monarchies, on se sent une sorte d'éloignement pour les femmes qui se mêlent des affaires publiques; il semble qu'elles deviennent les rivales des hommes, en usurpant la carrière dans laquelle ils peuvent se mouvoir; mais dans une république, la politique étant le premier intérêt de tous les hommes, ils ne seraient point associés du fond de l'ame avec les femmes qui ne partageraient pas cet intérêt. Aspasie s'occupa donc d'une manière remarquable de l'art des gouvernements, et en particulier de l'éloquence, l'arme la plus puissante des pays libres. Platon, dans son *Dialogue de Menexène*, cite une très-belle

harangue d'Aspasie, en l'honneur des Athéniens morts à Léchée. Il dit qu'elle avait enseigné l'art oratoire à Périclès. Le poète élégiaque Hermésianax nous peint Socrate comme amoureux d'Aspasie : « Vénus, dit-il, » se vengea sur lui de son austère sa- » gesse, en l'enflammant pour Aspa- » sie; son esprit profond n'était plus » occupé que des frivoles inquiétudes » de l'amour. Toujours il inventait de » nouveaux prétextes pour retourner » chez Aspasie, et lui qui avait dé- » mêlé la vérité dans les sophismes » les plus tortueux, ne pouvait trou- » ver d'issue aux détours de son pro- » pre cœur. » Aspasie, elle-même, adressa des vers à Socrate, pour le consoler de l'amour malheureux qu'il ressentait; mais il est permis de penser qu'elle s'enorgueillissait un peu d'un empire dont Socrate pouvait toujours se dégager à son gré. La gloire de la vie d'Aspasie, ce fut le sentiment sincère et durable qu'elle sut inspirer à Périclès, à ce grand homme, qui savait être à la fois citoyen et roi d'une république. On l'avait surnommé *Jupiter-Olympien*, et sa compagne Aspasie fut appelée *Junon*; il avait d'elle un fils naturel. Toutefois, l'égarement de la passion ne suffit point à son bonheur; il voulut contracter des liens plus intimes avec elle, et se sépara de sa femme pour épouser Aspasie. Plutarque raconte qu'il avait pour elle la tendresse conjugale la plus parfaite : un tel sentiment peut-il être inspiré par une femme dépravée? Aspasie fut accusée d'avoir été la cause de deux guerres; entre les Athéniens et les Samiens, à cause de Milet, sa patrie; et entre les Athéniens et les Lacédémoniens, à l'occasion de la ville de Mégare. Plutarque la justifie de ce tort, et Thucydide ne prononce pas son nom, en racontant avec détail toutes les causes de la longue guerre du Péloponnèse. Le seul Aristophane désigne Aspasie comme en étant la cause; mais Aristophane attaquait tous ceux dont la réputation faisait du bruit dans Athènes, parce que le succès de ses comédies tenait non seulement au brillant de son esprit, mais à l'audace de son caractère. D'ailleurs, dès qu'une femme a du crédit sur les chefs de l'état, il est impossible qu'on ne lui attribue pas les revers quelconques qui tombent sur la chose publique ou sur les particuliers. L'imagination s'exerce sur la puissance secrète dont personne ne peut calculer l'étendue, et les malheureux aiment à s'en prendre de ce qu'ils souffrent, à ce qu'ils ignorent. Le peuple d'Athènes, irrité contre Périclès, intenta des procès pour cause d'impiété, à Anaxagore, à Phidias et à Aspasie. Il poursuivait les premiers objets de l'affection de Périclès, n'osant pas s'attaquer à lui-même. Périclès ne put sauver de l'exil Anaxagore ni Phidias; mais, au milieu de l'aréopage, il versa des larmes, en défendant Aspasie. Le sentiment qu'on dut éprouver en voyant une ame si forte atteinte par une émotion si touchante, désarma les juges. Périclès mourut la troisième année de la guerre du Péloponnèse, et l'on dit qu'Aspasie, l'amie de Socrate, la compagne de Périclès, l'objet des hommages d'Alcibiade, s'attacha dans la suite à un homme obscur et vulgaire, nommé *Lysiclès*; mais bientôt elle le pénétra de son ame, et il acquit, en peu de temps, un grand pouvoir dans Athènes. Quelques poètes comiques du temps ont accusé Aspasie de tenir une école de mauvaises mœurs, et d'en donner à la fois l'exemple et le précepte. Peut-être la jalousie qu'inspiraient ses rares talents et sa brillante existence, a-t-elle envenimé ces impu-

tations. On a vu plusieurs exemples, à Paris, de femmes qui réunissaient autour d'elles le cercle le plus distingué, et sans lesquelles les hommes d'esprit de France n'auraient pu goûter le plaisir de se communiquer entre eux, et de s'encourager mutuellement; mais l'ascendant d'Aspasie était d'une toute autre nature : on aimait à l'admirer comme orateur, tandis qu'en France, la parole n'était jamais qu'un jeu facile et léger. Aspasie influait sur la nation entière, dont elle pouvait presque se faire entendre; car le nombre des citoyens qui formaient l'état politique d'Athènes était singulièrement resserré. Les beaux arts se reproduisaient en Grèce sous toutes les formes. Non seulement l'éloquence, mais la science du gouvernement elle-même était inspirée par une sorte d'esprit artiste, qui prenait naissance dans les mœurs et la religion des Athéniens. Ce pouvoir universel de l'imagination donnait un grand empire à Aspasie, puisqu'elle en connaissait tous les secrets. S'enivrer de la vie, était presque un devoir dans le culte des Athéniens. Le renoncement au monde et à ses pompes doit être la vertu des modernes; il est donc impossible de juger d'après les mêmes principes, deux époques si différentes dans l'histoire des sentiments humains. Un poète allemand a donné à une femme le nom de *Sainte Aspasie*. Ce serait une belle chose, en effet, que de réunir toute la magie de la culture poétique des Grecs, avec la sévérité de morale qui fortifie l'ame, et peut seule lui donner du sérieux et de la profondeur. Le nom d'Aspasie était devenu tellement célèbre, que le jeune Cyrus le fit prendre à sa maîtresse Milto (*Voy.* l'article suivant), afin d'exprimer ainsi l'enthousiasme qu'il éprouvait pour ses grâces et pour ses charmes : Aspasie signifiait la plus aimable des femmes, comme Alexandre le plus grand des héros. Appeler une femme Aspasie, c'était presque la comparer à quelques divinités de la fable; car, en Grèce, les hommes et les femmes célèbres dans quelque genre que ce fût, se confondaient bien vite avec les habitants de l'Olympe, qui touchait de si près à la terre. N. S. H.

ASPASIE, fille d'Hermotimus, née à Phocée dans l'Ionie, était si remarquable par sa beauté, qu'un satrape de l'Asie mineure l'enleva pour en faire présent à Cyrus le jeune. Amenée devant ce prince avec d'autres femmes, elle ne voulut se prêter à aucune de ses caresses, et se mit à crier fort haut lorsqu'il voulut prendre quelque liberté avec elle. Cette résistance plut beaucoup au jeune prince, et, loin d'employer la violence, il crut devoir chercher à gagner son cœur; comme il était naturellement aimable, il y réussit facilement. Ils s'attachèrent tellement l'un à l'autre que Cyrus oublia son sérail pour vivre avec elle, comme avec une épouse légitime, union qui devint célèbre dans toute la Grèce. Après sa mort, elle tomba entre les mains d'Artaxercès, qui chercha vainement à s'en faire aimer, la mémoire de Cyrus lui étant toujours chère. Elle céda cependant enfin à la nécessité. Quelques années après, Darius, qu'Artaxercès, son père, venait d'associer au trône, lui demanda Aspasie; ce prince n'osant pas refuser, répondit qu'elle était maîtresse de choisir. Aspasie ayant donné la préférence au fils, Artaxercès, irrité, s'en vengea en la faisant grande-prêtresse de la déesse Anaïtis, à Ecbatane, dignité qui l'obligeait à vivre dans la chasteté le reste de ses jours. Elle se nommait d'abord *Milto;* ce fut Cyrus qui lui donna le nom d'Aspasie, devenu cé-

lèbre par le rôle que la précédente avait joué. C—R.

ASPER (Jean), peintre, né à Zurich, en 1499, y mourut en 1571. Il imita son célèbre contemporain, J. Holbein, et parvint quelquefois à l'égaler dans ses portraits, qu'on recherche. Les gravures de l'*Helvetia sancta* de Henri Murer (Lucerne, 1648, in-folio), ont été faites sur ses dessins. Les habitants de Zurich firent frapper une médaille en son honneur; ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans l'indigence. — Deux de ses fils ont suivi la même carrière, et leurs tableaux ont été souvent pris pour ceux de leur père. U—I.

ASPREMONT (d'), vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne sous le règne de Charles IX à l'époque de la St.-Barthélemy, fut un des hommes courageux et vraiment fidèles qui osèrent désobéir aux ordres de la cour, lorsqu'ils n'auraient pu la servir que par des assassinats. « J'ai trouvé, » écrivait-il au prince, parmi les ha» bitants et les gens de guerre, des » hommes dévoués à votre majesté, » mais pas un bourreau. Ainsi, eux » et moi nous vous supplions de n'em» ployer nos bras et nos vies qu'en » choses possibles, quelque hasardeu» ses qu'elles soient. » (*V.* Jean Hennuyer). D—T.

ASPREMONT (François de la Mothe Villebert, vicomte d'), étant entré au service la même année que Vauban, se voua comme lui à la guerre des siéges, et quitta une compagnie des gardes pour être ingénieur. On le vit successivement soumettre Bordeaux, Bourg et Libourne (1653), assiéger Stenai, Landrecy, Condé, Saint-Guislain, et secourir Arras (1655). Il reçut une blessure au siége de Condé, trois à celui de Valenciennes, et une à celui de Gravelines. Plus heureux à la bataille des Dunes, aux siéges de Dunkerque, de Tournay et de Douai (1667), aux travaux d'Ath, qu'il dirigeait, il s'exposa impunément à tous les dangers. En 1672, il conduit les attaques de plusieurs places, sert aux siéges d'Orsay, de Rheinberg, de Nimègue, et s'empare des forts de l'île de Bommel. Après avoir inspecté les travaux du Dauphiné et de la Provence, rédigé un projet d'agrandissement pour la place et le port de Toulon, d'Aspremont, fait maréchal de camp, est envoyé en Espagne (en 1677). A la bataille d'Espouilles, la gauche des ennemis s'était emparée d'une hauteur qui dominait la droite de l'armée française, d'Aspremont les attaque l'épée à la main, et les chasse au-delà du ruisseau qui séparait les deux camps. Le champ de bataille reste aux Français; mais la disette des vivres les oblige de revenir en Roussillon. Trois fois les ennemis tombent sur l'arrière-garde, et trois fois d'Aspremont les charge et les repousse. Ils menacent un autre corps, d'Aspremont vole à son secours, les devance, taille en pièces le régiment d'Aragon, les dragons espagnols, et fait prisonnier le marquis de Fuentes. Ce furent ses derniers exploits. A peine l'armée repassait les monts, qu'il reçut l'ordre d'aller à Toulon, tracer les agrandissements projetés. Épuisé de fatigues, il y tomba malade, et mourut le 27 juin 1678. D—M—T.

ASSAHARADDON, nommé Assaraddinus dans Ptolomée, et Osnapar dans Esdras, le plus jeune des enfants de Sennacherib lui succéda dans le royaume de Babylone, l'an 680 avant J.-C. La quatrième année de son règne, il reconquit ce que son père avait perdu de l'Assyrie et de la Palestine, et réunit sur sa tête les deux royaumes de Babylone et de

Ninive qui avaient été démembrés. Étant ensuite entré dans le royaume d'Israël, il emmena en captivité tout ce qui s'y trouvait encore des dix tribus, qu'il remplaça par des colonies des pays situés au-delà de l'Euphrate. Ainsi fut accomplie la prédiction d'Isaïe, faite la première année du règne d'Achaz : *Encore soixante-cinq ans, et Ephraïm cessera d'être un peuple.* Effectivement, tous ceux qui furent déportés prirent les mœurs et suivirent les superstitions des peuples parmi lesquels ils vécurent, se confondirent avec eux, perdirent leur nom, leur langage, tout, jusqu'au souvenir de leur origine, de sorte qu'il ne resta plus de trace des dix tribus dans l'histoire; car les Samaritains d'aujourd'hui descendent des colonies étrangères qu'Assaharaddon avait envoyées à Samarie. Après cette première expédition, ses généraux envahirent le royaume de Juda, défirent le roi Manassé, le réduisirent en captivité avec son peuple, et il le remplaça par des colonies, comme il avait fait dans le royaume d'Israël. Ces colonies étant tourmentées par des lions, parce qu'elles n'adoraient point le vrai Dieu, il y envoya un prêtre israélite, afin qu'il leur enseignât le culte du dieu d'Israël; mais ces peuplades associèrent le culte du Seigneur à celui de leurs divinités, et ce culte, ainsi corrompu, fut la source de l'aversion des juifs pour les Samaritains. Assabaraddon mourut l'an 668 av. J.-C., après avoir régné avec gloire treize ans sur les Babyloniens et trente-neuf ans sur les Assyriens. Ce prince a donné lieu à divers systèmes parmi les savants. Les uns veulent qu'il soit le même qu'Asserad du livre de Judith; les autres le prennent pour Astyages, bisaïeul maternel de Cyrus. Ceux-ci le confondent avec Artaxercès Ochus; ceux-là avec Artaxercès Mnémon; quelques-uns avec Darius le Mède. T—D.

ASSAS (Nicolas, chevalier d'), capitaine au service de France, dans le régiment d'Auvergne, naquit au Vigan, et périt victime d'un dévouement patriotique digne des Romains, dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, à Clostercamp, près de Gueldre, où il commandait une grand'-garde. Étant allé au point du jour, reconnaître les postes, il tomba sur une colonne ennemie, qui s'avançait en silence pour surprendre l'armée française. Aussitôt, des grenadiers le saisissent, et le menacent de l'égorger s'il dit un seul mot. Il y allait du salut de l'armée française, qui n'était point préparée à cette attaque. D'Assas se recueille un moment pour enfler sa voix, et il crie : « A moi, Auvergne, voilà les » ennemis. » Aussitôt, il tombe percé de coups. Ce trait héroïque, longtemps oublié, a été rapporté par Voltaire avec tous les éloges dont il est digne; et c'est la voix de cet historien qui en a provoqué les tardives récompenses. D'Assas était célibataire; on créa pour sa famille une pension de 1000 livres, reversible à perpétuité aux aînés de son nom. Supprimée pendant la révolution, cette pension a été rétablie depuis peu de temps, sur la demande de M. Imbert de St.-Paul, sous-préfet du Vigan. V. S—L.

ASSEDI. *Voy.* Asedy-Troucy.

ASSELIN, bourgeois de Caen, *Voy.* Guillaume-le-Conquérant.

ASSELIN (Gilles-Thomas), docteur de Sorbonne, né à Vire, en 1682, fit ses études à Paris, et mérita d'être distingué par Thomas Corneille. Il se montra le digne élève de l'auteur d'*Ariane*, en remportant le prix de poésie à l'académie française, en 1709. Peu de temps après, il publia un petit

poëme médiocre, sur la Religion. Ses odes sur l'*existence de Dieu*, le *mépris de la fortune*, *la foi* et *la paix du cœur*, toutes couronnées aux jeux floraux, ont quelquefois la pompe et la richesse du genre. La touchante élégie que lui inspira la mort de Thomas Corneille, fut également couronnée aux jeux floraux. Nommé ensuite principal du collège d'Harcourt, Asselin consacra tous ses moments à ses nombreux élèves, donna une nouvelle activité aux études, et fit des réformes utiles. Il mourut à Issy, où il s'était retiré, le 11 octobre 1767. Ses OEuvres poétiques, suivies d'un Discours pour disposer les déistes à l'examen de la vérité, ont été imprimées à Paris, en 1725, 1 vol. in-8°. L. R—E.

ASSELYN (JEAN), peintre, né à Anvers en 1610, mort à Amsterdam en 1660, fut élève d'Isaïe Van den Velde, peintre de batailles. Il fit un voyage à Rome, et y étudia long-temps les antiquités et les grands maîtres: la manière de *Bamboche* fut celle qu'il suivit de préférence. A son retour, il séjourna à Lyon, où ses ouvrages furent recherchés; plusieurs d'entre eux retracent des vues prises aux environs de cette ville: il y épousa la fille d'un de ses compatriotes, et revint avec elle à Amsterdam. Il contribua, par son exemple, à réformer le goût des artistes de son pays, et à leur inspirer une manière plus franche et plus conforme à la nature. Il a représenté quelquefois des sujets d'histoire et des batailles; mais le plus souvent, des paysages ornés de monuments, de ruines, et animés par de très-bonnes figures. Son coloris a de l'éclat et de la chaleur; sa touche est fine, et ses compositions offrent beaucoup de goût dans le choix des sites et des ornements. Le Musée Napoléon possède de ce maître, un paysage avec bestiaux traversant le Tibre à gué, et une marine par un temps d'orage, dont l'effet est bien senti, et la couleur très-vraie. V—T.

ASSEMANI (JOSEPH-SIMON), Syrien maronite, archevêque de Tyr, préfet de la bibliothèque du Vatican, etc., naquit en 1687, et mourut le 14 janvier 1768. Il était très-versé dans la connaissance des langues anciennes et de celles de l'Orient. Il a publié plusieurs ouvrages, qui le placent parmi les plus célèbres orientalistes de l'Europe: I. *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana recensens manuscriptos codices, syriacos, arabicos, persicos, turcicos, hebraicos, samaritanos, armenicos æthiopicos, græcos, ægyptios, ibericos et malabaricos*, etc., *jussu et munificentia Clem. XI*, Romæ, 1719-1728. Ce savant et bel ouvrage, sorti des presses de la Propagande, est le plus beau titre de la gloire d'Assemani. II. *S. Ephræm, syri, opera omnia quæ extant, græcè, syriacè et latinè, in sex tomos distributa, ad manuscriptos codices Vaticanos aliosque castigata, multis aucta, nova interpretatione, præfationibus, notis, variantibus lectionibus, illustrata*, Romæ, 1732-1734, 6 vol. in-fol.; III. *De Sanctis Ferentinis in Tuscia Bonifacio ac Redempto episcopis: deque presbytero et martyre Eutychio, de quibus, S. Gregorius, papa, in libro dialogorum scribit; dissertatio*, Romæ, 1745; IV. *Italicæ historiæ scriptores ex Bibl. Vatic.*, etc., *collegit et præfat. notisque illustravit, J. S. Assemanus*, Romæ, 1751-1753, 4 vol. in-4°.; V. *Kalendaria ecclesiæ universæ*, etc., Romæ, 1755-1757, 6 vol. in-4°. J—N.

ASSEMANI (ETIENNE-ÉVODE), archevêque d'Apamée, neveu du précédent, et son successeur dans la

charge de préfet de la bibliothèque du Vatican, s'est aussi rendu célèbre par ses connaissances dans les langues orientales et les ouvrages pleins d'érudition qu'il a donnés : I. *Bibliothecæ Mediceo-Laurentianæ et Palatinæ codicum manuscr. orientalium catalogus*, etc., Florentiæ, 1742, 2 vol. in-fol., avec des notes de Gori; II. *Acta sanctorum martyrum Orientalium et Occidentalium, in duas partes distributa, uti etiam acta Sim. stylitæ è Bibl. Apost. Vatic. in lucem protraxit, Chaldaicum textum recensuit, notis vocalibus animavit, latinè vertit, admonit. perpetuisque annot. illustravit Steph. E. Assemani*, Romæ, 1748, 2 vol. in-fol. Il a publié, conjointement avec son oncle : *Bibl. Apost. Vatic. codic. manuscr. Catol.*, Romæ, 1756-1769. Cet ouvrage devait former quatre volumes, et il avait été déjà imprimé plusieurs feuilles du 4e. volume, lorsque le feu prit au cabinet d'Assemani, et consuma les matériaux qui devaient le composer. J—N.

ASSER, célèbre docteur juif, auteur du *Thalmud de Babylone*, né dans cette ville, en 353, fut fait président de l'académie de Sora, sur l'Euphrate, à l'âge de quatorze ans. Les rabbins disent qu'il possédait la loi, la dévotion, l'humilité, la magnificence, quatre choses qu'aucun autre docteur n'a réunies. Asser imagina une nouvelle méthode d'enseigner. Au mois de février, il dictait un traité à ses écoliers, qu'ils allaient étudier chez eux pendant six mois, et dont ils revenaient lui rendre compte au mois d'août. Alors il les faisait disputer en sa présence, levait leurs doutes par les décisions de ses prédécesseurs, chargeait les chefs de chaque classe, appelés les princes des couronnes, de leur expliquer plus amplement ce que le maître avait dit sommairement. On distribuait des couronnes à ceux qui s'étaient le plus distingués; puis, Asser dictait un autre traité qu'on devait étudier le semestre suivant. Le nombre de ses écoliers était de 2,400. C'est du recueil des matières ainsi discutées, qu'après avoir enseigné pendant soixante ans, il composa le *Thalmud de Babylone;* mais ce docteur étant mort, en 427, il n'eut pas le temps de l'achever; ce furent ses enfants et ses disciples qui y mirent la dernière main. Les juifs le préfèrent à celui de Jérusalem. C'est une vaste compilation qui renferme les traditions, le droit canon des juifs, et toutes les questions qui regardent la loi. La Misne de Juda le saint, en forme le texte, et la Gemmar en est le commentaire. On y a fait de temps en temps des additions. Il a été imprimé à Amsterdam, en 1744, avec tous ses commentaires, 12 vol. in-fol. T—D.

ASSER (ASSERIUS MENEVENSIS), prélat anglais du 9e. siècle, né dans le pays de Galles. Après avoir passé quelque temps chez les bénédictins de St.-David, il vint à la cour du roi Alfred, qui lui confia l'éducation de son fils, et le nomma évêque de Shirburn. On dit que c'est d'après ses conseils que ce monarque fonda l'université d'Oxford. Asser est auteur d'une Vie du roi Alfred, jusqu'à sa quarante-cinquième année, publiée à Londres, en 1574, et réimprimée l'année suivante à Zurich. La meilleure édition est celle 1722, Oxford, in-4°. On lui attribue un autre ouvrage, publié par le docteur Gale, à Oxford, en 1691, sous le titre d'*Annales*. Asser a la réputation d'un historien exact et véridique. Il mourut vers l'an 883, suivant quelques biographes, et en 909, suivant d'autres. X—s.

ASSERETO, amiral gênois (*Voy.* Alphonse V).

ASSEZAN (Pader d'), avocat à Toulouse, sa patrie, était fils de Hilaire Pader, peintre assez estimé, et poète. D'Assezan ayant remporté trois fois le prix des jeux floraux, crut devoir chausser le cothurne. Il vint à Paris, se lia d'amitié avec l'abbé Boyer, auquel il communiqua son *Agamemnon*. Ce dernier lui donna des conseils, peut-être même fit-il quelques corrections à cette pièce, qui fut représentée en 1680, imprimée la même année, in-12, et dont il prétendit ensuite être l'auteur. La pièce eut du succès, et d'Assezan retourna à Toulouse, piqué, dit-on, des prétentions de l'abbé Boyer, qui, suivant quelques écrivains, ne fit ses réclamations qu'après le départ de l'auteur. L'abbé Boyer disait et imprima, dans la préface de son *Artaxerce*, qu'il avait prié d'Assezan de lui prêter son nom. En 1686, d'Assezan revint à Paris, et y fit jouer *Antigone*, qui eut quelques représentations. Cette pièce a été imprimée, et, dans la préface, l'auteur détruit les prétentions de Boyer sur *Agamemnon*. D'Assezan, revenu à Toulouse, y mourut vers 1696. A. B—T.

ASSHETON (Guillaume), théologien anglican, né en 1641, à Middleton, dans le comté de Lancastre, réunissait à quelques talents et à des vertus réelles, une teinte de fanatisme et de superstition. On lui a reproché d'avoir écrit en faveur du roi Guillaume, après avoir montré un zèle ardent pour la cause de Jacques II. Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est un projet de secours de bienfaisance, qu'il proposa en faveur des veuves des ecclésiastiques, et les soins qu'il se donna pour le faire réussir. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *La Tolérance désapprouvée et condamnée*, etc., Oxford, 1670; II. l'*Apologie royale* (en faveur de Jacques II), Londres, 1685; III. *Apologie de leurs majestés actuelles* (le roi Guillaume et la reine Marie), Londres, 1688; IV. *La possibilité des apparitions*. Les autres ouvrages de ce théologien se composent de quelques traités de piété, et de beaucoup d'écrits de controverse, dirigés contre les papistes et les dissidents. Il mourut à Beckenham, en 1711, dans la 70<sup></sup>e. année de son âge. X—s.

ASSOUCY ou DASSOUCY (Charles Coypeau d'), né à Paris, vers l'an 1604, eut une jeunesse très-désordonnée. A l'âge de neuf ans, il quitta la maison de son père, qui était avocat au parlement, et se rendit à Calais, où il se donna pour un fils de César Nostradamus, et guérit par stratagême, un malade d'imagination. Le peuple ayant voulu le jeter à la mer, comme sorcier, il se réfugia en Angleterre. Comme il jouait du luth et faisait des chansons, à son retour en France, M<sup></sup>me. Royale, fille de Henri IV, et femme du duc de Savoie, le prit à son service pour qu'il la divertît. Ensuite, il exerça la même charge auprès de Louis XIII et de Louis XIV, enfant, à qui il lisait ses vers burlesques. Étant retourné à la cour de Turin, il y essuya quelques disgrâces, et la quitta de nouveau. Il se mit à errer en Italie et en France, escorté de deux petits pages de musique, qui exécutaient ses chansons, et partout il eut de fâcheuses aventures. Il fut emprisonné à Montpellier, pour avoir mal parlé de plusieurs dames considérables de cette ville. Un nommé Loret, auteur de la *Gazette burlesque*, écrivit qu'on l'y avait condamné au feu, pour un crime qui est en abomi-

nation parmi les femmes. Chapelle et Bachaumont firent malignement usage de cette nouvelle, dans la relation de leur voyage. D'Assoucy s'en vengea, en imputant à Chapelle le même crime. A Rome, il fut jeté dans les prisons du Saint-Office, pour avoir écrit des choses très-mordantes contre des prélats en crédit, et, pendant sa captivité, il composa un livre de *Pensées sur la Divinité*. Le pape lui rendit la liberté, et lui donna sa bénédiction, des médailles et des indulgences. Étant revenu à Paris, il fut mis à la Bastille, et de là au Châtelet, avec ses deux petits pages, qui donnaient toujours lieu à d'étranges soupçons. Cette nouvelle détention dura six mois; quatre ans après, il mourut, vers 1679, âgé d'environ soixante-quatorze ans. Ses ouvrages sont : I. l'*Ovide en belle humeur*; II. le *Ravissement de Proserpine*, traduit de Claudien, en vers burlesques; III. un *Recueil de poésies et lettres, contenant diverses pièces héroïques, satiriques et burlesques*; un autre de *rimes redoublées*, sur différents sujets; IV. ses *Aventures d'Italie*, sa *Prison de Paris*, et ses *Pensées dans le Saint-Office de Rome*. Boileau ayant dit de lui, dans l'*Art poétique :*

Et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs,

il fut très-sensible à ce trait de satire, et s'écria douloureusement : « qu'on voulait faire déchoir de ses honneurs, Charles d'Assoucy, empereur du burlesque, premier du nom. » Il se donne pour le maître de Chapelle, et l'ami de Molière, qui, s'il faut l'en croire, n'a pas dédaigné de mettre la main à l'une de ses chansons. Il est fort inférieur à Scarron, dans un genre misérable, où la supériorité même est honteuse. A—G—R.

ASSUÉRUS, roi de Perse, célèbre dans l'Écriture-Sainte par son mariage avec Esther, et par le supplice d'Aman. Les savants sont peu d'accord sur celui des rois de Perse auquel ce nom appartient. Les uns pensent que c'est à Darius, fils d'Hystapes; les autres, que c'est à Xercès, et d'autres enfin, que c'est à Artaxercès Mnémon. L'opinion commune est pour Artaxercès-Longue-Main. Cette opinion est fondée sur la version des Septante du *Livre d'Esther*, sur les additions de cette version au même livre, sur l'historien Josephe, et sur les diverses circonstances de la vie d'Assuérus, rapportées dans ces anciens monuments, qui ne peuvent convenir qu'à Artaxerces - Longue-Main. T—D.

ASSUMPÇAO (D. JOACHIM DE), chanoine régulier de la congrégation de Ste.-Croix, membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne, et un des meilleurs physiciens du Portugal, est mort à l'âge de quarante ans, en 1793, laissant imparfaits des travaux qui lui auraient procuré une grande réputation en Europe, s'il avait eu le temps de les terminer. Il reste de lui, des Mémoires sur des phénomènes électriques, et la description des conducteurs et de l'armure métallique, moyennant laquelle on a préservé des effets de la foudre le château royal de Mafra, qui, à cause de sa situation et du genre de son architecture, était exposé à de fréquents accidents. C'est d'Assumpçao qui avait imaginé, et qui fit exécuter ce travail, le plus remarquable dans ce genre. Il a aussi publié des observations météorologiques d'une grande exactitude, et il a été peut-être le premier qui ait cherché à lier à cette sorte d'observations, les mouvements de la population. Sa mort, causée par un excès de travail, fut vivement regrettée, à cause des grandes espérances qu'il donnait, et

de l'aménité de son caractère. Ses connaissances étaient très-étendues dans d'autres sciences, comme en physique; mais il avait un zèle extraordinaire pour propager le goût de celle-ci, et il était parvenu à l'inspirer aux princes de la maison royale, et même aux courtisans. C—S—A.

ASTELL (MARIE), savante anglaise, née à Newcastle, sur la Tyne, en 1668, était fille d'un négociant de cette ville. Un ecclésiastique, son parent, se chargea de son éducation. Instruite dans la philosophie, les mathématiques, la logique, et dans les langues grecque, latine et française, elle vint à Londres à l'âge de vingt ans. Elle y publia divers ouvrages, dont les principaux sont : I. *Lettres concernant l'amour divin,* 1695, in-8°.; II. *Essai de Défense du Sexe féminin,* 1696 ; III. *Proposition sérieuse, adressée aux femmes, contenant une méthode pour le perfectionnement de leur esprit,* in-12, 1697; IV. *Réflexions sur le Mariage,* 1700 et 1705, in-8°.; V. la *Religion chrétienne professée par une fille de l'Eglise d'Angleterre,* 1705, in-8°; VI. six *Essais familiers sur le mariage, les contrariétés en amour et en amitié, écrits par une dame,* 1706, in-12. Marie Astell mourut, en 1731, après avoir souffert l'opération cruelle du cancer au sein. X—s.

ASTEMIO (LAURENT). *V.* ABSTÉMIUS.

ASTÈRE, ou ASTÉRIUS (S.), métropolitain d'Amasée dans le Pont, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des belles-lettres, de l'éloquence, du droit, et parut au barreau avec distinction. Ayant ensuite renoncé à tous les avantages que ses talents lui promettaient dans cette profession, il entra dans l'état ecclésiastique, et succéda, vers la fin du 4e. siècle, à Eulalius, sur le siége d'Amasée. Il se montra, dans cette place, très-zélé pour la pureté de la foi, très-attentif à instruire les peuples confiés à ses soins, et mourut, dans un âge avancé, peu après le commencement du 5e. siècle. Photius le qualifie de bienheureux. Adrien II parle de l'estime qu'on avait, dans tout l'Orient, pour sa personne et ses écrits, et le septième concile œcuménique le considère comme un des pères de la tradition ecclésiastique, ce qui le fait compter au nombre des docteurs de l'Église. On trouve, dans l'*Auctuarium* du P. Combefis, quatorze sermons, qui sont incontestablement de S. Astère. Cotelier en a fait imprimer sept autres sous son nom, qui paraissent appartenir à un Astère différent de l'archevêque d'Amasée. Il en avait composé un grand nombre qui ne nous sont point parvenus. Photius nous a seulement conservé les extraits de six. Ceux qui nous restent ont été traduits en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1691, in-8°. M. de Maucroix a traduit l'*Homélie sur le martyre de Ste. Euphémie.* Malgré quelques termes extraordinaires, et cette éloquence asiatique qui approche de la diffusion, on y remarque de belles pensées, des réflexions justes et solides, des tours naturels, des expressions élégantes, de la vivacité, de la variété, de l'agrément dans les descriptions. La doctrine en est partout exacte et la morale pure : dans son *Sermon sur S. Pierre et S. Paul*, il établit formellement la primauté de juridiction du successeur des saints apôtres en Orient et en Occident. Dans le *Panégyrique de S. Phocas, martyr*, il s'exprime, comme le fait encore aujourd'hui l'Église catholique, sur l'invocation des saints, sur le culte des reliques, et sur les miracles. — Deux Astérius

sont morts martyrs dans les premiers siècles du christianisme; et un autre saint du même nom fut évêque de Pétra, en Arabie, dans le 4$^{e}$. siècle. Après avoir partagé les erreurs d'Arius, il rentra dans le sein de l'Église. S. Athanase a fait l'éloge de ce prélat dans sa *Lettre aux solitaires*. Le même saint père parle aussi d'un rhéteur de ce nom, qu'il appelle l'*avocat des Ariens*. T—D.

ASTESANO (Antoine d'), né en 1412, à Villanuova, ancien château dans le territoire d'Asti, en Piémont, écrivit en vers élégiaques l'*Histoire d'Asti*, sa patrie; elle est divisée en six livres. Il annonce, au commencement, qu'il voulait la conduire jusqu'au temps où il vivait, c'est-à-dire, au milieu du 15$^{e}$. siècle: mais ce qui nous en reste, et qui a été publié par Muratori, *Scrip. Rerum Ital.*, vol. XIV, ne va que jusqu'à l'an 1342. Il emploie le 1$^{er}$. livre et une partie du 2$^{e}$., à parler de lui-même et des vicissitudes de sa vie, et ce récit est fait avec un air de sincérité qui donne du plaisir à le lire, quoique le fond en soit de peu d'intérêt. Cette *Histoire* est, en grande partie, composée d'après les anciennes chroniques d'Oger Alfieri et de Guill. Ventura, insérées, par Muratori, dans le 11$^{e}$. vol. du même recueil. On doit regretter de n'avoir point la partie où l'auteur traitait des événements dont il fut le témoin, soit qu'il ne l'ait pas composée, soit qu'elle se soit perdue. G—É.

ASTLE (Thomas), antiquaire anglais du 18$^{e}$. siècle, mort en 1803, est auteur de divers écrits concernant l'histoire et les antiquités de son pays, imprimés dans les tomes IV, VII, X, XII et XIII de l'*Archœologia Britannica* (Mémoires de la Société des Antiquaires de Londres). Il a publié séparément: I. *le Testament du roi Henri VIII*, 1775, in-4°.; II. *l'Origine et les Progrès de l'Écriture hiéroglyphique et élémentaire*, avec des planches gravées, suivie d'un *Précis sur l'origine et les progrès de la Peinture*, 1784, in-4°. Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru en 1803. X—s.

ASTOLPHE, roi Lombard, troisième fils de Pennone, duc de Friaul, succéda, en 749, à Rachis son frère, sur le trône des Lombards. Ses prédécesseurs avaient eu constamment à lutter contre les intrigues et la perfidie des exarques de Ravenne et des Grecs, qui occupaient encore une partie de l'Italie. Astolphe résolut de les en chasser. Il enleva, en 751, Ravenne à Eutichius, le dernier des exarques; il conquit également la Pentapole, il soumit l'Istrie, et il porta ensuite ses armes dans le duché de Rome; mais le pape Etienne II, qui voulait conserver au St.-Siége la haute influence qu'il exerçait dans Rome, sous l'autorité des empereurs de Constantinople, s'adressa, en 753, à Pepin, qu'un pape avait, l'année précédente, reconnu pour roi de France, au préjudice de Chilpéric. Etienne se rendit lui-même à Paris, auprès de Pepin, qui saisit avec empressement une occasion de plaire au pape, et d'enrichir en même temps ses soldats des dépouilles de l'Italie. Il y conduisit une armée en 754; il mit le siége devant Pavie, et il contraignit Astolphe à promettre au pape la restitution de l'exarchat à l'empereur. Les rois Lombards, sans doute à cause de la grande indépendance de leurs feudataires, ne pouvaient jamais rassembler leurs armées à temps pour résister à une invasion; mais, après la retraite du roi français, Astolphe trouva ses sujets non moins

honteux que lui de la paix qu'il avait été contraint à signer; il recommença donc, à leur prière, les hostilités, et il vint, en 755, mettre le siége devant Rome. Etienne, de son côté, eut recours une seconde fois à la protection de Pepin; il ne se contenta pas d'écrire lui-même au roi et à la nation, il fit paraître une lettre de l'apôtre S. Pierre, qui invitait les Français à défendre l'Église, en menaçant leur tiédeur des peines éternelles. Pepin rentra en effet en Italie, sans qu'aucune armée lui en disputât le chemin; il assiégea une seconde fois Astolphe dans Pavie, et il le contraignit à faire présent à S. Pierre de toutes les villes de l'exarchat et de la pentapole. Jusqu'alors il n'avait été question que de les recouvrer pour l'empire grec, et Constantin Copronime réclama vainement à cette nouvelle, contre la donation de provinces qui n'appartenaient point encore au donateur. Les clefs de toutes les villes enlevées aux Grecs furent déposées sur l'autel de S. Pierre, et leurs otages furent conduits à Rome. Il ne paraît pas cependant que la souveraineté des papes ait été, dans cette occasion, bien établie dans l'exarchat. Ils recommencèrent bientôt à se plaindre de ce que les villes qui leur avaient été promises ne leur étaient point livrées, et ils formèrent contre Didier, successeur d'Astolphe, les mêmes plaintes qu'ils avaient formées contre lui. Astolphe, renversé à la chasse par un sanglier, en 756, mourut de ses blessures, trois jours après sa chute, sans laisser d'enfants. S. S—I.

ASTORGA. *Voy.* ALVA.

ASTORI (JEAN-ANTOINE), né à Venise, le 16 janvier 1672, l'un des plus savants littérateurs du commencement du 18e. siècle, s'adonna de bonne heure à l'étude de la langue latine, des belles-lettres, du dessin et de la musique. Après avoir fait son cours de philosophie, il étudia la langue grecque, dans laquelle il fit les plus grands progrès. Ayant perdu ses parents, en 1698, il entra dans les ordres; son mérite lui attacha des protecteurs, qui lui offrirent des places que l'amour des lettres lui fit refuser; il fut membre, et même secrétaire de l'académie des *Animosi* de Venise; il fut aussi de celle des Arcades de Rome, sous le nom de *Demade Olimpico*. Il était en commerce de lettres avec un grand nombre de savants, tant italiens qu'étrangers, et compta, au nombre de ses amis, Alexandre Burgos, évêque de Catania, Dom. Guglielmini, Mich. Auge Fardella, l'abbé Dom. Lazzarini, Apostolo Zeno, le marquis Scipion Maffei, J. Poleni, J. B. Morgagni, etc., etc. Astori fut d'abord maître de chœur et de cérémonie, ensuite chanoine de l'église ducale de St.-Marc; il mourut le 23 juin 1743, et fut enterré dans l'église des pères de l'Oratoire. On a de lui I. *Commentariolum in antiquum Alcmanis poëtæ laconis monumentum*, Venise, 1697, in-fol. Cet ouvrage, dédié par l'auteur au célèbre Magliabecchi, se trouve encore dans le tome II de la *Galleria di Minerva*, Venise, 1697, in-fol., et fut de nouveau publié par Sallengre, tom. II du *Novus Thesaurus antiquitatum Romanarum*, La Haye, 1718, in-fol. II. *De Deo Brotonte Epistola*, dans le tome II de la *Galleria di Minerva*. Cette dissertation fut faite à l'occasion d'un buste de marbre qui portait cette inscription: *Bono Deo Brotonti*, qu'on doit lire *Brontonti*, c'est-à-dire, *Jovi Tonanti*, *Deo Domestico sacrum*. Cette dissertation a aussi été réimprimée dans Sallengre, tom. II du recueil ci-dessus. III. Plu-

sieurs lettres en forme de dissertations, sur des médailles, des staturines, telles que sur le dieu *Télesphore*, sur les dieux Cabires, etc., insérées dans diverses collections; IV. *Mantui, tragœdia sacra musice recitanda*, etc., Venise, 1713, sans nom d'imprimeur; V. *Supplices, tragœdia sacra*, Venise, 1713, sans nom d'imprimeur; VI. enfin, plusieurs opuscules grecs, latins et italiens, en prose, et même en vers, épars dans divers recueils; on croit aussi qu'il avait traduit en italien le *Traité du Sublime* de Longin; cette traduction était même annoncée dans le tom. Ier. de la *Galleria di Minerva*, mais elle n'a jamais paru. G—É.

ASTRAMPSYCHUS, auteur d'un petit ouvrage en vers iambiques sur l'explication des songes, qu'on trouve en grec et en latin à la suite d'Artémidore, dans l'édition donnée par Rigault. Il avait aussi écrit, suivant Suidas, un *Traité sur les maladies des ânes*. L'époque à laquelle il a vécu nous est absolument inconnue; on voit seulement par son style qu'il était du Bas-Empire. C—R.

ASTRONOME (L') est le nom sous lequel on désigne un écrivain du 9e. siècle qui était savant en astronomie, et qui a laissé une *Vie de Louis-le-Débonnaire*. Cet ouvrage, très-souvent imprimé, et qu'on trouve dans les Recueils de Pithou, de Reuber, de Freher, de Du Chesne, de dom Bouquet, a été traduit en français par le président Cousin, dans le tome Ier. de son *Histoire de l'empire d'Occident*. « Cette *Vie de Louis-le-Débonnaire* est, dit l'abbé Le » Gendre, ce que nous avons de meil» leur sur le règne de ce prince : ses » mœurs, ses inclinations et ses dif» férentes aventures y sont décrites » fort au long, surtout depuis qu'il » fut empereur. » Elle commence en 778, à la naissance de Louis, et vient jusqu'en 840, époque de sa mort. L'auteur dit, dans sa préface, que ce qu'il dit de Louis-le-Débonnaire, avant son avènement au trône, il l'a appris d'Ademar, religieux élevé avec ce prince, et qu'il a su le reste par lui-même, étant à la cour, et l'ayant vu de ses propres yeux. A. B—T.

ASTRUC (Jean), médecin distingué du 18e. siècle, naquit à Sauves, dans le bas Languedoc, le 19 mars 1684. Il fit ses études à Montpellier, et manifesta de bonne heure cette force de mémoire, et ce degré de rectitude dans l'esprit qui, appliqué aux données certaines que présentent les livres, fait arriver à de grands succès d'érudition. C'est aussi à Montpellier qu'il étudia la médecine, et dans la faculté de cette ville qu'il fut reçu au baccalauréat en 1702, et au doctorat en 1703. Le système mécanique de Boërhaave s'établissait alors peu à peu sur les théories chimiques de Silvius de le Boë, de Graaf et de Willis. Astruc, que la nature avait doué d'un esprit droit, mais non assez actif pour pressentir de lui-même aucune haute vérité, suivit cette fausse impulsion, et dans tout le cours de sa longue et laborieuse carrière, s'il se montra profond et habile dans la science des livres, il resta fort en arrière dans la voie rigoureuse de l'observation et de l'expérience; en un mot, sa médecine spéculative et pratique, au lieu d'être hippocratique, stahlienne, vitale, fut entièrement mécanique et mathématique. Cependant, peu d'hommes ont obtenu parmi leurs contemporains une aussi grande réputation; Astruc, sous le rapport théorique, la dut d'abord à son éloquence naturelle, et à un esprit de méthode qui, lui faisant diviser les sujets qu'il vou-

lait développer, le faisait marcher d'une division à l'autre par des définitions rigoureuses, ce qui le rendait un professeur séduisant, en même temps que son zèle pour l'étude et sa prodigieuse mémoire en faisaient un homme érudit; et, sous le rapport pratique, à un esprit de réserve et de circonspection qui prescrit le plus souvent au médecin, dans les maladies, une sage expectation, par laquelle il remplace, tant bien que mal, cette précieuse, mais rare qualité du tact médical. Astruc n'avait, dans la théorie, aucune de ces vues grandes qui pénètrent jusqu'aux bases profondes d'une philosophie de la médecine, ni dans la pratique ce coup d'œil rapide et sûr qui juge de suite et sans risque de la moindre erreur, les mouvements de la nature dans les maladies. Cela, en effet, ne se retrouve dans aucun des nombreux écrits qu'il a composés. Dès 1702, il publia une Dissertation *De motûs fermentativi causâ*, Montpellier, in-12, sur l'effervescence, qu'il expliquait par un fluide subtil, selon la philosophie cartésienne, théorie fautive comme on le voit, mais dans l'exposition de laquelle on reconnaît déjà ce mérite particulier à l'auteur, de séduire ses lecteurs par une marche tellement méthodique, qu'elle fait croire à l'évidence des résultats, comme à la sévérité des raisonnements. L'illustre Vieussens la jugea digne d'une critique publique, à laquelle répondit, sinon victorieusement, au moins avec modestie, notre jeune auteur. De 1703 à 1710, Astruc se livra à des études solitaires, passant en revue tout le matériel de l'art; cependant, il commença à y faire une application des mathématiques, application plus spécieuse que solide, et dans laquelle il suivait l'exemple de ses maîtres Borelli et Bellini; il imprima seulement deux Mémoires, parmi ceux de l'académie des sciences de Montpellier, 1708, un *sur les Petrifications de Boutonnet*, petit village près de Montpellier, et un intitulé : *Conjectures sur le redressement des plantes inclinées à l'horizon.* Il commença aussi alors la carrière de l'enseignement, et, pendant les années 1707, 1708 et 1709, occupa la chaire de Chirac, appelé à l'armée. En 1710, il publia une Dissertation physico-mathématique sur le mouvement musculaire, *Dissertatio physica de motu musculari*, Montp., in-12, écrite dans les faux principes de Borelli; mais d'une élégance de style dont l'école de Montpellier présentait alors peu d'exemples. Cette même année, il lut encore à la société des sciences de Montpellier une Dissertation sur la digestion, *Mémoire sur la cause de la digestion des aliments*, Montp., in-4°., qui, plus tard, occupa beaucoup le monde savant. En 1711, il obtint, au concours, une chaire d'anatomie dans l'université de Toulouse, et c'est dans cette ville que parut son *Traité de la cause de la digestion*, Toulouse, 1714, in-4°. Il y renverse la doctrine des mécaniciens, à la tête desquels était Pitcarn, qui établit la trituration comme l'essence de cette fonction; mais c'est pour y substituer une hypothèse aussi gratuite, la fermentation. Le médecin écossais réfuta Astruc, et même, sous le nom d'un de ses disciples, Thomas Boër, lui prodigua des injures; notre docteur ne resta pas muet; ses *Epistolæ Joan. Astruc, quibus respondetur epistolari dissertationi Thomæ Boeri de concoctione*, Toulouse, 1715, parurent; et si, de nos jours, on trouve, avec raison, la cause d'Astruc aussi mauvaise que celle de son antagoniste, au moins peut-on le citer

comme un modèle de bienséance dans les controverses. Cependant, la réputation d'Astruc s'établissait, et, dès 1715, elle était telle, que Chirac, qui occupait la première place de son état, le prit pour juge, dans une discussion scientifique qui s'était élevée entre lui et Vieussens, et lui pardonna même de leur avoir démontré qu'ils avaient également tort. En 1716, il eut enfin une chaire à Montpellier, et établit alors sa réputation comme professeur, fondée, comme nous l'avons dit, sur cette qualité de son esprit qui le portait sans cesse à diviser ses matières, et à parcourir ensuite chaque division par des définitions précises. Livré tout entier à l'enseignement, il ne publia rien jusqu'en 1723, si ce n'est quelques thèses qu'il présida, savoir : *Dissertatio de ani fistulâ*, Montpellier, 1718, in-12; *Dissertatio medica de hydrophobiâ*, 1720, et certaines autres sur la métaphysique, science qu'il cultivait avec attrait, mais dans laquelle il ne porta, pas plus que dans les autres, ce génie d'observation qui y est peut-être encore plus nécessaire, et qui seul la féconde ; *Dissertatio de sensatione*, Montpellier, 1720, in-8°.; *Questio medica de naturali et prœternaturali judicio exercitu*, id.; *Disputatio de phantasiâ et imaginatione*, Montpellier, 1723, in-8°. Ces divers écrits de métaphysique devaient être fondus dans un ouvrage général, où il exposait une physique des sens, et qu'il intitulait : *De Animisticâ*. La cour, instruite alors des travaux et du zèle d'Astruc, le récompensa par une pension de 700 livres, et par la place d'inspecteur des eaux minérales du Languedoc. La peste, qui ravageait alors Marseille et le midi de la France, vint bientôt fournir à Astruc l'occasion de reconnaître ces bienfaits, et de servir son pays et la science. Chirac, qui, par sa place et son caractère impérieux, dominait alors la médecine française, soutenait la maladie non contagieuse, et donnait ainsi, au gouvernement, le conseil tacite d'abandonner toutes les précautions de séquestration ; Astruc ne craignit pas d'attaquer ouvertement cette dangereuse et fausse assertion, dans trois écrits : *Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, et particulièrement de la peste*, 1722, in-8°.; *Dissertation sur la peste de Provence*, Montpellier, 1720-1722, in-8°.; *Dissertation sur la contagion de la peste, où cette qualité contagieuse est démontrée*, Toulouse, 1724-1725, in-8°. Astruc remporta cette fois une victoire complète, et s'il la dut à la bonté de sa cause, il la dut aussi à la manière dont il la présenta. Montpellier n'était plus, dès-lors, un champ assez vaste pour les travaux d'Astruc ; deux entreprises bibliographiques, et qui sont ses plus beaux titres de gloire, son ouvrage sur la maladie vénérienne, et ses recherches sur la Faculté de Montpellier, l'occupaient alors, et exigeaient de nombreux matériaux ; il vint à Paris. Cependant, il s'en éloigna quelque temps, attiré, en 1729, par le roi de Pologne, en qualité de premier médecin ; mais le séjour d'une cour devait peu lui convenir, et, dès 1730, il était rendu à ses livres et à ses amis. C'est dans cette année que la ville de Toulouse, où il avait professé, le nomma, par reconnaissance, son capitoul ; le roi, son médecin consultant ; et la Faculté de Paris, son régent et professeur au collége royal. Il ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui comme professeur ; et, de plus, ayant bientôt dans la capitale une pratique assez étendue, quoique bien éloignée de la doctrine hippocratique, elle fut

néanmoins assez heureuse, parceque, naturellement circonspect, il se renfermait le plus souvent dans une sage expectation, et laissait ainsi à la nature le temps de marquer, par des traits saillants, ce que le génie et le tact médical savent deviner, d'après les qualités les plus fugitives. C'est alors qu'il compléta son grand travail sur la maladie vénérienne, *De morbis venereis libri sex*, Parisiis, in-4°., 1736. dont la seconde édition, augmentée par l'auteur, parut en 1740, 2 vol. in-4°., ouvrage qui a souvent été réimprimé, traduit en plusieurs langues, dont il y a une traduction française en 4 vol. in-12, 1743-1755-1777, par Jault, avec des remarques de Louis, et qui, sous le rapport de l'érudition et des recherches historiques, est encore le plus complet que l'on ait sur ce sujet. De si grands travaux n'empêchaient pas, cependant, Astruc de s'occuper de sciences en quelque sorte accessoires : il imprima, en 1737, in-4°., des *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc*, avec fig. et cart. en taille douce, et, dans le même temps, le procès entre les chirurgiens et les médecins, qui s'agitait devant le parlement, lui fournit le sujet de cinq Lettres, où il soutient, avec autant d'esprit que de raison, la cause de la médecine. Ce service, rendu à la Faculté, l'associa de cœur à cette compagnie ; il voulut encore lui appartenir de droit, il s'y fit agréger en 1743, et subit, à cet effet, les examens et thèses exigées ; sa thèse avait pour titre : *An sympatia partium à certa nervorum positurâ in interno sensorio*. Depuis lors, il concourut, avec le plus grand zèle, aux travaux de cette compagnie, faisant des leçons aux sages-femmes, visitant les pauvres malades qui étaient sous sa bienveillante surveillance, etc. Nous avons dit que la métaphysique était une de ses occupations favorites ; en 1753, elle lui inspira ses *Conjectures sur les Mémoires originaux*, dont il paraît que Moïse s'était servi pour composer le livre de la *Genèse*, Bruxelles et Paris, in-12 ; et bientôt, pour détruire les doutes que cet ouvrage avait fait élever sur son orthodoxie, il publia encore deux Dissertations sur l'*immortalité*, l'*immatérialité et la liberté de l'ame*, 1755, in-12. L'année 1756 vit encore paraître ses *Doutes sur l'inoculation*, Paris, in-12. Enfin, l'usage qu'il avait de dicter ses Leçons dans ses cours, et l'impression prématurée qui en fut faite par plusieurs élèves, et qui avait été accueillie par l'Angleterre, nation rivale qui fait rarement cet honneur aux écrivains des autres peuples, vint lui commander de nouveaux travaux. Dès 1743, avait paru à Genève, par les soins d'un nommé *Lamotte*, qui n'indiqua pas la source où il avait puisé pour s'en attirer tout le mérite, un ouvrage intitulé : *Tractatus therapeuticus*, que du reste Astruc renie constamment ; et dans la même ville, en 1753, un autre ouvrage : *Tractatus pathologicus*, in-8°., partant aussi de la même origine, et qu'Astruc reconnut pour être, à peu de chose près, littéral. Dès-lors, notre laborieux écrivain se détermina à les publier lui-même, et il donna successivement : *Traité des tumeurs et des ulcères*, 2 vol. in-12, 1759, accompagné de deux Lettres relatives à quelques objets de matière médicale : *Traité des maladies des femmes*, 6 vol. in-12, dont les quatre premiers parurent en 1761, et les deux derniers en 1765 ; et *Manuel des accouchements à l'usage des sages-femmes*, in-12, 1766. La mort qui, dans cette année 1766, vint le frapper à l'âge de quatre-vingt-deux

aus, le 5 mai, l'empêcha de publier lui-même ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*, in-4°., qui ne parurent qu'en 1767, par les soins de Lorry. Cette longue suite de travaux, leur caractère, l'esprit qui y règne, confirment assez le jugement que nous avons porté d'Astruc, médecin doué d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit droit, mais froid et peu inventif; plus capable de recevoir une impulsion que de l'imprimer; qui ne contribua nullement à l'heureuse révolution qui ramena la médecine dans les sûrs et bons principes d'Hippocrate; qui ne passa pour bon praticien, que parce que, le plus souvent, il laissait agir la nature; mais qui, par l'ordre qu'il établit dans ses vastes travaux d'érudition, doit servir de modèle à ceux qui aspirent au même genre de succès. C. et A—n.

ASTYAGE, fils de Cyaxare, roi des Mèdes, monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 594 av. J.-C. Il avait épousé Aryénis, fille d'Alyatte et sœur de Crésus. On ne sait si ce fut d'elle ou d'une autre femme qu'il eut Mandane. Craignant d'être détrôné par son petit-fils, il maria Mandane à un Perse nommé *Cambyse*, et ordonna de tuer le fils qu'elle en eut. Ce fils, qui fut le grand Cyrus, ayant été élevé par un berger, se fit reconnaître par son grand-père, et finit par le détrôner, comme on le verra plus en détail à son article; mais si on suit le récit de Xénophon, qui, tout en faisant un roman de la vie de Cyrus, a dû respecter le fonds des événements, Astyage aurait eu, outre sa fille, un fils nommé *Cyaxare*, qui lui succéda, et qui, mourant sans enfants, laissa ses états à Cyrus. C—r.

ASYCHIS, roi d'Égypte, succéda à Mycérinus; il fit faire des propylées au temple de Vulcain du côté du levant, et fit construire une pyramide de brique pour éterniser sa mémoire. Ce fut sous son règne que fut rendue une loi qui permettait aux Égyptiens d'emprunter, en donnant pour gage le corps de leur père. L'époque de son règne n'est pas bien connue. M. Larcher le place vers l'an 1052 avant J.-C. C—r.

ATAHUALPA, Inca du Pérou, plus connu en Europe sous le nom défiguré d'*Atabaliba*, fils d'Huana Capac, douzième Inca, et d'une princesse de Quito, hérita, en 1517, de ce dernier royaume, que son père avait réuni au Pérou. Le reste de l'empire étant échu à Huascar, son frère, né d'une princesse du sang des Incas, les deux frères ne tardèrent pas à se disputer ce bel héritage, et à vider leur querelle, les armes à la main. Cette guerre était dans toute sa force, quand Pizarre aborda au Pérou, en 1532. La renommée avait grossi ses forces et ses exploits, et, de même que les Mexicains, les Péruviens regardèrent les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Dans leur haine aveugle, chacun des deux Incas crut qu'il pourrait se servir de ces étrangers contre son rival. Un envoyé d'Huascar vint demander, au nom de ce prince, des secours à Pizarre, qui déjà marchait vers le centre de l'empire, pour profiter de ces divisions, lorsque Huascar fut fait prisonnier, par son frère, à la suite de deux batailles sanglantes. Maître de l'empire, Atahualpa fit égorger tous les princes du sang des Incas; il envoya ensuite plusieurs ambassadeurs à Pizarre, avec de riches présents; il ouvrit même une espèce de négociation avec les Espagnols, et consentit à recevoir Pizarre en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne, mais à condition qu'il

sortirait incontinent de ses états. Pour toute réponse, Pizarre précipite sa marche à la tête de ses troupes, arrive à Caxamarca, et y attend l'Inca, qui était campé à deux lieues de cette ville, avec 20,000 Indiens. Le lendemain, 16 novembre 1532, l'empereur, voulant avoir une entrevue avec Pizarre, se présente avec un cortége magnifique. Pizarre fond aussitôt sur les Indiens, étonnés de cette perfidie, en fait un horrible massacre, et se saisit lui-même de l'empereur. Chargé de chaînes, Atabualpa promit, pour prix de sa liberté, de remplir d'or une des salles de son palais, et les Péruviens s'empressaient d'apporter de quoi satisfaire à cette énorme rançon, lorsqu'une action cruelle de l'Inca fournit à Pizarre un prétexte pour s'en débarrasser. Atabualpa, craignant que les Espagnols ne rendissent la couronne à son frère, qu'il tenait toujours prisonnier, donna des ordres secrets pour qu'on le fît périr. Pizarre, irrité de ce meurtre, ou feignant de l'être, fit juger l'empereur du Pérou; et, d'après des dépositions concertées, il le fit condamner à être brûlé vif, pour avoir usurpé l'autorité et fait assassiner son frère, et ordonné à ses sujets de massacrer les Espagnols. L'aumônier Valverde promit de faire adoucir ce jugement, si le malheureux Inca embrassait le christianisme. L'effroi soumit ce prince à la volonté de ses bourreaux; il reçut le baptême, et ses juges barbares parurent lui accorder une espèce de faveur, en le faisant étrangler, en 1533, sur la place publique. B—P.

ATAIDE (Don Louis d'), comte d'Atougia, vice-roi des Indes, servit de bonne heure sous Étienne de Gama, et, s'étant distingué dans l'expédition de la mer Rouge, fut armé chevalier, par ce vice-roi, à l'âge de vingt-deux ans. De retour en Portugal, il fut envoyé en ambassade auprès de Charles Quint, qu'il accompagna à la bataille de Muhlberg, en 1547, et il reçut de ce prince un cheval magnifique, en reconnaissance de ce qu'il l'avait aidé de ses conseils et de son bras dans cette fameuse journée. Ataïde fut nommé, en 1569, vice-roi des Indes, au moment où toutes les puissances indiennes se liguaient pour chasser les Portugais de l'Asie. A son arrivée à Goa, ses officiers effrayés proposèrent d'abandonner les possessions éloignées, et de ne défendre que Goa. « Compagnons, leur dit Ataïde, je veux tout » conserver; et, tant que je vivrai, les » ennemis ne gagneront pas un pouce » de terrain. » Il expédia aussitôt des secours pour toutes les places menacées, et, opposant à un si grand nombre d'ennemis la force des armes et la politique, il contraignit Idalcan à lever le siége de Goa, vola au secours de Choul, et défit le Zamorin. Vainqueur de tous les princes de l'Inde, il rétablit l'ordre dans l'administration. De retour à Lisbonne, en 1575, il fut reçu, par Sébastien, sous un dais, avec les plus grands honneurs; mais ce grand homme déplut bientôt à la cour, par sa franchise, et il en fut éloigné. Cependant on eut encore besoin de ses services. Envoyé une seconde fois dans les Indes, en qualité de vice-roi, il mourut à Goa, en 1580, emportant les regrets de toute la nation portugaise, qu'il avait élevée au plus haut point de gloire dans l'Inde. B—P.

ATANAGI (Denis), né à Cagli, dans le duché d'Urbin, fut un des littérateurs italiens les plus célèbres, vers le milieu du 16e. siècle. On ignore l'année précise de sa naissance; on sait seulement que, vers l'an 1532, il se rendit à Rome, dans le dessein

d'y tirer parti de ses connaissances littéraires pour se placer avantageusement ; il n'y put réussir , et , après avoir perdu vingt-cinq années en efforts inutiles et en vaines espérances, après avoir éprouvé des procès fâcheux, des maladies graves, en un mot, des contrariétés et des malheurs de toute espèce, il quitta Rome en octobre 1557, et retourna dans sa patrie, aussi pauvre qu'il en était sorti. A peine y était-il de retour, que la réputation dont il jouissait dans les lettres, et la délicatesse connue de son goût le firent appeler à la cour d'Urbin pour revoir le poëme d'*Amadis* de Bernardo Tasso, père du Tasse. Bernardo, avant de le publier, désirait le soumettre à la censure d'Atanagi qui se rendit à ce désir, et passa cinq mois dans cette cour, occupé de la révision du poëme de son ami, très-bien traité par le duc; mais souvent forcé, par sa mauvaise santé, d'interrompre ce travail. L'ayant enfin terminé, il fit un voyage à Venise, où l'*Amadis* fut imprimé, sans doute par ses soins, en 1560. Atanagi passa le reste de sa vie dans cette ville, occupé de travaux pareils, de révisions, de corrections, d'éditions d'ouvrages, et tirant de ce qu'il recevait des auteurs et des libraires, tous ses moyens d'exister. Il vécut ainsi dans un état toujours voisin de la pauvreté; mais indépendant et assez content de son sort. L'année de sa mort n'est pas plus certaine que celle de sa naissance. On voit seulement, par une de ses dédicaces, qu'il vivait encore en 1567, et par la dédicace d'un autre auteur, où il est parlé de sa mort, qu'elle était arrivée avant 1574. Les principaux ouvrages qu'il a publiés, soit composés par lui, soit seulement imprimés sous son nom, sont : I. *Rhetoricorum Aristotelis, nec non paraphrasis Hermogenis tabulæ*, à *Dionysio Athanasio collectæ*, Venise, 1553, in-4°.; II. *Lettere famigliari di XIII uomini illustri raccolti da Dionigi Atanagi*, lib. XIII, Rome, 1554, in-8°.; III. *Rime di M. Bernardo Cappello*, Venise, 1560, in-4°., avec une longue épître dédicatoire de l'éditeur; IV. *Sonetti, Canzoni, rime ed egloghe pescatorie di Berardino Rota*, Venise, 1567, in-8°.; il publia aussi les poésies latines du même auteur, avec une préface latine de sa composition, très-élégamment écrite. V. *Rime e Versi latini di diversi, in morte d'Irene di Spilimbergo*, Venise, 1561, in-8°. Dans ces poésies recueillies par Atanagi, il y a plusieurs morceaux de lui, et il les a fait précéder d'une *Vie* intéressante d'Irène de Spilimberg. VI. *Delle Lettere facete e piacevoli di diversi uomini grandi e chiari e begl'ingegni, raccolte*, etc., *libro primo*, Venise, 1561, in-8°. Atanagi ne publia que ce livre; le second ne parut qu'en 1574, quelque temps après sa mort. VII. *Il libro degli uomini illustri di Caio Plinio Cecilio, ridotto in lingua volgare*, etc., Venise, 1562, in-8°. Le reste du titre annonce, et le livre contient en effet, les Vies d'Alexandre, de Marc-Antoine, de Caton d'Utique, de César et d'Octave, et de plus une espèce de Traité sur les mœurs et les habitudes de César, tant à la guerre que dans le reste des actions de sa vie, recueilli de plusieurs auteurs grecs et latins, etc. Atanagi avoue, dans son épître dédicatoire, que l'ouvrage n'est pas entièrement de lui; qu'il est d'un jeune homme qu'il ne nomme pas, et dont il n'a fait, en partie, que revoir le travail. Ce jeune homme, qui se nommait *Mercure Concorreggio*, lui sut très-mauvais

gré d'avoir publié son ouvrage, de ne l'avoir point nommé, et de s'en être attribué une partie. Il écrivit contre lui une diatribe violente, sous le titre de *Risposte di Mercurio Concorreggio in sua difesa, contro le calunnie date gli da Dionigi Atanagi*, etc., Brescia, 1562, in-8°., petit livre très-rare. Il y traite Atanagi d'insigne plagiaire, et même de scélérat. Atanagi n'ayant point répondu à cette attaque, les choses en restèrent là. On sait au reste que ce livre *De Viris illustribus*, dont la traduction donna lieu à cette querelle, attribué par Atanagi, à Pline le jeune, par d'autres, à Cornélius Népos, à Suétone, et même à Tacite, est généralement reconnu aujourd'hui pour être d'Aurélius Victor. VIII. *De le rime di diversi nobili poeti toscani raccolte da M. Dionigi Atanagi*, Venise, 1565, 2 vol. in-8°. C'est un des meilleurs recueils de ce genre. Il y a inséré quelques-unes de ses poésies. On en trouve aussi dans d'autres recueils, ainsi qu'un grand nombre de ses Lettres en prose. G—É.

ATAULPHE, beau-frère d'Alaric, roi des Visigoths, auquel il succéda en 411, suivit le projet formé par son prédécesseur de s'allier aux Romains, et d'en obtenir un établissement dans les Gaules; un autre motif le portait encore à rechercher l'alliance de l'empereur. Ataulphe s'était signalé à la prise de Rome, et avait emmené captive Galla Placidie, fille du grand Théodose et sœur d'Honorius. Épris des charmes de cette princesse, il épargna Rome à sa prière, sortit de l'Italie, envoya des secours à Honorius pour combattre Constantin, et lui demanda la main de Placidie; mais Honorius ayant refusé de s'allier avec un roi barbare, Ataulphe passa dans la Gaule, et la ravagea, laissant dès lors entrevoir le projet d'enlever l'Aquitaine aux Romains, et de s'y établir. Ce prince se ligua ensuite avec Jovinien, autre ennemi d'Honorius, et parvint ainsi à se faire craindre et rechercher de l'empereur. Celui-ci consentit à un traité par lequel, en prenant possession de l'Aquitaine, Ataulphe s'engageait à rendre Placidie, et à détruire les ennemis d'Honorius dans la Gaule. La dernière de ces conditions fut remplie; Ataulphe battit l'armée de Jovinien, et envoya la tête de ce général à Honorius. Le roi Goth prétendit alors que, par les services qu'il venait de rendre à l'empereur, il était digne d'être son beau-frère; mais Honorius persista à demander Placidie; Ataulphe ne lui répond qu'en ravageant la Provence, et en épousant, à Narbonne, Placidie, dont il était aimé. Il fit ensuite le siége de Marseille, devenu si célèbre par la résistance des habitants; Ataulphe y fut blessé, et abandonna son entreprise. Placidie, usant de son pouvoir sur ce prince, l'engagea, en 415, à rendre Narbonne aux Romains, et à tourner ses armes contre les Suèves, les Alains et les Vandales, qui avaient envahi l'Espagne. Il passa les Pyrénées, et tout semblait lui présager la conquête de l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné à Barcelonne par un de ses officiers. Les dernières paroles de ce prince furent pour Placidie; il recommanda à ses courtisans de la renvoyer avec honneur à la cour de son frère, et de conserver la paix avec les Romains. Mais cet ordre ne fut point exécuté; et Singeric, qui usurpa le trône, força Placidie de suivre à pied dans les rues de Barcelonne la marche triomphale de l'assassin de son mari. Le règne d'Ataulphe ne dura que quatre ans. B—P.

ATÉNION, peintre grec, élève de Glaucon de Corinthe, se fit une grande réputation à Athènes, où il peignit, entre autres ouvrages, un tableau qui représentait une de ces processions de jeunes filles, qu'on appelait *Polygynœcon*. On comparait ce peintre à Nicias, et quelquefois on le mettait au-dessus. Quoique le coloris d'Aténion fût plus austère, il n'en était pas moins séduisant; on estimait aussi l'érudition qui brillait dans ses tableaux. Il peignit plusieurs morceaux dans le temple de Cérès Eleusine. On citait encore, parmi ses chefs-d'œuvre, un *Ulysse découvrant Achille caché sous des habits de femme*, et un Grec avec son cheval. Pline assure que si la mort n'eût point enlevé Aténion dans sa jeunesse, il aurait effacé la réputation des plus grands peintres. Il a dû vivre vers la 112<sup>e</sup>. olympiade, 332 ans av. J.-C. L—S—E.

ATENOLPHE I<sup>er</sup>., prince de Capoue, profita, en 887, d'une maladie de Landone, prince de Capoue, son parent, pour s'emparer, en son absence, de sa principauté. Landone étant guéri, rentra dans Capoue, caché dans un chariot de foin, et rassembla ses partisans à l'évêché pour attaquer l'usurpateur; mais il fut défait dans le combat, et obligé de s'enfuir. Atenolphe fut engagé dans de longues guerres avec Athanaze II, évêque et duc de Naples, et les Sarrasins, alliés de cet évêque. Il conquit Bénévent en l'an 900, sur Radelchise II, qui s'était rendu odieux à ses sujets : il n'abandonna point cependant le séjour de Capoue pour la capitale de sa nouvelle principauté. Les Sarrasins, établis au Garigliano, lui causaient beaucoup d'inquiétude; il forma vainement contre eux, en 908, une ligue dans le midi de l'Italie. L'armée chrétienne fut battue, parce que les habitants de Gaëte favorisèrent les infidèles. Atenolphe fit demander alors des secours à Léon-le-Sage, empereur d'Orient; mais il mourut en 910, avant de les avoir reçus. Atenolphe II, et Landolphe, ses fils, lui succédèrent conjointement. S. S—I.

ATENOLPHE II, fils du précédent, hérita, avec son frère Landolphe, au mois d'avril 910, des principautés de Bénévent et de Capoue. L'union des deux frères, et la sagesse de leur administration firent prospérer le pays qui leur était soumis, et qui comprenait une grande partie du royaume de Naples. Ils acceptèrent des empereurs grecs le titre de patrices, et ils ramenèrent ainsi l'Italie méridionale sous la suzeraineté de l'empire d'Orient. Atenolphe mourut en 940, et son frère Landolphe I<sup>er</sup>. en 943. Landolphe II, fils de celui-ci, lui succéda. S. S—I.

ATHA, célèbre imposteur du 2<sup>e</sup>. siècle de l'hégire (8<sup>e</sup>. de J.-C.), était natif de Meroû, où il exerçait, dans sa jeunesse, le métier de foulon. Il s'adonna à la magie, s'attacha à Aboû-Moslem (*Voy*. ce nom), et, de simple soldat, devint général et chef de parti. Le dogme qu'il voulut propager dérivait de la métempsycose, qui, de l'Inde, s'était répandue dans l'Asie. Il prétendait que l'esprit de Dieu avait passé dans Adam, Noé, les grands prophètes, Aboû-Moslem, et était enfin arrivé jusqu'à lui, en qui il se trouvait dans toute sa plénitude. Cette fable, soutenue des prestiges de la magie et de la physique, fit de grands progrès chez un peuple crédule et ignorant. Atha vit en peu de temps se réunir autour de lui un grand nombre de sectaires avec lesquels il se retrancha dans le château de Kech, en Transoxane. C'est là qu'il fut assiégé par le khâlyfe Mehdy. Réduit à

l'extrémité, il mit le feu au château, le réduisit en cendres, et se précipita lui-même dans les flammes, en s'écriant : « Je pars pour le ciel; que » quiconque veut participer à ma féli- » cité, me suive. » Ses femmes, ses enfants et ses sectateurs, exaltés par ces paroles prononcées avec enthousiasme, le suivirent en effet. Quelques auteurs prétendent qu'il prit du poison et en fit prendre à toute sa maison. Cet événement arriva l'an 163 de l'hégire (779 de J.-C.). Atha avait perdu un œil en combattant, et, pour cacher cette difformité, il portait un masque d'or, ce qui le fit appeler *Mocanna* (*voilé*), nom sous lequel il est également connu. J—n.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, en Italie, fils d'Eutharic et d'Amalasonte, succéda, en 526, à Théodoric Ier., roi des Ostrogoths; mais comme il était à peine âgé de dix ans à cette époque, et qu'il mourut en 534, il ne régna que sous la tutèle de sa mère. (*Voy.* Amalasonte). S. S—i.

ATHALIE, fille d'Achab, roi d'Israël, épouse de Joram, roi de Juda, femme impie, ambitieuse, cruelle, qui, après la mort de son fils Ochozias, se fraya le chemin au trône par le massacre de quarante-deux princes du sang royal. Son règne fut de six ans; la septième année, le grand prêtre Joiada, qui faisait élever secrètement dans le temple, le jeune Joas, fils d'Ochozias, que Jocobed avait soustrait au massacre de toute sa famille, le replaça sur le trône de ses pères. Athalie, attirée par le bruit du peuple qui accourait de toutes parts pour assister au couronnement de Joas, entra, avec la foule, dans le temple où cet événement se passait; à la vue du nouveau roi, assis sur son trône, entouré des prêtres, des lévites, des grands-officiers de l'état, et d'un peuple immense qui applaudissait à cette révolution subite, et dont le son des instruments excitait l'enthousiasme; elle entra en fureur, déchira ses vêtements, et cria à la trahison. Joiada la fit conduire hors de l'enceinte du temple, par des soldats, avec ordre de passer au fil de l'épée tout ce qui se présenterait pour la défendre, et elle fut elle-même massacrée à la porte de son palais, sans la moindre opposition. Cet événement, arrivé environ l'an 877 av. J.-C., fut marqué par la destruction des autels de Baal, qu'elle avait relevés, par le renouvellement de l'alliance avec le Seigneur, dont elle avait brisé les liens, et est surtout devenu célèbre par la belle tragédie de Racine, regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre français. T—d.

ATHALIN (Claude-François), né à Cemboing, en Franche-Comté, le 10 mars 1701, professeur en médecine à l'université de Besançon, membre de l'académie de cette ville, où il est mort le 15 mai 1782, a publié : I. une *Lettre à un médecin, au sujet d'une observation rare et intéressante sur des accidents funestes survenus seulement au bout de cinquante-quatre jours, ensuite d'un coup reçu à la tête, qui n'avait occasionné aucun accident primitif*, Besançon, 1746, in-8°.; II. des Éléments d'anatomie, en latin, sous ce titre : *Institutiones anatomicæ per placita et responsa*, Vesuntione, 1756, in-8°. W—s.

ATHA-MÉLIK DJOUWAYNY (Ala-ed-Dyn), historien persan, était originaire du Khoraçân. Son bisaïeul avait mérité, par ses talents, la faveur de Takach, sulthan du Khovaresm; et son père, d'abord attaché au sulthan Manberny, avait été revêtu de fonctions importantes par les Moghols. Plusieurs circonstances, rapportées

dans ses ouvrages, peuvent faire placer sa naissance à l'an 624 ou 625 de l'hég. (1227-8 de J. C.). Il occupa, dès sa jeunesse, plusieurs emplois importants, et mérita, par ses talents, la bienveillance d'Arghoûn, gouverneur du Khoraçân. Cet émyr s'en fit accompagner, en 649, lorsqu'il se rendit à la diète générale tenue pour l'élection de Mangou-Khân. Ce fut là qu'Atha-Mélik, pressé par ses amis, forma le projet d'écrire l'histoire de ce prince. En 654, il resta auprès du sulthan Halâgoù, et fut chargé, conjointement avec deux autres officiers, du gouvernement du Khoraçân, de l'Irac et du Mazendérân. Il usa de la faveur que lui accordait Holâgoù pour faire rétablir la ville de Djénouchân, détruite par les Moghols. Après la prise du château d'Alamont, résidence de ces Ismaëliens, si fameux dans nos croisades sous le nom d'*assassins*, il se transporta dans ce lieu pour examiner la bibliothèque que ces sectaires y avaient rassemblée : il mit à part les Korâns et les livres précieux, puis livra aux flammes tous ceux qui étaient contraires aux dogmes du pur islamisme. Atha-Mélik accompagna Holâgoù dans son expédition contre le khalyfe Mostassem, et obtint le gouvernement de Baghdâd, lorsque Holagoù s'en fut rendu maître. Chems-ed-Dyn, son frère, non moins grand homme d'état, obtint la dignité de vizyr. Abakâ-Khân, fils et successeur d'Holagoù, confirma ces deux frères dans leur dignité. Cependant, la faveur dont ils jouissaient avait excité la jalousie; et Atha-Mélik, sans le secours de Chems-ed-Dyn, aurait été sacrifié par ses ennemis; mais il les confondit, retourna à son gouvernement, et, par la sagesse de son administration, les améliorations qu'il fit à Baghdâd et à son territoire, il rendit à cette ville son ancienne splendeur; ce qui n'empêcha pas que, peu de temps après, il ne fût accusé de spoliation et d'intelligence avec les ennemis de l'état, et condamné à payer 300 toumans; ne pouvant acquitter cette somme, il fut mis dans une prison, d'où il ne sortit qu'à l'arrivée d'Abaca-Khân. Ne pouvant payer une somme à laquelle il était condamné, il y fut remis, fut battu, promené ignominieusement dans Baghdâd, et enfin transporté à Hamadân, où on le tint prisonnier. Abaca étant mort, Ahmed, son fils et son successeur, rendit à Atha-Mélik la liberté et le gouvernement de Baghdâd. Chems-ed-Dyn son frère, fut revêtu de la dignité de vizyr. Mais, en 681, Arghoun, qui avait levé l'étendard de la révolte, vint à Baghdâd, et déclara qu'il voulait exiger d'Atha-Melik les sommes dont il était redevable. Cette nouvelle accabla tellement Atha-Melik, qu'il mourut, peu de jours après, à la suite d'un violent mal de tête, le 4 de dzoul-hedjah 681 (6 mars 1283 de J.-C.). L'ouvrage le plus considérable de cet homme célèbre est une *Histoire des princes du Khovarism et des Moghols*, intitulée : *Djehân Kuchây*, la *Conquête du Monde*. La bibliothèque impériale en possède un exemplaire, certainement incomplet, puisqu'il finit à l'expédition d'Holagoù contre les Ismaëliens. Il était aussi poète estimé. Parmi les vers qui nous ont été conservés, on remarque un distique dont voici la traduction : « Mes malheurs, malgré les peines » et les angoisses qu'ils m'ont fait » souffrir, méritent ma reconnais- » sance; car c'est à eux que je dois » d'avoir su distinguer mon ami de » mon ennemi. » J—n.

ATHANAGI. *Voy.* ATANAGI.

ATHANAGILDE, roi des Visi-

goths en Espagne, se fit d'abord remarquer parmi les grands du royaume, et fut proclamé par les habitants de l'Andalousie, qui avaient pris les armes contre le roi Agila. Voulant se ménager un appui et des secours étrangers, il appela d'Italie les troupes de Justinien, auquel il céda toutes les places sur la Méditerranée, depuis Valence jusqu'à Gibraltar. C'était ouvrir de nouveau aux Romains la conquête de l'Espagne. L'empereur y fit passer une armée sous la conduite du patrice Libérius, l'élève de Bélisaire. Athanagilde ayant joint ses troupes à celles de Justinien, défit Agila près de Séville, et, débarrassé de ce rival, que ses propres partisans massacrèrent, il fut reconnu roi de toute l'Espagne; il mit aussitôt Libérius en possession des places qu'il avait promises à Justinien; mais ce général s'étendit bien au-delà. Plusieurs villes considérables, ennemies du gouvernement et de la religion des Visigoths, qui professaient l'arianisme, se livrèrent d'elles-mêmes aux Romains. L'Espagne entière aurait échappé à Athanagilde, sans la faiblesse de Justinien et la révolte de Narsès en Italie. Cependant, la guerre éclata en Espagne, entre les Visigoths et les Romains, sans qu'Athanagilde, malgré quelques succès, pût chasser entièrement d'anciens auxiliaires, devenus ses ennemis les plus acharnés. Ce prince fixa son séjour à Tolède, qui devint la capitale de l'empire des Goths; il se soutint par une sage administration et par des alliances, en mariant Galsuinde, l'aînée de ses filles, à Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la cadette, à Sigebert, roi d'Austrasie. Il mourut à Tolède, en 567, après treize ans de règne, regretté de ses sujets, qui avaient rendu justice à sa prudence et à ses talents. Il était catholique au fond du cœur; mais il dissimula sa religion, dans la crainte de déplaire aux Visigoths, qui étaient ariens zélés; aussi lui pardonnèrent-ils d'avoir appelé et établi dans ses états des étrangers dangereux et puissants. B—P.

ATHANARIC, roi des Visigoths, n'était encore que juge, et l'un des principaux de sa nation, lorsque les Romains cédèrent aux Goths occidentaux, ou Visigoths, des habitations dans la Thrace. Athanaric était extrêmement courageux; mais son courage, dit Themistius, le cédait encore à sa pénétration, à son éloquence et à son habileté. Procope s'étant révolté contre Valens, et ayant pris le titre d'empereur, Athanaric épousa sa cause, et lui envoya un corps de trois mille hommes; mais Procope fut vaincu, et Valens, irrité contre les Goths, leur déclara la guerre. En vain Athanaric représenta qu'il avait considéré Procope comme parent de Constantin, et héritier de sa maison; en vain il produisit des lettres qu'il avait reçues de ce prince, et allégua qu'il était venu comme ami et allié de l'empire, au secours d'un empereur romain; Valens marcha contre lui, et le défit en bataille rangée, vers le Danube, en 369. Les chefs des Goths se soumirent, et payèrent leur imprudence par la perte de leurs subsides et de leurs pensions; et l'exception stipulée en faveur d'Athanaric fut peu honorable à ce juge des Visigoths, qui parut avoir ménagé dans cette occasion ses intérêts personnels; mais il soutint mieux ensuite sa dignité et celle de sa nation, lorsque les ministres de Valens lui proposèrent une entrevue. Athanaric refusa de passer le fleuve, sous prétexte que son père lui avait fait jurer de ne jamais mettre le pied sur les terres des Romains. On choisit, pour le lieu de la conférence, le Danube même,

L'empereur et le juge des Visigoths, accompagnés d'un nombre égal de soldats, s'avancèrent chacun dans un grand bateau, au milieu du fleuve. La paix fut conclue à des conditions peu honorables pour les Goths, qui s'obligèrent à ne plus passer le Danube. Ils restèrent paisibles environ six ans, jusqu'à l'époque où les Huns, descendus des régions du Nord, les chassèrent de leurs foyers, et les rejetèrent vers les provinces romaines. Athanaric plaça alors son camp sur les rives du Niester, résolu de se défendre contre les barbares victorieux; mais les Huns surprirent son armée, et ce ne fut qu'à force de courage et d'intelligence qu'il parvint à opérer sa retraite. Il avait déjà formé un nouveau plan de guerre défensive, lorsque ses compatriotes trompèrent son espoir, et déconcertèrent ses projets. Le corps entier de la nation s'avança vers les bords du Danube, sous la conduite de deux autres chefs, et implora la protection de l'empereur. Athanaric, ayant perdu son ascendant, se retira, suivi d'une troupe fidèle, dans le pays montagneux de Caucaland, défendu par l'impénétrable forêt de Transylvanie; il s'y forma un établissement, et ne prit qu'une part indirecte à la guerre qui éclata bientôt entre sa nation et les Romains. Ceux-ci tremblaient au nom des Goths, comme les Goths avaient tremblé au nom des Huns. La plus grande partie de la nation des Goths avait reconnu pour roi Fritigern, et Athanaric, retiré dans le pays de Caucaland, contempla de loin les succès des Goths; mais à la mort de Fritigern, il abandonna sa retraite et traversa le Danube, malgré son prétendu serment de ne jamais entrer sur les terres de l'empire. La plus grande partie des sujets de Fritigern, qui sentaient déjà tous les maux de l'anarchie, reconnurent volontiers pour roi un juge de leur nation, dont ils respectaient la naissance, et dont ils avaient éprouvé souvent l'habileté; mais l'âge avait refroidi l'audace d'Athanaric, et, au lieu de conduire les Goths aux combats et à la victoire, il écouta la proposition d'un traité avantageux que lui fit Théodose. L'empereur alla au-devant de lui, et Athanaric fit son entrée dans Constantinople, avec Théodose, le 11 janvier 381, et y fut reçu avec magnificence. Le prince goth contemplant l'éclat de la ville impériale, voyant la vaste étendue de son port rempli de vaisseaux, les armes et la discipline des troupes, dit ces paroles : « Un empereur romain est un dieu » sur la terre, et le mortel présomp» tueux qui ose l'attaquer devient ho» micide de lui-même. » Le roi des Goths ne jouit pas long-temps de cette brillante réception. Il mourut, le 25 janvier, des excès auxquels il se livra à la table somptueuse de l'empereur. Théodose le fit inhumer à la manière des Romains, et avec tant de pompe, que les Goths, par reconnaissance pour l'empereur qui avait ainsi honoré la mémoire de leur prince, se chargèrent de garder les bords du Danube, et passèrent sous les drapeaux de Théodose, qui eut soin de les gagner par ses libéralités. Amien fait l'éloge d'Athanaric; mais, selon S. Jérôme, c'était un barbare, ennemi irréconciliable des chrétiens. B—P.

ATHANASE (S.), patriarche d'Alexandrie, docteur de l'Église, naquit dans cette ville, vers l'an 296. Après avoir reçu dans sa famille une éducation chrétienne, il passa dans la maison de S. Alexandre, depuis archevêque d'Alexandrie, qui se chargea de le diriger dans ses études, et le fit ensuite son secrétaire. Attiré par la grande réputation de S. Antoine, il

alla mener pendant quelque temps la vie ascétique auprès de ce célèbre anachorète, d'où il revint recevoir le diaconat à Alexandrie. S. Alexandre le produisit au concile de Nicée, où ses vertus naissantes et les talents qu'il déploya dans les discussions contre Arius, frappèrent les Pères, de surprise et de respect. Quoique très-jeune encore, il eut beaucoup de part aux décisions qui y furent prises. C'est de là qu'il faut dater la haine que lui vouèrent les ariens, et les persécutions qu'ils lui suscitèrent pendant tout le cours de sa vie. Six mois après le concile, S. Alexandre mourant, le désigna pour son successeur, et ce choix, accueilli par les vœux unanimes du clergé et du peuple, fut confirmé par les évêques d'Egypte. A cette nouvelle, les méléciens et les ariens déposèrent leur animosité réciproque pour se liguer contre lui, et, dès ce moment, sa vie n'offre plus qu'une suite de combats, d'où il fit toujours sortir la vérité triomphante, aux dépens de son propre repos. Les imputations les plus absurdes furent le prélude des procédés les plus atroces. Ses ennemis commencèrent par l'accuser d'avoir imposé une espèce de tribut sur l'Egypte, d'avoir fourni de l'argent à des séditieux, d'avoir fait briser un calice, renverser l'autel d'une église, brûler des livres saints, d'avoir coupé le bras à un évêque mélécien, et de s'en servir pour des opérations magiques. L'empereur Constantin reconnut par lui-même la fausseté des deux premières accusations; mais cédant enfin à l'importunité des ennemis du saint patriarche, il renvoya les autres à l'examen des évêques, le fit citer, en 334, au concile de Tyr, et comparaître à celui de Jérusalem, où, quoique ses juges fussent en même temps ses parties, il dévoila l'imposture, confondit la calomnie, ce qui irrita tellement ses persécuteurs, qu'il fallut toute la fermeté du commissaire impérial pour l'arracher à leur fureur. Alors, ils se bornèrent à le déposer. Il n'en continua pas moins ses fonctions; mais l'empereur, trompé par une confession de foi captieuse, que lui présenta Arius, n'ayant pu obtenir d'Athanase le rétablissement de cet hérésiarque dans la communion de l'église, relégua le saint patriarche à Trèves. Ce premier exil ne cessa que par la mort de Constantin, arrivée au bout d'un an et quelques mois. Constance, empereur d'Orient, quoique livré aux ariens, ne put refuser son rappel aux pressantes sollicitations de Constant, qui régnait en Occident. Les peuples accoururent de toutes parts sur son passage, pour admirer le généreux défenseur de la foi de Nicée, et son entrée à Alexandrie ressembla à une pompe triomphale. Les ariens, désespérés de son retour, le dénoncèrent comme un séditieux, qui se proposait de retenir à Alexandrie la flotte destinée à l'approvisionnement de Constantinople; comme un homme avide, qui détournait à son profit les grains accordés par le gouvernement pour la subsistance des vierges, des clercs, et pour le service de l'autel. Quatre-vingt-dix évêques ariens, présidés par le fameux Eusèbe de Nicomédie, dans la ville d'Antioche, le condamnent sur ces accusations dénuées de preuves. Cent évêques orthodoxes, réunis à Alexandrie, le déclarent innocent. L'affaire est portée à Rome par les deux partis. Le pape Jules confirme, dans un concile de cinquante évêques, le jugement rendu à Alexandrie, et sa sentence est approuvée par plus de trois cents évêques, tant de l'Orient que de l'Occident, rassemblés à Sar-

dique. Constance, pressé de nouveau par son frère Coustant, lui laissa la liberté de retourner à son siége. Il fut accompagné dans sa route, accueilli à son arrivée par les mêmes scènes d'attendrissement qui avaient signalé le retour de son premier exil; et ce second triomphe fut marqué par le repentir et la rétractation d'un grand nombre d'évêques que la séduction avait précédemment attirés dans le camp de ses ennemis. Constance, devenu maître de tout l'empire, par la mort de Constant, laissa la carrière libre aux ariens pour reprendre leur système de persécution. Malgré son innocence attestée par tous les évêques d'Egypte, et prouvée contradictoirement dans les conciles de Rome et de Sardique, Athanase fut de nouveau condamné dans ceux d'Arles et de Milan, tenus sous l'influence de la faction arienne. Les évêques qui refusèrent de souscrire à sa condamnation, furent exilés. Le gouverneur d'Alexandrie eut ordre de le chasser de son siége. Athanase, selon la remarque de Gibbon, savait distinguer quand on pouvait combattre l'autorité, et quand il était prudent de fuir sa colère. Il crut devoir rester à son poste jusqu'à ce qu'on lui eût produit les ordres signés de l'empereur, ne croyant pas qu'un ordre verbal, et si contraire aux promesses authentiques que ce prince lui avait faites, pût émaner de son autorité. Qu'on se représente le vénérable patriarche, présidant l'assemblée des fidèles, qu'une fête solennelle avait réunis dans l'église de St.-Théon, investie par 5,000 soldats qui veulent y entrer de force, entonnant le psaume destiné à célébrer le triomphe du Dieu d'Israël sur le tyran d'Égypte, le peuple faisant, à la fin de chaque verset, retentir les voûtes de ces consolantes paroles : *car la miséricorde du Seigneur est éternelle;* qu'on se le représente au moment où les soldats enfoncent les portes de l'église, ordonnant tranquillement à ce même peuple de se retirer en silence, resté seul au pied de l'autel, entouré des clercs et des moines, qui lui font un rempart de leurs corps, et réussissent à le soustraire aux gardes chargés de s'assurer de sa personne. Athanase, proscrit pour la troisième fois, se réfugie dans les déserts de l'Égypte; ses ennemis l'y poursuivent; sa tête est mise à prix; les solitaires de cette affreuse contrée, auxquels on ne peut arracher le secret de sa retraite, sont, les uns indignement tourmentés, les autres impitoyablement massacrés. Il ne lui reste d'autre moyen, pour les délivrer de la fureur du soldat attaché à sa poursuite, que de s'enfoncer dans la partie absolument inhabitée du désert, où il ne conserve plus de communication avec les hommes, que par un simple serviteur qui se dévoue, au péril continuel de sa vie, à lui porter ses aliments. Qui croirait que c'est au milieu de cette vie errante, que c'est au fond de cette retraite inaccessible, qu'Athanase composa tant d'écrits éloquents, destinés à raffermir la foi des fidèles, à dévoiler les artifices de ses ennemis, et à jeter l'effroi dans l'ame de ses persécuteurs? Julien, en montant sur le trône, permit aux évêques orthodoxes de rentrer dans leurs églises. Athanase, après six ans d'absence, reparut au milieu de son peuple, qui le reçut avec des transports d'allégresse. Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de ramener à la subordination les habitants d'Alexandrie, qui, dans une sédition, venaient de se porter à des excès très-répréhensibles, d'user d'indulgence envers les évêques qui, par faiblesse, avaient souscrit sa

condamnation à Rimini, en les admettant à la communion de l'Église. Son exemple, suivi dans les Gaules, en Espagne, en Italie, dans la Grèce, ramena enfin la bonne harmonie parmi les orthodoxes, et la paix dans l'Église, malgré les murmures de quelques esprits ardents. Pendant que tout était calme et tranquille au dedans, les cris des païens, dont le zèle d'Athanase rendait les temples déserts, animèrent contre lui Julien-l'Apostat. Le saint patriarche se vit obligé de regagner la Thébaïde pour mettre sa vie en sûreté. La mort de cet empereur, et l'avènement de Jovien au trône impérial, le ramenèrent à ses fonctions. Le règne de Jovien ne fut que de huit mois. Valens, son successeur, entièrement livré aux ariens, força de nouveau le patriarche à la retraite. Il lui fallut se dérober, par ruse, aux empressements de son peuple, qui voulait le retenir de force, et alla chercher un asyle parmi les morts, dans le sépulcre de son père. Valens, craignant les effets du ressentiment des Alexandrins, qui murmuraient hautement de l'éloignement de leur pasteur, lui permit, au bout de quatre mois de proscription, de rentrer dans son église; et ce fut pour y passer enfin paisiblement le reste de ses jours dans l'exercice de ses fonctions, jusqu'à sa mort, arrivée en 373, après quarante-six ans d'épiscopat, dont il en avait passé vingt dans différents exils, et la plus grande partie des autres dans des combats continuels pour la défense de la foi de Nicée. « Athanase, dit La Bletterie, était le plus grand homme de » son siècle, et peut-être, qu'à tout » prendre, l'Église n'en a jamais eu » de plus grand. Il avait l'esprit juste, » vif et pénétrant, le cœur généreux » et désintéressé, un courage de sang-» froid, et, pour ainsi dire, un hé» roïsme uni, toujours égal, sans im» pétuosité ni saillies, une foi vive, » une charité sans bornes, une humi» lité profonde, un christianisme mâle, » simple et noble comme l'Évangile, » une éloquence naturelle, semée de » traits perçants, forte de choses, al» lant droit au but et d'une précision » rare dans les Grecs de ce temps-là. » L'austérité de sa vie rendait sa vertu » respectable : sa douceur dans le » commerce le faisait aimer. Le » calme et la sérénité de son ame se » peignaient sur son visage : jamais » ni les Grecs, ni les Romains, n'ai» mèrent autant la patrie qu'Athanase » aima l'Église, dont les intérêts fu» rent toujours inséparables des siens. » Une longue expérience l'avait rompu » aux affaires : l'adversité lui avait » donné un coup-d'œil admirable pour » apercevoir des ressources, même » humaines, quand tout paraissait » désespéré. Personne ne discerna » mieux que lui les moments de se » produire ou de se cacher, ceux de » la parole ou du silence, de l'action ou » du repos. Il sut fixer l'inconstance » du peuple, trouver une nouvelle » patrie dans les lieux de son exil, en» tretenir des correspondances, mé» nager des protections, lier entre » eux les orthodoxes, encourager les » plus timides, d'un faible ami ne » se faire jamais un ennemi, excuser » les faiblesses avec une charité et » une bonté d'ame qui font sentir » que, s'il condamnait les voies de » rigueur en matière de religion, c'é» tait moins par intérêt que par prin» cipe et par caractère. Julien, qui ne » persécutait pas les autres évêques, » du moins ouvertement, regardait » comme un coup d'état de lui ôter » la vie, croyant que la destinée du » christianisme était attachée à celle

» d'Athanase. » Ses écrits sont, les uns de controverse, les autres historiques, et une troisième classe de moraux. Photius, si bon juge en cette partie, en fait un très-grand éloge. Ils ne sont cependant pas tous d'une égale force, ni composés avec la même élégance. Le loisir lui manquait souvent pour les polir, d'autant qu'il les écrivait quelquefois en fuyant dans les déserts de la Thébaïde; mais le style en est toujours clair, et le ton proportionné aux sujets et aux personnes. Son *Apologie à l'empereur Constance* est un chef-d'œuvre en ce genre. Ses ouvrages de controverse ont principalement pour objet les mystères de la Trinité, de l'incarnation et de la divinité du S. Esprit; les historiques contiennent une foule de détails sur l'histoire ecclésiastique de son temps qu'on chercherait vainement ailleurs, du moins présentés avec la même exactitude. La plus ancienne édition des *Œuvres de S. Athanase* est de Vicence, 1482, en latin seulement. Commelin est le premier qui en ait donné une en grec avec la traduction latine de Nannius, Heidelberg, 1601, 2 vol. in-fol. Cette édition était extrêmement défectueuse, soit pour le texte, soit pour la version. Celle que D. Montfaucon publia en 1698, Paris, 3 vol. in-fol., reliés en deux, est une des plus parfaites éditions des saints Pères qu'aient données les bénédictins. Le même éditeur fit imprimer, en 1706, une collection en 2 vol. in-fol., sous le titre de *Bibliothèque des Pères*, dont le second est regardé comme un supplément à l'édition de S. Athanase, parce qu'il est, pour la plus grande partie, composé des écrits du saint docteur, ou du moins qui portent son nom. L'édition des bénédictins a été réimprimée à Padoue, en 1777, en 4 vol. in-fol., et quoiqu'on y ait inséré les pièces de la *Bibliothèque* dont nous venons de parler, on lui préfère celle de Paris, à cause de la beauté de l'exécution.

T—D.

ATHANASE II, évêque et duc de Naples, avait été consacré, en 877, par le crédit de son frère Sergius II, alors duc de Naples; mais l'année suivante il conspira contre ce frère, que son alliance avec les Sarrasins avait rendu odieux au pape; il lui fit arracher les yeux et le fit conduire à Rome, où Sergius mourut en prison. Le pape Jean VIII paraît avoir pris part à cette conjuration, et il écrivit au nouveau duc Athanase pour le féliciter; mais, contre son attente, Athanase renouvela l'alliance de son frère avec les Sarrasins, il favorisa leur établissement dans le voisinage de Naples, et, s'associant à leurs brigandages, il partagea le butin qu'ils enlevaient dans les états de l'Église et dans ceux des princes lombards. Athanase fut excommunié par le pape, comme l'avait été son frère; il n'en tint aucun compte; il répandit la désolation dans tout le midi de l'Italie, jusqu'à l'an 900 qu'il mourut. Ses voisins l'avaient en horreur, mais les Napolitains surent gré à ce prélat guerrier d'avoir rétabli la réputation de leurs armes.

S. S—I.

ATHANASIO (don Pedro), peintre, né à Grenade, en 1638, fut élève du célèbre Alexis Cano. Palomino Velasco, qui lui fait plusieurs reproches très-graves, tels que ceux de froideur, d'incorrection et de défaut d'invention, lui accorde le mérite très-éminent d'avoir été le plus grand coloriste de son temps. Il dut cet avantage à l'étude des tableaux de Pierre de Moya, qui avait été l'élève de Van Dyck, et de ceux de Van Dyck lui-même. La plupart des ouvrages d'A-

thanasio se voient dans les églises de sa ville natale. On estime, surtout, une *Conception de la Vierge*, dans le cloître de Notre-Dame-des-Grâces, et une *Conversion de S. Paul*. Athanasio mourut à Grenade, en 1688, à l'âge de cinquante ans. D—T.

ATHÉAS, ou ATÉAS, roi de plusieurs peuples Scythes, étant en guerre avec les Istriens, demanda des secours à Philippe, roi de Macédoine, en lui promettant de l'adopter pour son successeur. Philippe lui ayant envoyé des troupes, Athéas, qui n'en avait plus besoin, les renvoya, en disant qu'il n'avait point demandé de secours, et qu'il n'avait rien promis; il refusa même de payer la dépense que Philippe avait faite pour lui envoyer ces troupes : alors ce prince, irrité, leva le siége de Bysance, marcha contre lui, le défit, et emporta un butin considérable. Athéas, quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, se mit lui-même à la tête de ses troupes, et fut tué dans le combat. C'est ce prince qui, ayant fait prisonnier Isménias, célèbre joueur de flûte, le fit jouer devant lui, et, lorsqu'il l'eut entendu, dit qu'il aimait beaucoup mieux le hennissement de son cheval. C—R.

ATHELARD. *Voy.* ADELARD.

ATHELSTAN. *Voy.* ADELSTAN.

ATHÉNAGORAS, philosophe platonicien, ou plutôt éclectique, naquit à Athènes, au 2e. siècle de l'ère vulgaire. Dès sa jeunesse, il embrassa la religion chrétienne, et alla s'établir à Alexandrie, où il ouvrit une école, dans laquelle il eut pour but de concilier les dogmes de sa nouvelle religion avec ceux du fondateur de l'académie. Nous avons, de ce philosophe, deux ouvrages : l'un, un *Traité de la résurrection des morts*; l'autre, une *Apologie de la religion chrétienne*, qu'il adressa aux empereurs Marc-Aurèle et Commode. Ces deux traités furent imprimés, en grec et en latin, par Henri Estienne, 1557, in-8°., et plusieurs fois depuis. L'édition la plus estimée est celle de Edw. De Chair, Oxford, 1706, in-8°. Lindner en a donné une plus récente encore, à Leipzig, 1774, in-8°. Ils se trouvent, en outre, à la suite des *OEuvres de S. Justin*, publiées par les Bénédictins, 1742, in-fol. Le *Traité de la résurrection des morts* a été traduit en italien par Girolamo Faleti, et publié par les Aldes, à Venise, 1556, in-4°. Tous deux l'ont été en français par Gaussart, prieur de Sainte-Foy, Paris, 1574; et par Armand Du Ferrier, Bordeaux, 1577, in-8°. — Martin Fumée, Sieur de Genillé, a publié, comme traduit d'Athénagoras, un roman, dont il est l'auteur, intitulé : *Du vray et parfait amour*, contenant les *Amours honestes de Theogenes et de Charide, de Pherecides et de Melangenie*, Paris, Sonnius, 1599; Guillemot, 1612, in-12. Tout insipide qu'est ce roman, Fumée a trouvé le moyen de le faire rechercher des adeptes, par diverses allusions, et, surtout, par un passage curieux, où, sous le voile de l'allégorie, il peint la confection du grand-œuvre. Ce passage, devenu célèbre chez les enfants de l'art, se trouve à la page 345, *verso*, de l'édition de 1612, moins rare que la première, ainsi que dans *l'Harmonie mystique* de David Laigneau, Paris, 1636, in-8°. D. L.

ATHÉNAIS, impératrice d'Orient, sous le nom d'*Elia Eudoxia*, était fille d'un sophiste d'Athènes, nommé *Léonce*, qui l'éleva dans la religion païenne, mais qui ne négligea rien pour orner son esprit, et pour ajouter l'attrait des talents aux charmes que la nature lui avait prodigués. Les belles-

lettres et les sciences lui devinrent également familières. Léonce crut avoir tout fait pour elle, et, la trouvant assez dotée par tant de qualites séduisantes, il la déshérita, et laissa toute sa modique fortune aux deux frères d'Athénaïs. Celle-ci vint à Constantinople réclamer son héritage; Pulchérie, sœur de Théodose II, gouvernait alors l'empire; elle fut touchée des grâces et de la modestie de cette jeune fille, dont l'éloquence l'étonna et la captiva; Paulin, ami et confident de Théodose, se réunit à Pulchérie, pour vanter au jeune empereur la rare beauté et les qualités séduisantes d'Athénaïs; Théodose voulut la voir, en devint épris, la jugea digne du trône, et, de concert avec Pulchérie, il lui fit abjurer les erreurs du paganisme, et l'épousa en 421; elle prit à ce moment le nom d'*Eudoxie;* son premier soin fut de rassurer ses frères, qui redoutaient son ressentiment. Elle les combla d'honneurs et de bienfaits, et le seul usage qu'elle fit de son pouvoir fut d'écarter de la cour l'eunuque Antiochus, favori ambitieux et détesté, qui balançait le crédit de Pulchérie, près de Théodose, dont il avait été gouverneur. Athénaïs continua de cultiver les lettres, et d'encourager les savants. La conformité de ces goûts heureux lui faisait rechercher la société de Paulin, qui d'ailleurs avait contribué à son élévation. Cette liaison, malgré sa pureté, alluma la plus sombre jalousie dans le cœur du jeune empereur. Il oublia les vertus d'Eudoxie et l'amour qu'il avait eu pour elle; Paulin lui devint odieux au point qu'il lui fit ôter la vie, en 440. Eudoxie, accablée par ces soupçons flétrissants, demanda et obtint facilement la permission de se retirer à Jérusalem. Les lettres y furent sa consolation; mais la jalousie de Théodose l'y poursuivit encore. Il sut qu'elle voyait fréquemment le prêtre Sévère et le diacre Jean; le comte Saturnin fut envoyé aussitôt pour les faire mourir : il exécuta sans examen cet ordre barbare. Eudoxie, exaspérée par cette cruelle persécution, ternit une vie intacte jusque-là, en faisant tuer Saturnin. L'empereur la priva de toute sa maison. Eudoxie vécut encore vingt ans, expiant par ses larmes, par son repentir, par sa piété, le crime que l'honneur outragé lui avait fait commettre; elle bâtit des églises et des monastères, releva les murs de Jérusalem qui tombaient en ruines. Quelques historiens rapportent qu'elle embrassa les erreurs d'Eutychès, mais que S. Siméon Stylite, par ses exhortations touchantes, la ramena à la foi de l'Église. Elle mourut vers l'an 460, en protestant de son innocence et de l'injustice des soupçons élevés contre elle. Athénaïs, ou Eudoxie, avait composé plusieurs ouvrages, entre autres un Poëme sur la victoire remportée par les Romains sur les Perses, en 421, une traduction en vers des livres de Moïse, de Josué, des Juges et de Ruth. On lui attribue aussi, mais avec peu de certitude, une *Vie de J.-C.*, composée avec des vers pris dans Homère; idée bizarre, qui, tout en prouvant l'instruction d'Eudoxie, montre assez les rapides progrès que le mauvais goût faisait alors dans la littérature. Cet ouvrage nommé le *Centon d'Homère*, est compris dans la *Bibliothèque des Pères*. Il a été imprimé sous ce titre : *Homerici centones, Virgiliani centones, Nonni paraphrasis evangelii Joannis, gr. lat.; H. Stephanus*, 1578, in-16. Photius attribue encore à cette princesse un Poëme, en trois livres, sur le martyre de S. Cyprien, ouvrage dont il vante le mérite, tout en con-

venant que la fidélité historique n'a pas permis à Eudoxie d'y mettre beaucoup de poésie. L—S—E.

ATHÉNÉE, médecin qui paraît être né à Attale en Cilicie, vers l'an 9 de l'ère chrétienne. Celse et Pline n'en parlent pas; Galien seul en fait mention. On ne peut guère avoir une opinion précise de sa doctrine; car, de tous ses écrits, quelque nombreux qu'ils paraissent avoir été, il ne nous reste que deux ou trois chapitres dans le recueil d'Oribaze. Il n'admettait pas le feu, la terre, l'eau et l'air comme éléments; mais il réservait ce nom aux qualités premières de ces corps, et en consacrait un cinquième, sous le nom de *pneuma*, ou esprit, dont les manières d'être déterminaient tous les mouvements en santé et en maladie. C'est de ce nom que la secte dont il est le chef a pris le nom de *pneumatique*. Nous avons déjà dit, à l'art. ARETÉE, que plusieurs veulent que ce dernier ne soit qu'Athénée, et dès lors, tous les éloges que nous avons donnés au bel ouvrage des maladies aigües et chroniques du premier devraient s'appliquer à celui-ci. C. et A—N.

ATHÉNÉE, grammairien, né à Naucratis en Égypte, sous le règne de Marc Aurèle, vivait encore sous celui d'Alexandre-Sévère, vers l'an 228 de J.-C. Sa vie ne nous est point connue. Nous avons de lui un ouvrage intitulé les *Deipnosophistes*, ou *le Banquet des savants*, qui est un trésor d'érudition dans tous les genres, et sans lequel nous ignorerions beaucoup de choses sur l'antiquité. Cet ouvrage, divisé en quinze livres, nous est parvenu en entier, à l'exception des deux premiers livres, dont nous n'avons qu'un abrégé. La première édition est due à Alde, Venise, 1514, in-fol.; les meilleures sont les suivantes : *Athenæi Naucratitæ Deipnosophistæ, curâ et studio Is. Casauboni, cum interpretatione latinâ Jacobi Dalechampii*, apud Hieron, Cameliacum, 1597, in-fol. Cette édition, faite sous les yeux de Casaubon lui-même, a été long-temps la plus correcte. Il fit paraître ses notes trois ans après sous ce titre : *Is. Casauboni animadversionum in Athenæi Deipnosophistas libri XV*, Lugduni, 1600, in-fol. On a réimprimé plusieurs fois, par la suite, à Lyon, Athénée et le Commentaire de Casaubon. On préfère la réimpression de 1657, avec quelques notes de Fermat. *Athenæi Deipnosophistæ e codicibus manuscriptis emendavit Joannes Schweighaeuser*, Argentorati, 1801-1807, in-8°. 14 vol., dont cinq volumes pour le texte et la traduction latine, huit pour les notes, et un pour les tables. Cette édition, revue sur un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, qui est maintenant dans la Bibliothèque impériale, est beaucoup meilleure que les précédentes; cependant elle laisse encore à désirer. On a reproché au savant éditeur de n'être pas assez versé dans les règles de la versification grecque, ce qui était absolument nécessaire pour un ouvrage tissu en grande partie de fragments de poètes. Il n'a peut-être pas assez consulté les ouvrages des critiques modernes qui ont corrigé beaucoup de passages d'Athénée. Cependant, il a rendu un très-grand service à la littérature grecque, en publiant cette édition. L'abbé de Marolles a traduit Athénée, Paris, 1680, in-4°. On a une nouvelle traduction d'Athénée par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1785-91, 5 vol. in-4°. Elle est très-infidèle et très-mal écrite. M. Jacobs, savant professeur de Munich, vient

de publier *Additamenta animadversionum in Athenæi Deipnosophistas*, Jena, 1809, in-8°., qu'on peut joindre à l'édition de M. Schweighauser. Dans les *Deipnosophistes* d'Athénée, on trouve plusieurs passages concernant les fleurs et les fruits, et leurs différents usages d'utilité ou d'agrément, et ils ont servi plus d'une fois à éclaircir le texte des auteurs qui ont écrit sur ce sujet, tels que Théophraste et Dioscoride. Dans le livre quinze, en parlant des arbrisseaux qui servent à faire des bouquets et des couronnes, il décrit assez bien le *syringa* sous le nom de *philadelphus*, nommé aujourd'hui, par cette raison, *philadelphus coronarius*. Lorsqu'à la renaissance des lettres, les botanistes du 16e. siècle s'occupèrent à rechercher les plantes qui étaient nommées ou décrites dans les livres des anciens, ils le reconnurent, et le nommèrent *philadelphus Athenæi*. Quoique cet auteur ne puisse être compté dans le nombre des botanistes, cependant on lui a consacré, dans ces derniers temps, un genre sous le nom d'*Athenæa*. C—R et D—P—S.

ATHENÉE, mathématicien grec, dont la patrie nous est inconnue, vivait vers l'an 210 av. J.-C. Il nous reste de lui un Traité sur les machines de guerre, adressé à M. Marcellus, qui avait pris Syracuse. On le trouve dans le recueil intitulé *Mathematici veteres*, Paris, imprimerie royale, 1693, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec ATHÉNÉE de Byzance, que l'empereur Gallien chargea, avec Cléodamus de la même ville, d'aller fortifier les villes voisines du Danube, pour les mettre en état d'arrêter les incursions des Scythes. — Antiphilius, dans une épigramme grecque de l'anthologie, parle d'un Athénée qui avait exécuté une horloge très-ingénieuse, qui indiquait les heures par le sifflement de l'air, au moyen de l'impulsion de l'eau, poussée par une ouverture fort étroite; il est probable que cet Athénée est le premier de ceux dont il est question dans cet article. C—R.

ATHÉNÉE, philosophe péripatéticien, était natif de Séleucie, où, pendant quelque temps, il fut employé dans les affaires publiques. Il se lia ensuite avec Murena, fut fait prisonnier comme lui, puis mis en liberté par César, qui reconnut son innocence. A son retour à Rome, ses amis l'interrogeant sur les motifs de son absence: « Je sors » des goufres de l'enfer, » leur répondit-il. Il ne survécut pas long-temps à cet événement, ayant été enseveli, de nuit, sous les ruines de sa maison. — On compte plusieurs autres ATHÉNÉES, parmi lesquels Porphyre en cite un qui fut philosophe stoïcien. K.

ATHÉNION, chef des esclaves révoltés en Sicile. Vers l'an 650 de Rome, 104e. av. J.-C., les esclaves des Romains profitèrent d'un décret proposé en leur faveur par Marius, pour se soulever dans plusieurs provinces soumises à la république. Ces soulèvements, apaisés dès l'origine dans quelques contrées, devinrent, en Sicile, une véritable guerre. Un joueur de flûte, nommé *Salvius*, fut le premier chef reconnu par les esclaves, et porta même le titre de roi. Il eut en peu de temps sous ses ordres 20,000 hommes de pied, 2000 cavaliers, et battit le préteur Licinius. Alors l'esclave Athénion, né en Cilicie, causa un nouveau soulèvement dans le voisinage d'Égeste et de Lilybée. Il assiégea cette dernière ville; mais l'arrivée d'une flotte, envoyée par Bocchus, roi de Mauritanie, au secours des Romains, l'obligea à lever le siége. Il eut toutefois l'art de persuader à ses ignorants

compagnons, qui suivait l'avis des dieux en prenant ce parti; et, depuis ce temps, ils le regardèrent comme un homme inspiré du ciel. Salvius, qui avait établi à Triocola le siége de son gouvernement, invita Athénion à l'y venir trouver, pour s'entendre sur leurs intérêts communs. Il se rendit à cette invitation, et Salvius le fit arrêter; mais lorsque les Romains eurent reçu des renforts, Salvius rendit la liberté à Athénion, et ils se concertèrent sur les moyens de résister aux ennemis. Il fut résolu que Salvius resterait dans la ville de Triocola, et qu'Athénion marcherait contre le préteur Licinius Lucullus, avec 40,000 hommes. La bataille eut lieu aux environs de Scyrtæum, et les esclaves montraient le plus grand courage, lorsqu'Athénion, qui s'était jeté au milieu des troupes romaines, fut blessé aux deux genoux, et peu après couvert d'un monceau de corps morts. Privés de leur vaillant chef, les esclaves prirent la fuite, et perdirent plus de 20,000 hommes. A la nouvelle de ce désastre, Salvius abandonna lâchement Triocola; mais Athénion, qui s'était dégagé de dessous les morts dont il avait été accablé, rassembla les restes de son armée, et soutint le siége avec tant de résolution, que Licinius fut forcé de se retirer au milieu des huées des esclaves. Salvius étant mort, Athénion, devenu seul chef des révoltés, battit le préteur Servilius, et s'empara même de son camp. Il prit aussi Macella; mais ce fut le terme de ses succès. Le sénat sentant enfin l'importance de finir cette guerre, envoya en Sicile, l'an 653 de Rome, le consul Manius Aquilius, qui, l'année suivante, tua, dans un combat singulier, Athénion, dont la mort entraîna la déroute de toute son armée (*Voy.* AQUILIUS). D—T.

ATHÉNIS. *Voy.* ANTHERMUS.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, de Tarse, en Cilicie, fut en grand crédit auprès d'Auguste, et ne se servit de cette influence, que pour inspirer à son disciple des sentiments de clémence et de modération. C'était lui qui conseillait à l'empereur de compter toutes les lettres de l'alphabet, avant que de se livrer aux mouvements de sa colère. Auguste, à sa prière, diminua les impôts que payait la ville de Tarse. Il lui confia l'éducation du jeune Claude, qui fut depuis empereur, et qui répondit si mal aux soins de son vertueux maître. Athénodore mourut dans sa patrie, à quatre-vingt-deux ans. Il avait écrit, sur la ville de Tarse, un livre qui ne nous est point parvenu. — Un autre ATHÉNODORE, également de Tarse, et surnommé *Cordylion*, fut chargé de la garde de la bibliothèque de Pergame. Il avait rayé, des livres des stoïciens, dont il suivait la doctrine, tout ce qu'il y trouvait à reprendre; mais on l'obligea de restituer ces passages. Caton fit exprès le voyage de Pergame pour le voir, parvint à se l'attacher, et l'emmena avec lui. — On compte un troisième ATHÉNODORE, de Soles, aussi philosophe stoïcien, et un quatrième, de la secte de Platon, contemporain et ami de Salluste le Cynique. On a souvent confondu ces homonymes. D. L.

ATHIAS (JOSEPH), rabbin et imprimeur d'Amsterdam, auquel nous devons une des éditions les plus correctes du texte hébraïque de l'*Ancien Testament*. Elle a été imprimée deux fois, en 1661 et en 1667 (*Voy.* sur le mérite comparatif de ces deux impressions, la *Bibliothèque sacrée*, du P. Le Long, p. 98 du 2e. volume de l'édit. de 1709, in-8°.). La plupart des éditeurs modernes de la *Bible* ont suivi le texte d'Athias, nommément

Clodius, Majus, Jablonski, J. H. Michaëlis, Opitius, Everard van der Hooght, Props, Houbigant et Simon; il est aussi la base de l'édition critique de Hennicott, et, conjointement avec ceux de la *Polyglotte* d'Alcala et de Bomberg, une des sources de l'édition de Reineccius, réimprimée en 1793, sous la direction du savant Dorderlein. Le texte en est encore remarquable par les soins que lui donna Jean Leusden, dont la préface est en tête de l'ouvrage. Les versets y ont été, pour la première fois, tous marqués d'un chiffre arabe. Avant ces éditeurs, les chapitres ne portaient pas d'autres marques de divisions que les lettres hébraïques que Rabbi Nathan avait placées de cinq en cinq vers, et que le rabbin Athias a de même admises dans son édition. Les états-généraux des Provinces-Unies lui témoignèrent, en 1667, leur satisfaction, en lui envoyant une chaîne d'or et une médaille. Je ne trouve pas de renseignements précis sur ses années de naissance et de mort (*Voy.* sur le mérite critique de sa Bible, l'*Introduction aux livres du Vieux Testament*, par J. Godef. Eichhorn, 3e. édition de Leipzig, de 1803, 2 vol. p. 217, et l'*Histoire de la Philologie moderne*, du même savant, Gœtting., 1807, vol. 1, p. 462. *Voy.* aussi Prideaux, *Histoire des juifs*, tom. 2, p. 155). S—R.

ATKINS (Sir Robert), jurisconsulte célèbre en Angleterre, fils de sir Edouard Atkins, lord-baron de l'échiquier, et descendant d'une des plus anciennes familles du comté de Glocester, fut créé chevalier du Bain au couronnement de Charles II, en 1661, et, dix ans après, nommé l'un des douze grands-juges d'Angleterre dans la cour des communs-plaids. En 1679, mécontent de la tournure que prenaient les affaires publiques, il se démit de sa charge, et se retira dans sa campagne: on l'y vint chercher en 1683, pour le consulter sur l'accusation particulière intentée dans le fameux procès de *Rye-House*, contre ce lord Russel dont les vertus privées commandaient le respect à tous les partis, et dont les délits politiques, restés sans exécution, éteints par une prescription légale, dénués de preuves juridiques, étrangers enfin au statut d'Édouard III, au nom duquel on les poursuivait, ou n'avaient jamais pu, ou ne pouvaient plus attirer sur cet infortuné seigneur une peine capitale. Les deux consultations données à ce sujet par sir Robert Atkins, sont parvenues jusqu'à nous. « Je ne me dissimule pas, disait-il, en commençant la première, le danger que » court aujourd'hui celui qui donne un » conseil, ou qui hasarde une discus» sion sur les affaires publiques : mais » jamais aucun danger ne m'empêche» ra de remplir l'obligation par la» quelle tout homme est lié envers » son semblable. Jamais je ne repous» serai celui qui aura besoin de mes » conseils; jamais je ne me refuserai » au devoir d'aider ceux dont une » accusation capitale mettra la vie en » péril, et surtout quand la conduite » générale de ces accusés, quand leurs » actions et leurs discours me mon» trent en eux des hommes dignes de » respect, de vrais amis de leur pays, » de leur religion, de leur roi. » Que Russel et Sydney (*Voy.* leurs articles) fussent *dignes de respect*, c'est ce que la postérité a proclamé plus solennellement encore que leurs contemporains; qu'un patriote anglican vit en eux *de vrais amis de leur pays et de leur religion*, c'est ce qui devait être; mais conçoit-on que même l'esprit de faction ait pu abuser des mots, jusqu'à qualifier d'*ami*

*véritable du roi*, ce lord Russel, qui, sans doute, repoussait avec horreur le simple soupçon d'avoir pu consentir à l'assassinat du roi, mais à qui, suivant le langage de Hume, *sa probité ne permit pas de nier un projet de soulèvement général*, et qui ne se défendait contre cette accusation que par le statut qui la déclarait prescrite de quelques mois? Atkins cependant était bientôt ramené à ce *vrai*, sans lequel *rien n'est beau*, lorsqu'il établissait la défense de son client; lorsque discutant la non-révélation des prétendus complots, il disait, sur le procès de Russel et de Sidney, ce que Montesquieu a dit depuis sur le procès de Cinq-Mars et de Thou; lorsqu'il s'élevait contre les inventeurs de ces *trahisons constructives*, qui renverseraient toutes les lois, si une seule loi pouvait les reconnaître; lorsque dévoilant l'infamie des dénonciateurs prétendus complices, il s'écriait: « Dieu préserve ma patrie » de la honte de voir de tels accusés » condamnés sur la foi de tels témoins! ». Lorsqu'enfin arrivé au terme de sa consultation, il disait: « Je désire de toute mon ame, je » demande au Tout-Puissant, avec » une humble ferveur, que ceux qui » ont donné tant de preuves de leur » amour pour la vraie religion, pour » les libertés et les droits légitimes de » leur pays, puissent paraître innocents dans le procès qui s'instruit. » Les vœux d'Atkins ne furent pas exaucés; son avis ne fut pas plus respecté que les lois qui l'avaient dicté. Ce Jeffereis, dont le caractère est une si triste exception dans l'histoire des juges anglais, enflamma le jury, et lord Russel porta sa tête sur l'échafaud. Sir Robert Atkins ne put maîtriser son indignation. Les ministres ayant fait distribuer un pamphlet pour capter l'opinion publique, Atkins y répondit par un écrit qu'il intitula: *Défense de feu lord Russel, mort innocent*, ou *Réfutation du libelle qui a pour titre: Antidote contre le poison.* Il inséra dans sa préface, les consultations qu'il avait données pour l'infortuné lord. Il ne craignit pas de déclarer qu'il les publiait « pour venir » au secours de tous ceux qui, exposés aux mêmes poursuites que » cette noble victime, trouveraient, » dans cette collection, les moyens » de défense à employer. » Il réprouva, comme indigne de figurer dans un Code anglais, la loi qui refusait l'assistance d'un conseil aux prévenus d'un délit de lèze-majesté; et l'Angleterre rapporte, à cette réclamation, le premier principe des lois plus humaines qu'elle a obtenues à cet égard; mais, en analysant toutes les charges alléguées contre lord Russel, sir Robert Atkins se laissa encore entraîner, non pas seulement par son indignation et sa pitié, mais par un esprit de parti dont l'exaltation, quand elle est portée à ce point, franchit jusqu'aux bornes de la raison. Le dernier passage qui parut exagéré, même en Angleterre, serait trouvé à peine intelligible ailleurs, surtout quand on imaginerait tout à coup de ne pas comprendre ce qu'était, juridiquement parlant, un *garde-du-corps du roi.* « Des gardes! » s'écriait Atkins, des gardes! Quelle » est la chose que la loi autorise? « Quels sont les individus que la loi « reconnaît sous ce titre de *gardes du* » *roi?* Et la cour, qui a instruit le » procès de ce noble lord, et les juges » de la loi, qui ont concouru à sa sentence, sous la religion du serment, » qu'ils me disent quel jugement légal » ils ont porté, quel sens légal ils ont » conçu, en prononçant ce mot de » *gardes?* Ont-ils jamais lu dans leurs

» livres de loi? ont-ils jamais rencontré, dans leur recueil de statuts, la » plus légère mention d'aucune espèce » de *gardes?* La loi d'Angleterre ne » sait pas ce que c'est que ces *gardes;* » elle n'en dit pas un mot, elle n'en » prononce pas le nom : l'accusation » était donc vague, incertaine, radicalement nulle. Des *gardes!* le roi est » gardé par la protection spéciale de la » toute-puissante Providence, qui a » voulu qu'il régnât, et dont il est ici-bas le représentant. Le roi a, autour » de lui, une *garde* invisible, que lui » forment les anges du ciel :

> Non eget Mauri jaculis nec arcu,
> Nec venenatis gravidâ sagittis,
> Crede, Pharetrâ.

» Le roi est *gardé* par l'amour de ses » sujets, sa première, sa plus sûre » garde après Dieu; il est *gardé* par » la loi et les cours de justice. La milice, et les bandes légalement enrégimentées, voilà la garde légale du » roi, et, en même temps, la *garde* » de tout le royaume. Que dis-je? ces » juges eux-mêmes qui ont prononcé » sur la destinée du noble et infortuné » lord, ils étaient les *gardes* du roi et » du royaume; mais ils étaient aussi » les gardes de lord Russel, contre » toutes les accusations erronées et irrégulières, contre tous les faux témoins et toutes les preuves fallacieuses, contre tous ces torrents d'un » esprit et d'une éloquence, employés » à de si malheureuses fins...., etc. » En nous arrêtant sur cette dernière phrase, qui nous paraît réunir tous les genres de sublime, la beauté du sentiment, la force de la pensée, et l'énergique simplicité de l'expression, nous regretterons de la trouver, pour ainsi dire, perdue au milieu d'une si vaine déclamation, que nous avons beaucoup abrégée. Quelle est donc la société humaine, à peine initiée dans la civilisation, qui n'ait senti la nécessité de confier à une garde spéciale, la sûreté d'une tête aussi précieuse que celle du chef de l'État? Et quels juges, quels jurys, quels hommes abandonnés à leur seule raison, verront un factieux machiner la destruction de cette *garde*, sans en conclure qu'il en veut à la vie *gardée* par elle? L'année suivante, 1684, le défenseur de lord Russel défendit avec autant de chaleur et avec plus de succès, comme avec plus de jugement, l'orateur de la chambre des communes, sir William Williams, accusé par le procureur-général, devant la cour du banc du roi, comme coupable de libelle séditieux, pour avoir imprimé et publié, par ordre de sa chambre, une narration et pétition inculpant les ministres. On devine aisément que sir Robert Atkins fut un des partisans les plus zélés et des instruments les plus actifs de la révolution de 1688. Le roi Guillaume lui en témoigna sa reconnaissance, en le nommant, dans le mois de mai 1689, lord chef-baron, ou premier président de la cour de l'échiquier. Le 19 octobre suivant, il fut élu orateur de la chambre des pairs, à la place du marquis de Halifax. Il remplit ces dernières fonctions pendant quatre ans, les autres pendant six; et, âgé alors de soixante-quatorze ans, il se retira, pour le reste de sa vie, dans ses terres de Glocestershire. Il y passa encore quatorze années, tranquille et heureux, avec sa bonne conscience, sa bonne renommée, ses livres, et une famille dont il était chéri autant que respecté. Il mourut à 88 ans, en 1709. Tous ses ouvrages ont été rassemblés dans un volume in-8°., sous le titre de *Traités parlementaires et politiques;* on y trouve, indépendamment des écrits dont nous avons

parlé, une *Dissertation sur l'élection des membres du parlement*, des *Recherches sur le pouvoir de dispenser des lois pénales*, une *Défense de la juridiction ecclésiastique dans le royaume d'Angleterre*; enfin un *Discours du lord chef-baron de l'échiquier, le jour de la réception et prestation de serment du lord maire de Londres, devant la cour de l'échiquier, en* 1693. Ce dernier discours, célèbre alors en Angleterre, parce qu'il contenait une diatribe violente contre Louis XIV, dénonçait pour le moins autant la corruption du gouvernement anglais que l'ambition du monarque français. Quant au mérite de la composition, il est impossible de n'y pas trouver aujourd'hui plus d'esprit que de goût, plus d'humeur que de noblesse, et toujours cette espèce d'originalité qu'on appellerait plus justement de la bizarrerie. Au surplus, les auteurs de la *Biographie britannique* disent que « quiconque veut connaître à fond la vraie constitution de l'Angleterre, les vraies causes de la révolution de 1688, et le danger de laisser la prérogative s'élever au-dessus de la loi, ne peuvent lire un ouvrage plus instructif ni plus clair que les traités de sir Robert Atkins ». L—T—L.

ATKINS (Sir Robert), fils du précédent, né en 1644, passionné, dès sa jeunesse, pour l'étude des lois et de l'histoire de son pays; élu membre du parlement, par son comté de Glocester; auteur, enfin, d'une histoire très-estimée de ce comté, gage de sa reconnaissance pour l'affection extrême que les habitants avaient constamment témoignée à sa famille et à lui. Il avait été élevé sous les yeux, éclairé par les lumières de son père. Le respect filial de l'un égalait la tendresse paternelle de l'autre, et tandis que leurs sentiments naturels se confondaient, leurs principes et leurs opinions politiques étaient diamétralement opposés. On peut en juger par ce passage de l'*Histoire de Glocestershire*, Londres, 1712, in-fol., rare (la plupart des exemplaires ayant péri dans l'incendie du magasin de l'imprimeur) où, en parlant du siége de la capitale de cette province, entrepris et levé par Charles Ier., en 1643, Atkins s'écrie avec douleur : « Ce malheureux siége arrêta le cours » des victoires du roi; il fallut le lever; » la chance de la terre tourna entière- » ment; Charles n'obtint plus aucun » succès, et il fut prouvé que le plus » grand des rois, et le meilleur des » hommes, n'était pas à l'abri de la » violence des méchants. Famille vrai- » ment royale! qui sera toujours hono- » rée dans la mémoire des hommes de » bien, et à qui tout le monde chré- » tien eût rendu les mêmes hommages, » si elle eût été aussi heureuse qu'elle » méritait de l'être! » Peut-être faut-il observer que c'était sous le gouvernement de la reine Anne que s'écrivait et se publiait cette Histoire, dont l'auteur mourut, en 1711, n'ayant survécu qu'une année à son père. L—T—L.

ATKINS (Richard), auteur anglais, né en 1615, d'une famille noble du comté de Glocestre. Son dévouement à la cause royale, pendant la guerre civile, ayant amené la perte de sa fortune, il se mit à composer des livres; mais cette ressource ne contribua pas à l'enrichir, et il mourut en prison, pour dettes, en 1677. On a de lui: I. un *Traité sur l'origine et les progrès de l'imprimerie en Angleterre*, publié à Londres, en 1664, in-4°.; II. son *Apologie*, contenant une Relation de quelques circonstances de la guerre qui se faisait à l'ouest de l'Angleterre, suivie d'un petit ouvrage de mysticité,

intitulé : *Soupirs et éjaculations de l'ame*, in-4°. 1669. X—s.

ATKINS (JOHN, ou JEAN), chirurgien anglais, partit en 1721, sur le bâtiment de guerre, le *Swallow*, qui, de concert avec le *Weimouth*, alla croiser contre les pirates dont les côtes d'Afrique étaient infestées. Les deux vaisseaux visitèrent ces côtes, depuis la rivière de Sierra-Léone jusqu'au golfe de Benin, et relâchèrent ensuite à l'île du Prince, où la plus grande partie des équipages mourut d'une fièvre contagieuse. Atkins fut nommé trésorier du *Weimouth*, parce qu'il ne restait plus personne sur ce vaisseau, qui fût propre à remplir cet office; et il continua néanmoins à y exercer les fonctions de chirurgien. Les deux bâtiments allèrent au Brésil, à la Barbade et à la Jamaïque; ils arrivèrent en Angleterre, dans l'année 1723. Atkins publia ses Voyages, à Londres, en 1735. On y trouve des détails curieux sur les mœurs et les productions des contrées qu'il a visitées. Quoiqu'il ne fût pas marin, son ouvrage est rempli de renseignements nautiques très-utiles, parmi lesquels il faut distinguer ce qu'il dit sur les vents, les marées et les courants qui ont lieu près de la côte de Guinée. Les explications qu'il en donne prouvent que ses connaissances n'étaient pas bornées à ce qui concerne son état. On lui reproche cependant de s'être laissé quelquefois entraîner à la vivacité de son imagination, et d'avoir avancé, sur d'autres articles, des opinions paradoxales. Ses récits plaisent par leur rapidité et par la manière piquante dont il peint ce qu'il a vu; mais ils sont plus propres à déprécier les pays et les hommes dont il parle, qu'à les faire réellement connaître. R—L.

ATOSSE était l'aînée des filles de Cyrus; elle fut d'abord mariée à Cambyse, son frère; après la mort de ce prince, Smerdis le mage, qui se faisait passer pour son frère, usurpa l'empire et épousa Atosse; elle fut mariée en troisième lieu à Darius qui fut nommé roi lorsque Smerdis eut été tué. Un ulcère lui étant venu au sein, elle eut recours à Démocède de Crotone, célèbre médecin, qui la guérit parfaitement, et elle lui procura les moyens de retourner dans la Grèce. On ne doit pas ajouter foi à ce qu'on lit dans un commentateur d'Aristote, que Xercès, son fils, la dévora dans un accès de fureur. On lui attribue l'invention des lettres missives, ce qui n'est pas non plus très-croyable. — Une autre ATOSSE, fille d'Artaxercès Mnémon, se maria avec son propre père, qui avait conçu pour elle la passion la plus violente. C—R.

ATSIZ. *Voy.* ATZYZ.

ATTAIGNANT (GABRIEL-CHARLES DE L'), né à Paris, en 1697, fut destiné, par sa famille, à l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat à Reims. Il passa sa vie à Paris, fréquentant tour à tour la bonne et la mauvaise compagnie; aussi disait-il : « J'allume » mon génie au soleil, et je l'éteins » dans la boue. » Sa facilité et sa complaisance à faire des impromptus, des chansons, des madrigaux, le faisaient bien accueillir partout. Quoiqu'on ait dit et imprimé qu'il ne s'était jamais permis la moindre pièce satirique, il est constant qu'il fit plusieurs vaudevilles, qui lui attirèrent quelques désagréments. Le comte de Clermont, attaqué dans une de ces bluettes, le fit, comme dit Boileau, repentir d'avoir voulu imiter Regnier. Un autre jour, un des mécontents, voulant lui donner sa rétribution ordinaire, se trompa, et s'adressa à un autre chanoine de Reims, qui lui ressemblait, et que le chansonnier appelait depuis son receveur. Sur

la fin de ses jours, l'abbé de l'Attaignant renonça au monde qu'il avait trop aimé, et se retira chez les pères de la doctrine chrétienne. C'était l'abbé Gautier, chapelain de l'hôpital des Incurables, et confesseur de Voltaire qui avait opéré cette conversion; ce qui fit naître l'épigramme suivante:

Voltaire et l'Attaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu:
En tel cas, il importe peu
Que ce soit à Gautier, que ce soit à Garguille;
Mais Gautier cependant me semble mieux trouvé:
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

L'abbé de l'Attaignant mourut à Paris, le 10 janvier 1779. On a de lui: I. *Pièces dérobées à un ami*, 1750, 2 vol. in-12, publiés par Meunier de Querlon, qui les dédia à l'auteur luimême. Toutes les pièces qui forment ce recueil sont reproduites dans le suivant. II. *Poésies de l'abbé de l'Attaignant*, 1757, 4 vol. in 12. L'éditeur fut l'infatigable abbé de La Porte. Un cinquième volume parut, en 1779, sous le titre de *Chansons et poésies fugitives de l'abbé de l'Attaignant*, in-12. III. *Épître à M. L. P. sur ma retraite*, 1769, in-8°. IV. *Réflexions nocturnes*, 1769, in-8°. Il a eu part au *Rossignol*, opéra comique, fait avec Fleury, en 1752. Mr. Millevoye a donné un *Choix des poésies de l'abbé de l'Attaignant*, 1810, in-18. Ce petit volume contient tout ce que l'abbé de l'Attaignant a fait de mieux; et il y a encore beaucoup de pièces médiocres. On a publié à Paris, en 1788, *les Muses chrétiennes*, ou *Correspondance poétique et morale entre deux célèbres poëtes*, in-8°., de 34 pages. Mr. Ersch pense que l'abbé de l'Attaignant est un de ces deux *célèbres* poëtes. Les vers qu'on trouve dans cette brochure, ne sont pas au-dessus de ce que l'abbé de l'Attaignant a fait de plus médiocre. — L'ATTAIGNANT DE DAINVILLE, parent du précédent, trésorier de St.-Lazare, est auteur du *Fat*, comédie en 5 actes et en vers, jouée en 1751, et non imprimée.

A. B—T.

ATTALE, roi de Pergame, était fils d'un autre Attale, frère de Philætère. Eumène son cousin étant mort sans enfants, Attale prit le gouvernement de Pergame, vers l'an 241 av. J.-C. Il défit les Gaulois qui ravageaient depuis long-temps l'Asie mineure, et, pour les empêcher de recevoir à chaque instant de nouvelles recrues, il les força à abandonner les bords de la mer et à se retirer dans l'intérieur du pays, où ils fondèrent un état et ne cherchèrent plus à troubler le repos des autres nations voisines. Attale, après cette victoire, prit le titre de roi, ce que n'avaient pas osé faire ses deux prédécesseurs; il profita de la captivité de Séleucus Callinice pour s'emparer de toute l'Asie en deçà du mont Taurus. Ces conquêtes lui furent presque toutes enlevées par Achæus; mais il en reprit une partie avec l'aide d'un corps de Gaulois qu'il avait fait venir de l'Europe; il s'allia ensuite avec Antiochus-le-Grand pour faire la guerre à Achæus qui s'était révolté. Il fit aussi une alliance avec les Romains contre Philippe, roi de Macédoine. Toujours fidèle à ses engagements, il contracta la maladie dont il mourut, en faisant un discours aux Béotiens pour les exhorter à se réunir aux Romains contre Philippe; il parla avec tant de véhémence, qu'il tomba en faiblesse; on le transporta à Pergame, où il mourut l'an 197 av. J.-C. Il était âgé de soixante-douze ans, et en avait régné quarante-quatre; il laissa quatre fils, Eumène, Attale, Philætère, et Athénéus qu'il avait eus d'Apollonis de Cyzique.

C—R.

ATTALE II, second fils du précédent, fut célèbre par son union avec ses frères et par son amour pour Appollonis sa mère. Il seconda Eumène, son frère aîné, dans les soins du gouvernement, et fut chargé par lui de plusieurs missions très-importantes, entre autres de quelques ambassades auprès du peuple romain, qui avait beaucoup d'estime pour lui; il fut sur le point, dans une de ses ambassades, de céder aux suggestions de quelques émissaires du sénat, qui, étant mécontent d'Eumène, aurait voulu que son frère se révoltât contre lui; mais il fut ramené par les sages conseils du médecin Strattius. Eumène étant mort l'an 159 av. J.-C., Attale prit la couronne en attendant que son neveu fût en âge de régner; il épousa Stratonice, veuve d'Eumène; et, pour ne faire aucun tort à son pupille, il ne voulut élever aucun des enfants qu'il eut de son épouse; il se réunit à Alexandre, fils d'Antiochus, pour faire la guerre à Démétrius, fils de Seleucus, et il aida les Romains dans leur expédition contre le faux Philippe. Il renversa aussi la puissance de Prusias, en soulevant contre lui Nicomède, son propre fils, et mourut l'an 138 av. J.-C., à un âge très-avancé, dans la vingtunième année de son règne. Il laissa le trône à Attale, son neveu. C—a.

ATTALE III, fils d'Eumène, monta sur le trône après la mort d'Attale, son oncle, l'an 138 av. J.-C. Étant tombé en démence dès le commencement de son règne, il fit mourir un grand nombre de ses amis et même de ses parents, sous prétexte qu'ils avaient causé la mort, disait-il, tantôt de sa mère, tantôt de Bérénice, son épouse; négligeant ensuite sa personne, il laissa croître sa barbe et ses cheveux, ne se couvrit que de vêtements sales et usés, ne parut plus en public, et négligea entièrement les soins du gouvernement: il s'occupait à travailler à ses jardins où il semait toutes sortes de plantes salutaires et venimeuses, dont il avait fait une étude particulière. Il avait même écrit, sur l'agriculture, un ouvrage que Varron a cité. De cette folie, il passa à une autre; il se mit à fondre des ouvrages en bronze, et se livra tout entier à ce travail. Enfin, il forma le projet d'ériger lui même un tombeau à sa mère, et, en y travaillant, il fut frappé d'un coup de soleil, dont il mourut au bout de cinq ans de règne. Il institua, en mourant, le peuple romain son héritier. C—a.

ATTALE, préfet de Rome, sous le règne d'Honorius, devint, en 409, un de ces empereurs que les barbares élevaient alors fréquemment sur le trône, comme pour y placer un monument de leur triomphe et de l'avilissement des Romains. Alaric, maître de l'Italie, que le faible Honorius, retiré dans Ravenne, n'avait pu défendre, fit proclamer Attale, par le sénat de Rome; et ce fantôme d'empereur témoigna sa reconnaissance, en nommant Alaric et son beau-frère Ataulfe, aux premières dignités de l'empire. Le règne d'Attale fut d'abord assez heureux; plusieurs villes d'Italie se soumirent, et on songea à s'emparer de l'Afrique; mais bientôt la fortune changea; les projets d'Attale échouèrent de tous côtés; il voulut contrarier ceux d'Alaric, qui le déposa sur-le-champ aussi facilement qu'il l'avait élevé, et qui lui fit même arracher le sceptre, en présence de toute l'armée. Attale détrôné, suivit honteusement son capricieux tyran. Après la mort d'Alaric, Attale passa au service d'Ataulfe, et fut chargé, en 414, des préparatifs du mariage de ce prince avec Placidie, fille de Théodose. Ataulfe, irrité de ce qu'Honorius re-

faisait la paix, fit reprendre à Attale le titre d'empereur; mais le prince goth étant mort, Constance, général romain, surprit, en 416, Attale errant et sans appui, et l'envoya prisonnier à Honorius, qui lui fit couper la main droite, et le relégua dans l'île de Lipari, où il mourut dans l'obscurité. L—S—E.

ATTALIOTA (MICHEL), juge et proconsul, vers l'an 1070 de J.-C., a composé un *Manuel de Droit*, qu'il a dédié à l'empereur Michel Ducas. Cet ouvrage se trouve dans le second volume du *Jus Græco-Romanum*, de Leunclavius. C—R.

ATTARDI (BONAVENTURE), de l'ordre de St.-Augustin, né à St.-Philippe d'Agire, ou d'Argire, ancienne ville de la Sicile, fut d'abord professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane, et ensuite nommé, en 1738, provincial de son ordre, en Sicile et à Malte. On a de lui: I. *Bilancia della verità*, Palerme, 1738, in-4°. C'est une réponse au livre intitulé: *Paulus apostolus in Mari, quòd hunc venetus sinus dicitur, naufragus*, par le P. Ignace Giorgi, bénédictin de la congrégation de Raguse. La question était de savoir ce que c'était que l'île appelée, en latin, *Melita*, où aborda S. Paul après son naufrage. L'opinion la plus commune voulait que ce fût l'île de Malte, entre la Sicile et l'Afrique, tandis que d'autres soutenaient que c'était une île de la Dalmatie, dite aujourd'hui *Melada*. Le P. Giorgi avait écrit en faveur de cette dernière opinion; Attardi soutint victorieusement la première. II. *Lettera scritta ad un suo amico, in prova che San Filippo d'Argira fu mandato dal principe degli apostoli San Pietro*, Palerme, 1738, in-4°.; III. *la Risposta senza maschera al sig. Lodovico Antonio Muratori*, Palerme, 1742. C'est un des nombreux écrits qui attaquèrent le sage Muratori, lorsqu'il eût soutenu, sous le nom d'Antonio Lampidrio, que l'on n'était pas obligé de défendre par l'effusion de son sang, l'opinion de l'immaculée conception de la vierge Marie (*Voy.* MURATORI). G—É.

ATTAVANTI (PAUL), de l'ordre des frères servites, et communément appelé *frère Paul de Florence*, naquit dans cette ville en 1419; il entra dans l'ordre dès sa première jeunesse, et s'y distingua par ses vertus et par son savoir. Le philosophe Marsile Ficin l'ayant entendu prêcher, admira son éloquence, et la compara, dans une de ses lettres, à celle d'Orphée. Attavanti était lié avec tous les savants qui florissaient alors, et se rendait souvent aux assemblées de l'académie platonicienne, qui se réunissait dans le palais de Laurent de Médicis. Après avoir passé quelques années à Rome dans un autre ordre, il revint à celui des servites; il contribua, par ses prédications, à l'étendre en Piémont, en Savoie et en Suisse. Il n'en fut point général, comme on l'a écrit, mais seulement provincial en Toscane. Il était revêtu de cette dignité, lorsqu'il mourut à Florence, au mois de mai 1499, âgé de 80 ans. Ses ouvrages imprimés sont: I. *Vita Beati Joachimi ord. servorum*, etc., insérée dans les *Actes des Saints*, de Bollandus, tom. II, sous la date du 16 avril; II. *Quadragesimale de reditu peccatoris ad Deum*, Milan, 1479, in-4°. L'auteur prêcha ce carême tandis qu'il était à Rome, dans l'ordre du St. Esprit; au lieu des Pères, il y cite souvent Dante et Pétrarque. III. *Breviarium totius juris canonici*, Milan, 1478, 1479, in-fol.; Memmingen, 1486; Bâle, 1487, in-4°. IV. *Expositio in Psalmos pœniten-*

*tiales*, Milan, 1479, in-4°.; V. *De Origine ordinis servorum Beatæ Mariæ dialogus*. Cet opuscule, écrit en 1456, et dédié à Pierre de Médicis, fils de Cosme et père de Laurent-le-Magnifique, n'a été imprimé qu'en 1727, à Parme, in-4°. Lami en a donné depuis une édition meilleure et plus correcte, Florence, 1741, in-8°., avec une Vie de l'auteur. Ses principaux ouvrages, restés en manuscrit, sont : des *Sermons*, une *Vie de Ste. Catherine de Sienne*, une *Histoire* et des *Éloges de l'ordre des frères servites*, une *Histoire de la maison de Gonzague*, des *Commentaires* sur Dante et sur Pétrarque. Sassi parle de ces derniers dans son *Histoire typographique et littéraire de Milan*, mais c'est la seule trace que l'on ait de leur existence. On ne peut donc pas dire qu'on les doit à Attavanti, non plus que les autres ouvrages inédits que nous venons de citer, et dont l'exact Mazzuchelli avoue qu'il ne sait pas où l'on conserve les manuscrits. G—É.

ATTEIUS CAPITO, jurisconsulte romain, sous le règne d'Auguste. Son père avait été tribun, et fut un de ceux qui signèrent l'accusation contre Cassius. Attéius Capito, dit Tacite dans le livre Ier. de ses *Annales*, fut un des plus habiles jurisconsultes de Rome: il devint tribun avec Aquilius Gallus, et fut consul avec Germanicus, l'an 746 de Rome. Il obtint, sous Tibère, des emplois considérables. On l'accuse de superstition, parce qu'il prétendait, quoiqu'il fût très-versé dans ce qu'on appelait alors le droit des pontifes, qu'il n'était pas permis de graver les images des Dieux dans des anneaux. Flatteur adroit, il eut pour Tibère une honteuse complaisance. Cet empereur s'étant servi, dans un édit, d'un mot peu usité, quoiqu'il se piquât de parler avec élégance, manda les personnes qui passaient pour s'exprimer avec le plus de pureté, et, entre autres, Attéius Capito, pour les interroger sur cette nouvelle expression. « Seigneur, lui » dit celui-ci, personne à la vérité ne » s'est encore servi de ce mot; mais » nous nous en servirons à l'avenir, » par le respect que nous avons pour » ce qui vient de vous. » Pomponius moins courtisan, prenant la parole, dit: « Vous pouvez César, donner » aux hommes le droit de bourgeoisie, » mais non aux mots. » Disciple d'Ofilius, Attéius suivit toujours les opinions de son maître, et il a laissé des ouvrages qui sont cités avantageusement par Aulu-Gelle, Macrobe, Augustin, etc. Ses écrits étaient : I. *Commentaria ad. XII tabulas* ; II. *Conjectaneorum lib. CCLX, de pontificio jure* ; III. *De jure sacrificiorum lib. X* ; IV. *De senatoris officio*, et un grand nombre de jugements. Il mourut l'an 23 de J.-C. M—x.

ATTENDOLO (DARIUS), docteur en droit, qui florissait vers l'an 1560, était né d'une famille noble et ancienne, à Bagnacavallo, entre Faenza et Ferrare. Après avoir fait ses études à Bologne, il s'adonna pendant quelque temps au métier des armes, et suivit le prince de Salerne, capitaine-général de l'infanterie de l'armée de l'empereur Charles-Quint, dans son expédition contre le Piémont. Dégoûté de la guerre, il se retira pour se livrer entièrement aux lettres. Il a publié les ouvrages suivants : I. *Duello, diviso in tre libri*, Venise, 1560, in-8°. Cette première édition fut suivie de trois autres, qui furent considérablement augmentées; elles parurent également à Venise, 1562, 1564 et 1565, in-8°. II. *Discorso intorno all' onore e al modo d'indurre le querele per ogni sorta d'ingiuria alla pace*, Venise,

1562, réimprimé en 1564 et en 1565, in-8°. III. Il écrivit aussi en vers. On trouve un sonnet de lui dans le recueil intitulé : *La Ninfa Tiberina*, de Molza, ainsi que dans les *Rime scelte de' poeti Ferraresi*. G—É.

ATTENDOLO (Jean Baptiste), savant littérateur du 16e. siècle, fils d'un habile ingénieur du même nom, naquit à Capoue, fut prêtre séculier, et florissait vers 1580. Il se distingua non seulement par la connaissance des différentes langues modernes, à laquelle il joignait celle de l'hébreu, de l'arabe et du grec; mais encore par ses poésies, et surtout par la part qu'il prit dans la fameuse querelle entre l'académie de la Crusca et Camille Pellegrino, au sujet de la *Gerusalemme liberata* du Tasse; il prit ouvertement le parti de ce grand poète, quoiqu'il fût lui-même de l'académie, et qu'il y fût fort estimé. Il mourut d'une manière funeste : il sortait de Capoue pour aller rendre visite à l'archevêque Costa, avec plusieurs de ses amis ; la voiture où ils étaient fut renversée, les roues passèrent sur le corps d'Attendolo ; il en fut écrasé, et mourut quelques heures après. Cet accident arriva en 1592, ou au commencement de 1593. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Orazione nell' essequie di Carlo d'Austria principe di Spagna*, Naples, 1571, in-4°.; II. *Orazione militare, all' altezza del serenissimo D. Giovanni d'Austria, per la vittoria navale ottenuta dalla Santa Lega nell' Echinadi*, Naples, 1573, in-4°.; III. *Rime*, publiées d'abord avec celles de Benedetto dell' Uva et de Camillo Pellegrino, *Con un breve discorso dell' epica poesia*, Florence, 1584, in-8°., réimp. à Naples, 1588, in-4°., avec une augmentation de vingt-deux sonnets ; IV. *Bozzo di XII Lezioni sopra la canzone di M. Francesco Petrarca : Vergine bella*, etc., Naples, 1604, in-4°., ouvrage resté imparfait par la mort de l'auteur ; V. *l'Unità della materia poetica sotto dieci predicamenti e sentimenti ne' due principi della Toscana e latina poesia, Petrarca, e Virgilio*, Naples, 1724, in-8°., seconde édition : la première est excessivement rare. Ce fut Attendolo qui, après la mort du Tansillo, corrigea son poëme, intitulé : *le Lacrime di S. Pietro*, qu'il avait laissé imparfait, et qui en donna la première édition. Il fut accusé d'avoir pris dans ce travail beaucoup trop de licences ; et les amis du Tansillo donnèrent dans la suite d'autres éditions de ce poëme, où étaient rétablis un grand nombre de morceaux qu'Attendolo avait retranchés (*Voy.* Tansillo). G—É.

ATTENDULI (Marguerite). *V.* Sforce.

ATTERBURY (François), évêque anglais très-distingué par son esprit et ses talents, mais qui dut particulièrement sa célébrité aux événements de sa vie, naquit le 6 mars, 1662. Son père, ministre anglican à Middleton, le destina à suivre la même carrière. Il commença ses études au collége de Westminster, et les acheva dans l'université d'Oxford, où il montra de bonne heure un goût très-vif pour la littérature. Une Défense de la religion protestante, qu'il publia à Oxford en 1687, sous le titre de *Réponse à des Considérations sur l'Esprit de Martin Luther, et sur l'Origine de la Réformation*, réimprimée à Londres, in-8°., en 1723, commença sa réputation. Il s'était chargé de diriger les études du jeune Boyle à l'université d'Oxford ; mais les détails de cette éducation, et la vie de collége fatiguaient un esprit qui se sentait appelé à de

plus hautes destinées. C'est ce qu'il écrivait à son père, en 1690 : « Je » suis absolument las, lui disait - il, » de ce cercle dégoûtant de petites af- » faires, qui ne peuvent plus ni me » distraire ni m'instruire. J'étais fait » assurément pour un autre théâtre » et pour un autre genre de société. » Ce fut peu de temps après qu'il vint à Londres, où il se livra à la prédication, avec un succès qui lui valut la place d'aumônier du roi et quelques bénéfices. En 1700, il fit paraître une lettre pour la défense des droits et des priviléges de la chambre basse de l'assemblée du clergé, nommée en anglais *convocation*. Cette lettre occasionna une controverse très - vive, dans laquelle plusieurs savants évêques se déclarèrent contre lui ; d'un autre côté, l'université d'Oxford le vengea, en lui accordant des distinctions honorables. La reine Anne ayant succédé à Guillaume III, Atterbury jouit d'une grande faveur. Il fut élu, en 1710, président de la convocation, et obtint, en 1713, l'évêché de Rochester et le doyenné de Westminster. Il était au moment d'être nommé archevêque de Cantorbéry, lorsque la mort de la reine vint mettre un terme à sa fortune. George I^er^., qui lui succéda, avait conçu contre l'évêque de Rochester des préventions qui nuisirent à son avancement. La rebellion qui éclata en 1715, en faveur de la maison de Stuart, donna lieu à l'archevêque de Cantorbéry et à l'évêque de Londres d'adresser à leurs diocésains une exhortation pastorale pour exciter l'affection et le dévouement du clergé au roi et à la maison de Brunswick. L'évêque de Rochester et celui de Bristol refusèrent de signer cette exhortation et de la publier dans leurs diocèses. Ce refus rendit Atterbury suspect à la cour ; et sa conduite dans la chambre des pairs, où il se montra presque constamment dans le parti de l'opposition, contribua à fortifier ces soupçons. En 1722, on l'accusa d'être entré dans une conjuration en faveur du prétendant : il fut arrêté, traduit devant un comité du conseil privé, et. après avoir subi un interrogatoire, envoyé prisonnier à la tour de Londres. Ses liaisons avec quelques partisans des Stuart, les sentiments qu'il manifestait souvent dans la société, et son opposition déclarée aux mesures de la cour donnaient de la probabilité à l'accusation, qui d'ailleurs n'a jamais paru fondée sur aucune preuve positive et légale. La chambre des communes n'en passa pas moins, le 23 mars 1723, un bill d'accusation contre l'évêque ; ce bill ayant été admis par la chambre des pairs, le 9 avril suivant, il fut amené devant la chambre quelques jours après, et il lui fut permis de se défendre lui-même. Il prononça un discours plein d'éloquence, de force et de dignité, dans lequel il réfuta tous les faits allégués contre lui, de manière à convaincre la plus grande partie du public; mais le parti du gouvernement l'emporta. La chambre des pairs le destitua de toutes ses places, le dépouilla de ses dignités, et le bannit à perpétuité du territoire de la Grande-Bretagne. La sentence eut son exécution, et le 18 juin suivant, il fut debarqué à Calais, où il rencontra le lord Bolingbroke, qui, après un long exil, avait enfin obtenu la permission de revenir dans sa patrie : « Il me pa- » raît, milord, qu'on nous a échangés, » lui dit gaîment Atterbury. » Pope dit à cette occasion, dans une de ses lettres : « Apparemment la nation a peur » d'être surchargée de mérite, puis- » qu'elle ne peut regagner un grand » homme sans en perdre un autre ».

Atterbury alla d'abord à Bruxelles, et ensuite à Paris, où il se livra à la culture des lettres dans une société peu nombreuse, mais choisie, composée d'hommes du monde distingués par leur esprit et leurs connaissances. M^me^. Morrice, sa fille unique, qu'il aimait tendrement, et qui le méritait par son esprit, ses grâces et ses vertus, alla le joindre en France; mais elle n'y vint que pour mourir dans les bras de son père, privé, par ce nouveau malheur, de la plus grande consolation qu'il pût espérer dans son exil. Il exprime des regrets fort touchants sur cette perte, dans une lettre adressée à Pope, avec qui il entretenait une correspondance, dans laquelle il montre autant d'esprit que de goût, et autant d'attachement pour ses amis, que de fermeté et de noblesse dans son caractère : « J'aime » ma patrie, dit-il dans une de ses » lettres, et je l'aime avec tous ses dé» fauts. J'aime jusqu'à cette partie de » la constitution qui m'a blessé sans » justice, et qui par-là s'est blessée » elle-même. Mon dernier vœu sera » le même que celui de fra Paolo : *Esto* » *perpetua ;* et si je meurs en terre » étrangère, j'expirerai comme le Pé» loponésien de Virgile :

Dulces moriens reminiscitur Argos. »

Atterbury, en effet, ne revit point sa patrie. Il mourut à Paris, le 15 février 1732. Son corps fut transporté en Angleterre, et enterré dans l'abbaye de Westminster. Il avait ordonné que, sur une urne qui renfermerait son cœur, on gravât cette simple inscription :

In hâc urnâ depositi sunt cineres
Francisci Atterbury, episcopi Roffensis.

Ses sermons, imprimés en 4 vol. in-8°., sont le plus considérable de ses ouvrages, et sont toujours fort estimés; mais ses écrits de controverse sont oubliés. Ce qu'on lira toujours avec plaisir, ce sont les lettres qu'il écrivait à ses amis, et dont la plupart ont été conservées parmi celles de Pope et de Swift. On en a fait une collection sous le titre de : *Atterbury's epistolary correspondence.* Thiriot a publié à Paris des lettres critiques sur quelques écrivains français, supposées écrites par le docteur Atterbury; mais on ne peut en garantir l'authenticité. Le caractère d'Atterbury, soit dans sa conduite particulière, soit dans sa vie politique, a été jugé très-diversement, et c'est ce qui arrive à tous les hommes de parti; mais il est généralement convenu qu'il réunissait beaucoup d'esprit à de grandes connaissances, et qu'il fut un très-bon écrivain et un excellent prédicateur. Après avoir été long-temps lié d'amitié avec Pope, il finit par se brouiller avec lui. On prétend qu'il le définissait : *Mens curva in corpore curvo.* S—D.

ATTICUS (Titus Pomponius), était romain d'origine, et de l'ordre des chevaliers. Son père, ami des lettres, lui donna dans son enfance toute l'instruction que comportait cet âge. La douceur de sa physionomie et de sa voix, sa facilité et son intelligence lui donnaient sur ses condisciples une supériorité qui excitait leur émulation. Il comptait parmi eux les fils de Marius et Cicéron, qui furent toujours ses meilleurs amis. Il était très-jeune quand il perdit son père. Sa parenté avec le tribun Sulpicius, qui périt par la proscription de Sylla, le mit en danger. Voyant dans Rome tous les cœurs désunis, les uns étant pour Sylla, les autres pour Cinna, et ne sachant pas comment y vivre avec dignité, sans blesser un des partis, il se rendit à Athènes, emportant une grande partie de sa fortune. Sylla, pendant son séjour dans cette ville, eut toujours

auprès de lui le jeune Atticus, dont le goût et le savoir le charmaient. Il parlait grec à faire croire qu'il était né à Athènes, et s'exprimait en latin avec tant d'élégance, qu'on lui trouvait une grâce *native* plutôt qu'*acquise*, comme dit Cornélius Népos. Sylla le pressait de revenir avec lui : « En » grâce, lui dit Atticus, ne me menez » pas contre ceux que j'ai quittés pour » ne pas porter les armes contre » vous. » Il rentra dans sa patrie quand tout y fut pacifié. Il avait un oncle, Q. Cæcilius, chevalier romain, homme riche et dur, dont il sut conserver la bienveillance jusqu'au terme de sa longue carrière : il en fut récompensé. Cæcilius, en mourant, l'institua héritier des trois quarts de ses biens, ce qui lui valut dix millions de sesterces. En politique, il se trouvait toujours du parti des meilleurs citoyens, et ne laissait pas douter qu'il en fût, sans cependant, comme dit son historien, se risquer au milieu des tempêtes civiles; il ne demanda point, le pouvant faire avec avantage, les places qui donnaient du crédit ou de l'illustration, parce qu'il n'était plus possible d'y prétendre, sans blesser les lois, ni de les remplir sans danger. Il accepta des lieutenances de plusieurs consuls et de plusieurs préteurs; mais il n'en suivit aucun dans son gouvernement. Il avait soixante ans quand César porta la guerre dans son pays : il profita du privilége de son âge, et ne quitta point Rome. Il fit les frais de tout ce qu'il fallait à ses amis pour aller joindre Pompée, et ne crut point blesser ce général en ne se rendant point auprès de lui : il ne lui devait pas, comme les autres, des honneurs et des richesses. Sa neutralité fut si agréable à César, qu'après sa victoire, loin de l'inquiéter, il lui rendit son neveu et son beau-frère, qui s'étaient trouvés dans le camp de Pompée. Ainsi Atticus évita de nouveaux dangers, en restant fidèle à son plan de conduite : il y tint surtout à la mort de César, quand la république parut être entre les mains des deux Brutus et de Cassius. M. Brutus, très-jeune encore, trouva dans Atticus, plus que sexagénaire, un ami, avec lequel il vivait aussi familièrement qu'avec ceux de son âge; c'était l'ame de ses conseils, et même de ses affaires domestiques. Antoine ne tarda pas à devenir redoutable au parti des conjurés, au point que Brutus et Cassius, désespérant des affaires, se retirèrent dans les gouvernements qui leur avaient été donnés par le sénat. Atticus, qui n'avait pas voulu donner d'argent à ce parti pendant qu'il était puissant, voyant Brutus dans la détresse, et forcé de quitter l'Italie, lui envoya cent mille sesterces, et donna ordre que, pendant son absence, on lui en fît tenir trois cent mille en Épire. Il ne devint pas l'adulateur d'Antoine, heureux et puissant, et il n'abandonna pas ses adversaires que la fortune accablait. La guerre s'ouvrit entre Antoine, D. Brutus et Octave. Dans cette crise, Atticus se sauva encore par une rare prudence. Antoine, battu, avait quitté l'Italie, et ses ennemis poursuivaient son parti, et cherchaient à dépouiller entièrement Fulvie sa femme : ils se préparaient même à faire périr ses enfants. Atticus, quoique vivant dans la plus intime amitié avec Cicéron et Brutus, ne servit en aucune manière leur passion contre Antoine. Il cacha, autant qu'il le put, ses amis fugitifs, et les aida dans leurs besoins; il mit, à obliger Fulvie, embarrassée dans des procès, et en proie à des terreurs de tous genres, tant d'empressement et de soin, qu'elle ne contracta aucun engagement sans lui, et l'eut pour

répondant en toute occasion. Il se plaisait à faire voir qu'il était l'ami, non de la fortune, mais des personnes. On ne pouvait lui supposer des vues intéressées : car comment imaginer qu'Antoine se retrouverait à la tête des affaires ? La fortune changea tout à coup ; il reparut en Italie. Atticus craignant la proscription qui menaçait les amis de Cicéron et de Brutus, se tint caché. Antoine se ressouvint des services qu'il en avait reçus ; il lui écrivit, de sa main, de ne rien craindre, et de venir auprès de lui. Atticus, rendu à la sécurité, étendit ses secours et sa protection à tous les proscrits qui en eurent besoin, présents ou absents. Sauféius, chevalier romain de son âge, et son ami d'étude, avait en Italie d'importantes propriétés, que les triumvirs avaient vendues ; Atticus fit si bien que Sauféius apprit en même temps qu'il avait perdu et recouvré ses biens. Il ne profita point de la faveur d'Antoine pour accroître les siens. Quoiqu'il eut beaucoup d'argent, personne ne fit moins d'acquisitions et ne bâtit moins. Son domestique était nombreux et choisi : il se composait de jeunes gens lettrés, de lecteurs et de copistes. Il se faisait toujours une lecture à sa table, où il conviait ceux dont les goûts se rapprochaient des siens. Il mettait à la poursuite d'une affaire dont il s'était chargé, un zèle qui aurait fait croire que c'était la sienne propre. C'était ainsi qu'il gérait les affaires des deux Cicéron, de Caton, de Marius, d'Hortensius, etc. On peut juger de-là que ce ne fut pas par paresse, mais par réflexion qu'il s'éloigna des affaires publiques. Passionné pour tout ce qui tenait à l'antiquité, il donna des preuves de son savoir en ce genre, dans son livre des *Annales*, ou plutôt, comme dit Cicéron, dans son *Histoire universelle*, qui renfermait un espace de 700 ans. Il avait écrit les généalogies des plus illustres familles de Rome; il s'essaya aussi dans la poésie, et écrivit en grec les événements du consulat de Cicéron. Sans être sorti du rang de chevalier, il se trouvait allié par Agrippa, son gendre, à Auguste ; il en était l'ami, et avait avec lui un commerce de lettres très-suivi : il correspondait aussi d'une manière très-active avec Antoine. On sent combien il lui fallut de sagesse et de prudence pour conserver la bienveillance de deux pareils rivaux. C'est ainsi qu'Atticus arriva à sa 77e. année, voyant toujours accroître sa considération et ses richesses. La bonté de son caractère lui avait valu plusieurs héritages considérables. Il avait joui d'une santé si heureuse, que, pendant plus de trente ans, il n'avait pas eu besoin des secours de la médecine : il eut une maladie à laquelle les médecins et lui ne firent pas d'abord d'attention, croyant que c'était le tenesme. Après trois mois, sans autres souffrances que celles des remèdes, Atticus sentant son mal augmenter, et que la fièvre le gagnait, fit appeler Agrippa, son gendre, et quelques amis; il leur dit qu'après avoir tenté, sans succès, pour sa guérison, tout ce qui était en son pouvoir, il ne voulait plus nourrir son mal; qu'il les priait d'approuver sa résolution, du moins de ne pas inutilement la combattre. Après qu'il se fut abstenu deux jours de toute nourriture, la fièvre tomba tout à coup, et le mal devint plus supportable. Il ne persista pas moins dans son dessein, et mourut le cinquième jour de cette abstinence, l'an de Rome 721. Il n'est resté aucun de ses ouvrages : on n'a point de ses lettres. Il doit le nom d'*Atticus* à son séjour à Athènes, et sa réputation dans la

postérité aux lettres de Cicéron, et à Cornélius Népos, qui a écrit sa vie. Q—R—Y. *

ATTICUS était de l'une des principales familles d'Athènes; car il descendait des Eacides; mais les biens d'Hipparchus, son père, ayant été confisqués, sous prétexte d'une conspiration, il se trouvait dans un état voisin de l'indigence, lorsque la fortune vint à son secours d'une manière inespérée, en lui faisant trouver, dans une maison qu'il possédait auprès du théâtre, un trésor immense. Cette découverte lui inspira d'abord beaucoup plus de crainte que de joie; et, voulant se mettre à l'abri des dénonciateurs, il écrivit à Nerva, alors empereur: « J'ai » trouvé un trésor dans mon champ, » que dois-je en faire? — Uses, lui » répondit Nerva, de ce que tu as » trouvé. » Il répliqua que ce trésor passait de beaucoup la fortune à laquelle il pouvait prétendre. « Eh bien! » abuses-en, lui récrivit Nerva; car il » est à toi. » Se trouvant alors l'un des particuliers les plus riches de l'empire, il sut faire un noble usage de sa fortune. Hérodes son fils, ayant été nommé intendant des villes libres de l'Asie, voulut faire construire à Troade des bains, dont cette ville manquait, et l'empereur Adrien lui accorda, pour cela, trois millions de drachmes (2,700,000 fr.); il en dépensa sept millions (6,300,000 fr.). Les autres villes, craignant qu'on ne leur fît supporter cette dépense, s'en plaignirent à l'empereur, qui fit part de leurs plaintes à Atticus; il répondit que c'était lui qui avait donné le surplus à son fils, qui en faisait présent à la ville. Il lui arriva plusieurs fois de sacrifier cent bœufs à Minerve, en un seul jour, et de donner un repas à tous les citoyens d'Athènes. Enfin, par son testament, il leur légua à chacun une mine (90 fr.) par an, ce qui, en supposant qu'ils ne fussent que six mille, faisait 540,000 fr. par an. C—R.

ATTICUS. *Voy.* HÉRODES.

ATTICUS, philosophe platonicien, florissait au 2e. siècle de notre ère, sous l'empereur Marc Aurèle. Il combattit les dogmes d'Aristote sur les corps célestes, sur la Providence, sur la dernière fin de l'homme, sur la quintessence des êtres, et s'attacha surtout à fixer une ligne de démarcation entre la philosophie péripatéticienne et celle de Platon. — On compte, dans l'antiquité, plusieurs autres ATTICUS : un, rhéteur de Pergame, dont parle Strabon, et un, évêque de Constantinople, célèbre par ses démêlés avec S. Jean Chrysostôme, et qui composa un traité *De fide et virginitate*, pour les filles de l'empereur Arcadius. K.

ATTILA, fils de Mandras, tirait son origine des Huns qui avaient combattu les empereurs de la Chine. Il succéda, en 434, à son oncle Roas, et partagea l'autorité souveraine avec son frère Bleda. Ces deux chefs barbares, établis dans la Hongrie et dans la Scythie, menacèrent l'empire d'Orient, et forcèrent deux fois le faible Théodose II d'acheter la paix à des conditions honteuses. Sous des chefs qui réunissaient l'habileté au courage, la puissance des Huns devint redoutable aux peuples de l'Europe et de l'Asie. Les Huns regardaient surtout Attila comme le plus intrépide de leurs guerriers, et comme leur guide le plus expérimenté dans leurs excursions militaires. Leur amour et leur respect pour sa personne, se convertirent bientôt en un sentiment superstitieux. Attila feignit d'avoir trouvé l'épée de leur divinité tutélaire; fier de posséder cette arme qui donnait à sa puissance un caractère sacré, il ne songea plus qu'à faire valoir ses droits divins et

incontestables à l'empire de l'univers. Ayant fait mourir son frère Bleda, ce fratricide fut attribué à une inspiration du ciel, et célébré comme une victoire. Seul maître d'un peuple qui adorait la Divinité sous le symbole d'une épée, chez laquelle, dit Montesquieu, les enfants entraient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, ou les pères versaient des larmes de ne pouvoir suivre leurs enfants à la guerre, Attila avec une ambition sans bornes, devait faire trembler tous les peuples et devenir, comme il le disait lui-même, le fléau dont Dieu se servait pour châtier les nations. En peu d'années, il étendit sa domination sur toutes les provinces de la Germanie et de la Scythie; les empereurs d'Orient et d'Occident étaient ses tributaires, les Vandales ses alliés, les Ostrogoths, les Gépides, une partie des Francs se réunissaient sous ses drapeaux: les peuples les plus reculés du Nord le redoutaient comme un guerrier qui commandait à la victoire, et comme un magicien qui excitait à son gré les orages, dictait des lois aux éléments, et faisait tomber les étoiles. Devenu le monarque universel des Barbares, et chef d'une armée dont les historiens font monter le nombre à 700,000 combattants, il porta ses armes jusque dans le royaume de Perse, dont il avait entendu vanter la puissance et les richesses. Après une longue marche dans laquelle aucun obstacle ne put l'arrêter, il fut battu par l'armée des Persans, dans les plaines d'Arménie, et se retira avec le projet de venger sa défaite sur l'empire d'Orient. Il ne manqua pas de prétexte pour déclarer la guerre. Tous les états qui promettaient un riche butin étaient ses ennemis naturels, et tous les princes qu'il espérait vaincre, avaient manqué à la foi des traités. Les Huns, conduits par Attila, pénétrèrent dans l'Illyrie, et ravagèrent toutes les provinces de l'empire, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Adriatique. L'empereur Théodose rassembla une armée pour s'opposer aux ravages d'un si redoutable ennemi; mais dans trois batailles sanglantes, la fortune se déclara pour les barbares. Constantinople ne dut son salut qu'à la hauteur de ses murailles, et à l'ignorance des compagnons d'Attila dans l'art des siéges. La Thrace, la Macédoine, la Grèce, devinrent la proie du farouche conquérant, qui porta partout le fer et la flamme, et détruisit soixante-dix villes florissantes. Théodose fut réduit à solliciter la clémence d'Attila; les sénateurs et les nobles de Bysance vendirent leurs biens pour satisfaire son avidité et apaiser sa colère. Pendant les négociations, les ambassadeurs d'Attila allèrent menacer l'empereur de Constantinople jusque sur son trône, et ceux de Théodose vinrent plusieurs fois se jeter aux pieds du roi des Huns, qui avait établi sa cour dans un village royal, bâti sur les bords du Danube. Attila reçut les députés de Bysance, assis sur une chaise de bois, et reprochant à l'empereur Théodose d'avoir manqué aux conditions des traités: « Où est la forteresse, » s'écria-t-il, où est la ville de l'empire » romain qui peut prétendre à subsister, lorsqu'il nous plaira de la détruire ? » Les députés ne purent apaiser le monarque des Huns qu'à force de soumissions et de présents; tandis qu'ils étaient encore auprès de lui, Edécon, l'un de ses ambassadeurs envoyés à Constantinople, se laissa corrompre par l'eunuque Crysaphius, et promit d'assassiner son maître, à son retour sur les bords du Danube. La vue des richesses qui

lui étaient promises avait exalté la tête de ce barbare; mais en revoyant Attila, il n'eut pas le courage d'achever son crime; il se jeta aux pieds du monarque, avoua sa faute, et implora son pardon. A la nouvelle d'une conspiration découverte, on s'attendait à voir couler des flots de sang, et les ambassadeurs de Théodose tremblaient d'être immolés à la vengeance d'Attila; mais le roi des Huns se contenta d'envoyer des députés à Constantinople, pour reprocher à Théodose sa perfidie, et pour demander la tête de Crysaphius, dont l'empereur racheta la vie par de nouveaux tributs. La paix fut conclue et bientôt troublée; Marcien, qui succéda à Théodose, sentit toute la honte des traités faits avec Attila, et refusa de payer le tribut accoutumé : « J'ai de l'or » pour mes amis, dit l'empereur, et » du fer pour mes ennemis. » Attila fut irrité de cette réponse, et, dans sa colère, il menaça à la fois l'empire de Constantinople et celui d'Occident. Ses ambassadeurs envoyés à Bysance et à Ravenne, adressèrent aux deux empereurs la même harangue : « Attila notre maître et le tien t'ordonne de faire préparer, sans délai, un palais pour le recevoir. » Ces paroles portèrent la terreur dans les deux cours impériales; mais Attila différa d'exécuter ses menaces, jusqu'au moment où il aurait achevé une entreprise à laquelle il mettait une grande importance. Depuis long-temps, il avait le projet de faire une invasion dans les Gaules; au premier signal, les nations de la Germanie et de la Scythie accoururent sous ses drapeaux, et des myriades de barbares s'avancèrent vers le Rhin et la Moselle. A leur approche, la consternation fut universelle. Les peuples désertaient les villes et fuyaient dans les forêts. Attila traversa la Champagne, qu'il trouva partout déserte sur son passage. Il passa la Seine, atteignit la Loire, et vint camper sous les murs d'Orléans. Les habitants, encouragés par Anianus ou Agnan, leur évêque, arrêtèrent les premiers efforts des barbares, et virent bientôt arriver à leur secours une armée commandée par Aétius, général des Romains, et par Théodoric, roi des Visigoths, établis à Toulouse. Cette armée réunissait sous ses drapeaux, les Goths, les Romains, les Armoricains, les Alains, les Bourguignons, et les Francs qui obéissaient à Mérovée; à leur arrivée, le roi des Huns leva le siége, et, redoutant les suites d'une défaite au centre de la Gaule, il abandonna les bords de la Loire, et revint attendre ses ennemis dans les plaines de Châlons-sur-Marne; bientôt les deux armées se trouvèrent en présence; Attila inquiet sur le sort du combat qu'il ne pouvait éviter, consulta les Aruspices qui lui annoncèrent sa défaite. Le roi barbare, sans laisser voir ses inquiétudes, parcourut les rangs de son armée, rappela à ses soldats leurs anciens exploits, et leur montra (ce sont ses propres expressions) la joie d'un nouveau combat comme la récompense de leurs travaux. Il se servit habilement de la doctrine de la prédestination, si familière à presque tous les peuples guerriers, et montra à ses compagnons la vengeance du ciel prête à éclater sur la tête des lâches. Enflammés par les discours et par la présence de leur chef, les Huns étaient impatients de combattre; Attila rangea son armée en bataille, et s'avança à la tête de l'élite de ses guerriers. Après avoir, selon le langage des historiens, obscurci l'air d'un nuage de flèches et de javelots, l'infanterie et la cavalerie des deux armées se joignirent et combattirent corps à corps. Les Huns eu-

foncèrent le centre de l'armée ennemie, séparèrent les deux ailes, et réunirent tous leurs efforts pour accabler et détruire l'aile gauche. Attila se croyait déjà sûr de la victoire, lorsqu'un corps de réserve, commandé par Thorismond, fils de Théodoric, descendit des hauteurs voisines, attaqua l'armée des Huns avec impétuosité, porta le désordre et la mort dans leurs rangs; Attila, pressé de toutes parts, se retira avec peine dans son camp, où la nuit sauva les débris de son armée. L'intrépide barbare se fit des retranchements avec des chariots et des bagages, et, dans son désespoir, il fit dresser un bûcher pour s'y précipiter lui-même, plutôt que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Les vainqueurs et les vaincus passèrent la nuit dans les alarmes; 160,000 morts, selon quelques historiens, couvraient le champ de bataille; on avait vu dans l'une et l'autre armée les enseignes des Goths et des Francs, divisés entre eux, et combattant, les uns pour Rome, les autres pour Attila. Les Romains durent s'applaudir de voir les barbares aux prises avec les barbares, et montrèrent peu d'ardeur à poursuivre les avantages de cette journée. Les soldats de Théodoric, mort dans la mêlée, hésitaient d'attaquer Attila vaincu; le préfet Aétius semblait redouter que les Goths et les Francs, ces dangereux auxiliaires de Rome, n'eussent plus d'ennemis à combattre. Au milieu de ces hésitations, Attila se préparait à la retraite; son historien le compare au lion dans sa caverne, environné de chasseurs effrayés à son aspect. Tout porte à croire qu'après sa défaite, il conservait encore des forces redoutables; car il ne fut abandonné par aucun de ses alliés. Les Goths se retirèrent dans les provinces méridionales de la Gaule. Aétius quitta les bords de la Marne; Attila, toujours enfermé dans l'enceinte de ses chariots, s'étonna d'être resté seul dans les plaines de Châlons. Redoutant quelques stratagêmes, et manquant de vivres dans un pays qu'il avait ravagé, il se retira vers le Rhin, et sa retraite, qui ne fut troublée que par les Francs de Mérovée, apprit enfin, aux peuples des Gaules, que le *fléau de Dieu* avait été vaincu. Attila, plus irrité que découragé, reçut bientôt des renforts; et le monde se demanda sur quel pays, sur quel trône allait éclater sa colère, sur quel peuple il allait venger la honte de sa défaite. Il résolut d'attaquer l'Italie. Pour la seconde fois, il réclamait, comme son épouse, Honoria, sœur de Valentinien III. Cette princesse, après avoir déshonoré son rang par sa conduite, avait imploré l'appui d'Attila contre sa propre famille, et demandé au monarque barbare d'être admise au rang de ses épouses; le roi des Huns, peu scrupuleux sur l'honneur des princesses, avait saisi cette occasion de se déclarer le champion de la beauté persécutée; mais, comme ses idées chevaleresques n'étaient pas tout-à-fait désintéressées, ce terrible chevalier exigeait qu'on lui cédât, avec la main d'Honoria, la moitié des provinces de l'empire. Il entra en Italie, à la tête d'une armée formidable; tandis que l'empereur tremblant, envoyait au roi des Huns des ambassades inutiles, Attila prenait et détruisait Aquilée; il réduisait en cendres Padoue, Vicence, Véronne et Bergame, et ravageait les plaines de la Lombardie. Tous les habitants des villes et des campagnes fuyaient à son approche; les uns se réfugiaient dans les Alpes, les autres dans les Apennins. Les peuples de la Vénétie allèrent chercher un

asyle dans les lagunes de la mer Adriatique, et fondèrent Venise, qui doit ainsi son origine à la terreur qu'inspirait Attila. En entrant dans le palais de Milan, Attila aperçut un tableau qui représentait l'empereur des Romains assis sur son trône, et les princes de Scythie prosternés à ses pieds; il ordonna au peintre d'effacer ce tableau, et de représenter sur la même toile le roi des Huns assis sur son trône, et les empereurs romains déposant à ses pieds des sacs d'or. Les spectateurs applaudirent sans doute à ce changement, et l'Italie ne tarda pas à s'apercevoir que le tableau ordonné par le roi des Huns était d'une effrayante vérité. L'empire d'Occident n'avait point d'armée pour sa défense; l'empereur, le sénat et le peuple de Rome eurent recours aux larmes et aux supplications; le pape Léon Ier. exposa sa vie pour sauver son troupeau, et se rendit dans le camp d'Attila avec les ambassadeurs romains; on proposa au roi des Huns de lui abandonner tous les droits de la princesse Honoria; cette proposition, la soumission des Romains, l'éloquence de Léon, son air vénérable, apaisèrent la colère du prince barbare; il faut croire aussi que l'arrivée d'Aétius, et le souvenir de la bataille de Châlons, purent contribuer à le rendre moins inexorable. Comme il ravageait tous les pays qu'il parcourait, son armée manquait presque toujours de vivres; le beau ciel d'Italie commençait d'ailleurs à amollir les pâtres du Nord; Attila accepta les conditions de la paix, et revint en Hongrie. Les Romains, qui n'avaient eu pour défense que leurs prières, remercièrent le ciel, et crurent devoir leur salut à un miracle. On racontait qu'Attila avait été effrayé des menaces de S. Pierre et de S. Paul, descendus du ciel à la voix de S. Léon. Cette fable est reléguée aujourd'hui dans les vieilles chroniques, et nous ne la répétons ici que parce qu'elle a été consacrée par le pinceau de Raphaël et le ciseau de l'Algarde. Attila, de retour de Hongrie, tenta, contre la Gaule, une nouvelle expédition, qui ne réussit pas plus que la première; il trouva, dans les Alains, les Francs et les Goths, ces ennemis invincibles. Obligé, pour la seconde fois, de quitter la Gaule, il se ressouvint qu'on ne lui avait point encore livré la princesse Honoria, et résolut d'aller la redemander le fer et la flamme à la main; pendant qu'il faisait ses préparatifs pour attaquer de nouveau l'Italie, et qu'il répétait sans cesse le nom d'Honoria dans ses terribles manifestes, il fut séduit par la beauté d'une jeune fille nommée *Ildico*, et l'ajouta à la nombreuse liste de ses épouses. Attila se livra, en cette occasion, à tous les excès de la débauche et de l'amour. Le lendemain de son mariage, ses courtisans et ses guerriers, impatients de saluer leur maître, pénétrèrent dans sa tente, et trouvèrent la jeune Ildico couverte d'un voile, assise près du corps glacé de son époux. Pendant la nuit, Attila avait été étouffé par une hémorrhagie, l'an 453. On soupçonna sa nouvelle épouse d'avoir contribué à sa mort, et, dans les deux cours de Rome et de Bysance, la jeune Ildico fut célébrée comme une autre Judith. On exposa le corps d'Attila au milieu de la plaine, sous un pavillon de soie, et ses guerriers en firent plusieurs fois le tour en chantant des vers à la louange de celui qui avait été leur père et la terreur de l'univers; les barbares se coupèrent les cheveux selon leur usage, et répandirent leur sang pour honorer la pompe funèbre de leur chef. Le corps

du roi des Huns fut enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent, et le troisième de fer; on égorgea les captifs qui avaient creusé la fosse, et le corps d'Attila fut enseveli pendant la nuit, comme si on eût voulu dérober le secret de sa tombe à tous les peuples qui devaient maudire sa mémoire. Jornandes nous a laissé un portrait de ce roi barbare, qui rappelle son origine et qui nous offre des traits qu'on retrouve encore dans les Tartares Kalmouks. Il avait une grosse tête, un nez aplati, de larges épaules, une taille courte et carrée. Sa démarche était fière, sa voix forte et sonore; il roulait sans cesse des yeux féroces, et les rois qui suivaient sa cour disaient qu'ils ne pouvaient supporter la majesté de ses regards. Corneille a peint d'un seul trait la manière hautaine avec laquelle il traitait les princes qui suivaient sa cour :

Ils ne sont pas venus nos deux rois; qu'on leur dise
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie.

Attila avait coutume de dire que l'herbe ne pouvait croître où son cheval avait passé; il mettait toute sa gloire à inspirer la terreur, et ne cherchait point à se distinguer par les dehors de la magnificence. Sa table était de bois, ainsi que ses coupes et ses plats; il ne se nourrissait que de viande, et regardait le pain comme un luxe indigne des conquérants du Nord. Maître de plusieurs royaumes, il n'eut jamais de capitale, et son palais n'était qu'une immense cabane ornée des dépouilles des vaincus. Il ne manquait point de talents militaires; vaincu plusieurs fois, il fit sa retraite avec habileté, et ne reparut que plus redoutable sur le champ de bataille; il mérita l'affection de ses alliés qui ne l'abandonnèrent point dans les revers, et celle de ses sujets qui célébraient sa justice. Le modèle des héros barbares, il effraya le monde par ses conquêtes, et l'étonna quelquefois par sa générosité et sa clémence. Ne connaissant d'autre politique que la guerre, et d'autres lois que celle de la victoire, il ne fit rien pour conserver à sa famille les vastes états qu'il avait conquis; l'empire des Huns périt avec lui, et les ruines de cinq cents villes furent les seuls monuments de sa puissance. Sa vie a été écrite, dans le 12<sup></sup>e. siècle, par Juvencus Cæcilius Calanus Delmaticus, et dans le 16e. par Nicolas Olaus, archevêque d'Upsal. M—D.

ATTINGHAUSEN (GUERARD), landamman du canton d'Uri, en 1206. Il eut part, cette même année, tant à la fondation, qu'au renouvellement de la fédération entre les trois pays d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, fédération qui, renouvelée depuis de dix ans en dix ans, a été l'origine de la confédération des cantons suisses. U—I.

ATTIRET (le frère JEAN-DENIS), jésuite et peintre français, de la mission de Pékin, né à Dole, en Franche-Comté, le 31 juillet 1702, reçut de son père, qui professait la peinture, les premières leçons de cet art, pour lequel il annonça les plus rares dispositions. Encouragé et secondé par le marquis de Brossia, il se rendit à Rome pour s'y perfectionner par la vue et l'étude des chefs-d'œuvre. A son retour, il passa par Lyon et y fit quelques tableaux qui lui méritèrent une première réputation. A l'âge de trente ans, il entra chez les jésuites dans l'humble et simple qualité de frère convers. Quelques années après, les missionnaires de Pékin ayant fait la demande d'un peintre français, il sollicita cette destination, et partit pour la Chine, vers la fin de 1737. Le frère Attiret ne fut pas plutôt

arrivé à Pékin, qu'il offrit à l'empereur Kien-long un tableau représentant l'*Adoration des rois*, et ce prince en fut si satisfait qu'il le fit placer dans l'intérieur de ses appartements. On se figurerait difficilement les dégoûts et les contrariétés qu'eut à essuyer le talent de l'artiste français. Accoutumé, en Europe, à ne peindre que l'histoire et le portrait, il fallut qu'il se livrât à tous les genres, selon les ordres qu'il recevait, et qu'il se conformât à toutes les irrégularités du mauvais goût chinois. L'empereur n'aimait pas la peinture à l'huile, à cause de son vernis; les ombres, quand elles étaient un peu fortes, lui paraissaient autant de taches. Il fallut préférer la détrempe, et se résoudre à ne plus faire usage que d'ombres extrêmement claires et légères. Le frère Attiret se vit forcé de recommencer, en quelque sorte, un cours de peinture, et de prendre des leçons des peintres chinois. Ceux-ci, tout en reconnaissant la supériorité de ses talents, lui firent observer que les choses qu'il négligeait comme des minuties dans l'exacte représentation des fleurs, du feuillé des arbres, du poil des animaux, des habillements, des mains chinoises aux ongles longs, étaient, parmi eux, des détails dont la stricte précision était exigée avec rigueur, et sans laquelle on ne pouvait plaire à des yeux chinois. Le frère Attiret sentit qu'il ne pourrait obtenir le suffrage du monarque qu'il servait, qu'en gâtant ses tableaux, et il eut le courage de s'y résigner. Ses travaux n'eurent presque point d'interruption; ils furent souvent excessifs depuis 1753 jusqu'en 1760, années les plus brillantes du règne de l'empereur Kien-long, et dont presque chaque mois a été marqué par des victoires, qui ont si considérablement agrandi les limites de son empire. Ces conquêtes, et les batailles qui les avaient procurées, fournirent les sujets d'un grand nombre de tableaux qui furent ordonnés au frère Attiret, et dans l'exécution desquels la bizarrerie du goût chinois lui fit rencontrer une foule de difficultés : l'extrême célérité qu'il était forcé quelquefois de mettre dans son travail, lui permettait à peine de songer à la nourriture et au sommeil. La modestie, la douceur et la docilité de l'artiste français l'avaient rendu cher à l'empereur, qui ne laissait passer presque aucun jour sans se rendre à son attelier, pour l'entretenir et le voir peindre. Le 29 juillet 1754, étant entré au palais, selon son usage, un des grands de la cour lui annonça qu'il venait d'être créé mandarin. Une si haute distinction aurait pu tenter un cœur moins religieux. Le premier soin du frère Attiret fut d'aller se jeter aux pieds du comte-ministre, et de le conjurer d'intercéder pour lui auprès de l'empereur, afin qu'il lui fût permis de ne pas accepter un honneur qui convenait si peu à l'humble rang qu'il tenait dans l'état religieux. Le ministre, étonné d'un refus dont la Chine ne voit pas d'exemple, fit tout ce qu'il put pour lui persuader d'accepter cette faveur; et le voyant inébranlable dans sa résolution : « Du moins, dit-il, vous » accepterez les revenus, si vous ne » voulez pas accepter les marques de » la dignité. » Le frère Attiret, aussi désintéressé que modeste, refusa constamment l'un et l'autre. Le lendemain, l'empereur l'ayant fait appeler, lui fit un grand nombre de questions sur les motifs de son refus. Le frère se prosterna à ses pieds, et sut employer des expressions si touchantes pour justifier et colorer sa résistance, qu'il eut le bonheur de ne pas irriter le monarque, et d'en obtenir ce que désirait son

extrême modestie. Le frère Attiret, au rapport des missionnaires, avait du feu, de la vivacité, beaucoup d'esprit, une piété tendre, et le plus aimable caractère. Nous n'avons de lui qu'une seule lettre, très-intéressante et élégamment écrite, insérée dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, tom. XXVII. Il y donne la description d'une des maisons de plaisance de l'empereur, et quelques considérations sur le goût de l'architecture chinoise. D'après le compte qu'il y rend aussi de ses travaux les plus habituels, on voit que, pendant les premières années de son séjour à Pékin, il était spécialement occupé à peindre, soit à l'huile sur glaces, soit à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce, rarement la figure. Les grands tableaux d'histoire, ordonnés à l'occasion des conquêtes de l'empereur, sont d'une époque postérieure. Tous les ouvrages de cet artiste sont renfermés dans l'intérieur du palais de l'empereur, où personne n'est admis. Les missionnaires eux-mêmes n'ont guère connu d'autre production de son pinceau, que le beau tableau de l'*Ange Gardien*, qui orne la chapelle des Néophites, dans l'église de la mission française de Pékin. Le frère Attiret, épuisé de forces et consumé de travaux, mourut à Pékin, le 8 décembre 1768, âgé de soixante-six ans. L'empereur Kien-long l'honora publiquement de ses regrets, et donna 200 onces d'argent (1500 fr.) pour concourir aux frais de ses funérailles (*V.* Lettre du P. Amiot, *Journal des Savants*, 1771, mois de juin). G—R.

ATTIRET (Claude-François), neveu du précédent, né à Dole le 14 décembre 1728, apprit la sculpture à l'école de Pigal. Ayant remporté un des grands prix annuels, il fut envoyé à Rome pour se perfectionner. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie de peinture et de sculpture, et composa quelques ouvrages qui lui firent une espèce de réputation. Il demeura ensuite à Dijon, où il trouva plusieurs occasions d'exercer son ciseau, et revint enfin dans sa ville natale. Les magistrats de Dole lui confièrent l'exécution de la statue de Louis XVI, la première qui ait été élevée à ce prince. Elle a été brisée pendant la révolution. C'est Attiret qui a fait les ornements de la fontaine publique de Dole. Il est mort à l'hôpital de cette ville, le 15 juillet 1804. W—s.

ATWOOD (George), physicien anglais, né vers 1745, étudia à l'école de Westminster et au collége de la Trinité de Cambridge, où il fut ensuite professeur. Le célèbre Pitt, ayant assisté à un cours de physique qu'il faisait, conçut une si grande idée de ses talents, qu'il l'employa dans le ministère des finances. Ce ministre lui fit obtenir une pension qui s'éteignit à sa mort, arrivée en 1806, un an avant celle d'Atwood. Ses ouvrages, écrits en Anglais, sont : I. *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps, avec une description d'expériences relatives à ce sujet*, 1784. On se servit, pour ces expériences, d'une machine très-ingénieuse, inventée par Atwood, et qui porte son nom. On la trouve dans tous les cabinets de physique, où elle sert à démontrer, par expérience, les lois de la chute des corps. II. *Analyse d'un cours sur les principes de la physique fait à l'université de Cambridge*, in-8°., 1784. L'auteur ne se montre pas moins savant dans cet ouvrage que dans le précédent. III. *Recherches fondées sur la théorie*

*du mouvement pour déterminer les temps de vibration des balanciers des horloges*, dans les *Transactions philosophiques*, et analysées dans la *Biblioth. Britann.* de Genève, tom. II des sciences et arts. B—R J^e.

ATZYZ, second prince de la dynastie des Kharismiens, succéda, en 1127, à Cothbeddyn son père. Après avoir rempli comme lui la charge d'échanson du sulthan Sandjar, il trahit la confiance de son prince, en se rendant indépendant dans le Kharism, qu'il possédait à titre de fief. Au bruit de sa révolte, Sandjar marcha contre lui, le vainquit, prit son fils, qu'il fit périr, et donna le gouvernement du Kharism à Solyman son neveu. Le sulthan était à peine de retour dans ses états, qu'Atzyz, secouru par les Khitans, rentra dans le Kharism. Sandjar, d'abord vaincu, leva une nouvelle armée, battit encore une fois Atzyz, le força à la paix; et, par un trait de générosité déplacée, lui rendit le Kharism. Loin d'être reconnaissant d'un si grand bienfait, ce rebelle n'en devint que plus hardi. Il voulut même attenter à la vie de son vainqueur; mais les assassins qu'il avait envoyés à la cour de Sandjar, furent pris et condamnés à mort. Le sulthan rentra, en 1147, dans le Kharism. Atzyz, après avoir soutenu un long siége dans Hézar-Asp, eut beaucoup de peine à se sauver. Il implora encore la clémence de Sandjar, qui consentit à lui accorder le pardon de son crime, s'il voulait venir se prosterner devant lui et baiser la terre. Atzyz promit; mais, trop fier pour accomplir une aussi humiliante condition, il s'approcha monté sur son cheval, inclina la tête devant le prince, et s'en retourna. Sandjar sacrifia son orgueil au bien des peuples tourmentés par la guerre, et se contenta de cette démarche. Depuis ce temps, Atzyz vécut avec lui en bonne intelligence, et porta ses armes chez les peuples qui habitent le long de la mer Caspienne. Il conquit plusieurs provinces, et mourut peu après, en 1155, dans la vallée de Khabouschan, âgé de 61 ans. Atzyz est représenté dans l'histoire comme un prince très-courageux, savant dans l'art militaire, et très-libéral envers les hommes de lettres, au nombre desquels on pouvait le compter. Il avait régné vingt-neuf ans dans le Kharism, que son père avait reçu à titre de fief (*Voy.* COTHBEDDYN). Son fils Il-Arcelan, lui succéda. J—N.

FIN DU SECOND VOLUME.





